00080921

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019

HISTOIRE

DE

POLYBE.

HISTOIRE
DE
POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur;*

AVEC UN COMMENTAIRE
OU
UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OÙ TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées, démontrées, & représentées en Figures.

Ouvrage très-utile non seulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui suivent le parti des armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Mestre de Camp d'Infanterie.*

TOME QUATRIEME.

80921

V. a. 33.

A PARIS,

Chez CHARLES-ANTOINE JOMBERT, Imprimeur-Libraire du Roi en son Artillerie, rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.

M. DCC. LIII.

O
930
Pol/His
80921
00080921

PRÉFACE.

CE quatriéme Volume de mon Commentaire ne renferme que le troisiéme Livre de mon Auteur. Il a eu le soin de nous avertir que les deux précédens ne servent que d'Introduction aux autres. C'est donc ici le commencement de sa grande Histoire, comme il l'appelle lui-même, & qu'il avoit divisée en quarante Livres. S'il en faut juger par les cinq premiers qui nous restent en entier, & qui ont échapé aux malheurs des tems, il ne paroît pas qu'elle renfermât un fort grand nombre de Volumes. Rien ne le démontre davantage que ce troisiéme Livre, qui fait l'ouverture de la guerre d'Annibal, jusqu'à la bataille de Cannes, qui le termine. Il est si rempli d'événemens extraordinaires, de marches, de manœuvres surprenantes & profondes, de combats, de batailles, & de tout ce que la guerre peut fournir de grand, de beau & de capable d'arrêter l'esprit & l'attention des Lecteurs, & toutes ces choses sont décrites avec tant d'art & d'exactitude, qu'on peut regarder ce troisiéme Livre de Polybe comme le chef-d'œuvre & le plus beau morceau d'Histoire qui soit sorti de la plume d'aucun Ecrivain de l'antiquité. Il ne falloit rien moins qu'un Guerrier d'une expérience consommée dans le métier des armes, & un excellent génie comme le sien, pour bien démêler cette guerre, & assigner les causes véritables des divers événemens qu'il décrit, & de la gloire du Général de Carthage.

L'Histoire ancienne & moderne ne nous offre rien qui égale une entreprise aussi surprenante & aussi hardie que celle de ce grand Capitaine. Sa marche du fond de l'Espagne jusqu'au Rhône, le passage de ce fleuve, défendu par une puissante armée, les Alpes traversées malgré les efforts de tant de peuples qui s'opposent à sa marche, & son entrée dans l'Italie à la tête d'une armée, dont la plus grande partie avoit péri dans la route, saisissent d'étonnement & d'admiration. Il a la hardiesse d'aller attaquer une République aussi formidable que celle de Rome, de battre par tout ses nombreuses armées ; ces légions si aguerries & si redoutables à Carthage elle-même, lui cédent la gloire des armes par leurs défaites continuelles en Italie. Il s'ouvre l'entrée de ce païs par la défaite de la cavalerie Romaine auprès du Tésin, qu'il passe sans nul obstacle : le Pô, qui sembloit devoir l'arrêter, ne fait aucune resistance : trois batailles complettes & décisives, la Trébie, Thrasyméne & Cannes, réduisent les Romains aux derniéres extrémités. La derniére, qui mit le comble à leur misére, acquit autant de gloire à Annibal que de honte par sa nonchalance à profiter de la victoire du monde la plus grande & la plus complette, dont l'Histoire fasse mention. Cette faute, à pei-

ne concevable dans un ſi grand homme, défigura étrangement ſa réputation, & fit le ſalut d'une République réduite à ſa Capitale, où il n'y avoit qu'à marcher pour s'en rendre le maître, avant qu'elle eût pû revenir d'une ſecouſſe ſi furieuſe & ſi accablante. Pour ne l'avoir pas fait, Rome a le tems de ſe reconnoître, & le victorieux nonchalant la trouve auſſi forte & auſſi puiſſante que jamais lorſqu'il fut queſtion d'entrer en campagne.

Ces événemens ſont le ſujet du troiſiéme Livre de Polybe, qui n'eſt guéres plus gros que les précédens, & je m'étonne qu'il ait pû renfermer en ſi peu d'eſpace des actions & des événemens ſi mémorables : encore s'engage-t-il dans le détail des affaires d'Eſpagne, & d'une victoire navale que Scipion remporta dans l'embouchure de l'Ebre. Mais comme cet irréprochable témoin de ce qu'il a vû ou appris de gens dignes de foi, qui ſe ſont trouvés dans les guerres dont il parle, & qui vivoient encore dans le tems même qu'il écrivoit ſon Hiſtoire, eſt infiniment plus digne de foi qu'aucun de ceux qui ont écrit pluſieurs ſiécles après lui, & que les Hiſtoriens militaires, qui veulent écrire des grandes révolutions & des ſuccès bons ou mauvais des guerres de leur tems, conſultent ordinairement les gens du métier plus que les autres, qui n'en ont pas été les témoins, il ne faut pas être ſurpris s'ils s'étendent beaucoup plus ſur la deſcription des ſiéges, des marches & des combats, que ſur les affaires politiques qui ne ſont pas liées à celles de la [illegible] gliſſent légérement ſur celles-ci. Polybe ne s'eſt pas tant attaché à ces derniéres qu'aux autres, marque qu'il a rempli parfaitement ſon deſſein. Il eſt le ſeul qui nous en ait le plus appris. Bien que les Romains fuſſent grands Politiques, & des Maîtres dans cet art, on ne remarque pas que leurs Hiſtoriens le ſoient autant que leurs admirateurs le prétendent, ſi l'on en excepte Tacite, qui n'a écrit que que vers le tems de leur décadence. Si les admirateurs de cet Hiſtorien, ou les hommes d'Etat y trouvent, dit-on, des leçons & des préceptes pour bien gouverner, moins prévenus pour le Romain, étudioient le Grec avec la même attention que l'autre, qui a fait fortune en fait de politique, comme les Commentaires de Céſar à l'égard de la guerre, ils tiendroient un autre langage.

Je ne vois pas qu'il y ait un ſi grand ſujet de ſe recrier ſi fort ſur la ſublimité & la grandeur des miſtéres que l'Hiſtorien politique & le Vainqueur des Gaules nous débitent chacun dans ſon orbe. Tacite a fait une Hiſtoire, où il n'applique aucun précepte de politique ſur les choſes qui ſembloient devoir l'engager à donner carriére à ſes talens pour l'inſtruction des hommes d'Etat; au lieu que Polybe, homme d'Etat lui-même, & excellent homme de guerre, entre dans un récit exact & fidéle de tout ce qui ſe ménage dans les Aſſemblées du Sénat de Rome, de Carthage & des autres Républiques, pénétre

nêtre dans les intrigues du Cabinet des Princes, nous découvre leur politique, les alliances & les motifs véritables des guerres & des autres entreprises, sans négliger les fourberies & les artifices de leurs Courtisans & de leurs Ministres, & poussant plus loin qu'aucun autre Historien de l'antiquité, il nous instruit également dans les parties les plus sublimes de la science des armes. Les autres s'arrêtent simplement au récit des faits, & laissent au Lecteur le soin de faire lui-même ses réflexions: comme si tous les Lecteurs étoient également capables de pénétration & de discernement. L'on regarde comme un défaut dans Polybe de ne laisser rien à deviner. Reproche ridicule & extravagant, puisque la principale partie de l'Historien est celle que ces Critiques blâment. Elle est si rare, que je ne vois que trois Historiens qui l'aient remplie: encore sont-ils Grecs, Thucydide, Xénophon & Polybe.

César est fort succint dans ses Commentaires. Je ne vois rien ou fort peu de chose de ce qu'on prétend, & les préceptes qu'on en peut tirer par la méditation sur les combats, sur les batailles & sur la grandeur de ses entreprises, conduites avec un art admirable, se trouvent dans tous les Historiens anciens & modernes, qui écrivent des actions des Capitaines les plus illustres. Il éclipse souvent certaines circonstances capitales, qu'il n'eût dû jamais négliger, & qui sont très-nécessaires aux gens du métier, afin de faire les réflexions les plus instructives; ce qui est un grand défaut. Il n'en est pas ainsi de mon Auteur. Je ne dis pas qu'il en soit exemt; mais il y tombe si rarement, que je n'ai pas trop grand sujet de m'en plaindre. Il ne pouvoit guéres l'éviter, aiant à traiter des guerres continuelles des Romains pendant un espace de cinquante-trois ans. Cette entreprise n'étoit pas petite. Il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il pût se renfermer dans certaines bornes sans de grandes difficultés. Il reconnut la nécessité d'écrire une Histoire générale & universelle de son tems, il le falloit absolument. Pouvoit-il s'en dispenser sans faire un Ouvrage imparfait? La raison en saute aux yeux, puisque toutes les affaires des Romains influoient sur toutes celles des autres peuples du monde connu. Les événemens des deux premiers Livres, qui renferment la premiére guerre Punique, celle contre les Gaulois Insubriens, qui appellérent à leur secours ceux d'en deçà des Alpes, qui furent presque tous taillés en piéces à la journée de Télamon; ces événemens, dis-je, intéressoient peu les Grecs & les autres Puissances plus éloignées. La seconde Punique, lors même que les Romains commencérent à prendre le dessus par leurs conquêtes en Espagne, & de là en Afrique, ne leur fournit aucun sujet de jalousie; l'abaissement de Carthage leur importoit extrémement, & il leur sembloit que l'élévation & l'agrandissement de la République Romaine aux dépens des Etats de l'autre, mettroient un si juste équilibre entre elles, que leur jalousie & leur haine réciproques empêcheroient qu'aucune des deux ne fît la guerre,

re aux autres plus foibles, & ne se rendît plus puissante en tournant ses armes d'un autre côté.

Les Romains ne furent jamais si à craindre que les Carthaginois après la premiére Punique, qui leur assûra la Sicile après une guerre très-longue & très-meurtriére. Ces derniers étoient bien autrement redoutables par leurs forces navales, qui sont à peine concevables. Elles étoient telles, que lorsqu'ils tentérent la conquête de la Sicile ils y entrérent avec plus de cent mille hommes de débarquement. A la bataille d'Ecnome leur armée navale étoit composée de cent cinquante mille hommes d'équipage. Pourroit-on se le persuader, si Polybe & tous les Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit de la prémiére Punique n'étoient tous unanimes sur ce point-là? La guerre d'Annibal fit voir que les Carthaginois aspiroient visiblement à la Monarchie universelle. Ils y fussent infailliblement parvenus, si Annibal eût marché droit à Rome après la bataille de Cannes. Il semble que c'est une fatalité, dit je ne sçai quel Auteur, à ceux qui sçavent le mieux vaincre de ne sçavoir pas profiter de leurs victoires; pour en goûter le plaisir ils en perdent le fruit: faute que nous n'aurons garde de laisser en repos dans le cours de cet Ouvrage. Toute la Gréce & les peuples les plus éloignés craignirent pour leur liberté, si Rome succomboit contre les efforts de Carthage, & toute la terre s'intéressoit en faveur des Romains, autant par la grandeur de leurs infortunes, que par la réputation qu'ils s'étoient acquise par leurs vertus & par la douceur de leur gouvernement; au lieu que les Carthaginois ne s'attiroient que du mépris & de la honte par leur domination injuste & tyrannique; outre que Rome en ce tems-là, moins puissante & moins riche, ne se repaissoit pas de si hautes pensées que sa Rivale, ce qui n'excitoit point la jalousie des Grecs. Ils voioient au contraire que cette République ne songeoit à autre chose qu'à se défendre contre les Gaulois Insubriens, les Cénomans & les autres peuples en-delà des Alpes Cotiennes & maritimes, qui occupoient les plus fertiles Provinces de l'Italie, & à se soumettre ceux-ci pour se former en même tems une puissante barriére contre l'invasion des autres qui habitoient en-deça, beaucoup plus redoutables, & qui les avoient réduits aux derniéres extrémités. Il falloit que Carthage fût vaincue & presque soumise pour leur ouvrir les yeux, & les faire craindre pour leur liberté. Ils ne s'imaginérent pas que la seconde Punique si honteuse au nom Romain en Italie par tant de combats & trois batailles perduës de la maniére du monde la plus complette, sans presque aucun fruit pour Carthage, dût finir si malheureusement pour celle-ci, & qu'Annibal, toujours victorieux en Italie, abandonnât ces contrées pour courir en Afrique au secours de sa patrie chancellante, où il se fit battre si à pur & si à plein, quoique supérieur en nombre de plus de la moitié, que l'on peut dire sans exagérer, que la honte de Varro à la journée de Cannes n'égala jamais celle d'An-

d'Annibal à Zama. Ce que celui-ci n'avoit pû faire par tant de victoires remportées en Italie, Scipion plus habile le fait en Afrique. Cette Carthage, si puissante & si redoutable à toute la terre, est renversée en un seul jour, & fait voir évidemment qu'une Puissance, quelque formidable qu'elle puisse être, peut être aisément renversée par une plus foible, si celle-ci est attentive à profiter des coups décisifs sans perdre aucun tems, & si elle fait une diversion hardie, bien concertée, & qui porte dans l'endroit le plus sensible d'un Etat.

Voilà en peu de mots ce qu'il m'importoit de dire avant que de rendre compte à mes Lecteurs des matiéres que je traite dans ce quatriéme Volume. Elles sont d'autant plus intéressantes & plus instructives aux gens de guerre & à toute sorte de gens, que les événemens qui ouvrent la scéne de la seconde guerre Punique sont tout ce qu'il y a de plus grand & de plus illustre dans l'Histoire Romaine. Mais en vain chercherions-nous ce grand & ce beau dans la conduite & les actions des Romains depuis le commencement de cette guerre jusqu'à la bataille de Cannes, qui termine ce troisiéme Livre de mon Auteur, je n'y vois rien que de fort médiocre; au lieu que tout est admirable dans Annibal. Que peut-on imaginer de plus grand & de plus hardi? Je ne dis pas que d'attaquer une Puissance aussi formidable que celle de Rome: il n'y a rien là de fort merveilleux; les Etoliens, qui ne possédoient qu'un petit coin de la Gréce, osérent bien lui faire la guerre après l'humiliation de Carthage & la conquête de la Macédoine; mais que de penser que Rome ne pouvoit être vaincuë que par ses revers, c'est-à-dire en entrant dans le cœur de l'Italie par les Alpes, à l'exemple des Gaulois, qui l'avoient plusieurs fois inondée de leurs forces, & percé jusqu'à Rome. Que ce grand homme ait formé son projet sur cette pensée, loin que pour cela il doive être regardé comme imprudent & téméraire, ce projet au contraire est très-sage & digne d'un grand Capitaine, qui n'entreprend rien que selon les regles de la prudence. Les Gaulois l'avoient encore fait tout récemment; & s'ils l'ont fait sans presque nul obstacle avec des Capitaines médiocres & des troupes sans discipline & très-mal armées, que ne devoit-il pas attendre de son habileté, de son esprit également grand & porté aux entreprises les plus difficiles, & du courage d'une armée aguerrie, dressée & formée de sa main, & pleine de cette confiance qui ne s'épouvante de rien? Car il n'y a d'extraordinaire & d'insurmontable en apparence dans une si grande entreprise, que sa marche depuis Sagonte au travers de tant de nations belliqueuses jusqu'au Rhône, ce qui n'est pas fort surprenant, lorsqu'elles nous livrent le passage en vertu des alliances contractées avec elles, & même au-delà du Rhône jusqu'aux peuples voisins des Alpes. Voilà le sujet de cette marche célébre de l'armée Carthaginoise jusqu'au Rhône, où elle se trouva arrêtée par les Gaulois, sujets ou alliés de ceux de Marseille. Le passage de ce fleuve, un des plus mémorables de l'antiquité, est décrit

avec tout l'art & l'exactitude militaire qu'on ſçauroit déſirer dans un Hiſtorien habile & conſommé dans la ſcience des armes.

Cette action hardie m'a fourni l'occaſion de traiter du paſſage des grandes riviéres. Je n'ai eu que cette ſeule partie en vûë: encore ne l'ai-je pas approfondie autant que je l'aurois ſouhaité, me réſervant de donner un Traité entier du paſſage des grands fleuves, riviéres, ruiſſeaux, &c. en préſence d'une armée & de vive force: partie de la guerre, dont aucun Auteur n'a encore écrit. Je l'ai entrelaſſée d'un grand nombre d'exemples tirés des Hiſtoriens les plus célébres, anciens & modernes, & particuliérement des actions de Charles XII. Roi de Suéde. J'ai obſervé la même méthode dans mes Obſervations ſur le paſſage du Rhône: je compare celui-ci à pluſieurs autres qui ne ſont pas moins mémorables.

Tite-Live n'eſt pas tout-à-fait conforme à mon Auteur dans ce qu'il rapporte de ce paſſage à l'égard de certaines circonſtances, qui ſentent fort l'Hiſtorien qui eſt ſans ceſſe à la quête du ſublime & du merveilleux: car il dit que les *Eſpagnols paſſerent le fleuve ſans avoir beſoin ni de ponts ni de bateaux. Ils mirent*, continue-t-il, *leurs boucliers ſur des peaux de chévre enflées de vent, & leurs habits ſur leurs boucliers; & s'étant couchés par deſſus, ils traverſerent de l'autre côté.* On voit aſſez que l'Auteur Latin ne veut pas paroître copier ſcrupuleuſement Polybe, c'eſt ce qui l'oblige à recourir quelquefois à des faits imaginaires ou fort ſuſpects: ſans que cela empêche qu'on ne l'accuſe d'avoir traduit preſque tout l'Auteur Grec, & de ne l'avoir pourtant cité qu'une fois avec un éloge aſſez froid, dit un Ecrivain moderne. Véritablement les Eſpagnols ſe ſervoient de ces peaux de chévre enflées pour traverſer les riviéres, comme Céſar le rapporte dans ſes Commentaires. On faiſoit même des ponts de ces ſortes de peaux. Xénophon en parle lui-même dans ſa retraite des dix mille. On prétend qu'un Chanoine de Pampelune en fit un ſur ce modéle-là ſur la Ségre en 1707. pendant le ſiége de Lérida. Ce pont n'étoit fait que de peaux de boucs enflées, qui ſoutenoient des chaſſis couverts de planches & liés bout-à-bout les-uns aux autres, ſur lequel on communiquoit des deux côtés de la riviére, qui eſt d'un rapide ſurprenant. Il ſe peut que le Chanoine ait penſé comme le Grec qui propoſa ce même pont à Xénophon, & qu'il n'ait jamais lû la retraite des dix mille. Revenons à Polybe, & au compte des matiéres traitées dans ce quatriéme Volume.

La deſcription qu'il fait de la marche du Général de Carthage depuis le Rhône juſques aux Alpes; & de là dans l'Italie ou la Gaule Ciſalpine, eſt certainement le chef-d'œuvre de cet Hiſtorien. Cette marche fameuſe n'eſt pas ſans embarras parmi les Sçavans. La plûpart *ſéduits par les Manuſcrits de Tite-Live*, dit M. de Mandajor, *ont cru qu'Annibal allant d'Eſpagne en Italie, avoit campé entre le Rhône & la Saone; au lieu qu'il s'arrêta entre le Rhône & l'Iſére.* Je puis dire, ſans faire

faire un jugement téméraire, que ceux qui sont d'un sentiment contraire, se trompent beaucoup. On se fonde, il est vrai, sur l'autorité de plusieurs grands hommes. Mais ces autorités valent moins que rien, si elles ne sont appuiées de bonnes raisons, & il paroît qu'elles en sont entiérement dépourvûes. Car outre que cette marche en longeant le Rhône & remontant jusqu'à la fourche d'entre ce fleuve & la Saone, ne conduisoit pas Annibal où il avoit dessein d'aller, il lui étoit encore impossible d'y arriver en quatre jours. Le Commentateur de la nouvelle Histoire Romaine n'y pense pas, lorsqu'il fait marcher cette armée jusqu'à Lyon. Il met en ordre de bataille tout ce qu'il a d'érudition pour prouver une marche absolument impossible. J'ai jugé à propos de donner une Dissertation sur cette marche. Si on se donne la patience de l'examiner, il n'y a qui que ce soit qui ne convienne que le sentiment de M. de Mandajor est le plus raisonnable & le plus sensé. Il prétend, & dit vrai, qu'Annibal s'arrêta entre le Rhône & l'Isére, & non entre le Rhône & la Saone: cette derniére opinion est la chose du monde la moins soutenable. Les armes qu'il emploie pour combattre celle-ci, ne sont pas celles dont il auroit dû se servir, ce me semble. Je n'ai garde de recourir aux autorités qui sont combattuës par d'autres en aussi grand nombre, ce n'est pas le moien de gagner sa cause. Il faut non des autorités, mais des raisons d'une telle force qu'elles soient sans réfutation, & je les produis. Je ne prétens pas justifier Tite-Live, chacun sçait qu'il n'écrivoit pas à vûë de païs. Il suffit qu'il ait dit que l'armée Carthaginoise passa la Durance, pour faire évanouir & tomber par terre la marche d'Annibal jusqu'à la fourche entre le Rhône & la Saone; ce qui est si absurde, (car cette réflexion ne m'étoit pas venuë à l'esprit lorsque j'ai donné ma Dissertation sur cette marche,) qu'il eût fallu, pour s'approcher de la Durance, que l'armée Carthaginoise fût revenuë sur ses pas pour passer cette riviére. En voilà assez pour casser les bras & les jambes au parti contraire à notre Académicien.

J'ai jugé à propos de donner une Carte exacte de cette marche d'Annibal, non de l'Espagne au Rhône, ni de ce fleuve à l'Isére; mais seulement des Alpes, depuis Vizile, qui est à l'entrée de la vallée de la Romanche, jusqu'au Pô. Je n'ai pas cru devoir m'en tenir là, j'ai donné les divers campemens d'Annibal. Vous donnez vos conjectures, diront quelques-uns: je n'ai garde de le nier. Mais comme j'ai une connoissance parfaite de ces montagnes, & que j'en ai fait une étude particuliére, comme de tous les païs où j'ai fait la guerre, je vois à peu près le chemin qu'une armée peut faire dans un jour, & dans la saison où ces montagnes sont peu pratiquables. Je considére en même tems le nombre des troupes autant que celui des équipages, & les défilés qui subsistent encore, & c'est là-dessus que j'ai réglé mes campemens. C'est aux Lecteurs à juger si j'ai bien ou mal fait.

M. de Lille dans sa Carte de la retraite des dix mille, auroit-il été

blâmé s'il s'étoit hazardé de marquer tous les campemens de l'armée de Cyrus le jeune jusqu'à la plaine de Cunaxa, où il perdit la bataille contre son frére Artaxerxès? C'étoit la chose du monde la plus aisée. Quel meilleur guide que Xénophon? Il explique tous les endroits où l'armée campa, & le chemin qu'elle faisoit chaque jour. C'étoit le moins que cet habile Géographe devoit faire. Le défaut de cette Carte me choqua un peu; mais comme il étoit difficile de mettre toutes ces choses dans un si petit espace, je fis cette Carte plus grande il y a environ douze ans. Il ne me fallut pas moins de huit pieds pour y ajouter tout ce qui me parut nécessaire pour la rendre parfaite & digne de la curiosité des Sçavans & des gens de guerre, au cas qu'il prît envie à quelqu'un de donner une nouvelle édition de ce fameux Ouvrage de Xénophon, qu'on doit regarder comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, & de l'orner d'Observations militaires sur les actions, les mouvemens, les campemens & les ordres de bataille les plus considérables, partagé en plusieurs Cartes: dépense vraiment Roiale, & digne d'un Prince guerrier. Qui voudroit l'entreprendre, se trouveroit un peu moins embarrassé, & n'auroit que faire de marcher sur la route des conjectures, comme je m'y suis vû contraint dans cette Carte; mais je ne crains pas que qui que ce soit s'en plaigne.

Le détail que Polybe nous donne des combats qui se livrérent dans ces affreuses montagnes, est tout ce qu'on peut désirer de plus exact & de plus circonstancié. Avec un tel guide, un Commentateur expérimenté dans les choses de la guerre ne sçauroit s'égarer; ce qui m'a donné de grandes ouvertures, & fourni des sujets d'Observations sur la guerre des montagnes, qu'aucun Auteur militaire avant moi ne s'étoit encore avisé de traiter. J'ai tâché de la réduire en principes & en méthode autant que j'en suis capable, sans croire pourtant l'avoir épuisée: aussi ne suis-je pas encore à la fin, & mon Auteur me fournira assez d'occasions, dans le cours de son Ouvrage, d'y revenir & de la reprendre. On voit assez, m'a-t-on dit, que vous avez à cœur cette matiére. Je l'avouë franchement, & j'en use ainsi de toutes les autres, où je sçai que je marche tout le premier & sans le secours de personne. J'entrelasse dans ce que je traite, selon ma coutume, plusieurs choses qui pourroient paroître incidentes; mais qui ne laissent pas d'entrer naturellement dans les matiéres que j'ai principalement pour objet.

Scipion ouvrit la scéne de la seconde Punique par un grand combat de cavalerie qui fut donné auprès du Tésin, où il fut entiérement défait & mis en déroute: ce qui me donne lieu de traiter des combats de cavalerie. Cette matiére n'est pas neuve, une infinité de nos Auteurs en ont écrit; mais c'étoit dans un tems où elle se rangeoit & combattoit d'une toute autre maniére qu'elle ne fait aujourd'hui. Il s'en faut bien que cette partie de la guerre soit aussi profonde qu'on se l'imagine,

& il y a peu d'Officiers d'infanterie qui ne puissent en parler & en écrire tout aussi bien que les plus expérimentés : c'est avec raison qu'on dit en commun proverbe, qu'on ne sçauroit faire un fantassin médiocre d'un bon cavalier ; au lieu qu'on fera toujours un bon cavalier d'un mauvais fantassin. Chacun sçait combien le fameux George Basta, un des grands Guerriers de son siécle, étoit exercé dans la cavalerie. Il étoit Commissaire général de la cavalerie d'Espagne en 1580, & vivoit du tems d'Henri IV. Il a fait deux Ouvrages sur la guerre. On imprima son *Maestro di Campo generale* en 1606, & son *Governo della Cavalleria leggiera* en 1612. Ces deux Ouvrages furent d'abord traduits en François, & le dernier tout aussitôt attaqué & renversé de fond en comble par Jacques Walhausen, célébre Officier d'infanterie.

Le célébre Auteur Espagnol des *Reflexiones militares*, qui est un cours de science de la guerre, a traité de la cavalerie aussi bien qu'aucun Ecrivain ait jamais fait, & cependant il a toujours servi dans l'infanterie.

Le Marquis de Santa-Cruz, Ambassadeur Plénipotentiaire au Congrès de Soissons.

L'Auteur anonyme des *Réflexions sur le I. & le II. Tome des Commentaires de Polybe, & sur* mon *Livre de la nouvelle Découverte*, comme il l'appelle, accusera-t-il Walhausen de témérité, d'avoir attaqué George Basta ? Il s'en rendroit coupable lui-même de le trouver étrange ; puisqu'il a si bien réussi dans sa Critique, que l'autre ne put jamais y répondre. En seroit-ce une à moi de lui faire un petit reproche, sans pourtant rien rabattre de l'estime que je fais de lui, à l'égard de sa Critique, où il paroît qu'il n'a pas lû mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, & les deux premiers Volumes de mon Commentaire sur Polybe, avec toute l'attention que la chose le méritoit ? Cependant il en faut beaucoup lorsqu'on s'embarque dans une Critique, & sur tout lorsqu'on a affaire à un Auteur autant assûré de son fait que je crois l'être. Je ne doute nullement de la capacité ni de l'expérience de l'Anonyme en fait de cavalerie ; mais j'aurois souhaité que dans l'Article où il prétend que je n'y entens rien, il eût fait paroître un peu moins de partialité. Il ne cite de mon Ouvrage que deux mots inutiles, & ç'en est assez pour m'accuser de n'avoir pas assez ménagé mes expressions à l'égard d'un Corps aussi respectable que la cavalerie. J'en ai toujours fait un très-grand cas, & j'en reconnois l'utilité autant qu'homme du monde. S'il eût été plus exact, il auroit cité tout le passage & la page où il se trouve. Cela eût été dans les regles, & je n'aurois pas eu occasion de me plaindre. Pourquoi mettre en mauvaise humeur contre moi toute la cavalerie du monde ? Pourquoi faire entendre même que j'en ai quelqu'une en vûë ? *J'ai fait*, dit-il, *différentes remarques* que je propose aux Officiers de cavalerie, pour *augmenter en mieux le sçavoir & l'expérience.* Il dit là-dessus que si j'en *avois fait autant*, ma *plume auroit été plus circonspecte en écrivant*

Réflex. sur le Comm. de Polybe, ch. 14. p. 92.

ſur le ſervice & l'utilité d'un Corps reſpectable dont je ne connois point l'uſage. Là-deſſus le Critique, qui eût dû citer le paſſage tout entier, puiſqu'il m'en fait un crime, ſe contente ſeulement de faire remarquer deux ou trois mots qui le terminent. *Il viendra un tems*, dis-je, *qu'on en connoîtra l'abus.* C'eſt dequoi je ne fais aucun doute.

L'on demandera peut-être dequoi il s'agit dans ce paſſage, qu'il éclipſe: c'eſt que je blâme le trop grand nombre de cavalerie dans les armées, qui ruine les peuples & les finances des Princes ſans néceſſité; ai-je tort? Ne le démontré-je pas par l'exemple des deux derniéres guerres? Eſt-ce que les faits ne prouvent rien? S'il ne s'en contente pas, qu'il faſſe du moins attention aux raiſons que j'ajoute aux faits: s'il n'y a aucun égard, je ne ſçai qu'y faire. Il faudroit qu'il prouvât du moins que j'ignore l'uſage de la cavalerie; mais le moien de pouvoir réuſſir? Je lui dirai en paſſant qu'une armée peut fort bien ſe paſſer de cavalerie, & n'aller pas moins ſon train. Les Grecs & les Romains dans les commencemens n'avoient que de l'infanterie. Il y avoit même une loi à l'égard de ces derniers, qui défendoit au Général d'aller à cheval. Les Juifs n'eurent pendant un très-long-tems que de l'infanterie. Leurs ennemis leur oppoſoient grand nombre de cavalerie, dont ils tenoient ſi peu de compte, qu'ils l'attaquoient même en raſe campagne, & la battoient perpétuellement. David, qui étoit ſi grand Capitaine, avoit ſi peu d'envie de ſe ſervir de cavalerie dans ſes armées, qu'il fit couper les jarrets aux chevaux qu'il avoit pris ſur les Syriens.

Je prie l'Auteur des Réflexions de penſer un peu ſur ce qu'il avance. N'eſt-ce pas un peu trop hazarder pour être cru, que de dire que je ne connois point l'uſage de la cavalerie? Je ſerois donc encore au berceau après quarante ans de ſervices continuels. Trouveroit il bon qu'en lui rendant juſtice ſur ſa capacité dans la cavalerie, où il a toujours ſervi avec diſtinction, je diſſe qu'il n'entend rien à l'uſage de l'infanterie? Goûteroit-il que pour le prouver je relevaſſe les mépriſes où il tombe en prétendant relever celles dont il me croit coupable? Une preuve que je ne ſuis pas ignorant ſur la cavalerie, c'eſt qu'il adopte pluſieurs des Remarques que j'ai faites ſur ce corps. S'il prend la peine d'examiner ce que j'en dis, il ne pourra diſconvenir que je la ſçais autant qu'on la peut ſçavoir. Car enfin je raiſonne moins que je ne démontre. D'ailleurs ce que j'en ai dit en pluſieurs endroits des Volumes précédens, ſelon que mon texte m'en a fourni l'occaſion, & plus encore dans ce quatriéme, où j'entre dans le grand de cette partie de la guerre, juſtifie aſſez le témoignage que je me rens. Je ſuis en commerce de Lettres avec les plus habiles Officiers de l'Europe, & preſque tous m'exhortent de traiter de la cavalerie, parce que tous ceux qui en ont écrit juſques ici ne nous ont donné que des choſes triviales.

Au compte de l'Anonyme, j'y reviens encore, je ſerois dans les plus épaiſ-

épaisses ténébres, uniquement parce que j'ai passé toute ma vie dans l'infanterie. Cela ne prouve rien. Le célébre de la Noue, un de nos Maîtres, pour mieux dire, avoit-il servi dans la cavalerie? Et cependant il en a écrit & parlé infiniment mieux que Basta, & nous a donné d'excellens préceptes: les choses aiant changé, je donne les miens avec la même liberté.

Je prie l'Auteur des Réflexions de me rendre un peu plus justice, & de ne pas mépriser ce qui réellement n'est pas méprisable. Il échape quelquefois aux personnes les plus polies des maniéres de parler dures & indécentes qu'elles auroient peine à pardonner dans les autres. On peut mettre de ce nombre le trait suivant, que je veux bien croire n'avoir été décoché qu'en l'air: *Pourquoi se partager*, dit-il, *dans l'estime qu'on doit avoir pour tous ceux qui sont de la même profession? Il n'y a que des esprits médiocres qui veulent à leur honte se singulariser, & qui ignorent la guerre de campagne*. Je ne puis me persuader que ce soit à moi que cette botte est portée. Le Critique anonyme adopte & copie la plûpart de mes principes de Tactique. Quelle apparence qu'un homme consommé dans toutes les parties de la guerre, s'abaisse jusqu'à prendre les sentimens d'un homme qui ne sçait pas seulement la guerre de campagne? Revenons maintenant au compte des matiéres renfermées dans ce quatriéme Tome de mon Commentaire.

J'entre dans un détail instructif des fautes de Scipion après la défaite de sa cavalerie, & de là je passe à des Observations sur la bataille de la Trébie, qui ne fut perduë que par l'ignorance & l'impatience de Sempronius. De là je viens à la marche célébre d'Annibal dans les marais de Clusium ou de Chiana. Cette marche tient presque du merveilleux & de l'incroiable, si Charles XII. Roi de Suéde ne nous avoit fait voir par les siennes, beaucoup plus difficiles, & peut-être plus surprenantes, que ce qui est incroiable n'est pas toujours faux.

Les marais de Chiana ne sont pas moins célébres aujourd'hui par la marche rusée d'Annibal, qui fut le résultat d'un grand dessein, que le détroit de Thrasyméne se l'est rendu par la victoire de cet homme extraordinaire. Cette journée fameuse fait le sujet d'une Dissertation fort étenduë, où je traite des embuscades d'armées dans les détroits des montagnes, & des marches fausses & toutes opposées en apparence aux différentes vûës qu'on pourroit avoir, sans que l'ennemi puisse juger du véritable dessein, & se précautionner autrement qu'en demeurant en repos, adresse ordinaire du grand Turenne. Cette partie de la guerre n'aiant jamais été traitée, je l'ai examinée avec tant d'étenduë & de soin, que la plûpart croient qu'il ne me reste plus rien à dire: & cependant je ne me promets pas de l'épuiser entiérement ailleurs.

Ce troisiéme Livre de Polybe est tellement rempli d'événemens extraordinaires, qu'on ne doit pas être surpris s'il remplit un Volume entier d'Observations sur différentes parties de la guerre. Je n'ai pû même

ajouter

ajouter une Dissertation fort intéressante que j'avois promis d'y inserer. Elle rouloit *sur les avantages qu'a la guerre offensive sur la défensive*, où je démontre qu'il faut infiniment plus de capacité, d'expérience & de fermeté dans un Général d'armée pour celle-ci que pour l'autre. Nous trouverons assez l'occasion de la placer dans les Volumes suivans, je l'avois faite à tout autre dessein que de la mettre dans cet Ouvrage. Cette Dissertation venoit à propos du changement qui arriva dans les affaires, lorsque Fabius en prit la conduite. C'est ce Fabius qui sauva sa patrie, lorsqu'elle étoit prête à crouler, malgré les persécutions de ses envieux & l'ingratitude prodigieuse du peuple Romain. Mais il faut toujours ou presque toujours que les plus grandes vertus soient détruites, ou calomniées, ou persécutées en la personne de ceux qui en sont les mieux fournis, & que les envieux ou ceux qui n'en ont aucune triomphent de la misére des gens de bien. L'on verra ce Fabius, l'un des plus honnêtes hommes, & le plus grand Capitaine en son genre que Rome ait jamais produit, attaqué en son honneur, persécuté, & puis remercié de ses services pour faire place, & céder le commandement des armées aux nouveaux Consuls, dont l'un *(a)*, qui en étoit très-digne, & ami du Dictateur, ne fut pas écouté; & l'autre *(b)* de la lie du peuple, sans aucune expérience de la guerre, regardé comme un Oracle, quoiqu'il fût seul la cause de l'infortune de Cannes. Remercîment fatal à la République. La façon de faire la guerre de Fabius, & ses belles campagnes, m'ont fourni une infinité de sujets & d'observations militaires. Je traite particuliérement des mouvemens & des campemens des armées, & de la guerre des montagnes.

(a) *Paul Emile.*
(b) *Terentius Varro.*

Le stratagéme d'Annibal, enfermé dans le détroit ou le défilé de Cassilinum, est unique dans son espéce, & les Romains les seuls au monde qui aient pû donner dans un piége aussi grossier que celui-là: tant Fabius étoit malheureux en Officiers Généraux. C'étoit à la vérité des hommes courageux; mais d'une présomption insupportable, & par conséquent très-malhabiles, & d'une envie prodigieuse, toujours compagne de l'ignorance, & ennemie implacable des grandes vertus.

Les combats de Gérunium suivent de près le stratagéme de Cassilinum. Ils terminérent cette campagne. Les Observations sur ces différentes actions sont dignes de remarque, & d'une instruction peu commune. Les deux armées campérent tout l'hiver en cet endroit-là. Jamais le Général de Carthage ne se vit dans de plus grands embarras qu'en ce camp-là. Il semble qu'il l'avouë lui-même au dernier combat, que Minucius perdit: combat qui eût entraîné la défaite de toute l'armée Romaine, si Fabius ne fût venu au secours. Ce que dit Annibal ensuite de cette action, est un signe qu'il se voioit réduit à l'extrémité.

Dès l'ouverture de la campagne, ce grand homme sentit plus que jamais cette extrémité. Mais malheureusement pour les Romains, la fortune le remit dans ses avantages. Fabius fut obligé de se démettre de sa

Dictature, & l'ennemi reprit de nouvelles espérances pour la victoire. Connoissant parfaitement les gens ausquels il avoit affaire, il ne se trompa point. Il gagna la bataille de Cannes. Cette victoire fut si complette, si décisive, & fit à Rome une telle plaie, que si Annibal eût sçû profiter de sa victoire, il terminoit la guerre, & l'Histoire Romaine finissoit au troisiéme Livre de mon Auteur.

Les Observations sur cette bataille sont fort étenduës. Je m'y suis plû, comme a fait Polybe, à raconter un événement si mémorable. Je souhaite que mes Lecteurs prennent autant de plaisir à les lire qu'ils en trouveront dans le texte.

Je donne le plan des deux ordres de bataille des armées Romaine & Carthaginoise. Je n'ai garde de dire que je l'ai trouvé dans Casaubon, qui n'a pas bien compris le texte de Polybe. Je ne pouvois m'imaginer que cet habile Historien eût pû le décrire d'une façon si obscure, ou pour mieux dire si incompréhensible; l'ordonnance Romaine est-elle moins galimatias dans Tite-Live que dans Casaubon? Je défie qu'on la puisse comprendre dans l'un ni dans l'autre, & cependant le texte Grec est assez clair. Mais il ne faut pas trouver étrange que le dernier se soit abusé en cet endroit-là, tout grand homme qu'il étoit. Il ne suffit pas même d'être habile dans la milice des Anciens, puisque l'ordre de bataille des Romains à leur infanterie étoit entiérement opposé à leur maniére de se ranger, quoique Polybe nous donne trois ordres de bataille semblables, celui de *Régulus contre* Xantippe, celui de Cannes & celui de Zama; mais tous les trois n'ont guéres été entendus des Traducteurs, qui ne sont pas militaires. Où trouver des Guerriers aussi sçavans dans le Grec? On ne doit donc pas trouver étrange que Casaubon ait trouvé un banc de sable à la traduction de l'ordre des Romains. Je ne crois pas qu'on m'accuse de donner mes imaginations dans la description de cet ordre de bataille: puisque Dom Thuillier a trouvé que les Consuls s'étoient rangés sur une seule ligne, les cohortes à la queuë les unes des autres, c'est-à-dire en Colonnes, sur plus de trente de profondeur. J'ai mon texte pour garant. La maxime d'Aristote doit servir de regle ici comme par tout ailleurs, qu'il faut croire chacun en son art. Tite-Live est moins excusable que Casaubon, il étoit plus en état d'attraper le sens de Polybe. Car bien qu'il n'eût aucune expérience de la guerre, s'il trouvoit cet endroit obscur, mille gens du métier l'eussent éclairé là-dessus, s'il eût pris la peine de les consulter, & par là il eût évité le galimatias où il est tombé dans l'explication de cet ordre.

La Dissertation sur la conduite des Romains, depuis l'ouverture de la seconde Punique jusqu'à la bataille de Cannes, qui fait la clôture de ce quatriéme Volume, m'a paru nécessaire & importante. Je reviens à bien des choses que j'ai dites ailleurs, & par occasion: je ne pouvois me dispenser de les remettre encore sous les yeux du Lecteur; outre qu'elles

me conduisent à des réflexions différentes, qui regardent la guerre & la politique des Romains dans ce tems-là.

J'écarte une infinité de matiéres, dont je ne crois pas devoir rendre compte dans cette Préface. On sçait le plan que je me suis formé dans cet Ouvrage. C'est un Commentaire sur Polybe, orné d'Observations, de Dissertations sur les événemens que l'Historien rapporte, & que j'accompagne de Notes dans les endroits où elles m'ont paru nécessaires; & ces Notes amusent & délassent. Aucun de mes Lecteurs n'y a trouvé à redire, hors les Révérends Péres Journalistes de Trévoux. S'il leur eût plû d'alléguer des raisons bonnes ou mauvaises pourquoi ces Notes & ces Réflexions leur déplaisent, nous les aurions examinées, & pris là-dessus le parti que nous aurions jugé à propos de prendre.

Ils se sont plaints dans leur Journal du mois de Mai, que le texte de Polybe se perd *dans un abîme de Notes & de Réflexions.* C'est bien tard qu'ils s'avisent de prononcer que l'Ouvrage est digne de leur censure. Mais il faut attendre ce qu'ils diront, ce n'est ici qu'une simple escarmouche, & bientôt nous les verrons dans la plaine. Après dix-huit mois de méditation, ils m'ont décoché un petit trait de satyre, comme pour m'avertir en attendant mieux. Ils trouvent enfin que *c'est dommage qu'on ne puisse pas lire de suite* Polybe, *& qu'il faille pour ainsi dire courir après le texte, qui se perd à chaque moment dans un abîme de Notes & de Réflexions.*

Ces Notes & ces Réflexions pourroient être véritablement un *abîme* pour ceux, qui n'entendant pas & n'aiant jamais étudié la matiére, se trouvent dans les ténébres les plus épaisses, ils s'y perdent. Mais tout Commentaire n'est pas un abîme pour tous les Lecteurs. Je crois au contraire que ce seroit un grand bien pour les Lettres & le bon goût, qu'on commentât, ainsi que je fais pour Polybe, les Historiens les plus célébres de l'antiquité, comme Hérodote, Thucydide, Xénophon, César & quelques autres. On en tireroit plus de profit que nous n'en tirons des Notes & des Réflexions de la nouvelle Histoire Romaine.

Je ne demande point qu'on m'épargne dans les critiques qu'on me fera, je sçai que je ne suis pas exemt de fautes. Je reconnois en avoir fait un bon nombre, & je ne trouverai jamais mauvais qu'on m'en avertisse & qu'on me reléve, pourvû que ce soit avec politesse & de bonne foi.

Ceux qui ont envie de me critiquer ne feroient-ils pas mieux d'imiter l'Auteur anonyme des *Réflexions sur le I. & le II. Tome des Commentaires sur Polybe*, & sur mon Livre des *Nouvelles Découvertes?* Je lui sçai bon gré d'en avoir usé avec politesse. Il y a un peu de chagrin en quelques endroits. Ses remarques sont foibles, & peu capables

de

de persuader ceux qui sont exemts des préjugés de la coûtume, & qui lisent avec discernement. Je les réfuterai dans cette Préface, au moins celles où l'Auteur paroît m'avoir un peu compris. Je ne doute pas qu'il n'en soit capable; mais c'est seulement par défaut d'attention. Bien que mon Livre ne mérite peut-être pas tant d'honneur; je crois cependant que lorsqu'il est question d'écrire pour le public, & de réfuter les opinions d'un Auteur, on doit prendre garde de plus près à ce qu'on fait, non pas par l'estime qu'on a de son Ouvrage; mais par pure considération pour le public, peut-être prévenu en faveur de ses sentimens, sur tout lorsque cet Auteur ne marche jamais qu'à l'ombre des preuves, d'une longue expérience, & des faits sur lesquels on ne dispute point sans témérité. D'ailleurs on ne propose rien qu'on n'ait vû auparavant si l'Ecrivain qu'on attaque n'a pas pris les devants, s'il ne s'est pas fait les mêmes objections, & s'il n'a pas déja répondu à celles qu'on lui fait de nouveau. Or toutes celles de l'Anonyme ont été déja réfutées & renversées dans les Volumes précédens; à moins qu'on n'en ait de plus fortes à faire pour rétablir un édifice ruiné, & cela ne paroît pas dans l'Anonyme. Il étoit inutile qu'il revint au reproche que certaines personnes m'ont fait d'abord d'être mon propre Panégyriste. J'ai répondu à ces personnes-là dans la Préface de mon Troisieme Tome page XII. par un côté qui a dû les édifier & les guérir du soupçon apparent d'orgueil & d'immodestie, qui sembloit si fort les choquer. J'ai déclaré que je ne prenois ce parti qu'à regret, & ceux qui me connoissent sçavent bien que j'étois réduit à la fâcheuse nécessité de rendre bon témoignage de ma personne pour une bonne fin. Si l'Anonyme avoit lû ma Préface, il se seroit dispensé de la peine & de la fatigue qu'il a bien voulu se donner pour me corriger sur cet article, bien loin d'en prendre scandale. Il me semble un peu étrange qu'il n'ait pas lû mes Préfaces, car c'est par là que l'on commence. Il n'a pas même eu la patience de lire mon Livre avec toute l'exactitude qu'il demande, il est encore visible qu'il n'a fait que courir sur les Paragraphes qui ont donné lieu à ses Réflexions. S'il est permis de comparer le petit au grand, Xénophon dans sa retraite des dix mille, Périclés, Scipion & tant d'autres ont été leurs propres Panégyristes, & tous ces gens-là y étoient forcés. Ce ne sont jamais que les envieux, ausquels toute vertu fait ombrage, qui nous y obligent: c'est l'unique moien de couvrir de honte ces Messieurs-là.

Dans la page 8. chap. 2. le Critique espére qu'après avoir parlé des Anciens, je ne négligerai pas les Modernes, & que je n'oublierai pas les campagnes de M. le Prince de Condé, ni celles de M. de Turenne. S'il eût lû les deux premiers Volumes; il eût trouvé que j'ai rapporté quelques-unes de leurs plus belles actions: il faut que sa mémoire l'ait trompé. Je suis le premier qui ait avancé qu'Henri IV. étoit non

ſeulement le plus grand Capitaine de ſon ſiécle, mais encore un Maître dans l'infanterie, & qu'il ne l'étoit pas moins dans la tactique. Avec un peu moins de précipitation en me liſant, il auroit vû que ce que je rapporte de cet habile Guerrier n'a été que dans le deſſein d'appuier mon principe des pelotons, de l'entrelaſſement des deux armes & de la profondeur des corps de l'infanterie. Comment peut-il avancer que je mets en *paralléle des principes certains avec un probléme?* Je ne propoſe aucun probléme, je n'ai jamais regardé mon principe comme une choſe problématique. Je le démontre, il falloit de bonnes preuves contre cela. Où ſont-elles? Le Critique ſe contente de décider, cela eſt fort abrégé. Les plus grands Maîtres n'oſeroient ſe ſervir de cette méthode. Bien que l'Anonyme aſſûre qu'il ne fait que propoſer ſes doutes, il ne laiſſe pas que de décider, & de regarder comme problématiques les vérités les plus démontrées.

Il me permettra s'il lui plaît de lui repréſenter qu'à l'égard des Anciens, on ne peut pas dire que je ſois trop prévenu en leur faveur: je leur rens juſtice. Qui doute qu'ils ne ſoient nos Maîtres, & que nous n'aions tout pris d'eux? Pour décider ſur cette prévention, il faut allier à l'expérience, dont cet habile Officier eſt tout plein, une étude profonde de l'antiquité militaire. Dire que je ſuis prévenu, cela ne ſuffit pas: il faut le prouver.

Réflex. ſur le Com. de Polybe, p. 20. ch. 3.

L'Anonyme trouve la bataille de Mantinée *plus curieuſe par ſon antiquité, qu'elle n'eſt néceſſaire pour notre inſtruction.* Cela eſt déciſif. A ce que je vois ces Capitaines illuſtres de l'antiquité, qui font tant de bruit à nos oreilles, ne ſont que des enfans comparés aux nôtres, qui cependant ont toujours cherché à les imiter. La ligne oblique n'eſt pas de ſon goût, je crois qu'il a tort: c'eſt l'ordre le plus ruſé & le plus dangereux de tous, & celui contre lequel un Général, quelque habile qu'il ſoit, n'a rien à oppoſer, ſi l'ennemi paroît tout d'un coup dans cet ordre: car pour y pouvoir réſiſter, on ſe voit obligé à des mouvemens qu'il eſt impoſſible de faire quand on a l'ennemi ſur les bras, & ces mouvemens demandent beaucoup de tems. Pour les faire il faut tranſporter toute une droite à une gauche, ou toute une gauche à une droite. Je demande à l'Anonyme s'il trouve ces manœuvres bien aiſées? S'il les trouvoit telles, il nous eût fait un grand plaiſir de nous communiquer ſes lumiéres: nous en aurions profité. M. de Puyſegur, qui trouve cet ordre admirable, & qui ſûrement n'eſt pas un Ecolier dans la ſcience des armes, lui en eût marqué ſa reconnoiſſance. Il faut certainement que le Critique ſe ſoit trouvé un peu neuf dans cette façon de ſe ranger. Il n'a pas compris non plus que l'oblique ſe forme à deux cens pas de l'ennemi. Car en quoi conſiſte ce mouvement? Quel en eſt le ſecret? C'eſt d'avancer une aîle & de reculer l'autre, ou faire qu'elle ne bouge point. S'il avoit lû nos Hiſtoriens

Ibid. p. 12. chap. 4.

riens modernes, il eût trouvé mille exemples de ces sortes de manœuvres admirables. Mais pourquoi s'arrêter à cette bataille? Il n'avoit qu'à jetter les yeux sur ma Préface du Tome II. page IV. il eût trouvé la réponse à ses objections, & les nouvelles qu'il propose sont trop peu dignes d'un homme de son expérience, pour mériter d'être réfutées.

La méprise où il tombe à l'égard de la bataille de Lutzen, est difficile à excuser. Il eût dû lire le détail que j'en donne avec plus d'attention qu'il n'a fait. Il ne s'agit point ici de l'oblique, qu'il n'a pas comprise, mais de Colonnes, & Gustave en insera entre les brigades. Epaminondas attaqua sur une seule Colonne à Mantinée, & je fais voir que le Guerrier Suédois combattit sur plusieurs à Lutzen. Je n'entre en paralléle que par rapport à ces Colonnes. Ecoutons ceci. „ Le „ Général Walstein fit sans doute une mauvaise disposition de ses trou- „ pes, *dit-il*; & quoiqu'en dise l'Auteur, son champ de bataille n'é- „ toit point avantageux, se trouvant contraint par un chemin creux „ qui s'étendoit bien loin, & qui faisoit le front de sa droite; de sur- „ plus plusieurs moulins à vent dont il se servit pour établir de l'artille- „ rie. Tout cela fait partager le mouvement général dans une charge; „ à moins qu'on ne dise que l'armée Impériale vouloit être sur la défen- „ sive, ce qui ne paroît pas dans la relation.

Tout cela ne sçauroit se païer. L'Anonyme n'avoit qu'à examiner le plan, qu'il n'a pas mieux étudié que la relation. Le chemin creux s'étendoit sur tout le front de la ligne des Impériaux, & non sur tout celui de la droite, dont une partie avoit la ville de Lutzen en face. S'il y prend garde, je n'ai pas dit que Walstein se servit de ses moulins à vent *pour établir de l'artillerie:* car de la maniére dont il s'exprime, qui ne croiroit que le canon étoit posté dans les moulins? cependant le canon fut placé en-delà. Je ne sçai ce qu'il veut dire par ces batteries qui partageoient le mouvement. Mais comment peut-on avancer que le champ de bataille de Walstein *n'étoit point avantageux?* L'Auteur y a-t-il bien pensé? Un chemin creux sur tout le front de sa ligne n'est pas un avantage, & un double avantage? Si Gustave marchoit d'abord à lui, il étoit maître du chemin creux qu'il avoit bordé d'un grand feu de mousqueterie; il se mit en devoir d'y arrêter l'ennemi, s'il lui plaisoit de l'attaquer, & en effet il l'attaqua & s'en rendit le maître, ou de passer le chemin pour aller à lui. Peut-il avancer sérieusement que ce n'est pas là un avantage? J'en laisse le jugement aux gens expérimentés: je dis plus, à ceux-là mêmes qui ne sont pas guerriers.

Quant aux Colonnes que Gustave-Adolphe insera entre les brigades, le Critique les révoque en doute: bien que ce Prince ait commencé à s'en servir à la bataille de Léipsick en 1631, il ne veut pas que ce grand Capitaine s'en soit servi, *si ce n'est*, dit-il, parlant de moi, *qu'il veuil-*

le donner le nom de Colonne à un gros d'infanterie, qui s'étoit peut-être uni par hazard pour passer le chemin ou le ravin. Qu'il prenne donc garde qu'il ne s'agissoit pas d'une seule Colonne, mais de huit Colonnes de dix-huit cens hommes chacune. Je m'explique assez bien, ce me semble, & il convient lui-même que je le fais en homme du métier. Le récit de cette journée vient d'un Écrivain contemporain, un des premiers hommes de son tems, Secrétaire du Chancellier Oxenstier, & qui a écrit sa belle Histoire sur les lettres & les relations envoiées de l'armée avec une telle exactitude, qu'il y a peu d'Historiens qui l'aient poussée si loin. Cet Ouvrage en langue Allemande en cinq Volumes in-folio, & orné de plus de neuf cens figures, ne contient pourtant qu'un espace de trente-trois années. On voit bien que les figures des ordres de bataille expliqués par des lettres numérales, ont été faites sur les lieux mêmes. Je ne vois rien de plus admirable que cet Ouvrage, & peu de Princes guerriers en ont entrepris de plus grands. Ce Critique ignore pourtant son existence.

Pour revenir aux Colonnes, le Duc de Weimar s'en est servi, & les Généraux Suédois après la mort de Gustave-Adolphe à la bataille de Hulst, ainsi que le Maréchal de Guébriant. J'ai donné ces Colonnes dans mon second Tome & dans mon Traité de la Colonne, page LXX. & LXXI. Il est fort surprenant que l'Anonyme ne les ait pas remarquées. *Seroit-il possible*, dit-il, *que M. de Turenne, qui a servi avec le Duc de Weimar, n'eût pas eu la moindre notion de la Colonne, ni que le Maréchal de Gassion, qui étoit le Disciple du Roi de Suéde, n'ait pas jugé à propos d'en faire usage?* Je n'examine pas le foible de cette objection, & je n'ai garde de la réfuter: cela n'est pas nécessaire. Encore moins la réflexion sur la Colonne, qu'il ne trouve bonne que dans certaines situations, plus propres que la plaine à la faire valoir. Elle ne part pas d'un fantassin.

Réflexions sur le I. & le II. Tom. des Comm. de Polybe, ch. 4. p. 20.

Je ne répons pas non plus aux raisonnemens qu'il fait sur la bataille de Zama, lorsque pour se tirer d'embarras, où l'évidence le jette, il récuse les témoignages des faits, pour y placer ses propres conjectures, & qu'il décide en même tems sur des matiéres qu'il auroit, je m'assûre, très-bien comprises, s'il les avoit étudiées avec plus de soin. Du moins s'il nous alléguoit quelques Auteurs, contraires aux faits, à l'ombre desquels je marche presque toujours, nous l'écouterions volontiers; ou s'il nous donnoit quelques raisons un peu supportables, nous nous ferions un plaisir de lui en faire voir le foible. On peut décider hardiment lorsqu'on ajoute les faits aux raisonnemens. Cette façon de ruiner un systéme démontré, me paroît un moien admirable pour ne demeurer jamais court.

Ibid. 6. pag. 27.

Je le trouve plus solide sur ce que j'ai rapporté de la disposition de César à la bataille de Pharsale. Si j'avois eu recours à ses commentaires,

res, je fusse entré dans des raisonnemens qui m'eussent sans doute mené loin, & c'est ce que je n'avois pas dessein de faire. César a combattu plusieurs fois sur une ligne sans intervalles, & cela arrivoit souvent aux Romains dans les derniéres extrémités. Les Princes, c'est-à-dire ceux de la seconde ligne, entroient d'abord dans les intervalles des cohortes des Hastaires, & les Triaires, qui formoient la troisiéme ligne, s'y enchâssoient comme les autres : ce qui formoit une phalange parfaite. Tite-Live explique parfaitement cette pratique des Romains. *Liv. liv. VII.* Il paroît assez par le commencement & les suites de cette action célébre de César, qu'il combattit sur une seule ligne. Ce ne fut pas seulement à Pharsale, mais encore en plusieurs autres actions. On peut remarquer cela dans la guerre des Gaules & dans celle d'Afrique. Il faut d'ailleurs considérer les tems. Il n'est plus parlé des Hastaires, des Princes ni des Triaires après la troisiéme Punique. Chaque légion étoit composée de dix cohortes ou bataillons, partagées sur les trois lignes: les quatre de la tête s'appelloient les cohortes du premier ordre, c'est-à-dire de la premiére ligne. Les trois autres faisoient la seconde, & le reste la troisiéme. *Prima acies, secunda acies, tertia acies.* Lorsque César dit qu'il tira quelques cohortes de la troisiéme, cela ne prouve pas qu'il combattit sur trois lignes. On voit par le *Triplici acie in fronte* de Frontin, qu'on divisoit souvent l'infanterie en trois corps sur une seule ligne. Cela se remarque aussi dans Appien. J'ai expliqué tout cela dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, & l'Anonyme ne s'en est pas souvenu. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiére, parce que je la traite dans une Dissertation qui entrera peut-être dans le Tome suivant.

Le Critique n'aporte dans son Chapitre VIII. que des préjugés. Il paroît cependant qu'il n'en est point mal imbû, & qu'il aime mieux errer avec la routine que de se rendre à la vérité lorsqu'elle lui est contraire. Il s'y rendroit sans doute ; mais pour cela il faudroit exiger de lui ce que Descartes demande de ses Lecteurs avant que de lire ses Ouvrages. Mais le moien, puisqu'on ferme les yeux sur les faits mêmes, & qu'on les rejette ! Il faut d'ailleurs entendre l'infanterie, mais il est trop tard. Lorsqu'on dit que ma Tactique est trop composée, on n'y pense pas. Elle l'est infiniment moins que la nôtre. Dire qu'il ne faut rien changer aux usages communément reçûs, c'est ignorer qu'il se fait de perpétuels changemens depuis un siécle dans les armes, dans la maniére de se ranger & de combattre, & dans la discipline militaire. Il avance que toute mutation est dangereuse à la guerre, & il propose des changemens lui-même.

Ce que l'Auteur hazarde sur les pelotons est à peine concevable. Comment peut-il avancer que je ne donne aucune raison convaincante à l'égard de mes pelotons entrelassés entre les escadrons? Je démontre l'excellence de ce principe en cent endroits de mes deux premiers To-

Tomes. Ce principe eſt d'ailleurs appuié de faits depuis les Anciens juſqu'à nous, & ces faits ſont cités. Les pelotons inſérés entre les diſtances des eſcadrons n'ont paru chez les Modernes qu'à la bataille de Pavie ſous le regne de François I. Je cite l'exemple de quinze cens Arquebuſiers diviſés par petites pelotes entre les intervalles des eſcadrons Eſpagnols, & ces pelotes furent la cauſe de la défaite de la gendarmerie Françoiſe. L'Amiral de Coligny, Henri IV, Guſtave-Adolphe, & ſes Capitaines après lui, ſuivirent toujours cette méthode. Ces pelotons n'ont jamais été battus. Je traite encore cette matiére dans ce Volume. Quand il dit que les ennemis retorqueront par le même principe, il ne prend pas garde qu'en voulant réfuter une méthode ſi admirable, il s'y prend de telle ſorte, qu'il la confirme & la fait trouver à ſes Lecteurs telle que je la fais voir aux miens. *De plus*, dit-il, *l'Auteur de ce Syſtéme croit-il qu'un combat de cavalerie ſe donne de pied ferme? L'on ne ſçauroit ſe diſpenſer de marcher en avant : ce n'eſt que par l'impétuoſité qu'on a pour joindre l'ennemi, que l'avantage ſe déclare. Que deviendront ces pelotons?* Prend-on bien garde à ce raiſonnement? Eſt-ce que la cavalerie va au galop à la charge? Eſt-ce qu'elle ne combat pas de pied ferme lorſqu'elle en vient aux mains? Eſt-ce qu'il prend mes pelotons pour immobiles? Que de réflexions qui ne ſignifient & ne prouvent rien! Il deſapprouve ailleurs les Colonnes aux aîles, & y ſubſtituë un corps de quinze cens grenadiers à chacune. Eſt-ce qu'on ſe démunit ainſi de tous les grenadiers d'une armée, dont chaque compagnie ſert comme de réſerve à ſon corps? Il ne veut pas d'infanterie parmi la cavalerie, & il en met. Ce qui me paroît bien ſurprenant, eſt la maniére dont il réfute les pelotons. *Je dis donc*, dit-il, *que ſi c'eſt par le feu qu'ils doivent faire, tout médiocre qu'il ſoit, il attirera conſequemment celui de l'ennemi qui deſunira vos eſcadrons.* J'ignorois qu'il ne fallût pas tirer dans une bataille, de peur de s'attirer du feu.

L'Auteur fait quelques obſervations page 59. ſur la bataille d'Ivry. Il dit qu'il lui paroît par le récit de cette bataille, *que les deux armées ont combattu* chacune ſur une ligne; *à moins*, dit-il, *qu'on ne prenne pour la premiére les troupes de la cavalerie qui furent miſes en avant ; ce qui n'eſt pas évident, & qui ſeroit aujourd'hui une diſpoſition bien dangereuſe.* Je le crois bien : mais il ne prend pas garde qu'il ſe contredit, car il trouve cette méthode fort bonne dans le Chapitre VIII. page 38. Comme il n'approuve pas mes Colonnes aux aîles de la cavalerie, il propoſe *deux petits corps chacun de* 1500. *grenadiers ou de quatre bataillons.* Il appelle cela deux petits corps, *accompagnés de huit eſcadrons qui marcheroient à la hauteur des deux aîles pour les favoriſer & les garantir d'être débordés.* A la page 59. il trouve cette méthode très-mauvaiſe, & blâme fort M. de Maienne de l'avoir ſui-

suivie. *Mettre la cavalerie légére à la tête de la ligne, cela doit paroître singulier*, dit-il, *c'étoit l'exposer à être battuë en détail sans utilité.* L'Anonyme ne propose-t-il pas la même chose, & ne l'expose-t-il pas à se faire battre *sans utilité?* Tout cela lui a *donné l'idée de proposer d'entrelasser nos brigades de cavalerie & d'infanterie, ce qui doit faire un meilleur effet.* Il fait voir au long l'excellence de cette méthode, & le prouve bien. Cela m'a fait un grand plaisir, puisqu'il propose le même ordre de bataille que j'ai donné dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* page 238. Graces au Critique, il trouve quelque chose de bon dans cet Ouvrage. Du moins auroit-il dû, je ne dis pas m'en faire honneur; mais avouer que j'avois proposé & pensé quatre à cinq ans avant lui ce qu'il propose quatre à cinq ans après. Ce principe se trouve encore dans les deux premiers Volumes de mon Commentaire, & cependant il le propose comme sien & s'en fait fête. Nous voilà tous les deux contens.

Au reste, je fais une estime toute particuliére de l'Anonyme. Il m'a fait beaucoup d'honneur, en faisant voir, par la foiblesse de ses objections, que la vérité est à l'abri des plus fortes armes. Il est toujours glorieux à un Auteur d'être attaqué par un Officier aussi consommé en expérience & aussi habile homme que lui. Je lui sçai bon gré de m'avoir critiqué, & je l'en remercie. Il m'apprend par là à continuer constamment, comme je fais, de ne décider jamais sans avancer au préalable des raisons & des faits. Un principe suivi d'un tel cortége, est à couvert de toute insulte. Je suis persuadé qu'à cet égard l'Anonyme n'a rien à me reprocher.

Fin de la Préface.

TABLE
DES CHAPITRES ET DES OBSERVATIONS
Contenus dans ce quatriéme Volume.

CHAPITRE PREMIER. *But que Polybe se propose en écrivant l'Histoire de son tems. Distribution des événemens qu'il doit raconter*, page 1

CHAP. II. *Quelles furent les vraies causes de la guerre d'Annibal. Réfutation de l'Historien Fabius sur ces causes*, 6

CHAP. III. *Premiére cause de la seconde guerre Punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains : seconde cause, la nouvelle exaction des Romains sur les Carthaginois : troisiéme cause, la conquête de l'Espagne par Amilcar*, 10

CHAP. IV. *Annibal est nommé Général des armées, ses conquêtes dans l'Espagne. Il se brouille avec les Romains sur un mauvais prétexte. Prise de Sagonte par Annibal. Victoire remportée par les Romains sur Demetrius*, 12

CHAP. V. *Guerre des Romains contre les Carthaginois. Ambassade des Romains à Carthage. Differens Traités faits entre les Romains & les Carthaginois*, 20

CHAP. VI. *Lequel des deux peuples est cause de la seconde guerre Punique. Raisons de part & d'autre. Utilité de l'Histoire. Avantages d'une Histoire universelle sur une particuliére*, 26

CHAP. VII. *Guerre declarée. Annibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne. Précautions qu'il prend avant que de se mettre en marche. Il s'avance vers les Pyrénées. Digression géographique*, 29

CHAP. VIII. *Chemin qu'Annibal eut à faire pour passer de Carthage la neuve en Italie. Les Romains se disposent à porter la guerre en Afrique. Troubles que leur suscitent les Boiens. Annibal arrive au Rhône, & le passe*, 34

OBSERVAT. *sur le passage du Rhône*, 39

§. I. *Difficulté de cette entreprise*, ibid.

§. II. *Dispositifs d'Annibal pour le passage du Rhône. Ruse de ce Général. Disposition des Gaulois dans la défense de cette riviére. Celle du Général des Carthaginois. Quelques exemples paralléles. Passage de l'Hydaspe, du Rhin & de la Dune*, 41

OBSERVAT. *sur le passage des grandes riviéres*, 46

§. I. *Avantages de ceux qui défendent les passages des grandes riviéres. Depuis les Anciens il n'y a point eu de plus habiles traverseurs de riviéres que M. le Prince Eugéne*, ibid.

§. II. *De l'ordre sur lequel l'on doit combattre au passage des grandes riviéres. Moien pour faciliter le débarquement, & le faire en bon ordre*, 49

§. III. *De la défense contre le passage des grandes riviéres. Le systéme de l'Auteur est le seul sur lequel on puisse se défendre contre un ennemi qui l'emploie dans l'attaque*, 52

§. IV. *Des radeaux pour le passage des grandes riviéres. Explication de celui de l'Auteur*, 55

CHAP. IX. *Discours de Magile, Roi des Gaulois, & d'Annibal aux Carthaginois. Combat entre deux partis envoiés à la decouverte. Passage des éléphans. Extravagance des Historiens sur le passage des Alpes par Annibal*, 57

CHAP. X. *Annibal sur sa route remet sur le Trône un petit Roi Gaulois, & en est récompensé. Les Allobroges lui tendent des piéges à l'entrée des Alpes. Il leur échape, mais avec beaucoup de risque & de perte*, 62

CHAP. XI. *Annibal acheve de passer les Alpes. Difficultés qu'il eut à essuier. Pourquoi jusqu'ici Polybe a omis certaines choses qui cependant paroissoient essentielles à l'Histoire*, 66

OBSERVAT. *sur la marche d'Annibal entre le Rhône & les montagnes du Dauphiné, & sa route à travers les Alpes jusqu'à sa descente dans l'Italie*, 70

OBSERVAT. *sur le combat d'Annibal contre les Allobroges des Alpes Cotiennes*, 75

§. I. *Qu'on nomme les vallées de trois noms différens. Quel peut être l'endroit où Annibal fut attaqué par les Allobroges des hautes montagnes. Ordre de bataille des deux armées*, ibid.

§. II. *Fautes des deux partis. Sentiment de l'Auteur sur la guerre des montagnes. Qu'elle est de toutes la plus difficile & la plus profonde; qu'elle demande une grande connoissance du païs, un esprit rusé, & une théorie peu commune dans la science des armes*, 77

§. III. *Que le nombre fait peu dans la guerre des hautes montagnes. Qu'une marche dans ces sortes de païs est la chose du monde la plus délicate. Précautions à observer. Qu'il n'appartient qu'aux Généraux du premier rang d'y soutenir une défensive. Que la défensive, quelque foible que l'on soit, nous met en état de tout espérer & d'opprimer le plus fort; quelque supérieur qu'il puisse être*, 79

§. IV. *Qu'il y a une infinité de précautions à prendre avant que de s'engager dans un païs de hautes montagnes, pour quelque entreprise que ce soit. Qu'on peut être attaqué dans sa marche ou dans sa retraite. Ordre sur lequel l'on doit attaquer ou se défendre. Que celui par Colonnes est le seul qu'on doive suivre dans ces lieux resserrés*, 85

§. V. *Que les païs de hautes montagnes offrent des avantages infinis à celui qui se défend: que peu de gens connoissent ces avantages: que les passages qu'on garde pour une retraite ne nous l'assûrent pas toûjours: que la disposition dans celui qui se défend doit être la même que celle que j'ai proposée*, 87

§. VI

§. VI. *De la défense dans un païs de montagnes. Qu'il est aisé d'en disputer l'entrée. Méthode de se retrancher dans les pas & dans les valées,* 88

CHAP. XII. *Etat de l'armée d'Annibal après le passage des Alpes. Prise de Turin. Sempronius vient au secours de Scipion. Annibal dispose ses soldats à un combat,* 91

CHAP. XIII. *Harangue de Scipion. Bataille du Tésin. Trahison des Gaulois à l'égard des Romains,* 95

OBSERVAT. *sur le combat de cavalerie entre Annibal & Publius Scipion dans la plaine auprès du Tésin,* 99

§. I. *Que la guerre d'Annibal contre les Romains est tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus difficile,* ibid.

§. II. *Que tout dépend du succès d'une premiére expédition à l'ouverture d'une guerre. Que celle d'Annibal contre les Romains est plus digne de l'admiration des Connoisseurs, que celle d'Alexandre contre les Perses. Remarques sur le combat du Tésin. Disposition des troupes des deux partis,* 122

§. III. *Annibal fit paroître dans ce combat toute la conduite, la prévoiance & l'habileté d'un grand Général. On ne remarque aucune de ces qualités dans Scipion. Ses fautes sont peu ordinaires dans un Général expérimenté tel qu'il devoit être. La réputation de son ennemi & sa hardiesse à tout entreprendre, eussent dû le tenir dans une perpétuelle défiance,* 104

OBSERVAT. *sur la cavalerie, & sur les combats de cette sorte d'arme,* 110

§. I. *Sentiment sur la lance. Quelle étoit peu avantageuse. Que le trop grand nombre de cavalerie dans les armées est inutile & de peu d'effet. Sentiment de l'Auteur sur cette arme. Qu'elle n'est forte & redoutable que lorsqu'elle est soutenue par l'infanterie. Des pelotons de celle-ci enchassés entre les escadrons. Preuves de l'excellence de cette méthode. Défauts de nos armes à l'égard de la cavalerie,* ibid.

§. II. *Suite du Paragrafe précédent,* 113

§. III. *Que l'on ne doit jamais faire de détachemens considérables de cavalerie sans y mêler de l'infanterie. Deux ordres de bataille pour la cavalerie,* 116

§. IV. *Sentiment de l'Auteur sur la cavalerie Espagnole. Qu'elle n'a jamais connu sa force. Preuves que cette cavalerie est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de fort & de violent. Que la cavalerie pesante ne sçauroit lui résister. Avantage de l'épée Espagnole. Qu'il n'y a que la cavalerie Africaine qui puisse lui résister, & la battre par l'avantage seul de ses armes,* 122

CHAP. XIV. *Scipion passe la Trébie, & perd son arriéregarde. Les Gaulois prennent le parti d'Annibal. Mouvement que cette défection cause à Rome. Annibal entre par surprise à Clastidium. Combat de cavalerie. Conseil de guerre entre les deux Consuls. Ruse d'Annibal,* 127

CHAP. XV. *Bataille de la Trébie,* 130

OBSERVAT. *sur la bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois,* 133

§. I. *Inconveniens d'un commandement partagé. Caractére de Sempronius, & l'usage qu'en fait Annibal. Ordre de bataille. Défaite des Romains,* ibid.

§. II. *Fautes de Sempronius,* 140

§. III. *Autres fautes du même Consul,* 145

§. IV. *Regles pour la guerre défensive,* 147

§. V. *Utilité des pelotons d'infanterie entrelassés parmi les escadrons. Ordre de bataille contre un ennemi supérieur en cavalerie,* 151

CHAP. XVI. *Préparatifs des Romains pour réparer leur perte. Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne. Adresse d'Annibal pour attirer à son parti les Gaulois. Passage du marais de Clusium,* 154

OBSERVAT. *sur la marche d'Annibal dans les marais de Clusium ou de Chiana,* 162

§. I. *Que la marche d'Annibal dans les marais de Clusium fut l'objet d'un dessein profond. Sentiment de l'Auteur sur cette marche. Que Polybe ne l'a pas bien connuë. Explication de cette marche,* ibid.

§. II. *Que la marche d'Annibal est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Que les fautes de Flaminius ne sont pas humaines. Qu'Annibal hazarda beaucoup dans cette entreprise. Que la nécessité dans l'exécution le sauve du blâme & du reproche de témérité. Que les Grecs & les Romains sont injustes dans ce qu'ils disent des Gaulois,* 167

§. III. *Des marches dans les marais. Précautions qu'on doit prendre dans ces sortes d'entreprises. Quelques exemples remarquables,* 172

CHAP. XVII. *Caractére de Flaminius. Réflexions de Polybe sur l'étude qu'Annibal en fit. Bataille de Thrasyméne,* 175

OBSERVAT. *sur la bataille de Thrasyméne,* 182

§. I. *Ruse d'Annibal dans cette grande action,* ibid.

§. II. *Que les fautes de Flaminius sont énormes. Qu'il y a certains piéges où les Généraux tombent, qui les deshonorent, & dont on ne sçauroit parler sérieusement dans les compagnies. Conjectures de l'Auteur sur l'ordre de marche de l'armée Romaine. Que le Consul étoit en état de se bien défendre, & de réparer sa mauvaise conduite, s'il eût été aussi promt à remédier à un si grand mal, qu'il parut l'être à s'y précipiter,* 187

§. III. *Que les Romains ne blâmoient la ruse & le stratagéme dans leurs ennemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre. Qu'ils s'en sont très-bien servis lorsqu'ils devinrent plus habiles. Que les tromperies à la guerre réüssissent difficilement contre les sots. Exemples des embuscades d'armées,* 195

§. IV. *Eloge d'Annibal. La conduite de ce grand Capitaine dans sa fa-*

çon

çon de faire la guerre, est irréprochable. Indignités des Auteurs Latins dans les portraits qu'ils ont faits de cet habile Général; qu'ils lui attribuent des vices & des defauts qu'on peut retorquer avec plus de justice sur les Romains, 199

§. V. *Des précautions qu'on doit observer dans la marche des détroits de montagnes. Qu'on doit faire exactement reconnoître les hauteurs & les riviéres. Ordre de marche selon les principes de l'Auteur. Ordre de bataille, si l'on est attaqué dans la marche de tous côtés,* 204

OBSERVAT. *sur les passions desordonnées qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, où à ceux qui par leur naissance sont destinés au supréme commandement des armées,* 210

§. I. *Que l'yvrognerie est un grand défaut dans un homme de guerre; mais qu'elle est plus supportable, moins honteuse & moins dangereuse à l'Etat que les autres passions qui ammollissent le courage. Que l'amour des femmes étouffe toutes les vertus militaires, sans qu'il en reste aucune; qu'on s'en guérit difficilement. Exemples qui prouvent cette vérité,* ibid.

§. II. *Que le luxe est la source de tous les vices & la cause de tous les maux d'un Etat & du renversement des Empires,* 215

§. III. *A quels dangers un Général yvrogne est exposé. Exemples pour donner de l'horreur d'un vice si grossier,* 219

§. IV. *La lâcheté naît du luxe & de la superfluité. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice. L'éducation peut en guérir,* 223

CHAP. XVIII. *Distinction que fait Annibal entre les prisonniers Romains & ceux d'entre leurs Alliés. Grande consternation à Rome. Défaite de quatre mille chevaux Romains. Fabius est fait Dictateur,* 228

CHAP. XIX. *Fabius se borne à la défensive, les raisons qu'il avoit pour ne rien hazarder. Caractére opposé de M. Minucius Rufus, Colonel général de la cavalerie. Eloge de la Campanie. Annibal y fait le dégât,* 231

CHAP. XX. *Stratagême d'Annibal pour tromper Fabius. Bataille gagnée en Espagne sur Asdrubal par Cnéius Scipion. Publius son frére est envoié en Espagne. Les Romains passent l'Ebre pour la premiére fois,* 236

OBSERVAT. *sur la conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Cassilinum,* 241

§. I. *Le plus rusé Capitaine est en même tems le plus brave. Réflexions sur le plan de guerre que Fabius se propose,* ibid

§. II. *Raisons pour & contre la conduite de Fabius. Annibal blâmé de s'être engagé dans ces détroits,* 252

OBSERVAT. *sur la bataille navale de Scipion contre les Carthaginois à l'embouchure de l'Ebre,* 258

CHAP. XXI. *Trahison d'Abilyx. Annibal décampe & prend ses*

quartiers d'hiver autour de Gérunium: Combat où Minucius a l'avantage, 265

CHAP. XXII. *Minucius est fait Dictateur aussi bien que Fabius, & prend la moitié de l'armée. Annibal lui dresse un piége, il y tombe, & confus de sa défaite, il rend ses troupes à Fabius & se soumet à ses ordres. Les deux Dictateurs cédent le commandement à L. Æmilius & à Caius Terentius Varro,* 270

OBSERVAT. *sur les combats donnés auprès de Gérunium,* 277

§. I. *Raisons qui ont déterminé au premier combat,* ibid.

§. II. *Des fourrages : qu'on ne les sauroit faire avec trop de précautions,* 281

§. III. *Réflexions sur le second combat,* 287

§. IV. *Fautes de Minucius. Annibal n'en est pas exemt : il manqua de hardiesse & de résolution. Raisons qui peuvent justifier la conduite de ce Capitaine,* 293

§. V. *Précautions dans les campemens. Distribution de chaque arme. Ordre de bataille selon les principes de l'Auteur,* 296

CHAP. XXIII. *Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la nécessité de combattre. Préparatifs pour cette bataille. Harangues de part & d'autre pour disposer les troupes à une action décisive,* 298

CHAP. XXIV. *Bataille de Cannes,* 308

OBSERVAT. *sur la bataille de Cannes entre les Romains & les Carthaginois,* 318

§. I. *Eclaircissement sur quelques expressions dont Polybe se sert dans la description de cette bataille,* ibid

§. II. *Ordonnance des deux armées. Stratagéme d'Annibal,* 320

§. III. *Combat,* 324

§. IV. *Réflexions sur les fautes des Romains,* 328

§. V. *Remarques sur la prétenduë trahison des Numides rapportée par Tite-Live,* 333

§. VI. *Ordre de bataille que les Romains devoient prendre à Cannes,* 336

DISSERTAT. *sur la politique & la conduite des Romains pendant la seconde guerre Punique,* 342

Fin de la Table des Chapitres & des Observations.

HIS-

Septentrio
Meridies
Occidens
Oriens
ITALIA
ANTIQUA
PANNONIAE PARS
ILLYRICUM
DALMATIA
LIBURNIA
ISTRIA
GALLIAE PARS
ALLOBROGES
Alpes Rhaeticae
Alpes Cottiae
Alpes Maritimae
INSUBRES
LIGURIA
MARE LIGUSTICUM
MARE SUPERUM Sive ADRIATICUM
MARE INFERUM Sive TYRRHENUM
CORSICA
ETRURIA
UMBRIA
PICENUM
Sabini
LATIUM
CAMPANIA
LUCANIA
Peucetia
Calabria
BRUTIORUM AGER
Aeoliae Insulae
SICILIAE PARS
MARE JONIUM
MARE SICULUM
GRAECIAE PARS
Boii
Genova
Carni
Trigabolis
Roma

M. Pool Sculp.

HISTOIRE
DE
POLYBE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

But que Polybe se propose en écrivant l'Histoire de son tems. Distribution des événemens qu'il doit raconter.

ON a vû dans le premier Livre que nous commencerions cet ouvrage par la guerre Sociale, celle d'Annibal & celle de la Cœlosyrie. Nous y avons dit aussi pourquoi, remontant à des tems plus reculés, nous écririons les deux Livres qui précédent celui-ci. Il faut maintenant rapporter ces guerres, & rendre compte tant des raisons pourquoi elles ont été entreprises, que de celles pour lesquelles elles sont devenuës si considérables. Mais auparavant disons un mot sur le dessein de cet ouvrage.

Dans tout ce que nous avons entrepris de raconter, notre unique but a été de faire voir comment, en quel tems & pourquoi toutes les parties de la terre connuës ont été réduites ſous l'obéiſſance des Romains; événement dont le commencement eſt connu, le tems déterminé, & le ſuccès avoué & reconnu de tout le monde. Pour y parvenir, à ce but, il eſt bon de faire mention en peu de mots des choſes principales qui ſe ſont paſſées entre le commencement & la fin, rien n'eſt plus capable de donner une juſte idée de toute l'entrepriſe. Car comme la connoiſſance du tout ſert beaucoup pour acquerir celle des choſes particuliéres, & que réciproquement la connoiſſance des choſes particuliéres aide beaucoup à connoître le tout; nous ne pouvons mieux faire à mon ſens, que d'inſtruire le Lecteur de ces deux maniéres.

J'ai déja fait voir quel étoit en général mon deſſein, & juſqu'où je devois le conduire. Tout ce qui s'eſt paſſé en particulier commence aux guerres dont nous avons parlé, & finit au renverſement de la Monarchie Macédonienne; & entre le commencement & la fin, il s'eſt écoulé cinquante-trois ans, pendant leſquels tant & de ſi grands événemens ſont arrivés, qu'on n'en a jamais vû de pareils dans un égal nombre d'années. En commençant donc à la cent quarantiéme olympiade, voici l'ordre que je garderai.

Diſtribution des événemens qu'il doit raconter.

Après que nous aurons expliqué pourquoi les Carthaginois firent aux Romains la guerre qu'on appelle d'Annibal; nous dirons de quelle maniére les premiers ſe jettérent ſur l'Italie, & y ébranlérent la domination des Romains juſqu'au point de les faire craindre pour leur propre patrie, & de voir les Carthaginois maîtres de la capitale de cet Empire. Nous verrons enſuite Philippe Roi de Macédoine venir ſe joindre aux Carthaginois, après qu'il eut fini la guerre qu'il avoit vers le même tems contre les Etoliens, & qu'il eut pacifié les affaires de la Gréce. Après cela Antiochus & Ptolémée Philopator (*a*) ſe diſputeront

(a) *Après cela Antiochus & Ptolémée Philopator.*] Preſque tous les Rois de Syrie s'appelloient Antiochus, & ceux d'Egypte Ptolémée. Cela a produit des embarras très-grands dans l'Hiſtoire, & l'on en eſt encore là. Ceux qui ont eu recours aux Médailles, ne ſont pas plus avancés que les autres. Il eſt impoſſible, ou du moins très-difficile, de les ranger par ordre chronologique. Les Antiquaires qui l'ont voulu faire, n'ont produit que des conjectures & des probabilités; en un mot rien de certain dans l'explication de ces Médailles, & rien de plus mal aiſé que de les déſigner par de tels moiens. Comment prouver que c'eſt le premier ou le ſecond Antiochus? Cela me paroît impoſſible. La même difficulté ſe trouve auſſi dans les Ptolémées, puiſqu'ils ont tous les mêmes noms. Peut-on aſſurer que M. Vaillant ait réuſſi dans ce qu'il nous a donné de l'Hiſtoire des Rois de Syrie par Médailles? Je crois qu'il ſeroit plus aiſé de dénombrer les Ptolémées, & de les ranger par ordre chronologique que les Antiochus. Polybe parle de deux Ptolémées, l'un fils de Lagus, & l'autre ſurnommé Céraunus; il donne auſſi le ſurnom de Philopator à ce Ptolémée, auquel Antiochus fit la guerre pour la baſſe Syrie. C'eſt celui dont il eſt parlé dans le Livre des Maccabées, & le même Antiochus n'eſt pas oublié. Mais Polybe ne fait pas la moindre mention de la guerre de celui-ci contre les Juifs, & ne parle non plus des grandes actions de ceux-ci *ni* de celles des Maccabées dans ſon Hiſtoire, *que* s'il n'y avoit jamais eu de Juifs & de Maccabées au monde. Cela me ſemble ſurprenant: car les événemens qui ſont rapportés dans l'Ecriture ſont ſi grands & ſi mémorables, que je ne vois pas comment

ront la Cœlosyrie, & se feront la guerre pour ce Roiaume. Puis les Rhodiens & Prusias se déclareront contre les Bysantiens, & les forceront de se désister du péage qu'ils exigeoient de ceux qui navigeoient dans le Pont. Là nous interromprons le fil de notre narration, pour examiner la forme du gouvernement des Romains, & l'on verra qu'il ne pouvoit être mieux constitué, nonseulement pour se rétablir dans l'Italie & dans la Sicile, & pour se soumettre les Espagnes & les Gaules; mais encore pour défaire entiérement les Carthaginois, & penser à conquerir tout l'univers. Cela sera suivi d'une petite digression sur la ruine de Hiéron Roi de Syracuse, d'où nous passerons en Egypte pour voir les troubles qui y arrivérent, lorsqu'après la mort de Ptolémée, Antiochus & Philippe, conspirant ensemble de se partager le Roiaume laissé au fils de ce Roi, tâchérent par fraude & par violence de se rendre maîtres, celui-ci de l'Egypte & de la Carie, celui-là de la Cœlosyrie & de la Phénicie.

Suivra un récit abrégé de ce qui se passa entre les Romains & les Carthaginois dans l'Espagne, dans la Lybie & dans la Sicile, d'où nous nous transporterons en Gréce, où les affaires changérent alors de face. Nous y verrons les batailles navales d'Attalus & des Rhodiens contre Philippe, de quelle maniére les Romains firent la guerre à ce Prince, quelles en furent les causes, & quel en fut le succès. Nous joindrons à cela ce que produisit la colére des Etoliens, lorsqu'aiant appellé d'Asie Antiochus, ils allumérent le feu de la guerre entre les Achéens & les Romains. Nous dirons les causes de cette guerre, & ensuite nous suivrons Antiochus en Europe. D'abord il sera obligé de se retirer de la Gréce; puis défait il abandonnera tout le païs qui est en deçà du mont Taurus; & enfin les Romains après avoir réprimé l'audace des Gaulois, se rendront maîtres de l'Asie, sans que personne la leur ose contester, & délivreront l'Asie citérieure de la crainte des Barbares & de la violence des Gaulois. Nous exposerons après cela les malheurs dont les Etoliens & les Céphalléniens furent accablés, d'où nous passerons aux guerres qu'Euménes eut à soutenir contre Prusias & les Gaulois de Gréce, & à celle d'Ariarathe contre Pharnace. Après quoi nous dirons quelque chose de l'union & du gouvernement des Péloponnésiens, & des progrès que fit l'Etat des Rhodiens. Nous ferons ici une récapitulation, où toute l'Histoire & les faits qu'on y aura vûs seront représentés en peu de mots. Nous ajouterons à tout cela l'expédition d'Antiochus Epiphanés dans l'Egypte, la guerre de Persée, & la ruine entiére de la Monarchie Macédonienne.

Par là on verra en détail par quelle conduite les Romains sont venus

ment ils ne sont pas venus à la connoissance de Polybe, d'ailleurs si exact dans la description & les circonstances des guerres d'Antiochus dans la basse Syrie. Encore une fois, pas un mot des Juifs, ni pas une ombre de leurs guerres contre Antiochus.

nus à bout de soumettre toute la terre à leur domination. Si l'on devoit juger de ce qu'il y a de louable ou de repréhensible dans les hommes ou dans les Etats par le bonheur ou le malheur des événemens, je devrois borner là mon ouvrage, puisque mon dessein est rempli, que nos cinquante-trois ans finissent à ces derniers événemens, que la puissance Romaine fut alors à son plus haut point, que tout le monde étoit forcé de reconnoître qu'il ne restoit plus qu'à leur obéir & à exécuter leurs ordres. Mais l'heureux ou malheureux succès des batailles ne suffit pas pour donner une juste idée des vainqueurs ni des vaincus; souvent les succès les plus heureux, faute d'en avoir fait un bon usage, ont été cause de très-grands malheurs, comme il y a eu nombre de gens à qui des accidens très-fâcheux ont été d'une très-grande utilité, parce qu'ils ont sçû les supporter avec courage. Outre les événemens, il faut donc encore considérer quelle a été la conduite des Romains, comment ils ont gouverné l'univers, les différens sentimens qu'on a eus de ceux qui étoient à la tête des affaires, les penchans & les inclinations dominantes des particuliers, tant dans le domestique, que par rapport au gouvernement. Par ce moien notre siécle connoîtra si l'on doit se soustraire à la domination Romaine (*a*) ou s'y soumettre; & les siécles à

(a) *Si l'on doit se soustraire à la domination Romaine ou s'y soumettre*] Les Romains ont été dignes de commander à toute la terre, depuis le commencement de leur République jusqu'à la fin de la guerre contre Persée, & même un peu après, bien qu'on s'apperçoive de beaucoup de corruption; mais comme elle monta à son comble après la troisiéme guerre Punique, on ne vit plus de vertus dans la République : elle devint trop puissante pour que sa domination fût supportable. Le luxe, l'avarice, l'insolence, & tous ses vices qui suivent les grandes conquêtes, se débordérent dans Rome & dans toute l'Italie comme un torrent, & corrompirent les mœurs de ses Citoiens. Tous ces vices s'accrurent à tel point & si excessivement, qu'on regarderoit comme un pur roman ce que les Historiens nous en disent, si le luxe d'aujourd'hui n'alloit presque aussi loin que celui des Romains, & par conséquent leurs vices : si nous opposions tout cela ensemble, nous ne serions pas peu surpris du parallele, & si nous comparions de même la frugalité de nos péres avec celle que les Romains gardérent jusqu'à la seconde Punique, nous trouverions une égalité très-grande entre l'une & l'autre. L'aise & l'abondance produisent la corruption des mœurs, celle ci celle des loix; on ne sauroit plus y revenir. Il faut les changer ou les affoiblir, & en diminuer la sévérité, pour les accommoder à nos forces, que le luxe énerve. La gloire des Romains acquise par tant de victoires & de conquêtes, lorsque la République étoit dans sa fleur, étoit plutôt dûe à leur prudence qu'à la violence: leur domination étoit équitable & douce, les peuples alliés comme les autres soumis à leur puissance conservérent longtems leurs loix & leur liberté : ils paioient un léger tribut à la République, ou l'on se contentoit d'un certain nombre de troupes que chacun fournissoit selon son pouvoir, sans rien contribuer au-delà. Cela leur paroissoit raisonnable & juste, & en ce tems heureux ils sentoient assez qu'il leur étoit plus avantageux de se soumettre que de se soustraire à la domination Romaine, qui les faisoit respecter de leurs voisins. Les autres qui avoient été soumis par les armes, jouissoient des mêmes avantages; ou leur joug étoit si léger en comparaison de celui de peuples sujets des autres Puissances, qu'il ne s'en trouvoit aucun qui ne souhaitât de passer sous la domination Romaine. Mais cette douceur & cette équité ne subsistérent qu'autant que Rome eut à craindre au dehors. Lorsque tout fut vaincu, la tyrannie s'établit peu à peu au dedans, & sans rien craindre ou du moins sans trop appréhender une révolution générale, parce que l'on eut toujours de bonnes armées sur pied. Son joug devint alors très-pésant : il n'y eut plus à balancer sur l'un de ces deux partis, si l'on devoit se soumettre ou se soustraire à la domination Romaine. Le dernier étoit sans doute le meilleur que les alliés eussent à prendre, s'ils se fussent tous unis pour la défense de leur liberté. Il est certain que les peuples furent plus heureux sous le régne même des plus méchans Empereurs, que pendant les cinquante ou soixante derniéres années de la République. Ce Sénat, autrefois composé

à venir jugeront si elle étoit digne de louange ou de blâme. C'est de là que dépend presque tout le fruit que l'on pourra tirer de cette Histoire, tant pour le présent que pour l'avenir. Car ne nous imaginons pas que les Chefs d'armées n'ont, en faisant la guerre, d'autre fin que de vaincre & de subjuguer, ni que l'on ne doit juger d'eux que par leurs victoires & par leurs conquêtes. Il n'y a personne qui fasse la guerre dans la seule vûe de triompher de ses ennemis. On ne se met pas sur mer pour passer simplement d'un endroit en un autre. Les sciences & les arts ne s'apprennent pas uniquement pour en avoir la connoissance. On cherche en tout ce que l'on fait, ou l'agréable, ou l'honnête, ou l'utile. Cet ouvrage ne sera donc parfait & accompli qu'autant qu'il apprendra quel fut, après la conquête du monde entier par les Romains, l'état de chaque peuple en particulier, jusqu'au tems où de nouveaux troubles se sont élevés, & qu'il s'est fait un nouveau changement dans les affaires. C'est ce changement que je me suis proposé d'écrire. L'importance des faits & les choses extraordinaires qui s'y sont passées, m'y ont engagé. Mais la plus forte raison, c'est que j'ai été témoin oculaire de la plûpart des événemens, que j'ai contribué à l'exécution de certaines choses, & que j'ai été le conducteur de beaucoup d'autres.

Ce fut dans ce soulévement que les Romains allérent porter la guerre chez les Celtibériens & les Vacéens; que les Carthaginois la firent à Massanisse Roi dans l'Afrique; qu'en Asie Attalus & Prusias se la déclarérent l'un à l'autre; qu'Oropherne aidé par Demetrius chassa du trône Ariarathe Roi de Cappadoce, & que celui-ci par lui-même y remonta; que Séleucus fils de Demetrius, après avoir régné douze ans dans la Syrie, perdit le Roiaume & la vie par la conspiration des autres Rois; que les Romains permirent aux Grecs, accusés d'avoir été auteurs de la guerre de Persée, de retourner dans leur patrie, après qu'ils eurent reconnu leur innocence; que peu de tems après ces mêmes Romains attaquérent les Carthaginois, d'abord pour les obliger à changer de païs, mais ensuite dans le dessein de les détruire entiérement, pour des raisons que nous déduirons dans la suite; qu'enfin vers le même tems les Macédoniens aiant renoncé à l'alliance des Romains, & les Lacédémoniens s'étant détachés de la République des Achéens, on vit le malheur commun de la Gréce commencer & finir tout ensemble.

Tel est le dessein que je me suis proposé. Fasse la fortune que ma vie soit assez longue pour l'exécuter & le conduire à sa perfection. Je suis

posé de tant de gens de bien & de têtes sages, & dont Cyneas disoit à Pyrrhus qu'il lui avoit paru une assemblée de Rois, n'étoit plus le même. S'il l'eût vû dans le tems dont je parle; il l'eût regardé avec un très-grand mépris, & comme une assemblée de gens corrompus, injustes & brigans, en un mot comme les tyrans du monde entier.

ſuis cependant perſuadé que quand même je viendrois à manquer, il ne ſeroit pas abandonné, & que d'habiles gens charmés de ſa beauté ſe feroient un devoir de le remplir. Maintenant que pour donner aux Lecteurs une connoiſſance générale & particuliére de toute cette Hiſtoire, nous avons rapporté ſommairement les principaux faits ſur leſquels nous devons dans la ſuite nous étendre; il eſt tems de rappeller ce que nous avons promis, & de reprendre le commencement de notre ſujet.

CHAPITRE II.

Quelles furent les vraies cauſes de la guerre d'Annibal. Réfutation de l'Hiſtorien Fabius ſur ces cauſes.

QUelques Hiſtoriens d'Annibal donnent deux raiſons de la ſeconde guerre que les Romains déclarérent aux Carthaginois. La premiére eſt, ſelon eux, le ſiége mis par ceux-ci devant Sagonte; & l'autre, l'infraction du Traité par lequel ils avoient ſolemnellement promis de ne pas s'étendre au-delà de l'Ebre. Pour moi j'accorderai bien que ce furent là les commencemens de la guerre, mais je ne puis convenir que ç'en ait été les motifs. En effet c'eſt comme ſi l'on diſoit que l'irruption d'Alexandre en Aſie a été la cauſe de la guerre contre les Perſes, & que la guerre des Romains contre Antiochus eſt venuë de la deſcente que ce Roi fit à Demetriade. Ces deux cauſes, loin d'être les vraies, ne ſont pas même probables. Car qui pourroit penſer que l'irruption d'Alexandre ait été la cauſe de pluſieurs choſes que ce Prince, & avant lui Philippe ſon pére, avoient faites pour ſe diſpoſer à la guerre contre les Perſes? On doit dire la même choſe de ce que les Etoliens firent contre les Romains avant qu'Antiochus vînt à Demetriade. Pour raiſonner de la ſorte, il faut n'avoir jamais connu la différence qu'il y a entre commencement, cauſe & prétexte, & ne ſçavoir pas que ces deux derniers ſont ce qui dans toutes choſes eſt avant tout, & que le commencement n'eſt que le dernier des trois. J'appelle commencement les premiéres démarches, les premiers mouvemens que l'on ſe donne pour exécuter ce que l'on a jugé devoir faire; mais les cauſes, c'eſt ce qui précéde tout jugement & toute délibération. Ce ſont les penſées qui ſe préſentent, les diſpoſitions que l'on prend, les raiſonnemens qui ſe font en conſéquence, & ſur leſquels on ſe détermine à juger & à former un deſſein. Ce que je vais dire éclaircira ma penſée.

Rien n'eſt plus facile à découvrir que les vrais motifs de la guerre contre les Perſes. Le premier fut le retour des Grecs ſous la conduite de Xenophon, leſquels revenant des Satrapies de l'Aſie ſupérieure, & tra-

traversant toute l'Asie, avec laquelle ils étoient en guerre, n'avoient néanmoins trouvé personne qui osât s'opposer à leur retraite. Le second fut le passage d'Agésilas Roi de Lacédémone en Asie, où il ne rencontra rien qui mît obstacle à ses desseins, quoique d'ailleurs il fût obligé d'en sortir sans avoir rien fait, rappellé qu'il étoit dans la Gréce par les troubles dont elle étoit alors agitée. Car Philippe faisant réflexion d'un côté sur la mollesse & la lâcheté des Perses, & de l'autre sur les grandes parties qu'il avoit lui & les siens pour la guerre; excité d'ailleurs par l'éclat & la grandeur des avantages qu'il remporteroit de la conquête de cet Empire; après s'être concilié la faveur des Grecs, il prit enfin son essor, conçut le dessein d'aller porter la guerre chez les Perses, & disposa tout pour cette expédition, sous prétexte de venger les Grecs (a) des injures qu'ils en avoient reçûes. Il est donc hors de doute

(a) *Sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avoient reçûes.*] Ne cherchons pas d'autre source de la guerre des Grecs contre les Perses, que les richesses, l'aise & l'opulence de ces derniers, les trésors immenses de leurs Rois, ceux des Satrapes qui gouvernoient les Provinces & des Grands de cet Empire, la foiblesse de leurs frontiéres, la beauté & la bonté du païs, capable de fournir à l'entretien des plus nombreuses armées, la mollesse & la lâcheté de ces peuples, le peu de discipline de leurs troupes, & leur incapacité dans la science des armes. Voilà la seule & unique cause, & le sujet de cette guerre. Le retour des Grecs sous la conduite de Xenophon, qui ne trouva aucune résistance dans sa retraite, la descente de Xerxès dans la Gréce, dont Polybe ne parle pas, l'oppression des villes Gréques; toutes ces choses ensemble ne sont que les prétextes de cette guerre. Le passage d'Agésilas en Asie, où il ne trouva rien qui osât s'opposer à ses conquêtes, quoiqu'il fût à la tête d'une petite armée contre un ennemi infiniment supérieur, n'aida pas peu aussi à déterminer les Grecs à entreprendre la conquête de ce grand Empire: car si ce Roi de Lacédémone n'eût pas vû renverser son projet par une ruse de politique que Conon inspira au Roi de Perse, il est certain que ce Roi de Lacédémone eût fait ce qu'Alexandre fit depuis.

La ruse de Conon n'étoit point mal imaginée. Il vit bien que toutes les forces de l'Asie ne tiendroient jamais contre les plus braves hommes & le plus grand Capitaine de la Gréce, & que toute la puissance du Roi de Perse courroit risque d'être renversée, s'il n'emploioit d'autres moiens pour rendre inutiles tous les desseins d'un tel ennemi, & lui faire tout abandonner, pour courir au plus pressé. Quelle fut donc cette ruse de politique que Conon proposa au grand Roi? La plus efficace qu'on puisse imaginer: il lui conseilla de faire passer de bonnes sommes d'argent dans la Gréce, & de les distribuer abondamment aux Orateurs, qui ne manqueroient pas de se tourner de son côté, & d'exciter les peuples chacun dans sa ville contre les Lacédémoniens. Cette diversion de pistoles fit infiniment plus d'effet qu'une armée de cent mille hommes; elle en fit un tel & si promt, qu'en peu de tems toute la Gréce se souleva contre eux, & forma une ligue si formidable, appuiée sans doute sur l'or des Perses, qu'Agésilas fut incéssamment rappellé, & obligé d'abandonner l'Asie qu'il alloit subjuguer, pour ne songer qu'à défendre les Etats de Lacédémone, beaucoup moins considérables que l'un des parcs du Roi de Perse.

Philippe, pére d'Alexandre, voioit assez que l'expédition de l'Asie n'étoit pas une entreprise fort difficile: il n'avoit rien à craindre des Grecs, dont il s'étoit concilié la faveur. Il n'avoit pas non plus besoin que l'on emploiât contre lui les mêmes machines qui chassérent Agésilas de l'Asie. Il étoit maître absolu de la Gréce, il s'y étoit si bien cramponné, & l'avoit tellement bridée par de bonnes forteresses, que toute l'éloquence des Orateurs & tout l'or de l'Asie n'eussent servi de rien. Il comparoit de l'autre part ses rares talens pour la guerre, & la valeur de ses troupes aguerries & formées de sa main, avec l'état où il voioit le grand Roi, beaucoup de Généraux, & pas un seul capable de commander; des armées innombrables, & pas un soldat; des trésors immenses; mais avec tout l'or du monde, on ne formera pas d'excellens soldats & d'habiles Officiers. Il n'en falloit pas davantage pour exciter l'ambition d'un grand Capitaine, & pour regarder la conquête de l'Asie comme une entreprise fort peu difficile. *Il prit enfin son essor*, dit mon Auteur, *conçut le dessein de porter la guerre chez les Perses, & disposa tout pour cette expédition, sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avoient reçûes.*

doute que les deux choſes que nous avons rapportées les premiéres, ont été les cauſes de la guerre contre les Perſes, que la derniére n'en a été que le prétexte, & qu'enfin le commencement ç'a été l'irruption d'Alexandre dans l'Aſie.

Il eſt clair encore qu'il n'y a point d'autre cauſe de la guerre des Romains contre Antiochus, que l'indignation des Etoliens. Ceux-ci croiant que les Romains, enflés du ſuccès qu'avoit eu leur guerre contre Philippe, les mépriſoient, comme j'ai dit plus haut, non ſeulement appellérent à leur ſecours Antiochus, mais la colére les emporta juſqu'à prendre la réſolution de tout entreprendre & de tout ſouffrir pour ſe venger. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté; c'eſt à quoi ils exhortoient

ſûes. Il eſt donc hors de doute que les deux choſes que nous avons rapportées les premiéres, ont été les cauſes de la guerre contre les Perſes, & que la derniére n'en a été que le prétexte.

Philippe n'eut pas moins réuſſi qu'Alexandre, qui hérita de ſes talens & du déſir de cette expédition, qu'il regardoit avec raiſon comme une choſe faite, mais non pas ſi aſſûrément après le paſſage du Granique, qu'après la mort de Memnon, le ſeul Capitaine du Roi de Perſe capable de tenir bon contre Alexandre, & de le renvoier au plutôt dans la Gréce. Si Darius, ſans croire ſes Courtiſans lâches, efféminés, & jaloux de la gloire de cet étranger, eût daigné ſe livrer aux ſages conſeils de ce grand homme, ſon deſſein étoit de porter la guerre dans la Macédoine, pendant que les Macédoniens la faiſoient à ſon Maître dans l'Aſie. Il avoit fort bien débuté pour cette entrepriſe, & avoit déja commencé de nouër des intelligences avec les Grecs: il eût ſans doute chaſſé Alexandre de l'Aſie par ſon eſprit, par ſa valeur & par l'or de ſon Maître ſemé dans la Gréce, ſuivi d'une bonne armée; mais ſa mort fit que les choſes allérent à rien. Pour revenir à Alexandre, il ne ſe croioit pas moins excellent Chef de guerre qu'Agéſilas, & l'on peut bien avancer hardiment que les ſoldats Macédoniens valoient bien ceux de Lacédémone, s'ils ne les ſurpaſſoient pas.

Tite-Live dit une choſe que je ne trouve pas dans Polybe, touchant la guerre qu'Antiochus déclara aux Romains, qui me paroît fort ſenſée. Il prit pour prétexte l'aſſaſſinat de Brachille, & quelques autres raiſons juſtificatives; mais le véritable étoit le relâchement de la diſcipline des Romains, dont il étoit très-bien informé. Il fonda toutes ſes eſpérances ſur ce relâchement: je n'en vois point de mieux fondées. Un Prince ambitieux, qui cherche à s'agrandir aux dépens de ſes voiſins, doit choiſir ces tems de relâchement & d'oubli des loix militaires pour leur faire la guerre. Belle leçon pour les Princes & pour leurs Miniſtres, qui les négligent & qui ne les maintiennent pas en vigueur!

Le feu Roi ne manquoit pas de raiſons juſtificatives lorſqu'il attaqua la Hollande en 1672. mais ce n'étoit pas aſſez, il falloit être aſſûré de la facilité d'une ſi grande entrepriſe pour l'expédier en peu de tems, & n'avoir pas toutes les forces des Princes de l'Europe ſur les bras: car l'oppreſſion de cette République, alors plus redoutable par ſes richeſſes qu'elle ne l'étoit par ſes forces de terre, qu'elle avoit négligées, les intéreſſoit tous généralement; ils voioient bien qu'en laiſſant la Hollande en proie, ils perdroient le moien de ſe ſauver eux-mêmes: car il étoit aiſé enſuite de cette conquête de conquerir tout le reſte de la Flandre. Si ce grand Prince n'eût pas préféré les conſeils de M. de Louvois à ceux du Prince de Condé & de M. de Turenne, qui en ſçavoient plus que lui, & qui propoſoient de faire raſer toutes les places fortes des Hollandois dont nous nous étions rendus les maîtres, & de ne garder que celles qui leur ſervoient de frontiére du côté de l'Allemagne, je ne ſçai ſi l'Empereur & les autres Puiſſances de l'Europe euſſent oſé remuer. Le Roi n'ignoroit pas, lorſqu'il entreprit cette guerre, que les Hollandois s'étoient endormis ſur leurs coffres forts, fiers de les voir tout pleins, comme s'il n'y avoit qu'à les ouvrir pour en voir ſortir des ſoldats aguerris, des Officiers habiles & expérimentés; il n'en ſortit pas un ſeul de ceux qu'ils avoient conſervés qui oſât paroître devant l'ennemi, tant ils furent malheureux, négligens & mal informés des deſſeins d'un grand Roi contre une République qui parloit haut ſans être armée: preuve évidente que l'argent n'eſt le nerf de la guerre, qu'autant qu'on ſçait s'en ſervir pour avoir du fer, & du meilleur. Si cette République ne croula pas entiérement, à quoi tint-il? Un ſeul bon conſeil, que le Roi rejetta pour en écouter un autre qui ne valut jamais rien, fut le ſalut de cette République, & une leçon aux Princes guerriers de s'arrêter plutôt aux avis des gens habiles & expérimentés dans la ſcience de la guerre, qu'aux autres d'une profeſſion toute différente, avec tout leur bel eſprit & leurs connoiſſances dans la ſcience du gouvernement.

toient & animoient ſans raiſon toutes les villes, les parcourant avec Antiochus l'une après l'autre. Et enfin le commencement fut la deſcente d'Antiochus à Démétriade.

Je me ſuis arrêté longtems ſur cette diſtinction, non que j'euſſe en vuë de cenſurer les Hiſtoriens; mais parce que l'inſtruction des Lecteurs le demandoit. Car de quelle utilité eſt pour les malades un Médecin qui ne ſçait pas les cauſes des maladies? Que peut-on attendre d'un Miniſtre d'Etat, qui ne connoît ni la raiſon ni l'origine des affaires qui arrivent dans un Roiaume? Comme il n'y a pas d'apparence que le premier donne jamais des remédes convenables, il n'eſt pas non plus poſſible que l'autre, ſans la connoiſſance de ce que nous venons de dire, prenne prudemment un parti. C'eſt pour cela qu'on ne doit rien rechercher avec tant de ſoin que les cauſes des événemens. Car ſouvent une bagatelle, un rien donne lieu à des affaires très conſiderables, & en toute matiére on ne remédie à rien plus aiſément qu'aux premiers mouvemens & aux premiéres penſées.

Selon Fabius, Hiſtorien Romain, ce fut l'avarice & l'ambition déméſurée d'Aſdrubal, jointes à l'injure faite aux Sagontins, qui furent la cauſe de la ſeconde guerre Punique. Il dit que ce Général s'étant acquis une domination fort étenduë en Eſpagne, ſe mit en tête, à ſon retour dans l'Afrique, d'abolir les loix de ſa République, & de l'ériger en Monarchie; que les principaux Magiſtrats, s'étant apperçûs de ſon deſſein, s'y étoient unanimement oppoſés: qu'Aſdrubal alors ſortit d'Afrique, & que de retour en Eſpagne, il la gouverna à ſa fantaiſie, ſans aucun égard pour le Sénat de Carthage; qu'Annibal, qui dès l'enfance étoit entré dans les vuës de ſon oncle, & avoit tâché de les ſuivre, garda la même conduite que lui, quand on lui eut confié le gouvernement de l'Eſpagne; que ce fut pour ſe conformer à ces vûës d'Aſdrubal qu'il fit la guerre aux Romains malgré les Carthaginois, dont il n'y eut pas un ſeul, du moins entre les plus diſtingués, qui approuvât ce qu'Annibal avoit fait à l'égard de Sagonte. Il ajoute, qu'après la priſe de cette ville, les Romains vinrent en Afrique, dans le deſſein ou de ſe faire livrer Annibal, ou de déclarer la guerre aux Carthaginois.

Mais que l'on demande à cet Hiſtorien, pourquoi, ſuppoſé que l'entrepriſe d'Annibal eût déplû aux Carthaginois, cette République n'a pas ſaiſi une occaſion ſi favorable de ſe délivrer de la guerre qui la menaçoit: que pouvoient faire les Carthaginois de plus juſte & de plus avantageux, que de ſe rendre à ce que les Romains demandoient d'eux? En abandonnant l'Auteur des injuſtices faites aux Sagontins, ils ſe ſeroient défaits par les Romains de l'ennemi commun de leur Etat, ils auroient aſſûré la tranquillité à leur patrie, ils auroient étouffé le feu de la guerre, & pour ſe venger il ne leur en auroit coûté qu'un Sénatuſconſulte: que l'on faſſe, dis-je, cette queſtion à notre Hiſtorien, il eſt clair qu'il n'aura rien à répondre: puiſque les Carthaginois ont été ſi éloignés d'u-

ne si sage conduite, qu'après avoir fait la guerre sous les ordres d'Annibal pendant dix-sept ans de suite, ils ne la finirent que lorsqu'il n'y eut plus rien à espérer, & qu'ils virent enfin leur patrie à deux doigts de sa perte.

Au reste, si j'ai fait ici mention de Fabius & de son Histoire, ce n'est pas de peur que la vraisemblance qu'il jette sur ce qu'il dit n'en impose à ses Lecteurs : car il n'y a point de Lecteur, qui, sans qu'on l'avertisse, ne puisse voir par lui-même combien cet Historien est peu judicieux : mais pour recommander à ceux entre les mains de qui ses Livres tomberont, de ne point s'arrêter au titre, & d'examiner les faits mêmes qu'il rapporte. Car on voit des gens, qui faisant moins d'attention à ce qu'il débite qu'à lui-même, & se laissant prévenir par ce préjugé qu'il étoit contemporain & Sénateur, dès-là se persuadent qu'on doit ajouter foi à tout ce qu'il raconte. Mon sentiment est qu'on ne doit pas tout-à-fait mépriser son autorité, mais que seule elle n'est pas suffisante, & qu'il faut considérer les choses mêmes qu'il écrit, pour juger ensuite si on doit l'en croire ou non. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE III.

Premiére cause de la seconde guerre Punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains : seconde cause, la nouvelle exaction des Romains sur les Carthaginois : troisiéme cause, la conquête de l'Espagne par Amilcar.

JE crois donc qu'entre les causes pour lesquelles les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois, la premiére est le ressentiment d'Amilcar surnommé Barcas, & pére d'Annibal. Car quoiqu'il eût été défait en Sicile, son courage n'en fut point abattu. Les troupes qu'il avoit commandées à Eryce étoient encore entiéres, & dans les mêmes sentimens que leur Chef. Si cédant aux tems il avoit fait la paix après la bataille qu'avoient perduë sur mer les Carthaginois, son indignation restoit toujours la même, & n'attendoit que le moment d'éclater. Il auroit même pris les armes aussi-tôt après, sans la guerre que les Carthaginois eurent à soutenir contre les soldats mercénaires. Mais il fallut d'abord penser à cette révolte, & s'en occuper tout entier. Ces troubles appaisés, les Romains étant venus déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'hésitérent pas de se mettre en défense, se persuadant qu'aiant la justice de leur côté, ils ne manqueroient pas d'avoir le dessus, comme j'ai dit dans les Livres précédens, & sans lesquels on ne pourroit comprendre ni ce que je dis ici, ni ce que je dois dire dans

la

la suite. Mais comme les Romains eurent fort peu d'égard à cette justice, ils furent obligés de s'accommoder aux conjonctures. Accablés & n'aiant plus de ressource, ils consentirent, pour vivre en paix, de vuider la Sardaigne, & d'ajouter au tribut, qu'ils paioient déja, douze cens talens.

Et l'on ne doit point douter que cette nouvelle exaction n'ait été la seconde cause de la guerre qui l'a suivie. Car Amilcar, animé par sa propre indignation & par celle que ses Citoiens en avoient conçuë, n'eut pas plutôt affermi la tranquilité de sa patrie par la défaite des révoltés, qu'il tourna toutes ses pensées vers l'Espagne, s'imaginant bien quelle seroit pour lui d'un puissant secours dans la guerre qu'il méditoit contre les Romains. Seconde cause.

Les grands progrès qu'il fit dans ce vaste païs, doivent être regardés comme la troisiéme cause de la seconde guerre Punique : les Carthaginois ne s'y engagérent, que parce qu'avec le secours des troupes Espagnoles ils crurent avoir de quoi faire tête aux Romains. Troisiéme cause.

Quoiqu'Amilcar soit mort dix ans auparavant que cette guerre commençât, il est cependant aisé de prouver qu'il en a été le principal Auteur. Entre les raisons sans nombre dont on pourroit se servir pour cela, je n'en apporterai qu'une qui mettra la chose en évidence. Après qu'Annibal eut été vaincu par les Romains, & qu'il fut sorti de sa patrie pour s'aller refugier chez Antiochus, les Romains sachant ce que méditoient contre eux les Etoliens, envoiérent des Ambassadeurs chez ce Prince dans le dessein de le sonder, & de voir quelles pourroient être ses vûës. Les Ambassadeurs aiant découvert qu'il prêtoit l'oreille aux propositions des Etoliens, & qu'il n'épioit que l'occasion de se déclarer contre les Romains, tâchérent de lui rendre Annibal suspect, & pour cela lui firent assidument leur cour. La chose réussit selon leurs souhaits. Antiochus continua de se défier d'Annibal, & ses soupçons ne firent qu'augmenter. Enfin l'occasion se présenta de s'éclaircir l'un l'autre sur cette défiance. Annibal se défendit du mieux qu'il put. Mais voiant que ses raisons ne satisfaisoient pas Antiochus, il lui tint enfin ce discours : Quand mon pére se disposa à entrer dans l'Espagne avec une armée, je n'avois alors que neuf ans : j'étois auprès de l'Autel pendant qu'il sacrifioit à Jupiter ; après les libations & les autres cérémonies prescrites, Amilcar aiant fait retirer tous les Ministres du Sacrifice, il me fit approcher, & me demanda en me caressant, si je n'aurois pas envie de le suivre à l'armée : je répondis, avec cette vivacité qui convenoit à mon âge, non seulement que je ne demandois pas mieux, mais que je le priois instamment de me le permettre ; là-dessus il me prit la main, me conduisit à l'Autel, & m'ordonna de jurer, sur les victimes, que jamais je ne serois ami des Romains ; jugez par là quelles sont mes dispositions ; quand il ne s'agira que de susciter des affaires aux Romains, vous pouvez compter sur moi comme sur un homme qui vous sera sincére-

cérement dévoué : quand vous penſerez à vous accommoder & à faire la paix avec eux, n'attendez pas que l'on vous prévienne contre moi, mais défiez-vous & tenez-vous ſur vos gardes, je ferai certainement tout ce qui ſera en moi pour traverſer vos deſſeins. Ce diſcours, qui paroiſſoit ſincére & partir du cœur, diſſipa tous les ſoupçons qu'Antiochus avoit auparavant conçûs contre la fidélité d'Annibal.

On conviendra que ce témoignage de la haine d'Amilcar & de tout le projet qu'il avoit formé contre les Romains, eſt précis & ſans replique. Mais cette haine paroît encore plus dans ce qu'il fit enſuite. Car il leur ſuſcita deux ennemis, Aſdrubal ſon gendre & Annibal ſon fils, qui étoient tels, qu'après cela il ne pouvoit rien faire de plus, pour montrer l'excès de la haine qu'il leur portoit. Aſdrubal mourut avant que de pouvoir faire éclore ſon deſſein : mais Annibal trouva dans la ſuite l'occaſion de ſe livrer avec éclat à l'inimitié qu'il avoit héritée de ſon pére contre les Romains. De là ceux qui gouvernent doivent apprendre combien il leur importe de pénétrer dans les motifs qui portent les Puiſſances à traiter de paix ou à faire alliance avec eux. Si ce n'eſt que pour céder au tems, on doit ſe tenir ſur la réſerve, & avoir toujours les yeux ouverts ſur leurs démarches : mais ſi leur ſoumiſſion eſt ſincére, on peut en diſpoſer comme de ſes ſujets & de ſes amis, & demander d'elles avec confiance tout le ſervice qu'elles ſont capables de rendre. Telles ſont donc les cauſes de la guerre d'Annibal. En voici les commencemens.

CHAPITRE IV.

Annibal eſt nommé Général des armées, ſes conquêtes dans l'Eſpagne. Il ſe brouille avec les Romains ſur un mauvais pretexte. Priſe de Sagonte par Annibal. Victoire remportée par les Romains ſur Démetrius.

LES Carthaginois étoient fort ſenſibles à la perte qu'ils avoient faite de la Sicile : mais ils avoient encore plus de peine à ſupporter celle de la Sardaigne, & l'augmentation du tribut qu'on leur avoit impoſé. C'eſt pour cela qu'après s'être ſoumis la plus grande partie de l'Eſpagne, tout ce qui leur étoit rapporté contre les Romains, étoit toujours bien reçû. Lorſqu'ils eurent appris la mort d'Aſdrubal, qu'ils avoient fait Gouverneur d'Eſpagne après la mort d'Amilcar, d'abord ils attendirent à lui nommer un ſucceſſeur, qu'ils ſçûſſent de quel côté pancheroient les troupes ; & dès que la nouvelle fut venuë qu'elles

s'étoient choisi pour Chef Annibal d'un consentement unanime, aussitôt le peuple s'étant assemblé, on confirma l'élection, & l'on donna à Annibal le commandement des armées. Elevé à cette dignité, il pensa d'abord à se soumettre les Olcades. Il vint camper à Althée, la principale ville de la nation, & en fit le siége avec tant de vigueur & d'impétuosité, qu'il en fut bientôt maître. Les autres villes épouvantées, ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Il les vendit ensuite à prix d'argent, & s'étant ainsi amassé de grandes richesses, il vint prendre son quartier d'hiver à Carthagéne. Généreux à l'égard de ceux qui servoient sous lui, paiant libéralement les soldats, & leur promettant des gratifications, il se gagna les cœurs, & donna de grandes espérances aux troupes. L'été venu, il ouvre la campagne par une expédition chez les Vaccéens. Il prend d'emblée la ville de Salmantique. Arbucale, qui étoit grande, bien peuplée, & défenduë par des habitans d'une extréme valeur, lui donna beaucoup de peine, mais enfin il l'emporta. Il courut grand risque en revenant. Les Carpésiens, nation la plus puissante du païs, avoient pris les armes : & les peuples voisins, soulevés par ceux des Olcades & des Salmantiquois qui s'étoient sauvés par la fuite, étoient accourus à leur secours. Si Annibal eût été obligé de les combattre en bataille rangée, sa défaite étoit immanquable. Mais il eut la prudence de se retirer au petit pas, de mettre le Tage devant lui, & de se réduire à disputer aux ennemis le passage de ce fleuve. Cette conduite lui réussit. Les Barbares s'efforcérent de passer la riviére par plusieurs endroits : mais la plûpart, à la descente, furent écrasés par les quarante éléphans qui marchoient le long des bords. Dans la riviére même il y en eut beaucoup qui périrent sous les pieds de la cavalerie, qui rompoit plus aisément le cours de l'eau, & du haut de ses chevaux combattoit avec avantage contre de l'infanterie. Enfin Annibal passa lui-même le fleuve, & fondant sur ces Barbares, il en jetta sur le champ de bataille plus de quarante mille.

Ce carnage intimida tellement tous les peuples d'en-deçà de l'Ebre, qu'il n'y resta personne, hors les Sagontins, qui osât faire mine de résister aux Carthaginois. Annibal se donna pourtant bien de garde d'attaquer Sagonte. Fidéle aux avis d'Amilcar son pére, il ne vouloit pas se brouiller ouvertement avec les Romains, qu'il ne fût auparavant paisible possesseur du reste de l'Espagne. Pendant ce tems-là les Sagontins craignant pour eux, & prévoiant le malheur qui devoit leur arriver, envoioient à Rome courriers sur courriers, pour informer exactement les Romains des progrès que faisoient les Carthaginois. On fut longtems à Rome sans faire grande attention à ces progrès : mais alors on fit partir des Ambassadeurs pour s'éclaircir de la vérité des choses.

Annibal se brouille avec les Romains sur un mauvais prétexte.

Annibal après avoir poussé ses conquêtes jusqu'où il s'étoit proposé, revint mettre son armée en quartiers d'hiver à Carthagéne, qui étoit comme la ville capitale de la nation, & comme le palais de cette partie

de l'Espagne qui obéissoit aux Carthaginois. Là il rencontra les Ambassadeurs Romains, & leur donna audience: ceux-ci prenant les Dieux à témoin, lui recommandérent de ne pas toucher à Sagonte, qui étoit sous leur protection, & de demeurer exactement en-deçà de l'Ebre, selon le Traité fait avec Asdrubal. Annibal, jeune alors, & passionné pour la guerre, heureux dans ses projets, & animé depuis longtems contre les Romains, répondit, comme s'il eût pris le parti des Sagontins, qu'une sédition s'étoit depuis peu élevée parmi eux, qu'ils avoient pris les Romains pour arbitres, & que ces Romains avoient injustement condamné à mort quelques-uns des Magistrats; qu'il ne laisseroit pas cette injustice impunie; que de tout tems la coûtume des Carthaginois avoit été de prendre la défense de ceux qui étoient injustement persécutés. Et en même tems il dépêchoit au Sénat de Carthage pour sçavoir comment il en agiroit avec les Sagontins, qui fiers de l'alliance des Romains, en usoient mal avec quelques-uns des sujets de la République. En un mot il ne raisonnoit pas, il n'écoutoit que la colére & l'emportement dont il étoit aveuglé. Au lieu des vraies raisons qui le faisoient agir, il se jettoit sur des prétextes frivoles: égarement ordinaire de ceux qui, peu touchés de l'honnête, ne suivent que les passions dont ils se sont laissés prévenir. Combien n'eût-il pas mieux fait de dire, qu'il falloit que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, & les déchargeassent du tribut qu'ils leur avoient injustement imposé, dans les tems malheureux, où ceux-ci avoient été chassés de cette Isle, & qu'il n'y auroit de paix entre eux & les Carthaginois qu'à cette condition! Il lui est arrivé de là, que pour avoir caché la vraie raison qui lui mettoit les armes à la main, & en avoir allégué une qui n'avoit nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre non seulement contre le bon sens, *(a)* mais encore contre toutes les régles de la justice.

Les

(a) *Il a passé pour avoir commencé la guerre, non seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les régles de la justice.*] Les Romains étoient aussi peu, & peut-être moins scrupuleux à violer les Traités de paix les plus solemnels que ne l'étoient les Carthaginois. Je prie mes Lecteurs de se souvenir de ce que j'ai dit dans mon second Tome, encore n'ai-je pas approfondi cette matiére autant qu'elle le mérite à l'égard des premiers, qui ne le cédoient guéres, ou qui surpassoient même les derniers en matiére de fourberie, de mauvaise foi & de perfidie dans leur politique & dans les Traités faits avec leurs voisins. On a eu tort de croire que cette guerre d'Annibal étoit injuste, & une infraction formelle du Traité de paix. Pour peu qu'on réfléchisse sur les raisons que le Général Carthaginois allégue aux Ambassadeurs Romains pour justifier sa guerre contre les Sagontins, on conviendra de la justice de cette guerre. Annibal se plaint aux Ambassadeurs, & leur fait voir qu'il est en droit de faire la guerre à Sagonte, qu'il ne fait rien au préjudice du Traité en vengeant les injures reçûes; il leur en fait l'énumération: on ne voit pas que ces Ambassadeurs les traitent d'imaginaires. Il est assez ordinaire à des alliés qui se sentent soutenus d'une puissance redoutable, de peu ménager & d'user de violence envers ceux d'une autre plus foible, moins à craindre, & moins en état d'en tirer raison par les armes, pour venger les outrages des amis du plus fort. Ces plaintes d'Annibal sont fort aisées à persuader.

„ C'est une question, *dit un Auteur célébre*, „ de sçavoir, si le nom d'alliés ne comprend „ que ceux qui le sont effectivement, lorsqu'on „ traite ensemble; ou s'il comprend aussi ceux „ qui le deviennent après le Traité conclu, tel „ qu'étoit le Traité entre le peuple Romain & „ les Carthaginois après la guerre de Sicile, par „ lequel il étoit porté, que les alliés des deux „ peuples ne pourroient être attaqués par l'une ni „ par l'autre des deux parties.

„ Les

Les Ambassadeurs ne pouvant plus douter qu'il ne fallût prendre les armes, firent voile vers Carthage, dans le dessein de demander aux Carthaginois, comme ils avoient fait à Annibal, l'observation du Traité conclu

„ Les Romains en inféroient, qu'encore que „ ce Traité fait avec Asdrubal pour ne point passer l'Ebre, ne pût pas leur servir de prétexte „ pour rompre, parce que les Carthaginois ne „ l'avoient pas ratifié, ils avoient néanmoins „ droit de leur déclarer la guerre, en cas qu'ils „ avoûassent le siége qu'Annibal avoit mis devant „ Sagonte; ils prétendent que cet aveu fut une „ infraction du Traité: par cette raison, que depuis qu'il avoit été conclu, les Romains avoient fait alliance avec les Sagontins. Tite-Live en rapporte les raisons, que nous n'alléguerons pas, puisqu'il a copié Polybe tout entier en cet endroit-là comme en bien d'autres.

„ Que dirons nous à tout cela? Il n'y a point „ de doute que le mot d'*alliés* ne puisse recevoir, sans préjudice du bon langage, un sens „ précis & étroit, qui ne signifie que ceux qui „ l'étoient du tems du Traité d'alliance: & qu'il „ n'en puisse recevoir aussi un plus ample & plus „ étendu, qui comprenne ceux qui viendroient „ après. Il faut donc sçavoir par les régles, que „ nous avons données plus haut, quelle signification est la meilleure. Or selon ces mêmes „ régles, nous disons que les alliés à venir ne „ sont point compris dans la clause du Traité, „ car il s'agit de rompre ici d'une part une alliance, ce qui est une matiére odieuse; & il s'agit „ de l'autre d'ôter aux Carthaginois la liberté de „ tirer par les armes raison de ceux dont ils „ croient avoir reçû injure, ce qui est contre la „ liberté naturelle, dont il ne faut pas croire témérairement ou sans raison qu'un peuple se soit „ dépouillé.

„ Quoi donc? est-ce qu'il n'étoit pas permis „ aux Romains de faire alliance avec les Sagontins, ou de prendre leur défense après l'avoir „ faite? Oui sans doute il leur étoit permis; „ mais ce n'étoit pas en conséquence de ce Traité de paix conclu avec les Carthaginois, c'étoit en vertu du droit naturel; auquel on n'avoit point dérogé par ce Traité: en sorte que „ les Sagontins étoient à l'égard des uns & des „ autres, comme s'il n'y eût eu rien de stipulé en „ faveur des alliés; & cela étant, les Carthaginois „ d'une part ne faisoient rien au préjudice du Traité, de prendre les armes contre les Sagontins. „ C'est la même chose que du tems de Pyrrhus, „ lorsqu'il fut accordé entre les Carthaginois & „ les Romains, que si l'un ou l'autre de ces peuples faisoit alliance avec Pyrrhus, cette alliance „ n'empêcheroit pas la liberté d'assister celui que „ Pyrrhus attaqueroit.

„ Je ne dis pas que la guerre eût pû être juste des deux côtés: mais je dis qu'elle n'étoit „ pas un violement du Traité de paix. Ainsi que „ Polybe distingue sur le diférend concernant le „ secours que les Romains avoient envoié aux „ Mamertins, il distingue si cela étoit juste, & „ si cela étoit permis par le Traité.

„ C'est aussi ce que ceux de Corcyre ou Corfou dans Thucydide alléguent, pour persuader „ les Athéniens de les assister contre les Lacédémoniens, leur disant qu'ils avoient toute liberté d'envoier du secours à Corcyre, sans craindre de blesser le Traité qu'eux Athéniens avoient „ fait avec les Lacédémoniens, puisqu'il étoit „ permis par ce Traité de faire de nouveaux alliés. Aussi ce fut le parti que les Athéniens „ prirent après un autre fait: car pour ne pas „ violer le Traité qu'ils avoient avec les Corinthiens, ils donnérent ordre à leurs troupes de ne „ venir aux mains avec eux, qu'en cas qu'ils se „ missent en état de faire descente à Corcyre, pour „ l'attaquer, ou en quelque autre terre de la jurisdiction des Corcyriens.

Je n'ai que faire de chercher les véritables intentions d'Annibal dans cette guerre contre Sagonte, mais seulement la cause publique, qui étoit la vengeance des injures faites aux Carthaginois ou à leurs alliés. Les Romains prétendoient-ils qu'ils se dépouillassent de ce droit, puisqu'on leur laissoit celui de les défendre? L'on peut dire en rigueur que cette guerre étoit également juste des deux côtés: car *il n'est pas en effet incompatible*, dit Grotius, *ni contraire à un Traité de paix, que les uns défendent & que les autres attaquent, la paix demeurant pour tout le reste en son entier.* Il cite Justin, qui parlant de cette guerre de Corcyre: *ils rompoient*, dit-il, *pour les intérêts de leurs alliés, la tréve qu'ils avoient faite en leur propre nom, croiant que c'étoit être moins parjure de s'attaquer en donnant secours aux autres, que de se faire eux-mêmes une guerre ouverte.*

Si Polybe, prévenu en faveur des Romains, avoit été plus équitable, il n'eût jamais avancé que cette guerre d'Annibal étoit inique & injuste, & contraire à la foi des Traités. *Combien n'eût-il pas mieux fait de dire*, dit-il, *qu'il falloit que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, & les déchargeassent du tribut qu'ils leur avoient injustement imposé dans les tems malheureux où ceux-ci avoient été chassez de cette Isle, & qu'il n'y auroit de paix entre eux & les Carthaginois qu'à cette condition! Il lui est arrivé de là que pour avoir caché la vraie raison qui lui mettoit les armes à la main, & en avoir allégué une qui n'avoit nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre non seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les régles de la justice.* Encore une fois, mon Auteur, prévenu injustement en faveur des Romains, mérite d'être relevé. Les Carthaginois paroissent dans cette guerre plus honnêtes gens & de meilleure foi que ces Romains,

conclu avec ſon oncle. Mais ils ne penſoient pas qu'en cas que ce Traité fût violé, la guerre dût ſe faire dans l'Italie, ils croioient plutôt que ce ſeroit en Eſpagne, & que Sagonte en ſeroit le théatre. Le Sénat Romain,

mains, dont on vante ſi fort la droiture & l'équité, & cela paroît évidemment dans tous les Traités qu'ils ont conclus avec eux. Ils les exécutérent tous ponctuellement, & ceux-ci ne ſe firent jamais conſcience de les rompre, de les enfraindre, & d'en éluder groſſiérement l'obſervation, lorſque leurs intérêts l'exigeoient. Suffit-il de dire qu'ils ont attaqué les Sagontins ſous de faux prétextes & des plaintes imaginaires, ſans faire voir par des raiſons évidentes que ces plaintes ſont injuſtes & mal fondées? Les Ambaſſadeurs ſe récrient-ils là-deſſus? Cela ne ſe voit point: ils paſſent de là à Carthage, après avoir ſi mal négocié en Eſpagne. Ils demandent en plein Sénat qu'on leur livre Annibal, avec beaucoup moins d'équité & de juſtice qu'en fit paroître Philippe en exigeant des Athéniens qu'on lui livrât Démoſthéne.

Annibal n'avoit que faire de prendre pour prétexte de la guerre l'indigne & injuſte uſurpation de la Sardaigne ſur les Carthaginois, & les ſommes exorbitantes qu'ils leur firent paier dans le tems que leurs affaires étoient réduites à un tel point d'extrémité, qu'il étoit impoſſible de ſoutenir deux guerres tout à la fois: ce qui les obligea de conſentir à des conditions ignominieuſes, telles qu'il plut aux Romains de leur impoſer. En prenant le prétexte de l'injuſtice de la guerre de Sardaigne, celle de Sagonte eût été peu honnête, & viſiblement ils euſſent été coupables d'une extréme déloiauté, s'ils n'euſſent eu d'autres raiſons perſuaſives & juſtificatives que celles que mon Auteur auroit jugé plus à propos qu'ils alléguaſſent, ç'eût été s'accommoder aux maximes très-corrompuës de la politique Romaine.

Je ſuis bien perſuadé que les Carthaginois avoient en vûë & ſur le cœur l'uſurpation de la Sardaigne, & une paix tout-à-fait honteuſe & préjudiciable, que la néceſſité ſeule avoit extorquée, & qu'ils ſe virent obligés d'accepter pour ſe garantir de leur ruine entiére. Ils connoiſſoient trop bien les Romains, dont on pouvoit dire ce qu'on diſoit des Athéniens, qu'ils étoient nés pour n'être jamais en repos, & pour n'y pas laiſſer les autres. Avec de telles gens les Carthaginois pouvoient raiſonnablement eſpérer de trouver les occaſions de ſe relever, le tems & les conjonctures ne les aménent que de reſte, & il eſt permis de les attendre, de les ſouhaiter & de les ſaiſir, lorſqu'on ſe voit en état de venger des offenſes ſi affreuſes & ſi iniques. Les Sagontins leur fourniſſent le prétexte, ſans qu'on pût les accuſer d'avoir enfraint les articles d'une paix honteuſe & forcée, lorſqu'ils ſe trouvent en poſture d'en réparer la honte & la perte. On ne peut lire cette guerre des Romains pour la Sardaigne, & le tribut tyrannique que la force extorque, ſans une extréme indignation. On ne peut non plus, ſans un ſecret dépit, réfléchir ſur les triſtes & malheureuſes infortunes des Sagontins, que les Romains voient périr pour leur avoir été trop fidéles, ſans leur donner le moindre ſecours, & ſans ſe remuer de leur place; non pas tant par impuiſſance & par manque de tems & de forces, que par une inſenſibilité & une négligence tout-à-fait honteuſe à ſecourir & à protéger des alliés, dont la perte pouvoit avoir des ſuites terribles. Elle en eut en effet, & l'on peut dire que l'abandon des Sagontins & la deſtruction de leur ville, précipiterent la République de Rome dans un abîme de malheurs qui l'ébranlérent juſqu'aux fondemens. Cette action eſt à peine concevable, elle eſt lâche, infame, & digne du dernier mépris. Diſons hardiment que la fin de cette guerre, ſi heureuſe & ſi glorieuſe aux Romains, ne lavera jamais la honte & l'infamie du commencement.

Qu'on réfléchiſſe ſur la conduite des Romains dès le tems que Sagonte fut menacée & que ſa ruine fut réſoluë, rien de plus pitoiable que cette conduite. On ne vit jamais moins de politique, moins de prévoiance, moins de prudence & de régularité que dans tout ce qu'ils firent. S'ils euſſent connu leurs véritables intérêts & leurs forces, Annibal perdoit l'eſpérance de voir jamais l'Italie. Rome ne pouvoit ignorer un ſi grand deſſein. Il paroît aſſez par le narré de Polybe, & par Tite-Live, qu'Annibal ne faiſoit pas un grand miſtére de ce deſſein, car toute l'Eſpagne en étoit imbûe, & le Sénat de Rome en avoit reçû pluſieurs avis, & les avoit toujours négligés. Ce qui doit ſurprendre les moins pénétrans, c'eſt que parmi tant de têtes ſages il ne s'en ſoit pas trouvé une ſeule qui ait propoſé de jetter une puiſſante armée en Eſpagne, & d'en faire le théatre de la guerre. S'ils euſſent pris ce parti, tous les vaſtes deſſeins du Carthaginois s'évanouiſſoient comme une ombre. Sa guerre en Italie eût été auſſi imaginaire que la Croiſade du Capucin Joſeph. On lui eût donné tant d'affaires, & taillé tant de beſogne en Eſpagne, qu'il n'en fut jamais ſorti; mais ce ne fut pas là la moindre des bévûes énormes où Rome tomba. Nous les ferons voir en leur lieu.

Il me reſte encore à faire quelques réflexions, que je crois neuves, car j'ignore que qui que ce ſoit les ait jamais faites; tout n'eſt pas dit, il s'en faut bien, & je vais écrire ce que je crois n'avoir pas été remarqué. Je dirai donc que l'éloignement que les Romains firent paroître pour cette guerre me ſurprend au dernier point. Ce n'étoit guéres leur coutume d'éviter ou d'éloigner

les

main, qui se flattoit de la même espérance, prévoiant que cette guerre seroit importante, de longue durée, & fort éloignée de la patrie, crut qu'avant toutes choses il falloit mettre ordre aux affaires d'Illyrie.

Car Demetrius de Pharos, oubliant les bienfaits qu'il avoit reçûs des Romains, & passant même jusqu'à les mépriser, parce qu'il avoit vû la fraieur où les avoient jettés les Gaulois, & qu'il voioit celle où les jettoient actuellement les Carthaginois, espérant d'ailleurs beaucoup des Rois de Macédoine, qui dans la guerre de Cléoméne s'étoient joints à Antigonus, s'avisa vers ce tems-là de ravager & de renverser les villes d'Illyrie qui appartenoient aux Romains, de passer avec cinquante frégates au-delà du Lisse, contre la foi des Traités, & de faire le dégât dans la plûpart des Isles Cyclades. Ces desordres attirérent l'attention des Romains, qui voioient la Maison Roiale de Macédoine dans un état florissant, & ils mirent tous leurs soins à pacifier & à s'assûrer les Provinces situées à l'Orient de l'Italie; ils se persuadoient qu'il seroit encore tems de prévenir Annibal, lorsqu'ils auroient fait repentir les Illyriens de leur faute, & châtié l'ingratitude & la témérité de Demetrius. Ils se trompoient: Annibal les prévint, & se rendit maître de Sagonte. Ce qui

les guerres, mais plutôt de les chercher & de les faire naître par toutes sortes de moiens bons ou mauvais, & par toutes les régles de leur politique occulte, peu honnête & très-artificieuse. Dans cette guerre c'est toute autre chose, ils dorment tranquillement sur la foi de leur renommée & sur la terreur de leur nom, tandis que les autres veillent; ce n'est pourtant pas sans être avertis des avantages & des progrès de leurs ennemis en Espagne, de l'oppression des Sagontins, & de leur ruine prochaine. Ils écoutent toutes ces nouvelles, & se rendorment très-profondement. Leur politique fut toujours de prévenir l'agrandissement des Carthaginois, aujourd'hui ils attendent qu'ils soient agrandis, & que leur puissance ait augmenté au point qu'ils soient en état de les attaquer, pour venger l'usurpation de la Sardaigne & les conditions honteuses attachées à un Traité de paix tyrannique, qu'une triste nécessité extorqua dans l'extrémité de leurs affaires. Les Romains se réveillent enfin de leur profond assoupissement: seroit-ce pour marcher au secours de Sagonte, ou pour en empêcher le siége? Non: le croira-t-on d'un peuple actif, qui croioit perdre beaucoup dans la paix & sans la guerre? Bien loin de la désirer & de la faire, il a recours à la négociation. Ce peuple si haut & si fier, ne trouve pas qu'*il lui* soit honteux d'envoier des Ambassadeurs au Général de Carthage, pour écarter une guerre où leur honneur les oblige d'entrer. A-t-on pris garde à une démarche si timide & si indigne? Seroit-ce qu'ils craignoient la supériorité du génie, la hardiesse déterminée & la grande habileté du Général Carthaginois? Parlons sincérement, ses grandes qualités & ses actions extraordinaires faisoient peur aux Romains, qui sentoient assez leur indigence & leur disette en matiére de pareils hommes: en un mot ils manquoient de Généraux capables de tenir tête contre Annibal, & leur Sénat n'étoit pas mieux fourni de gens capables de bons conseils. Il paroît même aussi que leur discipline militaire avoit été négligée. Le moien que cela n'arrive pas avec des Généraux malhabiles, sans génie, sans application, sans aucune expérience, & par conséquent d'une ignorance extréme: car la présomption ne marche jamais sans l'avoir pour compagne. Tout cela se remarque dans les Généraux qu'il plut au Sénat d'opposer à un Chef d'armée tel qu'Annibal, qui les joua d'une étrange sorte. Il ne faut pas être surpris, après ce que je viens de dire, si les Romains parurent si circonspects & si incertains dans le parti qu'ils avoient à prendre. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ne se promettoient rien d'avantageux de cette guerre. Un Prince sage & éclairé doit l'éloigner autant qu'il lui est possible, lorsqu'il se voit dépourvû de gens capables de la bien conduire: la négociation est le seul & l'unique moien, lorsqu'on s'y prend d'une maniére qu'on ne puisse soupçonner que l'on craint. Les Romains n'en usérent pas ainsi, ils s'humiliérent jusques-là d'envoier des Ambassadeurs au Général Carthaginois, avec ordre de passer à Carthage. Mais leur négociation en Espagne & à Carthage aboutit à rien, elle fit voir leur foiblesse dans toute son étenduë, & ne leur apporta que de la honte & du deshonneur.

qui fut cause que la guerre ne se fit pas en Espagne, mais aux portes de Rome & dans toute l'Italie.

Prise de Sagonte par Annibal.

Cependant les Romains, suivant leur premier projet, envoiérent une armée en Illyrie sous la conduite de L. Emilius, vers le Printems de la premiére année de la cent quarantiéme olympiade. Annibal alors sortit de Carthagéne, & s'avança vers Sagonte. Cette ville est située à sept stades de la mer, sur le pied de ces montagnes où se joignent les frontiéres de Celtibérie & d'Espagne, & qui s'étend jusqu'à la mer. C'est le païs le plus fertile de toute l'Espagne. Annibal vint camper devant cette ville, & en poussa le siége avec vigueur. Il prévoioit que de la prise de cette ville il tireroit pour la suite tous ces avantages: que par là il ôteroit toute espérance aux Romains de faire la guerre dans l'Espagne; qu'après avoir jetté l'épouvante dans les esprits, ceux qu'il avoit déja subjugués seroient plus dociles, & ceux qui ne dépendoient encore de personne, plus circonspects; que ne laissant pas d'ennemi derriére lui, sa marche en seroit plus sûre & plus tranquille; qu'il amasseroit là de l'argent pour l'exécution de ses desseins; que le butin que les soldats en remporteroient les rendroit plus vifs & plus ardens à le suivre; & qu'enfin avec les dépouilles qu'il envoiéroit à Carthage, il se gagneroit la bienveillance des Citoiens. Animé par ces grands motifs, il n'épargnoit rien pour venir heureusement à bout de son siége. Il donnoit lui-même l'exemple aux troupes, & se trouvoit à tous les travaux. Tantôt il exhortoit les soldats, tantôt il s'exposoit aux dangers les plus évidens. Enfin après huit mois de soins & de peines, il emporta la ville d'assaut, & y fit un butin prodigieux d'argent, de prisonniers & de meubles. L'argent, il le mit de côté pour servir à ses desseins; il distribua aux soldats, chacun selon son mérite, ce qu'il avoit fait de prisonniers, & envoia les meubles à Carthage. Le succès répondit à tout ce qu'il avoit projetté. Les soldats devinrent plus hardis à s'exposer; les Carthaginois se rendirent avec plaisir à tout ce qu'il demandoit d'eux, & avec l'argent, dont il s'étoit abondamment fourni, il entreprit beaucoup de choses qui lui réussirent.

Victoire des Romains sur Demetrius.

Sur la nouvelle que les Romains se disposoient à venir dans l'Illyrie, Demetrius jetta dans Dimale une forte garnison & toutes les munitions nécessaires, il fit mourir dans les autres villes les Gouverneurs qui lui étoient opposés, mit en leur place des personnes de la fidélité desquelles il étoit sûr, & choisit entre ses sujets six mille des plus braves hommes pour garder Pharos. Le Consul Romain arrive dans l'Illyrie, & parce que les ennemis comptoient beaucoup sur la force de Dimale, qu'ils croioient imprenable, & sur les provisions qu'ils avoient faites pour la défendre, il résolut, pour étonner les ennemis, d'ouvrir la campagne par ce siége. Il exhorte les Chefs chacun en particulier, & pousse les ouvrages par plusieurs endroits avec tant de chaleur, qu'au septiéme jour la ville fut prise d'assaut. C'en fut assez pour faire tomber les armes des mains aux ennemis. Ils vinrent aussi-tôt de toutes les villes se rendre aux

Ro-

Romains, & ſe mettre ſous leur protection. Le Conſul les reçut tous aux conditions qu'il crut les plus convenables, & auſſi-tôt mit à la voile pour aller à Pharos attaquer Demetrius même. Mais aiant appris que la ville étoit forte, que la garniſon étoit nombreuſe & compoſée de ſoldats d'élite, & qu'elle avoit des vivres & des munitions en abondance, il craignit que le ſiége ne fût difficile & ne traînât en longueur. Pour éviter ces inconvéniens, il eut recours à un ſtratagéme. Il prit terre pendant la nuit dans l'Iſle avec toute ſon armée. Il en poſta la plus grande partie dans des bois & d'autres lieux couverts, & le jour venu il ſe remit ſur mer, & entra tête levée dans le port le plus proche de la ville avec vingt vaiſſeaux. Demetrius l'apperçut, & croiant ſe jouer d'une ſi petite armée, il marcha vers ce port pour s'oppoſer à la deſcente des ennemis. A peine en fut-on venu aux mains, que le combat s'échauffant, il venoit perpétuellement de la ville des troupes fraîches au ſecours. Enfin toutes ſe préſentérent au combat. Ceux des Romains qui avoient débarqué pendant la nuit, s'étant mis en marche par des lieux couverts, arrivérent dans ce moment. Entre la ville & le port il y a une hauteur eſcarpée. Ils s'en emparérent, & arrêtérent de là ceux qui de la ville venoient pour ſoutenir les combattans. Alors Demetrius ne ſongea plus à empêcher le débarquement; il aſſembla ſes troupes, les exhorta de faire leur devoir, & les mena à la hauteur dans le deſſein de combattre en bataille rangée. Les Romains, qui virent que les Illyriens approchoient avec impetuoſité & en bon ordre, vinrent ſur eux, & les chargérent avec une vigueur étonnante. Pendant ce tems-là les Romains qui venoient de deſcendre à terre, donnoient auſſi par les derriéres. Les Illyriens envelopés de tous côtés, ſe virent dans un deſordre & une confuſion extréme. Enfin preſſés de front & en queuë, ils furent obligés de prendre la fuite. Quelques-uns ſe ſauvérent dans la ville, la plûpart ſe répandirent dans l'Iſle par des chemins écartés. Demetrius monta ſur des frégates qu'il avoit à l'ancre dans des endroits cachés, & faiſant voile pendant la nuit, il arriva heureuſement chez Philippe, où il paſſa le reſte de ſes jours. C'étoit un Prince hardi & brave, mais d'une bravoure brutale & ſans prudence. La fin de ſa vie ne démentit point ſon caractére. Il périt à Meſſéne, qu'il avoit entrepris de prendre du conſentement de Philippe, pour s'être expoſé témérairement dans un combat. Mais nous parlerons de tout cela en détail, lorſqu'il en ſera tems.

Emilius, après cette victoire, entra d'emblée dans Pharos, & la raſa: puis s'étant rendu maître du reſte de l'Illyrie, & y aiant donné ſes ordres, l'Eté fini, il revint à Rome, & y entra en triomphe. On lui fit tous les honneurs, & il reçut tous les applaudiſſemens, que méritoient la dextérité & le courage avec lequel il s'étoit conduit dans les affaires d'Illyrie.

CHAPITRE V.

Guerre des Romains contre les Carthaginois. Ambaſſadeurs des Romains à Carthage. Différens Traités faits entre les Romains & les Carthaginois.

LOrſque l'on apprit à Rome la priſe de Sagonte, on n'y délibera point ſi l'on feroit la guerre aux Carthaginois. Quelques Hiſtoriens diſent que cela fut mis en délibération, & ils rapportent même les diſcours qui ſe tinrent pour & contre. Mais c'eſt la choſe du monde la moins vraiſemblable. Comment ſe ſeroit-il pû faire que les Romains, qui l'année précédente avoient déclaré la guerre aux Carthaginois, s'il leur arrivoit de mettre le pied ſur les terres des Sagontins, après la priſe de la ville même, doutaſſent, héſitaſſent un moment s'ils feroient la guerre, ou non? Comment paſſer à ces Hiſtoriens ce qu'ils diſent, que les Sénateurs conſternés de cette nouvelle, menérent au Sénat des enfans de douze ans, & que ces enfans à qui l'on avoit fait part de tout ce qui s'y étoit paſſé, ne s'ouvrirent ni à leurs parens ni à leurs amis ſur le ſecret qui leur avoit été confié? Il n'y a dans tout cela ni vérité ni apparence même de vérité, à moins que l'on n'ajoute, ce qui eſt ridicule, que les Romains ont reçû de la fortune ce privilége, d'apporter la prudence en naiſſant. De pareilles Hiſtoires ne valent pas la peine d'être réfutées plus au long, ſi cependant on peut appeller Hiſtoires ce que nous débitent là-deſſus Chéreas & Soſile. Ces contes m'ont tout l'air d'avoir été pris dans quelque boutique de Barbier, ou répétés d'après la plus vile populace.

Ambaſſade des Romains à Carthage.

Dès que l'on ſçut à Rome l'attentat d'Annibal contre Sagonte, on envoia ſur le champ deux Ambaſſadeurs à Carthage, avec ordre de propoſer deux choſes, dont l'une ne pouvoit être acceptée par les Carthaginois qu'à leur honte & à leur préjudice; & l'autre étoit, pour Rome & pour Carthage, le commencement d'une affaire très-embarraſſante & très-meurtriére. Car leurs inſtructions portoient, ou de demander qu'on leur livrât Annibal & ceux qui avoient part à ſes deſſeins, ou de dénoncer la guerre. Les Ambaſſadeurs arrivés à Carthage, déclarent en plein Sénat leurs intentions, les Carthaginois ne les entendent qu'avec horreur, & donnent au plus capable commiſſion de défendre la cauſe de la République. Celui-ci ne parla non plus du Traité fait avec Aſdrubal que ſi jamais il n'eût été fait, ou que s'il eût été fait ſans ordre du Sénat. Il juſtifia ſon ſilence ſur cet article, en diſant, que lorſque les Carthaginois n'avoient aucun égard pour le Traité d'Aſdrubal, ils ne faiſoient en cela que ſuivre l'exem-

ple

ple du peuple Romain, qui dans la guerre de Sicile cassa un Traité fait par Lutatius, sous prétexte qu'il avoit été conclu sans son autorité. Les Carthaginois appuioient beaucoup sur le Traité qui avoit mis fin à la guerre de Sicile, & y revenoient à tout moment, prétendant qu'il n'y avoit rien qui regardât l'Espagne : qu'à la vérité il y étoit marqué que de part ni d'autre on ne feroit aucun tort aux alliés, mais que dans le tems du Traité les Sagontins n'étoient point encore alliés du peuple Romain, & là-dessus on ne cessoit de relire le Traité. Les Romains refusérent absolument de répondre à cette apologie. Ils dirent que cette discussion auroit lieu, si Sagonte étoit encore dans son premier état, qu'en ce cas les paroles suffisoient peut-être pour terminer le différend ; mais que cette ville aiant été saccagée contre la foi des Traités, les Carthaginois ne pouvoient, qu'en livrant les Auteurs de l'infraction, se purger de l'infidélité dont ils étoient accusés ; qu'autrement il falloit qu'ils tombassent d'accord de la part qu'ils avoient dans l'infraction, sans se défendre, comme ils faisoient, par des termes vagues & généraux, qui ne décidoient rien. Il étoit à propos, ce me semble, que je ne passasse pas trop légérement sur cet endroit. On peut se trouver dans des délibérations, où il seroit important de savoir au juste ce qui se passa dans cette occasion : & d'ailleurs les Historiens ont parlé de cette affaire avec tant d'ignorance & de partialité, que, sans ce que je viens de dire, je ne sai où l'on pourroit prendre une connoissance exacte des Traités qui se sont faits jusques à présent entre les Romains & les Carthaginois. Car il y en a eu plusieurs.

Le premier est du tems de L. Junius Brutus & de Marcus Horatius, les deux premiers Consuls qui furent créés après l'expulsion des Rois, & par l'ordre desquels fut consacré le Temple de Jupiter Capitolin, vingt-huit ans avant l'irruption de Xercés dans la Gréce. Le voici tel qu'il m'a été possible de l'expliquer. Car la langue Latine de ces tems-là est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses. Traités entre les Romains & les Carthaginois.

Entre les Romains & leurs Alliés, & entre les Carthaginois & leurs Alliés, il y aura alliance à ces conditions : Que ni les Romains ni leurs Alliés ne navigeront au-delà du beau Promontoire, s'ils n'y sont poussés par la tempête, ou contraints par leurs ennemis : qu'en cas qu'ils y aient été poussés par force, il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoubement de leurs vaisseaux, ou le culte des Dieux ; & qu'ils en partiront au bout de cinq jours : que les Marchands qui viendront à Carthage ne paieront aucun droit, à l'exception de ce qui se paie au Crieur & au Scribe : que tout ce qui sera vendu en présence de ces deux témoins, la foi publique en sera garant au vendeur : que tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne . . . . Que si quelques Romains abordent en Sicile, on leur fera bonne justice en

tout : que les Carthaginois s'abstiendront de faire aucun dégât chez les Antiates, les Ardéates, les Laurentins, les Circéens, les Tarraciniens, chez quelque peuple des Latins que ce soit, qui obéisse au peuple Romain. Qu'ils ne feront aucun tort aux villes mêmes qui n'y seront pas sous la domination Romaine : que s'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront aux Romains en son entier : qu'ils ne bâtiront aucune forteresse dans le païs des Latins : que s'ils y entrent à main armée, ils n'y passeront pas la nuit.

Ce beau Promontoire c'est celui de Carthage, lequel regarde le Septentrion, & au-delà duquel les Carthaginois ne veulent pas que les Romains passent sur de longs vaisseaux vers le Midi, de peur que ceux-ci, comme je crois, ne connussent ces campagnes qui sont aux environs de Byzace & de la petite Syrie, & qu'ils appellent *les Marchés*, à cause de leur fertilité. Ils consentent néanmoins que ceux que la tempête ou les ennemis y auront poussés, y prennent ce qui leur sera nécessaire pour radouber leurs vaisseaux ou pour les sacrifices, pourvû que ce soit sans violence, & qu'ils en partent après cinq jours. Pour ce qui regarde Carthage, tout le païs qui est en-deça du beau Promontoire d'Afrique, la Sardaigne & la Sicile, dont les Carthaginois sont les maîtres, il est permis aux marchands Romains d'aller dans tous ces païs, & on leur promet sous la foi publique que par tout on leur fera bonne justice. Au reste dans ce Traité on parle autrement de la Sardaigne & de l'Afrique que de la Sicile. Car on parle des deux premiéres comme en étant les maîtres; mais à l'égard de la Sicile on distingue, les conventions ne tombant que sur ces parties de la Sicile qui obéissent aux Carthaginois. De la part des Romains, les conventions qui regardent le païs Latin sont conçûës de la même maniére. Ils ne font point mention du reste de l'Italie, parce qu'il ne leur étoit pas soumis.

Il y eut encore depuis un autre Traité, dans lequel les Carthaginois comprirent les Tyriens & les Uticéens, & où l'on ajoute au beau Promontoire Mastie & Tarseion, au-delà desquels on défend aux Romains de piller & de bâtir quelque ville. Mais rapportons les termes du Traité.

Entre les Romains & leurs Alliés, & entre les Carthaginois, les Tyriens, les Uticéens & les Alliés de tous ces peuples, il y aura alliance à ces conditions : Que les Romains ne pilleront, ni ne trafiqueront, ni ne bâtiront de ville au-delà du beau Promontoire, de Mastie & de Tarséion : que si les Carthaginois prennent dans le païs Latin quelque ville qui ne soit pas de la domination Romaine, ils garderont pour eux l'argent & les prisonniers, & remettront la ville aux Romains : que si des Carthaginois prennent quelqu'un d'entre les peuples qui sont en paix avec les Romains par un Traité écrit, sans pourtant leur être soumis, ils ne le feront pas entrer dans les ports des Romains ; que s'il y entre & qu'il y soit pris par un Romain, on lui don-

donnera liberté de se retirer : que cette condition sera aussi observée du côté des Romains : que si ceux-ci prennent dans un païs qui appartient aux Carthaginois de l'eau ou des fourrages, ils ne s'en serviront pas pour faire tort à aucun de ceux qui ont paix & alliance avec les Carthaginois. . . . Que si cela ne s'observe pas, il ne sera pas permis de se faire justice à soi-même : que si quelqu'un le fait, cela sera regardé comme un crime public : que les Romains ne trafiqueront ni ne bâtiront pas de ville dans la Sardaigne ni dans l'Afrique ; qu'il ne leur sera permis d'y aller que pour prendre des vivres ou pour radouber leurs vaisseaux : que s'ils y sont portés par la tempête, ils ne pourront y rester que cinq jours : que dans la partie de la Sicile qui obéit aux Carthaginois & à Carthage, un Romain aura de faire ou de vendre la même liberté qu'un Citoien : qu'un Carthaginois aura le même droit à Rome.

On voit encore dans ce Traité que les Carthaginois parlent de l'Afrique & de la Sardaigne comme des deux païs qui leur sont soumis, & qu'ils ôtent aux Romains tout prétexte d'y mettre le pied ; qu'au contraire en parlant de la Sicile, ils désignent celle qui leur obéit. Les Romains font la même chose à l'égard du païs Latin, en défendant aux Carthaginois de toucher aux Antiates, aux Ardeates, aux Circéens & au Tarraciniens, qui sont les peuples du païs Latin qui occupent les villes maritimes.

Au tems de la descente de Pyrrhus, avant que les Carthaginois pensassent à la guerre de Sicile, les Romains firent avec eux un troisiéme Traité, où l'on voit les mêmes conventions que dans les précédens ; mais on ajoute : *Que si les uns ou les autres font alliance par écrit avec Pyrrhus, ils mettront cette condition, qu'il leur sera permis de porter du secours à ceux qui seront attaqués : que quel que soit des deux qui ait besoin de secours, ce seront les Carthaginois qui fourniront les vaisseaux, soit pour le voiage, soit pour le combat ; mais que les uns & les autres paieront à leurs frais la solde à leurs troupes : que les Carthaginois secoureront les Romains même sur mer, s'il en est besoin : qu'on ne forcera point l'équipage de sortir d'un vaisseau malgré lui.*

Ces Traités étoient confirmés par des sermens. Au premier les Carthaginois jurérent par les Dieux de leurs péres, & les Romains par une pierre (*a*), suivant un ancien usage, par Mars & Enyalius. Le jurement

(a) *Et les Romains par une pierre, suivant un ancien usage.*] Trouve-t-on dans les Historiens anciens & modernes aucun Traité de paix, de tréve ou d'alliance, qui tôt ou tard n'ait été violé par l'une des Puissances contractantes ? Rien de plus en l'air que la bonne foi & les sermens les plus saints & les plus solemnels entre les Souverains, c'est la chose du monde qui leur est la plus inconnuë. S'ils entrent en négociation, ce n'est ordinairement que pour se tromper. C'est une grande flétrissure à la réputation d'un Prince, que la violation d'une promesse solemnelle confirmée par serment : c'est une barriére qu'on ne peut guéres violer sans un très-grand deshonneur ; mais cela n'empêche pas qu'on ne la franchisse éternellement, & l'on trouve toujours, à l'aide de la rhétorique, que l'on a raison. Tout a ses usages dans un Etat, la bonne & la mauvaise foi. Ce

ment que

ment par une pierre se faisoit ainsi : celui qui confirmoit un Traité par serment, après avoir juré sur la foi publique, prenoit une pierre dans la main & prononçoit ces paroles : *Si je jure vrai, qu'il m'arrive du bien : si je pense autrement que je ne jure, que tous les autres jouissent tranquillement de leur patrie, de leurs loix, de leurs biens, de leurs*

que dit Ciceron dans ses Offices, me paroît d'un relâchement de morale politique que je n'approuve nullement. L'infraction du serment, dit-il, peut être légitime puisqu'il n'a pas été fait dans l'intention de l'accomplir. Sur ce pied-là il n'y auroit point de Puissances parjures, car il n'y en a point qui ne jure à cette intention. Voilà bien des Traités faits entre les Romains & les Carthaginois, je demanderois volontiers qui des deux peuples a été le premier infracteur? Polybe, toujours prêt à se déclarer pour le parti des Romains, ne manque pas de les justifier selon sa coûtume; il répand sans modération toute l'iniquité sur Carthage : est-il bien équitable? Je m'apperçois presque par tout du contraire. On accusoit les Carthaginois de manquer de foi, ils furent mis en proverbe ignominieusement. Je demande si la réputation des Romains est bien pure & bien nette de ce côté-là ? Parlons sincérement, ils ont fait paroître moins de droiture, moins d'équité & moins de bonne foi dans tous leurs Traités avec Carthage, que Carthage n'en a montré envers eux & envers toutes Puissances avec lesquelles elle a traité. Le *Fides Punica* n'est pas une chimere, dira-t-on, je le veux, pour ne point paroître trop singulier dans mes sentimens; mais qu'on m'accorde aussi le *Fides Romana*, qui n'est pas moins vrai dans le sens que chacun l'entend de Carthage. De grace qu'on examine en rigueur la conduite de ces Romains si vertueux & si mesurés, leurs allûres de politique dans tous les Traités qu'ils ont faits, & les guerres qu'ils ont déclarées à leurs voisins, à leurs alliés & à toute la terre; & l'on remarquera en eux bien plus que chez les Carthaginois la vérité de cette maxime, que l'ambition étouffe tous les sentimens de la nature, tous les droits de l'amitié & des alliances. Je ne vois pas comment ils pourront échaper à la critique de ceux qui voudront examiner au plus près leur conduite. On y trouvera des pas bien glissans, des guerres injustes, des parjures & des perfidies en si grand nombre, que si on les croioit les gens du monde les plus équitables, on changera bientôt de langage. On reconnoîtra, contre le sentiment de Polybe, leur prodigieux excès de mauvaise foi & de perfidie à l'égard des Carthaginois. J'en ai assez dit dans les Volumes précédens.

On soutiendra, on prouvera, il est vrai, l'équité & la bonne foi des Romains par un grand nombre d'exemples, depuis le commencement de leur République jusqu'à la fin de la première guerre Punique : voilà qui est bien. Mais qu'on prenne bien garde à une chose, c'est que nous réfuterons par d'autres exemples contraires en beaucoup plus grand nombre : les vertus & l'équité de leurs péres ne justifieront pas la mauvaise foi & la perfidie de leurs descendans ; tout cela ne leur servira de rien, & ne fera pas que la réputation des derniers en soit meilleure, car ils ont extrémement dégénéré de la vertu de leurs ancêtres. Les Carthaginois, comme les autres, ont eu beau faire intervenir la religion du serment dans les Traités qu'ils ont faits avec eux, les Romains ne les ont pas moins violés, lorsqu'ils leur ont paru contraires à leurs intérêts, & leurs Dieux vengeurs des parjures se sont tournés perpétuellement contre ces perfides. Cette pierre jettée avec tant de cérémonie & d'imprécation contre les infracteurs, n'a point tombé sur eux.

L'Historien nous fournit une infinité de sortes de sermens tout-à-fait bizarres, chacun selon les rites de sa religion. Celui-ci des Romains est particulier. Homére nous en apprend un tout-à-fait burlesque. Ce Poëte n'y a pas pensé, car il jette sur le dos de ses Dieux tout ce qu'on peut imaginer de plus extravagant & de plus fou, & nous prouve en même tems qu'il n'est guéres sage. Il dit que ceux qui juroient un Traité de paix, souhaitoient aux infracteurs entr'autres peines celle de porter les cornes, & qu'on souhaitoit la même chose aux malfaiteurs, comme si c'étoit un grand mal que d'en porter, & qu'il fût besoin de souhait pour parvenir à ce grade. On y monte assez sans le désirer. Sans doute qu'Homére avoit oublié que tous les Dieux dont il parle, du moins ceux qui s'étoient mariés, y étoient parvenus avec plus ou moins d'éclat, selon que leurs femmes étoient de plus ou de moins bonne composition. Il nous fait voir Jupiter, le plus grand des Dieux, sous la parure d'un insigne scélerat, & tout ce qu'il fait souhaiter contre les parjures les plus déterminés & les plus grands vauriens pour la punition de leurs vices & de leurs crimes, Jupiter en est tout chargé. Il nous le donne sous le titre d'un franc cocu. Mais ce qu'il a de plus que les autres Dieux, c'est qu'il ne l'est pas moins avant qu'après le mariage, de sorte que voilà sa tête garnie de cornes en herbe & en gerbe : car le géant Eurymedon avoit couché avec Junon un peu avant son mariage, d'où naquit Prométhée. Elle n'eut garde d'en demeurer là, elle eut plusieurs autres galans, pour se venger de Jupiter, qui couroit trop au change à son gré. Il fut traité à la pareille & si exactement, qu'on seroit bien embarrassé de compter le nombre des bâtards faits de part & d'autre.

leurs penates, de leurs tombeaux, & que moi seul je sois exterminé, comme l'est maintenant cette pierre, & en même tems il jettoit la pierre.

Ces Traités subsistent encore, & se conservent sur des tables d'airain au Temple de Jupiter Capitolin dans les Archives des Ediles. Il n'est cependant pas étonnant que Philin ne les ait pas connus: de notre tems même il y avoit de vieux Romains & de vieux Carthaginois, qui, quoiqu'habiles dans les affaires de leur République, n'en avoient aucune connoissance. Mais qui ne sera surpris qu'il ait osé écrire tout le contraire de ce que l'on voit dans ces anciens monumens: qu'il y avoit entre les Romains & les Carthaginois un Traité; par lequel toute la Sicile étoit interdite à ceux-là, & à ceux-ci toute l'Italie; & que les Romains avoient violé le Traité & leur serment, lorsqu'ils avoient fait leur premiére descente en Sicile. Il parle de ce Traité comme s'il l'avoit vû de ses propres yeux, quoique jamais pareil Traité n'ait existé, & qu'il ne se trouve nulle part. Nous avions déja dit quelque chose de ces Traités dans notre Introduction: mais il falloit ici un détail plus exact, pour tirer d'erreur ceux à qui Philin en avoit imposé.

A regarder cependant la descente que les Romains firent dans la Sicile du côté de l'alliance qu'ils avoient faite avec les Mamertins, & du secours qu'ils avoient porté à ce peuple, malgré la perfidie avec laquelle il avoit surpris Messéne & Rhége, il ne seroit peut-être pas aisé de la justifier de tout reproche. Mais on ne peut dire sans une ignorance grossiére, que cette descente fût contre quelque Traité précédent.

Après la guerre de Sicile il se fit un quatriéme Traité, dont voici les conditions: *Que les Carthaginois sortiront de la Sicile, & de toutes les Isles qui sont entre la Sicile & l'Italie: que de part ni d'autre on ne fera aucune peine aux Alliés: que l'on ne commandera rien dans la domination les uns des autres, que l'on n'y bâtira point publiquement, qu'on n'y levera point de soldats; qu'on ne fera point d'alliance avec les Alliés de l'autre parti: que les Carthaginois paieront pendant dix ans deux mille deux cens talens, & cent d'abord après le Traité: que les Carthaginois rendront sans rançon tous les prisonniers qu'ils ont faits sur les Romains.*

La guerre d'Afrique finie, les Romains aiant fait un Decret pour déclarer la guerre aux Carthaginois, on ajouta ces deux conditions: *Que les Carthaginois vuideroient la Sardaigne, & qu'ils paieroient mille deux cens talens au-delà de la somme* marquée ci-dessus.

Enfin dans le dernier Traité, qui fut celui que l'on fit avec Asdrubal dans l'Espagne, on convint de ce nouvel article: *Que les Carthaginois ne feroient pas la guerre au-delà de l'Ebre.* Tels sont les Traités conclus entre les Romains & les Carthaginois jusqu'au tems d'Annibal, où l'on voit que les Romains pouvoient passer en Sicile sans violer leurs

ſermens. Mais il faut avouër qu'au tems où ils conclurent le Traité pour la Sardaigne, ils n'avoient ni cauſe ni prétexte plauſible de ſuſciter une ſeconde guerre aux Carthaginois. Il eſt de notoriété publique, que ce fut contre la foi des Traités que l'on força les Carthaginois, dans des circonſtances fâcheuſes, de ſortir de la Sardaigne, & de paier le tribut énorme dont nous avons parlé. En vain les Romains objectent que leurs Marchands furent maltraités en Afrique pendant la guerre des ſoldats mercénaires. Cette faute étoit pardonnée, depuis que les Romains aiant reçû des Carthaginois dans leurs ports, ils leur avoient remis par reconnoiſſance & ſans rançon tous les priſonniers Carthaginois qu'ils avoient chez eux.

CHAPITRE VI.

Lequel des deux peuples eſt cauſe de la ſeconde guerre Punique. Raiſons de part & d'autre. Utilité de l'Hiſtoire. Avantages d'une Hiſtoire univerſelle ſur une particuliére.

IL nous reſte à examiner ſur qui, des Romains ou des Carthaginois, l'on doit rejetter la guerre d'Annibal. Nous avons vû ce que diſoient ceux-ci pour ſe juſtifier. Voions maintenant, non pas ce que diſoient les Romains de ce tems-là, car ils étoient alors ſi outrés du ſac de Sagonte, qu'ils ne penſoient point aux raiſons qu'on leur prête aujourd'hui; mais ce que ceux de nos jours ne ceſſent de répéter. Ils diſent donc premiérement, que les Carthaginois avoient grand tort de ne faire nul cas des conventions faites avec Aſdrubal: qu'il n'en étoit pas de ce Traité-là comme de celui de Lutatius, où l'on avoit ajouté, *Qu'il ſeroit authentique & inviolable, ſi le peuple Romain le ratifioit;* au lieu qu'Aſdrubal avoit fait le ſien avec pleine autorité: que ce Traité portoit en termes exprès, *Que les Carthaginois ne paſſeroient pas à main armée au-delà de l'Ebre.* Il eſt vrai, comme l'aſſûrent les Romains, que dans le Traité fait au ſujet de la Sicile, il étoit porté: *Que les Alliés des deux Nations ſeroient en ſûreté chez l'une comme chez l'autre*, & que par ces *Alliés* on ne doit pas ſeulement entendre ceux qui l'étoient alors, comme le prétendent les Carthaginois. Car on auroit ajouté: *Que l'on ne feroit point d'autres Alliés que ceux que l'on avoit déja;* ou bien: *Que les Alliés que l'on feroit après le Traité, n'y étoient pas compris.* Puis donc que l'on ne s'eſt exprimé ni de l'une ni de l'autre façon; il eſt évident que les Alliés des deux Etats, ſoit préſens, ſoit à venir, devoient chez l'un & l'autre être en ſûreté. Cela eſt d'autant plus raiſonnable, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on dût conclure

clure un Traité, par lequel on s'ôtât la liberté de faire de nouveaux Alliés ou de nouveaux amis, quand même on en trouveroit à sa bienséance, ou de défendre ceux qu'on auroit pris de nouveau sous sa protection. On ne prétendoit donc rien autre chose de part & d'autre, sinon qu'à l'égard des Alliés présens il ne leur seroit fait aucun tort, & qu'il ne seroit permis en aucune maniére aux deux Etats de se faire des Alliés l'un chez l'autre: & par raport aux Alliés à venir: *Que l'on ne leveroit point de soldats; que l'on ne commanderoit rien dans les Provinces ni chez les Alliés les uns des autres, & que les Alliés des deux Etats seroient chez l'un & l'autre en sûreté.*

Raisons de part & d'autre.

Il est encore de la derniére évidence que longtems avant Annibal, Sagonte s'étoit mise sous la protection des Romains. Une raison incontestable, & dont les Carthaginois mêmes conviennent, c'est qu'une sédition s'étant excitée parmi les Sagontins, ce ne furent pas les Carthaginois, quoique voisins & maîtres de l'Espagne, qu'ils prirent pour arbitres, mais les Romains; & que ce fut aussi par leur entremise qu'ils remirent le bon ordre dans leur République. Concluons de toutes ces raisons, que si la destruction de Sagonte est la cause de la guerre, on doit reconnoître que c'est injustement & contre la foi des Traités faits, l'un avec Lutatius, & l'autre avec Asdrubal, que les Carthaginois prirent les armes; puisque le premier portoit que les Alliés des deux Nations seroient en sûreté chez l'un comme chez l'autre; & que le second défendoit de porter la guerre au-delà de l'Ebre. Mais s'il est vrai que les Carthaginois n'aient déclaré la guerre, que parce que chassés de la Sardaigne, ils avoient en même tems été chargés d'un nouveau tribut, & pour saisir l'occasion favorable de se venger de ceux qui dans un tems, où ils ne pouvoient résister, leur avoient fait cette insulte, il faut absolument tomber d'accord que la guerre que les Carthaginois firent aux Romains sous la conduite d'Annibal, étoit très-juste.

Utilité de l'Histoire.

Des gens peu judicieux diront peut-être, en lisant ceci, qu'il étoit assez inutile de s'étendre si fort sur ces sortes de choses. J'avouë que si l'homme, dans quelque circonstance que ce soit, pouvoit se suffire à lui-même, la connoissance des choses passées ne seroit peut-être que curieuse, & point du tout nécessaire. Mais il n'y a point de mortel qui puisse dire cela ni de lui-même, ni d'une République entiére. Quelque heureux & tranquille que soit le présent, la prudence ne permet pas qu'on se promette avec assûrance le même bonheur & la même tranquillité pour l'avenir. Il n'est donc pas seulement beau, il est encore nécessaire de sçavoir les choses qui se sont passées avant nous. Sans la connoissance de ce que d'autres ont fait, comment pourra-t-on dans les injustices qui nous seront faites à nous-mêmes ou à notre patrie, trouver des secours ou des Alliés? Si l'on veut acquerir ou entreprendre quelque chose de nouveau, comment gagnera-t-on des gens qui entrent dans nos projets, & qui nous aident à les exécuter? En cas que l'on soit con-

tent de l'état où l'on eſt, comment portera-t-on les autres à nous l'aſſûrer & à nous y conſerver? Ceux avec qui nous vivons s'accommodent preſque toujours au préſent. Ils ne parlent & n'agiſſent que comme des perſonnages de théatre; de ſorte que leurs vûës ſont difficiles à découvrir, & que la vérité eſt ſouvent cachée ſous d'épaiſſes ténébres. Il n'en eſt pas de même des actions paſſées. Elles nous font clairement connoître quelles ont été les diſpoſitions & les ſentimens de leurs auteurs. C'eſt par là que nous connoiſſons de qui nous devons eſpérer des faveurs, des bienfaits, du ſecours, & de qui nous devons craindre tout le contraire. Enfin c'eſt dans les choſes paſſées que nous prévoions qui aura compaſſion de nos malheurs, qui prendra part à notre indignation, qui ſera le vengeur des injuſtices que l'on nous a faites. Et qu'y a-t-il de plus utile, ſoit pour nous en particulier, ſoit pour la République en général? Ceux donc qui liſent ou qui écrivent l'Hiſtoire, ne doivent pas tant s'appliquer au récit des actions mêmes, qu'à ce qui s'eſt fait auparavant, en même tems & après. Otez de l'Hiſtoire les raiſons pour leſquelles tel événement eſt arrivé, les moiens que l'on a emploiés, le ſuccès dont il a été ſuivi, le reſte n'eſt plus qu'un exercice d'eſprit, dont le Lecteur ne pourra rien tirer pour ſon inſtruction. Tout ſe réduira à un plaiſir ſtérile que la lecture donnera d'abord, mais qui ne produira aucune utilité.

Avantages d'une Hiſtoire univerſelle ſur une particuliere.

Ceux qui s'imaginent qu'un ouvrage comme le mien, compoſé d'un grand nombre de gros Livres, coûtera trop à acheter & à lire, ne ſçavent apparemment pas combien il eſt plus aiſé d'acheter & de lire quarante Livres, qui apprennent par ordre & avec clarté ce qui s'eſt fait en Italie, en Sicile & en Afrique depuis Pyrrhus, où finit l'Hiſtoire de Timée, juſqu'à la priſe de Carthage, & ce qui s'eſt paſſé dans les autres parties du monde depuis la fuite de Cléoméne Roi de Sparte, juſqu'au combat donné entre les Romains & les Achéens à la pointe du Péloponéſe, que de lire & d'acheter les ouvrages qui ont été faits ſur chacun des événemens en particulier. Car ſans compter que ces ouvrages ſont en bien plus grand nombre que mes Livres, on n'y peut rien apprendre de certain. Les faits n'y ſont pas raportés avec les mêmes circonſtances. On n'y dit rien des choſes qui ſe ſont faites dans le même tems: cependant en les comparant enſemble, il eſt aſſez ordinaire d'en penſer d'une autre maniére que lorſqu'on les examine ſéparément. Une troiſiéme raiſon, c'eſt qu'il eſt impoſſible d'y toucher les choſes qui ſont les plus importantes. Nous l'avons déja dit, ce qu'il y a de plus néceſſaire dans l'Hiſtoire, ce ſont les choſes qui ont ſuivi les faits & celles qui ſe ſont paſſées en même tems, & plus encore les cauſes qui les ont précédés. C'eſt ainſi que nous ſçavons que la guerre de Philippe a donné occaſion à celle d'Antiochus, celle d'Annibal à celle de Philippe, & celle de Sicile à celle d'Annibal, & qu'entre ces guerres il y a eu grand nombre de divers événemens, qui tendoient tous à une même fin.

fin. Or l'on ne peut apprendre tout cela que dans une Histoire universelle; celle des guerres particuliéres, comme de Persée & de Philippe, nous laisse dans une parfaite ignorance de toutes ces choses; à moins qu'en lisant de simples descriptions de batailles, on ne croie voir l'économie & la conduite de toute une guerre. Or rien ne seroit plus mal fondé. Concluons donc qu'autant qu'il est plus avantageux de sçavoir que d'écouter, autant mon ouvrage l'emportera sur des Histoires particuliéres. Retournons à notre sujet.

CHAPITRE VII.

Guerre déclarée. Annibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne. Précautions qu'il prend avant que de se mettre en marche. Il s'avance vers les Pyrénées. Digression Géographique.

LEs Ambassadeurs Romains laissérent parler les Carthaginois sans leur rien répondre. Quand ils eurent fini, le plus ancien de l'Ambassade, montrant son sein aux Sénateurs, leur dit qu'il y avoit aporté pour eux la guerre ou la paix, qu'ils n'avoient qu'à choisir laquelle des deux ils vouloient qu'il en fît sortir. Celle des deux qu'il vous plaira, repliqua le Roi des Carthaginois. L'Ambassadeur aiant repris qu'il en jettoit la guerre, tout le Sénat répondit d'une voix qu'il l'acceptoit. Et aussi-tôt l'Assemblée se sépara.

Annibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne.

Annibal étoit alors à Carthagéne en quartier d'hiver. Il commença par renvoier les Espagnols dans leurs villes: son dessein étoit de se gagner par là leur amitié, & de se mériter leurs services pour la suite. Il marqua ensuite à son frére Asdrubal de quelle maniére il falloit qu'il s'y prît pour gouverner l'Espagne, & pour se mettre en garde contre les Romains, en cas que lui Annibal vînt à s'éloigner. Il prit après cela des mesures pour qu'il n'arrivât aucun trouble dans l'Afrique, faisant passer pour cela, par une conduite pleine de sagesse, des soldats d'Afrique en Espagne, & d'Espagne en Afrique, afin que cette communication des deux peuples serrât, pour ainsi dire, les liens d'une mutuelle fidélité. Ceux d'Espagne qui passérent en Afrique, furent les Thersites, les Mastiens, les Espagnols des montagnes & les Olcades; ce qui faisoit en tout douze cens chevaux, & treize mille huit cens cinquante fantassins. Il y fit aussi passer les Baleares, peuple ainsi apellé, aussi bien que leur Isle (a), parce qu'il se bat avec la fronde. La plûpart de

(a) *Peuple ainsi appellé, aussi bien que leur Isle, parce qu'il se bat avec la fronde.*] Ce que les Historiens nous apprennent des frondeurs des Isles Baleares, aujourd'hui Maiorque & Minorque.

de ces nations furent mises dans la Métagonie, les autres furent envoiées à Carthage. Il tira des Métagonitains quatre mille hommes de pied, qu'il fit aller à Carthage, pour y tenir lieu d'ôtages & de troupes auxiliaires.

Il laissa à Asdrubal son frére dans l'Espagne cinquante vaisseaux à cinq rangs, deux à quatre, & cinq à trois. Trente-deux des premiers, & les cinq derniers, avoient leur équipage. La cavalerie étoit composée de quatre cens cinquante Libyphéniciens & Africains, de trois cens Lorgites, de dix-huit cens tant Numides que Massyliens, Masséliens, Maciens & Mauritaniens, peuples qui habitent vers l'Ocean. Et l'infanterie consistoit en onze mille huit cens cinquante Africains, trois cens Liguriens & cinq cens Baleares. Il laissoit outre cela vingt & un éléphans. Je prie que l'on ne soit pas surpris de voir ici un détail plus exact de ce que fit Annibal en Espagne, que dans les Auteurs mêmes qui en ont écrit en particulier, & qu'on ne me mette pas pour cela au nom-

que, leur adresse à tirer de la fronde est digne d'admiration. Ce ne sont pas seulement les Historiens qui le confirment, mais une infinité d'Auteurs de l'antiquité. Les bons frondeurs ne s'amusoient pas toujours à jetter des pierres, dont la légéreté & la figure diminuoient beaucoup du mouvement: ils se servoient de bales de plomb, qu'ils tiroient avec une telle violence, qu'on auroit cru qu'elles partoient d'une catapulte. Ni les boucliers, ni les cuirasses, ni aucune arme défensive, n'étoient à l'épreuve d'un coup de ces bales lancées par une fronde: elles brisoient tout.

Végéce nous assûre dans son second Livre chap. 23. que les frondeurs tiroient au blanc de six cens pas avec une telle adresse, qu'ils manquoient rarement leur coup. Il s'en faut bien que les plus fortes arbalettes portent si loin, & nos fusils mêmes. J'ai vû en Roussillon un païsan tirer une bale de plomb de demie livre à plus de mille pas. Les pierres des Romains pesoient ordinairement une livre. Les bales de plomb que César fit fondre à son camp de Rufpine en Afrique, étoient fonduës sans doute pour jetter avec la fronde, quoiqu'il ne le dise pas. Les Poëtes se sont mêlés de nous parler de bales chassées par la fronde, entre autres Ovide. Pour celui-ci je laisse là, mais je ne passerai pas ce que dit Sénéque (a) le Philosophe: *Liquescit excussa glans funda, & attritu aëris, velut igne distillat.* Nos bouches à feu font-elles un semblable effet? Sénéque n'est cependant pas le seul Auteur qui nous apprend une telle merveille, car je me souviens fort bien d'en avoir lû de semblables ailleurs que dans ses écrits.

Strabon dans son Livre 3. remarque que si les Phéniciens ne se fussent pas rendus maîtres des Isles Baleares, les habitans de ces Isles ne se seroient jamais rendus si fameux à tirer de la fronde qu'ils le furent depuis: car Pline (b) prétend que les peuples de la Palestine sont les premiers qui se soient servis de cette arme de jet; & qu'ils étoient si exercés, qu'ils ne manquoient jamais le but. Il falloit que ces gens-là tirassent en maîtres, suivant ce que nous apprend l'Ecriture au Chap. 20. vers. 16. du Livre des Juges: car l'Auteur sacré parlant des habitans de Gabaa, dit qu'*ils étoient sept cens hommes très-vaillans, combattant de la gauche comme de la droite, & si adroits à jetter des pierres avec la fronde, qu'ils auroient pû fraper un cheveu, sans que la pierre qu'ils avoient jettée se fût tant soit peu détournée de part ou d'autre.* C'est apparemment une expression figurée, qui ne signifie qu'une adresse extraordinaire.

Les frondeurs étoient très-utiles dans une armée, lorsqu'il falloit combattre de loin & mêlés avec les autres. Cyrus, qui aimoit à joindre son ennemi pour en avoir plutôt raison, ne faisoit guéres de cas de ces sortes de gens-là, au rapport de Xenophon. Mais ne seroit-ce pas Xenophon lui-même, plutôt que Cyrus? Etant seuls, dit-il, tous les frondeurs du monde ramassés ensemble, ne pourroient jamais faire tête contre une petite troupe de gens armés & qui cherchent à les joindre. Je ne ferois guéres plus de cas de cent mille tirailleurs, qui font consister tout leur avantage dans leur feu. Si nos Généraux dans la derniére guerre de 1701. avoient traité les troupes des Alliés contre la France en vrais frondeurs, & que sans délibérer ils les eussent joints la baionette au bout du fusil, ils en auroient eu bientôt raison.

(a) *Senec. natur. quæst. 2. c. 56.*

(b) *Pline l. 7. c. 56.*

nombre de ceux qui s'étudient à farder leurs mensonges pour les rendre croiables. Je n'ai fait cette énumération que parce que je l'ai crûë très-authentique, l'aiant trouvée à Licinium écrite sur une table d'airain par ordre d'Annibal, pendant qu'il étoit dans l'Italie. Je ne pouvois suivre de meilleurs Mémoires.

Précautions qu'il prend avant que de se mettre en marche.

Annibal aiant ainsi pourvû à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne, n'attendit plus que l'arrivée des courriers que les Gaulois lui envoioient. Car il les avoit priés de l'informer de la fertilité du païs qui est au pied des Alpes & le long du Pô, quel étoit le nombre des habitans, si c'étoient des gens belliqueux, s'il leur restoit quelque indignation contre les Romains pour la guerre que ceux-ci leur avoient faite auparavant, & que nous avons raportée dans le Livre précédent, pour disposer le Lecteur à entendre ce que nous avions à dire dans la suite. Il comptoit beaucoup sur les Gaulois, & se promettoit de leur secours toutes sortes de succès. Pour cela il dépêcha avec soin à tous les petits Rois des Gaules, tant à ceux qui régnoient en deçà, qu'à ceux qui demeuroient dans les Alpes mêmes, jugeant bien qu'il ne pouvoit porter la guerre en Italie, qu'en surmontant toutes les difficultés qu'il y auroit à passer dans les païs dont nous venons de parler, & qu'en faisant entrer les Gaulois dans son entreprise. Enfin les courriers arrivérent, & lui apprirent quelles étoient les dispositions & l'attente des Gaulois, la hauteur extraordinaire des Alpes, la peine qu'il devoit s'attendre à essuier dans ce passage, quoiqu'absolument il ne fut pas impossible. Le Printems venu, Annibal fit sortir ses troupes des quartiers d'hiver. Les nouvelles qu'il reçut de Carthage sur ce qui s'y étoit fait en sa faveur, lui enflérent le courage, & sûr de la bonne volonté des Citoiens, il commença pour lors d'exhorter ouvertement les soldats à faire la guerre aux Romains. Il leur représenta de quelle maniére les Romains avoient demandé qu'on le leur livrât lui & tous les Officiers de l'armée. Il leur parla avec avantage de la fertilité du païs où ils alloient entrer, de la bonne volonté des Gaulois, & de l'alliance qu'ils devoient faire ensemble. Les troupes lui aiant marqué qu'elles étoient prêtes à le suivre par tout, il loua leur courage, leur annonça le jour du départ, & congédia l'assemblée.

Il s'avance vers les Pyrénées.

Tout cela s'étant fait pendant le quartier d'hiver, & tout étant reglé pour la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne, au jour marqué il se met en marche à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied & d'environ douze mille chevaux. Aiant passé l'Ebre, il fait passer sous le joug les Ibergétes, les Bargusiens, les Erénésiens, les Andosiens, c'est-à-dire les peuples qui habitent depuis l'Ebre jusqu'aux monts Pyrénées. Après s'être soumis tous ces peuples, & avoir pris quelques villes d'assaut avec beaucoup de rapidité, quoiqu'après bien de sanglans combats & avec perte, il laissa Annon au-deçà de l'Ebre pour y commander, & pour retenir aussi dans leur devoir les Bargusiens, dont il se dé-

défioit, principalement à cauſe de l'amitié qu'ils avoient pour les Romains.

Il détacha de ſon armée dix mille hommes de pied & mille chevaux, qu'il laiſſa à Annon, avec les bagages de ceux qui devoient marcher avec lui. Il renvoia un pareil nombre de ſoldats chacun dans leur patrie, premiérement pour s'y ménager l'amitié des peuples, & en ſecond lieu pour faire eſpérer & aux ſoldats qu'il gardoit, & à ceux qui reſtoient dans l'Eſpagne, qu'il leur ſeroit aiſé d'obtenir leur congé; motif puiſſant pour les porter à prendre les armes dans la ſuite, s'il arrivoit qu'il eût beſoin de leur ſecours. Son armée ſe trouvant alors déchargée de ſes bagages, & compoſée de cinquante mille hommes de pied & de neuf mille chevaux; il lui fait prendre ſa marche par les monts Pyrénées pour aller paſſer le Rhône. Cette armée n'étoit pas à la vérité extrémement nombreuſe, mais c'étoient de bons ſoldats, des troupes merveilleuſement exercées par les guerres continuelles qu'elles avoient faites en Eſpagne.

Digreſſion géographique. Mais de peur que par l'ignorance des lieux on n'ait de la peine à ſuivre le récit que je vais faire, il eſt à propos que je marque de quel endroit partit Annibal, par où il paſſa, & en quelle partie de l'Italie il arriva. Pour cela il ne faut pas ſe contenter de nommer par leurs noms les lieux, les fleuves & les villes, comme font quelques Hiſtoriens, qui s'imaginent que cela ſuffit pour donner une connoiſſance diſtincte des lieux. Quand il s'agit de lieux connus, je conviens que pour en renouveller le ſouvenir, c'eſt un grand ſecours que d'en voir les noms: mais quand il eſt queſtion de ceux qu'on ne connoît point du tout, il ne ſert pas plus de les nommer, que ſi l'on faiſoit entendre le ſon d'un inſtrument, ou tout autre choſe qui ne ſignifieroit rien. Car l'eſprit n'aiant pas ſur quoi s'appuier, & ne pouvant raporter ce qu'il entend à rien de connu, il ne lui reſte qu'une notion vague & confuſe. Il faudroit donc trouver une méthode par laquelle on conduiſit le Lecteur à la connoiſſance des choſes inconnuës, en les raportant à des idées ſolides & qui lui ſeroient familiéres.

La premiére, la plus étenduë & la plus univerſelle notion qu'on puiſſe donner, c'eſt celle par laquelle on conçoit, pour peu d'intelligence que l'on ait, la diviſion de cet Univers en quatre parties, & l'ordre qu'elles gardent entre elles, ſavoir l'Orient, le Couchant, le Midi & le Septentrion. Une autre notion, c'eſt celle par laquelle, plaçant par l'eſprit les différens endroits de la terre ſous quelqu'une de ces quatre parties, nous raportons les lieux qui nous ſont inconnus, à des idées communes & familiéres. Après avoir fait cela du monde en général, il n'y a plus qu'à partager de la même maniére la terre que nous connoiſſons. Celle-ci eſt partagée en trois parties. La premiére eſt l'Aſie, la ſeconde l'Afrique, la troiſiéme l'Europe. Ces trois parties ſe terminent au Tanaïs, au Nil & au détroit des Colonnes d'Hercule.

cule. L'Aſie contient tout le païs qui eſt entre le Nil & le Tanaïs, & ſa ſituation par raport à l'Univers eſt entre le Levant d'été & le Midi. L'Afrique eſt entre le Nil & les Colonnes d'Hercule, ſous cette partie de l'Univers qui eſt au Midi & au Couchant d'hiver juſqu'au Couchant équinoxial, qui tombe aux Colonnes d'Hercule. Ces deux parties conſidérées en général occupent le côté méridional de la mer Méditerranée, depuis l'Orient juſqu'au Couchant.

L'Europe, qui leur eſt oppoſée, s'étend vers le Septentrion, & occupe tout cet eſpace depuis l'Orient juſqu'au Couchant. Sa partie la plus conſidérable eſt au Septentrion entre le Tanaïs & Narbonne, laquelle au Couchant n'eſt pas fort éloignée de Marſeille, ni de ces embouchures du Rhône, par leſquelles ce fleuve ſe décharge dans la mer de Sardaigne. C'eſt autour de Narbonne juſqu'aux monts Pyrénées qu'habitent les Gaulois, depuis la Méditerranée juſqu'à l'Océan. Le reſte de l'Europe depuis ces montagnes juſqu'au Couchant & aux Colonnes d'Hercule, eſt borné partie par notre mer & partie par la mer extérieure. Cette partie qui eſt le long de la Méditerranée juſqu'aux Colonnes d'Hercule, c'eſt l'Eſpagne. Le côté qui eſt ſur la mer extérieure ou la grande mer, n'a point encore de nom commun, parce que ce n'eſt que depuis peu qu'on l'a découvert. Il eſt occupé par des nations barbares, qui ſont en grand nombre, & dont nous parlerons en particulier dans la ſuite. Or comme perſonne juſqu'à nos jours n'a pû diſtinguer clairement ſi l'Ethiopie, où l'Aſie & l'Afrique ſe joignent, & qui s'étend vers le Midi, eſt un continent ou eſt environnée de la mer : nous ne connoiſſons non plus rien de l'eſpace qui eſt entre le Tanaïs & Narbonne juſqu'au Septentrion. Peut-être que dans la ſuite à force de chercher nous en apprendrons quelque choſe. Mais tous ceux qui en parlent ou qui en écrivent, on peut hardiment aſſûrer qu'ils parlent & écrivent ſans ſavoir, & qu'ils ne nous débitent que des fables. Voilà ce que j'avois à dire pour rendre ma narration plus claire à ceux qui n'ont aucune connoiſſance des lieux : ils peuvent maintenant raporter ce qu'on leur dira aux différentes parties de la terre, en ſe réglant ſur celles de l'Univers en général. Car comme en regardant on a coûtume de tourner le viſage vers l'endroit qui nous eſt montré ; de même en liſant il faut ſe tranſporter en eſprit dans tous les lieux dont on nous parle. Mais il eſt tems de reprendre la ſuite de notre Hiſtoire.

CHAPITRE VIII.

Chemin qu'Annibal eut à faire pour passer de Carthage la neuve en Italie. Les Romains se disposent à porter la guerre en Afrique. Troubles que leur suscitent les Boiens. Annibal arrive au Rhône, & le passe.

LEs Carthaginois, dans le tems qu'Annibal partit, étoient maîtres de toutes ces Provinces d'Afrique qui sont sur la Méditerranée, depuis les Autels des Philéniens, qui sont le long de la grande Syrte, jusqu'aux Colonnes d'Hercule, ce qui fait une côte de plus de seize mille stades de longueur. Puis aiant passé le détroit, où sont les Colonnes d'Hercule, ils se soumirent toute l'Espagne jusqu'à ces rochers, où du côté de notre mer aboutissent les monts Pyrénées, qui divisent les Espagnols d'avec les Gaulois. Or de ces rochers aux Colonnes d'Hercule il y a environ huit mille stades. Car on en compte trois mille depuis les Colonnes jusqu'à Carthagéne ou la nouvelle Carthage, comme d'autres l'appellent : depuis cette ville jusqu'à l'Ebre, il y en a deux mille deux cens : depuis là jusqu'aux Marchés seize cens, & tout autant des Marchés au passage du Rhône. Car les Romains ont distingué cette route avec soin par des espaces de huit stades. Depuis le passage du Rhône en allant vers ses sources jusqu'à ce commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cens stades. Les hauteurs des Alpes, après lesquelles on se trouve dans les plaines d'Italie. qui sont le long du Pô, s'étendent encore à douze cens stades. Il falloit donc qu'Annibal traversât environ neuf mille stades pour venir de la nouvelle Carthage en Italie. Il avoit déja fait presque la moitié de ce chemin, mais ce qu'il lui en restoit à faire étoit le plus difficile.

Les Romains se disposent à porter la guerre en Afrique.

Il se préparoit à faire passer à son armée les détroits des monts Pyrénées, où il craignoit fort que les Gaulois ne l'arrêtassent ; lorsque les Romains apprirent des Ambassadeurs envoiés à Carthage ce qui s'y étoit dit & résolu, & qu'Annibal avoit passé l'Ebre avec une armée. Aussi-tôt l'on prit la résolution d'envoier en Espagne une armée sous le commandement de Publius Cornelius, & une autre en Afrique sous la conduite de Tibérius Sempronius. Pendant que ces deux Consuls levérent des troupes & firent les autres préparatifs, on se pressa de finir ce qui regardoit les Colonies, qu'on avoit auparavant destiné d'envoier dans la Gaule Cisalpine. On enferma les villes de murailles, & on donna ordre à ceux qui devoient y habiter, de s'y rendre dans l'espace

de

de trente jours. Ces Colonies étoient chacune de six mille personnes; une fut mise en-deçà du Pô, & fut appellée Plaisance, & l'autre au-de là du même fleuve, à laquelle on donna le nom de Crémone.

A peine ces Colonies furent-elles établies, que les Gaulois appellés Boiens, qui déja autrefois avoient cherché à rompre avec les Romains, sans avoir pû rien exécuter faute d'occasion, apprenant que les Carthaginois approchoient & se promettant beaucoup de leur secours, se détachérent des Romains, & leur abandonnérent les ôtages, qu'ils avoient donnés, après la derniére guerre. Ils entraînérent dans leur révolte les Insubriens, qu'un ancien ressentiment contre les Romains disposoit déja à une sedition, & tous ensemble ravagérent le païs que les Romains avoient partagé. Les fuiards furent poursuivis jusques à Mutine, autre Colonie des Romains. Mutine elle-même fut assiégée. Ils y investirent trois Romains distingués qui avoient été envoiés pour faire le partage des terres, savoir C. Lutatius, personnage Consulaire, & deux Préteurs. Ceux-ci demandérent d'être écoutés, & les Boiens leur donnérent audience; mais au sortir de la conférence, ils eurent la perfidie de s'en saisir, dans la pensée que par leur moien ils pourroient recouvrer leurs ôtages. Sur cette nouvelle Lucius Manlius, qui commandoit une armée dans le païs, se hâta d'aller au secours. Les Boiens le sentant proche, dressérent des embuscades dans une forêt, & dès que les Romains y furent entrés, ils fondirent dessus de tous les côtés, & tuérent une grande partie de l'armée Romaine. Le reste prit la fuite dès le commencement du combat. On se rallia à la vérité quand on eut gagné les hauteurs, mais de telle sorte; qu'à peine cela pouvoit-il passer pour une honnête retraite. Ces fuiards furent poursuivis par les Boiens, qui les investirent dans un bourg appellé Tanés. La nouvelle vient à Rome que la quatriéme armée étoit enfermée & assiégée par les Boiens: sur le champ on envoie à son secours les troupes qu'on avoit levées pour Publius, & on en donna le commandement à un Préteur. On ordonna ensuite à Publius de faire pour lui de nouvelles levées chez les Alliés. Telle étoit la situation des affaires dans les Gaules à l'arrivée d'Annibal, comme nous avions déja dit dans nos premiers Livres.

Troubles que leur suscitent les Boiens.

Au commencement du Printems les Consuls Romains aiant fait tous les préparatifs nécessaires à l'exécution de leurs desseins, se mirent en mer, Publius avec soixante vaisseaux pour aller en Espagne (*a*), & Tibérius Sempronius avec cent soixante vaisseaux longs à cinq rangs pour se

(a) *Publius avec soixante vaisseaux pour aller en Espagne, & Tibérius Sempronius avec cent soixante vaisseaux longs à cinq rangs pour aller en Afrique.*] La diversion des Romains en Espagne, & ensuite en Afrique, est célébre dans l'Histoire; mais elle ne l'est pas à beaucoup près tant que celle d'Agathocles contre les mêmes ennemis. Il n'y a pas de comparaison, & cependant l'on admire moins celle-ci que l'autre. Quelle en peut être la raison? Il y a pourtant beaucoup plus

se rendre en Afrique. Celui-ci s'y prit d'abord avec tant d'impétuosité, fit des préparatifs si formidables à Lilybée, assembla de tous côtés des troupes si nombreuses, qu'on eût dit qu'en débarquant il vouloit mettre

plus de grandeur d'ame, plus d'habileté & de hardiesse dans celle de ce dernier que dans celle des Romains.

Je répondrai à cela que la guerre d'Annibal a quelque chose de plus éclatant par raport à la Puissance que ce Général attaque, & à l'idée avantageuse que nous nous formons des Romains: au lieu qu'Agathocles n'étoit qu'un petit Roi de Syracuse, & cependant ce petit Roi réduit à l'extrémité & à sa seule ville capitale, assiégée par les Carthaginois, a le courage d'en sortir & de s'embarquer pour aller attaquer ses ennemis dans leur propre païs à la tête d'une petite armée, & oblige les Carthaginois d'abandonner la Sicile pour courir au plus pressé. Je demande si cette diversion du Roi de Syracuse n'est pas infiniment plus admirable que celle des Romains. Cependant celle de ces derniers n'est pas celle qui sauva Rome, qui délivra l'Italie, & qui obligea les Carthaginois de rappeller Annibal. Il paroît par cette premiére diversion que les Romains manquoient de bons Généraux. On s'en apperçoit assez par la mauvaise conduite & le peu de hardiesse de Tibérius, qui avoit assez de troupes pour faire un coup d'éclat en Afrique, comme fit Agathocles avec des forces & une flotte beaucoup moins redoutables, & sans aucune autre ressource: car si ce dernier eût été battu, il n'avoit plus alors rien à perdre.

Je m'étonne que cette diversion des Romains ait été réduite à rien. Polybe dit que Tibérius fut incessamment rappellé d'Afrique, lorsque le Sénat fut informé qu'Annibal étoit déja entré dans l'Italie. A l'égard de l'Espagne, les Carthaginois s'y étoient si bien précautionnés, qu'ils ne s'étonnérent point de la descente des Romains dans ce païs-là. Ils y avoient un grand nombre de places fortes & de bonnes alliances, de sorte qu'il fallut toute l'habileté d'un grand Capitaine pour réussir dans cette guerre, & un grand nombre de campagnes considérables pour s'y affermir si fortement, qu'on pût entreprendre sur l'Afrique par une diversion qui obligeât le Sénat de Carthage de rappeller Annibal. Mais cette diversion ne se fit que vers la fin de la guerre. Pendant tout ce tems-là les Carthaginois demeurérent en repos à la faveur de leurs armées navales. Dès qu'ils s'apperçûrent que les Romains avoient des desseins sur l'Afrique, par l'entreprise manquée de Tibérius, ou plutôt par son rappel, ils songérent à augmenter leurs forces navales, & à porter la guerre dans la Sicile & sur les côtes de l'Italie.

Les bonnes diversions sont celles qui se font dès le commencement de la guerre, & au moment qu'on s'apperçoit que l'ennemi entre dans notre païs. Celle qu'on tire d'un coffre fort ne sont pas moins efficaces. Telle fut celle de Conon dont j'ai déja parlé. Memnon proposa à Darius toutes les deux ensemble. Il avoit très-bien débuté en semant beaucoup d'argent parmi les Grecs, & par là la discorde, afin de faire un parti contre Alexandre. Il prétendoit joindre à cet or une bonne armée, qu'il étoit résolu de jetter dans la Macédoine, où il n'eût pas moins trouvé de gens avides de l'or des Perses, & capables de former un puissant parti. La ruine de Thébes, & l'oppression des Grecs, n'avoient que trop aigri les humeurs. C'étoit le plus sûr expédient que le Roi de Perse pût prendre pour se délivrer d'un ennemi aussi redoutable qu'Alexandre, qui étoit à la tête d'une armée aguerrie, bien disciplinée, & capable de tout oser & de tout entreprendre.

Agésilas ne se trouva jamais assez puissant pour les grands desseins. Il étoit cependant en état de gagner des batailles, quelque inférieur qu'il fût, & d'être toujours maître de la campagne; mais sa foiblesse le dispensoit de s'en assûrer par la prise des places fortes. Il n'eût sçû comment s'y prendre, outre que les Lacédémoniens n'entendoient rien dans cette sorte de guerre. Il faut une armée nombreuse pour résister contre les ennemis du dehors comme contre ceux du dedans, sans compter les chicanes qu'on peut rencontrer en son chemin, où le nombre fait beaucoup, & sur tout lorsqu'un habile homme s'en mêle. La réputation & la grande capacité de Memnon n'étoient pas moins connuës des Macédoniens qu'elles l'étoient des Perses: ç'en étoit assez pour inspirer à ceux-ci tout le courage & la confiance imaginable, & pour les changer en tout autres hommes. Il y parut au passage du Granique. Cela n'empêchoit pas que Memnon ne s'en défiât beaucoup; & qu'il ne fût presque assûré que toute leur valeur ne feroit que reboucher contre les phalanges Macédonienne & Gréque. Car lorsqu'on délibéra sur le parti qu'on avoit à prendre, quand Alexandre eût passé l'Hélespont, il fut d'avis qu'on brûlât & qu'on ruinât toutes les frontiéres, & qu'on ne fît qu'un desert de ce beau païs, afin que l'ennemi ne pût pas avancer faute de subsistance, & d'embarquer tout ce qu'on avoit de troupes d'élite pour les transporter dans la Macédoine. Toute la Gréce, jalouse de sa liberté, & mécontente depuis longtems, souffroit avec assez d'impatience la domination & l'orgueil des Macédoniens; elle se feroit d'autant plus aisément déclarée en faveur des Perses, que Memnon avoit chez elle de grandes intelligences par les grandes sommes qu'il y avoit fait passer. Il avoit déja fait des préparatifs extraordinaires, & dressé une grande flotte pour cette entreprise. De tous les partis que les Perses pûssent jamais prendre, celui-

tre le siége devant Carthage même. Publius rangeant la côte de Ligurie, arriva le cinquiéme jour dans le voisinage de Marseille, & aiant abordé à la premiére embouchure du Rhône, qu'on appelle l'embouchure de Marseille, il mit ses troupes à terre. Il apprit là qu'Annibal avoit passé les Pyrénées; mais il croioit ce Général encore bien éloigné, tant à cause des difficultés que les lieux lui devoient opposer, que du grand nombre des Gaulois au travers desquels il falloit qu'il marchât. Cependant Annibal, après avoir obtenu des Gaulois, partie par argent, partie par force, tout ce qu'il vouloit, arriva au Rhône avec son armée, aiant à sa droite la mer de Sardaigne. Sur la nouvelle que les ennemis étoient arrivés, Publius, soit que la célérité de cette marche lui parût incroiable, soit qu'il voulût s'instruire exactement de la vérité de la chose, envoia à la découverte trois cens cavaliers des plus braves, & y joignit, pour les guider & soutenir, les Gaulois qui servoient pour lors à la solde des Marseillois. Pendant ce tems-là il fit rafraîchir son armée, & il délibéroit avec les Tribuns quels postes on devoit occuper, & où il falloit donner bataille aux ennemis.

Annibal arrivé à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône, entreprit de le passer, parce que ce fleuve n'avoit là que la simple largeur de son lit. Pour cela il commença par se concilier l'amitié de tous ceux qui habitoient sur les bords, & acheta d'eux tous leurs canots & chaloupes, dont ils ont grand nombre, à cause de leur commerce par mer. Il acheta outre cela tout le bois qui étoit propre à construire encore de pareils bâtimens, & dont il fit en deux jours une quantité extraordinaire de bateaux, chacun s'efforçant de se mettre en état de n'avoir pas besoin de secours étranger pour passer le fleuve. Tout étoit déja préparé, lorsqu'un grand nombre de Barbares s'assembla sur l'autre bord

Annibal arrive au Rhône, & le passe.

lui là étoit le meilleur & le plus honorable. Memnon ne fut point écouté. Passer en Macédoine, une telle résolution n'étoit pas au goût de ces Satrapes efféminés: consentir à la ruine des plus belles Provinces de l'Asie, où ils commandoient en Rois, fort à leur aise & dans l'abondance, ce seroit se priver de tous ses biens & des honneurs qu'ils y reçoivent. Ils n'ont eu garde de se rendre à un tel avis, comme s'ils eussent été assûrés d'y commander toute leur vie en prenant un parti contraire. L'événement leur fit bientôt voir qu'ils s'étoient mépris: ceux qui commandoient dans les Provinces les plus éloignées s'en virent chassés, pour n'avoir pas écouté un conseil qui failoit le salut de tout un grand Empire, par l'incendie & le dégât de deux ou trois Provinces frontiéres, où Alexandre n'eût jamais pénétré; obligé qu'il eût été de courir au secours de ses propres Etats, qui devenoient le théatre de la guerre: tant Memnon avoit pris de justes mesures pour réussir dans son entreprise, & tant les résolutions sages & vigoureuses trouvent de puissantes oppositions dans les Cours des Princes où les sots & les lâches sont les maîtres, & cela arrive toujours, lorsque ceux qui gouvernent ressemblent à ceux qu'ils consultent: car rarement un sot s'adresse à un homme d'esprit, ferme & résolu. Athénes, Lacédémone & toutes les Puissances de la Gréce, se fussent tournées du côté des Perses, & eussent secoué le joug des Macédoniens, que Philippe leur avoit imposé, & qu'Alexandre qui lui succéda leur rendit encore moins supportable. Darius, pour s'être aveuglé sur des conseils qui tendoient à le sauver, y perdit la vie & l'Empire. Il avoit encore de grandes espérances de se tirer d'embarras s'il n'eût pas perdu Memnon, le seul capable de tenir tête à Alexandre, & de lui susciter des affaires dans son propre Roiaume. Ce grand homme mourut de maladie: sa mort laissa les Perses tout à découvert, & précipita leur chûte. *Tant il est vrai*, dit un sçavant homme, *qu'un homme de plus ou de moins influe quelquefois beaucoup sur le sort des plus vastes Empires.*

bord pour s'oppoſer au paſſage des Carthaginois. Annibal alors faiſant réflexion qu'il n'étoit pas poſſible d'agir par force contre une ſi grande multitude d'ennemis; & que cependant il ne pouvoit reſter là, ſans courir riſque d'être envelopé de tous les côtés, détacha à l'entrée de la troiſiéme nuit une partie de ſon armée ſous le commandement d'Annon fils du Roi Bomilcar, & lui donna pour guides quelques gens du païs. Ce détachement remonta le fleuve juſqu'à environ deux cens ſtades, où il trouva une petite Iſle qui partageoit la riviére en deux; on s'y logea, on y coupa du bois dans une forêt voiſine, & les uns façonnant les piéces néceſſaires, les autres les joignant enſemble, en peu de tems ils ſe firent autant qu'il falloit de radeaux pour paſſer le fleuve, & le paſſérent en effet ſans que perſonne s'y oppoſât. Ils s'emparérent enſuite d'un poſte avantageux, & y reſtérent tout ce jour-là pour ſe délaſſer & ſe diſpoſer à exécuter l'ordre qu'Annibal leur avoit donné.

Ce Général faiſoit auſſi de ſon côté tout ce qu'il pouvoit pour paſſer le reſte de l'armée. Mais rien ne l'embarraſſoit plus que ſes éléphans, qui étoient au nombre de trente-ſept. Cependant à la cinquiéme nuit ceux qui avoient traverſé les premiers s'étant avancés ſur l'autre bord vers les Barbares à la pointe du jour, alors Annibal, dont les ſoldats étoient prêts, diſpoſa tout pour le paſſage. Les peſamment armés devoient monter les plus grands bateaux, & l'infanterie légére les plus petits. Les plus grands étoient au-deſſus, & les plus petits au-deſſous; afin que ceux-là ſoutenant la violence du cours de l'eau, ceux-ci en euſſent moins à ſouffrir. On penſa encore à faire ſuivre les chevaux à la nage, & pour cela un homme ſur le derriére des bateaux en tenoit par la bride trois ou quatre de chaque côté. Par ce moïen dès le premier paſſage on en jetta un aſſez grand nombre ſur l'autre bord. A cet aſpect, les Barbares ſortent en foule & ſans ordre de leurs retranchemens, perſuadés qu'il leur ſeroit aiſé d'arrêter les Carthaginois à la deſcente. Cependant Annibal voit ſur l'autre bord une fumée s'élever, c'étoit le ſignal que devoient donner ceux qui étoient paſſés les prémiers, lorſqu'ils ſeroient près des ennemis. Il ordonne auſſi-tôt que l'on ſe mît ſur la riviére, donnant ordre à ceux qui étoient ſur les plus grands bateaux de ſe roidir tant qu'ils pourroient contre la rapidité du fleuve. On vit alors le ſpectacle du monde le plus effraiant & le plus capable d'inſpirer la terreur. Sur les bateaux les uns s'encourageoient mutuellement avec de grands cris, les autres luttoient pour ainſi dire contre la violence des flots. Les Carthaginois reſtés ſur le bord, animoient par des cris leurs compagnons; les Barbares ſur l'autre bord demandoient à combattre en faiſant des hurlemens affreux: en même tems les Carthaginois, qui étoient de l'autre côté du fleuve, fondant tout d'un coup ſur les Barbares, les uns mettent le feu au camp, les autres en plus grand nombre chargent ceux qui gardoient le paſſage. Les Barbares ſont effraiés, une partie court aux tentes pour arrêter l'incendie, le reſte ſe défend contre

l'ennemi. Annibal animé par le ſuccès, à meſure que ſes gens débarquoient, les range en bataille, les exhorte à bien faire, & les méne aux ennemis, qui épouvantés & déja mis en deſordre par un événement ſi imprévû, furent tout d'un coup enfoncés & obligés de prendre la fuite.

OBSERVATIONS

Sur le paſſage du Rhône.

§. I.

Difficulté de cette entrepriſe.

VOici un des plus beaux endroits & des plus intéreſſans de l'Hiſtoire de Polybe. Comme il étoit ſavant homme de guerre, on n'aura pas de peine à concevoir qu'il ſe ſoit plû à nous donner une deſcription exacte d'une entrepriſe auſſi célébre que celle-ci, & que ce ſoit l'endroit le plus achevé de ſon Hiſtoire.

Qu'Annibal ait traverſé un fleuve ſi large & ſi rapide, & qu'il ſe ſoit conduit avec toute la prudence, le courage & l'habileté d'un grand Capitaine, ce n'eſt pas ce qui me ſurprend. Je ne vois même rien de fort ſurprenant dans ſon entrepriſe, parce qu'elle n'eſt pas ſans exemple, & qu'il s'en trouve une infinité dans les Hiſtoriens de l'antiquité fort au-deſſus de celle du paſſage du Rhône, conduites avec un plus grand art, & beaucoup plus difficiles & plus dangereuſes, & même les Hiſtoriens modernes nous en fourniſſent de plus difficiles & de plus brillantes. Avant lui l'on avoit paſſé de plus grands fleuves, en préſence d'une armée qui s'y oppoſoit vigoureuſement par des ruſes toutes ſemblables, & pluſieurs ſiécles après lui l'on a vû des Guerriers fameux qui ont réuſſi dans de ſemblables deſſeins.

On ceſſe d'admirer cette action d'Annibal, lorſqu'on ſe repréſente tout ce qu'il fait après & les obſtacles qu'il doit rencontrer en ſon chemin : que s'il dit, dans la harangue faite à ſes ſoldats après le paſſage de ce grand fleuve, que le plus fort de ſon entrepriſe étoit fait, il parloit en Orateur; il ſentoit fort bien le contraire, & nous le ſentons auſſi. Que d'obſtacles à ſurmonter ne lui reſtent-ils pas encore? Quels ſont les ennemis qu'il va chercher? Il s'en faut bien qu'il les trouve ſemblables à ceux qu'il vient de vaincre au paſſage du Rhône.

Q'Alexandre ait traverſé l'Héleſpont, & percé l'Aſie d'un bout à l'autre, qu'il pouſſe juſqu'aux Indes, je ne vois rien là qui arrête longtems mon admiration. Ignoroit-il quels hommes étoient les Perſes? Heurter de droit front cette Puiſſance, c'eſt, le dirai-je, moins que rien; mais les Romains furent-ils jamais mépriſables? Les Carthaginois n'avoient-ils pas éprouvé par tant de défaites & tant de diſgraces dans la premiére guerre Punique, à quels hommes ils avoient affaire? Que voioient-ils dans la ſeconde? C'étoit le même peuple, devenu plus puiſſant par les conquêtes qu'il avoit faites ſur eux & ſur d'autres peuples.

Annibal dut en avoir l'imagination toute remplie. Il ne voioit que difficultés & qu'em-

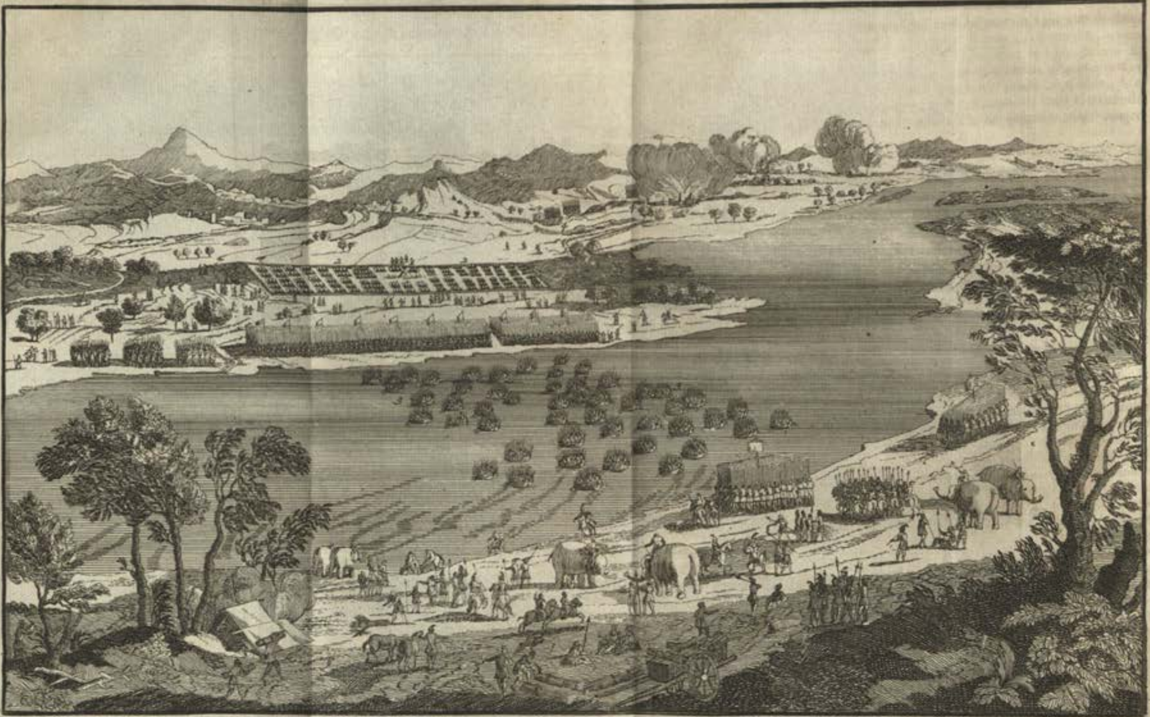
qu'embarras à surmonter dans un si grand dessein, tout à craindre, rien que de douteux & d'incertain; il les voioit peut-être avec les yeux d'un grand Capitaine, & cela joint à la haine qu'il conserva toute sa vie contre le nom Romain, son grand cœur & son habileté lui rendoient les choses moins effroiables Il sentoit bien la grandeur de son entreprise, & les épines qu'il y trouveroit; mais il ne la vit jamais impossible. Un esprit & un courage médiocre l'eût regardée sur ce pied, & peut-être l'eût-il traitée de folle & de chimérique dans celui qui se seroit avisé de la lui proposer pour venger de grandes injures.

Alexandre donna tout à ses amis avant que de passer en Asie, il ne se réserva que l'espérance. Croit-on que ce soit peu de chose dans un grand Capitaine ? C'étoit beaucoup, si l'on considére les ennemis qu'il a à combattre. Sans doute que sa portion étoit la plus grosse, & tout aussi assûrée que ce qu'il venoit de donner; mais dans Annibal cette espérance dans l'opinion de ceux qui le virent marcher à une entreprise si surprenante, parut très-mal fondée par raport à ses ennemis, & aux obstacles infinis qu'il trouveroit dans ses marches. Il falloit avoir affaire à des hommes qui lui feroient éprouver tout ce que la guerre a de plus triste & de plus redoutable. On peut dire un projet desavantageux, lorsqu'il est difficile, qu'il apporte du préjudice, & qu'il nous cause une ruine totale, au cas que le succès ne réponde pas à nos espérances, & par conséquent on ne sait comment appeller utile une entreprise, où les pertes paroissent être certaines dans l'opinion de la plûpart de ceux qui ne pouvoient pénétrer dans les vûës de ce grand Capitaine, & les espérances très-douteuses chez ceux qui connoissent parfaitement la grandeur & le courage de ce Général tout extraordinaire.

Il comptoit sur la haine & l'aversion que les Gaulois avoient pour les Romains, & sur la défection générale de ces peuples, qui lui promirent de se déclarer en sa faveur: ce qui étoit fort incertain. Il falloit une victoire avant qu'ils prissent ce parti, autre sujet d'incertitude. Je panche fort à croire que ce grand homme n'eut jamais d'autre espérance que celle qu'il avoit dans son habileté, car rien n'éleve davantage le cœur & ne nous porte plus aux grandes actions. Ajoutons à cela la nécessité de vaincre, qui nous fait vaincre effectivement: car c'est par cette nécessité que le soldat brave & aguerri se change en soldat intrépide, & souvent même en desespéré; & lorsque ces choses sont jointes à l'art, je ne vois pas que les seuls motifs de gloire & de liberté qui remuoient le cœur des Romains, tout pleins de valeur, pûssent emporter la balance sur les troupes Carthaginoises. Tout ce que je viens de dire, la corruption de la discipline militaire qui s'étoit introduite dans les armées Romaines, & le manque d'Officiers capables de les commander, n'aidérent pas peu à affermir Annibal dans l'exécution d'un si grand dessein. Il traverse toute l'Espagne, les Pyrénées, & rien ne l'arrête jusques sur les bords du Rhône, où il ne trouve que de foibles obstacles par son admirable conduite. Il se jette de là dans les montagnes les plus affreuses des Alpes, il s'y ouvre une marche au milieu de mille dangers, où presque les deux tiers de son armée périssent bien moins dans les combats qu'il fallut donner, que par la misére, pour s'être mis en marche dans une saison où ces montagnes sont absolument impratiquables : & bien qu'il arrive en Italie aussi débiffé qu'un Général qui vient de perdre une grande bataille, après tant de disgraces ce Héros ose attaquer une Puissance aussi formidable que Rome avec une armée d'environ seize mille hommes, cela semble presque incroiable, si l'Histoire ne nous fournissoit des événemens tout aussi extraordinaires, & même plus surprenans.

La marche de Dion contre Denys Roi de Syracuse est-elle moins digne de notre admiration ? C'est Diodore (*a*) qui la raporte dans M. Dacier, „ Qui auroit jamais „ cru,

(*a*) *Diod. l.* 16.



PASSAGE DU RHONE.

„ cru, dit-il, qu'un homme avec deux vaisseaux de charge fût venu à bout d'un Prin-
„ ce qui avoit quatre cens navires de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille
„ chevaux, une aussi grosse provision d'armes, de bled & de richesses qu'il en falloit
„ pour entretenir largement, & pour soudoier des troupes si nombreuses, qui outre
„ cela habitoit la plus grande partie des villes de la Gréce, & avoit des ports, des ar-
„ senaux & des citadelles imprenables, qui de plus étoit fortifié par un grand nombre
„ d'Alliés très-puissans? La cause des grands succès de Dion fut premiérement sa ma-
„ gnanimité & son courage, & l'affection de ceux à qui il devoit procurer la liberté.
„ Mais la principale cause, ce fut la lâcheté du Tyran, & la haine que les sujets a-
„ voient pour lui: car toutes ces choses concourant dans le même tems, menérent
„ contre toute apparence à une heureuse fin ces grandes actions, qu'on a de la peine à
„ croire.

Appliquons à Annibal ce que dit Diodore de Dion: on l'eût encore pû dire de Timoleon dans un cas presque semblable. Qu'un homme comme le Carthaginois ait traversé toute l'Espagne, les Pyrénées, un grand fleuve, sur les bords duquel il trouve une armée pour le défendre: qu'il se jette en plein hiver dans les Alpes, alors impratiquables, qu'il les passe avec des travaux infinis à la tête de plus de cinquante mille hommes d'infanterie, dix mille chevaux, & qu'il se voie réduit, après les avoir traversés, à huit mille hommes d'infanterie Espagnole, douze mille Africains & six mille chevaux, & que cet homme réduit presque à rien ose entrer dans l'Italie, & attaquer une Puissance aussi redoutable que Rome, on a de la peine à le concevoir, & beaucoup moins ce que fit Dion contre Denys.

§. II.

Dispositifs d'Annibal pour le passage du Rhône. Ruse de ce Général. Disposition des Gaulois dans la défense de cette riviére. Celle du Général des Carthaginois. Quelques exemples paralléles. Passage de l'Hydaspe, du Rhin & de la Dune.

Annibal n'ignoroit pas l'amitié & l'alliance qui étoit entre les Romains & ceux de Marseille, dont le païs s'étendoit fort avant le long du Rhône. Il ne douta point qu'ils ne se portassent sur le bord de ce fleuve pour en défendre le passage, que Publius qui étoit en mer avec une armée navale, ne vînt à leur secours. Il falloit prévenir les Romains, & passer avant cette jonction, qui eût infailliblement renversé tout son projet & ses espérances. Car de remonter le fleuve plus haut & hors des terres des Marseillois, il n'y avoit aucune apparence de réussir; outre qu'il se fût engagé dans un païs très-difficile, couvert de défilés & de chicanes sans nombre, peu connu, & où le fleuve se trouve très-resserré & bordé de hautes montagnes, les rives des deux côtés escarpées, & par conséquent fort aisées à défendre, & des peuples avec lesquels Annibal n'avoit contracté aucune alliance, comme il avoit fait avec ceux du Languedoc & du Roussillon.

Il vit bien qu'il n'avoit d'autre endroit pour son passage que celui qu'il prit entre Avignon & la riviére de Sorgues. L'entreprise étoit difficile & dangereuse; mais lorsqu'on en voit la nécessité, & que l'on n'a rien de mieux à faire, on doit fermer les yeux sur les obstacles quels qu'ils puissent être. Le tems pressoit extraordinairement. Il n'avoit pas assez de bateaux pour embarquer un grand nombre de troupes, tel qu'il le faut pour soutenir un assez long-tems contre l'ennemi après avoir débarqué, & donner le tems aux bateaux de faire un second voiage. Il en fait fabriquer autant qu'il peut par les soldats de son armée. S'il n'eût eu que cette seule ressource, il échouoit infailliblement

ment dans son entreprise. J'ai de la peine à me persuader que le nombre de ces bateaux fût aussi grand qu'il le paroît dans Polybe, cet ouvrage exigeoit trop de tems, & ces arbres qu'il fit creuser, comme les Indiens font leurs canots, me paroissent un peu chimériques pour bien de raisons. J'aime mieux croire, avec Tite-Live, qu'il joignit des radeaux aux bateaux qu'il tira des gens du païs. Ce qui fortifie ma conjecture; c'est qu'on voit qu'Annon, qui passe secrétement à quatre lieues au-dessus du fleuve, se servit de radeaux. Est-ce que cette pensée ne seroit pas venue à l'esprit d'Annibal? Il lui falloit fort peu de tems pour les construire; outre que ces sortes de machines sont plus simples & plus propres à porter un corps considérable de troupes, avec cet avantage, qu'elles peuvent s'y ranger en bataille, & débarquer en bon ordre: ce qui n'arrive pas dans les bateaux, où les soldats se trouvent en confusion, & débarquent de même.

Annibal, toujours juste dans ses desseins, & toujours inépuisable en ressources, ne se contenta pas des moiens qu'il eut en main pour réussir dans une entreprise si délicate; il voioit trop bien que cela ne suffisoit pas contre les troupes qui bordoient le fleuve de l'autre côté; il pensa à joindre la ruse à la force: car qui peut entreprendre deux choses à la fois, ne doit pas s'arrêter à une seule. Ce grand Capitaine détache Annon avec un grand corps de troupes, auquel il ordonne de longer le fleuve en remontant, & de s'arrêter à quatre lieues au-dessus de son camp, où il jugea bien que l'ennemi ne se feroit guéres précautionné.

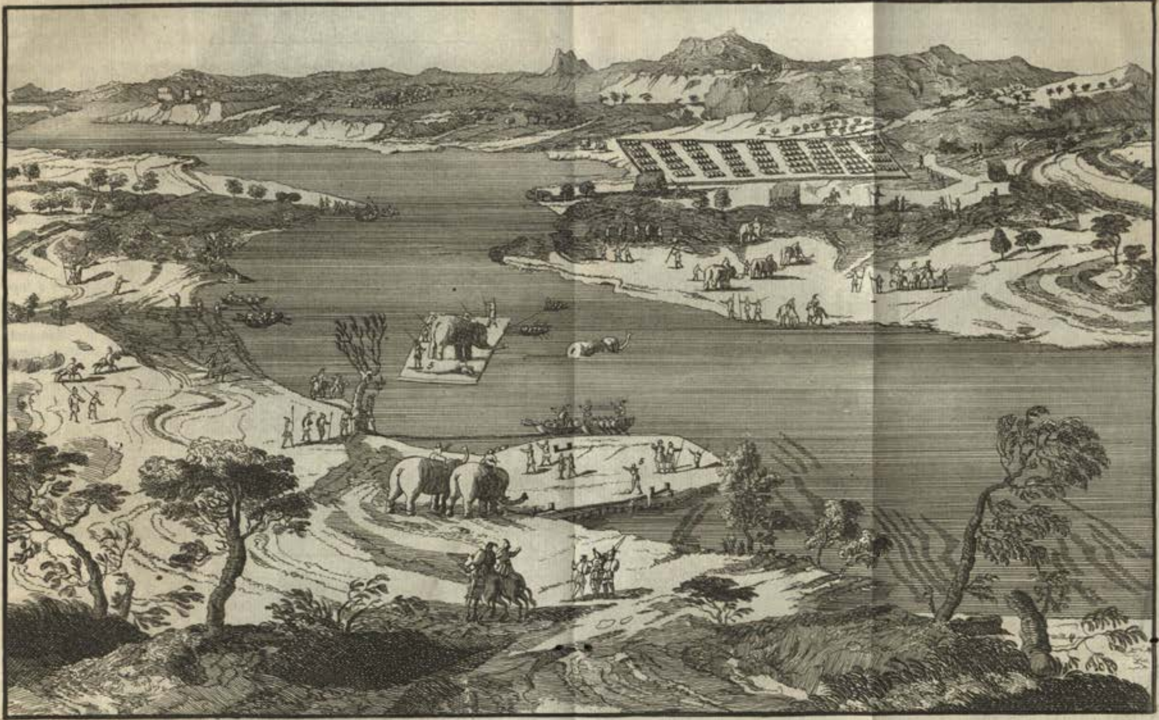
Annon force une marche nocturne pour n'être pas découvert, & arrivé à l'endroit où il s'étoit résolu de passer, il ne trouve personne pour lui disputer le passage. Il paroît, par ce que dit l'Auteur, que ce grand détachement de l'armée Carthaginoise s'arrêta entre Roquemaure & le pont Saint-Esprit.

Annibal averti par les signaux concertés, qu'Annon étoit de l'autre côté du fleuve, & fort près du camp des Gaulois (2), qui bordoient en bataille le bord du fleuve, rangés selon leur méthode ordinaire, se hâta de faire embarquer ses troupes, & le traversa dans un très-grand ordre, les bateaux (3) près-à-près les uns des autres pour débarquer en plus grand nombre, & non à la file. Les Gaulois furent effraiés de voir la fumée de l'embrasement & les Carthaginois (4) de l'autre côté tout prêts à fondre sur leurs derriéres, & un nombre infini de bateaux & de nacelles qui s'approchent d'eux; que faire dans un état de surprise, & l'ennemi sur les bras? Rien: lorsque ceux qui commandent sont fort mal habiles, sans expérience, sans prévoiance, & si peu capables d'une bonne résolution. On s'en apperçut par leur conduite, car leurs troupes ne firent qu'une foible & courte résistance comme par maniére d'acquit, & puis s'en allérent.

Je ne vois pas comment Annibal, qui n'avoit point de tems à perdre, a pû faire construire en deux jours un si grand nombre de bateaux & de nacelles, outre ceux qu'il avoit tirés des gens du païs. Cela me fait un peu soupçonner le narré de Polybe. J'aime mieux croire qu'il se servit de radeaux, comme en effet il en fit faire pour le passage de ses éléphans (5). Polybe explique la maniére dont on leur fit passer le fleuve, qui me paroît digne de la curiosité des Lecteurs.

On voit de tems en tems quelques exemples dans les Historiens anciens & modernes de Généraux qui ont emploié les radeaux dans le passage des grandes riviéres de vive force; mais on voit un beaucoup plus grand nombre de passages où il y a beaucoup moins d'art, plus de difficultés, & beaucoup moins de certitude du succès. Si ceux qui les défendent n'ignoroient pas absolument leurs avantages, pour peu qu'ils fussent en forces, & qu'ils prissent de précautions, on ne peut s'imaginer comment ceux qui

entre-



PASSAGE DES ELEPHANS D'ANNIBAL SUR DES RADEAUX.

entreprennent de passer pourroient y réussir; cependant ils réussissent presque toujours, & sans trouver le moindre obstacle.

César ne nous fournit pas beaucoup de passages de riviéres considérables, si ce n'est celui de la Tamise. Il les traversa presque toutes à la faveur des machines, à l'abri desquelles il dressoit son pont, comme nous établissons les nôtres sous la protection d'une nombreuse artillerie. Cette ruse d'Annibal a été emploïée avant & après lui, & jusqu'à nous, par une infinité de grands Capitaines, & même par des Généraux médiocres contre d'autres plus médiocres qu'eux; & plus l'on remonte dans les siécles les plus reculés, & plus la ruse augmente notre admiration, lorsque l'on y trouve plus ou moins d'obstacles & de difficultés.

Le passage de l'Allier par César est fin & rusé, & à peu près semblable à celui du Rhône à l'égard du stratagéme, dans lequel Vercingentorix donna. Le passage de la Seine par Labiénus est encore plus profond qu'aucun autre de l'antiquité, quoique l'artifice soit dans le même esprit que celui du Rhône. Descendons jusqu'à notre tems, nous trouverons de semblables entreprises fondées sur les mêmes artifices en très-grand nombre, & les Généraux qui s'y laissent prendre tout aussi nouveaux que les premiers qui y furent pris.

Le Prince Eugéne de Savoie traversa l'Adigé en 1701. par une ruse semblable à celle d'Annibal. Ç'auroit dû être une bonne leçon à M. de Saint-Fremont, qui se laissa surprendre, d'être une autre fois un peu plus sur ses gardes. Point du tout: cinq ans après le Prince Eugéne passe encore la même riviére, & emploie le même stratagéme contre le même de Saint-Fremont, au confluent de cette riviére dans la mer, qui est extraordinairement large en cet endroit. Il est vrai que l'Officier Général François avoit écrit à la Cour que les ennemis ne trouveroient nul obstacle sur cette riviére, & ce fut peut-être à dessein d'élever un trophée à sa prévoiance qu'il crut devoir leur laisser le passage libre & sans nul obstacle; ce qui fit qu'il ne jugea pas à propos de s'y transporter en personne, ni d'y envoier le moindre secours.

Le passage du Rhin en 1702. par le Maréchal de Villars, est presque une copie de celui du Rhône, & fait aussi peu d'honneur au Prince Louis de Bade qu'il illustre le Général François. Voilà bien des exemples, dira-t-on: nullement, puisque l'Histoire en est toute remplie. Le plus recommandable, & celui qui frappe le plus, est le passage de l'Hydaspe par Alexandre le Grand. Je le regarde comme l'original de celui du Rhône. Chacun sait combien Annibal estimoit Alexandre. Ne se seroit-il pas servi de ses lumiéres à l'égard de son passage? Je ne l'assûrerai pas. Quoiqu'il en soit, je suis d'avis de copier tout le passage (*a*), qui me paroît digne de la curiosité des gens du métier.

„ Ce grand Capitaine voiant qu'il lui étoit impossible de passer l'Hydaspe à la „ vûe de l'ennemi, à cause de la multitude de ses éléphans, qui étonnoient même „ les chevaux de leurs cris & de leur présence, résolut de dérober son passage, & „ s'y gouverna de la sorte. Il fit tenter la nuit divers lieux par sa cavalerie, & jetter „ divers cris comme s'il eût eu envie de passer. Tout étant prêt pour cet effet, Porus „ y accouroit tout aussi-tôt avec ses éléphans; mais Alexandre demeuroit en bataille „ sur le bord. Comme cela fut arrivé plusieurs fois, & que Porus vit que ce n'étoit „ qu'un bruit & de vaines menaces, il ne s'ébranla plus pour cela, & se contenta d'en- „ voier des coureurs par tout le rivage. Après qu'Alexandre se fût ôté l'appréhension „ de l'avoir sur les bras avec toute son armée dans un passage de nuit, il fit ce dessein. „ Il y avoit à quatre ou cinq lieues du lieu où il étoit un rocher, autour duquel le „ fleuve

(a) *Arrian. liv. v.*

„ fleuve se recourboit, & vis-à-vis une Isle deserte, l'un & l'autre couverts de bois „ partant très-propre à former une entreprise. Il résolut de passer en cet endroit, après „ avoir disposé auparavant le long du rivage des corps-de-garde de distance en distan-„ ce d'où l'on pouvoit se voir & s'entendre, & il faisoit jetter des cris toutes les „ nuits & allumer des feux. Ensuite il fit préparer publiquement tout ce qui étoit „ nécessaire pour faire croire qu'il vouloit passer vis-à-vis son camp. Il y laissa un „ corps de troupes, avec défense de passer qu'il ne vît Porus décampé, soit pour se „ retirer, ou pour le venir combattre: car s'il vient contre moi, dit-il, avec une „ partie de ses troupes, & qu'il laisse l'autre dans son camp avec ses éléphans, vous „ y demeurerez; mais s'ils partent vous partirez aussi, quand une partie de l'armée de-„ meureroit. Car il n'y a rien à craindre pour le passage que les éléphans, à cau-„ se de la cavalerie. Voilà l'ordre qu'il laissa à Craterus, qui commandoit ce corps. „ Or entre l'Isle & le camp il avoit mis Méleagre, Attalus & Gorgias avec la cava-„ lerie & l'infanterie soudoiées, & leur avoit commandé de passer par troupes lorsqu'ils „ le verroient attaché au combat. Après avoir donné ces ordres, il prit sa compagnie „ Roiale avec les régimens de cavalerie d'Ephestion, de Perdicas, de Demetrius, ceux „ de la Bactriane & de la Sogdiane; les Scythes & les Dahes, qui sont des archers à „ cheval, & pour l'infanterie les Argyraspides avec les phalanges de Clite & de Cœ-„ nus, les Archers & les Agriens, & s'éloignant du bord pour n'être pas apperçu, „ tira la nuit vers l'Isle où il avoit résolu de passer. Cependant on y emplissoit „ secrétement les peaux qu'on y avoit amassées, & on les cousoit avec soin. On „ y rassembloit aussi les bateaux qu'on y avoit portés par piéces sur des chariots, „ & principalement les galéres à trente rames, la forêt empêchant qu'on n'aperçût „ rien de ce qui s'y passoit. Mais ce qui servit encore plus à couvrir l'entreprise, „ fut un orage effroiable qui dura toute la nuit, dont le bruit empêchoit qu'on n'ouît „ celui des troupes, & le tumulte qui se fait dans l'exécution des ordres. Sur le point „ du jour l'orage étant appaisé, toute l'armée passa vis-à-vis de l'Isle sans être apperçûë „ des ennemis. La cavalerie étoit sur les peaux, & l'infanterie sur les navires; les Ar-„ gyraspides passérent sur les galéres à trente rames, une partie avec Alexandre, & „ l'autre séparément.

Le passage de l'Hydaspe, comme celui du Rhône, sont très-remarquables, tous les deux d'une conduite admirable & d'un détail surprenant. Alexandre, & Annibal, se fussent exposés à une défaite inévitable, s'ils ne se fussent bornés qu'à une attaque ouverte & de vive force. Quelquefois la ruse nous dispense d'y joindre l'autre, & c'est toujours ou presque toujours celle dont Alexandre se servit au passage de l'Hydaspe. Porus manqua moins de prévoiance & de conduite que les Gaulois. Rien n'empêchoit ceux-ci de faire battre l'estrade le long du fleuve, ou d'y poster des petites gardes qui se communiquassent & s'entravertîssent de l'une à l'autre par des signaux concertés, particuliérement aux endroits où il y avoit le plus à craindre: ce qui suffit à l'égard des grands fleuves, où l'enne ni ne sçauroit passer sans grand appareil, & sans qu'on ait le tems d'en être averti. Cette faute des Gaulois est une preuve de la malhabileté de leurs Généraux. Il ne faut pas s'étonner s'ils furent surpris. Ces sortes de surprises sont d'autant plus dangereuses, qu'on croit le mal plus grand qu'il n'est en effet, & l'on se retire lorsqu'on se trouve en état de repousser l'ennemi, comme cèla arriva au passage de l'Escaut en 1708. car ceux qui les premiers se rendirent maîtres du pont, n'étoient pas capables de résister contre une compagnie de grenadiers. Tout ce que les Gaulois pouvoient faire dans une chose si imprévûë, étoit de détacher un corps de troupes qui eussent été à la rencontre d'Annon, pendant que le reste de l'armée eût disputé le passage du Rhône à Annibal.

Polybe

Polybe ne nous dit pas si les Gaulois avoient de la cavalerie. Il sembleroit qu'ils en manquoient, & c'est dans ces sortes d'actions qu'elle me paroît la plus nécessaire. Cependant le soin qu'Annibal marque de faire passer la sienne, me persuaderoit presque qu'il y en avoit dans cette armée. La maniére dont celle des Carthaginois traversa le fleuve, me paroît bien imaginée. Tite-Live, qui ne fait que copier notre Auteur en bien des endroits de son Histoire, l'explique un peu moins clairement, quoiqu'il le fasse assez entendre.

Bien des gens prétendent que la maniére dont Annibal s'y prit pour faire passer les chevaux de sa cavalerie, ne se trouve nulle part dans l'Histoire, & que si Polybe & Tite-Live ne nous l'avoient apprise, elle seroit encore inconnuë. Ces gens-là se trompent beaucoup. L'exemple que Plutarque nous fournit dans la Vie de Timoleon, est bien autrement remarquable. Il dit que les Corinthiens étant arrivés à Rhége, & ne pouvant passer le détroit pour aller en Sicile au secours de Timoleon à cause des vaisseaux des Carthaginois qui croisoient sur ce parage, apprirent que la flotte avoit fait voile du côté de Syracuse; ils ne perdirent pas un moment, „ & se jettent promte-
„ ment, dit-il, dans les premiéres barques de pécheurs qu'ils rencontrent par hazard,
„ & passent en Sicile avec tant de sûreté par une si grande bonace, qu'ils menérent
„ leurs chevaux par la bride toujours nageant à côté de leurs bateaux.

Je trouve un exemple d'une pareille invention dans le passage du Rhin par M. le Duc de Longueville en 1639. Le Vassor le raporte dans son Histoire de Louis XIII. Il ne le croit pas inférieur, au jugement même de plusieurs Auteurs, dit-il, au fameux passage du Rhin que César a si soigneusement décrit dans ses Commentaires. Se moque-t-il? Ce sentiment est absurde: ce passage n'a nul raport avec l'autre. Il le donne comme quelque chose de merveilleux & de fort hardi. Rien de tout cela: à moins qu'on ne veuille le prendre dans la façon dont on fit passer les chevaux de la cavalerie, ce qui seroit ridicule. Venons à l'exemple que j'ai promis.

Le Duc de Longueville qui vouloit passer le Rhin dans un cas, où la nécessité ne pouvoit être plus grande, envoie des espions pour savoir si l'armée Bavaroise étoit retirée. Assûré de ce côté-là, il ordonna que les troupes se rendissent le 28. Décembre aux environs de Bacarra & d'Obervezel. Le 25. du même mois le Comte de Guébriand alla reconnoître les lieux les plus propres à passer la riviére. Le Lieutenant d'artillerie avoit préparé des barques. Le Duc de Longueville arriva vers la nuit à Bacarra. Le Comte de Guébriand commanda au Capitaine des bateaux de partir avec ses batteliers. Ils firent monter les petites barques au-dessus de Lorik. A deux heures après minuit le Comte de Guébriand fit passer Roqueserviéres avec cent quarante mousquetaires & soixante piquiers, gens choisis. Dès qu'ils eurent mis pied à terre sur l'autre bord, Roqueserviéres les mit en bataille. Après que le Comte de Guébriand eut fait passer la plus grande partie des quatre régimens, il passa lui-même, attaqua Lorik, & le prit. Le lendemain il passa la cavalerie. Comme il étoit impossible de passer les chevaux dans des barques aussi petites que les nôtres, le Colonel Roze essaia une nouvelle maniére, qu'il avoit vû pratiquer à un Officier nommé Koulhaste. Un cavalier descend dans une barque, fait entrer son cheval dans l'eau, le conduit par la bride, & le cheval passe à la nage: on en mena trois ensuite dans la même barque, & la chose paroît si facile que tous les autres suivent l'exemple. Après cet heureux essai toutes les barques furent emploiées à la fois pendant huit jours & huit nuits. Le reste de la cavalerie arriva en bon ordre au-delà du Rhin.

Cette nouvelle maniére de faire passer les chevaux est, comme l'on voit, fort ancienne & fort sûre à l'égard des riviéres extraordinairement larges & dangereuses; mais la question est de savoir si le passage des chevaux des Corinthiens de Rhége en Sicile

n'est pas une fable. Je suis persuadé que non, quoique le trajet soit de près de deux lieues : les chevaux nagent très-longtems, lorsque ceux qui sont dans les bateaux les soutiennent par la bride d'une main, & leur relévent la tête de l'autre en se baissant sur le bord du bateau. C'est ce que j'ai vû pratiquer en 1708. à un régiment de dragons des troupes de Hollande, qui fit passer à tous ses chevaux le bras de mer qui sépare la ville de l'Ecluse de l'Isle de Cadsant, dont nous nous étions rendus les maîtres. Je me rendis dans cette ville pour aller prendre les ôtages, & mon cheval passa de la même sorte que les autres.

OBSERVATIONS

Sur le passage des grandes Riviéres.

§. I.

Avantages de ceux qui défendent les passages des grandes riviéres. Depuis les Anciens il n'y a point eu de plus habile traverseur de riviéres que M. le Prince Eugéne.

JE ne vois rien de plus difficile que le passage des grandes riviéres, soit par la ruse ou de vive force, lorsqu'on a affaire à un ennemi vigilant & entendu, & cependant on les passe, & rarement échoue-t-on dans ces sortes d'entreprises. J'ai lieu d'en être étonné, non pas dans celles où le stratagéme en a seul la gloire, ou qu'il est lié à la force ouverte, mais uniquement dans celle-ci. Cela me paroît surprenant, vû l'avantage de celui qui se défend, qui est si grand qu'il est à peine concevable, & cependant on se laisse emporter en fort peu de tems. Seroit-ce que la méthode de celui qui attaque, & l'ordre qu'il observe dans le combat, seroient au-dessus des précautions de celui qui se défend ? Rien de tout cela. Je l'ai déja dit, l'avantage est toujours du côté de ce dernier, & malgré cela il est emporté, quoiqu'il ait des forces capables de faire une forte & vigoureuse résistance, & d'empêcher le débarquement, & en même tems l'établissement du pont que l'on établit à la faveur du canon & de ceux qui passent.

Véritablement celui qui tente le passage d'un grand fleuve rapide & impétueux, a cet avantage sur celui qui se défend, que s'il ne peut emploier le stratagéme ordinaire & dont j'ai parlé, il est toujours en état d'obliger son ennemi à une grande diversion de ses forces, par de fréquentes tentatives en differens endroits éloignés du véritable, où il a dessein de passer & de jetter son pont ; mais il est aisé à celui qui se défend de connoître ces sortes d'endroits, & de distinguer les fausses des vraies attaques. Car s'il n'en est point capable, ou s'il néglige d'examiner par lui-même le cours du fleuve, & les lieux qui peuvent être les plus favorables à l'ennemi, il réduira son armée à rien, par la multitude des postes qu'il sera obligé d'occuper.

M. le Maréchal de Catinat s'étant porté sur l'Adigé en 1701. pour en défendre le passage à l'armée Impériale, divisa tellement ses forces en divers petits campemens & en différens postes, qu'il se trouva hors d'état de se défendre en aucun endroit, par l'éloignement des quartiers ou des petits camps répandus le long du cours de cette riviére, sur un front de plus de douze lieues. Cette faute, qui n'est que trop ordinaire dans

la

la défense des grandes riviéres, comme dans celle des petites, fut reprochée à M. le Maréchal de Catinat avec beaucoup de raison.

Cinq ans après M. le Duc de Vendôme tomba dans une faute semblable, comme je l'ai dit plus haut. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que M. le Prince Eugéne se servit de la même ruse contre tous les deux, sur la même riviére, & l'ennemi passa toujours à l'endroit où M. de Saint-Fremont commandoit le plus commodément du monde: tant cet Officier Général étoit entendu, alerte & vigilant. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il fut toujours écouté & récompensé comme un habile homme. Il ne manqua jamais de raisons pour excuser ses fautes, & les rejetter sur d'autres, qui n'y avoient nulle part, pour bien faire ses affaires, & assez mal celles de son Maître.

Dans ces sortes de conjonctures celui qui veut passer a un très-grand avantage sur son ennemi, qui ne sçauroit recevoir aucun avis, ni rien connoître de ses mouvemens qu'après le coup fait. On donne jalousie en plusieurs endroits à trois ou quatre lieues les uns des autres, & l'on fait même mine de négliger le véritable. Lorsqu'on s'est apperçû de ces différens mouvemens, & que l'ennemi s'est partagé en plusieurs campemens & selon ses craintes, qu'il s'est par conséquent affoibli par tout, & que ses quartiers sont trop éloignés les uns des autres pour s'entresecourir, on doit alors tenter en ces endroits-là: on a le tems de s'établir & de battre tout ce qui s'oppose d'abord à notre passage, avant qu'on ait le tems de rassembler d'assez grandes forces pour attaquer ce qui a déja passé, qui grossit & augmente toujours à mesure qu'il en passe davantage. Pendant ce tems-là on établit son pont, on se saisit des postes les plus avantageux, on se rempare avec des arbres coupés à la tête du pont, & l'on se forme derriére cet abattis que l'on étend à mesure qu'il passe des troupes.

Si l'on trouve une riviére qui ait son confluent dans le fleuve que l'on veut passer, on doit choisir cet endroit préférablement à tout autre: l'ennemi ne s'apperçoit ni ne voit rien de ce qui se passe en dedans, les préparatifs se font sans péril & avec beaucoup plus de secret & de diligence. Pendant ce tems-là l'on tâche de faire diversion des forces de l'ennemi, par des contremarches dont il ne puisse être informé, & qui lui puissent faire croire qu'on n'a nulle envie d'attaquer de ce côté-là, où l'on laissera un grand corps de troupes embusqué; on fera même mine de jetter un pont à trois ou quatre lieues au-dessus ou au-dessous du fleuve. Il est bien difficile que l'ennemi ne prenne pas le change, lorsqu'il voit une armée qui décampe d'un endroit pour tenter le passage en tout autre, pendant qu'on lui dérobe la connoissance des préparatifs qu'on fait ailleurs, & des troupes pour la descente. La nuit toute cette armée qui aura tenté le jour, décampera à la sourdine pour se rendre en diligence à l'endroit où l'on aura résolu le passage. Tous les bateaux sortiront de la riviére, & entreront dans le fleuve pour passer au-delà.

Les premiéres troupes qui auront débarqué, attaqueront fortes ou foibles tout ce qui se présentera devant elles; elles occuperont les maisons les plus proches de la rive du fleuve & des endroits les plus avantageux, & s'y fortifieront le mieux qu'il sera possible par des arbres coupés, autant que le tems & les lieux leur pourront permettre. Le meilleur & le plus prudent, est d'attaquer d'abord l'ennemi, qui se trouvant surpris fait moins de résistance. Il arrive souvent qu'on abandonne le poste pour se joindre au gros, ou pour attendre le secours des troupes les moins éloignées, pour marcher ensuite à celles qui ont d'abord percé; mais lorsqu'on prévient ce secours & qu'on attaque ce qui se rassemble, ce premier avantage, quelque petit qu'il soit, grossit extraordinairement, jette la terreur par tout, & anime davantage le victorieux, dont le monde augmente à mesure que les bateaux ou les radeaux reviennent chargés de nouvelles troupes.

On

On ignore même le nombre qui a passé à cause de la nuit, qui est toujours l'heure la plus favorable pour ces sortes d'entreprises, parce qu'elle fait paroître les choses plus grandes qu'elles ne le sont en effet. L'audace & la hardiesse avec laquelle on attaque, font qu'on s'imagine qu'on ne prendroit pas ce parti si on n'étoit en forces, & sur ce fondement il est rare qu'on fasse grande résistance, disons plutôt on n'en fait aucune.

Le passage de l'Allier, que César décrit si bien dans ses Commentaires, est presque conforme à la ruse que je propose; mais comme il s'agit ici du passage des grands fleuves, & non pas de l'Allier, qui n'est qu'un ruisseau en comparaison, je crois devoir m'attacher uniquement à ce qui appartient à mon sujet, c'est-à-dire, à certains événemens extraordinaires, & ceux qui se sont passés de nos jours sont toujours ceux qui intéressent & plaisent le plus.

Je ne pense pas que depuis les Anciens il se soit vû un plus grand traverseur de fleuves & de riviéres que le Prince Eugéne, ni aucun même plus habile, plus rusé & plus expérimenté que lui dans cette grande partie de la guerre. J'ai déja dit que ce grand Capitaine passa l'Adigé en 1706. peu de jours après il traversa le Canal-Blanc, autre riviére très-large & très-difficile : Saint-Fremont s'y transporta, & Saint-Fremont la lui laissa passer; & lorsque M. de Vendôme arriva, il n'étoit plus tems, car les ennemis étoient presque en-deçà. Cette conduite fut le sujet d'une infinité de spéculations, & chacun dans l'armée en fit à sa maniére. Les Impériaux n'avoient plus que le Pô à traverser. M. de Vendôme se hâte d'y envoier un corps considérable de troupes, & deux Officiers Généraux. Les ennemis s'imaginérent qu'il n'en seroit pas de même du Pô que des autres riviéres, mais ils se trompérent: car ils rencontrérent infiniment moins d'obstacles & de chicaneries au passage de celle-ci, beaucoup plus large & plus difficile que le Rhône, qu'aux autres qu'ils venoient de passer. Les ennemis manquoient de bateaux pour faire leur pont, & il en falloit un grand nombre, car le tems pressoit. Ils en trouvérent quelques-uns du premier rang dans l'Adigette, qu'on appelle Bucentaures, sur lesquels on peut embarquer quatre à cinq cens hommes, & quelques autres un peu moindres. L'Adigette est un canal qui se jette dans le Pô, & où il y a une magnifique écluse. Il nous étoit facile de retirer tous ces bateaux, de les faire passer de l'autre côté du fleuve, ou d'y mettre le feu. Cette précaution étoit dans les régles, on ne la prit pourtant pas. L'Officier qu'on avoit posté en cet endroit-là ne le jugea pas à propos.

Le Prince Eugéne, ravi de trouver tout ce qui pouvoit favoriser son dessein, se campe à la Polisselle, assemble tous les bateaux qu'il trouva dans le canal, y laisse un corps considérable de troupes, qui ne parut rien à nos gens, décampe en plein jour, & fait mine de tenter le passage au-dessous, où il manquoit de tout pour cette entreprise. On le crut pourtant, & on en fut d'autant plus persuadé, que le Pô forme deux ou trois petites Isles en cet endroit-là. Nous cotoions les ennemis, & nous nous réglons sur leur marche; au lieu que nous eussions dû les laisser aller, très-assûrés qu'il reviendroient sur leurs pas. Si l'on vouloit les suivre, on eût dû tout au moins laisser un bon corps de troupes vis-à-vis l'écluse de l'Adigette, & s'y précautionner d'une bonne batterie. Pour le coup cette pensée ne nous vint pas: mais après l'événement, on jugea que ç'eût été un bon coup à faire. Parlons sincérement, la tête nous avoit tourné: car pour de la valeur, il y en avoit dans notre armée au-delà de ce qu'on en pouvoit désirer pour réduire à l'absurde tous les desseins de nos ennemis. Nous manquâmes du côté de la tête. Quoiqu'il en soit, M. le Prince Eugéne profita habilement de la bonté & de la fermeté de la sienne; voiant que nous donnions dans le piége, il fait une marche secréte & nocturne, & retourne sur ses pas.

Pen-

Pendant qu'il eſt en marche & que nous l'ignorons, les troupes ennemies s'embarquent : on ouvre tout à coup l'écluſe de l'Adigette, & l'on voit ſortir gravement & à la file un nombre de gros bateaux dans le plein jour qui traverſent le fleuve, & débarquent ſans preſque aucune oppoſition, occupent les endroits des bords qui leur paroiſſent les plus avantageux, & attendent un ſecond voiage pour ſe mettre un peu plus au large. Les troupes qu'on avoit laiſſé là en fort petit nombre, effraiées d'une avanture ſi inopinée, portent l'alarme par tout : ceux des poſtes plus éloignés auroient eu le tems de venir au ſecours, outre que le gros n'étoit pas loin, & tout cela joint enſemble eût pû faire avorter un ſi grand deſſein. Deux mauvais Généraux délibérent là-deſſus, & après une conſultation aſſez courte, on juge à propos de marcher du côté du Panaro & de s'en couvrir, ce qu'on fit ; cette riviére étoit très-ſoutenable, malgré cela on l'abandonna dix ou douze jours après : car il ne fallut pas moins de tems aux ennemis pour faire leur pont ſur le Pô. Cette action du Prince Eugéne eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Je l'eſtime d'autant plus, qu'elle fut l'objet d'un grand deſſein, qui étoit le ſecours de Turin, & d'une marche qui a peu d'exemples dans l'Hiſtoire.

§. II.

De l'ordre ſur lequel l'on doit combattre au paſſage des grandes riviéres. Moien pour faciliter le débarquement, & le faire en bon ordre.

JE ne vois rien dans notre méthode à l'égard du paſſage des grandes riviéres, non plus que dans l'art de les défendre, qui ſoit digne de quelque attention & fort inſtructif. Il n'y a rien même que de fort mauvais, & quant à l'ordre à l'égard du combat, & quant aux précautions pour s'empêcher d'être rompus & culbutés dans la riviére par le grand nombre. Combattre par bataillons & ſelon la méthode ordinaire, n'eſt pas un moien propre pour réſiſter contre le nombre qui nous double. Donnons une maniére de combattre plus aſſûrée, plus ſimple, & qui ſoit exemte de tous les défauts de l'autre.

Pour le paſſage des grandes riviéres, il faut avoir un grand nombre de bateaux auſſi gros qu'il ſera poſſible, & les armer, s'il ſe peut, d'un blindage mobile de faſcinage d'oſier, ou de radeaux blindés de même : les premiers bateaux ou radeaux qui feront la tête, ſeront remplis de quelques compagnies de grenadiers & d'un nombre de pertuiſanniers pour réſiſter contre un effort de cavalerie. Le gros qui ſera dans les autres bateaux, ſe formera en arrivant ſur deux Colonnes (2) (3), ſur vingt files de hauteur & ſur vingt-huit de profondeur, fraizées ſelon ma méthode. A meſure qu'on gagnera du terrain, elle groſſira & s'avancera en bon ordre. Il ſuffit qu'une Colonne ait percé pour donner paſſage à celle qui ſuit, qui doit ſe mettre à côté, & s'éloigner à un certain eſpace de l'autre, marchant toutes deux par leur front à droit & à gauche, pour laiſſer un terrain pour la cavalerie, qui ſe mettra entre deux. S'il arrive de l'infanterie, elle formera une ſeconde ſection (4) (5) derriére les deux premiéres. Quelque brave & déterminé que l'ennemi puiſſe être, il ne ſçauroit enveloper les deux Colonnes de toutes parts ſans un deſavantage manifeſte : car s'il s'engage entre l'intervalle qu'elles laiſſent entre elles pour les troupes qui paſſent à tout moment, il ſe trouveroit entre trois feux. Le ſecond paſſage doit être encore d'infanterie, qui formera les deux Colonnes du centre (6) (7) ; les bateaux qui reviendront enſuite, porteront ce qu'il y aura de cavalerie d'élite (8) (9), & des compagnies de grenadiers (10) s'introduiront entre les eſpaces des Colonnes, & ainſi ſucceſſivement on ſe rangera dans le même ordre,

& l'on attaquera l'ennemi brusquement & sans délibérer pour s'étendre, gagner du terrain, & occuper les endroits qui paroîtront les plus avantageux. Par cette méthode chaque arme se trouve en sa place, & chacune se soutient réciproquement.

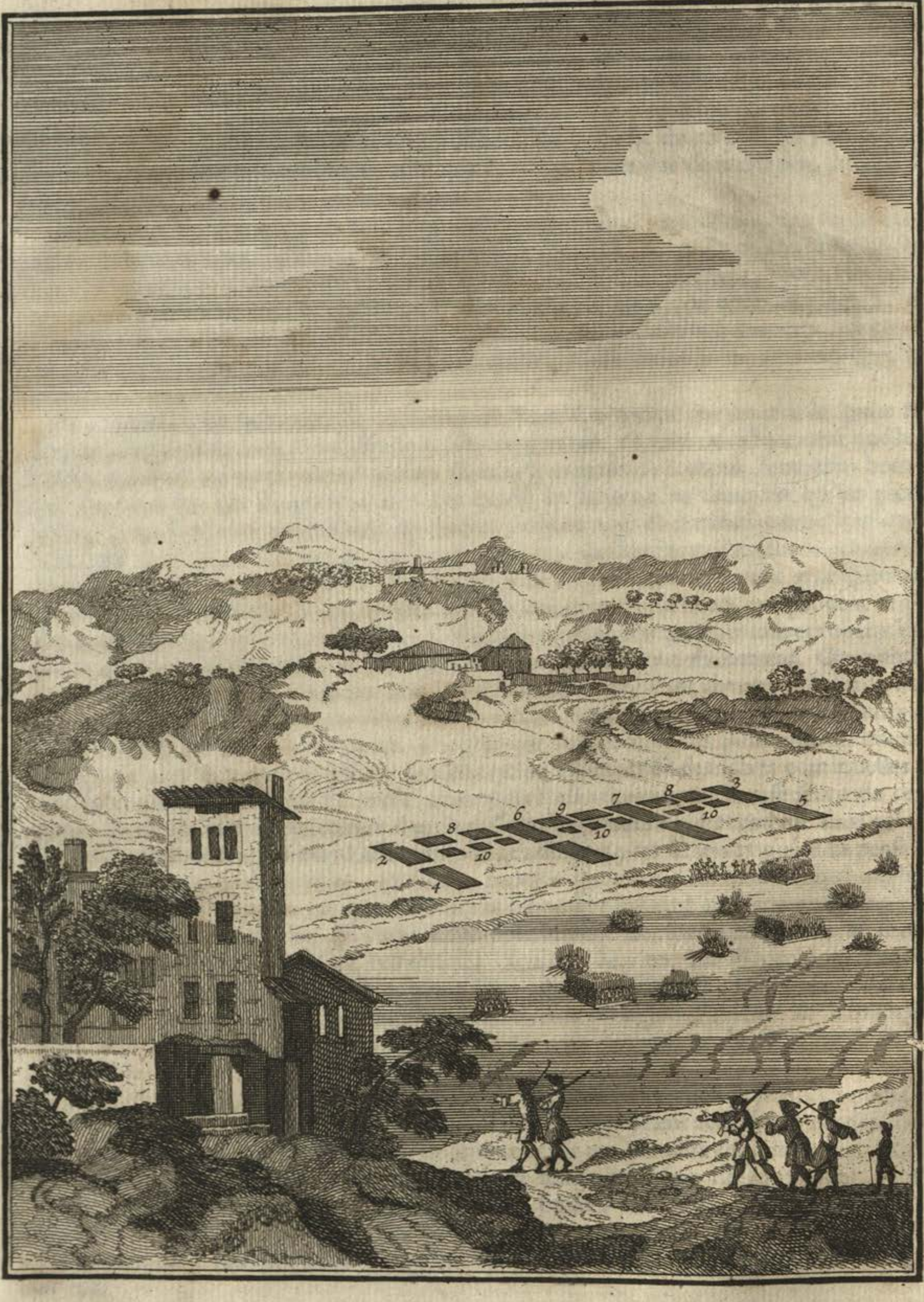
Pendant qu'on en est aux mains, qu'on avance, & qu'on s'étend le long des rives du fleuve, qu'on fait occuper le haut des digues, s'il s'en trouve, comme M. le Prince Eugéne fit sur le Pô & le Canal-Blanc, on y poste du canon, ou l'on tâche de le placer sous la protection des Colonnes, n'y en aiant pas de meilleure, au jugement des plus habiles Officiers d'artillerie.

Comme il est à craindre après une premiére action qui aura réussi, que les divers corps campés le long du fleuve ne viennent se rassembler, & qu'ils ne marchent après cette jonction pour fondre sur ce qui aura passé, chose rare pourtant, il est toujours bon de se précautionner. Le meilleur n'est pas de lever terre, on ne le doit point, si l'on peut se couvrir par des arbres coupés, qui, comme je l'ai dit si souvent, est l'obstacle le plus redoutable & le plus grand qu'on puisse opposer au nombre & à la valeur.

Si l'ennemi s'est retranché sur le bord de l'eau sans laisser aucun terrain pour se former, l'attaque devient très-difficile & très-dangereuse. Il faut nécessairement que les soldats puissent combattre sur un terrain ferme, & capable de contenir deux cens hommes de front sur dix de profondeur: car quand les bateaux ne tireroient qu'un pied d'eau, il n'est guéres possible que les soldats puissent agir & combattre avec quelque espérance de succès; s'ils ont le pied dans l'eau, ils perdent toute leur force, & cette légéreté, si nécessaire dans une attaque brusque & impétueuse. L'ennemi peut opposer encore d'autres obstacles & des piéges dans l'eau comme sur le bord, qui peuvent rendre la descente presque impratiquable. Celui qui attaque doit prévoir tous ces obstacles qu'on pourroit lui opposer, & s'être précautionné contre tout événement. On plante souvent des pieux dans l'eau à une certaine distance, ce qui empêche que les bateaux ou les radeaux ne puissent avancer. On y jette des arbres entiers avec toutes leurs branches, autre obstacle qui vaut bien les pieux. On pratique quelquefois des puits près du bord. Tout cela fait perdre un tems infini, pendant qu'on est exposé à des salves continuelles, qui font périr une infinité de braves gens; mais il est très-rare que l'on se serve de ces ruses. Si on les mettoit en œuvre dans le passage des grandes riviéres comme dans celui des plus médiocres, ces sortes d'entreprises deviendroient plus sérieuses qu'on ne pense; mais par je ne sai quelle fatalité, on trouve presque toujours des Généraux qui négligent ces sortes d'obstacles, & qui se moquent même de ceux qui les leur proposent, ce qui est à peine concevable; ils croient l'ennemi capable de surmonter tout, & font connoître par-là qu'ils ne sont eux-mêmes capables de rien. Le Marquis de Santa-Cruz, qui a donné au public de si beaux Ouvrages sur la guerre, pratiqua cette méthode dans la mer même: car craignant une descente à Cagliari, capitale de la Sardaigne, il fit enfoncer de gros pieux dans l'eau sur plusieurs rangs, de sorte qu'il étoit impossible d'aborder le rivage.

Le meilleur expédient pour surmonter ces sortes d'embarras dont je viens de parler, est de faire des ponts sur un des côtés des bateaux qu'on retient avec des cordages, ou par deux mâts qu'on laisse tomber, ou qu'on baisse en maniére de pont-levis. Leur longueur doit être au moins de deux toises: ce sont des espéces de sambuques, pour parler le langage des Anciens. J'en donnerois la figure, s'il n'y en avoit une dans mon troisiéme Tome page 17. C'est une échelle de quarante pieds de largeur qu'on abat sur la muraille; mais on peut l'imaginer semblable à un pont, & l'on se trouvera au fait.

A la surprise du château d'Hostilia, que j'avois proposée à M. le Grand Prieur de Ven-



PASSAGE DE RIVIERES SELON LE SYSTEME DE L'AUTEUR.

Vendôme en 1704. je fis faire quatre de ces ponts sur le bordage de quatre grands bucentaures, & quelques autres sur de moindres bateaux. M. le Chevalier de Laubepine, alors Capitaine de Galére, & qui vit encore, devoit commander cette petite flotte. Le succès de cette entreprise étoit infaillible, & la retraite de l'armée Impériale entiérement coupée, si le Grand Prieur ne se fût pas laissé entraîner aux conseils pernicieux d'un Officier Général : de sorte qu'on laissa là le château, pour passer du côté de la Stelata, que j'avois regardé comme la fausse attaque. Elle devint la véritable, & elle réussit; mais en attaquant par cet endroit-là la retraite des ennemis étoit assûrée, & ils s'en allérent en effet. Ces ponts sont encore meilleurs sur des radeaux. On les fait de toute la largeur de la machine, de sorte qu'on débarque en bataille.

Charles XII. Roi de Suéde, un des plus grands Capitaines de notre tems, excelloit au-dessus de tout ce qu'on peut dire dans le passage des riviéres. Il ne les passa jamais que sur des radeaux. Ils étoient construits avec un tel art, que les soldats s'y mettoient dessus en bataille sur dix de profondeur, & même avec du canon. Ces radeaux étoient composés de plusieurs lits de poutres en long & en travers, fort près-à-près fortement liées. Celui qu'il fit faire en 1718. pour passer le lac de Suind-Sund à Friderichalle, est de tous le plus parfait. Les poutres étoient équarries sur quatre ou cinq lits avec un bordage de poutres, deux piéces de vingt-quatre & cinq cens hommes dessus. Son passage de la Dune en 1701. est tout ce qu'on peut imaginer de plus profond & de plus instructif; & comme il est unique dans son espéce, je trouve à propos de le copier tout entier. *(a)*

„ Le Roi de Suéde partit de Derpt à la tête de quinze mille hommes d'infanterie „ & de cinq mille de cavalerie, & se croiant assez fort pour entrer en campagne, com„ mença à marcher vers Riga. Il s'attendoit que les Saxons viendroient au-devant de „ lui, & passeroient la Dune pour lui donner bataille; mais aiant appris qu'ils se re„ tranchoient de l'autre côté, il résolut de passer lui-même cette riviére, pour les atta„ quer jusques dans leur camp. On ne pouvoit le faire qu'à la vûe de quelques Isles, „ où les Saxons avoient placé des batteries. Charles l'entreprit à la faveur de certains „ radeaux de nouvelle invention, sur lesquels il avoit fait mettre de l'artillerie, & de „ quelques barques remplies de paille mouillée où l'on mit le feu, afin que la fumée „ dérobât la vûe de ses troupes à l'ennemi. Il fit premiérement jetter un pont depuis „ Riga jusqu'à une Isle située au milieu de la riviére, dont les Saxons n'étoient pas les „ maîtres. Six bataillons y passent pour s'embarquer dans dix grands bateaux, dont „ les bords étant fort élevés couvroient les troupes, & pouvoient s'abaisser pour servir „ de pont au débarquement, & sur chacun desquels il y avoit deux piéces de „ canon.

„ Le matin du 18. Juillet à la pointe du jour, les troupes s'avancérent vers le „ rivage opposé, favorisées de l'artillerie des remparts de Riga, & par le canon de la „ citadelle. Elles abordérent en un endroit marécageux, & à mesure qu'elles débar„ quoient, les bateaux alloient se ranger à droit & à gauche pour les soutenir par le feu „ de leur canon. Le vent qui souffloit alors avec assez de véhémence, & qui étoit „ favorable aux Suédois, chassa du côté des Saxons une fumée si épaisse des barques „ pleines de paille mouillée, que le Roi avoit eu la précaution de prendre avec lui, „ qu'ils en furent tout offusqués, & ne pûrent s'opposer au débarquement aussi-tôt & „ aussi vigoureusement qu'il auroit fallu. On commença ensuite à débarquer les trou„ pes, & à mesure que l'infanterie arrivoit, elle se rangeoit derriére ses piques, *c'est-à-dire, derriére les manches des piquiers*, „ & ses chevaux de frise, & s'en faisoit un „ retran-

(a) *Limiers. Hist. de Suéde sous le régne de Charles XII.*

„ retranchement. Là-dessus les Saxons s'avancérent au nombre de cinq régimens & „ dix-sept escadrons. Mais soit que le terrain ne leur fût pas favorable, soit qu'ils „ fussent effraiés de la contenance hardie des Suédois, ils se retirérent dans un lieu sec „ flanqué d'un marais & d'un bois, où étoit placée leur artillerie. Alors les Suédois „ marchérent à eux, & soutenant leur feu sans se rompre, les attaquérent avec tant de „ vigueur qu'ils les obligérent à reculer.

L'Auteur d'où je tire ce fait, ne craint point qu'on l'accuse de narrer médiocrement bien ce qu'il nous apprend des actions du grand homme dont il décrit la vie. Ce qu'il raporte du passage de la Dune, est très-conforme à ce que j'en ai appris de plusieurs Officiers Suédois qui s'y sont trouvés. Il oublie pourtant qu'il y avoit plusieurs radeaux chargés d'un corps considérable de troupes, & que ces radeaux étoient composés de plusieurs rangs de longues poutres de sapin. Ce passage est admirable, de même que le Capitaine, qui mit tout à profit & jusqu'au vent pour réussir dans son entreprise : car cette fumée que le vent poussoit au visage des Saxons n'aida pas peu à favoriser la descente, les ennemis n'aiant pû la soutenir. Je ne m'étendrai pas davantage sur le passage des grandes riviéres, me réservant d'en traiter ailleurs, & d'épuiser la matiére dans un Traité particulier, où nous joindrons la défense : car ce que j'en vais dire dans le Paragrafe suivant ne roulera que sur ce qui m'a paru le plus essentiel.

§. III.

De la défense contre le passage des grandes riviéres. Le systême de l'Auteur est le seul sur lequel on puisse se défendre contre un ennemi qui l'emploie dans l'attaque.

IL s'agit maintenant de traiter de la défense des grandes riviéres contre une attaque de vive force. Si celle-ci est tout ce qu'il y a de plus difficile, de plus dangereux & de moins certain à la guerre, on conviendra peut-être que la défense est tout ce qu'il y a de plus aisé & de plus facile, si l'on peut rendre inutile & de nul effet la ruse & l'artifice : car alors l'ennemi ne voit rien au-delà que d'en venir à la force ouverte. Avouons-le franchement, un Général d'armée y penseroit plus de deux fois avant que de s'y résoudre, si celui qui se défend étoit plus habile & plus résolu, & qu'il connût aussi bien les précautions attachées à cette partie de la guerre & ses avantages, que les piéges dont il peut les accompagner.

Le passage des grandes riviéres, ou de celles qui ne sont point guéables, ne roule que sur un nombre de stratagémes surannés & mille fois répetés. Peu de Généraux l'ignorent, s'ils ont la moindre expérience. Les plus grands Capitaines comme ceux qui ne le sont pas, les ont pratiqués les uns après les autres. Si on vouloit en faire un recueil, à peine rempliroient-ils une page d'écriture. Il y a un assez grand nombre d'Ecrivains anciens & modernes qui ont traité des stratagémes sur toutes les parties de la guerre. Il seroit à souhaiter que ces sortes de Livres fussent souvent lûs & bien médités des gens du métier. Frontin en a fait un Livre qui est très-estimé des connoisseurs; il les a rangés avec un tel ordre & avec tant de méthode, que chaque partie de la guerre a les siens; & bien que Polyen qui a écrit en Grec & fort poliment en soit fourni, il plaît moins pour avoir suivi un ordre moins méthodique.

Lorsqu'un Général s'est porté sur un fleuve pour en défendre le passage, il doit être en de perpétuelles défiances aux endroits mêmes où il semble avoir le moins à craindre : car le plus fort se trouve souvent le plus foible, lorsqu'on n'y fait aucune garde. La premiére de toutes les précautions qui rendent les autres plus faciles, est de retirer tous

les

les bateaux qui se trouvent du côté opposé du fleuve, fort avant le long de son cours. On doit les faire passer en deçà, les couler à fond aux endroits les plus aisés, ou les brûler. Je dis généralement tous les bateaux, sans en oublier un seul. Cette disette réduit l'ennemi à ne savoir où se prendre. Le seul expedient qui lui reste, est de recourir aux radeaux; mais comme toute sorte de bois n'est pas propre pour ces sortes de machines, il se voit dans la nécessité de démolir les maisons pour en faire; ce qui nous donne le loisir de prendre des précautions plus assûrées, & d'en chercher pour les rendre inutiles, ou d'empêcher un travail qui ne se peut faire que sur la riviére même, ce qui est un avertissement & une assûrance qu'on passera en ce seul endroit où l'on travaille, ce qui fait qu'on est en état de se mettre en forces.

Dans ces sortes d'affaires, on doit encore observer s'il n'y a pas quelque riviére qui se jette dans le fleuve, où l'ennemi peut aisément faire, secrétement & à couvert ses préparatifs, & sortir tout à coup & lorsqu'on s'y attend le moins.

On en reconnoîtra le cours avec un très-grand soin, ses sinuosités, les endroits les plus accessibles: on y fera élever de bonnes redoutes, ausquelles on joindra des courtines, s'il est nécessaire: on les élevera le plus près des bords qu'il sera possible; on observera de couper les retours qui peuvent être favorables à l'ennemi, & des redoutes avancées pour ne laisser aucun terrain où il puisse se former, & ne pas imiter les Hollandois, qui en 1672. s'étant retranchés sur l'Issel, laissérent passer & former les François de l'autre côté, leurs retranchemens s'étant trouvés trop éloignés des rives du fleuve. Il y a une infinité d'autres précautions que j'écarte ici; mais celles dont je fais le plus grand cas, sont les arbres coupés avec toutes leurs branches, que l'on coulera à fond par le moien de plusieurs paniers ou de sacs remplis de pierres liés fortement aux branches, ou en les retenant avec des pieux plantés entre les branches pour les tenir plus fermes.

Tout cela pourtant n'est d'aucune considération, s'il n'y a des troupes pour le défendre. Le plus grand nombre des Généraux craignant également par tout, divisent tellement leurs troupes, & les portent en tant d'endroits, où il y a souvent le moins à craindre, qu'ils trouvent le secret par cette conduite d'avoir à craindre par tout, & par tout ils sont hors d'état de se défendre. Le meilleur expédient est de former de petits camps de deux ou trois mille hommes, à une lieuë ou deux l'un de l'autre, & des gardes entre deux qui se communiquent de l'une à l'autre avec des signaux concertés, afin de marcher en forces aux endroits où l'ennemi aura tenté le passage.

Il y a encore une précaution à prendre, qui me paroît excellente, & qui me semble n'avoir jamais été pratiquée. On doit avoir en différens endroits le long du cours du fleuve, de petits bateaux ou canots fort légers à six rames, pour aller la nuit reconnoître le côté opposé, & pour aller aux nouvelles ou faire quelques prisonniers. On doit sur toutes choses se défier de ces grands feux qu'on fait dans le camp, cela signifie d'ordinaire une marche nocturne. C'est alors que l'on doit envoier reconnoître à la faveur de la nuit, avec ordre aux rameurs de se laisser aller au courant, ou de passer à vogue sourde pour n'être pas découverts, & ceux qui seront descendus prêteront l'oreille à terre: ils sçauront bientôt s'il y a une marche. Je trouve un exemple de ces sortes de décampemens nocturnes & de ces feux allumés dans l'Histoire de Timur-Bec (*a*), que je n'ai garde d'écarter. Il vient trop à propos.

Encatoura s'étant révolté, l'armée de Timur marcha en diligence contre ce Rebelle jusques sur le bord du Sihon. (*b*) „ Les troupes des deux partis, dit M. de la Croix, „ s'étant

(a) *Liv. II. ch. 62.*
(b) *Fleuve qui se jette dans la mer Caspienne.*

„ s'étant saisies des passages, campérent en présence les unes des autres, & elles mar-
„ chérent même durant quelques jours sur les deux rivages, pour trouver l'occasion
„ d'en venir aux mains.

„ Pendant une certaine nuit Encatoura se servit d'une ruse de guerre; il laissa mille
„ hommes dans le camp qu'il venoit de quitter, & il leur ordonna que pendant qu'il
„ marchoit à la tête du reste de ses troupes sur le bord du fleuve, ils fissent des feux en
„ divers endroits du camp, afin de faire croire que toute l'armée y étoit encore. Il fit
„ une telle diligence, qu'il trouva un lieu propre pour passer le Sihon. Il le traversa
„ en même tems. Omarcheik averti que les ennemis étoient en-deçà du fleuve, leur
„ vient au-devant en homme surpris. Il se donna un grand combat, où Encatoura fut
„ victorieux.

Comme il se rencontre quelquefois des Isles derriére lesquelles l'ennemi pourroit faire ses préparatifs à couvert, comme fit Charles XII. au passage de la Dune, & y communiquer par un pont, ce qui accourcit extrémement le chemin, selon la méthode du grand Turenne; il est important de s'en rendre les maîtres, & de s'y fortifier par quelque fort, ou du moins par quelques gardes qui puissent avertir de ce qui se passe derriére. Comme on ne doute plus alors qu'on a choisi cet endroit pour le passage, on est assûré d'agir avec moins d'incertitude des véritables desseins de l'ennemi, & l'on s'y fortifie en rapprochant ou en s'affoiblissant aux postes les plus proches, sans négliger les plus éloignés, & où l'ennemi pourroit tenter une fausse attaque qui peut devenir la véritable par nécessité. Ceux qui ont traversé en certain endroit peuvent s'y maintenir par les avantages qu'ils y ont trouvés, & par le peu de succès d'une véritable attaque où l'on aura échoué.

Voilà fort succintement ce que je m'étois résolu de dire touchant les précautions & les devants qui me paroissent les meilleurs pour la défense des grandes riviéres. Passons maintenant à l'ordre qu'on doit observer dans le combat.

Il est ordinaire dans le passage des riviéres de vive force, que celui qui se défend est toujours supérieur à son ennemi. Il ne sçauroit jamais passer d'abord un assez grand nombre de troupes pour être en état de résister contre la supériorité de ceux qui attendent de pied ferme, & il n'en passe qu'une petite partie. Il est toujours bon d'attendre qu'il en ait passé un certain nombre, on est toujours en pouvoir de l'accabler par un plus grand. Cette méthode me paroît excellente en se rangeant selon celle que nous pratiquons aujourd'hui; mais comme il n'en est pas ainsi lorsqu'on attaque sur mon systéme, il est bon de tomber brusquement sur les premiers passés, puisque le petit nombre rangé par Colonnes soutiendra toujours contre le grand, & par-là il donne le tems aux troupes qui arrivent successivement, de se joindre à celles qui se défendent. Je ne vois point de meilleur moien pour accabler & battre ce qui a déja passé, que de se former sur plusieurs Colonnes, & d'en opposer deux ou trois contre une seule des ennemis, en les attaquant par les têtes & par les côtés: elles se jetteront même entre les intervalles que les Colonnes ennemies laissent entre elles. La cavalerie attaquera l'épée à la main, chaque escadron entrelassé de deux compagnies de grenadiers.

On est quelquefois surpris dans ces attaques de vive force, lorsque l'ennemi débarque tout d'un coup avec un grand corps de troupes, & sur tout lorsqu'il a donné jalousie en plusieurs endroits, & qu'on a été obligé de se dégarnir à celui-là même où l'on est attaqué; il est, je pense, meilleur de céder, & d'attendre les secours qui accourent des postes plus éloignés, observant d'empêcher que les troupes n'arrivent à la file & les unes après les autres. Il faut que les plus proches attendent les renforts qui arrivent successivement. On ne doit jamais envoier de petits corps, c'est une très-grande & très-lourde faute: seuls ils ne peuvent rien, & sont aussi-tôt défaits par la déroute des autres. Il

faut

faut marcher en forces, si la chose est importante : car où il s'agit du tout il faut donner avec le tout, ou du moins avec un corps capable de repousser ce qui est passé ; mais dans ces sortes d'actions on doit attaquer brusquement sans délibérer & sans tirer un seul coup, joindre l'ennemi à coups d'armes blanches ; alors les troupes qui arrivent pendant le combat animant celles qui sont déja engagées, on combat avec plus d'ardeur, & l'espérance redouble à mesure qu'il en arrive de nouvelles. Si l'on avoit suivi cette excellente méthode au passage de l'Adigé en 1701. M. le Prince Eugéne eût échoué dans son entreprise, & tout ce qui avoit passé eût été culbuté dans la riviére.

§. IV.

Des radeaux pour le passage des grandes riviéres. Explication de celui de l'Auteur.

J'Ai parlé de l'avantage des radeaux sur les bateaux pour le passage des grandes riviéres : ceux-ci demandent beaucoup de soin, de tems & de dépense. On ne sçauroit guéres les construire sur les lieux : si on les fait faire dans les places voisines, il faut les transporter à l'armée. Il y a quelquefois des riviéres navigables qui se jettent dans le fleuve que l'on veut passer ; mais ces commodités ne sont pas fort ordinaires. S'il n'y a point de riviére, on en fera faire de petits qui contiendront fort peu de monde, & les grands si nécessaires ne se transportent pas aisément. D'ailleurs les gros bateaux sont sujets à mille accidens fâcheux que je n'explique point ; mais le plus grand de tous est qu'ils peuvent être coulés bas d'un seul coup de canon, & les coups sont d'autant plus certains, que ces bateaux donnent beaucoup de prise, & que la perte d'un grand fait périr tous ceux qui sont dedans.

C'est toute autre chose dans les radeaux. Ils sont très-simples, très-aisés à construire, & l'on en fait un très-grand nombre en fort peu de tems. On ne sçauroit les couler bas, ils ne donnent aucune prise, étant à fleur d'eau. On m'objectera peut-être qu'on ne trouve pas toujours le bois propre pour la fabrique de ces sortes de machines. Je répons qu'il s'en trouve toujours, où il y a des poutres de sapin, ou des soliveaux qu'on tire de la démolition des maisons & des tonneaux pour les soutenir, car on en fait de plusieurs sortes ; mais je doute qu'on trouve fort communément tous les bois & les choses nécessaires, & des ouvriers même pour la construction des bateaux. Mais de quoi s'agit-il ici ? Est-ce des bateaux ou des radeaux ordinaires ? Nullement : je propose ici des radeaux que j'appelle portatifs, & purement de mon invention, hors ces caisses que je tire des Anciens, & qu'on peut transporter aisément sans grand attirail : les matériaux se trouvent par tout, dans le camp comme dans les villes, & par le moien desquels on peut embarquer autant de monde que l'on veut, sans qu'il soit besoin de les construire sur la riviére comme les gros radeaux composés de plusieurs lits de poutres les unes sur les autres, en long & en travers comme ceux du Roi de Suéde, qu'on appelle *Prames*, ainsi que certains bateaux plats. Comme ils sont très-légers, & qu'on les forme par chassis, les soldats les font dans le camp, & les transportent aisément sur la riviére. On amarre ces chassis à côté les uns des autres, & cet ouvrage est fait en un instant. Passons à l'explication.

Ce radeau est composé de plusieurs chassis A. de quinze à seize pieds de longueur sur dix ou douze de largeur. Ces chassis sont composés de soliveaux équarris B. de bois de sapin, sous lesquels on met plusieurs rangs de caisses poissées C. près-à-près les unes des autres, & qu'on lie serrément aux mêmes chassis. Ces caisses doivent avoir quatre à cinq pieds de long sur deux de largeur. On couvrira le chassis A. de planches de sapin D. fort légéres qu'on clouera dessus.

On

On joint plusieurs de ces chassis les uns aux autres par de fortes amarres E, & de bouts de soliveaux F. pour les mieux retenir. Chaque chassis doit avoir une espéce de mantelet G. haut de sept à huit pieds, qui se baisse ou s'abat en maniére de pont-levis, retenu par deux cordages H. qu'on lâche lorsqu'on est arrivé sur la rive du fleuve. Ce pont ou mantelet, car il est à deux usages, est couvert de planches K, & doublé de matelats L. qui entrent dans l'eau, pour garantir les caisses des coups de fusil. On attachera aux extrémités de ces ponts mobiles des griffes de fer M. qui se prennent à terre, & empêchent que la machine ne soit emportée par le courant.

On pratiquera aux deux côtés du radeau N. le montant P. pour y attacher les rames Q. On se servira de gens capables de bien conduire ces sortes de machines. On bordera le derriére de chaque chassis d'une fascine d'osier R. d'un demi pied de diamétre.

Les soldats se rangeront sur chaque radeau comme sur terre, les rangs & les files serrées autant qu'il sera possible; mais comme il y a toujours un côté du radeau qui peut être vû de l'ennemi, on le couvrira d'une blinde de cinq à six pieds de haut. Au lieu de caisses poissées, on peut se servir de peaux de bouc enflées. Un chariot en peut porter autant qu'il en faut pour six radeaux, & ces six radeaux peuvent débarquer d'un seul coup sept mille cinq cens hommes d'infanterie.

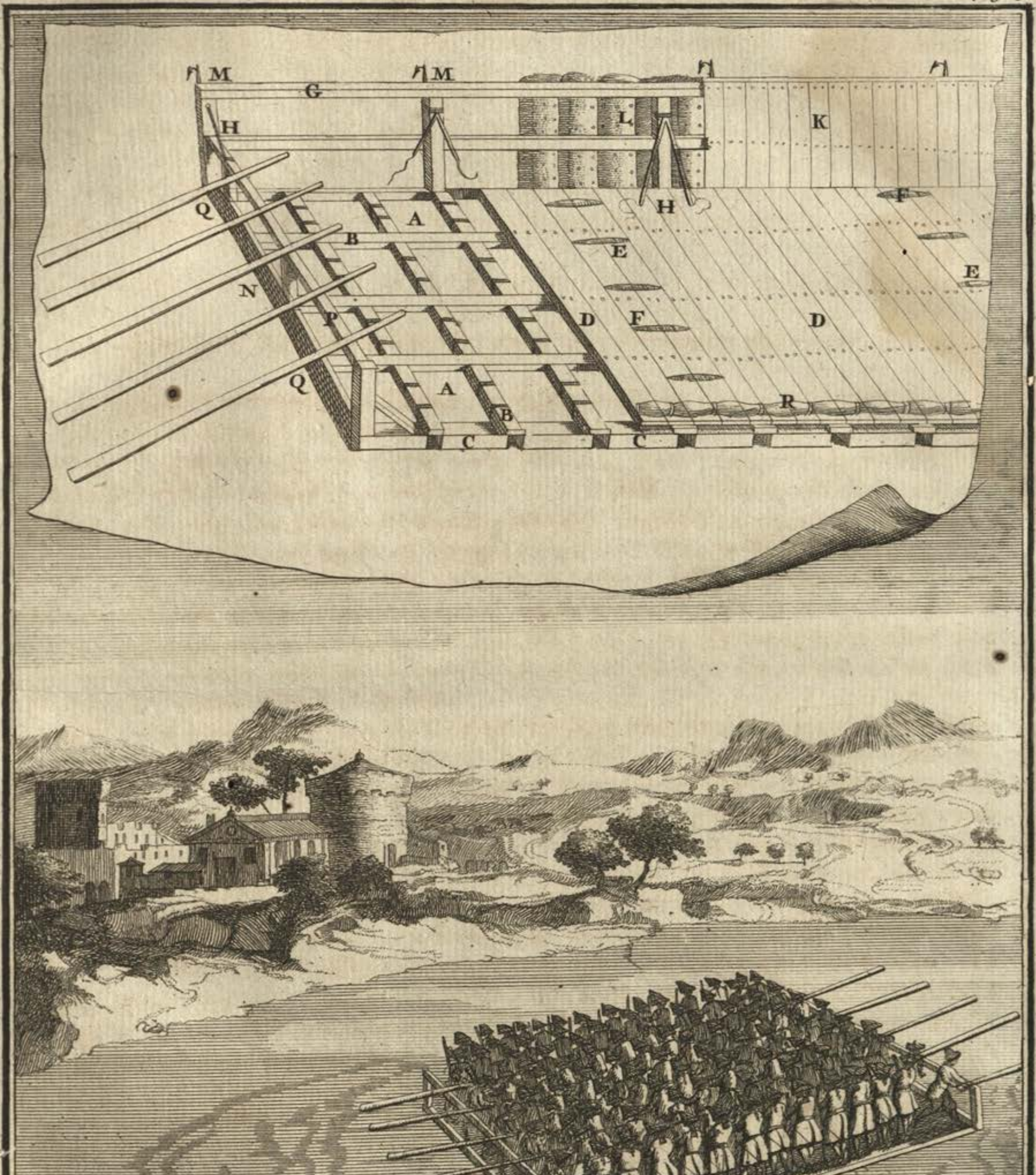
Les anciens peuples de l'Asie, & ceux mêmes d'aujourd'hui, qui habitent sur les bords du Tigre & de l'Euphrate, se servoient de peaux de bouc ou de chévre enflées pour passer les grandes riviéres. Tite-Live prétend qu'une partie de l'infanterie d'Annibal passa le Rhône à la nage sur des peaux enflées: je le croirois assez par ce que nous apprend César (*a*) dans ses Commentaires en parlant de la guerre contre Afranius. Il dit que l'infanterie légére des Portugais & celle de l'Espagne citérieure étoit accoûtumée à traverser les fleuves à la nage sur des peaux de chévre. Alexandre se servit du même moien au passage de l'Hydaspe & de l'Acésine. Quinte-Curce (*b*), dans la guerre de ce grand Capitaine contre les Scythes, lui fait dire, étant arrêté sur le Tanaïs, qu'il feroit passer sa cavalerie & sa phalange sur des radeaux, & ceux qui étoient armés à la légére sur des peaux.

Xenophon dans la retraite des dix mille, parle d'un soldat qui proposa de faire un pont composé de peaux de bouc liées à des perches pour traverser une grande riviére. Celui qui proposa à la Cour il y a peu de tems un pont soutenu sur des peaux enflées & cousuës comme nos balons, n'avoit que faire de s'applaudir de cette invention. Il y a plus de deux mille ans qu'elle nous est connuë, & qui que ce soit qui a lû ne peut l'ignorer. On trouvera son secret dans une infinité d'Historiens, dans le Végéce imprimé il y a plus de deux siécles, & dans le Commentaire de Stéwéchius sur cet Auteur, qui en donne la figure comme l'autre. L'auteur de ce pont n'a rien produit de sa tête. Ces sortes d'inventeurs qui se font fête des inventions d'autrui, se trouvent par tout.

J'ai lû dans les Voiages de Thévenot ce que j'ai dit plus haut des peuples qui habitent le long du cours du Tigre & de l'Euphrate, & qui ne se servent pas d'autres bateaux pour traverser ces deux grands fleuves que de peaux enflées. Pour faire ces sortes de bateaux, dit-il, on attache plusieurs outres ensemble, qu'on joint des quatre côtés par autant de longues perches liées étroitement ensemble, & l'on couvre le tout de plusieurs branches mises en travers & liées aux mêmes perches. On borde cette es-

péce

(a) *Cæs. Comm. de bel. Civ. l.* I.
(b) *Q. Curt. l.* VII.



RADEAU DE LINVENTION DE LAUTEUR

INVENTION DE L'AUTEUR POUR FAIRE PASSER LA CAVALERIE A LA NAGE.

péce de radeau de petits fagots d'osier d'un demi pied de diamétre. Il faut arroser ces outres par dessus tous les demi quarts d'heure, de peur qu'elles ne se desenflent. Il faut tous les soirs resouffler ces outres, qui ne laissent pas, dit l'Auteur, de porter quinze ou vingt quintaux de marchandises, & autant d'hommes.

Si on connoissoit l'usage qu'on pourroit faire de ces peaux enflées, il n'y a point de riviéres, quelque larges & rapides qu'elles puissent être, qu'on ne traversât facilement & sans risque. Il est certain que dix mille outres dans une armée suffisent pour le passage de quinze mille hommes, & au-delà.

Bien que je ne sois pas dans la résolution de donner toutes les découvertes que j'ai faites dans ce qui regarde la guerre, je suis pourtant résolu, puisque l'occasion s'en présente, de donner un moien sûr & facile pour passer la cavalerie, sans qu'il soit besoin de radeau ou de bateau. J'en ai fait l'expérience une infinité de fois tout seul & la nuit pour un dessein que javois sur la fin de la guerre de 1701. La paix le rompit, car la Cour y avoit consenti. On va juger si j'aurois eu besoin de pont ou de bateaux pour passer plusieurs canaux & grandes riviéres. Voici mon secret.

J'avois demandé cinq cens dragons choisis & bien montés, & mille peaux de chévre ou de bouc, dont on se sert dans les montagnes de Provence & de Dauphiné pour porter le vin. Je prétendois garnir chaque peau d'une soupape semblable à celle dont on se sert pour enfler les balons, avec un goulot ou tuiau de deux pouces de longueur pour souffler & enfler plus commodément. Chaque cheval devoit avoir deux de ces peaux S. attachées en long, une de chaque côté, liées au-dessus de la selle, mais desenflées; & lorsqu'on auroit eu une riviére à passer, chaque dragon en se baissant auroit enflé ses deux peaux l'une après l'autre, pour se jetter ensuite à l'eau, & passer ainsi à la nage en mettant les deux pieds dessous, comme on le voit dans la Figure. On peut juger avec quelle facilité les chevaux auroient nagé: car dans l'expérience que j'ai faite plusieurs fois, il me parut que le cheval pouvoit se soutenir sur l'eau sans nager. Avec cette machine cinq cens chevaux iront où ils voudront dans le païs ennemi sans rien craindre, & sans être coupés au passage d'une riviére; & lorsqu'on en passe plusieurs, il est impossible qu'on puisse jamais les atteindre. Beau moien pour pousser les contributions aussi loin que l'on veut.

CHAPITRE IX.

Discours de Magile, Roi des Gaulois, & d'Annibal aux Carthaginois. Combat entre deux partis envoiés à la découverte. Passage des éléphans. Extravagance des Historiens sur le passage des Alpes par Annibal.

Annibal maître du passage, & en même tems victorieux, pensa aussi-tôt à faire passer ce qu'il restoit de troupes sur l'autre bord, & campa cette nuit le long du fleuve. Le matin sur le bruit que la flotte des Romains étoit arrivée à l'embouchure du Rhône, il détacha cinq cens chevaux Numides pour reconnoître où étoient les ennemis, combien ils étoient, & ce qu'ils faisoient. Puis après avoir donné ses

ordres pour le passage des élephans, il assembla son armée, fit approcher Magile, petit Roi qui l'étoit venu trouver des environs du Pô, & fit expliquer aux soldats par un Interprête les résolutions que les Gaulois avoient prises, toutes très-propres à donner du cœur & de la confiance aux soldats. Car sans parler de l'impression que devoit faire sur eux la présence de gens qui les appelloient à leur secours, & qui leur promettoient de partager avec eux la guerre contre les Romains; il sembloit qu'on ne pouvoit se défier de la promesse que les Gaulois faisoient de les conduire jusqu'en Italie par des lieux, où ils ne manqueroient de rien, & par où leur marche seroit courte & sûre. Magile leur faisoit encore des descriptions magnifiques de la fertilité & de l'étenduë du païs où ils alloient entrer, & vantoit sur tout la disposition, où étoient les peuples de prendre les armes en leur faveur contre les Romains.

Magile retiré, Annibal s'approcha, & commença par rappeller à ses soldats ce qu'ils avoient fait jusques alors : il dit que quoiqu'ils se fussent trouvés dans des actions extraordinaires & dans les occasions les plus périlleuses, ils n'avoient jamais manqué de réussir, parce que dociles à ses conseils, ils n'avoient rien entrepris que sur ses lumiéres; qu'ils ne craignissent rien pour la suite; qu'après avoir passé le Rhône & s'être acquis des Alliés aussi affectionnés que ceux qu'ils voioient eux-mêmes, ils avoient déja surmonté les plus grands obstacles; qu'ils ne s'inquiétassent point du détail de l'entreprise; qu'ils n'avoient qu'à s'en reposer sur lui : qu'ils fussent toujours promts à exécuter ses ordres; qu'ils ne pensassent qu'à faire leur devoir, & à ne point dégénérer de leur premiére valeur. Toute l'armée applaudit, & témoigna beaucoup d'ardeur. Annibal la loua de ses bonnes dispositions, fit des vœux aux Dieux pour elle, lui donna ordre de se tenir prête pour décamper le lendemain matin, & congédia l'Assemblée.

Combat entre deux partis.

Sur ces entrefaites arrivent les Numides qui avoient été envoiés à la découverte. La plûpart avoient été tués, le reste mis en fuite. A peine sortis du camp, ils étoient tombés dans la marche des coureurs Romains envoiés aussi par Publius pour reconnoître les ennemis, & ces deux corps s'étoient battus avec tant d'opiniâtreté, qu'il périt d'une part environ cent quarante chevaux tant Romains que Gaulois, & de l'autre plus de deux cens Numides. Après ce combat les Romains en poursuivant s'approchérent des retranchemens des Carthaginois, examinérent tout de leurs propres yeux, & coururent aussi-tôt pour informer le Consul de l'arrivée des ennemis. Publius sans perdre de tems, mit tout le bagage sur les vaisseaux, & fit marcher le long du fleuve toute son armée dans le dessein d'attaquer les Carthaginois.

Passage des Elephans.

Le lendemain à la pointe du jour, Annibal posta toute sa cavalerie du côté de la mer comme en reserve, & donna ordre à l'infanterie de se mettre en marche. Pour lui il attendit que les éléphans & les soldats

qui étoient restés sur l'autre bord eussent joint. Or voici comme les éléphans passérent. Après avoir fait plusieurs radeaux, d'abord on en joignit deux l'un à l'autre, qui faisoient ensemble cinquante pieds de largeur, & on les mit au bord de l'eau, où ils étoient retenus avec force & arrêtés à terre. Au bout qui étoit hors de l'eau on en attacha deux autres, & l'on poussa cette espéce de pont sur la riviére. Il étoit à craindre que la rapidité du fleuve n'emportât tout l'ouvrage. Pour prévenir ce malheur, on retint le côté exposé au courant par des cordes attachées aux arbres qui bordoient le rivage. Quand on eut poussé ces radeaux à la longueur d'environ deux cens pieds, on en construisit deux autres beaucoup plus grands que l'on joignit aux derniers. Ces deux furent liés fortement l'un à l'autre; mais ils ne le furent pas tellement aux plus petits, qu'il ne fut aisé de les détacher. On avoit encore attaché beaucoup de cordes aux petits radeaux, par le moien desquelles les nacelles destinées à les remorquer pussent les affermir contre l'impétuosité de l'eau, & les amener jusqu'au bord avec les éléphans. Les deux grands radeaux furent ensuite couverts de terre & de gazons, afin que ce pont fût semblable en tout au chemin qu'avoient à faire les éléphans pour en approcher. Sur terre ces animaux s'étoient toujours laissés manier à leurs conducteurs; mais ils n'avoient encore osé mettre les pieds dans l'eau. Pour les y faire entrer, on met à leur tête deux éléphans fémelles, qu'ils suivent sans hésiter. Ils arrivent sur les derniers radeaux, on coupe les cordes qui tenoient ceux-ci attachés aux deux plus grands, les nacelles remorquent & emportent bientôt les éléphans loin des radeaux qui étoient couverts de terre. D'abord ces animaux effraiés, inquiets, allérent & vinrent de côté & d'autre. Mais l'eau dont ils se voioient environnés leur fit peur, & les retint en place. C'est ainsi qu'Annibal, en joignant des radeaux deux à deux, trouva le secret de faire passer le Rhône à la plûpart de ses éléphans. Je dis à la plûpart. Car ils ne passérent pas tous de la même façon. Il y en eut qui au milieu du trajet tombérent de fraieur dans la riviére. Mais leur chûte ne fut funeste qu'aux conducteurs. Pour eux la force & la longueur de leurs trompes les tira de danger. En levant ces trompes au-dessus de l'eau, ils respiroient, & éloignoient tout ce qui pouvoit leur nuire, & par ce moien ils vinrent droit au bord malgré la rapidité du fleuve (*a*).

(*a*) Je ne sçai pas trop comment accorder ici le Pére Catrou & Dom Thuillier. Le premier cite le troisiéme Livre de Polybe (*a*); c'est ce Livre-là même que traduit le Benédictin. Il sembleroit que dans l'un & dans l'autre on dût trouver, sinon le même tour & les mêmes expressions, du moins les mêmes circonstances. Pourquoi donc des circonstances si différentes? Dans la nouvelle Histoire Romaine je vois un traineau joint à la terre de part & d'autre avec des cables, & deux bacs attachés au bout du traineau, & capables de transporter *deux éléphans à la fois*, quoiqu'ils ne les transportent que *l'un après l'autre*. Je ne trouve rien de tout cela dans le nouveau Traducteur. Il n'y a pas de milieu, il faut que l'un ou l'autre n'ait pas bien entendu

(a) *Hist. Rom. tom. vij. p. 168.*

Quand les éléphans furent paſſés, Annibal fait d'eux & de la cavalerie ſon arriéregarde, & marche le long du fleuve, prenant ſa route de la mer vers l'Orient comme s'il eût voulu entrer dans le milieu des terres Européennes. Car le Rhône a ſes ſources au-deſſus du golfe Adriatique, coulant vers l'Occident, & venant de ces parties des Alpes qui regardent le Septentrion. Il prend ſon cours vers le Couchant d'hiver, & ſe décharge dans la mer de Sardaigne. Ses eaux traverſent toute une vallée, dont les Gaulois appellés Ardyens occupent le côté ſeptentrional, & le méridional eſt bordé par les racines des Alpes, qui ſont vers le Septentrion. Cette vallée eſt ſéparée des plaines des environs du Pô par les Alpes, qui s'étendent depuis Marſeille juſqu'à l'extrémité du golfe Adriatique, & qu'Annibal venant du Rhône traverſa pour entrer dans l'Italie.

Extravagance des Hiſtoriens ſur le paſſage des Alpes par Annibal.

Quelques Hiſtoriens, pour vouloir étonner leurs Lecteurs par des choſes prodigieuſes, en nous parlant de ces montagnes, tombent ſans y penſer dans deux défauts qui ſont très-contraires à l'Hiſtoire, ils content de pures fables & ſe contrediſent. D'abord ils nous repréſentent Annibal comme un Capitaine d'une hardieſſe & d'une prudence inimitable; cependant à en juger par leurs écrits, on ne peut ſe défendre de lui attribuer la conduite du monde la moins ſenſée. Lorſqu'engagés dans leurs fables ils ſont en peine de trouver un dénoument, ils ont recours aux Dieux & aux demi-Dieux, artifice indigne de l'Hiſtoire qui doit rouler toute ſur des faits réels. Ils nous peignent les Alpes ſi roides & ſi eſcarpées, que loin de les pouvoir faire paſſer à de la cavalerie, à une armée, à des éléphans, à peine l'infanterie légére en tenteroit le paſſage. Selon ces Hiſtoriens les païs d'alentour ſont ſi déſerts, que ſi un Dieu ou un demi-Dieu n'étoit venu montrer le chemin à Annibal, (*a*) ſa perte & celle de toute ſon armée étoit inévitable. N'eſt-

entendu ſon Auteur. Mais entre eux le débat. En attendant qu'ils jugent à propos de vuider ce différend, ſi la choſe en vaut la peine, voici ce que je penſe des deux. Le Bénédictin qui n'avoit en vûe que de repréſenter fidélement ſon original, s'eſt uniquement attaché à décrire le paſſage des éléphans tel que Polybe lui-même l'avoit décrit: & ce qui me porte à croire qu'il y a réuſſi, c'eſt qu'à quelques légéres différences près, il convient parfaitement avec Tite-Live, qui avoit traduit Polybe avant lui. Au lieu que le Jéſuite, en grand Hiſtorien, ſe rendant maître des Mémoires, d'après leſquels il écrivoit, s'eſt cru en droit d'y ajouter ce qu'il penſoit devoir jetter plus de clarté dans la deſcription de l'Auteur Grec, & la rendre plus intelligible aux Lecteurs de ſon tems.

(a) *Que ſi un Dieu ou un demi-Dieu n'étoit venu montrer le chemin à Annibal.*] Il y a toute ſorte d'apparence que les Auteurs à fables & à prodiges, dont Polybe ſe moque, ſont les mêmes où Tite-Live a puiſé tant de contes de vieilles, dont ſon Hiſtoire eſt toute parſémée: ç'eût été une eſpéce de merveille, ſi dans l'endroit le plus achevé d'un ſi bel ouvrage, il ne ſe fût pas échapé. Il n'y introduit ni Dieux ni Déeſſes, il n'a garde de les faire manœuvrer parmi les glaces & les neiges qui couvrent ces affreuſes montagnes, & dans un païs ſi triſte; mais en récompenſe il nous fournit une telle abondance de vinaigre, que les ſoldats d'Annibal en trouvent aſſez pour calciner & faire ſauter les rocs, & pour s'ouvrir un paſſage dans ces montagnes inacceſſibles. Tout cela vaut bien les extravagances des Hiſtoriens dont mon Auteur ſe jouë dans ſa digreſſion. Il falloit que le Général Carthaginois eût prévû, malgré les promeſſes de ſes guides, qu'il auroit un très-grand beſoin de cette liqueur. Comment ſe peut-il que de telles puérilités aient pû entrer dans

N'eſt-ce pas là viſiblement débiter des fables & ſe contredire? Car ce Général n'eût-il pas été le plus inconſidéré & le plus étourdi des hommes, s'il ſe fût mis en marche à la tête d'une armée nombreuſe, & ſur laquelle il fondoit les plus belles eſpérances, ſans ſçavoir ni par où il devoit aller, ni la nature des lieux où il paſſeroit, ni les peuples chez qui il tomberoit? Il eût été même plus qu'inconſidéré s'il eût tenté une entrepriſe, qui non ſeulement n'étoit pas raiſonnable, pas même poſſible. D'ailleurs conduiſant Annibal avec une armée dans des lieux inconnus, ils lui font faire, dans un tems où il avoit tout à eſpérer, ce que d'autres feroient à peine, quand ils auroient tout perdu ſans reſſource, & qu'ils ſeroient réduits à la derniére extrémité. Lorſqu'ils nous diſent encore que dans ces Alpes ce ne ſont que déſerts, que rochers eſcarpés, que chemins impraticables, c'eſt une fauſſeté manifeſte. Avant qu'Annibal en approchât, les Gaulois de deſſus le Rhône avoient paſſé plus d'une fois ces montagnes, & venoient tout récemment de les paſſer pour ſe joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains.

Et

dans la tête d'un Auteur auſſi ſenſé & auſſi plein d'eſprit que Tite-Live? Je ſuis très perſuadé du pouvoir de ſon vinaigre ſur un morceau de rocher après neuf ou dix ans d'infuſion. On voit dans Juvenal qu'on faiſoit ſauter les rochers avec du vinaigre, & *montem rupit aceto;* mais Juvenal étoit un Poëte, & ceux de cette profeſſion ont été de tout tems en droit de nous débiter des folies & des ſornettes. Mais un Hiſtorien grave, tel que Tite-Live, dans un cas comme celui-là, auroit pû ſe diſpenſer d'une ſi grande dépenſe, & de porter la prévoiance du Général Carthaginois ſur un plus grand amas de vivres qu'il ne fit. L'Abbé Lafemas a traduit en burleſque ces mots de Juvenal.

Oxicratant des monts les épaules maſſives.

L'Ecrivain Latin eſt d'un burleſque achevé par la gravité avec laquelle il nous débite, je ne dis pas les choſes les plus incroiables & les moins ſenſées, dont ſon Hiſtoire eſt toute remplie, mais une infinité de choſes ridicules qu'il nous donne en titre de prodiges: telles que ſont une ſouris qui aura rongé un ſoulier, tel un eſſain d'abeilles, qui s'arrêtera ſur un arbre, tel un loup qui ſera entré dans une ville, le débordement d'une riviére, & une infinité d'autres choſes de cette eſpéce, toutes plus ridicules & plus impertinentes les unes que les autres. Il adopte ſi à pur & ſi à plein le dogme des préſages, qu'il n'y a point de vieille, point de nourrice, point d'enfant qui puiſſe le pouſſer plus loin. En liſant toutes ces ſottiſes, on ſe perſuade aiſément qu'il reconnoiſſoit que Dieu produiſoit par miracle tous les effets naturels. Le rat qui ronge le ſoulier, le loup qui entre dans une ville, & mille autres choſes de cette nature qu'il regarde comme des prodiges, ou qu'il prend ſur le pied de pronoſtics, ſeroient auſſi fréquens que les effets naturels. Quelle étrange abſurdité! dit un Philoſophe.

Il n'y a rien de plus utile aux mortels, dit Euripide, qu'une ſage incrédulité: j'ajouterai une autre maxime à celle-ci, que c'eſt un très-grand mal qu'une aveugle & ſotte crédulité. Je n'ai garde de trouver à redire à ceux qui croient naturelles toutes les choſes qui arrivent tous les jours, & que l'Hiſtorien Romain nous donne en titre de prodiges ridicules. Mais quant aux autres, qui pourroit s'empêcher d'en rire? Il faut avoir bien mauvaiſe opinion des hommes pour s'attendre qu'ils ajouteront foi à tant de fadaiſes qu'on leur oſe débiter comme des choſes bien certaines. Les Hiſtoriens des derniers ſiécles ne ſont pas exemts de ce défaut. Peut-on rien imaginer de plus ſottement crédule que la plûpart des anciens Moines Hiſtoriens, quoique ſouvent l'on y trouve d'excellentes choſes, qui dédommagent amplement du tems que l'on perd à la lecture de leurs hiſtoriettes? De quelle corruption de crédulité & de ſimplicité n'ont-ils pas inondé l'Hiſtoire? Dans ce qu'il peut y avoir de vrai, ils l'ont aſſaiſonné ſouvent de prodiges & de miracles imaginaires, tels que ceux dont Tite-Live nous régale avec profuſion. Les eſprits ſimples, ſots & ſuperſtitieux prennent tous ces contes de vieilles pour des vérités indubitables. Ils ne peuvent s'imaginer qu'un Ecrivain, ſous cet habit, voulut en faire accroire, & cependant ces bonnes gens trompés eux-mêmes les premiers croioient rendre ſervice à Dieu en le faiſant. Les gens d'eſprit qui ont la patience de lire ces Auteurs, pour tâcher de débrouiller le vrai d'avec la fable, rient de ces puérilités.

Et de plus les Alpes mêmes ne ſont elles pas habitées par un peuple très-nombreux ? C'étoit là ce qu'il falloit ſçavoir, au lieu de nous faire deſcendre du ciel je ne ſçai quel demi-Dieu qui veut bien avoir la complaiſance de ſervir de guide aux Carthaginois. Semblables aux Poëtes tragiques, qui pour avoir choiſi des ſujets faux & extraordinaires, ont beſoin pour la cataſtrophe de leurs piéces de quelque Dieu ou de quelque machine; ces Hiſtoriens emploient auſſi des Dieux & des demi-Dieux, parce qu'ils ſe ſont d'abord entêtés de faits qui n'ont ni vérité ni vraiſemblance. Car comment finir raiſonnablement des actions dont les commencemens étoient contre la raiſon ? Quoiqu'en diſent ces Ecrivains, Annibal conduiſit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. Il s'étoit informé exactement de la nature & de la ſituation des lieux où il s'étoit propoſé d'aller. Il ſçavoit que les peuples où il devoit paſſer n'attendoient que l'occaſion de ſe révolter contre les Romains; enfin pour n'avoir rien à craindre de la difficulté des chemins, il s'y faiſoit conduire par gens du païs, qui s'offroient d'autant plus volontiers pour guides, qu'ils avoient les mêmes intérêts & les mêmes eſpérances. Je parle avec aſſûrance de toutes ces choſes, parce que je les ai appriſes de témoins contemporains, & que j'ai été moi-même aux Alpes pour en prendre une exacte connoiſſance.

CHAPITRE X.

Annibal ſur ſa route remet ſur le Trône un petit Roi Gaulois, & en eſt récompenſé. Les Allobroges lui tendent des piéges à l'entrée des Alpes. Il leur échape, mais avec beaucoup de riſque & de perte.

TRois jours après le décampement des Carthaginois, le Conſul Romain arrive à l'endroit du fleuve, par où les ennemis l'avoient paſſé. Sa ſurpriſe fut d'autant plus grande, qu'il s'étoit perſuadé que jamais ils n'auroient la hardieſſe de prendre cette route pour aller en Italie, tant à cauſe de la multitude des Barbares dont ces quartiers ſont peuplés, que du peu de fond qu'on peut faire ſur leurs promeſſes. Comme cependant ils l'avoient fait, il retourna au plus vîte à ſes vaiſſeaux, & embarqua ſon armée. Il envoia ſon frére en Eſpagne, & revint par mer en Italie pour arriver aux Alpes par la Tyrrhénie avant Annibal. Celui-ci après quatre jours de marche vint à un endroit appellé l'Iſle, lieu fertile & très-peuplé, & à qui l'on a donné ce nom, parce que le Rhône & la Saone coulant des deux côtés, l'aiguiſent en pointe au confluent de ces deux riviéres. Cette Iſle reſſemble aſſez, & pour la grandeur

deur & pour la forme, au Delta d'Egypte, avec cette différence néanmoins, qu'un des côtés du Delta est fermé par la mer, où se déchargent les fleuves qui ferment les deux autres, & que ce sont des montagnes presque inaccessibles qui bornent un des côtés de l'Isle.

Annibal trouva dans cette Isle deux fréres, qui armés l'un contre l'autre se disputoient le Roiaume. Le plus ancien mit Annibal dans ses intérêts, & le pria de lui aider à se maintenir dans la possession où il étoit. Le Charthaginois n'hésita point, il voioit trop combien cela lui seroit avantageux. Il prit donc les armes, & se joignit à l'aîné pour chasser le cadet. Il fut bien recompensé du secours qu'il avoit donné au vainqueur. On fournit à son armée des vivres & des munitions en abondance. On renouvella ses armes, qui étoient vieilles & usées. La plûpart de ses soldats furent vêtus, chaussés, mis en état de franchir plus aisément les Alpes. Mais le plus grand service qu'il en tira, fut que ce Roi se mit avec ses troupes à la queuë de celles d'Annibal, qui n'entroit qu'en tremblant dans les terres des Gaulois nommés Allobroges, & les escorta jusqu'à l'endroit d'où ils devoient entrer dans les Alpes.

Les Allobroges lui tendent des piéges.

Il avoit déja marché pendant dix jours, & avoit fait environ huit cens stades de chemin le long du fleuve; déja il se disposoit à mettre le pied dans les Alpes, lorsqu'il se vit dans un danger, auquel il étoit très-difficile d'échaper. Tant qu'il fut dans le plat païs, les Chefs des Allobroges ne l'inquiétérent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie Carthaginoise, ou que les Barbares, dont elle étoit accompagnée, les tinssent en respect. Mais quand ceux-ci se furent retirés, & qu'Annibal commença d'entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandoient ceux par où il falloit nécessairement que l'armée d'Annibal passât. C'en étoit fait de son armée, si leurs piéges eussent été plus couverts : mais comme ils se cachoient mal, ou point du tout, s'ils firent grand tort à Annibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes.

Il leur échape, mais avec beaucoup de risque & de perte.

Ce Général averti du stratagéme des Barbares, campa au pied des montagnes, & envoia quelques-uns de ses guides Gaulois pour reconnoître la disposition des ennemis. Ils revinrent dire à Annibal que pendant la nuit ils se retiroient dans une ville voisine. Aussi-tôt le Carthaginois dresse son plan sur ce rapport, il fait en plein jour avancer son armée près des défilés, il campe assez proche des ennemis. La nuit venuë, il donne ordre d'allumer des feux, laisse la plus grande partie de son armée dans le camp, & avec un grand corps d'élite il perce les détroits & occupe les postes que les ennemis avoient abandonnés. Au point du jour les Barbares se voiant dépostés, quittérent d'abord leur dessein : mais comme les bêtes de charge & la cavalerie, serrées dans ces détroits, ne suivoient que de loin, ils saisirent cette occasion pour

fon-

fondre de plusieurs côtés sur cette arriéregarde. Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant sous les coups des Barbares, que par la difficulté des chemins. Ils perdirent là sur tout beaucoup de chevaux & de bêtes de charge, qui dans ces défilés & sur ces rochers escarpés se soutenant à peine, tomboient au premier choc. Le plus grand desastre vint des chevaux blessés, qui tomboient dans ces sentiers étroits, & qui en roulant poussoient & renversoient les bêtes de charge & tout ce qui marchoit derriére.

Annibal, pour remédier à ce desordre, qui, par la perte de ses munitions, alloit l'exposer au risque de ne pas trouver de salut, même dans la fuite, courut au secours à la tête de ceux qui pendant la nuit s'étoient rendus maîtres des hauteurs, & tombant d'en haut sur les ennemis, il en tua grand nombre; mais dans le tumulte & la confusion qu'augmentoit encore le choc & les cris des combattans, il perdit aussi beaucoup de son monde. Malgré cela la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite, & le reste réduit à prendre la fuite. Il fit ensuite passer ces défilés, quoiqu'avec beaucoup de peine, à ce qu'il lui étoit resté de chevaux & de bêtes de charge: puis se faisant suivre de ceux qui lui parurent le moins fatigués du combat, il fut attaquer la ville d'où les ennemis étoient sortis sur lui. Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitans, dans l'espérance du butin qu'ils croioient faire, l'avoient abandonnée. Il la trouva presque déserte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage. Il tira de cette ville quantité de chevaux, de bêtes de charge & de prisonniers; & outre cela du bled & de la viande pour deux ou trois jours, sans compter que par-là il se fit craindre de ces Montagnards, & leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois sa marche.

Il campa dans cet endroit, & s'y rafraîchit un jour entier. Le lendemain l'on continua de marcher. Pendant quelques jours la marche fut assez tranquille. Au quatriéme, voici un nouveau péril qui se présente. Les peuples qui habitoient sur cette route, inventent une ruse pour le surprendre. Ils viennent au-devant de lui portant à la main des rameaux d'olive & des couronnes sur la tête. C'est le signal de paix & d'amitié chez ces Barbares, comme le caducée chez les Grecs. Cela parut suspect à Annibal; il s'informa exactement quel étoit leur dessein, quel motif les amenoit. Ils répondirent qu'aiant sçû qu'il avoit pris une ville sur leurs voisins, & qu'il avoit terrassé quiconque avoit osé lui tenir tête, ils venoient le prier de ne leur faire point de mal, & lui promettre de ne lui en faire point; s'il doutoit de leur bonne foi, qu'ils étoient prêts à donner des ôtages.

Annibal hésita longtems sur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté, en acceptant les offres de ces peuples, il y avoit lieu d'espérer que cette condescendance les rendroit plus réservés & plus traitables. De l'autre, en les rejettant, il étoit immanquable qu'il s'attireroit ces Barbares sur les

les bras. Sur ces deux raiſons, il fit du moins ſemblant de vouloir bien les mettre au nombre de ſes Alliés. Auſſi-tôt on lui amena des ôtages; on le fournit de beſtiaux, on s'abandonna entiérement à lui ſans aucune précaution, ſans aucune marque de défiance. Annibal de ſon côté ſe livra tellement à leur bonne foi apparente, qu'il les prit pour guides dans les défilés qui reſtoient à franchir. Ils marchérent donc à la tête pendant deux jours. Quand on fut entré dans un vallon, qui de tous côtés étoit fermé par des rochers inacceſſibles, ces perfides attroupés vinrent fondre ſur l'arriéregarde d'Annibal. Ce vallon eût ſans doute été le tombeau de toute l'armée, ſi le Général Carthaginois, à qui il étoit reſté quelque défiance, & qui s'étoit précautionné contre la trahiſon, n'eût mis à la tête les bagages avec la cavalerie, & les peſamment armés à la queuë. Cette infanterie ſoutint l'effort des ennemis, & ſans elle la perte eût été beaucoup plus grande. Mais malgré ce ſecours il périt là grand nombre d'hommes, de chevaux & de bêtes de charge. Car ces Barbares, avançant ſur les hauteurs à meſure que les Carthaginois avançoient dans les bas, de là tantôt rouloient, tantôt jettoient de groſſes pierres, qui répandirent tant de terreur parmi les troupes, qu'Annibal fut obligé de ſe tenir pendant toute une nuit avec la moitié de ſon armée ſur un rocher fort & découvert pour veiller à la défenſe des chevaux & des bêtes de charge; encore cette nuit ſuffit-elle à peine pour les faire défiler.

Le lendemain les ennemis s'étant retirés, il rejoignit ſa cavalerie, & s'avança vers la cime des Alpes. Dans cette route il ne ſe rencontra plus de Barbares qui l'attaquaſſent en corps. Quelques pelotons ſeulement voltigeoient en quelques endroits, & ſe préſentant, tantôt à la queuë, tantôt à la tête, enlevoient quelques bagages. Les éléphans lui furent alors d'un grand ſecours. C'étoit aſſez qu'ils paruſſent pour effraier les ennemis & les mettre en fuite. Après neuf jours de marche, il arriva enfin au ſommet des montagnes. Il y demeura deux jours, tant pour faire prendre haleine à ceux qui étoient montés heureuſement, que pour donner aux traîneurs le tems de joindre le gros. Pendant ce ſéjour, on fut agréablement ſurpris de voir paroître la plûpart des chevaux & des bêtes de charge qui avoient été abattus dans la route, & qui ſur les traces de l'armée étoient venus droit au camp.

CHAPITRE XI.

Annibal acheve de passer les Alpes. Difficultés qu'il eut à essuier. Pourquoi jusqu'ici Polybe a omis certaines choses qui cependant paroissoient essentielles à l'Histoire.

ON étoit alors sur la fin de l'Automne, & déja la neige avoit couvert le sommet des montagnes. Les soldats consternés par le ressentiment des maux qu'ils avoient soufferts, & ne se figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avoient encore à essuier, sembloient perdre courage. Annibal les assemble; & comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, l'on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, l'unique ressource qui lui restoit, pour remettre ses troupes de leur fraieur. En même tems il leur montra du doigt où Rome étoit située, & leur rappella quelle étoit pour elles la bonne volonté des peuples, qui habitoient le païs qu'elles avoient sous les yeux. Le lendemain il léve le camp, & commence à descendre.

Difficultés qu'il eut à essuier. A la vérité, hors quelques voleurs qui s'étoient embusqués, il n'eut point là d'ennemis à repousser: mais l'apreté des lieux & la neige lui firent perdre presqu'autant de monde qu'il en avoit perdu en montant. La descente étoit étroite, roide & couverte de neige. Pour peu que l'on manquât le vrai chemin, l'on tomboit dans des précipices affreux. Cependant le soldat endurci à ces sortes d'accidens, soutint encore courageusement celui-ci. Enfin l'on arrive à certain défilé qui s'étend à la longueur d'un stade & demi, & que les éléphans ni les bêtes de charge ne pouvoient franchir. Outre que le sentier étoit trop étroit, le penchant déja rapide auparavant, l'étoit encore devenu davantage depuis peu par un nouvel éboulement des terres. Ce fut alors que les troupes furent saisies de fraieur, & que le courage commença de leur manquer. La première pensée qui vint à Annibal, fut d'éviter le défilé par quelque détour. Mais la neige ne lui permit pas d'en sortir. Il y fut arrêté par un incident particulier, & qui est propre de ces montagnes. Sur la neige de l'hiver précédent, il en étoit tombé de nouvelle: celle-ci, étant molle & peu profonde, se laissoit aisément ouvrir: mais quand elle eut été foulée, & que l'on marcha sur celle de dessous, qui étoit ferme & qui résistoit, les pieds ne pouvant s'assûrer, les soldats chancelans faisoient presqu'autant de chûtes que de pas; comme il arrive quand on met le pied sur un terrain couvert de glace. Cet accident en attiroit un autre plus fâcheux encore. Quand les soldats étoient tombés

& qu'ils vouloient s'aider de leurs genoux, ou s'accrocher à quelque chose pour se relever, ils entraînoient avec eux tout ce qu'ils avoient pris pour se retenir. Pour les bêtes de charge, après avoir cassé la glace en se relevant, elles restoient comme glacées elles-mêmes dans les trous qu'elles avoient creusés: sans pouvoir, sous le pesant fardeau qu'elles portoient, vaincre la dureté de la neige qui étoit tombée là depuis plusieurs années. Il fallut donc chercher un autre expédient.

Il prit le parti de camper à la tête du défilé, & pour cela il en fit ôter la neige. On creusa ensuite par ses ordres un chemin dans le rocher même, & ce travail fut poussé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour qu'il avoit été entrepris, les bêtes de charge & les chevaux descendirent sans beaucoup de peine. On les envoia aussi-tôt dans des paturages, & l'on établit le camp dans la plaine, où il n'étoit pas tombé de neige. Restoit à élargir assez le chemin pour que les éléphans y pûssent passer. On donna cette tâche aux Numides que l'on partagea par bandes qui se succédoient les unes aux autres, & qui pûrent à peine finir en trois jours. Au bout de ce tems les éléphans descendirent, exténués par la faim, ne pouvant qu'avec peine se soutenir. Car quoique sur le penchant des Alpes il se trouve des deux côtés des arbres, des forêts, & que la terre y puisse être cultivée, il n'en est pas de même de la cime & des lieux voisins. Couverts de neige pendant toutes les saisons, comment pourroient-ils rien produire? L'armée descendit la derniére, & au troisieme jour elle entra enfin dans la plaine, mais beaucoup inférieure en nombre à ce qu'elle étoit au sortir de l'Espagne. Sur la route elle avoit beaucoup perdu de son monde, soit dans les combats qu'il fallut soutenir, soit au passage des riviéres. Les rochers & les défilés des Alpes lui avoient encore fait perdre beaucoup de soldats, mais incomparablement plus de chevaux & de bêtes de charge. Il y avoit cinq mois & demi qu'Annibal étoit parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avoit coûté le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendarts dans les plaines du Pô & parmi les Insubriens, sans que le déchet de son armée (*a*) eût rien diminué de son audace. Ce-

(a) *Sans que le déchet de son armée eût rien diminué de son audace.*] Entrer dans un païs à pas de Conquérant, le traverser d'un bout à l'autre, assiéger de bonnes places, se les soumettre, se les assûrer par de fortes garnisons, établir sa ligne de communication & une nouvelle frontiére à mesure que l'on avance, je ne vois rien là de fort extraordinaire, & qui ne soit dans les régles de la guerre & de la prudence. Est-on maître d'une Province, on passe de là à une autre, & l'on suit la même méthode. Un mauvais succès, la perte d'une bataille, ne produisent point une ruine entiére: on trouve des ressources & le tems de se remettre. A tout perdre & à tout gagner en certaines conjonctures, il n'y a qu'un coup périlleux; mais dans cette guerre d'Annibal contre les Romains, il s'en trouvoit plusieurs pour gagner peu: c'étoit la tête de l'hydre. Une armée étoit à peine battuë & terrassée, qu'il en renaissoit une autre. Il faut toujours vaincre. & la ruine entiére du Général de Carthage dependoit de la perte d'une seule bataille, qui ne lui laissoit ni ressource, ni retraite, ni espérance de salut, & cela pouvoit arriver. Alors ceux qui nous ont d'abord admirés changent de langage, se moquent de nous & de notre projet; on nous appel-

Cependant il ne lui restoit plus que douze mille Africains & huit mille Espagnols d'infanterie, & six mille chevaux. C'est de lui-même que nous savons cette circonstance, qui a été gravée par son ordre sur une Colonne près du Promontoire Lacinien.

Du côté des Romains, Publius Scipion, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avoit envoié en Espagne Cneius son frére, & lui avoit recommandé de tout tenter pour en chasser Asdrubal; Scipion, dis-je, débarqua au port de Pises avec quelques troupes, dont il augmenta le nombre en passant par la Tyrrhénie, où il prit les légions qui, sous le commandement des Préteurs, avoient été envoiées là pour faire la guerre aux Boiens. Avec cette armée il vint aussi camper dans les plaines du Pô, pressé d'un ardent desir d'en venir aux mains avec le Général Carthaginois.

Pourquoi Polybe a omis certaines choses.

Mais laissons pour un moment ces deux Chefs d'armée en Italie, où nous les avons amenés, & avant que d'entamer le récit des combats qu'ils se sont donnés, justifions en peu de mots le silence que nous avons gardé jusqu'ici sur certaines choses qui conviennent à l'Histoire. Car on ne manquera pas d'être en peine de savoir pourquoi, après m'être fort étendu sur plusieurs endroits de l'Afrique & de l'Espagne, je n'ai parlé ni du détroit que forment les Colonnes d'Hercule, ni de la mer qui est au-delà, ni de ce qu'il y a sur cette mer de particulier, ni des Isles Britanniques, ni de la maniére de faire l'étain, ni de l'or ni de l'argent que l'Espagne produit, choses cependant sur lesquel-

appelle imprudent & téméraire, & pis encore. *Tout ce qui paroît extraordinaire*, dit Saint-Evremont, *paroît grand, si le succès est heureux, comme tout ce qui est grand paroît fou quand l'événement est contraire.* Annibal a-t-il la fortune favorable, couvre-t-il de honte & de confusion le nom Romain, il passe pour l'un des Guerriers le plus digne de nos éloges & des plus illustres de l'antiquité; & il l'est en effet dans toutes les qualités qui forment les grands hommes, quand même il auroit été exterminé après la bataille de Cannes: puis que nous ne jugeons pas du mérite des Généraux d'armées par les événemens. Je ne vois que César qui puisse lui être comparé. Appliquons à cet habile Chef de guerre ce que Plutarque applique à Paul Emile. *Pour ce qui est des glorieux succès qu'il eut dans cette guerre, quand je vois qu'une partie est dûë à son audace, une autre à sa prudence, une autre à la confiance de ses troupes, une autre enfin à la constance avec laquelle il se maintint dans les plus grands périls, & prit toujours le bon parti dans les conjonctures les plus difficiles, j'avouë que dans tous ses exploits je n'en trouve pas un d'éclatant & de singulier qu'on puisse imputer à la fortune.*

Je dis plus de cet Africain célébre, il doit tout à lui-même sans aucun partage de gloire. Mais, diront quelques-uns, quel langage tiendriez-vous s'il avoit succombé sur la Trebie ou à Cannes? Pas autre chose, sinon que nous rabattrions beaucoup de nos éloges: car c'est la victoire contre un ennemi redoutable par le nombre, par la valeur & par la conduite qui caractérise les grands Capitaines; & lorsqu'on se fait battre dans des batailles, où l'on commet de lourdes fautes, c'est manque d'habileté, lorsqu'il n'arrive aucun de ces sortes d'accidens qui sont au-dessus de la prévoiance humaine. On ne laisse pas pourtant malgré la mauvaise fortune, après plusieurs victoires, d'admirer la grandeur de l'entreprise & la hardiesse de l'exécution. J'aurois loué Annibal, s'il eût été battu sur la Trebie sans pouvoir s'en relever, comme je louë Charles XII. Roi de Suéde de son expédition en Moscovie après tant de victoires remportées. Il n'avoit plus qu'un pas à faire. Combien en avoit-il déja fait de bons? Il en fit un très-malheureux à Pultowa: je dis très-malheureux, une blessure qu'il reçut deux ou trois jours avant cette malheureuse journée le mit hors d'état d'agir, & un grand Capitaine est rarement remplacé par un de ses Lieutenans contre un puissant ennemi digne du Maître qu'il n'a plus en tête, & fort au-dessus de celui qui prend sa place.

quelles les Auteurs qui en ont écrit fort au long, ne ſont pas trop d'accord en eux.

Il eſt vrai, je n'ai rien dit ſur toutes ces matiéres. Ce n'eſt pas que je les cruſſe étrangéres à l'Hiſtoire ; mais deux raiſons m'ont détourné d'en parler. Premiérement, une narration interrompuë par autant de digreſſions qu'il ſe ſeroit préſenté de ſujets à traiter, eût été rebutante, & auroit écarté le Lecteur du but que je m'étois propoſé. En ſecond lieu, il m'a paru que toutes ces curioſités valoient bien la peine qu'on les traitât exprès & en particulier. Le tems & l'occaſion viendront d'en dire tout ce que nous avons pû en découvrir de plus aſſûré.

Que l'on ne ſoit donc pas ſurpris dans la ſuite, ſi parlant de certains lieux nous n'entrons pas dans le détail de certaines circonſtances. Vouloir que par tout & à toute occaſion, un Hiſtorien s'arrête à ces ſortes de ſingularités, c'eſt reſſembler à cette eſpéce de friands, qui portant la main à tous les plats, ne ſavourent aucun morceau à loiſir, & qui par cette diverſité de mets nuiſent plutôt à leur ſanté, qu'ils ne l'entretiennent & ne la fortifient. Il en eſt de même de ceux qui n'aiment l'Hiſtoire, qu'autant qu'elle eſt parſemée de particularités détachées du ſujet principal. Ils n'ont pas le loiſir d'en goûter aucune comme elle doit être goûtée, & il ne leur en reſte rien dont ils puiſſent faire uſage.

Il faut cependant convenir que de toutes les parties de l'Hiſtoire il n'en eſt point qui ait plus beſoin d'être traitée au long & avec quelque exactitude, que ces particularités-là mêmes que nous avons cru devoir remettre à un autre tems. Entre pluſieurs exemples que je pourrois citer, en voici un qui ne ſouffre pas de replique. De tous les Hiſtoriens qui ont décrit la ſituation & les propriétés des lieux qui ſont aux extrémités de cette terre que nous habitons, il n'en eſt point où il y en a très-peu qui ne ſe ſoient ſouvent trompés. Or l'on ne doit épargner aucun de ces Hiſtoriens. Il faut les réfuter tous non légérement & en paſſant, mais en leur oppoſant quelque choſe de ſolide & de certain. On feroit cependant mal de les reprendre avec mépris & avec hauteur. Il eſt juſte au contraire de les louer en corrigeant les fautes que le peu de connoiſſance qu'ils avoient leur a fait commettre. Eux-mêmes, s'ils revenoient au monde, changeroient & redreſſeroient ſur beaucoup de points leurs propres ouvrages. Dans le tems qu'ils vivoient, il étoit rare de trouver des Grecs qui s'intéreſſaſſent beaucoup à l'étude des lieux qui bornent la terre. Il n'étoit pas même poſſible d'en acquerir la connoiſſance. On ne pouvoit alors ſe mettre ſur mer ſans s'expoſer à une infinité de dangers. Les voiages ſur terre étoient encore plus périlleux. Quelque néceſſité, ou quelque inclination qui vous conduisît dans ces lieux, vous n'en reveniez guéres plus inſtruit. Comment examiner tout par ſes yeux dans des endroits qui ſont tout-à-fait barbares, où il ne

régne qu'une ſolitude affreuſe, où vous ne pouvez tirer aucun éclairciſſement de la part de ceux qui les habitent, & dont le langage vous eſt inconnu ? Je veux que quelqu'un eût ſurmonté tous ces obſtacles. Mais eût-il été aſſez raiſonnable pour ne débiter pas des choſes incroiables, pour ſe renfermer dans l'exacte vérité, pour ne raconter que ce qu'il auroit vû ? On ne ſeroit donc pas équitable de relever avec aigreur des Hiſtoriens, pour s'être quelquefois trompés, ou pour avoir manqué de nous donner, ſur les extrémités de la terre, des lumiéres, qu'il n'étoit pas ſeulement difficile, mais même impoſſible qu'ils euſſent eux-mêmes. Louons ces Auteurs, admirons-les plutôt d'avoir été juſqu'à un certain point, & de nous avoir aidés à faire de nouvelles découvertes. Mais aujourd'hui que par la conquête de l'Aſie par Alexandre, & celle de preſque tout le reſte du monde par les Romains, il n'eſt point d'endroit dans l'univers où l'on ne puiſſe aller par mer ou par terre; & que de grands hommes, déchargés du ſoin des affaires publiques & du commandement des armées, ont emploié les momens de ce loiſir à ces ſortes de recherches : il faut que ce que nous en voulons dire ſoit beaucoup plus exact & plus aſſûré. C'eſt de quoi nous tâcherons auſſi de nous aquitter dans cet Ouvrage, lorſque l'occaſion s'en préſentera, & nous prierons alors nos Lecteurs curieux de nous donner toute leur attention. J'oſe dire que je m'en ſuis rendu digne par les fatigues que je me ſuis données, & par les dangers que j'ai courus, en voiageant dans l'Afrique, dans l'Eſpagne, dans les Gaules, & ſur la mer extérieure dont tous ces païs ſont environnés, pour corriger les fautes que les Anciens avoient faites dans la deſcription de ces lieux, & pour en procurer aux Grecs la connoiſſance. Mais fermons ici cette digreſſion, & voions les combats qui ſe donnent en Italie entre les Romains & les Carthaginois.

OBSERVATIONS

Sur la marche d'Annibal entre le Rhône & les montagnes du Dauphiné, & ſa route à travers les Alpes juſqu'à ſa deſcente dans l'Italie.

JE n'entre dans l'examen & la deſcription de cette fameuſe marche d'Annibal, depuis ſon paſſage du Rhône entre Avignon & Orange, & de là dans les Alpes qu'il traverſa pour entrer dans l'Italie, qu'avec une connoiſſance exacte & militaire des différens païs où il plait à pluſieurs ſavans hommes de le faire marcher, les uns entre le Rhône & les Alpes juſqu'à Lyon, où ils lui font repaſſer ce fleuve pour entrer dans ce païs, ceux-ci entre le Rhône & la Saone, ce qui n'eſt pas concevable. Ce ne ſont que conjectu-

jectures & probabilités, & tous se trouvent presque également appuiés de preuves tirées de Polybe & de Tite-Live; il ne manque à tous que l'expérience de la guerre & une grande connoissance du païs qu'ils n'ont pas. J'ose me flatter que cette intelligence, qui manque à la plûpart, rendra mon hypothése plus recevable que celle des personnes qui ne s'appuient que sur l'autorité de Polybe. Cette autorité est certainement grave. Ce n'est pas parce qu'il étoit contemporain d'Annibal, mais parce qu'il s'étoit transporté sur les lieux pour voir par lui-même & reconnoître la marche de cet homme vraiment extraordinaire depuis les rives du Rhône, & de là à travers les Alpes jusques sur celles du Pô. Il nous apprend cela dans son troisiéme Livre. La description de la marche de ce fameux Guerrier paroît dans mon Aûteur dans toute l'exactitude militaire qu'on sçauroit désirer dans un Ecrivain tel que lui; c'est, selon mon sentiment, l'endroit le plus achevé de son Histoire. ,, Je parle, *dit-il*, avec assûrance de toutes ces ,, choses, parce que je les ai apprises de témoins contemporains, & que j'ai été moi-,, même aux Alpes pour en prendre une exacte connoissance.

Il n'y a pas lieu d'en douter & de le soupçonner même de la moindre inadvertance; mais le nom d'une riviére visiblement altéré dans tous les Manuscrits, à la place duquel on lit *Scoras*, a produit deux sentimens opposés entre les Sçavans. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que tous les deux partis s'appuient de l'autorité de Polybe, les uns sur le mot *Scoras* qui est dans le texte fort mal placé, & les autres sur un grand nombre de circonstances qui prouvent manifestement qu'Annibal ne fut jamais dans le païs appellé l'Isle dans la fourche du Rhône & de la Saone, c'est-à-dire entre ces deux riviéres, où est aujourd'hui la ville de Lyon, si elle n'est pas plus ancienne que le tems d'Annibal. Ceux qui prétendent qu'il ne tint jamais cette route, sont à mon sens les moins raisonnables, & c'est de quoi l'on ne pourra disconvenir pour peu qu'on veuille examiner, non les preuves qu'ils alléguent, mais le chemin qu'une grande armée peut faire en un jour. Les gens de guerre ne seront jamais de cette opinion par une infinité de raisons. M. de Mandajors n'a eu garde de l'embrasser dans son *Examen de la route d'Annibal entre le Rhône & les Alpes*. Je laisserai là toute sa belle érudition pour prouver son sentiment, parce que ses Adversaires en sont également fournis. Je m'en tiens à ses raisonnemens. Citons ce sçavant Académicien.

,, Les partisans des deux opinions, *dit-il*, tombent d'accord qu'Annibal aborda sur ,, la rive gauche du Rhône entre Orange & Avignon, & que quatre jours après son ,, départ de ce camp il arriva au lieu contentieux.

,, Ceux qui soutiennent qu'il ne remonta pas jusqu'au confluant de la Saone & du ,, Rhône, avouent à leurs Adversaires qu'Annibal ne prit pas le plus court chemin pour ,, aller du Rhône aux Alpes; mais qu'il se détourna sur la gauche dans le dessein d'é-,, viter les occasions de combattre avant que d'arriver en Italie. Le chemin le plus long dans un païs où tout est suspect, est toujours plus court qui celui où tout est ennemi. Annibal choisit le premier avec beaucoup de sagesse. Il étoit d'ailleurs appellé par Brancus, qui étoit en guerre avec son frére, bien que Polybe ne le dise pas, & dont il espéroit des secours considérables pour son passage des Alpes, après avoir fini cette guerre. Mais comment prouver qu'il est le plus long? Il faut, avant que de prendre le ton décisif, connoître parfaitement le païs, & il est évident que celui qu'il prit étoit le plus court par rapport aux obstacles, qui sont beaucoup moindres que ceux des autres vallées, où il y a une infinité de pas très-dangereux.

Il est certain qu'Annibal n'avoit que faire de se couvrir de l'Isére contre les Romains, deux marches lui suffisoient pour arriver dans un païs où ils n'eussent jamais osé l'attaquer. Scipion ne pensa jamais de l'inquiéter dans sa marche, il n'étoit venu que dans l'unique but de l'arrêter au passage du Rhône, & de se joindre aux

Gau-

Gaulois qui s'étoient portés sur le bord de ce fleuve. Les Tricastins n'étoient pas sujets de ceux de Marseille. Annibal en entrant dans leur païs n'avoit rien à craindre des forces Romaines & des Gaulois leurs alliés. Je suis très-persuadé qu'il ne s'inquiétoit pas beaucoup de Scipion & de son armée, à la tête d'une autre brave, aguerrie & infiniment supérieure à celle des Romains. Il ne lui falloit pas tant pour les vaincre, puisqu'il lui en fallut si peu pour en surmonter de plus grandes à son arrivée en Italie. M. de Mandajors lui fait passer l'Isére par la crainte des Romains. J'ai de grandes & puissantes raisons de le laisser endelà.

Si ceux qui tiennent qu'Annibal cotoia le Rhône en remontant jusqu'à Lyon, & qu'il passa encore ce fleuve pour entrer dans la fourche d'entre celui-ci & la Saone; si ceux-là, dis-je, sçavoient ce que c'est qu'une marche d'armée, ils conviendroient qu'il étoit impossible qu'Annibal eût pû faire trente-cinq lieuës de Dauphiné en quatre jours. Je ferai voir bientôt combien cette opinion est peu soutenable. L'armée d'Annibal étoit toute entiére lorsqu'elle entra dans le Dauphiné. Tite-Live la prétend de cent mille hommes, Polybe en retranche quelque chose. Considérons un peu le païs depuis les Tricastins jusqu'à Lyon. Il y a trois riviéres à traverser: le Roubion, qui se jette dans le Rhône auprès de Montelimart, la Droume & l'Isére. Celle-ci est très-considérable. Il n'est pas possible qu'une grande armée comme celle d'Annibal, ait pû la passer en un jour, non plus que les deux autres, bien qu'elles soient guéables en certain tems. Mais ce n'est pas ce que je considére le plus, c'est qu'il se soit trouvé des gens assez peu raisonnables pour faire faire trente-cinq lieuës en quatre jours à l'armée Carthaginoise. S'ils connoissoient bien le païs, sans sçavoir même ce que c'est que marche d'armée, il y a grande apparence qu'ils auroient tenu un autre langage. Ce païs entre le Rhône & les Alpes, est un perpétuel défilé jusqu'à deux petites lieuës de Lyon, de sorte qu'elle n'a jamais pû marcher que sur une Colonne. Mettons sur deux, compris celle des équipages: je demande si une armée de trente-huit mille hommes de pied & de huit mille chevaux, traversera tant de païs en si peu de tems? Cela me semble impossible. Qu'on remarque bien une chose, c'est qu'il se trouve huit défilés très-étroits dans cette route, sans y comprendre le passage du Roubion, qui coule auprès de Montelimart, & celui de la Droume & de l'Isére, où l'on ne sçauroit jamais marcher que sur six, ou tout au plus sur huit de rang. Je demande si une grande armée, & tous les équipages qu'elle traîne à sa suite, feront beaucoup de chemin en un jour? Est il bien possible qu'elle puisse arriver en quatre jours à Lyon? „ Ces seules considé-„ rations, (dit l'éclairé & très-sensé Auteur de l'Examen,) sur le chemin qu'Annibal „ a pû faire en quatre jours, & sur l'inutilité d'une plus longue marche, devoient „ suffire pour convaincre Accioli, (& tous ceux qui soutiennent qu'il remonta jus-„ qu'au confluant de la Saone & du Rhône,) qu'Annibal s'étoit arrêté entre le Rhône „ & l'Isére, sur tout étant fortifiées par les noms des peuples qu'Annibal trouva dans „ sa route, & par la description du païs où il arriva quatre jours après avoir passé „ le Rhône.

Qu'on y prenne bien garde. Il y a quatre bonnes marches d'armées depuis Orange jusqu'à l'Isére, & bon nombre de défilés. Il ne faut pas croire qu'il ait joint cette riviére à son confluant: il alla droit à Romans, & prit ensuite la route de Grenoble. Il s'arrêta un peu trop à la vérité dans ce païs-là, & en entrant dans les hautes Alpes il ne s'apperçut pas que sa route, très-aisée dans toute autre saison, étoit devenuë impratiquable par les neiges & par les glaces. Tout autre que ce Grand Capitaine seroit revenu sur ses pas; mais une ame si élevée & si extraordinaire que celle-là, ne voit nuls obstacles & nulles difficultés au-dessus d'elle.

Suivons maintenant ce grand homme dans sa route, & cette route que je vais don-

ner est selon mon sens visiblement celle de Polybe. Il alla chez les Allobroges, où le païs n'est pas moins beau & moins fertile que celui d'entre le Rhône & la Saone, où Annibal ne fut jamais. Il devoit l'être infiniment plus en ce tems-là, parce qu'il étoit beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui. Cela saute aux yeux. Ceux qui soutiennent que l'armée Carthaginoise remonta le Rhône jusqu'à Lyon, me permettront, s'il leur plaît, d'être d'un sentiment différent du leur. Les deux fréres, qu'Annibal trouva engagés dans une guerre, seront Allobroges comme Polybe nous l'assûre; ils seront placés entre le Rhône & l'Isére & des deux côtés, & Polybe s'accordera avec ce que Tite-Live, Silius Italicus & Ammien Marcellin nous ont dit, qu'Annibal arriva aux Alpes par les Tricastins, les Vocontiens & les Tricoriens. La Saone ne sortira jamais des Alpes tant qu'on sera dans son bon sens. Le Rhône & l'Isére représenteront un Delta parfait, & fort inutilement le cherchera-t-on entre le Rhône & la Saone, & M. de Mandajors raisonnera toujours juste, toujours sensément, & se présentera toujours hérissé de preuves, bien que ses Adversaires n'en manquent pas en apparence. Le Commentateur de la nouvelle Histoire Romaine en produit un nombre plus capable de faire illusion que de convaincre.

Les huit cens stades, sans qu'il soit besoin d'évoquer l'ombre de Polybe pour nous tirer d'embarras, seront une imagination, une faute de Copistes, dont mon Auteur se moqueroit s'il mettoit la tête hors de son tombeau.

Pour ce qui nous regarde, nous laisserons le mont Saint-Bernard en repos; il n'y passera pas une ame, ses neiges ne seront point foulées, il ne s'illustrera pas par tant de combats, par tant d'équipages pris ou perdus, par tant d'Officiers ruinés & de soldats morts de misére: car Annibal éprouva dans ces effroiables montagnes tout ce qu'on peut imaginer de terrible, de plus triste & de plus desespérant pour un Général qui voit périr plus de la moitié de son armée sans se laisser abattre, ni sans rien diminuer de ses espérances.

Je suis persuadé que la route la plus ordinaire & la plus pratiquée des Gaulois en Italie, étoit celle qu'Annibal prit, qui conduit du mont de Lens, du Lautaret & de Briançon au mont Génévre, le col de Sestriéres & la vallée de Prajelas. Il est certain qu'Annibal prit sa marche de ce côté-là, il dut laisser Grenoble à sa gauche. Je ne sçaurois me persuader qu'Annibal partant du païs des Tricastins, ait pû diriger sa marche du côté des Alpes Pennines. Il est certain que le mont Cenis étoit inaccessible à une armée en ce tems-là, & je doute même que ce passage fût alors ouvert. Le mont Saint-Bernard étoit le seul passage du côté des Alpes Pennines; mais il n'est pas naturel qu'Annibal bien informé des gens du païs, ait jamais pû prendre une telle route: car avant que de joindre cette vallée, il avoit une infinité de pas très-dangereux à passer, où cent hommes étoient capables de l'arrêter, & l'on doit moins considérer en fait de marches les facilités en certains endroits, que les difficultés & la nature des postes en certains autres: car ce qui est passé aujourd'hui, quoique difficile, deviendra le lendemain tout-à-fait impratiquable, si l'on se trouve arrêté dans un païs où il n'y a plus moien de passer outre, & de forcer ceux qui le défendent: si l'on se trouve engagé entre deux pas ou deux gorges, dont l'un est abandonné & l'autre défendu, ou dans une vallée où il n'y a aucune issuë pour se retirer, si l'ennemi se rend maître des deux entrées, que devenir? Et cela se trouve en une infinité d'endroits du mont Saint-Bernard; au lieu que les montagnes des Alpes Cotiennes, & sur tout celles où Annibal passa, sont moins escarpées, moins coupées en précipices, & les pas moins fréquens & les chemins plus pratiquables.

Annibal laissant Grenoble à gauche, comme je l'ai dit plus haut, passa le Drac vis-à-vis Vizille, & entra dans la vallée du bourg d'Oisans, où il put marcher sur deux

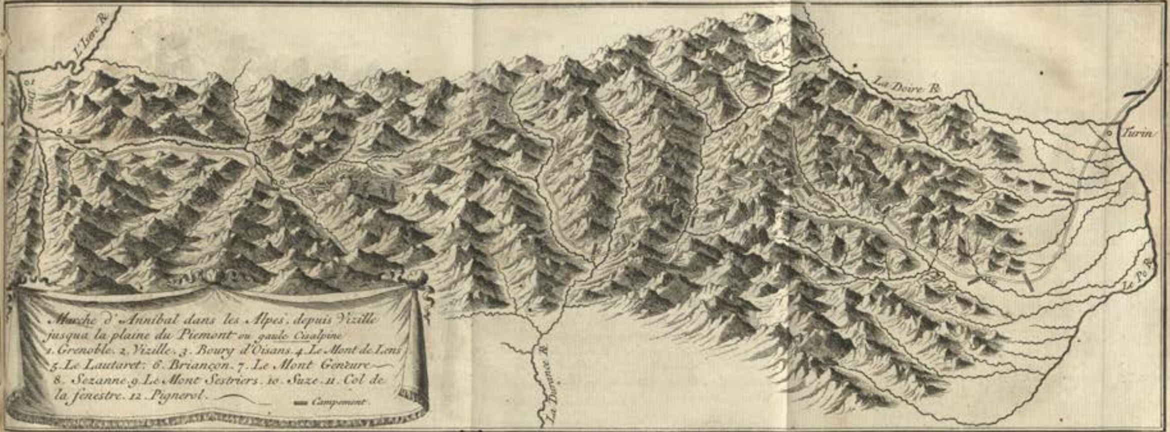
Colonnes des deux côtés de la petite riviére de Romanche, qui se replie du côté du mont de Lens, où il dut camper à une lieuë en-deçà. Il monta le lendemain cette montagne, qui est fort difficile & fort escarpée, où il y a un chemin taillé dans le roc en plusieurs endroits, & descendit jusqu'au Lautaret. Il y eut là un combat contre ceux du pais. Il passa le lendemain cette montagne couverte de neige, mais pas difficile, où Polybe dit qu'il commença d'entrer dans les hautes Alpes; mais ce n'étoit sûrement pas le plus dangereux de sa marche: car de là jusqu'à Briançon le païs est assez ouvert, quoique les montagnes des deux côtés soient fort élevées. Il dut camper dans la vallée à une lieuë de l'endroit où est aujourd'hui Briançon & des bords de la Durance, n'y aiant qu'une marche du Lautaret.

Tite-Live lui fait passer cette riviére, & Tite-Live a raison, quoiqu'il soit bien peu raisonnable dans la description qu'il fait de cette marche. Il l'est encore moins dans le passage de cette riviére, qui n'est qu'un fort petit ruisseau: car pour rendre sa narration plus recommandable, il a eu recours à la fiction & au merveilleux, & a fait une grande & impétueuse riviére d'un filet d'eau. Polybe, plus véritable & plus sensé, n'en dit pas un mot, & ne fait aucune mention des riviéres que ce grand Capitaine a traversées dans sa marche après celle du Rhône. La raison de cela est qu'il n'en passa aucune: car le Drac est fort peu de chose, & guéable par tout, lorsqu'il n'est pas grossi par les pluies ou par la fonte des neiges.

Annibal dut, comme je l'ai dit, camper près de Briançon; il monta le lendemain le mont Genévre, & il dut camper dans la petite plaine qui est au-dessus, & le descendit le lendemain pour aller à Sezanne, où il campa certainement, pour passer le mont de Sestriéres. C'est l'endroit où il dut trouver des ennemis en grand nombre & de grands embarras, à cause des neiges, qui commencent à tomber vers la fin de Septembre, & au mois d'Octobre, tous les chemins sont fermés de là jusqu'à l'entrée de la vallée de Prajelas. Les pas sont très-dangereux & très-peu pratiquables, & le sont toujours davantage lorsqu'on a les ennemis sur les bras. Il gagna enfin le col de la Fenétre qu'il avoit à sa gauche par le haut des montagnes. C'est sur le plateau de cette montagne, où est aujourd'hui le village de Barbottet, qu'Annibal dut camper, afin de faire travailler aux chemins pour descendre à Fenestréles.

On juge d'une marche d'armée, non par la longueur du chemin, mais par les défilés & les difficultés qu'on y trouve: car dans une saison telle que celle qu'Annibal prit pour traverser les Alpes, il y a trois grandes marches depuis le col de la Fenétre jusqu'au bord du Pô, c'est-à-dire, dans la plaine du Piémont. C'est dans ce camp de Barbottet, je l'appelle ainsi, qu'Annibal fit remarquer à ses soldats toute la plaine du Piémont jusqu'au païs des Insubriens. Il n'y a que ce seul endroit au plus haut du col de la Fenétre d'où l'on puisse découvrir l'Italie; mais il n'y a personne qui puisse dire qu'il ait découvert la plaine du Piémont à trois grandes marches, pas même à deux lieues de la plaine, à cause de la hauteur des montagnes interposées qui en dérobent la vûë. J'ai fait plusieurs campagnes dans ce païs-là pendant les deux guerres de 1688. & dans la derniére de 1701. & passé des hivers entiers dans ces vallées. On me permettra d'être un peu décisif sur ce point que je posséde bien. Cela me sied beaucoup mieux qu'à un autre qui ne les aura ni vûës ni étudiées, comme j'ai fait dans les Alpes & dans les Pyrénées. Je cherchois à me rendre utile en ce tems-là, sans sçavoir que cette étude dût me servir un jour pour toute autre chose que pour celle de la guerre.

Annibal entra dans la plaine à la tête d'une armée plus ruinée, plus misérable & plus débiffée que s'il eût perdu trois batailles. Le voilà placé où il doit être pour avoir affaire à ceux de Turin, & pour continuër sa marche le long du Pô, qu'il laissa toujours à sa droite.


L'Isere R.
La Doire R.
Turin
Le Po R.
La Durance R.
Marche d'Annibal dans les Alpes, depuis Vizille
jusqua la plaine du Piemont ou gaule Cisalpine
1. Grenoble. 2. Vizille. 3. Boury d'Oisans. 4. Le Mont de Lens
5. Le Lautaret. 6. Briançon. 7. Le Mont Genèvre
8. Sezanne. 9. Le Mont Sestriers. 10. Suze. 11. Col de
la fenestre. 12. Pignerol.
Campement.

OBSERVATIONS

Sur le combat d'Annibal contre les Allobroges des Alpes Cotiennes.

§. I.

Qu'on nomme les vallées de trois noms différens. Quel peut être l'endroit où Annibal fut attaqué par les Allobroges des hautes montagnes. Ordre de bataille des deux armées.

IL eſt difficile de pouvoir bien déterminer l'endroit où ſe paſſa cette grande action entre Annibal & les Allobroges. La connoiſſance que j'ai des lieux, me feroit croire que ce Général fut attaqué entre Sezanne & le mont de Seſtriéres. Le rocher, où Polybe dit qu'Annibal paſſa une nuit ſi triſte, ſe trouve là comme fait exprès, & exiſte encore. Ce pas de montagne eſt très-dangereux & très-propre à illuſtrer un Général qui voudroit le défendre; parce que peu de monde ſuffit pour arrêter les plus grandes armées, à cauſe que les hauteurs qui le bordent ne fourniſſent aucune iſſuë pour s'en dégager: ſi l'ennemi en bouchant la ſortie eſt attentif à en fermer l'entrée, & que l'on n'ait pas la prévoiance de la faire garder, comme il eſt arrivé pluſieurs fois aux Romains. On ſe ſouviendra des fourches Caudines & de la vallée de la Hache, où Amilcar Barcas enferma les Rebelles d'Afrique, en ſe ſaiſiſſant de l'entrée. On doit bien obſerver, lorſque je parle de vallées, qu'on les nomme de trois noms différens, que les montagnards diſtinguent fort bien. Celles qui ſervent de lit aux torrens, ſont des vallées proprement dites, parce qu'elles ſont plus ouvertes que les autres, & que les chemins ſont ordinairement dans le fond. Celles qui ont de l'eau, ou qu'on prend vers la ſource de ces torrens, ſont ſeulement regardées comme des détroits. Celles qui ne ſervent de paſſage à aucun torrent, & qui ſont creuſes, ſans néanmoins renfermer aucune plaine, & qui fourniſſent un aſſez long eſpace de chemin entre deux montagnes, ſe nomment gorges. Quant à ce qu'on appelle col ou pas, ce ſont des paſſages très-étroits, où l'on eſt obligé de défiler ſur un petit front, ſans pouvoir prendre à droit & à gauche par les revers de montagnes & des ſentiers détournés. Les Anciens appelloient ces derniers *Portes.* Telles ſont celles des portes Caſpiennes, qui ſont très-célébres dans l'Hiſtoire d'Alexandre le Grand, dans la retraite des dix mille, & dans un grand nombre d'Hiſtoriens. Cette digreſſion, qui m'a paru néceſſaire, m'a un peu écarté de ma marche; mais nous allons la reprendre.

Ce combat d'Annibal contre les Allobroges, peut être mis au rang de ceux qui décident du ſalut ou de la ruine entiére d'une armée. Annibal ſe vit réduit aux plus grandes extrémités. Jamais marche ne fut plus environnée de périls & de piéges, qui ſe multiplioient à chaque pas que ce grand Capitaine faiſoit. Le païs lui étoit abſolument inconnu, il ne faiſoit jamais un pas qu'il ne craignît au centiéme en-delà. Il avoit également à craindre à la tête comme à la queuë de ſon armée & ſur les flancs de ſa marche, & c'étoit là le plus dangereux.

Tout ce que ce Général avoit à faire, étoit de ſe rendre maître du ſommet des montagnes qui dominoient ſur la marche, & d'aller de hauteur en hauteur à meſure qu'on

avançoit. Il prit ces précautions en certaines occaſions; mais il les négligea dans celle-ci, s'étant fié un peu trop légérement ſur la foi de ces peuples. S'il eût eu affaire à des gens qui euſſent connu leurs avantages dans des détroits, où la ſupériorité du nombre eſt tout comme rien, il couroit riſque de rendre cet endroit célébre par ſa défaite. Il ſe tira de ce mauvais pas par ſon adreſſe & par le courage extraordinaire de ſes troupes réduites dans la triſte néceſſité de vaincre ou de mourir à la peine. Car dès qu'il ſe vit engagé dans ce défilé, & qu'il s'apperçut qu'il n'avançoit pas, il courut ſe rendre maître des paſſages en-delà; ſoit que les ennemis les euſſent négligés, ou qu'ils y fuſſent en petit nombre. Quoiqu'il en ſoit, il s'en rendit le maître. Si les montagnards les euſſent occupés, ou qu'ils les euſſent mieux défendus, Annibal bornoit là ſon entrepriſe, & il ſe fût vû dans la néceſſité de retourner ſur ſes pas, démarche honteuſe & pleine de dangers. Je doute même qu'il eût pû reprendre le chemin de l'Eſpagne, car il eût trouvé un nombre infini d'obſtacles, & les peuples qu'il venoit de quitter autrement diſpoſés; & quand même il auroit fait une retraite honorable, ſa réputation n'en eût pas moins ſouffert.

Il ne négligea rien pour ſe tirer d'un défilé ſi embaraſſant, il ne cherchoit pas l'ennemi: au contraire il tâchoit de l'éviter autant qu'il lui étoit poſſible; mais comme le païs étoit un peu plus ouvert vers une demie marche de la vallée de Prajelas, il eut la précaution de prévenir les ennemis aux poſtes les plus favorables à ſa marche. Il ſentoit aſſez qu'il ſeroit attaqué à ſon arriére-garde, c'eſt pourquoi il s'y porte en perſonne, après avoir donné ordre à ſa cavalerie (2) & à ſon infanterie légére (3) de marcher avec les bagages, dont ils dûrent couvrir la marche. Annibal ſuivit avec tout ce qu'il avoit d'infanterie d'élite, ce qui fit ſon ſalut. Les ennemis qui épioient l'occaſion de l'attaquer avec avantage dans ces détroits, deſcendirent de leurs montagnes, & remplirent toute la vallée de leur nombre, où ils ſe mirent en bataille ſelon la méthode de ces tems antiques, qui n'eſt pas ſi mauvaiſe qu'on diroit bien dans ces lieux reſerrés, c'eſt-à-dire qu'ils ſe rangérent en phalange (5). Ils jettérent le reſte (6) de leurs gens ſur les hauteurs, d'où ils firent rouler une grêle de pierres & de roches entiéres ſur les troupes Carthaginoiſes. Annibal voiant qu'il alloit être attaqué, fait alte, ſe met en bataille dans l'ordre (7), & remplit toute la valée de ſes troupes. L'Auteur ne nous apprend rien de la diſpoſition des Carthaginois. L'affaire me paroît ſi conſidérable, que j'ai cru devoir hazarder mes conjectures, que j'emprunte de la nature du païs, que Polybe décrit parfaitement. Il eſt fort vraiſemblable qu'on ſe rangea de part & d'autre dans le même eſprit. On ne pouvoit ſe former autrement dans un détroit qui ne ſouffre pas qu'on ſe range ſur pluſieurs lignes, mais ſur une ſeule & ſur une grande profondeur.

Il ne tarda pas d'être attaqué avec toute la valeur & la hardieſſe poſſible. Le combat fut également bien ſoutenu des deux côtés. Il dut être fort opiniâtre, puiſqu'Annibal fut obligé de paſſer la nuit ſur un rocher avec ſes peſamment armés, pendant que le reſte de ſon armée profitoit des avantages de la nuit pour ſe tirer de ces lieux dangereux. Tous les Hiſtoriens ſont unanimes ſur ce point, qu'Annibal fut réduit aux derniéres extrémités: ſon grand cœur & la valeur extraordinaire de ſes troupes réparérent la faute du Général, qui fut attaqué de front, aiant beaucoup de deſavantage, & accablé à ſes flancs par une grêle de groſſes pierres qu'on faiſoit rouler ſur ſes gens du ſommet des hauteurs, où il avoit appuié ſes aîles. Il eſt difficile de croire que ces deſavantages n'aient été accompagnés de quelque défaut de prévoiance. La nuit qu'Annibal paſſa ſur ſon rocher, fut ſans contredit la plus mauvaiſe & la plus inquiéte que ce Général ait jamais paſſé. Il ſe tira pourtant de ce mauvais pas: un ſecond de cette

COMBAT D'ANNIBAL CONTRE LES ALLOBROGES DANS LES ALPES

nature eût été le dernier de sa vie. Voilà en peu de mots comme l'action se passa, & comme je conjecture que ce grand Capitaine avoit disposé ses gens.

§. II.

Fautes des deux partis. Sentiment de l'Auteur sur la guerre des montagnes. Qu'elle est de toutes la plus difficile & la plus profonde; qu'elle demande une grande connoissance du païs, un esprit rusé, & une théorie peu commune dans la science des armes.

UN Général qui s'endort sur la foi d'un Traité, s'éveille dupe. Cela arrive presque toujours lorsqu'on entre dans un païs sans avoir au préalable demandé le passage. La bonne politique exigeoit qu'Annibal le traversât sans le demander; de peur qu'étant refusé, ces peuples ne s'assemblassent pour lui disputer le passage de leurs montagnes, & qu'ils n'appellassent les Romains à leur secours. D'ailleurs il n'y avoit pas trop à s'y fier, comme il y parut: car après avoir fait un Traité avec eux, ils le rompirent sans façon; s'il eût marché sans nuls équipages, il eût passé fort tranquillement. Quoiqu'en dise notre Auteur, le Carthaginois fut surpris, & manqua dans les précautions dans un païs où l'on ne sçauroit trop en prendre, & où l'on doit être dans une perpétuelle défiance. Il oublia de se saisir des passages & du sommet des montagnes qui fermoient la vallée, il eût dû y porter son infanterie légére, il couvroit par là sa marche. Cette faute, qui n'est pas peu considérable, donna la hardiesse à ses ennemis d'entreprendre sur son arriéregarde, & de profiter des hauteurs, dont ils firent leur capital; ce qu'ils n'eussent jamais fait, s'ils n'en eussent été les maîtres, sans s'exposer aux mêmes dangers dont les Carthaginois ne pûrent se garantir. Quand on se trouve engagé dans un détroit de montagne, on commence par se saisir du haut qui domine sur la marche; on fait fouiller les bois & les villages qui les bordent, on y prend poste, & on les abandonne à mesure que l'armée avance. Cette faute d'Annibal faillit à le perdre, & l'eût perdu en effet, si ces peuples n'eussent manqué de Chefs capables de les commander.

Les fautes où ces Chefs tombérent sont d'autant moins excusables, que les hommes qu'ils commandoient ne le cédoient en rien aux Carthaginois. Il y paroît assez par ce qu'ils firent. Ils n'avoient donc qu'à se servir des avantages que le païs leur offroit, mais ils les négligérent. On auroit cru qu'ils leur étoient entiérement inconnus. Le dessein d'Annibal n'étoit pas de leur faire la guerre & d'attenter sur leur liberté, ils ne pouvoient l'ignorer: il ne demandoit que le passage. Ils le sçavoient bien. Ils n'ignoroient pas non plus que, quelque mal qu'ils fissent à Annibal, ce Général pensoit à toute autre chose qu'à leur faire la guerre & à se venger. C'est ce qui les rendit moins contraints à l'attaquer en vertu de ses équipages, dont ils desiroient fort de se saisir. Ce fut la seule raison qui leur fit tenter un dessein autant bien conçu que mal digéré: car s'ils n'en vouloient qu'aux bagages, pourquoi attaquer l'arriéregarde, puisqu'ils étoient maîtres des hauteurs qui dominoient sur la marche? Il falloit passer sur le ventre de tout ce qu'il y avoit d'infanterie d'élite de l'armée Carthaginoise avant que de percer jusqu'au bagage, ce qui n'étoit pas fort aisé. N'eussent-ils pas mieux fait de se présenter à l'arriégarde & de la tenir en échec, que de l'attaquer de droit front, pendant que le plus fort fût tombé sur la file des équipages, qui n'étoit escortée que de la cavalerie & des armés à la légére, sans qu'il fût possible aux troupes de la tête, comme à celles de la queuë, d'accourir au secours dans des chemins étroits & parmi la file des bagages: outre qu'il falloit un tems considérable pour arriver au lieu du combat, & que dans ces

fortes

sortes de cas on fait plusieurs attaques sans sçavoir où courir : car il est difficile de s'y porter lorsque la file est coupée, & qu'on est maître du chemin des deux côtés. Si ces gens-là eussent pris de semblables mesures, c'étoit fait des bagages de cette armée. C'est ce qu'Annibal craignoit sur toutes choses, & ce qui le tenoit le plus en crainte & en inquiétude : ce que l'ennemi ne put faire, le mauvais tems & les mauvais chemins le firent.

Une armée qui perd ses équipages n'a plus rien à perdre, je l'ai dit quelque part : la campagne est finie, il ne sçauroit lui arriver pis. Annibal les perdit, du moins une bonne partie. Sa mauvaise fortune alla encore plus loin. Il vit périr la moitié de son armée. Malgré une avanture si étrange, ce grand Capitaine fit voir qu'il étoit au-dessus des disgraces les plus accablantes. Il fait voir qu'il a encore beaucoup à perdre avec un reste malheureux & les tristes débris d'une armée qui entre en Italie sans équipages, & presque nûë, au milieu d'un peuple ennemi. Il suffit à ses soldats que leur Général reste debout pour tout espérer & pour ne rien craindre. Rien ne doit plus nous faire soupçonner en ce grand Capitaine des qualités qui surpassent l'imagination. Qu'on examine sa marche depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, & le dessein d'aller attaquer dans son propre païs une Puissance aussi redoutable que celle de Rome, cela surprend. On y remarque des difficultés & des obstacles sans nombre. Mais enfin c'est un grand Capitaine, qui fait une marche de près de trois cens lieuës à la tête d'une armée nombreuse, brave, bien disciplinée & accoutumée aux occasions, & il est assez fort pour tenir tête à ses ennemis. Mais qu'est-elle devenuë cette armée après le passage des Alpes ? Elle est réduite à rien & dans la plus affreuse misére, aussi bien que son Général, qui n'avoit avant sa disgrace que des obstacles & des difficultés à surmonter. Qui ne les croiroit insurmontables après ? Et cependant avec les tristes débris d'une armée auparavant si florissante, ce Général suit un projet que tout autre que lui n'auroit osé entreprendre, avec tant de courage, de hardiesse & de résolution, que rien ne lui résiste, & que tout plie devant lui, bien qu'inférieur à ses ennemis. Cet éloge m'a échapé : le moien, je vous prie, de s'en empêcher dans une chose si surprenante. Revenons à notre sujet.

Parlons sincérement, Annibal ne fut jamais si habile que son pére dans la guerre des montagnes : il fut seulement heureux dans cette affaire. Sa conduite ne fut pas des meilleures, car il manqua de mesures & de prévoiance. Il étoit perdu, si ses ennemis eussent fait usage de leur bon sens dans un païs qu'ils connoissoient, & qui leur fournissoit par tout des piéges & des postes qu'on ne pouvoit ni forcer ni éviter. Quoiqu'il en soit, on voit bien à quelles gens ce Général avoit affaire. Il s'en apperçut assez pour ne se point rebuter, & c'est aussi ce qui justifie ce qu'on peut trouver de téméraire ou d'imprudent dans son entreprise : car de traverser ces montagnes dans la saison qu'il convient, l'entreprise n'est que hardie ; mais en plein hiver, c'est une témérité manifeste.

§. III.

§. III.

Que le nombre fait peu dans la guerre des hautes montagnes. Qu'une marche dans ces sortes de païs est la chose du monde la plus délicate. Précautions à observer. Qu'il n'appartient qu'aux Généraux du premier rang d'y soutenir une défensive. Que la défensive, quelque foible qu'on soit, nous met en état de tout espérer & d'opprimer le plus fort, quelque supérieur qu'il puisse être.

IL s'agit maintenant d'entrer dans cette partie de la guerre qui a du rapport à l'action d'Annibal. Nous en avons dit quelque chose dans nos Observations sur la guerre d'Amilcar Barcas contre l'armée rebelle d'Afrique; mais il s'en faut bien que nous aions épuisé cette matiére, & il s'en faudra de beaucoup aussi que nous en puissions voir le bout dans ce Paragraphe. Elle renferme trop de cas particuliers. Polybe nous fournira encore quelque occasion d'en parler. Il faut avouër que cette sorte de guerre est peu connuë. Cela paroît par tout ce que nous avons vû pratiquer dans les Alpes & les Pyrénées. Aussi nous nous sommes déterminés à la creuser aussi profondément que nous en sommes capables, & d'appliquer aux faits nos principes & notre méthode, selon que ces faits se présenteront dans le cours de cet Ouvrage.

Une longue expérience dans cette sorte de guerre ne suffit pas pour nous y rendre capables, puisque nous avons vû de nos jours que ceux qui l'ont le plus pratiquée, sont tombés dans les fautes du monde les plus grossiéres; & ce qu'il y a de moins excusable dans toute leur conduite, c'est qu'ils ont laissé échaper des occasions capables de finir la guerre, bien moins par défaut de courage & de hardiesse, que par manque d'habileté. Car il en faut tant, que je ne suis nullement surpris qu'il se soit trouvé si peu d'Officiers qui se sont apperçûs de leurs fautes. Cette sorte de guerre demande des qualités extraordinaires dans celui qui s'en mêle, un grand sens, un génie rusé & entreprenant, une intelligence du païs toute particuliére, & une théorie peu commune.

Les marches renferment le plus difficile. Le succès d'une entreprise importante ou d'une retraite, & notre salut même, en dépendent le plus souvent. Vous voilà dans une vallée serrée de hautes montagnes, n'y a-t-il qu'à marcher? Si les précautions, qui ne sont pas en petit nombre, ne nous assûrent ce passage, ces montagnes, dit-on, sont impratiquables. Cela arrive souvent. Mais si l'on y fait bien attention, il n'y en a presque point d'inaccessibles, & qui n'aient des revers. On sera surpris comment tant d'armées n'ont pas péri dans ces détroits. Bien qu'il y en ait une infinité d'exemples dans l'Histoire, nous ne sommes pas pour cela plus sages, ni l'ennemi, qui nous y voit engagés, plus habile pour profiter de l'occasion & aller nous boucher l'entrée, pendant qu'il peut aisément en faire tout autant à la sortie. On doit donc s'informer des revers des montagnes par où l'on doit passer, & songer que ce qui nous paroît insurmontable ne l'est pas toujours, & que ce qui l'est effectivement en certains endroits ne l'est pas en certains autres. On fait quelquefois marcher de l'infanterie à mi-côtê, pendant qu'on laisse le haut, qui est le plus important. Annibal faillit à périr avec toute son armée, pour avoir négligé ces sortes de précautions.

Les postes & le nombre servent souvent de peu, si en s'assûrant d'un passage & des montagnes qui resserrent des deux côtés la marche, on néglige les autres postes plus loin, & ceux mêmes qu'on abandonne, & dont on ne croit plus avoir besoin. Tout est sérieux, tout est digne de méditation, tout est d'une extréme importance, & les moindres fautes sont capitales dans ces sortes de païs tout couverts de piéges contre un ennemi vigilant, habile & entreprenant. Tel croit avoir la clef des champs, qui se

trouve

trouve pris au piége, & enfermé comme dans un coffre-fort. Celui qui agit offensivement, se trouve souvent plus embarrassé que celui qui se défend, & lorsqu'il se croit au-dessus de ses espérances, que tout semble lui rire, qu'on lui céde les passages les plus importans, un poste avantageux, dont son ennemi s'empare, le réduit au parti de la défensive sans l'avoir craint, & d'une défensive d'autant plus difficile à soutenir, que cette grande armée devenuë inutile dans ces lieux étroits ne fait plus que l'embarasser. L'infortune des rebelles d'Afrique, qu'Amilcar Barcas sçut attirer dans une vallée, entre deux pas de montagnes, en est une bonne preuve. Zisca faillit à en faire autant à la Noblesse de Bohéme, qui s'engagea imprudemment dans un détroit de montagnes, où elle fut presque toute taillée en piéces: car si Zisca en eût bouché l'entrée comme il avoit fait la sortie, on eût vû un événement tout semblable aux fourches Caudines, dont le reproche ne déplaisoit pas moins aux Romains que la honte de Cannes: car de tous les peuples du monde, il n'en est peut-être point qui nous aient fourni plus libéralement de ces sortes d'exemples.

Nulles vallées ne se prêtent tant d'avantures, de piéges & de stratagémes réciproques que les deux d'Oulx & de Prajelas. Ce seroit, ce me semble, une chose fort curieuse & digne d'être bien observée, qu'une guerre dans ce païs entre deux grands Capitaines. Je connois parfaitement ces deux vallées comme celle de Saint-Martin, où j'ai commandé en 1707. ce qui me met un peu plus au fait pour l'intelligence militaire des deux autres. Cela m'engage à hazarder mon sentiment touchant la campagne de 1708. Dans le tems que le Roi de Sardaigne étoit occupé au siége de Fenestréles, M. le Maréchal de Villars marcha pour secourir cette place; mais ce fut inutilement, tant les ennemis s'étoient précautionnés contre ses attaques. Supposé qu'ils fussent assez forts pour suivre leur siége & défendre leurs lignes, & que ceux de la vallée de Saint-Martin eussent voulu leur prêter la main ou ne prendre aucun parti, il étoit en leur pouvoir de faire un bon coup, & de couper les vivres & la retraite à l'armée de France, quoique le Maréchal de Villars occupât le poste de Sezanne, dont il s'étoit rendu le maître. L'entreprise étoit hardie & fort délicate, mais non pas si difficile qu'on pourroit s'imaginer. Ceux qui connoissent le païs autrement que par la Carte, & qui n'ignorent pas que les ennemis étoient maîtres de la vallée d'Oulx, jugeront de cette entreprise tout comme j'en juge.

Un Général qui fait la guerre dans ces sortes de païs, & qui est à la tête d'une armée inférieure à celle de son ennemi, doit d'autant plus donner à la fortune, que s'il vient à être battu, il ne l'est jamais tant qu'il ne lui reste encore quelques ressources: car elles sont infinies, & sa retraite est presque toujours assûrée. On gagne aisément les hauteurs, on se trouve presque toujours posté à deux pas de soi, & les hauteurs que l'on gagne empêchent l'ennemi de nous donner chasse: car la fuite dans ces sortes de lieux est beaucoup moins dangereuse que la poursuite. C'est ce qu'un Général habile & victorieux n'a garde de faire, de peur de donner dans quelque embuscade: ce qui fait que ceux d'en-bas se retirent à la faveur de ceux qui ont gagné le haut, & l'on ne va pas loin, lorsque les hauteurs des deux côtés sont bien garnies de troupes. Polyen (*a*) dans ses stratagémes nous en fournit un bel exemple, que nous allons rapporter.

„ Onomarque étoit en guerre contre les Macédoniens, dit-il, il avoit à dos une
„ montagne contournée en forme de croissant. Il cacha aux deux extrémités de cette
„ montagne des archers & des frondeurs, il fit avancer ses troupes dans la plaine qui
„ étoit au-devant de cette montagne. Quand les Macédoniens eurent commencé à lan-
„ cer leurs traits, les Phociens firent semblant de fuir vers le milieu & le fond de la
„ mon-

(a) *Poly. Stratag. l.* II. *ch.* 38.

„ montagne : les Macédoniens les suivent avec beaucoup d'ardeur. Ceux qui étoient „ postés aux deux pointes de la montagne, incommodérent extrémement la phalange „ Macédonienne à coups de traits & de pierres. En même tems Onomarque tourne „ tête contre la phalange. Les Phociens donnent courageusement sur la phalange Ma- „ cédonienne, qui se trouvant en même tems attaquée de front, & maltraitée à ses „ flancs & sur ses derriéres par une grêle de traits & de pierres, eut bien de la peine à „ faire retraite. C'est dans cette fuite qu'on rapporte que Philippe Roi de Macédoi- „ ne dit : *Je n'ai pas fui, mais j'ai fait comme le bélier, j'ai reculé pour recommencer à fraper avec plus de force.* Apparemment pour avoir sa revanche à la premiére occasion. Quand même l'ennemi après une victoire se lâcheroit sur les hauteurs comme dans le bas de la vallée, les retours des chemins étroits & bordés de précipices, ou peu de gens peuvent faire ferme, peuvent bientôt faire tourner la chance, si l'on sçait en profiter. On voit peu de batailles complettes dans ces sortes de païs, si l'on s'est précautionné à l'entrée de la vallée & sur les hauteurs, qu'on laisse sur ses derriéres.

Si comme Annibal l'on n'avoit autre dessein que celui de traverser un païs de hautes montagnes, sinon tout ennemi, du moins fort suspect, si l'on y entre sans aucun Traité qui puisse nous assûrer le passage, je ne vois guéres d'entreprise plus délicate, plus embarrassante, & où la défiance soit plus nécessaire. Le secret, la diligence & le bon ordre dans la marche, sont les seuls & uniques moiens pour espérer de passer, ou du moins d'empêcher que les peuples ne puissent s'assembler en assez grand nombre pour s'opposer au passage, & gagner les pas des montagnes plus éloignés. Tout dépend d'une bonne & grosse avantgarde, qui marche avec ses vivres, ses munitions & des outils en grand nombre, & d'excellens guides qu'on renvoiera contens, pendant qu'on en prendra d'autres qui seront d'autant plus fidéles, qu'ils verront que les autres auront été bien traités.

Cette avantgarde, composée de tous les dragons & d'un bon nombre de compagnies de grenadiers, se partagera en trois corps, qui marcheront à une lieue l'un de l'autre : le premier de ces corps servant comme d'avantgarde perduë pour se saisir des passages les plus importans : ils seront relevés par les troupes de l'armée lorsqu'elle en approchera, afin que ces trois corps puissent gagner les postes ou les passages à une lieuë du camp ; observant d'avoir toujours des détachemens entre les trois avantgardes, pour avoir plutôt des nouvelles de ce qui se passe entre elles. Que s'il se trouvoit quelque détroit, quelque pas, quelque torrent difficile à passer à une ou deux marches de l'armée, il faut le gagner avec une extréme diligence, avant que ceux du païs ne nous y préviennent : on s'y retranchera par des arbres abattus ; en un mot on doit s'établir par tout où l'on met le pied, en s'assûrant des passages au plus loin qu'il est possible, lorsqu'ils sont de grande importance. Je ne vois point d'autres expédiens & de meilleures précautions à prendre.

Quant au gros de l'armée, on ne peut pas douter que traversant tant de lieux différens, il ne faille regler sa marche selon qu'ils changent de nature, du moins autant qu'il dépend de nous. Pour moi je crois qu'il seroit mieux de distribuer chaque arme de telle sorte, que chacune put se soutenir réciproquement, ou que l'une qui ne se trouveroit pas à son avantage en certains lieux pût couvrir l'autre : je pense que le meilleur expédient seroit de marcher un bataillon & un escadron alternativement mêlés, & les équipages de chaque corps ensemble, & de doubler toujours où les chemins le permettront ; & où le païs s'ouvrira, le remplir autant qu'il est possible ; observant de faire toujours marcher de l'infanterie sur la croupe des montagnes des deux côtés de la vallée, & faisant en sorte lorsqu'elles sont d'un accès aisé, qu'une partie de l'armée cotoie l'autre par leur sommet : lorsqu'elles ne seront pas inaccessibles, ceux d'en haut se

regleront sur le corps d'en bas, & varieront toujours les précautions selon les craintes, les desseins qu'on peut avoir, & les changemens qu'on trouve à mesure qu'on avance. On observera sur toutes choses d'avoir une forte & puissante arriéregarde, composée de tout ce qu'on peut avoir de troupes d'élite.

On ne sçauroit marcher sûrement si l'on ne voit bien loin devant soi, & si l'on n'a encore présens & très-présens dans l'esprit le païs & les passages qu'on laisse derriére. Cela regarde l'avantgarde, si l'on agit sur un dessein semblable à celui d'Annibal: car si l'on entroit dans ces sortes de païs pour tout autre dessein que celui de le traverser, comme pour faire quelque conquête ou pour toute autre entreprise, il faudroit se gouverner sur d'autres principes, & garder les entrées des valées, de peur d'être coupé d'un côté & prévenu de l'autre.

Si cela n'est pas arrivé dans nos derniéres guerres dans les Alpes & dans les Pyrénées, chacun des deux côtés en a souvent fourni l'occasion sans le sçavoir, & sans qu'aucun en ait sçû profiter. Rien ne m'a tant surpris que cela, & ne m'a donné une plus mauvaise opinion de bien des Généraux, qui pensent bien plus à se défendre dans un païs de montagnes, où l'ennemi s'est engagé pour entrer dans le païs, qu'à profiter des occasions qui se présentent presque à tout moment dans le cours d'une campagne & dans une guerre défensive, qu'on doit tout aussi-tôt tourner en offensive: sur tout quand on a en tête un ennemi, qui se confiant un peu trop en ses forces, ne songe guéres à se précautionner aux endroits qu'il laisse derriére lui. Il y a dans l'Histoire une infinité d'exemples d'événemens célébres, où des Généraux habiles nous font voir qu'on avance souvent plus dans cette sorte de guerre par des mouvemens retrogrades que par d'autres contraires. Un Général fin, rusé, & autant instruit du païs où il fait la guerre, que du métier qu'il professe, céde quelque tems, & attend celui de l'occasion, & l'occasion se plait beaucoup plus aux montagnes que dans les plaines; mais elle n'est guéres apperçûë des Généraux de vûë courte.

Je l'ai dit en plusieurs endroits des Volumes précédens, & je le répéte encore: la guerre des montagnes est tout ce qu'on peut imaginer de plus difficile & de plus profond. Que si nous n'avons pas éprouvé ni vû de nos jours tant de cas particuliers, tant d'obstacles & de chicanes, tant d'excellentes précautions, tant de manœuvres sçavantes & dignes d'être admirées, & qu'en un mot nous n'aions rien vû que de fort commun & de fort ordinaire dans les guerres que nous avons faites dans les Pyrénées, où personne ne s'est présenté devant nous, par foiblesse ou par ignorance: si nous ou nos ennemis n'avons pas observé la méthode la plus sûre, & sçu profiter des occasions, si nous n'avons pas connu la facilité de nous défendre ou d'attaquer; qu'il me soit permis de dire à la honte des deux partis, que c'est un grand préjugé de malhabileté, de manque de hardiesse & de résolution, de peu d'intelligence du païs & de défaut d'esprit rusé, si nécessaire dans cette sorte de guerre: car l'ignorance rend toujours le courage inutile & sans fruit.

Si en 1719. le Général qui commandoit sur la frontiére des Pyrénées, avoit bien voulu se présenter au défilé du port du passage, nous aurions repris le chemin d'où nous étions venus: car ce qu'il y avoit de troupes ne se fit voir que par maniére d'acquit, & puis s'en alla. Lorsqu'on ne trouve aucune résistance dans un païs si aisé à défendre, on doit regarder cela comme un coup de fortune, & remercier le Seigneur très-humblement qui aveugle nos ennemis. C'est la résistance ferme & vigoureuse, l'ordre & la conduite des deux côtés qui illustrent une action; & lorsqu'il n'y a rien de tout cela, il faut rendre graces à Dieu qui bénit nos armes.

N'avons-nous pas vû pendant toute la guerre de 1688. deux mille ou quinze cens Barbets, ou habitans de la valée de Saint-Martin, tenir en respect quarante bataillons

tout au moins de nos troupes dans toute l'étenduë de la vallée de Prajelas, où le Cison coule au fond entre des montagnes fort hautes, d'un accès assez difficile, & que chacun gardoit de son côté? Ces montagnards en descendoient quelquefois, passoient le torrent, attaquoient & enlevoient nos convois. Si l'on eût fait reconnoître avec soin cette chaîne de montagnes qui borde le côté de la vallée qui nous étoit opposé, & connu la facilité qu'il y avoit de nous en rendre les maîtres, & de tomber s'il nous eût plû dans celle de Saint-Martin, n'aurions-nous pas été honteux qu'ils eussent occupé tant de troupes avec si peu de monde dans des endroits si faciles à franchir? A peine avoient-ils dix ou douze hommes à chaque poste, & nous y avions des corps entiers. Ils se rassembloient lorsqu'ils avoient quelque entreprise en tête, ce qui arrivoit lorsqu'ils sentoient quelque convoi en campagne. Je connois le païs & la vallée de Saint-Martin, comme je l'ai dit ailleurs: j'avouë sincérement que je ne sçaurois revenir de ma surprise. Rien n'étoit plus aisé que de se rendre maître de toute cette vallée. Si cette entreprise fût entrée dans la tête de quelqu'un, & qu'on l'eût exécutée, trente bataillons étoient plus que suffisans pour couvrir toute notre frontiére du Dauphiné, & nous en avions près de soixante-dix. Que qui que ce soit de ceux qui ont servi dans ces montagnes ne se soit apperçû d'un si grand avantage, rien ne me semble plus surprénant. Les lumiéres naturelles ne suffisoient-elles pas pour nous le faire comprendre? Rien n'est plus vrai que ce que disoit M. de Turenne: souvent il échape de belles occasions de faire de grandes choses, faute de gens qui les connoissent, ou qui sçachent s'en servir. Il disoit cela à l'occasion d'un Officier Général qui s'étoit fait battre ensuite d'une belle occasion qu'il laissoit aller.

Bien que j'aie servi deux campagnes dans l'armée du Maréchal de Catinat, je ne sçaurois dire s'il excelloit dans la guerre des montagnes. Je crois que ce n'étoit pas là son plus fort; mais il y avoit un Officier Général de son armée qui entendoit aussi parfaitement cette guerre qu'on peut l'entendre. On sent bien que je veux parler du Marquis de Feuquiéres. C'eût été un vrai Sertorius, s'il eût plû à certaines gens, à qui son mérite faisoit ombrage, de s'empresser un peu moins à travailler à sa disgrace, & à le perdre dans l'esprit du Roi, après l'avoir gâté dans l'esprit du Ministre; ce qui fit perdre à ce Prince un des meilleurs & des plus braves Officiers Généraux de ses armées, & qui le servoit mille fois mieux & avec plus de courage & d'intelligence que ses indignes ennemis.

Un habile Général se trouve peu embarrassé dans une guerre de hautes montagnes, si la disproportion des forces n'est pas excessive, jusqu'à ne pouvoir paroître. Sa foiblesse lui est souvent avantageuse contre le fort, par cela seul qu'il est moins à craindre. Il ne s'imagine jamais qu'un ennemi qui l'évite & qui met à cela tout son sçavoir, puisse changer tout à coup l'état de la guerre, & tourner une défensive circonspecte & timide en apparence en une offensive pleine & audacieuse. Les païs de montagnes sont ceux qui fournissent le plus aisément ces sortes de changemens de scéne, ausquels on ne se seroit jamais attendu. Il faut avouer qu'ils ne sont pas peu rares; mais il n'appartient qu'aux Capitaines de la premiére volée d'en user ainsi. Ils changent tout l'ordre de la guerre selon le tems, les lieux, les conjonctures, & souvent selon l'esprit & le génie des acteurs qui leur sont opposés. C'étoit la grande maxime d'Annibal contre les Romains. Il se tournoit souvent en défensive pour sauter tout d'un coup à l'offensive selon l'occasion; mais le plus grand Maître dans cet art a été sans doute Sertorius. Avouons-le ingénûment, peu de gens de guerre me seront contraires, ce Romain célébre valoit bien Annibal, & valut infiniment plus qu'aucun Capitaine de son siécle. Je doute que Rome en ait jamais produit un semblable à bien des égards. Sa façon de faire la guerre est digne d'admiration, nul n'en a tant approché que le fameux

meux Scanderberg sans l'atteindre. La guerre du premier en Espagne contre les plus fameux Capitaines que Rome put lui opposer, est tout ce que la science des armes a de plus fin & de plus achevé. Il s'étoit niché dans les montagnes à la tête d'une petite armée de montagnards Espagnols, qu'il avoit disciplinés & formés de sa main, & cependant cette petite armée, avec un tel homme à sa tête, mit à bout l'art & les efforts des Capitaines les plus braves & les mieux entendus. Pompée, qui s'en faisoit si fort accroire, apprit à se mieux connoître contre cet homme tout extraordinaire. Sertorius le fit donner dans une infinité de piéges & d'embuscades, bien que celui-ci lui fût infiniment supérieur. Il le battit toujours, & de la maniére du monde la plus honteuse; & ce qu'il y a de bien remarquable dans un Général dont la foiblesse ne permet aucun équilibre, c'est d'avoir fait des siéges & pris des places fortes à la vûe du grand Pompée, spectateur paisible & immobile des actions d'un Guerrier habile, qui se rioit des vaines menaces & de la vanité de son ennemi, sans qu'il lui fût possible de rien faire, tant la guerre des montagnes offre d'avantages & de gloire à acquerir à celui qui les connoît bien, & de honte à ceux qui se mêlent d'y faire la guerre avec une intelligence bornée. C'est dans cette sorte de guerre plus que dans aucune autre, que l'on connoît ce que vallent les hommes.

La race des Sertorius ne seroit-elle point perduë? Je le croirois assez. S'il s'est trouvé quelques grands hommes qui ont fait paroître quelques-unes de ses qualités dans les guerres des montagnes, comme un Scanderberg, un Zisca, un Castrucio même, je n'en trouve aucun qui l'ait égalé en tout. Cette sorte de guerre nous est si peu connuë, depuis ces trois célébres Modernes, dont les deux derniers ne l'ont pas pratiquée longtems, qu'on seroit fort étonné si je me mettois en tête de faire voir que nous n'en sommes pas aux premiers principes, que les Anciens sont nos Maîtres, & qu'à leur égard nous sommes encore dans l'enfance. On croit avoir beaucoup fait lorsqu'on a pû déconcerter les desseins de l'ennemi sans aller plus loin que la défensive, avec des forces avec lesquelles un Sertorius eût fait ce que bien des Généraux regarderoient aujourd'hui comme impratiquable. Voilà une sorte de guerre, diront quelques-uns, que qui que ce soit jusqu'aujourd'hui n'avoit cru si sçavante, si profonde & si épineuse. A votre avis les lumiéres naturelles, quelque grandes qu'elles puissent être, ne suffiront jamais pour la bien remplir, quand même elles seroient aidées d'une longue expérience dans le métier, à moins qu'elles ne soient soutenuës d'une théorie peu commune, ou des conseils d'un ami sincére, qui aura étudié ce que son Général ignore. Qui en a jamais douté? La difficulté est de trouver de ces sortes de gens dans les armées, car ils sont rares; mais il est encore plus rare de trouver des Généraux qui veuillent bien se donner la peine de les connoître, encore moins de les consulter. On ne trouve pas toujours des Paul Emile, des Sylla, des Scipion & des Turenne.

§. IV[redacted]

§. IV.

Qu'il y a une infinité de précautions à prendre, avant que de s'engager dans un païs de hautes montagnes pour quelque entreprise que ce soit. Qu'on peut être attaqué dans sa marche ou dans sa retraite. Ordre sur lequel l'on doit attaquer ou se défendre. Que celui par Colonnes est le seul qu'on doive suivre dans ces lieux resserrés.

Lorsqu'on est dans le dessein d'entreprendre dans un païs de hautes montagnes pour quelque expédition ou pour quelque siége important, que l'on a de profondes vallées à traverser, des pas, des gorges & des détroits difficiles & dangereux, & qu'on a également à craindre d'être attaqué dans sa marche comme dans sa retraite; lorsque l'ennemi se trouve maître de certaines vallées qui communiquent par les revers & le sommet des montagnes dans celle où l'on doit entrer, ou qu'il peut y communiquer par d'autres qui versent dans celle-là: lors, dis-je, qu'on s'engage dans ces sortes d'entreprises, il y a tant de mesures à prendre, que je ne m'attens pas de pouvoir les épuiser dans ce Paragraphe. Ce n'est pas aussi mon dessein, mais seulement d'en expliquer le plus essentiel.

C'est une maxime pour un Général d'armée, qui s'est formé un projet de campagne de grande importance, de considérer avant toutes choses si ce projet est l'objet d'un dessein utile & glorieux à sa patrie, & s'il peut raisonnablement en attendre un succès avantageux, bien qu'il se présente des difficultés & des obstacles infiniment grands, que le secret & la diligence peuvent applanir. Mais avant que de prendre sa résolution, il faut y penser plus d'une fois, & ne plus reculer lorsque l'affaire est une fois concluë & arrêtée dans le cabinet. Il doit chercher ensuite les moiens de l'éxécution: les préparatifs & le secret ne sont pas des obstacles; il dépend de nous de nous taire, & de nous taire avec art. A l'égard des premiers, qui découvrent souvent plus un dessein qu'une indiscrétion de langue, il est aisé de les cacher sans qu'il soit possible de rien soupçonner, lorsqu'on a ses places frontiéres bien munies & d'avance. Le plus difficile se trouve toujours dans les obstacles qu'on peut nous faire rencontrer, & que la nature du païs augmente infiniment. Qui voudroit s'y arrêter, ne se détermineroit jamais. Le tems, la nécessité d'agir, l'occasion de ruiner un ennemi, nous font trouver aisément tout ce qui est nécessaire pour parvenir au but qu'on s'est proposé.

Le meilleur expédient pour être exactement & sûrement informé de la nature du païs que l'on veut traverser, ou dans lequel on est résolu de porter la guerre, est d'attirer à soi sous de grandes promesses quelques personnes du païs, non du seul endroit où l'on s'est résolu de passer, mais autant qu'il est possible de tous les villages qui sont le long de la marche. Ceux qu'on doit consulter, & qui connoissent le mieux tous les détours & les chemins des revers des montagnes, sont les bergers & les chasseurs: c'est la chose du monde la plus aisée que de trouver & de gagner ces sortes de gens.

J'ai expliqué ailleurs la maniére dont on doit s'y prendre pour dresser d'excellens mémoires, ou un itinéraire militaire pour être au fait des païs les plus difficiles. Cela me dispense d'en parler ici, c'est sur ces mémoires qu'on regle son plan de marche, & souvent celui de toute une campagne: car c'est la connoissance du païs qui nous fournit le sujet d'une infinité d'entreprises importantes, & sans elle nous sommes hors d'état de penser & de rien faire.

C'est sur ces connoissances qu'un Général d'armée se détermine, & qu'il entre dans un païs de montagnes, marchant toujours, pour ainsi dire, la sonde à la main & dans

une perpétuelle défiance, se reglant sur ce qu'il voit, & occupant sans cesse les hauteurs autant qu'il lui est possible. Dans celles qui ne lui paroissent pas pratiquables, qui forment la vallée où il est engagé, il doit s'informer, avant que d'y entrer, s'il n'y auroit pas quelques chemins de revers par où l'ennemi peut monter. En ce cas-là il doit détacher du monde avec des guides fidéles pour s'en saisir & les cotoier des deux côtés opposés; enfin il ne doit négliger ni rien mépriser des précautions qui paroissent les moins nécessaires, car ce qui semble peu de chose dans ces sortes de païs ne l'est pas. Comme il peut arriver qu'il trouvera l'ennemi dans quelque vallée pour lui en disputer l'entrée, ou qu'il viendra par d'autres qui versent dans sa marche pour l'attaquer ou tomber sur son arriéregarde, voici l'ordre de bataille sur lequel je voudrois combattre dans ces lieux resserrés, toujours avantageux au foible, brave & entendu.

Je ne vois point de meilleure façon de se ranger & de combattre dans les lieux resserrés, où de grandes armées ne peuvent se déploier, & particuliérement dans les vallées profondes & des détroits de montagnes, que l'ordre par Colonnes; où quatre bataillons rangés selon la méthode d'aujourd'hui peuvent à peine suffire, l'on est assûré d'opposer au moins douze Colonnes avec des intervalles égaux à ceux que nous donnons entre les corps dans une bataille rangée. La confusion ne sçauroit jamais se mettre dans ma méthode, les mouvemens en sont subits & promts, les Colonnes se succédant & entrant les unes dans les autres sans peine & sans trouble. Comme j'oppose le triple tout au moins de bataillons dans un terrain égal à celui de mon ennemi, j'ai encore cet avantage de combattre sur un nombre beaucoup moindre de lignes; au lieu que celui-ci en opposant infiniment plus, & quatre bataillons contre douze, il ne sçauroit me résister, & tout ce qu'il a au-delà de ses quatre premiéres lignes lui est inutile. Dans ma façon de combattre tout agit tout d'un tems & d'un même mouvement, soit d'attaque ou de retraite. Si le terrain retrécit, on double les Colonnes, & elles se trouvent en ordre de marche ainsi que de combat. Si le terrain s'ouvre insensiblement, on les dédouble. Il n'en est pas de même dans la façon de se ranger & de combattre aujourd'hui, & lorsqu'on combat sur plusieurs lignes redoublées sujettes à se confondre & à se desordonner par la foiblesse de nos bataillons, qui combattent sur un grand front & sur peu de hauteur. Alors le flottement est d'autant plus dangereux, que le terrain où ils marchent est toujours inégal & peu propre pour les corps ordonnés de la sorte.

Si l'ennemi rangé ainsi que je viens de le dire est attaqué, si la premiére ligne (2) est renversée par le choc de mes Colonnes (3), comme il est impossible que cela n'arrive, & que la seconde (4) passant entre les intervalles de (3) attaque la seconde ennemie (5); est-il bien possible que le nombre des fuiards de ces deux lignes puisse s'écouler entre les espaces des corps de la troisiéme (6)? Ils y mettront infailliblement le desordre & la confusion d'autant plus aisément, qu'ils se verront suivis par les deux victorieuses, contre lesquelles il est impossible de résister. Voilà comme il arrive qu'une grande armée peut être battue par une autre qui lui sera très-inférieure: car il faut que la défaite très-aisée & infaillible des deux ou trois premiéres lignes améne nécessairement celle de toutes les autres, sans qu'il soit possible que les premiéres trouvent des retraites, & empêchent qu'elles ne se renversent sur toutes les autres, & qu'elles ne les emportent & ne les entraînent avec elles. Rien de plus démonstratif que cette proposition: & comme il y aura un grand nombre de lignes, la confusion s'y trouvera plus grande.

Je range ma cavalerie (7) à la queuë de mes lignes de Colonnes que je forme de deux ou de trois sections, les compagnies de grenadiers (8) inserées à l'ordinaire à la queuë des escadrons de ma cavalerie & derriére mes Colonnes, pour leur servir

M. Pool Sculp.

ORDRE DE BATAILLE DANS UN DÉTROIT DE MONTAGNE,

Selon le Systême de l'Auteur opposé à l'ordre ordinaire sur plusieurs lignes redoublées.

vir comme de réserve, pour dissiper ce qui a été rompu, ou pour les accidens inopinés.

Les Anciens doubloient ou triploient leur phalange dans les lieux resserrés & dans les détroits des montagnes. Alexandre en usa ainsi contre le Roi des Taulantiens, comme je l'ai dit ailleurs. Toute l'Histoire est pleine de ces sortes d'exemples. Un seul nous suffira, quoique la vérité n'ait besoin d'autre soutien que d'elle-même.

Les Thébains aiant échoué dans certaine entreprise, jugérent à propos de ne pas s'y opiniâtrer, & de faire retraite. Ils allérent s'engager dans un défilé fort étroit. Les Lacédémoniens infiniment supérieurs, & informés qu'ils prenoient cette route, marchérent à eux dans le dessein de les attaquer dans ces endroits difficiles, comme ils firent. Cette attaque dans un lieu tel que celui où ils marchoient, jetta les Thébains dans une étrange inquiétude, vû le desavantage du défilé. Ils dirent à Pelopidas, *nous voilà tombés entre les mains de nos ennemis.* Eh *pourquoi*, répondit-il, *sommes-nous tombés entre leurs mains plutôt qu'eux entre les nôtres?* En même tems il commanda à la cavalerie de passer de la queuë à la tête de son infanterie, qui étoit de trois cens hommes. Il en fit une Colonne, comptant qu'un corps rangé de la sorte ne pourroit être enfoncé, & qu'il enfonceroit tout ce qui se présenteroit devant lui. Il eut raison de penser ainsi: car ce corps soutint contre tout l'effort des Lacédémoniens, & les battit.

§. V.

Que les païs de hautes montagnes offrent des avantages infinis à celui qui se défend: que peu de gens connoissent ces avantages, que les passages qu'on garde pour une retraite ne nous l'assûrent pas toujours: que la disposition dans celui qui se défend doit être la même que celle que j'ai proposée.

SI l'on sçavoit combien celui qui veut défendre un païs de hautes montagnes, qui n'offrent que des gorges, des pas & des vallées profondes & pleines de précipices, a d'avantages sur son ennemi, on ne s'engageroit pas légérement dans une entreprise si difficile & si pleine de dangers. Pour en bien comprendre les difficultés, il faut, outre une grande connoissance du païs & beaucoup de méditation, une intelligence particuliére pour cette sorte de guerre, & un esprit tout des plus rusés. Un Sertorius, un Zisca, un Castrucio, un Montrose, & tant d'autres qui ont excellé dans cette partie des armes, s'en tireroient bien; mais un Général commun n'en viendroit jamais à bout. Qu'on choisisse les vallées que l'on voudra dans les Alpes ou les Pyrénées, il ne s'en trouvera pas une seule qui ne fournisse à celui qui se défend, & qui se trouvera maître des vallées qui sont à côté, & d'où il peut communiquer dans l'autre où l'ennemi s'est jetté, tous les avantages qu'il sçauroit desirer pour se bien défendre, & trouver une infinité d'occasions de lui couper les vivres & toute voie de retraite. On se contente de garder certains passages, certaines entrées; mais l'on ne s'apperçoit pas que de ce passage à une ou deux marches de là il y a des vallées étroites où il n'y a qu'un seul chemin pratiqué dans les rochers des montagnes, & bordé de précipices ou des détroits très-profonds de montagnes, entre des rochers inaccessibles, qui empêchent celui qui se défend de se mettre entre deux, de se saisir de ces chemins & de s'y fortifier. C'est une affaire d'un moment. Ne choisira-t-il pas des endroits où il pourra communiquer par les revers des montagnes? Rien n'est plus aisé, & cent hommes suffisent pour arrêter toute une armée. Vous gardez le poste de Sezanne & du mont Genévre, c'est assez, direz-vous, voilà ma retraite & mes convois assûrés: je m'assûre de quelques au-

tres

tres endroits à quelques autres passages jusqu'à la vallée de Prajelas, & j'entreprens le siége de Fenestréles; ne suis-je pas en sureté? Non, un homme entendu, hardi & entreprenant se plantera entre deux dans quelque pas difficile. Car enfin vous ne sçauriez les garder tous: marcherez-vous à ces gens-là pour les forcer? C'est une grande entreprise: êtes-vous assûré de réussir? La chose est fort incertaine où le nombre n'est d'aucune considération, & cependant vos vivres sont coupés, votre retraite interdite. Je ne me souviens point d'avoir lû aucun exemple dans l'Histoire qui puisse autoriser ce que je viens de dire ici. Ne se seroit-il jamais trouvé des Généraux d'armées capables de faire un tel coup? Je n'ai garde de croire qu'il ne s'en soit jamais trouvé à qui une semblable entreprise soit venuë à l'esprit, puisqu'elle n'est que hardie. Qui le croiroit? Des païsans de la vallée de Luzerne m'en fournissent un: je le tiens de bon lieu.

En 1691. le Marquis de Feuquiéres, l'homme de son tems le plus hardi, le plus entreprenant & le plus capable de conduire une entreprise de grande importance, s'étant mis en tête de surprendre les Vaudois qui étoient à Luzerne, y pensa plus de deux fois: encore ce ne fut pas assez, comme on le verra. Il partit de Pignerol à l'entrée de la nuit à la tête de douze cens hommes de pied & de quatre cens dragons, tous gens choisis. Il mesure si bien son tems, qu'il arriva aux portes de Luzerne à la pointe du jour; mais il eut la précaution de laisser soixante hommes à certain passage important pour sa retraite. Les Religionnaires surpris d'une avanture à laquelle ils ne se fussent jamais attendus, vû l'apreté des chemins & un défilé de rochers très-difficiles qu'il falloit traverser pour venir à eux, n'eurent garde de tenir dans un poste tout ouvert, contre des gens résolus & qui n'étoient pas venus dans l'intention de s'en retourner sans rien faire. Les Vaudois ne pensérent pas non plus à se défendre, ne trouvant pas la partie égale. Ils prennent le parti d'abandonner le poste, & de gagner les montagnes justement par où M. le Marquis de Feuquiéres devoit nécessairement se retirer après le coup fait. Fâché d'avoir manqué son coup, il mit le feu dans la ville, & se retira par le même chemin d'où il étoit venu; mais il y trouva beaucoup de mécompte. Il avoit fait garder le passage le plus important, sans prendre garde qu'il y avoit un chemin bordé par tout de précipices, & par tout important, & que l'ennemi en se mettant deux ou trois sur toute la longueur se trouve aussi bien logé, que si l'on n'en gardoit aucun. Cet habile Officier apprit là que tout ce qu'il avoit amené de troupes auroit à peine suffi pour garder un passage si long & si dangereux; il y trouva les ennemis. Il vit bien qu'il n'y avoit pas à délibérer, & qu'il falloit attaquer ces gens-là & leur passer sur le corps pour se retirer. Il se met à la tête de ce qu'il avoit de meilleur, & va droit à ces gens-là sans tirer un seul coup, voiant bien qu'il n'avoit pas de meilleur parti à prendre. Il trouva une résistance & une obstination qui le tinrent longtems en grande inquiétude du succès, outre le desavantage des lieux, qu'il avoit tout de son côté. Il attaqua à diverses reprises: enfin il s'ouvrit le passage, & se retira bravement à Pignerol, mais non pas sans perte ni sans gloire.

§. VI.

De la défense dans un païs de montagnes. Qu'il est aisé d'en disputer l'entrée. Methode de se retrancher dans les pas & dans les vallées.

Lorsqu'on est dans le dessein de s'opposer à la marche d'une armée dans un païs de hautes montagnes, qui forment de profondes vallées, des gorges étroites & des passages bordés de précipices, où il faut nécessairement passer pour une expédition de conséquence, on doit bien moins considérer les forces de l'ennemi que l'avantage des

lieux & les obstacles qu'on peut lui faire trouver dans sa marche. Il est aisé de s'instruire de ses desseins, & des vallées par où il faut qu'il passe, soit pour les traverser pour entrer dans le païs, soit pour quelque entreprise dans les montagnes mêmes. Il faut si peu de tems pour se mettre en état de défense dans ces sortes de païs, & si peu de troupes pour faire tête aux plus grandes armées, que j'ai lieu de m'étonner que la disproportion puisse être de quelque considération dans un Général habile & éclairé. La retraite est si aisée dans ces sortes d'endroits, qu'il est toujours mieux & plus honorable de tenter quelque chose que de ne rien faire.

On est toujours en état d'attendre que l'ennemi se déclare, on prend ensuite le parti le plus convenable au tems & aux lieux. Les mesures les plus prudentes pour n'être pas surpris, sont d'examiner, tous les endroits des vallées par où il faut pénétrer, de s'y fortifier, de les faire garder jusqu'à ce que l'ennemi ait pris une route fixe & formée, qui ne nous laisse aucun lieu de douter qu'il n'ait quelque passage en vûë. On prend alors son parti, on rassemble tout ce que l'on peut avoir de troupes répanduës dans les différens postes qu'on faisoit garder, & l'on se met en corps d'armée: on choisit l'endroit le plus favorable & le plus conforme aux forces que l'on a pour lui disputer le passage. Mais lorsqu'on s'engage dans ces sortes d'entreprises, il y a des précautions & des mesures à prendre. Celle de toutes qui me paroît la plus importante, est de s'informer des chemins ou des sentiers détournés & de traverse. Il y a bien peu de montagnes, quelque inaccessibles qu'elles nous paroissent, qui n'en aient par où l'on peut passer & gagner le haut par les revers, quelque difficiles & dangereux qu'ils puissent être: où un seul homme peut monter, plusieurs y montent l'un après l'autre. Il y a deux moiens pour se mettre en repos de ce côté-là: l'un de les faire garder, & peu de gens suffisent pour cela, ou de les faire rompre. S'il se trouvoit plusieurs de ces sentiers de revers, il est toujours mieux d'y poster du monde, & d'ouvrir divers sentiers pour y communiquer en plus grand nombre. Il est surprenant que ces précautions qui viennent assez naturellement à l'esprit, ne soient pas toujours pratiquées. Elles ne le sont presque jamais, ce qui a souvent causé la perte de tout un païs & de plusieurs armées.

Les Historiens de l'antiquité nous fournissent un assez bon nombre de ces sortes d'exemples. Les Modernes en sont encore moins chiches. J'en trouve beaucoup dans ceux-ci qu'on prendroit pour la copie d'un grand nombre que Polybe rapporte; mais en voici un dont la plûpart de mes Lecteurs n'auroient nulle nouvelle, si je ne le transportois dans cette page. Il est un peu long; mais si je le tronquois pour éviter prolixité, j'en ôterois des choses qui peuvent servir au Lecteur. Je le tire de Polyen. (*a*) Ce Grec écrivoit bien & très-poliment: la traduction, quoiqu'exacte, n'approche pas de l'original.

„ Quand Alexandre eut vaincu Darius dans les plaines d'Arbelle, Phrasaorte pro-
„ che parent de Darius, à la tête d'un corps considérable de Perses, gardoit le pas de
„ Suse. Ce sont des montagnes escarpées, dont les entrées sont fort étroites. Les
„ Barbares postés avantageusement dans ces lieux, repoussoient les Macédoniens, en
„ les accablant de pierres à coups de fronde, & les perçant de traits. Alexandre fut
„ contraint de faire reculer ses troupes, & aiant pris du terrain à trente stades de là, il
„ les mit à couvert derriére de bons retranchemens. Un oracle d'Apollon lui avoit
„ promis qu'un étranger nommé Lycus seroit son conducteur dans l'expédition contre
„ les Perses, un bouvier, vêtu de peaux se présenta devant Alexandre, & lui dit qu'il
„ étoit Lycien. Il ajouta que dans cette enceinte de montagnes il y avoit une route
„ couverte par l'épaisseur des bois, & qu'il étoit le seul qui en eût connoissance, pour
„ l'avoir

(a) *Polyen. Stratag. liv. IV. ch. 3.*

„ l'avoir fréquentée en menant les bœufs à la pâture. Alexandre se rappellant l'oracle „ d'Apollon, ajouta foi au bouvier; il commanda à la plus grande partie de son armée „ de demeurer dans le camp, & d'y allumer beaucoup de feux, pour amuser les Per- „ ses par cet objet; mais en secret il laissa ordre à Philotas & à Epheſtion, quand ils „ verroient les Macédoniens sur les hauteurs, de donner par en bas sur les ennemis. „ Pour lui prenant ses gardes, avec une phalange de soldats armés de toutes piéces, & „ tout ce qu'il avoit d'archers Scythes, il s'avança quatre-vingt stades dans le petit „ sentier, & s'étant mis à couvert dans l'épaisseur de la forêt, pour y prendre ha- „ leine; enfin à minuit il fit le tour des ennemis, & les surprit comme ils dormoient „ encore. A la pointe du jour les trompettes sonnérent la charge de dessus les mon- „ tagnes. Alors Epheſtion & Philotas sortant des retranchemens avec les Macédo- „ niens, attaquérent les Perses, qui se trouvérent ainsi environnés d'ennemis d'en „ haut & d'en bas, & furent les uns tués, les autres précipités, & les autres faits „ prisonniers.

Lorsqu'on prend les précautions dont j'ai parlé, l'attention est moins divisée, & lorsqu'on ne craint rien sur ses derriéres, que tous les chemins de revers sont interdits à l'ennemi, que les hauteurs qui nous dominent ne peuvent être occupées, on est alors en état d'arrêter l'ennemi, & de lui disputer l'entrée ou la sortie d'une vallée ou d'un détroit de montagnes.

Soit qu'on se retranche dans une vallée, ou qu'on céde peu à peu dans l'une pour faire tout d'un coup ferme dans une autre qu'on trouve plus avantageuse, on ne doit rien négliger des précautions dont j'ai parlé plus haut. Les meilleurs retranchemens, les plus forts & les plus difficiles à vaincre, sont ceux que l'on fait par des arbres abattus avec toutes leurs branches qu'on transporte sur les lieux, dont on forme une ligne A, ou un rentrant dans la vallée, & que l'on range si près-à-près que les branches s'entrelassent les unes dans les autres, les troncs assûrés par de fortes lambourdes, lorsqu'on a le tems de couper les branches menuës pour voir l'ennemi sans être vû, & d'aiguiser les autres. C'est le mieux qu'on puisse faire. Voilà l'obstacle du monde le plus redoutable & celui qui demande le moins de cérémonie pour le faire & pour le défendre. On pratique une espéce de boiau derriére de huit ou dix pieds de largeur, dans lequel on met un bon nombre de fuseliers B, qui tirent sans cesse; mais si l'ennemi s'avise d'approcher l'abattis, il faut sortir & se jetter derriére pour le défendre à coups d'armes blanches & de longueur, avec des fuseliers alternativement mêlés.

Je ne vois pas qu'on puisse jamais forcer des troupes si bien remparées, lorsque l'abattis est bien fait, pour peu de résolution qu'elles aient & de résistance qu'elles fassent. Les assaillans sont absolument découverts de la tête aux pieds, au lieu qu'ils ne voient rien de ce qui se passe derriére un tel retranchement.

CHAPITRE XII.

Etat de l'armée d'Annibal après le passage des Alpes. Prise de Turin. Sempronius vient au secours de Scipion. Annibal dispose ses soldats à un combat.

ANnibal arrivé dans l'Italie avec l'armée que nous avons vûë plus haut, campa au pied des Alpes, pour donner quelque repos à ses troupes. Elles en avoient un extréme besoin. Les fatigues qu'elles avoient essuiées à monter & à descendre par des chemins si difficiles, la disette de vivres, un délabrement affreux les rendoit presque méconnoissables. Il y en avoit même un grand nombre que la faim & les travaux continuels avoient réduits au desespoir. On n'avoit pû voiturer entre des rochers autant de vivres qu'il en falloit pour une armée si nombreuse, & la plûpart de ceux que l'on y avoit voiturés y étoient restés avec les bêtes de charge. Aussi quoiqu'Annibal au sortir du Rhône eût avec lui trente-huit mille hommes de pied & plus de huit mille chevaux; quand il eût passé les monts, il n'avoit guéres que la moitié de cette armée; & cette moitié étoit si changée par les travaux qu'elle avoit essuiés, qu'on l'auroit prise pour une troupe de Sauvages.

Le premier soin qu'eut alors Annibal fut de leur relever le courage, & de leur fournir dequoi réparer leurs forces & celles des chevaux. Lorsqu'il les vit en bon état, il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin, peuples situés au pied des Alpes, & qui étoient en guerre avec les Insubriens, de faire alliance avec lui. Ne pouvant par ses exhortations vaincre leur défiance, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, & fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avoient été opposés. Cette expédition jetta une si grande terreur parmi les Barbares voisins, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Les autres Gaulois qui habitoient ces plaines, auroient bien souhaité se joindre à Annibal, selon le projet qu'ils en avoient d'abord formé; mais comme les légions Romaines étoient déja sorties du païs, & avoient évité les embuscades, qui leur avoient été dressées, ils aimoient mieux se tenir en repos, & d'ailleurs il y en avoit parmi eux qui étoient obligés de prendre les armes pour les Romains. Annibal alors jugea qu'il n'y avoit point de tems à perdre, qu'il falloit avancer dans le païs, & hazarder quelque exploit, qui

Prise de Turin.

pût établir la confiance parmi les peuples qui auroient envie de prendre parti en ſa faveur.

Il étoit plein de ce projet, lorſqu'il eut avis que Publius avoit déja paſſé le Pô avec ſon armée, & qu'il étoit proche. Il eut d'abord de la peine à le croire. Il n'y avoit que peu de jours qu'il avoit laiſſé ce Conſul aux bords du Rhône ; la route depuis Marſeille juſques dans la Tyrrhénie eſt longue & difficile à tenir, & depuis la mer de Tyrrhénie juſqu'aux Alpes en traverſant l'Italie, c'eſt une marche très-longue & très-pénible pour une armée. Cependant comme cette nouvelle ſe confirmoit de plus en plus, il fut étonné que Publius eût entrepris cette route, & l'eût faite avec tant de diligence. Publius fut dans le même étonnement à l'égard d'Annibal. Il croioit d'abord que ce grand Capitaine n'oſeroit pas tenter le paſſage des Alpes avec une armée compoſée de tant de nations différentes ; ou que s'il le tentoit, il ne manqueroit pas d'y périr. Mais quand on lui vint dire qu'Annibal non ſeulement étoit ſorti des Alpes ſain & ſauf, mais aſſiégeoit encore quelques villes d'Italie, il fut extrémement frapé de la hardieſſe & de l'intrépidité de ce Général. A Rome, ce fut la même ſurpriſe, lorſqu'on y apprit ces nouvelles. A peine avoit-on entendu parler de la priſe de Sagonte, & envoié un des Conſuls en Afrique pour aſſiéger Carthage, & l'autre en Eſpagne contre Annibal, qu'on apprend que cet Annibal eſt dans l'Italie à la tête d'une armée, & qu'il y entreprend ſur des villes. Cela parut un paradoxe. L'épouvante fut grande, on envoie ſur le champ à Lilybée pour dire à Tiberius que les ennemis étoient en Italie, qu'il laiſſât les affaires dont il étoit chargé, pour venir au plutôt au ſecours de la patrie. Tibérius ſur ces ordres fit reprendre à ſa flotte la route de Rome, & pour les troupes de terre, il ordonna de les mettre en marche, & leur marqua le jour où l'on devoit ſe trouver à Ariminum. C'eſt une ville ſituée ſur la mer Adriatique à l'extrémité des plaines qu'arroſe le Pô, du côté du Midi. Dans ce ſoulevement général & l'étonnement où jettoient des événemens ſi extraordinaires, on étoit extrémement inquiet & attentif ſur ce qu'il arriveroit.

Sempronius vient au ſecours de Scipion.

Cependant Annibal & Publius s'approchoient l'un de l'autre, & tous deux animoient leurs troupes par les plus puiſſans motifs que la conjoncture préſente leur offroit. Voici la maniére dont Annibal s'y prit. Il aſſembla ſon armée, & fit amener devant elle tout ce qu'il avoit fait de jeunes priſonniers ſur les peuples qui l'avoient incommodé dans le paſſage des Alpes. Pour les rendre propres au deſſein qu'il s'étoit propoſé ; il les avoit chargé de chaînes, leur avoit fait ſouffrir la faim, avoit donné ordre qu'on les meurtrît de coups. Dans cet état, il leur préſenta les armes que les Rois Gaulois prennent lorſqu'ils ſe diſpoſent à un combat ſingulier. Il fit mettre auſſi devant eux des chevaux & des ſaies très-riches, & enſuite il leur demanda qui d'entre eux vouloient ſe

battre

battre l'un contre l'autre à ces conditions, que le vainqueur emporteroit pour prix de sa victoire les dépouilles qu'ils voioient, & que le vaincu seroit délivré par la mort des maux qu'il avoit à souffrir. Tous aiant élevé leur voix & demandé à combattre, il ordonna qu'on tirât au sort, & que ceux sur qui le sort tomberoit entrassent en lice. A cet ordre, les jeunes prisonniers lévent les mains au ciel, & conjurent les Dieux de les mettre au nombre des combattans. Quand le sort se fut déclaré, autant que ceux qui devoient se battre eurent de joie, autant les autres furent consternés. Après le combat ceux des prisonniers qui n'en avoient été que spectateurs, félicitoient tout autant le vaincu que le vainqueur, parce qu'au moins la mort avoit mis fin aux peines qu'ils étoient contraints de souffrir. Ce spectacle fit aussi la même impression sur la plûpart des Carthaginois, qui comparant l'état du mort avec les maux de ceux qui restoient, portoient compassion à ceux-ci, & croioient l'autre fort heureux.

Annibal aiant par cet exemple mis son armée dans la disposition où il la souhaitoit, il s'avança au milieu de l'assemblée, & dit qu'il leur avoit donné ce spectacle, afin qu'aiant vû dans ces infortunés prisonniers l'état où ils étoient eux-mêmes réduits, ils jugeassent mieux de ce qu'ils avoient à faire dans les conjonctures présentes: que la fortune leur proposoit à peu près un même combat (a) à soutenir, & les mêmes prix

(a) *Que la fortune leur proposoit à peu près un même combat.*] Ceci est remarquable, & prouve manifestement qu'Annibal offroit le même spectacle à ses soldats que Cyrus à ceux de son armée dans Hérodote. Je remarque une infinité de ruses & d'artifices dans Annibal, qui avoient été pratiquées avant lui par de grands Capitaines. Qui doute que ce grand homme n'eût lû les Historiens Grecs? L'artifice dont il se sert ici pour animer ses soldats à bien faire, est de leur montrer qu'ils n'ont point de bonheur, d'aise, de bien être à espérer que de la victoire. Cyrus (*a*) en use à peu près de même dans Hérodote, Annibal enchérit dessus. L'exemple mérite d'être rapporté.

Cyrus pensant à faire révolter les Perses contre la tyrannie d'Astiages, supposa une lettre comme venant de la part de ce Prince, par laquelle il l'établissoit pour Chef & Général de la nation, il les fit tous assembler en grand nombre. „ Lorsqu'ils furent devant Cyrus avec leurs faux & „ l'équipage qui leur avoit été prescrit, il leur „ commanda d'applanir durant ce jour-là un lieu „ tout rempli d'épines & de buissons qui étoit „ dans la Perse, & qui contenoit environ trois „ mille pas. Cela aiant été fait comme il l'avoit „ ordonné, il commanda encore aux Perses de se trouver le lendemain au même en„ droit après s'être nettoiés & lavés. Cependant il assembla tous les troupeaux de son pé„ re, chévres, moutons & bœufs, les fit tuër & „ apprêter en même tems, & fit apporter du vin „ & d'autre viandes délicates, comme pour „ traiter l'armée des Perses. Le lendemain tous „ ces peuples s'étant assemblés, il leur fit com„ mandement de se coucher sur les prés & de „ faire bonne chére; & quand ils eurent mangé „ à leur fantaisie, il leur demanda quelle condi„ tion ils aimeroient mieux, ou la condition du „ jour précédent, ou la condition présente. Ils „ répondirent qu'il y avoit bien de la différence „ entre l'une & l'autre; que celle du jour précé„ dent étoit remplie de peine & de travail, & „ que la condition présente étoit accompagnée „ de toutes sortes de biens & de douceurs. Alors „ Cyrus leur découvrit son dessein, & leur parla „ de la sorte: *Chers compagnons*, dit-il, *vos affaires sont en tel état, que si vous me voulez obéir, vous jouirez de ces biens, & d'une infinité d'autres, sans appréhender les miséres de la servitude. Mais si vous ne voulez pas m'écouter, vous êtes destinés à souffrir des maux semblables à ceux que vous souffrîtes hier. Rendez-vous donc libres par l'obéissance que vous me rendrez. Car enfin je me persuade que les Dieux m'ont fait naître pour vous combler de tous ces biens, & je ne pense pas que vous soiez inférieurs aux Médes, en ce qui concerne la guerre & les autres choses. C'est pourquoi secouez*

(a) *Du Ryer dans Hérodote, liv.* I.

prix à remporter. Qu'il falloit ou vaincre, ou mourir, ou vivre misérablement ſous le joug des Romains : que victorieux, ils emporteroient pour prix, non des chevaux & des ſaies, mais toutes les richeſſes de la République Romaine, c'eſt-à-dire tout ce qui étoit le plus capable de les rendre les plus heureux des hommes : qu'en mourant au lit d'honneur, le pis qui leur pouvoit arriver ſeroit de paſſer, ſans avoir rien ſouffert, de la vie à la mort, en combattant pour la plus belle de toutes les conquêtes : mais que ſi l'amour de la vie leur faiſoit montrer le dos à l'ennemi, ou commettre quelque autre lâcheté, il n'y avoit pas de maux & de peines auſquelles ils ne dûſſent s'attendre : qu'il n'étoit perſonne parmi eux, qui ſe rappellant le chemin qu'il avoit fait depuis Carthage la neuve, les combats où il s'étoit trouvé dans la route, & les fleuves qu'il avoit paſſés, fût aſſez ſtupide pour eſpérer qu'en fuiant il reverroit ſa patrie : qu'il falloit donc renoncer entiérement à cette eſpérance, & entrer pour eux-mêmes dans les ſentimens où ils étoient tout-à-l'heure à l'égard des priſonniers : que comme ils félicitoient également le vainqueur & celui qui étoit mort les armes à la main, & portoient compaſſion à celui qui vivoit après ſa défaite, de même il falloit qu'en combattant leur premier objet fût de vaincre ; & s'ils ne pouvoient vaincre, de mourir glorieuſement ſans aucun retour ſur la vie : que s'ils venoient aux mains dans cet eſprit, il leur répondoit de la victoire & de la vie : que jamais armée n'avoit manqué d'être victorieuſe, lorſque par choix ou par néceſſité elle avoit pris ce parti ; & qu'au contraire des troupes qui, comme les Romains, étoient proche de leur patrie, & avoient, en fuiant, une retraite ſûre, ne pouvoient pas ne point ſuccomber ſous l'effort de gens qui n'eſpéroient rien que de la victoire. Le ſpectacle & la harangue firent tout l'effet qu'Annibal avoit en vûë. On vit le courage renaître dans le cœur du ſoldat. Le Général, après avoir loué ſes troupes de leurs bonnes diſpoſitions, congédia l'aſſemblée, & donna ordre qu'on ſe tînt prêt à marcher le lendemain.

couez au plutôt le joug, & ſoulevez-vous contre Aſtiages. „ Ainſi les Perſes, qui étoient indi„ gnés il y avoit longtems d'obéir aux Médes, „ aiant rencontré un Chef, ſe mirent volontiers „ en liberté.

C

CHAPITRE XIII.

Harangue de Scipion. Bataille du Tésin. Trahison des Gaulois à l'égard des Romains.

PUblius s'étoit déja avancé au-delà du Pô, & pour passer le Tésin, il avoit ordonné que l'on y jettât un pont. Mais avant que d'aller plus loin, les troupes assemblées, il fit sa harangue. Il s'étendit d'abord beaucoup sur la grandeur & la majesté de l'Empire Romain, & sur les exploits de leurs ancêtres : venant ensuite au sujet pour lequel ils avoient pris les armes, il dit, que quand même jusqu'à ce jour ils n'auroient jamais essaié leurs forces contre personne, maintenant qu'ils sçavoient que c'étoit aux Carthaginois qu'ils avoient affaire, dès-là ils devoient compter sur la victoire: que c'étoit une chose indigne qu'un peuple vaincu tant de fois par les Romains, contraint de leur paier un tribut servil, & depuis si longtems assujetti à leur domination, osât se révolter contre ses Maîtres. *Mais à présent*, ajouta-t-il, *que nous avons éprouvé qu'il n'ose, pour ainsi dire, nous regarder en face, quelle idée, si nous pensons juste, devons-nous avoir des suites de cette guerre? La premiere tentative de la cavalerie Numide contre la notre, lui a fort mal réussi. Elle y a perdu une grande partie de son monde, & le reste s'est enfui honteusement jusqu'à son camp. Le Général & toute son armée n'ont pas été plutôt avertis que nous étions proche, qu'ils se sont retirés, & ils l'ont fait de façon que c'étoit autant une fuite qu'une retraite. C'est par crainte & contre leur dessein qu'ils ont pris la route des Alpes. Annibal est dans l'Italie, mais la plus grande partie de son armée est enterrée dans les Alpes, & ce qui s'en est échapé est dans un état à n'en pouvoir attendre aucun service. La plûpart des chevaux ont succombé à la longueur & aux fatigues de la marche, & le peu qu'il en reste ne peut être d'aucun usage. Pour vaincre de tels ennemis, vous n'aurez qu'à vous montrer. Et pensez-vous que j'eusse quitté ma flotte, que j'eusse abandonné les affaires d'Espagne, où j'avois été envoié, & que je fusse accouru à vous avec tant de diligence & d'ardeur, si de bonnes raisons ne m'eussent persuadé & que le salut de la République dépendoit du combat que nous allons livrer, & que la victoire étoit sure.* Ce discours soutenu de l'autorité de celui qui le prononçoit, & qui d'ailleurs ne contenoit rien que de vrai, fit naître dans tous les soldats un ardent désir de combattre. Le Consul aiant témoigné combien cette ardeur lui faisoit de plaisir, congédia

gédia l'assemblée, & avertit qu'on se tînt prêt à marcher au premier ordre.

Bataille du Tésin. Le lendemain les deux armées s'avancérent l'une contre l'autre le long du Tésin, du côté qui regarde les Alpes, les Romains aiant le fleuve à leur gauche, & les Carthaginois à leur droite. Au second jour les fourrageurs de part & d'autre aiant donné avis que l'ennemi étoit proche, on campa chacun dans l'endroit où il étoit. Au troisiéme Publius avec sa cavalerie, soutenuë des armés à la legere, & Annibal avec sa cavalerie seule, marchérent chacun de son côté dans la plaine pour reconnoître les forces l'un de l'autre. Quand on vit à la poussiére qui s'élevoit que l'on n'étoit pas loin, on se mit en bataille. Publius fait marcher devant les archers avec la cavalerie Gauloise, forme son front du reste de ses troupes, & avance au petit pas. Annibal lui vint au-devant, aiant au centre l'élite de la cavalerie à frein, & la Numide (a) sur les deux aîles, pour enveloper l'ennemi. Les Chefs & la cavalerie

(a) *Aiant au centre l'élite de la cavalerie à frein, & la Numide sur les deux aîles.*] La cavalerie Numide mérite un article dans ce Commentaire : car si je n'apprenois à mes Lecteurs ce que c'étoient que ces sortes de troupes, le plus grand nombre m'en sçauroit un très-mauvais gré. Si nous les comparions à nos Hussards ou aux Tartares, dont les Turcs se servent si utilement dans leurs armées, je ne crois pas que l'on y trouvât beaucoup à redire. La cavalerie Numide étoit excellente, & d'un usage infini dans les armées des Anciens. Elle n'étoit guéres propre à combattre en ligne & par escadrons, mais seulement pour harceller une armée; pour les entreprises promtes, pour entrer dans un païs, le mettre sous contribution, tomber sur un convoi, sur une arriéregarde, sur les bagages d'une armée : en un mot ces gens-là étoient d'un très-grand service, hardis & entreprenans, pillards & larrons au-delà de ce qu'on peut imaginer, & leurs descendans n'ont pas dégénéré, & le sont encore: car parmi eux les voleurs sont estimés & considérés. Je ne sçai dans quels Historiens j'ai lû que ces gens-là menoient toujours en main un second cheval, comme font encore les Tartares, pour changer dans le besoin. Annibal s'en servit utilement. Ils se rendirent d'autant plus redoutables aux Romains, que ce grand Capitaine, par l'excellence de sa discipline militaire, les faisoit combattre en ligne, & sur les aîles de son armée.

De la façon qu'ils sont représentés sur la Colonne Trajane & sur d'autres monumens antiques, je soupçonne fort que les Sculpteurs, selon leur louable coutume, ne les aient habillés d'imagination ou à la mode de leur païs, qui subsiste encore, & cette mode est la belle nature, nûs comme la main, & les chevaux tout comme leurs maîtres : ils n'avoient pour tout vêtement qu'un petit mantelet, comme celui d'un Capucin ou d'un Recolet. Je suis persuadé qu'ils étoient équipés ainsi dans leur païs comme ils le sont encore aujourd'hui; mais dans les armées où ils servoient ils devoient être vêtus fort à la légére, comme nos Hussards, malgré l'autorité des Auteurs, qui nous assûrent de leur nudité pleine & entiére sans nulle vergogne. Je les crois un peu Sculpteurs sur ce point-là. Ce qui prouve que le Numide, dont la figure est représentée dans l'Antiquité expliquée (a), est une pure réverie du Sculpteur, c'est que ces sortes de troupes étoient armées tout comme les cavaliers. Ils avoient donc un bouclier & le javelot : on appelloit le bouclier *Cètre* ou *Pelte*. Je trouve le bouclier dans la figure. Je ne suis pas non plus embarrassé du javelot, qui ne se trouve point : Dom Bernard de Montfaucon nous en donne la raison. Mais ce n'est pas là ce que je cherche, c'est l'épée. Si le cavalier Numide en avoit une, il la portoit apparemment à son côté avec le fourreau, attachée à un ceinturon ou à quelque autre chose d'équivalent. On n'en voit pourtant point. L'homme est tout nû comme son cheval, qui n'a ni bride, & par conséquent ni poitrail, ni croupiére: cela ne m'étonne pas à l'égard du cheval. Je suis encore moins étonné de la nudité du cavalier, qui nous étale toutes ses piéces, hors la ceinture & l'épée, ou du moins le fourreau: preuve évidente que le Numide est une pure reverie du Sculpteur. La cavalerie Maure ne différe en rien de celle des Numides. Les chevaux de ceux-ci comme ceux des Maures étoient fort petits, de vrais bidets & fort vîtes: tels sont ceux de nos Hussards. C'est le sentiment de Strabon, dit le sçavant Bénédictin (b), où je puise bien de bonnes choses. *Les chevaux Numides sont petits; mais légers à la course; ils sont dociles à tel point, qu'a-*

(a) *Antiq. expl. t.* IV. *ch.* 7. *p.* 88.
(b) *Ibid.*

valerie ne demandant qu'à combattre, on commence à charger. Au premier choc les armés à la légére eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantés par la cavalerie Carthaginoise qui venoit sur eux, & craignant d'être foulés aux pieds des chevaux, pliérent & s'enfuirent par

qu'avec une baguette on les méne comme on veut. Les Auteurs, dit-il ailleurs, *appellent les Numides* gens inscia freni, *des gens qui ne connoissent pas l'usage du frein : c'est ce qu'*Oppien *dit en général des Africains*, & Oppien a raison.

J'aurois fort souhaité que le célébre Bénédictin, dont j'emprunte une partie de l'érudition que j'étale, & dont il est si bien fourni, se fût souvenu de ce que nous apprend l'Auteur de la Relation du Roiaume d'Illiny. Il dit que les peuples de ce païs-là vont tout nûs à cheval à la guerre, & lorsqu'ils ont quelque voiage à faire. Ils ne mettent à leurs chevaux ni frein, ni bride, ni selle, ni rien, tout est nû, & qu'avec une petite baguette ils les conduisent où ils veulent. Il y en a qui se servent d'une corde, qu'ils leur mettent autour du cou en guise de collier, & qui leur tombe un peu sur le poitrail. Strabon parle de cette sorte de frein, dont l'Auteur de l'Antiquité expliquée nous donne la figure tirée, je pense, de la Colonne Trajane : c'est un cavalier Maure. Il parle encore de la coutume des Anciens, que nos Hussards pratiquent encore aujourd'hui, lorsqu'ils galopoient ou qu'ils étoient poursuivis. Cette coutume étoit de s'étendre sur leurs chevaux, accoutumés à courir le nés au vent, & par conséquent à hausser la tête. Ils s'étendoient dessus, comme je l'ai dit, & leur embrassoient le cou : de sorte qu'on ne pouvoit ni les atteindre, ni les tirer en les poursuivant. Quant aux Numides d'Annibal, & de tous les autres qui servoient dans les armées des Anciens, car ils se vendoient au plus offrant, il ne faut pas douter qu'ils ne fussent vêtus. Ceux qui les croiront équipés comme dans la Colonne Trajane, ou dans les autres monumens qui nous restent, seront en état de croire très-fermement bien des fadaises.

Les Numides, semblables aux Scythes & aux Parthes, ne se faisoient pas une affaire ni une honte de fuir, ils s'en aquittoient parfaitement bien & très-dangereusement. Plutarque dit dans Crassus, que les Parthes *sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes ; ce qui est très-sagement imaginé*, dit-il, *puisqu'en fuiant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.* Les Turcs, les Tartares, & nos Hussards font la même chose. Ils fuient, & lorsqu'on revient sur eux à la débande, ils font volteface & vous tombent sur le corps. Ceci me fait souvenir d'un passage de Montagne, que je ne saurois écarter. *Plusieurs nations très-belliqueuses*, dit-il, *se servoient dans leurs faits d'armes de la fuite pour avantage principal, & montroient le dos à l'ennemi plus dangereusement que leur visage* . . . „ Platon „ se moque, dit-il, de Lachés, qui avoit défini „ la fortitude, se tenir ferme en son rang contre „ les ennemis. Quoi, fit-il, seroit-ce donc lâ„ cheté de les battre en leur faisant place ? & lui „ allégue Homére, qui louë en Æneas la science „ de fuir, & que parce que Lachés se ravisant, „ avouë cet usage aux Scythes, & enfin généra„ lement à tous gens de cheval". Cela étoit bon chez les Anciens, mais ceux des Modernes n'en usent pas ainsi : car s'il leur arrive de fuir, le victorieux peut être assûré qu'ils ne reviendront plus, & que le combat sera remis à la campagne suivante. Rarement se rallient-ils & reviennent à la charge, si la fuite est pleine & entiere. Cela n'arrive cependant pas toujours, car nous n'avons pas ouï dire que cela soit jamais arrivé à la Maison du Roi, à moins que tout ne soit perdu, & qu'elle ne se trouve totalement abandonnée. Alors elle se retire, lorsque la valeur ne sert de rien contre le nombre qui l'accable.

L'action de la Maison du Roi d'Espagne à Almanza, est remarquable. Elle faisoit la droite de la premiére ligne. Elle fut rompuë trois fois, & se rallia tout autant de fois ; le victorieux se rebute lorsqu'il rencontre de telles gens en tête, il tombe en admiration. Ces gens-là méritent de vaincre, & vainquent effectivement. La Maison du Roi à Leuze eut affaire à celle des ennemis, qui étoit si superieure, qu'il sembloit que cette supériorité ne dût pas permettre aucun équilibre. Il y eut plus que cela, l'intrépidité & la bonne conduite vinrent à bout du nombre, & l'ennemi fut battu & mis dans une confusion & un desordre épouvantable, malgré l'appui d'un corps d'infanterie, qui ne servit de rien autre chose que pour relever l'éclat d'une action si célébre.

Je m'accommoderois autant d'une cavalerie qui combattroit comme celle des Parthes, que d'une autre qui ne branleroit & ne quitteroit jamais son rang qu'après avoir été percée & dissoute : car si elle a pris une fois la fuite, elle ne revient plus ; au lieu qu'une autre accoutumée à faire place à son ennemi, s'en ira pour revenir ensuite sur le victorieux à demi rompu, & dans cette espéce de desordre assez ordinaire à ceux qui croient tenir la victoire entre les mains. Rien n'est plus dangereux qu'un corps de troupes qui se rallie & revient sur ses pas. Les Romains éprouvérent contre les Parthes, combien cette façon de combattre dans un ennemi est redoutable & à craindre. Plutarque nous l'aprend dans la Vie de Crassus & dans celle d'Antoine. Contre

par les intervalles qui séparoient les escadrons. Les deux corps de bataille s'avancent ensuite, & en viennent aux mains. Le combat se soutient longtems à forces égales. De part & d'autre beaucoup de cavaliers mirent pied à terre, de sorte que l'action fut d'infanterie comme de cavalerie. Pendant ce tems-là les Numides envelopent, & fondent par les derriéres sur ces gens de traits, qui d'abord avoient échapé à la cavalerie, & les écrasent sous les pieds de leurs chevaux. Ils tombent ensuite sur les derriéres du centre des Romains, & le mettent en fuite. Les Romains perdirent beaucoup de monde dans ce combat; la perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois. Une partie des premiers s'enfuit à vauderoute, le reste se rallia auprès du Consul.

Publius décampe aussi-tôt, traverse les plaines & se hâte d'arriver au pont du Pô, & de le faire passer à son armée, ne se croiant pas en sûreté, blessé dangereusement comme il l'étoit, dans un païs plat & au voisinage d'un ennemi, qui lui étoit de beaucoup supérieur en cavalerie. Annibal attendit quelque tems que Publius mît en œuvre son infanterie : mais voiant qu'il sortoit de ses retranchemens, il le suivit jusqu'au pont du Pô. Il ne put aller plus loin, le Consul après être passé le pont, en avoit fait enlever la plupart des planches. Il prit prisonniers environ six cens hommes, que le Romain avoit postés à la tête du pont pour favoriser sa retraite, & sur le rapport qu'ils lui firent que Publius étoit déja loin, il rebroussa chemin le long du fleuve, pour trouver un endroit où il put aisément jetter un pont. Après deux jours de marche, il fit faire un pont de bateaux, & ordonna à Asdrubal de passer avec l'armée. Il passa lui-même ensuite, & donna audience aux Ambassadeurs qui lui étoient venus des lieux voisins. Car aussi-tôt après la journée du Tésin tous les Gaulois du voisinage, suivant leur premier projet, s'empressérent à l'envi de se joindre à lui, de la fournir de munitions, de grossir son armée. Tous ces Ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de politesse & d'amitié.

Les Gaulois trahissent les Romains

Quand l'armée eût traversé le Pô, Annibal au lieu de le remonter, comme il avoit fait auparavant, le descendit dans le dessein d'atteindre l'ennemi. Car Publius avoit aussi passé ce fleuve, & s'étant retranché auprès de Plaisance, qui est une Colonie des Romains, il se faisoit là panser lui & les autres blessés, sans aucune inquiétude pour ses troupes, qu'il croioit avoir mises à couvert de toute insulte. Cependant Annibal,

tre de telles gens le victorieux se retire toujours avec les marques effectives du vaincu, c'est-à-dire, qu'il perd une infinité de monde, & ne se croit jamais assûré même après la victoire. Cela arriva aux soldats d'Antoine; car après avoir poursuivi les Parthes l'espace de cinquante stades, à leur retour voulant voir ceux qui avoient été tués & pris, ils ne trouvérent que trente prisonniers & quatre-vingt morts : *d'abord le découragement & le desespoir s'emparent*, dit Plutarque, *de ces troupes, qui viennent à se représenter que lorsqu'elles sont victorieuses elles ne tuent que ce peu d'ennemis, & lorsqu'elles sont vaincuës elles perdent un si grand nombre de leurs gens.*

bal, au bout de deux jours de marche depuis le Pô, arriva aux ennemis, & le troisiéme il rangea son armée en bataille sous leurs yeux. Personne ne se présentant, il se retrancha à environ cinquante stades des Romains. Alors les Gaulois qui s'étoient joints à Annibal, voiant les affaires des Carthaginois sur un si bon pied, complotérent ensemble de tomber sur les Romains, & restant dans leurs tentes épioient le moment de les attaquer. Après avoir soupé, ils se retirérent dans leurs retranchemens, & s'y reposérent la plus grande partie de la nuit. Mais à la petite pointe du jour ils sortirent au nombre de deux mille hommes de pied & d'environ deux cens chevaux, tous bien armés, & fondirent sur les Romains qui étoient les plus proches du camp. Ils en tuérent un grand nombre, en blessérent aussi beaucoup, & apportérent les têtes de ceux, qui étoient morts, au Général Carthaginois.

Annibal reçut ce présent avec reconnoissance, il les exhorta de continuer à se signaler, leur promit des récompenses proportionnées à leurs services, & les renvoia dans leurs villes, pour publier parmi leurs concitoiens les avantages, qu'il avoit jusqu'ici remportés, & pour les porter à faire alliance avec lui. Il n'étoit pas besoin de les y exhorter. Après l'insulte que ceux-ci venoient de faire aux Romains, il falloit que les autres bon gré malgré se rangeassent du parti d'Annibal. Ils vinrent en effet s'y ranger, amenant avec eux les Boiens, qui lui livrérent les trois Romains que la République avoit envoiés pour faire le partage des terres, & qu'ils avoient arrêtés contre la foi des Traités, comme j'ai rapporté plus haut. Le Carthaginois fut fort sensible à leur bonne volonté, il leur donna des assurances de l'alliance qu'il faisoit avec eux, & leur rendit les trois Romains, qu'il les avertit de tenir sous bonne garde, pour retirer de Rome par leur moien les ôtages, qu'ils y avoient envoiés, selon ce qu'ils avoient d'abord projetté.

OBSERVATIONS

Sur le combat de cavalerie entre Annibal & Publius Scipion dans la plaine auprès du Tésin.

§. I.

Que la guerre d'Annibal contre les Romains, est tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus difficile.

NOtre Auteur nous a conduits par la route des faits à plusieurs grandes & importantes parties de la guerre; nous ne les avons pourtant pas épuisées, car chacune est subdivisée en tant d'autres, qu'il n'est pas difficile de concevoir par ce que l'on a

déjà vû, qu'il nous reste encore beaucoup de choses à dire. En voici une qui n'est pas à beaucoup près si profonde que les autres, & où il n'est pas besoin d'un grand effort de théorie pour s'y rendre habile. Elle regarde les combats de cavalerie, sans que l'infanterie y entre pour rien. Celui-ci n'est considérable, que parce qu'il fait l'ouverture & le commencement d'une guerre féconde en événemens extraordinaires, & dont les suites furent tristes & honteuses aux Romains. On verra dans ces Observations, que tout le mal vint des fausses & timides démarches & du peu de hardiesse du Général Romain, qui ensuite d'un combat qui ne décidoit rien, & où il ne perdit que fort peu de monde, rendit par sa faute cette action plus grande & plus considérable par les suites que par elle-même, & cela pour n'avoir sçû profiter des avantages qu'il laissoit derriére lui; avantages qui réduisoient Annibal à ne savoir de quel côté se tourner, & comment traverser un fleuve comme le Pô en présence d'une armée Romaine. Mais il ne plut pas à Scipion de prendre ce parti-là, & d'observer son ennemi à couvert de ce fleuve.

Si l'on considére maintenant le Général Carthaginois dans la guerre où il entre, on aura de la peine à concevoir qu'une entreprise aussi extraordinaire que celle-ci ait pû entrer dans l'esprit d'aucun Capitaine. Scipion, qui ne l'attendoit pas si-tôt, apprit avec une extréme surprise qu'il campoit déja dans les plaines du Pô. Les Alpes & leurs détroits trompérent ce Général, qui les avoit regardées. *Il fut extrémement frapé*, dit mon Auteur, *de la hardiesse & de l'intrépidité de ce Général, qui alloit au-delà de ce qu'on pouvoit imaginer*. Que le Chef des Romains ait été informé de cette nouvelle, il n'y a pas lieu d'en être étonné : mais il n'est guéres possible de s'imaginer qu'il ait pû ignorer l'état misérable où Annibal se trouvoit réduit à sa sortie des Alpes. S'il eût dépensé un peu plus en espions, n'eût-il pas été tout émerveillé de la hardiesse du Carthaginois à suivre un dessein aussi surprenant que celui-là, à la tête d'une armée presque entiérement ruinée par les pertes faites dans les Alpes : sans se trouver déconcerté, abattu & rebuté d'un si furieux revers de fortune, demeurant ferme dans sa premiére résolution, & la suivant avec le même courage que s'il fût entré dans les plaines du Pô avec toutes ses forces. Il y a là dequoi s'étonner. Ce projet en lui-même est tout ce qui peut entrer de grand & de beau dans l'esprit & dans le cœur d'un homme aussi extraordinaire que celui-là, quand même le succès n'eût pas répondu à ses espérances, ce qui n'étoit pas impossible, s'il eût trouvé en son chemin un Antagoniste de sa volée, l'unique & seule chose qui manqua aux Romains pour leur épargner tant de honte. Il ne trouva rien qui le valût, & qui fût digne de lui être opposé. Il se pourroit bien que l'éclairé Carthaginois le pensât ainsi, & cette seule pensee suffisoit pour l'affermir dans son dessein.

Avant son malheur, & lorsque ses forces étoient florissantes & dans leur entier, son entreprise ne pouvoit être regardée comme imprudente & téméraire, mais seulement comme hardie. Ce fut autre chose lorsqu'il sortit de ces montagnes, il s'apperçut que son armée étoit presque réduite à rien. Je ne sai si ceux qui n'approfondissent pas assez les choses, ne regarderont pas cette guerre comme suspecte de témérité. Je l'ai cru d'abord. Le premier coup d'œil nous porte à ce sentiment; mais si l'on y prend garde, & qu'on examine à loisir la situation où il se trouva après une perte si accablante, on jugera tout autrement de ce grand homme. Il y a toute sorte d'apparence, du moins je le pense ainsi, vû la grandeur, les périls & les obstacles infinis qu'on remarque dans cette surprenante entreprise, après tant de disgraces & de pertes qui sont à peine concevables, que l'exécution fut bien moins un acte de sa volonté dans des circonstances si embarrassantes, que l'effet de l'extrémité où il se trouvoit. Quelque grande que parût

l'in-

l'intrépidité de l'habile Général, je m'imagine qu'il dut être cruellement agité dans le fond de son ame. Les Alpes étoient une barriére desormais impénétrable, aussi bien que tout le païs jusqu'aux Pyrénées; ç'eût été une témérité, que dis-je, une résolution folle & insensée que de penser à se retirer. Sa perte devenoit inévitable, s'il eût pris un tel parti. Il ne voioit rien en arriére qui pût le tirer des embarras où ses affaires étoient alors réduites; ainsi la nécessité l'obligea à tenter la fortune des armes. Un Général d'armée qui se trouve engagé dans un si affreux défilé, en prenant une résolution tout-à-fait extréme, suit bien plutôt les idées de la prudence que celles de l'imprudence ou de la témérité. La nécessité tourne en sagesse, ce qui seroit visiblement téméraire & insensé sans elle.

Ceux qui se trouvent entre deux périls, dont l'un est insurmontable en apparence, & l'autre évident & assûré, feroient un trait de grande imprudence de choisir celui-ci plutôt que l'autre : que s'il faut périr, l'honnête & le glorieux est toujours préférable à ce qui ne l'est pas. C'est à peu près la situation où se trouvoit Annibal après le passage des Alpes, des deux il sçut choisir le moindre. Sa retraite étoit réellement impossible; s'il eût eu plus à espérer dans celle-ci que dans l'autre, j'ai assez bonne opinion de sa sagesse & de sa prudence pour croire qu'il eût pris le parti de se retirer. C'auroit été sans défiance de son courage & de sa capacité dans les armes. Il ne se fût défié que de ce qui ne dépendoit pas de ses lumiéres & de son pouvoir. De l'impossible à l'incertain ou au très-douteux, il n'y a point à délibérer. Annibal prend celui-ci comme très-sage & très-prudent, qui seroit fou dans toute autre conjoncture, & va attaquer avec une poignée de gens une Puissance formidable, non des Perses efféminés, sans discipline, & des Généraux ignorans & sans aucune expérience, comme fit Alexandre; mais des Romains braves, aguerris, & toujours prêts à se relever & à recommencer sans perdre cœur par leurs disgraces, toujours supérieurs en nombre & à eux-mêmes. Le Général Carthaginois ose bien les aller attaquer jusques chez eux, si foible & si dépourvû de moiens pour soutenir une telle guerre, que cela tient du prodige. La nécessité l'y contraint plutôt que la raison : le cœur s'éléve & s'affermit au moment que les malheurs & les maux sont parvenus à leur comble. Lorsqu'on n'a plus rien à perdre, & que notre salut est à la pointe de nos armes, on ne craint plus d'être vaincu, & l'on est assûré de vaincre par cela seul qu'on ne craint plus. On trouve alors des ressources, parce que l'esprit s'affine & s'éclaire par la nécessité. Annibal, qui voioit d'abord sa perte comme infaillible, commence à espérer du grand pouvoir d'une petite armée à la vérité, mais qui n'a d'autre ressource qu'en elle-même & dans un Chef habile & éclairé qui la conduit & qui la méne. Il voit des sentiers assûrés, où les courages & les esprits médiocres n'auroient trouvé qu'illusions & des espérances chimériques. Encore un coup, il ose tout espérer de son grand cœur, de son habileté & de l'audace de ses troupes braves, aguerries & animées par cette puissante nécessité, plus forte que le nombre & la valeur, & qu'aucune autre arme qui ne combat pas avec elle. Ce qui l'inquiétoit je pense le plus, étoit l'incertitude où il se trouvoit à l'égard des Gaulois Insubriens & Cénomans. Il pouvoit douter raisonnablement, vû la situation de ses affaires, qu'ils osassent se déclarer en sa faveur par la considération de sa foiblesse. On ne doit pas attaquer un puissant ennemi lorsqu'on est en état de lui résister; les Gaulois ne pouvoient-ils pas alléguer cette maxime au Général Carthaginois, pour se dispenser de se joindre à lui? Mais leur haine contre les Romains, la passion de secouer le joug de leur domination & de recouvrer leur liberté, les détermina à se jetter dans le parti de Carthage; ce qu'ils n'eussent jamais fait, si la défaite de Scipion, & ses démarches timides & irréguliéres

80921

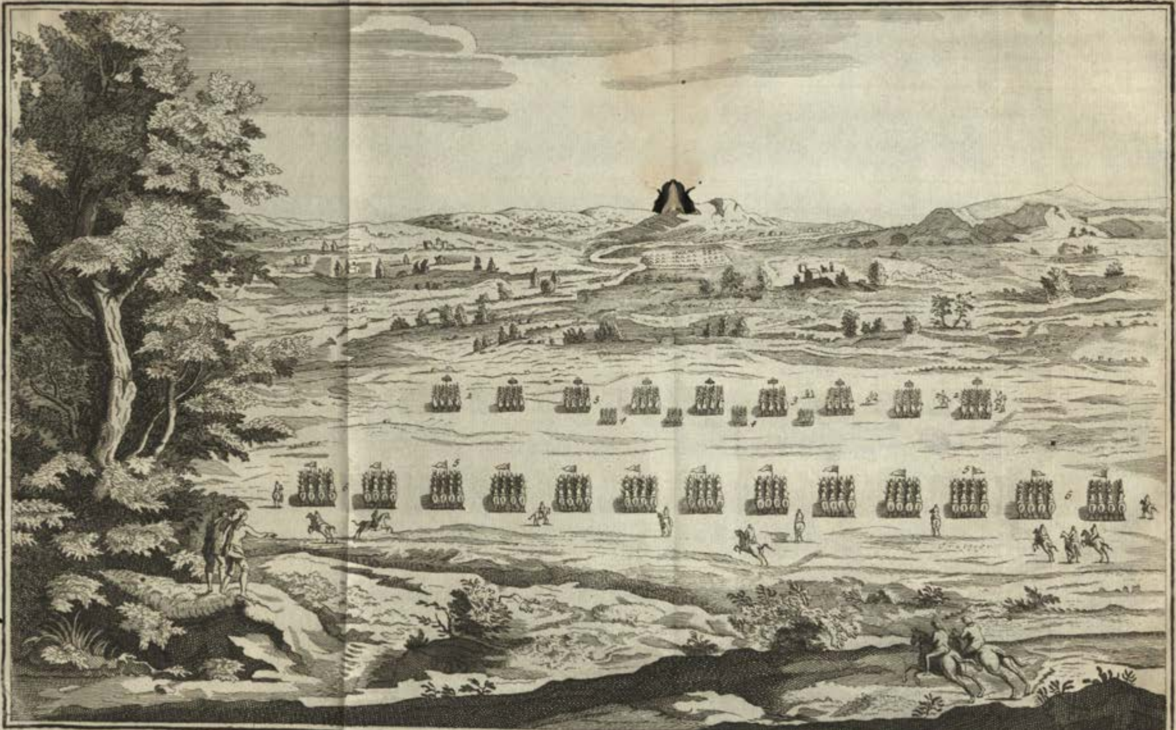
ensuite de son combat, & la marche du victorieux dans l'Insubrie, n'y eussent pas le plus contribué.

§. II.

Que tout dépend du succès d'une premiére expédition à l'ouverture d'une guerre. Que celle d'Annibal contre les Romains est plus digne de l'admiration des Connoisseurs, que celle d'Alexandre contre les Perses. Remarques sur le combat du Tésin. Disposition des troupes des deux partis.

TOut dépend des commencemens à la guerre, c'est Polybe qui nous l'apprend. Un autre a encheri là-dessus, & dit que le Capitaine tire son prix & son estime de sa premiére expédition, & que ceux qui se mêlent d'annoncer les choses futures ne prédisent pas mieux ce qui doit arriver que la fortune du Général qui ouvre une guerre par une victoire, ou par un bon coup. Annibal avoit grand besoin de bien débuter, pour guérir le monde de l'opinion où il étoit qu'il entreprenoit au-dessus de ses forces & de ses moiens. Il n'avoit ni argent ni troupes, c'est un mauvais pronostic pour un Général médiocre. Il lui faut beaucoup d'argent & beaucoup de troupes, encore n'a-t-il jamais assez de l'un & de l'autre. Un grand Capitaine augmente ses troupes par le succès de ses entreprises, & les dépenses de la guerre qu'il entreprend avec rien sont fondées sur la guerre même. Annibal connoissoit parfaitement Alexandre. S'il se mit le dernier après celui-ci & Pyrrhus en s'entretenant avec Scipion, ce fut en lui un grand acte de modestie : car sa guerre contre les Romains, qu'il va attaquer jusques dans leurs foiers, est infiniment au-dessus de celle du Roi de Macédoine contre les Perses. Les finances de ce Conquérant n'étoient pas autrement fondées avant le passage du Granique, que celles du vainqueur de Rome avant la gloire de la Trébie. Tous les deux ont commencé leurs exploits par un combat de cavalerie, & tous les deux n'avoient pas le sol. Mais ceux du premier, qui ne sont pas si grands que la renommée le publie, puisqu'un combat & deux batailles fort peu disputées décident du tout : au lieu que l'autre en gagne un grand nombre qui ne décident de rien, quoique complettes, sans que cela m'empêche de décider en faveur du Carthaginois contre le Macédonien. Tous les deux ouvrirent heureusement la scéne, & firent voir la vérité de la maxime, que tout dépend des commencemens à la guerre.

Annibal comptoit beaucoup sur la valeur de sa cavalerie, & sur la vigueur de ses chevaux, qui étoient tous Espagnols : ce qui n'est pas de petite considération, comme nous le dirons en son lieu. Outre cet avantage il en avoit un autre, c'est que le nombre en matiére de cavalerie fait beaucoup dans les plaines, parce que cette sorte d'arme fournit beaucoup moins de ruses dans l'art de se ranger que l'infanterie. Il avoit donc par dessus celle des Romains le nombre & l'adresse, & par dessus cela son habileté, qui le conduit & qui le méne contre un autre Général fort au-dessous de lui, & d'une expérience fort médiocre. Voilà bien des avantages. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les deux Généraux partirent dans le même dessein de se reconnoître, sans s'être donnés le mot, & tous les deux firent un coup fourré & se rencontrérent. Annibal songea à la maxime des prévoians, il choisit ce qu'il avoit de plus fort au cas de rencontre. Scipion ne prit pas moins toute sa cavalerie, mais il ne marcha pas en homme qui dût s'attendre à un combat. Il prit son infanterie légére, cela étoit fort prudent ; mais s'il eût marché avec un détachement de ses légions, il eût fait encore mieux. Ils se rencontrérent en belle plaine en deçà du Tésin. Scipion fut surpris à la vûë de l'ennemi,



COMBAT DE CAVALERIE ENTRE LES ROMAINS ET LES CARTHAGINOIS.

& le Carthaginois ne le fut pas. Comme on voit de loin dans les plaines, chacun eut le tems de se ranger en bataille & de prendre ses avantages.

Le Général Romain se forma sur une seule ligne, selon la coutume de ce tems-là, que les Modernes ont conservée un assez long tems; la cavalerie Romaine aux aîles (2), celle des Gaulois alliés (3) au centre. Ne seroient-ce point des Cénomans? J'ai du penchant à croire que ce furent des Insubriens, dont on avoit lieu de se défier. Ce centre étoit fortifié des armés à la légére (4).

Annibal se regla sur cette disposition: tout ce qu'il avoit de cavalerie d'élite (5) égaloit tout ce front de celle des Romains. Le narré de Polybe le prouve manifestement. Il jetta sa cavalerie Numide (6) sur les aîles, & marcha dans cet ordre contre l'ennemi.

Le combat commença par les armés à la légére des Romains, je dis des Romains, car il ne paroît pas qu'Annibal en eût aucun dans ce combat-là. Scipion les détacha, & les fit avancer hors de la ligne assez imprudemment contre la cavalerie Carthaginoise; mais c'étoit alors la coutume des Romains, qui reconnurent par leurs défaites continuelles que cette sorte d'arme n'est propre que pour combattre entre les distances des escadrons, pour se jetter dès le moment du choc entre celles des ennemis, & les prendre en flanc. Encore ne s'en avisérent-ils que ford tard, tant la coutume est respectée lorsqu'une Puissance est dénuée d'habiles Généraux. Annibal ne tint aucun compte de ces gens-là, dont les Romains ignoroient l'usage véritable; il leur passe sur le ventre, & fond brusquement sur Scipion avec tant d'ordre, de violence & de furie, que la cavalerie Romaine en fut ébranlée. Le combat fut grand & également soutenu; mais comme la cavalerie se trouvoit débordée par les Numides, ceux-ci tournérent & se repliérent court sur les aîles; & pendant que les uns gagnent & pressent les flancs, les autres taillent en piéces ce qui restoit des armés à la légére, qui s'étoient retirés derriére la ligne, & les prennent ensuite à dos. Les Romains environnés de toutes parts, la déroute devient générale: Scipion est blessé dans cette action, & se sauve avec tout ce qu'il peut rallier de troupes. Tite-Live qualifie de retraite honorable la fuite du Général Romain, c'est ce que l'Auteur Grec ne dit pas: car on ne sauroit appeller retraite honorable l'action de celui qui se retire sans être suivi. Ce qu'il y a de certain, c'est que Scipion perdit peu de monde.

On va un peu bride en main dans un commencement de guerre, après une action qui nous a réussi & qui ne sauroit décider, quelque complette qu'elle puisse être. De quoi s'agissoit-il après tout? De la déroute d'un corps de cavalerie. Annibal, qui se trouvoit dans un païs qui lui étoit encore inconnu, n'eut garde de pousser trop loin l'ennemi, de peur de trouver quelque piége en son chemin: car les plaines n'en sont pas moins susceptibles que les lieux couverts. D'ailleurs il craignit qu'en poussant trop loin son avantage, ses troupes animées par l'ardeur de la victoire n'allassent imprudemment donner dans l'infanterie Romaine, qui n'étoit pas loin. Ce fut un trait de prudence à Annibal. S'il eût pensé un peu moins avantageusement de Scipion, & qu'il n'eût pas ignoré sa blessure, qui le mettoit hors d'état d'agir, je ne sai si l'étonnement, où se trouvoit alors l'armée Romaine, n'eût pas produit une seconde action beaucoup plus fâcheuse que la premiére. On en peut juger par les suites. Revenons encore à la maxime qui fait le texte de ce Paragrafe, tout dépend de bien commencer à l'ouverture d'une guerre: les moindres avantages dans ces cas, quand il ne s'agiroit que de la défaite de cinquante hommes, sont souvent cause de grands événemens.

§. III.

§. III.

Annibal fit paroître dans ce combat toute la conduite, la prévoiance & l'habileté d'un grand Général. On ne remarque aucune de ces qualités dans Scipion. Ses fautes sont peu ordinaires dans un Général expérimenté tel qu'il devoit être. La réputation de son ennemi, & sa hardiesse à tout entreprendre, eussent dû le tenir dans une perpétuelle défiance.

LA discipline militaire des Romains, qui fait aujourd'hui notre admiration, sans qu'aucun Prince de l'Europe se soit encore avisé de l'introduire dans ses troupes, hors le Prince Maurice, qui s'étoit appliqué à la recherche de ses principes autant qu'il dépendoit de lui; cette discipline inspirée, dis-je, étoit tout ce que le Général Carthaginois avoit de plus à craindre. La victoire marche rarement sans elle, & la valeur en est toujours inséparable. Cette victoire, dit un de nos Maîtres, n'est pas tant le fruit d'une bravoure aveugle & du nombre, que de l'art & de l'exercice: *Non tam multitudo, & virtus indocta, quam ars & excercitium solent præstare victoriam.*

Annibal habile dans cet art, attentif à tout ce qui peut rendre ses troupes plus obéissantes & plus exercées, tâche d'imiter ce qu'il voit de parfait dans ses ennemis, & retient ce qui lui paroît de plus avantageux dans sa maniére de combattre & dans la tactique Carthaginoise, plus simple, moins composée & plus difficile à rompre. Le succès de cette guerre dépendoit absolument d'une discipline exacte, il la fit observer avec toute la sévérité & la rigueur possible. Cette sévérité est réverée lorsqu'elle est juste, & que le Capitaine a sçû gagner l'estime & la confiance de ses soldats. Annibal alla plus loin: car s'étant apperçû que les armes de l'infanterie Romaine étoient avantageuses pour joindre & aborder l'ennemi, il en arma la sienne. Toutes choses étant égales à cet égard-là, les Carthaginois eurent encore cet avantage d'opposer à leurs ennemis l'intelligence & le mérite du Général qui manquoit à ceux-ci, & la nécessité de vaincre.

Scipion fournit l'occasion à Annibal d'ouvrir sa campagne par ce qu'il avoit de plus fort, de plus brave & de plus expérimenté. On sent bien que je veux parler de sa cavalerie. Ce grand homme eût dû espérer de vaincre son ennemi au combat du Tésin, quand même il eût combattu à forces égales, car la cavalerie Romaine ne fut jamais fort redoutable. A plus forte raison dut-il compter sur la victoire lorsqu'il se vit supérieur à ses ennemis. Car comme le nombre fait beaucoup en rase campagne, & sur tout dans une action de cavalerie, dont les flancs & la croupe sont d'une foiblesse extréme, il faut nécessairement que le plus fort surmonte le foible qui en est débordé. Tout autrement de l'infanterie, qui peut dans ces cas-là faire face de tous côtés.

Annibal, toujours supérieur en cavalerie, autant par le nombre que par la valeur, toujours foible en infanterie, ne quitta presque jamais les plaines, assûré qu'il vaincroit à son infanterie par sa cavalerie, & à celle-ci par l'autre; ce que les Romains ne comprirent & n'imitérent jamais qu'après la bataille de Cannes. Ils opposérent toujours de mauvais cavaliers à de bons, qui les méprisoient, pendant qu'Annibal se jouoit de leurs Généraux visiblement étourdis, & plus visiblement mauvais.

Les grands Capitaines ne sont pas exemts de fautes, ils ne sont pas infaillibles & ne le prétendent pas aussi. Rarement sont-ils fâchés qu'on les leur fasse remarquer. Ils sont hommes comme nous, ils le savent bien. Annibal en a fait plusieurs épreuves. Celle où il tomba après la bataille de Cannes lui fut très-bien reprochée pour n'avoir sçû profiter de sa victoire, sans qu'il s'en fâchât. Elle eut des suites très-tristes & très-fâcheuses. C'étoit un furieux rabat-joie pour lui, & un très-grand aux Romains, qui

la perdirent si honteusement. Les Capitaines médiocres, plus ou moins vains & présomptueux, selon le degré d'ignorance où ils se trouvent, ne peuvent souffrir qu'on leur fasse voir qu'ils ne sont pas exemts des infirmités humaines; c'est l'ordinaire de ceux-ci de s'en fâcher, & bien fort lorsque les autres plus parfaits ne s'en plaignent point. Je ne sçai si Scipion, à qui ses fautes servirent depuis d'excellentes leçons pour s'empêcher d'y tomber à l'avenir, ne fut pas blâmé & chanté à Rome d'un si mauvais commencement de campagne. Il faut l'avouer, il debuta mal, & ceux qui le relevérent encore pis, pour être plus malhabiles.

Etoit-il fort nécessaire à Scipion d'aller lui-même reconnoître le camp d'Annibal? Trente Maitres & un Officier entendu eussent pû l'éclaircir & le tirer de peine. Ils eussent reconnu que cette armée Carthaginoise, qui parut sur le bord du Rhône si forte & si florissante, étoit réduite à rien. Parlons sincérement, je ne puis croire que le Général Romain pût ignorer la foiblesse de son ennemi à l'égard de son infanterie, & la force de sa cavalerie par rapport à la sienne. Etant si fort supérieur à l'égard de la premiére, qu'étoit-il besoin, encore une fois, qu'il se mît en campagne à la tête de sa cavalerie & de quelques méchans armés à la légére, qui eussent pû lui être d'un grand secours s'il en eût connu l'usage? Dès qu'il sçut Annibal campé dans les plaines, il n'avoit qu'à marcher à lui avec toutes ses forces, & lui donner bataille. La supériorité de la cavalerie ennemie eût pû être de quelque considération, si les Romains n'eussent pas été infiniment supérieurs en infanterie. Et quelle infanterie! la meilleure de la terre & la mieux disciplinée, qui n'avoit encore éprouvé aucune disgrace, & qui étoit toute pleine d'espérance, d'ardeur & de confiance: confiance qu'elle devoit tirer d'elle-même, si elle en manquoit pour son Général, ce que je ne sçaurois croire. Elle devoit au contraire en avoir beaucoup, & l'estimer infiniment par ses actions de la guerre précédente contre les Gaulois Insubriens, qu'il avoit conquis & soumis à la domination Romaine. Je suppose qu'Annibal eût surmonté la cavalerie Romaine par la sienne beaucoup meilleure, elle n'eût pas sûrement décidé: l'infanterie Romaine eût infailliblement battu la Carthaginoise, & l'eût ruinée de fond en comble, sans pouvoir jamais s'en relever. Supposé que ce Romain eût été battu, il ne pouvoit lui arriver pis que ce qui arriva ensuite de la défaite de sa cavalerie, comme nous le dirons en son lieu. Si les Généraux Romains n'eussent fait voir par leur misérable conduite dans presque tout le cours de cette guerre, qu'ils étoient très-malhabiles & très-ignorans, la supériorité de la cavalerie Carthaginoise eût été comptée pour peu de chose, puisqu'il leur étoit aisé de suppléer à la foiblesse de leur cavalerie par leur infanterie, en faisant soutenir l'une par l'autre, en inserant leurs triaires, ou du moins leurs armés à la legére, entre les distances des escadrons; ce qu'ils ne firent jamais, bien qu'Annibal se servît de cette méthode à l'égard de la sienne, qui n'en avoit guéres besoin: tant il sçavoit se précautionner pour la victoire, & tant les Romains étoient malhabiles en tout. Car leur infanterie étoit capable de vaincre par elle-même; mais ils ne sçûrent jamais s'en servir. Elle fut éternellement trompée plutôt que vaincue. Telle étoit l'incapacité de leurs Généraux, braves à la vérité; mais à quoi sert cette valeur sans expérience & sans art contre un ennemi, qui ne leur cédant en rien de ce côté-là, possédoit au souverain dégré ce qui leur manquoit de l'autre, & cela seul prévalut sur ce que les Romains pouvoient avoir de plus fort. Pour y revenir encore, la cavalerie ne devoit être d'aucune conséquence pour la victoire avec une intelligence médiocre & un peu d'esprit rusé, si nécessaire dans la tactique, qui consiste toute dans la ruse & dans l'artifice.

Un habile Général s'embarrasse fort peu de la supériorité d'une arme propre dans un combat de rase campagne sur l'autre qui ne se trouve pas dans un tel avantage. M. le

Prince Eugéne nous l'a fait voir mille fois contre les Turcs, qui sont toujours suivis d'une innombrable cavalerie, dont ils ignorent encore la force, & selon toutes les apparences ils ne la connoîtront de longtems, tant leur religion est propre à les rendre éternellement bêtes.

Est-ce un défaut de prévoiance, imprudence, ou quelque chose de pis, à un Général d'armée de s'engager dans une plaine rase & découverte à la tête d'un grand corps de cavalerie, lorsqu'on est assûré de la valeur & de la supériorité de celle de l'ennemi que l'on va reconnoître, & qui peut s'être mis en campagne avec toute la sienne pour nous venir au-devant? Ne doit-on pas se précautionner? Vous étes plus foible en cavalerie, je le veux; mais vous avez une excellente infanterie: pourquoi ne pas fortifier ce que vous avez de foible par ce que vous avez de fort & de redoutable? Faute impardonnable à Scipion, d'avoir négligé de se faire suivre par un corps détaché de ses légions. S'il l'eût fait, la défaite d'Annibal étoit assûrée. Peu pratiquent aujourd'hui cette méthode, dira-t-on. Je le sçai bien: l'on fait pis; car s'il marche des dragons dans un gros détachement de cavalerie, on en connoît si peu l'usage, que je n'ai jamais vû ni ouï dire qu'on leur ait fait mettre pied à terre; ils combattent en qualité de cavaliers: c'est sçavoir bien peu profiter de cette arme. Aussi voit-on bien peu de Généraux dans le monde qui en connoissent l'utilité.

On reconnoîtra aisément par la sottise des cavaliers Romains, combien cette nation avoit l'esprit & le génie fantassin, & propre à combattre à pied plutot qu'à cheval. Cela parut à ce combat comme dans bien d'autres, & même à la bataille de Cannes. Souvent dans le chaleur d'un combat de cavalerie, on voioit une partie des cavaliers par-ci par-là dans les escadrons sauter à bas de leurs chevaux, faire l'office de fantassins, & combattre à pied bravement, mais sottement, contre des escadrons bien ordonnés qui leur passoient bientôt sur le corps. Annibal vit avec étonnement dans cette action une chose si extraordinaire, où il ne voioit ni sens ni raison. Cette maniére de combattre en cavaliers démontés, étoit ancienne parmi les Romains; mais tous les cavaliers mettoient pied à terre au premier ordre pour combattre en corps, comme font nos dragons. Ici les uns combattent à pied, & les autres à cheval. N'étoit-ce pas se livrer pieds & poings liés à son ennemi, que de combattre de la sorte? Je pense qu'ouï: Annibal le sçut bien dire & s'en moquer à la bataille de Cannes; qui doute qu'il n'eût raison?

Scipion fit fort prudemment de former ses aîles de ce qu'il avoit de meilleure cavalerie, & de fortifier son centre de ses armés à la legére, s'il n'en eût pas malheureûsement ignoré l'usage, que son ennemi connoissoit si bien. Il eût dû les entrelasser entre ses escadrons, avec ordre de se jetter sur les flancs & à dos de ceux de l'ennemi à l'instant que l'on en viendroit aux mains; mais les Romains ne connoissoient pas cette façon de combattre. Scipion les fait avancer bien au-delà de la ligne pour escarmoucher. Annibal s'en moqua, en mit une partie en fuite, & passa sur le corps de l'autre. Ce premier avantage, qui n'étoit guéres digne de considération, étonna extrémement les Romains, & passa pour fort solide dans leur imagination: ce qui n'aida pas peu à leur déroute. Mais ce qui l'acheva fut la supériorité du nombre des escadrons contre le petit. Scipion se vit tout d'un coup débordé à ses aîles par les Numides, qui l'envelopérent & le pressérent de telle sorte, qu'il fut battu, mis en fuite & blessé dangereusement. Il méritoit tout cela: car Dieu ne se déclare pas toujours en faveur des gros escadrons, mais toujours à l'avantage de ceux qui sont braves, bien rangés & bien menés.

Qu'un Chef d'armée tel que Scipion & tant d'autres s'exposent aux plus grands périls, qu'ils s'y fassent blesser comme il fit, c'est l'éloge d'un avanturier qui cherche à se

se faire connoître : s'il se fait estropier ou tuër, sa perte ne tire à aucune conséquence, s'il finit là sa gloire & ses espérances ; mais que le Général ne se laisse point abattre, que la tête ne lui tourne point dans les plus grands revers de fortune, qu'il sçache connoître & profiter des avantages qu'il sent derriére lui, & que le victorieux par l'habileté & la fermeté du vaincu ne voie rien au-delà du succès qu'il vient de remporter qu'une foule d'obstacles & de chicanes qu'on lui fait trouver en son chemin : c'est dans ces occasions qu'éclate principalement la vertu d'un grand Capitaine, c'est là le vrai héroïsme, & c'est ce qu'on ne remarque pas dans Scipion : car après un combat où il ne hazarde que la moindre partie de ses forces, & où il ne perd que fort de peu monde, ce qu'il a de plus redoutable & de plus capable de réparer un petit mal demeure inutile. Il rend grand ce petit mal, & l'augmente par sa mauvaise conduite & par son incapacité, il ne profite point des avantages que le païs lui offre ensuite de ce combat qui ne décidoit rien : cela n'est pas concevable.

Les fautes de Scipion sont en si grand nombre & si grossiéres ensuite de ce combat, qu'on ose avancer sans crainte qu'elles sont la source de toutes les disgraces des Romains dans une guerre si malheureuse. Je veux croire que son abandon du Tésin, qui étoit une assez forte barriére, pourroit être attribué à la crainte & au soupçon contre les Insubriens, qui sembloient assez disposés à secouer le joug de Rome, & à se ranger du parti des Carthaginois, avec lesquels ils avoient déja traité. Si ce soupçon, qui n'étoit déja que trop fondé par ce qui arriva peu de tems après, obligea Scipion de prendre un parti peu digne d'un Romain, c'est ce qu'aucun Historien ne nous explique. Mais je crois que ce ne fut pas là le véritable sujet d'une résolution si honteuse. Car enfin les Insubriens ne s'étoient pas encore déclarés, ni leurs troupes, qui servoient dans l'armée Romaine. Cependant il se déconcerte mal à propos, il perd sa réputation par son peu de fermeté. Sa peur redouble, lorsqu'il apprend qu'Annibal le suit en diligence, & qu'il tire droit à lui. Il oublie qu'il est à la tête d'une armée supérieure à son ennemi, qu'elle n'a pas même vû, qu'il est campé même dans un païs très-favorable à sa nombreuse infanterie, dont la réputation est encore entiére & sans tache, & où sa cavalerie consternée du desavantage précédent n'eût été, comme celle de son ennemi, d'aucun usage dans un païs couvert tel que celui où il se trouvoit, & dont il connoissoit tous les avantages. Que ne devoit-il pas espérer d'une infanterie supérieure en tout à celle des Carthaginois ? Ce que tout autre moins abattu & moins timide eût dû raisonnablement en attendre. Cependant ce Général ne pense qu'à la retraite, & à l'assûrer par le passage d'un grand fleuve qu'il traverse en hâte sur son pont, & qui n'est pas encore capable de borner sa course & de le guérir de son épouvante. Enfin Publius passe ce fleuve au plus vîte, plie son pont, & ne pense pas qu'il laisse six cens hommes en-deià. Le Carthaginois arrive sur ces entrefaites, & les fait prisonniers, entre dans le païs des Insubriens, qui se déclarent ouvertement contre les Romains, & joignent leurs forces à celles d'Annibal : de sorte que cette jonction le mit en état de tout oser & de tout entreprendre.

Après cette retraite, qui a tout l'air d'une fuite précipitée, Scipion non content d'avoir abandonné le Tésin, repasse encore le Pô pour l'abandonner comme le Tésin, lorsqu'il étoit en pouvoir de le défendre. Cette faute de Scipion fut tissuë d'un tel enchaînement de malheurs, elle encouragea tellement l'armée d'Annibal, & releva si fort les espérances des Insubriens, incertains du parti qu'ils prendroient, qu'elle détermina ce peuple à se déclarer contre les Romains, comme je l'ai dit, & cet abandon en fut le prétexte.

Je le répéte encore, si les Romains se fussent du moins campés sur le bord & en-deçà des rives du Pô pour en défendre le passage, le Général Carthaginois perdoit son

escrime. Il ne pouvoit le traverser qu'au-dessus de Clastidium, où le fleuve est beaucoup moins large qu'ailleurs ; il y a toute sorte d'apparence qu'il le passa en cet endroit-là, pour marcher vers cette ville, qu'il prit aussi facilement, qu'il étoit aisé au Général Romain de faire échouer une telle entreprise. Il n'avoit qu'à se poster au passage qu'on appelle aujourd'hui l'Estradelle. S'il eût pris ce parti, Annibal n'eût sçû jamais par où s'y prendre pour le forcer dans un païs ingrat, où sa cavalerie lui devenoit inutile. S'il eût échoué dans cette entreprise, les Gaulois lui eussent bientôt tourné le dos : il se fût vû privé de toutes sortes de vivres, & réduit dans la nécessité de périr misérablement environné d'une infinité de peuples tout ennemis.

A quoi pensoit Publius de ne point profiter d'une si belle occasion de ruiner entiérement Annibal, lors même qu'il eût passé au-delà du Pô? Pouvoit-il ignorer que ce passage entre les Alpes maritimes & le fleuve étoit très-difficile, & très-aisé à défendre? Je ne sçaurois en deviner la raison. Voilà la seconde bévûe qui releva encore davantage le courage & les espérances d'une armée, qui ne voioit auparavant que des épines & des difficultés insurmontables, & le Général Romain les léve & les applanit lui-même, & abat par là le courage de ses troupes en craignant de trop engager.

Dans les affaires importantes, & dont le salut de tout un païs dépend absolument, les conseils accompagnés de trop de circonspection, par le souvenir des disgraces précédentes, sont dangereux, la moindre apparence de crainte encourage les ennemis & retient les amis. Scipion alla au-delà, il abandonna les avantages les plus visibles & les plus propres pour ruiner ses ennemis en peu de tems & sans combattre, & se retire derriére un petit méchant ruisseau, pouvant se couvrir d'un grand fleuve, ou attendre Annibal au passage de l'Estradelle : franchement la tête lui avoit tourné. Quel bonheur à Annibal d'avoir rencontré un tel Antagoniste en son chemin! Disons vrai, il n'en trouva guéres de plus habiles après celui-ci.

La conduite timide de Publius après la défaite de sa cavalerie, approche fort de celle de Vercingentorix, si célébre dans les Commentaires de César. Un combat de cavalerie qu'il perdit, & qu'il eût dû regarder comme une disgrace d'une fort petite conséquence, produisit le même effet dans son imagination que l'échec du Tésin dans celle du Général Romain. Il crut tout perdu, lorsqu'il pouvoit réparer cette disgrace & la changer en bien par son infanterie, qui n'avoit pas combattu, ou ne point quitter son poste comme il fit. Ce Général avoit formé le dessein de chasser les Romains de toutes les Gaules, & de secouer le joug de leur domination tyrannique : peu s'en fallut qu'il ne réussît, & César vit le moment de son expulsion, car il ne lui restoit plus que deux jours de marche pour s'en voir dehors. La perte d'un combat de cavalerie qui ne décidoit rien, parut si solide au Général Gaulois, que sa tête fit calotte. On ne peut nier qu'il ne fût un grand Capitaine. L'on ne niera pas non plus que les hommes les plus extraordinaires sont quelquefois sujets à des renversemens de cervelle, qu'à peine pardonneroit-on aux plus sots & aux plus stupides. Nous l'allons voir dans cet exemple, que nous tirerons de César lui-même. Nous prendrons les choses d'un peu plus haut, cela ne nous écartera pas de notre sujet.

Les Gaulois s'étant généralement soulevés contre les Romains par les intrigues & les menées de Vercingentorix, aussi adroit pour ces sortes de défections, que redoutable par son courage & par sa conduite ; César qui le vit à la tête d'une armée extraordinairement supérieure à la sienne, & apprenant d'ailleurs que les passages du côté du Vivarais & de l'Italie lui étoient fermés, & que les rebelles étoient entrés dans la province Romaine ; dans la crainte qu'il eut que ceux du Dauphiné ne suivissent l'exemple des autres, & qu'il ne trouvât tous les chemins fermés pour la retraite, se résolut d'abandonner

donner les Gaules, bien moins dans le dessein de secourir le Languedoc, que pour se tirer promtement d'un pas si dangereux & gagner le Dauphiné, il tire de ce côté-là.

Vercingentorix, qui le suivoit en queuë avec toutes ses forces, ravi d'avoir réduit les Romains à cette extrémité, assemble les Colonels de sa cavalerie; „ leur dit que le „ tems de la victoire étoit arrivé; que les Romains abandonnoient les Gaules pour se „ retirer dans leur province, ce qui suffisoit présentement pour leur liberté; mais qu'il „ falloit les défaire pour leur ôter à jamais l'espérance du retour, parce qu'autrement ils „ reviendroient avec de plus grandes forces, & ne cesseroient jamais de les harceller. „ Qu'il étoit donc d'avis de les attaquer dans la marche, parce que s'ils abandonnoient „ leur bagage, ils perdroient l'honneur & le moien de subsister; & s'ils se vouloient „ défendre, ils ne pourroient ni avancer ni reculer, & seroient contraints de demeurer „ en même lieu. Pour leur cavalerie, il dit qu'il ne falloit pas croire qu'elle eût la har- „ diesse seulement de se détacher du gros de l'armée; & que pour donner plus de cou- „ rage aux siens, & plus de terreur aux ennemis, il rangeroit son infanterie en batail- „ le...... Le lendemain Vercingentorix fait trois gros de sa cavalerie, dont les deux „ viennent fondre sur les aîles, & l'autre attaquer l'armée de front dans sa marche. „ César partage sa cavalerie en trois à son exemple, & l'envoie contre l'ennemi. On se „ bat en même tems de tous côtés, l'infanterie fait halte, & range en dedans tout le „ bagage; lorsque la cavalerie de César a du pire, elle tourne tête de ce côté-là: ce „ qui rend le courage aux siens, & arrête la poursuite des Barbares. A la fin les Alle- „ mans gagnent le haut d'une colline, qui étoit sur la droite, & après avoir chassé les „ Gaulois, les poursuivent jusqu'à la riviére, où Vercingentorix étoit en bataille avec „ son infanterie. Le reste de la cavalerie voiant la fuite des siens, se retire de peur d'être „ envelopé. On remporte la victoire par tout. Vercingentorix, voiant toute sa cava- „ lerie rompuë, fait rentrer son infanterie dans son camp au même ordre qu'elle étoit, „ & se retire vers Alexia, que César assiége.

La faute du Général des rebelles est infiniment plus grossiére que celle de Scipion. Celui-ci se trouvoit dénué & éloigné d'une marche de son infanterie, qui n'étoit pas à portée de le secourir à tems; au lieu que Vercingentorix eût pû faire avancer la sienne, à l'exemple de son ennemi, qui la fait avancer, & soutient ainsi une arme par l'autre. C'est à quoi le Gaulois ne pensa jamais, quoique son infanterie fût à portée, & se fait battre lorsqu'il est en état d'entrer dans un engagement général, ou de rentrer dans son camp, sans que cette disgrace pût tirer à conséquence. Elle fut pourtant la cause de son malheur & de sa retraite insensée. Il dépendoit absolument de lui, comme je l'ai dit, de tenter une action générale, ou de rester dans son poste; & ce parti, qui étoit celui qu'il s'étoit proposé, étoit le meilleur pour ruiner l'armée de César, qui se retiroit en hâte hors des Gaules, faute de subsistance & de places, qui s'étoient déclarées contre lui, & où il avoit établi ses magasins & le siége de la guerre. Epouvanté d'une disgrace qui ne pouvoit avoir aucune mauvaise suite, il se retire à la tête d'une armée innombrable, qui n'a point combattu, pour s'aller enfermer dans une place & s'y faire assiéger, lorsqu'il pouvoit tenir la campagne. Scipion ne se trouve pas assûré derriére un grand fleuve comme le Pô. Que fait-il? J'y reviens encore pour faire voir l'énorme sottise de ce Général, il va se couvrir d'un méchant ruisseau guéable par tout, lorsqu'il a mille moiens de réduire son ennemi à l'absurde.

OBSERVATIONS

Sur la Cavalerie, & sur les combats de cette sorte d'arme.

§. I.

Sentiment sur la lance. Qu'elle étoit peu avantageuse. Que le trop grand nombre de cavalerie dans les armées, est inutile & de peu d'effet. Sentiment de l'Auteur sur cette arme. Qu'elle n'est forte & redoutable que lorsqu'elle est soutenue par l'infanterie. Des pelotons de celle-ci enchâssés entre les escadrons. Preuves de l'excellence de cette méthode. Défauts de nos armes à l'égard de la cavalerie.

LA Nouë, qu'on peut mettre au nombre des Capitaines les plus renommés de son tems, célébre par son profond sçavoir dans l'infanterie, & par ses Ouvrages sur la science des armes, qui sont fort estimés des Connoisseurs, se récrie fort contre la maniére de combattre de la cavalerie de son tems, qui se rangeoit en haie & sur un seul rang. *Elle ne se battoit pas par escadron*, dit un Historien éclairé (*a*), *je veux dire que quand une troupe de gendarmerie alloit à la charge avec la lance, elle étoit d'un seul rang. Ce que j'ai dit de la gendarmerie*, poursuit-il quelques lignes après, *qu'elle ne se battoit point par escadron, se pratiquoit aussi par la cavalerie légére, & cela se faisoit de la sorte jusqu'au régne de Henri II. où l'on commença à escadronner.* Encore eut-on bien de la peine à se défaire d'une si méchante coûtume : on y revenoit souvent. L'Auteur cité plus haut, a fort bien remarqué que le Prince de Condé rangea sa cavalerie en haie à la bataille de Saint Denis sous Charles IX. Il est certain qu'on eut bien de la peine à s'en retirer. Cependant quelque folle & peu sensée que fût cette méthode, elle trouva des défenseurs passionnés, lors même qu'elle fut abandonnée : à la vérité c'étoient de pitoiables défenseurs. Nous en trouvons encore aujourd'hui qui disputent sur des usages qui ne sont guéres moins absurdes & moins insensés, & qui rendent ridicules ceux qui les soutiennent.

Il y avoit de quatre sortes de cavalerie, les Lanciers, les Corasses ou Cuirassiers, pour parler le langage d'aujourd'hui, l'Arquebusier à cheval, & les Dragons. Ceux-ci étoient des soldats à cheval pour les entreprises de promte exécution, & ne combattoient qu'à pied. Les premiers (*b*) avoient, outre la lance, l'épée & les pistolets ; & comme cette cavalerie étoit presque toute composée de Noblesse, on lui faisoit souvent mettre pied à terre, & elle combattoit avec la même valeur. Les cuirassiers ne chargeoient qu'avec l'épée & le pistolet. A l'égard de l'arquebusier à cheval, il n'avoit de plus que le mousqueton. Ces trois derniéres espéces de cavalerie passoient sous le titre de cavalerie légére.

George Basta, qui a été un des plus grands Capitaines & un des plus grands hommes de cavalerie de son siécle, & avec cela Auteur, & Auteur dogmatique fort estimé, rejette absolument la lance dans son Traité de la cavalerie. Il est assez grave pour être cru.

(a) *Dan. Hist. de la Milice Franç. tom.* I. *liv.* 5. p. 314.
(b) *Walhausen, Art milit. à cheval.*

cru. Walhausen, autre Ecrivain dogmatique, très-profond & très-sçavant dans la cavalerie & dans l'infanterie, car il a très-bien traité de l'une & de l'autre, attaque le sentiment de Basta, & se sert de ses propres armes pour le combattre, & le bat en ruine. Je panche fort du côté de Walhausen à l'égard du sçavoir, bien que celui-ci n'ait pas gagné de batailles comme l'autre, qu'il n'eût pas moins gagnées s'il eût été emploié. C'est le sort des grands génies pour la guerre de demeurer en chemin, si l'on ne joint les qualités de bon Courtisan à celles d'habile Guerrier. Il faut ensuite considérer les Puissances que l'on sert, & le tems auquel l'on vit, qui n'est pas une chose indifférente à la vertu. Walhausen a manqué dans tous ces avantages. Ni celui-ci ni l'autre n'ont assez bien connu le desavantage de la lance, telle que celle dont on se servoit en ce tems-là. Les Maures en connoissent mieux l'avantage, comme je le dirai en son lieu; mais la leur est bien différente de l'ancienne, & l'art de s'en servir est encore plus différent. Montécuculi (*a*), autre grand Maître dans la science des armes, & Auteur profond, me paroît pancher du côté de la lance, sans négliger de nous en apprendre les défauts comme Basta, & les observations qu'il fait sur cette arme sont importantes.

,, De toutes les armes dont on se sert à cheval, dit-il, la lance est la meilleure (*b*);
,, mais il faut qu'elle soit bien garnie, & que les lanciers soient vigoureux, armés de
,, pied en cap, qu'ils aient de bons chevaux, un terrain uni, ferme, point embarrassé:
,, les choses étant ainsi, ils se partagent en petits escadrons, vont à la charge & ouvrent
,, un chemin, où les cuirassiers qui suivent au trot, entrant après eux, font un grand
,, carnage". Les lances ne prenoient carriere qu'à soixante pas, comme toute cavalerie doit faire.

,, Si la lance n'a pas ces qualités, ou que l'homme, le cheval, le terrain ne soient
,, pas tels qu'il faut, & ne concourent pas à l'impétuosité de la course & du choc, ou
,, qu'elle ne soit pas soutenuë de près par les cuirassiers, elle est inutile: car l'ennemi
,, s'ouvre lorsqu'il le voit venir, & céde à son ardeur, puis envelope les lanciers & les
,, taille en piéces, comme fit Charles Gustave Roi de Suéde dans les derniéres guerres
,, contre les Polonois. La grande dépense & le peu d'usage de la lance, qui ne sert
,, qu'à un jour de bataille, l'ont fait abandonner dans nos armées. Les Polonois s'en
,, servent encore; mais ils les distribuent pour le combat par petites troupes de vingt-
,, cinq à trente chevaux chacune: qui en auroit environ mille, en formeroit trente ou
,, quarante petits escadrons, lesquels étant menés vivement & secondés par les cuiras-
,, siers, pourroient faire un grand effet.

Je serois assez de l'avis de ce grand Capitaine, si cette sorte d'arme pouvoit être mise à tout comme les cuirassiers. Tout ce qu'il dit de la lance, & de la méthode de la faire combattre, ne se trouve pas dans les Auteurs qui en ont écrit. Le Pére Daniel se trompe, lorsqu'il assûre que les lances combattoient sur un seul rang. Elles combattoient quelquefois sur deux ou sur trois. Cela se voit dans les Auteurs, qu'il n'a pas consultés: ce qu'ils auroit dû faire. Je m'étonne qu'il n'ait pas lû le Traité de *Militia equestri* de Hermannus Hugo, qui est un Religieux de sa Compagnie, lequel cite tous ces Auteurs, entr'autres Basta, Walhausen, & Louis Melzo. Les lances combattoient quelquefois en escadron de quarante ou de soixante lances, & sur trois de file. Car dire comme le Pére Daniel, qu'ils ne formoient des escadrons que dans la marche, ce n'est pas là raisonner; est-ce qu'on peut marcher autrement que sur plusieurs rangs?

Or

(a) *Mémoires de Montéc. L. II, ch. 2.*

(b) *Il dit dans son premier Liv. ch. 2. [illegible]ce est la reine des armes pour la cavalerie, comme la pique pour l'infanterie.*

On ne s'apperçut du défaut des lances que lorſqu'on commença à reconnoître que l'infanterie étoit la baſe & le ſoutien des armées, & en ce tems d'ignorance on n'en avoit que fort peu, encore fort mal armée & ſans diſcipline; toute la force d'une armée étoit dans la cavalerie. On commença à ouvrir les yeux, & ce fut moins les grandes actions des Romains & des Grecs, que celles des Suiſſes, qui en eurent la gloire. Ceux-ci ne combattoient qu'avec leur infanterie, ſans ſe ſoucier beaucoup de la cavalerie, qu'ils attaquoient par tout où ils la rencontroient, ſans qu'il fût poſſible à celle-ci de la rompre & d'en avoir raiſon. On reconnut alors l'utilité & la néceſſité d'une bonne infanterie reglée, diſciplinée & entretenuë en tems de paix comme en tems de guerre, c'eſt-à-dire qu'on prit ce parti lorſqu'on commença à devenir plus habile, & à meſure qu'on augmenta de connoiſſances, on eut moins de cavalerie. Car la marque la plus évidente & la plus aſſûrée de la décadence des armes dans un Etat, & que la barbarie & l'ignorance s'y introduiſent, eſt le grand nombre de cavalerie qu'il met en campagne. L'on voit par l'Hiſtoire, combien les Romains avoient peu de cavalerie, lorſque leur diſcipline militaire étoit dans ſa plus grande vigueur. Cela ſe remarque encore chez les Grecs & chez les Perſes du tems de Cyrus, ſous l'Empire d'Alexandre le Grand, & un peu après. Cette diſcipline militaire tombée, on vit multiplier la cavalerie dans les armées Romaines, & l'infanterie tomber peu à peu dans le mépris faute de diſcipline. La cavalerie augmenta à meſure qu'on négligea l'infanterie, & que l'Empire approcha de ſa ruine & de ſa décadence.

Dès que les Moſcovites ſe ſont diſciplinés, eux, qui dans l'état de barbarie faiſoient conſiſter leurs principales forces dans la cavalerie, on a vû moins de celle-ci, & leur infanterie a augmenté & s'eſt renduë très-redoutable. Les Polonois, qui les mépriſoient auparavant, n'ont plus oſé branler, eux qui ſemblables aux anciens Sarmates, n'ont d'autres forces à oppoſer à leurs ennemis que leur cavalerie: de ſorte qu'ils ſont aujourd'hui auſſi peu en état d'attaquer que de ſe défendre.

L'exemple des Moſcovites n'a pas diminué le nombre de la cavalérie des autres Princes de l'Europe dans la guerre de 1701, qui n'a fait que trop connoître que la France & les autres Puiſſances liguées contre elle tomboient par défaut de diſcipline, ou par défaut de capacité dans les Généraux, ou pour n'avoir pas écouté les conſeils des gens éclairés, puiſqu'ils ont donné dans l'excès à l'égard de la cavalerie, auſſi ruineuſe à l'Etat que peu utile à la guerre: qu'a-t-elle fait; Je le demanderois volontiers; mais il faut finir cette digreſſion, que je n'ai pû éviter, tant elle m'a paru importante.

Dès qu'on eut formé des corps d'infanterie reglée, la cavalerie fut un peu moins conſidérée: on s'en moqua à la fin. Les cavaliers éprouvérent les premiers ce que c'eſt que d'avoir affaire à de bonne infanterie, & l'on peut dire que la bataille de Coutras fut la cauſe qu'ils furent beaucoup mépriſés, ce qui fit qu'on les banit peu à peu des armées. Le Roi de Navarre, qui redoutoit ces Meſſieurs-là, ſe ſervit d'une pratique qu'il avoit appriſe de l'Amiral de Coligni, qui étoit d'inſerer des pelotons d'infanterie de vingt mouſquetaires chacun, ſur cinq de front & quatre de rang entre les eſpaces des eſcadrons de ſa cavalerie, pour paſſer au moment du choc entre ceux des ennemis, & les tirer en flanc. Ces braves fantaſſins firent merveille de tirer, & abattirent un grand nombre de gendarmes par terre.

C'eſt dans l'école de l'Amiral de Coligni qu'Henri IV. ſe forma pour la guerre. C'étoit un grand Maître que cet Amiral, & un des plus grands Capitaines & des plus honnêtes hommes de ſon ſiécle; mais ce n'eſt pas lui qui fit revivre cette méthode admirable des pelotons inſerés dans la cavalerie. Ce phénoméne militaire, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, ſe fit voir à la bataille de Pavie en 1525. Quinze cens arquebuſiers des plus ingambes de l'infanterie Eſpagnole, la plupart Baſques, dreſſés de longue main à com-

à combattre par plusieurs pelotons ou petites pelotes entre les escadrons de la cavalerie Espagnole, furent eux seuls la cause de la défaite de la gendarmerie Françoise, toute composée de Noblesse, & la plus redoutable de l'Europe. Le Pére Daniel prétend qu'il y avoit trois mille arquebusiers combattant de la sorte, je ne m'y oppose pas; mais s'il avoit consulté Brantome, il fût entré dans un plus grand détail de l'action de ces arquebusiers. On prétend qu'Antoine de Léve les avoit dressés de la sorte. Voilà l'époque de ces pelotons, dont l'Amiral de Coligni se souvint, & qu'Henri IV. n'oublia pas en bien des occasions, encore moins Gustave-Adolphe, qui ne combattoit jamais à sa cavalerie sans de bons pelotons de mousquetaires ou d'arquebusiers, dont il fit toujours son grand principe, & dont il n'eut jamais lieu de se repentir.

L'Historien qui a écrit des événemens de l'Ecosse sous le régne de Charles I. & sous le gouvernement du Marquis de Montrose, un des plus grands Capitaines qu'on ait vû depuis les Anciens, dit que l'entrelassement des pelotons parmi les escadrons de la cavalerie étoit si ordinaire à Montrose, qu'il s'en étoit fait comme une coûtume. Son Historien rapporte qu'il s'étoit rendu par-là si formidable à sa cavalerie, toujours plus foible de deux tiers, que c'étoit assez de le voir ainsi rangé pour n'en oser approcher, & ses ennemis semblables aux Romains contre Annibal, ne l'imitérent jamais; ce qui est à peine concevable dans ceux-ci comme dans les autres.

M. de Turenne se servit aussi de cette méthode au combat de Sintsheim en 1674. Il en fit de même à la bataille d'Ensheim, qui se donna trois ou quatre mois après. C'étoit le grand principe de Gustave-Adolphe, du Duc de Weimar, & de tous les éléves de ce fameux Capitaine, & tout cela est pris des Grecs, qui sont les premiers qui ont emploié cette maniére de combattre. On trouve un peu étrange qu'il se soit rencontré des gens, d'ailleurs expérimentés, qui l'aient desapprouvé. Je leur demanderois volontiers s'ils ont de bonnes objections à faire? Je pense que non: dispute-t-on sur des faits, & sur une méthode pratiquée non seulement par les Anciens, mais encore par les plus grands hommes d'entre les Modernes, sans qu'ils se soient jamais trouvés en défaut? Que répondre à ces gens-là?

§. II.

Suite du Paragraphe précédent.

On combattit par escadrons avant même que les lances disparussent dans les armées; mais ils étoient si gros, si pesans dans leurs manœuvres, si lourds & sur une si grande profondeur, qu'ils égaloient ceux des Perses, qui combattoient sur douze files, & au-delà même, quoique Xénophon en dise. On ne sçavoit pas qu'il en étoit de même à l'égard des nôtres sous le regne d'Henri IV. Cela se remarque dans Basta, dans Ludovico Melzo, & ces gros escadrons étoient encore en usage du tems de Walstein & de Gustave-Adolphe; mais celui-ci ne les faisoit pas si gros, parce qu'il se trouvoit toujours plus foible tout au moins de la moitié, & trouvoit le secret de faire voir que Dieu n'est pas toujours pour les gros escadrons, en y inserant des pelotons de cinquante mousquetaires. Par cette méthode il en eut toujours raison. Comme les arts & les sciences ne vont pas fort vîte à leur perfection, & particuliérement celle de la guerre, qui est immense, on les forma de deux cens maîtres. L'expérience fit voir qu'ils étoient encore trop gros; on les réduisit à cent cinquante ou à cent vingt maîtres sur trois de file, & l'on en est demeuré à peu près à ce nombre, & je crois qu'on a bien fait.

S'il m'eſt permis de dire ce que je penſe de cette pratique, je ne ſçai s'il ne ſeroit pas mieux de les former ſur quatre rangs. Rien ne me ſemble plus dangereux que le flottement dans la cavalerie comme dans l'infanterie : on me demandera peut-être ſi j'ai de bonnes lettres de créance, & de bonnes cautions qui puiſſent autoriſer mon ſentiment dans une choſe ſi grave ; je répondrai qu'oui, & qu'outre ces cautions reſpectables, j'ai encore la raiſon, les regles de la guerre & des faits d'expérience ſur leſquels on ne diſpute point, s'ils ſont en grand nombre. Je crois que cela ſuffit pour réduire mes Critiques à l'argument de M. Loke, c'eſt-à-dire à ſe fâcher, ou à ne ſçavoir que répondre, & la plûpart en ſont logés là.

La preuve de la néceſſité de donner plus de profondeur à nos eſcadrons que nous n'en donnons aujourd'hui, ſe tire des Anciens, qui ſont nos Maîtres. Ils combattoient par eſcadrons : les Grecs ſur huit de file, & les Romains ſur quatre. Les eſcadrons de ceux-ci n'étoient guéres de plus que de quarante maitres. Ceux des Grecs étoient tout au plus de quatre-vingt cavaliers. Il ne paroît pas qu'ils aient jamais changé dans cette méthode. Lorſque les Modernes ſont revenus dans leur bon ſens, ils ont commencé par former de gros eſcadrons de trois à quatre cens chevaux au moins ſur dix de profondeur, comme je l'ai dit plus haut. Peu à peu on diminua dans le nombre & dans la hauteur. Henri IV. le Prince Maurice, Alexandre Farnéſe, le Duc d'Albe, ſe fixérent à huit, & enſuite à ſix. Walſtein les fit trop gros & trop épais, & s'en trouva mal à Lutzen, & Tilly à Leipſick. Guſtave n'en eut jamais que de petits, qu'il rangea ſur cinq rangs avec ſes pelotons, & ne s'en repentit jamais. M. de Turenne rangea les ſiens ſur quatre, & ſouvent ſur cinq. Voilà des autorités fort graves, ce me ſemble ; qui ſont ceux qui ont réduit les eſcadrons ſur trois de profondeur ? Sont-ce des gens reſpectables par leur ſçavoir & par leurs actions ? Non ſans doute : mais des hommes très-médiocres, que rien n'autoriſoit que leurs emplois & la fauſſe opinion de leur mérite. On s'égare toujours avec de tels guides, mais jamais avec de tels hommes que les Guſtaves & les Turennes. Venons maintenant aux raiſons.

L'attaque unie & ſerrée, dit Montécuculi, eſt celle qui rompt l'ennemi. Cette maxime eſt inconteſtable ; mais cette union, ſi néceſſaire & ſi importante pour le choc, dépend de l'avantage des armes offenſives & défenſives. Les armes offenſives ſont de longues épées à l'Eſpagnole, fortes de pointe, étroites, de bonne & d'excellente trempe, tranchantes, & qui ne plient point, avec de bonnes gardes. Les nôtres, comme celles de nos voiſins, ne ſont pas ſi avantageuſes que les experts dans la cavalerie ſe l'imaginent. Celles des Eſpagnols, comme je viens de le dire, ſont les plus parfaites, plus longues de près de cinq pouces ; elles ſont menuës, plus légéres, d'une meilleure trempe, & de moins grande exécution pour les coups de taille que les plus larges, & ne caſſent jamais. Charles XII. Roi de Suéde en fit faire de toutes ſemblables, & tout auſſi bonnes, & en arma ſa cavalerie. Mes amis, diſoit-il à ſes cavaliers, joignez l'ennemi, ne tirez point, c'eſt aux poltrons à le faire, & frapez toujours de pointe, vous en aurez bientôt raiſon. Il parloit en Guerrier expérimenté. L'épée telle que je viens de la repréſenter, eſt la reine des armes de la cavalerie. A l'égard des piſtolets, je les tiens néceſſaires. Je ne penſe pas ainſi des mouſquetons de nos cavaliers, & c'eſt ainſi que penſent les plus habiles Officiers de cavalerie. Le ſentiment de ceux de l'infanterie ne peut pas être non plus rejetté. S'il m'eſt permis de décider, après tant de gens ſages, le mouſqueton me paroît une arme fort inutile, à moins qu'on n'ait prétendu en armant nos cavaliers de la ſorte, leur faire mettre pied à terre dans une néceſſité, & en tirer à peu près le même ſervice que nous faiſons de nos dragons dans les païs où la cavalerie ne ſçauroit agir.

Si l'on a eu tout autre deſſein que celui que je dis, comme il eſt apparent, puiſqu'elle

le ne met jamais pied à terre dans les occasions, qui ne se présentent que trop souvent; je dis moi que le mousqueton est non seulement peu propre à la cavalerie, mais même très-pernicieux, si l'on ne prétend s'en servir qu'à cheval. Je ne sçaurois m'empêcher d'admirer ici la force de l'opinion dans la plûpart des Officiers de cavalerie, qui s'imaginent que le cavalier ne sçauroit combattre qu'à cheval: comme si toute la force & le courage étoient hors de lui-même, & qu'il laissât l'un & l'autre sur la selle de son cheval lorsqu'il est pied à terre. Je voudrois bien leur demander s'ils mettent quelque différence entre un homme & un autre homme? Un cavalier est un homme sur son cheval comme démonté: s'il est brave dessus, il ne l'est pas moins à terre: car son cheval ne mord ni ne ruë dans le combat. Un dragon ne différe du cavalier que de nom. Donnez aujourd'hui un bonnet, un fusil & des bottines à ce cavalier, à la premiére occasion, ou le jour même, il combattra avec la même valeur & le même courage que celui qui aura servi toute sa vie dans les dragons. Parlons sincérement, le mousqueton nuit beaucoup plus qu'il ne sert: car si l'on vient à ouvrir les yeux, & qu'on se résolve enfin de le bannir de la cavalerie, on la reduira à joindre l'ennemi, & à ne se servir que de l'épée. Dans ce cas les armes défensives sont nécessaires, mais non pas telles que celles que l'on a coûtume de donner à la cavalerie. Pourquoi des cuirasses à l'épreuve qui coûtent infiniment, & qui accablent le cavalier de leur poids, puisqu'il n'y a rien de plus méprisable & de plus incertain que le feu de la cavalerie contre cavalerie?

Les meilleures armes défensives qu'on puisse donner à la cavalerie, sont les cottes ou jacques de mailles & en maniére de veste ou chemisette, qui couvre les cuisses jusqu'au genouil, & des demies manches qui descendent jusqu'au coude, si l'on n'aime mieux les armer de cuirasses ou demies cuirasses & de brassards, à la maniére des Anciens, qui descendoient jusques vers le coude, composées de lames de fer ou d'acier, longues & fort minces, rangées avec un tel art & si proprement, que quelque mouvement qu'ils fissent, ils n'en étoient pas incommodés. Cette chemisette militaire (a) conservoit toujours la même grace, tant les jointures étoient bien faites. Cette sorte d'armure, avec une calotte de fer sur la tête, coûteroit beaucoup moins que nos cuirasses à l'épreuve, qui sont si embarrassantes, qu'il ne faut pas s'étonner si les cavaliers les rejettent. A l'égard des gants, à la réserve de ce qui couvre la main, le reste doit être de peau souple, & le haut de peau de busle ou d'élan qui aille jusqu'au coude. Le Roi de Suéde Charles XII. donna de ces sortes de gants à toute sa cavalerie, & ordonna que les manches ne seroient point faites en paremens, mais en pagottes très-étroites.

Montécuculi, qui est le Végéce des Modernes, prétend que les armes défensives sont nécessaires à la cavalerie; „ parce, dit-il, que l'attaque unie & serrée", (comme je l'ai cité plus haut,) „ est celle qui rompt l'ennemi; & quand quelqu'un du pre-
„ mier rang vient à tomber, il fait perdre toute la force du choc, jusques-là que
„ les chevaux, qui sont derriére, s'épouvantent, & que toute la troupe se dé-
„ concerte.

„ Tout l'avantage, (dit encore le même Auteur,) „ consiste à former un corps
„ solide, si ferme & si impénétrable, qu'en quelque endroit qu'il soit ou qu'il aille,
„ il y arrête l'ennemi, comme un bastion mobile, & se défende par lui-même;
„ mais on ne peut avoir cette fermeté sans la pique à pied & la cuirasse à cheval.

Suivant ce raisonnement, il s'ensuivroit que la cavalerie devroit combattre sur quatre ou cinq rangs, comme c'étoit l'usage du tems de Montécuculi, qui ne la met cepen-

(a) *Antiq. expliq. liv.* III.

pendant que sur trois. Par là on éviteroit le flottement, les manœuvres en seroient beaucoup plus légéres, le choc plus violent & plus uni qu'il ne l'est ordinairement dans les escadrons d'aujourd'hui. C'est une chose pourtant fort rare que ce choc, on n'en connoît guéres l'usage que dans la Maison du Roi. Celle-ci va droit l'épée à la main, & fait sentir le poids de ses armes comme toute la force de ses chevaux. Cela est rare dans toute autre cavalerie, tout aboutit le plus souvent à mettre en œuvre le mousqueton. Le grand Turenne ne pouvoit le souffrir, & avec raison. A quoi bon cela, disoit-il, tout le fort de la cavalerie est de charger l'épée à la main. Au combat de Sintsheim en 1674. ce grand homme commanda à ses escadrons d'essuier tout le feu des Impériaux sans tirer, & de fondre dessus l'épée à la main.

Cet habile Guerrier, qui pensoit toujours juste, n'eût pas donné cet ordre, si sa grande expérience & son bon sens ne lui eussent fait voir que la peur des chevaux, quand on tire, met une espéce de desunion dans les escadrons, qui les fait flotter, & donne plus de facilité à les rompre; au lieu que l'épée à la main, ils marchent & chargent avec plus d'égalité. Il y a encore un avantage à ajouter, que les Officiers braves & entendus ne laissent pas échaper. Allez le premier à l'ennemi, tâchez de le prévenir, & souhaitez qu'il fasse feu; on peut compter de le rompre & de le mettre en fuite, avant même que d'être abordé.

Ce que je viens de dire touchant la cavalerie, quoique je n'aie pas épuisé cette matiére, & que ce ne soit que l'idée d'un Traité particulier, m'a paru d'une extréme importance: car la plûpart aveuglés par leurs préjugés, ne sçauroient s'en délivrer, si on n'en fait voir le faux & l'absurde dans un ouvrage, dont le but principal est de combattre ces préjugés, & de sapper par les fondemens, s'il m'est possible de réussir, une infinité de pratiques & de principes tous contraires aux régles de la guerre & du bon sens dans toutes les parties que la science des armes renferme. On ne peut le faire, si l'on n'oppose à la fausseté de ces principes l'évidence de ceux des Anciens, que nos péres ont suivi en bien de choses à l'égard des combats de cavalerie. Car outre qu'ils en venoient toujours aux mains & fort brusquement, & sur plus de rangs que nous ne faisons, leurs épées étoient infiniment plus avantageuses que celles des anciens Grecs & Romains, & que les nôtres ne le sont aujourd'hui. Je ne sçai d'où ils les tiroient, mais elles étoient de meilleure trempe, & semblables aux épées Espagnoles. Quoiqu'il en soit des Anciens & de nos péres; je les ai moins en vûe que la raison & les exemples qui sont fondés sur cette raison. Il n'est guéres possible qu'on ne s'en soit apperçû dans cet ouvrage. J'ai la vérité pour guide, bien résolu de ne m'en écarter jamais: le tems & la guerre seront mes garans.

§. III.

Que l'on ne doit jamais faire de détachemens considérables de cavalerie sans y mêler de l'infanterie. Deux ordres de bataille pour la cavalerie.

Un habile Général ne détache jamais de grands corps de cavalerie de son armée, si ce détachement n'est l'objet de quelque dessein important, & jamais sans nécessité, comme fit Scipion. Si c'est pour reconnoître l'armée ennemie, un grand corps de cavalerie est bien moins en état de le faire qu'une troupe de quinze à vingt maitres de cavalerie légere ou d'autant de fantassins. C'est d'ailleurs une imprudencé à un Général de voir de ses propres yeux, lorsqu'il peut voir par ceux d'autrui sans trop s'exposer: car il est rare qu'un ennemi vigilant, bien fourni d'espions fidéles, ne soit pas averti; il peut se mettre aux champs, aller au-devant de son ennemi,

nemi, & le combattre à ſon avantage en marchant à lui avec des forces plus conſidérables. Je ne doute nullement qu'Annibal ne fût averti que Scipion s'étoit mis en campagne pour prendre langue, & reconnoître de ſes propres yeux ce que le Carthaginois avoit de forces à lui oppoſer. Celui-ci ne pouvoit manquer d'être inſtruit exactement des deſſeins de ſon ennemi, par les ſecrétes liaiſons qu'il avoit avec les Gaulois Inſubriens, qui faiſoient partie de la cavalerie Romaine.

Un Chef expérimenté ne quitte jamais ſon armée, s'il n'a en vûë un deſſein d'une extréme importance. Scipion n'en avoit pas, & Annibal en avoit un très-grand d'aller au-devant de lui à la tête de toute ſa cavalerie. Il étoit aſſûré de le battre, autant par le nombre de ſes troupes, que parce qu'il étoit au voiſinage de ſon armée, dont il pouvoit tirer des ſecours; au lieu que Scipion n'en pouvoit tirer aucun, pour être trop éloigné de la ſienne.

Le Général Romain ne pouvoit ignorer, comme je l'ai dit ailleurs, que toute la force de l'armée d'Annibal étoit dans ſa cavalerie: il eût donc mieux fait de ſe fortifier & de mêler la ſienne d'un corps détaché de ſes légions. Il eut lieu de s'en repentir. Que cette faute ſerve de leçon aux Officiers Généraux qui vont à la guerre avec leur ſeule cavalerie, par cette ſeule raiſon, que le païs eſt propre à cette ſorte d'arme. Il eſt vrai qu'ils y mêlent quelques dragons; mais qu'eſt-ce que ces dragons? Montécuculi nous l'apprendra. C'eſt, dit-il, de l'infanterie, à qui l'on donne des chevaux pour aller plus vîte, & pour combattre uniquement à pied, en entrelaſſant cette arme avec l'autre. Ce n'eſt point cela aujourd'hui, les dragons ſont plus cavaliers qu'ils ne ſont fantaſſins, on n'en connoît plus l'uſage. Parmi une infinité d'éxemples qui prouvent manifeſtement qu'on l'ignore abſolument, la bataille de Malplaquet nous en offre un authentique, l'on pouvoit gagner la bataille par eux: car dix huit régimens de dragons peuvent décider, & il n'en falloit pas tant pour nous aſſûrer la victoire. On les prit pour de la cavalerie, qui ſe trouva preſque toute inutile, & les dragons furent du nombre des ſpectateurs; ils furent oubliés en ſi beau ſujet d'agir, ce qui eſt à peine concevable.

Si l'on ſe voit obligé de détacher un corps de cavalerie pour quelque raiſon que ce ſoit, on ne doit jamais le faire qu'il n'y ait au moins un tiers d'infanterie ou de grenadiers, non détachés, mais des compagnies entiéres, ou des dragons, s'il eſt beſoin d'une marche extraordinaire & forcée; mais lorſqu'il s'agit d'un grand corps de cavalerie de cinq ou ſix mille chevaux, il faut toujours y mêler de l'infanterie, outre les dragons, qu'on doit toujours conſidérer comme fantaſſins, & les faire combattre à pied.

Il peut arriver que l'on rencontre l'ennemi, & quelquefois l'on marche à ce deſſein: c'étoit peut-être celui d'Annibal. Selon toutes les apparences Scipion ne s'étoit pas attendu à un combat. Il trouva l'ennemi plus fort. Il eſt difficile dans un païs de plaines, lorſque deux corps de cavalerie ſe rencontrent, que le foible puiſſe éviter un engagement. Il vaut beaucoup mieux s'y déterminer, lorſque la diſproportion des forces ſouffre quelque équilibre, que de penſer à la retraite; c'eſt de tous les partis le plus délicat & le plus dangereux. L'infanterie le peut, parce qu'elle eſt plus propre à faire front de toutes parts, & à oppoſer une égale force par tout, malgré ſa foibleſſe, & plus facilement contre de la cavalerie que contre de l'infanterie. L'Hiſtoire ancienne & moderne eſt remplie de ces ſortes d'exemples. Celle du Général Schoulembourg dans les plaines de Pologne, en eſt une bonne preuve. Le meilleur donc eſt d'aller au-devant de l'ennemi. Tout dépend de l'excellence de la diſpoſition, & de ſe ranger de ſorte, qu'on puiſſe ôter à l'ennemi l'avantage du nombre, & même celui d'une plus grande valeur dans ſa cavalerie, s'il n'a que celle-là à oppoſer. Je dois ſuppoſer ici un cas ſembla-

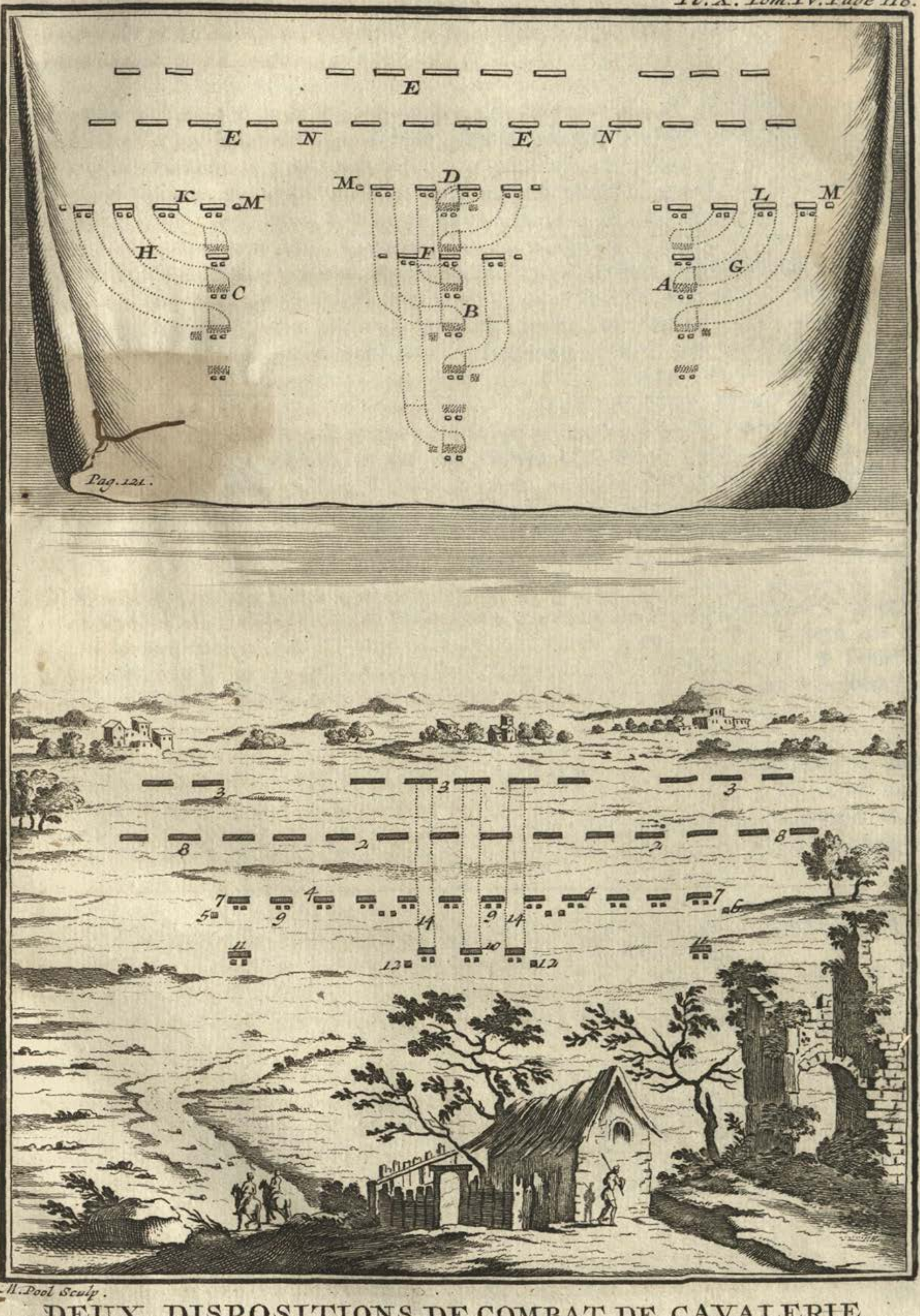
blable à celui du combat du Téſin, pour ne pas ſortir de mon ſujet. Je ſuppoſe donc que l'ennemi eſt plus fort de moitié en cavalerie, & même de deux tiers. C'eſt beaucoup, mais c'eſt peu, lorſqu'on peut tirer parti de ſon infanterie un peu mieux que Scipion ne fit.

La méthode d'aujourd'hui eſt de ſe ranger ſur deux lignes, à la cavalerie comme dans l'infanterie, dans les combats conſiderables, ou dans les batailles. Je ne diſconviens pas que cette méthode ne ſoit bonne, quoiqu'on voie rarement que les lignes ſe ſuccedent, tout dépend des têtes. Si une premiére ligne eſt battuë, à moins d'une grande valeur & d'une conduite égale dans les Chefs, il eſt rare que la défaite d'une premiére ne cauſe celle d'une ſeconde, & ſur tout dans la nation Françoiſe dont le premier choc eſt tel & ſi redoutable, que ſi la premiére ligne eſt renverſée, il eſt difficile que la ſeconde répare le malheur de la premiére; & cela n'eſt gueres moins rare chez nos voiſins, quoique plus patiens & plus flegmatiques.

La premiére choſe que le Général doit faire dans ces ſortes de combats, eſt d'ordonner à ſa cavalerie de mettre le mouſqueton bas, pour lui ôter l'envie de s'en ſervir, & de la réduire à charger l'épée à la main, avec ordre d'eſſuier tout le feu de l'ennemi, de marcher gravement à lui l'épée à la main, & de ne prendre carriere qu'à ſoixante pas. Voici l'ordre ſur lequel je voudrois combattre. Je ſuppoſe l'ennemi fort de vingt-quatre eſcadrons rangé ſur deux lignes (2) (3) contre douze que je lui oppoſe, & autant de compagnies de grénadiers. Suppoſant mes eſcadrons à cent trente maîtres, je les réduis à quatre-vingt, de ſorte qu'il me reſte ſix cent chevaux par cette réduction. J'expliquerai bientôt l'uſage que j'en veux faire. Je range mes eſcadrons ſur une ſeule ligne (4), me ſouciant peu d'être débordé. Une compagnie de grénadiers (5) (6) ſur ſix de hauteur à mes aîles (7) pour les flanquer contre le choc des eſcadrons ennemis (8) qui me débordent. Trente grénadiers partagés en deux pelotons (9) à la queuë de chaque eſcadron, pour ſe jetter à droit & à gauche ſur les flancs de ceux de l'ennemi au premier inſtant du choc. Je mets une réſerve (10) de trois eſcadrons que je poſte au centre, qui font deux cens quarante chevaux. Je forme deux eſcadrons (11) des cent ſoixante qui me reſtent, que je mets à la queue de chaque eſcadron de mes aîles pour les accidens inopinés. Il me reſte encore deux cens grénadiers, cent détachés des dix compagnies, & deux compagnies entiéres, celles-ci (12) flanqueront la petite réſerve; deux pelotons de vingt grénadiers, tirés des cent détachés, partagés en quatre pelotons derriére, ou à côté des deux eſcadrons (11). Voilà l'ordre ſur lequel je voudrois combattre, en mêlant & ſoutenant une arme par l'autre. Voici celui qu'on doit obſerver dans le combat.

On marchera au pas à l'ennemi ſans tirer un ſeul coup & l'épée à la main, la carriére à ſoixante pas; dès le moment qu'on ſera prêt à choquer, la réſerve (10) paſſera entre les eſcadrons de la prémiére ligne ennemie, courant les lignes ponctuées (14) pour tomber bruſquement ſur ceux du centre de la ſeconde (3) la ſéparer de ſes aîles, & l'enfoncer pour replier ſubitement ſur les flancs de ceux qui reſtent en entier. Les pelotons (9) s'enchâſſeront entre les diſtances des eſcadrons ennemis, qu'ils prendront en flanc à droit & à gauche, à coups de fuſils & de baionnettes. Les compagnies (5) (6) qui flanquent à chaque aîle feront grand feu ſur les eſcadrons ennemis qui débordent, & les obſcurciront ſans abandonner l'eſcadron de chaque aîle, ſoutenu encore de l'eſcadron (11). On peut voir par cette façon de combattre que chaque arme attaque & ſe défend par elle-même.

Quelques-uns de ceux qui ſont pour les gros eſcadrons me blâmeront ſans doute, & trouveront à redire que j'en oppoſe de ſi petits contre des gros. Cette objection n'eſt pas autrement fort vigoureuſe, je répondrai à cela que je ne ſerai jamais pour les gros eſcadrons;



M. Pool Sculp.

DEUX DISPOSITIONS DE COMBAT DE CAVALERIE.

Selon les principes de l'Auteur.

drons; mais pour les petits bien commandés, bien menés & qui vont brusquement aux ennemis sans tirer, & l'épée à la main contre d'autres qui combattent à la façon ordinaire. D'ailleurs mes pelotons suppléent, & je prétens bien qu'ils suppléent au-delà de la foiblesse de mes escadrons; ainsi cette objection tombe par terre. Ils me demanderont peut-être des autorités; je leur répondrai que les autorités, & les exemples sont peu nécessaires, & ne prouvent pas toujours, mais la raison & la vérité ne trompent point: s'il falloit pourtant en citer nous ne finirions pas si-tôt, les Historiens de l'antiquité en sont tout remplis, & les modernes encore plus: car ce que le grand Condé dit des gros escadrons, n'est pas article de foi. Gustave Adolphe, & tous ces grands hommes qui sont venus après lui & qu'il forma de sa main, sçavoient parfaitement par ce qu'ils avoient vû de ce grand Capitaine, & par ce qu'ils pratiquérent, qu'un escadron de cent vingt, ou cent cinquante, épaulé d'un peloton de cinquante arquebusiers rendoit toujours bon compte des gros, de ceux de trois à quatre cens maitres, c'est ce que Walstein éprouva à Lutzen, & cependant quel homme étoit-ce que ce Walstein! Je ne me retirerai pourtant pas sans satisfaire ceux qui ne se contentent pas de la raison, si elle n'est appuiée de l'exemple. Comme il n'y en a aucun qui frape tant que ceux qui approchent le plus de nous, je crois qu'il est toujours mieux de citer ceux de notre tems, que de remonter aux siécles antiques, ni même à ceux de nos péres, nous allons citer un fait mémorable qui s'est passé de nos jours, ce qui le rend encore plus intéressant. Je le tire de l'Auteur des mouvemens & campemens des armées en Flandres. Ceux qui se sont trouvés à cette action, disent qu'il a écrit conformément à la vérité.

„ Le 19. Septembre 1691. M. de Luxembourg aiant sçû que les ennemis décam-„ poient de Leuse, marcha avec ces mêmes troupes, qui étoient au nombre de soi-„ xante-&-dix escadrons; croiant bien qu'il pourroit joindre leur arriéregarde. Il prit „ le chemin qui va de Tournai à Mons, qu'il suivit jusqu'à Bresse; & pour lors le „ laissant à droit, il alla passer auprès de Vilanpinche, qu'il laissa à gauche, & Tourbe „ à droit, d'où il entra dans la plaine que les ennemis occupoient entre le ruisseau de „ Leuse & celui de la Catoire. M. de Villars qui avoit marché de grand matin pour „ joindre M. de Marsilli, manda à M. de Luxembourg, qui étoit en chemin, qu'il „ voioit plusieurs troupes des ennemis en bataille près de lui. M. le Marchal lui en-„ voia dire de ne rien engager qu'il ne fût arrivé. Aussi-tôt qu'il y fut, il vit une „ ligne de seize à dix-sept escadrons, qui formoient leur arriéregarde. Ces troupes étant „ de beaucoup supérieures au corps de M. de Villars, il fit avancer en toute diligence „ la Maison du Roi, qu'il mit en bataille dans un terrain convenable, parce qu'on le „ remplissoit. Il plaça sa droite à Tourbe, & sa gauche proche Leuse. Sur sa droite „ il posta les deux régimens de dragons du Roi & de Tessé qui la fermoient. Et „ à la gauche de la Maison du Roi trois escadrons de Mérinville.

„ L'armée ennemie étoit campée de cette maniére: la droite étoit à Leuse, & la „ gauche au pont de Catoire. Les ennemis qui avoient crû d'abord que les troupes „ que commandoit M. de Villars étoient celles que commandoit M. de Besons sous „ Mons, furent bien étonnés lorsqu'en les voiant de plus près, ils reconnurent que „ c'étoit la Maison du Roi, & qu'il n'y avoit plus à reculer. Cela les obligea de re-„ passer au plutôt toute la cavalerie de leur aîle gauche, premiére & seconde ligne, en „ deçà du ruisseau de Bliqui, & du défilé de la Catoire. A mesure qu'ils arrivoient, „ ils formoient des lignes derriere cette arriéregarde, & firent avancer derriére des haies, „ qui étoient sur leur gauche, cinq bataillons qui se trouvérent opposés aux deux „ régimens de dragons que nous avions sur notre droite.

„ M. de Luxembourg voiant que les ennemis pouvoient beaucoup grossir leurs trou-„ pes, fit ébranler les gardes du Roi pour charger les ennemis: ils les attendirent fiére-

„ ment

„ ment à cauſe d'une petite ravine qu'ils avoient devant eux ; mais cet obſtacle fut „ ſurmonté par tant de vigueur, que la Maiſon du Roi alla rompre auſſi-tôt leur „ premiére ligne malgré leur grand feu, & paſſa outre, ne laiſſant rien devant elle, „ qui pût lui réſiſter.

„ Comme les ennemis avoient formé ſix lignes, ceux de la derniére crurent que „ cette vigueur n'atteindroit pas jusqu'à eux. Mais cette même ligne qui les attaquoit, „ défit entiérement les eſcadrons qui s'étoient jettés dans les intervalles pour les prendre „ en flanc. Ce fut dans cette mêlée que l'on connut tout ce que valoit la Maiſon du „ Roi, puisque chacun y fit le devoir de Commandant. Il n'y eut jamais une ac- „ tion ſi hardie, & avec ſi peu de monde. Jusques-là qu'un eſcadron ſe parta- „ geoit en trois pour en charger trois qui ſe vouloient rompre, & les mettoit tous „ en deſordre.

„ Cette premiére ligne victorieuſe gagna de cette maniére jusqu'à la cinquiéme li- „ gne des ennemis, qu'elle renverſa. Mais M. de Luxembourg voiant la gendarmerie „ arrivée, voulut lui donner part à cette action : il fit auſſi-tôt rallier la Maiſon du „ Roi, & fit paſſer dans les intervalles la gendarmerie, & ce qui étoit arrivé de la bri- „ gade de Quadt. Ces troupes marchérent avec tant de hardieſſe, que la ſixiéme ligne „ des ennemis ne voulut pas en éprouver la bravoure : car aux approches de la gendar- „ merie, ils ſe retirérent fort précipitamment du côté de leur défilé de la Catoire, ſous „ le feu de cinq bataillons qu'ils avoient poſtés dans les haies. M. de Luxembourg „ modéra l'ardeur de ſes troupes, pour ne pas tomber dans le feu de leur infanterie, & „ il reſta plus d'une heure ſur le champ de bataille pour y faire enlever les morts & les „ bleſſés. Après quoi M. le Maréchal voiant les ennemis entiérement battus & re- „ pouſſés au-delà du défilé, il fit faire halte à la gendarmerie, qui faiſant demi tour à „ droit, repaſſa dans les intervalles de la Maiſon du Roi, & trois cens pas au-delà, elle „ fit front aux ennemis ; toutes les troupes ſe mirent en Colonnes, & retournérent „ camper à la Sauſoie.

Les partiſans des gros eſcadrons trouveront ceux de la Maiſon du Roi bien petits, s'ils les mettent en regard avec les miens, & cependant ces petits eſcadrons percérent & rompirent les gros ; mais l'audace, la valeur & la maniére de combattre de la Maiſon du Roi ſe trouvent rarement enſemble dans la cavalerie ordinaire. Il ne ſeroit pas impoſſible, ni même fort difficile d'introduire le même eſprit, en obligeant la cavalerie d'imiter ces hommes intrépides dans leur façon de combattre. Ce que l'honneur & le déſir de la gloire font faire à ceux-ci, la diſcipline militaire & l'obſervation exacte de ſes loix fera & produira le même effet & la même volonté ſur les autres : car la nation eſt toujours la même, elle n'a point changé de ſon feu & de ſon ardeur depuis tant de ſiécles. Il n'y a qu'à la bien mener, & ne lui laiſſer rien perdre de cette impetuoſité & de cette violence qui lui eſt ſi naturelle, & qui eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus redoutable & de plus à craindre. Si nous n'avons pas vû d'exemples ſemblables, ou s'il s'en trouve en petit nombre, cela vient en partie du défaut de diſcipline & du peu d'habileté des Généraux : car l'on auroit dit pendant tout le cours de la guerre de 1701. qu'ils ne connoiſſoient pas la nation, & qu'ils n'en étoient pas eux-mêmes, tant le flegme abondoit en eux, & tant ils paroiſſoient ſurpris d'en trouver ſi peu aux autres qui trouvoient à redire au leur. Cela ne s'eſt point remarqué pendant cette guerre à l'égard de la cavalerie ni de l'infanterie.

Je m'étonne qu'un auſſi grand Capitaine que M. le Maréchal de Luxembourg ait pû marcher avec un auſſi grand corps de cavalerie, ſans amener du moins vingt compagnies de grénadiers dans un deſſein de cette nature. Il devoit s'attendre de trouver de l'infanterie mêlée parmi cette cavalerie. Rarement une arriéregarde marche ſans cela, parce que

que le païs change à mesure que l'on avance, & cependant ce grand Capitaine négligea d'en amener, sinon quelques escadrons de dragons, ausquels il eût dû faire mettre pied à terre, & faire même attaquer les cinq bataillons que M. de Waldeck jetta derriére les haies pour favoriser la retraite de sa cavalerie; mais ces dragons demeurérent là sans rien faire, comme je l'ai dit, parce que l'on voit il y a longtems qu'on ne connoît plus l'usage de cette arme.

Comme on n'a que peu ou point écrit des combats de cavalerie, que nous n'avons qu'une seule méthode dans l'art de la ranger, & que nous ignorons l'avantage de l'entrelasser avec l'infanterie, je vais faire voir encore par une autre disposition que le nombre des escadrons fait peu dans une plaine vaste & pelée autant qu'on voudra. Cet ordre que je vais proposer est un peu plus profond, mais il n'est pas moins simple & moins rusé. Je suppose toujours le petit nombre contre le grand.

Je marche à l'ennemi sur trois Colonnes A, B, C, & dans l'ordre sur lequel je veux combattre, comme on voit en D, & aux lignes ponctuées de la marche. Les Colonnes des aîles A, C. à la distance de quatre escadrons, en ordre de combat, de celle du centre B. L'ennemi E. est d'autant plus surpris de cette manœuvre, qu'il ne voit rien non plus dans le dessein que l'on a en tête; de sorte qu'il se voit dans la nécessité d'attendre, & de ne rien changer dans sa disposition qu'il ne soit au fait de ce mouvement, & l'on verra qu'il n'est plus tems lorsque la manœuvre est faite. L'arriéregarde F, qui suit à la queuë de la Colonne B, marchera à quarante pas derriére elle. Lorsqu'on sera arrivé à une certaine distance de l'ennemi, qui puisse permettre le mouvement que je me suis déterminé de faire, je fais faire halte à mes Colonnes. Celle de la droite A. fera un quart de conversion à droit, courant les lignes ponctuées G. Celle de la gauche C. fera à gauche, & courra les lignes H, & toutes les deux se mettront en bataille dans l'ordre K, L. La Colonne du centre fera l'évolution centrale, que les soldats appellent le *moulinet*. Par ces trois mouvemens, que l'ennemi ne peut connoître que lorsqu'il n'y sçauroit remédier, je l'attaque sur trois corps, & je le déborde à mes aîles. Je ne change rien de ma disposition précédente à l'égard de mon infanterie, sinon que je flanque les aîles de mes trois corps d'un gros peloton de quarante grénadiers M, ni dans la maniére de la faire combattre. Il me suffit d'enfoncer & de pénétrer l'ennemi, & de le séparer de ses aîles, pour ne rien craindre des escadrons qui sont vis-à-vis des vuides N, que je laisse entre mes corps.

L'ordre oblique ou de biais est sans difficulté tout ce qu'on peut imaginer de plus rusé & de plus sçavant dans la tactique; mais ces sortes de dispositions ne sont guéres à la portée des génies médiocres, outre que les armées de ce tems-ci ne sont pas exercées aux évolutions générales. On a cependant grand tort de ne les y pas exercer. Il y a plus d'une maniére de se ranger. C'est pousser trop loin le respect pour la routine, que de s'en tenir à une seule méthode. Végéce fait un cas singulier de l'ordre oblique, & Epaminondas, ce grand modéle qu'on ne peut trop imiter, s'en est toujours servi, comme je l'ai remarqué dans mon Traité de la Colonne.

L'oblique est la ressource des foibles, mais des très-foibles, & ce Grec le fut toujours, & fut aussi toujours plus fort par son sçavoir. Montrose, cité si souvent, connoissoit cette ligne inspirée. Il la pratiqua à la bataille d'Aberdon en 1644. Comme il étoit toujours plus foible de deux tiers & au-delà que les ennemis, il avoit besoin d'user de beaucoup de ruse & d'artifice pour suppléer à sa foiblesse. Il fit voir dans toutes les affaires qu'il eut, comme tous les grands Capitaines, la fausseté de cette maxime, que le plus grand nombre enferme le moindre & le surpasse. Dans cette bataille il fortifia une de ses aîles de tout ce qu'il avoit de brave & de vigoureux dans sa petite armée,

& refusa l'autre à son ennemi en retrogradant ; & pendant que celui-ci avançoit pour le joindre, il se trouvoit tout d'un coup à son aîle attaquée. Cette ruse est d'autant plus admirable, qu'on ne sçauroit la parer. Pour la bien comprendre, je renvoie mon Lecteur à l'explication de la bataille de Mantinée dans mon Traité de la Colonne, qui fait la tête de mon premier Tome.

§. IV.

Sentiment de l'Auteur sur la cavalerie Espagnole. Qu'elle n'a jamais connu sa force. Preuves que cette cavalerie est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de fort & de violent. Que la cavalerie pesante ne sçauroit lui résister. Avantage de l'épée Espagnole. Qu'il n'y a que la cavalerie Africaine qui puisse lui résister & la battre, par l'avantage seul de ses armes.

MOntécuculi dit que si une épée a quelque force en elle-même, plusieurs épées jointes ensemble en auront davantage, & que de deux poids il faut nécessairement que le fort emporte le foible. Cette maxime toute évidente qu'elle paroît ne l'est pas en tout à la guerre, elle n'est même point vraie le plus ordinairement, lorsqu'un habile homme se met en tête d'en faire voir la fausseté. Je suppose deux armées d'égale valeur, d'une égale discipline, & rangées dans un égal avantage du terrain : Mais dans une telle disproportion, à l'égard du nombre, que l'une des deux se trouvera plus foible de deux tiers & au-delà ; il est certain que celui des deux Généraux qui sera le plus foible, mais le plus habile, vérifiera l'évidence de cette maxime qui lui est toute opposée & qui n'a qu'une face, que ce n'est pas tant le nombre qui décide dans le combat que le courage, la bonne conduite & l'adresse du Général. Or cette adresse consiste à opposer un petit nombre d'épées à un très-grand nombre, & de faire ensorte qu'il ne m'en soit opposé qu'autant que j'en oppose à mon ennemi, & quecoutes les autres demeurent inutiles & sans effet, c'est ce que produit la science, & la hardiesse intrépide d'un grand Capitaine, & la vérité de cette proposition git en faits, & ces faits sont infinis dans l'Histoire : ils ne sont pas moins en grand nombre à proportion dans ce que nous avons vû de nos jours, la race des grands hommes n'est pas périe peut-être. Il ne se peut faire, dit encore Montécuculi, qu'en multipliant les agents, on ne multiplie les efforts, & par conséquent les effets. Cela est vrai dans la méchanique, mais il ne l'est pas toujours à la guerre : On ne sçauroit opposer à un escadron de quarante épées de front dans un choc violent & impetueux que le même nombre d'épées, si ce qui déborde en delà n'a pas le tems de se replier sur le corps qui attaque, & qui pénétre par le poids de son choc, & passe outre. Car ce qui est ouvert une fois ne se remet pas aisément, si un autre corps semblable suit de près celui qui a percé & qui acheve souvent ce que l'autre a commencé. La Colonne fait cet effet plus avantageusement qu'un escadron, dont la force n'est pas en lui-même, lorsqu'il s'en trouve plusieurs qui peuvent réparer la défaite du premier. Quatre bataillons rangés selon la méthode ordinaire ne battront jamais une Colonne d'un seul. Je veux qu'ils l'envelopent, ils ne lui opposeront jamais en le joignant la baionette au bout du fusil, qu'autant de baionettes qu'il y en aura autour de la Colonne, tout le reste demeurera inutile. Qu'on prenne bien garde ici qu'il ne s'agit que des combats à coup de main, où le feu n'a plus lieu ; car dans une action où les deux armées ne se joignent point, & où l'on se passe par les armes de part & d'autre, il est certain que mille fusils l'emporteront sur quatre cent qui combattront de la sorte contre les mille. Dix mille hommes rangés en bataille sont toujours assûrés d'en battre vingt mille, si le Général se forme sur une oblique très-

mince

mince comme sur deux de hauteur, qu'il refuse à son ennemi, pendant qu'il oppose six mille hommes rangés sur dix Colonnes d'un bataillon chacune à l'aîle avec laquelle il veut combattre, il l'enfoncera & la battra, c'est ainsi que le foible emporte le fort, & que ce qui surpasse en delà demeure inutile & sans effet.

Mais d'où vient que le nombre impose si fort au foible, & que celui-ci n'ose presque jamais paroître, & tenir la campagne contre une armée beaucoup supérieure à la sienne, quoique le plus foible ait d'ailleurs sur le plus fort certains avantages qui peuvent suppléer au défaut du nombre? Ne seroit-ce pas l'opinion qui fait qu'on regarde tantôt une chose, tantôt une autre, comme redoutable, ou comme méprisable, selon que nous connoissons, ou que nous ignorons nos véritables avantages? Ne pourrions-nous pas appliquer cette réflexion à la cavalerie Espagnole, qui n'a jamais connu sa force, bien moins par défaut de courage, que par l'ignorance de ceux qui la commandent; bien que mille exemples de grand éclat eussent dû leur ouvrir les yeux, & leur faire connoître qu'il n'y a rien que cette cavalerie ne puisse entreprendre.

Tacite dit que c'est une chose étrange que la valeur des Sarmates, elle est presque hors d'eux-mêmes, & ne consiste que dans la force & la vigueur de leurs chevaux, dont ils rompent les plus épais bataillons; n'y aiant rien de si foible qu'un Sarmate, lorsqu'il est contraint de combattre à pied. Nos cavaliers seroient-ils moins Sarmates, si l'on se mettoit en tête de les faire combattre à pied? ils n'y sont pas accoutumés, ni dressés: il n'y a point de loi qui ordonne qu'ils combatront à pied comme l'ancienne gendarmerie, qui mettoit non seulement pied à terre pour combattre comme de simples fantassins; mais s'il se présentoit quelque coup de vigueur comme une escalade, ou l'insulte d'un bréche, elle étoit à la tête de tout. C'étoit la méthode du tems de François I. Sa gendarmerie monta à l'assaut au siége de Pavie, en 1525. Peu à peu la cavalerie de ce tems-ci est devenuë Sarmate, & quelque chose de moins, car il arrive rarement qu'à la façon de celle dont parle Tacite, elle ose affronter, je ne dis pas les plus épais bataillons, puisque la mode en est perduë, mais ces bataillons minces incapables de résister à l'effort du moindre bidet. Il est certain qu'un cavalier qui prend confiance en son cheval, qu'il sçait bon & vigoureux, & qui joint à cet avantage des armes excellentes, & propres à joindre l'ennemi; il est certain, dis-je, que tout cela lui releve, & lui augmente le courage à tel point, qu'il n'y a rien qu'un Officier ne puisse tirer de la valeur d'une telle cavalerie; elle enfoncera les plus épais bataillons, & les plus forts escadrons, s'il a assez d'habileté pour connoître sa force, & s'il a assez de courage pour la mettre en œuvre. C'est ce qu'on voit rarement. J'y reviens encore: un cavalier qui connoît la légéreté, la docilité & la vigueur de son cheval, comme l'avantage de ses armes, combat avec beaucoup plus de confiance, de hardiesse, d'adresse & de courage, du moins cela devroit être ainsi, & je m'étonne que la cavalerie Espagnole ne nous offre rien de plus, ou très rarement, que ce qu'on remarque dans la Françoise, dans l'Allemande & dans toute autre. Je suis persuadé que si elle étoit instruite de sa force qu'elle ignore, & qu'on commençât par les Officiers qui n'en sont pas mieux instruits que leurs cavaliers, elle seroit mieux menée, & tout en iroit mieux, l'on verroit bientôt ce qu'elle vaut, & dequoi sont capables des gens montés sur de tels chevaux.

Bien des gens diront que deux cens chevaux Espagnols, quelque bien conduits qu'ils soient, doivent être battus par deux cens de notre cavalerie pésante; supposant une égale valeur dans les hommes, c'est dequoi je ne conviens pas. Je soutiens au contraire que les deux cens des premiers battront infailliblement, je ne dis pas deux cens, mais six cens des autres. Les chevaux Espagnols vifs, légers, braves & vigoureux, com-

me chacun ſait, ſe manient & ſe tournent comme on veut; leurs mouvemens, leurs caracols ſont promts, ſi légers, ſi rapides, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un de nos eſcadrons puiſſe jamais réſiſter au choc impétueux, & à la célérité des mouvemens d'un eſcadron Eſpagnol qui lui gagne le flanc & la croupe dans un inſtant, qui ſe partage, & ſe remet avec la même rapidité. Si les ſix eſcadrons ſe replient, caracolent ſur les deux autres, à peine auront-ils le tems de s'ébranler, d'y penſer même, que ceux-ci auront attaqué & percé tout ce qu'ils ont de front, tant leur choc eſt violent & terrible, & leurs épées avantageuſes.

Comment réſiſter contre des troupes, qui connoiſſant leur force, comme je le ſuppoſe ici, combattroient avec de ſi grands avantages, à qui il eſt libre d'approcher l'ennemi, quelque ſupérieur qu'il ſoit, d'auſſi près qu'il leur plaît, d'éviter un combat, ou de le donner? Je dis plus, elles peuvent agir dans les païs même favorables à l'infanterie, dans les montagnes comme dans les plaines; c'eſt ce qu'on a vû mille fois. En eſt-il au monde de plus propre à harceller une armée par de continuelles attaques, & des retraites auſſi promtes; ſans que notre cavalerie moins vive & moins agile la puiſſe joindre? C'eſt cette même cavalerie ſi redoutable aux Romains, qu'Annibal mena en Italie.

Si elle attaque dans un combat, & qu'elle ſoit repouſſée, elle s'en va & ſe retire, elle ſe rallie, & revient au combat d'autant plus facilement, qu'elle voit bien qu'on ne ſauroit jamais l'atteindre. Si on débande des troupes à ſes trouſſes, qu'on les détache du gros; pour peu que les eſcadrons flottent, ſe deſordonnent & ſe diſperſent, l'ennemi fera volteface, & battra en détail ce qu'il n'a pû vaincre enſemble.

Si les ſix cens chevaux ſe mettent en ligne par eſcadrons, les deux cens Eſpagnols ſe partagent s'ils veulent en quatre troupes, ou n'en forment que deux, & tombent ſur deux autres, ils les choquent & les ouvrent avec cette rapidité ſi naturelle à la cavalerie; la force & la promtitude du choc ne donnant pas le tems au reſte d'agir & de ſe tourner aſſez vîte pour les prendre en flanc, & gagner la croupe des aſſaillans, à cauſe de la peſanteur & de la gravité des mouvemens de notre cavalerie. Après cela rien n'empêche les deux eſcadrons victorieux de revenir ſur leurs pas, & d'attaquer les autres avant qu'ils aient eu le tems de tourner de tête à queuë, ainſi, les uns après les autres, deux eſcadrons peuvent fort bien en battre ſix de notre cavalerie.

Diſons plus. Je ſuppoſe que les ſix cens chevaux ont leurs aîles ſi bien appuiées, qu'elles ne puiſſent être tournées & priſes en flanc; je veux même que ces ſix cens chevaux ne forment qu'une ligne ſerrée ſans eſpaces & en phalange, c'eſt ſans doute le mieux, comme cela ſe pratique contre la cavalerie Turque, dont les chevaux approchent aſſez de la célérité des Eſpagnols, quoique moins vigoureux dans le choc, & les cavaliers plus mal armés. Si on ſe forme en phalange, je dis que les deux eſcadrons Eſpagnols auront encore moins à craindre: cela ſe ſent aſſez. Ceux-ci n'ont qu'à s'abandonner au centre ou ſur les aîles l'épée Eſpagnole au poing, plus longue, plus légére, plus forte de pointe & plus avantageuſe que la notre. Encore une fois, ils s'ouvriront un paſſage, & paſſeront outre avec bien moins de péril d'être envelopés, que ſi l'on conſervoit des eſpaces qui facilitent le caracol, quoique ces eſpaces ſoient plus dangereux que s'il n'y en avoit point.

Qu'eſt-ce que ſix cens chevaux ſur une ligne, mille, ſi l'on veut? Les deux eſcadrons en attaquant n'ont affaire qu'aux deux qu'ils ont en tête. Ce qu'il y a de plus eſt tout comme s'il n'y en avoit point, puiſqu'ils ne ſauroient ſoutenir ce qui eſt attaqué; le choc eſt trop violent & l'effort trop promt pour avoir le tems de ſe replier ſur un corps qui pénétre & paſſe outre comme un éclair. C'eſt un paradoxe, diront certaines gens: ouï en apparence, mais une vérité en effet.

Dans la guerre de 1701. en Italie, cinquante chevaux Espagnols se trouverent envelopés par six ou sept cens de la cavalerie Impériale. L'Officier Espagnol ne vit pas d'autre moien d'échaper que dans une grande résolution. Assûré de la valeur de sa troupe & de la bonté de ses chevaux, il ordonne à ses cavaliers de serrer leurs rangs & leurs files, & sans perdre un moment part comme un trait, s'élance sur l'ennemi l'épée à la main, s'ouvre un passage, s'en va, & le laisse dans l'admiration d'une telle audace. Il eût été aussi aisé à ce brave Officier Espagnol, qui étoit un homme de soixante ans, de rentrer dans le cercle qu'il en étoit sorti, & d'en ressortir par la même manœuvre, tant il est difficile de résister à l'impétuosité & à la violence du choc de cette cavalerie.

Les Espagnols ont une méthode dans les combats de cavalerie qui ne me paroît pas trop sûre, quoiqu'elle leur réussisse assez souvent: elle ne laisse pourtant pas de faire connoître la force & la vigueur de leur cavalerie, & son extréme avantage. Avant que d'engager un escadron, ils poussent en avant une troupe de vingt ou trente maitres des plus braves & des mieux montés, soutenus du gros qui les suit de près; cette troupe s'abandonne sur l'ennemi l'épée à la main, sans tirer un seul coup, & tâche de percer & de se faire jour au travers des escadrons ennemis, pendant que ceux qui suivent chargent en même tems, & profitent du desordre & de l'étonnement que cette premiére charge a mis dans ceux qui sont attaqués.

Si la cavalerie Espagnole connoissoit sa force, il n'y a rien qui pût lui résister, à moins que de combattre dans un endroit resserré en lignes redoublées, & avec tant de troupes qu'on pût la casser & rompre la violence de son choc avant qu'elle pût atteindre à la derniére.

Quant à l'infanterie, elle ne sçauroit jamais résister contre cette cavalerie, encore moins depuis la suppression des piques. Cela est si vrai, que dans la guerre d'Espagne de 1701. on a vû un Officier Espagnol à la tête de cent chevaux, renverser & passer sur le ventre d'un gros bataillon de troupes Angloises, qui ne sont certainement pas méprisables. Il fit plus, tant il étoit hardi & résolu, il revint sur ses pas, & repassa encore sur le corps de cette infanterie, encore toute étonnée de l'audace & de la hardiesse surprenante de cet Officier dont j'ai oublié le nom, mais non pas la gloire d'une si belle action.

Les Turcs, les Tartares, les Arabes, & les Maures eux-mêmes, c'est-à-dire, les peuples du Roiaume de Fez & de Maroc, n'ignorent pas moins leur force pour le regard de leurs chevaux que les Espagnols; mais leurs sabres, bien que d'une trempe excellente, ne sont pas à beaucoup près si avantageux & d'une si terrible exécution dans le combat que l'épée Espagnole, & même que les épées des Allemans. Aussi remarque-t-on que les Turcs ne sont battus que par le seul desavantage de leurs armes à leur cavalerie comme à leur infanterie, ils ne sçavent ce que c'est que baionette au bout du fusil: car depuis l'invention de cette arme, ils n'ont pû rien gagner contre les Chrétiens. S'ils ouvroient les yeux sur le défaut de leurs armes, qu'ils s'armassent des nôtres, qu'ils connussent la force & la vigueur de leurs chevaux, & qu'ils combattissent sur une phalange parfaite & avec plus d'ordre qu'ils ne font, je suis persuadé qu'on auroit de la peine à leur résister: lorsque tout devient égal dans l'ordre & dans le courage, le nombre fait beaucoup, & remporte la victoire. Ils pourroient former leur infanterie en phalange, comme je l'ai dit, sur une très-grande profondeur; & comme le propre de cette nation vive & agissante, est de joindre l'ennemi, en combattant en bon ordre sur une profondeur de vingt ou trente, ils nous ouvriroient sans peine par le poids de leur choc & de leur nombre.

Nous méprisons les Turcs, ils sont certainement peu à craindre par le seul desavantage de leurs armes, & non pas autrement. Montécuculi ne touche pas l'article de leurs

armes, il ne faut pas en être surpris. De son tems nos baionettes étoient inconnuës, & les soldats bien moins exercés à tirer. Il ne laisse pas que de faire l'éloge de cette nation, & de l'estimer infiniment, car elle posséde de grandes parties pour les grandes choses.

„ Leur valeur, dit-il, naît premiérement d'une complexion robuste, point cor-
„ rompuë par les débauches, animée d'un sang pur, plein d'esprits, puis de la connois-
„ sance de la guerre & des exercices militaires, de la confiance qu'inspirent les victoires
„ passées, des deux grands poles du monde politique, qui sont la récompense & la
„ punition, dont l'une est très-grande & l'autre très-rigoureuse chez les Turcs; enfin
„ la religion qui leur promet un bonheur éternel, s'ils meurent en combattant, & qui
„ leur persuade que chacun porte écrit sur son front son heure fatale, & que c'est
„ une chose inévitable.

Ils sont revenus de cette opinion, s'il est vrai qu'ils en aient été persuadés. Je crois que ce qui les rend braves, déterminés & d'une volonté admirable, c'est uniquement les récompenses. Montécuculi ne se lasse point d'en parler. Il écrivoit dans un tems, où elles étoient fort rares dans les troupes Impériales. „ Elles sont excessives *chez les*
„ *Turcs*, *dit-il*, & les châtimens atroces. Ils sont persuadés que ces deux choses sont
„ comme les rênes de l'Etat: qu'il faut de la rigueur pour faire observer les choses
„ rudes & difficiles, & qu'il faut quelque chose de plus que des louanges pour paier
„ des actions de valeur. Rien de plus vrai.

Pour revenir à leur cavalerie, à celle des Arabes, des Tartares & des Maures, ils ont encore un avantage qui n'est pas de petite considération; c'est qu'outre la bonté & la légéreté de leurs chevaux, beaucoup meilleurs, quoique plus petits que les nôtres & moins chargez de harnois, ils sont encore à cheval si court sur l'étrier, qu'un cavalier est assis comme sur un tabouret. Il se reléve tout droit en courant & s'appuie sur ses étriers pour avoir plus de coup & assener de plus loin. Les Hussarts n'en usent pas autrement; mais leurs chevaux ne sont pas si bons. Un cavalier à cheval de la sorte est plus ferme, plus hardi, & les chevaux d'un escadron plus serrés: car les selles touchent les unes aux autres, & non pas les jambes des cavaliers, & des bottines suffisent lorsqu'on est à cheval comme les Turcs.

Les armes des cavaliers Arabes, & celles des cavaliers de Fez & de Maroc, sont trop avantageuses pour n'en pas parler ici. Elles sont telles, que si la cavalerie Espagnole n'eût été soutenuë d'infanterie à la bataille que le Marquis de Léde donna en 1702. sous Ceuta, elle eût été entiérement défaite en fort peu de tems. Les cavaliers de ce païs-là n'ont pour toute arme que le sabre, & une maniére de demie pique d'environ huit pieds de longueur. Le bois va un peu en diminuant depuis le milieu jusqu'au talon, où il y a une espéce de rebord de plomb ou de cuivre du poids de demie livre, la lame d'un grand pied de long, très-aiguë & tranchante, de deux pouces ou environ dans sa plus grande largeur, avec une petite banderole sous le fer. Ils se servent de cette arme avec une adresse surprenante. Ils la tiennent à la main par les bouts des doigts & en équilibre, comme on voit en B, & le poids, qui est à l'extrémité du talon, fait que le côté du fer est toujours plus long que vers le talon; ils portent leur coup de plus loin. La cavalerie Espagnole eut affaire à celle des Maures armée de la sorte, qui dès le premier choc jetta à bas des chevaux le premier rang des escadrons Espagnols; & sans l'infanterie, qui se trouva là tout à propos, il n'en fût pas échapé un seul. On remarqua en cette occasion que l'épée Espagnole n'étoit d'aucun effet.

Je ne crois pas qu'on puisse rien imaginer de plus redoutable qu'une arme telle que celle que je viens de décrire. Le moien de pouvoir aborder un escadron armé de la sorte, qui au premier choc jette un premier rang par terre, & en fait autant du second.

CAVALIER DE FEZ OU DE MAROC.

ſi celui-ci veut tenter l'avanture, chaque cavalier étant comme aſſûré de tuer ſon homme: car il porte ſon coup de toute la longueur de ſon arme en s'élevant droit ſur les étriers. Il ſe baiſſe & s'étend juſques ſur le cou de ſon cheval, & porte ſon coup avec tant de roideur, de force & de juſteſſe, qu'il perce un homme d'outre en outre avant qu'il ait eu le tems de l'approcher, & ſe releve avec la même légéreté & la même vigueur pour redoubler encore. Le lancier n'avoit qu'un coup à donner, & ce coup n'étoit jamais ſans reméde, l'ennemi pouvant l'éviter en s'ouvrant; mais rien ne ſçauroit réſiſter contre la lance des Maures, qui charge par coups redoublés comme l'on feroit avec une épée.

CHAPITRE XIV.

Scipion paſſe la Trébie, & perd ſon arriéregarde. Les Gaulois prennent le parti d'Annibal. Mouvemens que cette défection cauſe à Rome. Annibal entre par ſurpriſe à Claſtidium. Combat de cavalerie. Conſeil de guerre entre les deux Conſuls. Ruſe d'Annibal.

CEtte trahiſon des deux mille Gaulois donna de grandes inquiétudes à Publius, qui craignoit avec raiſon que ces peuples, déja indiſpoſés contre les Romains, n'en priſſent occaſion de ſe déclarer tous en faveur des Carthaginois. Pour aller au-devant de cette conſpiration, vers les trois heures après minuit il léve le camp, & s'avance vers la Trébie & les hauteurs qui en ſont proche, comptant que dans un poſte ſi avantageux & au milieu de ſes alliés on n'auroit pas l'audace de venir l'attaquer. Sur l'avis que le Conſul étoit décampé, Annibal lui mit en queuë la cavalerie Numide, laquelle il fit ſuivre peu après par l'autre, qu'il ſuivoit lui-même avec toute l'armée. Les Numides entrérent dans le camp des Romains, & le trouvant déſert & abandonné, ils y mirent le feu. Ce fut un bonheur pour l'armée Romaine. Car ſi les Numides, ſans perdre de tems, l'euſſent pourſuivie & euſſent atteint les bagages, en plaine comme ils étoient, ils auroient fort incommodé les Romains. Mais lorſqu'ils les joignirent, la plûpart avoient déja paſſé la Trébie. Il ne reſtoit plus que l'arriéregarde, dont ils tuérent une partie, & prirent le reſte priſonnier.

Publius paſſa la riviére, & mit le camp auprès des hauteurs. Il ſe fortifia d'un foſſé & d'un retranchement, & en attendant les troupes que Sempronius lui amenoit, il prit grand ſoin de ſa plaie, pour être en état de combattre, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Cependant Annibal s'approche, & campe à quarante ſtades du Conſul. Là les Gaulois qui habitoient dans ces plaines, partageant avec les Carthaginois les mêmes eſpérances, leur apportérent vivres & munitions en abondance,

Les Gaulois prennent le parti d'Annibal.

dance, prêts eux-mêmes d'entrer de leur part dans tous les travaux & tous les périls de cette guerre.

Mouvemens que cette défection cause à Rome.

A Rome, quand on apprit l'action qui s'étoit passée entre la cavalerie, on y fut d'autant plus surpris, que l'on ne s'attendoit pas à cette nouvelle. Mais au reste on trouva des raisons pour ne pas regarder cela comme une entiére défaite. Les uns s'en prirent à une trop grande précipitation de la part du Consul; les autres à la perfidie des Gaulois alliés, qui à dessein ne s'étoient pas défendus, perfidie qu'ils conjecturoient sur l'infidélité que ces peuples venoient tout récemment de commettre. Mais comme l'infanterie étoit encore en son entier, on se flattoit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour le salut de la République. Aussi lorsque Sempronius traversa Rome avec ses légions, on y crut que, dès qu'il seroit arrivé au camp, la présence seule d'une si puissante armée mettroit Annibal en fuite, & termineroit la guerre.

Annibal surprend Clastidium.

Toutes les troupes s'étant renduës à Ariminum, selon qu'on s'y étoit engagé par serment, Tiberius à leur tête fit diligence pour joindre son Collégue. Il campa près de lui, fit rafraîchir son armée, qui depuis Lilybée jusqu'à Ariminum avoit marché pendant quarante jours de suite, & donna ordre que l'on dispofât tout pour une bataille. Pendant que l'on s'y préparoit, il visitoit souvent Publius, il se faisoit rendre compte de ce qui s'étoit passé, & ils tenoient conseil ensemble sur ce qu'il y avoit à faire. Annibal, pendant leurs délibérations, trouva moien d'entrer dans Clastidium, dont le Gouverneur pour les Romains lui ouvrit les portes. Maître de la garnison & des magasins, il distribua les vivres à son monde, & joignit les prisonniers à ses troupes, sans leur faire aucun mal, pour donner un exemple de la douceur dont il vouloit user, afin que ceux qu'on prendroit dans la suite espérassent de trouver leur salut dans sa clémence. Pour gagner aussi aux Carthaginois tous ceux que les Romains avoient mis en Charges, il récompensa magnifiquement le traître, qui lui avoit livré Clastidium. Peu après aiant découvert que quelques Gaulois d'entre le Pô & la Trébie, qui avoient fait alliance avec lui, ne laissoient pas que d'entretenir quelque liaison avec les Romains, comme pour avoir un refuge assûré de quelque côté que la fortune se rangeât, il détacha deux mille hommes de pied & mille chevaux tant Gaulois que Numides, avec ordre de faire le dégât sur leurs terres. Cet ordre fut exécuté sur le champ, & le butin fut grand. Les Gaulois coururent aussi-tôt aux retranchemens des Romains pour demander du secours.

Combat de cavalerie.

Sempronius, qui attendoit depuis longtems l'occasion d'agir, saisit ce prétexte. Il envoie la plus grande partie de la cavalerie avec mille archers à pied, qui passent en hâte la Trébie, attaquent ceux qui emportoient le butin, & les obligent de prendre la fuite & de se retirer à leurs retranchemens. La garde du camp court au secours de ceux qui

étoient

étoient poursuivis, repousse les Romains, & les contraint à leur tour de fuir à leur camp. Sempronius alors met en mouvement tout sa cavalerie & ses archers, & les Gaulois sont encore forcés de faire retraite. Annibal, qui n'étoit pas prêt à une action générale, & qui d'ailleurs ne croioit pas qu'un Général sage & prudent dût, sans un dessein prémédité & à toute occasion, hazarder une bataille générale, se contenta d'arrêter la fuite de ses gens, & de leur faire tourner front aux ennemis, leur défendant par ses Officiers & par des trompettes de combattre ni de poursuivre. Les Romains s'arrêtérent là pendant quelque tems; mais enfin ils se retirérent, après avoir perdu peu de leur monde, & en avoir tué un plus grand nombre du côté des Carthaginois.

Sempronius enflé & triomphant de ce succès, auroit fort souhaité d'en venir à quelque chose de décisif. Mais quelque envie qu'il eût de profiter de la blessure de Scipion, pour disposer de tout à son gré, il ne laissa pas que de lui demander son avis, qu'il ne trouva pas conforme au sien. Publius pensoit au contraire qu'il falloit attendre que les troupes eussent été exercées pendant l'hiver, que l'on en tireroit plus de services la campagne suivante: que les Gaulois étoient trop légers & trop inconstans pour demeurer unis aux Carthaginois; que dès que ceux-ci ne pourroient rien entreprendre, ceux-là ne manqueroient pas de se tourner contre eux; qu'après que sa blessure seroit guérie, il espéroit être de quelque utilité dans une affaire générale, qu'enfin il le prioit instamment de ne pas passer outre. Sempronius ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que les avis de son Collégue étoient justes & sensés: mais la passion de se distinguer & l'assûrance qu'il croioit avoir de réussir, l'emportérent sur la raison & sur la prudence. Il avoit en tête, avant que Publius pût se trouver à l'action, & que le tems de créer de nouveaux Consuls, qui approchoit, fût venu, de finir cette guerre par lui-même, & comme il ne cherchoit pas le tems des affaires, mais le sien, il ne pouvoit pas ne point prendre de mauvaises mesures.

Conseil de guerre entre les deux Consuls.

Annibal pensoit comme Publius sur la conjoncture présente, mais il en concluoit tout le contraire & pressoit le tems du combat: premiérement pour profiter de la disposition où étoient les Gaulois en sa faveur; en second lieu, parce qu'il n'auroit à combattre que contre de nouvelles levées sans expérience; & enfin pour ne pas laisser à Publius le tems de se trouver à l'action. Mais sa plus forte raison étoit de faire quelque chose, & de ne laisser pas le tems se perdre inutilement: car rien n'est plus important pour un Général, qui entre avec une armée dans un païs ennemi, & qui entreprend une conquête extraordinaire, que de renouveller par des exploits continuels les espérances de ses alliés. Il ne pensa donc plus qu'à se disposer à une bataille, bien sûr que Sempronius ne manqueroit pas de l'accepter.

Ruse d'Annibal.

Il avoit reconnu depuis longtems le terrein qui étoit entre les deux

armées. C'étoit une plaine raſe & découverte, où couloit un ruiſſeau, dont les bords, aſſez hauts, étoient encore hériſſés de ronces & d'épines fort ſerrées. Ce ruiſſeau lui parut propre pour y dreſſer une embuſcade, & en effet il lui étoit aiſé de ſe cacher. Les Romains étoient bien en garde contre les lieux couverts, parce que c'eſt ordinairement dans ces ſortes d'endroits que les Gaulois ſe couvrent & ſe cachent; mais ils ne ſe défioient pas d'un terrain plat & raſe. Cependant une embuſcade y eſt plus ſûre que dans des bois. Outre que l'on y découvre de loin, il s'y rencontre quantité de petites hauteurs derriére leſquelles on eſt ſuffiſamment à couvert. Il ne faut ſouvent que de petits bords de ruiſſeaux, des roſeaux, des ronces, quelque ſortes d'épines pour cacher non ſeulement de l'infanterie, mais même de la cavalerie: & il n'eſt pas beſoin pour cela d'une grande habileté. Il n'y a qu'à coucher par terre les armes qui ſe voient de loin, & mettre les caſques deſſous.

CHAPITRE XV.

Bataille de la Trébie.

LE Général des Carthaginois tint donc un Conſeil de guerre, où il fit part à Magon & aux autres Officiers du deſſein qu'il avoit. Chacun y aiant applaudi, auſſi-tôt après le ſouper de l'armée, il fit appeller Magon ſon frére, jeune à la vérité, mais vif, ardent & entendu dans le métier, le fit Chef de cent chevaux & de cent hommes de pied, & lui ordonna de choiſir dans toute l'armée des ſoldats les plus braves, & de le venir trouver dans ſa tente avant la nuit. Quand il les eut exhorté tous à ſe ſignaler dans le poſte qu'il devoit leur aſſigner, il leur dit de prendre chacun dans leur compagnie neuf d'entre leurs compagnons qu'ils connoiſſoient les plus braves, & de le venir joindre à certain endroit du camp. Ils y vinrent tous au nombre de mille chevaux & d'autant d'hommes de pied. Il leur donna des guides, marqua à ſon frére le moment où il devoit fondre ſur l'ennemi, & les envoia au lieu qu'il avoit choiſi pour l'embuſcade.

Le lendemain au point du jour il aſſembla la cavalerie Numide, gens endurcis à la fatigue, il l'exhorte à bien faire, promet des gratifications à ceux qui ſe diſtingueroient, & leur donne ordre de paſſer au plutôt la riviére, d'approcher du camp des ennemis, d'y attacher l'eſcarmouche, pour les mettre en mouvement. En cela ſes vûës étoient de prendre l'ennemi dans un tems où il n'auroit pas mangé du jour, & où il ne s'attendroit à rien moins qu'à une bataille. Il convoque en-

ensuite le reste des Officiers, les anime au combat, & les avertit de faire repaître tout leur monde, & de disposer leurs armes & leurs chevaux.

Dès que Sempronius vit la cavalerie Numide, il ne manqua pas de lâcher la sienne, & de lui donner ordre d'en venir aux mains. Elle fut suivie de six mille archers à pied, il sortit enfin lui-même des retranchemens avec tout le reste de ses troupes. Il étoit si fier de la nombreuse armée qu'il commandoit, & de l'avantage qu'il avoit remporté le jour précédent, qu'il s'imaginoit que pour vaincre il n'avoit qu'à se présenter. On étoit alors en plein hiver, il neigeoit ce jour-là même, & faisoit un froid glaçant, & l'armée Romaine s'étoit mise en marche sans avoir repû. Le soldat part avec empressement & grand désir de combattre: mais quand il eut passé la Trébie, enflée ce jour-là par les torrens qui y étoient tombés des montagnes voisines pendant la nuit, & où il avoit de l'eau jusques sous les aisselles, le froid & la faim (car le jour étoit alors assez avancé) l'avoient étrangement affoibli. Au lieu que les Carthaginois avoient bû & mangé sous leurs tentes, avoient disposé leurs chevaux, s'étoient frottés d'huile, & revêtus de leurs armes auprès du feu.

Quand les Romains furent sortis de la riviére, Annibal, qui attendoit ce moment, envoia devant, au secours de ses Numides, les armés à la légére & les frondeurs des Isles Baleares, au nombre d'environ huit mille hommes, & les suivit à tête de toute l'armée. A un mille de son camp, il rangea sur une ligne son infanterie, qui faisoit près de vingt mille hommes tant Gaulois, qu'Espagnols & Afriquains. La cavalerie, qui, en comptant les Gaulois alliés, montoit à plus de dix mille hommes, il la partagea sur les aîles; où il plaça aussi les éléphans, partie devant la gauche, partie devant la droite.

Sempronius de son côté rappella sa cavalerie, qui se fatiguoit inutilement contre les Numides, cavaliers instruits & accoutumés à fuir en desordre au premier choc, & à revenir à la charge aussi hardiment qu'ils y étoient venus. Son ordonnance fut celle dont les Romains ont coûtume de se servir. Il avoit à ses ordres seize mille Romains & vingt mille alliés, nombre, où monte une armée complette, lorsqu'il s'agit de batailles générales, & que les deux Consuls se trouvent joints ensemble. Il jetta sur les deux ailes sa cavalerie, qui étoit de quatre mille chevaux, & s'avança vers l'ennemi fiérement, au petit pas, & en ordre de bataille.

Quand on fut en présence, les armés à la légére de part & d'autre engagérent l'action. Autant que cette premiére charge fut desavantageuse aux Romains, autant elle fut favorable aux Carthaginois. Du côté des premiers, c'étoient des soldats qui depuis le matin souffroient le froid & la faim, & dont les traits avoient été lancés pour la plûpart dans le combat contre les Numides; ce qui leur en restoit, étoient si appe-

appesantis par l'eau dont ils avoient été trempés, qu'ils ne pouvoient être d'aucun usage. La cavalerie, toute l'armée étoit également hors d'état d'agir. Rien de tout cela ne se trouvoit du côté des Carthaginois. Frais, vigoureux, pleins d'ardeur, rien ne les empêchoit de faire leur devoir.

Aussi dès que les armés à la légére se furent retirés par les intervalles, & que l'infanterie pesamment armée en fût venuë aux mains, alors la cavalerie Carthaginoise, qui surpassoit de beaucoup la Romaine en nombre & en vigueur, tomba sur celle-ci avec tant de force & d'impétuosité, qu'en un moment elle l'enfonça & la mit en fuite. Les flancs de l'infanterie Romaine découverts, les armés à la légére des Carthaginois & les Numides reviennent à la tête de leurs gens, fondent sur les flancs des Romains, y mettent le desordre, & empêchent qu'ils ne se défendent contre ceux qui les attaquoient de front. De la part des pesamment armés, dans les premiers rangs & ceux qui les suivoient, la résistance fut plus longue & le combat plus égal. Ce fut aussi le moment où les Numides sortirent de leur embuscade, chargérent en queuë les légions, qui combattoient au centre, & y jettérent une confusion extréme. Les deux aîles attaquées en front par les éléphans, en flanc & tout autour par les armés à la légére, furent culbutées dans la riviére. La seconde ligne ne put tenir un moment contre les Numides, qui étoient venus fondre sur elle par ses derriéres. Il n'y eut que la premiére, qu'une heureuse nécessité força de se faire jour à travers les Gaulois & les Afriquains, dont elle fit un grand carnage. Mais après la défaite de ses aîles, voiant qu'elle ne pouvoit plus ni les secourir, ni retourner au camp, dont la cavalerie Numide, la riviére & la pluie ne lui permettoient pas de reprendre le chemin, serrée & gardant ses rangs, elle prit la route de Placentia, où elle se retira sans danger & au nombre au moins de dix mille hommes. La plûpart des autres qui restoient périrent sur les bords de la riviére, écrasés par les éléphans ou par la cavalerie. Ceux qui pûrent échaper, tant fantassins que cavaliers, se joignirent au gros dont nous venons de parler, & le suivirent à Placentia. Les Carthaginois poursuivirent l'ennemi *jusqu'à la riviére*, d'où, arrêtés par la rigueur de la saison, ils revinrent à leurs retranchemens. La victoire fut complette, & la perte peu considérable. Quelques Espagnols seulement & quelques Afriquains restérent sur le champ de bataille, les Gaulois furent les plus maltraités; mais tous souffrirent beaucoup de la pluie & de la neige. Beaucoup d'hommes & de chevaux périrent de froid, & de tous les éléphans on n'en put sauver qu'un seul.

OB-

OBSERVATIONS

Sur la bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois.

§. I.

Inconvéniens d'un commandement partagé. Caractére de Sempronius, & l'usage qu'en fait Annibal. Ordre de bataille. Défaite des Romains.

IL est rare que deux Généraux dont le commandement est alternatif, puissent longtems s'accorder ensemble. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'un excellent Général qui aura un franc stupide pour Collégue, trouvera souvent plus de chicanes, d'oppositions & de faux raisonnemens à combattre, & plus de gens qui se tourneront contre lui, que s'il avoit en tête un homme qui lui seroit comparable en intelligence. Malgré tout ce que j'ai dit de la mauvaise conduite de Scipion après l'affaire du Tésin, il étoit infiniment au-dessus de Sempronius, qui ne sçavoit que mépriser l'ennemi, sans rien voir ni rien connoître dans les moiens de le vaincre : bien que son Collégue n'oubliât rien pour lui faire comprendre que le tems ni les lieux ne permettoient pas de rien hazarder contre une armée infiniment supérieure en cavalerie, & campée dans une plaine rase & découverte, & très-propre pour la faire agir avec toute sorte d'avantage. Il étoit d'avis de traîner la guerre en longueur, & qu'en temporisant cette armée se ruineroit d'elle-même faute de vivres & de fourrages, dont elle commençoit à manquer. Ce Capitaine, qui faisoit plus de cas d'opiner selon les regles de la prudence, que de remporter la victoire par un coup de hazard, ne put rien gagner sur cet esprit opiniâtre, qui jetta les affaires dans le précipice. Scipion l'eût sans doute laissé faire, s'il l'eût cru capable de commander une armée. Aristide se trouva dans un cas semblable, mais son Collégue étoit un tout autre homme que Sempronius. Aristide, qui regardoit le commandement partagé dans une armée comme un très-grand mal, dès qu'il vit qu'on l'avoit élû avec Miltiade pour commander alternativement, céda de bon cœur son droit à son Collégue, dont il connoissoit le mérite & la valeur, quoiqu'il fût tout plein de l'un & de l'autre lui-même, & Miltiade gagna la célébre bataille de Marathon.

Si la circonspection de Scipion fut préjudiciable à la République après l'affaire du Tésin, elle étoit salutaire & prudente sur la Trébie. Son sentiment dans cette conjoncture étoit appuié sur des maximes très-solides. Il n'est pas possible de s'imaginer que Sempronius ne sentît pas tout le vrai & le solide des raisons de son Collégue, qui s'opposa de toutes ses forces au dessein qu'il avoit de courre les risques d'une bataille rangée. *Sempronius ne pouvoit s'empêcher de reconnoître*, dit nôtre Auteur, *que les avis de son Collégue étoient justes & sensés.* Peut-être qu'il eût été plus avantageux pour Sempronius, qu'il n'en eût pas connu toute la force. La vérité qui frappe, & à laquelle on se refuse, nous laisse souvent dans une suspension d'esprit, & une espéce de crainte de ne pas réussir qui est toujours dangereuse. ,, Quand les hom- ,, mes ont balancé longtems à entreprendre quelque chose par la crainte de ne pas

 ,, réussir,

„ réussir, *dit un Auteur judicieux* (a) *& grand Politique*, l'impression qui leur reste „ de cette crainte, fait pour l'ordinaire qu'ils vont ensuite trop vîte dans la conduite de leurs entreprises." Cette maxime est très-sensée & très-vraie. Les raisons de Scipion, qui étoit un homme sage, laissérent Sempronius dans le doute & dans l'incertitude: ce qui paroît assez par sa conduite.

Lorsque la prévoiance & les conseils ont précédé les dangers d'une entreprise, la peur est vaincuë; mais lorsque la peur & le doute, où l'on est du succès, ont devancé la prévoiance, nous faisons tout à la hâte & sans réflexion. C'est ce que fit Sempronius, qui se gouverna dans cette affaire comme si le courage seul eût suffi pour remplir le devoir d'un Général.

Scipion ne pouvant rien gagner sur cet esprit opiniâtre & présomptueux, l'abandonna à son mauvais génie. N'eût-il pas mieux fait, & plus prudemment, lorsqu'il le vit inflexible dans sa résolution, de changer de batterie, & d'affecter de se rendre à son sentiment, l'encourager dans son dessein, & l'aider de ses conseils, dont il avoit le plus de besoin?

Quand une entreprise a été une fois résoluë dans un Conseil de guerre, il est d'une extréme conséquence que les Officiers & les soldats mêmes ignorent le pour & le contre: car il y en a toujours un fort grand nombre qui comptent les avis, plutôt qu'ils ne les pésent. Souvent dans les Conseils ce ne sont pas les plus sages qui sont écoutés & qui décident; mais ceux qui sont à la tête, à qui il est permis de faire & de dire tout ce qu'il leur plaît: outre que l'on a toujours de l'éloignement dans ces sortes d'assemblées pour tout ce qui tend à éviter ou à retarder le combat, de peur qu'on ne doute de leur courage. Il importe donc que ceux qui ont été d'un sentiment contraire, paroissent approuver ce qui s'y est déterminé, quelque mauvais qu'il puisse être, il faut qu'ils le maintiennent publiquement; ce qui fait que le Général, ou celui qui en est l'auteur, perd cette crainte que cause ordinairement le doute où l'on est de ne pas réussir.

Annibal ne craignoit rien tant sinon que les Romains ne traînassent les affaires en longueur, & qu'ils ne le tournassent & ne le roulassent de camp en camp dans un païs peu favorable à sa cavalerie, qui étoit ce qu'il avoit de plus fort & de plus redoutable dans son armée. Il comptoit moins sur son infanterie, dont la plus grande partie étoit composée de troupes Gauloises mal armées & sans aucune discipline; mais comme le fond en étoit bon, il espéroit qu'étant disciplinées & mêlées avec les Afriquains & les Espagnols, il en tireroit les mêmes services.

Ce grand Capitaine voioit bien que le poste où il se trouvoit, étoit tout ce qu'il pouvoit choisir de meilleur & de plus avantageux pour faire agir sa nombreuse cavalerie & ses éléphans, assûré que la bataille se donnant dans une plaine rase & découverte, les Romains ne résisteroient pas un moment à cause de l'inégalité de leur cavalerie, autant dans le nombre que dans la hardiesse & dans le courage: car quant à l'infanterie, les Romains étoient plus forts. S'il falloit s'en rapporter à Tite-Live, ils devoient l'être de près d'un tiers. Il y joint les Gaulois Cénomans, dont notre Auteur ne fait aucune mention. Quoiqu'il en soit, cette infanterie eût décidé, si le Général Romain eût observé une meilleure conduite dans la disposition de sa cavalerie.

Je ne le blâme point d'avoir donné à la fortune, on sçait assez que les ménagemens craintifs à l'ouverture d'une guerre tirent à des conséquences dangereuses, dont l'ennemi peut tirer avantage; mais ce n'est pas reculer que d'attendre du tems & de l'occasion, car en temporisant on ne gâte jamais rien dans les affaires contestées. Entre deux Généraux ou dans un Conseil de guerre, où il est libre à chacun de dire son avis, & lorsqu'on

(a) *Mém. du Card. de Retz.*

qu'on s'aheurte à soutenir un mauvais sentiment, on doit, tout au moins, prendre de bonnes mesures & ne rien négliger de tout ce qui peut nous mener à la victoire, & ne rien mettre au hazard sans quelque apparence de réussir. Lorsqu'on manque dans les précautions qui dépendent de nous, on se perd d'honneur & de réputation.

Sempronius n'y eut nul égard, à peine donne-t-il le tems à ses soldats de se reconnoître après sa jonction avec Scipion, & de les accoutumer à la vûë de l'ennemi, qui nous paroît toujours plus redoutable dans l'éloignement qu'il ne l'est de près; & lorsqu'on s'accoutume à le voir, la hardiesse augmente à mesure que l'idée que nous en avions diminuë. Il faut connoître l'ennemi avant que de s'engager dans une entreprise importante & décisive.

Marius usa d'une grande prudence dans la guerre contre les Teutons & les Ambrons; il voulut accoutumer peu à peu ses troupes à soutenir la vûë des ennemis. „ Pour les „ soldats, dit Plutarque (*a*), il les faisoit tenir longtems sur les remparts de son camp „ les uns après les autres, pour les accoutumer à soutenir la vûë de la terrible figure des „ ennemis, à entendre sans s'effraier leur ton de voix, brutal & sauvage, & à n'être point „ étonnés de leur armure & de leurs mouvemens, en se rendant peu à peu ordinaire & „ familier par l'habitude de les voir, ce qui d'abord avoit paru le plus étrange & le „ plus formidable : car il étoit persuadé que dans les choses terribles, la nouveauté „ ment beaucoup à l'imagination, & lui fait paroître des choses qui ne sont point, „ & que l'accoutumance au contraire fait perdre aux choses naturellement les plus ter„ ribles, la plus grande partie de ce vain épouvantail qui fait naître notre effroi.

Sempronius avoit non seulement besoin de guérir ses soldats, nouvellement arrivés, de l'idée trop avantageuse qu'ils s'étoient formée de la valeur & des forces de l'ennemi; mais il étoit encore nécessaire de les discipliner, de les aguerrir & de les préparer aux grandes actions.

Quand Scipion n'eût eu que cette seule raison à opposer contre le sentiment de son Collégue, elle suffisoit de reste pour lui faire connoître la témérité de son entreprise. Annibal bien informé de tout ce qui se passoit dans le Conseil, mit en œuvre toutes les ruses dont il se put aviser pour précipiter Sempronius dans quelque mauvais pas, & le fortifier de plus en plus dans le désir imprudent de combattre.

Rien ne nous fait voir, avec plus d'évidence, les qualités extraordinaires & la profondeur du génie du Général Carthaginois dans la science militaire, que cette variété de regles & de conduite dans la maniére de faire la guerre, qui tendoient toutes au but qu'il s'étoit proposé, sorte que l'ennemi se trouvoit dans le piége sans l'avoir craint ni soupçonné.

A peine les Consuls ont relevé ceux de l'année précédente, qu'il change de méthode & de conduite selon l'humeur & le génie de chacun, ce qu'il est aisé de connoître dès qu'on sait ce qui se passe dans les Conseils. Il est rare qu'il n'y ait pas deux partis dans une armée, où le pouvoir est partagé & alternatif; & dès que cela arrive, le secret en est banni. Un esprit pénétrant, méditatif & profond, juge du caractére, de l'inclination, de l'humeur & de l'intelligence des Généraux par leurs sentimens. Le rusé Carthaginois tira des avantages infinis de cette étude. Il régloit là-dessus ses desseins & l'état de la guerre; dès qu'on connoît le foible de son homme, on doit se tourner de ce côté-là.

Les esprits communs, qui ne voient rien au-delà de leur tourbillon, ne peuvent concevoir qu'il y ait des gens qui voient plus loin. Ils croient qu'il suffit de regler le dessein de leurs entreprises sur les qualités & les connoissances qu'ils ont des forces de l'ennemi, c'est là le grand principe des hommes chargés des affaires de la guerre : qui leur

(a) *Plutarque trad. de Dacier. Vie de Marius.*

leur diroit qu'il y en a un autre auquel ils n'ont peut-être jamais pensé, & sans lequel même on ne sauroit bien & sûrement établir l'état de la guerre, les étonneroit sans doute. Voici pourtant Annibal qui leur dessile les yeux, & qui leur fournit des lunettes pour le soulagement de leur vûë. Agir sur ce principe, c'est le fait d'un habile homme & d'un grand Capitaine.

Les soldats & les Officiers qui composent une armée, ne font rien par eux-mêmes: celui qui les commande en chef en est l'âme & les forces mouvantes, ils en reçoivent l'esprit comme les ordres: selon qu'il dirige bien ou mal les ressorts, l'armée se meut à droit ou à gauche, elle tend à sa conservation, à la gloire du Chef comme à sa honte. Tout homme qui suivra cette méthode, ce qui ne me semble pas fort difficile, trompera l'adresse des plus fins, qui vont par des principes moins déliés, il sera bientôt le maître. Ce fut par une conduite si profonde & si couverte qu'Annibal sçut irriter la témérité & l'humeur violente & fougueuse de Sempronius, pour l'engager dans un combat desavantageux, auquel il n'étoit que trop porté. Deux mots nous mettront au fait de ce stratagéme ou de cette politique militaire. Je ne vois pas dans l'Histoire qu'aucun Capitaine se soit encore avisé de la pratiquer.

Annibal ne songea jamais à éprouver & à sonder les forces de l'ennemi. Il crut qu'il lui suffisoit de connoître le caractére & l'humeur de son Antagoniste pour être assûré de la victoire; il songe à l'embarquer dans quelque petit combat, à lui céder à dessein l'avantage, à feindre même de se défier de ses forces pour augmenter sa confiance & l'envie d'en venir à une affaire décisive: bien assûré, en lui cédant peu, de gagner le tout. Le rusé Capitaine ne se trompa pas dans ses conjectures, il met en jeu cette machine, qui lui réussit toujours, & pour cet effet il détache une partie de sa cavalerie Numide & quelque infanterie, qui passérent la Trébie, & s'approchérent du camp des Romains, pour irriter le courage & l'esprit superbe de Sempronius. Celui-ci fait sortir sa cavalerie, repousse les Carthaginois, & les suit jusqu'auprès de leur camp. Le combat s'y rengage. Le Consul qui voit cela, fait filer de nouvelles troupes. Les Carthaginois soutiennent quelque tems l'effort des Romains. Annibal, qui cherche à amorcer le Général Romain par un petit avantage, lui céde celui-ci, & fait sonner la retraite. Il craignoit d'ailleurs que le combat ne devînt sérieux. Car souvent ces sortes d'affaires par escarmouches, par irruptions & par retraites réciproques, deviennent considérables; & lorsqu'on croit n'engager que quelques troupes, on se trouve tout d'un coup embarqué dans une affaire générale, où le hazard, plus que l'intelligence, décide ordinairement, & qui dégénérent à un nombre d'autres tous différens, & où les plus habiles se trouvent souvent plus embarrassés que les autres qui n'ont qu'un savoir expérimental & certains principes de routine, & qui se tirent mieux de ces combats tumultueux qui exigent moins d'art & de méditation, que de ceux qui ont besoin d'une tactique plus profonde.

Le Consul Romain, orgueilleux & rempli de ce vain avantage cédé finement, & dont il ne comprit jamais l'artifice, non plus que ceux qui vinrent après lui, qui tombérent dans le même piége, & ne s'y trouvérent pas moins nouveau; le Consul Romain, dis-je, s'affermit plus que jamais dans le dessein imprudent de combattre: tant il est véritable qu'il n'y a point de ruse plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée, & où les troupes qui agissent par de tels moiens ne voient pas plus clair que ceux qui s'y laissent prendre. Sempronius, après l'avantage de ce premier combat, prit tant d'assûrance pour la victoire, qu'il crut devoir se hâter de combattre, de peur que Scipion, venant à guérir de sa blessure, la gloire de la dé-

faite

BATAILLE DE LA TREBIE ENTRE LES ROMAINS ET LES CARTAGINOIS.

faite des Carthaginois ne fût commune entre eux, & qu'il ne se trouvât trop incommodé de triompher sur un même char avec son Collégue.

Le moindre avantage, dans un Général imprudent & inconsidéré, ne manque pas de produire une infinité de chiméres. Annibal n'ignoroit pas le dessein du Consul, il le crut tout formé. Celui-ci, enflé de ce petit succès, se flatte qu'il ne sera pas moins heureux dans une bataille rangée. Le Carthaginois s'y étoit deja préparé. Il avoit reconnu tout le terrain entre les deux camps. Il remarque sur les bords de la riviére, & un peu au-delà d'une des aîles des Romains, un lieu très-commode pour y dresser une embuscade. C'étoit des endroits couverts d'arbres touffus, des haies & des ravins très-propres pour y cacher un corps considérable de troupes. A la faveur de la nuit, il y fait couler secrétement mille chevaux & autant de soldats choisis A. de toute son infanterie.

Il y a un ancien proverbe qui ordonne de bien établir le présent, ce qui suffit dans les affaires militaires comme dans toutes les autres pour bien espérer de l'avenir. Le Général Romain, dont la vûë ne perce & ne s'étend pas plus loin que le front de son armée, & qui songe bien plus à donner bataille, qu'à prendre les mesures & les précautions nécessaires pour s'empêcher d'être vaincu, néglige de reconnoître & de faire fouiller ces endroits couverts en-deçà de la Trébie. Il la passe dès le point du jour, c'est-à-dire, dans un tems où il auroit dû rester clos & couvert dans son camp. La pluie & le mauvais tems de la nuit précédente avoient fait tellement enfler la riviére, que les soldats furent obligés de la traverser aiant de l'eau jusqu'à la poitrine. En été ce n'est rien; mais en hiver il y a de la folie, lorsqu'une indispensable nécessité ne nous y contraint pas malgré nous. Mais ce n'est pas là sa plus grosse faute. Il fait sortir son armée sans avoir repû, comme s'il l'eût voulu préparer au combat par un jour de jeûne; elle se met en bataille dans la plaine, abattuë de faim & saisie du froid, que l'eau qu'elle vient de passer augmente: la neige qui vient de recruë, achéve de désespérer & de décourager ses troupes, & les fait douter de la sagesse de leur Général; ce qui n'échauffe pas beaucoup le courage, & la faim n'augmente guéres plus les forces & nos espérances.

Comme la réflexion ne vient jamais que lorsqu'on voit l'ennemi près de soi, & que la partie est liée, Sempronius dut alors s'appercevoir de son imprudence & de sa sottise. Pendant que les Romains passent la Trébie avec toutes sortes d'incommodités; & qu'ils se rangent en bataille, Annibal fait repaître les hommes & les chevaux, tandis que le Consul se repaît d'espérance, & que son armée toute glacée la perd & se décourage. Les Carthaginois sortent enfin de leur camp, frais & alaigres, & se mettent en bataille. Voici l'ordre & la distribution des troupes Romaines.

L'infanterie (2), forte de trente-six mille hommes, fut rangée sur trois lignes, selon la coutume Romaine: les armés à la légére (3) à la tête de tout. La cavalerie (4) & (5), qui consistoit en quatre mille chevaux, étoit partagée aux aîles.

On peut bien s'imaginer que le Consul n'étoit pas homme à ajouter rien de nouveau à cette disposition, il n'en sçavoit pas davantage. S'il eût eu la moindre expérience de la guerre, il se fût apperçû que sa cavalerie, quelque opinion avantageuse qu'il pût en avoir, ne soutiendroit jamais contre celle d'Annibal, si brave, si aguerrie, & si extraordinairement supérieure à la sienne; il ne se pouvoit qu'il ne s'en vît débordé, malgré la supériorité de son infanterie.

Annibal aiant observé toute cette distribution des Romains, oppose un front égal à leur infanterie, & range la sienne (6), qui faisoit près de vingt mille hommes, sur une seule ligne, en maniére de phalange; il avoit huit mille soldats légérement armés (7), qu'il met à la tête de tout, aiant les éléphans (8) à leurs aîles. Notre Auteur se trom-

pe sûrement à l'égard des éléphans. Il prétend qu'ils furent jettés sur l'une & l'autre aîle de la cavalerie. Ce n'étoit pas là leur poste, outre qu'il paroît par les suites du combat que ces animaux furent d'abord poussés sur les aîles de l'infanterie Romaine; & quand cela ne seroit pas, il vaut mieux croire ce qui est le plus conforme à la raison & aux régles de la guerre. Ajoutez qu'on ne se précautionne pas tant à l'endroit le plus fort, qu'à celui où l'on est le plus foible.

La cavalerie (9) fermoit les deux aîles de l'infanterie. Il y a dans le texte: *les armés à la légére des Carthaginois & les Numides reviennent à la tête de leurs gens, fondent sur les flancs des Romains, y mettent le desordre;* ce qui ne laisse aucun lieu de douter qu'Annibal cacha un corps de Numides (10) & une partie de ses armés à la légére (11) derriére sa cavalerie, le reste (12) entrelassé entre les escadrons, de peur que Sempronius, se voiant trop débordé, ne prît des mesures pour s'empêcher d'être pris en flanc & envelopé; au lieu qu'en lui présentant un même front paralléle, & cachant le reste, il ne s'apperçut pas de l'artifice de cette disposition. Tout ce qui se passa dans le commencement & dans les suites de ce combat, prouve évidemment ma conjecture.

L'infanterie légére de part & d'autre fit l'ouverture de cette fameuse journée; mais comme ces sortes de troupes ne combattent que par escarmouches & par retraites réciproques, elles se retirérent dès que les deux armées s'ébranlérent & marchérent l'une contre l'autre.

Le choc fut furieux & le combat très-obstiné. Le plus fort fut aux aîles de l'infanterie. Il fut moins vif & moins engagé dans le centre des deux lignes. Il paroît, par ce que dit l'Auteur, qu'Annibal évita de donner dans le corps de bataille. Il espéroit d'avoir bon marché du reste, s'il pouvoit rompre les aîles de l'infanterie & les enveloper. Il ne douta jamais que la victoire ne se déclarât de ce côté, & que sa cavalerie victorieuse ne lui fût d'un grand secours après la déroute de celle des Romains.

Pendant que l'infanterie s'engage, la cavalerie Carthaginoise fond sur celle des Romains, la tourne & la charge avec une telle furie, qu'elle l'enléve hors des aîles de son infanterie: une partie se met à ses trousses, pendant que l'autre tourne tout court sur les flancs de son infanterie; l'armure légére, jointe à cette cavalerie, presse très-vivement les Romains, pendant que les pesamment armés les chargent & les éléphans les attaquent de front.

Cette brave infanterie, dépouillée & dépossédée de ses aîles, & abandonnée de sa cavalerie, se défend avec un courage, ou plutôt avec une fureur désespérée. Elle fait tout ce qu'on peut attendre de gens qui cherchent à réparer la sottise du Général, & la honte de sa cavalerie.

Le combat continuoit avec beaucoup de vigueur & avec une égale opiniâtreté, lorsque les Romains s'apperçoivent qu'ils sont tombés dans une embuscade. On voit paroître tout à coup le corps de cavalerie & d'infanterie A, embusqué dans les endroits couverts un peu en delà des aîles de l'armée Romaine. Ce corps se jette dans la plaine, s'y forme, & fond subitement sur ses derriéres. Un événement si extraordinaire les étonne, les triaires (13) ne voient point d'autre parti à prendre que de passer dans les espaces des Princes, & de s'alligner avec eux pour faire front de ce côté.

Cette derniére attaque à dos de la seconde ligne ne laissant plus aucune espérance au centre de la premiére, & voiant d'ailleurs leurs aîles à demi rompuës & prêtes à fuir, & eux sans espérance de retraite du côté de leur camp, ils crurent trouver leur salut dans une grande résolution & un puissant effort. Ils s'y déterminérent & chargérent avec tant de vigueur & de violence, qu'ils enfoncent tout ce qui est devant eux, l'ouvrent,

pas-

passent outre, & se retirent en bon ordre à Placentia, sans être poursuivis : le reste est envelopé & taillé en piéces.

On voit par cette action de l'infanterie Romaine ce que peut la peur sur le cœur de l'homme. Car enfin ce n'est point ici la valeur qui agit & qui remuë ces gens-là ; mais la crainte qui se tourne en désespoir, quoique Polybe en dise, & qui fait qu'une partie de cette armée, (car il n'y avoit pas moins de dix mille hommes,) se précipite dans un péril évident pour s'empêcher de tomber dans un moindre. Car il leur étoit plus facile de s'ouvrir une route du côté de leur camp, que d'attaquer de front l'infanterie Carthaginoise, sur laquelle ces dix mille hommes s'élancent en vrais désespérés, au milieu de laquelle ils s'ouvrent un passage, la mettent en déroute, & se retirent en bon ordre à Placentia, sans qu'Annibal osât les poursuivre, tant il fut étonné d'une si subite déroute, quoiqu'il y eût une grande marche de là à Placentia. Annibal étoit perdu, si ce corps d'infanterie ne se fût pas cru lui-même perdu, & qu'il eût agi par une toute autre impulsion que celle de la peur : car il est certain que toute l'infanterie Carthaginoise eût été taillée en piéces, si ces gens-là eussent connu l'avantage qu'ils venoient de remporter. Il semble qu'il eût dû les guérir de la peur : car s'ils eussent replié sur ce qui restoit encore en entier, dès-lors la bataille & la guerre étoient finies, & Annibal perdu sans ressource, sans nulle espérance de retraite. „ La peur ne les rendit hardis, *dit Montagne*, que pour acheter une honteuse fuite au même prix qu'elle „ eût eu une glorieuse victoire. Je ne sçai guéres par quels ressorts la peur agit en „ nous, *dit le même Montagne*, mais tant y a que c'est une extréme passion : & disent „ les Médecins qu'il n'en est aucune qui emporte plutôt notre jugement hors de sa „ dûë assiette. De vrai j'ai vû beaucoup de gens devenir insensés de peur : & au plus „ rassis il est certain que pendant que son accès dure elle engendre de terribles éblouissemens. Mais parmi les soldats mêmes, où elle devroit trouver moins de place, „ combien de fois elle a changé un troupeau de brebis en escadron de corselets ? de „ roseaux de cannes en gendarmes & lanciers ? nos amis en nos ennemis ? & la croix „ blanche à la rouge ? Lorsque M. de Bourbon prit Rome, un porte-Enseigne qui „ étoit à la garde du bourg Saint Pierre, fut saisi de tel effroi à la premiére alarme, „ que par le trou d'une ruine, il se jetta l'Enseigne au poing hors la ville droit aux „ ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville : & à peine enfin voiant la troupe „ de M. de Bourbon se ranger pour le soutenir, estimant que ce fût une sortie que „ ceux de la ville fissent, il se reconnut, & tournant tête, rentra par ce même trou „ par lequel il étoit sorti plus de trois cens pas avant dans la campagne...... Pareille „ rage pousse par fois une multitude : en l'une des rencontres de Germanicus contre „ les Allemans, deux grosses troupes prirent d'effroi deux routes opposites ; l'une „ fuioit d'où l'autre partoit. Tantôt elle nous donne des aîles aux talons, comme „ aux deux premiers, tantôt elle nous clouë les pieds & les entrave, comme on lit „ de l'Empereur Théophile, lequel en une bataille qu'il perdit contre les Agarénes, „ devint si étonné & si transi, qu'il ne pouvoit prendre parti de s'enfuir :" *adeo pavor etiam auxilia formidat* : „ jusques à ce que Manuel, l'un des principaux Chefs „ de son armée, l'aiant tirassé & secoué, comme pour l'éveiller d'un profond somme, lui dit : Si vous ne me suivez je vous tuerai. Car il vaut mieux que vous „ perdiez la vie, que si étant prisonnier vous veniez à perdre l'Empire. Lors exprime-t-elle sa derniére force, quand pour son service elle nous rejette à la vaillance „ qu'elle a soustraite à notre devoir & honneur.

Il eût été à souhaiter que la peur eût produit le même effet sur le cœur des vingt-huit bataillons & des douze escadrons de dragons enfermés dans le village de Bleinheim, qu'elle fit sur les dix mille Romains qui se retirérent à Placentia. Ils eussent passé sur le

le corps de l'armée des Alliés, qui se croioit déja victorieuse, & qui se trouvoit pourtant dans un si grand desordre, qu'il eût été aisé à nos troupes, si elles eussent pris la résolution de sortir du village en bon ordre, de faire une retraite honorable & de se joindre à notre gauche, qui ne s'étoit retirée que par le malheur de la droite. Mais malheureusement cette espéce de peur, qui produisit un si grand effet sur le cœur des soldats Romains, n'avoit point gagné les nôtres : ils vouloient bien sortir du village & se retirer en gens de cœur ; mais les Chefs, qui se trouvérent aussi étonnés que l'Empereur Théophile, s'opposérent toujours à ce que les soldats desiroient le plus ; la peur leur cloua les pieds dans le village, & les fit rendre honteusement.

§. II.

Fautes de Sempronius.

C'Est une imprudence d'entreprendre les choses douteuses lorsqu'on peut attendre du tems & de l'occasion, & qu'on est en état par des mouvemens bien concertés d'obliger son ennemi d'abandonner un terrain avantageux & favorable à l'arme sur laquelle il se confie le plus. Rien n'empêchoit Sempronius de décamper, & d'obliger le Général Carthaginois d'en faire autant, & de l'attirer dans un païs moins favorable à sa cavalerie, ce qu'il pouvoit faire sans abandonner la Trébie. Rien ne l'obligeoit de donner bataille. Lorsque le retardement augmente le mal & les difficultés, le délai est alors plus blâmable que l'impatience ; mais on ne voit rien ici qui puisse justifier celle du Consul Romain, qui s'embarque dans une action générale sans aucune raison. La guerre ne se fait pas avec une vîtesse inconsidérée. Une remise faite à propos nous épargne souvent de grands maux, sauve quelquefois un Etat ; au lieu qu'une précipitation imprudente le ruine ou le met en péril. Quand la nécessité, ou des raisons importantes nous obligent à combattre, le mal que l'on ne peut éviter porte avec soi son excuse ; mais dans cette affaire-ci la faute du Consul Romain ne sçauroit se couvrir ni s'excuser. Il avoit mille raisons qui l'engageoient à ne rien entreprendre. Notre Auteur nous en fait voir toute la force.

Ceux qui font leur capital de chercher de la gloire & de l'estime par leurs actions, ne rencontrent au bout du compte que la honte & du mépris, lorsqu'ils agissent contre la prudence & les avis des gens sages, qui connoissent l'état véritable des affaires de l'ennemi & la nature de leurs forces. Il est certain que tout ce que dit Scipion à Sempronius, pour le dissuader de combattre, étoit fondé sur cette connoissance. Il étoit impossible que celui-ci ne fût pas au fait sur cet article. Bien aise d'être instruit du nombre des ennemis, sans trop s'embarrasser du génie du Général & de la qualité de ses forces, & ne voiant pas plus clair dans les siennes, il s'imagina qu'il n'avoit qu'à se présenter pour vaincre, sans prendre aucune des mesures nécessaires à l'exécution d'un grand dessein : les précautions & les sûretés lui paroissoient une espéce de foiblesse & de timidité, & il croioit qu'il n'y avoit rien au-delà de ce qu'il pouvoit imaginer lui-même pour s'empêcher d'être battu.

Le premier point d'habileté, dit un Ancien, *est d'examiner soi-même ce qu'il est à propos de faire, & le second, de suivre un bon conseil.* Sempronius se gouverna de telle sorte, qu'il ne fit ni l'un ni l'autre. S'il étoit si friand de combat, rien ne l'empêchoit d'attendre du tems & de l'occasion, dont il étoit le maître ; & de faire les choses avec moins de précipitation, ou tout au moins de donner le tems aux troupes & aux chevaux de repaître. Cette faute, toute grossiére qu'elle est, ne laisse pas d'être assez ordinaire aux Généraux imprudens & malhabiles. Il est dangereux de faire combattre des trou-

troupes qui n'ont pas repû : car pour peu que l'affaire s'opiniâtre & traîne en longueur, les forces leur manquent, ils n'en peuvent plus, & se trouvent à la fin aussi peu en état de résister que de faire retraite. Achille dans Homére presse fort Agamemnon de donner bataille. Celui-ci qui n'ignore pas qu'Achille s'est déja précautionné contre la faim, & qu'il n'en est pas de même de son armée, lui dit qu'on ne sauroit rien tirer des hommes & des chevaux, s'ils n'ont auparavant repû. L'Histoire est remplie d'une foule d'exemples, où des Généraux ont été battus pour être tombés dans une faute semblable à celle du Consul Romain.

Cette faute de Sempronius fut suivie d'un nombre d'autres, qu'il est bon de faire remarquer pour une plus grande instruction.

Annibal avoit reconnu avec soin le terrain aux environs du champ de bataille, & les bords en-deçà de la riviére. Il est bien peu de Généraux qui négligent une chose si importante, & d'où dépend le succès entier d'une bataille. Sempronius porta la négligence jusqu'à ce point-là. Il s'imagina peut-être que ces précautions étoient inutiles dans une plaine rase & découverte, qu'il lui suffisoit de voir de loin, & rien ne nous trompe davantage. Elle nous paroît souvent tout autre, lorsque nous la reconnoissons de près & sur les lieux. Le terrain se trouve quelquefois haché, & coupé de fossés, de ravinages & de petits fonds, desquels on ne s'apperçoit jamais, si l'on ne les observe sur les lieux; ce qui nous oblige souvent à changer dans notre disposition, ou à nous précautionner contre les piéges que l'ennemi peut nous tendre.

Il ne suffit pas même de reconnoître simplement le terrain qu'on veut occuper, il y a bien d'autres observations à faire, qui ne sont pas moins importantes : car outre qu'on doit être exactement au fait de son propre terrain, comme de celui de l'ennemi, on doit l'être encore des environs des deux champs de bataille : soit pour nous garantir des piéges & des embuscades qu'on peut nous tendre, soit pour agir par des mouvemens cachés & dérobés, soit pour se servir des avantages du païs, des fonds & des endroits couverts, qui pour être éloignés ne prêtent pas moins à la ruse & à l'artifice d'un Général qui en sait profiter. Annibal nous en donne d'assez bonnes leçons dans cette bataille, comme dans les autres.

A la bataille de Fleurus le Maréchal de Luxembourg fit faire un mouvement à sa seconde ligne de la gauche à la droite, sans que l'ennemi s'en apperçût. Il le fit à la faveur des bleds, qui étoient fort hauts, & de la plaine à sa gauche, qui alloit en baissant, où sa seconde étoit postée. M. de Waldeck négligea de la faire reconnoître. Je doute même qu'un plus habile que lui eût jamais pû deviner que le Général François eût pû en tirer parti. Cela arriva pourtant. Il y a des situations qui échapent aux plus fins, & qu'on ne sauroit même blâmer de ne les avoir pas remarquées.

Les fautes où Sempronius tomba dans cette bataille, sont à peine concevables dans un Général d'armée. Je doute qu'on puisse jamais pousser plus loin le défaut de prévoiance & de précaution, & il ajoute à cela tout ce que l'imprudence & l'ignorance ont de plus grossier. Qu'il se soit attaché simplement à ce qu'il voioit devant lui, au terrain qu'il occupoit, & à celui de l'ennemi, c'est une faute; mais négliger de reconnoître celui qu'il a au-delà de ses aîles & sur ses derriéres, voilà un sujet d'étonnement. On sait assez que les bords d'une riviére sont toujours couverts & fourrés, & souvent bordés de digues & de petits rideaux de terre, où l'on peut aisément cacher des troupes & les y embusquer. Le bon sens exigeoit qu'il fît reconnoître & fouiller ces endroits qu'il avoit à côté de lui sur les bords du ruisseau. S'il l'eût fait, il n'eût pas manqué de trouver la bête au gîte, & d'éventer l'embuscade. Ce petit avantage eût relevé le courage de ses gens, & leur eût peut-être fait surmonter plus constamment le jour de jeûne, à quoi il sembloit les avoir condamnés. Je vais rapporter deux exemples qui

quadrent parfaitement au sujet que je traite, dont l'un est ancien & l'autre moderne. Thucydide (a) me fournit le premier. Je tire l'autre des Mémoires de Pontis : il n'est pas moins instructif que le premier.

Les alliés d'Athénes, informés qu'Euryloque tiroit de leur côté pour les combattre, priérent Démosthéne, Général Athénien, de venir à leur secours & de se mettre à leur tête. Il les joignit bientôt „ avec deux cens Messéniens pesamment armés, & soixan-„ te archers d'Athénes. Il s'avança donc, & vint camper près des ennemis, dont il „ n'étoit séparé que par une grande ravine. Après avoir demeuré cinq jours en pré-„ sence, sans rien faire, il se battirent le sixiéme. L'armée d'Euryloque, comme „ plus nombreuse, outrepassoit d'un côté le front de la bataille de Démosthéne, qui „ craignant d'être envelopé de ce côté-là, cacha quatre cens soldats dans un chemin „ creux & couvert de buissons, qui étoit sur l'aîle, pour prendre les ennemis en queuë „ lorsqu'ils voudroient l'investir. Il étoit à son aîle droite avec les Messéniens & les „ Athéniens. Les Arcarnaniens avoient la gauche, avec quelques gens de trait d'Ar-„ gos. Pour les ennemis, ils étoient rangés péle-mêle, tant Péloponnésiens qu'Ambra-„ ciotes, *hormis ceux de Mantinée, qui étoient vers le milieu* de leur aîle gauche, „ dont Euryloque avoit la pointe avec ses troupes, *vis-à-vis* des Messéniens & de Dé-„ mosthéne. Comme il tourna donc pour l'investir, l'embuscade se levant, le vint „ prendre à dos, & le mit en fuite avec une grande partie de l'armée, étonnée de sa „ défaite. C'est là que les Messéniens firent merveille. Mais ceux d'Ambracie, les „ plus belliqueux de tous ces quartiers, & les autres qui étoient à l'aîle droite, ren-„ versérent tout ce qui étoit devant eux, & les poursuivirent jusques dans Argos. „ Au retour, comme ils virent leur aîle gauche rompuë, & l'ennemi qui venoit „ fondre sur eux, ils rentrérent en confusion dans Olpe : car plusieurs furent „ tués dans la retraite, & il n'y eut que les Mantinéens qui la firent en bon or-„ dre.

Je n'ai jamais fait grand cas, ni ajouté beaucoup de foi aux lettres que les Généraux d'armées écrivent à la Cour après la perte ou le gain d'une bataille, ou une entreprise manquée. Il n'y a ordinairement que des faussetés, qu'ils ont intérêt d'y fourrer ; soit pour se disculper de leur mauvaise conduite, aux dépens de la réputation de ceux qu'ils emploient à l'exécution de leurs ordres, soit pour s'attribuër tout le succès, & tout, ou du moins la plus grande partie de l'honneur de la journée, lorsqu'elle a réussi, & omettent souvent les actions de ceux qui se sont le plus signalés, & ausquels ils doivent tout le succès d'une bataille, qu'ils eussent perdu sans eux : ce que je n'ai que trop souvent remarqué dans ces sortes de piéces qui me sont tombées entre les mains, lorsque j'avois été témoin du contraire. Tout cela m'a jetté dans une telle défiance sur ce qu'ils écrivent, que j'ai cru n'avoir rien de mieux à faire que de m'en rapporter aux lettres & aux relations des Officiers particuliers, qui n'ont guéres d'intérêt de mentir, lorsqu'ils écrivent à leurs amis. C'est sans doute le meilleur parti qu'un Historien puisse prendre. Elles peuvent donner de grands éclaircissemens en les conciliant ensemble : ce qui n'est pas difficile à un homme du métier lorsqu'il veut se donner cette peine, & qu'il aime la vérité, bien que ces sortes d'événemens soient un peu éloignés de son tems.

Telle est la victoire de Castelnaudari, que le Maréchal de Schomberg remporta sur Gaston Duc d'Orléans en 1632. ou plutôt sur M. le Duc de Montmorenci. J'y trouve des variétés extrémement embarrassantes. Il y a des circonstances peu importantes dans certains Auteurs, & d'autres qui le sont beaucoup. Le Maréchal de Schomberg envoia

(b) *Thucyd. l. III.*

envoia au Roi le détail de cette bataille orné de circonstances qui ne se voient pas dans les lettres & les relations des Officiers particuliers qui se trouvérent dans cette action, & qui sont venuës jusqu'à nous; ce qui me donne un grand soupçon de la sincérité du Général de l'armée, quoiqu'il paroisse un grand art de modestie dans ce qu'il écrit, ou pour mieux dire un très-grand art dans les éloges qu'il se donne, tant il sçait bien les couvrir; cela fait que je m'en tiens plutôt au rapport de Pontis, qui fut témoin de ce qui se passa dans cette journée. Je citerois volontiers le Maréchal nonobstant ma défiance, si je ne craignois prolixité. Le narré de Pontis m'accommode beaucoup mieux, parce qu'il est plus court, & que je n'ai besoin que de l'embuscade, qui fait uniquement à mon sujet, & qui fut l'unique cause de la perte de cette bataille: car on eût pû en réparer le mal, si M. le Duc d'Orléans n'eût pas désespéré du succès de l'entreprise. Voici le fait, qui mérite d'avoir place ici: car c'est un des plus mémorables du regne de Louis XIII.

„ L'armée du Maréchal de Schomberg, *dit Pontis*, qui n'étoit que de six à sept mil-„ le hommes, marcha vers la ville de Castelnaudari, qui tenoit pour Sa Majesté. Cel-„ le de Monsieur & du Duc de Montmorenci, composée de treize mille hommes, vint „ à trois lieuës de celle du Roi. Mais il y avoit entre les deux armées de grandes ra-„ vines & des fondriéres, qui nous assûroient beaucoup dans le desavantage que nous „ avions à cause de notre petit nombre. Il se trouva environ à un quart de lieuë de là „ au milieu de quelques vignobles une maison vuide & commode à poser un corps-de-„ garde; parce que le lieu étant élevé, on pouvoit découvrir toutes les démarches de „ l'ennemi. Le Maréchal de Schomberg y envoia un Sergent & quelques Officiers, „ avec ordre de se retirer en cas qu'on les y attaquât. Cependant le Duc de Montmo-„ renci, qui s'étoit avancé avec cinq cens hommes pour reconnoître la posture de notre „ armée, crut qu'il pourroit bien y avoir là quelque corps-de-garde. Il l'alla char-„ ger aussi-tôt. On lui abandonne le poste, & il y met cent cinquante hommes. Notre „ armée ne branloit point. Le Maréchal de Schomberg vouloit attendre l'attaque. Il „ se trouvoit le plus foible, & la ville de Castelnaudari étoit pour lui une retraite assû-„ rée dans le besoin. . . . .

„ Dans le tems que le Duc de Montmorenci se disposoit à s'approcher, le Maré-„ chal de Schomberg range son armée en bataille devant la ville de Castelnaudari. Un „ Gentilhomme du païs âgé de soixante-dix ans, vint alors dire, que si on vouloit lui „ donner cinq cens mousquetaires & trois cens chevaux, il répondoit de la victoire, „ & qu'il déferoit l'armée des ennemis, en leur dressant une embuscade auprès d'un „ pont, sur lequel ils devoient passer en venant attaquer l'armée du Roi. Le Maréchal „ de Schomberg écouta l'avis du Gentilhomme avec joie, & crut qu'il ne pouvoit pas „ manquer en le suivant. Car enfin il ne hazardoit que huit ou neuf cens hommes „ pour toute l'armée du Roi. Il commanda à M. de Saint-Preuil, à quelques autres „ Officiers & à moi de suivre le Gentilhomme avec cinq cens mousquetaires des gardes „ que nous avions amenés à l'armée, & il y ajouta trois cens chevaux. Le lieu se trou-„ va en effet fort propre à une embuscade. C'étoient des fondriéres, des chemins creux „ & des fossés, auprès desquels l'armée de Monsieur devoit nécessairement passer pour „ aller gagner le pont. Nous plaçons ces mousquetaires dans les lieux creux, où ils ne „ pouvoient être vûs, & la cavalerie en un endroit plus élevé, parce qu'elle avoit or-„ dre d'attaquer, afin de conduire & de faire tomber les ennemis dans l'embuscade „ de l'infanterie, rangée de telle sorte, qu'elle pouvoit faire en fort peu de tems u-„ ne décharge de cinq cens coups de mousquet......

„ Le Duc de Montmorenci aiant persuadé à Monsieur de s'avancer avec l'armée, „ nonobstant la pique qu'ils avoient euë, marchoit à la tête de l'avantgarde, & derrié-

„ re lui les Comtes de Moret & de Rieux. Monſieur tenoit le corps de bataille. Il „ n'y avoit point d'arriéregarde, mais ſeulement un corps de réſerve. M. de Montmorenci, comme Chef de l'avantgarde, donne le premier dans le chemin de l'embuſcade; & aiant été attaqué par nos gens de cheval, il les repouſſa vigoureuſement, & les défit en partie. Mais en pourſuivant un peu trop chaudement ſa „ pointe, il tomba avec l'avantgarde dans notre embuſcade. On fit une ſi furieuſe décharge, qu'il n'y eut jamais un plus grand carnage en ſi peu de tems. Le Comte de „ Moret fut tué. Le Duc de Montmorenci lui-même, après avoir fait tout ce qu'un „ grand Général pouvoit faire en cette rencontre, & forcé même quelques rangs des „ nôtres, eſt enfin abattu ſous ſon cheval. La nouvelle ſe répand à l'heure même qu'il „ eſt tué. Monſieur jette ſes armes par terre, dit qu'il ne s'y joue plus, & fait ſonner la retraite.

On remarque dans cette action je ne ſçai quoi qui ne fait pas beaucoup d'honneur aux Généraux de cette armée, qui reſtérent ſans rien faire après le malheur de M. de Montmorenci, qu'ils auroient pû ſauver. On voit aſſez que la tête leur tourna dès que l'action fut engagée: car la plus grande partie, ou pour mieux dire les deux tiers des troupes, n'avoient point donné. Cette inaction & leur retraite précipitée eſt à peine concevable. Je ſuis tenté de croire que la plus grande partie des Chefs étoient vendus.

Le vieux Gentilhomme âgé de ſoixante-dix ans, qui promet la victoire au Maréchal de Schomberg, en lui propoſant de dreſſer une embuſcade dans un endroit qu'il lui indiqua, mérite d'être loué, & le Maréchal qui l'écoute ne le mérite pas moins. Je ſuis un peu ſurpris que la même ruſe ne ſe ſoit pas préſentée à l'eſprit des Généraux des deux partis en 1709. à la bataille de Malplaquet, vû même que l'Hiſtoire eſt pleine d'événemens & de ſtratagémes tout pareils à celui de Caſtelnaudari. Le terrain prêtoit extrémement à ce ſtratagéme, on l'auroit cru fait exprès: & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cet avantage ſe trouvoit aux aîles des deux armées oppoſées, & cependant aucun n'y penſa, quoique ce fût un coup de partie, & capable de décider du tout à celui qui le premier s'en aviſeroit. Je n'ai garde d'inférer de là que les Chefs des deux côtés manquaſſent de cet eſprit ruſé & capable de ſaiſir l'occaſion, qui eſt une des plus grandes parties du Général d'armée, & ſans laquelle on ne peut paſſer dans l'eſprit des Connoiſſeurs pour Général du premier ordre. Je n'ai garde de penſer ainſi de ceux dont je parle. Je ſuis convaincu par tant de belles actions, qu'ils connoiſſoient fort bien ce qu'il falloit faire en pareille rencontre: mais dans ce cas-là ils eurent les yeux fermés; ils perdirent ce moment précieux, diſons plutôt ce tems, car ils l'eurent depuis le commencement juſques vers la fin de l'action: tant il eſt véritable que les plus grands Capitaines s'oublient quelquefois, & tombent ſouvent dans des fautes impardonnables. Dieu le permet pour les humilier, & leur faire voir qu'ils ſont hommes tout comme nous. Ces ſortes de ſtratagémes ſont aſſez rares chez les Modernes. Annibal s'en eſt ſervi deux fois, ſur la Trébie & à Gérunium.

§. III.

Autres fautes du même Consul.

POlybe ne dit qu'un mot en passant de l'ordre de bataille du Consul Romain, il n'a pas cru nécessaire d'entrer dans ce détail-là. Il suivit la coûtume Romaine dans une conjonctûre où il étoit besoin de fortifier beaucoup plus ses aîles, & où il étoit le plus foible, mais rarement les Romains changeoient dans leur façon de se ranger : car l'on peut dire qu'à l'égard de leur tactique, la routine avoit un aussi grand pouvoir qu'elle en a dans la nôtre. Ils donnoient même peu à l'art, au contraire des Grecs. Leur façon de se ranger n'étoit bonne, que parce que leurs lignes alloient tour à tour au combat, se succédant les unes aux autres. L'excellence de leur discipline, & l'avantage de leurs armes, rendoient leur façon de combattre, qui ne différe point de la notre, très-redoutable. Ils en venoient d'abord aux mains, ce que nous ne faisons pas, & dans les grands dangers leurs lignes s'enchâssoient les unes dans les autres, & formoient une maniére de phalange pour un plus grand effort, ce qui leur donnoit souvent la victoire; mais il leur étoit assez ordinaire de tout perdre lorsqu'ils étoient plus foibles en cavalerie : ce qui n'arrivoit pas à leurs ennemis, qui suppléoient à la foiblesse de leur cavalerie par leurs armés à la légére, qu'ils introduisoient par pelotons entre les intervalles des escadrons.

Sempronius eût dû remarquer qu'Annibal observoit cette méthode; mais comme les Généraux médiocres ne s'écartent jamais de la coûtume ordinaire, on ne devoit pas attendre qu'il imitât son ennemi, & qu'il fortifiât sa cavalerie par son infanterie. Les mauvais Généraux sont semblables aux Médecins ignorans, qui tuëroient plutôt leurs malades que de sortir des régles ordinaires.

Le Consul comptoit beaucoup sur la valeur de son infanterie, il ne se trompoit pas. Mais que sert la valeur dans les troupes, si leur Général est malhabile & ignorant? De la maniére dont il s'y prit on eût dit qu'il prétendoit de vaincre par son infanterie, & qu'il comptoit sur la défaite de celle de son ennemi. C'est une imprudence. Sur quoi fondé? L'avoit-il éprouvée? L'avoit-il battuë, ou l'avoit-elle été? Car c'est là-dessus qu'un Général peut en quelque maniére espérer du succès de son entreprise. Or il n'y avoit rien de ce côté-là qui pût lui donner la moindre assûrance de réussir.

A l'égard de la cavalerie Carthaginoise, il ne dévoit pas ignorer qu'elle étoit très-bonne, très-aguerrie, & supérieure à la sienne de près de deux tiers. Ignoroit-il que Scipion en avoit été battu? Il devoit considérer que la sienne couroit le même risque. Il ne pouvoit guéres en douter : car il ne prit aucune précaution pour s'en garantir, comme je le dirai dans un moment.

J'avoue que la supériorité de cette arme sur la sienne ne devoit pourtant pas être une raison qui dût l'empêcher de combattre, s'il le croioit nécessaire; mais cela ne l'empêchoit pas d'observer qu'on ne prend pas une résolution qu'on n'ait pris auparavant de bonnes mesures pour l'exécution, & ces mesures précautionnées se tirent du tems, des lieux, de la nature de ses forces, comme de celles de l'ennemi. Encore une fois, le Consul ne devoit pas ignorer qu'Annibal étoit supérieur en cavalerie, & qu'il combattoit à son avantage, dans une rase campagne, & que la supériorité de cette arme fait beaucoup dans un terrain, où les aîles de part & d'autre se trouvent en l'air, sans être appuiées nulle part.

Un Capitaine expérimenté peut suppléer à la foiblesse d'une arme par la force de l'autre, principe mille fois répété. Les Romains étoient plus forts en infanterie, rien n'em-

n'empêchoit leur malhabile Général de soutenir sa cavalerie par son infanterie, d'y faire passer non seulement les triaires alternativement mêlés parmi les escadrons, mais encore une partie de ses armés à la légére, qui lui devinrent inutiles. Annibal n'eut garde de les laisser dans l'inaction. Je ne sai ce qu'il en seroit arrivé, si le Consul eût pris le parti de faire soutenir sa cavalerie par son infanterie. On sait que ce n'étoit pas la coûtume en ce tems-là d'entremêler les escadrons de l'infanterie légére, je m'en étonne. Ce ne fut qu'au siége de Capouë qu'ils observérent cette méthode, c'est-à-dire, qu'ils furent les derniers de tous les peuples connus qui la mirent en pratique, après en avoir éprouvé l'avantage à leurs dépens & à leur honte. Car il n'y a rien de plus honteux que de négliger ce qui peut contribuer à la victoire, que les ennemis obtiennent par de tels moiens. Sempronius n'en avoit pas de plus salutaire pour résister à Annibal, & celui-ci lui en fournissoit de leçons. Ce grand homme vit bien que le succès de cette journée consistoit à défaire promtement la cavalerie Romaine, à la dissiper entiérement, à mettre à ses trousses une partie de la sienne, & à tourner avec l'autre sur les aîles de l'infanterie, qui lui parut redoutable contre la sienne, composée en partie des Gaulois encore indisciplinés & mal armés. Il fit aussi un trait d'un Guerrier habile & éclairé : car comme son infanterie légére lui devenoit presque inutile après les escarmouches ordinaires, il la fit passer diligemment & promtement à sa cavalerie, & l'entremêla par pelotons parmi ses escadrons.

Qu'on suive cette seconde guerre Punique en Italie jusqu'à la fin, on ne verra pas que les Romains aient jamais fait paroître tant de courage & d'obstination que dans cette bataille. Leur cavalerie étoit si inférieure à celle des Carthaginois, si mal ordonnée, & si peu expérimentée, qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, qu'elle pût résister à celle d'Annibal, soutenuë par ses armés à la légére. Comment se peut-il que quatre mille chevaux puissent résister contre dix mille, & contre des troupes alaigres & reposées, qui n'ont rien essuié du mauvais tems, & qui ont bien repû ? Que pouvoient des troupes mattées par la faim, & pénétrées d'un froid très-piquant, après avoir traversé une riviére aiant de l'eau jusquà la poitrine ?

L'infanterie envelopée à ses aîles, abandonnée de sa cavalerie, prise en queuë & attaquée de front, se défendit avec un courage si déterminé, qu'on fut longtems sans savoir de quel côté tourneroit la victoire.

Il n'y a pas de plus fortes armes que la nécessité, soutenuë d'un généreux désespoir. On peut dire que cette bataille est presque le dernier soupir de la valeur Romaine dans la guerre d'Annibal en Italie. On ne voit rien au-dessus après cette action.

Ceux de Cannes auroient pû se sauver & se retirer par une semblable résolution ; mais cette résolution dans des troupes sans expérience, dépend de l'habileté des Chefs. Rien n'est plus honteux à des gens de cœur que de se rendre prisonniers de guerre, tandis qu'ils ont les armes à la main, & qu'ils se trouvent en assez grand nombre pour un coup d'éclat, ou pour une retraite honorable après une bataille perduë, dans un tems où le victorieux se trouve toujours dans cette espéce de desordre & cette négligence qui suit les grandes victoires. Rien n'étonne & ne surprend davantage le vainqueur, que ces actions imprévûës & inopinées. Rarement manquent-elles de réussir, lorsque les troupes ont confiance en leurs Officiers, & qu'elles sont bien conduites & bien menées. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenserai d'en rapporter ; mais comme les fautes font plus d'impression sur notre esprit, & sont d'une plus grande instruction que les belles actions, nous nous contenterons d'en citer un très-remarquable, qui n'est pas éloigné de notre tems (*a*).

Le

(a) *Hist. des Révolut. d'Angleterre, l. IX.*

Le Prince Robert, résolu de faire lever le siége d'Yorck, que les rebelles Parlementaires assiégeoient, marcha de leur côté. A cette nouvelle ils sortent de leurs lignes, & vont au-devant de lui. „ Le Prince les rencontra en bataille dans la plaine de Mor-„ stonmor. Les Fairfax commandoient l'aîle droite, le Comte de Manchester la gau-„ che, Leslé avec les Ecossois étoit posté entre les deux. Newcastle étoit sorti de la „ place pour conférer avec le Prince. Plusieurs étoient d'avis d'attendre l'arrivée de „ Montrose, qui étoit en chemin; mais le Prince ne se démentant point de ce tempé-„ rament ardent, qui lui a tant fait faire de fautes, voulut combattre sans retardement, „ & traita même assez mal Newcastle, qui apparemment n'étoit pas de son avis. Ce „ fut le premier jour de Juillet que se donna cette bataille, la plus sanglante, & l'une „ des plus décisives qui se soient données durant cette guerre. Le Prince conduisoit „ l'aîle gauche de son armée, le Comte de Newcastle la droite, Goring, Lucas, En-„ dymion, Portes, commandoient des troupes entre deux. La victoire sembla d'a-„ bord s'être livrée sans balancer à tout le parti Roialiste, les trois Généraux Parlemen-„ taires aiant plié en même tems, & s'étant retirés en déroute. Ce fut en cette con-„ joncture que Cromwel commença à paroître, & à montrer un de ces talens qui „ auroient fait de lui le premier homme du monde, si son ambition n'en avoit fait le „ plus scélerat de tous les hommes. Il commandoit sous Manchester les troupes de ce „ Général. Il avoit été blessé tout d'abord, il s'étoit allé faire panser. Dès qu'on „ avoit eu mis l'appareil, il étoit retourné au combat, où il avoit trouvé les choses „ dans l'état que je viens de dire. Tout autre auroit suivi le torrent, & se seroit „ laissé entraîner par des exemples qu'il n'étoit pas honteux de suivre, & à chercher „ son salut dans la retraite. Cromwel fit voir ce que peut un esprit éclairé quand il „ est secondé d'un grand courage. Il avoit d'abord remarqué que le desordre étoit égal „ parmi les vainqueurs & parmi les vaincus : ceux qui poursuivoient ne gardant plus „ de rangs, non plus que ceux qui étoient en fuite. Cette observation lui fit com-„ prendre, que s'il pouvoit ramasser un corps qui retournât à la charge & se tînt serré, „ il raméneroit infailliblement la victoire dans son parti. Il raisonna juste. Il avoit „ encore une brigade de reste, à la tête de laquelle il se mit: & secondé de David „ Leslé, parent du Général Ecossois, il donna avec tant de furie, mais en même tems „ avec tant d'ordre sur les troupes Roialistes, qui n'en gardoient plus, qu'il les mit „ à leur tour en fuite, prit leur bagage & leur canon, & demeura maître du „ champ de bataille". Il y a une infinité de batailles perduës qui ont été gagnées par de pareilles résolutions. L'Histoire ancienne & moderne est remplie de ces sortes d'exemples.

§. IV.

Régles pour la guerre défensive.

J'Ai dit ailleurs qu'un Général d'armée ne doit jamais s'embarquer dans une action générale, ni même former aucune entreprise douteuse sans de grandes raisons : c'étoit la maxime du Général Bannier, un des plus grands Guerriers de son siécle. Les raisons de Scipion étoient démonstratives, tout autre que Sempronius en eût connu l'évidence; mais que peut-on attendre d'un homme qui n'a que de la valeur sans expérience, disons plutôt, plus fanfaron que courageux? Sa conduite ne le fait que trop voir. Je remarque tant d'imprudence & de présomption, toujours compagne de l'ignorance, dans toutes ses démarches, qu'il est visible que la tête lui tourna dès qu'il eut passé la riviére, tant cette entreprise étoit au-dessus de son intelligence. On doit encore moins

tenter la fortune lorsqu'un Général, qui se rend justice, se trouve avoir en tête un ennemi plus habile que lui, & une armée plus aguerrie, plus audacieuse, & qui n'a d'autre ressource ni d'autre espérance de salut que dans la victoire : en un mot qui n'a, comme celle d'Annibal, ni places, ni magasins, ni retraites assûrées, & dont toute l'espérance du Chef est dans ses seules troupes. Tout cela est à redouter. Je me souviens d'une maxime admirable de Végéce, qui mérite d'avoir place ici. „ La meilleure disposition d'une armée, dit-il, n'est pas tant celle qui nous met en état de battre „ l'ennemi, que celle qui l'affame & le ruine à la longue ". C'étoit celle que Scipion proposoit à son Collégue, aussi peu capable de la suivre, que d'opposer à son ennemi une disposition assez profonde pour vaincre. Il étoit trop ignorant & trop présomtueux pour écouter les avis des gens sages. C'étoit dans cette occasion où la maxime de Végéce n'avoit qu'une face.

Ceux qui sont chargés de soutenir une guerre contre un tel ennemi, doivent user de beaucoup de prudence & de précautions. La défensive est sans doute le meilleur & le seul parti qu'ils doivent prendre, s'ils sont capables de le suivre. Il y a des régles & des principes certains & infaillibles dans cette sorte de guerre. La premiére chose à laquelle on doit penser, & la plus digne de notre attention, car le succès d'une campagne en dépend absolument, est d'établir une bonne ligne de communication & de correspondance pour assûrer ses derriéres & ses convois sur tout le front de sa frontiére, & de choisir les endroits où les postes nous paroissent plus avantageux. La pelle & la pioche font tout dans une défensive. On songe ensuite à affamer l'ennemi en sauvant tout ce qu'on peut dans les places fortes, & sur tout les fourrages, les vivres & les bestiaux : on s'attache après cela à ruiner la campagne au long & au large, & particuliérement les lieux où l'ennemi a principalement dessein d'aller; l'on occupe les châteaux capables de résister contre un coup de main, & qu'on ne peut prendre que par un siége dans les formes, avec ordre à celui qui commande de ne capituler qu'à l'extrémité.

Les camps volans sont d'une ressource admirable dans une défensive, lorsqu'on sçait choisir les postes & qu'on s'y retranche si avantageusement qu'on ne puisse y être forcé : de là on inquiéte l'ennemi dans ses fourrages & dans ses vivres, & l'on tâche de lui enlever ses convois.

On doit chercher de se poster avantageusement, & de fortifier son camp de telle sorte, qu'on puisse être à l'abri d'une attaque d'insulte ; & si l'on s'apperçoit que l'ennemi cherche à nous enfermer, on change de poste, & l'on tâche de l'attirer, par des mouvemens bien concertés, dans quelque défilé, dans quelques endroits difficiles, où l'on puisse le couper ou l'attaquer avec avantage, & où la cavalerie ne puisse manœuvrer.

Si l'ennemi décampe, le suivre, le cotoier, le harceller sans cesse, sans entrer dans aucun engagement décisif, disputer certains passages difficiles, lui céder ceux qui peuvent le conduire dans un mauvais pas, l'y attirer par l'adresse de vos mouvemens, diviser votre armée en plusieurs corps pour l'empêcher de s'étendre dans le païs, tomber quelquefois sur son avantgarde ou sur son arriéregarde, de nuit, de jour, à toute heure, lui dresser des embuscades, armer les païsans, & les lâcher sur les fourrageurs; enfin lui ôter tout moien de subsister. C'est en peu de mots ce qu'on appelle défensive active, & la conduite qu'on doit tenir lorsqu'on a de tels hôtes dans son païs. Il n'y a pas de meilleure méthode pour détruire une armée sans rien hazarder. C'est celle des grands Capitaines.

C'est une chose étrange qu'il y ait si peu d'exemples de cette espéce de défensive. Je ne vois rien de plus aisé que de la faire, rien de plus difficile que de s'en défendre.

Une

Une petite armée peut fort aisément en détruire une plus grande, en se partageant, en se divisant en plusieurs petits corps, & se réunissant promtement ensemble, lorsque l'occasion se présente de faire un bon coup. Les païs de montagnes, de bois & de défilés, sont très-favorables pour cette sorte de guerre: une poignée de gens bien résolus & bien conduits en occupent un grand nombre. Mais je crois que tout païs est propre à cette sorte de guerre, lorsqu'on est assez habile pour la conduire.

Sertorius, que je regarde comme un des plus grands Capitaines de l'antiquité, étoit un grand Maître dans cette maniére de faire la guerre. Si Annibal eût eu un tel homme en tête, je ne sçai ce qu'il seroit devenu. Comment résister à un ennemi qui nous échape? Lorsqu'on marche à lui, qu'on croit le tenir, & qu'il semble que la partie est liée, qu'il s'est lui-même engagé dans un pas dangereux, il disparoît, & partage sa fuite en différentes routes. Forme-t-on différens corps pour l'attaquer en différens endroits, il se réunit dans un instant; il vous attaque ainsi divisés & séparés, & vous bat en détail. Marche-t-on à lui en corps d'armée? il se retire par une fuite simulée. Le suit-on? on tombe dans une embuscade. L'a-t-on éventée? on retombe dans une autre, qui devient double & triple. Quel courage, quelle fermeté, quelle habileté, quelle prévoiance, quel coup d'œil ne faut-il pas avoir pour faire la guerre de la sorte! Voilà pourtant en deux mots les principes sur lesquels on doit agir contre ces armées & ces Guerriers errans, dans un païs où ils n'ont aucune retraite assûrée, qui ne sçavent que l'art de gagner des batailles, & qui se voient hors d'état d'en profiter par la prise des places fortes. Or Annibal se voioit absolument dénué de tous moiens nécessaires pour cette sorte de guerre; ce qui eût dû rendre les Romains supérieurs à un tel ennemi, & les obliger à se tenir sur une défensive active, la seule & unique voie de le ruiner à coup sûr & sans ressource. Rien ne les obligeoit à mettre les affaires en risque: ils craignoient la valeur & l'expérience de ce grand Capitaine, & le Sénat ne croioit pas qu'on pût lui opposer un Antagoniste capable de lui résister. Ce n'étoit donc que par une défensive active qu'on pouvoit espérer de ruiner son armée, en lui opposant plusieurs corps d'armées dans ses marches & dans ses campemens. Par cette façon de guerre on le réduisoit à l'extrémité en fort peu de tems, & on l'attiroit dans des lieux difficiles, où sa cavalerie n'eût pû combattre, ni le favoriser dans ses vivres.

Annibal cherchoit le combat, & il ne pouvoit se sauver ni subsister qu'en donnant sans cesse à la fortune; & comme sa cavalerie étoit tout ce qu'il avoit de meilleur, il se voioit dans la nécessité de chercher les plaines. L'avantage des Romains étoit de les éviter. Sempronius ne comprit pas cela, un plus habile que lui s'en fût mis peu en peine. Il étoit infiniment plus fort en infanterie, & très-foible en cavalerie: une arme pouvoit suppléer à la foiblesse de l'autre, comme je l'ai déja dit; mais les Romains, qu'on éléve si haut à l'égard de la guerre, ignoroient en ce tems-là que cela se pouvoit faire, ce qui est à peine concevable dans le tems que leurs ennemis le leur faisoient voir par l'expérience de leurs défaites. Annibal commença à leur donner cette leçon à la Trébie: ils ne la comprirent pas, & l'envie que ce Général témoigna de combattre eût dû les tenir en garde. Ils ne pouvoient ignorer que leur cavalerie étoit non seulement inférieure à celle d'Annibal à l'égard du nombre, mais encore moins brave & moins aguerrie. Ces deux raisons eussent dû les engager à éviter les plaines, où l'ennemi campoit toujours, pour combattre à son avantage.

Le Prince d'Orange, Roi d'Angleterre, n'alla pas chercher les plaines pour combattre le Maréchal de Luxembourg à Steinkerque. Il doutoit de la valeur de sa cavalerie, & espéroit beaucoup de celle de son infanterie. Il chercha à engager un combat dans un endroit où la cavalerie ne pût agir. S'il fut battu, il ne fit pas moins voir sa prudence, son expérience & son bon sens. Son malheur ne lui ôte rien des louanges

qu'il mérite. Il connut seulement que son infanterie ne valoit guéres mieux que sa cavalerie, ou que le Général François valoit plus que lui. Ce n'est pas une honte, dit Polybe & Plutarque après lui, qu'un homme de bien soit battu par un plus homme de bien.

„ Dans toutes les guerres, *dit un de nos Maîtres* (a), ce qui nous favorise nuit à „ l'ennemi, & ce qui lui est utile nous est contraire. Sur ce principe, *continue-t-il*, „ ne faites jamais rien qu'il puisse souhaiter que vous fassiez, ne manquez à rien à „ quoi il puisse souhaiter que vous manquiez; toujours attentifs à vos seuls intérêts, „ faites-en l'unique régle de vos démarches. Vous vous nuisez à vous-même, dès-là „ que vous imitez une démarche que l'ennemi a faite pour son mieux être: comme „ aussi l'ennemi ne sçauroit rien faire de ce que vous avez fait pour votre bien, qu'il „ ne se nuise à lui-même en le faisant". Cette maxime est excellente, & mérite d'être bien lûë & bien méditée. Il faut vouloir tout le contraire de ce que l'ennemi veut. C'est l'avantage d'une arme sur l'autre, soit du côté de l'ennemi ou du vôtre, qui doit régler vos desseins, vos démarches & vos mouvemens.

Quand on ignoreroit les véritables forces de l'ennemi, son opiniâtreté à rester dans une plaine rase & découverte, & le désir qu'il fait paroître de combattre; tout cela est une preuve manifeste qu'il met toute son espérance & sa principale ressource dans sa cavalerie, & l'attention qu'il fait paroître dans son ordre de bataille à fortifier l'infanterie par sa cavalerie, ou celle-ci par l'autre, marque quelquefois qu'il se défie de l'une de ces deux armes, ou qu'il veut suppléer à la foiblesse de sa cavalerie ou de son infanterie par le soutien de l'une des deux. Il ne signifie pas moins qu'il veut s'assûrer la victoire en se précautionnant par tout: car le plus sûr dans une bataille, est que chaque arme se soutienne & s'aide réciproquement, ce qui est la marque la plus évidente de l'habileté & de la prudence d'un Général d'armée. C'est ce que fit Annibal contre Sempronius: car bien qu'il fût plus fort en cavalerie, & qu'elle fût beaucoup plus brave & plus aguerrie que la Romaine, il ne laissa pas que de la faire soutenir par son infanterie; au lieu que le Général Romain fit tout le contraire, tant il étoit malhabile.

Si celui qui est attaqué ne se sent pas capable de soutenir une guerre défensive, ou qu'il craigne de se voir réduit dans la nécessité de combattre, ou que l'importance d'un poste l'oblige à le soutenir, ou qu'il se voie réduit ou roulé de tant de côtés par des mouvemens au-dessus de sa portée, qu'il ne trouve aucun moien d'échaper; il doit avoir bien & exactement reconnu le terrain aux environs de son champ de bataille, pour ne pas imiter Sempronius, qui tomba secrétement dans une embuscade, comme tant d'autres aussi imprudens que lui.

S'il y a un ruisseau qui le sépare de l'ennemi, il doit faire jetter des ponts, & en grand nombre. Les ponts doivent être aussi larges qu'il est possible de faire, pour passer au moins par manches. On établit ces ponts secrétement & à l'entrée de la nuit, pour être en état de passer trois heures avant le jour. Si le ruisseau est de bonne tenuë, la cavalerie passera à gué, & toute l'armée le traversera suivant l'ordre de bataille, & vis-à-vis du terrain que chaque arme doit occuper. Méthode importante, que peu de Généraux observent, & qui peut souvent causer la perte d'une bataille.

Quand le ruisseau seroit peu profond, & qu'il couleroit sur un terrain ferme, & quand même le mauvais tems & le froid ne seroient pas une raison qui pût nous empêcher de le gaier, il faudroit s'en dispenser, à cause des inconvéniens qui peuvent arriver, & qui n'arrivent que trop souvent. Les soldats, ordinairement peu précautionnés, ne font guéres attention à leurs armes & à leur poudre, qui se mouille, comme cela arriva à la bataille de Cassano au passage du Ritorto.

§. V. Uti-

(a) *Veget. lib.* III. *cap.* 29.

§. V.

Utilité des pelotons d'infanterie entrelassés parmi les escadrons. Ordre de bataille contre un ennemi supérieur en cavalerie.

„ Plusieurs lignes, dit Montécuculi, peuvent aller d'un point à un autre : mais il „ n'y en a qu'une qui soit droite, & la plus courte, toutes les autres sont „ courbes & longues. Il y a diverses maniéres de faire la guerre : mais il y en a une „ qui est la plus sûre & la meilleure, qui mérite une grande application, & qui est „ comme la pierre fondamentale de tout l'édifice. Il ne faut pas ici compter, mais „ peser les opinions : parce que ce qu'il y a de meilleur est profond, & par conséquent „ caché aux yeux peu clairvoians ". N'aurions-nous pas trouvé cette ligne ? Il n'y a aucun lieu d'en douter, & nous osons assûrer qu'elle est découverte & démontrée dans nôtre Systême, après avoir été si longtems cachée. Nous nous mettons peu en peine de compter les opinions, & de mettre en ligne de compte celles qui nous sont contraires, de quelque part qu'elles viennent : elles ne font pas preuve. Nous nous en tenons aux yeux clairvoians qui ont embrassé nos principes & nôtre méthode. Ils ne sont pas en petit nombre. Annibal en fait voir quelque chose dans sa disposition à l'égard de la cavalerie, qu'il entrelassa de pelotons : principe que nous avons embrassé dans notre tactique.

Ces pelotons ne sont pas du goût de certaines gens. Ce qu'il y a de chagrinant pour eux, c'est que l'Histoire ancienne & moderne est toute remplie de ces sortes d'exemples, & que tous les grands hommes qui s'en sont servis pour suppléer à la foiblesse de leur cavalerie, ou pour s'assûrer la victoire, s'en sont toujours bien trouvés. Il ne faut pas demander aux esprits & aux courages communs, sans expérience, sans capacité & paîtris de circonspection, qu'ils approuvent ce que les Anciens, qu'ils ne connoissent pas, & les plus grands Capitaines parmi les Modernes ont constamment pratiqué. Rien de plus foible & de moins supportable que les raisons qu'ils alléguent contre le principe des pelotons inserés parmi les escadrons. Leur ignorance dans l'infanterie & leur peu d'expérience, paroissent visiblement dans toutes les objections qu'ils font sur ce principe.

Ils ne peuvent concevoir qu'il se puisse trouver des soldats assez résolus & déterminés pour s'exposer à attaquer des escadrons bien ordonnés, qui leur passeront sur le corps, sans qu'il leur soit possible d'éviter un si grand danger. D'ailleurs ces pelotons, disent-ils, ne sauroient suivre les escadrons qu'ils soutiennent, comme s'ils marchoient à l'ennemi à toute bride ; au lieu qu'ils y vont au grand pas, ou tout au plus au petit trot, outre qu'ils ne prennent carriére, ou ne doivent la prendre qu'à quarante pas de l'ennemi. Ces deux objections sont si mauvaises, que j'ai presque honte d'y répondre, outre qu'on ne dispute jamais sur des faits d'expérience. Ils n'ont garde de les révoquer en doute ; mais pour écarter la pierre d'achopement, qui consiste dans les faits & dans la raison, ils se contentent de dire que ce principe est très-dangereux, & que ces pelotons ne sauroient résister contre la cavalerie. Puisqu'il faut tant de cérémonie à un corps d'infanterie pour se défendre contre la cavalerie qui l'attaquera dans un terrain qui lui sera favorable, à plus forte raison vingt ou vingt-cinq hommes ne sauroient tenir contre.

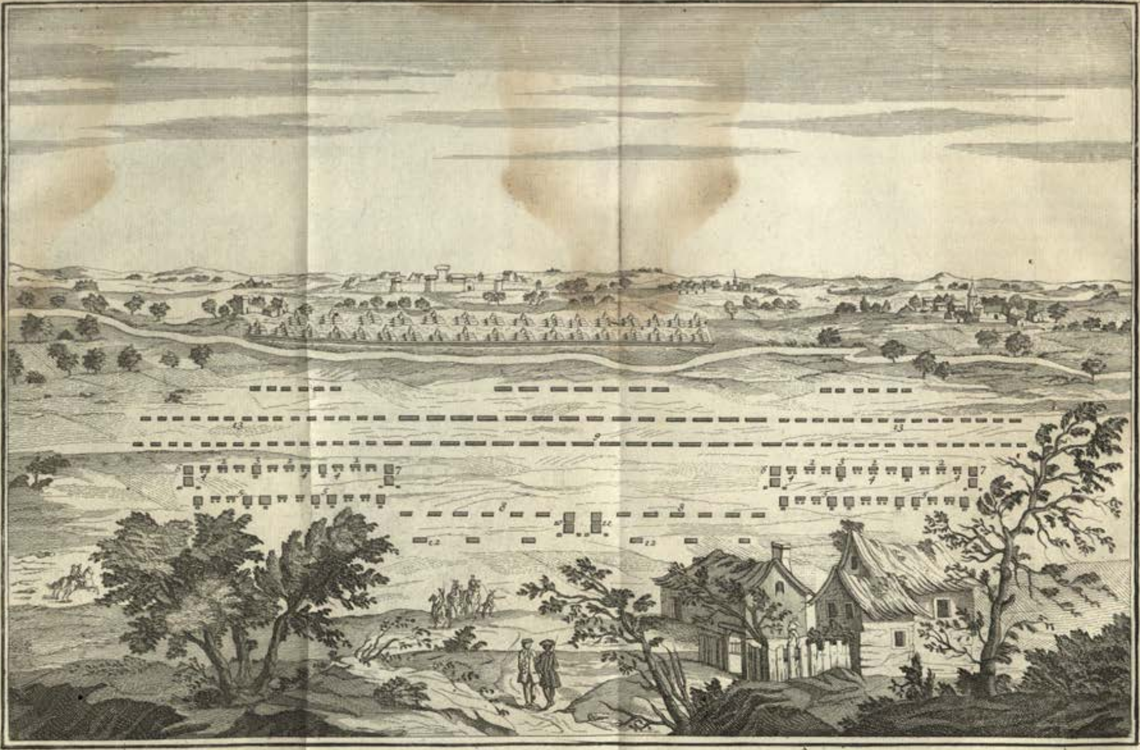
Ils seroient bien étonnés si nous leur faisions voir que ces pelotons, qui frapent si fort leur imagination, sont moins exposés aux dangers, à être défaits & taillés en pié-

ces, que s'ils n'avoient affaire qu'à de l'infanterie. On voit bien que les apparences les plus foibles leur tiennent lieu de preuve contre un principe inconteſtable. Ils ne prennent pas garde que ces pelotons combattent inſerés dans les eſcadrons, & que dans le tems que ceux-ci en viennent aux mains avec ceux de l'ennemi, mes pelotons ſe jettent entre les intervalles, les prennent en flanc à coups de fuſils & de baionettes; le flanc & la croupe d'un eſcadron ſont-ils bien redoutables? Et le feu de cette ſorte d'arme eſt-il digne de conſidération à cet égard-là? Rien de plus mépriſable. Ces eſcadrons attaqués en même tems ſur tout leur front, ſont-ils bien en état de paſſer ſur le corps des pelotons, qui s'éparpillent de toutes parts? On n'a qu'à lire la bataille de Pavie, où les pelotons commencérent à paroître pour la premiére fois depuis les Anciens, & l'on verra que quinze cens arquebuſiers choiſis ſur toute l'infanterie Eſpagnole, & dreſſés à cette façon de combattre, furent ſeuls la cauſe de la défaite de la gendarmerie Françoiſe, la plus déterminée de l'Europe. Un eſcadron ſe rompra-t-il pour courir après des pelotes d'infanterie qui ſe refuſent à eux, qui s'éparpillent de tous côtés & ſe dérobent à leurs yeux, pour revenir ſur eux un inſtant après? On ſe voit alors dans la triſte néceſſité d'eſſuier une grêle de coups de fuſil ſans pouvoir ſe défendre & ſe tirer d'embarras. Voilà des gens en vérité qui courent un grand danger; ſe peut-il rien imaginer de plus pitoiable que ces objections?

Mais, diront quelques-uns, ſi malgré vos pelotons la cavalerie eſt battuë, car cela peut arriver ſans miracle, lorſque celle-ci ne vaut rien, voilà vos pelotons ſous le couteau comme des victimes?

Ils ont cela de commun avec tous les autres après une bataille perduë. D'ailleurs on ne prend pas garde aux corps d'infanterie que j'inſére dans ma cavalerie, où mes pelotons trouvent une retraite aſſûrée. Je ne répons pas aux autres objections; elles ſont ſi peu dignes d'être relevées, que ce ſeroit perdre mon tems que de m'y arrêter, & tenter l'impoſſible que de chercher à guérir certaines gens de leurs préjugés & à les tirer de leur routine. L'évidence la plus inconteſtable eſt ſi peu capable de les détromper, qu'ils la rejettent ſans donner aucune preuve en faveur de leurs opinions. Ma façon de combattre leur déplaît d'autant plus, qu'elle eſt vive & active, & qu'elle méne droit à l'ennemi, vrai moien de perdre peu de monde & de finir bientôt une journée. Je n'ai garde de m'en écarter, & de ne pas parſemer tous mes ordres de bataille de mes pelotons & de mes Colonnes, comme on le verra dans celui-ci, & de les varier tellement, qu'aucun ne ſe reſſemble: c'eſt le fin & le profond de ma tactique; au lieu que nous n'avons aujourd'hui qu'un ſeul ordre. On peut remarquer qu'il n'y a guéres plus d'un ſiécle que les ordres de bataille étoient extrémement variés. J'ai preſque tous ceux depuis Henri IV. juſques vers la fin du regne de Louis XIII. tant des batailles qui ſe ſont données en France qu'en Allemagne & par tout ailleurs; au lieu qu'on ſe range aujourd'hui ſur un ſeul ordre, que l'on ne change jamais, à moins que la nature du païs ne nous y force; ce qui fait que le hazard eſt par tout le maître, & que c'eſt au plus heureux que la victoire appartient. On demande de ces ſortes de Généraux dans les Cours des Princes, parce qu'il eſt difficile d'en trouver d'aſſez habiles & d'aſſez éclairés pour que la fortune ſoit d'intelligence avec leur courage, & que le ſuccès ne démente pas les talens.

Le Cardinal de Richelieu & le Cardinal Mazarin cherchoient des heureux. Les Turennes & les Condés ne ſe rencontrent pas toujours. Ces deux fameux Miniſtres ſavoient très-bien que les Grands du monde & les Courtiſans ſont trop occupés de leur fortune & de leurs plaiſirs pour faire deux métiers à la fois. Il faut opter, & tous courent à la fortune ſans balancer, puiſqu'ils trouvent que l'application ne méne à rien, & nuit bien plutôt qu'elle ne ſert. Revenons à notre ordre de bataille. On le trouvera



ORDRE DE BATAILLE DANS UNE PLAINE SELON LE SYSTÊME DE L'AUTEUR.

vera comme les autres fondé sur les mêmes principes, sans être semblable à tous ceux que j'ai donnés dans les Volumes précédens, à l'égard de la distribution des troupes.

Un habile Général qui se trouve plus fort en infanterie & plus foible en cavalerie, comme Sempronius contre Annibal, ne doit jamais refuser le combat sans de grandes raisons, lorsqu'il est assûré de la valeur de son infanterie, s'il n'ignore pas qu'il peut fortifier sa cavalerie de son infanterie. Le Consul Romain l'ignoroit, il y a lieu de croire que son Collégue l'ignoroit aussi. On doit conclurre de là que les raisons de Scipion étoient très-sages & très-solides, & que Sempronius étoit un franc étourdi de hazarder une action générale dans les plaines, qu'il pouvoit éviter, contre une armée extraordinairement supérieure en cavalerie, & qui joignoit la ruse, l'artifice & un très-grand art à une audace extréme contre un ennemi qui n'opposoit que celle-ci, & beaucoup de présomption, sans aucune capacité, & avec une expérience fort au-dessus de la médiocre. On a pû voir ce que j'ai dit de la disposition d'Annibal, elle est d'un grand Capitaine & d'un profond Tacticien.

Je vais donner celle qui me paroît la plus propre à être opposée à un Général qui se trouveroit plus fort en cavalerie, si le plus foible se trouvoit dans un cas semblable à celui des Romains: le secret consiste à fortifier sa cavalerie plus foible de son infanterie. Par cette ruse il peut raisonnablement compter sur la victoire. On peut tout espérer dans une bataille, si l'on joint à la valeur des troupes l'excellence de la distribution de chaque arme & de l'ordre, qui peut suppléer au nombre.

Dans une bataille que le Général Schoulembourg perdit contre les Suédois à Gemanertoff, il leur opposa une disposition très-sçavante & très-rusée, qui ne lui servit de rien, ses troupes aiant d'abord lâché le pied à la vûë de l'ennemi; mais nous n'opposons ni ne supposons pas ici de telles gens dans l'ordre que nous allons donner. Et quand la cavalerie seroit moins brave & fort inférieure à celle de l'ennemi, nous ne nous en mettons pas autrement en peine: nous y suppléons par ce que nous avons de plus fort, c'est-à-dire par l'infanterie.

Je me range donc sur deux lignes, la cavalerie sur les aîles, les escadrons (2) entrelassés des Colonnes (3), & de deux pelotons (4) de vingt à vingt-cinq grenadiers chacun. La seconde ligne (5) à peu près dans le même ordre, les aîles fermées des Colonnes (6) & (7) de deux sections chacune. Comme je veux faire un effort à mes aîles, & donner par là, je refuse mon centre (8) à l'ennemi (9) autant qu'il m'est possible. Je ne laisse pas de le fortifier par les Colonnes (10) & (11), & par un seconde ligne (12). Je prétens que mon centre ne bouge, pendant que mes aîles avancent & attaquent la cavalerie, en même tems que les escadrons & les Colonnes de la seconde ligne (5) passant entre les intervalles des corps de la premiére, attaqueront & tomberont sur ceux de la seconde de l'ennemi (13), avec ordre à ceux qui commandent de détacher quelques escadrons après les fuiards, pendant que le gros se repliant sur ce qui reste encore en entier le prendra en flanc, en même tems que le centre (8) marchera pour attaquer l'infanterie ennemie (9). Celle-ci ne sçauroit se détacher de son centre pour tomber sur (8), sans s'exposer à être prise par ses derriéres par les troupes victorieuses à ses deux aîles. Ce mouvement est trop délicat & trop dangereux, lorsque ses aîles se trouvent vigoureusement attaquées. Je n'entre pas dans un plus grand détail, parce que je suppose mon Lecteur au fait de mon principe & de ma méthode.

CHAPITRE XVI.

Préparatifs des Romains pour réparer leur perte. Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne. Adresse d'Annibal pour attirer à son parti les Gaulois. Passage du marais de Clusium.

SEmpronius, pour cacher sa honte & sa défaite, envoia des courriers à Rome, qui n'y dirent autre chose sinon qu'il s'étoit donné une bataille, & que sans le mauvais tems l'armée Romaine eût remporté la victoire. D'abord on ne pensa point à se défier de cette nouvelle. Mais on apprit bientôt tout le détail de l'action, que les Carthaginois occupoient le camp des Romains, que tous les Gaulois avoient fait alliance avec Annibal, que les légions avoient fait retraite & s'étoient réfugiées dans les villes, & qu'elles n'avoient de munitions que ce qui leur en venoit de la mer par le Pô. On fut extrémement surpris d'un événement si tragique, & pour en prévenir les suites on fit de grands préparatifs pour la campagne suivante, on mit des garnisons dans les places, on envoia des troupes en Sardaigne & en Sicile, on en fit marcher aussi à Tarente, & dans tous les postes les plus propres à arrêter l'ennemi, l'on équipa soixante quinquerémes. On choisit pour Consuls Cn. Servilius & Caius Flaminius, qui firent des levées chez les Alliés, & envoiérent des vivres à Ariminum & dans la Tyrrhénie, où la guerre devoit se faire. Ils dépêchérent aussi vers Hiéron pour lui demander du secours, & ce Roi leur fournit cinq cens Crétois & mille Rondachers. Enfin il n'y eut point de mesures que l'on ne prît, point de mouvement que l'on ne se donnât. Car tels sont les Romains en général & en particulier; plus ils ont raison de craindre, plus ils sont redoutables.

Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne.

Dans la même campagne Cn. Cornélius Scipion, à qui Publius son frére avoit laissé, comme nous avons déja dit, le commandement de l'armée navale, étant parti des embouchures du Rhône avec toute sa flotte, & aiant pris terre en Espagne (*a*) dans le Lampourdan, assiégea sur

(a) *Pris terre en Espagne dans le Lampourdan.*] La conduite de Périclés, d'Agathocles, d'Annibal, de Scipion, & de tant d'autres grands hommes, marque visiblement qu'il est souvent & presque toujours avantageux de porter la guerre chez autrui, & plus encore lorsqu'on se voit attaqué dans son propre païs; c'est alors que la diversion est nécessaire, & un acte de la plus grande prudence. On est toujours en état au commencement d'une guerre d'agir puissamment & vigoureusement, parce qu'on n'est point épuisé par les longueurs d'une guerre, les coffres sont ordinairement pleins, la guerre est toujours courte lorsqu'elle est grosse, en doublant les préparatifs, on approche

ſur la côté juſqu'à l'Ebre toutes les villes qui refuſérent de ſe rendre, & traita avec beaucoup de douceur celles qui ſe ſoumettoient de bon gré. Il prit garde qu'il ne leur fût fait aucun tort, il mit bonne garniſon dans les nouvelles conquêtes qu'il avoit faites; puis pénétrant dans les

che plus de la fin. Je ne ſçai où Dion Caſſius a fait dire à Céſar dans une de ſes Harangues, que jamais les Romains n'amenoient à la raiſon leurs ennemis, qu'en leur faiſant reſſentir dans leur propre païs ce que la guerre a de plus redoutable, pour les guérir du déſir & leur faire paſſer l'envie de venir chez eux. Sans doute que ce grand Capitaine avoit en vûe la diverſion de ſa République en Eſpagne, dont Annibal ne tint pas grand compte, bien aſſûré, par les ordres qu'il avoit donnés, que les armées Romaines y trouveroient de la beſogne taillée pour un long tems. Il penſa juſte, & les Romains reconnurent que de deux partis de diverſion qu'ils avoient à prendre, ils avoient pris le plus difficile & le plus mauvais pour obliger Annibal de ſortir d'Italie.

J'ai déja dit ailleurs que ſi le Rhodien Memnon avoit été cru de Darius, & qu'au lieu de s'arrêter à défendre le Granique & de s'y faire battre, les Perſes n'aiant encore rien perdu de leur réputation avant cette action, fuſſent paſſés en Macédoine, il eſt à préſumer qu'Alexandre laiſſoit là ſon expédition d'Aſie, & que toutes ſes proſpérités s'en alloient en fumée : car les Grecs ſe fuſſent infailliblement ligués avec les Perſes. C'eſt Diodore qui m'apprend cela. Appien (a) ne m'inſtruit pas moins bien en matiére de diverſion, puiſqu'il nous aſſûre que ſi Antiochus le Grand eût ſuivi le ſage conſeil d'Annibal, qui étoit d'attaquer les Romains dans l'Italie, ſans s'amuſer à les aller chercher dans la Gréce, où ils commençoient à s'établir, il les eût très embarraſſés, & trouvés ſûrement beaucoup moins redoutables. Il eſt certain que cette diverſion auroit été le ſujet de pluſieurs grands événemens, & eût relevé les eſpérances & le courage des Grecs, des Carthaginois & des peuples déja ſoumis, qui ne cherchoient que l'occaſion de ſecouër le joug de leur domination, qui leur devenoit inſupportable.

Que font les Romains lorſque cet Annibal ſi redoutable entre dans l'Italie? Ils penſent d'abord à une diverſion, & s'il vous plaît en Eſpagne, où les Carthaginois étoient preſque par tout les maîtres, & où ils avoient de bonnes armées & un nombre de places fortes; lorſque l'Afrique eſt toute ouverte, ſans autre forteresse capable d'arrêter un puiſſant effort que la ville de Carthage. N'étoit-ce pas porter le coup dans le cœur de cette République? Ils euſſent dû ſe ſouvenir de la diverſion d'Agathocles, & des progrès qu'il y fit. Elle étoit ſi proche d'eux, qu'ils y touchoient preſque. Nous nous en ſouvenons & nous l'admirons encore après un ſi grand eſpace de ſiécles, & nous y trouvons d'excellentes leçons.

La diverſion de Régulus pendant la premiére guerre Punique, eût produit un plus grand effet que celle de ce Roi de Syracuſe, ſi le Sénat tant révéré & ſi ſage n'eût fait paroître en cette occaſion, comme en une infinité d'autres, que la ſageſſe ne préſidoit pas toujours dans cette Aſſemblée, & qu'elle s'en éloignoit fort ſouvent. Régulus eût pris Carthage, dénuée de tout, rien ne lui reſiſtoit, ſi on lui eût laiſſé aſſez de forces pour cette entrepriſe. L'armée que Scipion conduiſit en Eſpagne, étoit capable de faire de plus grands progrès en Afrique, qu'à l'endroit où elle étoit deſtinée. Indépendamment de celle-ci, les Romains étant alors dans leur plus grande vigueur, ils pouvoient ſans beaucoup d'effort envoier une autre armée en Afrique, & c'étoit là le ſeul moien, le plus promt & le plus effectif d'obliger Annibal d'abandonner l'Italie. Qui doute que ſa République ne l'eût auſſi-tôt rappellé? Je ferai voir à la fin de ce Volume la miſérable conduite & l'énorme ſottiſe des Romains dans cette ſeconde guerre Punique. Et dans celle-ci & dans la premiére, je m'apperçois aſſez par un mûr examen qu'ils ont fait le moins lorſqu'ils pouvoient le plus, & les Carthaginois tout comme eux. Ils ont remporté de grandes victoires, qui en doute? En ont-ils ſçû profiter? Celle d'Ecnome pouvoit finir cette guerre, & décider de la fortune de Carthage. Qu'arriva-t-il après une action ſi déciſive? Cette flotte prodigieuſe qui porte plus de cent quarante mille hommes, vogue droit en Afrique, y deſcend, y prend de bonnes places. Il n'y avoit qu'à marcher droit à Carthage. Point du tout, le Sénat rappelle cette belle armée navale, avec ordre à un des Conſuls d'y laiſſer ſon Collégue, quinze mille hommes & quatre cens chevaux. Etoit-ce là le moien d'obliger l'armée de Sicile de tout abandonner pour courir au ſecours de Carthage? Je penſe que non: auſſi ne ſe remua-t-elle pas.

Peu de Princes ſont capables d'agir par des diverſions profondes & formées ſur de grandes penſées, elles ſont même rarement écoutées. Les grandes entrepriſes ſont plus aiſées à imaginer qu'elles ne le ſont dans l'exécution. Cela eſt certain, parce qu'il eſt rare de trouver des gens capables de les conduire à leur fin: mais on en trouve toujours dans le Cabinet, où il n'y a point de danger à courre, qui peuvent donner des lumiéres pour un projet reglé. Rien de plus aiſé, lorſqu'on eſt en état de fournir tout ce qui peut-être né-

(a) *Appian. de bel. Syr. l. XVII.*

les terres à la tête de son armée, qu'il avoit déja grossie de beaucoup d'Espagnols devenus ses Alliés, à mesure qu'il avançoit dans le païs, tantôt il recevoit dans son amitié, tantôt il prenoit par force les villes qui se rencontroient sur sa route. A Cisse, Hannon à la tête d'un corps de

nécessaire pour un si grand projet: le reste dépend du courage & de la hardiesse, & je suis persuadé qu'on manque plutôt de l'un & de l'autre que des moiens & de l'esprit.

Les diversions qui lévent un peu la tête au-dessus des communes sont rares, il faut que je l'avouë. Le Comte-Duc d'Olivarés s'en étoit mis une en tête en 1637. qui me donne une fort grande idée de son esprit & de son génie. On dira tout ce qu'on voudra, elle n'étoit pas sans fondement. On me permettra, je m'assûre, de rapporter un peu au long ce qu'un Historien (a) nous en apprend. Ce Ministre Espagnol s'imagina qu'en attaquant diverses Provinces de la France, „ Philippe forceroit Louis XIII. à retirer „ des Païs-Bas une partie de ses troupes; que Sa „ Majesté Catholique profiteroit du mécontente- „ ment presque général des peuples, & qu'à la fa- „ veur de cette diversion le Cardinal Infant & les „ Généraux de l'Empereur pénétreroient bien a- „ vant dans la Picardie, dans la Champagne & „ dans la Bourgogne. Quelque spécieux que fût „ ce projet, les gens habiles & pénétrans en re- „ connurent l'illusion: quelques-uns remontrérent „ au Comte-Duc qu'en attirant les forces princi- „ pales de la France dans les endroits les plus foi- „ bles de la Monarchie d'Espagne, le Roi son „ Maître se verroit bientôt dans la nécessité de „ rappeller ses meilleures troupes & ses plus ex- „ cellens Officiers au cœur de ses Etats attaqués, „ & donneroit moien au Roi de France, capable „ de mettre plus d'une armée sur pied, & aux „ Etats Généraux des Provinces-Unies de faire „ des progrès considérables dans les Païs-Bas, pen- „ dant que Louis se tiendroit ailleurs sur la défen- „ sive, & avanceroit peut-être du côté de la „ Guienne & du Languedoc. L'inutilité des dé- „ penses excessives de l'année derniére devoit dé- „ goûter la Cour de Madrid d'une pareille entre- „ prise.

L'Auteur que je cite, qui prétend imiter Tacite, réussit souvent fort mal. Ce projet du Comte-Duc d'Olivarés, qu'il appelle spécieux, n'étoit rien moins que ce qu'il dit. Voilà comme les esprits timides & trop fins font échouër les desseins les mieux fondés & les plus capables de nous tirer des plus grands embarras. Il n'y avoit qu'à entrer dans le païs, ils étoient alors maîtres des passages des Pyrénées. Louis se fût trouvé le plus surpris du monde, il eût envoié ses principales forces dans la Guienne & dans le Languedoc; qui en doute? Cette défensive est imaginaire. Jamais l'armée de Louis n'eût pû tenir la campagne contre le Cardinal Infant, infiniment supérieur, encore moins contre celle de l'Empereur. Le Roi étoit en état de lever plus d'une armée, je l'avouë; mais une armée ne se léve pas dans une campagne, il faut remettre la partie à la suivante, & pendant tout ce tems-là l'Espagnol étoit en état de faire tout ce qu'il lui plaisoit dans un païs où le mécontentement étoit général.

L'Auteur n'y pense pas, lorsqu'il dit que l'Espagnol se seroit attiré les forces principales de la France dans les endroits les plus foibles de l'Espagne; qui lui a dit cela? Cette frontiére nous étoit impénétrable en ce tems-là, & les passages des Pyrénées fermés par de bonnes places & par des pas très-difficiles. *L'inutilité des dépenses excessives de la campagne précédente pour une irruption en Guienne, devoit dégoûter la Cour de Madrid d'une pareille entreprise.* C'est mal raisonner: une entreprise échouée par la sottise de ceux qui en ont été chargés, n'est pas une preuve qu'une autre échouera. Parlons sincérement, ce projet du Ministre Espagnol étoit d'un habile homme: sçavoir s'il eût trouvé des gens capables de l'exécution, comme nous en eussions trouvé. Si nous nous étions mis en tête une diversion par mer beaucoup plus sûre & plus profonde pendant le cours des deux guerres de 1688. & dans la derniére guerre de 1701. c'est une autre affaire. Pour nous dans ces deux guerres nous étions en état de suivre la maxime de Scipion, on l'avoit dit ou proposé. J'ai de la peine à me le persuader pour l'honneur du Ministére. Nous devions puissamment agir en France. On le fit autant qu'il dépendoit de ceux qui étoient au timon des affaires; mais cela ne suffisoit pas pour tarir les sources qui fournissoient à nos ennemis toutes les ressources pour la continuation de la guerre, & sur tout dans la derniére, qui faillit à nous accabler. Ces ressources étoient dans les Indes. On n'a jamais voulu comprendre qu'on eût pû fort aisément ruiner le commerce des Anglois & des Hollandois dans ce païs-là, non seulement en couvrant les deux mers de nos Corsaires, en leur abandonnant toutes les prises qu'ils feroient, sans que l'Amirauté ni qui que ce soit y pût rien prétendre; mais encore en mettant en Corsaires tout ce que nous avions de vaisseaux de guerre, & pour cacher ce dessein les envoier en différens ports, où ils eussent armé. Ils se fussent tous donnés un rendés-vous à certain endroit pour se partager ensuite, une partie sur les

(a) *Vass. l. XIV. p. 235.*

de Carthaginois vint camper devant lui, Cornélius lui donna bataille, la gagna, & fit un butin très-considérable, parce que c'étoit là qu'avoient laissé leurs équipages tous ceux qui étoient passés en Italie. Outre cela il se fit des Alliés de tous les peuples d'en-deça de l'Ebre, & prit prisonniers Hannon même & Andobale, qui commandoit les Espagnols. Celui-ci avoit une espéce de Roiaume dans le païs, & avoit toujours été fort attaché aux intérêts des Carthaginois.

Sur l'avis qu'Asdrubal reçut de ce qui étoit arrivé, il passa l'Ebre & courut au secours. Les troupes navales des Romains n'étoient point en garde, elles se tranquillisoient sur l'avantage qu'avoit remporté l'armée de terre. Il saisit habilement cette occasion, fait un détachement d'environ huit mille hommes de pied & mille chevaux, il surprend ces troupes dispersées de côté & d'autre, en passe grand nombre au fil de l'épée, & pousse les autres jusqu'à leurs vaisseaux. Il se retire ensuite, & repassant l'Ebre, il prit son quartier d'hiver à la nouvelle Carthage, où il donna tous ses soins à de nouveaux préparatifs, & à la garde des païs d'en-deçà du fleuve. Cn. Cornélius de retour à sa flotte, punit selon la sévérité des loix ceux qui avoient négligé le service; puis aiant réuni les deux armées, celle de mer & celle de terre, il alla prendre ses quartiers à Tarragone. Là partageant le butin en parties égales aux soldats, il se gagna leur amitié, & leur fit souhaiter avec ardeur que la guerre continuât. Tel étoit l'état des affaires en Espagne.

Adresse d'Annibal pour attirer à son parti les Gaulois.

Le Printems venu, Flaminius se mit en marche, prit sa route par la Tyrrhénie, & vint camper droit à Aretium, pendant que Servilius s'en fut à Ariminum pour fermer aux ennemis les passages de ce côté-là. Pour Annibal, en quartier dans la Gaule Cisalpine, il retenoit dans des prisons les prisonniers Romains qu'il avoit faits dans la derniére bataille, & leur donnoit à peine le nécessaire; au lieu qu'il usoit de toute la douceur possible à l'égard de ceux qu'il avoit pris sur les Alliés. Il les assembla un jour, & leur dit que ce n'étoit pas pour leur faire la guerre qu'il étoit venu, mais pour prendre leur défense contre les Romains: qu'il falloit donc, s'ils entendoient leurs intérêts, qu'ils embrassassent son parti; puisqu'il n'avoit passé les Alpes que pour remettre les Italiens en liberté, & les aider à rentrer dans les villes & dans les terres, d'où les Romains les avoient chassés. Après ce discours, il les renvoia sans rançon dans leur patrie. C'étoit une ruse pour détacher des Romains les peuples d'Italie, pour les porter à s'unir avec lui & soulever en sa faveur tous ceux dont les villes ou les ports étoient soumis à la domination Romaine.

Ce

les Indes Orientales, & l'autre en Amérique, où sans trop s'amuser à courir sus aux marchands, ils eussent pû tenter des desseins capables de ruiner entiérement leur commerce par la destruction de leurs Colonies, & d'entreprendre même sur Batavia. Par ces deux diversions on coupoit la bourse à deux Puissances qui ne peuvent rien, si on peut venir à bout de détruire leur commerce. On ne le peut d'autre façon, & cela se peut faire aisément.

Ce fut aussi dans ce même quartier d'hiver qu'il s'avisa d'un stratagéme vraiment Carthaginois. Il étoit environné de peuples légers & inconstans, la liaison qu'il avoit contractée avec eux étoit encore toute récente. Il avoit à craindre que changeant à son égard de dispositions, ils ne lui dressassent des piéges & n'attentassent sur sa vie. Pour la mettre en sûreté, (a) il fit faire des perruques & des habits pour toutes les différentes sortes d'âges, il prenoit tantôt l'un tantôt l'autre, & se déguisoit si souvent, que non seulement ceux qui ne le voioient qu'en passant, mais ses amis mêmes avoient peine à le reconnoître.

Ce-

(a) *Il fit faire des perruques & des habits pour toutes les différentes sortes d'âges.*] Ceux qui rapportent à la pelade, le précurseur du mal de Naples, l'origine & l'invention des perruques, se trompent bien fort, s'ils prétendent que l'une & l'autre de ces deux maladies n'ont fait leur entrée dans le monde que sous le regne de Charles VIII. Il n'est pas ici question de ces maladies, mais des perruques, que je crois plus anciennes que le siécle d'Annibal : car de la façon dont Polybe s'explique, il sembleroit qu'elles étoient connuës de son tems ; & si Annibal avoit été le premier qui s'en fût coiffé, il n'eût pas manqué de nous l'apprendre. *Il fit faire*, dit il, *des perruques & des habits pour toutes les différentes sortes d'âges, il prenoit tantôt l'un tantôt l'autre.* Il falloit qu'il en eût bonne provision, ou qu'il y eût des perruquiers suivant l'armée en ce tems-là, comme nous en avons dans les nôtres, qui se mêlent aussi de la barberie. Je m'étonne que les Savans n'aient pas pris garde à ce passage de mon Auteur, qui me paroît remarquable : car beaucoup de gens ont cru que les perruques étoient une invention moderne.

Ambroise Paré dans son Traité de la Chirurgie, rapporte que deux jeunes hommes de Paris, outre quantité de Pardons, de Chapelets & de Médailles qu'ils rapportérent de Rome, se munirent de plusieurs curiosités & gentillesses du païs. Ils n'oubliérent pas aussi de se charger d'une bonne provision de menus suffrages, que Vénus distribuë libéralement & à bon marché dans ce païs là, & qui dégénérent bientôt en vérole, qu'on nommoit en ce tems-là la pelade ; parce que cette maladie annonçoit la venuë de l'autre, & avoit la vertu de faire tomber les cheveux de ceux qui s'en trouvoient atteints & convaincus. C'est à elle que Paré prétend qu'est dûë la découverte & l'invention des perruques, qui étoient d'abord si simples, dit-il, qu'elles ne consistoient qu'en quelques cheveux, que l'on cousoit assez grossiérement autour d'une calotte de cuir ou de laine, dont ceux qui avoient la pelade se couvroient la tête, en attendant qu'il plût à quelque Chirurgien habile de les guérir de telle sorte, que les cheveux leur pûssent revenir. Si les gens de ce siécle-là revenoient au monde en celui-ci, ne s'imagineroient-ils pas que tous les hommes ont la pelade, puisqu'il s'en trouve peu qui ne soient coiffés comme les vérolés de leur tems ?

Il est certain, dit le Furetériana, *qu'avant Charles VIII. la vérole ou la pelade étoit inconnuë en France : l'armée de ce Prince en périt presque toute ; parce que ce mal n'étant pas encore connu, on n'y pouvoit apporter du remède : ce qui fait voir que ce n'étoit pas la lépre.* Mauvaise raison, puisque la lépre a disparu en même tems que le reméde a été trouvé. Je ne sai comme il est arrivé ; mais ce mal dont la guérison devroit plutôt regarder les Médecins que les Chirurgiens ; est tombé en partage à ces derniers, dont ils tirent une abondante moisson de pistoles. Cela me fait souvenir d'un conte qui en vaut bien la peine, bien qu'il ne soit point parlé de perruques, mais d'un Chirurgien qui avoit beaucoup gagné à guérir la vérole, & qui défioit celui qui l'avoit apportée en France. Voici les paroles de l'Auteur (a) de ce conte.

Vous me faites souvenir de ce Moine de S. Denis en France qui voulut faire l'entendu, voiant Maitre Thierre de Hery à genoux, tourné vers la figure de Charles VIII. Le Moine lui dit : M. mon ami vous faillez, ce n'est pas l'image d'un Saint que celle devant qui vous priez. Je le sçai bien, dit-il, je ne suis pas si bête que vous, je connois que c'est la représentation du Roi Charles VIII. pour l'ame duquel je prie, parce qu'il a apporté la vérole en France ; ce qui m'a fait gagner six ou sept mille livres de rente. C'étoit beaucoup en ce tems-là, on gagne encore plus en celui-ci. Il est surprenant combien les Chirurgiens s'enrichissent à traiter cette maladie. Je voudrois que par gratitude ils laissassent là Saint Cosme, & qu'ils prissent Job pour Patron. Gui Patin nous le donne pour le Patron des vérolés. Il nomme deux Auteurs célébres, qui ont écrit que la maladie de Job étoit la grosse vérole. *Pour répondre à ce que vous me mandez*, écrit-il à son ami, *je vous dirai que Bolduc Capucin, aussi bien que Péveda Jésuite Espagnol, ont écrit que Job avoit la vérole. Je croirois volontiers que David & Salomon l'avoient aussi.*

(a) *Béroalde de Verville.*

Cependant les Gaulois souffroient impatiemment que la guerre se fit dans leur païs. A les entendre, ce n'étoit que pour se venger des Romains, quoiqu'au fond ce ne fût que par l'envie qu'ils avoient de s'enrichir à leurs dépens. Annibal s'apperçut de cet empressement, & se hâta de décamper pour le satisfaire. Dès que l'hiver fut passé, il consulta ceux qui connoissoient le mieux le païs, pour sçavoir quelle route il prendroit pour aller aux ennemis. On lui dit qu'il y en avoit deux, une fort longue & connuë des Romains, l'autre à travers certains marais, difficile à tenir, mais courte, & par où Flaminius ne l'attendroit pas. Celle-ci se trouva plus conforme à son inclination naturelle, il la préféra. Au bruit qui s'en répandit dans l'armée, chacun fut effraié. Il n'y eut personne qui ne tremblât à la vûe des mauvais pas & des abîmes où l'on alloit se précipiter.

Passage du marais de Clusium.

Annibal, bien informé que les lieux, où il devoit passer, quoique marécageux, avoient un fond ferme & solide, leva le camp, & fit son avantgarde des Africains, des Espagnols, & de tout ce qu'il avoit de meilleures troupes. Il y entremêla le bagage, afin que l'on ne manquât de rien dans la route. Il ne crut pas devoir s'en embarrasser pour la suite, parce que s'il arrivoit qu'il fût vaincu, il n'auroit plus besoin de rien, & que s'il étoit victorieux, il auroit tout en abondance. Le corps de bataille étoit composé de Gaulois, & la cavalerie faisoit l'arriéregarde. Il en avoit donné la conduite à Magon, avec ordre de faire avancer de gré ou de force les Gaulois, en cas que par lâcheté ils fissent mine de se rebuter & de vouloir rebrousser chemin. Les Espagnols & les Africains traversérent sans beaucoup de peine. On n'avoit point encore marché dans ce marais, il fut assez ferme sous leurs pieds; & puis c'étoient des soldats durs à la fatigue, & accoûtumés à ces sortes de travaux. Il n'en fut pas de même quand les Gaulois passérent. Le marais avoit été foulé par ceux qui les avoient précédés. Ils ne pouvoient avancer qu'avec une peine extréme, & peu faits à ces marches pénibles, ils ne supportoient celle-ci qu'avec la derniére impatience. Cependant il ne leur étoit pas possible de retourner en arriére, la cavalerie les poussoit sans cesse en avant. Il faut convenir que toute l'armée eut beaucoup à souffrir. Pendant quatre jours & trois nuits elle eut le pied dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil. Mais les Gaulois souffrirent plus que tous les autres. La plûpart des bêtes de charge moururent dans la bouë. Elles ne laissérent pas, même alors, d'être de quelque utilité. Hors de l'eau, sur les balots qu'elles portoient, on dormoit au moins quelque partie de la nuit. Quantité de chevaux y perdirent le sabot. Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restoit, eut toutes les peines du monde à en sortir. Un mal d'yeux, qui lui survint, le tourmenta beaucoup; & comme la conjoncture ne lui per-

permettoit pas d'arrêter pour se guérir, cet accident (a) lui fit perdre un œil.

(a) *Et comme la conjonƐture ne lui permettoit pas d'arrêter pour se guérir, cet accident lui fit perdre un œil.*] Je vois dans l'Histoire un assez bon nombre de grands Capitaines manchots & boiteux, presque aucun bossu, peu de borgnes, & un borgne (*a*) qui devient aveugle, & qui dans cet état, sans quitter partie, ne laisse pas que de remporter de grandes victoires: ne pouvant plus voir par les yeux du corps, il voit très-clair des yeux de l'esprit. Dans cette note il ne s'agit que des borgnes. Annibal est de ce nombre. Il perdit un œil par un mal dont il eût pû se faire guerir, s'il lui eût été permis d'arrêter: mais comme il marchoit contre un aveugle; & qu'il n'eut presque jamais que de telles gens en tête, on ne doit pas s'étonner s'il en fut toujours le maître. Voilà un borgne célébre. Il étoit grand Guerrier avant cet accident, comme le fut Philippe Roi de Macédoine & pére d'Alexandre le Grand: autre borgne dont la renommée n'est pas petite. Que s'il n'a pas surpassé son fils par le brillant de ses actions, il étoit du moins plus solide dans les siennes; & comme il eut affaire à des ennemis braves & aguerris, & non à des Perses efféminés, sans expérience & sans intelligence de la guerre, & que ses desseins étoient plus profonds & plus difficiles, nous dirons que le fils fut un grand Conquérant, & le pére un grand homme. Je conclus de là que le pére est fort au-dessus du fils.

L'éborgnerie de Philippe, (que la création de ce mot me soit permise,) est plus glorieuse que celle d'Annibal: il perdit un œil au siége de Méthone, une fléche fit ce coup-là, & le nom & le païs de celui qui la lui tira sont venus jusqu'à nous. Il s'appelloit Aster, il étoit d'Amphipolis. S'il eût crevé un œil à tout autre qu'à un Roi, il nous seroit inconnu. L'adroit archer sçavoit bien à qui il tiroit, car il avoit écrit sur la fléche: *à l'œil droit de Philippe.* Il le lui creva effectivement, le tout par pure vengeance. Il est bon que le Lecteur curieux soit informé de cette avanture, elle est singuliére. M. de Tourreil l'a insérée dans ses Remarques sur les Harangues de Démosthéne. *Aster s'étoit offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquoit pas les oiseaux, lorsqu'ils voloient même le plus vîte. Philippe lui répondit:* Eh bien, je vous prendrai à mon service, lorsque je ferai la guerre aux étourneaux. *La raillerie piqua au vif l'arbalestrier. Il se jetta dans Méthone, & prouva cruellement qu'il sçavoit bien tirer.* Un homme comme celui-là ne méritoit pas d'être méprisé. Philippe se moque de lui, & pour dire un bon mot il lui en coûte son œil droit. Belle leçon pour les Princes, qui leur apperend qu'on ne doit jamais offenser un brave homme par des railleries, car il leur en coûte bon quelquefois. *Demetrius Phalerus nous apprend,* continuë Tourreil, *que Philippe depuis eut la foiblesse de se fâcher toutes les fois qu'il échapoit à quelqu'un de prononcer le mot de* Cyclope, *ou seulement le mot d'œil. On ne rougit pourtant guéres d'un défaut honorable. Une femme Lacédémonienne pensoit plus en homme, lorsqu'elle disoit à son fils boiteux d'une blessure glorieuse:* „ Va, mon fils, „ tu ne sçaurois faire un pas, qui ne te fasse souvenir de ta valeur". Je crois que le souvenir en est doux à un boiteux, & même à un borgne, hors à Philippe; ce qui me surprend extrémement dans un homme d'esprit tel que ce Prince. Je ne doute point qu'il ne se fit peindre de profil. Annibal étoit borgne; quelqu'un s'avisa de le peindre & de lui mettre deux yeux: il s'en fâcha très-fort, & le Peintre n'eut pas lieu d'être fort content; mais celui qui le peignit en profil fut amplement recompensé: ce qui me feroit soupçonner qu'il étoit un peu fâché d'être borgne. Il ne vouloit pas qu'on mentît ouvertement pour lui plaire; mais il souffroit volontiers qu'on couvrît ce défaut-là.

J'avouë franchement que le mot de *sourd*, prononcé haut & clair & bien distinctement à un homme qui l'est beaucoup, l'attriste au-delà de tout ce qu'on peut dire, s'il ne se fâche. Un Officier de mes amis, qui l'étoit devenu par un coup à la tête, s'attristoit & se chagrinoit extrémement de ce défaut honorable. Quoi de plus cruel, disoit-il, que de ne pas entendre un mot de ce qu'on me dit, ni de ce qu'on dit de bon dans une conversation, & de répondre souvent en coq-à-l'âne! L'on se moque de moi, & l'on n'a pas tort. Ces sortes de blessures sont celles qui sont le moins supportables, & qui fournissent le plus de matiére de plaisanter des coqs-à-l'âne qu'elles produisent. Revenons à Philippe.

Si ce Prince se fâchoit à la seule prononciation du mot de *Cyclope*, il n'est pas possible qu'il ne se fâchât aussi du mot de *Vulcain*, car il étoit boiteux. Nous sçavons que le terme de boiteux le mettoit de mauvaise humeur tout comme l'autre. Il fut blessé d'un trait dans la cuisse à la bataille contre les Triballes, & blessé avec tant de violence, que le coup tua son cheval. Je ne sçavois pas qu'il fût manchot, c'est Démosthéne qui me l'apprend dans son Oraison pour la Couronne. *Je voiois Philippe borgne, boiteux, manchot, se précipiter à corps perdu dans les hazards, & leur livrer entiérement sa personne, afin qu'une moitié de lui-même survécût à l'autre.* Voilà trois sujets de fâcherie pour ce Prince si étrangement défiguré. Je ne sçai s'il n'y en avoit pas un quatriéme, & s'il n'étoit pas un peu cocu. Il l'étoit autant, & même plus qu'aucun autre de son Roiaume. Il paroît que la blessure qui le rendoit boiteux

(a) *Zisca.*

teux le fâchoit. Son fils, pour le consoler, lui fit le compliment & mot à mot de la mére du Lacédémonien. Bien valut à Alexandre que son pére boitoit bien fort, car sans cela il lui eût fait un très-mauvais parti dans une nôce où sans doute le vin avoit gâté beaucoup de cervelles. Olympias troubla la fête par un discours qui piqua tellement Alexandre, naturellement emporté, qu'il lui jetta sa coupe à la tête: ce qui produisit un grand desordre parmi les conviés. Philippe irrité courut droit à son fils l'épée nûë à la main; mais il tomba, ne se souvenant plus qu'il étoit boiteux. Aléxandre, sans aucun respect pour son pére & son Roi, le fit souvenir qu'il étoit boiteux. *Vraiment*, lui dit-il d'un ris amer, *les Macédoniens ont là un Chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à une autre sans s'exposer à se rompre le cou.* C'est que le Roi mangeoit à une table à part.

Agésilas Roi de Lacédémone, qui valoit bien Philippe, étoit boiteux, & avec cela un petit bout d'homme & d'assez mauvaise mine, enfin de très-petite apparence, mais d'un grand cœur & d'une grande renommée. On ne voit pas qu'il se fâchât du reproche de boiteux; mais je crois qu'en joignant les trois ensemble, en témoignant être surpris de sa figure, on pouvoit fort bien lui déplaire. Il en coûta bon à Thacus d'avoir fait le railleur & le plaisant aux dépens de sa taille & de sa mauvaise mine, au rapport d'Athenée. Le peuple d'Alexandrie, naturellement railleur, s'en mêla aussi. Ils s'étoient imaginés que sa figure devoit répondre à la grandeur de ses actions & de sa renommée. Ils lui appliquérent le conte de l'enfantement de la montagne. Agésilas se fâcha, & bien fort. *La montagne n'a donc accouché què d'un rat en ma personne*, leur dit-il, *vous vous trompez: vous éprouverez bientôt que c'est d'un lion.* N'en déplaise à Plutarque, qui prétend que ce bon mot fut adressé au peuple Egyptien, il n'étoit pas digne d'exciter la colére d'un si grand homme. C'est plutôt contre Tachus que ce trait fut porté, & ce trait fit éclipser toutes ses espérances: car Agésilas, qui étoit descendu à Alexandrie pour secourir Tachus contre Nectanibos, se tourna du côté de celui-ci, qui demeura victorieux de son ennemi. Voilà ce que c'est que de juger des gens par la mine, par la taille, & par je ne sçai quel air grave & composé qui ne dit presque jamais rien, qui couvre leur ignorance & leur peu d'esprit, & qui n'impose qu'aux sots & aux hébétés, qui jugent des hommes par l'éclat de leur rang. Ces gens-là sont les plus hardis à décider dans les Cours des Princes, & ils sont écoutés comme des oracles, quoique le plus souvent ils ne debitent que des sottises, qui paroîtroient monstrueuses & dignes des petites Maisons dans de petits hommes mal bâtis & disgraciés de la figure. Cela me fait souvenir d'un passage que j'ai lû dans les Essais de Morale. „ Pour parler avec autorité & décisivement, *dit* „ *l'excellent Auteur de cet Ouvrage*, il faut avoir „ de la science & de la créance tout ensemble, „ & l'on choque toujours les gens si l'on man„ que de l'une & de l'autre. Il s'ensuit de là que „ les gens de mauvaise mine, les petits hommes, „ & généralement tous ceux qui ont des défauts „ extérieurs & naturels, quelque habiles qu'ils „ soient, sont obligés plus que les autres de par„ ler modestement, & d'éviter l'air d'ascendant „ & d'autorité: car à moins que d'avoir un mé„ rite bien extraordinaire, il est bien rare qu'ils „ s'attirent du respect. On les regarde presque „ toujours avec quelque sorte de mépris, parce „ que ces défauts frapent les sens & entraînent „ l'imagination, & que peu de gens sont tou„ chés des qualités spirituelles, & sont même „ capables de les discerner.

Le Maréchal de Luxembourg étoit bossu & tout aussi bout-d'homme, & se moquoit très-agréablement de sa bosse, sur laquelle les soldats disoient que la France reposoit, & que la victoire s'y étoit plantée & nichée, au grand détriment de ses ennemis. Les soldats avoient raison. C'étoit un grand Capitaine, tout plein d'esprit, de mérite & de valeur. D'où vient, dira-t-on, que vous passés si rapidement sur Zisca, & que vous ne faites que l'indiquer? C'étoit pourtant un borgne comparable au grand Annibal: qui en doute? Il n'étoit pas seulement borgne, il étoit encore aveugle, & de tous les aveugles le plus célébre; mais c'est que j'en ai parlé ailleurs. après lui Jean Roi de Bohéme, qui se fit tuer bravement à la bataille de Creci. Trop heureux de l'être pour ne pas voir toutes les sottises, les bévûës & les ignorances où tant de Généraux tombérent, plus aveugles des yeux de l'esprit que ne l'étoit Jean de ceux du corps.

OBSERVATIONS.

Sur la marche d'Annibal dans les Marais de Clusium ou de Chiana.

§. I.

Que la marche d'Annibal dans les marais de Clusium fut l'objet d'un dessein profond. Sentiment de l'Auteur sur cette marche. Que Polybe ne l'a pas bien connuë. Explication de cette marche.

ON va voir dans ces Observations si cette marche d'Annibal dans les marais de Clusium, fut l'objet d'un grand dessein, ou si ce Général eut seulement en vûë le merveilleux & l'extraordinaire dans ce qu'il s'étoit résolu de faire : car il arrive souvent que des Généraux entreprennent des choses qui semblent imprudentes & téméraires, qui ne sont en effet que hardies, & qui surprennent d'autant plus, que l'on ne comprend ni l'on ne voit rien dans le dessein du Général qu'ensuite de l'événement, c'est-à-dire, lorsqu'il n'y a plus de reméde. Mais lorsqu'on s'engage dans de tels desseins, il faut être sûr de son fait, & bien assûré que l'ennemi, incapable d'y rien connoître, ne rompra pas toutes nos mesures. Car il y a des entreprises où il n'y a point de milieu entre la ruine d'une armée & le succès, lorsque l'ennemi les pénétre & paroît tout à coup pour s'y opposer, quand l'affaire est embarquée. Annibal étoit perdu, si les Romains l'eussent attendu à la sortie des marécages; la retraite devenoit alors si difficile, qu'il eût perdu son armée & sa réputation avant que de pouvoir se retirer. Ces sortes de projets extraordinaires font un effet surprenant lorsqu'ils réussissent, l'ennemi en paroît frapé, & la consternation ne tarde guéres de se répandre dans toute une armée, quand même les vûës du Général, dans ce qu'il vient de faire, n'auroient pour objet que le merveilleux de l'action même.

Polybe, dont le dessein n'étoit pas moins d'écrire une Histoire, que de nous instruire dans ce qui regarde la guerre & le gouvernement des Etats, ne nous dit presque rien, & ne creuse pas les motifs d'Annibal dans cette fameuse marche. Il nous laisse à deviner les vûës secrétes de ce Chef célébre, & les principales raisons de cette marche, qui sont fortes & en grand nombre. Il s'attache principalement à faire connoître le caractére, que le Lecteur éclairé voit bien, sans qu'il ait besoin de Commentaire. Neût-il pas mieux fait de nous étaler les bévûës du Consul, & sa négligence à profiter des avantages qu'il eût pû tirer, & des obstacles qu'il pouvoit opposer à son ennemi dans une marche si difficile & si délicate ? Il y a lieu d'en être étonné : car dans cette affaire Flaminius est plus blâmable que dans tout ce qu'il fit de mauvais par la suite. Les Romains n'eurent jamais une si belle occasion que celle-ci de finir glorieusement la guerre, & de la terminer à la honte de l'ennemi.

Annibal étoit trop habile & trop éclairé pour ne pas prévoir tous les dangers ausquels il exposoit son armée dans une entreprise si surprenante. Mille raisons l'y engageoient pour-

pourtant, & notre Auteur ne nous en offre que deux, dont la derniére est très-peu solide. Ce grand Capitaine voioit assez que cette marche pouvoit avoir des suites fâcheuses par les obstacles que l'ennemi pouvoit lui opposer. Ces obstacles lui parurent bien moindres, & plus aisés à franchir que ceux qu'il eût pû rencontrer en prenant une autre route. C'eût été une extréme folie à lui de choisir la plus dangereuse & la plus difficile, plutôt que la plus praticable ; mais si le choix de la premiére étoit moins dans le désir de faire parler de lui, que l'objet d'un grand dessein, il ne dut pas balancer dans l'exécution. S'il n'eût envisagé que la gloire plutôt que le solide, je ne ferois guéres plus de cas de cette gloire, je n'en estimerois guéres plus le sujet, que je ferois d'un homme qui se jetteroit du haut du pont Saint-Esprit dans le Rhône, pour faire voir sa force & son adresse, sans autre but que celui de s'attirer la réputation d'excellent nageur. Je lui accorderois volontiers mon suffrage, sans rien perdre de l'opinion que j'aurois de sa folie.

J'aurois été porté à faire le même jugement du Général Carthaginois, si je n'avois un peu plus médité sur le dessein de ce grand homme que n'a fait Polybe. Il allégue quelques raisons, mais je me suis apperçû qu'il auroit pû nous en fournir un grand nombre d'autres très-favorables à cette entreprise. Il semble qu'il les a négligées, ou qu'il n'a pas bien connu le sujet d'une marche si singuliére & si bizarre en apparence.

Je n'avois d'abord considéré que les difficultés & les dangers ausquels ce grand Capitaine alloit exposer son armée. A la voir au milieu de ces marais, dans les eaux & dans les boues pendant quatre marches, sans pouvoir presque s'en tirer, n'auroit-on pas dit qu'il avoit lettres de Flaminius, que ce Consul resteroit immobile & les bras croisés dans son camp d'Aretium sans rien entreprendre, en si beau sujet d'agir & de finir la guerre par une seule action & presque sans combat? En effet les obstacles que Flaminius pouvoit opposer à Annibal, me paroissent encore plus grands & plus insurmontables que la marche. Encore une fois, à ne considérer cette affaire que superficiellement, sans creuser les motifs, on ne sçauroit s'empêcher de blâmer Annibal d'avoir hazardé un peu témérairement son armée. On voit pourtant qu'il ne fit rien qui ne fût digne d'un grand Capitaine. C'étoit une nécessité qu'il prît ce chemin, bien persuadé que lorsqu'une entreprise est fondée sur cette nécessité, il faut fermer les yeux sur les obstacles qui nous paroissent les plus insurmontables, & donner quelque chose à la fortune, sur tout lorsqu'on voit qu'en prenant un tel parti on abrége extrémement le tems, & qu'on ôte à l'ennemi celui qu'il lui faudroit pour pénétrer nos démarches & recourir aux expédiens capables de les rendre inutiles.

Les grands Capitaines ne hazardent rien sans de fortes & puissantes raisons, & leurs desseins ne sont pas toujours pénétrables, je ne dis pas aux esprits communs, mais aux hommes mêmes de grand entendement; en un mot il est difficile de les découvrir, si l'on n'est doué de certains talens & d'un génie tout militaire. L'entreprise d'Annibal étoit très-profonde, puisqu'on ne comprit jamais rien dans le sujet de sa marche, ni dans ce qu'il s'étoit proposé de faire. Polybe lui-même n'y voit pas trop clair, comme je l'ai dit plus haut. Celle de M. de Turenne en 1674. pour aller combattre l'armée de l'Empereur, qui s'étoit campée entre Colmar & Turqueim, n'est pas moins profonde. Elle avoit sa droite à cette premiére ville, & sa gauche s'étendoit vers l'autre, où l'ennemi avoit jetté quelque infanterie, & où il communiquoit par un enchaînement de postes depuis leur gauche jusqu'à Turqueim.

M. de Turenne avoit grande envie d'engager un combat; mais il vouloit le donner à son avantage. Il songea que s'il pouvoit se mettre entre Turqueim & la gauche des

Impériaux, il tomberoit sur leur flanc, les embrasseroit, sans qu'ils pûssent avoir le tems de tourner leur armée pour lui faire front.

Il avoit une marche très-difficile & très-délicate à faire pour aller à l'ennemi. C'étoient des défilés très-étroits entre des montagnes & des vignobles, dont il étoit difficile de se tirer sans perdre beaucoup de tems, & c'étoit tems perdu si les ennemis en étoient avertis. Ces difficultés étoient grandes, mais elles n'étoient pas insurmontables. Il prévit bien dans sa marche, comme Annibal dans la sienne, ce que l'ennemi pouvoit faire; mais il prévit aussi qu'il ne le feroit pas. Il décampe, il s'engage dans ces défilés, où jamais armée n'avoit passé. Personne ne pouvoit comprendre le sujet d'une marche si bizarre & si extraordinaire à deux pas de l'ennemi, qui eût pû aisément traverser son entreprise, & faire trouver en son chemin des obstacles sans nombre, & peut-être la perte de son armée.

Cette marche parut imprudente & insensée au Maréchal de la Ferté, & à bien d'autres aussi peu pénétrans que lui sur cette matiére. Il crut effectivement que la tête avoit tourné à M. de Turenne. Il ne put s'empêcher de lui dire, que toute son armée ne sçavoit que penser d'une marche si incongruë, & qu'après avoir bien sué pour en chercher le solide, il avouoit de bonne foi qu'il ne voioit goûte dans ce qu'il pouvoit y avoir de raisonnable dans cette conduite, sinon dans le danger où il exposoit toute son armée, qu'il appercevoit tout à plein & sans nuage. M. de Turenne lui désilla les yeux une heure après, & lui ferma la bouche par sa victoire.

Il nous importe d'ouvrir les yeux à ceux qui pourroient les avoir fermés sur le dessein & la marche d'Annibal dans le marais de Clusium, & leur en faire voir les motifs autant que la profondeur de son génie pour la guerre.

Ce grand homme s'apperçut, après l'affaire de la Trébie, que sa victoire n'étoit que le prélude de cette guerre. Il apprit que les Romains avoient deux armées en campagne; l'une campée sous Aretium, commandée par Flaminius, & l'autre aux environs d'Ariminum sous les ordres de Servilius.

Comme Annibal ne se faisoit pas moins une étude de connoître le païs où il faisoit la guerre, que le génie & l'humeur des Généraux qui lui étoient opposés, il comprit d'abord que les chemins lui étoient fermés de ce côté-là. Il sçavoit d'ailleurs que le païs du côté d'Aretium étoit dénué de fourrages, peu favorable à sa cavalerie, & ruiné par le séjour des armées Romaines, qui y avoient passé l'hiver. Il craignoit que, s'il s'engageoit dans le païs, il ne risquât de s'enfermer entre les deux armées, & de se voir obligé d'engager un combat d'infanterie, d'où sûrement il n'eût pû se démêler par la foiblesse de la sienne. Ce n'étoit pas d'ailleurs le plus court chemin pour aller à Rome, comme il sembloit que c'étoit son dessein; & quand même il eût eu cette entreprise en vûë, le païs étoit difficile, chicaneur, rempli de défilés, de montagnes fort âpres & de passages à forcer. Chaque pas qu'il auroit fait, c'étoit autant de combats qu'il falloit livrer, & où sa cavalerie, en quoi il faisoit consister ses principales forces, n'eût été d'aucun usage. Les Romains l'attendoient dans ces détroits, bien assûrés qu'ils l'affoibliroient à la fin par les fréquentes pertes qu'ils lui feroient éprouver, ou le réduiroient dans l'état d'être aisément défait.

Ce qui inquiétoit encore plus ce grand Capitaine, c'étoient les défilés & les montagnes qui bordent le lac de Thrasyméne. Les Romains n'en eussent pas moins disputé l'entrée que la sortie. Il eût trouvé des embarras sans fin, sans subsistance pour son armée; outre qu'il craignoit que Servilius, qui avoit une armée sur les bords de la mer Adriatique, ne vînt tomber sur ses derriéres, pendant qu'il auroit en tête celle de Flaminius.

Au milieu de ces affreuses difficultés, qui lui font voir tout le péril de cette entreprise,

prise, il est informé qu'il y a un autre chemin beaucoup plus court dans un païs riche & abondant en vivres & en fourrages; mais il falloit traverser les Appennins, où il étoit à craindre que les Romains ne se jettassent, & ne l'arrêtassent dans les passages des montagnes avec les mêmes avantages que dans les autres endroits.

Ce n'étoit pourtant pas là le plus grand obstacle; car supposé qu'il passât ces montagnes sans y rencontrer l'ennemi, il avoit à traverser le marais de Clusium, qu'on croioit impraticable à une armée. Si ç'eût été une affaire d'un marche ou de deux, on pouvoit espérer de les passer avant que les Romains pûssent en être avertis; mais il falloit plusieurs jours pour les traverser. On peut juger des embarras & des difficultés de cette marche par le récit de notre Auteur. „ Il faut convenir, *dit-il*, que toute „ l'armée eut beaucoup à souffrir. Pendant quatre jours & trois nuits elle eut le pied „ dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil ". Ainsi ce chemin, quoique plus court, devenoit le plus long; mais ce qu'il y avoit d'avantageux, c'est que l'ennemi ne pouvoit lui disputer le passage du marais: & s'ils se fussent portés au débouché, un seul combat suffisoit pour rendre Annibal maître du païs; au lieu qu'il en eût fallu donner plusieurs, s'il eût pris l'autre chemin. „ Le chemin le plus long, „ *dit Zenophon* (*a*), est toujours le plus court, lorsqu'on peut le traverser sans „ combat.

Annibal se trouva réduit dans une fâcheuse alternative; car de quelque côté qu'il se tournât, il se voioit environné de mille embarras, continuellement agité de doutes & d'incertitudes, également combattu & incertain dans les deux partis qu'il avoit à prendre, tous les deux également dangereux, & son armée dans un danger évident de périr, de quelque côté qu'il se portât.

Toutes ces choses se présentoient à son esprit. La connoissance qu'il avoit du génie & du caractére de Flaminius, son peu d'expérience à la guerre & son incapacité, qui lui étoient connuës, lui firent juger qu'il trouveroit moins de difficultés & de chicanes en traversant les marais que par l'autre chemin. Dans celui-ci l'ennemi pouvoit trouver mille moiens pour lui resister & le faire échouër dans son entreprise. Ces moiens étoient aisés, & plus à portée d'un Général médiocre. Il ne laissoit pas que de reconnoître qu'il ne risquoit pas moins dans l'autre route. Il sentoit même qu'il y avoit plus de danger; mais pour lui tenir tête il falloit plus d'art, une conduite plus méditée, & plus de capacité pour prévoir & sentir les conséquences de cette marche heureusement exécutée: car elle ne facilitoit pas seulement à Annibal les moiens de subsister & d'avoir tout en abondance; mais elle le conduisoit au but qu'il s'étoit proposé, & à des desseins très-grands & très-profonds. Il évitoit non seulement le détroit de Thrasyméne, & se trouvoit en-delà sans l'avoir passé, mais il étoit maître encore de la sortie; & ce qu'il y a de plus avantageux, des revers des montagnes qui regnent le long du lac: de plus il réduisoit Flaminius à passer ces défilés pour venir à lui. Ainsi par cette marche il tournoit contre ses ennemis toutes les ruses & les obstacles qu'ils comptoient de lui opposer, & les vainquit par leurs propres armes. Ce dessein étoit grand, profond, & au-dessus de la prévoiance d'un Général aussi médiocre qu'étoit celui des Romains.

Annibal, qui vit que Flaminius ne faisoit aucun mouvement, & qu'il restoit tranquille dans son camp, décampe, entre dans les Appennins, traverse les marais de Clusium sur plusieurs Colonnes, avec des peines, des fatigues & des travaux que l'on conçoit difficilement, si l'on n'est au fait des endroits par où il fit passer son armée. Pour bien comprendre la grandeur de cette entreprise, on ne doit pas tant considérer les difficultés

(a) *Xenoph. Retraite des dix mille.*

cultés qui s'offroient dans son passage, que les obstacles que les ennemis pouvoient opposer en se campant sur le bord & au débouché du marais.

Le Carthaginois ne s'étonne point au milieu de ces embarras & de ces obstacles; mais que n'entreprend-on pas quand on est animé par l'espérance de la victoire, par une marche toute parsemée d'épines & de précipices, où les plus habiles ne comprennent rien, & qu'ils n'admirent que lorsque l'événement justifie la conduite du Général? On risque volontiers la perte d'un œil, lorsque l'entreprise nous méne au grand & au merveilleux de la guerre. Ce grand homme fit voir par celle du sien, qu'il en avoit assez de celui qui lui restoit pour vaincre un aveugle. On n'a jamais ouï parler d'un borgne plus fameux dans l'antiquité, & les Modernes n'en ont peut-être jamais eu aucun qui lui soit comparable.

Il n'y a pourtant guéres plus de deux siécles qu'il en parut un en Bohéme, qui n'a pas moins gagné de batailles que le Carthaginois, & qui ne tarda pas de devenir aveugle par un coup malheureux qui lui fit perdre l'autre œil qui lui restoit. On entend bien que je veux parler du fameux Zisca.

Il ne s'est guéres vû deux caractéres qui aient un rapport si parfait entre eux à bien des égards, & deux génies si semblables: tous les deux fins, rusés, couverts, profonds, courageux, aussi habiles à profiter des occasions qu'à les faire naître, adroits à tendre des piéges, & encore plus à s'en dégager lorsqu'ils y étoient tombés, & à faire réfléchir sur leurs ennemis les traits qu'ils leur décochoient: une imagination vive & promte pour remédier aux accidens imprévûs, où les autres échouent, habiles à préparer les moiens capables d'amener les événemens les moins prévûs; jamais plus grands, plus fermes & plus assûrés que dans les affaires où la victoire paroît incertaine & chancellante, sçavans dans l'art de vaincre; mais non pas sans quelque reproche à l'égard de leurs avantages, qu'ils eussent dû pousser plus loin.

L'un traverse l'Italie d'un bout à l'autre, passe sur le ventre de tout ce qui ose lui résister, sans songer que le nom de victorieux n'est qu'un vain titre, si l'on n'est maître des places. L'autre courut toute la Bohéme avec les mêmes défauts. Les armées Impériales éprouvent le même sort que celles des Romains, elles sont totalement défaites. Celles du Pape, en titre de Croisade, & commandées par des Cardinaux osent se mettre de front devant ce redoutable ennemi, & l'on vit sans étonnement ces nouveaux Héros s'enfuir & disparoître sans combat: ce qu'on n'aura pas de peine à croire.

Voilà pourtant deux grands hommes, & tous les deux avec les mêmes vertus & les mêmes défauts. Annibal joue un plus grand rôle, parce qu'il trouve plus de courage dans les armées qu'il attaque; & vers le milieu de la guerre il trouve des Chefs dignes de lui, ce que l'autre ne trouva jamais. Il fut toujours victorieux de ses ennemis. Le Carthaginois toujours heureux en Italie, quoique toujours foible, l'abandonne, chassé par un homme supérieur, sans avoir rien perdu de sa gloire & de sa réputation. Il la perd en Afrique, il y est vaincu, & son armée terrassée, sans pouvoir s'en relever. Il trouve dans les plaines de Zama ce qu'il n'avoit pû trouver dans celles de l'Italie: je ne dis pas un Capitaine plus heureux; mais un ennemi plus habile, plus profond & plus éclairé, qui le bat, non par le nombre de ses troupes, car il étoit plus foible de la moitié, moins encore par la valeur, puisqu'elle étoit égale; mais uniquement dans l'art de se ranger & de faire combattre une armée. Le Chef des Hussites ne trouva jamais un homme capable de lui tenir tête, & de le réduire au sort d'Annibal, qui trouva cet homme dans Scipion. Après avoir perdu un œil dans un combat, il ne fut pas longtems sans perdre l'autre. Il ne laissa pas que de remporter plusieurs grandes victoires dans cet état.

An-

MARCHE D'ANNIBAL DANS LES MARAIS DE CLUSIUM.

Annibal n'eut garde de s'engager dans ces marais sans les faire reconnoître & en sonder le fond. C'est sur cette connoissance qu'il forma le plan de son extreprise & le plan de sa marche, qui se fit sur plusieurs Colonnes. On ne pouvoit trop les multiplier dans ces sortes de païs. Sans cette précaution Annibal ne se fût jamais tiré de ce mauvais pas. La tête de son armée eût traversé sans doute; mais la queuë fût restée par le chemin, & se fût trouvée prise dans les eaux & les bouës comme à la gluë, sans qu'il lui eût été possible de marcher sur les traces des autres, ni de revenir sur ses pas. Je ne dirai pas sur combien de Colonnes cette armée marcha: car comme il étoit *bien informé que les lieux où il devoit passer, quoique marécageux, avoient un fond ferme & solide*, il lui étoit libre d'étendre sa marche sur un grand front. Je la mets sur huit Colonnes, quoique je sois persuadé qu'il marcha sur un plus grand nombre.

L'aîle droite de l'infanterie forma deux Colonnes: les Africains (2) eurent la tête, & furent suivis d'une partie des Gaulois (3). Les Espagnols (4) firent les deux de a gauche, suivis du reste des Gaulois (5).

Les bagages (6) entrérent dans le marais sur quatre autres Colonnes, & marchérent sur plusieurs files entre les interval'es de celles de l'infanterie & de la cavalerie (7), qui fit l'arriéregarde & la clôture de cette marche.

§. II.

Que la marche d'Annibal est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Que les fautes de Flaminius ne sont pas humaines. Qu'Annibal hazarda beaucoup dans cette entreprise. Que la nécessité dans l'exécution le sauve du blâme & du reproche de témérité. Que les Grecs & les Romains sont injustes dans ce qu'ils disent des Gaulois.

JE n'ai garde d'accuser Annibal d'être tombé dans aucune faute, pas même dans la moindre inadvertance, dans cette fameuse marche. Il agit au contraire selon sa rare prudence, & la connoissance parfaite qu'il avoit du païs & des lieux, & du génie du Général qui lui étoit opposé; en un mot il fit tout ce qui dépendoit de l'expérience la plus consommée dans une entreprise, qui eût semblé folle & imprudente à tout autre que cet excellent Chef de guerre. Car enfin c'étoit une nécessité qu'il prît ce chemin, & ce n'est que dans ces sortes de conjonctures que la témérité se tourne en vertu & en sagesse: elle porte alors son excuse, & fait l'admiration des Connoisseurs.

De deux maux, de deux entreprises très-difficiles & indispensables, entre lesquelles il n'y a pas à choisir, & qui semblent faire notre perte si l'on échouë, & notre salut si le succès répond à notre espérance, il n'y a pas à délibérer un instant; on doit prendre celle qui nous paroît la plus aisée dans l'exécution. Dans celle-ci le grand, le surprenant, le profond & l'habileté se trouvent également. Le Général de Carthage fait voir par son adresse & son courage que ces endroits impraticables dans l'opinion de tout le monde, ne le sont pas autant qu'ils nous le paroissent, & qu'il n'y a rien dont les grands génies, qui sçavent faire la différence du possible à l'insurmontable, ne viennent à bout. C'est ici où l'on peut dire que ce sublime de conduite, dont parle le P. Rapin, se trouve pleinement & dans toute son étenduë.

S'il y avoit un grand, un merveilleux ou un sublime de sottises, nous l'appliquerions au Général Romain dans toute sa conduite. C'est dommage que cet Auteur poli n'en ait pas parlé; & puisqu'il y a de célébres & d'illustres scélerats, il peut y avoir des bévûes de même genre, & ce sont celles qui aménent les événemens sinistres, & qui causent

causent quelquefois la subversion des Etats, ou qui les précipitent dans des maux & des pertes, dont on ne peut se tirer que par des remédes extrémes & des efforts, qui nous affoiblissent, & qui avancent souvent notre ruine, bien loin de la retarder: & cela arrive lorsque nous confions nos armées & toute la fortune de la nation à des Généraux incapables de les commander & de tenir tête contre un plus habile, qui va à son but sans s'en écarter, & sans que l'autre puisse rien connoître dans ses desseins. Le rôle le plus grand qu'on puisse jouër sur le théatre du monde, est sans doute celui d'un Général d'armée. Rien de plus difficile que de le bien faire. L'on ne reconnoît point de petites fautes dans ces personnages, elles sont toutes grandes & capitales. La premiére fraie le chemin à une seconde, & la seconde à une troisiéme, qui nous accable & nous fait tout perdre. Aller au-devant d'Annibal sur les marais de Clusium, & lui en empêcher la sortie, étoit un bon coup à faire: mais laisser échaper une si belle occasion, est une faute très-grossiére dans Flaminius. Celle-ci fraia le chemin à une seconde, & cette seconde à une troisiéme, qui mit le comble à la sottise, & le deshonora sans ressource. Tout est grand à la guerre, & les fautes & les belles actions; & quelque petites & peu importantes qu'elles soient, elles influent à de plus illustres, & les unes comme les autres portent leurs instructions avec elles. Il faut avouer que le Général Romain porta bien haut le nouveau sublime dont le Pére Rapin n'a pas fait mention, & Annibal celui dont il parle.

Polybe, qui a les yeux si ouverts, & qui ne laisse rien échaper des choses qui peuvent nous être de quelque instruction, ne s'attache qu'à quelques fautes du Consul, qui me paroissent moins importantes qu'un grand nombre d'autres plus considérables; mais comme les régles de l'Histoire ne permettent pas de réfléchir sur tout, il ne mérite aucun blâme. J'en serois digne si je les négligeois dans un Ouvrage, dont le principal est de les faire remarquer, pour l'instruction des gens de guerre.

Le poste d'Aretium étoit important, je l'avouë; mais il ne garantissoit pas la Tyrrhénie: garder un passage, & laisser l'autre ouvert, c'est inviter l'ennemi à laisser l'un & à prendre l'autre. Lorsqu'on veut garder un païs on doit *s'établir & s'affermir dans quelque poste qui soit comme un centre fixe*, dit Montécuculi, *& capable de soutenir tous les mouvemens qu'on fait ensuite, se rendre maître des grandes riviéres & des passages, former bien sa ligne de communication & de correspondance.* Flaminius se trouva-t-il dans ce centre fixe? Forma-t-il une ligne de communication & de correspondance? Non sans doute, puisqu'il ne pouvoit communiquer de son camp d'Aretium dans la Tyrrhénie sans un grand détour: le marais de Clusium le séparoit de cette Province, & lui en ôtoit toute communication. On pouvoit dire qu'il formoit l'arc lorsque l'ennemi faisoit la corde, & gagnoit par-là trois bonnes marches sur le Consul.

Si celui-ci se fût porté sur le Panaro, il étoit en état de disputer cette riviére, sans rien perdre des avantages qu'il laissoit derriére lui, au cas qu'il y eût été forcé.

Si Annibal se fût jetté dans les montagnes pour passer cette riviére vers sa source, alors les Romains se trouvoient dans leur avantage, & dans un païs favorable à leur infanterie, plus forte & supérieure à celle des Carthaginois, dont la cavalerie devenoit inutile dans les défilés & les gorges de ces montagnes, où il étoit aisé aux Romains de lui tendre des piéges, de retarder sa marche, de l'inquiéter dans ses vivres & dans ses fourrages, & de l'enfermer dans ces détroits, d'où il ne se fût peut-être jamais tiré.

Si l'imprudent Consul eût pris le parti que je viens de dire plutôt que l'autre, Annibal se fût vû dans la triste nécessité de faire la guerre au gré de son ennemi, le chemin de la Tyrrhénie lui étoit fermé; il n'avoit que celui d'Aretium, qui étoit le pire des deux,

deux, où il n'eût rien trouvé pour la subsistance de son armée, resserré de toutes parts, sans places & sans magasins. Les Romains n'avoient pas de meilleurs moiens pour finir la guerre, & réduire leurs ennemis à l'extrémité, & les obliger à abandonner leurs entreprises; ce qui les jettoit dans des embarras encore plus fâcheux.

Voilà, encore une fois, ce que Flaminius eût dû faire : c'est à quoi il ne pensa pas. Il vit Annibal passer plusieurs riviéres & le Panaro sans faire le moindre mouvement. Il lui vit traverser les montagnes des Apennins, une partie de la Tyrrhénie, & les marais de Clusium, sans rien pénétrer de son dessein, & sans y mettre le moindre obstacle. Il faut avouër qu'il ne s'est jamais vû de Général tomber dans des fautes semblables. Il faut que j'avouë aussi que s'il eût évité la derniére, on n'eût peut-être jamais parlé des précédentes, ou l'événement les eût excusées.

Jamais campagne n'a été plus féconde en bévûës que celle-ci. Il ne faut pas seulement en accuser les Généraux Romains; mais l'iniquité, si j'ose hazarder ce terme, tombe encore sur le Sénat, de qui les premiers recevoient les ordres.

Flaminius aiant manqué l'occasion d'attaquer & de défaire les Carthaginois dans les montagnes des Apennins, la fortune lui en présente une autre, où il auroit pû réparer une faute si grossiére, & remporter à coup sûr une victoire complette. Il eût dû, dès qu'il les vit engagés dans ces marais, décamper tout aussi-tôt de son camp d'Aretium, & marcher droit au débouché, se poster sur le bord, & les attendre là pour les combattre à la sortie. Je doute qu'Annibal eût pû se démêler d'une telle affaire. Déja sa cavalerie, lasse & recruë d'une marche si longue & si pénible, se trouvoit fort peu en état de combattre. Ajoutez qu'il falloit se ranger en bataille dans le marais, où il étoit très-difficile qu'elle pût se remuer au milieu des eaux & des bouës, pendant que le Consul se voioit dans un terrein ferme, & propre à toutes sortes de mouvemens.

L'infanterie Carthaginoise, accablée des peines & des fatigues qu'elle avoit éprouvées dans une marche si fâcheuse, sans prendre aucun repos, se trouvoit bien moins en état de combattre que la cavalerie. Le terrein ne lui étoit pas plus favorable. Je demande si des troupes qui ont souffert tant de miséres, oseront se présenter en bataille contre une armée fraîche & alaigre, bien postée, & qui combat avec toute sorte d'avantages? Je demande, encore un coup, si le Général Carthaginois étoit bien assûré que Flaminius poussât la sottise jusqu'à ce point, que de manquer une si belle occasion de finir tout d'un coup la guerre? Car enfin le Romain ne manquoit ni de courage ni de résolution, il en avoit donné assez de preuves dans la bataille de l'Adda. Je ne lui dispute pas ces deux qualités; mais je ne pense pas que personne lui accorde celles d'un Capitaine médiocre. Annibal voioit bien qu'il pouvoit prendre le parti que je viens de dire; qui peut en douter? Quand même il l'auroit pris, & que le Carthaginois eût manqué son coup, qu'il eût été battu, il n'eût pas moins été indigne des éloges des experts, puisque la nécessité le portoit à un dessein si étrange, & qui n'a guéres d'exemples. Il donna à la fortune, & la fortune a accoûtumé de favoriser les grands courages & les génies extraordinaires.

Je serois curieux de savoir si les spéculatifs de Rome s'apperçûrent des fautes du Consul à l'ouverture de cette campagne. Pourquoi ne les auroient-ils pas remarquées, puisquelles ne pouvoient être plus lourdes? J'en connois d'une espéce qui mortifient plus un Général d'armée que la perte d'une bataille : c'est lorsqu'il voit qu'on lui éclipse & qu'on lui dérobe une marche. En effet rien ne prête plus à la glose des malins & des railleurs.

J'ai dit qu'Annibal ne s'engagea dans cette avanture du marais que par nécessité. Il ne l'entreprit pourtant pas sans de grandes espérances de réussir & de la mettre à fin : ç'eût été mal raisonner que des les fonder uniquement sur l'ignorance du Consul. Il

étoit bien informé qu'il avoit des ordres précis du Sénat de ne rien hazarder qu'après la jonction de l'armée de son Collégue & celui-ci en étoit trop éloigné pour avoir le tems de le joindre. Le rusé Carthaginois, qui savoit toutes ces nouvelles, força sa marche dans ces marais autant qu'il lui fut possible, espérant que s'il pouvoit devancer de quelques jours le corps que commandoit Servilius du côté d'Ariminum, il engageroit son Collégue dans quelque combat desavantageux en lui tendant quelque piége, s'il ne pouvoit l'embarquer dans une affaire générale.

Notre Auteur entre en homme du métier dans le détail de cette marche, ce qui n'est pas fort ordinaire dans les Historiens de l'antiquité, & encore moins dans les nôtres. Ce n'est rien dire que de nous apprendre que l'armée marcha sur plusieurs Colonnes pour aller à l'ennemi, si les Lecteurs ne sont informés en même tems de la disposition & de l'ordre des Colonnes: encore n'est-ce pas assez à l'Historien qui veut instruire les esprits dans les matiéres qui sont de leur goût & de leur competence. Il doit encore nous mettre au fait des troupes qui ont eu la tête des Colonnes, comme celles qui ont été placées à la queuë, ce que Polybe n'a pas négligé. Ces choses sont plus importantes qu'on ne pense, car c'est par ces circonstances qu'on juge du mérite & de la valeur des troupes, & de la confiance qu'un Général prend aux unes plutôt qu'aux autres, & sur tout lorsqu'il s'agit d'un grand dessein. Le Pére Rapin (a) rejette ces sortes de descriptions ou détails comme inutiles & ennuieux, comme si l'Histoire n'étoit faite que pour instruire un certain ordre d'hommes, & que les autres fussent comptés pour rien. Ce savant Jésuite s'imagine que son goût & ses préceptes sont les seuls qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire, que tout doit rouler dans la sphére, & que les autres sont inhabitées.

Le devoir d'un Historien s'étend encore plus loin en matiére de marches d'armées. Il doit nous en expliquer non seulement les motifs, mais encore les raisons qui engagent un Général d'armée à marcher d'une maniére plutôt que d'une autre. Polybe n'a pas sçû les véritables motifs qui engagérent Annibal à faire marcher les Gaulois à la queuë des Carthaginois & des Espagnols, & la cavalerie derriére les premiers. Ses conjectures me paroissent fausses, & n'offrent aucun caractére de raison ni d'équité. Jamais le Carthaginois ne soupçonna les Gaulois d'infidélité, ni de lâcheté, ni d'envie de l'abandonner & de se retirer dans leur pais: il ne les crut pas non plus incapables de soutenir les fatigues de cette marche. Il ne les mit à la queuë que parce qu'il avoit l'ennemi en tête, & que ses vieilles troupes étoient mieux armées & plus expérimentées. Polybe fait paroître ici sa passion plutôt que son jugement préoccupé contre les Gaulois. Il cherche les moiens de dire quelque chose à leur desavantage, & c'est ici sans fondement. Sur ce point Tite-Live ne lui céde pas.

Les Grecs ne les aimoient guéres, & les Romains les haïssoient. Il ne faut pas s'étonner si leurs Historiens sont si sobres dans les éloges qu'ils leur donnent dans les guerres précédentes, & qu'ils se plaisent si fort à les rabaisser & à leur ôter la gloire qu'ils se sont acquise dans celle-ci, où ils ont eu la plus grande part. On ne sauroit la leur refuser sans injustice. C'est à leur valeur qu'Annibal est redevable de ses victoires. Les Historiens ne parlent que du courage & de l'expérience des vieilles troupes d'Annibal, & ne disent presque rien des Gaulois: ils les traitent même avec mépris. Cependant ceux-ci étoient ce qu'il y avoit de plus considérable dans l'armée Carthaginoise. Ils surpassoient les vieilles troupes en nombre à la bataille de la Trébie, & à celle de Cannes ils faisoient plus des deux tiers. N'est-ce pas une chose étrange & bien injuste, que d'enlever la gloire de tant de victoires aux Gaulois, de taire leurs belles actions, & de ne faire

(b) *Rapin, Reflex. sur l'Hist. tom. II.*

faire mention que des troupes Carthaginoiſes, qui formoient à peine dix mille hommes tant infanterie que cavalerie, ſur cinquante mille qui parurent ſur la ſcéne? Car à moins que de vouloir rendre ces vieilles troupes invulnérables, il ne ſe pouvoit qu'Annibal n'en eût perdu au moins un tiers depuis ſon entrée en Italie.

J'ai dit plus haut que ce grand Capitaine forma la tête de ſes Colonnes de ſa vieille infanterie, & les raiſons que j'apporte ſont conformes aux régles de la guere. Notre Auteur en ajoute une autre, pour ne pas perdre un moment de dire quelque choſe au deſavantage des Gaulois, comme je penſe l'avoir dit. Il faut la rapporter. „ Le „ corps de bataille étoit compoſé de Gaulois, dit-il, & la cavalerie faiſoit l'arriére- „ garde. Il en avoit donné la conduite à Magon, avec ordre de faire avancer de gré „ ou de force les Gaulois, en cas qu'ils fiſſent mine de ſe rebuter & de vouloir re- „ brouſſer chemin.

Eſt-ce que les Carthaginois marquérent plus d'inclination que les Gaulois à traverſer ces marais? Si ceux-ci euſſent manqué de bonne volonté, étoit-il bien au pouvoir de leur Général de les y contraindre? S'ils euſſent été ſi mous, ſi peu endurcis aux fatigues & aux grandes corvées, euſſent-ils fait paroître tant d'ardeur & tant de courage à ſuivre la fortune de ce grand Capitaine? S'il ſe fût apperçû des défauts que notre Auteur, Tite-Live & tant d'autres leur diſtribuent avec ſi peu de fondement, il les eût ménagés; de peur qu'en les expoſant à des travaux au-deſſus de leurs forces, ils ne l'abandonnaſſent & ne ſe tournaſſent contre lui en changeant de parti. Car ſi les Carthaginois & les Eſpagnols, accoûtumés à ſouffrir tout ce que la guerre a de plus pénible, étoient plus en état de ſupporter ce qu'il y avoit de moins ſupportable dans cette marche, leur Général eût mis les Gaulois à la tête de tout, pour leur ôter la moitié de la peine: car les premiers eurent bien moins à ſouffrir que ceux de la queuë, qui marchoient ſur les traces des autres dans ces bouës & ces ſables mouvans déja foulés, enfoncés & rompus par ceux qui les précédoient. Il eût été bien plus difficile aux Gaulois de ſe débander étant à la tête qu'au centre des Colonnes, puiſqu'ils avoient toute l'armée à dos. J'avouë qu'ils étoient moins faits aux travaux & aux fatigues que les vieilles bandes Carthaginoiſes. Y a-t-il lieu de s'en étonner? N'avoient-ils pas cela de commun avec les troupes nouvellement levées? Annibal ne craignit jamais qu'elles l'abandonnaſſent; mais il penſa toujours à les dreſſer à la guerre par l'exercice & par les ſouffrances.

Annibal, qui connoiſſoit parfaitement les Gaulois, n'eut pas de peine à les tourner à ſa fantaiſie. Il réforma, pour ainſi dire, la nature, & par ſon adreſſe & ſon habileté ſon armée, compoſée de nations ſi différentes, ſembloit n'être formée que d'une ſeule. On ne ſçauroit trop admirer la grandeur du génie & l'adreſſe de cet habile Guerrier dans l'art de diſcipliner ſes troupes. Il ſçut inſpirer à ces mêmes Gaulois, dont l'Auteur parle ſi deſavantageuſement, les mêmes vertus, la même conſtance, la même patience dans les travaux, & dans un ſi petit eſpace de tems, que cela paroît incroiable.

Il eſt ſurprenant que depuis un ſi grand nombre de ſiécles la même nation n'ait pas changé, & qu'elle ait conſervé le même eſprit, le même courage & les mêmes inclinations. Celui qui fait parler le Cardinal de Richelieu dans ſon Teſtament politique, que ce fameux Miniſtre n'a jamais fait, & qui contient certainement les principes de ſa politique; cet Auteur, dis-je, nous apprend que les François ſont capables de tout, qu'il n'y a qu'à leur faire obſerver une exacte diſcipline, & que les châtimens ſuivent de près la faute, on verra qu'il n'y a point de nation dans le monde plus propre pour la guerre. „ Quand on trouve des Chefs dignes de la commander, dit-il, on ne man- „ que pas de ſujets propres à obéir. C'eſt une choſe étrange que l'opinion, qui s'eſt

„ répanduë par tout le monde, que les François sont incapables de régles & de discipline, n'a autre fondement que l'incapacité des Chefs, qui ne sçavent pas choisir les „ moiens nécessaires aux fins qu'ils se proposent ". Vérité qui n'a pas besoin de Commentaire. „ Leur courage ", dit-il encore, „ les porte à chercher la guerre aux „ quatre coins du monde, puisqu'ils vivent comme les Espagnols, comme les Suédois dans leur païs ", (& j'ajoute comme les Turcs dans leurs armées;) „ ce qui „ montre bien que s'ils demeurent en leurs défauts naturels, c'est parce qu'on les „ souffre & qu'on ne sçait pas les en corriger ". Je le crois bien, ces sortes de gens sont fort rares.

§. III.

Des marches dans les marais. Précautions qu'on doit prendre dans ces sortes d'entreprises. Quelques exemples remarquables.

ON ne doit pas regarder cette marche d'Annibal dans les marais de Clusium, comme une de ces entreprises extraordinaires dépendantes du hazard & de la fortune, de ces entreprises qui nous portent plus à l'admiration qu'à l'imitation. Les desseins de cet homme vraiment extraordinaire, quoique grands & vastes, étoient réglés néanmoins par la prudence, & jamais indiscrets & téméraires. Ce qui fait l'indiscrétion & la témérité dans un Général d'armée, c'est lorsqu'il lui est libre de rejetter ou d'embrasser un projet très-difficile & très-dangereux, où il y a plus de gloire que de profit; mais lorsqu'il se voit également dans le péril, soit qu'il l'exécute ou qu'il l'abandonne, des deux partis il doit choisir celui qui lui paroît le plus honorable, le plus court pour aller au but qu'il se propose, & laisser l'autre qui lui semble moins profond & moins glorieux, s'il réussit, & plus honteux s'il échouë. Il y a infiniment plus de grandeur, plus de courage, de sûreté & de prudence d'entreprendre une marche très-fâcheuse, dont la fin peut produire une action décisive dans un terrain desavantageux, que de prendre un autre chemin plus aisé, à la vérité; mais qui nous expose à une infinité de combats & de chicanes, qui multiplient à mesure qu'on avance, & dont on ne sçauroit voir le bout qu'après avoir perdu une infinité de monde, & qu'on n'est plus en état de rien entreprendre. Annibal envisage toutes ces raisons dans les deux partis qu'il avoit à prendre, & choisit le meilleur. Lorsqu'on prend de bonnes mesures, qu'on est bien instruit des lieux & du païs, & qu'on est conduit par des Généraux courageux & éclairés, il n'y a rien dont on ne vienne à bout.

Les moiens dont l'habile Carthaginois se servit pour mettre à fin son avanture, sont les mêmes que je propose ici. Le secret & la diligence sont les deux poles des grandes entreprises. L'un & l'autre dépendent de nous. Les mesures, les devants ne sont pas moins en notre pouvoir.

On doit faire exactement reconnoître la marche, sonder le marais par des gens sages & entendus. On en trouve quand un Général s'applique à connoître les Officiers de son armée. Les gens des lieux sont ceux de qui on peut tirer le plus de lumiéres. Il faut se les attirer & les mettre dans nos intérêts, non par des vaines promesses, mais par des réalités. Il faut répandre l'argent à pleines mains, & leur promettre davantage après l'exécution. Si on manque sur ce point, on ne se fie plus à nous, & on ne sçauroit rien entreprendre où l'on puisse être assûré de réussir. L'avarice & le manque de parole nous font mépriser des troupes & de ceux que nous emploions. Les espions deviennent doubles, & les entreprises comme les espions.

Ceux qui sont chargés de sonder un marais d'une grande étenduë, doivent le faire

au long & au large & en différens endroits, pour chercher les routes pour la marche des troupes & des Colonnes, des équipages & de l'artillerie. S'il y a des passages difficiles & dangereux, on les marque avec des branches d'arbres, pour les éviter ou pour les combler avec des claies & des fascinages. S'il y a quelque ruisseau & des fossés, on comble ceux-ci, & on établit des ponts sur les autres.

A l'égard du fond, il importe de bien observer s'il est ferme, ou si ce n'est pas du sable mouvant, de la bouë, ou une terre spongieuse qui fond sous nos pieds, pour peu qu'elle soit foulée, s'il y a beaucoup d'eau à certains endroits où l'on ne puisse avoir pied: tout cela est aisé à reconnoître. Si l'on s'apperçoit après toutes ces épreuves que le marais est praticable, on réglera l'ordre de la marche selon l'étenduë du terrain sur lequel l'on veut marcher. Si le fond est ferme par tout, on marchera sur le plus grand nombre de Colonnes qu'il sera possible; observant d'avoir un bon nombre de travailleurs à la tête de chaque Colonne, & que les soldats portent chacun une fascine & les cavaliers deux, pour les faire passer de main & main & s'en servir au besoin.

On régle l'ordre & la distribution des troupes dans la marche, non selon la nature du païs où l'on l'est, mais selon celle où l'on aborde à la sortie du marais. Il me paroît que le meilleur & le plus sûr pour être préparé à tout événement, est de marcher, les Colonnes de cavalerie, d'infanterie & des équipages alternativement mêlées. Lorsqu'on marche sur ces principes, chaque arme se trouve soutenuë par l'autre, & l'on est en état de combattre tout en arrivant.

Si l'on craint que l'ennemi, informé de notre marche, ne vienne se camper sur le bord & à la sortie du marais, on doit détacher un corps de dragons & des compagnies de grenadiers avec des outils, de la poudre, des bales & des vivres. Ce corps marchera avec une extréme diligence, pour se saisir du terrain sur le bord & à la sortie du marais, dont il fortifiera la tête.

Les entreprises qui semblent les plus difficiles, & même impossibles, sont celles qui réüssissent ordinairement, parce qu'on ne peut s'imaginer qu'on ose les entreprendre. On ne s'en doute même pas, par la grandeur des obstacles. Je pourrois citer quelques exemples, dont l'Histoire ne manque pas. Il m'importe d'en donner quelqu'un. Car étant appliqués aux principes, ils ne laissent plus aucun doute à ceux qui cherchent à s'instruire autant par les raisonnemens que par les faits.

L'entreprise sur les Isles de Scounen & de Duveland en 1576. est célébre dans l'Histoire des guerres de Flandre. Strada, qui l'a décrite, eût mieux fait de s'en tenir à ce qui est essentiel à son Histoire, que de s'amuser à nous raconter des prodiges & des choses incroiables, que nous abandonnons aux esprits crédules qui se paient de ces machines poëtiques.

Les Espagnols s'étoient rendus maîtres d'une partie de la Hollande. Comme les Isles de Duveland & de Scounen les resserroient extrémement, ils songent à s'en rendre les maîtres. Il falloit traverser un bras de mer de quatre milles d'étenduë, capable de porter des vaisseaux dans la haute marée, mais qui ne laissoit qu'un marais dans la basse, qui pouvoit se gaier en certains endroits pour aller à l'Isle de Duveland. Ce chemin étoit presque impraticable, très-dangereux, & connu de peu de personnes. De cette Isle jusqu'à celle de Scounen, il y avoit un autre bras, mais moins large & moins facheux que le premier.

Les Généraux Espagnols n'omettent aucune de ces sages précautions qu'on peut regarder comme les gages assûrés des bons succès. Ils firent reconnoître tous les endroits de ces marais les plus praticables: on trouve un chemin qui ne laissoit pas que d'être difficile. C'étoit un sable mouvant, sur lequel il falloit passer à la course sans s'arrêter

un moment : pour peu qu'on s'en s'écartât, on couroit risque de se précipiter dans des abimes d'eau & de bouë.

Le Prince d'Orange ne fut pas longtems sans être informé du dessein des ennemis, il songe à le faire échouër & aide aux obstacles de la nature par ceux de l'art. Il fait avancer des petits bâtimens & des vaisseaux avec du canon aux endroits où l'eau étoit plus profonde, il en fait échouër d'autres avec des troupes dont il se sert comme de redoutes au milieu du marais ; enfin il n'oublie rien de tout ce qui pouvoit faire avorter une entreprise si extraordinaire, & qui selon toutes les apparences ne promettoit pas un succès fort heureux. Soit que les Espagnols méprisassent leurs ennemis, ou qu'ils ignorassent que les rebelles étoient avertis du dessein de cette entreprise, ils attendent la nuit & que la mer baisse, & se jettent déterminément à l'eau au nombre de quatre mille hommes commandés par des Officiers expérimentés & choisis sur toute l'armée.

A peine ont-ils fait la moitié du chemin, qu'ils se voient attaqués & harcellés par les barques au milieu des eaux, où ils sont jusqu'à la ceinture, & battus de tous côtés par les vaisseaux échoués sur la marche. La nécessité & le péril animoient leur courage, que les obstacles augmentoient bien loin de le diminuer. Quand les ennemis auroient été en plus grand nombre, il n'étoit pas en leur pouvoir de quitter partie & de faire retraite, l'affaire étoit trop engagée. Il falloit s'ouvrir un passage au milieu des ennemis, & il n'y avoit nul tems à perdre, de peur d'être surpris des eaux lorsque la mer monte ; & il falloit beaucoup moins de tems pour faire le coup que pour retourner sur ses pas. On pouvoit dire que le succès & leur salut n'étoient pas moins au bout de leurs armes que dans la légéreté de leurs pieds. Leur retraite étoit impossible, comme je l'ai dit, & inséparable de la mort. Aller en avant étoit leur seule ressource, comme c'étoit celle d'Annibal. On n'eut que faire de les exhorter à se hâter, un grand nombre périrent par les eaux, ou furent assommés par ceux qui étoient dans les bâtimens légers, qui les accrochoient par le moien des grapins attachés à de longues perches. Après avoir perdu une infinité de gens, ces troupes intrépides abordent l'Isle de Duveland, attaquent ceux qui défendoient les digues, les forcent & s'en rendent les maîtres.

Ces habiles Chefs ne s'arrêtérent pas là, malgré la perte de tant de braves gens. Ils attendent la basse mer, traversent le second marais, & marchent droit à l'Isle de Scounen, abordent les digues malgré la défense opiniâtre des ennemis, les attaquent & les forcent, & s'y établissent de telle sorte, qu'il n'y eut plus moien de les en chasser.

Les exemples sont un peu rares dans l'Histoire sur ces sortes d'entreprises. Peut-être le sont-ils moins que je me l'imagine : ma mémoire pourroit me tromper, & je n'ai pas tout lû, il s'en faut bien. Je n'ai pourtant pas oublié un fait de marais dans l'Histoire de Louis XIII. (a).

„ En 1622. M. de Soubize fut défait par l'armée de Louis XIII. ce Prince la „ commandoit. Le Comte de la Rochefoucault s'étoit avantageusement posté pour „ empêcher la retraite de Soubize, retranché dans les Isles du bas-Poitou. C'est un „ endroit de deux ou trois lieuës de païs marécageux au bord de la mer, où vous n'a- „ bordez que par les digues & les chaussées que les habitans ont eu soin d'élever, pour „ avoir du commerce & de la communication avec ceux qui sont plus haut dans la „ terre ferme.

„ Quand l'armée du Roi se fut avancée dans les Isles, les Officiers se trouvérent „ dans un grand embarras. On ne pouvoit aller à l'ennemi qu'en passant un gué fort „ dan-

(a) *Vass. Hist. de Louis XIII. liv.* XVIII. *pag.* 400.

„ dangereux. La marée ne s'en retiroit qu'à minuit, & il falloit prendre ce tems-là. „ C'étoit exposer la personne du Roi & l'Etat à de terribles inconveniens. Quelles „ embuscades ne devoit-on pas craindre durant la nuit, en un endroit dont Soubize „ connoissoit tous les avantages ? Et quand l'armée auroit passé le gué, des soldats „ mouillés & fatigués étoient-ils en état de soutenir le choc des ennemis, qui pou„ voient fondre sur eux ? En allant chercher un champ de bataille, enfermé de la mer „ & de marais profonds, l'armée du Roi s'exposoit au danger de n'avoir plus d'autre „ retraite, que le chemin qu'elle pouvoit s'ouvrir au travers des escadrons & des ba„ taillons des Réformés. Ces considérations effraiérent les plus déterminés. Rendons „ justice à ce Prince, il avoit de la bravoure & de l'intrépidité. Tout le monde en „ convient....... Dans l'occasion où ce jeune Prince de vingt ans paroît un Héros, „ Soubize se déconcerte mal à propos : il perd sa réputation, la peur le saisit dès qu'il „ apprit que le Roi passoit le gué, & que Sa Majesté s'avançoit en ordre de bataille. „ Avec une armée de huit mille hommes de pied & de huit cens chevaux, peu in„ férieure à celle de Louis; retranché dans un endroit dont il connoit les grands avan„ tages, & où son artillerie étoit avantageusement postée, ce Général ne songe plus „ qu'à sa retraite pendant la nuit. Une partie de son infanterie tâche de se sauver „ dans les marais : l'autre entre avec précipitation dans les barques venuës de la Ro„ chelle, & pense à se retirer par mer. Enfin Soubize s'enfuit au plus vîte avec sa „ cavalerie. Les basses marées & le défaut du vent n'aiant pas permis aux barques de „ gagner la mer, l'infanterie demeure à la discrétion de celle du Roi, qui en fit un „ grand carnage. On se saisit des barques, & ceux qui s'étoient enfuis dans les ma„ rais furent presque tous tués & noiés. Des huit mille hommes de pied, il n'en re„ vint pas quatre cens, & Soubize eut bien de la peine à gagner la Rochelle avec „ quarante ou cinquante cavaliers.

CHAPITRE XVII.

Caractére de Flaminius. Réflexions de Polybe sur l'étude qu'Annibal en fit. Bataille de Thrasyméne.

APrès être sorti de ce marais comme par miracle, le Général Carthaginois campa auprès pour donner quelque relâche à ses troupes, & parce que Flaminius avoit établi ses quartiers devant Aretium dans la Tyrrhénie. Là il s'informa curieusement de la disposition où étoient les Romains, & de la nature du païs qu'il avoit à traverser pour aller à eux. On lui dit que le païs étoit bon, & qu'il y avoit de quoi faire un riche butin ; & à l'égard de Flaminius, que c'étoit un homme à grands talens pour s'insinuer dans l'esprit de la populace, mais qui, sans en avoir aucun ni pour le gouvernement ni pour la guerre, se croioit très-habile dans l'un & dans l'autre. De là Annibal conclut que s'il pouvoit passer au-delà du camp de ce Consul, & faire le dégât dans la campagne sous ses yeux, celui-ci, soit de peur d'encou-

rir les railleries du soldat, soit par chagrin de voir le païs ravagé, ne manqueroit pas de sortir de ses retranchemens, d'accourir au secours, de le suivre par tout où il le conduiroit, de se hâter de battre l'ennemi (a) par lui-même, & avant que son Collégue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise : tous mouvemens dont il tireroit avantage pour attaquer le Consul.

On

(a) *De se hâter de battre l'ennemi par lui-même, & avant que son Collégue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise.*] Le malheur à quoi expose une bataille rangée est toujours douteux ; mais l'imprudence est très-certaine & très-visible, lorsqu'un Général ignorant ou peu habile s'embarque dans une affaire avec des forces disproportionnées à celles de son ennemi, quand même il y auroit équilibre à l'égard du nombre, sur tout s'il sent que l'homme qu'il a en tête est redoutable autant par l'audace & la valeur de ses troupes, que par son habileté & le souvenir des succès précédens. Si Flaminius, trop vain & trop plein de lui-meme, étoit assez insensé pour mépriser un tel ennemi, pouvoit-il l'être assez pour croire, après l'action du Tésin & la honte de la Trébie, qu'Annibal ne tiendroit pas un moment devant lui ? Il ne pouvoit pas ignorer que les événemens de la guerre sont incertains, quelques soins & quelques mesures que l'on prenne pour bien arranger ses piéces, & qu'on ne sauroit trop se précautionner & se fortifier pour s'assûrer la victoire. Sur ce principe, n'étoit-il pas plus sûr d'attendre l'armée de son Collégue, qui s'avançoit à grandes journées pour le secourir ? Après sa jonction, il pouvoit tenter l'avanture avec de très-grandes espérances du succès. Cette faute est une des plus grandes que puisse faire un Général d'armée : rarement un habile homme y tombe. Polybe dit que le Consul étoit un grand Orateur, mais malhabile Général & fort étourdi. On le voit assez par sa conduite, & l'on ne peut s'empêcher de dire que celle du Senat, qui faisoit un tel choix, n'étoit pas meilleure. Cet homme étoit-il bien en sa place ? Est-il bien possible qu'un Général tel que celui-là ne fasse pas une infinité de fautes capables de perdre les meilleures armées ? Il est rare que les Généraux malhabiles & présomptueux, car l'un ne va pas sans l'autre, ne se rendent pas ridicules. Les fautes sont sérieuses pour l'état ; mais elles font rire les particuliers, lorsqu'elles ne sont pas d'une nature à rendre le mal & les calamités irréparables. La présomption, la bonne opinion qu'on a de soi-même, & le mépris qu'on fait des autres, ne laissent aucunes bornes aux plaisanteries des malins & des railleurs. Flaminius se fit moquer de lui à la bataille de l'Adda, dont j'ai parlé dans le Volume précédent. Il hazarda peu contre un ennemi mal armé, & qui faisoit la guerre sans art & sans conduite : il remporta une grande victoire. Ici il en perd une, qui n'a guéres d'exemples, par son peu de prévoiance, par son ignorance & sa présomption. S'imaginoit-il que le succès de l'Adda, que les Officiers de son armée rabaissérent furieusement à Rome, & le bruit de son nom suffisoient pour battre Annibal, sans qu'il fût besoin du secours que lui amenoit son Collégue ? Ouï, il fut assez vain pour se l'imaginer. Il se hâte de vaincre par lui-même, de peur que son Collégue ne partage avec lui la gloire d'un si grand dessein : entrer dans Rome dans un même char, ç'eût été beaucoup la diminuer. Quelle honte que la sienne ! Mais voiez, je vous prie, ce que c'est que la présomption, & jusqu'où elle peut être portée. Notre Auteur nous en donnera des nouvelles. Les écoutera-t-on sérieusement ? Quoique ce Consul ne crût pas que son éloquence fût fort nécessaire, assûré comme il étoit de vaincre, il paroît qu'il harangua ses troupes. *Il avoit inspiré une si grande confiance à la multitude*, dit Polybe, *qu'il avoit moins de soldats que de gens qui le suivoient dans l'espérance du butin, & qui portoient des chaînes, des liens & autres utenciles pareilles.*

Que dut-on dire à Rome d'une si pitoiable conduite ? Car qui pourroit douter que Flaminius n'eût promis au Sénat de revenir victorieux, & de traîner dans son triomphe Annibal & tous ses soldats enchaînés ? Il arriva tout au contraire : les chaînes qu'il avoit préparées furent destinées pour les Romains eux-mêmes. Si cette disgrace fut arrivée dans les Gaules, elle eût trouvé place dans les chansons & les vaudevilles : mais on n'apprend pas que la guerre d'Annibal en ait produit aucune à Rome contre les sottises des Généraux. Cette ville étoit trop occupée alors de son malheur, & les infortunes de ses Citoiens étoient trop accablantes.

On se souviendra de la fameuse diversion d'Agathocles Roi de Syracuse. Les Carthaginois assiégeoient cette ville, où il s'étoit enfermé. Se voiant fort pressé & prêt à succomber, il prend une résolution digne d'un Guerrier brave & résolu. Il laisse dans la place ce qu'il falloit de troupes pour la défendre, & prenant le reste avec lui, il s'embarque, cingle droit en Afrique, y descend, brûle ses vaisseaux en vrai déterminé, qui met ses soldats dans la nécessité de vaincre : croiant tout perdu en Sicile, il s'avance jusqu'auprès de Carthage comme pour la morguer. Les Carthaginois éton-

On doit convenir que toutes ces réflexions étoient dignes d'un Général judicieux & expérimenté. C'est être ignorant & aveugle dans la science de commander les armées, que de penser qu'un Général ait quelque chose de plus important à faire, que de s'étudier à connoître (*a*) les inclinations & le caractére de son Antagoniste. Comme dans un combat singulier ou de rang contre rang, on ne peut se promettre la victoire, si l'on

Réflexion de Polybe sur l'étude qu'Annibal en fit.

étonnés d'une telle retorsion, lévent une puissante armée, qu'ils croient capable de l'engloutir, du moins Hannon leur promettoit de faire le coup. Moins imprudent & malhabile que Flaminius, mais tout aussi présomptueux par l'opinion de ses forces, il engage un combat général dans une pleine assûrance de remporter une victoire signalée. Il la perdit pourtant, & si pleinement & si honteusement, qu'il ne s'est jamais rien vû de semblable, ni de meurtre plus grand. Le prix des esclaves étoit tellement diminué à Carthage, qu'on les donnoit presque pour rien, sur l'assûrance que Hannon donna aux Carthaginois de leur en amener en abondance. C'est de quoi je ne doute point, puisqu'il s'étoit prémuni d'avance de vingt mille chaînes. Agathocles les trouva parmi le butin, & s'en servit fort utilement pour enchaîner les misérables restes d'une défaite si prodigieuse.

Pareille avanture arriva aux Rhodiens contre Cassius, un des assassins de César, dans une bataille sur mer. Ils avoient espéré si certainement de le vaincre, qu'ils avoient embarqué une infinité de chaînes pour attacher les Romains qu'ils prendroient. La bataille se donna, ils la perdirent, & ces liens & ces chaînes furent emploiés contre eux: l'homme du monde de la plus mauvaise humeur, un Héraclite pourroit-il s'empêcher de rire en lisant ces choses, & de se moquer des Carthaginois, des Rhodiens & de Flaminius?

(a) *Que de penser qu'un Général ait quelque chose de plus important à faire, que de s'étudier à connoître les inclinations & le caractére de son Antagoniste.*] Cette étude du génie & des inclinations du Général qui nous fait tête, est sans doute une des plus grandes qualités qu'on puisse desirer dans un Chef d'armée. Mais en trouve-t-on beaucoup qui soient doués d'un talent si rare? Cette partie des armes peut aisément être réduite en méthode dans un Traité particulier. Qui m'assûreroit que l'envie ne m'en prendra pas, se tromperoit fort. Y a-t-il quelqu'un de nos Auteurs dogmatiques, anciens & modernes, dans l'esprit duquel il soit jamais tombé que c'étoit là un sujet à traiter, & une partie importante de la science des armes? Voici Polybe qui la déterre, & qui nous dit qu'il n'y a rien à quoi un Général doive le plus s'appliquer, & nous donne Annibal pour un grand Maître dans cet art. Sans parler de deux ou trois Grecs, Fabius Maximus qui jouera un si beau rôle dans cet ouvrage, Scipion, César, Sertorius, M. de Turenne & Montécuculi, moins pénétrant & moins habile, mais le seul digne d'être opposé à un tel Antagoniste. Bel éloge pour ce Général de l'Empereur: car c'est être très-grand que d'être compté parmi les Généraux immédiatement après M. de Turenne. Comptez, je vous prie, combien *il y en a*? N'est-on pas surpris qu'il s'en trouve si peu? Aussi c'est le grand & le sublime d'un Guerrier. Je veux qu'Annibal ait emploié ce grand & ce sublime de l'art contre les Généraux Romains: mais certainement il n'a pas eu besoin de l'emploier tout pour les précipiter dans ses piéges. Il n'avoit garde de manquer son coup contre des Capitaines d'une conduite si pitoiable, sans précautions, sans prévoiance, & d'une présomption qui leur faisoit mépriser un ennemi digne des éloges de toute la terre en ce tems-là, comme il l'est encore aujourd'hui, sans qu'il ait été possible à ses ennemis & à ses envieux d'en ternir la gloire. Il ne suffit pas d'en publier du mal, il faut le prouver d'une maniére incontestable par ses actions & par l'autorité des Auteurs contemporains, pour demander d'être cru. Les Auteurs qui l'ont calomnié n'ont écrit que longtems après la seconde guerre Punique. Polybe les dément en tout, ce qui est bien indigne pour des Romains. Les Généraux que Rome opposa à ce Guerrier célébre „ étoient „ des hommes de courage, *dit Saint-Evremont*, „ qui eussent cru faire tort à leur République, „ s'ils n'avoient donné la bataille aussi-tôt que les „ ennemis se présentoient. Annibal se fit une „ étude particuliére d'en connoître le génie, & „ n'observoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce „ fut en irritant l'humeur fougueuse de Sempronius qu'il sçut l'attirer au combat, & gagner „ sur lui la bataille de la Trébie. La défaite de „ Thrasyméne est dûë à un artifice quasi tout pareil.

Cette conduite profonde d'Annibal à l'égard des Généraux Romains ne pouvoit être apperçûë d'aucun Historien Latin, ils étoient trop ignorans des choses de la guerre en ce tems-là pour la deviner. Il n'appartient qu'à des génies militaires & pénétrans de découvrir une chose si cachée. Polybe est peut-être le premier Auteur qui l'a publiée & connuë, & c'est de lui que Tite-Live & tant d'autres l'ont certainement prise. Je suis très-persuadé que si cette admirable conduite eût échapé à mon Auteur, tous les Historiens qui sont venus après

l'on ne parcourt des yeux tout son adversaire, pour découvrir quelle est la partie de son corps la moins couverte: de même il faut qu'un Général cherche attentivement dans celui qui lui est opposé, non quelle est la partie de son corps la moins défenduë, mais quel est dans son caractére le foible & le penchant par où l'on peut plus aisément le surprendre. Il est beaucoup de Généraux, qui mous, paresseux, sans mouve-

après lui n'en eussent jamais parlé, & peut-être que sans lui je ne l'eusse pas pénétrée moi-même.

On régle l'état de la guerre, on forme un projet de campagne autant par la connoissance du païs où l'on veut la porter, sur ses forces, sur celles de l'ennemi, sur l'expérience des deux côtés, que sur l'esprit & le génie du Général que l'on a en tête; & l'on a souvent plus d'espérance de réussir par cette connoissance que par toute autre. Polybe le démontre par la conduite d'Annibal, qui régle ses desseins sur ce qu'il connoît de foible dans chaque Consul. Saint-Evremont nous apprend sa façon d'agir contre Sempronius & Flaminius. Il n'entre point dans le détail de celle contre Fabius, si différente des deux autres. Le narré de Polybe nous le fait assez appercevoir. Les deux Antagonistes s'étudiérent & se connurent bientôt, ce qui rendit la guerre si difficile de part & d'autre. Annibal eût succombé malgré ses ruses, si les Romains eux-mêmes n'eussent contribué à leurs infortunes par leur mauvaise conduite & leurs jalousies réciproques, qui firent tout le mal, lorsque Fabius, qu'ils tirérent du commandement des armées, étoit en état de finir cette guerre.

Lorsqu'on a en tête un Général hardi, audacieux & entreprenant, que sa capacité se trouve des plus médiocres, & qu'on est obligé d'être perpétuellement sur ses gardes, qu'on craint toujours d'être attaqué, soit dans une marche, soit dans un campement, soit lorsqu'une partie de l'armée est engagée dans un fourrage, on doit moins redoubler de précaution que de hardiesse & d'audace à entreprendre sur lui, à ne laisser échaper aucune occasion de l'attaquer, à la faire naître même par des mouvemens faux & insidieux pour le chasser de ses postes, pour l'attaquer dans ses marches, dans ses fourrages, & même dans son camp, de nuit, de jour, & sur-tout lorsqu'on sçait qu'il fait un fourrage général: l'on feint souvent d'en faire pour engager un esprit hardi dans quelque fausse démarche.

Si l'on sçait qu'un Général se précautionne peu par l'opinion qu'il a de ses forces, les entreprises telles que celles dont je viens de parler sont toujours sûres, lorsqu'on se souvient que le secret & la diligence en sont l'ame.

On a quelquefois affaire à des hommes paresseux, qui aiment à dormir & long-tems, sans aucune vigilance, sans prévoiance, aimant sur tout la table & à boire, sinon jusqu'à perdre le jugement, du moins jusqu'à ne quitter partie que pour aller dormir. Un Général qui passe son tems de la sorte dans des repas, quand ce ne seroit que dans un souper, se met en très-grand danger de se faire battre & de se faire surprendre lorsqu'il y pense le moins, & que l'ennemi prend ce tems-là pour le venir attaquer. Contre ces sortes de Généraux, les Camisades sont les meilleures. Je m'étonne que M. le Prince Eugéne en Italie n'ait pas entrepris à ces heures-là contre M. de Vendôme, Grand Prieur de France.

Les Généraux trop circonspects, lents, sans esprit & sans ressources, quelque braves qu'ils soient, sont aussi aisés à surprendre que les endormis & les yvrognes. Ces gens-là, à cause de leur courage, voient les obstacles & les difficultés, & les saisissent sur le champ: il ne faut attendre d'eux nulle ressource, nul expédient. Ils voient ce que l'ennemi peut faire par ce qu'il a déja fait, mais ils ne voient rien de ce qu'ils devroient faire eux-mêmes. Toujours incertains & tremblans dans ce qui roule sur eux, & qu'il dépend d'eux de faire ou d'abandonner, tout leur paroissant suspect dans cet état d'incertitude, ils laissent passer les occasions qui peuvent les tirer d'embarras, & ne voient clair que lorsqu'il n'y a plus de reméde.

Contre les Généraux poltrons, il n'y a qu'à être braves & entreprenans, on peut espérer de les battre autant de fois qu'on les attaquera. Il y en a qui ont toutes les qualités qu'on peut desirer dans un grand Capitaine. Comme ils sentent qu'ils le sont en effet, & qu'ils sont redoutables à leurs ennemis, ils se négligent dans leurs campemens, ils s'y délassent, & sont peu sur leurs gardes. Ces sortes de Généraux ne montrent le flanc que par cet endroit. Il faut donc profiter de ce foible. Le Prince d'Orange le reconnut dans le Maréchal de Luxembourg, & ne manqua pas d'en profiter. Il le surprit dans son camp à la bataille de Saint Denis en Flandres en 1678. & son grand courage & la valeur de ses troupes le tirérent d'affaire. Le même Général le surprit encore dans son camp à Steinkerque en 1692. & si pleinement, que si une Colonne d'infanterie ne se fût égarée de sa marche, notre armée étoit perduë & taillée en piéces. Le Maréchal s'y comporta en grand Capitaine, & finit par la victoire.

Le

mouvement & ſans action, négligent non ſeulement les affaires de l'Etat, mais encore les leurs propres. Il en eſt d'autres tellement paſſionnés pour le vin, qu'ils ne peuvent ſe mettre au lit ſans en avoir pris avec excès. Quelques-uns ſe livrent à l'amour des femmes avec tant d'emportement, qu'ils n'ont pas honte de ſacrifier à cét infame plaiſir des villes entiéres, leurs intérêts, leur vie même. D'autres ſont lâches & poltrons, défaut deshonorant dans quelque homme que ce ſoit, mais le plus pernicieux de tous dans un Général. Des troupes, ſous un tel Chef, paſſent le tems ſans rien entreprendre, & l'on ne peut lui en confier le commandement ſans s'expoſer aux plus grands malheurs. La témérité, une confiance inconſidérée, une colére brutale, la vanité, l'orgueil, ſont encore des défauts qui donnent priſe à l'ennemi ſur un Général, & juſte ſujet à ſes amis de s'en défier. Il n'y a point de piéges, point d'embuſcades où il ne tombe, point de hameçons où il ne morde. Si l'on pouvoit toujours connoître les foibleſſes d'autrui, & qu'en attaquant ſes ennemis on prît leur Chef par l'endroit qui prête le plus à la ſurpriſe, en très-peu de tems on ſubjugueroit toute la terre. Otez d'un vaiſſeau le pilote qui le gouverne, bientôt le vaiſſeau & ſon équipage tomberont ſous la puiſſance des ennemis. Il en eſt de même d'une armée dont on ſurprend le Général par adreſſe & par artifice.

C'eſt ainſi qu'Annibal prenant adroitement Flaminius par ſon foible, l'attira dans ſes filets. A peine eut-il décampé d'autour de Feſules, & paſſé un peu au-delà du camp des Romains, qu'il ſe mit à faire le dégât. Le Conſul irrité, hors de lui-même, prit cette conduite du Carthaginois pour une inſulte & un outrage. Quand il vit enſuite la campagne ravagée, & la fumée annonçant de tout côté la ruine entiére de la contrée, ce triſte ſpectacle le toucha juſqu'à lui faire répandre des larmes. Alors ſon Conſeil de guerre eut beau lui dire qu'il ne devoit pas ſe preſſer d'aller aux ennemis, qu'il n'étoit pas à propos d'en venir ſi-tôt aux mains avec eux, qu'une cavalerie ſi nombreuſe méritoit toute ſon attention, qu'il feroit mieux d'attendre l'autre Conſul & de ſuſpendre ſon courroux, juſqu'à ce que les deux armées pûſſent combattre enſemble: non ſeulement il n'eût aucun égard à ces remontrances, il ne pouvoit même ſupporter ceux qui les lui faiſoient. *Que penſent & que diſent*

Le même Prince d'Orange ne connoiſſoit pas le Maréchal de Boufflers: il étoit très-brave & d'une expérience conſommée; mais ſi inquiet & ſi outré dans ſes précautions, que dans une demie campagne ſa cavalerie ſe trouvoit ruinée: la moitié étoit toujours à la guerre ou en détachement, & ſon infanterie n'étoit guéres plus épargnée: de ſorte qu'on étoit toujours en état de l'attaquer, & de n'avoir affaire qu'à une partie de ſon armée.

Mylord Marlborough avoit les mêmes défauts que M. le Maréchal Duc de Luxembourg, ſans être plus habile: il s'en falloit de quelque choſe qu'il en approchât. Eſt-ce pour nous avoir preſque toujours battus dans la derniére guerre de 1701? Cela ne prouve pas qu'il fût un grand Capitaine, & au niveau de Céſar, auquel les Anglois l'ont comparé ridiculement. Si M. le Duc de Vendôme ne ſe fût pas trouvé à la tête d'une armée intimidée par les défaites précédentes, & que ce Prince brave & audacieux eût renvoié à la Cour quelques Officiers Généraux de ſon armée, comme fit M. de Turenne, ce Céſar moderne eût perdu ſa réputation.

disent à présent nos Concitoiens, leur disoit-il, *en voiant les campagnes saccagées presque jusqu'aux portes de Rome, pendant que, derriére les ennemis, nous demeurons tranquilles dans notre camp :* & sur le champ il se met en marche, sans attendre l'occasion, sans reconnoître les lieux, emporté par un violent désir d'attaquer au plutôt l'ennemi, comme s'il eût eu des assûrances certaines de la victoire. Il avoit même inspiré une si grande confiance à la multitude, qu'il avoit moins de soldats que de gens qui le suivoient dans l'espérance du butin, & qui portoient des chaînes, des liens & autres ustenciles pareilles.

Bataille de Thrasyméne. Cependant Annibal avançoit toujours vers Rome par la Tyrrhénie, aiant Cortone & les montagnes voisines à sa gauche & le lac de Thrasyméne à sa droite. Pour enflammer de plus en plus la colére de Flaminius, en quelque endroit qu'il passât, il réduisoit tout en cendres. Quand il vit enfin que ce Consul approchoit, il reconnut les postes qui pourroient le plus lui convenir, & se tint prêt pour une bataille. Sur sa route il trouva un vallon fort uni, deux chaînes de montagnes le bordoient dans sa longueur : il étoit fermé au fond par une colline escarpée & de difficile accès, & à l'entrée étoit un lac entre lequel & le pied des montagnes il y avoit un défilé étroit qui conduisoit dans le vallon. Il fila par ce sentier, gagna la colline du fond, & s'y logea avec les Espagnols & les Africains. A droit derriére les hauteurs il plaça les Baleares & les autres gens de trait : la cavalerie & les Gaulois il les posta derriére les hauteurs de la gauche, & les étendit de maniére que les derniers touchoient au défilé par lequel on entroit dans le vallon. Il passa une nuit entiére à dresser ses embuscades, après quoi il attendit tranquillement qu'on vînt l'attaquer.

Le Consul marchoit derriére avec un empressement extréme de joindre l'ennemi. Le premier jour, comme il étoit arrivé tard, il campa auprès du lac, & le lendemain dès la pointe du jour, il fit entrer son avantgarde dans le vallon. Il s'étoit élevé ce matin-là un brouillard fort épais. Quand la plus grande partie des troupes Romaines fut entrée dans le vallon, & que l'avantgarde toucha presque au quartier d'Annibal, ce Général tout d'un coup donne le signal du combat, l'envoie à ceux qui étoient en embuscade, & fond en même tems de tous côtés sur les Romains. Flaminius & les Officiers subalternes, surpris d'une attaque si brusque & si imprévûe, ne sçavent où porter du secours. Envelopés d'un épais brouillard & pressés de front, par les derriéres & en flanc par l'ennemi qui tomboit d'en-haut sur eux & de plusieurs endroits, non seulement ils ne pouvoient se porter où leur présence étoit nécessaire, il ne leur étoit pas même possible d'être instruits de ce qui se passoit. La plûpart furent tués dans la marche même & avant qu'on eût le tems de les mettre en bataille, trahis pour ainsi dire par la stupidité de leur Chef. Pendant que l'on délibéroit encore sur ce qu'il y

avoit à faire, & lorsqu'on s'y attendoit le moins, on recevoit le coup de la mort. Dans cette confusion, Flaminius abattu, désespéré, fut environné par quelques Gaulois qui le firent expirer sous leurs coups. Près de quinze mille Romains laissérent la vie dans ce vallon, pour n'avoir pû ni agir ni se retirer. Car c'est chez eux une loi inviolable de ne fuir jamais, & de ne jamais quitter son rang. Il n'y en eut pas de plus à plaindre que ceux qui furent surpris dans le défilé. Poussés dans le lac, les uns voulant se sauver à la nage avec leurs armes furent suffoqués; les autres en plus grand nombre avancérent dans l'eau tant qu'ils pûrent, & s'y enfoncérent jusqu'au cou; mais quand la cavalerie y fut entrée, voiant leur perte inévitable, ils levoient les mains au-dessus du lac, demandoient qu'on leur sauvât la vie, & faisoient pour l'obtenir les priéres les plus humbles & les plus touchantes. Mais en vain. Les uns furent égorgés par les ennemis, & les autres s'exhortant mutuellement à ne pas survivre à une si honteuse défaite, se donnoient la mort à eux-mêmes. De toute l'armée il n'y eut qu'environ six mille hommes qui renversérent le corps qui les combattoit de front. Cette troupe eût été capable d'aider beaucoup à rétablir les affaires, mais elle ne pouvoit connoître en quel état elles étoient. Elle poussa toujours en avant, dans l'espérance de rencontrer quelque partie des Carthaginois, jusqu'à ce qu'enfin, sans s'en appercevoir, elle se trouva sur les hauteurs. De là, comme le brouillard étoit tombé, voiant leur armée taillée en piéces & l'ennemi maître de la campagne, elle prit le parti, qui seul lui restoit à prendre, de se retirer serrée & en bon ordre à certaine bourgade de la Tyrrhénie. Maharbal eut ordre de les poursuivre, & de prendre avec lui les Espagnols & les gens de trait. Il se mit à leurs trousses, les assiégea & les réduisit à une si grande extrémité, qu'ils mirent bas les armes & se rendirent, sans autre condition, sinon qu'ils auroient la vie sauve. (*a*) Ainsi finit le combat qui se donna dans la Tyrrhénie entre les Romains & les Carthaginois.

(a) *Ainsi finit le combat qui se donna dans la Tyrrhénie, entre les Romains & les Carthaginois.*] Machiavel n'est pas si bien fourni d'événemens mémorables dans son Histoire de Florence, que l'est Polybe dans la sienne. Les batailles & les combats que le Florentin rapporte, sont quelque chose de si burlesque, que je ne sçai comment il peut conserver son sérieux & sa gravité, lorsqu'il traite ces sortes de sujets, il s'en tire du mieux qu'il peut, non pas sans lâcher de tems en tems quelques réflexions sur la lâcheté & l'ignorance des Généraux de ce tems-là. Il entre dans un détail assez succint d'une bataille qui fut donnée entre l'armée du Pape, commandée par Saint-Severin, & celle des Florentins; ceux-ci attaquérent celle de l'Eglise Romaine qui s'étoit campée dans le détroit de Thrasyméne, apparemment sur le chemin & sur le bord du lac où Flaminius avoit été défait. Si on me demandoit l'année, je serois fort embarrassé, tant l'Auteur Italien est exact: je crois qu'elle se donna en 1467.

Les Florentins avoient demandé aux Vénitiens un Général expérimenté, & capable de commander une nombreuse armée, qu'ils avoient levée pour résister contre celle du Pape. On peut bien juger qu'il falloit un Chef d'une expérience consommée & d'une grande valeur, pour tenir tête contre des troupes si redoutables. Les Vénitiens lui envoiérent le Comte Charles, mais le Comte *mourut au milieu des plus grandes espérances de victoire*, dit l'Auteur (*a*), *sa mort eût pourtant accommodé* les affaires des Florentins, si l'on eût sçû profi-

(a) *Mach. Hist. de Flor. L. VIII.*

profiter de la victoire dont cette mort fut l'occasion: Car quand on en eût des nouvelles dans l'armée du Pape, qui étoit déja toute assemblée à Perouse, elle conçût tout aussi-tôt l'espérance de pouvoir défaire entiérement les Florentins. Etant donc sortie en campagne, elle campa sur le lac qui n'étoit qu'à trois milles de ses ennemis. D'autre côté Jacques Guichardin, Commissaire de l'armée consultant avec Robert de Rimini, qui depuis la mort du Comte Charles étoit le Chef le plus considérable, ils reconnurent bien ce qui rendoit les ennemis si fiers, & ils résolurent de les attendre: de sorte qu'étant venus aux mains auprès du lac (*a*) où Annibal remporta autrefois cette fameuse victoire sur les Romains, les troupes de l'Eglise Romaine *furent aussi battuës*. Belle comparaison en vérité.

La joie de cette victoire ne fut pas de longue durée à Florence, la peur du Saint Pére cessa bien vite, & chacun des partis reconnut que tout est incertain à la guerre, & que ceux qui triomphent aujourd'hui peuvent être renversés demain. Les victorieux aiant pillé le païs des Siennois, & fait un butin considerable, cela fit naître des différens entre les Marquis de Ferrare, & de Mantouë pour le partage du butin: cela fut poussé extrémement, de sorte que le Marquis de Ferrare se retira avec ses troupes; malgré le départ des Ferrarois les Florentins étoient encore supérieurs à leurs ennemis, & campés dans un poste très-avantageux. Le Duc de Calabre informé qu'il n'y avoit pas beaucoup d'union dans cette armée, prit la résolution de l'aller attaquer, & l'exécution la suivit. Les Florentins avertis qu'on marche à eux, *sans attendre la vûë de l'ennemi*, dit l'Auteur, *la seule odeur de la poudre leur fit prendre la fuite, & abandonner leurs munitions, leurs chariots, & leur artillerie; tant les armées de ce téms-là étoient remplies de lâcheté & de désordre; car qu'un cheval tournât*, notez ceci, *par hazard la tête ou la croupe, cela décidoit du gain ou de la perte d'une bataille.*

(a) *Aujourd'hui Lago di Perugia.*

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Thrasyméne.

§. I.

Ruse d'Annibal dans cette grande action.

VOici la plus fameuse embuscade d'armée dont on ait peut-être jamais ouï parler. Nous en connoissons grand nombre dans les Historiens anciens & modernes; mais je doute qu'il y en ait une qui puisse être mise en paralléle avec celle-ci. Un homme qui entreprendroit de disculper le Général Romain de cette foule de sottises, où il tombe à chaque pas qu'il fait jusqu'à celle de Thrasyméne, qui y met le comble, n'auroit pas peu à faire. Elles sont en effet si lourdes & si grossiéres, que cela n'est pas concevable; mais ce qui doit sembler bien surprenant, c'est de voir les Généraux Romains se succéder les uns aux autres par des bévûës toutes semblables, comme s'il se fût passé des siécles entiers d'une bataille à l'autre. Annibal se sert toujours des mêmes stratagémes, & les Romains y paroissent toujours plus nouveaux. Sempronius ne se fit battre sur la Trébie que par sa présomption, son impatience & sa hardiesse inconsidérée, & pour avoir négligé de reconnoître les endroits couverts aux environs du champ de bataille, où l'ennemi avoit caché un bon nombre de troupes qui tomba sur ses derriéres, & décida de la victoire encore douteuse & chancellante.

Flaminius, qui lui succéda, paroît avec les mêmes défauts. Il tombe imprudemment dans une embuscade générale, où son armée fut taillée en piéces, où il périt misérablement, & où il nous fait voir par sa défaite tout-à-fait honteuse, & contre l'opinion de Polybe, qu'Annibal ne fut pas toujours redevable de ses victoires à la valeur & au grand nombre de sa cavalerie; mais à son adresse & à son habileté. En effet il ne vain-

quit pas ici par sa cavalerie, qui ne fut presque d'aucun usage; mais par son infanterie, quoique fort inférieure à celle des Romains. Ceux-ci n'avoient donc pas raison d'attribuer leurs disgraces à l'une plutôt qu'à l'autre. De bonne foi n'est-ce pas une chose bien ridicule que de s'imaginer de couvrir la honte d'une défaite sur l'inégalité d'une arme sur l'autre? Si les Carthaginois se sont trouvés plus forts en cavalerie, les Romains ne les surpassérent-ils pas toujours en infanterie? Un Général qui mettroit de front de semblables argumens pour se disculper d'une défaite honteuse, se justifieroit pitoiablement. Les Experts y trouveroient différentes preuves de son ignorance: car lorsque deux armées sont égales en nombre, & que la différence n'est que dans l'inégalité d'une arme sur l'autre, le bon sens & les régles de la guerre ne nous apprennent-elles pas de soutenir le foible par ce que l'on a de plus fort? Avouons-le franchement, les Romains n'ont été battus avec tant de honte que par la mauvaise conduite & la malhabileté de leurs Généraux.

Je ne vois rien de plus sot ni de moins excusable qu'un Officier qui tombe dans une embuscade, ni rien de plus honteux & de plus blâmable qu'un Général qui s'y engage avec toute son armée, parce qu'il dépend de nous d'éviter un piége si commun & si grossier. La nature des lieux où nous combattons, où nous campons, où nous marchons, nous offre naturellement les mesures & les remédes qu'on doit prendre pour l'éviter, & ces précautions naissent de la chose même, & par-là elles sont à portée de l'intelligence la plus bornée & des esprits les plus médiocres.

Le sujet de ces Observations roulera uniquement sur les embuscades d'armées, & sur celles où l'on tombe de sang froid & sans réflexion. Telle est celle de Thrasyméne, où Flaminius se précipita. L'imprudence & la marche étourdie de ce Général, est à peine concevable dans un homme qui s'étoit acquis une grande réputation dans la guerre contre les Insubriens, dont il avoit triomphé.

Annibal n'ignoroit pas que le Consul avoit des ordres précis du Sénat de ne rien hazarder avant la jonction des troupes de son Collégue, qui étoient en marche. Le Carthaginois craignoit de se trouver engagé entre deux armées dans un païs tout ennemi, environné de places fortes, sans qu'il eût sçû de quel côté se tourner pour ses vivres & ses fourrages. Il ne se fût pas moins trouvé embarrassé, si ces deux armées, réunies en une seule, l'eussent attaqué: la partie se fût sans doute trouvée trop inégale pour lui donner quelque espérance de vaincre, particuliérement dans un tems où les Romains, bien loin de se trouver abattus par les défaites précédentes, paroissent plus redoutables & mettent deux armées en campagne: car la journée de la Trébie ne fut pas si complette, qu'on puisse la mettre au nombre de celles qui laissent nos forces & nos espérances sur le champ de bataille. Rome nous fait voir sa puissance dans la grandeur de ses pertes & l'extrémité de ses affaires. On diroit que les soldats qui ont péri, & qui ont couvert de leurs cadavres les plaines du Tésin & de la Trébie dans les deux campagnes précédentes, renaissent dans la troisiéme. Annibal, qui croit n'avoir affaire qu'aux restes de l'armée de Sempronius, voit avec étonnement qu'il en a deux à combattre, toutes les deux supérieures à la sienne. Jamais Général d'armée ne s'est trouvé dans un tel labyrinthe de difficultés, & jamais homme ne s'en est mieux & plus habilement tiré.

Il étoit averti que Servilius marchoit au secours de son Collégue avec de si puissantes forces, qu'il fit prendre les devants à un détachement de quatre mille chevaux choisis de sa cavalerie, pendant qu'il tiroit droit à Aretium, sur l'avis qu'il eut qu'Annibal marchoit à Flaminius pour le combattre: ce qui fit juger au Général Carthaginois qu'il se trouveroit plus foible en cavalerie, comme il l'étoit infiniment en infanterie.

Sur ces considérations, il ne voit d'autre expédient pour se tirer de ce mauvais pas que d'user d'adresse pour combattre séparément les deux Consuls, & d'attaquer Flaminius avant l'arrivée de son Collégue. Il falloit user de beaucoup de souplesse pour engager le premier dans quelque fausse démarche, par des mouvemens faits à propos. Il espéroit d'autant plus de réussir, qu'il avoit affaire à un homme dont il connoissoit parfaitement l'esprit & le caractére, qui faisoit la guerre sans jugement, sans réflexions, sans art & sans conduite, & dont l'impatience & l'humeur violente & impétueuse étoient aisées à irriter & à pousser à bout, pour peu qu'on aidât à ces passions qui dominoient si fort en lui.

Il ne vit pas d'autre moien que celui de marcher du côté de son camp d'Aretium, où il remplit le païs de toutes les horreurs de la guerre. Après que cet orage fut passé, le rusé Carthaginois, toujours habile à couvrir ses desseins, fait mille mouvemens opposés les uns aux autres, qui tendoient tous à donner le change à son ennemi; & après l'avoir réduit à ne sçavoir que penser ni comprendre dans toutes ces manœuvres, que les plus habiles auroient eu de la peine à démêler, il tourne tout à coup du côté de Cortone, comme s'il eût eu dessein de marcher vers Rome, dont il prend le chemin. Le Consul, qui se l'imagine, & qui remarque au loin la fumée des embrasemens, voit sa patience épuisée. Il oublie les ordres du Sénat, & l'armée qui marche à son secours. Il ne peut regarder fixement les incendies, la désolation & la ruine des peuples: démarche imprudente d'Annibal, qui se les aliéne, les éloigne de son parti & les détache de ses intérêts, qu'ils eussent pû prendre, s'il se fût gouverné avec plus de modération & moins de cruauté. Flaminius, qui ne voit pas que cette conduite d'Annibal étoit contre la bonne politique, se détermine, malgré les conseils des gens sages, de quitter son poste, de marcher droit aux ennemis, & de les combattre. Les réflexions que notre Auteur fait là-dessus sont très-judicieuses.

Dans les affaires difficiles & délicates, où il s'agit de la gloire & du salut de tous, un Général qui est capable de réfléchir sur lui-même, peut juger s'il ne se trompe pas dans l'opinion qu'il s'est formée de sa capacité & de son mérite pour la guerre, & de la confiance qu'on a en lui, par les conseils qu'il reçoit de ses amis, qui ne flattent point dans les affaires importantes. Tout ce qu'il y avoit de gens éclairés s'opposent à son sentiment, & il se voit lui seul dans le sien. Ceux qui ont une grande expérience de la guerre, remarquent que les esprits vains, qui n'ont que la force & le courage, manquent ordinairement de prudence, & sont indociles & présomptueux: défauts d'autant plus dangereux, que la présomption engage à des desseins téméraires ou précipités, & l'indocilité empêche de les abandonner.

Il eût été aisé au Général Romain, pour peu qu'il eût réfléchi sur la situation de son ennemi, & sur ses allûres, de découvrir quel pouvoit être son véritable dessein. N'étoit-ce pas le sentiment des Officiers de son armée d'attendre Servilius? Se peut-il qu'il clochât si lourdement sans connoissance de cause? Avoit-il le sens rassis d'oser combattre un ennemi redoutable avec la moitié de ses forces, lorsqu'il lui est libre d'attendre quelques jours & de le combattre avec le tout? Il se confioit trop en ses forces, & encore plus en lui-même. Peut-être craignoit-il que son inaction ne refroidît le courage & la bonne volonté de ses soldats, & la confiance qu'ils avoient en lui, qui n'étoit qu'artificielle. En effet il trouva le secret par ses harangues, plus propres à éblouir les simples que les gens raisonnables, de leur inspirer un tel mépris de l'ennemi, qu'ils ne songeoient qu'à le joindre, le battre, le lier & le mener vendre à Rome, comme si c'étoit une affaire faite.

Notre

M. Pool Sculp.

BATAILLE DE TRASYMENE.

Notre Auteur nous fait une peinture assez burlesque des goujats & des soldats mêmes de l'armée Romaine, qui s'étoient munis de chaînes pour attacher leurs prisonniers; mais les gens sensés jugérent bien par la conduite du Général qu'elles étoient forgées pour eux.

La résolution prise & toutes les mesures négligées pour l'exécution d'un si grand projet, l'armée Romaine décampe & tire en diligence du côté du lac de Thrasyméne pour gagner Cortone. Annibal averti que Flaminius s'approche des défilés de Thrasyméne, revire & revient sur ses pas. Il arrive à l'entrée de la nuit, occupe toutes les hauteurs qui regnoient le long du chemin & du lac, & cache ses troupes dans tous les endroits couverts qui peuvent les dérober à la vûë de l'ennemi.

Il posta sur la gauche des hauteurs qui bordent les bords du lac l'infanterie Espagnole & l'Africaine (2) : les Baleares & l'armure légére (3) descendoient jusqu'à la cavalerie (4), qui étoit placée derriére & à la gauche des mêmes montagnes, & placée ainsi que l'infanterie selon que la nature du terrein le permettoit, & selon qu'il pouvoit être propre à chaque arme aux endroits où elles devoient attaquer. Toute cette armée, ainsi rangée & embusquée, occupoit toutes les hauteurs depuis la sortie du défilé (5) jusques vers l'entrée (6). Toutes choses disposées de cette maniére Annibal attend l'ennemi clos & couvert ; ne doutant point de l'enfermer & de l'enclore, s'il étoit assez imprudent pour s'engager dans ces détroits-là sans les avoir fait auparavant reconnoître. Il se doute qu'il n'en feroit rien, tant il le croioit malhabile, & il lui fit voir qu'il ne se trompoit pas dans son opinion, & qu'en matiére de piéges les Généraux étourdis & présomptueux ne manquent jamais d'y donner.

Flaminius s'enfourne dans ce mauvais pas, comptant de joindre bientôt l'ennemi, & de tomber dans sa marche. Son armée filoit sur une seule Colonne. Il y paroît assez par le commencement & les suites du combat, aiant les montagnes à sa gauche & le lac à sa droite, dans un païs fort resserré pour une armée ; mais comme c'étoit le grand chemin pour aller à Rome, il devoit tout au moins être aussi large qu'il l'est aujourd'hui, & par conséquent une cohorte pouvoit y marcher de front. C'étoit là le seul passage qui menoit à l'ennemi, dont le Consul croioit être encore loin.

Les Romains se trouvoient en pleine marche & entiérement engagés dans le défilé, & la tête de la Colonne au moment d'arriver au débouché, lorsqu'on s'apperçoit que les ennemis paroissent sur les hauteurs & sur tout le front de la marche. Une chose si extraordinaire & si imprévûë étonne les plus intrépides. On les voit sortir en foule de tous ces endroits couverts, remplir toutes les hauteurs de leur nombre, & s'y former en bataille. On voioit tout cela d'enbas avec une surprise extréme. A peine les Romains ont-ils le tems de se reconnoître, que les Carthaginois fondent du haut de ces hauteurs, & se jettent sur ces troupes surprises & consternées d'un accident si extraordinaire. L'entrée & la sortie du détroit se trouvent en même tems occupées, de sorte que les Romains se voient enfermés de toutes parts. Plusieurs corps embusqués en des endroits plus éloignés arrivant successivement, en peu de tems on vit cette armée attaquée, non dans l'ordre où elle auroit dû être pour le combat, mais dans celui de marche, & par conséquent elle dut combattre avec un extréme desavantage.

Une attaque si soudaine & si imprévûë étonne & déconcerte le Consul. Il n'y a qu'un pas de là à la peur & à l'épouvante, qui n'appliquent jamais des remédes à propos, ou qui n'en offrent aucun aux Capitaines imprudens. L'une & l'autre parurent ici dans toute leur étenduë. Flaminius, comme un homme frapé de la foudre, ne sait plus quel conseil prendre, & ne songe à rien moins qu'à donner ses ordres, & à chercher des remédes à un si grand mal qu'il n'a sçû prévoir : tant est véritable ce qu'on

dit d'un Chef brave, mais sans expérience & incapable de ressources, qu'il lui est plus facile de voir les choses que d'y remédier. Les Officiers Généraux firent voir dans cette occasion, que s'ils étoient capables de donner de bons conseils, ils ne l'étoient guéres dans ce qui dépendoit du devoir de leur charge; & lorsqu'ils font tout le contraire, ils sont infiniment plus coupables que leur Général. La tête du Consul, comme celle des autres, tergiversa d'une étrange maniére, qu'on les eût pris pour des enchantés. Ils ne firent rien de ce qu'ils pouvoient faire pour se tirer d'un si mauvais pas. Il leur étoit cependant facile de le faire. Le coup manqué, ils tombérent dans le dernier découragement. Les soldats, qui s'en apperçoivent, & qui ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux, à cause du brouillard, sont percés & rompus en divers endroits, pris en flanc & en queuë, & taillés en piéces.

Tite-Live, qui ne veut pas qu'il paroisse qu'il copie Polybe dans les faits qu'il rapporte, s'en détache quelquefois pour nous débiter des sornettes & des contes de vieilles; & lorsqu'il trouve à les placer, il les saisit avidement. Il croit tout ce qu'il trouve, & ce qu'une tradition mal examinée & populaire avoit lié aux événemens de l'Histoire Romaine. Peut-être invente-t-il tout cela pour donner du lustre & du merveilleux à son Histoire, qui n'en a cependant aucun besoin, puisque sa belle maniére d'écrire & la noblesse de son stile le dispensoient d'y inserer les circonstances fabuleuses & puériles qui déparent beaucoup son Ouvrage, sans rien ôter des charmes de son éloquence.

Le combat de l'Insubrien contre Flaminius, m'a tout l'air d'une avanture de roman ou de Poëme épique, où il n'est pas autrement besoin de bon sens & d'esprit inventif pour débiter pareilles sottises. Si on y prend bien garde, on verra que je ne me trompe pas, & que l'auteur Latin n'en est pas trop chiche dans son Histoire. L'Insubrien, dont Tite-Live nous a conservé le nom, & qu'il appelle Ducarius, reconnoît le Consul dans le combat, & le fait remarquer à quelques-uns de ses camarades. *Souvenez-vous, leur dit-il, que c'est là cet homme qui a défait nos légions, porté dans notre païs tous les maux de la guerre, & ruiné notre ville & nos plus fertiles campagnes. Il faut que je l'immole aux manes de nos Citoiens qui ont péri si cruellement.* Après cette harangue, qui tient un peu de celles qu'Homére fait faire à ces Héros avant le combat, il entre en Roland dans le plus épais d'une cohorte de triaires. Il joint le Général Romain, un de ses gens le couvre de son corps. L'Insubrien furieux tuë celui-ci, & s'élance sur le Consul, qu'il perce d'un coup de lance sans que ce Général remuë non plus pour se défendre que pourroit faire une statuë. Le Gaulois, ensuite de cette action, met pied à terre pour le dépouiller. Les triaires le couvrent de leurs boucliers. Là-dessus le Gaulois remonte à cheval, glorieux d'un si bon coup, & se retire aussi tranquillement & avec aussi peu de danger de sa personne, que s'il fût entré au milieu d'une troupe de léthargiques. Quelle extravagance! Un Auteur qui est sans cesse à la quête du merveilleux, doit du moins le chercher dans le vraisemblable. C'est ainsi qu'Homére & Virgile font discourir leurs Héros, sans que les ennemis qui les écoutent, & qui sont prêts à s'égorger, s'impatientent le moins du monde. Un Historien qui veut briller par quelques faux faits, doit les habiller avec tous les atours d'une éloquence sensée, & masquer le mensonge avec tant d'art qu'on ne puisse pas même soupçonner qu'il ait dessein de nous en imposer. Ces sortes d'épisodes, quelque élégantes qu'elles pûssent être, seroient sifflées en ce tems-ci, & feroient passer l'Historien pour un faiseur de roman; au lieu qu'on admire tout cela dans Tite-Live.

§. II. Que

§. II.

Que les fautes de Flaminius sont énormes. Qu'il y a certains piéges, où les Généraux tombent, qui les deshonorent, & dont on ne sauroit parler sérieusement dans les compagnies, Conjectures de l'Auteur sur l'ordre de marche de l'armée Romaine. Que le Consul étoit en état de se bien défendre & de réparer sa mauvaise conduite, s'il eût été aussi promt à remédier à un grand mal, qu'il parut l'être à s'y précipiter.

IL faut que, pour l'instruction de mon Lecteur, je rapporte ici les fautes du Consul Romain. Je ne le blâme pas absolument d'avoir voulu mettre les affaires au hazard avant l'arrivée du secours. Il voioit une grande volonté dans ses soldats, & un violent désir de combattre, augmenté par tout ce qu'ils voioient de cruel, d'affreux & de funeste dans la maniére dont Annibal se comportoit dans cette guerre. Rien n'est plus capable d'exciter notre courage & de nous porter à la vengeance que les incendies, qui sont suivis du massacre des peuples; mais il faut aussi que la prudence, les mesures & les précautions soient la régle de nos desseins; & lorsqu'on a fait ce qui dépend de ces trois choses, & qu'on est battu, on plaint notre infortune. Quand la victoire se refuse à la vertu prudente & courageuse, on nous croit seulement malheureux, & dans ce cas le vaincu n'est guéres moins louable que le victorieux.

On voit tout le contraire de ces qualités dans Flaminius. Hors la bonne volonté de ses troupes, sa conduite est pitoiable à tous égards. Son manque de prévoiance, son opiniâtreté à soutenir un mauvais sentiment, le mauvais ordre de sa marche, sont quelque chose de surprenant. Il y a certaines conduites à la guerre, certains principes, qui sont de la compétance de tout le monde, & dont le sens commun est l'unique régle. Les mesures, les précautions se présentent naturellement. Qu'un homme entre dans un ~~bois, ou~~ plusieurs ensemble, qu'ils se trouvent dans un passage dangereux, où l'on craint les voleurs ou les bêtes feroces, ils pensent à ce qu'ils vont faire avant que d'y entrer; ils se précautionnent, marchent unis & serrés pour n'être pas surpris. Les bêtes en usent de même pour se garantir de celles qui leur sont ennemies, & marchent en troupes pour se défendre de leurs ruses, quelquefois plus fines & plus profondes, si j'ose avancer ce terme, que celles dont les hommes se servent les uns contre les autres; ce qui doit faire voir qu'un Général qui se laisse surprendre avec toute son armée dans un piége aussi grossier que celui où le Consul tomba, mérite d'être moqué de tout le monde. Un grand corps de troupes ou une armée entiére est aisée à découvrir, hors les embuscades, qui ne peuvent s'excuser lorsqu'on y donne. Il y a une infinité de piéges que l'on couvre avec tant d'art, que les plus habiles les éventent mal aisément: ceux-ci ont quelque apparence d'excuse; mais à l'égard des grandes embuscades où l'on tombe, un homme de guerre ne doit point être écouté dans ce qu'il dit pour se justifier, puisque les fautes faites contre les régles des précautions ne peuvent se pardonner ni s'excuser au tribunal des gens du métier, & ceux qui recourent à un tel azile ne savent pas qu'on se moque d'eux.

Un Officier ou un Chef d'armée, qui tombe dans une embuscade pleine & entiére, fournit un fond inépuisable de chansons, de plaisanteries & de bons mots, qui ne finissent plus, & qui nous jettent dans un très-grand ridicule. Je ne vois rien de plus chagrinant & de moins supportable à un Général qui a le malheur de tomber dans ces sortes de piéges, où il n'y a que des sots ou de francs étourdis qui puissent donner. Les Romains, plus qu'aucune autre nation, ont éprouvé plusieurs avantures encore plus

mortifiantes que la honte de Thrafyméne. Celle des fourches Caudines leur tenoit toujours au cœur. Ils ne foutenoient pas moins impatiemment qu'on les en fît fouvenir, que ceux d'Amiens fouffrent qu'on leur demande le prix des noix, & ceux du village de Toboſo en Eſpagne, qu'on leur parle de Dom Quichote & de Sancho Panſa ſon Ecuier. Je ne répondrois pas des épaules & du dos de ceux qui leur en parleroient.

Les ſurpriſes des villes, comme les embuſcades où l'on tombe, particuliérement celles d'armées, ſont des piéges ſi groſſiers & ſi ſurannés, que je ſuis ſurpris de voir tant de dupes dans l'Hiſtoire, & même des Généraux de la premiére volée qui y donnent tout de leur long, quoiqu'ils ſoient de tous les ſtratagémes les plus aiſés à rendre inutiles & de nul effet, ſans qu'il ſoit beſoin de grand artifice pour les éventer; ce qui fait qu'on ne ſauroit parler ſans rire de ceux qui y ſont tombés, ni ceux-ci entendre le mot d'embuſcade ſans ſe fâcher, & bien fort. Les fourches Caudines, dont je viens de parler, étoient d'autant plus honteuſes aux Romains, que bon nombre de leurs Généraux en différens tems ſe rendirent célébres par de ſemblables diſgraces.

L'embuſcade de Thraſyméne ne céda en rien aux fourches Caudines. Le mot de *Cannes* ne ſonnoit pas moins deſagréablement à leurs oreilles, on ne ſavoit quel détour prendre pour leur en parler, tant ce terme leur déplaiſoit. Il n'y a guéres de nations, de villes, de villages, & de maiſons mêmes, qui n'aient des époques fâcheuſes & chagrinantes à peu près de même force. Elles ne peuvent ſouffrir, je ne dis pas qu'on leur en parle, mais qu'on lâche aucune parole qui ait le moindre rapport à la ſottiſe où elles ſont tombées, & qui en reveille le ſouvenir. Un Général qui a donné dans quelque embuſcade à la tête de ſon armée, ou qui s'eſt laiſſé ſurprendre, ſouffre beaucoup lorſqu'il échape à quelqu'un de prononcer devant lui le mot de *ſurpriſe* ou d'*embuſcade*. Je ſuis perſuadé que le mot de *Dénain* ne ſonne pas trop bien aux oreilles des Hollandois & de leurs Alliés contre la France. Les maiſons & les particuliers ont quelquefois des époques deſagréables, comme de parler de *corde* en des endroits où quelqu'un de la compagnie a quelque pendu dans ſa famille, ou de parler de *cocu* où il y a des gens mariés. Il y en a peu qui ne croient l'être du moins imaginairement, s'ils ne le ſont en chair & en os. Cette digreſſion de mon ſujet ne déplaira peut-être pas dans un Ouvrage tel que celui-ci : cela délaſſe lorſqu'on fait retraite un peu promtement, & qu'on revient d'où l'on eſt parti.

Il y a des Généraux d'armées qui ſe trouvent bridés & liés de telle ſorte par les ordres de la Cour, qu'ils ne peuvent agir ni ſe mouvoir de leur place qu'autant qu'il plaît à l'Oracle de prononcer; & cet Oracle, qui n'eſt pas ſur les lieux, & le plus ſouvent à cent lieuës & au-delà, de leurs mouvemens & des projets des entrepriſes, ſans rien ſavoir de ceux de l'ennemi, ne peut guéres que ſe tromper. Il faut deviner, & c'eſt un miracle, hors la préſence des objets, s'il rencontre juſte. Encore une fois, la diſtance des lieux retarde & nuit ſouvent aux affaires, lorſque la Cour veut qu'un Général d'armée ne faſſe & n'exécute rien ſans ſes ordres ; les réſolutions ne venant ſouvent qu'après les occaſions perduës. Tacite le dit ſi bien : *ex diſtantibus terrarum ſpatiis conſilia poſt res afferebantur.* Le mal eſt grand, mais je le tiens moindre que la politique des Hollandois, qui fourrent toujours dans les armées des ſurveillans, ſous le titre de Députés des Etats, ou plutôt des eſpéces de Dictateurs, dont les déciſions ſont abſoluës, & le Général compté pour rien, & cependant ces Meſſieurs ſont des gens ſans expérience, qui ne connoiſſent & ne voient rien, quoique ſur les lieux, & ſont mieux inſtruits de ce qui ſe paſſe à Batavia ou en Amérique que dans l'armée où ils ſont; ce qui eſt pis que ce qui émane du Conſeil d'un Prince, où il y a toujours des gens du métier, qui peuvent donner des avis ſupportables ſans être bons : de ſorte que le

le pauvre Général se trouve à la tête de son armée comme un automate. Toutes les fois que je pense à cette admirable façon de donner le branle aux armées, d'amener les événemens favorables , & d'écarter les mauvaises rencontres d'un ennemi actif, vigilant & qui cache son jeu, je ne puis m'empêcher d'en être surpris.

A Rome le Sénat en usoit ainsi, & s'en trouva mal. Un Chef de guerre doit être absolu à la tête de son armée, sans dépendre des volontés & des caprices, qui ne décident que sur une carte de ce qu'on peut faire pour attaquer ou pour se défendre. La guerre ne suit pas toujours la route qu'on s'est proposée dans le Cabinet. Les heures, les momens, les instans sont précieux, & irréparables si on les néglige. Les occasions, les événemens ne naissent pas toujours des mesures prises d'avance : un rien qu'on n'a pas prévû, une fausse démarche de l'ennemi change tout, & produit de ces occasions qui font notre ruine, si on les néglige , & notre salut ou notre gloire si on les embrasse.

Les résolutions, les exécutions demandent de la diligence, & c'est tout perdre que d'attendre que les ordres soient arrivés, puisqu'il ne faut qu'un instant pour tout changer. Quel malheur à un Général qui voit sa ruine assûrée pour n'avoir pû profiter des occasions favorables, & d'en avoir fourni à son ennemi pour sa perte & celle de l'Etat ? Flaminius se trouva réduit dans cet état chagrinant de ne pouvoir rien entreprendre sans l'ordre du Sénat. C'est se défier de l'habileté d'un Général, c'est le mépriser que de lui tailler sa besogne, sans qu'il lui soit permis de rien faire au-delà. Flaminius souffrit impatiemment son inaction au camp d'Aretium, pendant qu'Annibal passoit les marais. Demeurer sur la défensive dans une si belle occasion d'agir & d'aller attendre l'ennemi à la sortie, c'étoit visiblement perdre le plus grand avantage du monde de finir la guerre : faute qu'il faut imputer au Sénat & à sa politique tremblante & trop circonspecte, plutôt qu'à Flaminius. Il fût allé sans doute au-devant de l'ennemi, & l'eût défait ; l'occasion perduë, il falloit rester dans son camp & attendre la jonction de l'armée de son Collégue. Il voulut agir lorsqu'il n'étoit plus tems, & la défensive étoit alors nécessaire. Cette faute mit la République sur le penchant de sa ruine, & l'eût ruinée en effet, si le Général de Carthage en eût connu la grandeur : car après avoir fraié le chemin à la victoire la plus décisive dont l'Histoire fasse mention, il fait le moins lorsqu'il peut le plus. Il n'avoit plus qu'un pas à faire pour terrasser la puissance Romaine. Quel est donc ce pas ? Marcher droit à Servilius, qui venoit au secours de son Collégue à grandes journées. A quoi pensoit-il ? Est-ce le même homme qui voit de si loin ? On ne le croiroit pas : est-ce un objet pour un aussi grand Capitaine que d'aller au-devant d'un détachement de quatre mille hommes que le Consul envoioit au secours de son Collégue ? L'on doit être choqué qu'il n'ait pas marché en gros & sans perdre de tems : car cette armée une fois défaite, tout eût fait joug, ou presque tout ce que les Romains avoient de vieilles troupes & d'Officiers capables d'aguerrir & de discipliner les nouvelles eût péri par deux victoires si près-à-près l'une de l'autre.

J'avouë que Rome étoit une pépiniére de soldats, une école de guerre, un vrai arsenal, une ville militaire ; mais il ne suffit pas qu'un peuple soit brave, il faut du tems pour le dresser & le discipliner, & cela ne se fait pas en un jour contre un ennemi victorieux, habile & entreprenant que nous avons à nos portes. Les seules idées du sens commun conduisoient Annibal à une si belle entreprise, car Servilius n'étoit pas loin du détachement qui accouroit au secours de son Collégue ; pourquoi néglige-t-il de marcher à lui ? Etoit-ce faute d'attention & de prévoiance ? On auroit de la peine à le croire d'un Guerrier & d'un Capitaine tel que lui, s'il n'étoit tombé dans une faute encore plus grossiére après la journée de Cannes. Mais en voici une seconde qu'on ne sçauroit paier. La gloire de Thrasymène le mettoit en état de tout entreprendre, & l'armée de

Servilius ne formoit aucun obſtacle à ſes deſſeins. Il ne penſa jamais à s'établir une frontiére, & à avoir un nombre de places fortes qui pûſſent lui ſervir de places d'armes & de ſiége de la guerre, ſans leſquelles ſes victoires étoient inutiles, & ſa ruine aſſûrée s'il étoit battu. Dire qu'il étoit malhabile en ſiéges, comme le prétend Saint-Evremont, c'eſt une chimére. Il prit quelques villes & les laiſſa là, ſans ſonger à les garder. Un commencement de frontiére en ce païs-là lui étoit néceſſaire pour tirer plus commodément les ſecours qui pouvoient venir des Gaulois Inſubriens. Maître des villes fortes, tout ſe fût déclaré en ſa faveur. Cette faute eut une telle ſuite, qu'il ſe trouva plus d'une fois dans les derniéres extrémités. En formant à meſure qu'il avançoit une nouvelle frontiére, Rome ſuccomboit en peu de tems, il eût établi de bonnes places d'armes, & ſes vivres euſſent été aſſûrés. Il courut l'Italie errant & vagabond, ſans places, & ſans autre reſſource que la campagne toute nûë. Maharbal me permettra que je me ſerve du même compliment qu'il lui fit après la bataille de Cannes. Tu ſçais vaincre, Annibal, mais de profiter de la victoire, c'eſt une imagination. *Vincere ſcis, Annibal, ſed victoria uti neſcis.* Quel dommage! L'aſſemblage d'une audace extréme avec la capacité & toutes les grandes qualités d'un Guerrier du premier ordre, ſans le défaut qui lui eſt ſi ſouvent reproché dans l'Hiſtoire, qui dépare toutes ſes victoires & qui gâte tout, eût été un torrent à quoi il n'auroit pas été poſſible de réſiſter.

Un habile Général ne ſe laiſſe jamais ſurprendre, il ne marche qu'avec de grandes précautions : quand même il ſeroit aſſûré que l'ennemi eſt à quelques marches de lui, il peut revenir ſur ſes pas, s'il voit l'occaſion de faire un bon coup; & lorſque celui-ci a ce deſſein, & que l'autre va par le même chemin, on ſe rencontre bientôt. Flaminius s'imaginoit-il que cela fût impoſſible? Il ſçavoit d'ailleurs que l'armée Carthaginoiſe n'étoit pas loin. Il eût dû envoier aux nouvelles, & détacher différens partis pour reconnoître ſa marche, comme celle de l'ennemi, & les endroits ſuſpects & couverts, & particuliérement les gorges & les défilés des montagnes, faire occuper l'entrée comme la ſortie, & n'occuper pas moins les hauteurs qui dominoient ſur la marche, que certains poſtes avantageux au-delà du défilé, & faire fouiller & reconnoître les lieux où l'on peut cacher un bon nombre de troupes, & les païs de montagnes & de vallées profondes prêtent plus que tout autre à la ruſe & à l'artifice. Si le Conſul eût uſé de ces précautions, que les Généraux les plus médiocres ne négligent pas, il eût trouvé la bête au gîte. Le ruſé Carthaginois n'eût pas ſeulement manqué ſon coup, s'il eût été découvert dans ſon embuſcade, mais il ſe fût vû encore obligé de combattre dans un endroit où ſa cavalerie n'eût été d'aucun uſage; & comme il étoit plus foible en infanterie, & que celle des Romains étoit plus nombreuſe, bien diſciplinée, non pas à beaucoup près tant qu'elle l'étoit avant cette guerre, & mieux armée, il en eût été infailliblement accablé, & ſes eſpérances alloient à rien.

Quoiqu'en diſe notre Auteur, ce ne fut pas tant le brouillard qui contribua à la défaite des Romains, que la mauvaiſe diſpoſition de la marche de leur Général. Car pour bien juger de ce qui ſeroit arrivé ſi on eût marché ſelon les régles de la guerre, on n'a qu'à conſidérer ce qui ſe paſſa à la tête de l'armée, qui marchoit en bon ordre. Cette tête fut attaquée, & les ennemis furent ſi bien reçûs, qu'ils y rebouchérent. Les Romains n'en demeurérent pas à ce premier avantage: car s'étant apperçûs qu'ils occupoient la ſortie du défilé, ils les attaquérent ſans perdre un moment de tems; & s'étant fait jour au travers, ils ouvrirent le paſſage, où ils ſe maintinrent, ſans penſer à ce qu'il y avoit de mieux à faire. Il ne dépendoit que de celui qui commandoit la tête de la Colonne de profiter d'un coup ſi avantageux; mais il fit voir qu'il étoit incapable de grandes choſes. Il crut ſeulement que cet obſtacle ſurmonté, il donnoit un libre paſſage

paſſage aux troupes qui ſuivoient en queuë ; mais comme le brouillard l'empêchoit de voir ce qui paſſoit dans le défilé, qu'il eût dû prévoir, il perdit le tems & l'occaſion de faire un bon coup.

Polybe l'en blâme avec beaucoup de raiſon. Il devoit bien s'imaginer, s'il n'avoit perdu le jugement, que l'armée étoit attaquée ſur tout le front de ſa marche, & que cela ne pouvoit être autrement. Par ce qui venoit de lui arriver, la ſituation des lieux, qui fourniſſoient un nombre infini d'obſtacles & de piéges, & ſon expérience, quelque médiocre qu'elle pût être, auroient dû lui faire comprendre que les Carthaginois ne pouvoient ſoutenir ni conſerver la ſortie du défilé qui conduiſoit dans la plaine, s'ils n'étoient auparavant les maîtres des hauteurs qui régnoient le long du lac. Cette conduite marque un homme de petit courage, incapable de ſe déterminer à une réſolution vigoureuſe, un eſprit ſans vûë, & de ceux que la timidité, la circonſpection & l'excès de prudence empêchent de prendre ſur eux-mêmes dans une affaire importante, d'où le ſalut d'une armée dépend abſolument, lorſque l'occaſion ſe préſente d'en empêcher la ruine, & où il n'y a pas un moment à perdre. Dans ces cas-là on fait à ſa tête, ſans attendre les ordres du Général, & l'on fait toujours bien quand même l'on ne réuſſiroit pas. Il ſuffit d'avoir tenté, mais il eſt rare qu'on manque ſon coup : on voit très-peu d'exemples du contraire. Un Général, qui manque de ces lumiéres ſoudaines que la vûë des objets nous fournit, fait beaucoup ſoupçonner ſon intelligence, & ne nous donne pas une grande idée de ſon courage. Il y a certaines occaſions où un Chef de guerre ſe rend bien moins ſuſpect de lâcheté, que de défaut de lumiéres ou de hardieſſe dans certaines démarches qu'on néglige, & capables de ſauver tout un païs, ſi on s'y étoit réſolu. Telle eſt la manœuvre de M. d'Albergotti à Turin. J'en ai parlé dans mon premier Tome ; mais je n'ai pas tout dit, & je ne finirai pas ſi-tôt ſur les fautes où il eſt tombé pluſieurs fois en ſa vie. Il eſt certain que cet Officier Général ne reçut aucun ordre de joindre les triſtes débris de notre armée qui s'étoient retirés à Pignerol. Il avoit quarante bataillons qui n'avoient point combattu, & qui n'avoient pas même vû l'ennemi, qui étoit ſi mépriſable à l'endroit où il commandoit, que huit bataillons ſuffiſoient pour lui tenir tête. Mais il avoit le défaut de ſe croire toujours foible, & jamais aſſez fort par tout où il ſe trouvoit, craignant ſans ceſſe d'être attaqué, ſans l'être jamais. Suppoſé qu'une ſi grande penſée lui fût venuë à la tête, ce que j'ai de la peine à croire de lui, il peut ſe vanter d'avoir fait la faute que commettent ordinairement ceux qui croient que leurs ennemis ſont préparés à tout & prévoient tout : & cependant jamais ils ne ſe précautionnérent moins, ils ne prévirent pas qu'on leur pouvoit enlever la victoire, & les réduire à ne ſçavoir où ſe tourner par un tel coup.

Outre ces quarante bataillons, qui euſſent réduit les ennemis à l'abſurde ; s'il en eût envoié du moins douze au ſecours de nos gens du côté de la Doire, qui crioient après lui : ceux qui s'étoient ſauvés de la défaite, en très-grand nombre, groſſirent ſi fort le corps qu'il commandoit, qu'il étoit en état de faire tout ce qu'il lui plaiſoit : s'il n'eût été un eſprit ſans vûë, il pouvoit s'immortaliſer en prenant ſon parti, & retourner en Lombardie avec ce corps, qui joint avec les troupes que nous avions dans ce païs-là, le tout enſemble eût compoſé une grande armée. Par cette démarche l'événement de Turin alloit à rien : la place, à la vérité, ſe trouvoit ſauvée ; mais le Milanois, le Mantouan, bien de bonnes places en-delà du Pô nous demeuroient, & l'armée de l'Empereur ſe voioit ſans retraite, ſans vivres & ſans places ; enfin elle ſe fût trouvée dans l'état du monde le plus triſte & le plus facheux. Mais un deſſein fondé ſur de ſi grandes penſées n'entre jamais dans la tête d'un Général plus que médiocre. J'ai fait cette digreſſion, bien aſſûré de faire plaiſir à ceux qui aiment les choſes dont les Hiſtoriens

de

de nos jours n'ont fait aucune mention. Revenons à notre ſujet, d'où cette digreſſion m'a tiré.

On me demandera peut-être quel étoit donc le parti que l'Officier, qui battit ceux qui gardoient la ſortie du défilé, & où il prit poſte, eût dû prendre? Le voici: dès qu'il fut maître d'un poſte ſi important, il devoit y laiſſer des troupes pour le garder, & tourner ſur l'aîle gauche des Carthaginois par le bas & le haut de la montagne: en peu de tems la chance tournoit, & l'ennemi ſe fût vû attaqué en flanc & par ſes derriéres. Le combat étoit engagé en bas, la montagne ſe trouvant alors dégarnie, l'armée d'Annibal ſe fût vuë entre deux à ſa gauche; les Romains euſſent repris cœur, & le propre piége d'Annibal réjailliſſoit contre lui-même. Qu'on faſſe bien attention à mon raiſonnement, car il me ſemble qu'on en peut tirer des inſtructions merveilleuſes pour ces ſortes de cas. La faute de celui qui commandoit la tête de la Colonne va juſqu'à la bêtiſe, & ſent ſon homme qui n'a ni courage, ni expérience, ni jugement: car, encore une fois, au lieu de profiter d'une ſi belle occaſion, il reſta ſans rien faire & dans une inaction honteuſe au poſte qu'il occupoit, ignorant que les deux armées en étoient aux priſes à deux pas de lui, & qu'il pouvoit par ſon courage & ſa conduite ſauver l'armée & la tirer de ce mauvais pas. Annibal ſçut profiter d'une faute ſi groſſiére. Il ne s'embarraſſa pas ſi les Romains étoient maîtres du paſſage, il étoit trop habile pour ne pas traiter la choſe de bagatelle; il n'avoit que faire de ce paſſage pour aller à Rome s'il étoit vaincu, ni d'aucun autre pour retrograder: car ſa retraite étoit une vraie chimére au milieu de tant de peuples ennemis, ou qui le deviennent au moment qu'on eſt malheureux. Il falloit périr les armes à la main en gens de cœur, & juſqu'au dernier, ſi la bataille étoit une fois perduë: au lieu que la victoire lui ouvroit le défilé ſans l'attaquer, & le chemin de Rome ſans conteſtation, ſi l'envie lui prenoit d'y marcher; mais l'envie ne lui prit que lorſqu'il y eut de la honte à la ſatisfaire. Il la but toute entiére, lorſqu'il eut apperçu en y arrivant que l'entrepriſe étoit impoſſible.

Notre Auteur ne nous inſtruit pas aſſez de la marche de l'armée Romaine, pour nous faire bien comprendre la cauſe d'un événement ſi funeſte & d'une défaite ſi prodigieuſe: car on ne peut l'attribuër à la lâcheté des ſoldats Romains, mais uniquement à l'imprudence & à la miſérable conduite du Général dans l'ordre de ſa marche, où l'on voit aſſez qu'il manqua dans les précautions. Il eſt fort vraiſemblable que le Conſul pratiqua la méthode ordinaire qu'on obſerve dans les marches qui ſe font dans les plaines: au lieu que celles qui ſe font dans un païs reſſerré entre des montagnes doivent être toutes différentes des autres. Ce qui me ſurprend le plus, c'eſt que les Auteurs militaires, anciens & modernes, ne nous diſent pas un mot de ces ſortes de marches; ce qui me donne lieu de croire que nous en ignorons les principes & la méthode, & que tout ce que nous pratiquons aujourd'hui eſt une pure routine.

Je vois dans la marche du Conſul une foule d'ignorances qui ſont à peine concevables. Si la montagne qui bordoit le chemin entre elle & le lac, étoit pratiquable dans ſa pente, comme elle l'étoit en effet, puiſqu'Annibal fondit d'en haut ſur les Romains, rien n'empêchoit le malhabile Conſul de faire marcher une Colonne de ſon infanterie par le ſommet ou par la pente, une partie cotoiant l'autre qui marchoit en bas. Cela eſt dans les régles, & cette conduite eût éventé l'embuſcade; mais il n'en fit rien.

S'il faut hazarder mes conjectures, je crois que Flaminius marcha dans ce détroit, les cohortes à la queuë les unes des autres avec les eſpaces ordinaires entre elles, la cavalerie à la queuë dans le même ordre; au lieu qu'il eût dû marcher ſerré & condenſé ſans intervalles entre les corps: car lorſque les Romains n'étoient pas loin de l'ennemi, & que leur marche ſe faiſoit ſur pluſieurs Colonnes, ils faiſoient marcher enſemble les légions

&

& le bagage à la queuë sur autant de files que le païs le permettoit, escorté par quelques cohortes ou par une ou deux légions qui faisoient l'arriéregarde. Ils marchoient ainsi lorsqu'ils avoient l'ennemi en tête. La cavalerie étoit disposée suivant la nature du païs & l'ordre sur lequel l'on vouloit combattre. Le bagage suivoit quelquefois à la queuë des légions, lorsqu'on n'avoit rien à craindre de l'ennemi. Je croirois presque que Flaminius marcha dans cet ordre, ce qui fut la cause de son malheur : car par-là les corps se trouvant séparés par les équipages, ils ne pouvoient s'entre-secourir ou se joindre ensemble. Ajoutez que les cohortes étant séparées les unes des autres par les espaces ordinaires, les Carthaginois répandus par corps se jettérent entre les espaces vuides, & les prirent en flanc, pendant que les autres les chargeoient de front. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne fit pas garder l'entrée du défilé après que toute son armée s'y fut engagée. Belle leçon pour les Généraux, qui leur apprend qu'on doit toujours garder l'entrée, & y laisser un corps de troupes de l'arriéregarde jusqu'à ce que l'armée soit passée.

Tout ce que Flaminius avoit à faire dans un état si pressant, dès qu'il s'apperçut qu'il étoit tombé dans une embuscade aussi surprenante que celle-là, c'étoit de prendre son parti sans délibérer, & sur le champ faire passer une parole, & ordonner de serrer les intervalles des cohortes, courir à l'arriéregarde, envoier les ordres par tout, faire avancer des troupes pour remplir les vuides que les cohortes pouvoient laisser en se resserrant, & en doublant & triplant leurs files; ce qui eût formé une masse d'infanterie impénétrable à toutes sortes d'efforts : tâcher d'avancer & de serrer la hauteur en gagnant du terrain, la monter pour avoir de quoi former une seconde ligne, & laisser les équipages derriére soi. L'imprudent & le malhabile Général ne fit rien de tout cela, quoiqu'il le pût faire : il resta immobile de corps & d'esprit sans donner aucun ordre, & sans sçavoir aucunes nouvelles de ce qui se passoit à la tête de son armée. J'avouë que les accidens ausquels on ne s'attend pas, étonnent les plus grands courages; mais cet étonnement ne va jamais, ou fort rarement, jusqu'à la stupidité. Toutes les fautes à la guerre sont sérieuses, toutes sont grandes : car il n'y en a pas de petites; mais de toutes je n'en vois point de plus lourdes ni de plus grossiéres que celles qui nous font donner dans une embuscade d'armée. J'avouë que je ne comprens pas comment un homme de guerre peut mordre à un tel hameçon. Quelqu'un m'alléguera peut-être les exemples de quelques grands hommes qui s'y sont trouvés pris comme les autres. Je n'ai garde de le nier. Ils ne sont pas infaillibles, ils s'oublient quelquefois. Leurs fautes, quoique grandes, sont ou réparées, ou du moins voit-on que les remédes qu'ils y ont appliqués se sentent de leur habileté & de leur courage; ils ont fait humainement tout ce qu'on pouvoit attendre de l'un & de l'autre sans perdre le jugement. D'ailleurs leurs fautes ne justifient pas celles des autres; & si ces hommes célébres ont marqué en tout autant d'ignorance que notre Consul, ils sont dignes d'une honte éternelle, & d'être moqués tout comme lui.

J'ai mille fois observé nos marches dans tous les païs où nous avons porté la guerre. Celles du Maréchal de Luxembourg sont celles qui m'ont paru les plus belles & les plus profondes. Voltier, Commissaire d'artillerie, en a fait (*a*) un ramas, qui est un ouvrage digne d'être entre les mains des gens de guerre. Je servois en Flandre dans ce tems-là. Depuis la mort de ce grand homme, j'en ai remarqué de très-pitoiables. Cela m'a fait souvent penser à la maxime : *Si l'ost sçavoit ce que fait l'ost, l'ost battroit l'ost.* Mais combien de fois cet *ost* pourroit-il battre l'autre? Autant qu'il lui en prendroit envie, pourvû qu'il prît l'occasion de l'attaquer dans sa marche. Il n'y a pourtant rien de plus rare que ces sortes d'actions. De toutes les entreprises de la guerre, je n'en sçai point

(a) *Mouv. & Camp. des armées en Flandre par Voltier.*

point desquelles je voulusse plus volontiers répondre que de celles-ci. Attaquer une armée dans sa marche, c'est s'assûrer une victoire complette. C'est un secret, & un secret que peut-être personne n'ignore, sans que qui que ce soit s'avise de commencer le premier: ce qui dénote le défaut de hardiesse & de capacité. Il faut à la vérité de l'adresse, du secret, une intelligence profonde, un coup d'œil admirable, une grande présence d'esprit & beaucoup de valeur : qualités que peu nous font paroître par leur conduite. Dans ces sortes d'entreprises il faut de l'aide & du conseil, régler ses mouvemens avec tant de justesse, tant d'art, & mésurer si bien son tems, qu'on puisse arriver sur l'ennemi aux endroits où l'on s'est déterminé de le combattre, soit qu'il marche à nous, ou qu'il tourne d'un autre côté.

Un Général hardi, entreprenant, qui est net dans ses démarches, & dans le déploiement & l'ordre de ses Colonnes, & qui cherche à s'assûrer la victoire par ses marches mêmes, & à tomber sur celles de l'ennemi dans ces momens précieux; celui-là qui fait la guerre de la sorte est un grand homme, un génie supérieur à tous les autres, très-redoutable, très à craindre, très-dangereux, & digne des plus grands éloges; mais en connoît-on beaucoup dans le monde qui soient parvenus à ce degré de connoissance, que d'arriver sur l'ennemi dans sa marche, & qui fassent la leur avec un tel art, qu'ils soient en état de combattre en arrivant, & que tout d'un tems & d'un même mouvement toute une armée se trouve en bataille? Cela est beau, sçavant & profond. On connoît les principes & la méthode de cette façon de faire la guerre; mais qui la sçait toute? L'oserai-je dire? Ma tactique renferme & démontre cette belle partie de la guerre, inconnuë en ce tems-ci: peut-être l'étoit-elle aussi aux Anciens.

Pour revenir aux surprises d'armées dans une marche, je ne vois rien de plus aisé: car ordinairement ce qui n'est pas accoûtumé, vû & pratiqué, étonne d'autant plus qu'on s'y attend le moins; au lieu que celui qui s'est déterminé à combattre son ennemi dans un mouvement, a son dessein bien digéré dans la tête. Comme il est préparé à tout, qu'il a médité sur ce qu'il veut faire, prévû, autant que cela se peut, tout ce qui peut arriver, il donne ses ordres avec netteté: chacun sçait son poste, parce qu'il a pris ses mesures de loin; au lieu que l'autre, qui ne s'est pas attendu à être attaqué dans sa marche, semblable à Flaminius, a bien plus songé & médité sur le sujet qu'il avoit en vûe, qu'à être attaqué dans son chemin. Il faut qu'il prenne son champ de bataille, qui lui est inconnu, qu'il cherche ses avantages, qu'il range ses troupes, non comme elles sont ordonnées dans sa marche, mais selon la nature du païs où il se trouve, & sur lequel il ne s'étoit pas attendu de combattre. Voilà bien de la besogne, bien des inquiétudes, des doutes, des incertitudes & des mouvemens à faire en présence d'un ennemi qui s'est préparé pour les siens, qui sont plus promts & plus subits, & qui se trouve dans un terrain qu'il a reconnu & bien examiné. Voir que chacun cherche à sauver le bagage, à le faire revirer, à débarrasser le champ de bataille, qu'on se presse à donner les ordres, qu'on court pour faire avancer les troupes, le canon, les munitions, cela fait soupçonner aux soldats qu'on est surpris, pendant que les Officiers n'en doutent pas; ce qui décourage ou étonne les troupes. Je l'ai dit plusieurs fois dans cet Ouvrage, je le répéte encore, & j'y reviendrai plus d'une fois à l'égard de certaines maximes qui n'ont qu'une face, & qu'on ne sçauroit trop répéter aux gens du métier qui cherchent à s'instruire: c'est à celles-là qu'il faut s'attacher plutôt qu'aux autres, qui nous remplissent la tête d'idées contraires, qui causent plus d'embarras que si nous ne sçavions rien. Un Général, qui veut avoir bon marché de son ennemi, ne sçauroit rien faire de mieux que de l'attaquer dans sa marche.

Si Flaminius eût marché au moins en bon ordre, véritablement il eût été surpris; mais

mais il se trouvoit en état de se bien défendre. Les cohortes qui marchoient de front n'avoient qu'à faire à gauche, & les flancs devenoient le front. Toute cette Colonne d'infanterie se trouvoit alors sur une seule ligne, comme en phalange, dont le fond étoit impénétrable par la profondeur extraordinaire des files, que le Consul auroit dû doubler. Les Romains ne pouvoient être pris en flanc ni par leurs derriéres, le lac les couvroit. Les Carthaginois n'avoient pour tout avantage que la hauteur & le poids du choc; mais qu'auroient-ils pû faire contre cette masse impénétrable d'infanterie, qui n'eut servi qu'à les rompre eux-mêmes? Une attaque si imprévûe dans des troupes, qui ne se doutent de rien, qui marchent sans beaucoup d'ordre, ou mal par rapport à la nature des lieux, & qui voient tout d'un coup paroître une armée qui semble naître de ces montagnes, font des choses qui surprennent, étonnent & abattent les plus déterminés, & particuliérement une nation comme les Romains, qui combattoit à forces ouvertes, & qui ignoroit la ruse & l'artifice, qu'elle s'imaginoit indigne d'un véritable courage.

§. III.

Que les Romains ne blâmoient la ruse & le stratagéme dans leurs ennemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre. Qu'ils s'en sont très-bien servis lorsqu'ils devinrent plus habiles. Que les tromperies à la guerre réussissent difficilement contre les sots. Exemples des embuscades d'armées.

NOus allons faire quelques remarques sur les tromperies & les ruses militaires, que les Romains blâmoient dans les Grecs & les Africains, qui y étoient fort rompus, ce qui n'est pas un petit éloge. Tant que les premiers manquérent de gens capables de les mettre en pratique, ils desapprouvérent cette maniére de faire la guerre dans leurs ennemis, & la regardérent comme basse & indigne; mais lorsqu'ils commencérent à devenir plus habiles, ils les imitérent, & enchérirent même sur eux, sans pourtant cesser de trouver à dire à ce que les autres avoient pratiqué avant eux. Semblables à ce Cyclope (a), qui aiant été aveuglé par Ulysse dans sa caverne, se plaignoit qu'un scélerat & ses compagnons l'avoient aveuglé. *Cela est plaisant*, dit une Dame (b) illustre, *qu'un monstre, comme le Cyclope, qui a devoré six de ses supplians & de ses hôtes, ose appeller quelqu'un méchant & scélerat.* Il n'est pas moins injuste à Tite-Live, & à tant d'autres, de blâmer dans les ennemis des Romains ce que ceux-ci pratiquoient eux-mêmes.

Tacite (c) dit que *le peuple Romain avoit coûtume de tirer raison de ses ennemis les armes à la main, & non pas sourdement & par stratagéme.* Tels étoient aussi les Suisses du tems de César: car ce Capitaine aiant battu un corps de leurs troupes, & ceux-ci aiant proposé quelques conditions de paix que César rejetta, lui dirent qu'*il se souvînt de leur victoire*, (c'est qu'ils avoient peu d'années auparavant défait les troupes de Cassius,) *& ne s'enorgueillit pas pour quelque avantage qu'il avoit eu contre un de leurs Cantons par surprise, parce qu'ils avoient appris de leurs ancêtres à mépriser la ruse & l'artifice, & à ne se fier qu'à leur valeur.*

Ælien

(a) *Polyphéme.*
(b) *Mad. Dacier dans sa trad. de l'Odyssée.*
(c) *Tac. Ann. 1, 2.*

Ælien dit que c'étoit une vertu propre aux Romains de n'emploier ni ruse ni artifice pour vaincre leurs ennemis. Ils ignorérent cette façon de faire la guerre vers la fin de la seconde Punique. Les Grecs & les Africains, comme j'ai dit, n'étoient pas si sévéres sur cet article. Les Lacédémoniens croioient au contraire que le stratagéme étoit une des principales vertus d'un grand Capitaine, & ils avoient raison. Lycurgue, qui avoit fondé cette République sur la guerre, permit le larcin, pourvû qu'il fût fait avec finesse: il considéra qu'en le permettant de cette maniére, il dresseroit la jeunesse à ruser à la guerre, en s'exerçant à dérober finement; il trouvoit de la vivacité, de la hardiesse & de l'adresse à surprendre quelque chose de son voisin. Cela faisoit encore que le public se tenoit en garde contre ces sortes de surprises. Il crut que cette double institution, à assaillir & à se tenir en garde, étoit capable d'apporter de l'utilité pour la guerre, qui est la science qui roule sur la ruse, à quoi il vouloit dresser ce peuple. Les Gascons sont soupçonnés d'être un peu larrons, & ne différent en rien des Lacédémoniens à l'égard de la guerre : ils sont braves, hardis, bons soldats, & leur païs est une pépiniére d'excellens Officiers. Voilà une morale militaire très-relâchée, & très-opposée à la sévérité de celle des Romains : en ce cas le fameux Cartouche eût fait une grande fortune dans ce païs-là. Je ne sçai comment on peut admirer cet endroit des loix de ce grand Législateur.

Il y a eu pourtant des peuples qui ne se servoient d'aucune ruse dans la guerre. Mardonius (*a*) rapporte que les Tibariens assignoient le lieu & le jour de la bataille. Annibal suivit d'autres maximes, dont il se trouva toujours bien. Les Romains blâmoient en lui cette sorte de guerre trompeuse & profonde, parce qu'ils étoient trop mal habiles pour la mettre en œuvre. On ne l'estimoit pas moins en ce tems-là que nous ne l'estimons aujourd'hui. Il est assez ordinaire de décrier les talens dont nous manquons, & que nous reconnoissons dans nos ennemis. On reprochoit un jour à Démosthéne que ses ouvrages sentoient la lampe, c'étoient ses envieux qui le plaisantoient : il leur retorqua bien vîte. *La lumiére & vous*, leur dit-il, *vous ne sympathisez pas* : je conçois bien par où *la lampe vous incommode*. Dès le jour que l'on commença à faire la guerre, la ruse & le stratagéme firent leur entrée dans le monde. Dans les Livres sacrés nous voions que Dieu en fournit aux Généraux du peuple Juif; hors celui des pots cassés, qui est un piége à sots & qui fait rire, les autres sont fort bons. Xenophon (*b*) dit qu'il n'y a rien de si utile que la ruse. Thucydide ne dit-il pas que la plus grande gloire d'un Capitaine est celle qu'il acquiert sur son ennemi par la ruse & par l'artifice.

Plutarque dans la Vie d'Agésilas, rapporte un entretien que celui-ci eut avec Nectanebos, qui me paroît remarquable. Je le trouve si beau & si instructif pour les gens de guerre, que je me ferois conscience de n'en pas faire part à mes Lecteurs.

Le Roi Tachos se voïant abandonné de ses troupes étrangéres, prit la fuite; mais en même tems il s'éleva de la ville de Mendes un autre Prince, qui s'étant révolté contre Nectanebos, se fit déclarer Roi; & aiant assemblé une armée de cent mille hommes, il marcha contre lui. Nectanebos, pour rassûrer Agésilas, lui disoit que véritablement les ennemis étoient en très-grand nombre; mais que c'étoient des troupes ramassées, & la plûpart gens de métier, qui n'aiant aucune connoissance de l'art de la guerre, étoient très-misérables, & ne méritoient pas même de camper. „ Mais ce n'est pas leur nombre que „ je crains, *répondit Agésilas*, je crains leur peu d'expérience & leur ignorance, com„ me celle que l'on peut tromper. Car les tromperies à la guerre ne réussissent que „ con-

(a) *Scholiast. ad* 1. 1. *Appoll.*
(b) Xenoph. de Cyr. just. de re equestri.

„ contre ceux qui en soupçonnant quelque chose, & en imaginant quelque autre pour „ se défendre ou se précautionner, tombent dans le piége qu'ils n'attendoient pas. Mais „ celui qui ne soupçonne rien, qui n'imagine rien, ne donne point prise à celui qui „ cherche à le surprendre: comme à la lutte celui qui ne fait aucun mouvement ne „ donne aucun moien à son adversaire d'emploier aucun des tours qu'il a appris". Plusieurs grands Capitaines ont pensé comme Agésilas: s'ils n'ont pas pris cette pensée dans Plutarque ou dans Thucydide, & qu'elle sorte de leur cru, ce sont des gens d'une expérience consommée, qui pensent très-bien & très-juste.

Voilà bien des autorités contre lesquelles les Romains n'ont pas le mot à dire. Castrucio, qui étoit un grand Capitaine, & d'un génie peu différent de celui d'Annibal, disoit que *tant qu'on peut vaincre par la ruse, il ne falloit pas emploier la force: que ce n'étoit pas la maniére de vaincre, mais la victoire, qui portoit un Conquérant à la gloire.* J'ai emploié quelque part cette maxime; mais elle vient ici à propos.

Quoique les saints Péres n'aient rien à démêler ici, je citerai pourtant un passage qui n'est pas trop favorable aux Romains. Il fait cependant poids. Grotius me fournit cette autorité. Il cite Saint Jean Chrysostôme, qui dit que les *Empereurs qui avoient usé de surprise pour remporter la victoire, étoient extrémement louables.* En un mot les loix de la guerre permettent toutes sortes de tromperies & de stratagémes, pourvû que la trahison ne s'y fourre pas.

Il n'y a pas de ruse plus commune que celle des embuscades, ni rien de moins rare que de s'y laisser prendre avec toute son armée. Nous finirons ces Observations sur les fautes des Romains par quelques exemples qui aient rapport à l'affaire de Thrasyméne, pour passer ensuite à quelques remarques sur la conduite du Général Carthaginois, qui mérite bien que nous nous y arrêtions un peu.

„ Sévérien Gaulois de nation, *dit Tillemont dans son Histoire des Empereurs*", „ sous le régne des Empereurs Marc Auréle & de L. Vérus, alla consulter dans la „ Paphlagonie l'imposteur Alexandre, pour sçavoir s'il devoit aller dans l'Armenie. „ L'imposteur lui promit de grandes victoires sur les Armeniens & sur les Parthes. „ Enflé de cette espérance, il entra en Armenie avec une armée Romaine de plusi- „ eurs légions, & campa en un lieu nommé Elégie. Mais les Parthes aiant paru, „ ils le tinrent enfermé dans ce lieu durant trois jours, l'attaquérent à coups de „ traits, & tuérent tous les Romains, soldats & Officiers. Sévérien y périt aussi, „ s'étant apparemment tué lui-même de son épée. Dion attribue cette victoire à „ Volgéte: mais il la remporta par Osroé, qui pouvoit être quelque Prince de sa „ Maison, à qui il vouloit donner l'Armenie.

„ Lorsque Pérose marcha contre les Nephtalites, *dit le Président Cousin* (a), il „ avoit à sa suite un Ambassadeur de l'Empereur Zenon, nommé Eusébe. Les Neph- „ talites firent semblant d'appréhender la venuë de leurs ennemis, & s'enfuirent dans „ un lieu tout environné de montagnes entrecoupées & couvertes de forêts. Il parois- „ soit au milieu un chemin assez large, mais qui n'avoit point d'issuë, & qui se ter- „ minoit à ce cercle de montagnes. Pérose poursuivoit témérairement les ennemis, sans „ songer qu'il étoit sur leurs terres, & sans se défier d'aucun piége. Un fort petit „ nombre de Huns fuioient devant lui: les autres s'étoient cachés dans les lieux les „ plus épais & les plus embarrassés, afin de venir charger son armée, lorsqu'elle se se- „ roit engagée si avant dans cette chaîne de montagnes, qu'elle ne pourroit plus s'en „ retirer. Les Médes ne s'apperçûrent du danger que quand il fut tout évident; mais „ le respect qu'ils avoient pour Pérose les empêcha de témoigner leur crainte: si bien „ qu'ils

(a) *Hist. de Constant. t. 1. ch. 3.*

„ qu'ils priérent Euſébe d'avertir le Roi du péril dont ils étoient menacés, & de l'ex-
„ horter de pourvoir plutôt à leur ſûreté, que de faire paroître de la hardieſſe hors
„ de ſaiſon.

„ Euſébe aiant abordé le Roi, ne lui propoſa pas nûement la choſe, mais il com-
„ mença ſon diſcours par le récit d'une fable", (que je ne citerai pas pour éviter pro-
lixité.) „ Quand Péroſe eut entendu ce diſcours, il commença à appréhender de s'être
„ engagé trop avant, pour ſon malheur, à la pourſuite des ennemis, & il s'arrêta pour
„ délibérer ſur ce qu'il y avoit à faire. Cependant les Huns venoient par derriére, &
„ s'emparoient des pas des montagnes pour lui empêcher la retraite. Alors les Médes
„ reconnoiſſant le danger extréme où ils étoient, déplorérent leur miſére, & perdirent
„ toute eſpérance.

„ Le Roi des Nephtalites envoia quelques-uns de ſes gens reprocher à Péroſe la
„ témérité, qui le faiſoit périr ſi honteuſement avec toute ſa nation, & lui offrir de
„ leur ſauver la vie à tous, s'il vouloit ſe proſterner devant lui, l'adorer comme ſon
„ Seigneur, & promettre avec ſerment que les Perſes ne feroient jamais la guerre aux
„ Nephtalites. Péroſe demanda aux Mages qui étoient à ſa ſuite, s'il devoit accepter
„ les conditions qui lui étoient offertes. Les Mages répondirent qu'à l'égard du ſer-
„ ment, il pouvoit le concevoir comme il lui plairoit; mais qu'au reſte il falloit uſer
„ d'adreſſe, & tromper l'ennemi. Que la coûtume de leur païs étant d'adorer tous
„ les matins le Soleil levant, il devoit prendre ce tems-là pour aller trouver le Roi des
„ Nephtalites, ſe jetter à terre pour adorer le Soleil, & éviter par ce moien la honte
„ & le reproche d'avoir adoré ſon ennemi.

„ Il fit le ſerment, & ſe proſterna de la maniére que les Mages le lui avoient con-
„ ſeillé. Puis il s'en retourna en ſon païs, fort aiſe d'avoir ſauvé ſon armée.

Ces deux exemples ſont remarquables; mais ſi je m'en tenois toujours aux anciens;
je ſortirois du plan que je me ſuis formé dans cet Ouvrage, & mes Lecteurs auroient
lieu de trouver à reprendre à ma conduite. En voici un moderne, qui a aſſez de rap-
port à notre ſujet : c'eſt une embuſcade d'armée, mais dans un païs différent, d'où l'on
ſe retire, non pas ſans perte & ſans honte.

„ Le Comte de Tilli ſerroit de fort près Heidelberg en 1622. avec les troupes de
„ Maximilien Duc de Baviére. Fréderic Roi de Bohéme & Mansfelt paſſent le Rhin,
„ & s'avancent vers cette place pour la ſecourir. Le Général Bavarois leve le ſiége de
„ Dilsberg, à la nouvelle de la marche du Roi de Bohéme, & ſe campe à la tête d'une
„ forêt près de Wiſclotk, dans le deſſein de diſputer le paſſage. Mansfelt ſçut le
„ tirer d'un poſte ſi avantageux, & le faire donner dans une embuſcade. Après avoir
„ mis ſon avantgarde à Mingelheim, & bien placé ſon artillerie, Mansfelt détacha
„ quelques eſcadrons, comme pour eſcarmoucher avec les Bavarois. On s'attaqua à
„ pluſieurs repriſes, avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Les Palatins pren-
„ nent leur tems & font ſemblant de céder aux efforts de l'ennemi. Tilli les pourſuit
„ chaudement avec la meilleure partie de ſes troupes, & s'avance juſqu'à Mingelheim.
„ Mansfelt fond alors ſur lui, & ſon artillerie bien poſtée incommode tellement les
„ Bavarois, qu'ils ſont défaits preſque en un inſtant. Mansfelt les pourſuit, met
„ l'armée de Tilli en déroute, lui tuë deux mille hommes, ſe rend maître de leur
„ bagage & de leur artillerie, & fait un nombre conſidérable de priſonniers, &
„ dégage en même tems la ville de Heidelberg.

§. IV.

Eloge d'Annibal. La conduite de ce grand Capitaine dans sa façon de faire la guerre, est irréprochable. Indignités des Auteurs Latins dans les portraits qu'ils ont faits de cet habile Général; qu'ils lui attribuent des vices & des défauts qu'on peut retorquer avec plus de justice sur les Romains.

IL n'y a guéres que des aveugles qui ne puissent voir clairement dans toute la conduite d'Annibal dans sa marche au travers des marais de Clusium, qui fut le sujet de la fameuse embuscade de Thrasyméne, qu'il n'oublia rien de ce que la guerre peut fournir d'amorces & de ruses pour mettre Flaminius en nécessité d'abandonner la défensive, & cela par un art surprenant & par des mesures que les gens du métier ne sçauroient trop admirer. Il commença par irriter l'esprit bouillant & colére, & d'enflâmer la bile du Consul, dont il connoissoit parfaitement le caractére, en mettant en usage tout ce que la guerre a de plus violent & de plus funeste. Il entre dans le païs l'épée & le flambeau à la main: le Consul voit de son camp d'Aretium ces cruautés & ces incendies, ce qui mit le comble à son ressentiment; mais comme il attendoit l'armée qui étoit à Ariminum, qui accouroit en hâte à son secours, & qu'on lui fit comprendre qu'une démarche irréguliére le perdroit infailliblement, il se modéra pour le coup, & ne branla pas de son camp. Cette inaction, & la jonction des forces de Servilius, inquiétoient Annibal, qui sentoit bien que la partie ne seroit pas égale après cette jonction. Il sçut mettre à bout sa patience, & le tirer de son poste par les mouvemens faux & trompeurs dont j'ai parlé dans le Paragraphe précédent, & le jetta par cette ruse dans un labyrinthe de doutes, de défiances & d'incertitudes sur les desseins que l'on avoit contre lui, & & sans pouvoir connoître quel étoit le véritable. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. L'expérience la plus consommée se trouve souvent à bout dans une façon de guerre si peu connuë; les plus grands hommes, qui ne l'ont pas éprouvée ni pratiquée, ont de la peine à s'en bien démêler: à plus forte raison un Général médiocre.

Le pénétrant & délié Carthaginois roule Flaminius plusieurs jours par ces mouvemens, & fait mine ensuite de tirer du côté de Rome, & de se jetter sur cette voie: c'est ici que l'imprudent Consul fut véritablement pris pour dupe, & ce fut là le sujet de son décampement & de son malheur. Ce projet d'Annibal est tout ce qu'on peut imaginer de plus sçavant & de plus rafiné, & fondé sur des mesures si sages & si sûres, que qui que ce soit ne le pénétra & n'en connut les ressorts qu'après le succès. Je crois qu'il y a des Capitaines dans le monde qui sont capables d'exécuter de grandes choses: nous en avons vû de nos jours qui nous ont donné des marques de la grandeur de leur génie pour la guerre en certaines entreprises très-difficiles, & dont ils se sont tirés avec un brillant qui les comble de gloire; mais dans ce que fait ici Annibal pour amener un événement tout-à-fait extraordinaire, je n'en vois aucun qui soit arrivé à ce degré de connoissance. Ce grand homme, un des plus beaux ornemens de l'antiquité, & dont la gloire, les belles actions & les grandes qualités n'éprouveront jamais l'injure des tems, n'a pourtant pas été exemt des morsures d'un très-grand nombre d'Auteurs Latins. Chacun sçait les calomnies qui ont été versées à pleines mains sur sa réputation, comme si ces Historiens s'étoient étudiés à enchérir les uns sur les autres. Il n'est pas nécessaire d'en donner la raison, & d'expliquer gravement & sérieusement la cause de leur haine contre ce Guerrier célébre: car pour peu qu'on soit instruit de l'Histoire de la seconde Punique, on la devine assez. On ne peut se retracer l'idée de l'humiliation des

des Romains par tant de défaites honteuſes qu'Annibal leur fit éprouver ; on ne le peut, ſans rire, tant leurs Généraux étoient malhabiles & mal conſeillés. Faut-il s'étonner, après cela, du déchaînement, de la mauvaiſe humeur & du fiel répandu dans les Ecrits de ces Auteurs contre ce grand Capitaine ? Parlons ſincérement, c'eſt ſatisfaire bien indignement & bien baſſement cette haine qu'on a contre un ennemi, qui ne fait que venger les injures de ſa patrie, que de le faire par des calomnies & des reproches injuſtes & malhonnêtes, qui ſe détruiſent viſiblement par les actions qu'ils rapportent eux-mêmes. Tout ce qu'ils en ont dit en vers & en proſe n'en ternira jamais l'éclat, & les couvrira d'une honte éternelle.

Ils ſe récrient, particuliérement Tite-Live & Valére-Maxime, contre les ruſes & les tromperies de cet habile Guerrier : ce qui eſt ridicule, & plus encore contre ſa maniére cruelle & violente de faire la guerre : reproche frivole & très-mal fondé, qu'il ſeroit aiſé de détruire, ſi je ne craignois de me rendre coupable de prolixité. Mais quand ce reproche ſeroit ſolide, eſt-ce que la mauvaiſe guerre étoit inconnuë aux Romains ? Y étoient-ils moins grands Maîtres qu'Annibal ? Avoient-ils oublié leur deſcente en Afrique du tems de la premiére Punique ? Régulus fut-il plus humain, & ſa façon de faire la guerre fut-elle moins cruelle & moins violente ? Dans quel excès ne tomba-t-il pas ? Il exerça, il y porta toutes les horreurs de la guerre, & deſola le païs juſqu'aux portes de Carthage. Ne promena-t-il pas le fer & les incendies par tout où il put pénétrer ? Les Hiſtoriens Latins ſe moquent de nous, de s'imaginer qu'une telle ſorte de guerre ne ſoit permiſe qu'aux Généraux de leur nation : car eux-mêmes, auſſi bien que les Grecs, nous apprennent que les Romains en ont uſé tout de même dans pluſieurs de leurs guerres. Ne ſera-t-il pas permis aux Carthaginois de leur rendre la pareille ? Ils le trouvent étrange : c'eſt encore ici le reproche du Cyclope. Annibal ſe trouva dans la néceſſité d'en venir à ces voies extrémes, & Régulus n'avoit aucune raiſon qui l'obligeât d'en faire autant.

Cette façon de faire la guerre ne ſçauroit être blâmée, car elle n'eſt point contraire au droit des gens lorſqu'elle eſt néceſſaire. Il eſt triſte d'y être réduit, je l'avouë. Tite-Live, comme tous les autres Hiſtoriens qui ont écrit des actions d'Annibal, parlent indignement de ce grand Capitaine, & l'accuſent d'une infinité de défauts & de vices qu'il n'eut jamais. Juſtin eſt plus équitable dans le portrait qu'il nous fait de ce grand homme. Si Tite-Live eût moins écouté ſa paſſion que l'équité, il eût trouvé dans Polybe, qu'il a copié & traduit fidélement, l'éloge du grand Annnibal, qu'il a eu ſoin d'écarter, pour le deshonorer par des calomnies indignes d'un Hiſtorien, qui ne doit dire que la vérité. En trouvera-t-on beaucoup dans ce paſſage ? „ Cet eſprit,
„ *dit-il*, s'abandonna à l'avarice & à la cruauté, ravageant ce qu'il ne pouvoit garder
„ pour le laiſſer en ruine à ſes ennemis, conſeil pernicieux & dont le ſuccès fit voir
„ l'illuſion : car non ſeulement ceux qui ſouffroient des choſes ſi indignes, mais même
„ tous les autres ſe détachérent de ſes intérêts ; parce qu'en effet l'exemple en regardoit
„ un bien plus grand nombre que le mal même.

Ce que l'Auteur Latin nous débite ici, eſt bien la choſe du monde la plus impertinente. Je ne dirai pas ſur quel pied il prend cette avarice ; mais le reproche eſt faux ou ridicule, en quel ſens qu'on le prenne. Il eſt faux, s'il prend ce mot dans ſon ſens propre & naturel. Annibal ne fut jamais accuſé de ce vice : il eût été le plus malheureux de tous les hommes, s'il n'eût été ou dû être le plus généreux. La ſituation où il ſe trouvoit, à la tête d'une armée compoſée de tant de différentes nations, le mettoit dans l'abſoluë néceſſité de retenir ſes troupes par les bienfaits, pour les exciter aux belles actions : politique qui nous met en état de punir les mauvaiſes.

La libéralité nous fait révérer, elle augmente notre pouvoir & la confiance des ſol-

dats,

dats, & cela fait que nous en sommes les maîtres, lorsqu'il est question de châtier les coupables. Une ame noble & grande cherche bien moins à amasser & à thésauriser, comme un misérable bourgeois, qu'à lâcher d'une main ce qu'il a pris de l'autre, comme Alexandre & César. On peut appliquer à ces deux grands hommes ce qu'a dit un ancien Romain de Catilina, qu'il étoit avide du bien d'autrui & prodigue du sien: *Alieni appetens, sui profusus:* tout au contraire de certains Généraux anciens & modernes très-avides du bien d'autrui, & très-avares de celui-ci comme du leur. C'est un malheur pour les Princes d'avoir de tels Généraux à la tête de leurs armées, car ils fournissent par leur avarice des ressources infinies à leurs ennemis. Si Tite-Live entend par cette avarice le pillage des villes & de tout un païs, il ne pouvoit rien dire de plus absurde & de moins sensé. Est-ce qu'il étoit entré dans l'Italie pour faire la guerre aux dépens de la République, plutôt qu'aux frais de son ennemi? Un habile Général fournit aux dépenses de la guerre par la guerre même, & le Carthaginois s'en aquitte fort bien: tout autre qui fait le contraire, s'en aquitte fort mal. Que ceci serve de bonne leçon aux François, s'il leur arrive jamais de rentrer dans l'Italie. Tous les peuples & les Souverains de ce païs-là n'étoient pas moins nos ennemis en secret, qu'ils l'étoient ouvertement d'Annibal. Nous pouvions les rançonner, & leur faire paier une bonne partie des frais de la guerre: nous les fîmes seuls. Politique qu'il faut moins garder avec les Italiens qu'avec toute autre nation. Ils nous méprisent dès qu'ils voient qu'on les ménage, ils s'imaginent qu'on les craint; & quand ils voient qu'on les méprise, ils fournissent libéralement: ils se plaignent, mais leur peu de résolution ou leur impuissance ne leur permet pas d'éclater. Qu'on se tienne ceci pour dit, & que la politique toute contraire du Prince Eugéne nous serve d'exemple pour l'avenir: car non seulement il retira de ces peuples tout l'or que nous y avions laissé, mais il prit encore le leur jusqu'à la derniére pistole. Ce Prince fit en cela le trait d'un grand Capitaine: aussi l'est-il plus qu'aucun de son tems.

Quant à la cruauté qu'on reproche à Annibal, car tout le monde se mêle de l'en accuser, & les Anciens ne sont pas les seuls, ç'eût été un grand défaut en lui s'il n'en eût pas fait paroître quelquefois. Celle contre les Romains, & les calamités qu'il leur fit éprouver, étoient bien moins un effet de sa haine contre Rome qu'une juste représaille. Est-ce que celle-ci n'en avoit aucune contre Carthage? Ce reproche est impertinent: s'il y a quelque chose à blâmer dans la conduite de ce Guerrier célébre après la gloire de Thrasyméne, c'est d'avoir récapitulé dans les mêmes excès de barbarie & de cruauté dans son invasion du côté de la mer Adriatique. Notre Auteur ne l'épargne pas. *Ennemi implacable des Romains*, dit-il, *il avoit ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontreroit en âge de porter les armes.* Cette haine n'étoit pas sans fondement, rendons-lui justice; mais la représaille est un peu forte. Je n'ai garde d'y applaudir, & de ne pas convenir que ce ne soit là une flétrissure à sa réputation, si l'on considére les devoirs de l'honnêteté; mais si l'on a égard au droit des gens purement & simplement, la représaille étoit juste. Ecoutons Grotius (*a*), & l'on verra que Tite-Live se contredit furieusement à l'égard des reproches qu'il fait à Annibal. Il en fait ailleurs un éloge magnifique sans toucher à ces défauts prétendus.

„ Ciceron dit qu'il n'est pas contre la nature de ravir le bien à un homme qu'il est „ permis de tuer, par conséquent il ne faut pas s'étonner si le droit des gens permet à „ un Etat de piller & de ruiner des ennemis publics, puisqu'il lui permet de les tuer. „ Polybe dit sur ce sujet, que l'on entend par les loix de la guerre qu'il est permis de „ piller & de ruiner les places, ou les forts des ennemis, leurs ports, leurs villes, les „ hom-

(a) *Droit de la guer. l.* III. *c.* 5.

„ hommes, les navires, les fruits & les choſes ſemblables, & nous liſons dans Tite-„ Live, " qu'*il y a certaines loix de la guerre qu'il eſt juſte de ſouffrir, comme il eſt juſte de les pratiquer ſoi-même: par exemple de brûler les campagnes, d'abattre les maiſons, & d'enlever les hommes & les beſtiaux.* Apparemment que ces loix n'étoient pas faites pour Annibal, & qu'il étoit le ſeul de tous les Capitaines auquel il ne fût pas permis de les pratiquer. Il devoit nous l'apprendre, afin qu'on ne l'accuſât pas de tomber en contradiction, tant la haine qu'on a contre quelqu'un ou la prévention déplace l'homme de ſon aſſiette naturelle.

On ne voit pas qu'Annibal ait continué dans cette mauvaiſe guerre: s'il eût été d'une humeur ſi portée à la cruauté, comme on le prétend, elle eût paru à Cannes, & cependant Florus nous aſſûre qu'il cria pluſieurs fois à ſes ſoldats de donner quartier. Citons le paſſage: *Itaque duo maximi exercitus cæſi ad hoſtium ſatietatem, donec Annibal diceret militi ſuo; parce ferro.* La paſſion ne fut jamais la régle de ſa conduite: il avoit trop d'eſprit pour aller contre ſes propres intérêts, ſi la néceſſité de ſes affaires ne l'eût porté ſouvent au mal pour en éviter un plus grand. Il lui importoit trop de ne pas aliéner les eſprits des peuples alliés des Romains, & de les attirer à ſon parti. Il ne lâcha la bride à ſes ſoldats que contre ceux qui ſe déclarérent contre lui. Rien ne marque plus qu'à cet égard il n'alla pas contre ſes intérêts, que ce qu'il fit après l'action de Thraſyméne: il mit en liberté tous les priſonniers alliés des Romains qu'il avoit faits dans la bataille, bien qu'ils fuſſent eſclaves par les loix de la guerre.

Les incendies, & tout ce que la guerre offre de plus terrible, ſont permis, lorſque cela eſt néceſſaire. Qui eſt-ce qui l'ignore? Annibal emploie ces moiens extrêmes par tout où il paſſe, les Romains le trouvent étrange. Je le crois bien: lorſque Regulus entra en Afrique, il en fit tout autant: les Carthaginois trouvérent cela tout-à-fait horrible. Je n'en doute pas. Le Conſul avoit ſes raiſons, diront les premiers: il falloit nous les expliquer, mais aucun Hiſtorien ne s'eſt aviſé de le faire, & la poſtérité ſe trouve à cet égard dans une craſſe ignorance. Nous ſçavons celles d'Annibal. Plus exacts que les Anciens, & moins prévenus contre ce grand homme, nous trouvons qu'il n'avoit rien fait qui fût contraire au droit des gens.

„ Vous trouverez preſque à chaque page dans les Hiſtoriens, " *dit encore Grotius dans le même article*, „ des villes entiéres enſévelies dans leurs ruines, des murailles „ abattuës au niveau de terre, le dégât des campagnes, des embraſemens. Avec cela „ il eſt à remarquer que ces choſes ſont permiſes ſur ceux mêmes qui ſe ſont rendus. *Les habitans d'Artaxate*, dit Tacite (a), *aiant de leur bon gré ouvert les portes, ſe rendirent aux Romains, eux & tout ce qu'ils avoient: ce qui leur ſauva la vie.* Cet exemple d'un Hiſtorien ſi exact, ainſi qu'un grand nombre d'autres dans l'Ecriture Sainte, ſervent à juſtifier l'incendie général du Palatinat au commencement de la guerre de 1688, qui fit tant de bruit dans l'Europe, la deſtruction & la déſolation de ſes plus fertiles campagnes, & l'expulſion entiére de ſes peuples infortunés hors de leur patrie. Louis XIV. ſe voiant attaqué & envelopé d'une ligue formidable, & ſa frontiére ſe trouvant peu aſſûrée de ce côté-là, ce grand Monarque fut dans la néceſſité de ruiner & de ne faire qu'un deſert d'un païs riche & abondant, rempli d'un grand nombre de villes conſidérables, & d'un nombre infini de peuples, d'où les ennemis euſſent pû tirer de puiſſans ſecours, s'y fortifier, y établir de bonnes places d'armes: ce qui leur ouvroit l'entrée de la France. Ce conſeil fut ſuivi, on entra dans le païs ſans aucune réſiſtance, tout fit joug, & cette belle & riche Province fut réduite en cendres; ce qui ſauva l'Alſace, & garantit le Roiaume des invaſions des armées ennemies. En certaines con-

jonc

(a) *Tacit. Ann. l.* XIII.

jonctures où ruine son propre païs & des Provinces entiéres; mais si l'on peut les sauver en ruinant & en désolant celles de son ennemi, ne nous sera-t-il pas permis de choisir plutôt ce dernier parti que de prendre l'autre?

Les calamités & la ruine de tant de peuples, causérent mille remords à ce grand Prince dans sa vieillesse, quoiqu'il n'eût aucun sujet de s'en repentir, ni rien qui pût blesser sa conscience. On ne peut assez le louer de cette délicatesse, & d'avoir marqué son déplaisir sur ce point-là: semblable à Alexandre le Grand, qui conserva toute sa vie la douleur d'avoir ruiné Thébes. Louis XIV. toujours plein de ce souvenir, & engagé dans une guerre très-difficile & très-embarrassante, ne voulut jamais donner les mains à deux entreprises d'une extréme importance, & capables de finir une guerre ruineuse & assez mal conduite, & par conséquent assez malheureuse: la premiére décidoit de l'Italie, & de la ruine du Roi de Sardaigne; c'étoit d'inonder le païs par l'Adigé, & d'en couper la digue dès que l'armée du Prince Eugéne eut passé cette riviére; mais M. de Vendôme, qui en avoit écrit imprudemment à la Cour, au cas que le Général de l'Empereur choisît ce passage plutôt qu'un autre, reçut un ordre exprès de n'en rien faire. On supposa à la Cour que c'étoit faire périr une infinité de peuples: c'est en quoi l'on se trompoit. Quant à l'autre projet, il étoit plus grave, & c'étoit dans un tout autre païs. J'avoue qu'à l'égard de celui-ci, les calamités du Palatinat n'en approchoient certainement pas. Il s'agissoit de ruiner tout un païs, de le mettre sous l'eau, & de l'accabler sans ressource. Le Roi ne voulut jamais s'y résoudre, & dit qu'il aimoit mieux perdre tout son Roiaume que d'en venir à de telles extrémités. Là-dessus je citerai un passage, que le hazard m'a fait trouver dans le Dictionnaire de Bayle. Il vient ici fort à propos. Je vais le rapporter tout entier, car il en vaut bien la peine.

„ La dévotion & la piété, *dit-il*, sont incontestablement les plus grandes de toutes „ les vertus. Un Prince n'est pas moins obligé qu'un particulier à les posséder; & „ s'il aime mieux en posséder les devoirs que de conserver ses Etats, il est devant Dieu „ l'un des plus grands hommes du monde; mais il est sûr que selon le train des cho„ ses humaines, il n'y a rien de plus capable de ruiner une nation, que la conscience „ scrupuleuse de celui qui la gouverne. Si ses voisins faisoient comme lui, on auroit „ à espérer de sa piété le plus grand bonheur dont les Princes puissent jouir; mais si „ pendant qu'ils pratiquent toutes les ruses de la politique", *& toutes les voies de perte & de ruine pour l'accabler & le chasser de ses Etats*, il se roidit à *ne s'écarter jamais des régles de la Morale & de l'Evangile, lui & ses sujets seront infailliblement la proie des autres nations, & chacun dira qu'un Prince un peu moins contraint sur sa conscience se tirera beaucoup mieux d'affaire.* „ Je ne parle point de cette piété qui consiste à „ faire bâtir de magnifiques Eglises, à étendre par la voie des armes les limites de sa „ Religion, & à extirper les sectes. Cette espéce de piété sert quelquefois au bien „ temporel d'un Prince, à son agrandissement: je parle d'une piété qui empêche de „ se servir des obliquités de la politique; je parle d'une conscience qui préfére tou„ jours l'honnête à l'utile, & qui rejette toutes les maximes de l'art de régner qui „ sont contraires à l'exacte probité. Cette vertu est sans doute préjudiciable par rap„ port au bien temporel, à cause qu'elle ne permet pas qu'on résiste aux attaques & „ aux cabales de l'ennemi. Louis VII. en est un exemple". Mais sa piété étoit beaucoup moins pure que celle de Louis XIV. dans sa vieillesse.

La dévotion d'Agésilas me plaît beaucoup, & je l'approuve dans un Roi qui croioit aussi peu à sa religion, que Louis XIV. étoit persuadé de la sienne, toute pleine de lumiéres & de vérités. Moins superstitieux qu'Alexandre, il aimoit ses Dieux; il ne feignoit pas d'y croire pour s'attirer le respect & la vénération de ses troupes, afin qu'en

tems & lieu il pût ſe ſervir de la machine de la religion & des fourberies de ſes Prêtres pour animer ſes ſoldats à bien faire en certaines occaſions, où cette machine eſt d'une efficace & d'une force extraordinaire. Ce bon Roi logeoit toujours dans les Temples de ſes Dieux. Dans ſes converſations les termes des dévots de ce tems-là, la crainte des Dieux, la morale la plus ſévére, tout cela y étoit fourré: on l'eût pris pour un Saint, mais il ne le fut jamais que dans la théorie. *Les plus* éclairés & les voiſins de Lacédémone, voioient bien qu'il ne l'étoit guéres, & particuliérement les Thébains. Il leur fit un coup d'un franc fourbe, du moins on l'accuſe d'avoir induit Phébidas à ſurprendre la citadelle de Thébes en pleine paix. Toute la Gréce ſe récria contre une ſi méchante action. Mais il ne s'en embarraſſa pas, il continua toujours à être dévot. Quel dévot! le plus bel extérieur du monde. Et quand on lui répréſenta la perfidie de la fraude de Thébes, il dit que c'étoit une très-mauvaiſe action ſelon les Dieux; mais il la trouve bonne & juſte ſi elle fait l'avantage & l'agrandiſſement de Lacédémone. A cela près, ami juſqu'aux Autels en tant qu'homme; mais comme Souverain, il fera autant de ſermens que vous voudrez, il rompra les Traités les plus ſolemnels ſans aucun ſcrupule. Il lui ſuffit que tout cela ſerve à augmenter ſa puiſſance & le bien de ſes peuples.

§. V.

Des précautions qu'on doit obſerver dans la marche des détroits de montagnes. Qu'on doit faire exactement reconnoître les hauteurs & les revers. Ordre de marche ſelon les principes de l'Auteur. Ordre de bataille, ſi l'on eſt attaqué dans la marche de tous côtés.

NOus allons traiter dans ce Paragraphe des embuſcades d'armées, & des précautions qu'on doit prendre pour s'empêcher d'y tomber. Je traiterai cette matiére ſelon ma façon de penſer, ſans m'écarter non plus de mes principes, que je ferois d'une choſe reçûe du conſentement de toute la terre, par l'évidence qui les fait voir clairement & d'une certitude mathématique, ſans que nulle prévention puiſſe tenir la campagne un ſeul moment. Je n'ai garde d'épuiſer la matiére. Je ſerois exceſſivement long, & je n'ai nul deſſein de l'être: car mon Auteur me fournira aſſez d'occaſions de la reprendre & de la traiter dans ſes cas & ſes faces différentes; & s'il y a peu d'exemples dans les Hiſtoriens modernes de ces ruſes admirables & profondes, c'eſt que les Anciens étoient plus admirables & plus profonds dans la ſcience des armes que nous ne le ſommes, puiſque nous n'avons ni principes ni ſyſtéme. Il ne faut pas en être ſurpris, & ſi je dis la vérité il ne faut pas qu'on me blâme de ce que j'avance ici: c'eſt l'évidence en propre perſonne.

Je ne nierai pas qu'il ne ſe trouve dans nos Hiſtoriens des exemples d'un éclat merveilleux ſur les embuſcades générales & ſur les précautions; mais elles s'y trouvent ſi loin à loin, que pour les obſerver, il faut d'excellentes lunettes, & j'ai un très-grand plaiſir de les voir près-à-près chez les Anciens. Que l'on ne ſe fâche pas ſi je les révére ſi fort, & ſi je rends à ces grands hommes une eſpéce de culte, ſans préjudice de celui que je crois dû à pluſieurs grands Capitaines modernes. Que ceux qui vivent n'exigent pas de moi que je les nomme: car tel qui prétendroit avoir bonne part à ce culte, ſe trouveroit ſans difficulté n'y en avoir aucune: je hais trop les mauvais procédés & la vengeance des eſprits vains.

Si l'on fait bien réflexion ſur les événemens extraordinaires, & les batailles que l'Au-

teur rapport, on croiroit que plusieurs des nôtres, sans remonter plus haut que de deux bons siécles, ne sont qu'une copie de celles des Anciens, tant j'y trouve de rapport. Je dirai plus, je vois souvent la même ressemblance dans la conduite des Princes & des Républiques, dans celle de leurs Ministres & de leurs Généraux, les mêmes défauts, les mêmes vertus, la même sagesse dans leurs conseils, la même prudence dans certaines entreprises, comme la même folie, des espérances ridicules de conquêtes & de renversement d'Empires, qui confinent à quelque conte de peau d'ours qui nous donne un grand ridicule: car la bête s'évanouit, & l'on ne peut voir sans rire que la plus grosse bête n'est pas celle qu'on appelle *Ours*.

Rien ne m'a fait mieux connoître la vérité de ce que dit un Auteur judicieux dans son Ouvrage de l'éducation d'un Prince, qu'*il est impossible que des machines qui ont des ressorts semblables ne se remuent pas de même façon.* Si cela n'étoit pas, les nouveautés se succéderoient les unes aux autres, les événemens ne seroient jamais les mêmes, les vices & les vertus s'évanouiroient pour faire place à d'autres inconnus. Sur ce pied-là l'Histoire ne seroit d'aucune instruction, elle ne serviroit que pour tuer le tems, comme l'on dit, & les fautes du Consul, non plus que la bonne conduite d'Annibal, ne nous serviroient de rien, & l'on feroit aussi peu de cas de mon Livre que de celui de la nouvelle Histoire Romaine, condamnée à une * prison perpétuelle dans le magasin de son Imprimeur. Cette introduction paroîtra un peu longue à certaines gens, & fort courte à d'autres: grand sujet de la laisser telle qu'elle est.

Un Général qui a en tête un ennemi rusé & couvert, & qui le manie par des manœuvres opposées les unes aux autres, qui a d'ailleurs des ordres de son Maître, toujours tremblant & peu assûré, de ne rien engager; soit que ces ordres aient un secours en vûe, soit un poste qu'on croit important, soit enfin pour toute autre raison; ce Général n'est jamais si fort bridé qu'il ne puisse en certaine occasion rompre sa gourmette, prendre sur lui-même, & supprimer des ordres d'une Cour qui se croit inspirée, comme si elle étoit maîtresse du tems & des événemens, & qu'elle les tînt liés & pendus à sa ceinture. Un homme prudent & sage ne s'embarque pas étourdiment dans certaines démarches, s'il ne voit bien clair & bien sûrement dans les mouvemens & les desseins de l'ennemi: s'il les trouve embarrassés, peu certains & qui sentent le piége, s'ils sont peu conformes aux avis qu'il reçoit de la Cour, il faut qu'il attende le tems, qui les démêle; & lorsque cela arrive, laisser là le Prince ou son Ministre, qui décide de cent lieues & hors la vûë des objets, & saisir l'occasion de finir la guerre, ou de sauver une frontiére de son Maître par un coup de grand éclat & de tête. Ne pas enfraindre ses ordres dans un tel cas, je dis moi qu'on commet une grande faute: car il vaut mieux combattre sans le secours, lorsque le tems & l'occasion nous pressent, que de les laisser échaper. Mais lorsqu'il n'y a aucune des raisons que je viens de dire, c'est une folie que de mettre les affaires au hazard. Il est aisé de connoître, pour peu qu'on ait d'expérience, si certains mouvemens, certaines démarches sont vraies ou fausses. Flaminius fut la dupe d'Annibal, & très-grosse dupe. Il faut vouloir tout le contraire de ce que l'ennemi veut, être dans une perpétuelle défiance de certains mouvemens qui signifient plusieurs desseins, & qui nous remplissent de doutes & d'incertitudes, qu'on ne peut deviner, & le tems les découvre. La diligence & la promtitude réparent souvent le défaut de notre prévoiance. C'est le seul reméde qu'on y puisse opposer.

Il

* L'Auteur a corrigé cet endroit dans l'*Errata*; „ C'est une méprise, *dit-il*, que je n'ai faite que „ pour avoir jugé un peu trop favorablement du goût du public. On dit que la plus grande partie „ de cette Histoire étoit venduë avant que de paroître.

Il vaut mieux abandonner une Province à tous les maux de la guerre, que d'exposer un Roiaume entier par la perte d'une bataille. La patience est salutaire dans ces sortes de conjonctures. On change l'état de la guerre selon ce que l'on voit, lorsqu'on ne peut deviner, & le tems fait connoître la conduite sage & prudente d'un Général, comme cela arriva à Fabius, qui ne vouloit rien engager témérairement & sans de puissantes raisons, contre un ennemi qui se voioit toujours dans la nécessité de combattre ou de mourir de faim. Cette nécessité étant plus redoutable que toute autre situation, la circonspection est nécessaire : c'est une puissante raison pour nous porter à ne rien engager indiscrétement, à moins qu'on ne trouvât l'occasion si favorable, qu'on fût comme assûré de la victoire, indépendamment du secours. A cela près on doit attendre qu'il soit arrivé. Un Général qui se gouverne tout autrement, qui se laisse emporter à son courage & à l'ardeur imprudente de ses troupes, qu'il a lui-même trompées par les artifices d'une rhétorique fanfaronne nomme celle du Consul Romain, grand Orateur & mauvais Général, & qui attaque malgré les ordres de la Cour, quand même il remporteroit une victoire complette & décisive ; s'il a donné à la fortune sans une raison plus que probable de réussir, ou sans faire voir une nécessité indispensable d'outrepasser ses ordres, il ne mérite pas moins d'être puni ; parce que la faute porte avec elle des conséquences dangereuses, & qu'elle ne peut se justifier par cette nécessité plus forte que les loix. Les Grecs & les Romains ne pardonnoient jamais ces sortes de fautes, & les heureux succès ne justifioient pas la desobéissance.

Si un Capitaine, nonobstant ce que je viens de dire, est flatté par la bonne volonté de ses troupes & leur envie de combattre, par leur nombre & leur valeur, ou par l'occasion qui lui paroît favorable, il doit au moins prendre les mesures & les précautions que les régles de la guerre & le bon sens nous fournissent.

Lorsqu'on est informé qu'on a un défilé à passer entre des montagnes & un lac, ou une riviére, on doit faire un détachement de l'armée plus ou moins considérable, selon les nouvelles que l'on a de l'ennemi. Ce corps de troupes se saisira des issuës & des hauteurs qui dominent le plus sur la marche, & des valons qui y aboutissent. Ces mesures prises, on fait travailler aux chemins, on ouvre des routes sur les hauteurs, si cela se peut, sinon on raccommode le chemin ordinaire, on l'applanit, on tâche de l'élargir également par tout : car de laisser des endroits plus étroits aux uns qu'aux autres, c'est comme si l'on n'avoit rien fait, puisqu'on est obligé de défiler en ces endroits ; ce qui retarde considérablement la marche : & comme il se rencontre ordinairement des ruisseaux & des ravines dans ces sortes de situtations, on construit des ponts sur les uns, & l'on met en rampe les autres.

Lorsque nous entrâmes en Catalogne dans la guerre de 1719. contre l'Espagne, nous avions si peu reconnu la marche, qu'on s'imagina qu'il étoit des marches des montagnes comme de toutes les autres, où les routes ne sçauroient guéres nous échaper, & sont connuës de tout le monde. On avertit qu'il y avoit deux chemins, on se régla là-dessus sans prendre la peine de les faire reconnoître. Celui de la cavalerie étoit le chemin ordinaire ; mais il y en avoit un autre propre pour l'infanterie, qui prenoit à droite de Bellegarde dans la valée & sur les hauteurs. Celui-ci fut négligé, parce qu'il étoit inconnu. On prit l'autre jusqu'à Bellegarde ; mais dès qu'on y fut arrivé, on ne le trouva plus ; on avoit négligé d'avoir des guides : de sorte que ceux qui étoient à la tête de la Colonne de l'infanterie, crurent qu'il n'y avoit que le seul chemin par où la cavalerie marchoit pour aller camper à la Jonquére. On se trouva fort embarrassé lorsque mon frére, Capitaine dans le régiment de Vivarais, se souvint de ce chemin, où la Colonne de l'infanterie de l'armée de M. le Duc de Noailles avoit autrefois passé.

On

On découvrit ce chemin, qui étoit enséveli sous les brouſſailles : on prit alors plus à droite, & l'on deſcendit dans la vallée. Quand nous fûmes arrivés au bas, nous trouvâmes la riviére ou le torrent, qui, bien que guéable, eſt difficile à paſſer, à cauſe des groſſes pierres & des roches dont elle eſt remplie. On eût pû égargner la peine aux ſoldats de la paſſer à différentes fois, à cauſe de ſes ſinuoſités. On eût dû y faire des ponts, c'eſt à quoi l'on ne penſa pas : de ſorte qu'on emploia un tems infini pour trouver quelques pieds d'arbres, ſur leſquels l'infanterie défiloit un à un : les autres ſe jettérent à l'eau. Cette négligence eſt impardonnable, ſi on peut appeller cela négligence plutôt qu'autre choſe. Si après dix ans de paix on oublie des choſes ſi eſſentielles, & d'où le ſalut de toute une armée dépend, que peut-on eſpérer au bout de quinze ans, ſi on fait conſiſter la guerre dans l'expérience ?

Pour revenir à mon ſujet, je dirai qu'à l'égard des ponts qu'on établit ſur les ruiſſeaux, ravins ou watergants, pour le paſſage d'une armée, on eſt dans une erreur très-grande là-deſſus. J'ai lieu de m'étonner qu'elle ait duré ſi longtems. La coutume eſt de les faire ſi peu larges, que la queuë des Colonnes eſt obligée de faire halte pendant que la tête défile : quelquefois on fait deux ponts pour chaque Colonne ; mais ne vaudroit-il pas mieux n'en faire qu'un ſeul à paſſer par manches ou par bataillons ? On gagne bien plus d'en faire un ſeul de cent pieds de largeur, que deux ou trois moins larges : car il paſſe plus de monde ſur un pont de cette largeur, que ſur trois qui ſeroient chacun de quarante-ſept pieds de largeur. Il n'eſt pas beſoin de beaucoup de philoſophie pour le comprendre. Lorſque les ponts ne ſont pas ſéparés les uns des autres, les troupes ne ſont pas obligées de rompre l'ordre de la Colonne, & le tems qu'on perd pour ſe rejoindre ne laiſſe pas que d'être conſidérable.

Voilà quant aux meſures & aux précautions que l'on doit prendre pour s'aſſûrer le paſſage d'un défilé, & toutes les diſpoſitions qui précédent une marche d'armée dans un païs tel que j'ai dit. On va par ces remédes de prévoiance au-devant des accidens qui peuvent nous menacer. Parlons maintenant de l'ordre de la marche dans ces ſortes de ſituations, que nous allons réduire à notre méthode, ſans avoir trop égard à ce qui ſe pratique ordinairement, & qui n'eſt qu'une pure routine.

Je commence d'abord par les maximes ſi ſouvent répétées & ſi peu connuës, qu'un Général d'armée ne peut trop inculquer dans ſon eſprit. Une marche d'armée n'eſt eſtimable qu'autant qu'elle eſt réglée ſur l'ordre ſur lequel l'on veut combattre en allant à l'ennemi. L'autre eſt de la concerter ſi bien par rapport aux lieux, la varier & la diſpoſer de telle ſorte, qu'on puiſſe la changer & la tourner comme on veut, ſelon la différence des païs où l'on marche, pour être préparé à tout événement, & faire en ſorte que chaque arme ſe trouve en ſa place, & que les Colonnes puiſſent être en bataille tout d'un tems & d'un même mouvement. Car l'ennemi peut faire une contre-marche, & venir nous rencontrer dans des lieux où l'on ne l'attend pas. Quand une marche eſt bien ordonnée, il n'y a rien de ſi aiſé que de faire paſſer les Colonnes les unes dans les autres ſans aucune confuſion, par les intervalles que les corps laiſſent entr'eux : un peu de tactique ſuffit à cela. Tout ce que je viens de dire, eſt ce que la plûpart des Généraux obſervent le moins. L'expérience l'apprend rarement, parce que ces cas ſont rares : il faut des principes, & nos marches en ſont fort dépourvûës.

La guerre eſt ſujette à des accidens fortuits & imprévûs, & ſouvent ſi extraordinaires, qu'il eſt bien difficile de les prévoir. L'Hiſtoire nous en offre un grand nombre, où de grands hommes ſe ſont trouvés ſurpris dans des pas très-dangereux : les uns s'en ſont tirés par leur adreſſe, les autres y ont laiſſé leur gloire & leur réputation. M. de Turenne s'eſt trouvé dans ces ſortes de cas ; & quoiqu'il ſe ſoit toujours tiré des

affaires

affaires les plus épineuſes, il lui en arrviva une à Mariendal, où peu s'en fallut qu'il ne fût entiérement défait : il ſe vit obligé de tout abandonner, & de faire ſa retraite en différentes routes.

Quand une marche eſt bien concertée & bien ordonnée, lorſqu'on ſe trouve ſurpris & attaqué à l'improviſte, on a cet avantage de ſe trouver en état de ſe défendre, de tenir tête à ſon ennemi, de ſe reconnoître, & de recourir aux remédes : car ſi l'on veut ſe guérir de cette idée de ſurpriſe, qui eſt ſouvent plus dans l'imagination que dans la choſe même, lorſqu'on marche en bon ordre, on peut remédier au reſte, & ſe tirer d'un mauvais pas par un bon effort. Or un habile Chef de guerre qui marchera de telle ſorte que ſes Colonnes puiſſent ſe démêler aiſément & ſe former par un mouvement ſimple & aiſé, à certains égards on ne peut pas dire qu'il ait été ſurpris. Celui-là l'eſt effectivement, qui marche en deſordre, ou dans un ordre peu conforme à la ſituation des lieux, pour éviter les malheurs qui ſuivent les grandes embuſcades.

M. de Montécuculi (a) dit que *l'ordre de bataille qu'on a dans l'idée ou deſſiné ſur le papier, ſert de régle à l'ordre de marche.* Cette régle n'eſt pas toujours vraie, j'en ai dit les raiſons plus haut. On doit régler ſa marche ſuivant le païs qu'on traverſe en allant à l'ennemi : ſi on entre dans un païs de montagnes pour entrer enſuite dans les plaines, on régle ſa marche dans celles-ci, ſelon la diſpoſition projettée de combattre ; mais il y a des changemens à faire lorſqu'on entre dans un défilé. Bien des gens diront qu'il faudroit changer l'ordre à tous momens, & autant de fois que le païs change. Qui peut en douter, ſi l'on a un long terrain à traverſer qui différe de l'autre qu'on vient de quitter ; La fin de l'ordonnance de la marche n'eſt-elle pas de pouvoir ſe changer tout d'un coup & par des mouvemens ſimples en ordre de bataille ? Souvent on eſt obligé de faire marcher à la tête ce qui eſt à la queuë, quelquefois on entrelaſſe une arme avec l'autre : la nature du païs en eſt la régle. Ceux qui ignorent la ſcience des marches, qui n'ont ni principes ni ſyſtéme, ne s'accommoderont pas de ce que je dis ici ; mais pour peu qu'ils aient de principes & d'expérience, ils comprendront que rien n'eſt plus facile que de varier mille fois une marche, & la tourner de tous les côtés & de tous les ſens.

Lorſqu'on entre dans un défilé entre de hautes montagnes & un lac, riviére ou marais, ſi l'on ne peut marcher que ſur deux groſſes Colonnes, dont la tête de chacune eſt d'une manche, l'infanterie doit faire la Colonne de la gauche, ſi l'on a les montagnes à gauche, & la cavalerie entre cette Colonne & le lac. On marche par l'aîle, c'eſt-à-dire, que le flanc des bataillons doit être la tête de la marche, les bataillons & les eſcadrons à la queuë les uns des autres ſans intervalles entr'eux ; mais ſerrés & tout d'une piéce en maniére de phalange, c'eſt-à-dire, ſur une grande profondeur. Si l'on eſt attaqué, toutes les troupes feront un quart de converſion, & chaque corps d'infanterie formera une Colonne d'une ſeule ſection. On peut juger ſi cette infanterie rangée dans cet ordre, & ſur une ſi grande profondeur, peut être aiſément attaquée & enfoncée, ſinon dans un ordre ſemblable, la cavalerie ſoutient. Peut-être qu'on me dira que ſi cette infanterie eſt rompuë, elle ſe renverſera ſur la cavalerie : ſuppoſé qu'elle n'y ſoit pas, où ira cette infanterie, ſi elle a un lac à dos ? Cette objection ſeroit peu ſenſée, la cavalerie peut être de quelque uſage dans un accident ; outre qu'elle augmente le courage de l'infanterie qu'elle ſoutient, & la met dans la néceſſité de vaincre ou de mourir à la peine.

L'artillerie, c'eſt-à-dire, les piéces de régiment ou de campagne, ſera diſtribuée à la Colon-

(a) *Mem. Liv. I. ch. 4.*

ORDRE DE BATAILLE SELON LES PRINCIPES ET LE SYSTÊME DE L'AUTEUR.

Colonne de la cavalerie. La groſſe fera la tête des équipages, qui marcheront ſur pluſieurs files fortifiés par des bataillons, du canon & des détachemens répandus ſur tout le front de la marche. On fortifie plus ou moins l'arriéregarde (4), ſelon qu'on a à craindre à la queuë.

C'eſt dans cet ordre qu'il me paroît qu'on devroit marcher dans un païs tel que *je viens de dire*, & tel que celui où marcha Flaminius. Par cette ruſe la cavalerie ſe trouve couverte par l'infanterie, & celle-ci ſoutenuë par l'autre.

On peut voir par le principe de cette marche, que les corps marchent en Colonnes parfaites ou par ſections de Colonnes, ſi le terrain ne permet pas de marcher ſur vingt-quatre files de front, parce qu'il faut laiſſer derriére un eſpace de terrain où la cavalerie puiſſe défiler ſur une ſeule file, pour avoir toujours une arme dont on puiſſe ſe ſervir pour envoier reconnoître, lorſqu'on eſt entré dans la plaine à la ſortie du défilé. Si l'ennemi paroît tout à coup ſur les hauteurs ſur tout le front du flanc de la marche ou de la Colonne, chaque corps marchant dans l'ordre que je viens d'expliquer, un quart de converſion à droit ou à gauche à chaque corps fait que tout d'un tems & d'un même mouvement l'armée ſe trouve en bataille ſur une ligne de Colonnes (2). La figure ſuffit pour mettre mes Lecteurs au fait de la converſion de chaque corps qu'on voit marquée par les lignes ponctuées (3). Dès que ces mouvemens ſeront faits, les portions des Colonnes dédoublées ſe joindront & formeront une Colonne ſur vingt-quatre de file. Cette diſpoſition, ſi je ne me trompe, eſt tout ce qu'on peut imaginer de meilleur & de plus ſolide non ſeulement pour ſe défendre, mais encore pour attaquer, & je penſe qu'il le faut plutôt que d'attendre, & aller au-devant de l'ennemi en montant ſur la hauteur. On laiſſe par là un terrain à la cavalerie, qui a le tems de ſe former & de ſe reconnoître, & cette audace contre laquelle l'ennemi ne s'eſt pas préparé, l'étonne & le met en peine de l'événement : car en certaines occaſions il y a plus d'inconvéniens à attendre qu'à attaquer. Que peut gagner l'ennemi contre un tel ordre ? Ira-t-il s'engager entre les diſtances des Colonnes ? Je ne le vois pas : ce ſeroit donner dans un coupe-gorge très-dangereux, & les bataillons ennemis (5), les ſuppoſant rangés ſelon la méthode ordinaire, trouveront-ils leur compte contre des corps dont on voit à peine la profondeur, & qu'on ne ſçauroit aborder ſans une défaite manifeſte ?

OBSERVATIONS

Sur les passions desordonnées qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, ou à ceux qui par leur naissance sont destinés au suprême commandement des armées.

§. I.

Que l'yvrognerie est un grand défaut dans un homme de guerre; mais qu'elle est plus supportable, moins honteuse & moins dangereuse à l'Etat que les autres passions qui amolissent le courage. Que celle des femmes étouffe toutes les vertus militaires, sans qu'il en reste aucune; qu'on s'en guérit difficilement. Exemples qui prouvent cette vérité.

LEs réflexions de Polybe, à l'égard de certaines passions & de certains vices bas & honteux, & tout-à-fait indignes d'un homme de guerre, & plus encore d'un Général d'armée; ces réflexions, dis-je, sont d'un Historien judicieux & guerrier. Ce sujet m'a paru utile & fort important, car je ne dois pas plus me proposer dans cet ouvrage de former les gens au métier de la guerre, que de les éloigner de certains vices qui ne sont que trop communs dans les armées, & de leur faire aimer la vertu.

S'il se trouve des Généraux d'armées tels que notre Auteur nous les représente, j'y trouve bien moins à reprendre qu'au Prince ou à la République qui fait un tel choix. Un Prince guerrier, qui n'a point d'autre Général que lui-même, se trompera rarement dans son choix; mais un Prince qui ne fait la guerre que par ses Lieutenans, qui s'endort mollement sur son Thrône, choisira très-mal, & ses Ministres ne feront pas un meilleur choix: dans les Cours de tels Princes on a coutume de faire plus de cas des paroles que des actions; outre qu'un habile Courtisan qui veut aller loin dans la fortune, couvre son incapacité par un extérieur grave & imposant, & son silence, qui vient du défaut d'esprit & de lumiéres, fait que ceux qui ne veulent pas approfondir, ou qui n'en ont guéres plus qu'eux, se laissent quelquefois surprendre par cela seul qu'ils ne disent mot; ou, s'ils ont quelque esprit, par leurs fanfaronnades, leurs menteries, & par des services & des actions imaginaires, dont ils sont toujours pourvûs. Le vrai mérite de la guerre étant toujours modeste, il ne faut pas être surpris si celui-ci n'avance pas, & si le contraire triomphe & s'éléve. Je conclus de là qu'un Prince qui n'est jamais à la tête de ses armées, peut être aisément trompé dans le choix des sujets: mais il est impossible qu'il puisse l'être à l'égard des défauts & des vices dont mon Auteur parle, & qu'on ne peut cacher. Ils sont tous grands, je l'avouë; mais ils ne le sont pas tous également.

Les yvrognes sont infiniment plus supportables & plus capables de servir ou d'être à la tête des armées, que les amoureux transis, car ceux-ci sont très-ridicules & dignes d'un très-grand mépris. Les Latins, dit la Motte-le-Vaier, ont mis si peu de différence entre l'amour & la folie, que d'*amans* à *amens* il n'y a qu'une lettre à dire. Ce que dit mon Auteur de cette passion à l'égard des Généraux qui s'y abandonnent, est très-vrai: elle a causé non seulement, dit-il, des maux infinis & les plus déplorables,

le renversement des Etats les plus affermis & les plus florissans, la ruine & la subversion des villes les plus célébres & des meilleures maisons, mais encore ruiné la réputation des plus grands Capitaines qui s'y sont livrés au-delà des bornes raisonnables, & fini leurs jours d'une maniére honteuse & tout-à-fait déplorable. C'est un grand mal dans un homme de guerre, mais dans un Général d'armée c'est le plus grand de tous les malheurs : il ruine les affaires de son Maître, & se couvre d'une honte éternelle. Devant les hommes on ne se deshonore point par un engagement, ni par deux, ni par trois; mais d'être esclave toute sa vie, aujourd'hui de celle-ci, demain de celle-là, & le plus souvent pour des créatures qui sont servies par mille autres, je ne vois rien de plus honteux que cela. Peu de Capitaines du premier ordre ont été accusés d'avoir donné dans cet excès, & ceux qui ont continué dans ce train de vie ont sauté du premier degré au dernier. Cette passion fait une telle irruption sur le tempérament, qu'on a vû des hommes très-braves, très-courageux, & d'une hardiesse à tout entreprendre, enfin des Achilles transformés en Thersites.

Qu'on se souvienne des amours folles & honteuses d'un des plus habiles & des plus déterminés Capitaines que Rome ait produits : on entend assez que je veux parler de celles de M. Antoine pour sa Cléopatre. L'Histoire ancienne & moderne, & l'imagination des faiseurs de romans, ne nous offrent rien de semblable, de plus fou, & de plus indigne pour un Capitaine de cette force. Qu'on observe bien ce qu'il a été avant que de s'être rangé sous les drapeaux de la plus grande coquette de l'antiquité, & qui en avoit enlassé bien d'autres dans ses filets, avant que celui-ci vînt s'y rendre. C'étoit un grand Guerrier. A peine l'amour s'empare de son cœur, qu'on ne le reconnoît plus. Il est changé en un tout autre homme, il se fait une telle révolution en lui, qu'il oublie tous les devoirs d'un Général d'armée. Cet amour de la gloire, qui est la source des belles actions, se change en un autre tout contraire, d'où naissent les vices les plus desordonnés : c'est un vrai Sybarite, mol, efféminé, & semblable à une femme. On commença à s'en appercevoir dans sa guerre contre les Parthes, & les Officiers de son armée jugérent bientôt qu'il n'y avoit rien à espérer d'un Général si corrompu. Plutarque (a) nous le fait assez entendre, transcrivons le passage.

,, On dit que ce grand appareil & cette grande puissance, qui effraia les Indiens qui
,, habitent au-delà des Bactres, & qui alarma toute l'Asie, lui devint entiérement inu-
,, tile, à cause de Cléopatre : car dans l'impatience de la revoir, & d'aller passer l'hi-
,, ver avec elle, il commença la guerre avant que la saison le permît, & ne se servit
,, des moiens qu'il avoit en main qu'avec beaucoup de précipitation & de desordre,
,, étant tout transporté & hors de lui-même, & comme ensorcelé par des breuvages,
,, ou charmé par des enchantemens, tournant toujours les yeux vers l'objet aimé, &
,, plus empressé à l'aller bientôt rejoindre qu'appliqué à chercher les moiens de triom-
,, pher de ses ennemis ". Ceci me fait souvenir d'un exemple d'Henri IV. qui ne fut guéres insensible sur l'article des femmes. C'est le seul reproche qu'on puisse faire à ce Capitaine célébre. Mais il s'en faut bien qu'il ait poussé aussi loin que le Romain. Ce Prince fut toujours très-grand Guerrier, & finit sa vie dans cette réputation. Cependant il laissa perdre presque tous les avantages de la bataille de Coutras en 1587. pour l'amour d'une Maîtresse. Citons Mézerai sur cet article.

,, La vaillance du Roi de Navarre se signala bien plus en cette journée, que ne fit
,, sa conduite à en recueillir les avantages : car bien loin de tirer droit vers l'armée
,, étrangére, comme le Prince de Condé le vouloit, promettant si on lui donnoit des
,, troupes de s'aller saisir du passage de Saumur : il laissa séparer son armée victorieuse,
,, s'étant

(a) *Dacier dans Plut. Antoine.*

„ s'étant contenté de prendre serment des Capitaines, qu'ils se rendroient le 20. de „ Novembre sur les confins de l'Angoumois & du Périgord, pour marcher vers les „ Reistres. Il garda seulement cinq cens chevaux, & emmenant le Comte de Soissons „ avec lui perça dans la Gascogne, où le violent amour qu'il avoit pour la Comtesse de „ Guiche l'attiroit comme par force". Je le trouve beaucoup plus pardonnable dans ce qu'il fit au siége d'Amiens en 1595. quoique la faute ne soit pas petite : car cette entreprise d'Amiens étoit la chose du monde la plus grave & la plus importante. Il eût dû oublier là sa Maîtresse la belle Gabrielle; de peur de ne pouvoir résister à la tentation de quitter son siége pour l'aller voir, il la mena avec lui à l'armée, & l'eût gardée auprès de lui jusqu'à la fin de cette expédition, s'il ne se fût apperçû des conséquences. „ Mais il fut bientôt contraint, *dit le même Historien*, d'éloigner ce scandale de „ la vûe des soldats, non seulement par leurs murmures, qui venoient jusqu'à les oreil„ les, mais aussi par les reproches du Maréchal de Biron". Revenons à Antoine, car il nous divertit trop par ses folies.

Après la campagne dont j'ai parlé, qui lui fut si honteuse, qu'il finit pourtant par une retraite de plusieurs marches, & que les Connoisseurs regarderont comme une chose digne d'admiration, l'on peut dire que ce fut là le dernier effort du dernier soupir de son ancienne vertu, il alla s'achever à Alexandrie entre les bras de sa chére Cléopatre, & peu de tems après il donna des marques qu'il n'étoit pas seulement l'ombre d'un Général, mais le plus lâche de tous les hommes. La bataille d'Actium en est une preuve bien démonstrative : il la perdit avec d'autant plus d'infamie, que le Général contre lequel il eut à combattre étoit fort au dessous de lui à l'égard du courage : car Auguste ne fut jamais accusé d'en avoir beaucoup, & guéres plus de capacité & d'expérience dans le métier, ou du moins tout étoit médiocre en lui, & cependant l'ennemi qu'il méprise remporte une victoire signalée sur lui : que ce soit César ou plutôt Agrippa, grand Capitaine, à qui la gloire de cette journée soit uniquement dûe, peu m'importe. Il n'est pas difficile de comprendre que l'un ou l'autre ait pû réussir, si l'on considére que nul d'eux n'eut aucun besoin de déploier & de mettre en œuvre tout ce que l'art a de plus grand & de plus fini pour vaincre un ennemi qui ne tient pas un moment, & qui s'enfuit comme un misérable : son infamie est d'autant plus grande, que se mettant à la tête de son armée de terre, il étoit presque assûré de vaincre, & par sa victoire la défaite ou la fuite de son armée navale ne servoit de rien à son ennemi : car enfin il n'y eut aucun combat. „ Il n'y eut ni choc de vaisseaux, ni vaisseaux brisés dit Plutarque". Les deux armées ne vinrent point à l'abordage, selon la méthode des Anciens; ainsi tout demeuroit indécis & incertain, tant que l'on ne prendroit pas le parti d'en venir aux prises. Les choses étoient en cet état, dit encore l'Auteur; „ mais tout à coup „ on vit les soixante vaisseaux de Cléopatre qui déploioient leurs voiles pour se retirer, „ & qui se mirent à fuir à travers ceux qui combattoient. Les ennemis les regardoient „ avec étonnement, & les voioient poussés par un bon vent prendre le chemin du „ Péloponése.

„ Alors Antoine fit voir manifestement qu'il n'avoit ni la prudence d'un Général, „ ni le courage d'un homme, en un mot qu'il n'avoit pas son bon sens, " (comme si ces trois qualités s'étoient évanouies en présence de l'amour;) „ mais comme quel„ qu'un a dit en badinant que l'ame d'un amant vit dans un corps étranger, il étoit „ entraîné par une femme, comme s'il eût été collé avec elle, & obligé de suivre tous „ ses mouvemens. Car il n'eut pas plutôt vû la galére de cette Egyptienne faire voi„ le, qu'oubliant lui-même, & trahissant & abandonnant ceux qui combattoient & qui „ se faisoient tuer pour lui, il monta sur une galére à cinq rangs de rames, accompagné „ seulement d'Alexandre le Syrien & de Scellius, & suivit celle qui l'avoit déja ruiné,

„ & qui alloit achever de le perdre, & qui le perdit en effet". Je renvoie mon Lecteur à Plutarque à l'égard de la mort de notre amoureux, cela me fait grande pitié; si cet Ouvrage étoit fait pour les femmes ou pour les hommes qui leur ressemblent, & qui se plaisent aux sujets bien tendres & fort passionnés, je l'insérerois dans cette page. Quelle étrange passion que cet amour, qui nous fait faire tant de folies! Qui est-ce qui n'a pas éprouvé ce malheur une ou deux fois en sa vie, s'il n'est plus froid que les glaces des terres Arctiques? Bien qu'il y ait beaucoup d'exemples contraires à mon sentiment, je doute qu'il se trouve aucun homme, à le prendre depuis le sceptre jusqu'à la charruë, qui soit descendu dans le tombeau le cœur pur & net de cette passion; mais je doute beaucoup qu'aucun Capitaine ait excédé plus énormément & plus sottement que le bon Antoine.

On dit que Venus & Mars sont cousins, & qu'ils ont une telle liaison ensemble, que l'un ne voguera jamais sans l'autre. Jupiter ne me semble pas de cet avis-là par la réponse qu'il fit à cette Déesse, lorsqu'elle se plaignoit d'une blessure qu'elle avoit reçuë en courant au secours de son fils Enée. Qu'alliez-vous faire dans cette galére? lui dit Jupiter. Est-ce votre métier que la guerre? Je vous ai laissé l'amour en propre, c'est votre fait, livrez-vous-y & de votre mieux, je n'ai garde d'y trouver à dire. Héléne fit à Pâris un compliment tout semblable. Sans faire un jugement téméraire, Jupiter étoit plus débauché qu'il n'étoit guerrier.

Si je voulois donner le catalogue des grands Capitaines qui se sont abandonnés aux femmes en vrais corrompus, & que j'en misse un autre à côté de ceux qui les ont méprisées & chassées de leur cœur comme capables de le gâter & de le perdre, & qui ont regardé avec mépris ceux-là mêmes qui s'engageoient dans ces chaînes; ces derniers feroient furieusement pancher la balance; & ce qui surprendroit peut-être, c'est qu'il s'y trouveroit une tête de plus grands hommes que dans l'autre. Produisons un sujet de ce caractére-là, brave, intrépide & grand Capitaine. Je le trouve dans le Maréchal de Gassion. Jamais homme ne haït plus les femmes que celui-là. On prétend que le Comte de Tilly étoit si chaste, qu'il garda son pucelage jusqu'au tombeau. Charles XII. Roi de Suéde ne lui fut pas moins fidéle. Ces deux Guerriers étoient-ils des hommes ordinaires? Le grand Turenne n'alla jamais si loin que les Tillis & les Gassions: il ne haït jamais les femmes ni les plaisirs, mais ceux-ci non plus que les autres ne le maîtriférent jamais. Il eût pû continuer dans ce train de vie sans craindre aucun reproche, parce qu'il quittoit tout au besoin. Et quand la passion des armes eut pris le dessus, il y renonça bien vîte, & dans un tems où les passions se trouvent dans leur force. Le Chevalier Baiard est encore recommandable par sa pudicité.

Annibal, que Justin regarde comme le plus grand Capitaine qui fut dans le monde, fut très-chaste & très-tempérant: tout au contraire des autres Historiens Romains, il reconnoît en lui mille vertus. „ Il ne soupa jamais, *dit-il*, sur des lits de repos, & ne „ but point dans ses repas plus d'un demi setier de vin: il joignoit à cette sobriété une „ continence si exacte, environné qu'il étoit de tant de belles captives, qu'on ne l'eût „ pas pris pour être né en Afrique". Cyrus, Philopœmen, Scipion l'Africain, Epaminondas, Drusus frére de Tibére, l'Empereur Aurélien, ont été des modéles de chasteté & de tempérance, & tous ces gens-là sont ce qu'il y a de plus grands Guerriers dans l'antiquité. Si je donnois la liste des voluptueux & des intempérans, elle seroit plus longue.

Ceux qui disent que la passion pour les femmes, & celle qu'on a pour les plaisirs, sont les compagnes inséparables de la valeur & du courage, & qu'il y a peu de grands Capitaines qui n'aient été adonnés à l'une & à l'autre; ceux, dis-je, qui tiennent de pareils discours, nous font assez connoître que les femmes, la lecture des romans &

leur goût pour les ſpectacles ſont leurs plus ſérieuſes occupations. Ce ſont ordinairement les petits Maîtres, gens efféminés & très-corrompus, qui infectent les Cours des Princes, & plus dangereuſement les armées, de cette belle morale. Ils cherchent à juſtifier leurs vices par ceux de quelques paillards illuſtres, ce qui les rend encore plus mépriſables : car ces grands hommes qui en ont été accuſés, étoient ornés d'une infinité de belles qualités qui ne faiſoient aucun équilibre avec leurs défauts & leurs vices, beaucoup moins grands, & qu'ils ſçavoient très-bien remettre à une autre occaſion lorſqu'ils pouvoient nuire aux affaires, où leurs vertus étoient néceſſaires ; ils y renonçoient ſans nul effort & ſi abſolument, qu'on étoit tout ſurpris de les voir tout autres : vigilans, laborieux, tempérans, ſupportant également les devoirs & les fonctions militaires avec autant de conſtance & d'exactitude que le moindre de leurs ſoldats, & cela ſans aucun relâche. Leurs beaux côtés paroiſſoient tout à découvert, pas une ombre de leurs vices. Montgommeri, ſi brillant par tant de belles actions en ſa vie, étoit un homme de cette trempe. Brantome nous le donne ſur le pied d'un débauché & d'un voluptueux. „ Mais quand il avoit le cul ſur la ſelle, *dit-il*, c'étoit le plus „ ſoigneux & le plus vaillant Capitaine qu'on eût ſçû voir ". Les petits Maîtres, abandonnés à toutes ſortes de débauches, car il y en a de tout âge, ſont-ils accuſés d'être ainſi mélangés, ou eſpérent-ils qu'ils le feront pour mettre en œuvre les vertus dont ils manquent abſolument ; Les exemples ne leur ſervent de rien, & l'apologie qu'ils font de leurs débauches ne ſert qu'à les rendre incorrigibles, & à avancer la perte entiére de leur honneur : car ſi ces exemples rendoient les vices permis dans les armées, en attendant qu'on produiſît ſur la ſcéne les vertus & les talens qu'on n'a pas, il n'y auroit plus de vices au monde.

Ces hommes, plongés dans les déréglemens les plus honteux, & qui eſpérent de faire un jour comme tant d'autres grands Capitaines, qui ont laiſſé leurs paſſions déréglées à la Cour ou à la ville, pour ne faire uſage que de leurs vertus à l'armée, s'imaginent que ce mélange de vices & de vertus ſe trouve en eux comme dans les autres, & qu'ils feront tout comme ces grands hommes ont fait : qui le leur a dit ? La plûpart de ces jeunes voluptueux en France, en Allemagne, & preſque par tout, n'ont jamais vû la guerre. Il y a fort peu de vieux Colonels à la tête des corps de cavalerie & d'infanterie. Cette jeuneſſe, dont une bonne partie eſt fort mal morigénée, ſans nulle application & ſans autre ſoin que celui de ſes plaiſirs, ſe trouve à la tête de ces corps, qu'elle ne voit qu'une fois l'année. Celle des Puiſſances de l'Europe qui aura fait un meilleur choix, & exercé perpétuellement ſes troupes, encouragé les Officiers à tenir bon par des récompenſes, & ſongé à enflammer l'émulation par tout ce qui peut l'entretenir, emportera la balance à la premiére guerre, & trouvera qu'elle aura beaucoup gagné en les répandant à propos. Elle ne doit pas craindre de ſe ruiner en récompenſant la vertu militaire : la paix ne la rend que trop rare, & c'eſt en dégoûter que de la priver des graces dont elle eſt digne. Revenons à nos Capitaines mêlés de bon & de mauvais.

Croit-on qu'ils ſoient en très-grand nombre ? Il y en a ſi peu, qu'on ſeroit tout ſurpris du catalogue de ceux qui ont tous leurs vices ſans avoir une ombre de leurs vertus. Princes & Généraux d'armées, les uns ſe ſont vûs detrônés avec honte, ou ont péri miſérablement. On n'a qu'à lire l'Hiſtoire des Empereurs pour en avoir de bonnes nouvelles, & celle de certains Généraux corrompus & abandonnés à toutes ſortes de vices ; des Héros à table & dans le lit, lâches & poltrons dans leurs armées, s'il leur arrivoit d'y aller, timides même à cent lieues loin de l'ennemi, dans leur Cour & dans leurs Conſeils, où ils n'appellent ordinairement que les gens qui leur reſſemblent. Quelle liſte l'Egypte & l'Aſie ne nous fourniroient-elles pas, & Rome elle-même !

Quels Héros qu'un Sardanapale, qu'un Caligula, qu'un Néron, qu'un Héliogabale, qu'un Vitellius, & une légion d'autres! Après la conquête de l'Asie, cette Rome se trouva toute inondée de voluptueux & de damerets. Le mal étoit grand; mais ce fut bien pis lorsque ces gens-là entrérent dans les armées: la contagion s'y mit, & peu à peu cette Capitale du monde alla à sa décadence, & succomba à la fin. Il faut nécessairement que tout croule & que tout tombe dans un Etat, où régne l'amour des plaisirs, si les Princes ou leurs Ministres n'y apportent promtement remède.

§. II.

Que le luxe est la source de tous les vices, & la cause de tous les maux d'un Etat & du renversement des Empires.

LA conquête de l'Asie, le pillage de ses villes les plus riches & les plus opulentes, & les trésors immenses des plus puissans Princes de cette partie du monde transportés à Rome, donnérent en même tems entrée à tous les vices de ces nations vaincuës. Cette frugalité si vantée & si admirée dans ses Citoiens, s'évanouit comme une ombre, pour faire place à un luxe si affreux, que je craindrois qu'on ne me traitât de conteur de fables, si ce que je vais dire n'étoit attesté par un nombre infini d'Historiens Grecs & Latins. On ne vit jamais une telle corruption dans les mœurs: elle monta à un tel degré & devint si énorme, que ce qu'on nous conte des Sybarites les plus efféminés & les plus débordés, n'en approche pas. Cette corruption fut plus tardive dans les armées, à cause des guerres que la République eut à soutenir dans les païs fort éloignés de Rome: la contagion eût gagné plutôt, si l'expédition de l'Asie eût été moins facile, & ses peuples moins amollis & moins lâches. La paix fut bientôt faite, & les délices du païs n'eurent pas le tems de faire un si grand progrès dans l'armée Romaine, que ceux de Capoue dans celle d'Annibal. La guerre contre les Grecs, plus difficile & plus épineuse, coupa court au mal: il y avoit peu à gagner contre un peuple brave & aguerri, il falloit se contenter de la gloire de vaincre, qu'on achetoit toujours très-cher. La guerre d'Asie, qu'on ne faisoit que par intervalles, empêcha que les troupes ne fussent sitôt corrompuës, pendant que le luxe & tous les vices qui lui font cortége, faisoient un progrès merveilleux dans Rome. Le Sénat ne fut pas exemt de cette contagion, elle y pénétra sans obstacle. Les enfans, à l'exemple de leurs péres, enchérirent encore sur eux, & Rome augmentant en puissance par ses conquêtes, il falloit bien que la corruption des mœurs, les dissolutions les plus énormes, & l'amour des plaisirs, s'accrussent & montassent jusqu'à leur comble. L'Abbé de Vertot, dans son Histoire des Révolutions de la République Romaine, nous donne une légére esquisse du luxe des Romains.

„ Après la conquête de l'Asie, *dit-il*, les Romains tombérent dans une telle cor-
„ ruption, qu'ils introduisirent dans leurs festins des chanteurs & des baladines. Les
„ jeunes gens en faisoient l'objet de leurs ridicules affections, ils se frisoient comme
„ elles; ils affectoient même d'imiter le son de leurs voix & leurs démarches lascives;
„ ils ne surpassoient ces femmes perduës que par leur mollesse & leur lâcheté ": *Capillum frangere, & ad mulierum blanditias vocem extenuare, mollitie corporis certare cum feminis & immundissimis se excolere munditiis nostrorum adolescentium specimen est.*
„ Aussi Jules César, qui connoissoit la délicatesse de cette jeunesse efféminée, ordonna
„ à ses soldats à la bataille de Pharsale, au lieu de lancer de loin leurs javelots, de les

„ por-

„ porter droit au viſage : *Miles faciem feri.* Il arriva comme ce grand homme l'avoit „ prévû, que ces jeunes gens idolâtres de leur beauté, ſe tournérent en fuite, de peur „ de s'expoſer à être défigurés par des bleſſures & des cicatrices.

Avec tout le reſpect dû à cet Ecrivain éloquent, il eût dû s'étendre davantage ſur ce ſujet. Je ſoupçonne fort qu'il y a de la malice dans ſon fait : car ne diſant que ce qu'il dit, on croira que le luxe, *la* corruption *des mœurs*, l'amour *des plaiſirs*, *de la* bonne chére, des femmes, & tous les penchans vers les voluptés les plus indignes des gens de guerre, ſont bien autrement menés loin chez les Modernes que chez les Anciens. J'aurois honte de le dire. Je ne ſçai ce que répondoit cette jeuneſſe efféminée aux reproches de leurs péres, qui ne valoient guéres mieux que leurs enfans : c'eſt-là la morale perduë, lorſque celui qui la prêche eſt auſſi déréglé dans ſes mœurs & dans ſes paſſions que ſes auditeurs. Avec ces belles qualités ces gens-là alloient à la guerre, où ils ne ſe diſtinguoient que par leurs débauches & l'appareil de leur équipage, dont ils faiſoient parade, & plus encore de leur table & de leur *cuiſine.* Une bonne troupe de ces gens-là dans une armée, qu'une longue paix groſſit infiniment, ſuffit pour la corrompre en moins de tems qu'il n'en fallut à Annibal pour amollir & perdre la ſienne : car les vices d'un Prince, & ceux de vingt ou trente de ſes Courtiſans, qui par reſſemblance dans leurs mœurs ou par imitation vivent comme leur Maître, ſont infiniment plus de mal dans une armée que mille Officiers petits Maîtres, & très-corrompus. Il ne ſe trouve aucun Prince dans l'Europe qui puiſſe être accuſé de quelqu'un des vices dont je parle, & le plus jeune de tous a toutes les vertus qui ſervent de fondement pour former ſans peine un grand Capitaine & un Guerrier parfait. Voilà la ſeule digue qui nous peut faire eſpérer que la paix ne nous fera pas un grand mal : car chacun tâchera de reſſembler à ce jeune Monarque dans les armées. Les vices qui naiſſent d'une longue paix, ne peuvent ſe corriger que par les vertus du Prince.

Les Grecs s'abandonnérent à la pareſſe & aux délices comme les Romains, mais non pas ſi énormément. Les Athéniens & leurs plus grands Capitaines n'ont pas été exemts de ce reproche ; mais dès qu'ils entrérent dans les affaires, il n'en fut plus parlé, ou du moins ils mêloient tour à tour la débauche, la paſſion pour les femmes, & les corvées militaires ſelon l'état des affaires. Tel fut Alcibiade. Périclés peut entrer encore dans le catalogue. Aſpaſie, fameuſe Courtiſanne d'Athénes, l'enlaſſa ſi bien de ſes chaînes, qu'il n'eut jamais la force de les briſer & de ſe tirer de l'eſclavage.

Lorſque l'amour s'attache aux grands Guerriers, & qu'il ſe met tard en campagne, le mal ne ſçauroit être plus grand ni plus fort. Le Maréchal Banier, un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle, & éléve du grand Guſtave, éprouva deux fois cette paſſion : la premiére ne lui fit pas grand mal, il épouſa ſa Maîtreſſe au plus vîte ; de ſorte qu'on n'eut pas le tems de voir dans ſon armée juſqu'où cette paſſion pouvoit le mener. Sa femme mourut. Une Princeſſe de Bade qu'il vit par hazard lui cauſa une violente rechûte, il fut épris de ſes charmes & en devint éperdûement amoureux : il tomba dans des foibleſſes ſi grandes, qu'on ne ſçauroit rien imaginer de plus fou. Il fut mené en ſi bon train, qu'il faillit à perdre l'eſprit. Ce ne fut plus le même homme. On l'auroit pris pour un ſoldat de recruë, plutôt que pour un Général guerrier. Sa raiſon parut chancelante : il négligea tellement le ſoin des affaires de la guerre, que les Officiers & les ſoldats perdirent beaucoup de l'eſtime qu'ils avoient pour lui. Il commit une infinité de fautes. Ses ennemis eurent une infinité d'avantages ſur le Général amoureux. Il laiſſa prendre pluſieurs marches ſur lui, ce qui fut la cauſe de la perte d'Hoker, place importante, & expoſa par tant de folies les Etats de la Maiſon de Brunſwick au danger d'une entiére déſolation. Si heureuſement pour lui il n'eût appliqué le reméde à un ſi grand mal, la tête lui tournoit infailliblement. Tant il eſt vrai ce qu'on dit, que lorſ-

qu'une

qu'une telle passion posséde les grandes ames, elle ne leur inspire que de plus grandes foiblesses.

Thémistocle, l'un des plus grands Capitaines de l'antiquité, poussa si loin la débauche, „ qu'il fut deshérité par son pére, & que sa mére vaincuë par la douleur de „ voir la vie honteuse de son fils se fit mourir volontairement ". Plutarque, d'où je tire ceci, prétend que cela est faux. Je n'hésite pas un moment à le croire vrai, car ce qu'il fit étoit assez capable de percer le cœur d'une mére de la plus vive douleur. M. Dacier cite ce fait dans ses Remarques. „ Thémistocle, *dit-il*, étoit tellement porté „ à ce qu'il y avoit de plus mauvais, qu'Idoménée a écrit qu'un beau matin il attella „ à un char quatre Courtisannes nûes, & se fit traîner tout au travers du Céramique „ au milieu du peuple qui étoit assemblé, & cela dans un tems où les Athéniens ne „ connoissoient encore ni la débauche du vin ni celle des Courtisannes. Mais l'âge, „ l'expérience, comme autant de façons, vinrent aider & favoriser la raison & la vertu; c'est-à-dire qu'il se corrigea. L'ambition & la gloire sont capables de produire des révolutions surprenantes dans les grands hommes. Ils ne plient pas dans leurs passions, ils ne quittent pas leurs liens pour les reprendre à la premiére occasion, ils les rompent & les brisent: il vaut mieux rompre le charme que de l'endormir, il s'éveille souvent avec plus de force & de puissance. Mahomet II. un des plus universels génies de son tems, & sans doute un grand Capitaine, un vrai Conquérant, se trouva pris dans les filets d'une belle captive. Nous allons voir comment il s'en tira. L'exemple est beau & digne de la plume de l'Abbé de Vertot, d'où je l'emprunte. Je le trouve dans son narré de la prise de Constantinople, qui fut emportée d'assaut en 1553, pillée & saccagée, & tous les habitans passés au fil de l'épée, ou faits esclaves.

„ C'est ainsi, *dit cet Auteur (a) poli*, qu'une Gréque d'une naissance illustre, „ appellée Iréne, à peine âgée de dix-sept ans, tomba entre ses mains. Un Bacha ve„ noit de la faire esclave; mais surpris de sa rare beauté, il la crut digne d'être présen„ tée au Sultan. L'Orient n'avoit rien vû naître de si parfait, ses charmes se firent „ sentir impérieusement sur le cœur farouche de Mahomet: il fallut se rendre. Il s'a„ bandonna même entiérement à cette nouvelle passion; & pour être moins détourné „ de ses assiduités amoureuses, il passa plusieurs jours sans se laisser voir à ses Ministres „ & aux Officiers principaux de son armée. Iréne le suivit à Andrinople: il y fixa „ le séjour de la jeune Gréque. Pour lui, de quelque côté que les armes tournassent „ ses pas, souvent même au milieu des plus importantes expéditions, il en laissoit la „ conduite à ses Généraux, & revenoit avec empressement auprès d'Iréne. On ne fut „ pas longtems sans découvrir que la guerre n'étoit plus sa premiére passion: les soldats „ accoûtumés au butin qu'ils faisoient à sa suite, murmurérent de ce changement. Ces „ murmures devinrent contagieux: l'Officier comme les soldats se plaignoient de cette „ vie efféminée. Cependant sa colére étoit si formidable, que personne n'osoit se „ charger de lui en parler. Enfin comme le mécontentement de la milice étoit à la „ veille d'éclater, le Bacha Mustapha ne considérant que la fidélité qu'il devoit à son „ Maître, l'avertit le premier des discours que les Janissaires tenoient publiquement au „ préjudice de sa gloire.

„ Le Sultan, après être demeuré quelque tems dans un sombre silence, & comme „ s'il eût examiné en lui-même quel parti il devoit prendre; pour toute réponse, & „ sous prétexte d'une revûe, ordonna à Mustapha de faire assembler le lendemain les „ Bachas aux environs de la ville. Il passa ensuite dans l'appartement d'Iréne, avec la„ quelle il resta jusqu'au lendemain.

„ Ja-

(a) *L'Abbé de Vertot, Hist. de l'Ordre de Malthe, liv. VI.*

„ Jamais cette jeune Princesse ne lui parut si charmante : jamais aussi le Prince ne „ lui avoit fait de si tendres caresses. Pour donner un nouvel éclat à sa beauté, si cela „ étoit possible, il exhorta ses femmes à emploier toute leur adresse & tous leurs soins „ à sa parure. Après qu'elle fut en état de paroître en public, il la prit par la main, „ la conduisit au milieu de l'assemblée, & arrachant le voile qui lui couvroit le visage, „ il demanda fiérement aux Bachas qui l'entouroient, s'ils avoient jamais vû une beauté „ si accomplie. Tous ces Officiers, en bons Courtisans, se répandirent en des louan- „ ges excessives, & le félicitérent de son bonheur. Pour lors Mahomet prenant d'une „ main les cheveux de la jeune Gréque, & de l'autre tirant son cimeterre, d'un seul „ coup en fit tomber la tête à ses pieds, & se tournant vers les Grands de la Porte, „ avec des yeux égarés & pleins de fureur " : *Ce fer*, leur dit-il, *quand je veux, sçait couper les liens de l'amour.* Il les coupa se défiant de son cœur, & par cette action vraiment barbare & d'un brutal destitué de culture & d'honneur, il fit voir qu'il se sentoit capable de prendre & de laisser les passions selon les *besoins*, comme tant de grands hommes qui ne l'ont pas imité.

Philippe, dont j'ai déja parlé, me revient encore. Jamais Prince ne fut plus mêlé de bon & de mauvais que celui-là, & ne sçut mieux laisser l'un pour prendre l'autre selon le tems & les conjonctures. Ce que dit Théopompe dans Athenée est surprenant. Tourreil me fournit ce passage dans ses Remarques sur la premiére Olynthienne. „ Philippe, *dit-il*, n'avoit que du mépris pour la modestie & les bonnes mœurs. Toute „ son estime & toute sa libéralité se réservoient pour des hommes plongés dans la cra- „ pule, & prostitués aux derniers excès d'une vie licentieuse. Il aimoit que ses cama- „ rades de plaisirs excellassent dans l'art de l'injustice & de la malignité, comme dans la „ science de la débauche. Eh ! quelle sorte d'infamie, quel genre de crime ne com- „ mettoient-ils point ? Quelques-uns parvenus à l'âge viril, s'étudioient à se donner „ tout l'extérieur du sexe dont ils n'étoient pas, prenoient grand soin que jamais leur „ menton ne les décelât : d'autres alloient jusqu'à oublier le leur dans leur commerce „ monstrueux. Deux ou trois prenoient le soin de plaire au Roi d'une maniére plus „ propre à mériter le nom de maîtresse, que de ses amis.

Je ne sçai si c'étoit la mode en ce tems-là de se farder : je le croirois assez par ce passage de Théopompe, qui semble l'insinuer. Elle étoit du moins connuë en Asie du tems de Crassus. Surenna, qui triompha de ce Général d'une maniére burlesque, & si honteuse au nom Romain, étoit un grand Capitaine : cependant Plutarque nous apprend qu'il se fardoit, & qu'il se faisoit accompagner d'un serrail de concubines, & d'un plus grand nombre de filles perduës qui le suivirent dans son triomphe. La farderie dans les gens de guerre, est tout ce qu'on peut imaginer de plus infame. J'en ai pourtant vû qui se fardoient, & qui ne se couchoient jamais qu'ils n'eussent le visage couvert de rouelles de veau, pour se conserver le teint frais. Je ne dirai pas si en imitant Surenna, ils lui ressembloient du côté du courage : personne ne m'en a pû donner des nouvelles ; mais cela n'a pas empêché qu'ils n'aient continué leur chemin. J'aurois honte d'en dire tout ce que j'en sçai, & de la magnificence de leur toilette. J'ai vû pis que cela, des mandians se farder les pieds & les jambes, y mettre du blanc & du rouge. Après cela peut-on trouver à redire à certains petits Maîtres guerriers & très-efféminés, anciens & modernes, toujours bien munis de maîtresses, & toujours amoureux ?

M. de Turenne ne pouvoit souffrir ces sortes de gens dans son armée : s'il en avoit connu quelqu'un de cette trempe dans son régiment, il l'eût renvoié pour jamais languir & soupirer aux pieds de sa maîtresse. L'Auteur qui a écrit la Vie de ce grand homme, ne l'a pas fait avec toute la dignité qu'elle mérite. Je ne sçai s'il s'en trouvera

quel-

quelque autre qui s'en aquittera mieux, c'est de quoi je doute. Si c'est l'Abbé que je m'imagine, je suis persuadé que le chagrin de n'avoir pas réussi, après s'être bien distillé l'esprit à la composer en stile poëtique & précieux, ne sera jamais capable de lui faire couper la gorge, comme a fait un autre; l'Auteur, dis-je, de la Vie de ce grand homme, dit „ qu'on distinguoit facilement un Officier du régiment de Turen-„ ne avec un autre : il avoit du moins l'air sage, s'il ne l'étoit pas, & il ne falloit „ point qu'il fût jureur ni débauché : s'il ne pouvoit les empêcher de voir les fem-„ mes, il les empêchoit du moins d'en médire ; & pour faire en sorte qu'ils n'en „ fissent pas leur principale occupation, il leur faisoit remarquer combien le service „ du Roi étoit incompatible avec le leur. Il pratiquoit lui-même tout le premier ce „ qu'il enseignoit : car quoiqu'il fût extrémement civil, il étoit ennemi de la galan-„ terie, jusqu'à dire que la plus belle femme ne méritoit pas qu'un honnête homme „ perdît un mois de son tems avec elle". Dans le tems qu'il disoit cela, il n'avoit pas encore éprouvé les traits de l'amour; mais il changea de sentiment lorsqu'il eut reconnu son pouvoir. Une belle Dame fit le coup, sans que son mari s'en doutât le moins du monde. On peut bien juger qu'il n'oublia rien pour le faire monter aux plus grands honneurs de la guerre; mais il ne put jamais venir à bout d'en faire un grand Capitaine. Je n'en suis pas surpris, on fait bien moins aisément un Mars qu'un Faune.

§. III.

A quels dangers un Général yvrogne est composé. Exemples pour donner de l'horreur d'un vice si grossier.

JE trouve plus de grands Capitaines yvrognes que de voluptueux & d'amoureux transis, ou abandonnés aux femmes les plus perduës. Je l'ai déja dit dans ces Observations, les enfans de Bacchus me paroissent plus supportables & plus hommes que les autres. On ne boit pas toujours, on n'est pas éternellement à table; mais on est toujours amoureux. Si les passions délicates gagnent absolument le cœur, il faut que toutes les autres cessent. Or tous les grands Capitaines dont j'ai parlé n'en ont pris que selon le besoin. *C'est aux petites ames ensévelies du poids des affaires*, dit Montagne, *de ne s'en savoir purement démêler*, *de ne savoir laisser & reprendre*, & ces petites ames ne sont nullement propres pour la guerre, encore moins pour être à la téte des armées. Cet emploi est incompatible avec les vices qui ont pris de trop profondes racines : le vin, le jeu & les femmes sont les trois vices presque insurmontables. La raison n'y peut rien. Inutilement vient-elle au secours, tous ses effets sont inutiles, si l'ambition ne s'y joint & ne l'absorbe, c'est-à-dire qu'il n'y ait de l'excès dans celle-ci & que l'autre ne serve que d'accessoire : en un mot qu'elle ne soit moins une vertu qu'un vice pour chasser les trois premiers, ou l'un des trois beaucoup plus dangereux : car quelque déreglée que puisse être cette ambition ou ce désir immodéré de gloire, il nous est toujours utile, & ne deshonore jamais. Le Maréchal de Guébriant entra dans le service avec des talens admirables pour la guerre : il y apporta en même tems une passion desordonnée pour le jeu, un aussi grand penchant pour le vin & pour les voluptés opposées à son avancement. Ses talens, un grand courage & une plus grande ambition coupérent court à tant de défauts : il n'en fut plus parlé, il devint un des plus grands Capitaines de son siécle.

Un Général d'armée, qui donne dans l'excès du vin, qui s'enyvre comme un misérable crocheteur, s'expose souvent à de terribles affaires; mais plus rarement que les

damerets & les voluptueux. Ils n'ont à craindre que les surprises *lorsqu'on* pense à les attaquer sur la fin de leurs longs repas; au lieu qu'on peut tenter en tout tems contre ces derniers, plus nonchalans, très-paresseux, & rarement habiles, bien qu'on en ait vû qui ont fait des coups d'une extréme diligence; mais qu'on doit moins leur attribuer qu'à ceux ausquels ils se livrent. M. le Grand Prieur de Vendôme en a fait deux en Italie. Il fallut de puissantes machines pour obliger ce Prince à dormir un *peu moins* qu'à l'ordinaire, & à rester moins à table; mais combien a-t-il laissé échaper d'occasions, & rejetté de belles entreprises, bien moins par défaut de hardiesse & de courage, que pour ne pas perdre ses heures de table, tout comme celles de dormir, qui n'étoient pas en petit nombre.

Avouons-le franchement, les ennemis qu'il avoit en tête ne seront jamais accusés d'être aussi habiles qu'Annibal dans l'art de former une entreprise importante sur la connoissance du caractére du Général ennemi. Nous en avons vû de toute espéce pendant le cours de la guerre que nous avons soutenuë en Italie; *mais pour des surprises* d'armées dans le plein jour ou nocturnes, nous n'en connoissons aucune; jamais cependant Général ne s'est moins trouvé en état de les éviter & de les rendre inutiles que celui dont je viens de parler, & jamais homme ne fut plus propre à recevoir une camisade que celui-là. Un Général qui a festiné quatre à cinq heures de tems, n'est guéres en état de se lever six heures plutôt qu'à l'ordinaire. Lorsqu'on fait état d'en dormir douze tout d'une traite, on s'éveille tout plein de vapeurs, & les conviés, qui ne sont pas toujours les derniers d'une armée, soit par complaisance ou autrement, s'ils ne boivent pas avec excès, ils en prennent toujours au-delà de ce qu'il leur en faut. Rarement les Allemans tentent ces sortes d'entreprises, soit qu'ils choisissent la nuit pour boire, soit par respect pour la bouteille, & pour ne pas troubler le repos des bûveurs. Hors certaines heures consacrées à Bacchus, qu'on ignore souvent, un Général qui aime un peu trop le vin, qui s'enyvre même, peut être un grand Capitaine avec ce défaut. Cela n'empêche pas que l'Histoire ancienne & moderne ne nous fournisse un grand nombre d'exemples, où ceux qui ont cherché à profiter du foible de leur Antagoniste, se sont souvent mécomptés dans les conséquences: car lorsqu'ils croioient les trouver dans l'état où ils les souhaitoient, il arrivoit souvent qu'ils étoient à jeun & sur pied. Il arriva tout le contraire au siége de Samarie par Bénadad, l'exemple est remarquable & peu favorable aux Princes & aux Généraux yvrognes. Je le tire de l'Ecriture.

Achab Roi d'Israël, assiégé dans cette place, étoit prêt à succomber; mais aiant été informé que son ennemi passoit une partie de la journée à boire & à s'enyvrer dans ses repas, ne desespéra pas de son salut : il apprit en même tems que ses Généraux, qui mangeoient ordinairement à sa table, s'enyvroient tout comme lui, & ces Généraux au nombre de trente-deux étoient autant de Rois vassaux ou ses alliés. Qui doute qu'il n'y eût parmi les conviés encore un grand nombre de Généraux subalternes? Le défaut du Roi Bénadad fut le sujet d'une sortie générale. Les assiégés *sortirent de la ville sur le midi*, dit l'Auteur (a) sacré, *cependant Bénadad étoit dans sa tente qui bûvoit, & qui étoit yvre, & les trente-deux Rois qui étoient venus à son secours bûvoient aussi avec lui.* Il y a toute sorte d'apparence qu'aucun d'eux ne s'épargna, & que chacun en prit en abondance. Que peut-on tirer d'une armée commandée par trente-trois yvrognes complets? Elle fut attaquée par un corps de deux cens trente-deux valets ou goujats, soutenus de tout ce qu'il y avoit de troupes dans la ville au nombre de sept mille hommes.

Les

(a) *D. Calmet dans les Rois, l. III. c. 20.*

Les valets de pied des Princes des Provinces marchoient à la tête de l'armée, continuë l'Auteur, *Bénadad aiant envoié voir ce que c'étoit, on lui vint dire : ce sont des gens qui sont sortis de Samarie. Il dit* à ceux qui lui *parloient : soit qu'ils viennent pour traiter de la paix, soit qu'ils viennent pour combattre, prenez-les tous vifs.* Il n'étoit pas fort aisé de se saisir d'une telle Ambassade, composée de sept mille deux cens trente-deux hommes, qui marchent contre une armée sans Chef, & où il n'y en avoit pas un seul qui fût sain d'esprit & de jugement. Bénadad ordonne en yvrogne, il se trouve tout d'un coup attaqué & forcé dans son camp, & obligé à quitter la table pour s'enfuir.

Ces têtes à vin, non pas telles que celles de Bénadad, mais telles que celles dont j'ai parlé, qui laissent là la bouteille lorsque l'état de leurs affaires les dispense d'en faire usage, ne sont pas toujours aisées à surprendre à la tête d'un armée. Comme ils sentent leur défaut, ils se précautionnent d'avance; outre qu'il est rare qu'ils ne soient pas toujours les premiers à attaquer ou à exécuter des entreprises extraordinaires. Tel étoit Philippe, qui s'y engageoit souvent dans les saisons & les tems les plus fâcheux & les plus difficiles. Presque tous les Généraux abandonnés à l'yvrognerie, ont toujours devancé les surprises, & pensé à surprendre leurs ennemis eux-mêmes; ce qui faisoit qu'ils entreprenoient rarement sur eux, les croiant toujours sur leurs gardes. Cela ne prouve pas qu'il ne s'en soit trouvé un plus grand nombre qui se sont vûs attaqués lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & dans un tems où ils n'étoient point en état de faire usage de leurs lumiéres & de leur jugement.

La conjuration de Thébes est célébre dans l'Histoire: elle n'étoit fondée que sur l'yvrognerie & l'intempérance de ceux qui commandoient dans la ville, & les conjurés prirent si bien leur tems, qu'ils les égorgérent au milieu de leur repas, lorsqu'ils étoient presque tous yvres.

Boursault n'y prend pas garde lorsqu'il fait l'éloge du Maréchal de Rantzau. „ L'yvrognerie, qui est un vice détesté des honnêtes gens, *dit-il*, étoit une espéce „ de vertu à feu le Maréchal de Rantzau par le bon usage qu'il en sçavoit faire. Il „ ne montroit jamais plus de courage que lorsqu'il avoit bien bû ". Voilà une plaisante façon de louër un homme tel que ce Général. Il étoit donc tout autre s'il n'avoit pris du vin avec excès, & sans cette machine il étoit hors d'état de rien faire. Nous sçavons le contraire, & que son yvrognerie lui a joué de fort mauvais tours, & fait manquer de bonnes occasions. Si cet Auteur avoit dit qu'une certaine doze de vin échauffoit son esprit & le mettoit en mouvement, comme cela se remarque en certaines gens, qui n'ont jamais plus d'esprit & de raison que lorsqu'ils en ont une pointe, sans laquelle l'un & l'autre sont endormis, il loueroit sans doute le Maréchal, & le vin pris modestement seroit une vertu en lui; mais il étoit brave sans cela. Ce qu'il dit ensuite est très-vrai, & servira de supplément aux remarques que j'ai faites sur les Généraux borgnes, aveugles, manchots & bossus. Celui-ci, si l'on en excepte la bosse & l'aveuglement, étoit tout cela, & même plus mutilé qu'aucun autre ancien & moderne.

„ Peut-être depuis que l'on fait la guerre, *continuë l'Auteur*, n'y en a-t-il eu au- „ cun plus mutilé qu'il l'étoit : & ce qui lui manquoit, étoit ce qui publioit sa „ gloire. Il n'avoit qu'un bras, qu'une jambe, qu'un œil, qu'une oreille, en un mot „ il n'avoit qu'un de tout ce qu'un homme peut avoir deux : & ce grand homme „ n'en étoit pour ainsi dire, que la moitié d'un. Cette difformité, qui faisoit la „ moitié de sa vie, fit aussi la moitié de son épitaphe qu'on a dressée à son tombeau, „ & qui mérite d'avoir place dans cette page.

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars;
Il dispersa par tout ses membres & sa gloire:
Tout abattu qu'il fut il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire;
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Il y a bien des Guerriers qui sont sortis sourds des plaines de Mars, qui préféreroient les blessures du Maréchal à celle-là, & qui ne balanceroient pas un seul moment dans le choix.

Bien que ce défaut de trop boire soit tout-à-fait indigne d'un honnête homme, il l'est encore plus dans un Prince qui s'y laisse aller: car s'il n'est pas surpris à la guerre, il l'est par ses Ministres, par ses flatteurs, par ses compagnons de débauche, & dans les jugemens qu'il rend sur des affaires importantes.

Je reviens encore à Philippe: il faut avouër que jamais Prince n'eut tant de vices & tant de vertus. Me voici sur le défaut de l'intempérance. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que son fils Alexandre ne lui cédoit pas de ce côté-là. Il s'enyvroit comme son pére; mais le vin de celui-ci étoit moins mauvais que celui de l'autre; disons plutôt que Philippe en prenoit avec moins d'excès. Ce que je vais dire en est une bonne preuve.

Une femme s'étant adressée à ce Prince pour implorer sa justice dans un tems un peu trouble, c'est-à-dire à l'issuë d'un long repas. Elle lui expose ses raisons: elles ne lui paroissent pas assez persuasives: il la juge, la condamne, & la fait retirer. Surprise d'un jugement qu'elle croit injuste, elle le regarde & lui répond: *J'en appelle. Comment*, dit Philippe, *de votre Roi?* & à qui? *A Philippe à jeun*, repliqua-t-elle. La maniére dont ce Prince reçut cette réponse, dit un Auteur, feroit honneur au Roi le plus sobre. Il examine l'affaire avec plus de maturité, il reconnoît que son jugement n'est pas équitable, & se condamne à le réparer.

La qualité de beuveur insigne chez les anciens Perses n'étoit pas de petite considération, & les faiseurs d'éloges ne la laissoient pas échaper lorsqu'il leur arrivoit de haranguer quelque Satrape, ou le Roi lui-même. C'étoit l'endroit qui plaisoit toujours le plus. Si les flatteurs d'Artaxerxès le mettoient en œuvre dans leurs discours, Cyrus le jeune son frére prétendoit qu'il étoit indigne de cet éloge, & qu'il n'étoit rien moins que cela. Il disoit aux Chefs des dix mille Grecs qu'il avoit pris à sa solde contre son frére, qu'il étoit un aussi méchant beuveur que mauvais Capitaine, & qu'il s'entendoit infiniment mieux que lui à ce métier-là. S'il eût parlé à des Allemans, il eût fait des jaloux; au lieu que des Grecs dûrent rire de cette vanité.

Je suis surpris comment Xenophon a laissé passer cette vanterie de Cyrus sans quelque réflexion de sa façon, car les Grecs ne passoient pas pour aimer beaucoup le vin. Les Romains s'y adonnérent après la conquête de l'Asie. Avant ce tems-là non seulement il n'étoit pas permis aux femmes d'assister aux festins, mais l'usage du vin leur étoit encore interdit. Cette coutume s'évanouit dès l'instant que le luxe & la corruption s'introdûisirent dans Rome. L'un & l'autre devinrent si grands, que les femmes beuvoient & s'enyvroient aussi déterminément que les hommes, de sorte que Cyrus se fût trouvé très-embarrassé de leur tenir tête. Sénéque n'est pas le seul garant de cette vérité, il y a bien d'autres Auteurs qui nous l'assûrent.

Il y a quarante ans que les femmes ne sçavoient ce que c'étoit que de boire du vin, cette passion leur étoit inconnuë: elles en ont assez d'autres qui les occupent & les met-

tent

tent en haleine, pour les péchés de leurs maris. Si j'en donnois le catalogue, je ne finirois pas si-tôt. Celle du vin & des liqueurs fortes, qu'on eût dû laisser en propre aux peuples du Nord, a gagné ceux du Midi, & les femmes en ont été éprises comme les hommes. C'étoit la seule chose qui leur manquoit pour les achever: Bacchus n'avoit point encore de femmes dans sa confrérie; mais les y voilà aujourd'hui reçûës, de sorte qu'il faudra agrandir son Temple: car le moien d'y pouvoir entrer! Si nos péres levoient la tête hors de leurs tombeaux, que diroient-ils? Il ne faut pas douter que M. Bernier, Médecin de Blois, ne leur ait appris cette nouvelle. Je n'ai pas lû son Livre, mais heureusement Bayle me fournit le passage. *Qui auroit cru*, dit-il, *que les femmes. . . . . auroient ajouté le tabac & l'eau de vie à tant d'autres débauches, dont elles font vanité depuis plus de trente ans? Elles ne portent encore que des barillets d'eau de vie à leur côté, qui sçait si avec le tems elles n'y porteront pas des barils?* Puisqu'elles sont aujourd'hui en possession de ce vice, & qu'elles portent les barillets, il faut espérer qu'il en sera comme des paniers, qui augmentent tous les jours de circonférence; on en viendra bientôt aux barils, qui feront une partie de leurs équipages, & que le chien de leur Cocher sera obligé de leur céder sa place. Voilà donc les barils entre deux Pages & le Cocher, pour s'en servir au besoin: le vin, le jeu, les hommes & un luxe affreux, voilà le partage des femmes. Donc le vin, le jeu, les femmes & un luxe égal, disent les enfans qui voient tout cela, nous peuvent être permis. Pourquoi n'imiterions-nous pas les exemples de nos péres & de nos méres? Des gens qui commencent de si bonne heure à voir ces déréglemens dans leurs parens, lorsqu'ils les ont sans cesse devant les yeux, s'y abandonnent sans peine, & à mille autres énormités. Quoi de plus doux! Seront-ils bien capables de s'en corriger & de les déraciner de leur cœur, s'il faut aller à la guerre? Je conclus de là qu'il est impossible ou presque impossible qu'ils se tournent jamais vers les vertus, sans lesquelles on est tout-à-fait incapable de commander les armées, & de se distinguer dans un métier où il en faut un si grand nombre pour s'en rendre véritablement digne. Passons maintenant à l'article des Généraux lâches & poltrons: Polybe les épargne un peu, & ce qu'il en dit est très-judicieux & très-vrai.

§. IV.

La lâcheté naît du luxe & de la superfluité. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice. L'éducation peut en guérir.

PLutarque prétend que *la lâcheté & la mollesse ne sont pas le fruit du luxe, de la pompe & de la superfluité, comme le prétendent la plûpart des hommes; mais qu'elles sont l'effet d'une basse & mauvaise nature qui suit des mauvaises opinions.* La note marginale de M. Dacier mérite d'être rapportée. „ Ce principe est certain, *dit-il*, le luxe, la „ pompe & la superfluité n'engendrent pas la lâcheté & la mollesse. Si cela étoit, il „ n'y auroit pas de Prince ni de grand Seigneur qui ne fût lâche & mou. Ces vices „ viennent d'une nature basse & mauvaise. Mais il faut avouër que si les délices ne les „ engendrent pas elles les entretiennent & les fomentent, & empêchent qu'une ame basse ne vienne à se relever: elles achévent de l'abattre.

M. Dacier me le pardonnera, je ne vois pas que ce principe soit aussi certain qu'il se l'imagine du luxe, de la pompe & des superfluités. Tous les mauvais penchans pour les voluptés en découlent, & de celles-ci l'amour de la vie & un très-grand désir de se la conserver & de fuir toute occasion de la perdre: puisque nous possédons tout ce qui

peut contribuer à nous la rendre précieuse, & à nous la faire aimer plus que les autres qui ont les mêmes penchans aux délices de la vie. Ils n'ont pas la facilité ni les moiens de satisfaire leur inclination aux vices, à quoi les richesses & les superfluités exposent & entraînent les Grands du monde; ils ne s'en abstiennent que par impuissance, ils sont vertueux par nécessité; & comme ils ne peuvent s'élever aux honneurs de la guerre & aux biens qu'on s'acquiert avec elle que par l'application & par le courage, ils jouent à tout perdre ou à tout gagner: ils méprisent leur vie, & l'exposent plus librement que les grands Seigneurs, qui montent souvent aux grades les plus éminens de la milice avec toutes les facultés nécessaires pour s'y deshonorer: car la lâcheté & la mollesse sont ordinairement le fruit du luxe, de la pompe & des superfluités, & cela est d'autant plus vrai, contre le sentiment de Plutarque, que sans dire qu'ils sont tous lâches & mous, il y en a un si grand nombre qui sont l'un & l'autre, que je suis tout surpris d'en voir à la tête & dans les armées qui aient pû se conserver & se sauver purs & nets du milieu de la corruption d'une Cour, ou d'entre les bras de leurs parens, où ils ont éprouvé tout ce qui peut amollir le courage par les exemples domestiques, & étouffer même les vertus & les talens qu'ils ont reçûs de la nature. Je conclus de là qu'il est impossible qu'avec une telle éducation, les Grands puissent rien faire de bon.

Le luxe & les vices qui l'accompagnent, & qui sont toujours les suites d'une longue paix, sont montés aujourd'hui à un tel degré d'énormité, qu'il faut s'attendre, si elle dure encore quelques années, de voir d'étranges événemens, & celle des Puissances de l'Europe qui se souviendra de cette maxime de l'Empereur Alexandre Sévére, que *la sûreté & le salut d'un Etat dépendent du bon état des armées, & qu'un Prince doit avoir plus de soin des troupes que de soi-même*, qui mettra toute son application à les maintenir dans une exacte discipline, avec autant d'éxactitude que s'il étoit en pleine guerre, qui se souviendra que le mépris qu'on fait des troupes, lorsqu'on croit n'en avoir plus besoin, est un des plus grands maux d'un Etat dans un tems où il est de la bonne politique de les caresser, de les paier avec toute l'exactitude possible, de retenir les vieux Officiers par les égards du Prince, & de recompenser ceux qui se distinguent par leur application, sans craindre de s'appauvrir par une épargne mal entenduë: si elle oblige les jeunes Seigneurs de la Cour, qui sont nés pour être un jour à la tête des armées, & qui croupissent dans la mollesse & l'oisiveté, à rester six mois de l'année dans leurs régimens: si, dis-je, cette Puissance se conduit de la sorte; elle sera maîtresse, & subjuguera celle qui suivra une méthode toute contraire: car les Généraux qui ont essuié tous les travaux & tous les périls des deux derniéres guerres, ne se trouvant plus en état de se mettre à la tête des armées, on se verra dans la triste nécessité d'en donner le commandement à des gens sans expérience, sans capacité, & peut-être à des lâches, pour mettre le comble à la misére & aux malheurs des peuples, & à la honte du Prince. Quand même ces gens-là seroient les plus braves du monde, leur incapacité ne les laisseroit pas moins sur la route des fautes les plus énormes, ils seroient toujours en prise aux mauvais conseils, & cette incapacité les empêcheroit d'en reconnoître la malice ou l'ignorance de ceux qui cherchent à les gouverner ou à éviter des engagemens où leur vie peut être exposée, souvent dans l'espérance de se mettre en leur place, en les empêchant de profiter des occasions, & en fournissant à ses ennemis pour les battre. C'est ce que nous avons vû nous-mêmes en Flandre & en Italie dans la derniére guerre, & ces gens-là sans parvenir à leur but, & sans avoir jamais leur ambition satisfaite n'ont remporté que des remords, & n'ont pas échapé à la sphére d'activité d'un bon nombre d'Officiers qui ont examiné leur conduite; que sçait-on si quelque Historien bien instruit n'apprendra pas un jour à la postérité des complots & des artifices si indignes & si criminels?

On voit à quoi un Général sans aucune expérience & poltron s'expose, & expose l'Etat & la réputation de son Maître. Ecoutons Polybe : rien de plus judicieux & de plus vrai. „ Il est beaucoup de Généraux, *dit-il*, qui mous, paresseux, sans mou„ vement & sans action, négligent non seulement les affaires de l'Etat, mais encore les „ leurs propres..... D'autres sont lâches & poltrons, défaut deshonorant dans quel„ que homme que ce soit, mais le plus pernicieux de tous dans un Général. Des „ troupes, sous un tel Chef, passent le tems sans rien entreprendre, & l'on ne peut „ lui en confier le commandement sans s'exposer aux plus grands malheurs.

Un Général d'armée poltron l'est infiniment plus qu'aucun soldat de son armée, car le devoir d'un Général n'est pas de combattre & de s'exposer aux plus grands dangers. „ Dans toutes les occasions, *dit Plutarque* (a), où le danger du Général est d'un grand „ poids pour le succès d'une affaire, là il doit paier de sa personne, & aller tête baissée, „ sans se ménager, & sans écouter ceux qui disent qu'un bon Général doit mourir de „ vieillesse, ou du moins mourir vieux; mais lorsque l'avantage qui reviendra de sa „ victoire ne peut être que médiocre, & qu'au contraire par sa défaite tout est per„ du, il n'y a personne qui demande de lui qu'il fasse l'action de soldat qui peut en„ traîner la perte du Capitaine". On ne peut rien dire de plus judicieux. Ce qu'il avance plus haut mérite d'être copié. Il cite le beau mot de Timothée. *Un jour que Chares montroit aux Athéniens les blessures qu'il avoit reçûës pendant son Généralat, & son bouclier qui avoit été percé d'une pique*; „ & moi, *s'écria t-il*, quand j'assiégeois „ Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, que j'eus de honte, m'étant „ exposé sans nécessité en trop jeune homme, & plus qu'il ne convenoit au Chef „ d'une si grande armée !

Ceux qui se défient de leur courage, ou qui en manquent absolument, profitant de cette maxime, attaqueront plus volontiers, sans qu'on puisse jamais les accuser de trop de ménagement : puisqu'elle n'est pas moins reçûë aujourd'hui qu'elle ne l'étoit du tems des Anciens, & par-là ils rejetteront avec indignation les conseils timides de ceux ausquels ils se confient : car ceux-là étant toujours obligés de s'exposer, ne sont jamais de l'avis de combattre & de profiter des plus belles occasions, qui ne se présentent que trop à la guerre; & lorsqu'on les laisse échaper, on soupçonne le Général non seulement de lâcheté, mais encore d'une extréme ignorance, deux défauts qui nous couvrent de honte, & nous jettent dans le dernier mépris.

On ne peut guérir de la peur, dit-on, & réformer la nature sur ce point. J'en demeure d'accord lorsqu'elle a pris de profondes racines dans le cœur de l'homme; mais je suis persuadé qu'un habile homme qui s'appercevra que son disciple panche du côté de cette passion, on peut y apporter du reméde, & la déraciner de son cœur avant qu'elle y fasse de plus grands progrès, par les principes de l'honneur & la vertu, & sur tout s'il s'agit d'un jeune Prince ou d'un jeune Seigneur. Tous les hommes sont faits de sorte selon leur âge, qu'ils peuvent distinguer le vrai du faux, & l'honnête du deshonnête, le courage de la lâcheté, la gloire de l'infamie, & avoir de l'horreur des uns & de l'amour pour les autres. Sur ce pied-là ce qui honore & nous fait estimer peut s'enseigner, en corrigeant la nature & les penchans qui nous portent aux vices ou aux vertus. On en vient à bout par l'éducation, & l'on peut dire que le bonheur ou le malheur des Princes & de leurs peuples en dépendent. S'ils ne sont pas tels qu'ils devroient être, on doit plutôt s'en prendre au mauvais choix qu'on a fait de ceux qui sont chargés de leur éducation, qu'à leurs penchans naturels. Si l'on y prend bien garde, on verra que les Princes & les Grands du monde les plus vicieux & les plus lâches

(a) *Plut. Pélopidas.*

ches ont été mal élevés. C'eſt un grand art que celui de l'éducation de la jeuneſſe des Princes & des Grands. Il faut être grand ſoi-même d'eſprit & de ſentimens, & il faut penſer grand pour cela. Choiſit-on de ces ſortes de gens? Les va-t-on chercher hors des Cours? Ce ſeroit une eſpéce de prodige d'en trouver là plutôt qu'ailleurs. Se peut-il qu'il y ait de véritables vertus dans un païs de corruption, où tout eſt maſqué? Encore une fois, s'adreſſe-t-on à ceux qui ſont capables de conduire la jeuneſſe d'un Prince. „ Tel eſt le malheur des Princes, *dit l'Hiſtorien de Louis XIII.* leur éduca- „ tion eſt la choſe du monde la plus importante, & cependant on la confie preſque „ toujours à des perſonnes indignes, ou incapables d'un ſi grand emploi. Le Miniſtre „ ou le favori le font donner à une de leurs créatures, & le pére penſe plus à récom- „ penſer des ſervices inutiles, & ſouvent criminels, qu'à faire un choix avantageux à „ l'héritier de la Couronne. Le Duc d'Olivarés donna un infame bâtard, qu'il avoit „ eu d'une putain, à l'Infant d'Eſpagne.

S'eſt-il trouvé un Roi lâche & ſans cœur à Sparte, & des ames baſſes & timides dans aucun des Citoiens de cette ville? Ils étoient tous très-braves & très-courageux. N'étoit-ce pas l'éducation qui avoit produit cette merveille? Que tous les habitans d'une grande ville ſoient autant de Héros, de ſoldats intrépides & vertueux, les enfans comme les hommes, & les femmes mêmes, cela ne me ſurprend en aucune maniére; puiſqu'il eſt certain que la vertu militaire, qui renferme preſque toutes les autres, peut s'enſeigner. Cela ſe remarque dans les Spartiates: c'eſt le ſentiment de Xénophon, qui fait voir dans ſa Cyropédie que les enfans des anciens Perſes n'étoient pas moins bien dreſſés à la vertu que ceux de Lacédémone. Ecoutons Plutarque à l'égard des premiers dans la verſion de M. Dacier.

„ Lycurgue regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus impor- „ tante affaire d'un Légiſlateur; c'eſt pourquoi il y pourvut de loin, en réglant tout „ ce qui regardoit les mariages & les naiſſances: car il ne faut pas croire ce que dit A- „ riſtote, qu'aiant tenté de régler & de réformer les femmes, il y renonça, ne pou- „ vant venir à bout de leur licence effrénée, & de la trop grande autorité qu'elles a- „ voient priſes ſur leurs maris, qui, à cauſe des fréquentes expéditions de guerre „ où ils alloient, étoient obligés de les abandonner à leur conduite, & qui, pour „ les empêcher d'abuſer de cette liberté, ſe voioient réduits à les flatter, à les adou- „ cir, & à les appeller leurs Dames & leurs Maîtreſſes. Au contraire il prit d'elles „ tout le ſoin qu'il étoit poſſible d'en prendre. En effet, pendant qu'elles étoient fil- „ les, il endurciſſoit leur corps, en les exerçant à la courſe, à la lutte, à jetter le „ palet, & à lancer le javelot; afin que le fruit qu'elles concevroient dans la ſuite, „ trouvant un corps robuſte & vigoureux, y prît de plus fortes racines, & qu'el- „ les-mêmes, fortifiées par ces exercices, en euſſent plus de facilité, de force & „ de courage pour réſiſter aux douleurs de l'enfantement. Pour leur retrancher toute „ ſorte de délicateſſe & de molleſſe, il les accoutuma à lutter toutes nûës, de même „ que les jeunes garçons, & à danſer en cet état devant eux à certaines fêtes ſolemnel- „ les, en chantant de belles chanſons, où elles lançoient à propos des traits de raille- „ rie, qui piquoient juſqu'au vif ceux qui avoient mal fait leur devoir, & où elles don- „ noient au contraire de grands éloges à ceux qui avoient fait des actions dignes de mé- „ moire. Par ce moien elles embraſoient le cœur des jeunes gens de l'amour de la gloi- „ re & de la vertu, & excitoient entr'eux une noble jalouſie. Car celui dont on a- „ voit tant vanté les belles actions, & qui voioit ſon nom célébre parmi ces jeunes fil- „ les, s'en retournoit tout fier de louanges qu'il avoit reçûës, & les brocards & les „ railleries dont les autres ſe ſentoient atteints, leur étoient plus ſenſibles, que n'au- „ roient été les plus ſévéres remontrances & les plus rudes corrections, d'autant plus

„ que

„ que tout cela se passoit en présence de tous les Citoiens, des Sénateurs & des Rois „ mêmes. Et quant à ces filles, qui se montroient ainsi nûës, il n'y avoit rien là „ de honteux: Sparte étant le trône de la pudeur, & l'intempérance n'y étant pas „ même connuë. Cela les accoûtumoit seulement à des mœurs simples, leur donnoit „ une merveilleuse émulation à qui auroit le corps le plus robuste & le plus dispos, „ & leur élevoit en même tems le courage, en leur faisant connoître qu'elles devoient „ participer à la gloire des hommes, & aspirer à la même générosité & à la même „ vertu. C'est de cette mâle éducation que venoit la grandeur d'ame qui éclatoit „ dans leurs pensées & dans leurs paroles, comme elle éclata dans cette réponse de „ Gorgo, femme de Léonidas; une Dame étrangére lui aiant dit un jour": *Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes.* Elle lui répondit: *aussi sommes-nous les seules qui mettions des hommes au monde.*

Bien des gens trouveront l'apologie de la nudité des filles de Sparte plus capable de corrompre les mœurs que de les affiner, il le semble d'abord ainsi. M. Guillet, dans sa Lacédémone ancienne & nouvelle, prétend le contraire, contre le sentiment de M. Dacier, à qui la belle nature ne déplaisoit pas, lorsque le poids des années ne surchargeoit pas ses épaules. On dit qu'il n'a pas été insensible aux traits de l'amour, & qu'il a même brûlé dans l'âge des glaces. Citons Guillet. „ Les filles de Sparte dansoient „ toutes nûës en public dans certaines fêtes, *dit-il*, & peu de gens sont persuadés qu'il „ y eût de la modestie à ce spectacle. Je m'imagine que les Lacédémoniens avoient „ leur raison; & que la chose étant toute commune parmi eux, elle ne faisoit pas dans „ leur ame une impression dangereuse & criminelle. Il se fait une habitude de l'œil à „ l'objet qui dispose à l'insensibilité, & qui bannit les sales désirs de l'imagination. „ L'émotion ne vient que de la nouveauté du spectacle. Une coûtume perpetuelle „ rebute plus les yeux qu'elle ne les tente; & si vous vous mettez une fois dans l'es„ prit l'intégrité des mœurs de la nation, vous demeurerez persuadés de ce bon mot": *les filles de Sparte n'étoient point nûës, l'honnêteté publique les couvroit.* „ Généralement parlant je ne vous dirai pas que leur excuse fût une excuse pour nous: mais „ enfin il y a encore aujourd'hui quantité de lieux dans l'Amérique Septentrionale, „ où les femmes paroissent toujours dans l'état de celles qui dansoient à Sparte, & „ cependant tous nos voiageurs assûrent que le crime en est entiérement banni.

Une Dame Espagnole, qui montreroit son pied, passeroit pour très-immodeste: elle ne choqueroit pas moins que si elle montroit toute autre chose, & causeroit beaucoup d'émotion aux spectateurs. Les nôtres, qui montrent les leurs, ne causent aucun sale désir: & ce que nous dit Guillet de l'habitude de l'œil, qui dispose l'objet à l'insensibilité, se trouveroit dans la nudité comme dans les pieds.

Comme l'éducation des Lacédémoniens étoit toute militaire, & qu'ils n'étoient dressés qu'aux vertus nécessaires aux gens de guerre, on ne doit pas être surpris que les femmes de cette ville aimassent les braves, & qu'ils fussent l'objet de leurs éloges & le sujet de leurs chansons, & que les lâches en fussent fuis & méprisés. Montluc (*a*) observe que les femmes sont assez de l'humeur des Lacédémoniennes, & qu'elles aimeroient mieux qu'on leur apportât leurs maris sur leurs boucliers, que s'ils revenoient de l'armée sans boucliers & chargés de honte. Je vais rapporter ses paroles, qu'il adresse aux Gouverneurs des places, & la leçon ne regarde pas moins les autres.

„ Non seulement votre Maître, *leur dit-il*, les Princes & les Seigneurs vous ver„ ront de mauvais œil, mais les femmes & les enfans; & veux encore passer plus outre, „ que

(a) *Montluc Com. l. III. p. 500.*

„ que votre propre femme, encore qu'elle faſſe ſemblant de vous aimer, elle vous „ haïra & eſtimera moins dans ſon cœur. Car le naturel de toutes les femmes eſt tel, „ qu'elles haïſſent mortellement les couards & les poltrons, encore qu'ils ſoient bien „ peignés, & aiment les hardis & courageux, pour laids & difformes qu'ils ſoient. „ Elles participent à votre honte; & quoiqu'elles ſoient entre vos bras dedans le lit, „ faiſant ſemblant d'être bien aiſes de votre retour, elles voudroient que vous euſſiez „ été étouffé, ou qu'une canonade vous eût emporté. Car tout ainſi que nous pen- „ ſons, que la plus grande honte d'un homme eſt d'avoir une femme putain, les fem- „ mes auſſi penſent que la plus grande honte qu'elles aient, eſt d'avoir un mari „ couard. Ainſi vous voilà bien accommodé, Monſieur le Gouverneur, qui aurez „ perdu votre place, vû que dans votre propre lit on vous maudira.

Quelque eſprit qu'un Général d'armée ait, quelque grandes, quelque brillantes que ſoient les qualités qu'on remarque en lui, quelque ſage, quelque prudent, quelque prévoiant qu'il paroiſſe dans les conſeils qu'il donne dans le Cabinet, quelque bien qu'il raiſonne ſur un projet de campagne qu'il doit exécuter, par l'eſtime qu'on fait de lui ailleurs qu'à la guerre; s'il manque de courage, il paroîtra tout autre à la tête d'une armée. On apprendra bientôt à la Cour que ce n'eſt plus le même homme, dont la ſageſſe & l'eſprit ſe ſont fait ſi fort remarquer dans le Cabinet.

De toutes les paſſions, dit mon Auteur quelque part, la peur eſt celle qui affoiblit & qui étouffe davantage l'eſprit & le jugement, & ceux qui en ſont poſſédés, s'abandonnent totalement aux impreſſions qu'elle leur inſpire. Elle n'applique jamais les remédes à propos, ou pour mieux dire elle n'en trouve aucun. Que ſera-ce du choix d'un homme ſans eſprit & ſans jugement, & qui ne ſera pas plus courageux que l'autre? A quoi n'expoſe-t-on pas un Etat en faiſant choix de tels Généraux? C'eſt preſque l'ordinaire des Princes ou de leurs Miniſtres: la faveur & l'intrigue font tout dans les Cours; & lorſqu'on choiſit bien, le hazard y a plus de part que toute autre choſe. Voilà la cauſe de la rareté des grands Capitaines. Il n'y en a pas pour une.

CHAPITRE XVIII.

Diſtinction que fait Annibal entre les priſonniers Romains & ceux d'entre leurs Alliés. Grande conſternation à Rome. Défaite de quatre mille chevaux Romains. Fabius eſt fait Dictateur.

QUand on eut amené devant Annibal tous les priſonniers, tant ceux que Maharbal avoit forcé de ſe rendre, que ceux que l'on avoit fait dans le vallon, & qui tous enſemble montoient à plus de quinze mille, il dit aux premiers que Maharbal n'avoit pas été en droit de traiter avec eux ſans l'avoir conſulté, & prit de là occaſion de charger les Romains d'injures & d'opprobres. Il diſtribua enſuite ces priſonniers entre les rangs de ſon armée, pour les tenir ſous bonne garde. Ceux d'entre leurs Alliés furent traités avec plus d'indulgence, il les renvoia tous

tous dans leur patrie ſans en rien exiger, leur répétant ce qu'il leur avoit déja dit, qu'il n'étoit pas venu pour faire la guerre aux Italiens, mais pour délivrer les Italiens du joug des Romains. Il mit enſuite ſes troupes en quartiers de rafraîchiſſement, & rendit les derniers devoirs aux principaux de ſon armée, qui au nombre de trente étoient reſtés ſur le champ de bataille. De ſon côté la perte ne fut en tout que de quinze cens hommes, la plûpart Gaulois. Encouragé par cette victoire, il concerta avec ſon frére & ſes confidents les meſures qu'il avoit à prendre pour pouſſer plus loin ſes conquêtes.

A Rome, quand la nouvelle de cette triſte journée y eut été répanduë, l'infortune étoit trop grande pour que les Magiſtrats pûſſent la pallier ou l'adoucir. On aſſembla le peuple, & on la lui déclara telle qu'elle étoit. Mais à peine, du haut de la tribune aux harangues, un Préteur eut-il prononcé ces quatre mots: *Nous avons été vaincus dans une grande bataille*, que la conſternation fut telle, que ceux des auditeurs, qui avoient été préſens à l'action, crurent l'affaire beaucoup plus fâcheuſe qu'elle ne leur avoit paru dans le tems même du combat. Cela venoit de ce que les Romains n'aiant, depuis un tems immémorial, ni entendu parler de bataille, ni perdu de bataille, ils ne pouvoient avouër leur défaite ſans être touchés, juſqu'à l'excès, d'un malheur ſi peu attendu. Il n'y eut que le Sénat, qui malgré ce funeſte accident ne perdit pas de vûë ſon devoir. Il penſa ſérieuſement à chercher ce que chacun auroit à faire pour arrêter les progrès du vainqueur.

Quelque tems après la bataille, C. Servilius qui campoit autour d'Ariminum, c'eſt-à-dire vers la mer Adriatique, ſur les confins de la Gaule Ciſalpine & du reſte de l'Italie, aſſez près des bouches du Pô; C. Servilius, dis-je, averti qu'Annibal étoit entré dans la Tyrrhénie, & qu'il étoit campé proche de Flaminius, auroit bien voulu joindre celui-ci avec toute ſon armée. Mais comme elle étoit trop peſante pour une ſi longue marche, il détacha quatre mille chevaux ſous le commandement de C. Centronius, avec ordre de prendre les devants, & en cas de beſoin de ſecourir Flaminius. Annibal n'eut pas plutôt reçu cet avis, qu'il envoia au-devant du ſecours Maharbal avec les armés à la légére & quelque cavalerie. Au premier choc Centronius perdit preſque la moitié de ſes gens. Il ſe retira avec le reſte ſur une hauteur; mais Maharbal les y pourſuivit, & le lendemain les prit tous priſonniers. Cette nouvelle vint à Rome trois jours après celle de la bataille, c'eſt-à-dire dans un tems où la plaie que la premiére avoit faite, étoit encore toute ſanglante. Le peuple, le Sénat même en fut conſterné. On laiſſa là les affaires de l'année, on ne ſongea point à créer de nouveaux Conſuls, on crut qu'une conjoncture ſi accablante demandoit un Dictateur.

Quoiqu'Annibal eût lieu de concevoir les plus grandes espérances, il ne jugea cependant pas à propos d'approcher encore de Rome. Il se contenta de battre la campagne, & de ravager le païs en s'avançant vers Adria. Il traversa l'Ombrie & le Picenum, & arriva dans le territoire d'Adria après dix jours de marche. Il fit dans cette route un si grand butin, que l'armée ne pouvoit ni le mener, ni le porter. Chemin faisant il passa au fil de l'épée une infinité d'hommes. Ennemi implacable des Romains, il avoit ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontreroit en âge de porter les armes; sans leur faire plus de quartier que l'on n'en fait ordinairement dans les villes que l'on prend d'assaut. Campé proche d'Adria, dans ces plaines si fertiles en toutes sortes de vivres, il prit grand soin de refaire son armée, qu'un quartier d'hiver passé dans la Gaule Cisalpine dans la fange & l'ordure, & son passage à travers les marais de Clusium, avoient mise dans un très-mauvais état. Hommes & chevaux, presque tous étoient couverts d'une espéce de galle qui vient de la faim qu'on a soufferte. Ils trouvérent dans ce beau païs dequoi ranimer leurs forces & leur courage, & la dépouille des vaincus fournit au Général autant d'armes qu'il lui en falloit pour en revêtir ses Africains. Ce fut aussi en ce tems-là qu'il envoia par mer à Carthage, pour y faire le récit de ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit dans l'Italie. Car jusqu'alors il n'étoit point encore approché de la mer. Ces nouvelles firent un plaisir extréme aux Carthaginois, on s'appliqua plus que jamais aux affaires d'Espagne & d'Italie, & l'on n'omit rien de ce qui pouvoit en accélérer le succès.

Chez les Romains, on élut pour Dictateur Quintus Fabius, personnage aussi distingué par sa sagesse que par sa naissance. De notre tems même on appelloit les rejettons de cette famille *Maximi*, c'est-à-dire très-Grands, titre glorieux que le premier Fabius leur avoit mérité par ses grands explots. Il est bon de remarquer que la Dictature est différente du Consulat. Le Consul n'est accompagné que de douze Licteurs, le Dictateur en a vingt-quatre à sa suite. Le premier ne peut entreprendre certaines choses sans l'autorité du Sénat: toute autorité cesse, dès que le Dictateur est nommé. De tous les Magistrats, il n'y a que les Tribuns qui soient alors conservés, comme nous ferons voir plus au long dans un autre endroit. On créa en même tems pour Colonel général de la cavalerie Marcus Minucius. Cette sorte d'Officier est à la vérité au-dessous du Dictateur; mais lorsque celui-ci est occupé, l'autre est chargé d'en faire les fonctions, & exerce son autorité.

Annibal changeoit de tems en tems de quartiers sans s'écarter de la mer Adriatique. Il fit laver les chevaux de vin vieux, qui se trouvoit là en abondance, & les remit en état de servir. Il fit guérir aussi les plaies des soldats qui étoient blessés, il donna aux autres le tems & les moiens de réparer leurs forces; & quand il les vit tous sains & vigou-

reux,

reux, il se mit en route, & traversa les terres de Prétetium & d'Adria, le païs des Marrucins & des Frentans. Par tout où il passoit, il pilloit, massacroit, réduisoit tout en cendres. De là il entra dans l'Apulie, qui est divisée en trois parties, dont chacune a son nom particulier. Les Dauniens en occupent une, & les Messapiens une autre. Il entra dans la Daunie, & commença par ravager Lucerie, Colonie Romaine. Puis aiant mis son camp à Hippone, il parcourut sans obstacle le païs des Argyripiens & toute la Daunie.

CHAPITRE XIX.

Fabius se borne à la défensive, les raisons qu'il avoit pour ne rien hazarder. Caractére opposé de M. Minucius Rufus, Colonel général de la cavalerie. Eloge de la Campanie. Annibal y fait le dégât.

PEndant qu'Annibal étoit dans ces quartiers, Fabius créé Dictateur, après avoir offert des sacrifices (a) aux Dieux, partit de Rome, suivi de Minucius & de quatre légions qu'on avoit levées pour lui. Lorsqu'il eut joint sur les frontiéres de la Daunie les troupes qui étoient venuës d'Ariminum au secours de cette Province, il ôta à Servilius le com-

(a) *Fabius créé Dictateur, après avoir offert des sacrifices aux Dieux, partit de Rome.*] Les Romains aiant chassé leurs Rois, ils furent contraints dans les dangers de leur nouvelle République de créer des Dictateurs avec un pouvoir absolu & arbitraire. Dès qu'il étoit nommé, il se trouvoit revêtu de la supréme puissance; l'un des Consuls avoit le pouvoir de nommer celui qu'il croiroit le plus heureux, s'il étoit capable de faire un bon choix pour le salut de la patrie. Les affaires en ce tems-là étoient réduites en un si triste état, qu'on eut absolument besoin d'un homme tel que Fabius pour la conduite d'une guerre si difficile. T. Largius fut le premier Romain qui parvint à cette supréme dignité. Aussi-tôt qu'un Dictateur étoit nommé, il étoit absolu, & maître de faire tout ce qu'il lui plaisoit. Il avoit droit de vie & de mort à Rome comme dans les armées, sur les Généraux & sur tous les Citoiens, de quelque rang qu'ils fussent, & sans appel. L'autorité & les fonctions des autres Magistrats cessoient, ou lui étoient subordonnées. Il nommoit le Général de la cavalerie, qui étoit à ses ordres, & qui lui servoit comme de Capitaine des gardes. Il avoit des Licteurs armés de haches comme les Rois. Il pouvoit lever des troupes, faire la paix ou la guerre selon qu'il le jugeoit à propos, sans être obligé de rendre compte & de prendre l'avis du Sénat ni du peuple: son administration ne duroit que six mois. *Il n'y avoit*, dit Plutarque (a), *que le seul Fabius Maximus, en qui la grandeur d'ame & la gravité des mœurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette charge, & qui étoit encore dans l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de force pour exécuter les desseins qu'il a formés, & où la hardiesse est tempérée par la prudence.* Il choisit pour Général de la cavalerie M. Minucius, & la premiére chose qu'il demanda au Sénat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée: car cela étoit expressément défendu au Dictateur par une loi fort ancienne; soit que l'on fît consister la plus grande force des Romains dans l'infanterie, & que l'on crût à propos par cette raison que le Général demeurât à la tête des cohortes sans jamais les quitter, soit que cette charge étant d'ailleurs souveraine & fort voisine de la tyrannie, on voulût que le Dictateur parût au moins en cela avoir besoin du peuple. La Dictature ne fut perpétuelle que sous César.

(a) *Dacier, Plut. Fab. Max.*

commandement de l'armée de terre, & le renvoia bien accompagné à Rome, avec ordre, si les Carthaginois remuoient par mer, de courir où son secours seroit nécessaire. Ensuite il se mit en marche avec le Général de la cavalerie, & alla camper en un lieu nommé Aigues, à cinquante stades du camp des Carthaginois.

Fabius arrivé, Annibal, pour jetter l'épouvante dans cette nouvelle armée, sort de son camp, approche des retranchemens des Romains, & se met en bataille. Il resta quelque tems en disposition; mais comme personne ne se présentoit, il retourna dans son camp. Car Fabius avoit pris la résolution, & rien dans la suite ne fut capable de la lui faire quitter, de ne rien hazarder témérairement, de ne pas courre les risques d'une bataille, & de s'appliquer uniquement à mettre ses gens à couvert de tout danger. D'abord ce parti ne lui fit pas honneur, il courut des bruits desavantageux sur son compte, on le regarda comme un homme (*a*) lâche, timide, & qui craignoit l'ennemi : mais on ne fut pas longtems à reconnoître que, dans les circonstances présentes, le parti qu'il avoit pris étoit le plus sage & le plus judicieux que l'on pût prendre. La suite des affaires justifia bientôt la solidité de ses réflexions. L'armée Carthaginoise étoit composée de soldats exercés dès leur jeunesse aux travaux & aux périls de la guerre. Elle étoit commandée par un Général nourri & élevé parmi ses soldats, & instruit dès l'enfance dans la science des armes. Elle avoit déja gagné plusieurs batailles

(a) *On le regarda comme un homme lâche, timide, & qui craignoit l'ennemi.*] Ceux qui donnent des interprétations malignes aux actions des grands hommes, sont ordinairement ceux qui sont incapables d'en faire de grandes. Cela se remarque tous les jours à la guerre. On ne doit pas moins juger de l'ignorance de ceux qui trouvent à redire à certaine conduite ou certaine façon de faire la guerre dans un Général consommé dans la science des armes, & d'une grande réputation, lorsqu'on ne peut rien pénétrer dans ce qu'il s'est résolu de faire ou dans ses desseins. Il faut attendre que l'événement bon ou mauvais nous permette de décider sur sa conduite. On regarde Fabius comme un homme lâche & timide. Je n'ai garde d'en être surpris, car les Romains ne furent jamais fort habiles dans une guerre de défensive; & si quelques-uns de leurs Généraux l'ont pratiquée dans certaines conjonctures, il s'en retirérent toujours bien vîte, dès que l'occasion se présentoit de quitter celle-ci pour prendre l'autre. Fabius est le seul des Romains qui ait soutenu plusieurs campagnes sur une défensive reglée sans s'en écarter : ce qui est admirable, & marque son profond savoir dans les armes. Les jeunes gens sans expérience, & les Généraux ignorans sur cette partie de la guerre, s'imaginent qu'elle est d'un homme lâche & sans cœur, qui craint l'ennemi, ou qui est incapable de rien entreprendre. Ils se trompent : la défensive est de toutes les parties de la science de la guerre celle qui demande de plus grandes qualités dans un Général; sans elles je ne lui conseillerois pas de se charger de cette sorte de guerre, rien de plus difficile : il faut plus qu'en aucune autre un courage & une fermeté à l'épreuve de tout, une grande étenduë d'esprit, beaucoup de vigilance, une prévoiance égale, des connoissances que l'expérience n'enseigne jamais, quelque longue qu'elle puisse être dans les armes. Voilà bien de grandes qualités pour un seul homme, & pour une seule partie du métier : elles se trouvent pourtant presque toutes renfermées dans Fabius, & cependant une cabale s'éléve contre lui, & le diffame dans l'esprit des soldats. L'on n'agit pas moins au dehors, on le produit à Rome & dans le Sénat comme un homme lâche & sans cœur, & Æmilius est à la tête de cette indigne cabale : le Sénat l'écoute & il en est cru; ce qui ne nous donne pas une idée fort avantageuse de ses lumiéres & de son équité.

Chacun sait que le nombre des têtes sages dans ce Sénat, qui faisoit tant de bruit dans le monde, étoit si petit en ce tems-là, qu'à peine en trouvoit-on deux sur cent qui fussent dignes d'être consultés : encore ne furent-elles jamais écoutées.

tailles dans l'Eſpagne, & battu les Romains & leurs Alliés deux fois de ſuite. C'étoient avec cela des gens, qui ne pouvant tirer d'ailleurs aucun ſecours, n'avoient de reſſource & d'eſpérance que dans la victoire. Rien de tout cela ne ſe trouvoit du côté des Romains. Si Fabius eût hazardé une action générale, ſa défaite étoit immanquable. Il fit donc mieux de s'en tenir à l'avantage qu'avoient les Romains ſur leurs ennemis, & de régler là-deſſus l'état de la guerre. Cet avantage étoit de recevoir par leurs derriéres autant de vivres, de munitions & de troupes qu'ils en auroient beſoin, ſans crainte que ces ſecours pûſſent jamais leur manquer.

Sur ce projet, le Dictateur ſe borna pendant toute la campagne à côtoier toujours les ennemis, & à s'emparer des poſtes qu'il ſçavoit être les plus favorables à ſon deſſein. Il ne ſouffrit pas que les ſoldats allaſſent au fourrage; il les retint toujours réünis & ſerrés, uniquement attentif à étudier les lieux, le tems & les occaſions. Quand quelques fourrageurs du côté des Carthaginois approchoient de ſon camp comme pour l'inſulter, il les attaquoit. Il en tua ainſi un aſſez grand nombre. Par ces petits avantages il diminuoit peu à peu l'armée ennemie, & relevoit le courage à la ſienne, que les pertes précédentes avoient intimidée. Mais on ne put jamais obtenir de lui qu'il marquât le tems & le lieu d'un combat général. Cette conduite ne plaiſoit pas à Minucius. Baſſement populaire, il ſe plioit aux ſentimens du ſoldat, & décrioit le

coutées. Ceux qui ont bien lû & bien médité la ſeconde Punique, dans ce qui la précéda comme dans ſon commencement juſques vers ſa fin, n'en ſeront pas ſans doute ſurpris. Cette Rome ſi ſage, ſi guerriére, ſi prévoiante, ſi floriſſante & ſi heureuſe dans le choix de ſes ſujets avant la guerre d'Annibal, parut ſans conſeil, ſans preſque aucun ſoin de la diſcipline militaire preſque oubliée, ſans Officiers, ſans Généraux, pleine de diſſenſions, de jalouſies reciproques & de cabales dans ſon Sénat, dès que cet ennemi redoutable eût percé ſes frontiéres; cette Rome, encore une fois, deſaccoutumée des diſgraces de la fortune & des viciſſitudes ordinaires de la guerre, perd courage, & la tête tourne à ſes Sénateurs. J'en juge ici par leur conduite, ſans aucun égard aux Hiſtoriens Latins & aux Auteurs modernes, dont l'admiration pour les Romains paſſe les bornes raiſonnables; j'en juge, dis-je, par leur conduite dans cette guerre, ſi peu digne de gens ſages.

Le ſeul homme qui peut les tirer d'embarras, & qui leur fait voir leur ſalut par une façon de guerre toute oppoſée à celle de ceux qui l'ont précédé, & la ſeule capable de ruiner l'ennemi; le ſeul homme, dis-je, capable de conduire cette guerre, eſt étourdiment dépoſé, on lui ôte le commandement des armées après la campagne, quoiqu'il eût fait voir par ſa conduite & par la honte de Minucius, qui avoit ſoulevé l'armée & Rome contre lui, que le ſalut de la République & la ruine d'Annibal dépendoient d'une ſage & ſçavante défenſive, & que le Sénat n'avoit rien de mieux à faire contre un ennemi auſſi redoutable, que de ne rien hazarder, & de ne ſonger à autre choſe qu'à mettre tous ſes ſoins à aguerrir les troupes par de petits combats. Par là les Romains diminuoient peu à peu l'armée ennemie, comme dit mon Auteur, & relevoient le courage de leurs ſoldats & de leurs Officiers, que les pertes précédentes n'avoient que trop intimidés, & par cette ſage conduite ils faiſoient encore revivre l'ancienne diſcipline, ſeule capable de former de bons ſoldats & d'excellens Officiers. Ces malhabiles & inſenſés Sénateurs, ne comprenant rien dans une prudente & ſçavante lenteur, flétriſſent ce grand homme par les dégoûts que ſes ennemis lui donnent dans le Sénat. Ils reconnurent, mais trop tard, que la ſeule voie de reſſource & de ſalut pour ſe délivrer de cette guerre, étoit celle que ce grand homme avoit embraſſée: il fallut changer, & revenir à ſon ſyſtéme après l'infortune de Cannes. C'eût été ici la place d'une Diſſertation importante ſur les avantages qu'à la guerre offenſive ſur la défenſive; mais comme elle eſt un peu trop étenduë, & qu'elle romproit le fil de mes Obſervations ſur les événemens remarquables, j'ai cru devoir la tranſporter à la fin de ce Volume.

le Dictateur comme un homme ſans courage & ſans réſolution. On ne pouvoit trop-tôt lui faire naître l'occaſion d'aller à l'ennemi, & de lui donner bataille.

Les Carthaginois après avoir ſaccagé la Daunie & paſſé l'Apennin, s'avancérent juſques chez les Samnites, païs gras & fertile, qui depuis longtems jouiſſoit d'une paix profonde, & où les Carthaginois trouvérent une ſi grande abondance de vivres, que malgré la conſommation & le dégât qu'ils en firent, ils ne pûrent les épuiſer. De là ils firent des incurſions ſur Bénevent, Colonie des Romains; & prirent Venuſia, ville bien murée, & où ils firent un butin prodigieux. Les Romains les ſuivoient toujours à une ou deux journées de diſtance (a), ſans vouloir ni les joindre ni les combattre. Cette affectation d'éviter le combat, ſans ceſſer de tenir la campagne, porta le Général Carthaginois à ſe répandre dans les plaines de Capouë. Il ſe jetta en particulier ſur Falerne, perſuadé qu'il arriveroit une de ces deux choſes, ou qu'il forceroit les ennemis de combattre, ou qu'il feroit voir à tout le monde qu'il étoit pleinement le maître, & que les Romains lui abandonnoient le plat païs : après quoi il eſpéroit que les villes épouvantées quitteroient le parti des Romains. Car juſqu'alors, quoiqu'ils euſſent été vaincus dans deux batailles, aucune ville d'Italie ne s'étoit rangée du côté des Carthaginois. Toutes étoient demeurées fidéles, même celles qui avoient le plus ſouffert : tant les Alliés avoient de reſpect & de vénération pour la République Romaine.

Au reſte Annibal raiſonnoit ſagement. Les plaines les plus eſtimées de l'Italie, ſoit pour l'agrément, ſoit pour la fertilité, ſont ſans contredit celles d'autour de Capouë. On y eſt voiſin de la mer. Le commerce y attire du monde de preſque toutes les parties de la terre. C'eſt là que ſe trouvent les villes les plus diſtinguées & les plus belles d'Italie; le long de la côte Sinueſſe, Cumes, Pouzoles, Naples, Nuceria; dans les terres du côté du Septentrion, Calenum & Teano; à l'Orient & au Midi la Daunie & Nole; & au milieu de ce païs, Capouë, la plus riche & la plus magnifique de toutes. Après cela doit-on s'étonner que les Mythologues aient tant célébré ces belles plaines, qu'on appelloit auſſi champs Phlégréens, autres plaines fameuſes, & qui ſurpaſſoient en beauté toutes les autres : de ſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Dieux

(a) *Les Romains les ſuivoient toujours à une ou deux journées de diſtance, ſans vouloir ni les joindre ni les combattre.*] Tite-Live produit ici un diſcours de ſa façon, qu'il met dans la bouche de Minucius, auquel il ne penſa peut-être jamais : puiſque notre Auteur n'en dit rien, il faut en donner tout l'honneur à l'Ecrivain Latin. Je le trouve bon & inſtructif. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Officiers Généraux penſaſſent & raiſonnaſſent ainſi, lorſqu'ils ſont commandés par de faux Fabius, qui cherchent à traîner la guerre en longueur, ſans avoir les talens & la fermeté néceſſaire dans une défenſive. Nous en aurions eu un très-grand beſoin pendant le cours de la guerre de 1701. nos ennemis ſe fuſſent très-mal trouvés des conſeils de ces gens. Les Généraux trop circonſpects, & même ceux qui le ſont médiocrement à la tête d'une armée Françoiſe, trouvent à la fin qu'ils ſont peu dignes de la commander.

Dieux en aient entre eux disputé la possession. Mais outre tous ces avantages, c'est encore un païs très-fort, & où il est très-difficile d'entrer. D'un côté il est couvert par la mer, & tout le reste est fermé par de hautes montagnes, où l'on ne peut pénétrer, en venant des terres, que par trois gorges étroites & presque inaccessibles, l'une du côté des Samnites, l'autre du côté d'Eriban, & la troisiéme du côté des Hirpiniens. Les Carthaginois campés dans cette partie de l'Italie, alloient de dessus ce théatre ou épouvanter tout le monde par une entreprise si hardie & si extraordinaire, ou rendre publique & manifeste la lâcheté des Romains, & faire voir qu'ils étoient absolument les maîtres de la campagne.

Sur ces réflexions Annibal sortit du Samnium, & passant le détroit du mont Eriban, vint camper sur l'Athurnus, qui divise la Campanie en deux parties presque égales; il mit son camp du côté de Rome, & fit faire le dégât par ses fourrageurs dans toute la plaine, sans que personne s'y opposât. Fabius fut surpris de la hardiesse de ce Général, mais elle ne fit que l'affermir dans sa premiére résolution. Minucius au contraire & les autres Officiers subalternes, croiant avoir surpris l'ennemi en lieu propre à lui donner bataille, étoient d'avis que l'on ne pouvoit faire trop de diligence pour le joindre dans la plaine, & sauver une si grande contrée de la fureur du soldat. Le Dictateur fit semblant d'être dans le même dessein, & d'avoir le même empressement; mais quand il fut à Falerne, content de se faire voir au pied des montagnes & de marcher à côté des ennemis, pour ne pas paroître leur abandonner la campagne, il ne voulut point avancer dans la plaine, & craignit de s'exposer à une bataille rangée, tant pour les raisons que nous avons déja vûës, que parce que les Carthaginois étoient de beaucoup supérieurs en cavalerie.

Après qu'Annibal eut assez tenté le Dictateur, & qu'il eut fait un butin immense dans la Campanie, il décampa, pour ne point consumer les provisions qu'il avoit amassées, & pour les mettre en sûreté dans l'endroit où il prendroit ses quartiers d'hiver. Car ce n'étoit point assez que son armée, pour le présent, ne manquât de rien, il vouloit qu'elle fût toujours dans l'abondance. Il reprit le chemin par lequel il étoit venu, chemin étroit, & où il étoit très-aisé de l'inquiéter. Fabius, sur la nouvelle de sa marche, lui envoie au-devant quatre mille hommes pour lui couper le passage, avec ordre, si l'occasion s'en présentoit, de tirer avantage de l'heureuse situation de leur poste. Il alla lui-même ensuite, avec la plus grande partie de son armée, se placer sur la colline qui commandoit les défilés. Les Carthaginois arrivent & campent dans la plaine au pied même des montagnes. Les Romains s'imaginoient emporter d'emblée le butin, & même qu'aidés du lieu ils pourroient terminer la guerre. Fabius ne pensoit plus qu'à voir

quels postes il occuperoit, par qui & par où il feroit commencer l'attaque.

CHAPITRE XX.

Stratagéme d'Annibal pour tromper Fabius. Bataille gagnée en Espagne sur Asdrubal par Cnéius Scipion. Publius son frére est envoié en Espagne. Les Romains passent l'Ebre pour la premiére fois.

TOus ces beaux projets devoient être exécutés le lendemain : mais Annibal jugeant de ce que les ennemis pouvoient faire en cette occasion, ne leur en donna pas le tems. Il fit appeller Asdrubal, qui avoit à ses ordres les pionniers de l'armée, & lui ordonna de ramasser tout le plus qu'il pourroit de morceaux de bois sec & d'autres matiéres combustibles, de les lier en faisceaux, d'en faire des torches, & de choisir dans tout le butin environ deux mille des plus forts beufs, & de les conduire à la tête du camp. Cela fait, il dit à cette troupe de repaître & de se reposer. Vers la troisiéme veille de la nuit, il fait sortir du camp les pionniers, & leur ordonne d'attacher les torches aux cornes des beufs, de les allumer, & de pousser ces animaux à grands coups jusques au sommet d'une montagne qu'il leur montra, & qui s'élevoit entre son camp & les défilés où il devoit passer. A la suite des pionniers il fit marcher les armés à la légére pour leur aider à presser les beufs, avec ordre, quand ces animaux seroient en train de courir, de se répandre à droit & à gauche, de gagner les hauteurs avec grand bruit, de s'emparer du sommet de la montagne, & de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontrassent. En même tems il s'avance vers les défilés, aiant à son avantgarde l'infanterie pesamment armée, au centre la cavalerie suivie du butin, & à l'arriéregarde les Espagnols & les Gaulois.

A la lueur de ces torches, les Romains qui étoient à la garde des défilés, croient qu'Annibal prend route vers les hauteurs, quittent leur poste & courent pour le prévenir. Arrivés proche des beufs, ils ne sçavent que penser de cette manœuvre, ils se forment du péril où ils sont une idée terrible, & attendent de là quelque événement sinistre. Sur la hauteur, il y eut quelque escarmouche entre les Carthaginois & les Romains; mais les beufs se jettant entre les uns & les autres les empêchoient de se joindre, & en attendant le jour on se tint de part & d'autre en repos. Fabius fut surpris de cet événement. Soupçonnant qu'il

qu'il y avoit là quelque ruse de guerre, il ne branla point de ses retranchemens, & attendit le jour, sans se départir de la résolution qu'il avoit prise de ne point s'engager dans une action générale. Cependant Annibal profite de son stratagéme. La garde des défilés n'eut pas plutôt quitté son poste, qu'il les fit traverser à son armée & au butin, tout passa sans le moindre obstacle. Au jour, de peur que les Romains, qui étoient sur les hauteurs, ne maltraitassent ses armés à la légére, il les soutint d'un gros d'Espagnols, qui aiant jetté sur le quarreau environ mille Romains, descendirent tranquillement avec ceux qu'ils étoient allés secourir. Sorti, par cette ruse, du territoire de Falerne, il campa ensuite paisiblement où il voulut, & n'eut plus d'autre embarras que de chercher où il prendroit ses quartiers d'hiver.

Cet événement répandit la terreur dans toutes les villes d'Italie, tous les peuples desespéroient de pouvoir jamais se délivrer d'un ennemi si pressant. La multitude s'en prenoit à Fabius. Quelle lâcheté, disoit-on, de n'avoir point fait usage d'une occasion si avantageuse! Tous ces mauvais bruits ne firent aucune impression sur le Dictateur. Obligé quelques jours après de retourner à Rome (*a*) pour quelques sacrifices, il

(a) *Obligé quelques jours après de retourner à Rome pour quelques sacrifices.*] La consternation fut grande à Rome, dès que l'on eut appris que non seulement Annibal s'étoit dégagé de ce mauvais pas sans la moindre résistance & sans aucune perte; mais encore que tout ce qui s'étoit trouvé sur les hauteurs entre le camp de Fabius & le passage forcé, avoit été taillé en piéces, & que le reste s'étoit sauvé comme il avoit pû. Cette nouvelle, augmentée encore par les bruits de la renommée, & par les lettres de Minucius & de ceux de sa cabale, obligea les Romains à recourir à l'assistance des Dieux, selon leur coutume, dans leurs plus grands malheurs: car c'est dans ces occasions où ils recouroient le plus à l'assistance divine. On ne se presse point trop lorsqu'il faut les remercier pour les bons succès; mais dans les calamités publiques, on y a recours avec tout l'appareil & l'attirail possible de dévotion, & sur tout à la veille de quelque grand événement, d'où dépend le salut ou la gloire de tous. Nous imitons parfaitement cette méthode des Anciens: je n'ai garde d'y trouver à redire, car nous ne sommes pas moins louables qu'eux, mais nous sommes beaucoup plus sensés aujourd'hui que les Romains ne l'étoient en ce tems-là. Quoi de plus ridicule que de rappeller Fabius à Rome, & de lui faire quitter son armée, où sa présence est nécessaire, non pour en mettre un autre en sa place par pur mécontentement; mais pour le prier d'assister à une cérémonie de dévotion, à un sacrifice. Peut-on voir rien de plus fou & de plus insensé que cette conduite? Fabius abandonne son armée, & la laisse sous la conduite d'un franc étourdi contre le Général du monde le plus redoutable, & le tout pour un acte de bigotterie & de superstition. Si le Sénat n'avoit alors à délibérer gravement que sur de pareilles sottises, il faudra qu'on m'avouë que ce que j'en ai déja dit, & ce que j'en dirai ailleurs, ne peut être contesté: car je ne vois rien de plus misérable que sa conduite en tout jusqu'après la bataille de Cannes, où les cervelles commencérent à devenir un peu plus raisonnables par l'expérience de leurs fautes.

L'Empereur Aurélien dans sa guerre contre les Marcomans & les Juthonges, après quelques succès, tomba dans les plus grandes adversités: car leur aiant refusé la paix après les avoir acculés dans un mauvais pas, d'où il sembloit qu'ils ne s'en tireroient jamais qu'en implorant la miséricorde de ce Prince, ils trouvérent le moien de se dégager d'un pas si dangereux, & entrérent ensuite en Italie, où ils portérent toutes les horreurs de la guerre. Aurélien se vit au bout de ses ressources, alors il recourut à ses Dieux & à ses Déesses pour se les rendre favorables dans l'extrémité où il se trouvoit. Il écrivit au Sénat de les prier tout de son mieux, & de consulter les Livres des Sibilles. Cette cérémonie se faisoit avec une si grande magnificence, qu'il en coûtoit extrêmement: la dépense épouvante le Sénat. L'Empereur le presse & lui promet de fournir à tout; mais ce grand homme, bien que peu éloigné de Rome, n'eut garde d'aller assister aux processions & aux sacrifices, & d'abandonner son armée. Il ne la quitta jamais,

il ordonna expreſſément à Minucius (*a*) de penſer beaucoup moin[redacted] remporter quelque avantage ſur les Carthaginois, qu'à empêcher qu[redacted] n'en remportaſſent ſur lui. Mais ce Colonel fit ſi peu d'attention à [redacted] ordre, que, pendant qu'il le recevoit, il n'étoit occupé que de la p[redacted] ſée de combattre. Tel étoit l'état des affaires en Italie.

En Eſpagne, Aſdrubal aiant équipé les trente vaiſſeaux que ſon fr[redacted] lui avoit laiſſés, & y en aiant ajouté dix autres, fit partir de la n[redacted] velle Carthage quarante voiles, dont il avoit donné le commandem[redacted] à Amilcar: puis aiant fait ſortir les troupes de terre des quartiers d[redacted] ver, il ſe mit à leur tête; & faiſant ranger la terre aux vaiſſeaux, il les ſuivit de deſſus le rivage, dans le deſſein de joindre les deux armées, lorſqu'on ſeroit proche de l'Ebre. Cnéius averti de ce projet des Carthaginois, penſa d'abord à leur aller au-devant par terre; mais quand il ſçut combien l'armée des ennemis étoit nombreuſe, & les grands préparatifs qu'ils avoient faits, il équipa trente-cinq vaiſſeaux, qu'il fit mon-

jamais. Les Dieux furent pour lui, & ils lui euſſent été contraires s'il l'eût abandonnée d'un inſtant. Ils ſe déclarent toujours pour les plus habiles, & toute la dévotion des ignorans ne ſert de rien. Ces Dieux feront des miracles tant qu'il leur plaira, mais non pas de ceux qui feront remporter des victoires: car rien de plus borné que le pouvoir des Divinités du Paganiſme. Cependant Aurélien diſoit que toutes celles qu'il avoit remportées étoient un preſent de ſes Dieux. Les Romains tenoient le même langage.

(a) *Il ordonna expreſſément à Minucius de penſer beaucoup moins à remporter quelque avantage ſur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportaſſent ſur lui.*] Le diſcours que Fabius tient au Général de la cavalerie, ſe trouve tout entier dans Tite-Live, ou pour mieux dire cet Auteur le tire de ſa tête, ſelon ſa coutume. Il n'y a qui que ce ſoit qui puiſſe lui en ſçavoir mauvais gré, il n'eſt jamais trop long à ſes Lecteurs par les bonnes choſes qu'il dit, & par les charmes de ſon éloquence. Il n'y eut que Minucius qui pût le trouver ennuieux, car ſon deſſein ne fut jamais d'ajouter foi à la ſageſſe des conſeils de Fabius. Il faut lui pardonner, il n'étoit pas aſſez habile ni aſſez prudent pour faire la guerre ſur un ſemblable principe que celui de ſon Dictateur. Il étoit brave, & puis c'eſt tout. Il *fit ſi peu d'attention à cet ordre*, dit mon Auteur, *que pendant qu'il le recevoit, il n'étoit occupé que de la penſée de combattre.* Voici ce que Tite-Live fait dire à Fabius: je le tire de la verſion de Du Ryer. Il s'en faut bien qu'il approche de l'éloquence de ſon texte; mais je l'aime beaucoup mieux que le précieux de la nouvelle Hiſtoire Romaine, ſi révéré dans le Dictionnaire Néologique, que l'Auteur auroit pû un peu mieux remplir: c'eſt négligence ou peut-être jalouſie, car enfin il y a mille endroits remarquables qu'il a écartés, & cela contre ſa conſcience.

Fabius étant prêt à partir, pria Minucius *de croire plutôt le conſeil que la fortune, & qu'il imitât plutôt ſon Dictateur que Sempronius & Flaminius, qu'il ne s'imaginât pas que l'on n'eût rien avancé, parce que durant tout l'été on n'avoit fait autre choſe que d'amuſer l'ennemi; que quelquefois les Médecins profitent plus par le repos que par les remédes qui émeuvent les humeurs; que ce n'étoit pas peu de choſe que d'avoir ceſſé d'être vaincu par un ennemi ſi ſouvent victorieux, & d'avoir trouvé le moien de reprendre haleine après tant de pertes & tant de malheurs.* Fabius raiſonne de la ſorte parce qu'il connoît Annibal. On n'en ſçauroit faire un plus grand éloge, qu'en avertiſſant celui auquel nous laiſſons le commandement de l'armée, de ne rien hazarder contre un Capitaine ſi redoutable, & qu'il faut être auſſi grand homme que lui & auſſi habile pour l'attaquer & pour le combattre; mais ces ſortes de remontrances ſont inutiles dans un Général ignorant, préſomptueux, qui ſe croit capable, parce qu'il eſt brave. Qu'arrive-t-il? Ces ſortes de Généraux ſe font battre honteuſement, & ils ſont contraints d'avouër qu'ils n'ont l'expérience de rien: il eſt cependant rare qu'ils en conviennent Il s'en trouve peu dans le monde à qui cet aveu ne coûte beaucoup à faire: c'eſt une très-grande rareté, & l'on verra que Minucius avouë franchement & en galant homme qu'il ſçait ſe connoître & ſe corriger: car il le publie en préſence de Fabius & de toute l'armée, & regarde ſon Général comme ſon Maître, & plus capable de commander qu'il ne l'étoit lui-même. Je ne vois rien de plus grand que cela, & plus digne de l'ancienne vertu Romaine.

monter par les ſoldats de l'armée de terre qui étoient les plus propres au ſervice de mer ; puis aiant mis à la voile, après deux jours de navigation depuis Tarragone, il aborda aux environs des embouchures de l'Ebre. Lorſqu'il fut à environ dix milles de l'ennemi, il envoia deux frégates de Marſeille à la découverte. Car les Marſeillois étoient toujours les premiers à s'expoſer, & leur intrépidité lui fut d'un grand ſecours. Perſonne n'étoit plus attaché aux intérêts des Romains, que ce peuple, qui dans la ſuite leur a ſouvent donné de preuves de ſon affection, mais qui ſe ſignala dans la guerre d'Annibal. Ces deux frégates rapportérent que la flotte ennemie étoit à l'embouchure de l'Ebre. Sur le champ Cnéius fit force de voiles pour la ſurprendre. Mais Aſdrubal informé depuis longtems par les ſentinelles que les Romains approchoient, rangeoit ſes troupes en bataille ſur le rivage, & donnoit ſes ordres pour que l'équipage montât ſur les vaiſſeaux. Quand les Romains furent à portée, on ſonna la charge, & auſſi-tôt on en vint aux mains. Les Carthaginois ſoutinrent le choc avec valeur pendant quelque tems ; mais ils pliérent bientôt. La vûë des troupes, qui étoient ſur terre, fut beaucoup moins utile aux ſoldats de l'équipage pour leur inſpirer de la hardieſſe & de la confiance, qu'elle ne leur fut nuiſible, en leur faiſant eſpérer que c'étoit pour eux une retraite aiſée, en cas qu'ils euſſent du deſſous. Après avoir perdu deux vaiſſeaux avec l'équipage, & que quatre autres eurent été deſemparés, il ſe retirérent vers la terre. Mais pourſuivis avec chaleur par les Romains, ils s'approchérent le plus qu'ils pûrent du rivage ; puis ſautant de leurs vaiſſeaux, ils ſe ſauvérent vers leur armée de terre. Les Romains avancérent hardiment vers le rivage, & aiant lié à l'arriére de leurs vaiſſeaux tous ceux des ennemis qu'ils pûrent mettre en mouvement, ils mirent à la voile, extrémement ſatisfaits d'avoir vaincu du prémier choc, de s'être ſoumis toute la côte de cette mer, & d'avoir gagné vingt-cinq vaiſſeaux. Depuis cet avantage les Romains commencérent à mieux eſpérer de leurs affaires en Eſpagne.

Quant on reçut à Carthage la nouvelle de cette défaite, on équipa ſoixante-dix vaiſſeaux : car on ne croioit pas pouvoir rien entreprendre qu'on ne fût maître de la mer. Cette flotte cingla d'abord en Sardaigne, & de la Sardaigne elle vint aborder à Piſe en Italie, où l'on eſpéroit s'aboucher avec Annibal. Les Romains vinrent au-devant avec ſix-vingts vaiſſeaux longs à cinq rangs : mais les Carthaginois informés qu'ils étoient en mer, retournerent à Carthage par la même route. Servilius, Amiral de la flotte Romaine, les pourſuivit pendant quelque tems dans l'eſpérance de les combattre ; mais il avoit trop de chemin à faire pour les atteindre. D'abord il fut à Lilybée, de là il paſſa en Afrique dans l'Iſle de Cercine, d'où après avoir fait paier contribution aux habitans, il revint ſur ſes pas, prit en paſſant l'Iſle de Coſſyre, mit

gar-

garnison dans sa petite ville, & aborda à Lilybée, où aiant mis ses timens en sûreté, il rejoignit peu de tems après l'armée de terre.

Sur la nouvelle de la victoire que Cnéius avoit remportée sur me[redacted] Sénat persuadé que les affaires d'Espagne méritoient une attention [redacted] ticuliére, & qu'il étoit non seulement utile, mais nécessaire de pre[redacted] les Carthaginois dans ce païs là, & d'y allumer la guerre de plus [redacted] plus, mit en mer vingt vaisseaux sous la conduite de Publius Scipi[redacted] qui avoit déja été choisi pour cette guerre, & lui donna ordre de j[redacted] dre au plutôt Cnéius son frére, pour agir avec lui de concert. Il c[redacted] gnoit que les Carthaginois dominant dans ces contrées, & y ramassant des munitions & de l'argent en abondance, ne se rendissent maîtres de la mer, & qu'en fournissant de l'argent & des troupes à Annibal, ils ne l'aidassent à subjuguer l'Italie. C'est pour cela que cette guerre leur parut si importante, qu'ils envoiérent une flotte & qu'ils en donnérent le commandement à Publius Scipion, qui arrivé en Espagne & joint à son frére, rendit de très-grands services à la République. *Jusqu'alors les* Romains n'avoient osé passer l'Ebre, ils croioient avoir assez fait de s'être gagné l'alliance & l'amitié des peuples d'en-deçà : mais sous Publius ils traversérent ce fleuve, & portérent leurs armes bien au-delà. Le hazard même sembla pour lors agir de concert avec eux. Aiant effraié les peuples qui habitoient l'endroit du fleuve qu'ils avoient choisi pour le passer, ils avancérent jusqu'à Sagonte, & campérent à cinq milles de cette ville proche d'un Temple consacré à Venus, poste également avantageux, & parce qu'il les mettoit hors d'insulte, & parce que la flotte, qui les côtoioit, leur fournissoit commodément tout ce qui leur étoit nécessaire. Or voici ce qui arriva dans cet endroit.

OBSER-

OBSERVATIONS,

Sur la conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Caſſilinum.

§. I.

Le plus ruſé Capitaine eſt en même tems le plus brave. Réflexions ſur le plan de guerre que Fabius ſe propoſe.

JE ne ſçai dans quel Auteur j'ai trouvé cette maxime, que les plus fins & les plus ruſés Capitaines ne ſont pas toujours les plus courageux. Quel qu'il puiſſe être, ancien ou moderne, il a fait voir qu'on ne pouvoit rien avancer de plus faux & de plus abſurde. La guerre n'eſt pas ſeulement, comme dit Cicéron, un débat qui ſe vuide par la force; mais encore par la ruſe & par le ſtratagéme. En effet toute la ſcience de la guerre roule là-deſſus. A la prendre dans chacune de ſes parties, il n'y en a pas une qui ne l'ait pour but, & qui ne nous y conduiſe. Or celui-là eſt le plus habile qui y excelle le plus, & celui qui y excelle le plus eſt toujours le plus courageux: car les Capitaines d'un courage médiocre ne conſervent jamais leur jugement dans le danger.

Si l'on prend toutes les parties de la ſcience des armes les unes après les autres, l'on verra qu'elles ne roulent que ſur les tromperies & l'artifice réduit en art, & l'on peut dire que les Généraux d'armées ne font jamais mieux connoître leur intelligence, leur courage, la bonté de leur jugement & leur prudence, que lorſqu'ils réuſſiſſent dans leurs deſſeins, plutôt par l'adreſſe de leur eſprit, que par la force des armes; & pour réuſſir par celle-ci, il faut bien moins de valeur & de fermeté que dans l'autre. A-t-on douté de celle d'Annibal? A-t-on ſoupçonné celle de Fabius? Cependant voici deux hommes qui jouent au plus fin, & qui rempliſſent parfaitement ce perſonnage.

La victoire qui s'acquiert par la force & par la ſupériorité du nombre, eſt ordinairement l'ouvrage du ſoldat, plutôt que celui du Général; mais celle qu'on remporte par la ruſe & par l'adreſſe, eſt uniquement dûë à celui-ci. L'une & l'autre ſont la reſſource des petites armées contre les grandes, & toutes les deux la pierre de touche de la valeur & de l'intelligence. Cette reſſource ne peut être que dans l'eſprit & dans le cœur: l'on ſe trouve toujours tranquille & toujours préſent dans les plus grands périls: il faut avoir l'autre bien haut & bien ferme pour ſoutenir & affronter un ennemi puiſſant & formidable.

Un Général, qui ſe met à la tête d'une armée étonnée par les défaites précédentes, qui n'offre preſque que de nouveaux ſoldats à la place des vieux qui ont péri dans les batailles, qui les expoſe contre de vieilles troupes accoutumées à vaincre, & qui rend tous les deſſeins de l'ennemi inutiles, quoique profonds, par la force de ſon eſprit & par l'artifice de ſes mouvemens; un Général, dis-je, tel que celui-ci, eſt un homme du premier ordre, de la plus haute volée, un courage au-deſſus de tous les autres, digne d'être admiré. Tel fut Fabius, ce ſont ces ſortes de temporiſeurs qui ſauvent les

Etats, que la témérité & l'audace insensée ont laissés penchans à leur décadence [redacted] bius prend le commandement de l'armée Romaine dans un tems difficile & fâch[redacted] Parmi un si grand nombre d'Officiers Généraux, il n'en voit pas un seul sur la [redacted] cité duquel il puisse compter. Plus courageux que sages & solides, ils ne con[redacted] roient que leurs forces sans en examiner les qualités ; ils s'imaginoient que la b[redacted] volonté & le nombre des troupes suffisoient pour la victoire contre un ennemi [redacted] jours victorieux, dans la nécessité de vaincre, conduit par un Chef habile, [redacted] qui le soldat avoit une confiance entiére. Ils se trompoient grossiérement.

Fabius ne fut pas longtems sans connoître l'esprit qui regnoit dans son armée[redacted] dont le Général de la cavalerie étoit comme l'organe. Le Dictateur avoit un po[redacted] trop étendu pour rien craindre de cette cabale, il demeura toujours ferme & con[redacted] dans ce qu'il s'étoit résolu de faire, il changea tout l'état de la guerre, résolu de[redacted] vre Annibal par tout, d'observer ses mouvemens, d'occuper les postes les plus avantageux sans rien engager, se souciant fort peu des plaisanteries de ses envieux, qui l'appelloient le pédant d'Annibal, qu'il esperoit de reduire à la fin, & d'en être le maître.

✦ Le Général Carthaginois connut bientôt le génie de ce grand homme. Il n'y voit aucun foible, il l'admire lorsque les Romains semblent le mépriser. Il se voit bientôt au bout de ses finesses. L'un échape lorsque l'autre croit le tenir, & celui-ci ne tient rien lors même qu'il est le plus assûré de son coup.

Annibal ne pouvoit se sauver qu'en donnant beaucoup de combats. Le Romain, bien persuadé qu'il ruinoit son ennemi s'il pouvoit les éviter, traînoit la guerre en longueur dans un païs toujours favorable à ses desseins ; le Carthaginois ne sçait comment s'y prendre avec un tel Antagoniste. Il se voit à bout & perd son but tandis que le Romain le méne au sien, & l'engage dans une sorte de guerre qui ruine toutes ses espérances, & reléve celles de la République.

Après ce que je viens de dire, comment peut-on soutenir cette proposition, que les plus fins & les plus rusés Capitaines ne sont pas toujours les plus braves ? Je demande à ces gens-là, si un homme peu courageux conservera un jugement sain & tranquille dans les dangers les plus éminens de la guerre, & s'il ne faut pas les mépriser pour imaginer & pour mettre la ruse en effet ; soit pendant la chaleur d'une action, soit dans les dispositions qui la précédent : car le but d'un esprit insidieux & rusé, est la victoire.

Celui qui compte sur le grand nombre de ses troupes, & sur leur courage, n'a pas besoin de tant de machines, ni d'une valeur si extraordinaire contre un ennemi qui n'a qu'une petite armée à lui opposer. Il laisse faire au nombre, il lui suffit de lâcher la détente, & le coup part, il est assûré de l'effet par ses forces. Les victoires de la plûpart des Conquérans, d'un Attila, d'un Gengiscan, d'un Timurbec, ont été le prix de leur nombre; mais celles d'Annibal furent celui de la ruse & de la sagesse audacieuse de ce grand homme. Je conclus de tout ceci, que tout Général qui n'est pas rusé est un pauvre Général, & que ceux qui ont avancé cette proposition ne pouvoient rien dire de plus absurde.

Le projet de Fabius étoit tout ce qu'on pouvoit penser de plus salutaire & de plus profond. Il falloit user d'une grande prudence, de beaucoup de dextérité & d'une prévoiance sans fin : car un ennemi habile & rusé, qui cherche l'occasion de combattre, remuë son camp, & la fait naître par ses marches & ses contremarches ; & comme il est assûré d'avoir toujours l'ennemi en queuë ou en flanc, il peut l'engager dans quelque païs favorable à ses desseins, revenir sur ses pas par une marche accélérée & forcée. Il peut se servir de l'avantage de la nuit, & venir par des chemins contraires, secrets & peu battus ; ces sortes de marches sont d'autant plus heu-

heureuses, que la vîtesse ne donne pas le tems d'en être averti. Fabius se démêle de toutes les ruses & les souplesses de son Antagoniste, & le réduit à l'extrémité par des mouvemens bien concertés, qui rendent sans effet ceux de son ennemi.

Végéce est favorable à mon opinion. Il dit qu'il y a peu de Capitaines très-vaillants qui exécutent de grands faits d'armes, ce qui est très-véritable; étant une chose bien rare que les courages trop ardens, impétueux & impatiens soient accompagnés de beaucoup de prudence. Fabius autant par sa patience & son adresse, que par son courage & sa capacité, sauve la République lorsquelle sembloit desespérer de son salut, & que tout conspiroit à une décadence prochaine.

Unus homo nobis cunctando restituit rem,

dit Ennius. La prudence fut la qualité qui étoit le plus au goût de Végéce. „ Les bons Capitaines, dit-il, ne sont pas ceux qui combattent en rase campagne, „ où le péril est commun; mais bien ceux, qui par adresse & ruse de guerre, „ sans qu'il leur en coûte un seul soldat, essaient de défaire l'ennemi, ou du „ moins à le tenir en crainte & en échec ". C'étoit là le talent de Fabius.

Il fallut que la République tombât dans un danger éminent pour se tourner du côté des gens de bien. Si on veut bien se donner la peine d'examiner avec quelque attention ce que les Grecs & les Latins rapportent des événemens de cette guerre d'Annibal, & la conduite des Généraux, comme celle du Sénat, on conviendra qu'il y avoit bien de l'ignorance dans les uns & bien des étages vuides dans les têtes de l'autre: ce Sénat si vénérable dans l'éloignement s'égaroit étrangement, & souvent. Il fut peu équitable, & même injuste à l'égard du plus grand Capitaine, & du plus honnête homme de la République. Minucius, Général de la cavalerie, homme imprudent & fanfaron, forma un puissant parti contre le Dictateur: chacun, à l'envie, se donna la liberté de décrier la sagesse de sa conduite. On ne peut lire celle du peuple & du Sénat sans indignation, & regarder les envieux de ce grand homme sans un extréme mépris.

Mais comment se peut-il que ce Sénat, rempli de si bonnes têtes, s'il faut en croire les admirateurs des Romains, n'ait pû connoître le caractére, la suffisance & le solide du projet de Fabius; qu'il n'ait pû connoître aussi l'ignorance & les défauts de ceux qu'il mit à la tête des armées, qui firent tant de honte au nom Romain pendant qu'un étranger sorti du fond de l'Espagne, à la tête d'une armée formée de differentes nations, qui n'est jamais entré dans Rome, n'ignore rien de ce qui se passe dans les délibérations les plus sécrétes du Sénat? On auroit dit qu'il se gouvernoit au gré de ses desirs. Il étudie, il creuse si bien l'humeur, le génie & le caractére de chaque Consul qu'on lui oppose, il profite si habilement de leurs foibles, que tous les Historiens conviennent qu'il dut à cette connoissance, & à un talent merveilleux & si rare, tout le succès de cette guerre.

S'il eût découvert dans le Dictateur le moindre défaut, dont il eût pû tirer avantage, il ne lui eût sans doute pas échapé; mais il ne rencontra dans ce Capitaine que des vertus & des qualités éminentes pour la guerre, une profondeur de génie, une prévoiance sans bornes, qui ne suivoit pas, mais précédoit les conjectures: devinant les desseins de l'ennemi, & ce qu'il pouvoit entreprendre par la connoissance qu'il avoit du païs, & par-là de ce qu'il pouvoit faire; se maintenant dans la possession d'agir à sa volonté, ne recevant jamais la loi de la nécessité ni du hazard. Il ne falloit pas moins que cet as-

semblage de grandes qualités dans le Romain, pour embarrasser le Carthaginois da[ns] ce qu'il s'étoit résolu de faire.

Il est difficile que deux grands hommes qui se font la guerre, puissent remporter [de] grands avantages l'un sur l'autre, si l'un cherche avec autant d'ardeur le combat, q[ue] l'autre à l'éluder & à détourner les coups qui le ménacent par sa prudence & par s[on] adresse. La défensive ruinoit infailliblement Annibal, & tiroit les Romains de le[ur] décadence. Le Dictateur prend donc le parti de traîner la guerre en longueur, & d'o[b]server les mouvemens de l'ennemi, de le côtoier sans le perdre de vûe, de se pos[ter] avantageusement, de le harceller sans cesse, l'inquiéter dans ses fourrages & dans ses [vi]vres, bien résolu de se servir de l'avantage des lieux & de saisir l'occasion, s'il la trouve, & de n'en fournir aucune à son ennemi.

Annibal déconcerté de ce nouveau plan de guerre, qui lui coupe tout moien d'exécuter librement & à son aise ce qu'il voudroit tenter, mit en œuvre tout ce que son esprit fécond en expédiens put lui fournir d'artificieux pour réduire le Général Romain à descendre dans les plaines; mais ce fut inutilement. Il emploie ces moiens violens dont il s'étoit servi contre Flaminius; il remplit la Campanie de tous les maux de la guerre. Il y porte le fer & le feu; mais il avoit affaire à un homme qui ne s'émouvoit pas aisément pour des sujets si légers, par rapport aux conjonctures. Il demeura inébranlable & toujours fixe dans le systéme de guerre qu'il s'étoit résolu de suivre, sans jamais s'en écarter que dans le cas d'une nécessité absoluë, ou dans des conjonctures si favorables qu'il pût être assûré du succès entier de ses armes, & sans lesquelles il croioit qu'il alloit du salut de la République, contre un Antagoniste aussi redoutable que le Carthaginois, d'opiner plutôt selon les régles les plus sévéres de la prudence, que d'obtenir des avantages par un pur coup de hazard.

Annibal se vit roulé de la sorte pendant toute cette campagne. Il épie inutilement l'occasion d'en venir aux mains; tout ce que l'art lui peut fournir de ruses & d'artifices, dont l'usage lui avoit été jusqu'alors si heureux & si glorieux, est réduit à l'absurde: il ne voit plus où il en est contre un homme qui fait la guerre de la sorte. Il voit en effet que ses affaires prennent un train peu favorable, qu'elles déclinent, & qu'il faut enfin redescendre après avoir monté si haut.

Cette maniére de faire la guerre, jusqu'alors inconnuë aux Romains, & ruineuse aux Carthaginois, fit l'admiration de ceux-ci & le mépris des autres, incapables d'en connoître le fin, & confondant dans la conduite de leur Général la lâcheté avec la prudence, ne prenant pas garde qu'il étoit tout rempli de celle-ci, alors si nécessaire, & que pour former un dessein de défensive aussi profond que le sien, on ne le peut sans une très-grande fermeté & un courage au-dessus du commun. Ils le regardérent comme un homme qui évitoit le combat, bien plus par timidité, par défaut de courage & par défiance de lui-même, que par raison. Ses maximes, qui étoient de ne rien donner à la fortune, & de prendre ses mesures avec la derniére circonspection, firent qu'on l'accusa dans cette affaire-ci de n'avoir sçû profiter de l'occasion favorable de couper les vivres & toute espérance de retraite à l'armée Carthaginoise, imprudemment engagée dans ces détroits. Ce fut du moins le sentiment des Généraux de son armée.

Comme Fabius sçavoit qu'il avoit affaire à l'ennemi du monde le plus rusé & le plus fécond en ressources, il crut ne devoir rien négliger des précautions nécessaires pour lui couper toute voie de retraite ou de retourner sur ses pas avant que de rien engager. Il paroît qu'il parvint à ce dessein-là; mais comme il falloit du tems pour cela, il donna celui à son ennemi de pourvoir à ses affaires, sans qu'on puisse accuser le Dictateur d'avoir négligé l'occasion de faire un bon coup, mais seulement d'avoir multiplié les sûretés, qui ne lui servirent de rien, & de s'être conduit avec un peu trop de circonspection;

ſpection; ce qui lui fut moins préjudiciable que la mauvaiſe conduite & le peu de capacité des Officiers Généraux: l'entrepriſe échouée par la ruſe d'Annibal, découragea les ſoldats Romains, qui ſoupçonnérent leur Général de foibleſſe & de lâcheté. Ses ennemis & ſes envieux, dont Rome n'étoit pas moins bien fournie que l'armée qu'il commandoit, ſoulevérent le Sénat contre ſa conduite; & quoiqu'il fit pour ſe juſtifier, on ne goûta point ſes raiſons. Le Général de la cavalerie, & ceux de ſa cabale, avoient tellement prévenu tout le peuple contre lui par leurs lettres écrites au Sénat & à la ville, qu'il n'y eut qu'un très-petit nombre de gens ſages qui crurent le Dictateur irréprochable; mais le peu qu'il y en avoit n'étoit pas capable de faire pancher la balance. L'on croit que ſi ce Général eût profité de la conjoncture, toute l'armée d'Annibal eût été taillée en piéces, ce qui n'étoit pas une entrepriſe ſur le ſuccès de laquelle on pût trop compter. Le deſſein du Dictateur étoit plus aſſûré & plus profond qu'on ne penſe pour finir la guerre ſans mettre les affaires au hazard: il vouloit enfermer ſon ennemi dans ces détroits, & le réduire à ſa miſéricorde, comme nous le ferons voir dans le cours de ces Obſervations.

On a de la peine à concevoir que les Romains n'euſſent encore rien compris dans le plan de guerre & de conduite du Dictateur, ou qu'ils en oubliaſſent ſitôt la ſolidité, bien que ce grand Capitaine leur eût fait aſſez connoître que l'état où il voioit les affaires de la République, & celles de leurs ennemis, les obligeoient à changer celui de la guerre, & à ſuivre une route différente de celle qu'on avoit ſuivie juſqu'alors; que la défenſive étoit l'unique moien de ſauver la République, & de la délivrer ſans coup férir d'un ennemi ſi formidable; qu'en ſe conduiſant de la ſorte, ils le ruineroient infailliblement ſans rien hazarder. L'on peut reconnoître par tout ce qu'il fit, combien il étoit habile dans la ſcience des poſtes & des campemens. Rien n'inquiétoit tant Annibal, & ne l'embarraſſoit davantage qu'une défenſive; les remédes qu'il emploia pour obliger les Romains à combattre étoient pires que le mal: car outre qu'ils lui furent inutiles contre Fabius, la République en tira plus de bien que de dommage, par les excès & les violences exercées ſur les peuples & dans la campagne, qu'Annibal arma contre lui, au lieu de les gagner par des moiens tout contraires.

Cette conduite ſi oppoſée à ſes véritables intérêts & aux conjonctures, le fit regarder comme un homme qui n'a plus rien à perdre, & qui ne voit d'autre reſſource que dans ſon deſeſpoir. Le Dictateur comprit, par une conduite ſi peu ſenſée, combien il lui importoit de temporiſer, & de ne rien hazarder contre un ennemi qui alloit ſe ruiner. Il le côtoia toujours de camp en camp, & de poſte en poſte, ſans rien engager, perſuadé qu'il ne pouvoit ſéjourner longtems dans la Campanie, ruinée par le ſéjour des armées.

Quel étoit le but du Général Carthaginois? Il eſt ſurprenant qu'il n'en ait point d'autre que celui de combattre, & de vaincre toujours ſans aucun profit, rien de réglé dans ſes projets, nulle penſée d'établiſſement, nul moien d'y parvenir, s'il n'étoit maître des places fortes, dont la perte énervoit la République. C'eſt à quoi Annibal ne penſa jamais: cependant le gain de pluſieurs victoires ne ſert de rien, s'il n'eſt ſuivi de la priſe des fortereſſes ennemies. Le parti que prenoit le Dictateur, eût dû obliger Annibal à s'attacher à quelque ſiége, qui lui importoit bien plus que la défaite de l'armée Romaine, & ſon expérience eût dû lui apprendre que les Romains ſe releveroient aiſément de leurs pertes. Un Général qui imiteroit un tel modéle dans la conduite d'une guerre, ſe trouveroit auſſi peu avancé dans dix ans, que le fut Annibal au bout de dix-huit qu'il emploia dans celle-ci.

Ce grand homme, plus propre à vaincre qu'à ſavoir profiter de ſes victoires, court le païs, traverſe des Provinces entiéres en vrai vagabond, qui cherche le pillage & à ſub-

ſubſiſter, comme n'aiant rien de meilleur à faire contre un ennemi qui l'obſerve, le harcelle & le ſerre de près, & qui va le réduire à ne ſavoir où ſe tourner. La campagne ſe paſſe de la ſorte en mouvemens réciproques. Annibal ſe trouve enfin au bout de ſa courſe, il trouve des pas de montagnes & la mer, & ſe voit obligé de retourner par le chemin d'où il eſt venu. Le Dictateur, qui cherche l'occaſion de faire un bon coup, jugea par le chemin qu'il prenoit, qu'il alloit s'engager dans un pas très-dangereux, environné de montagnes & de défilés, d'où il lui ſeroit difficile de ſortir. Il profite à propos de ce paſſage important, s'en rend le maître, & l'attend en bonne poſture; l'on vit pour le coup le grand & ruſé Carthaginois tomber dans le même piége qu'il avoit tendu à Flaminius au défilé de Thraſyméne.

Tite-Live eſt plus exact dans le détail de cette marche, & rapporte des circonſtances qui ont un grand air de vérité, & qui me font croire qu'il s'eſt ſervi de Mémoires qui ne ſont pas venus à la connoiſſance de Polybe ; ce qui me paroît d'autant moins ſuſpect, que ce que dit l'Hiſtorien Romain eſt favorable à Annibal, & le juſtifie à l'égard de la faute qu'il commit de s'être engagé dans ces détroits, d'où il ſembloit ne devoir jamais ſortir, & où il n'y avoit qu'une ſeule iſſuë, dont les Romains étoient les maîtres. Deſeſpéré d'un événement ſi extraordinaire, il reconnoît ſa faute, & ſe trouve dans le piége à la merci de ſes ennemis, dont il ſe voit environné. De quelque côté qu'il ſe tourne, il ne voit que des obſtacles preſque inſurmontables & d'affreuſes difficultés, pour peu que le Général Romain ſache profiter de ſes avantages. Cependant il ne ſe décourage point. Il penſe à ſe délivrer d'un pas ſi dangereux. Il vit bien que la force n'étoit pas un moien fort aſſuré. Il voioit même de l'impoſſibilité à forcer le Dictateur ſi avantageuſement poſté. Sa cavalerie, ſur laquelle il comptoit le plus, lui devenoit inutile dans un païs ſi difficile. L'armée Romaine occupoit toutes les hauteurs, & le ſeul paſſage par où il pouvoit entrer dans la plaine. Le ruſé Carthaginois n'avoit pas de tems perdre, il profite de la faute de l'ennemi, qui bien loin de l'attaquer ſur le champ & de profiter de l'avantage des lieux, remit la partie au lendemain, & laiſſe échaper l'occaſion de le combattre & de finir tout d'un coup la guerre. Les ruſes & les ſtratagémes, dit Tite-Live, ſont les reſſources des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force. On peut voir dans cet Auteur, comme dans le nôtre, les moiens dont Annibal ſe ſervit pour ſe tirer d'un endroit ſi difficile & ſi dangereux.

Les ruſes les plus récentes, & qui n'ont aucun exemple, ſont celles qui ſont les plus eſtimées & les plus difficiles à prévoir. Il faut qu'on avouë que celle-ci, où les Romains ſe laiſſérent prendre, n'eſt pas des plus fines : elle me paroît puérile, & plus capable d'épouvanter des petits enfans que des gens de guerre, & cependant elle eut ſon effet. La ſuperſtition ne ſeroit-elle pas entrée pour quelque choſe dans ce que les Romains penſérent de ces feux errans ſur la pente & ſur le haut de ces montagnes ? On ſait aſſez combien les impertinences des Poëtes, canoniſées & prêchées par les Prêtres, avoient renverſé de cervelles du tems du Paganiſme. Jamais peuple n'en a été plus gâté que celui de Rome ; les ſoldats, comme plus brutes & plus ignorans, croioient tout bonnement ces folies. Ces feux n'auroient-ils pas contribué à leur remplir l'imagination de quelque Divinité favorable aux Carthaginois ? Toutes choſes paroiſſent des prodiges aux eſprits ſuperſtitieux, qui mettent leurs Dieux par tout où ils ne peuvent rien comprendre, & ſur tout la nuit, qui rend certains phénoménes militaires plus épouvan-bles. Je ne ſai ; mais on conviendra qu'il faut être bien foible & bien ſuſceptible craînte & de terreur, pour donner dans un panneau auſſi groſſier que celui-là. En tems-ci perſonne n'auroit bougé de ſon poſte, on eût envoié reconnoître, & l'enne n'auroit remporté que de la honte de ſon ſtratagéme. Comme il y avoit beaucoup à

défier d'Annibal & de ses ruses, le meilleur & le plus prudent étoit de faire reconnoître & de ne se dégarnir nulle part, se fortifier aux endroits les plus pratiquables, & cependant se tenir sur ses gardes; puisque le Général n'avoit rien omis des mesures & des précautions pour s'empêcher d'être forcé aux endroits par où l'ennemi pouvoit tenter quelque entreprise. Il étoit aisé au moins sensé de s'appercevoir que ce n'étoit qu'un piége qu'Annibal leur tendoit.

Fabius comprit d'abord ce que ce pouvoit être; mais étoit-il bien assûré que ceux qui gardoient les passages penseroient comme lui? Ces Généraux, ces soldats, qui désiroient tant de combattre, qui taxoient le Dictateur de foiblesse & de lâcheté, s'étonnent & s'effraient d'une chose, dont les plus simples & les courages les plus médiocres n'eussent tenu aucun compte. Ils n'ignoroient pas que les endroits où ils voioient paroître ces feux étoient les moins pratiquables de la montagne, & que peu de monde suffisoit pour les défendre. Il falloit qu'ils fussent réduits à l'état des bêtes brutes, & que la peur leur eût fait perdre le jugement, pour abandonner le seul endroit par où l'ennemi pouvoit s'échaper, pour courir à ceux où il n'y avoit rien à craindre.

Il y a du plaisir à entendre Tite-Live, qui parle de cette ruse d'Annibal comme d'une chose épouvantable à la vûë même pour tromper l'ennemi. *Ludibrium oculorum specie terribile ad frustrandum hostem commentus.* Je ne sçai si cette avanture n'est pas aussi honteuse aux Romains que la bataille de Thrasyméne. Pour moi je suis persuadé que si pareille chose arrivoit à quelqu'un de nos Généraux modernes, il n'auroit que faire de paroître dans le monde: son avanture seroit chantée par toute l'Europe, & assaisonnée de tout le burlesque imaginable.

Annibal, qui ne craignoit rien tant que d'être attaqué, voiant que l'ennemi ne profitoit pas de l'occasion de le défaire en l'attaquant de toutes parts, attendit celle de la nuit, pour l'exécution de ce qu'il s'étoit résolu de faire pour tromper les Romains. Je doute qu'il fût bien assûré du succès, à moins qu'il ne les prît pour des stupides. Il les trouva tels en effet. Ils donnérent dans le piége qu'il leur tendit; & pendant que ses armés à la légére tâchent de se rendre maîtres des hauteurs, & qu'ils y chassent les beufs, il marche droit au passage, où Fabius avoit posté quatre mille hommes de son infanterie pour le défendre. Annibal ne doutoit point d'y trouver une grande résistance. On peut en juger par l'ordre & la disposition de ses troupes.

Il mit à la tête ses pesamment armés, qui étoit tout ce qu'il avoit de plus fort dans son armée. La cavalerie marchoit à la queuë de cette infanterie. Les bagages venoient ensuite, suivis des Gaulois & des Espagnols, qui faisoient l'arriéregarde.

Le Carthaginois se flattoit de forcer le passage à la faveur de la nuit, espérant, comme cela arriva, que celui qui y commandoit s'affoibliroit à cet endroit important, s'il étoit assez imprudent pour croire qu'on attaqueroit par ces endroits presque inaccessibles, où il verroit tous ces feux. Il n'y manqua pas, il y envoia du secours, bien qu'Annibal ne comptât pas absolument qn'on dégarnît le seul poste par où il pouvoit s'échaper. Mais quelle dut être sa surprise, lorsqu'il s'apperçut que le passage étoit presque abandonné par l'imbécillité de celui qui y commandoit, qui s'étoit ridiculement imaginé que l'ennemi tiroit de ce côté-là!

Je ne sçai ce que pensoit notre Auteur en écrivant cette avanture. Pour moi, toutes les fois que je me la représente, je ne sçaurois m'empêcher d'en être surpris. Souvent les fautes, qui produisent les événemens les plus tristes & les plus funestes, sont si palpables, si grossiéres & si lourdes, qu'il est difficile que ceux qui en sont les spectateurs puissent s'empêcher d'égaier leur imagination sur le Général qui y tombe. Je ne vois rien de plus ridicule que la contenance d'un homme, qui croiant courir à une affaire importante & sérieuse, abandonne un poste d'où dépend la gloire ou la honte d'une armée,

mée, & souvent sa perte entiére. On a peine à concevoir une telle conduite. Tous les Auteurs conviennent qu'il prit presque tout ce qu'il avoit de troupes, & qu'il marcha à ces feux; & lorsqu'il croit y rencontrer l'ennemi avec toutes ses forces, il se trouve tout à coup au milieu d'un troupeau de beufs, pendant que l'ennemi profitant de sa sottise s'échape & le laisse là.

Les gens sans expérience & les ignorans, qui ne connoissent pas l'importance du poste qu'on leur confie, sont sujets à tomber dans des fautes de cette nature; mais il est rare qu'on puisse les porter si loin que le Romain. C'est en vérité dommage que notre Auteur n'ait pas égaié cet endroit de quelques remarques sur une avanture si burlesque. Les termes magnifiques dont Tite-Live se sert dans cet endroit de son Histoire, me paroissent assez mal placés. Il nous représente ces beufs si épouvantables, comme je l'ai dit plus haut, qu'il n'en eût pas fait davantage, s'il nous eût décrit le combat du taureau de Lerne. Je m'étonne que les Auteurs anciens & modernes ne nous aient pas fait remarquer la pauvre & misérable conduite des Généraux Romains, & le ridicule du stratagéme, qu'ils traitent & décrivent de la maniére du monde la plus sérieuse & la plus grave, en si beau sujet d'en rire & de s'en moquer. J'en trouve un beaucoup plus fin & pas moins agréable, mais qui ne pouvoit manquer d'avoir son effet; au lieu qu'on ne pouvoit assûrer rien de certain de l'autre, si celui qui l'imagina n'eût fait un très-grand mépris de l'ennemi qu'il avoit en tête. Nous allons le rapporter pour égaier la matiére. Je le tire de Tourreil (*a*), & celui-ci d'Athenée. Nous finirons ce Paragraphe par quelques autres plus graves, plus remarquables, & plus propres pour l'instruction de mes Lecteurs.

„ Les Cardiens dressoient leurs chevaux à danser au son de la flute. Ce bizarre „ exercice leur coûta cher un jour de bataille, par le stratagéme du Général de l'armée „ ennemie, instruit de leur coûtume, pour avoir longtems séjourné chez eux. Ce „ Général sur le point d'en venir aux mains, s'avisa de placer aux premiers rangs un „ corps de joueurs de flutes, dont les airs mirent les chevaux Cardiens en humeur de „ commencer leur danse ordinaire. Le cheval fait au manége musical, ne manque pas „ de carracoler aussitôt en cadence; le cavalier obéit malgré lui aux mouvemens du „ cheval, & l'on devine bien par où se termina un balet semblable". Je soupçonne beaucoup mon Auteur dans le récit de l'action de Cassilinum, il faut qu'il ait oublié certaines circonstances qui ont pû favoriser l'entreprise d'Annibal. Il est apparent que le dessein du Dictateur étoit d'enveloper le Général Carthaginois dans ces détroits, ce qu'il ne pouvoit faire qu'en divisant ses troupes pour occuper tous les passages & les hauteurs dont les ennemis pouvoient se rendre les maîtres, & par là il dut s'affoiblir extraordinairement. Annibal ne douta nullement que son stratagéme n'obligeât encore le Général Romain d'envoier du renfort du côté où ces feux paroissoient, & qu'il se dégarniroit aux endroits où il ne paroissoit pas qu'on dût attaquer; ce qui arriva en effet. Polyen (*b*) rapporte un stratagéme de Brasidas, qui me paroît d'une instruction merveilleuse pour les Généraux inquiets & peu prévoians, qui réduisent leurs armées à rien par les précautions inutiles qu'ils prennent faute d'expérience: car il est dangereux de diviser ses troupes lorsqu'on a l'ennemi en face & en masse devant soi. Rapportons l'exemple, il mérite d'avoir place ici.

„ Brasidas étoit campé auprès d'Amphipolis sur une hauteur de difficile accès, où „ les ennemis l'environnoient de tous côtés. Dans la crainte qu'ils eurent qu'il ne l „ échapât à la faveur de la nuit, ils résolurent de l'enfermer, & se mirent à élever

„ gra

(a) *Tourreil, Mem. sur Démosth.*
(b) *Polyen, l.* I.

„ grands retranchemens tout autour de son camp. Les Lacédémoniens étoient indignés „ que Brasidas ne les menât point au combat, & qu'il les exposât à périr honteusement „ de faim; mais il leur dit qu'il sçauroit bien trouver le tems de les tirer d'embarras. „ En effet dès que la clôture fut presque achevée, & qu'il restoit à peine l'espace d'un „ arpent qui ne fût pas fermé, il dit, *c'est maintenant le tems de combattre*; & faisant „ sortir ses troupes, il donne courageusement sur l'ennemi, & s'échape. La disposi- „ tion étroite des lieux se trouva favorable pour les troupes, qui étoient moins nom- „ breuses que celles des ennemis: & d'ailleurs la clôture qu'ils avoient faite empê- „ choit que les Lacédémoniens pûssent être attaqués par derriére; ainsi le travail des „ ennemis ne servit qu'à rendre leur multitude inutile, & assûra la retraite des Lacé- „ demoniens.

Rien ne prouve davantage la nécessité de l'étude de l'Histoire que les ruses de guerre. Les Anciens s'appliquoient à ces sortes d'ouvrages. Cette sorte de lecture me paroît beaucoup plus nécessaire à un Général d'armée qu'à tout autre, outre qu'elle est très-amusante & encore plus instructive: car l'ignorance où l'on est là-dessus fait que l'on est toujours nouveau contre la ruse & le stratagéme; & lorsqu'on ne les ignore point, on apprend à les rendre inutiles ou à les mettre en usage dans l'occasion. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'ils ont toujours leur effet, & que l'on donne toujours tout au travers, quoiqu'il y en ait un très-grand nombre qui ont été pratiqués mille fois. La matiére est abondante à l'égard des armées engagées dans de mauvais pas. Je me borne à trois des Anciens, car il y en a une foule, & un moderne très-remarquable. Frontin (*a*) me fournit les trois premiers, & je tire l'autre de l'Historien du Maréchal de Guébriant.

„ Le Colonel Publius en la guerre des Samnites, *dit Frontin*, voiant l'armée in- „ vestie par les ennemis en un lieu desavantageux, se détacha du gros pour s'aller saisir „ d'une colline, afin de les attirer de ce côté-là, & de donner moien à l'armée d'éva- „ der; ce qui arriva comme il l'avoit prémédité: car les ennemis l'étant venus envelo- „ per, laissérent échaper le Consul, & le Colonel se sauva la nuit par un généreux „ effort, & l'alla rejoindre avec sa troupe. . . . . Un autre, *dit encore Frontin*, fit la „ même chose sous le Consul Attilius Calatinus: car le voiant enfermé dans un valon, „ & toutes les montagnes voisines occupées par les ennemis, il prit avec lui trois cens „ soldats qu'il encouragea à bien faire; & s'enfonçant dans le valon, y attira l'ennemi, „ & donna moien au Consul de sauver le gros de l'armée, tandis qu'il s'opiniâtroit à „ la défense ". Je l'ai dit quelque part dans cet Ouvrage, jamais peuple n'a donné plus aisément dans les piéges qu'on lui tendoit qu'ont fait les Romains. L'Histoire est parsemée de leurs disgraces sur ce point-là. On se souviendra de la honte des fourches Caudines, elle est célébre dans l'Histoire Romaine, mais il y a d'autres piéges qui leur ont été tendus, d'où ils se sont heureusement débarrassés. Celui que je vais rapporter est singulier, car ils s'en tirérent par une ruse qui ne peut tromper que des gens grossiers & des stupides.

„ Le Consul Minutius se trouvant enfermé dans des détroits sur la côte de Gennes, „ & craignant l'avanture des fourches Caudines, dont le souvenir étonnoit déja ses sol- „ dats; il fit marcher ses chevaux légers Numides vers le passage, & attira l'ennemi de „ ce côté-là, comme un spectacle, par la laideur de leurs chevaux & la mauvaise mine „ des cavaliers, qui avoient mis pied à terre, & folâtroient pour se rendre plus ridicu- „ les; mais tout à coup voiant le passage dégarni, ils remontérent sur leurs chevaux: „ & passant ces détroits à toute bride, se répandirent par la campagne, où mettant

„ tout

(a) *Front. Stratag. c. 5.*

„ tout à feu & à sang, ils obligérent les ennemis à quitter le Consul pour venir dé„ fendre leur bien.

Le stratagéme moderne me paroît plus remarquable qu'aucun de ceux que je viens de rapporter. Il est digne d'un Guerrier habile & profond. Si l'affaire ne s'est pas passée dans un païs de montagnes, dans le reste elle se trouve conforme au sujet que je traite. C'est un Général qui se tire d'un pas très-dangereux, où il s'étoit imprudemment engagé, par un stratagéme plus profond que celui d'Annibal, & dont les Généraux qui y donnérent ne furent pas indignes d'être moqués. Quand même ce fait ne seroit pas tout-à-fait paralléle à mon sujet, je ne sçaurois m'empêcher de le citer, tant je le trouve digne de l'admiration des Connoisseurs.

La prudence & le courage ne paroissent jamais avec plus d'éclat que dans les hommes qui conservent l'une & l'autre dans les dangers les plus pressans & les difficultés les plus affreuses. Dans ce que je vais dire ici, le Maréchal Banier fit voir ce que peut la valeur qui ne s'étonne de rien, jointe à l'esprit rusé & de ressource de cet habile Guerrier. Je vois peu de manœuvres & de ruses semblables à celle de ce Général pour se tirer d'un pas très-dangereux, & l'antiquité ne nous offre rien de semblable & de mieux conduit.

Ce Général Suédois n'avoit qu'une armée de quatorze mille hommes, il se trouve pourtant engagé & coupé par une autre de quarante-cinq mille, commandée par des Généraux expérimentés, & qui vint fondre sur lui dans un tems où il se croioit bien assûré.

Aiant décampé de Torgaw, il prit sa route du côté de Furstemberg sur l'Oder: il passe cette riviére avec bien de la peine. Banier croioit que Wrangel l'attendroit à l'issuë du marais de Custrin; mais il apprit que Wrangel étoit de l'autre côté vers Stetin. Cela le mit en doute s'il continueroit sa marche. Comme il avoit sujet de croire que les ennemis emploieroient plus de deux jours à passer tant de marais, qu'ils devoient trouver, il espéra de les prévenir. Mais son étonnement fut extréme, quand il vit devant lui au bout de trois jours l'armée Impériale qui faisoit une lieuë de front: dans un danger si pressant, la bravoure de ses troupes fut son unique ressource.

Quelque grande que parût l'intrépidité de l'habile Général, il étoit cruellement agité dans le fond de son ame. De quelque côté qu'il jettât les yeux pour sa retraite, il ne voioit qu'une perte assûrée. Retourner en arriére, cela ne se pouvoit: il n'osoit se fier à la Pologne, qu'il avoit à droite: entreprendre de forcer une armée, la témérité sembloit trop grande.

Banier songe à un stratagéme: il envoie sa femme, celles de ses Officiers & son principal bagage par la Pologne dans la basse Poméranie. Les ennemis croient qu'il va prendre le même chemin, s'avancent vers le Notez, & font divers ponts pour suivre les Suédois le long des bois qui ménent à la basse Poméranie. Dans le dessein de mieux tromper Galas, le Maréchal fait semblant d'être tout prêt à partir; & afin que la nouvelle en vienne à l'Electeur de Brandebourg, qui partageoit déja le butin & les prisonniers de l'armée de Suéde avec le Général de l'armée de l'Empereur, Banier donne quelque argent, & promet une plus ample récompense à un Cornette du païs de Brandebourg, qui offre d'amener un guide fidéle & capable de conduire l'armée Suédoise par les bois le long du Notez. Le Cornette ne manqua pas d'en avertir l'Electeur. Les ennemis marchent incontinent dans la Pologne. Le Maréchal, qui n'avoit [redacted] dit de son dessein, fit sur les neuf heures du soir une contremarche vers l'Oder, [redacted] terminé à forcer le Comte de Bouchain, qui gardoit l'autre passage de la riviére. [redacted] espéroit de forcer le Comte avant que Galas, qui s'étoit avancé d'une journée, [redacted] passer le lac de Custrin.

Mais quelle fut sa surprise & sa joie, quand il vit qu'il avoit moins d'affaires! Bouchain avoit délogé pour rejoindre Galas. Mais plutôt quels furent le dépit, le chagrin & la honte de celui-ci, lorsqu'il apprit que l'armée Suédoise avoit passé heureusement l'Oder à gué! Ses gens qui avoient déja fait des chansons sur la défaite prochaine de l'ennemi, furent cruellement raillés par des Pasquinades affichées à Hambourg. On grava en taille-douce Galas & ses Officiers subalternes, embarrassés à lier le haut d'un sac où l'armée Suédoise paroissoit enfermée, à l'exception de Banier, qui coupant de son épée le bas du sac, ouvroit un passage à ses gens, pendant que les ennemis contestoient sur le butin & sur le pillage. Je ne sai si les Romains ne contesterent pas sur le pillage & sur les prisonniers de l'armée d'Annibal.

N'est-ce pas une grande injustice, quand les affaires tournent mal par la faute d'un autre qui fait à sa tête, de faire tomber toute l'iniquité sur le Général, dont on a enfraint les ordres? C'est l'ordinaire dans les mauvais succès, & particuliérement dans une guerre toujours malheureuse, de s'en prendre aux Chefs qui se font battre, ou qui échouent dans leurs entreprises. On tourne toute la censure, tout le blâme sur lui: on se répand en invectives & en reproches sur celui qui n'y a aucune part. Le Général donne ses ordres, c'est à ceux qui les exécutent d'agir conséquemment. Ce n'est que dans les batailles qu'un Officier Général peut prendre sur soi, & régler sa conduite selon les différens cas & les accidens inopinés; mais lorsqu'il s'agit d'un poste d'une extréme conséquence, & du seul endroit par où l'ennemi peut s'échaper, on y met tous ses soins, & son attention la plus grande: on ne l'abandonne point. C'est donc celui qui desobéit, qui est le seul coupable, & c'est celui ordinairement dont on ne parle point; c'est au Chef à qui on en impute la faute. On fabrique mille mensonges sur sa conduite, chacun selon sa passion plus ou moins forte.

Les reproches faits à Fabius, ne sont pas sans quelque fondement à l'égard de certaines précautions peut-être inutiles, ou du moins de ses incertitudes; mais ses ennemis, qui s'en faisoient si fort accroire, quoique fort ignorans & sans expérience, sont-ils exemts des plus grands reproches? Ils pouvoient en demeurer sur ses incertitudes & sur son manque de prévoiance, qui se fait assez remarquer; mais d'y ajouter des calomnies atroces, & de décrier sa conduite comme celle d'un lâche & d'un traître, pour le ruiner plus sûrement dans le Sénat, je ne vois rien de plus bas & de plus honteux. Qui nous assûrera que cette conduite trop circonspecte de Fabius, qui ne fut pas un défaut en lui dans la situation des affaires des Romains, ne trouva pas place dans les vaudevilles, dans les chansons & dans les satires? Je suis persuadé qu'il n'y fut pas oublié, & qu'il fut chanté de la bonne sorte, comme l'ont été tant d'autres moins coupables que leurs ennemis & leurs envieux.

Le Maréchal de Catinat & M. le Duc de Vendôme, deux Capitaines célébres, qui ont fait la gloire de leur tems, n'ont pas été en proie aux chansons mordantes des Poëtes, qui ne se sont jamais égaiés sur la sagesse de leur conduite & de leurs entreprises. Leurs dangereux ennemis n'étoient pas Poëtes, mais adroits & malins Courtisans; & pendant que toute la terre les admiroit, ils les firent passer à la Cour comme des gens, à qui une bonne dose d'éllébore n'auroit pas suffi pour leur remettre l'esprit dans son assiette naturelle. De bonnes lettres en prose firent le coup à la Cour, comme celles de Minucius dans le Sénat, & ces lettres réussirent selon leurs souhaits. Sur la foi de ces mauvais rapports, il arrive quelquefois dans les Cours des Princes qu'on disgracie, & qu'on note d'infamie des hommes capables de bien servir l'Etat, pendant qu'on laisse sur pied l'auteur du mauvais succès d'une campagne. Tout tomba sur la tête de Fabius dans le Sénat, sans prendre garde que c'étoit sur celle de ses envieux que toute la honte de Cassilinum auroit dû tomber. On aime mieux s'en prendre à celui qui commande,

 dont

dont le mérite, l'intelligence & la vertu incommodoit ces Messieurs-là. Les Officiers Généraux sont toujours ceux qui forment sourdement ces sortes de pratiques contre le Général. Chacun s'imagine avoir sa place, ou être moins méprisés d'un autre, qui les craindroit, ou qui s'en laisseroit gouverner.

Minucius, Général de la cavalerie, s'étoit mis dans l'esprit que s'il pouvoit supplanter le Dictateur, il auroit la conduite de cette guerre : tant il avoit bonne opinion de sa suffisance. Il avoit formé un si puissant parti contre son Général, le plus honnête homme de la République, que toute l'armée faillit à se soulever, pendant qu'on le déchiroit à Rome de la maniére la plus indigne. On lui attribua toutes les manœuvres d'un lâche & d'un traître, & l'on vint à bout de faire passer ces infamies. Il y a certes de quoi s'indigner contre le Sénat, qui condamne un Général avec tant d'aveuglement & d'iniquité, lorsque la faute & la honte eût dû tomber sur les Officiers Généraux, qui ne firent rien, & n'exécutérent aucun des ordres du Dictateur. Nous avons vû de nos jours un grand nombre de Minucius se distinguer par des moiens si bas & si malhonnêtes, à l'égard de certains Généraux du premier ordre qui ont commandé les armées en Italie & en Flandres pendant le cours de la guerre de 1701. leurs envieux, soit par haine ou par ambition, ou par d'autres vûës qui nous sont inconnuës, trouvérent le secret par de basse intrigues de les faire succomber, sans qu'ils aient pû venir à bout de ternir leur réputation : ils l'ont au contraire augmentée, bien loin de la diminuer. Je n'ai garde de donner du jour à ce paralléle. Il faut une postérité plus reculée pour l'éclaircir.

§. II.

Raisons pour & contre la conduite de Fabius. Annibal blâmé de s'être engagé dans ces détroits.

RIen ne nous fait mieux connoître que les Romains manquoient d'Officiers capables, que la bêtise de celui qui abandonna si imprudemment le seul passage ouvert par où Annibal pouvoit échaper de ces montagnes. Il falloit que la République fût bien stérile en Officiers Généraux capables, puisque notre Auteur dit que *Fabius ne pensoit plus qu'à voir quels postes il occuperoit, par qui & par où il feroit commencer le choc.* S'il n'avoit pas de meilleur Officier dans son armée que celui à qui il confia la garde d'un poste si important, on m'avouëra, que quand il n'auroit eu que cette seule raison de traîner la guerre en longueur, sans rien hazarder, elle rendoit ridicules celles de ses contradicteurs.

Pompée n'en eut pas d'autres contre César que celles de Fabius, & César se trouvoit dans une situation semblable à celle d'Annibal. Il n'avoit ni places, ni magasins dans un païs tout ennemi. Il falloit vaincre ou se résoudre à périr misérablement, si son ennemi refusoit de combattre. Pompée prétendoit, en imitant Fabius, ruiner César dans un païs très-propre à prolonger la guerre, & à énerver & affoiblir peu à peu les forces de son ennemi. Maître de la mer, il tiroit des vivres de quelque côté que le vent soufflât; pendant que son Antagoniste se trouvoit dans le manque de toutes choses, & réduit dans la nécessité de risquer le tout pour le tout avec des forces inférieures.

César sentit bien, par ce qui lui étoit arrivé à Dyrrachium, que le métier de temporiseur ruineroit infailliblement ses affaires, & feroit celles de Pompée, qui prenoit sans doute le bon parti. César étoit trop habile & trop éclairé pour ne pas craindre

V

vû les embarras où il se trouvoit, qu'il ne persistât dans son dessein, s'il étoit aussi absolu & aussi ferme contre les reproches, les instances & les criailleries des Officiers de son armée, que le fut l'ancien Fabius. Le projet de Pompée, qui étoit de traîner la guerre en longueur, étoit tout ce qu'on pouvoit penser de plus sage, de plus assûré pour finir la guerre avec gloire, sans s'exposer à la honte d'être vaincu par un ennemi, qui bien qu'inférieur en nombre, le surpassoit à l'égard de la valeur & de la confiance de ses troupes, & par son habileté, qui lui fut toujours redoutable. L'on peut dire à l'égard de César ce qu'on ne dira jamais de Pompée: il faisoit la guerre comme il vouloit, & non comme il plaisoit à la fortune, dont il ne reconnut jamais la puissance pour le succès de ses entreprises. Celui-ci avoit donc raison d'imiter Fabius, & de regarder comme pernicieux & comme ruineux au parti de la République les conseils de ceux qui le portoient à changer de conduite. L'expérience & les régles de la guerre n'exigent point qu'on saute de la défensive à l'offensive contre une armée qu'on peut réduire par la faim & par la misére. Il ne fut pas en son pouvoir de suivre ce que sa longue expérience & la saine raison le portoient à faire. Sa mauvaise fortune, & la bonne de son ennemi, voulurent qu'un tas de petits Maîtres très-efféminés, très-corrompus, dont il étoit sans cesse obsédé, & d'Officiers Généraux, qui ne valoient guéres mieux, se soulevassent contre lui pour l'obliger à donner bataille, ennuiés des travaux de la guerre, dont ils ne pouvoient soutenir le poids: les délices de Rome, dont le souvenir leur tenoit au cœur, l'opinion de leurs forces, si prodigieusement supérieures à celles de César, le mépris qu'ils en faisoient faute d'expérience, la confiance qu'ils avoient en leur courage loin du danger qui s'évanouit comme une ombre lorsqu'ils le virent de près; tout cela joint ensemble fut la source d'une infinité de cabales, de mauvais discours & de reproches contre Pompée, & son armée en fut tellement infectée, qu'on ne le regardoit plus qu'avec une espéce de mépris: il étoit plus connu sous le titre d'Agamemnon parmi cette jeune noblesse, que sous celui de Pompée. Moins patient & moins ferme que Fabius, il se vit obligé de combattre malgré lui, quoiqu'il fît mine d'en avoir envie par politique, pour donner plus de courage & plus de confiance à ses troupes, & cela ne lui servit de rien: car il fut battu de la maniére du monde la plus honteuse. Fabius, dont le pouvoir étoit plus étendu, fut plus ferme & plus entier dans son sentiment. Il vouloit ruiner l'ennemi sans rien hazarder. Il eût réussi, s'il eût été aussi absolu dans le Sénat qu'il l'étoit dans son armée, & Pompée eût réduit César, s'il l'eût été autant dans la sienne. „ La vertu, *dit Thucydide*, doit servir à ceux qui la suivent, & non pas à ceux qui l'abandonnent; puisqu'on est plus „ coupable pour l'avoir quittée, que si on ne l'avoit jamais euë". Fabius demeura ferme dans ce qu'il s'étoit résolu de suivre, & laissa crier. Pompée n'eut pas la même fermeté: ce qui fut la cause de sa ruine & de celle de la République.

Je ne sçai si l'on peut légitimement accuser le Dictateur d'avoir manqué de prudence & de hardiesse, & d'avoir remis au lendemain ce qu'il pouvoit faire le jour même. Je n'oserois l'assûrer, ni par conséquent le condamner absolument d'avoir manqué l'occasion favorable de finir la guerre par une action décisive. Il faut être bien sûr de son fait pour attaquer un grand Capitaine, & des Officiers Généraux expérimentés & capables d'agir chacun de son côté avec toute la conduite & la valeur possible. Fabius pouvoit-il compter sur l'habileté & la prudence des siens? Il paroît assez qu'il n'en fit jamais nulle estime. D'ailleurs est-il bien certain, car Polybe ne le dit pas formellement, que le Dictateur eût enfermé Annibal dans ce détroit de montagnes, ou que ce fût son dessein d'achever de l'enclorre, pour lui ôter le moien d'en sortir jamais que par un Traité semblable à celui des fourches Caudines? Si c'étoit là son but, comme il y a lieu de le croire par sa fermeté à résister aux instances

de ses Officiers Généraux, qui le pressoient de s'engager dans une affaire dont l'événement étoit incertain, & la ruine de la République très-certaine, s'il venoit à manquer son coup, il fit le trait d'un grand Capitaine. Car enfin il vaut mieux éviter le combat contre des gens, dont le salut n'est plus qu'au bout de leurs armes, & qu'on sçait devoir se battre en desespérés, que de les attaquer dans un tel avantage, lorsque par des mesures bien concertées, qui demandent du tems pour l'exécution, on est assûré de les réduire par la faim & par la misére, & sur tout lorsqu'on se défie de l'expérience & de la capacité du plus grand nombre des Officiers Généraux, comme il paroît que le Dictateur se défioit des siens. Ce ne fut donc pas sans de fortes raisons que ce Général Romain demeura inébranlable dans la résolution de ne point combattre. „ Il faut toujours persister dans son dessein, *dit Thucydide*, lorsqu'on „ croit n'avoir rien omis des mesures nécessaires, & se porter de tout son pouvoir à „ le faire réussir, quand même on ne réussiroit pas : car les événemens ne sont pas „ plus assûrés que les pensées des hommes. C'est pourquoi lorsqu'il arrive quelque „ malheur, on s'en prend d'ordinaire à la fortune ". Fabius n'avoit que faire de s'en prendre à cet être imaginaire. Sans doute qu'il n'y eut point recours, mais à l'ignorance & à l'étourderie, & peut-être à la lâcheté de ceux ausquels il ne pouvoit éviter de confier les postes les plus importans : car s'ils firent voir par leur conduite qu'ils étoient incapables de défendre ce qui étoit à peine surmontable, auroient-ils mieux réussi dans une action générale? N'est-ce pas là une preuve qu'il fit bien de s'en tenir au parti de la défensive? Dans ce cas la maxime de Thucydide n'a qu'une face. Le blâme & le mauvais succès de cette affaire, doit tomber sur tout autre que sur le Dictateur. Je ne l'excuse ici que dans les choses qui le justifient pleinement. Chacun en pensera ce qu'il voudra : je me garderai bien de faire le décisif là-dessus.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le dessein de Fabius étoit grand & profond, & son intelligence dans la défensive aussi grande qu'on puisse imaginer. Cependant le Sénat lui imputa le malheureux succès de cette affaire. Les raisons que ce grand Capitaine put alléguer pour sa justification, ne furent pas seulement écoutées, tant les Officiers de son armée avoient prévenu contre lui, bien que leur mauvaise conduite fût toute visible. Le Sénat, incapable de connoître & de bien juger de la profondeur de son dessein, qu'il pouvoit seul exécuter, lui reproche ses incertitudes perpétuelles sur ce qu'il devoit entreprendre ou abandonner : tant ce Sénat voioit peu clair dans le plan que ce grand homme s'étoit formé de ruiner Annibal. Pour bien juger du prix d'un homme, il faut peser non les services qu'il rend, ou ceux qu'il cherche à rendre à sa patrie, quoiqu'il ne réussisse pas toujours, moins par sa faute que par celle des autres ; mais ce qu'il a déja fait : d'autant plus que les excellens Peintres, les excellens Sculpteurs & les hommes extraordinaires dans tous les arts & dans toutes les sciences, sont toujours très-rares ; au lieu que les bons manœuvres & les bons artisans sont toujours en assez grand nombre.

Comme je ne suis pas homme à confondre & à publier Fabius, ainsi que tant d'autres, comme le plus grand de tous les Capitaines, j'avouerai franchement que le reproche du Sénat à quelques égards, n'étoit pas sans quelque fondement dans cette action. Il paroît beaucoup de négligence dans la conduite du Dictateur, il manqua de mettre les choses au point de maturité où elles devoient être portées pour les faire réussir sans combattre ; en un mot il manqua dans les mesures & dans les précautions. Il y en av
une infinité à prendre, sans lesquelles on peut être surpris ou engagé dans un com
contre notre intention. Le plus sûr est de profiter de l'occasion avant qu'elle chan
Car enfin il ne dépend pas toujours de nous de suivre la route qu'on s'est proposée,
faut en sortir & changer l'ordre de la guerre lorsqu'il se présente un bon coup à fai

D

Dans les affaires de la guerre, dit-on, comme dans celles de la Cour, le moindre délai suffit pour faire échouër les entreprises les plus sûres.

Le Dictateur manqua dans les précautions que la guerre nous enseigne: se rendre le maître des hauteurs, les occuper, c'est quelque chose; mais il y a d'autres mesures à prendre, sans lesquelles on peut être surpris ou engagé dans une affaire nocturne, toujours fâcheuse à celui qui est attaqué; parce que la nuit augmente la terreur ou la fait naître, & grossit les moindres dangers. Il est aisé de comprendre que le Général Romain faillit contre les régles de la prudence & de la prévoiance. Il eût dû, à la faveur des ténébres, envoier reconnoître ce qui se passoit dans le camp ennemi, faire avancer de petites gardes au bas de la montagne, qui se communiquassent de l'une à l'autre, pour donner l'alarme au moindre mouvement que les ennemis pouvoient faire. Si Fabius se fût conduit de la sorte, s'il n'eût pas découvert la ruse, il eût été du moins préparé à bien recevoir les Carthaginois. Il eût eu le tems de se porter sur les lieux.

Dès qu'il fut averti qu'on voioit une infinité de feux se répandre sur la pente, & gagner le haut de la montagne, il devoit envoier des troupes au passage où l'ennemi pouvoit attaquer avec le plus d'espérance de réussir; mais comme il y avoit suffisamment pourvû, il ne s'imagina pas que celui qui y commandoit fût assez imprudent & assez dénué de bon sens & d'expérience pour abandonner son poste, où Annibal marcha sur le champ.

Tite-Live dit que Fabius ne voulut pas embarquer une affaire de nuit; mauvaise raison: est-ce que cela dépendoit de lui, puisqu'il étoit attaqué lui-même? Pouvoit-il douter un instant qu'il n'eût bien-tôt l'ennemi sur les bras: Et celui-ci pouvoit-il mieux faire que de profiter d'une heure si favorable? Car c'est particuliérement dans les affaires extrémes & presque desespérées qu'on tâche à vaincre les obstacles que le jour nous rend affreux & insurmontables. La nuit dérobe notre disposition & l'ordre de l'attaque; au lieu que le jour nous les faisant connoître, nous fournit les remédes, les moiens de résister & de les rendre sans effet. L'affaire, qui se passa sur la hauteur, étoit de si peu de conséquence, qu'on ne sçauroit l'appeller un combat. Les beufs en eurent tout l'honneur. Si l'on n'eût abandonné le passage important, Annibal ne tenoit rien, & sa ruse eût tourné à sa honte & en plaisanteries; au lieu qu'on les retorqua sur les Romains, qui n'en étoient pas indignes.

Je suppose les Carthaginois maîtres du sommet de la montagne du côté des beufs, & repoussés au principal passage, (comme il est à présumer qu'ils n'y eussent pas réussi,) que gagnoient-ils? Rien. Il paroît assez par le récit de l'Auteur, que leur armée n'eût jamais pû se retirer par des lieux impratiquables ou très-difficiles, & qui selon toutes les apparences se trouvoient sans aucune issuë, où tout au moins Annibal eût perdu ses équipages & son butin; ce qui est souvent plus fâcheux que la perte d'une bataille.

Je reviens encore à la faute dont tout le monde accuse le Dictateur, d'avoir manqué de vigilance & d'attention à saisir le moment favorable de combattre les Carthaginois dans un endroit qui lui étoit si avantageux pour la victoire, dans ces lieux resserrés, embarrassés de leurs bagages, dominés de toutes parts, & où leur cavalerie n'eût été d'aucun usage. La trop grande circonspection du Médecin est souvent fatale au malade. Lorsqu'on témoigne de l'incertitude, l'ennemi s'imagine qu'on le craint, ou le tems qu'on lui céde lui fournit les expédiens pour se tirer d'un péril évident. „ Il ne faut „ pas donner le tems à l'ennemi de revenir de l'étonnement lorsqu'il y est, *dit Thucydide*, il se rassûre en temporisant, il a le tems de voir ce qu'il est besoin de faire: au

„ lieu

„ lieu qu'en donnant à l'improviste ", (lorsque l'occasion paroît favorable,) „ on „ est comme certain de remporter la victoire.

Après avoir bien réfléchi sur cette conduite du Général Romain, je la trouve un peu moins excusable que je ne l'ai cru. Je suis persuadé que le plus honorable est d'être le premier à attaquer, & sur tout lorsqu'on se trouve avoir en tête un ennemi plein de ressources & entreprenant, que rien n'arrête dans ses entreprises, ni la nuit, ni le mauvais tems, ni les obstacles du païs, ni ceux qu'on lui fait trouver en son chemin. Il faut considérer que les plus belles actions de la guerre se font par un coup de desespoir. Annibal ne pensoit tout au plus qu'à amuser par son stratagéme, & à forcer le passage, quoiqu'il lui en pût coûter, & il ne lui en coûta presque pas un seul homme dans un défilé qu'il trouva dégarni, où Fabius négligea même de se retrancher. Ce qu'il y a de plus à blâmer dans sa conduite, c'est qu'Annibal maître du passage, coupe la retraite aux troupes qui combattoient sur la montagne, du côté où les beufs étoient montés, suivis des armés à la légére qui les chassoient devant eux : ils furent attaqués sans qu'ils pûssent être secourus, Annibal les fit charger, & la plus grande partie fut taillée en piéces. Cette disgrace est grande, & l'inaction du Dictateur peut être mise au nombre de ces fautes qui ne se justifient pas aisément au tribunal des gens de guerre : tant il est véritable que le moindre délai que l'ennemi nous donne enfle le courage, nous ouvre l'esprit, & nous fournit mille ressources pour nous tirer des plus grands périls. *L'expérience nous apprend*, disoit le Comte d'Harcourt, qui fit tant de belles actions sous le régne de Louis XIII. *que s'il y a des malheurs imprévûs, on trouve aussi souvent un bonheur qu'on n'auroit jamais osé se promettre.*

Fabius, informé que les Carthaginois passoient à l'endroit où il avoit laissé les quatre mille hommes, y courut avec des troupes; mais l'ennemi s'y trouva si fort & si bien établi, qu'il fut impossible aux Romains de les en déloger; ils n'osérent pas même l'entreprendre. Tite-Live parle d'une action qui s'engagea au bas de la montagne; mais comme notre Auteur n'en parle pas, & que l'autre m'est suspect, je n'ai garde d'y appliquer des réfléxions: car quant à celle qui se passa sur la hauteur, ce ne fut qu'après qu'Annibal se fût rendu maître du passage. Quoiqu'il en soit, si l'on prend les choses à la rigueur, le Général Romain n'est pas exemt de blâme à l'égard des ordres qu'il donna à l'Officier qui commandoit au passage du défilé. Un Général ne sçauroit trop exactement les détailler & les expliquer, non pas seulement de bouche, mais par écrit, & particuliérement à ceux de la capacité desquels on doute. Mais suis-je assûré que le Dictateur ait manqué sur ce point ? Non certainement: qui peut le sçavoir? Notre Auteur ne le blâme ni ne l'excuse dans cette affaire, de sorte qu'on ne sçait si c'est par ordre ou par bêtise que ce poste fut abandonné. Tite-Live est plus exact, & peut-être est-il mieux informé : car il rapporte, dans sa troisiéme Décade, que ceux qui gardoient le passage, voiant ces feux errants & répandus sur le sommet de ces montagnes, & ne sçachant que penser d'une chose si étrange, l'abandonnérent, soit par crainte, ou qu'ils crussent que les ennemis, maîtres du haut, ne vinssent fondre sur eux & sur leurs derriéres. Ils s'imaginérent qu'ils passeroient de ce côté-là, & qu'il falloit les en chasser avant qu'ils s'y fussent établis, pour assûrer leur retraite. Ils y courent donc en hâte: quelle dut être leur surprise, lorsqu'ils se trouvérent au milieu d'un troupeau de beufs ! Ils les prirent d'abord pour autant de monstres, qui souffloient feux & flâmes de leur gueule & de leurs narines. Ils font halte, étonnés d'une chose si merveilleuse; mais s'en étant approchés de plus près, ils s'apperçoivent que ce n'est qu'une ruse, & que ces animaux, coeffés de fagots enflammés, n'étoient suivis, comme je l'ai dit plus haut, que de l'infanterie légére d'Annibal, qui les chas-

chassoit devant eux, & qui montoit par différens endroits de la montagne les moins praticables. Cette infanterie, appercevant l'ennemi à la clarté de ces feux, & parmi ces animaux, & les voiant en grand nombre, prend l'épouvante & la fuite. Les Romains s'imaginent que ce n'est qu'une amorce, pour les attirer dans une embuscade; & comme la nuit rend les moindres choses terribles, chacun craint & s'évite reciproquement, & fuit, sans savoir où il va. Tout le reste de la nuit se passe dans ces manœuvres & en escarmouches jusqu'au jour, qui laissa les Romains aussi honteux que persuadé que les beufs, qu'ils voioient, étoient ce qu'il y avoit de moins bêtes parmi eux.

Ce que dit ici Tite-Live justifie le Dictateur de la sottise de l'autre, & ne le sauve pourtant pas du blâme d'avoir manqué l'occasion & remis au lendemain ce qu'il devoit faire le jour même, faute dont bien des Généraux se sont mal trouvés. Ce Général n'est pas même exemt de répréhension à l'égard des précautions & des ordres qu'il donna, comme je pense l'avoir dit. Quand un Général confie un poste important à un Officier de son armée, qu'il lui en fait voir toute la conséquence, il doit lui ordonner, sur toutes choses, de n'agir pas autrement que ne portent ses ordres, de conserver & de n'abandonner jamais son poste, quelque chose qu'il puisse arriver : s'il fait au contraire & à sa tête, il doit être noté d'infamie, & puni selon les loix de la guerre. Passons à la conduite du Général Carthaginois.

Les plus grands Capitaines, tels qu'ils puissent être, n'ont pas été exemts de fautes. César & M. de Turenne, que nous devons regarder comme les deux plus grands & les plus parfaits modéles qui aient paru dans le monde, l'un parmi les Anciens, & l'autre chez les Modernes, n'ont pas été sans reproche dans quelques endroits de leur vie militaire. Le portrait qu'Homére nous fait de ses Dieux, n'est que pour nous faire voir que si ceux-ci clochent de toutes les façons, si Mars même fait des fautes, à quoi ne doit-on pas s'attendre des hommes ? Ne sont-ils pas bien ridicules de prétendre qu'on ne les relevera pas dans les leurs ? César nous en fait voir dans ses Commentaires, & M. de Turenne s'entretient des siennes avec les Officiers de son armée. Bien des gens, pour se dispenser de la peine de l'examen, s'en tiennent au jugement de quelques gens éclairés en faveur d'Annibal sur cette affaire-ci. Il paroît pourtant que ces derniers ne l'ont pas mieux examinée que les autres. Peu de lignes me suffisent pour faire voir qu'ils se sont trompés. Je ne pense pas qu'on m'accuse de vouloir diminuer la gloire de ce grand Capitaine, je le reconnois & je le tiens au nombre des plus excellens. Il n'a pourtant pas laissé que de tomber dans des fautes dont on ne l'auroit jamais cru capable. Celles où il s'est précipité dans cette campagne, ne le cédent à aucune autre, & méritent d'être bien relevées : car l'événement ne les justifie point.

Ce Général s'engagea très-imprudemment dans ces détroits. Si c'étoit son dessein de se retirer par le même chemin, après s'être engagé dans un païs où il ne trouva d'autre issuë que celle de revenir sur ses pas, il eût dû user de plus de prévoiance, envoier devant & secrétement un corps de troupes se saisir des défilés, qui ne pouvoient lui être inconnus ; au lieu qu'il donna le tems à l'ennemi de s'en emparer lui-même & de s'y établir, sans en avoir appris la moindre nouvelle, ni envoié reconnoître les passages. Ne se vit-il pas dans le même piége où peu auparavant Sempronius s'étoit engagé ? S'il se tira de ce mauvais pas, ce fut une merveille : il devoit y périr avec toute son armée. Qui eût jamais pû s'imaginer que les Romains, commandés par un si excellent Chef d'armée, eussent manqué une si belle occasion de finir la guerre, & que cette faute eût été suivie d'une autre encore plus énorme ? Il est rare qu'on en commette de semblables, & encore plus qu'on puisse

réussir par une ruse, qui pour être neuve n'est pas moins ridicule, & qui rend encore plus ridicules ceux qui s'y sont laissés prendre.

Il me vient une pensée que je ne veux pas écarter. Je soupçonne qu'Annibal ne fit pas tout ce qui dépendoit de son intelligence pour engager le Dictateur à une action décisive. Ne pouvoit-il pas éviter les montagnes & se jetter dans les plaines, feindre de se retirer, & puis par une prompte contremarche revenir sur l'ennemi & le réduire à combattre ? Les païs ouverts étoient favorables à sa cavalerie; au lieu que ce Général s'enfourne & se répand dans des lieux montagneux & des vallées profondes, où ce qu'il avoit de plus fort lui devenoit inutile, lorsque ses ennemis pouvoient se prévaloir des avantages du païs, très-propre pour une affaire d'infanterie supérieure en nombre à celle d'Annibal, & peut-être meilleure, si elle eût été bien menée.

Il me semble avoir dit ailleurs qu'il y a certaines ruses surannées & mille fois répétées à la guerre, que je ne saurois assez m'étonner que des hommes raisonnables, avec une médiocre mesure d'esprit & de jugement, instruits d'ailleurs par une infinité d'exemples éclatans, puissent s'y laisser prendre. Les stratagémes ne sont estimés & n'excusent ceux qui y tombent, qu'autant qu'ils sont nouveaux & peu connus. Nous voions pourtant que les plus habiles & les plus rusés Capitaines y sont pris comme les plus stupides, & en cela ils sont moins excusables que ces derniers; que peut-on attendre de ces intelligences épaisses ? Rien sans doute que de honteux & de risible : mais que doit-on dire des autres qui tombent dans les piéges les plus grossiers & les plus communs? Ils s'en tirent, me répondra-t-on, par leur esprit & par leur adresse, & la gloire d'en avoir échapé a la vertu de couvrir & de cacher pareilles fautes : car ce n'est que dans les grands dangers & les obstacles, en apparence insurmontables, qu'on connoît tout ce que vaut un homme extraordinaire. Je l'avouë : mais cela ne fait pas qu'une faute, qui a déja été faite, ne soit pas, & le succès ne la justifie point. Un homme qui tombe lourdement dans un piége où plusieurs autres ont péri, pour ne l'avoir pas reconnu, n'est pas moins digne de blâme pour s'en s'être tiré. Un Général tombe dans une embuscade générale. Quoi de plus honteux, puisqu'il dépend de tout ce qui raisonne de s'empêcher d'y tomber, & de prévoir le piége par l'évidence des exemples, comme je pense l'avoir dit dans les Observations précédentes ! Si ce Capitaine en a jetté un autre dans le même péril, s'il y tombe lui-même peu de tems après, n'est-il pas bien digne de blâme & d'une honte éternelle ?

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale de Scipion contre les Carthaginois à l'embouchure de l'Ebre.

LES gens qui panchent du côté des Romains, & ce doit être, si je ne me trompe, le plus grand nombre, voient avec peine le mauvais état de leurs affaires en Italie. On se tourne plus naturellement vers le parti opprimé & le plus digne de notre estime, que vers celui du victorieux : car quoiqu'Annibal soit sans contredit un des plus grands Capitaines de son siécle, & qu'il n'y ait rien de moins véritable que ce qu'on a dit de lui, qu'il *avoit peu de vertus & beaucoup de vices*, & qu'en effet il ne fût pas toujours exemt de tout reproche, il semble qu'on s'intéresseroit plus à sa gloire, s'il ne

ne l'acquéroit pas aux dépens d'un peuple infiniment plus vertueux que celui de Carthage, naturellement fourbe, perfide, cruel & sans foi.

On ne doit pas s'étonner si l'on est touché des infortunes des Romains, & si on les admire autant dans l'adversité, que leur vainqueur est admirable dans ses victoires. Pour moi, qui mets une grande différence entre le Capitaine & le peuple pour lequel il combat, je m'intéresse pour la gloire du premier en Italie, & je prens le parti des Romains en Espagne, où ils n'ont pas dégénéré de leur ancienne vertu : Scipion la sçut conserver par ses grandes actions. En effet ses conquêtes en Espagne sauvérent l'Italie prête à succomber, & l'on peut dire que Carthage ne perdit sa liberté, que pour avoir négligé la guerre d'Italie, & Rome ne sauva la sienne qu'en temporisant, & en poussant avec vigueur celle d'Espagne par des secours souvent réitérés, pendant qu'Annibal n'en recevoit aucun de Carthage. Ses victoires étoient trop éclatantes pour ne pas produire une foule d'ennemis & d'envieux, qui les rendirent sans fruit : au lieu que Scipion s'attira l'estime de ses Citoiens & des secours considérables, pour continuer une guerre dont le succès importoit si fort au salut de Rome.

Les Carthaginois s'étoient fortifiés extraordinairement en Espagne par des troupes de mer & de terre, Scipion craignit d'en être accablé. Il ne pouvoit attaquer les ennemis sur mer qu'il n'affoiblît ses forces de terre, & il avoit également à craindre des deux côtés. Il prit la résolution de les prévenir sur mer avant qu'ils eussent délibéré des affaires de terre, c'étoit le meilleur parti qu'il eût à prendre : car en fortifiant bien son camp, il se mettoit en état de tirer les troupes nécessaires pour ce qu'il s'étoit résolu de faire : persuadé que s'il pouvoit surmonter les ennemis par sa flotte, il viendroit aisément à ses fins à l'égard du reste, & que la défaite de leur armée navale intimideroit celle de terre, outre que celle-ci ne pouvoit guéres subsister que par le secours de la premiére. Sur ces sages considérations le Général Romain songe à monter sur la flotte avec tout ce qu'il put tirer de soldats d'élite. Il comptoit si fort sur la valeur & la confiance de ses troupes & sur la victoire, par la connoissance des Généraux ennemis, qu'il se met en mer & vogue droit aux Carthaginois. Les précautions qu'il prit pour s'instruire de l'état & de la situation des forces ennemies, furent en partie cause du gain de cette journée : car étant informé qu'ils étoient en bataille à l'embouchure de la riviére & fort près de terre, il jugea qu'il en auroit meilleur marché que s'il les combattoit en pleine mer. Il se hâte de voguer à eux & de les combattre, de peur qu'ils ne se ravisent. En effet si Amilcar eût tiré en pleine mer, & marché au-devant de Scipion, qui étoit plus foible en nombre de vaisseaux, les Romains se fussent trouvés très-embarrassés. Soit que le Général Carthaginois n'eût rien appris du dessein de Scipion, soit par ignorance ou pour d'autres raisons qui nous sont inconnuës, Scipion se conduisit avec tant de secret & de prudence, & fit une si grande diligence, qu'il parut tout d'un coup en bataille à l'embouchure du fleuve, avec une hardiesse d'autant plus assûrée, & avec d'autant plus de confiance de réussir, qu'il connut la grandeur de la faute des ennemis : faute dont ils ne s'apperçûrent que lorsqu'ils se virent hors d'état d'y apporter du reméde ; outre que leur situation étoit telle, que le nombre de leurs navires étoit bien plutôt un obstacle à la victoire, qu'un avantage contre les Romains. Scipion s'étoit flatté que s'il pouvoit les attaquer dans l'embouchure du fleuve, il en auroit raison. En effet il ne se trompa pas, & s'apperçut bientôt de leur embarras : il en profite, vient charger avec tout ce qu'il avoit de forces ; ils ne font presque aucune résistance, soit à cause de la surprise ou des fautes qu'ils avoient faites. Scipion remporte une victoire complette, qui lui fut d'autant plus agréable, que les vaincus eurent pour témoins de leur lâcheté & de leur honte les troupes de l'armée de terre, comme les victorieux les eurent pour témoins de leur valeur & de leur gloire.

Tite-Live prétend que les Carthaginois furent surpris, & qu'ils n'eurent pas le tems de se mettre en pleine mer. Je serois assez de cette opinion : car comment auroit-il pû entrer dans l'esprit de leurs Généraux d'attendre l'ennemi dans l'embouchure d'une riviére, puisqu'ils étoient si fort supérieurs en nombre de navires ? Il est des combats de pleine mer comme de ceux de terre dans un païs découvert, où le nombre fait beaucoup. Les Carthaginois ne pouvoient combattre qu'avec beaucoup de desavantage, resserrés dans l'entrée d'une riviére, où leurs vaisseaux n'avoient ni l'espace ni la liberté de manœuvrer, ni de s'étendre sur un assez grand front pour doubler ceux des Romains. De la maniére dont notre Auteur décrit cette bataille, on croiroit qu'Asdrubal se seroit attendu d'être attaqué ; mais qui pourroit s'imaginer qu'un homme fût si dépourvû de jugement, que d'attendre l'ennemi dans un endroit si desavantageux, & où il ne pouvoit s'étendre sur un grand front, comme il auroit pû faire dans la pleine mer, ni mettre à profit tout ce qu'il avoit de vaisseaux : de sorte qu'il fut obligé de combattre sur plusieurs lignes redoublées, qui ne servoient qu'à l'embarrasser plutôt qu'à lui être de quelque service ; au lieu que Scipion, bien que plus foible, faisoit montre de toutes ses forces, sans qu'aucune de ses galéres lui fût inutile, en aiant assez pour remplir l'embouchure du fleuve & l'espace où il combattoit, sans craindre d'être envelopé du nombre de celles de l'ennemi, & doublé à ses aîles, qui appuioient des deux côtés du rivage.

Il est des petites armées de mer comme de celles de terre contre les grandes, qu'on peut attaquer avec un très-grand avantage dans des lieux resserrés, où les plus nombreuses ne sçauroient les combattre que sur un même front de navires ou de bataillons. Les Grecs, qui se trouvoient infiniment inférieurs aux Perses à la bataille de Salamine, n'eurent garde de gagner la pleine mer pour les attaquer, & ceux-ci, dont le nombre de vaisseaux étoit à peine concevable, furent assez sots pour s'engager dans un détroit de mer, où ils furent obligés de se ranger sur tant de lignes les unes derriére les autres, que cela ne servit qu'à hâter leur défaite. Thémistocle, qui étoit un grand Capitaine, s'étant apperçû de ce défaut, empêcha que le Général de la flotte ne se retirât, & l'obligea de combattre malgré lui par une ruse qu'on auroit prise pour une trahison, si elle eût été découverte avant la bataille : ,, car voiant '', *dit Frontin (a) dans ses Stratagémes*, ,, qu'il étoit avantageux aux Grecs, qui n'avoient que peu de vaisseaux, de ,, combattre l'armée navale des Perses dans le détroit de Salamine, & ne pouvant leur ,, persuader son sentiment, il fit avertir secrétement l'ennemi de donner bataille, & de ,, leur couper la retraite, en envoiant un nombre de vaisseaux derriére le détroit ; par- ,, ce que les Grecs se retirant, lui donneroient de la peine à les suivre : l'ennemi l'aiant ,, fait, les Perses furent battus, après avoir demeuré toute la nuit sous les armes ''. En effet la victoire ne dépendoit que de la défaite de la premiére ligne, qui porteroit infailliblement la confusion & le desordre dans les autres, qui auroient de la peine à se succéder : outre que ce grand Capitaine ne les croioit ni assez braves ni assez expérimentés dans les combats de mer pour une semblable manœuvre, qu'on pratiquoit rarement, les Anciens ne formant guéres qu'une ligne & une réserve, ou tout au plus deux : car tout ce qui va au-delà demeure inutile ; & si la premiére est battuë, & qu'on se hâte de tomber sur la seconde, les autres se confondent par la fuite ou le desordre des deux premiéres. La méthode des Anciens dans les actions navales étoit bien différente de la nôtre : ils en venoient d'abord aux mains & à l'abordage, & la journée étoit bien-tôt finie ; au lieu qu'aujourd'hui on passe tout un jour à se canonner & à se cribler, sans que qui que ce soit des deux partis s'aborde ; ce qui marque ou moins de valeur, ou une

(a) *Front. Stratag. l. II. c. 2.*

une intelligence très-médiocre : disons mieux, il n'entre ni de l'une ni de l'autre dans cette méthode. Je ne crois pas que M. de Barras de la Penne, qui prétend nous donner des leçons sur les combats de mer dans ses Brochures, qui n'importunent que les environs de Marseille ; je ne crois pas, dis-je, qu'il soit contraire à mon sentiment.

On combat avec le même avantage dans l'embouchure d'une riviére & dans un port même, que dans un détroit comme celui de Salamine, où le plus foible peut attaquer le plus fort, comme fit Scipion contre Asdrubal dans la riviére de l'Ebre. Les exemples de ces sortes d'actions iroient à l'infini, s'il me prenoit envie d'en amuser mes Lecteurs. Thucydide (*a*) nous en fournit un très-grand nombre. Je me contente d'en rapporter deux.

Les Syracusains étant assiégés par mer & par terre par les Athéniens, ils apprirent qu'il leur étoit arrivé un secours qui avoit débarqué à Rhége, qui les mettroit en état de les attaquer avec plus de vigueur, ils se résolurent de tenter un combat sur terre & sur mer avant sa venuë, „ après avoir été renforcés de nouvelles troupes, & avoir „ racommodé leurs galéres, comme l'expérience de leur défaite précédente leur avoit „ appris : car ils raccourcirent la prouë pour la rendre plus forte, & l'armérent d'un „ long bec, composé de deux grosses poutres, soutenuës de part & d'autre par des con„ soles de six coudées, comme les Corinthiens en avoient au dernier combat. Ils s'i„ maginoient par là remporter l'avantage sur les galéres Athéniennes, dont les prouës „ desarmées n'osoient prendre l'ennemi de front, mais en flanc ; outre que le combat „ se faisant au port, elles n'avoient pas la liberté de s'étendre, ni d'esquiver, ou couler „ entre deux galéres, en quoi consistoit leur adresse. Ce qui leur avoit donc nui dans „ le dernier combat par l'ignorance de leurs pilotes, leur devoit servir en celui-ci ; par„ ce que les ennemis étant repoussés, n'auroient pas d'espace pour tourner & pour re„ venir à la charge, & ne pourroient reculer que vers terre, & tout proche de leur „ camp. Car hors de là les Syracusains étoient maîtres de toute l'étenduë du port, de „ sorte qu'ils se pourroient entresecourir, tandis que les autres pour être trop pressés „ s'entrechoqueroient & fondroient tous en même lieu. C'est ce qui nuisit le plus „ aux Athéniens dans tous leurs combats, pour n'avoir pas comme eux le pouvoir de „ s'élargir & de s'étendre en pleine mer ; parce que l'entrée du port étoit fort étroi„ te, & occupée par les ennemis, aussi bien que les forts de Plemmyre, qui y com„ mandoient.

Les Athéniens, qui ne s'attendoient pas à un combat naval, furent fort surpris de voir paroître tout à coup une flotte, qui, pour être plus foible, avoit l'avantage de ne pouvoir être doublée à ses aîles, & de présenter le même front contre le plus fort, tout ce que celui-ci avoit de vaisseaux de reste devant demeurer inutile & se confondre, si la premiére ligne venoit à être défaite, ou se voir obligé d'échouër à terre, s'il falloit reculer. Les Athéniens vivement attaqués, éprouvérent combien il est dangereux à une armée navale, supérieure en nombre, de combattre dans des lieux resserrés, & que le meilleur est de mettre toutes ses forces en état d'agir & de gagner la pleine mer pour en faire montre, & ôter à l'ennemi l'envie de combattre. Aussi furent-ils battus dans ce combat, comme dans celui qui le suivit, qui fut la cause de l'infortune des Athéniens, qui perdirent toutes leurs forces de mer, & peu de jours après celles de terre, qui furent battuës & taillées en piéces.

Cette victoire de Scipion fut d'autant plus considérable, qu'elle ne pouvoit manquer d'avoir des suites fâcheuses. Les Romains se virent tout d'uncoup maîtres de la mer, &

(*a*) *D'Ablanc. dans Thucyd. l. VII.*

& les ennemis destitués de tous les secours qui pouvoient leur venir de Carthage & des côtes de l'Espagne : ce qui rompit toutes leurs mesures à l'égard de la mer, & renversa leurs desseins sur terre. Ajoutez la consternation & le découragement, qui sont toujours une suite des mauvais succès & le pronostic d'une campagne malheureuse. En effet les Romains, qui auparavant n'osoient paroître en campagne, ni rien entreprendre contre des forces si supérieures, augmentérent tellement de courage & de hardiesse, qu'ils osérent bien passer l'Ebre, que les Carthaginois regardoient comme le seul rempart qui pouvoit les couvrir contre les entreprises de leurs ennemis.

Je ne puis m'empêcher de faire ici une remarque touchant la conduite d'Asdrubal, qui commandoit les forces de terre. Ce Général, qui se rendit autant célébre par ses défaites, que son frére (*a*) le fut par ses victoires, fit voir à l'ouverture de sa campagne, comme dans la fin, qu'il méritoit sans injustice la réputation d'un Capitaine très-médiocre & mal entendu. Quel dut être son dessein lorsqu'il se porta sur l'Ebre avec un si nombreux appareil de forces de mer & de terre ? N'étoit-ce pas de traverser cette riviére, d'attaquer les Romains qui étoient à l'autre bord, & de les chasser de cette partie de l'Espagne dont ils s'étoient rendus les maîtres, ou de les obliger malgré eux de courre les risques d'une bataille rangée, avec des forces très-inférieures, ou de perdre toutes leurs conquêtes ? *Scipion s'étoit si bien retranché qu'il étoit difficile de le forcer dans son camp*, dira-t-on : d'accord ; mais qui empêchoit Asdrubal de se planter vis-à-vis, pour lui ôter tout moien de monter sur sa flotte, & de la renforcer de troupes de combat, dans la crainte de s'affoiblir sur terre, & cependant envoier la sienne contre l'ennemi, qu'il eût trouvé dénué d'une partie de ses forces, & qu'il eût infailliblement battu ? Au lieu qu'il s'amusa sur l'autre côté du fleuve, où il donna le tems à l'ennemi de profiter de son inaction, & des conjonctures favorables qu'un habile Général n'a garde de laisser échaper. Passons aux moiens de regle & de conduite que nous croions qu'un habile Général doit suivre dans cette sorte de guerre.

Deux choses peuvent nous déterminer à attendre l'ennemi dans un détroit, ou dans l'embouchure d'une riviére, lorsqu'on est maître des deux bords. La premiére, c'est notre foiblesse, qui nous empêche de lui aller au-devant & de le combattre en pleine mer, où le nombre des vaisseaux fait tout, avec une égalité de valeur & d'expérience. La seconde, c'est qu'en l'attendant dans un endroit resserré, on n'a rien à craindre du nombre. On se trouve dans un égal avantage, sans qu'il soit possible à l'ennemi de nous doubler à nos aîles, qui appuient sur les deux bords ; tout ce qu'il peut faire, c'est de combattre sur plusieurs lignes redoublées, ce qui n'est pas sans quelque défaut, ou pour mieux dire il y a mille inconvéniens à craindre si le tems change, ou qu'elles viennent à se mêler, à confondre leurs distances & à s'entrechoquer par quelque autre accident, que si cela n'arrive pas, elles ont cet avantage de combattre successivement & tour à tour les unes après les autres. Cela étoit assez aisé du tems des Anciens, & particuliérement à leurs bâtimens, qui étoient tous à rame ; mais aujourd'hui, que l'artillerie est en usage, ces sortes d'actions sont délicates & dangereuses ; & si l'ennemi se précautionne des deux côtés du rivage, il semble qu'il y ait de la témérité de l'attaquer, s'il sçait bien profiter de cet avantage, qui seul peut décider de ces sortes d'entreprises & ruiner une armée : car en établissant de bonnes batteries & en grand nombre sur les deux bords, & qu'elles soient soutenuës d'un corps considérable de troupes pour empêcher une descente ; qui doute que l'ennemi ne s'expose à voir couler bas ou brûler une partie de sa flotte, si l'on tire à boulets rouges ? Si l'on craint une descente, pen-

dant

(a) *Annibal.*

dant que les deux armées en seront aux prises, ou avant qu'elles y viennent, & qu'on n'ait pas des troupes en assez grand nombre pour défendre ces batteries, on doit les fortifier & les mettre hors d'insulte. Car il faut considérer que les troupes de marine attaquent avec beaucoup plus d'ardeur & de violence que celles de terre, quoiqu'elles observent un peu moins d'art faute d'expérience; elles se précipitent dans les plus grands dangers, elles tâtonnent moins que dans un abordage, & où il y a moins de danger le courage & l'espérance augmentent; outre que ces troupes sont d'une adresse surprenante, alertes, & accoûtumées à des manœuvres qui leur rendent le corps plus souple que celles de terre, dont l'exercice me paroît assez endormi: d'ailleurs cette sorte de guerre leur étant peu familiére & presque inconnuë, elles en connoissent moins le danger: leur audace & leur hardiesse leur tiennent lieu de science, & il leur est toujours plus aisé de franchir un retranchement, où il faut de la légéreté & de l'adresse, que d'aborder un vaisseau, où il en faut encore plus, & où l'on a également à craindre du côté de la mer, & de celui de l'ennemi. Voilà quant à la disposition à l'égard de la terre, venons à ce qui regarde celle du combat.

Je ne sai si je raisonne juste à l'égard de l'ordre & la distribution d'une armée navale attaquée dans le canal d'une riviére, j'en laisse le jugement aux intelligens dans cette science. J'ai pensé que la manœuvre ne se faisant pas dans un étroit ou dans l'embouchure d'une riviére, comme dans la pleine mer, qui permet toutes sortes de mouvemens pour gagner le vent à l'ennemi, & tâcher de le doubler à quelqu'une de ses aîles; j'ai pensé, dis-je, & je ne suis pas le premier, puisque la tactique navale nous en offre mille exemples, que la meilleure disposition est de former un rentrant, où l'ennemi ne sauroit s'engager sans se mettre entre deux ou trois feux, & sans un très-grand danger de se perdre & de tomber dans la confusion & le desordre: car c'est s'enchâsser & s'enfermer dans ce rentrant comme dans un étui, sans qu'il soit possible, à celui qui attaque, d'opposer un plus grand nombre de vaisseaux à son ennemi; il se voit au contraire dans l'absoluë nécessité de combattre avec un très-grand desavantage: car outre que la manœuvre en est beaucoup plus difficile & plus dangereuse, (ajoutez qu'on se voit exposé à tout le feu des batteries de terre, dont les coups sont certains & assûrés, & qui tirent à barbette & à boulets rouges,) il est impossible de s'en garantir & de pouvoir s'empêcher d'être brûlé. On peut voir par ce que je viens de dire, que le plus fort ne sauroit jamais résister contre le foible, si celui-ci se range de la façon dont je viens de dire, assez ordinaire dans les combats de galéres, dont on n'entend plus parler, & soutenu encore de ses batteries de terre. C'est ce que nous avons vû en Suéde en 1718. Cet exemple mérite d'avoir place ici: car bien que je n'en aie pas été témoin, je n'en étois pas fort loin.

Les Danois formérent un dessein sur une partie de la flotte du Roi de Suéde, qui étoit dans la riviére de Gottembourg. L'entreprise étoit grande, elle fut conduite avec beaucoup de secret; mais on ne prit pas toutes les mesures qu'il convenoit de prendre pour la faire réussir, en un mot l'exécution ne répondit pas au projet. La chose étoit d'autant plus aisée, que les ennemis ne se doutoient de rien, & qu'ils n'avoient pris aucunes précautions contre une pareille entreprise: car ce qu'ils firent un peu avant la venuë de la flotte Danoise n'étoit point capable d'en empêcher le succès, si le Commandeur Tordenschiold, qui la commandoit, eût été plus habile, plus hardi & plus expérimenté qu'il ne le parut dans cette occasion. Quoiqu'il en soit, la flotte Danoise entra dans la riviére, qui est fort large à son embouchure. Il y avoit un fort qu'il falloit effleurer, on n'en tint aucun compte. La flotte vogua droit aux vaisseaux Suédois, qui étoient à l'ancre à une grande portée de canon de la ville; de sorte qu'on n'avoit rien à craindre de ce côté-là, & encore moins des vaisseaux, qui étoient desar-

més,

més, & nullement préparés à un combat. Il étoit aiſé de les brûler tous ſans courir grand riſque.

Sur le bruit que les ennemis étoient entrés dans la riviére, on fit embarquer en hâte une partie de la garniſon de la place ſur les vaiſſeaux les plus expoſés : car tout étoit rangé dans un port, & comme s'il eût été impoſſible à l'ennemi de rien entreprendre. Le Prince de Heſſe, aujourd'hui Roi de Suéde, s'étant trouvé heureuſement dans la ville, fit auſſi-tôt avancer du canon ſur le bord du fleuve par où il falloit que les Danois paſſaſſent pour aller à la flotte : on le mit en batterie tout à découvert, comme dans une bataille rangée. Comme la riviére étoit moins large de ce côté-là, on fit avancer de l'infanterie, qu'on poſta ſur des petites hauteurs qui régnoient le long du bord du fleuve. Toutes ces choſes furent faites en un inſtant. Les ennemis parurent un moment après, & s'approchérent des vaiſſeaux Suédois. Alors l'on commença à faire un grand feu ſur l'ennemi des batteries & des vaiſſeaux, qui ſe trouvérent en état de ſe ſervir de leur artillerie. L'ennemi parut ſi déconcerté, qu'on peut dire, ſans craindre de ſe tromper, que la tête lui tourna dès le moment : comme ſi dans les deſſeins où il s'agit de ſurpriſe, il n'y avoit pas des obſtacles à ſurmonter, & des périls à courre ; outre que les Suédois furent ſurpris, & ne s'étoient point attendus à un deſſein qui paroiſſoit téméraire aux eſprits & aux courages communs, & que les autres pouvoient à peine regarder comme hardi, & par-là aiſé à prévoir.

Les Danois, qui avoient le vent, n'avoient qu'à paſſer outre, & ſe mettre entre les batteries de terre & les vaiſſeaux qui étoient rangés le long du bord ; ce qui étoit d'autant plus aiſé, que le Vice-Amiral Danois n'avoit rien à craindre du canon de la ville, qui s'en trouvoit trop éloigné : il n'eût été alors expoſé qu'à celui des vaiſſeaux, qui étoit fort peu de choſe. Comme il ne fit rien de tout cela, il ſe vit expoſé à tout le feu des Suédois du côté de terre, ne s'étant pas placé entre les vaiſſeaux & les batteries plantées ſur le bord du fleuve. Cet avantage, qu'il pouvoit prendre, ne lui vint pas à l'eſprit : il ne fit autre choſe que de lâcher quelques demi-galéres, qui aiant effleuré le rivage pour aller aux vaiſſeaux & y mettre le feu, elles ſe trouvérent accablées d'une grêle de coups de fuſil & d'un feu prodigieux de canon, qui leur tuérent une infinité de monde, & mirent ces galéres en un tel état, qu'elles eurent bien de la peine à regagner les vaiſſeaux, qui expoſés eux-mêmes à tout le feu de ces batteries, n'oſoient pas ſeulement avancer. Cette flotte ſe retira ſans rien faire, & cette entrepriſe fut manquée, bien moins par les obſtacles que les Suédois oppoſérent, qui n'étoient pas petits, par la bonne conduite & la valeur du Prince de Heſſe, que par l'ignorance & le peu de hardieſſe de celui qui en fut chargé.

Les Suédois firent une faute de ne pas tirer à boulets rouges. Je ne ſai comment ils ne s'en aviſérent pas, car ils eurent du tems de reſte : il n'en falloit pas beaucoup pour cela. S'ils y euſſent penſé, ils euſſent mis le feu à une partie de la flotte ennemie, qui eût eu beaucoup de peine à s'en garantir.

Un Général, qui ſe met en tête de telles entrepriſes, ne doit pas y aller de main morte : tout git en impétuoſité & dans la promtitude. Le feu que l'on a à eſſuier des batteries de terre ne peut être que paſſager, ou on lui oppoſe celui de quelques frégates ou des plus gros vaiſſeaux. Pendant qu'on s'attache à ce qui fait le principal ſujet de l'entrepriſe, on envoie pluſieurs brûlots, on détache un grand nombre de chaloupes armées avec des chemiſes ſouffrées. Il y en a quelques-unes de ſacrifiées ; mais qu'importe, pourvû qu'on aille au but qu'on s'eſt propoſé.

CHA-

CHAPITRE XXI.

Trahiſon d'Abilyx. Annibal décampe & prend ſes quartiers d'hiver autour de Gérunium. Combat où Minucius a l'avantage.

PEndant qu'Annibal étoit en marche pour aller en Italie, de toutes les villes d'Eſpagne dont il ſe défioit, il eut la précaution de prendre des ôtages, & ces ôtages étoient les enfans des familles les plus diſtinguées, qu'il avoit tous mis comme en dépôt dans Sagonte; tant parce que la ville étoit de défenſe, qu'à cauſe de la fidélité des habitans qu'il y avoit laiſſés. Certain Eſpagnol nommé Abilyx, perſonnage (*a*) diſtingué, & qui ſe donnoit pour l'homme de ſa nation le plus dévoué aux intérêts des Carthaginois, jugeant, à la ſituation des affaires, que les Romains pourroient bien avoir le deſſus, ſe mit en tête un deſſein tout-à-fait digne d'un Eſpagnol & d'un Barbare: c'étoit de livrer les ôtages aux Romains. Il ſe flattoit qu'après leur avoir rendu un ſi grand ſervice, & leur avoir donné une preuve ſi éclatante de ſon affection pour eux, il ne manqueroit pas d'en être magnifiquement récompenſé.

Plein

(a) *Certain Eſpagnol nommé Abilyx.... jugeant, à la ſituation des affaires, que les Romains pourroient bien avoir le deſſus, ſe mit en tête un deſſein tout-à-fait digne d'un Eſpagnol & d'un Barbare.*] On m'accuſera peut-être d'être un peu trop relâché dans ma morale; mais ceux-là ſeront en petit nombre. J'en trouverai un plus grand qui m'applaudira, & qui me tiendra pour très-orthodoxe dans mon opinion à l'égard du cas dont il s'agit ici uniquement, & dans les autres, que nous déteſtons volontiers. Je dis donc que l'action d'Abilyx n'eſt point trop mauvaiſe, & qu'elle peut être permiſe, non parce qu'elle eſt conforme à l'honnête; mais parce qu'il y a beaucoup plus de vertu que de trahiſon & de perfidie. Abilyx enviſage le bien & le repos de ſa patrie, ſans oublier ſes intérêts, qui ne peuvent être à charge à aucun. De deux Maîtres, il faut toujours choiſir celui dont le joug eſt plus ſupportable & plus doux; puiſqu'il n'y a plus de liberté à attendre, & qu'il faut être néceſſairement à l'un ou à l'autre. Dans ce cas le plus ſage & le plus prudent eſt de ſe tourner non ſeulement du côté le plus fort, mais encore de celui qui paroît le plus vertueux. L'Eſpagnol promet aux Romains qui étoient devant Sagonte, qu'ils ſerroient de près, de leur livrer tous les ôtages, à condition qu'ils ſeroient renvoiés à leurs parens & aux villes d'où les Carthaginois les avoient tirés, & leur fait voir en même tems que c'étoit leur intérêt de le faire, & que par cette action d'équité ils ſe concilieroient l'affection non ſeulement des parens, qui étoient les plus grands du païs, mais encore de tous les peuples ſoumis aux Carthaginois. Il propoſa la même choſe à Boſtar, qui donna dans le piége que l'autre lui tendoit: puiſque c'étoit ſon deſſein de les remettre aux Romains, afin que tous les peuples ſe tournaſſent de leur côté par reconnoiſſance d'une action ſi généreuſe; je demande ſi un homme qui rend un ſi grand ſervice à ſon païs, & qui cherche à ſecouër un joug très-rude & très-peſant pour un autre plus doux, peut être regardé comme un perfide & un traître? Je ne le vois pas: & je ſuis perſuadé qu'on ne ſçauroit qualifier de perfidie tout ce qui tend au bien de tout un païs contre deux Puiſſances qui n'y ont pas plus de droit l'une que l'autre, & dont chacune tâche de l'envahir ou de le défendre. D'ailleurs Abilyx étoit de Sagonte, ſi fameuſe par ſa belle réſiſtance & par

Plein & uniquement occupé de ce perfide projet, il va trouver Bostar, qu'Asdrubal avoit envoié là pour arrêter les Romains au passage de l'Ebre; mais qui n'aiant osé rien hazarder, retiré à Sagonte, s'étoit campé du côté de la mer: homme simple d'ailleurs & sans malice, naturellement doux, facile, & qui ne se défioit de rien. Le traître tourne la conversation sur les ôtages, & lui dit qu'après le passage de l'Ebre par les Romains, les Carthaginois ne pouvoient plus par la crainte contenir les Espagnols dans le devoir; que les conjonctures présentes demandoient qu'ils s'étudiassent à se les attacher par l'amitié: que pendant que les Romains étoient devant Sagonte, & qu'ils la serroient de près, s'il en retiroit les ôtages & les rendoit à leurs parens & aux villes d'où ils étoient venus, il feroit évanouir les espérances des assiégeans, qui ne cherchoient à retirer ces ôtages des mains de ceux qui les avoient en leur puissance, que pour les remettre à ceux qui les avoient livrés; que par-là il gagneroit aux Carthaginois les cœurs des Espagnols, qui, charmés des sages mesures qu'il auroit *prises pour la sûreté de ce qu'ils* avoient de plus cher, seroient pénétrés de la plus vive reconnoissance: que s'il vouloit le charger de cette commission, il feroit infiniment valoir ce bienfait à ses Compatriotes, qu'en remenant ces enfans dans leur païs, il concilieroit aux Carthaginois l'affection non seulement des parens, mais encore de tout le peuple; à qui il ne manqueroit pas de peindre au vif la douceur & la générosité dont les Carthaginois usoient envers leurs Alliés; que lui Bostar devoit s'attendre à une recompense magnifique de la part de ces parens, qui après avoir contre toute espérance recouvré ce qu'ils aimoient le plus au monde, piqués d'une noble émulation, s'efforceroient de surpasser en générosité celui qui, à la tête des affaires, leur auroit procuré cette satisfaction. Abilyx, par ces raisons & d'autres de même force, aiant amené Bostar à son sentiment, convint avec lui du jour qu'il viendroit prendre les enfans, & se retira.

La nuit suivante, il entra dans le camp des Romains, où il joignit quelques Espagnols qui servoient dans leur armée, & par qui il se fit présenter aux deux Généraux. Après un long discours, où il leur fit sen-

par sa fidélité envers les Romains: cet Espagnol tâche de remettre sa patrie en liberté. Je laisse à juger aux gens équitables si c'est là l'action d'un traître. Si cela est, je souhaiterois de tout mon cœur avoir commis un tel crime, pour le bien & le repos de ma patrie.

Bostar n'étoit pas aussi simple & aussi malhabile qu'on diroit bien de consentir à rendre les ôtages à leurs parens, pour s'aquerir l'amitié des peuples: s'il fut trahi, le conseil n'étoit pas moins sage & moins bon, puisque le Général Romain le suivit lui-même fort prudemment: car tous les peuples se déclarérent en faveur des Romains par cette action. Cela me fait souvenir d'une belle maxime de Thucydide. „ Il vaut „ mieux, *dit-il*, faire des conquêtes par amour „ que par force; parce que les peuples vaincus „ songent perpétuellement à s'affranchir & à tra„ verser les desseins du Souverain: de sorte qu'on „ est contraint de les tenir bas, de peur de ré„ volte; au lieu que les autres agissent de con„ cert avec lui, & concourent ensemble au bien „ commun.

ſentir quel ſeroit le zéle & l'attachement de la nation Eſpagnole, ſi par eux elle pouvoit recouvrer ſes ôtages, il promit de les leur mettre entre les mains. A cette promeſſe Publius eſt tranſporté de joie, il promet au traître de grands préſens, & lui marque le jour, l'heure & le lieu où l'on l'attendroit. Abilyx enſuite prend avec lui quelques amis, & retourne à Boſtar. Il en reçoit les ôtages, ſort de Sagonte pendant la nuit pour cacher ſa route, paſſe au-delà du camp des Romains, ſe rend au lieu dont il étoit convenu, & livre tous les ôtages aux deux Scipions. Publius lui fit l'accueil le plus honorable, & le chargea de conduire les enfans chacun dans leur patrie. Il eut cependant la précaution de le faire accompagner par quelques perſonnes de confiance. Dans toutes les villes que parcouroit Abilyx, & où il remettoit les ôtages, il élevoit juſqu'aux cieux la douceur & la grandeur d'ame des Romains, & oppoſoit à ces grandes qualités la défiance & la dureté des Carthaginois; & ajoutant à cela qu'il avoit lui-même abandonné leur parti, il entraîna grand nombre d'Eſpagnols dans celui des Romains. Boſtar, pour un homme d'un âge avancé, paſſa pour avoir donné puérilement dans un paneau ſi groſſier, & cette faute le jetta enſuite dans de grands embarras. Les Romains au contraire en tirérent de très-grands avantages pour l'exécution de leurs deſſeins; mais comme la ſaiſon étoit alors avancée, de part & d'autre on diſtribua les armées dans des quartiers d'hiver. Laiſſons là les affaires d'Eſpagne, & retournons à Annibal.

Ce Général averti par ſes eſpions, qu'il y avoit quantité de vivres aux environs de Lucérie & de Gérunium, & que cette derniére ville étoit propre pour y faire des magaſins, il choiſit là ſes quartiers d'hiver: & paſſant au-delà du mont Livourne, il y conduiſit ſon armée. Arrivée à Gérunium, qui n'eſt qu'à environ une mille de Lucérie, il tâcha d'abord de gagner les habitans par douceur, & leur offrit même des gâges de la ſincérité des promeſſes qu'il leur faiſoit. Mais n'en étant point écouté, il mit le ſiége devant la ville. Il s'en fit bientôt ouvrir les portes, & paſſa tous les aſſiégés au fil de l'épée: la plûpart des maiſons & les murs, il les laiſſa dans leur entier, pour en faire des magaſins pour le quartier d'hiver. Il fit enſuite camper ſon armée devant la ville, il fortifia le camp d'un foſſé & d'un retranchement. De là il envoioit les deux tiers de ſon armée au fourrage, avec ordre à chacun d'apporter certaine meſure de bled à ceux qui étoient chargés de le ſerrer: la troiſiéme partie de ſes troupes lui ſervoit pour la garde du camp, & pour ſoutenir les fourrageurs en cas qu'ils fuſſent attaqués. Comme ce païs eſt tout en plaines, que les fourrageurs étoient ſans nombre, & que la ſaiſon étoit propre au tranſport des grains, tous les jours on lui amaſſoit une quantité prodigieuſe de bled.

Annibal décampe & prend ſes quartiers autour de Gérunium.

Cependant Minucius laiſſé par Fabius à la tête de l'armée Romaine, la conduiſoit toujours de hauteurs en hauteurs, dans l'eſpérance de trouver de là quelque occaſion de tomber ſur celle des Carthaginois. Mais ſur l'avis que l'ennemi avoit pris Gérunium, qu'il fourrageoit le païs, & qu'il s'étoit retranché devant la ville, il quitta les hauteurs, & deſcendit au promontoire d'où l'on va dans la plaine. Arrivé à une coline qui eſt dans le païs des Larinatiens, & que l'on appelle Calela, il campa autour, réſolu d'en venir aux mains à quelque prix que ce fût. A l'approche des Romains, Annibal laiſſe aller un tiers de ſes troupes au fourrage, & s'avance avec le reſte juſqu'à certaine hauteur éloignée des ennemis d'environ deux milles, & s'y retrancha. De là il tenoit les ennemis en reſpect, & mettoit ſes fourrageurs à couvert. La nuit venuë, il détacha environ deux mille lanciers pour s'emparer d'une hauteur avantageuſe, & qui commandoit de près le camp des Romains. Au jour Minucius les fit attaquer par ſes armés à la légére. Le combat y fut opiniâtré, les Romains emportérent la hauteur, & y logérent toute leur armée. Comme les deux camps étoient l'un près de l'autre, Annibal pendant quelque tems retint auprès de lui la plus grande partie de ſon armée. Mais il fut enfin obligé d'en détacher une partie pour mener paître les bêtes, & d'en envoier une autre au fourrage, toujours attentif à ſon premier projet, qui étoit de ne point conſumer ſon butin & de faire de grands amas de vivres, afin que pendant le quartier d'hiver les hommes, les bêtes de charge, les chevaux ſur tout ne manquaſſent de rien: car c'étoit ſur ſa cavalerie qu'il fondoit principalement ſes eſpérances.

Combat ou Minucius à l'avantage.

Minucius s'étant apperçû que la plus grande partie de l'armée Carthaginoiſe étoit répanduë dans la campagne, choiſit l'heure du jour qui lui parut la plus commode, mit en marche ſon armée, s'approcha du camp des Carthaginois, rangea en bataille ſes peſamment armés, & partageant par pelotons les armés à la légére & la cavalerie, il les envoia contre les fourrageurs, avec défenſe d'en faire aucun priſonnier. Annibal alors ſe trouva fort embarraſſé; il n'étoit en état ni d'aller en bataille au-devant des ennemis, ni de porter du ſecours à ſes fourrageurs. Auſſi les Romains détachés en tuérent-ils un grand nombre; & ceux, qui étoient en bataille, pouſſérent leur mépris pour l'armée Carthaginoiſe, juſqu'à arracher la paliſſade qui la couvroit, & à l'aſſiéger preſque dans ſon camp. Annibal fut ſurpris de ce revers de fortune, mais il n'en fut point déconcerté. Il repouſſa ceux qui approchoient, & défendit du mieux qu'il put ſes retranchemens. Plus hardi, quand Aſdrubal fut venu à ſon ſecours avec quatre mille des fourrageurs qui étoient revenus au camp, il avança contre les Romains, mit ſes troupes en bataille à la tête du camp, & fit tant qu'il

ſe

se tira, quoiqu'avec peine, du danger dont il avoit été menacé, mais non sans avoir perdu beaucoup de monde à ses retranchemens, & un plus grand nombre encore de ceux qu'il avoit envoiés au fourrage.

Après cet exploit, le Général Romain (a) se retira plein de belles espérances pour l'avenir. Le lendemain les Carthaginois eurent à peine quitté leur camp, qu'il vint s'en saisir. Annibal l'avoit quitté, ce camp, de crainte que les Romains n'y accourussent pendant la nuit, & que le trouvant mal défendu ils ne s'emparassent des bagages & des munitions qu'il y avoit amassées, sauf à y rentrer quand les Romains en seroient sortis. Depuis ce tems-là autant que les Carthaginois se tinrent sur leurs gardes dans les fourrages, autant les Romains y allérent tête levée & avec confiance.

CHA-

(a) *Après cet exploit le Général Romain se retira plein de belles espérances pour l'avenir.*] Cette conduite de Minucius est digne d'un Général intelligent & hardi. Il profite de la faute de son ennemi, qui sépare son armée en deux camps, éloignés l'un de l'autre presque d'une bonne marche; au lieu que les Romains s'étoient campés avec toutes leurs forces réunies ensemble vis-à-vis du camp d'Annibal auprès de Gérunium, de sorte que ce Général fut obligé de combattre avec la moitié de ses forces. Minucius sçut habilement profiter de cette faute d'Annibal & de l'occasion, qui ne pouvoit être plus favorable. Le Carthaginois ne pouvoit la réparer qu'en se rapprochant du camp d'Asdrubal. Le narré de l'Auteur me paroît un peu obscur, ou bien Minucius fit une grande faute de ne s'être pas posté au vieux camp abandonné de Gérunium. En occupant ce poste, il coupoit infailliblement les vivres à l'armée Carthaginoise, il obligeoit par-là l'ennemi de retourner son armée pour lui faire front. Cela se remarque visiblement: c'étoit là un coup de partie, & la fin de la guerre. Par ce mouvement il réduisoit Annibal à ne sçavoir où aller ni où subsister, tous ses vivres & ses fourrages se trouvant enfermés dans Gérunium, où il n'auroit pû communiquer qu'en passant sur le ventre de l'armée Romaine. Je m'étonne que Polybe n'ait pas remarqué cette faute de Minucius. On peut appliquer à ce Général ce que dit Thucydide, qu'une félicité inopinée trouble le jugement, & qu'il est plus difficile de fixer la bonne fortune que d'écarter la mauvaise, comme cela parut quelque tems après: car Annibal s'étant campé ensuite au vieux camp imprudemment abandonné par celui-ci, & ensuite par l'autre, Minucius éprouva une rude mortification, comme nous le dirons en son lieu, pour n'avoir sçû profiter de la faute de son ennemi: tant il est véritable, & ceci regarde autant Minucius que l'autre, qu'il ne faut pas s'enorgueillir pour quelque avantage comme s'il devoit toujours durer, dit le même Thucydide: les choses du monde ne dépendant pas de la prudence, mais du hazard. Je le veux; mais il faut sçavoir profiter de ce hazard, & il faut de l'habileté & de la prudence. Minucius en manqua en ne se postant pas entre Gérunium & l'ennemi. Voilà sa faute, qui n'est pas des plus petites. Peu de tems après la prudence & le jugement lui manquérent si absolument, qu'on rabattit bientôt à Rome de l'estime qu'on faisoit de lui.

CHAPITRE XXII.

Minucius est fait Dictateur aussi bien que Fabius, & prend la moitié de l'armée. Annibal lui dresse un piége, il y tombe, & confus de sa défaite, il rend ses troupes à Fabius & se soumet à ses ordres. Les deux Dictateurs cédent le commandement à L. Æmilius & à Caius Terentius Varro.

A Rome, quand on apprit ce qui s'étoit passé (a) dans l'armée d'Italie, & que l'on exagéroit bien au-delà du vrai, ce fut une joie qui ne se peut exprimer. Comme jusqu'alors on n'avoit presque rien espéré de cette guerre, on crut que les affaires alloient changer de face. Et d'ailleurs cet avantage fit penser, que si jusqu'à présent les troupes n'avoient rien fait, ce n'étoit pas qu'elles manquassent de bonne volonté; mais qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la timide circonspection & à la prudence excessive du Dictateur, sur le compte duquel on ne ménagea plus les termes. Chacun en parla sans façon comme d'un homme qui par lâcheté n'avoit osé rien entreprendre, quelque occasion qu'il

(a) *A Rome, quand on apprit ce qui s'étoit passé dans l'armée d'Italie, & que l'on exagéroit bien au delà du vrai.*] Les Nouvellistes de Rome ne sont pas les seuls qui en aient usé de la sorte, ils sont les mêmes par tout. A Paris, à Vienne, à Londres, à Amsterdam, l'exagération de certains exploits favorables à leur parti n'est point mal poussée, elle est souvent portée jusqu'à des succès imaginaires qui naissent de la premiére action, jusques à ce qu'un courrier arrive qui les fait évanouir, au grand détriment des créateurs de ces chiméres. Parlons franchement, ces Nouvellistes ne sont pas les seuls exagératifs : les lettres des Généraux qui ont eu bonne part au succés ne leur cédent pas à augmenter le bruit de leur renommée. On diroit qu'ils ne voient qu'à travers un microscope. Qui doute que Minucius n'eût enluminé son action au-delà de la vérité, selon la louable coûtume des Généraux anciens? Les modernes en sont aussi réduits là : de sorte que si l'on vouloit écrire une Histoire sur leurs relations, elle seroit absolument romanesque. Ceux qui le font ne sont guéres louables, & c'est très-souvent le chemin de l'illusion. Ils n'en usent pas tous ainsi; mais le nombre en est si petit, qu'il est difficile qu'un Historien puisse dire beaucoup de vérités & démêler le mensonge. Il y a lieu de s'en défier. Un Auteur moderne a écrit sur ces beaux Mémoires, & nous a donné un roman * accompli & des Acteurs tous parfaits, lors même qu'ils sortoient de campagne honteux & battus. La machine de la flatterie ne lui a pas manqué. Il n'a pourtant pas trop fortifié le pyrrhonisme historique; le roman se trouvant visible, il ne doit pas craindre de trouver des crédules dans ce qui regarde les guerres de notre tems.

Les Nouvellistes hableurs de Rome comptoient la guerre finie, & l'hableur Minucius ne le croioit pas moins. A force d'écrire des menteries, on vient enfin à bout de les croire soi-même. Fabius, qui étoit alors à Rome, n'ajouta nulle foi à ces hableries. Il connoissoit parfaitement bien son homme, qui le décrioit par tout. Sans doute que ce grand homme se trouva peu en repos contre les traits de ces Nouvellistes & des partisans du Général de la cavalerie, qu'ils faisoient passer pour le seul homme capable de finir la guerre : de sorte que le Dictateur fut compté pour rien. Tant

* *Hist. Militaire de Louis le Grand, par Mr. de Quincy.*

cet-

qu'il se fût présenté. On conçut au contraire une si grande estime du Général de la cavalerie, que l'on fit alors ce qui jamais ne s'étoit fait à Rome. Dans la persuasion où l'on étoit qu'il termineroit bien-tôt la guerre, on le nomma aussi Dictateur. Il y eut donc deux Dictateurs pour la même expédition, chose auparavant inouïe chez les Romains.

Quand la nouvelle vint à Minucius, & des applaudissemens qu'il avoit reçûs, & de la dignité supréme où il avoit été élevé, le desir qu'il avoit d'affronter l'ennemi & de le combattre n'eut plus de bornes. Pour Fabius, de retour à l'armée, il reprit ses premiéres allûres. Le dernier avantage remporté sur les Carthaginois, loin de lui faire quitter sa prudente & sage lenteur, ne servit qu'à l'y affermir. Mais il ne put soutenir longtems l'orgueil & la fierté de son Collégue, il se lassa des contradictions qu'il avoit à en essuier; & rebuté de lui entendre toujours demander une bataille, il lui proposa cette alternative, ou de prendre un tems pour commander seul, ou de partager les troupes, & de faire de celles qui le suivroient tel usage qu'il jugeroit à propos. Minucius choisit de grand cœur le dernier parti. Il prit la moitié de l'armée, se sépara, & campa à environ douze stades de Fabius.

Annibal dresse un piége à Minucius, qui y tombe.

Annibal, tant par le rapport des prisonniers, que par les deux camps qui s'étoient faits, vit bientôt que les Généraux Romains ne s'accordoient pas, & que la division venoit de l'impétuosité de Minucius & de la passion, qui le possédoit, de se distinguer. Comme cette disposition ne pouvoit lui être que très-avantageuse, il dressa toutes ses batteries contre Minucius, & s'appliqua uniquement à chercher les moiens de réprimer son audace, & de prévenir ses efforts. Entre son camp & celui de Minucius, il y avoit une hauteur, d'où l'on pouvoit fort

cette action du Général de la cavalerie avoit enflé le courage aux Romains, & si fort relevé leurs espérances, qu'elle leur fit perdre l'appréhension qu'ils avoient auparavant d'Annibal à cause de leurs disgraces précédentes, & sur tout de la derniére, qui leur tenoit le plus au cœur, s'imaginant qu'elle n'étoit pas tant arrivée par la faute & la mauvaise conduite des Officiers Généraux, que par celle du Dictateur lui-même, qui n'avoit pas pourvû à tout, & qui évitoit toutes les occasions de finir la guerre. C'est à Rome, je pense, où ce grand Capitaine fut appellé par dérision le pédant d'Annibal, parce qu'il le suivoit & le côtoioit sans cesse, sans rien engager de décisif. Il se moqua de tout cela, & disoit qu'il y avoit plus de lâcheté à craindre les bruits du peuple, qu'il n'y en a à craindre l'ennemi. Aussi Annibal disoit qu'il redoutoit plus Fabius sans armes, que Minucius armé. Il raisonnoit en fin connoisseur. Que dit le Dictateur lorsqu'on lui faisoit lire les lettres de son Général de la cavalerie, sur l'action qu'il venoit de faire? Qu'il craignoit plus la bonne fortune de cet Officier que la mauvaise, parce qu'elle l'énorgueilliroit; & comme il le décrioit pour soulager l'envie qui le rongeoit, s'il étoit sage, disoit-il, il considereroit que ce n'est pas à moi qu'il a affaire, mais à Annibal. Au retour du Dictateur, Minucius apprit à se mieux connoître en se faisant battre, & à blâmer sa conduite en justifiant celle de son Général, au rapport de Tite-Live, comme je l'ai dit plus haut. Le Sénat dut être bien honteux d'avoir introduit cette nouveauté de créer deux Dictateurs; *chose*, dit Polybe, *auparavant inouïe chez les Romains*; mais ce n'est pas là le moindre des reproches que nous avons à lui faire, ce Volume en sera assez bien fourni.

fort incommoder l'ennemi. Il prit la résolution de s'en emparer le premier. Mais se doutant que son Antagoniste, fier encore de son premier succès, ne manqueroit pas de se présenter; pour le surprendre, il eut recours à un stratagéme. Quoique la plaine, que commandoit la coline, fût rase & toute découverte, il avoit observé qu'il s'y trouvoit quantité de coupures & de cavités où l'on pouvoit cacher du monde. Il y cacha cinq cens chevaux & cinq mille fantassins, distribués en pelotons de deux & de trois cens hommes. Et de peur que cette embuscade ne fût éventée le matin par les fourrageurs ennemis, dès la petite pointe du jour il fit occuper la coline par les armés à la légére.

Minucius croit l'occasion belle, il envoie son infanterie légére, & lui donne ordre de disputer ce poste avec vigueur. Il la fait suivre de sa cavalerie, il la suit lui-même avec les légionnaires, & dispose toutes choses comme dans le dernier combat. Le Soleil levé, les Romains étoient si occupés de ce qui se *passoit à la coline, qu'ils ne fi*rent nulle attention à l'embuscade. Annibal de son côté y envoioit aussi continuellement de nouvelles troupes. Il les suivit incontinent avec la cavalerie & le reste de son armée. La cavalerie de part & d'autre ne tarda point à charger. L'infanterie légére des Romains fut enfoncée par la cavalerie Carthaginoise, beaucoup supérieure en nombre, & se réfugiant vers les légionnaires, y jetta le trouble & la confusion. Alors Annibal donne le signal à ses troupes embusquées, elles fondent de tous les côtés sur les Romains; ce ne fut plus seulement leur infanterie légére qui couroit risque d'être entiérement défaite, c'étoit toute leur armée. Fabius vit de son camp le péril où elle étoit exposée. Il sort à la tête de ses troupes, & vient en hâte au secours de son Collégue. Les Romains déja débandés se rassûrent, reprennent courage, se rallient, & se retirent vers Fabius. Une grande partie de l'infanterie légére périt dans cette action; mais il y périt encore plus de légionnaires, & des plus braves de l'armée. Annibal se garda bien d'entreprendre un nouveau combat contre des troupes fraiches, & qui venoient en bon ordre. Il cessa de poursuivre, & se retira. Après ce combat, l'armée Romaine eut de quoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avoit été la cause de son malheur, & qu'elle ne devoit son salut qu'à la sage circonspection de son Collégue: & l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander & une conduite toujours judicieuse & constante l'emportoit sur une bravoure téméraire & une folle démangeaison de se signaler. Cet échec fit rentrer les Romains en eux-mêmes, les deux armées se rejoignirent & ne firent plus qu'un seul camp. On se conduisit sur les avis & les lumiéres de Fabius, & l'on exécuta ponctuellement ses ordres. Du côté des Carthaginois, on tira une ligne entre la coline & le camp.

Minucius rend ses troupes à Fabius.

On

On mit ſur le ſommet une garde que l'on défendit d'un bon retranchement, & l'on ne s'occupa plus que du ſoin de chercher des quartiers d'hiver.

Au Printems ſuivant, on élut à Rome (*a*) pour Conſuls Lucius Æmilius & Caius Terentius, & les deux Dictateurs ſe démirent de leur

Les deux Dicta-teurs cedent le commandement aux Conſuls.

(a) *Au Printems ſuivant on élut à Rome pour Conſuls Lucius Æmilius & Caius Terentius.*] Ces deux Conſuls ſe rendirent célébres par des endroits bien différens; l'un brave, entendu, ami de Fabius, & très-capable de commander une armée, ſe fit tuer à la journée de Cannes, pour n'avoir pas voulu ſurvivre au malheur de ſa patrie, dont il crut la perte aſſûrée; l'autre, qui fut lui ſeul la cauſe d'une ruine ſi effroiable, par ſon ignorance dans un métier qu'il n'a jamais fait, ſe conſerve ſain & entier, pour n'avoir pas deſeſpéré du ſalut de la République, diſent gravement certains Hiſtoriens applaudis des ſots. Je ne ſai s'ils inventérent cette excuſe impertinente pour couvrir la lâcheté du Conſul, & ſa fuite précipitée. Quoiqu'il en ſoit, cette façon de juſtifier l'indigne conduite d'un homme paſſa, & paſſe encore pour très-ſolide: on y renferme du grand. Æmilius étoit de famille patricienne & des meilleures de Rome, & Terentius Varro étoit un homme de la lie du peuple, qui de la condition de fils de boucher fit un tel bond par ſes intrigues, par ſon babil & par ſes fanfaronades, qu'il ſauta à celle de Conſul. Ce Conſul-là m'embarraſſe plus qu'aucun autre de ceux qui ſe ſont élevés à ce grade éminent de la République: car cette profeſſion de boucher me choque furieuſement, même dans un Conſul de village, & je reconnois ici, plus qu'en aucun autre endroit de cet Ouvrage, mon ignorance dans l'étude de l'antiquité, à l'égard d'une queſtion qui ſe préſente ſur ce Conſulat. J'ai conſulté bien des Sçavans, & aucun ne l'a pû bien réſoudre. Je me ſuis ſouvenu que M. le Clerc en avoit parlé quelque part. J'ai trouvé le paſſage, voici ce que c'eſt.

On demande ſi ceux qui faiſoient des métiers ſordides étoient Citoiens Romains. Il ſemble, dit cet homme célébre, *que Denis d'Halicarnaſſe le nie; mais Sigonius, dans ſon Ouvrage du droit des Citoiens Romains, montre le contraire; quoiqu'on n'eût pas accoutumé d'enrôler cette eſpece de gens, parce qu'on ne les jugeoit pas propres à la guerre, ils ne laiſſoient pas d'être libres & Citoiens.* Qu'on me permette ici de dire que Sigonius ſe trompe. Pourquoi ne ſeroient-ils pas propres pour la guerre, & particuliérement les bouchers, qu'on remarque meilleurs ſoldats que les autres? On n'enrôloit, & Polybe le dit formellement, que ceux qui n'avoient qu'un certain bien: les plus pauvres étoient jettés dans les Velittes, & les plus riches dans les peſamment armés. Marius même, continuë M. le Clerc, en enrôla pluſieurs qu'il mit dans les légions Romaines, où il n'entroit que des Citoiens. Il cite pour preuve Terentius Varro, qui avoit été fils d'un boucher, & qui avoit fait le même négoce que ſon pére: Marc. Scaurus, qui parvint au Conſulat & à la Cenſure, quoique fils d'un vendeur de charbon. Le grand-pére d'Auguſte n'eſt pas oublié, il avoit été banquier; & Publius Ventidius monta à ce grade, bien qu'il eût été muletier. Ces quatre derniers ne prouvent rien, & Publius Ventidius honora le Conſulat par ſes vertus militaires & ſes belles actions dans un tems où il n'y en avoit plus dans la République. Elle étoit tombée dans un tel état de corruption, qu'on ne peut rien imaginer de ſemblable, ni lire ſans indignation tout ce que les Hiſtoriens nous apprennent des vices, de la ſcéleratеſſe & de la tyrannie des Grands de Rome.

La ſolution de la queſtion propoſée ne dépend pas de ces Conſulats. Il faudroit remonter plus haut, & prendre la République dans ſa fleur plutôt que dans ſon état de flétriſſure. Il n'y a que l'exemple du fils de boucher qui puiſſe me perſuader, que ceux qui faiſoient des métiers ſordides comme les autres étoient Citoiens Romains, & en droit de monter aux honneurs les plus élevés de la République, & je ſuis de l'avis de M. le Clerc, comme de tous ceux qui embraſſent ſon ſentiment, que la République Romaine étoit toute populaire. L'on a très-grande raiſon de croire que cette ſorte de Gouvernement fut la cauſe de ſa ruine & de ſa décadence, & qu'il falloit enfin qu'il devînt la proie d'un ſeul. Je conviens avec lui que celui de Veniſe, mêlé du Gouvernement Ariſtocratique & du Démocratique, eſt plus parfait, puiſqu'il a pû ſe conſerver treize à quatorze ſiécles ſans avoir été ſujet à de grandes ſéditions; mais l'Inquiſition d'Etat eſt ſi terrible, qu'on ne peut pas dire que les grands & les petits, & le Doge lui-même, qui eſt une ombre de Roi, puiſſent ſe dire véritablement libres. Je ne vois rien de plus parfait que celui de Hollande; mais comme il ſemble que le luxe voudroit s'y introduire, & qu'il eſt à craindre que les vices de leurs voiſins ne s'y faſſent une entrée, il eſt très-difficile que les Hollandois ne dégénérent un jour de la vertu de leurs ancêtres. La paix, qui introduit les richeſſes dans une République fondée ſur le commerce, donne entrée aux plaiſirs de la vie: on s'y laiſſe aiſément aller, lorſque rien ne manque pour les ſatisfaire. La con-

leur charge. Les deux Consuls précédens, savoir Cn. Servilius & Marcus Régulus, successeur de Flaminius dans cette dignité, envoiés à l'ar-

continuation ne rend pas la chose plus grande d'abord; mais comme elle augmente par de foibles accroissemens, on n'y prend garde que lorsqu'il est besoin d'en venir à des opérations violentes, très-dangereuses dans un peuple libre. Rome put-elle jamais réformer le luxe & l'insolence de ses Citoiens, & les faire revenir à l'ancienne frugalité, ou les en rapprocher? Les remédes firent d'autant moins d'effet, que le mal avoit gagné les parties nobles de l'Etat, c'est-à-dire le Sénat; parce qu'il s'étoit accrû insensiblement & peu à peu. Cela me fait souvenir d'une belle maxime de Plutarque, que je recommande à l'attention de mes Lecteurs, & qui va m'engager à une digression importante. *Il ne faut jamais regarder comme petit, dit-il, le commencement d'une affaire que la continuation ne rend pas d'abord très-grande, & qui n'empêche pas qu'on en fait tire tout le loisir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obstacle ni empêchement.* J'ai cité, si je ne me trompe, cette maxime quelque part; mais pour un tout autre sujet: elle vient ici fort à propos.

Combien de Roiaumes, de Républiques & de grands Empires ont reconnu, par une triste expérience, la vérité de cette réflexion de l'Auteur Grec! Sans remonter plus haut que de trois cens ans ou environ, la révolution qui arriva dans le Japon est quelque chose de si surprenant, qu'elle tient presque du prodige. Jusques ici l'Histoire ne nous a rien appris de semblable. Mais comme le monde n'est pas si près de finir, il ne faut pas croire que pareil événement ne puisse arriver un jour en Europe.

Le Japon, qu'on nous représente si petit, est plus grand qu'on ne pense: ce n'est point une Isle, mais un continent. * Il formoit autrefois soixante-six Roiaumes, gouvernés par différens Princes. Le plus puissant, ou le plus heureux, a englouti tous les autres. Yédo est aujourd'hui la Capitale de ce vaste Empire. La religion de ces peuples & leurs Dieux, sont tout ce qu'on peut imaginer de plus fou & de plus déplorable. Je conclus de là que la superstition doit être là comme dans son centre. Le nombre des Bonzes est si grand, que cela est à peine concevable: je ne sai s'ils sont aussi puissans, aussi riches & aussi redoutables aujourd'hui qu'ils l'étoient autrefois. Ils ont une espéce de Grand-Prêtre ou de Chef de leur religion, qu'ils appellent Dairo, auquel ils sont religieusement soumis. Le culte superstitieux qu'ils lui rendent, & les peuples à leur imitation, n'est guéres différent de celui qu'ils marquent pour leurs Dieux. Ces Dairos ont été autrefois les Monarques de tout le Japon. Ils usurpérent le trône par les intrigues d'un ordre de Bonzes venus du côté de la Corée, & qui leur facilita le moien de soumettre toutes les Puissances de ce grand Empire, où ils régnérent longtems. Avant cette grande révolution, il n'y avoit que les Princes du sang ou les enfans des Rois qui pûssent succéder au Dairo. Mais après la mort du premier, ces Bonzes ambitieux élévérent leur Chef à cette haute dignité; ce qui déplut extrémement aux peuples & aux Grands du Roiaume, qui avoient donné le branle à un si grand changement. Jamais les peuples ne furent plus heureux que sous le gouvernement de ces Rois Bonzes. La justice, l'équité, l'amour de leurs peuples, la douceur de leur gouvernement, eurent leur plus grand éclat pendant trois ou quatre Dairos: peu à peu ces vertus s'affoiblirent dans leurs successeurs, de telle sorte qu'on n'en reconnut plus aucune trace. Leur tyrannie surpassa en peu de tems celle des plus méchans Princes. Les Bonzes ne se signalérent pas moins dans toutes sortes de vices & de cruautés que leur Chef: c'étoient autant de tyrans répandus dans les villes & dans la campagne. Ces horreurs aliénérent les esprits des peuples & des Grands. Un Prince, qui restoit encore du sang Roial, forma une si puissante cabale, qu'il souleva tout l'Empire contre eux, & une seconde révolution renversa les Dairos du trône, & les remit dans leur état naturel; & les Bonzes, comme leur Chef, retournérent dans leur retraite, encore n'y restérent-ils pas longtems. Car aiant conjuré une seconde fois sous le régne de Nobunanga, ils trouvérent les peuples un peu moins disposés en leur faveur; ils furent battus de toutes parts, & d'une maniére si complette, qu'ils périrent presque tous.

On ne peut lire sans une extréme surprise, ni même sans admiration, les causes de la premiére révolution. On en voit quelque chose dans l'Histoire des Ambassades des Hollandois dans le Japon; mais l'Auteur manuscrit que j'ai lû dans la Bibliothéque de Lunden, qui étoit de cette Ambassade, & qui a resté longtems dans le païs, beaucoup mieux informé, est entré dans un très-grand détail de cet événement. Il dit que ces nouveaux Bonzes se multipliérent prodigieusement, & s'établirent dans toutes les villes des divers Etats du Japon, où ils se firent estimer par leur zéle ardent pour la religion du païs, & la sagesse de leur conduite. Le dernier Roi qu'ils détrônérent les avoit toujours favorisés, ainsi que tous ses prédécesseurs avoient fait, & leur avoit pro-

* *Mém. de l'Ambassade de la Compagnie des Indes Orient. des Provinces-Unies vers l'Emp. du Japon, pag.* 73, 127, 133, 135, 141. 170.

à l'armée par Æmilius en qualité de Proconsuls, y prirent le commandement, & disposérent de tout à leur gré. Æmilius, aiant tenu conseil avec le Sénat, fit faire de nouvelles levées, pour suppléer à ce

procuré des richesses immenses. Ce Prince ne se gouvernoit que par eux plutôt que par ses Ministres, ausquels ils se rendirent si redoutables, de même que dans toutes les Cours des Puissances de ce grand Empire, qu'ils en devinrent bientôt les arbitres: se voiant à la tête des affaires, ils n'eurent rien en plus grande recommandation que d'élever leurs créatures, & tous ceux qui se dévouoient à eux. Les plus sages virent bien qu'ils songeoient à se rendre Monarques souverains de tout le Japon, & sur tout lorsqu'ils s'apperçûrent qu'ils avoient trouvé le secret, par leurs intrigues, de détruire les anciens Bonzes qui leur étoient opposés. Tout dépendoit de ruiner ce parti, & ils en vinrent à bout.

Un sage Ministre, qui avoit vieilli dans les affaires, & en qui le Roi avoit beaucoup de confiance, se hazarda de lui ouvrir les yeux touchant ces Bonzes, quoiqu'il en pût arriver.

Je souhaiterois, lui dit-il, revenir au monde dans trente ans d'ici: je crois que ce terme suffit & au-delà, pour être spectateur d'un complot qui se trâme depuis que ces gens-là se sont intrus dans votre Roiaume, comme dans ceux de tous vos voisins, avec un secret surprenant. J'avouë qu'en apparence ils vous sont nécessaires, ils vous informent de tout ce qui se passe chez eux: mais les autres sont-ils moins mal informés de ce qui se passe chez vous? Est-il bien difficile de comprendre à quoi ils visent? Ils en veulent à votre puissance, comme à celle des autres. C'est une production de politique si fine, si rusée & si artificieuse, qu'elle me sert de sujet de méditation depuis plusieurs années. Vous êtes prêt à recevoir le coup, ou au plus tard celui qui doit vous succéder. Tout est conduit & ménagé avec un tel art, & je vois la décadence de vos Etats si proche, qu'il n'y a plus moien de se taire dans le mal qui vous menace: il est trop grand, & vous ne tenez guéres qu'à un filet, si vous ne vous hâtez d'arrêter les suites d'un dessein prêt à éclater. On marche à pas lents depuis plusieurs regnes, mais sûrs: Comme les auteurs d'un projet si extraordinaire ne meurent point, ils sont maîtres du tems, qui augmente leur crédit & leur pouvoir, & leurs trésors se remplissent. Les Dairos sont entrés dans ces vûës de politique; mais les Dairos en seront un jour les dupes, on ne leur donnera plus que des Bonzes pour successeurs. Les trésors de ces gens-là sont déja si grands, depuis le tems qu'ils les amassent sans en rien tirer, que les vôtres ne pourront jamais suffire pour leur résister: ils sont déja assurés des peuples. Les Bonzes qui sont de leur parti les mettront en mouvement, lorsqu'il sera tems de lever le masque. Il ne leur reste plus, pour arriver à leur but, que de renverser les Puissances qui leur sont ennemies, chez lesquelles ils n'ont pû s'établir, & dont les secours pourroient balancer leur autorité, & mettre obstacle à leurs desseins. Vos peuples sont accablés d'impôts & de miséres. Votre domination leur devient odieuse. Je ne sçai quel esprit de changement & de révolte commence à gagner tous les Corps de l'Etat. Pour peu que vous y fassiez attention, vous sentirez que ceux qui ne vous détournent pas de cette maniére de gouverner, ont intérêt que les peuples soient maltraités. Ils sont les auteurs des guerres que vous avez euës contre vos voisins. Ils les ont mis aux mains les uns contre les autres, afin qu'en les affoiblissant tous d'hommes & d'argent, il leur soit plus facile de se les soumettre, & d'empêcher que les puissances qui leur sont ennemies ne puissent vous secourir, & c'est à quoi ils ont remedié en les affoiblissant par les derniéres guerres: de sorte qu'elles sont aujourd'hui hors d'état d'empêcher votre décadence, ni presque de se défendre. C'étoit là le plus grand obstacle qu'ils avoient à redouter, le voilà rompu, & vous y avez vous-même le plus contribué en les soumettant, ou du moins en vous rendant maître de leurs meilleures places. Pour peu que vous réfléchissiez, & que vous examiniez leurs allûres & les devants qu'ils ont pris, vous vous appercevrez sans beaucoup de peine d'un dessein si vaste & si bien suivi.

Les esprits communs ne peuvent s'imaginer que des hommes, qui ne forment aucun Etat, puissent jamais réussir dans une telle entreprise: comme si l'Histoire ne nous apprenoit pas par une infinité d'exemples, que les plus grands Empires ont été renversés par des gens de néant & bien moins redoutables, qui commençant par de petits avantages les ont poussés peu à peu si loin, qu'ils ont détrôné leurs Maîtres. Répétons la maxime de l'Auteur Grec : *Il ne faut jamais regarder comme petit le commencement d'une affaire, que la continuation ne rend pas d'abord fort grande, & qui du mépris qu'on en fait tire tout le loisir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obstacle ni empêchement.* Ce que ce sage Ministre avoit prédit ne manqua pas d'arriver, la révolution devança le tems; & lorsque le malheureux Prince voulut se mettre à la tête de son armée, il vit une défection générale dans ses troupes. Il fut tout surpris de voir que les Conjurés augmentoient la paie de la moitié. Il se vit seul de son parti, tout l'abandonna & tout passa dans celui des Bonzes. Les Princes qui voulurent marcher à son secours, furent eux-mêmes envelopés

ce qui manquoit aux légions, & en les envoiant à l'armée, il fit défense à Servilius d'engager une action générale, sous quelque prétexte que ce fût; mais il lui ordonna de livrer de petits combats vifs & fréquens, pour exercer les nouvelles troupes & les disposer à une bataille décisive; la République n'aiant par le passé (*a*) souffert de si grandes pertes, que parce que l'on avoit mené aux combats des gens nouvellement enrôlés, & qui n'étoient ni exercés ni aguerris.

Par

lopés dans un semblable malheur, & la subversion des Etats du premier entraîna celle de tous les autres: de sorte qu'en peu de tems tout le Japon subit le joug du Dairo. On peut dire de ces Bonzes devenus maîtres d'un si grand Empire, ce qu'on disoit des Romains, qui conquirent tout le monde connu par de si foibles accroissemens: *Patientia & consilio Romani Imperium orbis obtinuerunt*. Ce n'est pas une chimére que la patience & le conseil. Combien a-t-on vû de Princes dormir très-profondément, sans rien écouter & sans rien entendre des conseils qu'on leur donne à l'égard de certains maux qui les menacent? Ils les trouvent trop petits & trop méprisables pour en marquer de la crainte: ils les négligent; ils ouvrent enfin les yeux après un progrès surprenant, tout étonnés de se trouver les plus grandes dupes du monde, sans que qui que ce soit les plaigne; puisqu'il n'a dépendu que d'eux de n'être pas dupes, & de couper court au mal qui commençoit à se faire connoître. Notre négligence à cet égard ne souffre aucune excuse, & encore moins de reméde, & qui que ce soit ne nous aide dans une affaire déja décidée. Souvent nos intérêts nous portent à nous tourner vers le parti qui nous offre de plus grands avantages, c'est-à-dire, du côté du plus fort, & non pas du plus juste. Laissons donc dans l'erreur des gens qui veulent être trompés.

Quoiqu'en disent les Politiques, il n'est pas toujours vrai, il ne l'est presque jamais, qu'il ne faut point souffrir de partis dans un Roiaume ou dans une République, de quelque nature qu'ils puissent être, vû que le nombre, quand il ne seroit que de deux, est, disent-ils, une source d'animosités & de cabales contraires au bien & au repos public. L'expérience démontre pourtant le contraire dans l'exemple que je viens de citer, & il y en a une infinité. S'il y en a d'autres en aussi grand nombre, cela n'empêche point que ce que je vais dire ne soit vrai & solide.

Le parti dominant des Bonzes appuié de la Cour, qui en ignoroit les vûes, eût vû son projet renversé & réduit à l'absurde, si celui-ci n'eût opprimé totalement le plus foible. C'est à quoi ils buttoient depuis si longtems. La bonne politique exige de laisser chaque parti dans un juste équilibre, & de relever l'un dès l'instant que l'autre prend trop le dessus, & de les tenir perpétuellement désunis. Ils s'observeront alors avec plus de soin, & ne se joindront jamais ensemble pour troubler la société, les libertés de la patrie, ou les droits du Souverain: l'un s'opposera vigoureusement aux entreprises de l'autre au cas de révolte, ce qui entretiendra l'équilibre dans l'Etat; au lieu qu'il est très-dangereux de ruiner l'un & de laisser l'autre tout entier: car ne trouvant plus d'obstacle, comme celui de ces Bonzes, il ne sera plus arrêté dans ses desseins.

Le dernier Roi du Japon opprima les Puissances par les intrigues des Bonzes, qui pouvoient le conduire à la conquête de tout le Japon; & lorsqu'il n'avoit plus que cela à faire sans le moindre obstacle, le complot de ces ambitieux éclata, & les Dairos achevérent sans peine ce qui restoit à faire. Cette note m'a mené plus loin que je ne pensois. On me fera grace sur sa longueur excessive en faveur de l'importance de la matiére que j'y traite. Comme il est presque impossible d'empêcher que dans un Etat il ne se forme des partis, il est bon de sçavoir comment on s'y doit prendre pour empêcher qu'ils n'en troublent la tranquillité.

(a) *La République n'aiant par le passé souffert de si grandes pertes, que parce que l'on n'avoit mené aux combats que des gens nouvellement enrôlés, & qui n'étoient ni exercés ni aguerris.*] La République n'avoit reçû aucun échec, ni éprouvé aucune perte considérable depuis la honte de la Trébie & de Thrasyméne: ce qui restoit de soldats ensuite de ces deux disgraces n'étoient pas si peu aguerris que Polybe le prétend, & l'on peut voir, dans les actions qui se sont passées sous Gérunium, que ces nouveaux soldats, puisqu'il lui plaît de les appeller ainsi, valoient bien les vieux en courage & en expérience. Ils se battoient, & se sont toujours battus avec toute la valeur & la bonne volonté qu'on sçauroit désirer dans une armée. Il ne paroît nulle part que ces soldats eussent dégénéré de la vertu & du courage de leurs ancêtres, ni avant, ni après l'infortune de Cannes. A la vérité la paix avoit causé quelque relâchement dans la discipline militaire. Cela parut dans la premiére campagne; mais on s'en apperçoit plus dans les autres. Mon Auteur se trompe d'attribuer toutes les disgraces des Romains

Par ordre encore du Sénat, Lucius Postumius partit comme Préteur (*a*) avec une légion, pour obliger par une diversion les Gaulois, qui s'étoient ligués avec Annibal, de s'en séparer, & de pourvoir à la sûreté de leur propre païs. On fit aussi revenir en Italie la flotte qui hyvernoit à Lilybée, & l'on embarqua pour l'Espagne toutes les munitions nécessaires aux armées que les deux Scipions y commandoient. Enfin l'on donna tous ses soins aux préparatifs de la campagne, où l'on alloit entrer. Servilius suivit exactement les ordres du Consul, & c'est ce qui nous dispensera de nous étendre sur ce qu'il a fait. Rien de grand ni de mémorable, mais quantité d'escarmouches & de petits combats, où les deux Proconsuls se conduisirent avec beaucoup de sagesse & de valeur.

mains au peu de discipline & au peu de courage des armées, il devoit les attribuer à l'imprudence, & plus encore à l'ignorance des Généraux. Ne dit-il pas lui-même qu'après le dernier combat de Gérunium, *l'armée Romaine eut de quoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avoit été la cause de son malheur, & qu'elle ne devoit son salut qu'à la sage circonspection de son Collégue: & l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander, & une conduite toujours judicieuse & constante, l'emportoit sur une bravoure téméraire & une folle démangeaison de se signaler.* Voilà la véritable & l'unique cause des malheurs des Romains. Qu'on ne s'en prenne donc pas aux soldats, qu'on mette un bon & savant Général à leur tête, je répondrai toujours de l'événement, quand même il seroit à la tête d'une armée peu aguerrie.

(a) *Lucius Postumius partit comme Préteur avec une légion, pour obliger par une diversion les Gaulois.*] Je trouve cette diversion à propos; mais n'auroit il pas été plus prudent & plus salutaire de se servir de ce corps d'armée contre Annibal lui-même, que de l'envoier contre les Gaulois Insubriens? Un camp volant sur les aîles ou sur les derriéres d'une armée, l'incommode extrémement: elle se trouve inquiétée dans ses vivres & dans ses convois. C'est une espéce de blocus; & lorsqu'on veut remédier à un si grand mal par un détachement de l'armée, qu'on fait toujours supérieur, ou du moins égal dans le nombre des troupes, on s'affoiblit extrémement, & l'on est en état d'attaquer avec avantage. Cette méthode est excellente. Les Anciens ne la connoissoient point, & les Modernes qui la pratiquent ne savent pas la bonne maniére de s'en servir. C'est ce que je n'ai que trop souvent remarqué.

OBSERVATIONS

Sur les combats donnés auprès de Gérunium.

§. I.

Raisons qui ont déterminé au premier combat.

J'Ai lû quelque part, & j'ignore dans quel Auteur, peu m'importe: il me suffit que la maxime soit vraie, que la superstition dans quelque religion que ce soit, bonne ou mauvaise, pourvû qu'elle y prenne de profondes racines, est capable de ruiner & de renverser de fond en comble les têtes les mieux sensées & les plus sages, pour étein-

dre la lumiére naturelle & réduire enfin l'homme à l'état des bêtes brutes, ou peu s'en faut. On n'accusera pas mon Auteur d'être tombé dans cet état-là. Il paroît assez par son Livre qu'il croioit peu, disons plutôt qu'il ne croioit point du tout ce que l'on débitoit d'absurde sur les Dieux & la religion de son tems. Sur cet article il étoit Déiste, & en cela plus raisonnable que Tite-Live, qui croioit bonnement tout sans rien voir, & sans rien examiner des fourberies de ses Prêtres, comme auroit pû faire une vieille. Il eût été à souhaiter pour le bien & l'honneur de la République, que Fabius n'eût pas cru davantage à ses Dieux que notre Historien. Il n'eût pas sans doute quitté l'armée, & se fût moqué des ordres du Sénat, qui l'appelloient à Rome pour assister à un sacrifice de quelque fête solemnelle, & s'il vous plaît dans un tems de crise & dans des conjonctures très-délicates, où il ne falloit rien moins que l'habileté d'un grand Capitaine pour s'en bien démêler; soit en se procurant quelque avantage, soit en démontant toutes les batteries d'un ennemi très-redoutable & très-rusé. Polybe nous apprend la raison de ce voiage du Dictateur, & Tite-Live après lui, qui ne trouve pas étrange le zéle superstitieux de ce Capitaine & du Sénat. Quelle sottise dans celui-ci d'avoir rappellé un Général d'armée pour une telle fadaise! Quelle sottise à l'autre de ne s'être pas moqué d'un tel ordre! Rien ne l'empêchoit de remettre la fête ou le sacrifice à une autre fois, ou d'y assister *par Procureur. Il quitte son armée, & la laisse* sous les ordres du Général de la cavalerie, homme aussi imprudent que présomptueux & malhabile, & plus capable de mettre les affaires en péril, que de les rendre meilleures.

Cet acte de dévotion ne dut sans doute pas déplaire à Annibal, on lui écarte le Général du monde le plus incommode à ses desseins, & le plus digne de lui être opposé, pour mettre en sa place un franc étourdi. Le Carthaginois ravi d'avoir un tel homme en tête, reprend de nouvelles espérances; il débute d'abord par se rendre maître de Gérunium, où il trouve quantité de vivres. Si Minucius ne pouvoit en empêcher le siége, il eût dû du moins y jetter des troupes pour le défendre. Annibal, qui s'apperçoit que cette place pouvoit être insultée, profita de l'occasion & de la sottise du nouveau Général: car pour peu de monde qu'il y eût envoié, l'ennemi eût échoué dans cette entreprise; parce qu'il manquoit absolument des choses nécessaires pour un siége, & c'est à tort qu'on l'accuse d'être malhabile dans l'art de prendre les places, puisqu'il étoit dépourvû de machines & de tout l'appareil nécessaire pour cette sorte de guerre. Il est surprenant qu'un si grand Capitaine n'en eût pas fait bonne provision; mais il l'est encore plus qu'il n'eût jamais pensé à se faire une frontiére, ou du moins qu'il ne se fût pas assûré de quelque place forte pour s'en servir comme de place d'armes, où il eût pû établir ses magasins de vivres & de munitions de guerre, & d'un bon nombre de machines: car de les traîner à la suite d'une armée, cela la rend pesante & peu propre aux expéditions promtes & subites, & Annibal ne pouvoit se tirer d'affaire que par ces voies-là. Il est certain que les préparatifs des Anciens pour les siéges n'étoient pas moins considérables & moins sujets à de grands embarras que les nôtres d'aujourd'hui. Il falloit une charpente immense pour les machines, les beliers, les balistes, les catapultes de siége & de campagne, les tours ambulantes, & un nombre infini d'outils pour remuer la terre & pour la charpente; ce qui demandoit un attirail extraordinaire & des ouvriers en très-grande quantité. Annibal manquoit de tout cela, & de l'argent nécessaire pour la construction de ces machines. C'est donc à tort, encore une fois, qu'on l'accuse d'ignorance sur l'attaque des places; il ne pouvoit s'en rendre le maître que par surprise ou par l'escalade, comme il fit sans doute à l'égard de Gérunium, qu'il emporta par la négligence & le peu de prévoiance de Minucius, qui s'imagina qu'il n'y avoit aucune autre voie que celle des siéges. On lui fit voir qu'un Général déterminé

ne

ne manquoit jamais de ressources contre un Général tout autre qu'un Fabius, qui rendoit inutiles tous les desseins de son ennemi par son adresse & par sa patience; au lieu que Minucius n'avoit pour tout mérite qu'une hardiesse inconsidérée, sans expérience & sans art dans la conduite des armées.

La prise de Gérunium sauva le Carthaginois de la disette qu'il craignoit. Il y trouva une si grande abondance de vivres, qu'avec ce qu'il pourroit encore retirer du païs, dont les bleds & les fourrages étoient encore sur pied, il espéra d'y pouvoir passer l'hiver. Il se campe donc en deux camps séparés: l'un étoit à Larinum, sous les ordres d'Asdrubal, & l'autre faisoit front à l'armée Romaine entre Larinum & Gérunium. Annibal choisit ces deux postes pour pouvoir étendre plus loin ses fourrages, & s'assûrer ceux qu'il avoit sur ses derriéres, parce qu'il formoit un plus grand front.

Minucius, qui avoit une grande passion de combattre, ne pouvoit guéres éviter de la satisfaire, contre un Général qui ne souhaitoit que d'en venir aux mains. Le Général Romain étoit aussi incapable de faire naître l'occasion d'attaquer à son avantage, que propre à la fournir à son ennemi pour se faire battre. Annibal n'eut garde de n'en pas profiter, & de ne pas chercher tous les moiens possibles de l'engager dans quelque fausse démarche dont il pût tirer avantage pour un combat général, en se saisissant des postes les plus avantageux pour couvrir son armée campée en deux camps séparés. Il craignoit que si les Romains entreprenoient sur celui de Gérunium, ils ne l'emportassent avant que ceux de l'autre pûssent venir au secours, ou qu'ils ne profitassent de l'occasion d'un fourrage pour l'attaquer dans son camp, avec d'autant plus d'espérance de réussir, qu'il ne pouvoit y aller qu'en forces. Il ne trouva pas de meilleur expédient, pour se garantir d'une entreprise sur son armée, que d'en éloigner l'ennemi, ou de l'empêcher de rapprocher davantage son camp. Il ne le craignoit point; mais les conjonctures n'étoient pas favorables: car quoique l'expérience soit bien redoutable, il y a des tems où l'audace tient lieu de tout. Annibal se voioit environné de mille embarras: car s'il cherchoit l'occasion de combattre, il ne le pouvoit qu'en remuant souvent son camp, & il craignoit de s'éloigner de Gérunium, où il avoit ses vivres. D'ailleurs l'occasion ne dépend pas de nous, elle ne vient pas toujours à point nommé, elle ne se présente guéres dans l'inaction, ce n'est qu'en se remuant & dans les marches; & quand même il n'eût eu rien à craindre de Gérunium, en cherchant toutes les voies possibles de combattre, il perdoit celle de la moisson dont il vouloit profiter: ce qu'il ne pouvoit faire, si l'ennemi se rapprochoit encore plus de son camp, & s'il profitoit des postes avantageux qu'il avoit devant lui, & dont il pouvoit s'emparer. Le délié Carthaginois voioit ce que son ennemi pouvoit faire, quoiqu'il ne le fit pas. Il craignit qu'il ne se ravisât, & qu'il ne se saisit d'une hauteur avantageuse qui se trouvoit entre les deux camps. Il y marche de nuit avec tant de secret, qu'il s'en rend le maitre, & s'y fortifie en hâte.

Le Général Romain est surpris de n'avoir pas sitôt connu l'importance du poste, les écailles lui tombent des yeux, il vit bien qu'il n'avoit pas de tems à perdre; il y marche sur le champ, attaque cette hauteur avec toute la valeur & la hardiesse possible, & l'emporte. Il s'y retranche & s'y campe avec toute son armée. Voilà le sujet du premier combat, qui releva le courage & les espérances des Romains, & qui commença à les rendre moins retenus à entreprendre, sans être pourtant plus habiles: car si Minucius eût bien examiné le terrain qu'il laissoit encore devant lui, qu'il en eût profité, les armées se fussent trouvées si proche l'une de l'autre, qu'Annibal n'eût sçû de quel côté se tourner, ni quel conseil prendre. Cependant le poste que Minucius venoit d'occuper incommodoit si fort les Carthaginois dans leurs vivres & dans leurs fourrages, qu'ils

ſe virent dans la néceſſité de diminuer le nombre de leurs fourrageurs & d'augmenter leur eſcorte. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'eſt qu'ils n'y pûrent aller qu'en les ſoutenant par un grand corps de troupes: par-là ils s'affoibliſſoient, & laiſſoient leur camp dégarni, & dans un danger éminent d'y être forcés & de perdre Gérunium, où ils avoient toutes leurs munitions.

Annibal connut bientôt le mauvais état de ſes affaires, il fut battu dans un grand fourrage, & une partie de ſes fourrageurs furent tués ou enlevés. Il fut enſuite attaqué dans ſon propre camp & prêt à y être forcé, ſi Aſdrubal ne fût accouru à ſon ſecours à la tête d'un corps de quatre mille hommes. „ Il avança contre les Romains, „ *dit mon Auteur*, mit ſes troupes en bataille à la tête du camp, & fit tant qu'il ſe „ tira, quoiqu'avec peine, du danger dont il avoit été menacé.

Le Général Carthaginois apprit à ſes dépens combien il eſt dangereux de ſéparer une armée en préſence d'une autre, dont les forces ſont unies & en maſſe. Cette ſeconde action abattit le courage des Carthaginois, qui ne pouvoient avoir des vivres qu'à la pointe de l'épée, & les mit dans une grande conſternation; pendant que les Romains redoublent d'eſpérance, & ſe flattent de terminer bientôt la guerre.

Les eſprits vains font valoir les plus petits avantages comme ſi c'étoient de grandes victoires. Les lettres de Minucius firent un ſi grand effet ſur les eſprits, que peu s'en fallut qu'on n'accuſât Fabius de trahir la République; ce qui produiſit la harangue de Métellus, Tribun du peuple, contre ce grand homme, tant l'envie & la malignité ſçavent trouver les endroits foibles dans les conduites les plus irrépréhenſibles: car il eſt certain que le Général de la cavalerie n'avoit ceſſé d'écrire contre le Dictateur, de blâmer ſa conduite, & de la tourner criminellement en ridicule, dans l'eſpérance de le ſupplanter & d'avoir le commandement de l'armée.

Fabius eſſuie non ſeulement le murmure des envieux & les mauvais offices de ſes ennemis; mais il ſouffre encore le démembrement de ſon autorité, & plutôt que d'abandonner la République il aime mieux partager l'armée avec le Général de la cavalerie que le commandement alternatif, bien aſſûré qu'on verroit bientôt par la conduite de ce nouveau Collégue, que ce qui venoit d'arriver étoit bien plutôt un coup du hazard ou de la fortune, qu'un effet de la capacité & de l'expérience du Général de la cavalerie: & l'on verra la vérité de ce que dit Thucydide, que les événemens de la guerre ſont incertains, & que ceux qui triomphent aujourd'hui peuvent être renverſés demain; mais rarement les grands Capitaines.

Polybe ne fait que gliſſer ſur le combat de la hauteur; & comme c'eſt de l'ordre & de la diſpoſition, autant que de la conduite d'une entrepriſe, que les gens de guerre tirent inſtruction, que l'Auteur n'entre dans aucun détail qui puiſſe nous engager à quelques remarques ſur cette action, & que d'ailleurs nous ne manquerons pas d'occaſions de traiter plus à fond que nous n'avons déja fait cette partie de la guerre, qui regarde l'attaque & la défenſe des hauteurs & leurs différentes ſituations; nous croions devoir nous borner à traiter des fourrages, puiſque l'Auteur entre aſſez dans le détail du combat de Minucius contre les fourrageurs Carthaginois. Cette partie de l'art n'eſt pas d'une grande étenduë, ni même fort profonde. Mais avant que d'expliquer la méthode que nous obſervons dans nos grands fourrages, il nous importe de dire quelque choſe de celle des Anciens, ſelon ce que nous en avons pû tirer des Hiſtoriens auſquels j'ai été obligé d'avoir recours: car ni Xénophon, ni Végéce, ni Onozander, qui ſont les trois Auteurs militaires les plus recommandables de l'antiquité, qui ont échapé à la barbarie des tems, n'ont parlé de cette partie de la guerre; & comme les Modernes ne l'ont auſſi qu'effleurée, nous tâcherons d'en donner une idée plus diſtincte;

te : mon deſſein n'étant pas de pouſſer au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites dans cet Ouvrage, à l'égard de certaines parties de la ſcience des gens de guerre.

Il eſt certain que les Romains obſervoient la même méthode que celle que nous ſuivons aujourd'hui ; mais comme ils étoient moins riches que nous en termes militaires, & qui fourniſſent une idée claire & nette de ce qu'on veut exprimer, il ne faut pas s'étonner ſi nous ne comprenons pas toujours bien ce qu'ils veulent dire, & ſi les Traducteurs, qui ne ſont pas gens du métier, ſont quelquefois obſcurs : ſoit qu'ils ignorent les termes propres, ou qu'ils n'oſent les hazarder, pour ſe tirer des ténébres du texte.

Les grands fourrages demandent de grandes précautions & des meſures priſes d'avance, car des fourrages naiſſent ſouvent de grands deſſeins & des événemens extraordinaires; ce ſont des occaſions dont peu de Généraux ſavent profiter, & je n'en vois pas de plus belles pour ruiner tout d'un coup une armée.

Quoique les Romains euſſent des magaſins pour le pain, ils ne laiſſoient pas de profiter de la moiſſon pour la ſubſiſtance de leurs troupes, comme pour celle de leur cavalerie. Céſar s'étend beaucoup ſur les fourrages ; mais comme il écrivoit dans un tems où toutes ces choſes étoient connuës, il ne nous décrit pas l'ordre qu'il y tenoit. On voit ſeulement qu'il ſe précautionnoit beaucoup pour s'empêcher d'être ſurpris, & particuliérement contre les Anglois. „ Il (a) nous apprend que ſur le midi qu'il avoit „ envoié au fourrage trois légions ſous les ordres de Trébonius, l'un de ſes Lieutenans, „ les Anglois vinrent fondre de toutes parts ſur les fourrageurs, qui furent ſoutenus „ promtement par ſes troupes : de ſorte que les Anglois prirent la fuite, & furent pour- „ ſuivis par ſa cavalerie avec l'infanterie en queuë.

Il n'eſt pas poſſible que les Anciens pûſſent couvrir les fourrageurs, s'ils ne formoient une chaîne proportionnée au terrain que l'on vouloit fourrager. Voici comme je penſe qu'ils ſe conduiſoient dans leurs fourrages. Ils y envoioient plus ou moins, ſelon leurs beſoins : ſouvent toute leur cavalerie & un nombre de légions, le tout en armes ; & après avoir marqué les lieux qu'on vouloit fourrager, une partie de la cavalerie & de l'infanterie ſe partageoit en différens corps, & formoit une chaîne ſelon l'étenduë du païs où l'on fourrageoit. Comme il n'y avoit point de maraude, qui n'eſt produite que par le défaut de diſcipline, chacun faiſoit ſa trouſſe ou coupoit les bleds, & ſe retiroit ſans s'écarter de la route du camp. Voilà ce que j'avois à dire des fourrages des Anciens. Paſſons maintenant aux nôtres. Nous ne nous étendrons pas beaucoup ſur cette matiére, nous nous contenterons d'en dire ce qui nous paroît eſſentiel.

L'Auteur (b) du *Service journalier de la Cavalerie* s'étend aſſez ſur les fourrages dans ce qui a rapport à ſon ſujet, qu'il a très-bien rempli, & ce n'eſt pas notre intention d'entrer dans ces principes, parce que nous les ſuppoſons dans nos Lecteurs.

§. II. *Des*

(b) *Caſ. Comm. de bel. Gal. l.* V.
(b) *Le Coq-madelaine.*

§. II.

Des fourrages ; qu'on ne les sauroit faire avec trop de précautions.

Il y a de grands & de petits fourrages dans les armées. Ceux-ci se font entre les grandes gardes & fort près du camp, & quelquefois en-delà, avec escorte. Ces fourrages sont souvent considérables, & c'est lorsqu'on y envoie une gauche & une droite de cavalerie & d'infanterie, ou toute une premiére ou une seconde ligne; ce qui peut être mis au rang d'un petit fourage. J'appelle grand fourrage lorqu'il marche les deux tiers d'une armée, y compris les escortes. Ces sortes de fourrages ne se font qu'avec grandes précautions & un très-grand art, lorsque les armées sont proche l'une de l'autre.

Montécuculi (*a*) prétend qu'*il faut fourrager d'abord les lieux les plus éloignés, & venir ensuite peu à peu aux plus proches.* Ce Général entend par les lieux les plus éloignés ceux qui sont les plus voisins de l'ennemi, jusqu'aux grandes gardes. Si l'on réservoit tout le païs d'entre le camp & les grandes gardes, on n'en retireroit rien, ce seroit autant de fourrage perdu : car si les troupes qui vont relever les gardes alloient les chemins ordinaires, on pourroit espérer de conserver les fourrages : mais on voit que cela ne se peut. On passe à travers champ, & les fourrageurs se font autant de chemins en allant ou en venant du fourrage, qu'il y a de files ; & il y a presque autant de files qu'il y a de brigades dans une armée : car chacun prend le plus court pour aller au camp.

Il y a plusieurs choses à observer dans les fourrages; le secret, la diligence, une grande connoissance du païs que l'on veut fourrager, & des précautions infinies au dehors comme au dedans, c'est-à-dire qu'il faut qu'elles s'étendent dans l'armée comme au dehors. A l'égard du secret, il dépend du Général. Dès qu'il s'apperçoit que son armée est au moment de manquer de fourrage, il doit envoier secrétement des Officiers entendus reconnoître le païs & les fourrages, les lieux les plus commodes & les plus avantageux pour former la chaîne. Cela ne suffit pas, il doit faire reconnoître les chemins & les endroits par où l'ennemi peut venir à lui, les postes dont on peut se saisir pour se garantir des desseins de l'ennemi & couvrir son fourrage, les obstacles qu'on peut mettre sur les passages. Voilà les précautions qu'on doit prendre du côté de l'ennemi. Pour ce qui regarde le terrain depuis les lieux où l'on peut fourrager jusques au camp, on doit ouvrir plusieurs routes pour le passage des files des fourrageurs. Le Général réglera l'ordre & la disposition de son fourrage selon les avis des Officiers qui se sont transportés sur les lieux, & des instructions qu'il peut tirer des gens du païs : ce qui n'est pas une chose à négliger.

Avant que de déclarer l'endroit où l'on veut fourrager, on détachera plusieurs petits partis & les houzards, qui doivent s'embusquer sur tous les passages & les chemins du côté du camp ennemi, avec ordre d'arrêter tout ce qui ira ou viendra de ce côté-là, sous prétexte d'arrêter les fourrageurs & les espions. Il est bien difficile, en prenant ces sortes de devants, que l'ennemi puisse être averti de notre dessein & des lieux où l'on veut fourrager. A l'entrée de la nuit, on fera partir les escortes pour former la chaîne, ou les troupes commandées pour ce dessein. On emploiera tout ce tems à placer les troupes dans les différens postes qu'on veut occuper; observant qu'elles soient

sur

(a) *Mont. Mem. Liv. I. ch. 4.*

ſur une même ligne droite ou courbe, & que les troupes puiſſent ſe communiquer les unes aux autres. On profitera des maiſons, villages, châteaux, moulins, bois, haies, ruiſſeaux, où l'on jettera de l'infanterie. On dreſſera quelques embuſcades dans les endroits couverts, & hors de la chaîne. La cavalerie ſera poſtée ſur la même ligne & dans les lieux propres à cette ſorte d'arme. On la poſtera par petites troupes de trente à quarante maîtres, avec pluſieurs gros de cavalerie & d'infanterie d'eſpace en eſpace aux endroits où l'on croira avoir plus à craindre, ou pour courir au ſecours des autres. Outre ces précautions, il y aura encore des batteurs d'eſtrade en dehors & en dedans de la ligne; les premiers pour fouiller les villages & les endroits couverts, où l'ennemi pourroit ſe cacher & tenter quelque entrepriſe : les autres ſeront partagés par petits corps, pour courir aux endroits où la chaîne pourroit être attaquée. Comme les fourrages prêtent beaucoup à la ruſe, on doit prévoir ce qui peut arriver : car ſouvent l'ennemi fait de fauſſes attaques pour attirer tout d'un côté, pendant qu'il attaque & perce de l'autre. Cela arrive ordinairement dans les païs où les fourrages ſont rares, & où l'on eſt obligé de couvrir un grand païs. Ces ſortes de fourrages demandent une vigilance extraordinaire, & ſont très-difficiles & très-dangereux.

Si l'ennemi venoit en forces, c'eſt au Général à prendre ſon parti ſelon le tems & les lieux : car s'il voioit qu'il ne pût tenir en raſſemblant toutes ſes eſcortes, on doit tirer trois coups de canon, pour avertir les fourrageurs de ſe retirer au camp & d'abandonner leur fourrage, pendant qu'on fera avancer des troupes, ſoit pour attaquer, ſoit pour favoriſer la retraite.

Dans les fourrages qui ſe font ſi près de l'ennemi, on doit y aller armés, comme faiſoient les Anciens, & comme on le pratique ſouvent. La trouſſe eſt bientôt à bas, & le cavalier en état de combattre. Les Officiers les plus expérimentés remarquent par les fourrages, & en bien d'autres occaſions, le deſavantage des groſſes bottes; au lieu que celles qu'on appelle molles, comme celles des Allemans, ſont plus propres pour la guerre : l'on eſt du moins en état de faire mettre pied à terre à la cavalerie, en certaines occaſions où la ſituation du païs ne lui permet pas de ſe ſervir de ſon avantage. La cavalerie Allemande ne fait pas difficulté de mettre pied à terre, & de faire l'office de fantaſſin dans une néceſſité. M. le Comte d'Evreux, Colonel Général de la cavalerie de France, Officier de mérite, & un maître dans la cavalerie, n'a rien oublié pour exclure les groſſes bottes de la cavalerie Françoiſe, ſans que juſques ici il ait pû réuſſir. Il n'y a que ſon ſeul régiment qui ſoit botté de la ſorte.

Des grands fourrages naiſſent ſouvent les grandes entrepriſes, ils ſont la reſſource des petites armées : car comme l'ennemi s'en défie moins, il eſt auſſi moins en garde contre l'attaque du plus foible, & rien ne favoriſe davantage les deſſeins extraordinaires, que l'opinion où l'on eſt de notre foibleſſe. Cette opinion, dont le Général n'eſt pas moins rempli que les troupes qu'il commande, fait qu'il ſonge bien moins à ſe défendre qu'à attaquer, & il eſt tout étonné lorſqu'il eſt obligé de laiſſer l'un pour prendre l'autre, auquel il n'eſt pas préparé. L'Hiſtoire eſt remplie d'une infinité d'exemples de déroutes & de défaites que les grands fourrages ont cauſées, qui ne prouvent que trop que la trop grande opinion où l'on eſt de ſes forces, & le mépris qui en naît, peuvent être mis au nombre des plus grands périls qu'on puiſſe courir à la guerre.

Peu de Généraux ſçavent profiter des occaſions que nous offrent ordinairement les fourrages un peu conſidérables, c'eſt-à-dire de la plus grande partie de la cavalerie : & s'il ſe paſſe même quelque combat & quelque action, où l'ennemi ait été battu & les fourrageurs obligés de tout abandonner, on n'eſt guéres ſans s'appercevoir qu'on n'a pas ſçû profiter de ſon avantage. Battre les eſcortes, percer la chaîne & paſſer outre,

c'eſt quelque choſe; mais ce n'eſt rien, ſi en même tems on ne cherche à inveſtir les fourrageurs, & à leur couper le chemin de la retraite; ce qui eſt fort aiſé, dès que la chaîne eſt pénétrée & enlevée, & que l'ennemi en forme promtement une autre environnante ſur tout le front du fourrage.

Lorſque deux armées ſont en campagne, & que l'une fait front à l'autre, on commence ordinairement de fourrager ce qui eſt devant ſoi, & chacune le pouſſe auſſi près qu'elle peut de l'ennemi. Les tentatives ſur ces ſortes de fourrages ſont douteuſes, parce qu'il eſt aiſé à l'ennemi de faire avancer des troupes de ſon camp, & d'en être ſecouru; mais ceux qui ſe font ſur les aîles ou ſur les derriéres d'une armée ſont favorables pour une entrepriſe.

Si l'on veut inquiéter un fourrage qui ſe fait entre les deux armées, ou engager une action conſidérable, qui puiſſe favoriſer l'enlévement des fourrageurs, ce qui doit être l'unique but de ces ſortes d'entrepriſes; voici ce qu'il me ſemble de mieux à faire pour le ſuccès.

Dès qu'on eſt informé que l'ennemi fait un grand fourrage, on fera courir le bruit dans l'armée qu'il couvre un autre deſſein, & qu'on doit ſe tenir ſur ſes gardes, de peur d'être pris à l'impourvû. Si on n'eſt pas retranché, on ſe hâtera de le faire, comme ſi on avoit peur. On fera *diſtribuer de la poudre & des bales, enfin* l'on ſe préparera comme ſi l'on s'attendoit d'être attaqué. On ne doit pas douter que l'ennemi ne ſoit bientôt informé de ce qui ſe paſſe, & qu'il ne s'imagine que cette peur artificielle eſt une réalité, & que toutes ces précautions & ces apprêts ſe font à deſſein de ſe défendre; ce qui le rendra moins précautionné ſur ſon fourrage. A l'entrée de la nuit on fera pluſieurs petits détachemens de cavalerie & d'infanterie, avec ordre de s'embuſquer ſur tous les chemins & les paſſages à un quart de lieuë ou demie lieuë où l'ennemi fourragera, & qui formeront comme une chaîne ſur tout le front du fourrage, avec ordre de ne ſe point découvrir, de laiſſer paſſer tout ce qui ira du côté du camp, & d'arrêter tout ce qui viendra, pour que l'ennemi n'ait aucun avis du deſſein que l'on trâme, & qu'il ne ſoit averti que l'on marche à lui. Comme ces petits détachemens doivent s'entrecommuniquer les uns les autres, il doit y avoir un ſignal muet concerté entre eux, pour qu'on puiſſe ſe reconnoître, au cas qu'on vienne à ſe rencontrer, ou les ſentinelles que l'on embuſque le plus près des chemins. Ces ſignaux ſont de mille façons différentes, & cela dépend de la fantaiſie des Officiers Généraux.

Dès que le Général ſera informé que les ennemis fourragent, il mettra tout d'un coup ſon armée en marche, qu'il diviſera en cinq ou ſix corps de cavalerie & d'infanterie, pour avoir des armes propres à tout événement. Ces corps ſeront ſuivis chacun de deux autres, l'un de cavalerie partagé par troupes de trente maîtres, & l'autre d'infanterie diviſé par petits détachemens ou par piquets, commandés par des Officiers choiſis de chaque corps, qui auront ordre de ſe répandre ſur les derriéres des fourrageurs, de les enveloper, & de prendre autant de chevaux qu'il leur ſera poſſible, ſur leſquels les ſoldats monteront, méneront les autres en main, & ſe retireront au camp avec les priſonniers qu'ils pourront faire. Les petites troupes de cavalerie obſerveront la même conduite. Voilà quant aux détachemens. A l'égard des troupes qui doivent attaquer & forcer la chaîne, voici l'ordre qu'elles doivent obſerver.

Je les ai partagées en cinq ou ſix corps ou plus, ſi l'on le juge à propos. Ces corps marcheront à une diſtance raiſonnable l'un de l'autre; de ſorte qu'ils puiſſent tout d'un tems, s'il eſt poſſible, attaquer la chaîne & la percer en pluſieurs endroits, avec ordre aux Officiers qui les commandent d'attaquer bruſquement & l'épée à la main tout ce qui ſe préſentera devant eux, & de laiſſer derriére les poſtes où l'ennemi pourroit s'être fortifié:

tifié : car il suffit de battre le gros sans s'amuser au reste, qui tombe par la défaite des autres. Dès qu'on aura forcé la chaîne, & dissipé tout ce qui se présente, on lâchera quelques troupes après les fuiars, pendant qu'on se saisira des chemins pour couper la retraite aux fourrageurs.

Autant que cette entreprise demande de secret & de diligence dans l'exécution, autant faut-il en apporter pour la finir & se retirer, de peur que l'ennemi ne marche en forces par les secours qu'il peut tirer du camp. Si le corps est considérable, on en a peu à craindre; mais le mieux est de penser à se retirer en bon ordre, après avoir pris autant de chevaux & de prisonniers qu'il sera possible de faire.

On peut voir par ce que je viens de dire, que des desseins semblables bien exécutés sont capables de ruiner tout d'un coup une armée : car en attaquant l'ennemi en différens endroits, & sur tout le front de son fourrage, on ne sait où courir, & on craint en allant d'un côté, qu'on ne soit ouvert & percé par l'autre; si l'on marche aux endroits qui sont les premiers attaqués, on laisse les autres dégarnis, & l'on abandonne ceux qui fourragent derriére eux. Ce qui rend ces sortes de desseins faciles dans l'exécution, c'est que l'ennemi a ses forces dispersées & répanduës çà & là ; au lieu qu'il se voit attaqué par de grands corps, qui ne lui donnent pas le tems de réunir ses forces pour y *résister.*

Comme les grands fourrages laissent un camp presque dégarni, je ne puis comprendre comment un Général habile & entreprenant néglige une occasion si favorable d'y marcher avec toutes ses forces, lorsqu'il sait son ennemi occupé à son fourrage, où il a mené la plus grande partie des siennes. Cela lui est d'autant plus facile, que le fourrage se fait sur une de ses aîles, ou sur ses derriéres. Ces sortes d'entreprises sont aussi rares que le succès en est certain, en suivant la méthode dont j'ai parlé pour couvrir sa marche & le dessein d'une entreprise si belle & si éclatante. C'est par ces moiens que le foible vient à bout du fort; mais il faut si bien compasser son tems, qu'on puisse arriver sur l'ennemi lorsqu'il est dans le plus fort de son fourrage, & avant que les fourrageurs puissent arriver au-camp. Ceci peut être mis au rang des surprises d'armées, dont j'ai parlé dans mes Observations précédentes : aussi ai-je donné là une partie des mesures qu'il faut prendre, & qu'on ne sauroit trop répéter. En suivant ces mêmes principes, il est bien difficile qu'on puisse douter du succès.

Il n'y a sorte de ruse & de finesse que les fourrages ne puissent fournir, & sur tout lorsque les armées sont proches l'une de l'autre : car dans ces cas ils sont dangereux, particuliérement lorsque l'on a mangé & fourragé ce qui est entre les deux camps, à deux ou trois lieuës aux environs. Un Général habile & entreprenant compte bien moins sur le nombre & la supériorité de ses ennemis, quelque disproportion qu'il y ait entre les forces, que sur son courage & son intelligence. Ces deux qualités suppléent à tout, lorsqu'il est à la tête d'une armée aguerrie, pleine de confiance & de bonne volonté. Les occasions ne lui manquent pas pendant le cours d'une campagne, elles naissent en foule, sans qu'il soit besoin de toutes les finesses de l'art pour les faire naître. Entre deux Généraux égaux en puissance, en expérience & en résolution, la disproportion à l'égard des forces est alors redoutable au foible ; mais un habile Général contre un médiocre qui oppose le nombre, quoique brave, à la foiblesse de son ennemi, n'est pas toujours assuré de remporter la victoire. Les exemples là-dessus vont à l'infini, le desespoir & la nécessité n'en ont pas toujours été la cause, c'est souvent la négligence & une vaine confiance en ses forces, & le mépris de l'ennemi, qui naît de la disproportion extraordinaire entre les deux armées; mais le plus grand avantage du foible est constamment dans le courage, la hardiesse & l'audace, soutenuë du génie supérieur & de tout ce que l'art a de plus profond & de plus achevé. Avec ces qualités on vient à bout des entreprises

 les

les plus difficiles, & que les courages & les esprits médiocres regardent comme insurmontables, comme folles, & que les autres qui voient de plus loin considérent seulement comme hardies : les unes ne s'exécutent pas sans de grands périls, les autres ne trouvent presque aucun obstacle, ou du moins est-on assûré de réussir & d'en voir le bout. „ C'est des grands dangers, *dit Thucydide*, que résultent les grandes gloires, tant pour les particuliers que pour les Empires. Cela est certain; mais il y a une infinité de desseins à la guerre, où les difficultés & les obstacles ne sont qu'apparens. L'événement les justifie, & le succès reléve encore plus la gloire du Général, qu'une entreprise heureuse toute parsemée & coupée de dangers sans nombre, & où l'on perd une infinité de monde. Telles ont été les actions de Fribourg, de Senef, de Neerwinde, de Steinkerque & de Malplaquet.

Je remarque par mon expérience, & par l'analyse des campagnes que j'ai faites pendant le cours de deux grandes guerres très-difficiles & très-meurtriéres, que l'on ne profite pas toujours des occasions, & que l'on entreprend souvent les choses les plus difficiles lorsque l'on pouvoit vaincre par les plus aisées; mais cela vient souvent du défaut de hardiesse, & le plus souvent encore par défaut d'habileté. Rien de plus aisé qu'une surprise de camp, rien de plus facile & de plus assûré que l'attaque d'une armée dans sa marche, & pourtant rien de plus rare. Il faut de l'habileté en tout: sans elle on ne fait rien, & cependant personne ne cherche à en aquérir. La plus belle occasion pour attaquer l'ennemi avec le plus grand avantage qui puisse jamais se présenter dans une campagne, & elle se présente presque à chaque campement que l'on fait, pour peu qu'on s'opiniâtre à y rester quelque tems; c'est sans doute l'attaque d'une armée pendant un grand fourrage. Pour réussir dans une telle entreprise, on en prétexte un général & faux, on l'ordonne à l'ordre avec toutes les précautions ordinaires, on commande les escortes, on les fait même partir la nuit: toute la cavalerie a ordre d'y marcher en armes, tout comme si on alloit à un combat; & si l'on prétexte de fourrager sur ses derriéres, on use de moins de précautions, pour venir tout d'un coup au camp, & marcher à l'ennemi avec toutes ses forces, qu'on fait au fourrage : car lorsqu'on se voit dans la nécessité d'aller fourrager loin de son camp, on attend l'occasion que l'ennemi y aille lui-même, & c'est toujours le plus prudent. C'est dans ces cas que la ruse d'un faux fourrage peut nous assûrer du succès d'une si belle entreprise, & de la ruine entiére de toute l'infanterie d'une armée, qui se trouvant dénuée de la plus grande partie de sa cavalerie, ne peut résister, affoiblie encore par ce qu'on en a tiré pour les escortes. C'est par cette ruse qu'on ruine absolument une armée : elle se trouve battuë, terrassée, & perd encore ses équipages, qui sont la proie du victorieux.

Dès qu'on est informé que l'ennemi a donné dans le piége qu'on lui tend, on fait tout d'un coup revenir les fourageurs, qui font halte à une lieuë ou environ du camp, sous prétexte que l'ennemi est en mouvement, & qu'on attend des nouvelles. On les fait alors retourner sur leurs pas pour marcher à l'ennemi, après avoir pris les précautions que j'ai données dans les surprises d'armées, qui dérobent à l'ennemi toute connoissance de notre dessein. Il est suprenant que les exemples de ces sortes d'entreprises soient si rares. Il ne faut pas être étonné que les Anciens nous en offrent si peu, ils avoient peu de cavalerie, & toutes leurs forces consistoient dans l'infanterie, outre qu'ils se retranchoient toujours, au lieu que nous faisons tout le contraire ; ce qui redouble mon étonnement, lorsque je pense à la facilité de ces sortes de desseins.

§. III.

§. III.

Réflexions sur le second combat.

CEsar avoit raison de dire qu'il aimoit mieux la victoire qui se conduisoit par le conseil que par la force. Rien n'est plus vrai que cette maxime, & ce grand homme la pratiqua au plus haut point qu'elle ait jamais été portée, dans la guerre contre Afranius. Les Officiers expérimentés & capables de juger du mérite & de la gloire d'un habile Chef d'armée, ne sçauroient lire cette campagne sans admiration. De toutes les guerres qu'il a soutenuës, il n'y en a aucune qui en approche. Je l'ai déja dit en plusieurs endroits de cet Ouvrage; mais peut-on s'empêcher de répéter ce qui mérite si fort de l'être? Annibal toujours victorieux en Italie, est moins grand & moins remarqué après ses victoires, que celui qui l'empêche d'en remporter de nouvelles. Fabius sauve la République par cela seul qu'il se soutient sans être vaincu, & sans chercher à emploier la force.

Annibal étoit bien un autre homme qu'Afranius. Que falloit-il à César pour vaincre celui-ci, & finir la guerre en Espagne? Une campagne ne lui suffisoit-elle pas? Et cependant Afranius n'étoit pas un Général médiocre; mais c'est qu'il en avoit un en tête infiniment au-dessus de lui. Combattre contre César & tomber de sa main, c'est une gloire. Arrêter les progrès d'Annibal, & le mener à sa perte en l'évitant & en cherchant moins à combattre qu'à s'empêcher d'être battu; qui doute que ces moiens ne soient plus glorieux que ceux par lesquels l'on finit la guerre, en mettant les affaires au hazard, & en risquant toutes ses forces contre un ennemi dont les victoires ne servent qu'à diminuer le nombre de ses soldats, & dont il ne retire autre fruit que de reculer sa perte, qu'on rapproche bien plus par la patience que par les combats, la prudence ne permettant pas d'agir offensivement contre une armée errante & coureuse, qui n'a ni places, ni frontiéres, ni aucun moien d'en former aucune.

Les affaires des Romains se trouvoient dans une situation qui ne leur permettoit pas de rien hazarder; & quand même ils l'eussent pû, la prudence vouloit qu'ils temporisassent. Il fut impossible au Dictateur de leur faire comprendre une vérité si frapante. Quoiqu'on se soit toujours bien trouvé de certaines maximes, il y a des tems & des conjonctures où il faut nécessairement les abandonner comme fausses, pour en prendre d'autres: car toutes les guerres ne sont pas les mêmes. L'expérience de tant de défaites eût dû obliger les Romains à changer l'état de la guerre, & à la faire avec une extréme circonspection. Les infortunes de la Trébie & de Thrasyméne leur avoient enlevé l'élite de leurs troupes, leur armée étoit composée de nouveaux soldats & d'Officiers sans expérience, & pas un seul Général capable de seconder le seul homme de la République qui fût digne de les commander, & de conduire une guerre si difficile & si épineuse. Une médiocre mesure d'esprit & de jugement ne suffisoit-elle pas pour leur faire comprendre la sagesse des conseils de Fabius, & la folie de ceux des autres, que les événemens ne firent que trop voir, sans que pour cela ils devinssent plus raisonnables & plus éclairés pour l'avenir?

Après qu'Annibal se fut tiré des détroits des montagnes de Cassilinum par un stratagéme ridicule, & qui rend encore plus ridicules ceux qui s'y laissérent prendre, ses affaires ne se trouvérent pas en meilleurs termes. Jamais ce grand Capitaine ne se vit dans un défilé plus difficile & dans de plus grands embarras, une armée sans cesse à ses trousses, inquiété dans ses vivres & dans ses fourrages, & serré de si près qu'il

ne

ne sçavoit de quel côté se tourner, ni quel conseil prendre. Un esprit de cabale & de révolte qui régnoit dans l'armée Romaine, par les intrigues du Général de la cavalerie, qui la fomentoit, produisit une infinité de lettres contre la conduite du Dictateur; un ordre du Sénat, comme je l'ai dit, sous le prétexte d'un sacrifice, obligea ce grand homme d'aller à Rome, & de remettre son armée à l'homme du monde le plus incapable de la commander. Quelle dut être la joie du Général Carthaginois, de se voir délivré d'un ennemi si incommode & si dangereux! L'absence du Dictateur produisit la prise de Gérunium; ce qui eût dû faire connoître ce qu'on devoit attendre du Général de la cavalerie, qui laisse prendre, par son peu de prévoiance, un poste si important. Soit que les fautes de ce nouveau Général fussent privilégiées, ou qu'on n'en connût aucunement la conséquence, soit qu'elles fussent couvertes par deux avantages qu'il remporta sur les troupes d'Annibal, les Romains regardérent la perte de Gérunium comme peu de chose, & s'attendirent que cet endroit deviendroit célébre par la défaite d'Annibal: sans doute que Minucius ne promettoit rien moins dans les lettres qu'il écrivoit au Sénat.

Polybe semble s'en moquer. Il falloit qu'il les eût lûës dans les Memoires de Fabius, & qu'il y ajoutât un peu moins de foi que nous ne faisons à celles que les Généraux modernes écrivent à la Cour sur les avantages réels ou prétendus des armées qu'ils commandent. Un Historien qui se pare de ces sortes d'autorités, doit auparavant nous donner le caractére du personnage, ou l'examiner lui-même avant que de s'y fier. Un homme qui voudroit écrire l'affaire de Crémone, & qui puiseroit dans les lettres que nos Généraux écrivirent à la Cour, ne se feroit-il pas moquer de ceux qui s'y sont trouvés, & qui sçavent tout le contraire? Car il n'y avoit de vrai dans la relation des deux Généraux invisibles pendant plusieurs combats très-sanglans, qui commencérent depuis la pointe du jour jusques bien avant dans la nuit, où ils ne parurent jamais; il n'y avoit de vrai, dis-je, que la date du jour que la ville fut surprise, & que les ennemis en furent chassés par la valeur des soldats & par la bravoure des Officiers.

Il suffit que Polybe, & Tite-Live après lui, nous fassent connoître le caractére de Minucius, pour n'ajouter aucune foi aux lettres qu'il écrivoit de l'armée, & nous faire rabattre beaucoup de ses avantages. Les Romains n'en rabattirent pourtant rien: il fut au contraire regardé comme le seul capable de terminer cette guerre, & les choses furent portées à un tel excès d'imprudence & d'égarement, pour retoucher ce que j'ai déja dit, que la Dictature, à laquelle ils avoient toujours eu recours dans les dangers les plus éminens de la République, & qui ne fut particuliérement établie que pour remédier au défaut de l'autorité partagée dans le commandement des armées, qui fut la cause, comme chacun sçait, de la perte de plusieurs batailles; cette Dictature, dis-je, ne laissa pas que d'etre, pour ainsi dire, coupée en deux, & l'on vit avec étonnement deux Dictateurs au lieu d'un.

Ne diroit-on pas que le peuple & le Sénat n'agissoient dans leurs délibérations que par l'esprit d'Annibal? Pour le coup ils ne firent que la moitié de ce qui pouvoit se faire à son avantage. Sans doute que le nouveau Dictateur à la tête des affaires eût été mieux son fait que l'ancien, dont la façon de faire la guerre l'incommodoit extrêmement. Il est pourtant certain que deux faisoient le même effet. Ils étoient trop différens d'humeur & d'inclinations pour s'unir de sentimens, quoiqu'ils le fussent pour le bien & la gloire de leur patrie.

Les Romains ne sçavoient-ils pas, par les exemples d'un grand nombre de batailles perduës, que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle est partagée, & que la Dictature remédioit à tous ces défauts, qui avoient mis la République près d'une entiére subversion? „ La „ crainte de la honte & le desir de la gloire, *dit un Auteur*, „ nous font agir vigoureu-

„ sement

„ sement quand elles ne regardent que nous. Si les choses sont communes, on néglige „ la réputation & le blâme, où l'on a peu de part : le même inconvénient se rencontre „ dans les négociations ménagées par plusieurs. Le nombre nuit au secret, les diffé- „ rens intérêts retardent ou détournent la conclusion du Traité.

Les Romains ne pouvoient ignorer ces maximes : ils les oubliérent pourtant. Le combat de Gérunium renversa toutes leurs espérances : ils se moquérent du Général de la cavalerie, sans qu'ils devinssent pourtant plus sages & plus difficiles à se laisser surprendre par les discours de ces sortes de gens, dont les armées ne sont que trop infectées. L'exemple de Gérunium, qui eût dû leur servir de leçon pour l'avenir, ne les empêcha pas de tomber quelques mois après dans une faute toute semblable. T. Varro leur en fit tout autant accroire, & même beaucoup plus encore que Minucius, qui valoit infiniment mieux que lui : ce qui causa la calamité de Cannes, qui les remit dans leur bon sens. Il ne falloit pas moins qu'un si grand malheur pour le leur faire reprendre.

Minucius ne fut pas changé en un autre homme après cette distinction, si fort audessus de ses forces & de ses lumiéres. Ce seroit une espéce de miracle qu'un homme, qui manque des qualités nécessaires pour être à la tête des armées, ne tombât pas dans une infinité de fautes, qui sont toujours les suites de la témérité & de la présomption. L'un & l'autre défaut nous exposent à la risée du public, & rendent ridicules ceux qui ont été capables d'un si mauvais choix. Fabius reçut cette injure du peuple & du Sénat en vrai Stoïcien. Il y parut insensible. Véritablement il ne devoit point trop se fâcher. Il avoit cette confiance, dit Tite-Live, que le peuple en lui égalant Minucius en puissance, n'avoit pû le lui égaler dans l'art de s'en servir & de commander. *Satis fidens haud quaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam.* Lorsqu'on donnoit le Maréchal de la Ferté pour Collégue à M. de Turenne, ceux qui voioient une si grande disparité ne devoient-ils pas dire que le Prince ou son Ministre, en égalant le premier en puissance, ne feroient jamais que celui-ci pût être égalé au second dans l'art de s'en servir & de commander ?

Cette nouvelle Dictature, si injurieuse à Fabius, & si contraire aux loix de la République, ne pouvoit manquer d'augmenter la desunion, & de produire de mauvais effets. Annibal s'étoit attendu que le commandement seroit alternatif, selon l'usage ordinaire; mais la fortune en décida autrement : les deux Dictateurs se partagérent les légions, & chacun trouva son compte dans ce partage, par la différence de leurs sentimens, & parlà il étoit libre à tous les deux d'agir selon qu'il leur plairoit pour le bien de la République. L'un ne vouloit rien hazarder, & l'autre tout le contraire. Les deux Généraux aiant divisé l'armée, se postérent en deux camps séparés, ce qui sauva la patrie : au lieu que sa perte étoit assûrée sans ce partage, ou si chacun eût commandé alternativement. Minucius, téméraire & imprudent, n'eût pas manqué son jour pour en profiter, & de s'embarquer dans quelque entreprise étourdie, d'où il n'eût pû se tirer qu'avec honte; au lieu que n'étant maître que d'une partie de l'armée, en risquant celle-ci il pouvoit espérer du secours de l'autre, s'il venoit à avoir du pire. C'est ce qu'Annibal craignoit sur toutes choses. Il se flatta pourtant que Fabius ne le feroit qu'à l'extrémité, & qu'il ne seroit peut-être pas fâché que son Collégue reçût quelque échec, & fût même bien battu, pour se venger de l'injustice du Sénat, & de l'envie de Minucius par la perte de sa réputation. Annibal pensoit en Africain, & l'on va voir qu'il ne se trompa pas tout-à-fait dans ses conjectures.

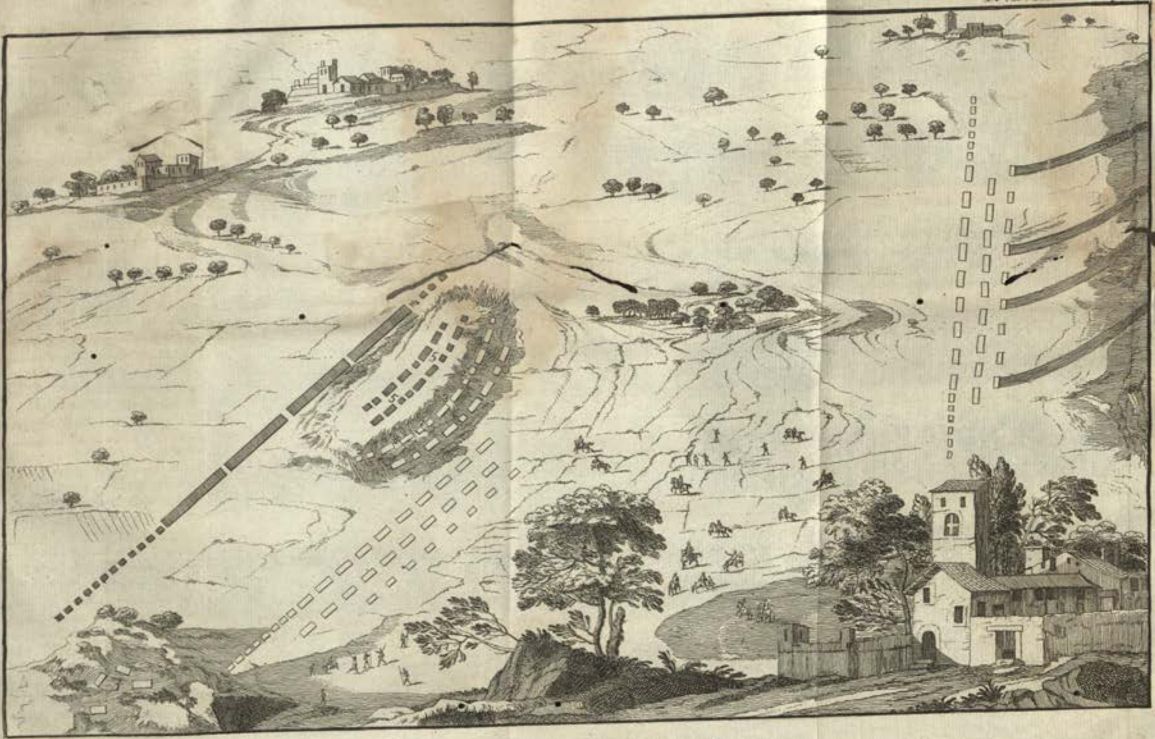
Les deux Dictateurs campoient en deux camps séparés, comme je viens de dire : Annibal remarqua une hauteur qui partageoit son camp & celui de Minucius, il songea à s'en rendre le maître. Il ne considéra pas tant l'importance du poste, que l'occasion qui s'offroit d'engager l'ennemi dans quelque combat desavantageux ; & je suis persuadé

que l'embuscade fut le sujet de l'entreprise sur la colline, plutôt que celle-ci le sujet de l'embuscade. Car il comptoit bien que Minucius, homme aussi imprudent que malhabile, attaqueroit la hauteur & y marcheroit avec toutes ses forces, sans faire reconnoître le terrain qu'il avoit à sa gauche; & où, bien qu'il semblât ras & découvert, il y avoit des cavins, des enfoncemens & des endroits très-propres à une embuscade. Annibal, à la faveur de la nuit, y fit couler un corps considérable de troupes sans qu'on s'en apperçût. Il fait marcher en même tems un autre corps, qui se loge sur la hauteur.

Minucius surpris de voir l'ennemi si proche de son camp, y marche avec toutes ses forces en bataille. Les armés à la légére (2) & la cavalerie (3) entrelassée avec eux, attaquent la hauteur avec beaucoup de courage & de résolution. Comme on faisoit filer à tout moment des troupes des deux armées sur la hauteur, les unes pour attaquer, & les autres pour se défendre, le combat devint grand & fort opiniâtre. On voioit ce spectacle & tout ce qui se passoit du camp de Fabius, & personne ne pouvoit comprendre la raison de l'attaque du côteau, à deux pas de l'armée Carthaginoise, Minucius n'aiant à opposer à toutes les forces d'Annibal qu'une partie de celles des Romains. Ajoutez que c'étoit dans une rase campagne, où le nombre fait beaucoup: car outre la supériorité de celle d'Annibal, elle avoit encore la valeur & l'expérience sur celle des Romains. Si Minucius n'avoit eu affaire qu'aux troupes qui défendoient le côteau, il en étoit quitte pour une retraite, qui ne pouvoit lui être interdite; mais il dut être bien étonné lorsqu'il s'apperçut d'une embuscade au milieu d'une plaine, & d'en voir sortir un corps considérable de troupes. Ce n'est pas le piége qui dut le surprendre, mais l'excès de sa sottise & de sa négligence: car qui est le Général qui ne fait pas reconnoître le terrain à deux pas de lui, s'il n'est le plus négligent de tous les hommes? Ce corps (4), qui s'étoit caché dans ces endroits couverts par-ci par-là & par détachemens, se réunit & fondit tout à coup sur les flancs & sur les derriéres des Romains, pendant qu'Annibal s'avance avec le reste de son armée en bataille droit à Minucius, étonné de la grandeur du péril qui lui paroît alors tout présent: il se déconcerte & ne sçait plus quel conseil prendre, ni comment se retirer. Les troupes qui combattent sur la hauteur s'en apperçoivent & se découragent, la confusion s'y met bientôt. Les ennemis (5), qui voient cette contenance, font un dernier effort, les enfoncent, & les ménent battant jusqu'à leur gros. On ne vit bientôt que confusion & que desordre. Fabius, qui contemple toutes ces manœuvres imprudentes de son Collégue de la hauteur où il est campé, jugea qu'il étoit tems de marcher au secours des siens, & en effet il y marche en si bon ordre qu'Annibal ne jugea pas à propos de pousser plus loin son avanture, de peur que l'ennemi ne profitât de cette espéce de desordre assez ordinaire dans les troupes qui ont combattu, quoique victorieuses. Annibal se retire content d'avoir un peu réprimé l'audace & l'orgueil de cette portion de la Dictature. ,, Après ,, ce combat, l'armée Romaine eut dequoi se convaincre, *dit notre Auteur très judi-* ,, *cieusement*, que la vaine confiance de Minucius avoit été la cause de son malheur, ,, & qu'elle ne devoit son salut qu'à la sage circonspection de son Collégue: & l'on ,, sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander & une conduite toujours ,, judicieuse & constante l'emportoit sur une bravoure téméraire & une folle déman- ,, geaison de se signaler.

Tite-Live rapporte, & Plutarque après lui, qu'Annibal retournant de ce combat, ne put s'empêcher de dire qu'il s'étoit bien attendu de voir enfin crever la nuë qui paroissoit sans mouvement sur les hauteurs, qu'elle s'avanceroit enfin & verseroit sur lui quelque grand orage. Justin dit la même chose. *Annibalem quoque ex acie re-*

deun-



COMBAT DE GERUNIUM.

deuntem dixisse ferunt, tandem eam nubem quæ sederet in jugis montium, solicitatam procella imbrem dedisse.

La harangue de Minucius à ses soldats après sa défaite, me paroît bien humble pour un homme si vain. Il est rare que des hommes de ce caractére aient des retours sur eux-mêmes, & qu'ils reconnoissent leurs fautes: une telle démarche leur coûte trop. Elle ne coûte rien à celui-ci. Cela me semble très-grand, très-magnanime, & digne de ces tems antiques. Il répare par cette action glorieuse tout le mal qu'il a fait à son Général, & la honte de sa défaite. Qui pourroit refuser son estime à un Officier qui pense ainsi? Je me ferois conscience de ne pas rapporter le discours (*a*) de Minucius à ses soldats après cet échec, ce qui servira de leçon aux Généraux qui se font battre, & même toujours, & qui prétendent non seulement avoir raison; mais avoir fait bien au-delà de la sagesse & de la prudence humaine, quoiqu'ils soient dignes du mépris & de la risée publique.

„ Mes compagnons, leur dit-il, ne point commettre de fautes, cela est au-dessus „ de la nature humaine; mais tirer de les fautes passées des instructions pour l'avenir, „ c'est ce qui est au pouvoir de tout homme qui a de la vertu & de la sagesse. J'a„ vouë donc que j'ai beaucoup moins de sujet de me plaindre de la fortune, que je „ n'en ai de m'en louër: car ce que je n'avois pas appris dans toute ma vie, je viens „ de l'apprendre dans une petite partie du jour. Je viens de me convaincre que bien „ loin d'être capable de commander aux autres, j'ai besoin de quelqu'un qui me com„ mande, & que je ne dois pas avoir la folle ambition de l'emporter sur ceux à qui il „ m'est beaucoup plus glorieux de céder. Vous n'avez desormais, mes compagnons, „ qu'un seul Dictateur, qui marchera à votre tête. La seule occasion où je veux vous „ commander, c'est pour aller lui témoigner la reconnoissance que nous lui devons, & „ dont je veux vous donner l'exemple en me soumettant à ses ordres, & en lui obéissant „ le premier.

Encore un coup, je ne trouve rien de plus beau, de plus honnête, de plus digne d'un cœur généreux & de plus rare que cette action de Minucius: elle efface le blâme de toutes les autres. Voilà dequoi nous donner de l'indignation contre bien des Généraux qui ont paié de la plus noire ingratitude des services semblables à celui de Fabius. Je ne vois rien de plus lâche, de plus bas, ni rien qui deshonore davantage un homme de guerre, & nous porte plus à le mépriser que ces sortes d'infamies.

Nous ne sçaurions dire sur la foi de quel Historien Plutarque a pû avancer ce que tous les autres ignorent du combat de Fabius contre Annibal ensuite de la disgrace de son Collégue. Je n'en vois aucun qui en fasse la moindre mention. C'est bien donner à courir à un homme qui veut avoir des garans d'un événement aussi considérable que celui-là. Ecoutons le récit de l'Auteur Grec.

„ Fabius charge les Numides, *dit-il*, qui étoient dans la plaine, & les dissipe: de „ là il fond sur ceux qui poursuivoient les Romains, & taille en piéces ceux qui lui „ font tête; les autres plient & prennent la fuite, de peur d'être envelopés à leur tour. „ Annibal voiant la fortune changée, & Fabius, qui l'épée à la main avec une vigueur „ fort au-dessus de son âge, se faisoit jour au travers des combattans, & perçoit jusqu'au „ haut de la colline où étoit Minucius, fit cesser le combat; & aiant commandé aux „ trompettes de sonner la retraite, il ramena ses troupes dans son camp.

Je m'imagine que Plutarque auroit pû supprimer ce combat sans se faire tort. Voit-on une ombre de cette action dans Polybe & dans Tite-Live, ni dans aucun autre Historien? Qui croirons-nous? Je le puis dire, Polybe est infiniment plus digne de foi que cent autres comme Plutarque; & quand nous n'aurions que le premier pour garant, il

(a) *Plut. Dacier. Vie de Fab. Max.*

il faudroit le croire. Il étoit contemporain, il avoit consulté mille gens qui avoient servi dans l'armée de Fabius : il étoit d'ailleurs homme de guerre. Nous pouvons nous en rapporter à lui plutôt qu'à Plutarque, qui n'a écrit que plusieurs siécles après. Le voilà donc avec son combat entre la foule des Historiens qui le démentent. Nous y mettrons aussi l'Auteur de la nouvelle Histoire Romaine, qui s'est chargé du débit de cette action, qu'il n'a pas manqué d'orner & de parer de tous les atours de son éloquence, & de romaniser un peu plus le fait que n'a fait Plutarque. On lui passe tout cela, comme le passage des élephans sur le Rhône, qui traversérent ce fleuve sur deux bacs attachés au bout d'un traîneau : machine admirable, & de l'invention de l'Auteur. C'est le moins que nous puissions faire que de reconnoître par un peu d'indulgence le divertissement qu'il nous donne. Revenons à notre sujet.

Les Modernes ont eu leurs Minucius comme les Anciens ; & quelque malhabile qu'il fût, il avoit son mérite comme tous les autres qui lui ressemblent. J'ai rencontré un Gérunium & un Minucius dans l'Histoire de Louis XIII. dans la personne du Maréchal de Brezé, qui se battoit & attaquoit volontiers sans entendre beaucoup dans l'art de la guerre. Il le fit voir en plusieurs actions. Nous prendrons celle qui a le plus de rapport à notre sujet, & c'est la journée d'Avein en 1635. qui lui seroit fort glorieuse, si le Maréchal de Châtillon son Collégue ne l'eût sauvé d'un engagement qui n'eût pas manqué de lui être funeste. Celui-ci arriva fort à propos pour le tirer d'embarras. Les deux Maréchaux avoient partagé leur armée en deux corps pour traverser le païs de Liége, & joindre celle du Prince d'Orange. Le Cardinal Infant crut venir à bout d'empêcher cette jonction, il envoia le Prince Thomas de Savoie à la tête de dix à douze mille hommes & de trois ou quatre mille chevaux ; & bien qu'il sçût cette armée fort inférieure à celle de France, il ne s'en mit pas autrement en peine. Le Prince Thomas valoit bien les deux Maréchaux. Il lui suffisoit, pour espérer du succès de son dessein, que le commandement fût partagé entre ces deux Généraux : avantage qu'Annibal considéra toujours comme très-grand pour l'humiliation de Rome, & dont il n'eut pas lieu de se plaindre. Le Cardinal comptoit que la jalousie, que Châtillon & Brézé conçûrent l'un contre l'autre, le dédommageroit de la foiblesse de ses troupes ; il n'étoit que trop bien instruit de leur mésintelligence. C'étoit la grande ressource du Cardinal Infant, & la fut presque toujours.

Cette méthode de couper en deux le commandement d'une armée, fut toujours religieusement observée par le Cardinal de Richelieu & par le Cardinal Mazarin. Il ne faut pas en être étonné, la guerre n'étoit pas leur métier, & les exemples de la seconde guerre Punique & la cause des infortunes des Romains ne leur avoient pas passé sous les yeux, quoiqu'ils sçûssent parfaitement leur Machiavel, qui se moque d'une conduite si peu sensée. Puysegur ne dit pas dans ses Mémoires qu'il la desapprouve ; mais il nous fait parfaitement connoître la jalousie & la mesintelligence des deux Généraux. Comme ils marchoient en deux corps séparés, & que Brézé faisoit la tête de tout, ce Maréchal arriva plutôt à son quartier, qu'il prit à un village voisin que Puysegur ne nomme pas, & qui menoit à Liége. On en laissa un autre nommé Autin, à un quart de lieuë du premier, & que Châtillon devoit occuper, dans la créance qu'il y arriveroit la nuit, & qu'il en feroit son quartier. On y laissa seulement une garde de cavalerie, comme si cela suffisoit pour empêcher le Prince Thomas de s'y loger, si la fantaisie lui en prenoit. Elle lui prit, il s'y posta, & par ce campement il coupa la communication du corps que M. de Brézé commandoit d'avec celui de M. de Châtillon. Le premier, naturellement hautain & fier de la faveur du Ministre, dont il étoit beaufrére, crut pouvoir prendre sur lui d'attaquer de son chef & avec ses seules troupes l'armée Espagnole, ne s'imaginant pas, vû la grande opinion de son mérite & le bruit de son nom, qu'il eut besoin du secours de son Collé-

gue,

gue, dont la lenteur, l'indolence & la circonspection n'étoient guéres moindres que la négligence de Brézé à s'informer de ce qui se passoit chez l'ennemi, & à méditer sur ses mouvemens & sur son repos. Il est averti que le Prince Thomas occupe le poste d'Autin, destiné pour son Collégue. Cette nouvelle le surprit, sans lui faire perdre l'espérance de rendre cet endroit célébre par quelque coup de sa façon. Il se met donc en tête d'attaquer seul l'armée Espagnole, & de ne partager point l'honneur d'une victoire qu'il croioit déja tenir. Ce qu'il y a de singulier dans tout ceci, c'est de voir deux Maréchaux de France à une lieue l'un de l'autre, & l'ennemi campé entre deux, sans qu'aucun d'eux en eût la moindre nouvelle: marque évidente qu'ils dépensoient beaucoup en espions. M. de Brézé, ravi que M. de Châtillon ne remue point de son poste, ordonne à Puysegur de mettre l'armée en bataille pour aller au Prince Thomas. M. de la Meilleraie, qui voit cette résolution insensée du Maréchal, lui fait connoître qu'il court à la perte de sa réputation en se faisant battre; au lieu qu'en attendant la jonction des troupes de M. de Châtillon, la victoire devenoit infaillible. Je ne veux rien attendre, répond-il: j'irai droit aux ennemis, & je les battrai. Sans difficulté il arrivoit tout le contraire, si heureusement l'armée de M. de Châtillon n'eût paru fort à propos.

On voit par le récit de cette bataille, que Puysegur nous donne, que tout étoit perdu, si les troupes de M. de Châtillon n'eussent été de la partie. On marcha tout aussitôt à Avein, où les ennemis s'étoient retranchés: ils y furent attaqués & battus. La supériorité du nombre & la lâcheté de leur cavalerie, contribuérent plus à leur défaite que le défaut de conduite du Général. Le Maréchal de Brézé dut être fort obligé à son Collégue; mais comme les ames reconnoissantes sont rares, & qu'on en voit peu de marquées au coin de celle de Minucius, à l'égard de ce qu'il fit, & qu'en toutes choses ce qui est le plus médiocre est le plus commun; il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'ingrats dans le monde, & tant d'envie contre les hommes ausquels nous sentons des vertus qui peuvent nous faire ombrage & nous surpasser. Brézé, bien loin de sçavoir le moindre gré à Châtillon, ne cessa de le desservir autant qu'il put auprès du Ministre, & de continuer toujours dans la haine qu'il avoit contre lui, & à l'observer dans toutes ses actions, sur lesquelles il versoit tout le poison qu'il lui étoit possible d'y mettre: tant la jalousie pervertit le cœur. C'est dommage que cette basse passion puisse avoir entrée dans l'ame d'un brave homme.

§. IV.

Fautes de Minucius. Annibal n'en est pas exemt: il manqua de hardiesse & de résolution. Raisons qui peuvent justifier la conduite de ce Capitaine.

Les fautes de Minucius sont d'une espéce qu'il seroit fort mal aisé de justifier; & quoique le sophisme soit une des principales qualités des Généraux présomptueux & malhabiles, & toujours battus lorsqu'il ne plaît pas à la fortune de couronner les bévûes les plus énormes, pour marquer sa puissance sur ceux qu'elle favorise, Minucius ne l'emploia pas pour couvrir les siennes: il s'accusa lui-même d'avoir failli, & en fit un aveu public. Il fit voir la vérité de cette maxime, qu'il a plû à Plutarque d'emprunter de Polybe: *qu'un malheur instruit plus en un jour que les prospérités en plusieurs années*, on vit bien qu'il lui restoit beaucoup à apprendre.

Mon Auteur n'entre dans aucun détail de son ordre de bataille, quoique son troisiéme Livre soit le commencement de son Histoire. Je conjecture qu'il se rangea selon la coûtume Romaine. On se méprend rarement à donner le plan de leurs batailles & de

leurs

leurs combats : car lorſqu'ils ſortent de la commune façon de ſe ranger, Polybe ne manque pas de nous l'apprendre ; ce que ne font pas, ou fort rarement les Hiſtoriens Latins, beaucoup moins exacts que les Grecs. Je ne trouve rien à reprendre à l'ordonnance de Minucius ; mais ſeulement d'avoir mal choiſi ſon champ de bataille, & de s'être rangé ſur un front paralléle au côteau : au lieu qu'il eût dû tourner ſon armée de telle ſorte, qu'il eût porté une de ſes aîles vers ſon camp, & l'autre vers le côteau, en la mettant en potence pour ſoutenir le corps qui devoit l'attaquer, & par-là il rendoit inutiles tous les avantages qu'Annibal pouvoit prendre ſur lui ; au lieu qu'en ſe rangeant de front, il prêtoit le flanc à l'ennemi qui le débordoit, & donnoit lieu à ceux de l'embuſcade de tomber ſur ſon flanc & ſur ſes derriéres. Voilà une faute groſſiére & bien avérée, & une grande témérité d'oſer attaquer un ennemi ſi extraordinairement ſupérieur avec la moitié des forces Romaines, ſans être bien aſſûré ſi Fabius le tireroit d'embarras, en cas qu'il vînt à avoir du pire : eſt-ce que Minucius ignoroit à quel homme & à quelles troupes il avoit affaire ?

Mais, ce qui met le comble à la ſottiſe, c'eſt de n'avoir pas fait réconnoître ou reconnu lui-même le terrain aux environs du champ de bataille ; cette négligence eſt-elle bien pardonnable à un homme de guerre ? Car s'il eût fait fouiller tous ces endroits, il n'eût pas manqué de trouver la bête au gîte. Qui peut, dira quelqu'un, ſoupçonner une embuſcade, où il ne paroît rien qui doive la favoriſer ? Et qui peut s'imaginer, lui répondra-t-on, qu'un Général & un Romain n'ait pas obſervé en ceci les régles inviolables de la guerre, qui ne permettent jamais de faire un pas ſans être bien aſſûré, & ſans [illegible] reconnu les cent autres qui reſtent à faire ? Qui dit que les plaines, quelque [illegible] nettes qu'elles nous paroiſſent au coup d'œil, ne ſoient pas propres à des embuſcades ? Sont-elles ſi unies qu'il n'y ait des fonds inſenſibles, des ravins, des foſſés & de petits rideaux de terre, capables de cacher & de couvrir non ſeulement un grand corps d'infanterie, mais encore de la cavalerie ? L'Hiſtoire n'eſt-elle pas remplie d'une infinité d'exemples de ces ſortes de piéges, qui ſont d'autant plus à craindre qu'on s'en défie le moins ?

Je veux que le piége dans lequel Minucius tomba puiſſe être mis au nombre de ceux qui ſont au-deſſus de la prévoiance humaine, quoiqu'il ſoit bien au-deſſous ; eſt-ce qu'il ne voioit pas qu'Annibal le déborderoit, s'il s'aviſoit de ſortir en bataille & de marcher à lui ? Il devoit donc ſe précautionner à ſes aîles, & pour s'aſſûrer de ce côté-là fermer les eſpaces ou les deux extrémités d'entre ſes deux lignes (6) par ſes triaires, pour faire front de tous côtés ; alors les troupes de l'embuſcade euſſent trouvé à qui parler, & par tout une égale réſiſtance. Tout au moins devoit-il mettre ſa cavalerie (7) en potence, & par-là ſes flancs ne ſe fuſſent pas trouvés découverts. Ce mouvement étoit délicat ſi près de l'ennemi, dira-t-on : je l'avoue ; mais il étoit moins dangereux que de laiſſer cette cavalerie dans une ſituation où elle ne pouvoit reſter longtems ſans être envelopée & défaite dès le premier choc. Diſons la vérité, Minucius fit tout à la hâte & ſans réflexion. Il ne falloit pas attendre des meſures & des manœuvres ſi déliées d'un Général qui néglige les plus eſſentielles, & celles qui peuvent entrer dans l'eſprit de tout le monde. Ce qui doit ſans doute ſurprendre, c'eſt que ce Général tomba dans une faute toute ſemblable à celle de Sempronius à la bataille de la Trébie : car ſi celui-ci, auſſi bien que l'autre, euſſent fait reconnoître la plaine du côté de leurs aîles, ils ne fuſſent pas tombés dans le piége qu'Annibal leur tendoit. Ne diroit-on pas qu'il y avoit un ſiécle de cette action à l'autre ? Mais venons à Annibal, qui nous paroît bien circonſpect dans cette affaire-ci.

Ceux qui s'impatientoient de la longueur de cette guerre, qui ſe paſſoit toute en mouvemens, ſans aucune action déciſive, diſoient, par dériſion, comme je l'ai déja dit,

dit, & pour se moquer, que Fabius étoit le Pédagogue d'Annibal, qu'il ne quittoit jamais d'un pas de peur de libertinage: qu'il n'osoit pourtant le châtier de ses écarts, dans la crainte d'en être battu ; mais qu'il cherchoit à le renvoier chez ses parens, faute de nourriture & de moiens pour l'entretenir en enfant de bonne maison.

On n'auroit jamais dit que ce terme burlesque pût être appliqué à un Général d'armée. Les envieux de ce grand homme ne pensoient pas qu'ils faisoient son éloge, en voulant le tourner en ridicule. Les habiles gens, qui voioient la profondeur du systéme de ce grand homme, prirent ce terme dans un sens plus honorable, & s'en formérent une idée bien différente après l'affaire de Gérunium. En effet elle fit assez voir que le Général Carthaginois reconnoissoit la supériorité de son Maître, & l'ascendant qu'il avoit sur lui. Encore un coup, il fit voir qu'il le craignoit, & qu'il méprisoit les autres. Peu s'en fallut que Minucius ne fut mis dans une entiére déroute, si le *Pédagogue* n'y eût mis bon ordre. Annibal craignit de l'avoir sur les bras, & que les affaires ne changeassent de face; il se retira dans son camp, lui qui cherchoit les occasions de combattre, bien loin de les éviter. Cette nouveauté m'étonne. Ses affaires se trouvoient dans une telle extrémité, qu'il ne pouvoit se sauver que par une victoire; d'où vient qu'il quitte ainsi la partie en si beau sujet de la finir glorieusement? Il étoit déja victorieux d'une partie de l'armée Romaine, encore un coup de colier suffisoit pour perfectionner l'œuvre: une partie de ses forces étoit capable de tenir tête à des troupes battuës & étonnées du succès de leur entreprise. Ceux qui marchoient au secours venoient-ils avec des espérances plus grandes de vaincre que ceux qui avoient déja vaincu? Annibal ne devoit-il pas regarder son premier avantage comme une assûrance d'un plus grand? N'auroit-il pas dû marcher droit à Fabius & le combattre? Il n'en fit pourtant rien. Encore une fois, cet excès de prudence & de circonspection, dans un homme comme Annibal, est quelque chose de si surprenant, que je ne vois aucune raison qui puisse le justifier d'une conduite si contraire à sa maniére de faire la guerre. Que sçai-je s'il ne craignoit pas que les troupes de Minucius ne se ralliassent, & qu'elles ne revinssent au combat avec cette fureur qui naît du desir de réparer leur honte, & que la vûe d'une armée qui marche à leur secours ne relevât leur courage & leurs espérances, & ne les portât à quelque coup déterminé? En effet il n'y a rien de plus capable d'animer des gens de cœur, qui ne sont pas battus par leur faute, mais par l'imprudence de leur Général, que la vûe d'un secours. *La compagnie assûre jusqu'aux enfans*, dit Montagne, & la honte nous tient souvent lieu de compagnie. Les Romains en étoient plus susceptibles qu'ils ne l'étoient de crainte: elle avoit un tel pouvoir sur eux, qu'elle leur a fait remporter de grandes victoires lors même qu'on les tenoit pour perduës.

Après le combat de Dyrrachium, où les soldats de César furent battus, toute l'armée demandoit la bataille, tant leur défaite leur tenoit au cœur. Il arriva pareille chose à ceux d'Antoine dans la guerre contre les Parthes. On vit l'effet de la honte d'une retraite dans nos soldats à la bataille de Malplaquet & dans beaucoup d'Officiers, qui n'eussent jamais été d'avis de se retirer, si on eût daigné les consulter: car cette retraite ne put être attribuée qu'au conseil de deux Officiers Généraux. Encore une fois, ceci ne couvre pas la retraite d'Annibal, & ne le sauve pas du blâme. Pour moi je pense qu'il ne crut point devoir tenter la fortune sur la fin d'une campagne. Comme il ne voioit aucun endroit pour passer l'hiver, ni de vivres pour la subsistance de ses troupes que ce qu'il avoit amassé à Gérunium, & que ce poste étoit d'une extréme importance pour lui, il craignoit que, si la fortune venoit à lui tourner le dos, il ne se vît dans la nécessité d'abandonner son poste, ou d'y être insulté ou bloqué; outre qu'un avan-

tage

tage remporté dans l'hiver ne nous met guéres plus au large, parce qu'on ne ſçauroit en profiter. Ces raiſons me paroiſſent fortes, & ſont, je penſe, les ſeules qui engagérent le Général Carthaginois à ſe contenter du ſuccès du premier combat, ſans tenter le hazard d'un ſecond, qui pouvoit ne lui pas réuſſir. Paſſons maintenant à ce que nous croions de mieux à faire, ſi un Général ſe trouvoit dans un deſſein & des circonſtances ſemblables à celles de Minucius: car quant à Annibal, il y a infiniment moins à reprendre dans ſa conduite.

§. V.

Précautions dans les campemens. Diſtribution de chaque arme. Ordre de bataille ſelon le principe de l'Auteur.

UN Général qui manque dans le coup d'œil, qui, comme on dit, eſt un préſent de la nature, quoiqu'il ſoit vrai qu'il ſe puiſſe aquerir par l'étude & l'exercice, donne un grand ſujet de douter de ſa capacité, de ſon expérience & de ſon bon ſens, à moins qu'il n'ait la vûe courte. En ce cas les autres qualités lui ſervent de peu, à moins que la fortune ne ſe mêle de ſes affaires, ou qu'il n'ait auprès de lui quelque habile homme, dont il ſe ſerve en guiſe de lunettes pour s'empêcher de tomber; ce qui n'arrive jamais dans les Généraux imprudens & préſomptueux comme Minucius, qui manquoit non ſeulement de talens pour l'exécution des grandes entrepriſes; mais il paroît par ſa conduite qu'il étoit très-ignorant dans la ſcience des poſtes, & incapable de connoître ce qui pouvoit faire à ſon avantage ou lui nuire dans un campement: ce qui dépend du coup d'œil, que la ſcience affine & perfectionne.

Avant que de ſe déterminer ſur un campement, on doit examiner non ſeulement le terrain que nous avons devant nous; mais encore celui qui nous environne, & conſidérer avec une extréme attention tout le terrain qui eſt entre l'ennemi & nous, de peur qu'il ne profite de ces avantages, qu'il ne nous y prévienne & ne nous reſſerre dans notre camp, ou qu'il ne s'en empare pour couvrir le ſien, ou qu'il ne s'en ſerve pour le deſſein d'une grande entrepriſe. Si l'on a négligé ces ſortes de choſes, & qu'on s'apperçoive que l'ennemi ſe ſoit ſaiſi de quelque poſte avantageux qui nous reſſerre & nous oblige d'abandonner le nôtre avec des difficultés infinies pour la retraite, il faut y marcher ſur le champ: & ſi le poſte eſt important, on doit ſoutenir cette attaque avec toutes ſes forces, & ſe préparer à tout événement. Ces ſortes d'entrepriſes exigent de grandes précautions. On y marche en pleine bataille & dans l'ordre ſur lequel l'on veut combattre. On fait un corps à part des troupes deſtinées pour l'atttaque. Si la hauteur eſt ſur un front paralléle à l'ennemi, il faut examiner s'il n'eſt pas plus fort, ſi quelqu'une de ſes aîles n'outrepaſſe pas une des nôtres, & s'il ſoutient la colline par une aîle ou par ſon centre; ce qui met de la différence dans une diſpoſition, parce qu'on ne peut être débordé des deux côtés, & que l'ennemi qui eſt campé derriére la hauteur peut tourner la montagne & manœuvrer à ſon aiſe ſans être apperçû, pendant qu'on eſt aux mains de ce côté-là; mais nous ſuppoſons ici un corps d'armée comme celui de Fabius, qui ôtoit cet avantage à Annibal contre Minucius.

Le plus important dans ces ſortes d'entrepriſes, eſt d'aſſûrer bien ſes aîles, de peur d'être inveſti. Or je ne vois pas d'autre moien de s'empêcher de l'être, que de ſoutenir ceux qui attaquent le côteau par une des aîles plutôt que par ſon front; parce qu'il eſt toujours plus avantageux d'être ſurpaſſé à une ſeule que de l'être à toutes les deux, & que la ligne qu'on forme faſſe un angle ou une oblique avec les troupes qui attaquent,

&

ORDRE DE BATAILLE SELON LES PRINCIPES ET LE SYSTÊME DE L' AUTEUR.

& que celle-ci soient soutenuës de si près de leur aîle, que l'ennemi ne puisse, en tournant la hauteur, se couler entre elle & les combattans. Cette aîle doit former une potence (7) avec la ligne (8), qui s'étend vers le camp : car si l'armée campe en deux camps séparés, l'ennemi n'osera tourner sur l'aîle qui attaque & qui se replie vers le côteau, de crainte d'être attaqué & pris par ses derriéres par les troupes du camp qui est sur sa droite, & par-là les deux aîles sont à couvert des desseins de l'ennemi : outre que les troupes de la droite donnant jalousie de ce côté-là, l'ennemi se bornera à porter toutes ses forces sur le côteau, ou à faire son principal du reste de la ligne, & d'attaquer tout ce front pour faire diversion des troupes qui attaquent la colline. Or l'ennemi (9) ne sauroit engager une affaire de ce côté-là, qu'il ne replie toute son armée, qu'il ne s'éloigne de son principal objet, & ne s'expose à être attaqué à sa droite, sans rien voir de ce qui se passe vers la hauteur. Ajoutez que ceux qui la défendent peuvent être pris par leurs derriéres par les troupes du second camp, pendant qu'ils se voient attaqués de front. Comme j'ai déja traité de l'attaque des hauteurs, je me contente ici de donner d'abord l'ordre & la disposition de l'attaque de la colline, pour finir par celle de la partie de l'armée qui la soutient.

Comme je suppose le côteau d'une pente douce & aisée, je suppose aussi que la cavalerie y peut être d'usage. Je range donc les troupes qui attaquent la hauteur par Colonnes de deux bataillons aux aîles (10) & au centre, les autres d'un seul bataillon sur douze de profondeur : les escadrons (11) entre les intervalles. Ces escadrons entrelassés des compagnies de grenadiers (12). Cette ligne de Colonnes sera soutenuë d'une réserve de quelques bataillons (13). Cette disposition ne demande aucune explication, & encore moins de Commentaire, pour peu qu'on ait une idée de mon principe de tactique, auquel il faudra bon gré tôt ou tard venir.

On n'attaque jamais un poste au voisinage d'une armée, qu'on ne marche avec toutes ses forces, comme je l'ai déja dit. Voici l'ordre sur lequel on doit se ranger, s'il prenoit envie à l'ennemi d'engager une affaire générale.

Les troupes commandées pour l'attaque de la colline devant occuper tout le front, & l'ennemi qui la défend à sa gauche (14) s'étendant bien au-delà de la plaine, il y auroit à craindre, si on se rangeoit sur un front paralléle au sien, d'en être surpassé. Je crois que le plus sûr pour éviter ce défaut, seroit de former une potence, comme je l'ai dit, avec le corps qui doit attaquer la hauteur en se rangeant de biais, portant la gauche vers le camp. Par cette disposition on s'éloigne de l'ennemi, qui ne sauroit profiter de son avantage, ni engager un combat sans remuer toute son armée par un quart de conversion très-dangereux, parce que ces sortes de mouvemens ne se font guéres sans confusion, & sans perdre un tems considérable ; outre qu'on s'éloigne de l'endroit qui fait le sujet du combat, qu'on ne sauroit secourir que par un mouvement irrégulier.

L'armée sera flanquée à ses aîles des deux Colonnes (15) de deux sections chacune, la cavalerie sur trois corps aux aîles (16) (17), & au centre (18), l'infanterie (19) entre eux, les escadrons entrelassés des pelotons (20) & les bataillons sur dix de profondeur, les brigades de cavalerie & d'infanterie appuiées aux Colonnes (21), & une autre (22) au centre pour faire effort en cet endroit, & séparer celui de l'ennemi de ses aîles, & une arme doit être nécessairement soutenuë par l'autre : l'infanterie de la seconde ligne (23) soutient la cavalerie de la premiére, & la cavalerie l'infanterie avec quelques Colonnes & une réserve (24). Voilà l'ordre de bataille sur lequel il me paroît qu'on doit combattre, soit dans l'attaque de la hauteur, soit dans le combat qui peut naître de cette entreprise. Si Minucius eût tourné son armée comme je le fais voir ici, la ruse d'Annibal alloit à rien : il ne pouvoit même l'attaquer sans s'éloigner de la hau-

hauteur & de son camp. Il étoit alors aisé à Fabius de détacher une partie de son armée, qui eût pû tomber sur le camp ou sur les derriéres de ceux qui défendoient le côteau, pendant qu'avec le reste il eût marché au secours de Minucius.

CHAPITRE XXIII.

Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la nécessité de combattre. Préparatifs pour cette bataille. Harangues de part & d'autre pour disposer les troupes à une action décisive.

LEs deux armées passérent ainsi l'hiver & tout le printems à se côtoier l'une l'autre. Le tems de la moisson venu, Annibal décampe de Gérunium, & pour mettre les ennemis dans la nécessité de combattre, il s'empara de la citadelle de Cannes, où les Romains avoient enfermé les vivres & autres munitions qu'ils avoient apportées de Canusium, & d'où ils tiroient leurs convois. Cette ville avoit été entiérement détruite l'année précédente. Annibal, par la prise de cette place, jetta l'armée Romaine dans un embarras très-grand. Outre qu'il étoit maître des vivres, il se voioit dans un poste qui par sa situation commandoit sur toute la contrée. Les Proconsuls dépêchérent à Rome courriers sur courriers, & mandérent que, sans être obligés de combattre, il n'étoit plus possible d'approcher de l'ennemi; que tout le païs étoit ruiné; que les Alliés étoient en suspens, & attendoient avec impatience à quoi l'on se détermineroit; qu'on leur fît savoir au plutôt ce que l'on jugeoit à propos qu'ils fissent. L'avis du Sénat fut de livrer la bataille. Mais on écrivit à Servilius de suspendre encore, & l'on envoia Æmilius pour la donner. Tout le monde jetta les yeux sur ce Consul; personne ne parut plus capable d'exécuter avec succès une si grande entreprise. Une vie constamment vertueuse, & les grands services qu'il avoit rendus à la République quelques années auparavant dans la guerre contre les Illyriens, réunirent tous les suffrages en sa faveur. On fit encore dans cette occasion ce qui ne s'étoit pas encore fait, on composa l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, sans les Alliés.

Préparatifs pour la bataille.

Car, comme nous avons déja dit, les Romains ne lévent jamais que quatre légions, dont chacune est d'environ quatre mille hommes & de deux cens chevaux. Ce n'est que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettent cinq mille des uns & trois cens des autres. Pour les troupes des Alliés, leur infanterie est égale à celle des légions; mais

mais il y a trois fois plus de cavalerie. On donne à chaque Consul la moitié de ces troupes auxiliaires, & deux légions. On les envoie chacun de leur côté, & la plûpart des batailles ne se donnent que par un Consul, deux légions & le nombre d'Alliés que nous venons de marquer. Il arrive très-rarement que l'on se serve de toutes ses forces en même tems & pour la même expédition. Ici les Romains emploient non seulement quatre, mais huit légions: il falloit qu'ils craignissent étrangement les suites de cette affaire.

Le Sénat fit sentir à Æmilius de quel avantage seroit pour la République une victoire complette, & au contraire de combien de malheurs une défaite seroit suivie. On l'exhorta de prendre bien son tems pour une action décisive, & de s'y conduire avec cette valeur & cette prudence qu'on admiroit en lui, en un mot d'une maniére digne du nom Romain. Dès que les Consuls furent arrivés au camp, ils firent assembler les troupes, leur déclarérent les intentions du Sénat, & leur dirent, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures présentes leur suggérérent de plus pressant. Æmilius, touché lui-même des malheurs de la République, en fit le sujet (*a*) de sa harangue. Il étoit

(a) *Æmilius, touché lui-même des malheurs de la République, en fit le sujet de sa harangue.*] La Logique doit être naturelle, dit le célébre M. le Clerc, ou elle ne vaut rien. Les figures de rhétorique peuvent être sçavantes; mais la meilleure est celle qui est la plus propre aux tems & aux lieux. Il cite là dessus un exemple d'un vieux Officier qui commandoit les Anglois devant Cadix en 1702: l'avantage du poste des ennemis, qui demandoit de la vigueur pour les en chasser, le réduisit à la nécessité de haranguer ses soldats, ce qu'il n'étoit pas accoutumé de faire. Il s'en tira du mieux qu'il put, & mieux peut-être que n'auroit fait tout autre plus éloquent. *Quelle honte!* leur dit-il, *pour vous, Anglois, qui mangez de bon beuf & de bonne soupe, de vous laisser battre par cette canaille d'Espagnols, qui ne mangent que des oranges & des citrons.* Les Espagnols ne sont pas si canailles qu'on diroit bien: s'ils étoient mieux disciplinés & bien menés, ils auroient moins besoin de harangue que les autres. Quoiqu'il en soit, la harangue n'étoit pas des plus graves & des plus sérieuses, comme l'on peut voir, & cependant elle fit plus d'effet dans le cœur de ces mangeurs de beuf & de soupe, & leur inspira plus de courage que n'auroit pû faire la plus précieuse & la plus divertissante de celles qui se trouvent dans la nouvelle Histoire Romaine.

La coutume des Anciens étoit de haranguer leurs soldats avant le combat: je la trouve excellente & très-digne d'être reprise. Je doute qu'on en puisse trouver l'origine, tant elle est ancienne. Elle a duré si longtems, que nous touchons presque à celui où elle s'est perduë. Les plus courtes harangues sont sans doute les meilleures. Les Historiens de l'antiquité, & sur tout les plus recommandables, en rapportent un grand nombre, que les Généraux ont débitées à la tête de leurs armées: si c'est une réalité ou des piéces de la façon de ces Historiens, je n'en sçai rien. Je soupçonne seulement qu'elles ne sont pas telles qu'ils nous les donnent, & qu'ils font dire à leurs Héros bien au-delà de ce qu'ils ont débité, pour augmenter le courage & les espérances de leurs soldats. Je crois que celles qui renferment beaucoup de sens & peu de paroles, sont les plus éloquentes, les plus persuasives & les plus propres au commencement. Ce n'est pas un petit avantage dans un Général d'armée que d'être éloquent; mais cette qualité n'est aujourd'hui d'aucun usage: ou nos soldats n'ont pas besoin d'être excités à bien faire, ou leurs Généraux ne sçavent que leur dire faute d'esprit militaire, quoiqu'ils en aient infiniment lorsqu'il s'agit de faire valoir leurs belles actions, ou d'excuser les mauvais succès de leurs entreprises, ou de perdre ceux dont le mérite leur fait ombrage.

César étoit d'une éloquence charmante. Elle ne lui servit pas peu en bien des occasions. Ses soldats en sentirent assez la puissance. Elle étoit en telle recommandation, que plusieurs dans son armée firent des recueils de ses harangues militaires. Si elles égaloient le nombre de ses grandes actions, elles devoient remplir plusieurs volumes raisonnables. L'on prétend qu'ils subsistoient en effet, & qu'Auguste prenoit un singulier plaisir de se les faire

étoit important de raſſûrer les troupes contre les revers qu'elles avoient éprouvés, & de diſſiper l'épouvante qu'elles en avoient conçûë. il

faire lire. Ce Prince ſçavoit fort bien diſtinguer les fauſſes des véritables, ce qui n'eſt pas difficile: car le ſtile d'un grand homme lui eſt particulier, & ne s'imite pas aiſément.

Il eſt certain que les diſcours faits à la tête des armées, où il entre des mots de raillerie & de plaiſanterie, font plus d'effet que les plus ſérieux, quelque bien tournés qu'ils ſoient. Un bon mot quelquefois eſt d'un grand effet. Celui d'Annibal à Giſcon à la bataille de Cannes, en fit beaucoup. Celui-ci lui dit *que le nombre des ennemis lui paroiſſoit fort étonnant*; Annibal, au rapport de Plutarque, fronçant le ſourcil, lui répondit: *mais il y a une choſe plus étonnante encore, Giſcon, & à laquelle tu ne prens pas garde.* Giſcon lui demanda ce que c'étoit: *c'eſt*, dit Annibal, *que de tout ce prodigieux nombre d'hommes il n'y en a pas un ſeul qui s'appelle Giſcon comme toi*: ce qui fit rire tout le monde, & toute l'armée le ſçut un moment après. *Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois*, dit encore Plutarque, *qui ſe perſuadérent que leur Général n'avoit pas ri de ſi bon cœur, juſqu'à plaiſanter à la vûë d'un ſi grand péril, qu'il ne vit bien qu'il pouvoit ſurement mépriſer ſes ennemis.* Le même Auteur dit qu'Antigonus n'en faiſoit pas d'autres à ſes ſoldats. Cela fait qu'ils mépriſent davantage leurs ennemis. Le Général ne parleroit pas de la ſorte, s'il n'étoit aſſûré de ſon fait. A la bataille d'Orchoméne Sylla fit un diſcours à ſes ſoldats étonnés, & qui commençoient à prendre la fuite. Voiant qu'il alloit ſuccomber, „ il décendit promtement de cheval, dit Plutarque; & ſaiſiſſant une de ſes enſeignes, il pouſſa aux ennemis à travers les fuiards, à qui il crioit: *Pour moi, Romains, il m'eſt glorieux de mourir ici; mais pour vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général, ſouvenez-vous de répondre que c'eſt à Orchoméne.*

Les Lacédémoniens faiſoient leurs harangues encore plus courtes, & pourtant toutes pleines de ſens & de force. Thucydide nous en donne un très-grand nombre dans ſon Hiſtoire de la guerre du Péloponéſe, qui, pour être un peu longues, au moins celles qui ſe font à la tête des armées, ne ſont pas moins admirables & moins inſtructives. Celle de Phormion, Général Athénien, pour exhorter ſes ſoldats au combat, eſt un chef-d'œuvre à mon gré, & digne d'un excellent Chef de guerre. On voit aſſez que Thucydide la lui prête, étant auſſi habile & auſſi grand Guerrier que lui. Un Ecrivain qui n'eſt pas du métier ne raiſonnera jamais de la ſorte, la piéce le démontre aſſez. Ses diſcours ſont preſque tous de la même force ſur toutes ſortes de ſujets qui regardent les armes ou la politique militaire. Les Grecs, comme les Latins, ſe donnent de très-grandes libertés en fait de harangues militaires, & particuliérement Tite-Live. Ils font dire aux gens ce qu'ils auroient dû dire dans les journées importantes, & les font parler de la maniére du monde la plus noble & la plus mâle: ce qui eſt un grand ornement à l'Hiſtoire.

Celles de Quinte-Curce ſont certainement belles. Il n'y en a point que j'eſtime davantage que celle d'Alexandre à Iſſe. Toutes les autres me paroiſſent plus dignes d'un Orateur excellent que d'un Général d'armée, dont ſes diſcours doivent être ſimples & nobles, & renfermer plus de ſens que de paroles. Les Livres ſacrés nous en fourniſſent un très-grand nombre qu'on ne ſçauroit trop admirer, parce qu'elles ſont telles qu'elles doivent être. Tacite n'excelle pas moins dans les ſiennes. Celles que Polybe rapporte dans ſon Hiſtoire ſont copiées d'après celles des Généraux. Tite-Live les a trouvées trop ſimples pour être inſerées dans ſon Hiſtoire. Il les fait parler tout autrement qu'ils n'ont fait dans Polybe, & met en œuvre toutes les figures & tous les ornemens de ſon éloquence, plus capables d'exciter l'admiration de ſes Lecteurs que le courage d'une armée, qui ne ſe paie pas de tous ces vains ornemens de rhétorique, où elle n'entend rien.

Ziſca, comparable aux plus grands hommes de l'antiquité, avoit la coutume de haranguer ſes troupes pour les animer au combat, & pour d'autres raiſons où ſon éloquence étoit néceſſaire. Après celui qu'il livra à la Nobleſſe de Bohéme, qu'il tailla preſque en piéces dans un pas de montagnes, il marcha droit à Prague pour l'aſſiéger, & ſe venger des outrages de cette ville, dit Varillas: ſes ſoldats vouloient la ſaccager & la piller, & Ziſca prétendoit ne la point détruire: des raiſons politiques l'y obligeoient. Il vit bien qu'il falloit parler aux ſoldats, il monta ſur un tonneau.

Compagnons, leur dit-il, quand je conſidére les grandes choſes que vous avez faites, & que je m'en retrace le ſouvenir, je me ſens moins touché de la gloire qui m'en revient, que de celle que vous vous êtes acquiſe par votre valeur. Je confeſſe devoir beaucoup à celle-ci, & l'aveu que je vous en fais ne m'eſt pas moins agréable que le ſuccès de mes entrepriſes. Si vous ne m'aviez pas eu pour votre Général, vous ſeriez aujourd'hui dans la ſervitude & dans le mépris, & peut-être morts de miſére. Je vous ai toujours traités comme mes enfans, je vous ai dreſſés de ma main, & formés dans l'art de vaincre avec tant de bonheur, que les armées les plus nombreuſes, les plus aguerries & les mieux diſciplinées n'ont pû tenir un inſtant devant vous. Tout vous a fait large dans le combat; mais ſongez que cette valeur eût

ſervi

Il dit donc à ses soldats, que si dans les combats précédens ils avoient eu du dessous, ils pouvoient par bien de raisons faire voir qu'ils n'en étoient pas responsables: mais que dans la bataille qui s'alloit donner, pour peu qu'ils eussent de courage, rien ne pourroit mettre obstacle

servi de peu, si mon expérience & les talens que j'ai reçûs de Dieu ne vous avoient ouvert le chemin de l'honneur & de la victoire: car le succès des batailles est toujours moins l'ouvrage de l'intrépidité, que de l'intelligence de celui qui vous commande contre des ennemis qui n'ont jamais prétendu vous céder à l'égard de l'une. Ils ont reconnu le pouvoir de l'autre par leur défaite. Toute la honte est tombée sur leur Général, & toute la gloire sur le vôtre, qu'il partage avec vous: car je dois autant à votre courage que vous devez à ma conduite. Nous voilà égaux à cet égard-là, mes compagnons; mais il s'en faut bien que nous le soions dans le reste. Votre condition est infiniment meilleure & plus désirable que n'est la mienne. Rien de plus touchant & de plus déplorable que mon sort. J'ai perdu l'usage de la vûë; & j'achéte bien chérement cette gloire que nous avons de commun ensemble. J'en remercie Dieu plutôt que de m'en plaindre, puisque vous vous êtes enrichis par mes victoires des dépouilles de vos ennemis, qui comptoient s'emparer des vôtres. Que me reste-t-il donc de tant de travaux & de tant de blessures? Rien qu'une vaine réputation: je dis vaine, puisque vous cherchez à me l'enlever & à la couvrir d'une flétrissure éternelle, en m'empêchant de sauver une ville florissante dont vous demandez la destruction. Jettez les yeux sur ma vie & sur mes démarches, & vous verrez par ma pauvreté & par mon infortune, si vous n'êtes pas les plus ingrats de tous les hommes, & que je n'ai combattu & vaincu que pour vous. A Dieu ne plaise, soldats, qu'on me reproche jamais, ni à vous non plus, un action si lâche & si pleine de deshonneur que le sac & la ruine de la Capitale du païs où vous étes nés, & le plus bel ornement de la Bohéme.

La moienne Antiquité, & les Modernes eux-mêmes, nous fournissent un assez bon nombre de harangues faites à la tête des armées. Procope en rapporte quelques-unes sur toutes sortes de sujets militaires, d'autant plus belles, qu'elles sont très-courtes & pleines de sens & de force. Depuis Henri IV. il y a peu de Généraux qui se soient mêlés de haranguer leurs troupes pour les encourager à bien faire, si ce n'est Charles XII. Roi de Suéde à la bataille de Nerva. Les Officiers particuliers qui sont à la tête des corps, n'ont pas tout-à-fait oublié cette bonne coutume, & n'en ont jamais fait que sur le modéle de celles des Lacédémoniens. Celle de Henri le Grand à son armée à la bataille d'Ivri, va terminer ces remarques. Avant que d'engager le combat, ce Prince parcourut toute la ligne; & montrant à ses soldats son casque surmonté d'un pannache blanc, leur disoit: *Enfans, si les cornétes vous manquent par quelque accident, voici le signal du ralliement: vous le trouverez toujours sur la route de l'honneur & de la victoire.*

La plaisanterie d'Alexandre le Grand vaut bien celle d'Annibal à Cannes, un peu avant que les armées en vinssent aux mains. Je l'ai déja rapportée, mais non pas celle du premier. *Son armée étant rangée en bataille, les Généraux vinrent demander à ce Prince, s'il n'y avoit rien à redire: Rien, dit-il, sinon qu'il faut envoier querir des Barbiers pour faire le poil aux soldats, parce qu'ils ont la barbe trop longue.* Un autre moins ferme & moins sûr de son fait que ce grand Capitaine, eût gardé son sérieux dans un tems où on n'a guéres envie de rire, & c'est justement dans ces momens de crise qu'il faut rire & plaisanter, lorsqu'on a mis ordre à tout, quelque peu d'envie que l'on en ait.

Le mot quelquefois est capable d'animer les troupes, & de les remplir d'espérance. Je m'étonne qu'on l'accompagne toujours du nom de quelques Saints, qui n'ont que faire là; outre qu'en ces tems-ci la superstition n'est guéres d'un grand secours dans les armées: nous ne sommes plus au tems du Paganisme. J'aimerois mieux donner pour mot dans une bataille les noms de quelques grands Capitaines anciens & modernes, accompagnés de quelqu'une de leurs belles actions. Le Général même peut donner les siennes. Les noms d'un César, d'un Alexandre, d'un Annibal, d'un Sertorius, d'un Gustave, d'un Henri IV, d'un Turenne, & d'un nombre infini d'autres, sont capables d'animer les troupes dans des actions, où l'on cherche à attaquer ou à se défendre, & à s'entrégorger mutuellement. De tous les noms de Saints ou de Saintes qu'on peut faire courir dans une armée, le meilleur est, ce me semble, celui de *Notre-Dame de Frape-fort*. Il n'est pas nouveau. A la bataille de Malplaquet le Commandant d'un bataillon du régiment de Navarre le fourra dans sa harangue. *Allons mes amis,* leur disoit-il, *marchons à ces Messieurs, & recommandons-nous de bon cœur à Notre-Dame de Frape-fort: c'est la Patrone du régiment, elle fait les plus grands miracles; aions-y confiance, elle ne sçauroit nous manquer. Combien de fois l'avez-vous éprouvé?* Si la guerre revient jamais, qu'on s'en souvienne. Le mot doit être gai, même plaisant: il est d'un effet admirable, que le Général n'en ait point d'autre en bouche. Cela marque le mépris que le Général fait de son ennemi, comme je l'ai dit plus haut, & le porte dans le cœur de ses soldats.

ſtacle à la victoire : qu'auparavant deux Conſuls ne commandoient pas la même armée ; que l'on ne s'étoit ſervi que de troupes levées depuis peu, ſans exercice, ſans expérience, & qui étoient venuës aux mains avec l'ennemi ſans preſque l'avoir vû : que celles qui avoient été battues ſur la Trébie, arrivées un ſoir de la Sicile, avoient été rangées en bataille le lendemain dès la pointe du jour : qu'à la journée de Thraſyméne, loin d'avoir vû l'ennemi avant le combat, elles n'avoient pû, à cauſe du brouillard, le voir même en combattant. „ Mais *aujourd'hui*, *ajouta-t-il*, vous voiez toutes choſes dans une ſituation bien „ différente. Non ſeulement les deux Conſuls de l'année préſente marchent à votre tête, & partagent avec vous tous les périls ; mais encore les deux de l'année paſſée ont bien voulu ſe rendre aux priéres „ que nous leur avons faites de demeurer & de combattre avec nous. „ Vous connoiſſez les armes des ennemis, leur maniére de ſe former, „ leur nombre. Depuis deux ans il ne s'eſt preſque point paſſé de jour „ que vous n'aiez meſuré vos épées avec les leurs. Des circonſtances „ différentes doivent produire un ſuccès différent. Il ſeroit étrange, „ que dis-je, il eſt impoſſible qu'en combattant à forces égales dans „ des rencontres particuliéres, vous aiez été le plus ſouvent victorieux, „ & que, ſupérieurs en nombre de plus de la moitié, vous ſoiez défaits dans une bataille générale. Romains, il ne vous manque plus „ pour la victoire que de vouloir vaincre. Mais ce ſeroit vous faire „ injure que de vous exhorter à le vouloir. Si je parlois à des ſoldats „ mercénaires, ou à des Alliés, qui obligés, en vertu des Traités, „ de prendre les armes pour une autre Puiſſance, courent tous les riſques d'un combat, ſans avoir preſque rien à en craindre ou à en „ eſpérer ; ce ſeroit à ces ſortes de ſoldats qu'il faudroit tâcher d'inſpirer le deſir de vaincre. Mais en parlant à des troupes, qui, comme vous, vont combattre pour eux-mêmes, pour leur patrie, leurs „ femmes & leurs enfans, & pour qui une bataille doit avoir des ſuites „ ſi funeſtes ou ſi avantageuſes, il eſt inutile d'exhorter, il ſuffit de „ les avertir de ce que l'on attend d'elle. Car qui n'aime mieux vaincre, ou, ſi cela ne ſe peut, mourir du moins les armes à la main, „ qu[illegible]re & de voir ce qu'il a de plus cher dans l'infamie & dans „ l'oppreſſion ? Mais qu'eſt-il beſoin d'un ſi long diſcours ? Figurez-vous par vous-mêmes quelle différence il a entre une victoire & „ une défaite ; les avantages que l'une vous produira, les maux que „ l'autre entraîne après elle, & penſez, en combattant, qu'il ne s'agit „ pas ici de la perte des légions, mais de tout l'Empire. Si vous êtes „ battus, Rome n'a plus dequoi tenir tête à l'ennemi. Ses ſoins, ſes „ forces, ſes eſpérances, tout eſt réuni dans votre armée. Faites „ en ſorte que le ſuccès réponde à ſon attente, & que votre reconnoiſſance égale les bienfaits que vous en avez reçûs. Que

„ toute

„ toute la terrre ſache aujourd'hui que ſi les Romains ont perdu quel„ques batailles, ce n'eſt pas qu'ils euſſent moins de courage & de va„leur que les Carthaginois ; mais parce que les conjonctures, où l'on „ ſe trouvoit, ne permettoient pas qu'on leur oppoſât des combattans, „ qui fuſſent accoutumés aux devoirs & aux périls de la guerre ". Après cette harangue, Æmilius congédia l'aſſemblée.

Le lendemain ce Conſul ſe mit en marche, pour aller où il avoit eu avis que les ennemis campoient. Il y arriva au deuxiéme jour, & mit ſon camp à environ ſix milles de celui des Carthaginois. Comme c'étoit une plaine fort unie & toute découverte, & que la cavalerie ennemie étoit de beaucoup ſupérieure à la Romaine, il ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit : il vouloit qu'on attirât l'ennemi dans un terrain, où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varro, Général ſans expérience, fut d'un avis contraire; (*a*) de là la diviſion parmi les Chefs : rien ne pouvoit arriver de plus

(a) *De là la diviſion parmi les Chefs : rien ne pouvoit arriver de plus funeſte & de plus pernicieux.*] „ Les grandes entrepriſes, *diſoit Walſtein*, * „ ne peuvent guéres réuſſir que ſous la conduite „ d'un ſeul homme : elles échouent ordinairement „ quand pluſieurs s'en mêlent. Les Romains „ aiant chaſſé leurs Rois, furent contraints dans „ les dangers de leur nouvelle République à créer „ des Dictateurs avec une puiſſance ſouveraine. „ Le Roi de Suéde agit ſeul. C'eſt par-là qu'a„ près de ſi foibles commencemens il ſe trouva „ victorieux au-delà de ſes eſpérances. La mul„ titude des maîtres a cauſé depuis peu la perte „ des meilleurs ſoldats du monde, & mis l'Em„ pire près d'une entiére ſubverſion. Cet exem„ ple prouve aſſez que l'autorité s'affoiblit dès „ qu'elle eſt partagée. La crainte de la honte & „ le deſir de la gloire nous font agir vigoureuſe„ ment quand elles ne regardent que nous. Si „ ces choſes ſont communes, on néglige la ré„ putation & le blâme, où l'on a peu de part. Le „ même inconvénient ſe rencontre dans les né„ gociations ménagées par pluſieurs. Le nom„ bre nuit au ſecret. Les différens intérêts re„ tardent ou détournent la concluſion du Traité.

Ce raiſonnement de Walſtein eſt tout brillant de vérités. Les Romains ſe trouvérent toujours mal d'avoir partagé le commandement. Ils ne connurent jamais que l'unité & l'indépendance du Chef dans une armée étoit le plus grand de tous les avantages : Trébie, Thraſyméne, & même le dernier combat de Gérunium, où il parut deux Dictateurs, leur euſſent dû ſervir de leçon pour l'avenir, & cependant l'expérience de leurs défaites ne les corrigea pas. Fabius ne s'eſt pas plutôt démis de la Dictature & du commandement de l'armée, qu'on la remet en même tems ſous les ordres de deux Conſuls, ſi oppoſés d'humeur & d'inclinations, qu'il étoit aiſé de juger qu'ils ne s'accommoderoient pas enſemble. Æmilius étoit un homme de naiſſance, de grande valeur, ſage, prudent, expérimenté, & capable de commander une armée contre un Général dont il connoiſſoit l'audace déterminée. Il ſavoit qu'il falloit toute l'habileté & la patience d'un grand Général, & une défenſive reglée & conſtante pour terminer cette guerre. Son Collégue étoit tout différent, homme de petit courage, ſans nulle expérience, eſprit ſans vûë, & par conſéquent ignorant, préſomptueux, fanfaron, lâche & emporté. Quel contraſte entre ces deux hommes ! Et le Sénat panche plutôt pour ce dernier, & le donne pour Ajoint à un des plus honnêtes hommes & des plus habiles de la République; quel partage de l'approbation & du commandement d'une armée ! quelle conduite inſenſée & folle dans le Sénat & dans le peuple ! En hazardant un combat contre un homme tel qu'Annibal, ils riſquoient leur derniére eſpérance. On ſe livre à un homme tel que Varro, & l'on met en lui toute ſa confiance plutôt qu'en l'autre : pendant qu'Æmilius aſſûroit le ſuccès de cette guerre & la ruine de ſon ennemi par la patience & par la ſageſſe d'une défenſive réglée & par ſon habileté, s'il falloit combattre. Voilà les fautes à quoi les Etats ſe livrent ſouvent, mais ils ne s'en corrigent guéres : la faveur a trop de pouvoir, & l'ignorance eſt trop bien ſoutenuë dans les Cours des Princes.

Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin continuérent preſque toujours dans la maxime de partager le commandement des armées. L'expérience d'une politique ſi groſſiére ne les corrigea jamais, toujours un Æmilius & un Varro à la tête des

* *Vaſſ. Hiſt. de Louis XIII. liv.* XXXI. *pag.* 129.

plus funeste & de plus pernicieux. Le lendemain, jour où commandoit Varro, car c'est l'usage des Consuls Romains de commander tour

des armées : celui-ci étoit dans la faveur, leur ami ou leur parent, ou leur adulateur. Etoit-il bien difficile que cela n'arrivât, & que des gens si disproportionnés en mérite & en talens pûssent s'accorder ensemble ? Brézé, Châtillon & tant d'autres en sont une bonne preuve. Que cette politique ait duré longtems, voilà ce qui surprend. Elle continua encore quelque tems sous le regne de Louis XIV. Le Maréchal de la Ferté étoit-il homme à être donné pour Collégue au grand Turenne ? Donner un autre Brézé à un Turenne, le contraste est extraordinaire! Le Roi ouvrit enfin les yeux, & le commandement alternatif disparut pour faire place à celui d'un seul. Alors les affaires de la guerre prirent une toute autre face. L'on reconnut par les effets que l'unité du *Chef* étoit un *avantage inestimable dans une armée*, & ç'a été une circonstance la plus favorable à la France contre ses ennemis : car auparavant presque toutes leurs espérances étoient établies sur la désunion & les jalousies réciproques des Généraux. La bonne fortune de Louis XIV. fit que les ligues formées contre lui augmentérent plutôt sa gloire & sa puissance, qu'elles ne servirent à la diminuer. La mésintelligence entre les Chefs des armées ennemies le mit en état de tout oser & de tout entreprendre, ils ne pûrent jamais s'accorder. Leurs Conseils de guerre dès l'entrée d'une campagne, étoient le plus grand champ de bataille où ils se trouvassent. Ce n'étoient que défiances, que plaintes réciproques, que jalousies, que caprices : les uns aimoient mieux être défaits, que de voir attribuer le gain d'une bataille à un Général qu'ils n'aimoient pas : les autres vendus vouloient mériter leurs pensions, & conseilloient toujours le pire. Cela tourna un peu autrement dans la guerre de 1701. Les Alliés contre la France emploiérent peut-être les mêmes machines dont nous nous étions servis contre eux avec tant de succès, que les nôtres se trouvérent démontées.

Les Athéniens faisoient pis que les Romains & les François n'ont fait dans le partage du commandement de leurs armées. Ils élisoient dix Généraux, & chacun commandoit à son tour. On en vit tout autant à la bataille de Marathon, au rapport de Plutarque dans la Vie d'Aristide. Le passage mérite d'être rapporté. J'en ai touché quelque chose ailleurs ; mais cela ne suffit pas pour l'instruction de mes Lecteurs. Je me sers à mon ordinaire de la traduction de M. Dacier. *

„ De dix Généraux, *dit-il*, que les Athéniens „ avoient élûs pour cette guerre, le premier en „ autorité & en dignité, c'étoit Miltiade, & A„ ristide étoit le second après lui en réputation & „ en crédit. Dans le Conseil de guerre, qui fut „ tenu, Miltiade fut d'avis de donner la bataille „ aux Barbares, & Aristide s'étant rangé à son „ sentiment, ne contribua pas peu à faire prendre „ le parti de combattre. Et comme les dix Gé„ néraux commandoient l'armée l'un après l'au„ tre chacun leur jour, quand le tour d'Aristide „ revint, il remit le commandement à Miltiade, „ enseignant par-là à ses compagnons que d'obéir „ & de se soumettre aux ordres des plus sages, „ ce n'est nullement une chose honteuse ; mais „ que c'est au contraire très-honorable & très-sa„ lutaire. Ainsi adoucissant par son exemple la „ jalousie, qui pouvoit causer entre eux de grands „ debats, & les portant à se trouver heureux d'o„ béir à celui qui avoit le plus d'expérience, il „ fortifia extrêmement Miltiade, qui devint „ maître absolu de l'armée, dont le commande„ ment ne fut plus partagé. Les autres Généraux „ ne se souciérent plus de commander leur jour „ & voulurent être entiérement à ses ordres.

Minucius fit à peu près une action semblable à l'égard de Fabius après le dernier combat de Gérunium. Combien peu d'Aristides dans l'Histoire, & combien le nombre des Varrons est grand! Plutarque omet une action de Miltiade ; que M. Dacier reléve dans ses notes, & qui n'a pas échapé à Hérodote : c'est que quoique les autres Généraux eussent cédé le commandement chacun leur jour, *Miltiade ne voulut pourtant pas donner bataille, il attendit son jour. Il craignoit sans doute*, dit l'Auteur très-judicieusement, *que celui dont il auroit pris le tour ne lui eût cédé le commandement malgré lui, & que par envie il ne fît moins bien son devoir dans le combat, pour ne pas servir à la réputation* de celui qui commandoit à sa place. *L'expérience a fait voir quelquefois*, dit-il encore, *que cette indigne jalousie a nui à de grandes actions, & les a renduës ou malheureuses ou longtems douteuses.*

Non seulement le Général doit être seul à la tête d'une armée, & son pouvoir sans bornes, comme chez les Turcs ; mais il doit être encore indépendant des ordres d'un Ministre, comme M. de Turenne, qui sçut sécouer un joug dont un grand Capitaine doit être toujours exemt. Je me suis expliqué là-dessus quelque part dans cet Ouvrage. Le plus grand de tous les avantages est celui d'un Roi à la tête de son armée. Tite-Live le dit si bien à l'occasion du paralléle qu'il fait d'Alexandre le Grand avec les Capitaines Romains qu'il auroit trouvés en son chemin, si l'envie lui eût pris de tourner ses armes du côté de l'Italie. On va voir qu'il n'est pas des Généraux dont le pouvoir est partagé ou lié par les ordres des Prin-

ces

* *Plut. Vie d'Aristide.*

tour à tour, ce Consul décampa, & se mit en tête d'approcher plus près des ennemis, quelque chose que pût lui dire son Collégue pour l'en détourner.

Annibal lui vient au-devant avec ses armés à la légére & la cavalerie, tombe sur sa marche, fait une charge furieuse, & jette un grand desordre parmi les Romains. Le Consul soutint ce premier choc à la faveur de quelque corps de pesamment armés. Il envoia ensuite à la charge les gens de trait & la cavalerie, & eut soin d'y insérer quelques cohortes de légionnaires. Cette précaution que les Carthaginois avoient négligé de prendre, lui donna tout l'avantage du combat. La nuit mit fin à cette action, qui ne réussit pas à Annibal comme il l'avoit espéré.

Le lendemain Æmilius, qui n'étoit pas d'avis de combattre, & qui cependant ne pouvoit sans péril retirer de là son armée, en fit camper les deux tiers le long de l'Aufide, la seule riviére qui traverse l'Apennin, chaîne de montagnes qui partage toutes les riviéres qui arrosent l'Italie, & dont les unes se déchargent dans la mer de Toscane; & les autres dans la mer Adriatique. L'Aufide prend sa source du côté de la premiére, & passant au travers de l'Apennin va se décharger dans l'autre. Æmilius fit passer le fleuve au reste de l'armée, & la retrancha à l'Orient de l'endroit où il l'avoit passé, environ à treize cens pas du premier camp, & un peu plus loin de celui des ennemis; par cette disposition il se mit à portée de soutenir ses fourrageurs, & d'incommoder ceux des Carthaginois. Annibal prévoiant que cette manœuvre aboutiroit à une bataille générale, jugea prudemment que le dernier échec ne lui permettoit pas de hazarder une action décisive, sans avoir re-

ces ou de leurs Ministres, & qui ne peuvent agir ni rien faire par eux-mêmes, comme des autres qui commandent seuls, & ausquels il est permis de faire à leur volonté, & selon qu'il leur plaît. Cette méthode est bonne & salutaire, & l'autre très-mauvaise. Il n'en est pas ainsi des Rois, ,, pour venir au passage de Tite-Live, non seu-,, lement ils ne connoissent point tous ces ob-,, stacles; mais ils sont maîtres des tems & des ,, événemens. Loin d'être obligés de suivre une ,, impression étrangére, ils donnent le mouve-,, ment & le branle à tout. *Domini rerum temporumque, trahunt consiliis cuncta, non sequuntur.* Rien de plus avantageux, encore une fois, qu'un Général absolu dans son armée. Finissons cette note par ce que j'ai lû dans les Réflexions politiques sur Tacite de M. Amelot de la Houssaie.

,, L'indépendance, *dit-il*, est un grand avanta-,, ge dans un Général d'armée pour l'exécution des ,, grandes choses. Germanicus auroit achevé de ,, subjuguer toute l'Allemagne, si Tibére n'eût ,, pas été jaloux de sa gloire. Le Duc d'Alve au-,, roit pris Rome & le Pape Paul IV. si Philip-,, pe II. son Maître eût été de l'humeur de Char-,, les-Quint. Le Comte de Rantzau, qui fut ,, depuis Maréchal de France, auroit infaillible-,, ment surpris la citadelle de Gand, où il y ,, avoit alors beaucoup de prisonniers François, ,, Portugais & Catalans, si M. Des[illegible], qui ,, gouvernoit tout sous l'autorité du Cardinal de ,, Richelieu, eût voulu seconder cette entrepri-,, se: au lieu qu'il la fit échouer, pour empêcher ,, que le Comte, dont il haïssoit la personne, ne ,, devînt trop considérable à la Cour par un si ,, grand service. Le Maréchal de la Motte-Hou-,, dancourt auroit amené le Roi d'Espagne pri-,, sonnier à Paris, si la Régence n'eût pas été ,, entre les mains de sa sœur, qui préféra en cette ,, rencontre les intérêts de son frére à ceux de ,, son fils". J'en dirois de bonnes si je voulois descendre jusqu'à notre tems, ou s'il m'étoit permis de mettre aux champs ce que je sçai de la derniére guerre.

relevé le courage à ses troupes. Les aiant donc fait assembler: „ Carthaginois, *leur dit-il*, jettez les yeux sur tout le païs qui vous environne, & dites-moi, si les Dieux vous donnoient le choix, ce que vous pourriez souhaiter de plus avantageux, supérieurs en cavalerie comme vous l'êtes, que de disputer l'Empire du monde dans un pareil terrain? Tous convinrent, & la chose étoit claire, qu'ils ne feroient pas un autre choix.

„ Rendez donc, *continua-t-il*, graces aux Dieux, d'avoir amené ici les ennemis pour vous en faire triompher. Sçachez moi gré aussi d'avoir réduit les Romains à la nécessité de combattre. Quelque heureux que soit pour nous le champ de bataille, il faut nécessairement qu'ils y entrent, ils ne peuvent plus l'éviter. Il ne me conviendroit pas de discourir longtems pour vous encourager à faire votre devoir. Cela étoit bon, lorsque vous n'aviez point encore essaié vos forces avec les Romains, & j'eus soin alors de vous montrer par une foule d'exemples, qu'ils n'étoient pas si formidables que l'on pensoit. Mais après trois grandes victoires consécutives, que faut-il pour vous élever le courage & vous inspirer de la confiance que le souvenir de vos propres exploits? Par les combats précédens vous vous êtes rendus maîtres du plat païs, & de toutes les richesses qui y étoient. C'est ce que je vous avois promis d'abord, & je vous ai tenu parole. Mais dans le combat d'aujourd'hui, il s'agit des villes & des richesses qui y sont enfermées. Si vous les emportez, toute l'Italie passe sous le joug. Plus de peines, plus de périls pour vous. La victoire vous met en possession de toutes les richesses des Romains, & assujettit toute la terre à votre domination. Combattons donc. Il n'est plus question de parler, il faut agir: j'espére de la protection des Dieux que vous verrez dans peu l'effet de mes promesses". Ce discours fut reçû avec les applaudissemens de toute l'assemblée, & Annibal après l'avoir louée de sa bonne volonté, la congédia.

Il campa aussi-tôt, & se retrancha sur le bord du fleuve où étoit le plus grand camp des Romains. Le lendemain il ordonna aux troupes de se mettre & de se tenir prêtes, & le jour suivant il rangea son armée en bataille sur le bord du fleuve, comme s'il eût défié l'ennemi. Mais Æmilius sentit le desavantage du terrain; & voiant d'ailleurs que la disette des vivres obligeroit bientôt Annibal de décamper, il ne s'ébranla pas, & se contenta de faire bien garder ses deux camps. Annibal resta quelque tems en disposition. Comme personne ne se présentoit, il fit rentrer l'armée dans ses retranchemens, & détacha les Numides contre ceux du plus petit camp, qui venoient à l'Aufide chercher de l'eau. Cette cavalerie passa jusqu'au retranchement même, & empêcha les Romains d'approcher de la riviére. Cela piqua Varro jusqu'au vif. Le soldat, qui n'avoit pas moins d'ardeur de combattre, souf-

froit

froit avec la derniére impatience que l'on différât. Car l'homme une fois déterminé à braver les plus grands périls pour parvenir à ce qu'il souhaite, ne souffre rien avec plus de chagrin que le délai de l'exécution.

Quand le bruit se répandit dans Rome que les deux armées étoient en présence, & que chaque jour il se faisoit des escarmouches, l'inquiétude & la crainte saisirent tous les esprits. Les défaites passées faisoient trembler sur l'avenir, & l'on prévenoit par imagination tous les malheurs où l'on seroit exposé si l'on étoit vaincu. On n'y entendit plus parler que des oracles prononcés sur Rome. Tous les Temples, toutes les maisons particuliéres étoient pleines d'apparitions extraordinaires & de prodiges, pour lesquels on faisoit des priéres & des sacrifices aux Dieux. Car dans les calamités publiques les Romains apportent un soin extréme à calmer la colére des Dieux (*a*) & des hommes, &

(a) *Les Romains apportent un soin extrême à appaiser la colére des Dieux & des hommes.*] J'ai dit quelque part que les Anciens avoient leur *Te Deum* comme les Modernes, pour remercier les Dieux de leurs victoires. Ils faisoient plus, car ils ordonnoient des fétes & des processions, où ils portoient toutes les statuës de leurs Dieux avec beaucoup de dévotion, & même de dépense. Les marques de leur reconnoissance étoient plus ou moins grandes & moins pompeuses selon la grandeur & l'importance des victoires de leurs Généraux, & ces fêtes ne finissoient pas en un jour: elles duroient quelquefois des semaines entiéres. César, par ses victoires dans les Gaules, faillit à ruiner les Romains en fêtes & en remercimens à leurs Dieux: de sorte que de son tems le Sénat n'eut guéres d'autre occupation que celle d'ordonner des jeux & des fêtes à Rome & dans tout l'Empire. Ce grand Capitaine en gagna de telles, que quinze jours d'actions de graces pûrent à peine suffire. Il nous l'assûre lui-même dans ses Commentaires. Il n'en fut pas ainsi dans la seconde Punique. Les Romains n'ordonnérent des jours de vœux & de priéres que pour détourner la colére des Dieux qui pendoit sur leur tête, & se les rendre favorables dans les grandes crises des affaires; & pendant qu'on s'en plaignoit à Rome, on les remercioit & l'on se réjouissoit à Carthage. Les Dieux ne perdoient jamais rien de leurs revenus dans les bons événemens comme dans les plus sinistres; les vaincus augmentoient le nombre de leurs victimes, & choisissoient les plus grasses pour les appaiser & les tourner de leur côte, & les Autels des victorieux ne fumoient pas moins par reconnoissance. Rome ne fut jamais plus dévote que du tems d'Annibal: l'adversité seule a ce pouvoir-là, & la prospérité des affaires fait un effet tout contraire dans le cœur des hommes. C'étoit la coutume des Romains, dit mon Auteur, de ne rien épargner pour fléchir les Dieux dans leur colére, & ne trouvoient pas, comme Ajax, que ce fût une chose honteuse de vaincre ou de se tirer d'embarras par *l'assistance divine.* C'est ainsi, disoit l'Empereur Aurélien au Sénat, comme je l'ai rapporté ailleurs, que nos ancêtres ont commencé & terminé plusieurs guerres fâcheuses, & reconnu que jamais leur secours ne fit honte aux nations belliqueuses & bien commandées. Jamais les Romains n'en eurent un plus grand besoin. Leurs soldats étoient bons. Ils le sçavoient bien: mais cela ne suffisoit pas, il falloit de bons Généraux. Car un bon & un mauvais, lorsque le commandement est partagé, & que chacun fait à sa tête lorsqu'il est en jour, c'est tout comme rien. Quand le tour d'Æmilius vint pour commander, ce Général remporta un grand avantage sur Annibal. Mais le lendemain son Collégue perdit tout par son ignorance & sa lâcheté. On avoit raison à Rome de s'alarmer lorsqu'on y apprit que les armées étoient en présence, & que les Consuls étoient mal d'accord: la dévotion du peuple redoubla, les Temples ne desemplissoient pas à la veille d'un si grand événement. Tout étoit en priéres, en vœux & en sacrifices: mauvais tems pour les bœufs & pour les moutons, & abondance de biens pour les Prêtres & les Sacrificateurs.

Ce que les Paiens faisoient dans la prospérité de leurs affaires, comme dans leurs plus grandes infortunes, c'est-à-dire après les plus grandes victoires ou dans leurs défaites les plus complettes, les Modernes le font aussi, & ne leur cédent pas en actes de dévotion. Cela se remarque dans toutes les religions du monde entier. Les Prêtres du Paganisme, dont le nombre n'étoit pas moins grand en ce tems-là qu'il l'est aujourd'hui dans le Roiaume de Siam, dans la Chine & dans le Japon, ne faisoient jamais une plus grande recolte d'ar-

& de toutes les cérémonies prescrites pour ces sortes d'occasions, il n'y en a aucune qu'ils n'observent sans crainte de se deshonorer, quelque basse & méprisable qu'elle paroisse.

d'argent & d'offrandes que dans les tems de calamité : la peste, la guerre, les tremblemens de terre, les prodiges & les phénoménes célestes les plus extraordinaires, comme ceux de la terre, tout leur produisoit, c'étoient des faveurs de leurs Dieux. Ils les remercioient & s'en réjouissoient dans le fond du cœur, pendant que toute une nation ou toute une ville étoit dans l'affliction, dans l'abattement & dans la crainte que le mal n'empirât ; enfin ils trouvoient le moien, à l'aide de leurs priéres, de leurs sacrifices, & des fourberies des oracles de leurs Dieux, qu'ils faisoient parler à leur fantaisie, de s'enrichir dans les tems les plus misérables comme dans les plus heureux.

CHAPITRE XXIV.

Bataille de Cannes.

LE lendemain, jour où Varro avoit le commandement, ce Consul se mit en marche dès la petite pointe du jour, & aiant fait passer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, il les rangea aussi-tôt en bataille. Il y joignit celles du plus petit, & les mit toutes sur la même ligne, le visage tourné du côté du Midi : la cavalerie Romaine sur l'aîle droite appuiée à la riviére ; l'infanterie près d'elle sur la même ligne ; les intervalles plus serrés qu'à l'ordinaire ; les cohortes en plus grand nombre sur le front pour lui donner plus de hauteur. La cavalerie auxiliaire sur l'aîle gauche fermoit la ligne, au-devant de laquelle étoient postés les armés à la légére. Il y avoit dans cette armée, en comptant (*a*) les alliés, quatre-vingt mille hommes de pied & un peu plus de six mille chevaux.

Annibal en même tems fit passer l'Aufide aux frondeurs & aux autres armés à la légére, & les posta devant l'armée. Le reste aiant passé la riviére

(*a*) *Il y avoit dans cette armée, en comptant les alliés, quatre-vingt mille hommes de pied & un peu plus de six mille chevaux.*] Tite-Live ne s'accorde pas avec Polybe. Sans trop nous contraindre, nous ajouterons plus de foi à celui-ci qu'à l'autre, qui dit que l'armée Romaine étoit composée de neuf légions, dont chacune contenoit neuf mille hommes de pied pesamment armés & trois cens de cavalerie ; ce qui reviendroit à quarante-cinq mille hommes de pied légionnaires & deux mille sept cens chevaux, & qu'il y avoit tout autant de gens de pied des alliés & le double de gens de cheval. Selon cette supputation, l'armée Romaine devoit être forte de quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie & de huit mille deux cens de cavalerie. Il ne prend pas garde qu'en mettant un si grand nombre d'infanterie, il augmente la gloire d'Annibal & la honte des Romains, qui se font battre par une armée plus foible de la moitié, & s'il vous plaît en belle plaine rase & pelée. Il rapporte l'opinion de quelques Auteurs, qui diminuent beaucoup le nombre des Romains, ausquels ils donnent seulement quatre-vingt-sept mille deux cens hommes. Polybe ne met que quatre-vingt mille hommes de pied & neuf mille six cens chevaux. Quant à Annibal, le Grec & le Latin conviennent qu'il avoit quarante mille hommes de pied & dix mille chevaux.

riviére par deux endroits, sur le bord à l'aîle gauche il mit la cavalerie Espagnole & Gauloise, pour l'opposer à la cavalerie Romaine; & ensuite sur la même ligne, une moitié de l'infanterie Africaine pesamment armée, l'infanterie Espagnole & Gauloise, l'autre moitié de l'infanterie Africaine, & enfin la cavalerie Numide qui faisoit l'aîle droite.

Après qu'il eut ainsi rangé toutes ces troupes sur une seule ligne, il marcha au-devant des ennemis, suivi de l'infanterie Espagnole & Gauloise, qui se détachoit du centre du corps de bataille; & comme elle étoit jointe en droite ligne avec le reste, en se séparant elle forma au centre comme le convexe d'un croissant, qui ôta à ce centre beaucoup de sa hauteur: le dessein de ce Général étant de commencer le combat par les Espagnols & les Gaulois, & de les faire soutenir par les Africains.

Cette derniére infanterie étoit armé à la Romaine, aiant été revêtuë par *Annibal* des armes que l'on avoit gagnées sur les Romains à la journée de Gérunium. Les Espagnols & les Gaulois avoient le bouclier; mais leurs épées *(a)* étoient fort différentes. Celle des premiers n'é-

(a) *Mais leurs épées étoient fort différentes.*] J'ai parlé ailleurs de l'avantage des armes des Romains sur celles de leurs ennemis. Cet avantage étoit tel, qu'il est à peine concevable. Il est encore plus difficile de comprendre comment les Romains l'ont pû conserver si longtems, car il a duré jusqu'à la fin de la République: ils l'ont même conservé sous le regne de plusieurs Empereurs. Les Romains ont eu de grands Capitaines. La plûpart de ceux qui leur ont été opposés étoient-ils moins bons? Et cependant à la tête des plus nombreuses armées ils ont été vaincus de la maniére du monde la plus honteuse. On alleguera peut-être l'excellence de la discipline militaire de leurs vainqueurs. Je n'ai garde de nier qu'elle n'ait été la cause de leurs exploits & de la grandeur de leur Empire; mais l'avantage de leurs armes n'y contribua-t-il pas tout autant que cette discipline inspirée? Je ne puis assez m'étonner que leurs ennemis ne se soient pas apperçûs qu'en les imitant, sinon dans leur discipline, ce qui n'étoit pas la chose du monde la plus aisée, du moins dans la façon de s'armer, ils se mettroient en état de leur tenir tête. Annibal comprit bien qu'il falloit armer son infanterie de la sorte; mais aucun autre ne le comprit, si ce n'est Antiochus, qui ne leur fut guéres moins redoutable qu'Annibal. Il fit forger des armes à la Romaine, mais non pas en si grand nombre qu'il en eût assez pour armer toute son infanterie de la sorte. Ce qui me surprend le plus, c'est que les Grecs aient été dans la même erreur, & qu'ils n'aient pas mêlé les armes courtes en grand nombre parmi leurs piquiers: leur maniére de se ranger, plus excellente & plus redoutable, eut en tout l'avantage contre celle des Romains, que je n'estime pas autant que l'on pense, comme je le dirai en son lieu, sans qu'il soit besoin de beaucoup de logique pour le prouver. Il sembloit moralement impossible que l'infanterie Gauloise pût résister un instant contre celle des Romains, & cependant leurs batailles contre ces derniers ont été très-sanglantes, longtems & opiniâtrément disputées, sans nul équilibre à l'égard des armes.

S'il y a du merveilleux dans les guerres des Gaulois contre les Romains, il est tout entier du côté des premiers, qui ont si souvent défait les autres en bataille rangée avec les armes du monde les plus desavantageuses: encore les a-t-on vû combattre nûs depuis la ceinture jusqu'en haut, comme à Télamon & à Cannes. Les victoires qu'ils ont si souvent remportées contre les armées Romaines, malgré tant de desavantage, font une preuve manifeste que les Gaulois l'emportoient sur eux par leur valeur & par leur courage. Que tous les ennemis de Rome, du moins la plûpart, braves, aguerris & bien commandés, aient été si longtems dans une erreur si grossiére, & qu'ils n'aient pas changé du moins dans la façon de leurs armes offensives, il faut conclurre de là que l'empire de la coutume est d'un pouvoir & d'une force surprenante. Je passe les armes des Allemans, pas meilleures que celles des Gaulois: ils n'ont eu affaire aux Romains que sous les Empereurs; au lieu que les autres ont commencé de fort bonne heure à leur faire la guerre. Tacite ne remarque pas

n'étoit pas moins propre à fraper d'estoc que de taille; au lieu que celle des Gaulois ne frape que de taille, & à certaine distance. Ces troupes étoient rangées par cohortes alternativement; les Gaulois nûs, les Espagnols couverts de chemises de lin de couleur de pourpre, ce qui fut pour les Romains un spectacle extraordinaire qui les épouvanta. L'armée des Carthaginois étoit de dix mille chevaux, & d'un peu plus de quarante mille hommes de pied.

Æmilius commandoit à la droite des Romains, Varro à la gauche; les deux Consuls de l'année précédente Servilius & Atilius étoient au centre. Du côté des Carthaginois Asdrubal avoit la gauche, Annon la droite, & Annibal aiant avec lui Magon son frére, s'étoit réservé (a) le commandement du centre. Ces deux armées n'eurent rien à souf-

pas moins le desavantage des armes des Allemans que Polybe celui des Gaulois. Cela se remarque dans la harangue qu'il fait faire par Germanicus à ses soldats dans la guerre contre Arminius. Il leur dit que *les ennemis ne pourroient pas manier leurs grands boucliers ni leurs longues piques parmi les haliers & de troncs d'arbres, comme le soldat Romain couvert de ses armes faisoit son épée & son javelot; qu'ils prissent garde seulement de redoubler leur coup, & à chercher le visage desarmé de l'ennemi; que les Barbares n'avoient ni cuirasse ni armes, & que leur bouclier d'osier & de bois peint servoit de foible résistance contre leurs épées; qu'il n'y avoit de piques qu'aux premiers rangs, & que le reste n'avoit pour arme qu'un bâton brûlé & un dard.* Pourra-t-on s'imaginer qu'avec des armes si misérables les Allemans aient pû vaincre les meilleures armées Romaines, que Varrus entr'autres y ait péri avec toute la sienne, & que les Gaulois avec les leurs beaucoup plus mauvaises leur aient fait éprouver plusieurs fois de semblables disgraces? Je l'ai dit ailleurs, & je le répete encore, si les Gaulois eussent été armés aussi avantageusement que les Romains, leur Empire & leur nom nous seroient à peine connus: ils eussent fini à la prise de Rome.

(a) *Annibal aiant avec lui Magon son frére, s'étoit reservé le commandement du centre.*] Plutarque qui n'aime guéres plus les Gaulois que Tite-Live, Florus & tant d'autres, ne laisse jamais échaper l'occasion, lorsqu'il peut la rencontrer, de dire quelque chose à leur desavantage. Polybe n'est pas exemt de ce défaut-là, & je m'en étonne. Le premier ne sait ce qu'il dit. Il ne devoit pas ignorer, non plus que Tite-Live, qui ne marque pas davantage d'équité & de jugement, que les Gaulois faisoient presque les deux tiers de l'armée d'Annibal. Cet Auteur s'est imaginé que tout ce qu'il y avoit de mauvais dans cette armée, c'est-à-dire les Gaulois, comme je le pense, fut placé au centre, sans faire reflexion, faute d'expérience, que tout ce qui se passa de serieux dans cette grande action étoit en cet endroit, où le Général Carthaginois faisoit rouler ses principales machines & toutes les espérances pour la victoire. Elle dépendoit absolument de ce centre, qui donnoit tout le mouvement aux aîles. Ce fut là le sujet de tous ses soins & de toute son attention. Il falloit un grand art & des gens d'un courage au-dessus du commun pour un mouvement si délicat, si profond & si digne de ce qu'il y avoit de plus expérimenté & de plus ferme dans son armée. Il choisit les Gaulois & les Espagnols. Tout dépendoit du courage & de la discipline de ces deux corps d'étrangers, & de la présence du Général lui-même. Cette disposition, l'adresse & la délicatesse du mouvement sont le chef-d'œuvre de ce grand Capitaine. Que Plutarque nous apprenne s'il lui plaît, & ceux qu'il a copiés, où il a trouvé qu'Annibal eût placé le rebut de son armée au centre. Seroit-ce dans les Mémoires de Fabius plutôt que dans les autres? J'ai de la peine à me le persuader, bien que Polybe le taxe de mensonge & d'inexactitude. Rapportons le passage de Plutarque, de peur qu'on ne croie que nous lui en imposons pour venger la nation. *La seconde ruse, dit-il, fut dans l'ordonnance de ses troupes : car aiant mis ce qu'il avoit de meilleur dans ses aîles, il se plaça avec ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu.* Cela ne sauroit se paier. Cet Auteur aussi peu instruit des choses de la guerre que Tite-Live, dont il emprunte bien des chiméres, qu'il ne nous épargne pas non plus, s'étoit sans doute imaginé que cela devoit être ainsi : apparemment sur l'autorité d'Homére, qui met toujours au centre ce qu'il y a de mauvais dans une armée. Cela étoit de son tems, & se pratique encore dans celui-ci; mais c'est lorsqu'on veut engager aux aîles, & Annibal comme plus habile & plus sensé, aussi bien qu'Epaminondas à Mantinée, commença au centre. Non seulement les Gaulois combattirent courageusement, bien que foibles & sur très-peu de

ſouffrir du Soleil, lorſqu'il fut levé: l'une étant tournée au Midi, comme j'ai déja remarqué, & l'autre au Septentrion.

L'action commença par les armés à la légére qui de part & d'autre avoient été mis à la tête; ce premier choc ne fut d'aucun avantage pour l'un ni pour l'autre parti. Mais dès que la cavalerie Eſpagnole & Gauloiſe de la gauche ſe fut approchée, le combat s'échauffant, les Romains ſe battirent avec furie, & plutôt en Barbares qu'en Romains. Car ce ne fut point tantôt en reculant, tant en revenant à la charge ſelon les loix de leur milice; à peine furent-ils aux mains, qu'ils ſautérent de cheval, & ſaiſirent chacun ſon homme. Cependant les Carthaginois eurent le deſſus. La plûpart des Romains demeurérent ſur la place, après s'être défendus avec la derniére valeur: le reſte fut pourſuivi le long de la riviére & taillé en piéces ſans pouvoir obtenir de quartier.

L'infanterie peſamment armée prit enſuite la place de la légére, & vint aux mains. Les Eſpagnols & les Gaulois firent ferme d'abord, & ſoutinrent le choc avec vigueur; mais ils cédérent bientôt à la peſanteur des légions, & ouvrant le croiſſant, tournérent le dos & ſe retirérent. Les Romains les ſuivent avec impétuoſité, & rompent d'autant plus aiſément la ligne des Gaulois, qu'elle avoit là fort peu de hauteur, & que l'on fortifioit leurs cohortes par des détachemens qui venoient des aîles au centre où étoit le fort du combat. Car toute la ligne ne combattit point en même tems. Mais ce fut par le centre que commença l'action; parce que les Gaulois étant rangés en forme de croiſſant, laiſſoient les aîles loin derriére eux, & préſentérent le convexe du croiſſant aux Romains. Ceux-ci ſuivent donc, & entrent en ſi grand nombre dans cet enfoncement du centre, que la plus grande partie de l'armée Romaine fut enfermée des deux côtés entre les Africains, qui tournant une partie de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, chargérent les ennemis en flanc des deux côtés. C'eſt ce qu'Annibal avoit prévû, que les Romains pourſuivant les Gaulois ne manqueroient pas d'être envelopés par les Africains. Les Romains alors ne pouvant (a) plus combattre par phalange, ne ſe défendirent plus

de hauteur; mais ils ſoutinrent encore le choc & le poids des légions Romaines, rangées d'une maniére qu'il eſt preſque impoſſible de comprendre comment ils ont pû ſoutenir un choc ſi puiſſant, & qu'ils n'aient cédé le terrain qu'au ſignal qu'Annibal qui étoit à leur tête leur fit. Si Plutarque avoit ſçû la guerre, ou plutôt s'il eût conſervé ſon grand ſens en cette occaſion, il n'auroit pas ignoré qu'on ne choiſit jamais ce qu'il y a de mauvaiſes troupes dans une armée pour des manœuvres ſi délicates, ſi fines & ſi dangereuſes: car d'abandonner un terrain ſans combattre, rien de plus aiſé; mais ici il falloit ſoutenir le premier abord des Romains. Finiſſons, car en vérité ce ſeroit perdre ſon tems que de réfuter de pareilles abſurdités.

(a) *Les Romains alors ne pouvant plus combattre par phalange, ne ſe défendirent plus que ſéparés.*] Il y a dans le Grec que les Romains alors ne pûrent plus combattre par phalange. Cela prouve invinciblement que leur armée ne combattit que ſur une ſeule ligne en phalange coupée, c'eſt-à-

dire

plus que séparés & par pelotons, qui tâchoient de faire front à ceux dont ils étoient attaqués en flanc.

Æmilius qui avoit échapé au carnage qui s'étoit fait à l'aîle droite au commencement du combat, voulant selon la parole qu'il avoit donnée se trouver par tout, & voiant que c'étoit l'infanterie légionnaire qui décideroit du sort de la bataille, pousse à cheval au travers de la mêlée, tuë, écarte tout ce qui se présente, & en même tems met le feu sous le ventre aux soldats Romains. Annibal, qui pendant toute la bataille étoit resté dans cette boucherie, faisoit la même chose de son côté.

La cavalerie Numide de l'aîle droite, sans faire ni souffrir beaucoup, ne laissa pas d'être utile dans cette occasion par sa maniére de combattre: car fondant de tous côtés sur les ennemis, elle leur donna assez d'affaires, pour qu'ils n'eussent pas le tems de penser à secourir leurs gens. Mais lorsque l'aîle gauche, où commandoit Asdrubal, eut mis en déroute toute la cavalerie de l'aîle droite des Romains, à un très-petit nombre près, & qu'elle se fut jointe aux Numides, la cavalerie auxiliaire n'attendit pas qu'on tombât sur elle, & lâcha le pied.

On dit qu'alors Asdrubal fit une chose qui prouve autant sa prudence, qu'elle contribua au succès de la bataille. Comme les Numides étoient en grand nombre, & que ces troupes ne font jamais mieux que lorsqu'on fuit devant elles; il leur donna les fuiards à poursuivre, & mena la cavalerie Espagnole & Gauloise à la charge pour secourir l'infanterie Africaine. Il fondit sur les Romains par leurs derriéres, & faisant couler sa cavalerie par troupes dans la mêlée par plusieurs endroits,

dire par colonnes fort près-à-près les uns des autres: les Carthaginois ne combattant que sur une seule ligne, les deux Consuls jugérent qu'en en formant une sur une hauteur extraordinaire, ils accableroient de leur poids celle d'Annibal, qui ne pouvoit se ranger sur une si grande profondeur, puisqu'il étoit plus foible de la moitié à son infanterie. Cela étoit très-bien pensé; mais il falloit que l'exécution répondît à l'excellence de l'ordre, & que tout eût donné ensemble tout d'un choc & d'un même branle; au lieu que le combat commença par le centre des deux armées par l'adresse d'Annibal, comme on le peut voir dans la Figure que j'en donne, qui est conforme à la description que mon Auteur en fait. On ne sçauroit lire sans admiration tout ce qui se passa à ce centre, & la valeur des Gaulois & des Espagnols qui soutinrent le choc & l'abord de cette masse d'infanterie, contre laquelle il sembloit qu'ils ne pûssent jamais résister. Cependant ils soutinrent un très-long choc avant qu'ils fissent le mouvement retrograde qui leur étoit ordonné.

Je voudrois bien demander à Tite-Live, Plutarque, & particuliérement à Florus, qui n'a pas meilleure opinion des Gaulois que les deux autres, ce qu'ils pensent de leur fermeté & de leur courage? Ont-ils bonne grace de dire qu'ils sont plus que des hommes dans le premier choc, & qu'ils sont moins que des femmes dans le second? *Sicut primus impetus eis major quam* VIRORUM *est, ita sequens minor quam feminarum.* On peut voir si dans cette bataille, comme dans les autres bien autrement disputées, on a vû cette nation se ralentir & diminuer de courage dans le combat. Je l'ai dit ailleurs, & je le répéte encore, l'armée d'Annibal étoit presque toute composé de Gaulois, quoique les Historiens en disent, & cela ne pouvoit être autrement, puisque l'armée Carthaginoise n'avoit encore reçû nul secours de Carthage. Une preuve visible que je n'avance rien ici qui ne soit fondé sur la vérité, c'est qu'Annibal perdit plus de Gaulois dans cette bataille que de ceux de toute autre nation: car il en fut tué quatre mille, & quinze cens tant Espagnols qu'Africains.

droits, il donna de nouvelles forces aux Africains, & fit tomber le armes des mains aux ennemis. Ce fut alors que L. Æmilius tout couvert (*a*) de plaies mortelles, tomba enfin & perdit pour ſa patrie une vie, pendant laquelle il lui avoit rendu tous les devoirs d'un bon Citoien.

Les Romains combattoient toujours, & faiſant front à ceux dont ils étoient environnés, ils réſiſtérent tant qu'ils pûrent. Mais les troupes qui étoient à la circonférence diminuant de plus en plus, ils furent enfin ſerrés à l'étroit, & paſſés tous au fil de l'épée. Atilius & Servilius, deux perſonnages d'une grande probité (*b*), & qui s'étoient ſignalés dans le combat en vrais Romains, furent auſſi tués dans cette occaſion.

Pendant le carnage qui ſe faiſoit au centre, les Numides pourſuivirent les fuiards de l'aîle gauche. La plûpart furent taillés en piéces, d'autres furent jettés en bas de leurs chevaux; quelques-uns ſe ſauvérent à Venuſe, du nombre deſquels étoit Varro le Général Romain, cet

(a) *Ce fut alors qu'Æmilius tout couvert de plaies mortelles, tomba enfin & perdit pour ſa patrie une vie.*] Polybe paſſe légérement ſur la mort d'Æmilius. Tite-Live & Plutarque entrent dans un plus grand détail. Ce dernier n'a fait que copier le premier, ſçavoir d'où l'autre l'a tiré. Je croirois aſſez que c'eſt de ſa tête. Rapportons ſur la bonne foi de Plutarque ce qu'il nous débite de ce grand homme. „ Pour ce qui eſt des Conſuls, *dit-il**, „ Varron ſe ſauva à cheval dans la ville de Venu- „ ſe, & Paul Emile entraîné par l'impétueux tor- „ rent de cette déroute, le corps tout couvert de „ traits qui étoient reſtés dans ſes plaies, & l'ame „ encore plus pénétrée de douleur, s'aſſit ſur une „ pierre, attendant que quelqu'un des ennemis „ vînt l'achever. Mais la quantité de ſang, qui „ lui enſanglantoit tout le viſage, l'avoit ſi fort „ défiguré, qu'il n'étoit pas reconnoiſſable, & que „ ſes amis & ſes domeſtiques paſſoient près de „ lui ſans s'arrêter. Il n'y eut que Cornélius Len- „ tulus, jeune homme de maiſon Patricienne, qui „ l'aiant reconnu, s'approcha, mit pied à terre, „ & lui préſenta ſon cheval, le conjurant de s'en „ ſervir, & de ſe conſerver pour ſes Citoiens, qui „ avoient alors plus beſoin que jamais d'un bon „ Conſul. Paul Emile rejetta ſes prieres, le força „ de remonter à cheval malgré ſes larmes qu'il „ verſoit en abondance; & quand il le vit remon- „ té, il lui mit ſa main dans la ſienne, & lui dit en ſe ſoulevant un peu: *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui ſeras témoin que Paul Emile a ſuivi ſes conſeils juſqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui avoit donnée; mais qu'il a été vaincu par ſon Collégue, & enſuite par Annibal.* „ Ces paroles finies, il le congédia, ſe „ jetta parmi la foule qu'on maſſacroit, & fut „ tué comme les autres. Tite-Live & Plutarque me le pardonneront, ſi je n'ajoute nulle foi à cette avanture, ou du moins elle m'eſt fort ſuſpecte. Le ſilence de Polybe, Auteur contemporain, qui a écrit ſon Hiſtoire dans un tems où il y avoit une infinité de gens qui vivoient encore, & qui s'étoient trouvés à cette bataille, ſur le récit deſquels il a écrit; ce ſilence, eſt une preuve convaincante que ces Auteurs nous ont débité une fable; mais très-fable, puiſqu'ils n'ont écrit de cette guerre que pluſieurs ſiécles après l'événement de Cannes.

(b) *Atilius & Servilius, deux perſonnages d'une grande probité, & qui s'étoient ſignalés dans le combat en vrais Romains, furent auſſi tués dans cette occaſion.*] Il ne s'eſt rien vû de ſemblable depuis le commencement de la République juſqu'à l'entiére décadence de l'Empire, & celui qui fut l'unique cauſe de la perte de cette bataille & d'un maſſacre ſi effroiable par ſon ignorance & ſa lâcheté, fut ſeul préſervé du malheur des autres: encore entra-t-il comme triomphant à Rome comme pour une bonne action. Cannes n'a pas échapé aux prédictions des Aſtrologues ou des Poëtes, car c'eſt tout un: les derniers ne ſont guéres plus ſages que les premiers dans leurs entouſiaſmes; & la Poéſie n'entre pas pour peu dans leurs inſpirations. Il leur arrive ſouvent de rencontrer juſte. Tite-Live parle d'un Poëte Latin nommé Cn. Marcius, qui laiſſa des vers où étoit prédite la perte de la bataille de Cannes. Voici le commencement.

Amnem Trojugena Cannam Romane, fuge, &c.

* *Plut. Fabius Max.*

cet homme abominable, dont le gouvernement coûta si cher à sa patrie. Ainsi finit la bataille de Cannes, bataille où l'on vit de part & d'autre des prodiges de valeur, comme il est aisé de le justifier.

De six mille chevaux dont la cavalerie Romaine étoit composée, il ne s'en sauva à Venuse que soixante-dix Romains avec Varro, & de la cavalerie auxiliaire il n'y eut qu'environ trois cens maîtres qui se jettérent dans différentes villes: dix mille hommes de pied furent à la vérité faits prisonniers, mais ils n'étoient pas au combat. Il ne sortit de la mêlée pour se sauver dans les villes voisines qu'environ trois mille hommes, tout le reste au nombre de soixante & dix mille mourut dans ce lit d'honneur.

Les Carthaginois eurent la principale obligation de cette victoire, aussi bien que des précédentes, à leur cavalerie, & donnérent par-là à tous les peuples qui devoient naître après eux cette leçon éclatante, qu'en tems de guerre il est beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie & d'étre supérieur (a) en cavalerie, que d'avoir des forces égales à celles de son ennemi.

Anni-

(a) *Il est beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie, & d'être supérieur en cavalerie.*] J'évoquerois volontiers l'ombre de Polybe, si j'en sçavois le secret, au risque de passer pour Sorcier ou pour Magicien, & lui demanderois à quoi il pensoit, lui qui avoit tant de sens & de raison, de débiter une maxime si fausse en cet endroit-là, elle ne vaut guéres mieux dans d'autres. Parlons sincerement, elle ne vaut rien; & pourquoi, je vous prie, moitié moins de gens de pied que de cavalerie? Annibal n'avoit que dix mille chevaux sur quarante mille hommes d'infanterie : est-ce que les Romains ont perdu la bataille parce qu'*ils étoient plus foibles en gens de cheval? Polybe* se trompe étrangement. Par le dénombrement qu'il fait de l'armée Romaine, il ne s'en falloit que de quatre cens chevaux que la cavalerie Romaine ne fût aussi forte que celle d'Annibal. Cela méritoit-il le débit d'une telle sentence fausse à tous égards, & sur tout à l'égard des Grecs & des Romains, dont toute la force consistoit dans leur infanterie, qui s'embarrassoit aussi peu des gens de cheval dans les plaines que dans les pais couverts, puisqu'elle les affrontoit & les battoit par tout? aussi les uns comme les autres n'avoient guéres qu'un douziéme de cavalerie dans leurs armées. Scipion battit Annibal à Zama dans une plaine rase & pelée, & ses aîles en l'air, avec moitié moins de cavalerie & d'infanterie. Voilà la maxime de Polybe en mauvaise posture à cet égard-là & à tous égards. Il est visible qu'elle n'est tirée que d'après l'événement.

Si les Romains n'eussent combattu que dans des lieux propres à leur infanterie, on se fût moqué de la nombreuse cavalerie d'Annibal, & l'Auteur Grec auroit alors prononcé une sentence toute contraire, & aussi glorieuse à l'infanterie que la sienne lui est injurieuse. Or en jugeant par l'événement notre Historien fait deux grosses fautes; la premiére, parce qu'il juge en homme du commun, qui n'a pour l'ordinaire de regle que l'événement pour blâmer ou pour applaudir. La seconde, parce qu'il ne prend pas garde à deux circonstances dont il auroit dû s'appercevoir: l'une que la cavalerie de l'aîle droite des Romains égaloit celle d'Annibal à sa gauche, par la raison que l'une & l'autre de ces deux aîles étoient appuiées à l'Aufide. Les deux autres aîles qui flanquoient l'infanterie des deux armées, s'entreregardérent pendant le combat sans combattre, & celle des Romains s'enfuit après la déroute des légions, & les Numides se mirent alors à ses trousses: l'autre, parce qu'il n'a pas fait attention que ce n'est pas absolument la cavalerie Carthaginoise qui a décidé de l'infortune de Cannes: elle ne vint au secours de son infanterie que lorsque celle-ci étoit déja victorieuse, & les Romains doublés & envelopés de toutes parts. Asdrubal ne fit qu'accélérer la victoire, qui s'étoit déja déclarée: car si l'infanterie Romaine eût été mieux conduite, & que l'exécution eût répondu à la solidité & à la bonté de ces troupes, l'infanterie Carthaginoise eût été battuë & taillée en piéces, & le succès de sa cavalerie alloit à rien.

Pour achever la défaite de la réflexion de Polybe, que Plutarque attribuë à Annibal dans la Vie de Fabius Maximus, qu'*il est beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie & d'être supérieur en cavalerie*; il n'y a qu'à transporter Annibal où il s'est si souvent trouvé, c'est-à-dire dans un pais fourré, coupé ou montagneux, & peu

pro-

Annibal perdit dans cette action environ quatre mille Gaulois, quinze cens tant Eſpagnols qu'Africains, & deux cens chevaux.

Je viens de dire que les dix mille hommes faits priſonniers n'étoient pas au combat : c'eſt que L. Æmilius avoit laiſſé dans ſon camp dix mille hommes de pied, afin que ſi Annibal menoit à la bataille toute ſon armée ſans laiſſer de garde à ſon camp, ce corps de réſerve pût s'aller jetter ſur le bagage des ennemis ; ou que ſi ce Général prévoiant l'avenir détachoit un corps de troupes pour garder ſon camp, il y eût d'autant moins d'ennemis à combattre. Or voici comme ces dix mille hommes furent faits priſonniers. Dès le commencement du combat, ſelon l'ordre qu'on leur avoit donné, ils avoient été aſſiéger les Carthaginois qu'Annibal avoit laiſſés pour la garde du camp. Ceux-ci ſe défendirent, quoiqu'avec aſſez de peine. Mais quand la bataille fut entiérement finie, ce Général accourut au ſecours de ſes gens, pouſſa les Romains, & les envelopa dans leur propre camp. Deux mille furent tués, & tout le reſte fait priſonnier. Deux mille chevaux qui avoient pris la fuite & s'étoient retirés dans les forteresses répanduës dans le païs, eurent le même ſort. Forcés dans leurs poſtes par les Numides, ils furent tous amenés priſonniers.

Après cette victoire, les affaires prirent le tour auquel on s'attendoit dans les deux partis. Elle rendit les Carthaginois maîtres de preſque toute cette partie d'Italie qu'on appelle l'ancienne & la grande Gréce. Les Tarentins ſe rendirent d'abord : les Argyripains & quelques peuples

propre aux manœuvres de cavalerie. A quoi lui eût ſervi cette arme, s'il avoit eu la moitié de celle-ci ? Ne ſe fût-il pas fait battre ? Or les païs de plaines propre pour faire combattre de grandes armées, ſont infiniment plus rares que les païs mêlés & couverts, & ſur tout en Italie. Lorſqu'un Général d'armée ſe trouve dans la ſituation de chercher le combat & de joindre ſon ennemi, il eſt libre à celui-ci, s'il n'eſt le plus mal-habile homme du monde, de l'éviter & de ne faire rien de ce qu'il lui plaît, quand il n'eſt pas en avantage de faire agir l'arme ſur laquelle il compte le plus, & de rendre inutile la plus forte de l'armée de l'autre. La conduite de Fabius nous le démontre aſſez. Si Varro eût ſuivi le conſeil de ſon Collégue, qui vouloit imiter ce grand homme dans ſa façon de faire la guerre, la perte d'Annibal étoit infaillible en deux ou trois campemens. Il ſe fût bientôt apperçû par une triſte expérience, & il n'en étoit que trop convaincu ; vû l'état où il ſe trouvoit dès l'entrée de la campagne, que le trop grand nombre de cavalerie lui étoit ruineux. Il étoit ſi inférieur en infanterie, qu'il n'oſa jamais la faire combattre indépendamment de ſa cavalerie.

Si l'on faiſoit la guerre dans un païs toujours uniforme, il faudroit ranger le nombre de chaque arme ſelon cette uniformité ; mais tous les païs ne ſont pas les mêmes : l'on eſt tantôt dans les plaines & tantôt dans des lieux difficiles ; à une marche ou à une demie marche en avant ou en arriere, on n'eſt plus dans ſon avantage, l'arme ſur la force de laquelle nous comptions le plus nous devient inutile : l'ennemi ſe trouve alors en état de faire uſage de celle où il met ſa principale confiance, il ne tient qu'à lui d'en profiter. On rencontre autant de différentes ſituations de païs qu'on fait de mouvemens pendant le cours d'une campagne, dans une armée comme dans l'autre, & l'on eſt dans la néceſſité de changer auſſi ſouvent de conduite & de méthode dans la façon de faire la guerre. La cavalerie eſt bonne en certains lieux, & inutile en d'autres, & l'infanterie ſert dans tous ſi elle eſt bien conduite, & ſi le Général en connoît la force. Je conclus de là, contre le ſentiment de l'Auteur, qu'il eſt infiniment plus avantageux d'avoir des forces égales à celles de l'ennemi, que d'avoir moins d'une arme que d'une autre. Un habile homme ſe trouve peu embarraſſé lorſqu'il eſt plus foible en cavalerie qu'en infanterie, en faiſant ſoutenir l'une par l'autre. N'attribuons donc la défaite des Romains qu'à l'ignorance & à la malhabileté de leurs Généraux, & au mauvais choix du Sénat, & non à ce que Polybe prétend.

ples de la Campanie appellérent Annibal chez eux. Tous les autres panchoient déja à se livrer aux Carthaginois, qui de leur côté n'espéroient rien moins que de prendre Rome d'emblée. Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource (*a*) l'Empire d'Italie, ils trembloient pour eux-mêmes & pour leur propre patrie, dans la pensée qu'Annibal viendroit incessamment à Rome. La fortune même sembla en quelque sorte vouloir mettre le comble (*b*) au malheur des

(a) *Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource l'Empire d'Italie, ils trembloient pour eux-mêmes & pour leur propre patrie.*] Toute autre nation n'eût-elle pas desespéré de revenir jamais d'une perte si effroiable? Car Polybe ne compte pas moins de soixante-dix mille morts & plus de dix mille prisonniers. Jamais victoire ne fut plus complette que celle-là, & jamais victorieux n'en sçut moins profiter, comme nous le dirons en son lieu. Tite-Live, moins croiable que l'Historien Grec, filoute furieusement sur les morts. Il prétend que les Romains ne perdirent que quarante mille hommes de pied & deux mille sept cens chevaux. Je ne conseille à personne d'y ajouter la moindre foi, non plus qu'on feroit aux extraits des mauvais Auteurs des Journaux: encore moins au stratagéme des Numides, qui feignirent de se venir rendre aux Romains, & qui se tournérent contre eux au plus fort du combat. Le vent impétueux n'est pas moins une imagination de l'Historien. Nous n'ajoutons pas plus de foi à Valére-Maxime qu'à Plutarque. Je voudrois bien connoître le païs natal de ces chiméres, j'en ferois honneur à celui des trois qui en est le pére.

Polybe saute sur bien des circonstances qui suivirent la défaite des Romains, dont il nous importe d'en rapporter quelques-unes, pour satisfaire la curiosité des Lecteurs. Ces circonstances seroient-elles imaginaires? J'ai de la peine à me le persuader. Il se peut qu'elles aient échapé à Polybe, car enfin elles ont un grand air de vérité. La résolution de ceux qui s'enfuirent dans le grand camp sans Chefs & sans Capitaines, est digne de gens de cœur, & par conséquent elle mérite d'avoir place ici, pour apprendre aux gens de guerre que les ressources ne manquent jamais, dans quelque infortune que nous tombions, tandis qu'on a les armes à la main. Ceux qui s'étoient sauvés dans celui-ci, envoiérent dire à ceux du petit camp *qu'ils vinssent les trouver à la faveur des ténébres, tandis que les victorieux dormoient abattus par le travail & par le vin, & qu'ils iroient tous ensemble à Canusium.* Cet avis fut rejetté, dit Tite-Live, & les raisons qu'ils alléguérent, du moins les plus lâches, comme les plus forts en nombre, l'emportérent sur celui des autres, qui trouvoient qu'il n'y avoit point d'autre expédient pour se mettre en liberté. Ils prirent la résolution de se retirer, & se mirent en devoir de le faire: & celui qui les commandoit, qu'on note bien ceci, les aiant rangés en forme de coin, c'est-à-dire en Colonne, se retira *à travers des ennemis.* Mais parce que les Numides tiroient sur le flanc droit, *qui demeuroit découvert, les gens de Sempronius* Tuditanus, Tribun militaire, *se firent comme une muraille de leurs boucliers, qu'ils prirent alors de la main droite, & passérent dans l'autre camp au nombre de six cens: & de là s'étant joints aux plus grandes troupes, ils se retirérent tous ensemble à Canusium.* Voilà ce que ne nous apprend pas Polybe. Avoit-il hâte de finir au plutôt son troisiéme Livre? Où l'auroit-il transporté dans les suivans? Il y en a bien d'autres dont il n'a pas fait la moindre mention, que nous ne laisserons pas échaper dans la Dissertation sur la conduite des Romains pendant la seconde Punique, qui fera la clôture de ce quatriéme Volume.

(b) *La fortune même sembla en quelque sorte vouloir mettre le comble au malheur des Romains.*] La bataille de Cannes étoit le dernier jour des Romains, si Annibal eût sçû profiter de la victoire. La consternation étoit telle à Rome, que l'Histoire ne nous offre rien de semblable. Peu de jours après on apprend encore à Rome une autre disgrace, ce qui mit le comble aux adversités. Le mal étoit grand, mais certainement peu comparable à celui qui nous tomba sur la tête en 1706. Parlons franchement, la tête eût tout-à-fait tourné aux Romains s'ils en eussent éprouvé un pareil. Nous ne nous laissâmes pas si fort abattre, & nous témoignâmes plus de constance & de fermeté. Nos Panégyristes n'ont pas sçû prendre le bon côté dans les éloges de Louis XIV. c'étoit celui qui lui assignoit plus particuliérement le nom de Grand. Quoi de plus triste & de plus accablant que les événemens fâcheux de cette campagne! L'infortune de la levée précipitée du siége de Barcelonne, où le Roi d'Espagne étoit en personne, qui fut suivie de la perte entiére de la Catalogne, ouvrit la scéne à un déluge de disgraces. Le 23. du même mois on apprend la perte de la bataille de Ramilies, qui ne le céde guéres à celle de Cannes, du moins les suites en furent plus grandes, & l'eussent été davantage, si le Général avoit été plus habile: enfin la catastrophe finit par le malheur de Turin, devant lequel celui de Barcelonne & de Ramilies n'étoit qu'une bagatelle.

De

des Romains, & disputer à Annibal la gloire de les détruire. A peine avoit-on appris à Rome la défaite de Cannes, qu'on y reçut la nouvelle, que le Préteur envoié dans la Gaule Cisalpine y étoit malheureusement tombé dans une embuscade, & que son armée y avoit été toute taillée en piéces par les Gaulois.

Tous ces coups n'empêchérent pas le Sénat de prendre toutes les mesures possibles pour sauver l'Etat. Il releva le courage du peuple, il pourvut à la sûreté de la ville, il délibéra dans la conjoncture présente avec courage & avec fermeté. La suite le fit bien connoître. Quoiqu'alors il fût notoire que les Romains étoient vaincus & obligés de renoncer à la gloire des armes; cependant la forme même du gouvernement, & les sages conseils du Sénat, non seulement les ont remis en possession de l'Italie par la défaite des Carthaginois, mais leur ont encore en peu de tems assujetti toute la terre. C'est pourquoi, lorsqu'après avoir rapporté dans ce Livre-ci toutes les guerres qui se sont faites en Espagne & en Italie pendant la cent quarantiéme olympiade, & dans le suivant, tout ce qui s'est passé en Gréce pendant cette même olympiade, nous serons venus à notre tems, nous ferons alors un Livre exprès sur la forme du gouvernement Romain. C'est un devoir dont je ne puis me dispenser sans ôter à l'Histoire une des parties qui lui convient le plus. Mais j'y suis encore porté par l'utilité qu'en tireront les personnes constituées en autorité, ou pour réformer des Etats déja établis, ou pour en établir de nouveaux.

De si grands maux ne nous abattirent pas. Nous eûmes le tems de nous reconnoître, & toute autre nation eût succombé sans ressource; nous en trouvâmes, & la France ébranlée & panchante à sa ruine se releva de ses disgraces par la sagesse & la constance d'un Roi véritablement grand. Il faut l'avouer: n'en attribuons la gloire qu'à lui uniquement. Il faudroit une postérité plus reculée, où une plus grande liberté de parler, pour prouver cette vérité.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Cannes entre les Romains & les Carthaginois.

§. I.

Eclairciſſemens ſur quelques expreſſions dont Polybe ſe ſert dans la deſcription de cette bataille.

UNe bataille auſſi fameuſe que celle de Cannes mérite d'être traitée avec ſoin. Le ſujet eſt fécond en recherches curieuſes & en obſervations très-inſtructives. Ceux qui ont exercé leur eſprit ſur cette grande action, ne l'ont fait qu'en courant. L'ordre de bataille d'Annibal a été l'unique objet de leurs réflexions, ils l'ont admiré ſans nous expliquer le ſujet & la cauſe de leur admiration. Quant à l'ordonnance Romaine, ils paſſent légérement deſſus : ils n'y trouvent rien de fort ſingulier, ni de fort extraordinaire. Leur ſilence ne me laiſſe aucun doute qu'ils n'y ont rien compris. Juſques ici perſonne n'en a percé les ténébres. Il ne faut pas en être étonné : il ne ſuffit pas d'entendre parfaitement ſon texte, il faut, de plus, être homme de guerre, & extrémement verſé dans la milice des Anciens. Sans cela il n'eſt guéres poſſible de bien juger d'une action militaire.

J'avouë que j'ai été longtems ſans pouvoir bien démêler l'ordre de l'infanterie Romaine. Cet endroit du texte eſt ſi brouillé, qu'il faut beaucoup méditer pour le comprendre, bien moins par le défaut de l'Auteur, que par celui de la langue Gréque, fort ſtérile en termes militaires, bien que plus riche que la Latine. Tout autre qui n'ajoutera pas une grande connoiſſance de la tactique des Anciens, ne ſçauroit ſe promettre de démêler cette diſpoſition des Romains au gré de ſes Lecteurs. Je n'ai eu garde de recourir au narré de Tite-Live pour lui demander de la lumiére : ce ſeroit inutilement, tant il eſt obſcur : en un mot aucun mortel n'y comprendra jamais rien. A quelque peu d'obſcurité près par défaut de termes propres, Polybe dévelope très-nettement ces deux ordres de bataille, & toute l'action dans ſon commencement comme dans ſes ſuites d'une maniére très-digne de ſon expérience & de ſon habileté. Ce qui m'aida beaucoup à débrouiller l'ordonnance Romaine, outre ce que je viens de dire, ce fut l'ordre de bataille de Régulus contre Xantippe en Afrique : car celui de Cannes eſt le même à l'égard de l'infanterie, & celui-ci m'a mis en état de comprendre l'autre. Ce n'étoit pourtant que des conjectures, j'étois peu ſûr de mon fait : raiſonner ſur un doute, fonder là-deſſus ſes obſervations, c'eſt ne rien faire. Dom Thuillier me tira d'embarras, & me fit voir que le texte étoit conforme à ce que j'avois penſé de la diſpoſition des Romains.

Le terme de phalange dont l'Auteur ſe ſert faute d'autres qui expriment mieux ce qu'il veut dire, m'embarraſſoit extrémement. Ce n'étoit pas la coutume des Romains de combattre ſur une ſeule ligne, & il ne me paroiſſoit pas par l'Auteur même qu'ils euſſent combattu en phalange. Cette ordonnance ſuppoſe un grand corps de piquiers

ſur

sur beaucoup de profondeur, les files & les rangs serrés & condensés, sans intervalles ni divisions entre les corps qui la composent : toute sa force est dans son union, dans son choc, qui doit être tout d'une piéce, sans flotter, & sans laisser le moindre vuide.

La maniére de combattre des Romains, dans une bataille rangée, étoit toute différente de celle des Grecs dans la distribution de leurs troupes, comme dans la nature de leurs armes. Il falloit donc inventer un terme propre pour distinguer l'une de l'autre. Polybe & Plutarque ont emploié le mot de *σπεῖρα* en *Spirale*. Bien des Savans se sont trouvés arrêtés sur ce mot, ne comprenant pas que c'étoit la distribution des cohortes de l'infanterie Romaine.

Si les Romains eussent combattu en *spirale* à Cannes, c'est-à-dire sur trois lignes, les cohortes de la seconde (*a*) vis-à-vis les intervalles de ceux de la premiere (*b*), & ceux de la troisiéme (*c*) vis-à-vis ceux de la seconde; si les Romains, dis-je, eussent combattu dans cet ordre, Polybe ne se fût jamais servi du mot de phalanges Dom Thuillier m'a fait voir qu'il y avoit dans le Grec que *les Romains ne pûrent alors combattre par phalange :* c'est dans le tems qu'ils se trouvérent engagés dans le rentrant, & que les cohortes se confondirent; ce qui prouveroit qu'ils se seroient rangés dans cet ordre. Mais pour juger sûrement que les Romains ne combattirent pas à Cannes selon la méthode ordinaire, on n'a qu'à suivre l'Auteur dans la description qu'il nous fait de la distribution des cohortes, que Casaubon n'a pas bien comprise, & c'est peut-être mal à propos que notre Auteur s'est servi du terme de phalange, qui est un mot qui attache une idée bien différente de ce qu'il a auparavant expliqué de cette disposition des Romains. Je parle ici dans l'exactitude scrupuleuse, car dans le second la phalange differe peu de cet ordre des Romains à Cannes.

Varro laissa des intervalles entre les corps, qu'il rangea en Colonnes : les cohortes à la queuë les unes des autres, sans espaces de l'une à l'autre. Encore une fois, ce n'est donc pas en phalange. Polybe se sert du mot φαλαγγηδὸν seulement, parce que l'armée Romaine se trouva rangé sur une seule ligne, à cause de l'union des corps à la queuë les uns des autres ; mais la différence est très-grande, tant à l'égard des armes, que des intervalles que Varro laissa entre les Colonnes : ce qui est bien différent de la phalange, qui n'en souffre aucun, comme je l'ai dit, & qui avoit même ce défaut, que le moindre desordre, le moindre jour laissoit le mal sans reméde, pour peu qu'on gagnât le fort de la pique ; au lieu que la force des Colonnes est en elles-mêmes, & que la défaite de l'une n'influë pas sur celle de l'autre. Cette Introduction à ces Observations m'a paru nécessaire pour le sujet que je vais traiter.

Je ne crois pas pouvoir me dispenser, avant que d'entrer dans l'analyse de cette bataille, de faire quelques remarques sur le combat qui précéda cette fameuse journée. Je me suis imaginé, & je me l'imagine encore, qu'Annibal engagea ce combat, bien moins dans la vûë de faire épreuve de ses forces & de sonder celles de l'ennemi, que par un dessein profond & rusé. Il n'ignoroit pas la mésintelligence qui régnoit entre les deux Consuls, ce qui n'est que trop ordinaire dans une autorité égale. Il méprisoit Varro autant qu'il craignoit Æmilius, en qui il voioit un autre Fabius.

Le délié Carthaginois, qui craignoit que Varro ne changeât de sentiment, & n'en connût le faux par la solidité évidente de celui de son Collégue, chercha tous les moiens

(a) *Les Princes.*
(b) *Les Hastaires.*
(c) *Les Triaires.*

moins possibles de lui faire illusion par quelque sophisme militaire, si je puis hazarder ce terme. Il jugea qu'un avantage de peu d'importance, & cédé à dessein, produiroit cet effet, le rendroit plus hardi à entreprendre, & le retiendroit dans sa premiére résolution d'en venir à une affaire générale & décisive.

Ce qui se passa dans ce combat me confirme que c'est ici une de ces machines qu'il emploia contre Sempronius sur la Trébie, & contre Minucius au combat de Gérunium. Je ne donne ceci que pour une conjecture qui me paroît assez probable. Ce qu'il y a de certain & d'assûré, c'est qu'Annibal se trouva toujours fort bien de cette finesse. Ce combat n'est pas considérable : il n'y eut que les armés à la légére qui parurent sur la scéne, & l'ennemi ne céda, comme j'ai dit, qu'à dessein d'amorcer Varro par un avantage qui ne décidoit rien. Voilà tout ce que j'avois à dire touchant cette affaire. Passons à nos Observations.

§. II.

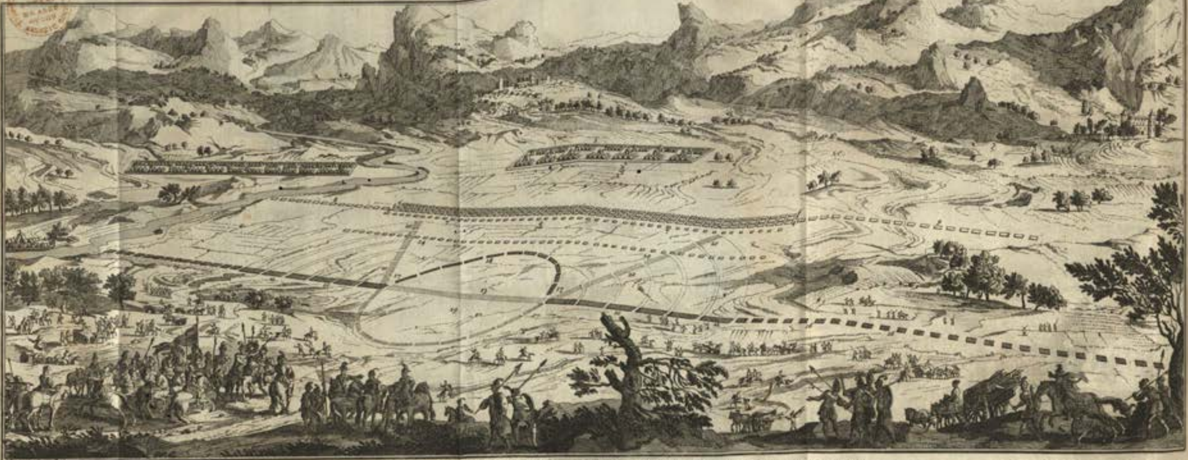
Ordonnance des deux armées. Stratagéme d'Annibal.

LEs Historiens différent peu les uns des autres quant au principal de cette bataille, mais seulement dans certaines circonstances. Tite-Live, qui copie presque par tout Polybe, & qui n'avoit aucune connoissance de la guerre, n'a pas compris la distribution & l'ordre des cohortes Romaines. Il a jetté une telle obscurité dans la description qu'il nous donne de cette fameuse action, qu'on n'y sauroit voir aucun jour : ce qui fait que nous n'entendons rien du tout, ou fort peu de chose, dans ce qu'il nous importe le plus de savoir pour l'instruction des gens de guerre, & pour le plaisir des autres. Tous s'en plaignent également. Sans doute que les Romains, qui lisoient cet Auteur dans les mêmes vûës, en faisoient le même jugement. Cela soit dit sans préjudice de qu'il y a d'excellent & de louable dans cet éloquent & habile Ecrivain.

L'armée Romaine s'étoit partagée en deux camps séparés : le grand (2) en-delà de l'Aufide, le petit (3) en-deçà, & c'étoit fort sagement fait pour être maître du païs & des deux côtés de deçà de la riviére. Ceux du petit camp, comme ceux du grand, pouvoient inquiéter terriblement les ennemis dans leurs fourrages & dans leurs vivres, de quelque côté qu'ils tournassent. Annibal se voioit au moment d'être réduit dans la nécessité de toutes choses : il se trouvoit encore engagé dans un païs ruïné par le séjour des armées, sans aucune place ni magasins, d'où il pût tirer sa subsistance. La guerre étoit finie si le conseil d'Æmilius eût été suivi. Il ne le fut pas. Varro, toujours opiniâtre & toujours ferme dans son sentiment, n'eut pas plutôt vû la lettre du Sénat, qui inclinoit à une bataille, qu'il se résolut de combattre. Ainsi son jour de commander étant venu, il passe la riviére avec les troupes du grand camp, les joint à celles du petit, & se dispose au combat. Annibal également surpris, en fait de même de son côté.

Varro ne suivit pas la coutume Romaine dans la disposition de son infanterie, comme l'ont cru les Auteurs modernes, qui ont écrit & raisonné assez mal sur cette bataille. Il faut de l'étude, de l'expérience & de longs services pour bien démêler cette disposition des Romains. Polybe, tout excellent homme de guerre qu'il est, ne me paroît pas assez exact dans la description qu'il nous donne de ce combat : il est même un peu obscur. Il me paroît plus clair dans la bataille de Régulus contre Xantippe en Afrique, & dans celle de Scipion à Zama. L'ordre de bataille de Cannes est dans le même esprit.

Je



BATAILLE DE CANNES ENTRE LES ROMAINS ET LES CARTAGINOIS.

Je sentois bien que les Romains avoient combattu par Colonnes & sur une seule ligne. Le sçavant Traducteur m'a tiré de mon doute, & ma conjecture s'est trouvée conforme au texte. La distribution des troupes des Carthaginois n'offre aucun embarras; ainsi nous voilà en état de raisonner sur ces deux fameux ordres de bataille. L'un n'a point d'exemple, il est tout d'Annibal. Je doute que Varro soit l'auteur de l'autre. Il me paroît trop profond pour un homme comme lui, qui n'avoit aucune expérience de la guerre. Je soupçonne fort qu'Æmilius mit l'armée en bataille: Varro n'eut que l'exécution de cette entreprise, qui sembloit devoit réussir à l'infanterie: car quant à la cavalerie, il y avoit beaucoup à dire.

Les Généraux Romains pensérent qu'il falloit changer de méthode dans l'ordonnance de l'infanterie, & combattre sur une seule ligne; les cohortes à la queuë les unes des autres sur une même ligne droite, c'est-à-dire par Colonnes, avec des espaces entr'elles, s'imaginant que puisqu'ils avoient été toujours battus en suivant la coutume ordinaire, contre un ennemi qui combattoit en phalange parfaite, à la hauteur & les armes près, il falloit qu'il y eût du défaut. La pensée étoit bonne, l'ordre par Colonnes est l'unique parfait, & capable d'un plus grand effort, moins composé, plus simple, & où par conséquent l'attention est moins divisée dans le détail d'un combat.

L'infanterie étoit au centre sur une seule ligne: les cohortes (4), (5), (6) les unes derriére les autres, comme je l'ai dit, ne formant qu'un seul corps, les intervalles d'entre les corps plus serrés qu'on n'avoit accoûtumé de faire. On ne laissa donc entre les Colonnes que l'espace ou l'écoulement nécessaire pour recevoir les armés à la légére (7), disposés par pelotons à la tête de tout, & sur tout le front de l'infanterie rangée dans l'ordre que j'ai dit, qu'on peut appeller en phalange coupée.

La cavalerie flanquoit les deux aîles de l'infanterie: la droite (8) appuiée à l'Aufide, & la gauche (9) s'étendoit au loin dans la plaine.

Annibal averti que tout est en mouvement dans l'armée Romaine, que tout se dispose à une bataille, & que les troupes du grand camp passent la riviére pour entrer dans la plaine, & que celles du petit se disposent à se joindre à celles du grand; Annibal, dis-je, se hâte de décamper, & commence à traverser l'Aufide à la tête de son armée, entre dans la plaine en même tems, & la range sur une seule ligne, selon sa coûtume: quoique plus foible de la moitié, il ne desespére pas de la victoire, bien assûré que la confiance & la valeur de ses troupes & son habileté suppléront au défaut du nombre, outre qu'en pareilles journées il avoit des ressources que d'autres n'ont pas. Il distribua ses troupes de la maniére que je vais dire. Son infanterie (10) faisoit le centre, elle avoit à sa gauche (11) une partie des Africains. La droite (12) étoit composée d'un partie des Espagnols & du reste des Africains. La Gauloise, & ce qui restoit d'Espagnols, forma le centre (13) de la ligne. Les gens de traits (14) à la tête partagés par pelotons en front de ceux des Romains. La cavalerie flanquoit de part & d'autre les aîles de l'infanterie. La gauche (15) étoit composée de tout ce qu'il avoit de troupes d'élite, qu'il appuia à l'Aufide. L'aîle droite (16), qui devoit déborder la gauche de l'armée Romaine, étoit composée de la cavalerie Numide. Tel fut l'ordre & la distribution des troupes des deux armées.

Annibal avoit observé avec soin toute la disposition de Varro. C'étoit celle-là même que Régulus opposa contre Xantippe, & Scipion contre Annibal à Zama, comme je l'ai dit ailleurs. Elle dut sans doute paroître nouvelle au Général Carthaginois. Cette masse d'infanterie, l'extrême profondeur de ses files, qui devoient être au moins sur trente, dut lui paroître bien redoutable.

Si le rusé Carthaginois eût eu en tête un Capitaine plus habile, & qui eût connu la force de son ordre de bataille, Cannes devenoit autant célébre par la défaite des Carthaginois

ginois qu'elle l'eſt aujourd'hui par celle des Romains. Car quoique ceux-ci euſſent perdu une partie de leur avantage en donnant un peu trop de profondeur à leur infanterie, lorſqu'ils pouvoient l'étendre ſur un plus grand front, ſans craindre de s'affoiblir, à cauſe de leur grande ſupériorité, cela ne faiſoit pourtant rien pour la victoire, s'ils euſſent obſervé une autre conduite dans le détail du combat. En donnant un tiers moins de hauteur à leurs files, & plus d'intervalles entre les Colonnes, ils euſſent de beaucoup ſurpaſſé les aîles de l'armée Carthaginoiſe à leur infanterie, & débordé par conſéquent la droite de la cavalerie Numide : avantage qu'ils perdirent par leur ignorance. Annibal ſçut admirablement profiter d'une faute qui le délivroit de l'inquiétude où il ſe trouvoit de diminuer la hauteur de ſes files pour faire front à l'infanterie Romaine. Ce Général, pour s'empêcher d'être doublé à ſes aîles & à celles de ſa cavalerie, peu accoutumée aux combats de pied ferme, conſerva par-là l'avantage que lui donnoit le nombre de ſa cavalerie. De ſa droite peu ſupérieure à celle des Romains, il ne laiſſa pas de s'appercevoir que le premier abord & la force du choc de l'infanterie Romaine en ſeroit plus violent, & que la ſienne ne feroit que reboucher & ſe briſer contre cette maſſe ſerrée & condenſée de troupes, dont à peine on voioit le fond.

Il s'étoit bien attendu que Varro feroit quelque faute dont il profiteroit, par ce qu'il s'étoit réſolu de faire. Il n'avoit point d'autre parti à prendre, pour ſuppléer à la foibleſſe de ſon infanterie, que de mettre en uſage tout ce que ſon eſprit, fertile en expédiens, pouvoit lui fournir de ruſes & d'artifices pour ſe tirer d'un pas ſi gliſſant : car il riſquoit en ce combat ſes derniéres eſpérances. Il comptoit auſſi ſur la valeur & le courage intrépide de ſes troupes, augmenté encore par la néceſſité de vaincre, qui fut toujours compagne des entreprises de ce grand Capitaine.

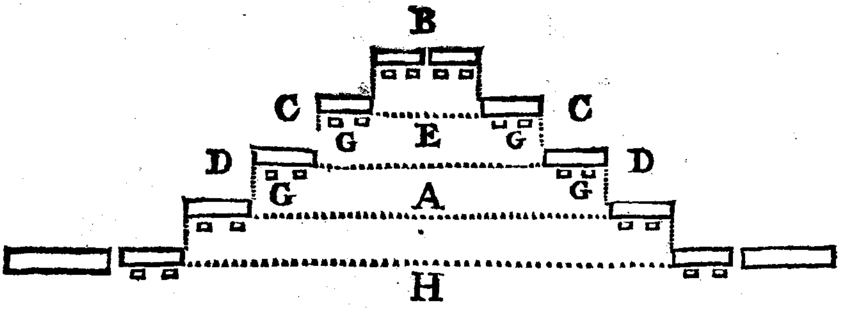
Cet homme vraiment extraordinaire jugea qu'il falloit éviter que le combat s'étendît d'abord ſur tout le front de ſon infanterie, mais ſeulement à ſon centre, en l'avançant beaucoup au-delà de ſes aîles, en maniére de courbe ou de portion de cercle. Il ſentoit bien la délicateſſe de cette manœuvre. Ce n'étoit point le mouvement en avant qui l'inquiétoit, mais celui qu'il vouloit faire en arriére en retraite ſimulée. Mais dequoi n'eſt pas capable un homme de cette trempe, qui ſe voit à la tête d'une armée bien diſciplinée, bien exercée, accoutumée à vaincre, & autant pleine de confiance qu'étoit la ſienne?

Il ſe mit d'abord en bataille ſur une ſeule ligne droite, comme je l'ai dit plus haut. Les troupes du centre, en qui il fonda toutes ſes eſpérances, & ſur l'adreſſe deſquelles il comptoit le plus, s'alignérent d'abord avec le reſte de la ligne aux points (13), pour ne pas donner le tems aux ennemis de réfléchir & de reconnoître l'artifice & le profond de ſa diſpoſition. Dès qu'il s'apperçut que les Romains alloient s'ébranler, il pouſſa ſon centre en avant, compoſé de l'infanterie Eſpagnole & Gauloiſe, en diminuant la profondeur de leurs files à meſure qu'elles s'avançoient & embraſſoient plus de terrain, pour ne laiſſer aucun vuide entre les corps de ce centre, & aux deux extrémités de la courbe (17), ou de la portion de cercle (18).

Les Généraux Romains ne comprirent rien dans ce mouvement, qui fut ſi fatal pour eux, ſoit par ignorance, ou qu'il fût fait avec tant de promptitude & de rapidité, qu'il ne donnât pas le tems d'y réfléchir. Mais tout cela n'excuſe point leur aveuglement. Il n'étoit que trop aiſé de voir, ou du moins de ſoupçonner qu'Annibal ne pouvoit avancer ainſi ſon centre ſans quelque deſſein.

Je m'étonne, encore une fois, qu'ils ne s'apperçûſſent pas qu'Annibal n'avançoit ſon centre, que pour ne combattre d'abord qu'avec une partie de ſes forces, & empêcher que ce combat ne s'étendît tout d'un coup ſur tout le front de ſon infanterie.

terie. Par cette ruse il leur ôtoit beaucoup de l'avantage du plus grand nombre que la plaine fournissoit à ses ennemis, qui ne pouvoient s'appercevoir du piége qu'il leur tendoit, par l'ordre qu'il avoit donné aux troupes du centre, où il étoit en personne, de perdre & de céder peu à peu de leur terrain pour les encl ver dans le rentrant (19), en faisant d'abord ferme. Par cette manœuvre admirable il obligea le Consul à détacher des troupes de ses aîles & s'y affoiblir, pour fortifier davantage son centre, dans l'espérance de vaincre par cet endroit lorsqu'il s'appercevroit que l'ennemi lui cédoit peu à peu le terrain par un mouvement retrograde & simulé, & comme des gens qui ne peuvent parer à un grand effort: c'étoit le stratagéme dont le Carthaginois s'étoit avisé; persuadé que les ennemis trompés par cet artifice, qui n'est pas sans exemple, romproient & resserreroient leur ordre, & s'affoibliroient à leurs aîles; ce qui arriva, comme nous le dirons en son lieu. Tant il est aisé de faire donner dans les piéges, souvent les plus grossiers, les Généraux malhabiles & imprudens. Il comptoit encore qu'ils s'engageroient de plus en plus dans l'espace vuide, & qu'ils approcheroient de leur perte par ce faux mouvement, s'imaginant que s'il venoit à réussir il lui seroit facile de tourner par conversion ses aîles aux points (20), & par ce mouvement il lui étoit libre de se replier sur celles des Romains, de les doubler & de les prendre en flanc.



Polybe s'explique clairement à l'égard de ce centre avancé si fort au loin de la ligne. Il dit formellement qu'Annibal forma une courbe, comme le convexe d'un croissant, qui ôta à ce centre beaucoup de sa hauteur. Je l'ai donc rangé de la sorte, quoiqu'il me paroisse une extréme difficulté pour le mouvement que ce convexe avoit à faire en arriére, & cette figure n'est guéres propre à une telle manœuvre. Il étoit à craindre qu'en reculant, les corps en se rapprochant ne se confondissent les uns les autres. Je serois assez du sentiment du Prince Louis-Guillaume de Nassau, dans son Livre intitulé *Annibal & Scipion, ou les grands Capitaines*. Il donne un plan de la bataille de Cannes, & range son centre comme on voit dans la figure A. On voit que ces mouvemens en arriére sont faciles & sans embarras, les deux corps B. en cédant peu à peu s'enchâssent entre les deux C. Ces quatre corps en reculant encore entre les deux D, & forment la ligne aux points E, ainsi des autres, & ce mouvement est fort simple. Il est vrai que ces corps ainsi rangés laissent des intervalles entre eux, qu'Annibal pouvoit avoir remplis par des pelotons G. de ses armés à la légére. Après être arrivés en H, tous ces corps retrogradant par le même mouvement formoient aisément le rentrant, dans lequel les Romains s'engagérent.

§. III.

Combat.

LEs deux armées marchérent l'une contre l'autre & en vinrent aux mains. Le combat commença d'abord par les deux aîles de la cavalerie du côté de l'Aufide. Il importoit beaucoup aux Romains, comme aux Carthaginois, d'ouvrir la scéne par ce qu'ils avoient de meilleur dans cette armée; mais Annibal sur tout y étoit intéressé, comptant comme il faisoit sur la cavalerie de sa gauche, qui étoit un vieux corps, au courage duquel il devoit une partie de ses succès. Il lui étoit impossible de ruser à son infanterie, s'il ne commençoit par quelque avantage à sa cavalerie, qui pût encourager son infanterie, très-inférieure à celle des Romains, & diminuer le courage & les espérances de ceux-ci par la défaite de leur cavalerie.

Sur ces prudentes considérations Annibal fait ébranler celle de sa gauche: elle attaque celle des Romains avec tant de force & de violence, qu'ils n'avoient rien éprouvé de semblable. Ils soutinrent ce premier choc avec beaucoup de courage & peu de jugement. Le choc fut furieux & également soutenu de part & d'autre, sans qu'on pût voir encore de quel côté tourneroit la victoire, lorsqu'il prit envie à la plus grande partie des cavaliers Romains de mettre pied à terre, & de combattre en cavaliers démontés. Il n'y a personne qui ne se moque en lisant ceci de cette maniére de combattre. Tite-Live, & Plutarque après lui, parlant de ces cavaliers devenus fantassins, font dire à Annibal: *Je les aime mieux ainsi, que si on me les eût livrés pieds & poings liés.*

Quelle étrange maniére de combattre! Il leur arriva la même chose au combat du Tésin, comme je l'ai rapporté ailleurs. S'en trouvérent-ils bien? Polybe ne fait que glisser sur cette circonstance, & nous laisse en doute si toute la cavalerie Romaine descendit de cheval pour combattre à pied, ou s'il n'y en eut qu'une partie. Ce défaut d'exactitude n'est guéres pardonnable dans un Historien tel que le nôtre. Voici ce qu'il nous apprend de ce fait. „ Le combat s'échauffant, *dit-il*, les Romains se battirent „ avec furie, & plutôt en Barbares qu'en Romains. Car ce ne fut point tantôt en „ reculant; tantôt en revenant à la charge, selon les regles de leur milice; à peine „ furent-ils aux mains, qu'ils sautérent de cheval, & saisirent chacun son homme." Cela insinueroit que toute cette droite mit pied à terre, ce qui n'est pas la chose du monde la plus aisée dans le choc. S'il faut s'en rapporter à Tite-Live, toute cette aîle eut ordre de mettre pied à terre. Je le croirois assez. Cet Auteur fait là-dessus une réflexion judicieuse. „ Le combat, *dit-il*, que donnérent à pied les gens de cheval, „ fut sans doute comme il devoit être, c'est-à-dire honteux aux Romains.

Que la cavalerie mette pied à terre pour combattre contre de l'infanterie, qu'elle ne sçauroit rompre ni entâmer, quelque effort qu'elle puisse faire, & que celle-ci soit dépouillée d'armes défensives, je ne vois rien là de fort extraordinaire, & qui ne soit fort sensé & très-courageux. L'Histoire nous fournit une infinité de faits d'une semblable résolution. Mais que dans un combat de cavalerie contre cavalerie, dans une plaine rase & découverte, il vienne dans la fantaisie à un nombre de cavaliers ou à tout un corps de troupes de sauter à bas de leurs chevaux, & d'attaquer en fantassins sans aucune raison, & dans un desavantage manifeste, pendant que les autres combattent à cheval, c'est une folie. Je ne pense pas qu'on puisse jamais la pousser plus loin. Ce que Tite-Live blâme à Cannes, il le louë ailleurs en une infinité d'endroits de son Hif-

Hiſtoire, avec beaucoup de raiſon dans certains cas, & peu en d'autres. L'Hiſtoire Romaine, plus qu'aucune autre, nous fournit un bon nombre de Capitaines qui ont fait mettre pied à terre à leur cavalerie en beaucoup d'occaſions, parce qu'elle pouvoit également combattre à pied comme nos dragons, & celle des Romains y étoit plus accoutumée qu'aucune autre de celle des Anciens: *Quo haud dubie ſuperat Romanus*, dit Tite-Live.

„ Nos ancêtres, *dit Montagne*, & notamment du tems de la guerre des Anglois, ès „ combats ſolemnels & batailles aſſignées, ſe mettoient la plûpart du tems tous à pied, „ pour ne ſe fier à autre choſe qu'à leur force propre & vigueur de leur courage & de „ leurs membres, de choſe ſi chére que l'honneur & la vie. Vous engagez, quoiqu'en „ diſe Crhyſanthes en Xénophon, votre valeur & votre fortune à celle de votre che- „ val; ſes plaies, ſa mort tirent la vôtre à conſéquence, ſon effroi ou ſa fougue vous „ rendent ou téméraire ou lâche: s'il a faute de bouche ou d'éperon, c'eſt à votre hon- „ neur à répondre. A cette cauſe, je ne trouve pas étrange que ces combats-là fuſſent „ plus fermes & plus curieux que ceux qui ſe font à cheval. On diroit que Virgile a tiré de Polybe ce que Montagne cite de ce Poëte.

Cedebant pariter, pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota, neque illis.

„ Leurs batailles ſe voioient bien mieux conteſtées, ce ne ſont à cette heure que rou- „ tes: *primus clamor atque impetus rem decernit.* Et choſe que nous appellons à la ſo- „ ciété d'un ſi grand hazard, doit être en notre puiſſance le plus qu'il ſe peut: comme „ je conſeillerois à choiſir les armes les plus courtes, & celles dequoi nous nous pouvons „ le mieux répondre. Il eſt bien plus apparent de s'aſſûrer d'une épée que nous tenons „ au poing, que de la bale qui échape de notre piſtolet, en laquelle il y a pluſieurs pié- „ ces, la poudre, la pierre, le rouët, deſquelles la moindre qui vienne à faillir, vous „ fera faillir votre fortune. On aſſéne peu ſûrement le coup, que l'air nous conduit. Toutes les nations courageuſes, dit Virgile, combattent leurs ennemis de près & l'épée à la main. Montagne ne manque pas de citer l'endroit.

Et quo ferre velint permittere vulnera ventis,
Enſis habet vires, & gens quæcunque virorum eſt,
Bella gerit gladiis.

Ce ſeroit ſans doute une choſe excellente d'accoutumer la cavalerie à combattre à pied dans une néceſſité preſſante, ou lorſqu'elle ne ſçauroit autrement dans un païs peu favorable pour combattre à cheval. Les Allemans ne font pas difficulté de mettre pied à terre en certaines conjonctures, ce que nous ne pratiquons pas en France. Il n'y a pas moien avec nos groſſes bottes. M. le Comte d'Evreux a travaillé inutilement pour leur ôter ces entraves, comme je penſe l'avoir dit ailleurs; mais comme il eſt ordinaire que les habiles trouvent toujours des oppoſitions dans les choſes les plus utiles & les plus raiſonnables, ceux qui ne lui reſſemblent pas, & qui ſont toujours en foule, s'y ſont oppoſés. Céſar dit dans ſes Commentaires (*a*), que les Suéves, peuple belliqueux, *mettent ſouvent pied à terre dans les combats*, puis remontent ſur leurs chevaux, *qui ſont accoutumés à demeurer en leur place en les attendant.* Ceux de nos dragons ont perdu cette coutume, ils ne combattent preſque plus qu'à

(a) *Ceſ. Comm. l. IV.*

qu'à cheval, tant nous connoissons peu cette sorte de troupes, & l'usage que l'on en peut faire. Je suis de l'avis de M. le Comte d'Evreux, & je le loüe extrémement d'avoir pensé en habile connoisseur & en habile homme. Il est fâcheux de penser juste, & de n'être pas écouté.

On ne trouvera nullement étrange qu'un corps de lanciers comme il y en avoit autrefois, armés de toutes piéces, mette pied à terre contre un plus grand nombre de cavalerie légére, dont il craint d'être envelopé. Il ne sçauroit rien faire de mieux, & qui soit plus dans les regles, à cause de la foiblesse des flancs d'un escadron. Un bon bataillon, hérissé de piques ou de pertuisannes, & sur un front égal à sa hauteur, résistera sans doute au choc le plus violent & le plus impétueux de cette cavalerie: il l'affrontera même. S'il falloit citer des exemples, nous n'en manquerions pas. Il est pourtant bon d'en rapporter quelqu'un pour le soulagement de ceux qui ne se paient pas de raisons, si les autorités ne marchent de compagnie. Il est juste de les satisfaire. En voici deux, l'un ancien (*a*) & l'autre moderne.

„ Plilelage & Jean, deux Généraux de l'Empereur Justinien, „ reconnoissant qu'ils „ n'avoient pas assez de forces pour résister contre la cavalerie des Perses, dont ils avoient „ déja éprouvé la valeur, décendirent de leurs chevaux, & exhortérent les Romains & „ les Laziens de faire de même. Cela fait, *ils se rangérent à pied*, & présentérent leurs „ lances à l'ennemi, qui s'arrêta, ne sçachant que faire: car ils ne pouvoient ni atta- „ quer l'infanterie par des irruptions, ni rompre les bataillons des lanciers, parce que „ les chevaux s'effarouchoient à la vûe des pointes des lances. Qu'arriva-t-il de cette affaire? Rien, sinon que les Perses se retirérent honteusement & sans rien faire. Cet exemple est fort beau pour des Romains du bas Empire, qui n'étoient que la lie des Anciens. En voici un autre qui n'a guéres de semblables, autant par la conduite des troupes que par la valeur du Chef, qui fit dans cette occasion tout ce qu'on peut attendre de l'Officier du monde le plus sage & le plus déterminé.

J'ai cité dans mon Traité de la Colonne, page XCIX. l'action mémorable de Philippe Visconti, qui défit un corps de dix-huit mille Suisses, tous piquiers, à la tête de six mille cavaliers armés de toutes piéces: car n'aiant pû les rompre du choc de ses chevaux, il fit mettre pied à terre à ses gens, qui les attaquérent l'épée à la main, les rompit & les mit en si grand desordre, qu'il les tailla presque tous en piéces.

Du tems de nos péres la gendarmerie Françoise, presque toute composée de Noblesse, comme aujourd'hui la Maison du Roi, ne combattoit pas moins valeureusement à pied & à cheval, & cela lui arrivoit très-souvent. Elle montoit même à l'assaut aux siéges des places, & cette coutume a continué fort longtems, & même sous le regne de François I. Montagne a raison de dire, que du tems de la guerre des Anglois la cavalerie de part & d'autre combattoit souvent pied à terre. Froissard (*b*) nous en fournit une infinité d'exemples, & c'étoit l'usage en ce tems-là. Il dit „ qu'à la bataille de Cressy „ le Roi d'Angleterre fit faire un grand parc près d'un bois derriére son ost, & là met- „ tre tous chars & charettes, & fit entrer dedans ce parc tous ses chevaux, & demeura „ chacun homme d'armes & archer A PIED.

Le Pére Daniel cite ce passage dans son Histoire de la Milice Françoise, & quelques autres que je trouve à propos d'inserer ici. „ A la bataille de Maupertuis proche de „ Poitiers, *dit-il*, où le Roi Jean fut surpris, tous les gens d'armes furent mis A PIED, „ excepté trois cens, & un petit corps de réserve d'Allemans, qui eurent ordre de de- „ meurer à cheval.

„ La

(a) *Procope, Hist. secr. de Cousin ch.* 8.
(b) *Froissart, liv.* I. *c.* 24.

„ La même chose se fit au combat de Cocherel sur la riviére d'Eure en haute „ Normandie, à l'entrée du regne de Charles V. entre Bertrand du Guesclin, qui „ étoit du parti de ce Prince, & le Captal de Buch, qui tenoit celui des Anglois „ & des Navarrois.

„ La bataille d'Azincourt se donna de la même maniére sous Charles VI. On en „ voit encore divers exemples sous Charles VII. Du moins ces gens-là formoient des corps sur une grande profondeur, selon la méthode de ce tems-là; mais ils ne combattoient pas en confusion comme firent les cavaliers Romains au combat du Tésin & à la bataille de Cannes. Voilà bien des exemples, ou pour mieux dire des lieux de délassement. Revenons à notre sujet.

J'ai dit que la cavalerie Romaine mit pied à terre. Il y a toute sorte d'apparence que ces cavaliers, mauvais fantassins quoique braves, combattirent sans observer aucun ordre & tumultuairement; ce qui paroît visiblement par leur promte défaite, & leur attira le bon mot d'Annibal rapporté plus haut. Par cette disgrace les légions Romaines se virent entiérement & en fort peu de tems dépouillées de leurs aîles. Ce malheur, qu'on doit plutôt attribuer à l'ignorance des Chefs qui commandoient à la droite, qu'au défaut de courage des troupes, & à la gauche moins à la lâcheté de celles-ci qu'à celui qui la commandoit, qui ne fit rien qui fût digne du nom Romain.

Pendant que la cavalerie étoit aux mains, du moins à la droite, car la gauche ne combattit point, l'infanterie marcha l'une contre l'autre. Le combat s'engagea d'abord au centre des deux armées. Les Carthaginois avoient poussé en avant, & assez loin, le corps des Gaulois & des Espagnols, où Annibal étoit en personne, pour en régler les mouvemens. Les Romains fondent en masse, & tout de leur poids, sur le corps avancé & rangé en courbe. Les Gaulois & les Espagnols soutinrent le choc avec un courage digne d'admiration: après quelque résistance ils commencérent à plier. Les Romains s'imaginent que c'est par défaut de courage, & leurs Chefs pensent comme leurs soldats, sans sçavoir qu'ils se précipitent dans un piége, & que ce mouvement est trompeur; ils redoublent leur effort, croiant toujours suivre la victoire & un ennemi épouvanté, & s'engagent imprudemment & en étourdis dans un coupe-gorge. Les Généraux songent à profiter de ce vain avantage, & à se l'assûrer. Ils substituent toujours de nouvelles troupes qu'ils tirent de leurs aîles, qu'ils affoiblissent.

Les Romains avancent toujours dans le vuide, qui devient toujours plus spacieux & plus enfoncé à mesure que les Carthaginois cédent. Leur armée s'étend & forme un plus grand front. Celle des Romains, au contraire, s'accourcit, se courbe, se replie, & s'engage presque entiérement dans le concave; & enfin elle se voit dans le piége sans l'avoir craint, ni connu, ni même soupçonné. Ils s'y enfoncérent de telle sorte, qu'ils se virent tout d'un coup envelopés & doublés à leurs aîles, & pris comme dans une nasse. Les deux aîles subsistoient encore, mais extrémement affoiblies par l'imprudence des Chefs. Annibal, qui voit que tout lui réussit, & le tems propre pour agir avec toutes ses forces, ordonne à ses deux aîles, où le combat n'étoit pas tout-à-fait engagé, de faire une conversion aux points (20) à droit & à gauche, de se replier sur les aîles des Romains, de les prendre en flanc & en queuë. Ce mouvement, à quoi Varro ne s'attendoit pas, lui fit tomber le voile des yeux, qu'il eut toujours fermés jusqu'à ce moment fatal, qui décida de cette triste journée.

Il s'apperçut, mais trop tard, du stratagéme du Carthaginois: il connoît son ignorance & son peu de prévoiance, sans en sçavoir les remédes. Les soldats s'apperçoivent alors qu'ils sont tombés dans un piége, ils se voient environnés & envelopés de toutes parts. Alors les troupes du concave font alte, font ferme dans leur terrain, étant soutenuës encore par l'infanterie légére, qui formoit une ligne derriére l'infanterie.

Lorsque les Romains se virent engagés dans un pas si dangereux, toutes ces idées de victoire s'évanouirent comme une ombre; ils se découragent, & commencent à craindre pour leur salut. Le trouble & la confusion suivent de près leur surprise. Les cohortes commencent alors à se confondre, la tête tourne à leurs Chefs, qui se font presque tous tuër. Varro n'eut garde de trop s'exposer, il étoit trop nécessaire à la République: il se sauva diligemment. Les soldats sont saisis de crainte, & l'espérance les abandonne. Ils se voient liés comme dans un sac, dont le fond tient ferme & ne rompt point: bien différent de celui où le Général Banier se trouva enfermé avec toute son armée. Ce Général eut l'esprit de le fendre par le bas avec son épée, & de se tirer du piége où il avoit très-imprudemment donné.

La victoire étoit encore en balance, un bon effort pouvoit tirer les Romains de ce coupe-gorge, lorsque par malheur Asdrubal arrive avec toute la cavalerie qui s'étoit mise aux trousses des fuiards de la droite des Romains, jugeant bien qu'on auroit besoin de son secours à l'infanterie, qui étoit encore aux mains: car aiant vû les Numides victorieux à la droite, il les mit à la poursuite de la cavalerie Romaine, & vint fondre sur les derriéres des Romains. Les Carthaginois, qui s'en aperçoivent, raniment leur courage, enfoncent les ennemis, & les taillent tous en piéces. Cette bataille est une des plus mémorables & des plus complettes de l'antiquité.

Je ne sçai qui des Généraux fut l'auteur de l'ordre de bataille des Romains à Cannes, je le trouve admirable. Je ne vois rien de plus fin dans la tactique, de plus sçavant & de plus achevé. Ce ne peut être Varro. Je ne crois pas que qui que ce soit le lui attribuë. Il faut être très-profond dans l'infanterie, en connoître parfaitement la force, pour en proposer un semblable. Quel qu'il puisse être, il vient d'une main de Maître. Il n'y a point de connoisseur qui ne le trouve infiniment au-dessus de celui d'Annibal. Mais comme ce que nous admirons dans le monde n'est pas exemt de défaut, j'en trouve un très-considérable dans la disposition des Romains, dont nous parlerons en son lieu, autant pour l'instruction des gens de guerre que pour la mienne propre.

Annibal vainquit, non par le défaut que j'y ai remarqué, mais uniquement par la mauvaise conduite des Chefs: car ce défaut eût été de peu d'importance, si l'exécution eût répondu au projet.

La plus grande marque de l'excellence de cette disposition, est que Scipion s'en servit peu de tems après dans les plaines de Zama, où Annibal perdit sa gloire & sa réputation.

§. IV.

Réflexions sur les fautes des Romains.

VArro eût extrémement embarrassé les Carthaginois, s'il eût un peu plus étendu le front de son infanterie. Qui l'en empêchoit? Il se trouvoit plus fort de la moitié; ses Colonnes étoient trop profondes. Il suffisoit qu'elles fussent chacune de deux cohortes. Par ce moien ce Consul eût prolongé la ligne de plus d'un tiers, en élargissant un peu plus les espaces d'entre les Colonnes qu'il ne fit. En prenant ce parti, Annibal se fût vû lui-même si prodigieusement surpassé à ses aîles, que le stratagéme du centre alloit à rien. Que s'il eût voulu égaler le front de l'infanterie Romaine, il ne le pouvoit qu'en diminuant de la hauteur de ses files à un point, qu'il n'eût pû résister contre le choc & la pesanteur des légions, sans s'affoiblir extraordinairement.

Si le Consul eût été plus habile & plus rusé qu'il n'étoit, il eût précipité le Carthaginois dans un piége d'où il lui eût été impossible de se tirer jamais, quelque habile qu'il fût,

faute

faute de tems pour y apporter du remède : en un mot sa perte étoit infaillible. Le Consul aiant donné une trop grande profondeur à ses files, & par conséquent diminué le front de ses lignes, Annibal quoique plus foible se trouva juste sur un front égal à son infanterie, & par-là il ne fut pas dans la nécessité de diminuer la hauteur de son ordre de bataille, & de le rendre plus mince. Les Romains pouvoient facilement lui donner le change en lui présentant le même front, en conservant & cachant un bon nombre de cohortes derriére leurs aîles, qui eussent doublé à droit & à gauche un moment avant le combat : mouvement simple & facile. Annibal ne s'y étant pas attendu, n'eût pû étendre ses aîles. Cette manœuvre devenoit alors impratiquable. Polyen (*a*) me fournit un exemple d'une ruse semblable. Il est trop curieux pour ne pas le citer.

„ Cléandridas, *dit-il*, faisant la guerre aux Leucaniens, avoit la moitié plus de troupes qu'eux. Il eut peur, que s'ils s'en appercevoient ils ne prissent la fuite pour éviter le péril. Il s'avisa donc de donner beaucoup de profondeur à sa phalange ; les Leucaniens lui voiant peu d'étenduë, la mépriserent, & étendirent leur ordre dans le dessein de le déborder. Alors Cléandridas étendit sa phalange, ordonna aux serre-files de quitter la file, & de se mettre en rang à côté du chef de file. De cette maniére dévelopant son front, il vint à bout de déborder lui-même les Leucaniens. Ils furent envelopés, percés de traits & tous tués, à la réserve d'un petit nombre qui prit honteusement la fuite.

Cette manœuvre ne vaut rien, & demande trop de tems. Une armée qui veut ruser de la sorte, doit former une Colonnè de plusieurs bataillons les uns derriére les autres, & fort près-à-près, qui forment comme une potence à chaque aîle, non pas à l'extrémité, de peur que l'ennemi ne s'en apperçoive, mais à un certain espace : & au premier signal ces corps marchent par leurs flancs, ceux de la droite à droit, ceux de la gauche à gauche, pour faire un quart de conversion & s'aligner avec la tête de la ligne : ce qui est une manœuvre d'un instant. Revenons à notre sujet.

Cette faute des Généraux Romains est non seulement contre le bon sens, mais elle est encore contraire aux régles de la guerre : mettons-la à la tête de toutes. Elle n'est pas pourtant la plus lourde, il y en a un nombre d'autres plus graves. Le Carthaginois les avoit aussi très-bien prévûes, non qu'il crût qu'un habile Chef d'armée n'eût pû les éviter par sa prévoiance ; mais c'est qu'il n'estimoit pas assez Varro pour croire qu'il pût pénétrer l'artifice de sa disposition, & la retorquer sur son ennemi. La présomption, l'indocilité de ce Général, la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, sa négligence, son impatience, & le mépris qu'il faisoit des forces de son ennemi, étoient des défauts si dominans en lui, qu'ils ne pouvoient pas manquer de le précipiter à sa perte, & à celle de la République.

Je ne le blâme point d'avoir donné à la fortune. Qui est-ce qui pourroit s'en empêcher à la tête d'une armée si supérieure ? Les fautes d'une certaine nature portées à certain degré, ne deshonorent pas toujours ceux qui y tombent. Mais la bêtise & la sottise ne souffrent aucune excuse, & nous perdent de réputation. On verra que l'une & l'autre ont seules guidé le Consul dans cette bataille.

Toute la ligne n'attaqua point, dit Polybe, *mais ce fut le centre qui commença l'action.* Cela ne se pouvoit autrement, je l'avouë ; mais lorsque le convexe s'applatit & s'enfonça de telle sorte que les troupes qui le formoient se trouvérent paralléles à leurs aîles, il falloit s'en tenir là, arrêter l'ardeur des soldats à poursuivre un avantage vain & insidieux, conserver au centre un front égal avec le reste de la ligne, sans se détacher, sans se rompre ni se desordonner, & aller charger les aîles en même tems que le centre en

(*a*) *Polyen. liv.* II. *ch.* 10.

en étoit aux mains. Le combat devenoit alors général, & par-là la ruse de l'ennemi alloit à rien. La victoire lui échapoit & se tournoit du côté des Romains, avant même qu'Asdrubal pût être arrivé avec sa cavalerie victorieuse. Cette cavalerie n'eût sûrement pas décidé & rétabli les affaires. Il étoit très-aisé aux Romains de faire front des deux côtés. Les triaires avoient des armes capables de résister contre un effort de cavalerie, aidés & soutenus encore par les armés à la légére, qui eussent pû se couler entre les intervalles des escadrons, & les prendre en flanc.

Voilà bien des fautes, il faut en convenir; nous ne sommes pourtant pas sitôt prêts de finir, il y en a beaucoup d'autres qui ne sont pas moins remarquables & moins instructives. Détacher des troupes des aîles, s'y affoiblir, pour les porter au centre, sans nécessité, c'est quelque chose. Pousser son centre dans le terrain qu'on lui abandonne à dessein; le séparer du reste de la ligne, le plier, pour faciliter le moien aux ennemis de les enveloper & de doubler plus facilement les aîles, qui restent d'abord sans rien faire & dans l'inaction, on m'avouera qu'il n'y a pas de meilleur moien de se faire battre, & battre à coup sûr; n'y aiant rien de plus dangereux dans une bataille qu'un corps de troupes qui se détache, qui s'écarte de la ligne pour charger; pour peu même qu'elle flotte, il y a à craindre qu'elle ne soit rompuë par la violence d'un choc égal & uni.

Un Général d'armée ne sçauroit être trop attentif contre ces sortes d'inconvéniens. Il doit ordonner qu'on marche également & sur un front paralléle. Les drapeaux & les étendarts sont comme les pinules, qui doivent régler un mouvement général & si délicat. On exerce peu les soldats à marcher en bataille. Pour les y accoutumer, il n'y a pas de meilleure méthode, comme il me semble l'avoir dit quelque part, que de mettre un bataillon sur deux de hauteur, & même plusieurs ensemble, pour les dresser à marcher de front & sur une même ligne droite.

Le devoir d'un habile Général est de mettre souvent son armée en bataille, la faire marcher dans cet ordre, l'exercer à tous les mouvemens, à toutes les grandes évolutions. Il n'y a pas de meilleure école que celle-là pour les Généraux, autant que pour les Officiers & les soldats. C'étoit la méthode de Philopœmen. Dans toutes les affaires générales où je me suis trouvé, qui ne sont pas en petit nombre, j'ai remarqué le défaut dont je viens de parler: ce qui n'est produit que par le manque d'exercice des troupes. Il me paroît que les Modernes n'y sont pas fort expérimentés.

A la célébre journée de Platée, les Lacédémoniens, qui étoient des gens accoutumés à combattre de pied ferme, & dont le choc étoit terrible & des plus vigoureux, aiant attaqué la phalange Persienne, s'avisérent de reculer & de céder le terrain par une retraite simulée, bien persuadés que les Perses ne manqueroient pas de les suivre, dans cette espéce de desordre & cette fougue qu'inspire l'ardeur de la victoire. En effet cela arriva. Les Lacédémoniens s'appercevant que la phalange ennemie flottoit, & qu'elle laissoit même quelques issuës, font volteface, se serrent, & tombent avec furie sur les ennemis, qu'ils enfoncérent: ce qui leur donna la victoire.

A la bataille de Chéronée, Philippe y fit voir tout ce que la guerre a de plus profond & de plus rusé. Alexandre, fort jeune encore, commandoit une des aîles. Les Macédoniens, vivement pressés, mollissent & paroissent vouloir fuir. Stratocles, un des Généraux d'Athénes, remarque quelque chose d'incertain & d'agité dans ces troupes. Camarades, s'écrie-t-il, c'est fait de ces gens-ci, perfectionnons l'œuvre, & poursuivons-les jusqu'en Macédoine. Philippe, qui jugea que par trop d'ardeur ils romproient bientôt leur ordre, pour peu qu'on leur donnât carriere, dit froidement: *les Athéniens ne sçavent pas vaincre.* On crie de faire demi tour à droit. On obéit.

La phalange marche, ferre fes rangs & fes files, & gagne une hauteur avantageufe. Les Athéniens croient qu'elle fuit, ils la fuivent en hâte & fe defordonnent. Les Macédoniens arrivent fur cette colline, pour fe remettre du trouble où ils étoient d'un choc violent où toute la phalange avoit rebouché, ils font demi tour à droit, & fondent ferrés & en maffe fur les Athéniens, les enfoncent, les ouvrent de toutes parts, & les taillent en piéces.

Si le Général Romain fe fût un peu plus précautionné, & qu'il eût ordonné à fes troupes du centre de pouffer les Gaulois & les Efpagnols jufques à ce qu'ils fe trouvaffent fur la même ligne avec leurs aîles, il eût évité fon malheur. Cette tête, qu'il voioit tout au loin des aîles, auroit dû tout au moins le tenir en défiance, s'il ne pouvoit en pénétrer l'artifice. Je ne vois aucun exemple dans les Hiftoriens d'une difpofition femblable, mais un très-grand nombre dans le même efprit.

Voici un ordre de bataille très-remarquable. Il eft d'autant plus digne d'avoir place ici, qu'il me paroît affez dans le même principe que celui d'Annibal à Cannes, à quelque chofe près.

Les Chrétiens avoient affiégé Nicopolis, Bajazet marche au fecours de cette place à la tête d'une armée formidable : il y arrive, met fon armée en bataille avant que les Chrétiens en euffent la moindre nouvelle. Il forme une premiére ligne compofée de huit mille chevaux, qu'il expofe à la vûe des François; mais derriére, où la plaine alloit en pente & en enfoncement, il rangea deux aîles, chacune de foixante mille hommes, qui fe replioient en maniére de croiffant ou d'un arc, dont la cavalerie faifoit la corde. Les François, commandés par le Duc de Nevers, marchent étourdiment aux ennemis, fans s'appercevoir du piége. Ils fondent fur cette cavalerie, qui retrograde, plie & s'enfuit. Les François la fuivent, s'enchâffent entre ces deux aîles, qui s'étant jointes, les envelopent & les taillent tous en piéces.

Quand nous rabattrions la moitié de cette armée de Bajazet, croit-on que nous nous éloignerions beaucoup de la vérité? Peut-être nous trouverions-nous conformes aux Hiftoriens Turcs. Les nôtres font fi prodigues à l'égard du nombre des armées Turques, qu'ils mettent toujours dix ennemis contre un Chrétien, lorfque les Turcs font victorieux; & lorfqu'ils font battus, ils efcomptent tellement fur le nombre, s'il m'eft permis d'emploier ce terme, qu'à peine trouve-t-on dix mille Chrétiens fur cent mille Turcs. C'eft un péché originel de nos Hiftoriens. Quoiqu'il en foit, les Connoiffeurs trouveront dans cet exemple que ces barbares ne font pas fi barbares qu'on diroit bien.

Un homme comme Varro, qui s'étoit conduit à fa cavalerie de la maniére dont j'ai parlé, ne pouvoit guéres mieux réuffir à fon infanterie. Il n'ignoroit pas que fi Annibal ne l'emportoit pas de beaucoup fur le nombre de la fienne, elle étoit fupérieure a celle des Romains par l'adreffe & par le courage. Cela méritoit qu'il allât un peu bride en main, & avec un peu plus de retenuë qu'il n'en fit paroître dans le détail du combat. Il avoit des exemples récens devant les yeux, qui euffent dû lui fervir de leçon, s'il eût été capable d'en tirer les régles de fa conduite. Il faut avouër auffi que la cavalerie Romaine ne fut jamais fort redoutable dans cette guerre, non plus que dans les autres. Ceux qui font un peu exercés dans l'Hiftoire, ne peuvent ignorer que les Romains ont prefque toujours vaincu par leur infanterie. C'étoit en cette feule arme qu'ils mettoient leur derniére reffource dans les actions générales, auffi n'eurent-ils jamais qu'un fort petit nombre de gens de cheval dans leurs armées. Ceux-ci ne tinrent pas longtems contre l'effort de la cavalerie Carthaginoife dans cette infortunée journée, ils furent battus de la maniére du monde la plus complette: ils ne l'euffent pas moins été, quand

même ils n'auroient pas pris le ridicule parti de sauter à bas de leurs chevaux pour combattre à pied.

Il est certain qu'homme à homme, il n'y a point de fantassin bien armé, comme sont aujourd'hui les nôtres, qui ne mette à bas son cavalier; mais de vouloir attaquer un cavalier avec des armes aussi peu avantageuses qu'étoient celles de l'infanterie des Anciens, dont les plus longues épées avoient à peine treize pouces de longueur, il y avoit de la folie.

Je veux que Varro n'ait eu aucune part à ce ridicule combat, qui transforma des cavaliers en fantassins, qu'il ne l'ait pas ordonné, bien que cela paroisse dans Tite-Live, cela ne le disculpe point: car puisqu'il avoit changé dans son ordre de bataille la commune façon de se ranger, que j'approuve beaucoup, malgré l'événement, s'il n'avoit pas prévû que sa cavalerie pût faire une semblable sottise, il ne pouvoit ignorer qu'elle étoit moins aguerrie & moins exercée que la Carthaginoise. Ne pouvoit-il pas remédier à ce qui lui manquoit de ce côté-là? Que faisoit son infanterie légére? De quelle utilité lui étoit-elle derriére la ligne? D'aucune, il faut l'avouër: ne pouvoit-il pas la disposer par pelotons parmi ses escadrons? Il soutenoit par-là une arme par l'autre. Annibal avoit manqué dans ces précautions, quoique ce ne fût guéres sa coutume, puisqu'il avoit entrelassé ses armés à la légére parmi sa cavalerie à la journée de la Trébie. Que seroit-il arrivé de cela? La cavalerie Carthaginoise n'eût pû résister contre un tel mélange. D'où vient que les Généraux Romains négligérent une si excellente méthode? Est-ce qu'Annibal ne leur en avoit pas donné l'exemple? Est-ce que les fautes de Sempronius leur étoient inconnuës? Voilà ce qui me surprend & me choque.

Mais que firent les triaires? N'étoient-ils pas inutiles derriére la ligne? Varro n'eût-il pas fait le trait d'un habile Général en les faisant passer à sa cavalerie, qui avoit si grand besoin d'en être soutenuë, avec ordre de se jetter sur le flanc des ennemis, aidés encore des armés à la légére? Ces troupes d'élite, qui faisoient la derniére ressource des Romains dans les batailles, avoient des armes très-propres & très-avantageuses, non seulement pour résister à un effort de cavalerie, mais encore pour l'affronter en rase campagne. Je laisse à juger si celle des Carthaginois auroit eu beau jeu contre de vieux soldats armés d'épieux ou d'espontons, à peu près semblables à ceux des Officiers de notre infanterie. Eût-elle jamais pû résister contre un tel effort de cavalerie & d'infanterie? Après ce que je viens de dire, on ne doit pas être étonné qu'Annibal ait pû réussir avec une armée si inférieure, si l'on considére les fautes énormes qui se commirent dans cette malheureuse journée.

Les fautes des Généraux Romains, dira-t-on, sont grandes & bien reconnuës. Vous nous en faites voir d'une espéce, dont peut-être aucun Auteur ne s'étoit encore avisé. Mais trouvez-vous que les troupes soient sans reproche? N'est-ce pas une espéce d'injustice de charger le Général seul du mauvais succès d'une bataille? Fort bien: mais je demande à mon tour, si Varro a fait tout ce qui dépend de l'intelligence, même la plus médiocre, à l'égard de l'exécution? J'avouë que les fautes du Chef ne justifient, ni ne couvrent pas ce qu'il y a à reprocher dans les troupes. Je n'ai garde de les épargner. La cavalerie fit très-mal. Son peu de résistance est à peine concevable dans des Romains. Elle présentoit un front égal à celle d'Annibal à sa droite; elle ne pouvoit être débordée & prise en flanc. Cependant elle se fait battre très-promtement & très-sottement. Il est certain que Varro connoissoit le peu d'expérience de sa cavalerie; d'où vient qu'il néglige les moiens dont j'ai parlé? Cela n'est pas concevable.

L'infanterie combattit avec plus de courage; mais il me semble qu'elle eût pû le pousser plus loin. Un peu plus de vigueur, un bon effort corrige souvent les fautes du Gé-

Général. Les Romains en manquérent. Je m'en étonne: car il me semble que des gens, qui se voient réduits à la triste nécessité de périr misérablement, ou de se sauver par leur courage, en s'ouvrant un passage au travers des ennemis, eussent dû prendre le parti que cette nécessité nous offre. Elle eût dû produire en eux ce généreux desespoir, qui vient d'elle, & dont le Général Carthaginois sçut si bien se servir.

Il ne paroît rien de tout cela dans les Romains, & quoique supérieurs en nombre, ils se firent assommer comme des bêtes, sans rien marquer de cette ardeur, & de cette résolution si naturelle aux gens de cœur, qui ne voient nul moien de se sauver que par un effort extraordinaire. Que penser de cela? sinon que la peur dans le Consul avoit pris le dessus sur le jugement. S'il eût été Général véritablement courageux, il n'eût pas manqué de ressources dans un si grand mal. La guerre lui en eût fourni une infinité; mais il faut sçavoir les conserver au milieu des plus grands périls, & ne desespérer jamais dans les grandes extrémités. On voit souvent des Généraux intrépides qui desespérent pourtant, & qui s'endorment dans leur infortune, sans y voir de reméde. Cela vient ordinairement de leur ignorance. Il est peu ordinaire qu'elle fournisse des moiens pour se tirer du mauvais pas où l'on s'est imprudemment engagé. Il paroît assez qu'Annibal ne fut pas exemt d'inquiétudes & de crainte de l'événement; mais comme la prudence est toujours plus grande dans ceux qui conservent leur courage & leur jugement entiers dans les dangers les plus pressans, on peut donner cette juste louange à Annibal, qu'il acquit plus de gloire par son stratagéme, qui ne me paroît pas si sûr qu'on diroit bien, que s'il avoit combattu & remporté la victoire par un coup de desespoir. J'avouerai pourtant qu'il eût pû être accusé de témérité & d'imprudence, si la nécessité où il se trouvoit de mettre tout au hazard, & de combattre fort ou foible, ne le justifioit pleinement.

§. V.

Remarques sur la prétenduë trahison des Numides rapportée par Tite-Live.

CE que nous apprend Polybe de la disposition & de la distribution des troupes du centre de l'infanterie Carthaginoise, nous oblige à quelques remarques. *Les troupes* du centre, dit-il, *étoient rangées par cohortes alternativement* mêlées. Qu'on prenne bien garde à ceci. Annibal, habile comme il étoit, n'eut garde de diviser les Gaulois des Espagnols, & de les faire combattre en deux corps séparés: car quoique ceux-ci fussent très braves & très-aguerris, les premiers ne leur cédoient en rien à l'égard de l'un & de l'autre, hors dans leurs armes, qui n'étoient pas à beaucoup près si avantageuses que celles des Espagnols. Notre Auteur nous en fait assez connoitre le foible. Le Général Carthaginois vit bien ce défaut, & c'est pour cela qu'il rangea alternativement les cohortes Gauloises avec celles des Espagnols. Il ne pouvoit rien faire de mieux. Par-là il soutint une arme très-mauvaise par l'excellence de l'autre, & par ce moien il enleva une partie de l'avantage que les Romains eussent remporté sur les Gaulois.

Je ne veux pas omettre la liberté que Tite-Live & un grand nombre d'Historiens se sont donnée, d'ajouter beaucoup de choses de leur invention au récit de cette bataille. Chacun à l'envi y ajoute de sa pure autorité. On sçait ce que c'est que la partialité nationale. Chacun s'est mêlé, à l'exemple des autres, de supprimer, de changer ou d'augmenter les circonstances qui peuvent affoiblir la gloire du victorieux, & couvrir la honte de leur nation, & par-là ils ont gâté & perverti les faits. Ils mettent en reser-

ve, ils ménagent un nombre d'incidens & de merveilles dont ils se servent pour les grands besoins; mais lorsqu'on va à la source, qu'on consulte les Auteurs contemporains, exemts de passion, on est tout étonné de ne voir rien de tout ce qu'il leur plaît de nous débiter: comme si en ménageant l'honneur d'autrui, l'Historien ne prostituoit pas le sien propre.

Plutarque, après Tite-Live, fait élever un vent furieux en faveur des Carthaginois. Il dit (*a*) qu'Annibal „ trouva le moien de faire que son armée tournât le dos à un „ vent impétueux & brûlant, qui souffloit alors, & qui élevant de cette campagne „ rase & sablonneuse une poussiére embrasée, l'emportoit par dessus les bataillons des „ Carthaginois dans les yeux des Romains: de maniére que ne pouvant la soutenir, ils é„ toient obligés de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

Des accidens de cette nature sont trop considérables, & se livrent trop au grand jour pour demeurer cachés aux Auteurs qui écrivoient dans le tems: le silence de Polybe, de quelle force n'est-il point contre ceux qui n'ont écrit que longtems après lui, & qui, comme Tite-Live, ne font guéres conscience de donner des faits imaginaires pour des réalités? comme si les Romains ne pouvoient être défaits que dans les cas où la prudence & les lumiéres humaines ne sçauroient pénétrer.

Je leur passerois volontiers le vent & l'avanture des Numides, s'ils me donnoient quelque garant. On sçait que Plutarque, Frontin, & un nombre d'autres, ont tout emprunté de Tite-Live. L'autorité de ces gens-là n'est d'aucun poids contre un Auteur aussi grave que le mien.

Ce passage a une telle odeur de roman, que rien plus. Le seul garant est Tite-Live. Celui des Numides n'est pas moins imaginé. Notre Auteur n'en dit pas un mot. On n'a pas accoutumé de laisser des transfuges sur leur bonne foi, particuliérement lorsqu'ils sont en grand nombre, & c'est rendre ridicules les Généraux de ne s'en être pas défiés. Ajoutez qu'ils avoient leur camp à deux pas de là.

Si l'on observe bien la misérable conduite de Varro, on sera bien-tôt convaincu qu'il ne falloit pas emploier tant de machines pour faire battre les Romains. Tous ces Auteurs cherchoient bien moins à dire la vérité, qu'à flétrir la gloire & la réputation d'Annibal, par un stratagéme qui renferme une perfidie peu digne d'un cœur magnanime, & d'un Guerrier tel que ce grand homme. Il y a pourtant un grand nombre d'éxemples anciens & modernes, qui semblent justifier ces sortes de voies, contre lesquelles personne ne s'est récrié, & si pourtant je les tiens peu honnêtes, & contraires aux loix de la guerre; car il s'agit dans celui des Numides, que je regarde comme une chimére, de la foi donnée & violée par l'ordre de leur Général. Frontin dans ses Stratagémes nous en fournit un tout semblable, il l'attribue aux Japigiens, contre le Proconsul Licinius. Voici le fait, si je ne l'ai pas rapporté quelque part. Les Japigiens firent semblant de venir se rendre avec tout ce qu'ils avoient; Licinius les envoia à l'arriére garde, & lorsque le combat fut engagé ils se tournérent contre lui.

On ne disculpe pas une trahison par l'exemple de plusieurs autres toutes semblables, cela n'ôte rien de la noirceur, & de l'infamie d'un tel artifice, ni de la simplicité du Proconsul qui s'y est laissé surprendre: Tite-Live pourroit bien avoir changé les Japigiens en Numides, pour augmenter le merveilleux de l'événement de Cannes. On transplante ainsi certains faits, certaines actions bonnes ou mauvaises à ceux que l'on veut louër ou blâmer, ou lorsqu'on veut diminuer la gloire du vainqueur pour couvrir la honte du vaincu.

Ce

(a) *Plut. Vie de Fabius.*

Ce ne sont pas les desseins des entreprises les plus extraordinaires, & les victoires du plus grand éclat, qui produisent les grandes gloires, qui illustrent le plus la réputation des grands Capitaines, mais la maniére de vaincre. Croit-on que le Duc de Maienne en eût acquis beaucoup, s'il eût forcé Henri IV. dans ses retranchemens d'Arques en 1589. Cet exemple est remarquable en fait de trahison & de perfidie. Je ne sçaurois m'imaginer que le Duc y entrât pour la moindre chose. Mais de quoi n'est-on pas capable lorsqu'un faux zéle de religion se mêle dans les guerres civiles, & que les dévots sonnent la charge contre leur Roi légitime, & appellent les Etrangers à leur secours, pour le renverser de son Trône? Rapportons le fait.

„ Les Lansquenets de la Ligue, *dit un Historien* (a) *célébre*, usérent d'une trahi-
„ son, qui a peu d'éxemples en pareille rencontre; ils baissérent leurs drapeaux & leurs
„ piques, & criérent *vive le Roi*, & dirent qu'ils vouloient se ranger du côté de ce
„ Prince. Ceux de la même nation, qui défendoient le rétranchement le crurent, &
„ sans autre précaution les reçûrent, & les aidérent à monter: Mais ces traîtres ne fu-
„ rent pas plûtôt dans les retranchemens, qu'ils tournérent leurs armes contre ceux qui
„ les avoient reçûs comme amis. Ils en tuérent & prirent un assez grand nombre.

Voilà sans doute une fort mauvaise action, & tout à fait indigne d'un véritable courage, qui doit être franc & ouvert; elle n'est ni permise ni soufferte à la guerre, même dans la répresaille. Les Romains ont accusé Annibal d'être fourbe & perfide sans aucun fondement, & sans preuves, quoi qu'en puissent dire certains Auteurs, plus dignes de mépris que de créance à l'égard des traits qu'ils décochent malignement contre ce grand homme, qui s'est attiré l'admiration & les éloges de tous les siécles, je l'ai assez justifié ailleurs contre ces reproches.

Les Grecs sçavoient très-bien distinguer la ruse de la perfidie dans les affaires Politiques, comme dans celles de la guerre, je l'ai dit peut-être ailleurs, répétons-le encore pour l'instruction des gens de guerre, plus capables de s'éxercer aux grandes vertus, & de détester certains vices que le reste des autres hommes moins susceptibles
„ d'honneur & de honte. Thucydide (*b*) dit, qu'une tromperie sous un prétexte
„ spécieux, est plus indigne d'un homme d'honneur qu'une violence manifeste, puis-
„ que l'une est fondée sur la force, qui est un droit de la nature, ou sur la puissance
„ qui est un présent de la fortune, & l'autre sur la trahison & la perfidie, qui sont les
„ pestes de la société civile.

Ces remarques critiques que je viens de faire à l'occasion de ce vent impétueux, & de la perfidie des Numides, m'ont paru nécessaires dans un Ouvrage tel que celui-ci. Les deux faits sont des tours de souplesse d'un Historien passionné. Polybe est ici plus croiable que cent mille Tites-Lives; car c'est celui-ci qui doit passer pour l'original de ces deux fraudes historiques. Il ne faut pas être fort pénétrant pour bien comprendre les raisons pour lesquelles tant d'Auteurs Latins n'ont pas eû honte d'avancer tant de mensonges grossiers, & de calomnies si extravagantes: Mais on ne comprend pas pourquoi Plutarque, qui étoit Grec, s'en rapporte plutôt à un Ecrivain Latin qui donne à pleines voiles dans les choses les plus fausses, & qui n'écrit que plusieurs siécles après, & lorsqu'il ne restoit plus aucun monument, ni autorité qui pût le sauver du reproche de prévaricateur des loix de l'Histoire, qu'à un autre digne de foi, plus amateur de la vérité, & contemporain, qui étoit ami de Scipion, dont il vit sans doute les Lettres qu'on lui avoit écrites de Rome ou de l'armée.

(a) *Le Pére Daniel Hist. de France, Henri IV.*
(b) *Thucid. de bel. Pélop.*

§. VI. *Or-*

§. VI.

Ordre de bataille que les Romains devoient prendre à Cannes.

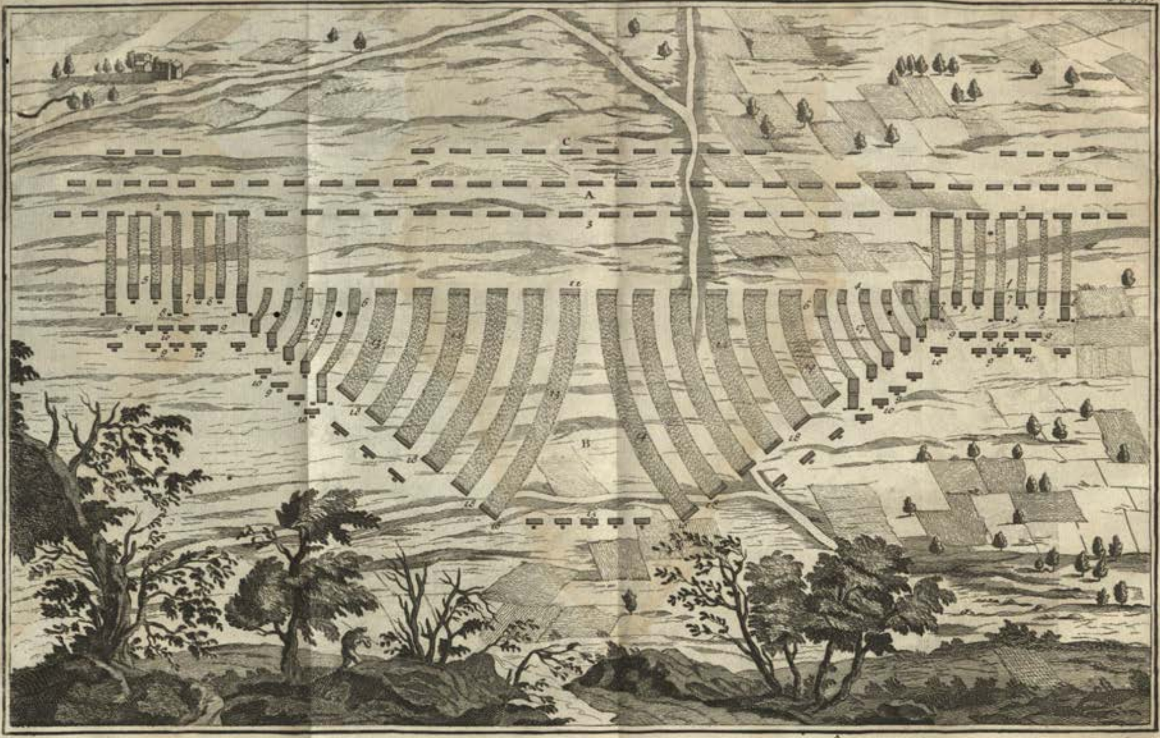
C'Est une maxime constante à la guerre ; & c'est celle de Cyrus dans Xénophon, que le grand nombre dans une armée n'est d'aucune considération contre le petit bien ordonné & bien conduit, quoique l'une & l'autre des deux armées se trouvent dans une égalité de courage & d'avantage dans le terrain. Qu'il me soit permis de faire ici quelques réflexions.

Je dis donc qu'une armée composée de soldats braves & aguerris, tels qu'étoient les Romains contre les Carthaginois, ne sçauroit guéres s'empêcher d'être battuë, si le foible oppose à son ennemi un ordre de bataille plus rusé & plus profond. Cela est si vrai, qu'entre deux Généraux habiles & expérimentés, il faut que le petit nombre l'emporte sur le grand par cela seul. Il y a une foule d'exemples dans l'Histoire qui démontrent cette vérité. Je dis plus, un peu moins de valeur dans le foible que dans le fort ne fait rien contre une disposition plus fine & plus adroite. Telle étoit celle d'Annibal. Car bien que j'aie dit que celle des Romains à Cannes étoit infiniment plus profonde & plus capable de vaincre, elle devenoit mauvaise par deux raisons ; l'une, parce que celle du Général Carthaginois étoit fondée sur une ruse où l'ignorance des Généraux Romains ne leur permit pas de rien comprendre : l'autre, que bien que l'ordonnance de ceux-ci fût bonne, ils la rendirent inutile & de nul effet par leur mauvaise conduite dans l'exécution. Celle de Régulus contre Xantippe étoit la même, & celle de Cannes n'en est que la copie, ainsi que les fautes du premier. Si celui-ci n'en avoit point fait, Xantippe perdoit la bataille, & Annibal auroit été défait à Cannes, si Varro ne fût pas tombé dans les mêmes défauts.

Les Chefs d'armées ont beau faire, s'ils manquent dans un plus grand art de se ranger ils ne tiennent rien, & la supériorité de leurs troupes en tout ne sert qu'à faire voir leur peu de capacité dans toute son étenduë. Annibal excelloit dans cette sçavante partie de la guerre, que les Grecs appelloient Tactique. Toujours plus foible par le nombre, toujours plus fort par son courage, par son intelligence dans la conduite des armées, & par la confiance de ses troupes. Lorsqu'il en trouva un plus habile que lui, & il le rencontra dans les plaines de Zama, bien qu'infiniment supérieur en cavalerie & en infanterie, il fut vaincu de la maniére du monde la plus décisive : ajoutons la plus honteuse, car la tête lui avoit tourné : preuve évidente que les plus forts ne sont pas toujours les maîtres, ni les plus braves ; mais le petit nombre bien ordonné & bien conduit. Je ne suis pas l'auteur de cette maxime, elle est fondée sur les actions des grands hommes.

Il ne faut pas qu'on s'imagine que je croie que l'ordre de bataille d'Annibal soit un chef-d'œuvre, à l'égard de ce qu'il fit au centre : car quant au reste, j'ai toujours fait plus de cas de la phalange que de l'ordre en spirale, qui est celui des Romains, & que nous tenons d'eux. Je l'ai déja dit, celui des Romains valoit beaucoup mieux, & les Généraux ne valoient rien, puisqu'ils ne sçûrent pas profiter de leurs avantages. Cannes, sa plaine, & Annibal dans sa disposition, qui n'est pas des plus profondes, & ma coutume de donner toujours une disposition selon mes principes, le tems, les lieux & les occasions ; tout cela m'oblige à ne point négliger cette coutume. Voici cette disposition. C'est aux Lecteurs à juger, s'il est permis de comparer le grand au petit, lequel des deux ordres est le meilleur & le plus rusé.

Sup-



ORDRE DE BATAILLE DANS UNE PLAINE, SELON LE NOUVEAU SYSTÊME DE L'AUTEUR.

Supposant deux armées A, B, rangées en bataille à une bonne demie lieuë l'une de l'autre, mais chacune dans une égale intention d'en venir aux prises, la cavalerie (2) sur les aîles, & l'infanterie (3) selon la coutume ordinaire de ce tems-ci. Supposant aussi que l'armée B. ait pour Général l'Auteur de ce Livre, peu content de cette coutume, je la laisse pour ce qu'elle est, & j'introduis mon principe & ma méthode à pur & à plein. Je n'expliquerai pas les mouvemens qu'il me faut faire pour changer mon ordre, cela est aisé à comprendre; outre que je serois trop long, & il m'importe d'aller serré. J'écarte la cavalerie de mes aîles, & j'y place un bon nombre de Colonnes (4) (5), composées de ce que j'ai d'infanterie d'élite, pour faire effort en cet endroit-là. Ces deux aîles des Colonnes sont flanquées de deux autres (6), chacune de deux sections, & deux au centre (7) de même force. Chaque Colonne avec sa réserve, c'est-à-dire aiant en queuë sa compagnie de grenadiers (8), pour la lâcher au besoin. Ces deux aîles sont soutenuës de deux lignes de ma cavalerie (9), chaque escadron aiant son peloton de trente fuseliers choisis (10): tout le reste de mon infanterie, par bataillons sur dix de profondeur, forme le reste de la ligne d'abord aux points (11). Une partie de la cavalerie que j'avois à mes aîles, formera deux corps aux endroits (12), & suivra les memes mouvemens de la premiére lorsqu'il sera tems. Ce changement d'ordre & d'armes doit se faire lorsque l'ennemi se met en disposition de marcher & de donner bataille; que s'il ne le fait pas, on marchera droit à lui dans cet ordre au travers de la plaine. On peut bien juger qu'une telle maniére de se ranger ne sçauroit manquer de le surprendre beaucoup: il la trouvera fort bizarre: sans en connoître le fin & l'excellent, & il en sera d'autant plus inquiet & plus étonné, qu'il n'y comprendra rien, & qu'il ne sçauroit sans un très-grand danger se régler dans cet ordre, & changer tout celui de son armée en présence d'un ennemi qu'il a déja sur les bras. Il faut en avoir le tems, & ce tems lui manque.

Tout ce qu'il peut faire pour se tirer d'un si étrange embarras, s'il s'apperçoit que mes aîles soient trop fortes, ce qui n'est pas la chose du monde la plus aisée à attraper, ce sera de fortifier les siennes de sa reserve C, & de tenter d'attaquer vigoureusement mon centre (11); mais cette attaque le précipitera dans le même piége, & plus sûrement que celui où les Romains allérent fort inconsidérément donner. Dès que mon centre verra les ennemis en humeur de marcher, toutes les troupes de ce centre feront demi tour à droit, & feront la conversion retrograde, en courant les lignes ponctuées (13) & (14). La réserve (15) fermera le vuide, ainsi que les deux portions du centre (16). Les Colonnes (4) (5) feront la même conversion, courant les points ou les traces (17). L'ennemi, qui ne s'appercevra d'aucune résistance à ce centre, pensera comme les Romains, & s'enfoncera de plus en plus dans le rentrant: le canon posté entre les intervalles (18) des bataillons, fera un feu oblique perpétuel. Pendant ce tems-là mes aîles attaqueront vigoureusement; mais comme celles de l'ennemi ne sçauroient résister contre une masse si énorme d'infanterie sur plusieurs Colonnes, & la cavalerie passant au moment du choc entre leurs intervalles, tombera sur la seconde. On ne s'endort pas dans ces sortes d'actions, & l'on ne se contente pas d'avoir percé: il faut profiter des aîles rompuës & emportées. On doit lâcher alors une partie de la cavalerie aux trousses des fuiards, l'on tourne subitement sur ce qui reste en entier, & l'on prend en flanc & en queuë. On peut voir l'avantage de mes aîles, qui sont en état de tomber sur les derriéres de ceux qui se sont engagés dans le rentrant, & il doit nécessairement arriver ce qui arriva aux Romains. Cet ordre & le mouvement de mes troupes, la force de mes aîles; tout cela joint ensemble me paroît fondé, si je ne me trompe, sur des mesures & des sûretés qui ne peuvent faillir contre un ennemi, qui peut bien découvrir le dessein de mes aîles & leur supério-

périorité à l'égard de la diſpoſition, mais non pas le piége que je lui tens à mon centre. Voilà l'ordre de bataille ſur lequel je voudrois combattre, malgré la diſproportion de mes forces comparées à celles de mon ennemi. Il me paroît plus ſimple & plus dégagé, chaque arme ſe trouve ſoutenuë par l'autre, chacune prend confiance en celle qui la ſoutient; ce qui augmente le courage & l'eſpérance de la victoire. Paſſons maintenant aux obſervations qui reſtent à faire à l'égard des Romains & du Général de Carthage, ſans écarter les raiſonnemens & les preuves qui peuvent faire voir les avantages de l'ordre que je propoſe, qui n'eſt ni ſi composé que celui d'Annibal, ni ſi difficile dans les mouvemens, & moins ſujet aux défauts que j'y ai fait remarquer, & qu'il faudra encore répéter, pour donner aux Connoiſſeurs une plus grande facilité d'en juger comme il leur plaira.

Pour qu'une bataille ſoit déciſive & moins ſujette aux événemens fortuits, on doit éviter autant qu'il eſt poſſible d'engager un combat de détail, qui ne ſoit plein & entier, il faut qu'il s'étende ſur toute la ligne uniment & tout d'une piéce, & qu'aucun ne ſoit témoin par ſon inaction des mauvais ſuccès d'une droite, ou d'une gauche, ou d'un centre; car le moindre accident eſt capable de décourager ceux qui n'ont pas encore donné. Je fais cette maxime peut-être de mon chef, elle n'eſt pas moins vraie, particuliérement contre un ennemi fin & ruſé. On dérange par là toutes les meſures qu'il peut avoir priſes à ſes aîles, ou à ſon centre. Il ne ſçauroit faire aucun mouvement qui ne ſoit très-délicat & très-dangéreux, outre que dans les combats de cette nature, le péril étant égal par tout, & toutes les troupes combattant, l'ennemi ne ſçauroit ſe dégarnir nulle part, ſans riſque d'être battu où il ſe ſera affoibli pour courre ailleurs, où les affaires peuvent être finies avant qu'il arrive. D'ailleurs l'attention eſt trop diviſée pour penſer à ruſer quelque part: car il arrive ſouvent, comme je viens de le dire, qu'en fortifiant un endroit on affoiblit l'autre. Si le Carthaginois eût eu en tête un tout autre homme que Varro ou moins ignorant, & moins préſomptueux, en un mot un homme capable d'écouter les conſeils du moindre Officier de ſon armée, il eut découvert le piége que l'ennemi lui tendoit, ou du moins il s'en fut défié. Un corps qu'on pouſſe en avant en ligne circulaire, ou en toute autre figure, ſi on ne devine pas qu'il ſoutiendra un peu le choc, pour reculer & former enſuite un rentrant pour y enfermer comme dans une naſſe, du moins apperçoit-on clairement que l'ennemi veut engager au centre, & réſerver ſes aîles pour tout autre deſſein. Or comme c'eſt une maxime qu'il ne faut rien vouloir de ce que l'ennemi veut, on tient en reſpect ce centre ſans l'attaquer, où l'on entre en engagement ſi on ne peut l'éviter; mais en même tems on tombe ſur les aîles, & la ruſe du centre tombe alors par terre & l'on ſe moque de l'inventeur; car tout le front ſe trouvant attaqué, les aîles ne ſçauroient rien faire pour favoriſer le piége du centre, de ſorte que l'ennemi ſe trouve pris par l'endroit favori où il penſoit vaincre. Ainſi je trouve le ſtratagéme fort groſſier, je ne dis pas contre un habile Général, mais contre le plus médiocre. Bel éloge pour Varro qui s'y laiſſe prendre.

Le centre de mon ordre de bataille n'offre aucun ſoupçon d'artifice & de ſtratagéme aux eſprits les plus défiants, non plus qu'aux plus ruſés. Toutes mes troupes ſe trouvent rangées ſur une même ligne droite: j'avouë que mes armes ſont autrement diſtribuées, & qu'on ne voit aucune cavalerie à la premiére ligne, qu'elle eſt toute composée d'infanterie, & que mes aîles ſont extraórdinairement fortifiées, que l'ennemi guidé de ſon expérience, & d'un peu de prévoiance découvre du moins le piége que je lui tens à mes aîles, & qu'il peut ſe précautionner, & ſe fortifier: c'eſt beaucoup gagner de ce côté-là, que d'y apporter du remede. Je prévois une objection, on me repréſentera qu'on pourra raiſonnablement douter que cette infanterie puiſſe être ſoutenuë d'une aîle de cavalerie à la ſeconde ligne, & l'on ſe réglera là-deſſus. Cette difficulté me paroît

roit mal fondée, rien de plus facile que de la lever & de rendre mon ordre de bataille incompréhensible à l'égard de l'artifice; ainsi l'on peut d'abord mettre la cavalerie (9) aux aîles, avec ordre de passer à la seconde ligne un moment avant le combat. Par ce moien l'ennemi ne changera rien dans les siennes: car quelque soin qu'il prenne à s'y fortifier, je ne vois pas qu'il puisse jamais résister contre le choc & l'abord de mes Colonnes soutenuës d'un corps de cavalerie; ainsi ma disposition se trouvant en apparence conforme à la sienne dans la distribution des armes, si elle ne l'est dans le nombre, il comptera toujours sur sa supériorité & sur l'avantage de me déborder à ses aîles, & cet avantage est trompeur: car bien que les miennes puissent être doublées & prises en flanc, peu m'importe, puisqu'elles ne peuvent être entamées: mes Colonnes n'aiant rien de foible, la cavalerie ne pouvant rien dessus, & moins encore des bataillons minces comme les nôtres.

Le Général ennemi trouvant mon centre dégarni & sur une seule ligne, songera à faire un effort de ce côté-là, & à donner dessus; il se formera mille agréables chiméres à ce centre, d'en rendre bientôt compte au premier choc, & d'enveloper ensuite mes aîles. Il attaquera, le centre aiant ordre de céder & de retrograder par une espéce de fuite simulée, comme celui d'Annibal, il s'enfoncera dans le rentrant ou dans le terrain qu'on lui abandonne, & s'y engagera toujours jusqu'à l'endroit destiné pour y faire ferme; & pendant que mes aîles attaquent vigoureusement, & qu'elles passent sur le ventre de tout ce qui ose leur résister, mon canon placé dans le rentrant (18) ne peut manquer de faire un desordre affreux dans les rangs par les divers emplacemens des batteries. Les aîles une fois victorieuses, & il est impossible que cela ne soit pas, l'ennemi engagé dans la courbe se trouve envelopé de toutes parts dans ce coupe-gorge, sans aucune espérance de s'en retirer, comme je l'ai dit plus haut; mais il faut le répéter. C'est ainsi que par l'excellence d'un ordre de bataille, les petites armées battent les grandes, quelque disproportion de forces qu'il y ait, & toute l'Histoire est remplie de ces sortes d'éxemples.

La manœuvre de mon centre est, selon moi, plus simple & moins délicate que celle du Général de Carthage, qui fait faire deux mouvemens au sien d'abord en avant, & l'autre retrograde; ce qui me semble très-dangereux, & l'est en effet. Ce que je dis ici me fait souvenir d'un exemple remarquable, qui fortifie ce que j'ai déja dit. Je le tire de Frontin dans ses Stratagémes.

„ Métellus, faisant la guerre contre Herculéius, avoit mis ses meilleures troupes „ au centre, à l'imitation de ses ennemis; mais il fit tout le contraire avant le combat. „ Il y mit ce qu'il avoit de moins bon, & fit passer ce qu'il avoit de meilleures trou„ pes à ses aîles, les étend bien au-delà de celles des ennemis, & recule en deçà son „ centre, pour ne combattre qu'à ses aîles, & enveloper Herculéius avant qu'il pût „ être arrivé dans ce rentrant; ce qui lui réussit: car le combat s'étant engagé long„ tems avant le centre, il eut celui de doubler les aîles d'Herculéius, & de le défaire „ avant que le centre eût pû en venir aux mains". Aussi proposé-je d'attaquer d'abord les aîles, & de commencer par-là. Répétons-le encore: si Varro eût engagé le combat sur tout le front de l'infanterie Carthaginoise, Annibal étoit perdu, son armée taillée en piéces, & toutes ses machines du centre se trouvoient démontées.

Les fautes & l'étourderie de Varro sont à peine concevables, & sont d'autant plus inexcusables, que quand même il auroit été assûré de la victoire, la prudence vouloit qu'il n'engageât rien, puisqu'en différant & en évitant le combat l'ennemi tomboit de lui-même en fort peu de jours; ses troupes n'étoient pas à beaucoup près si bonnes, si bien disciplinées, ni si bien aguerries que celles qu'il se mit en tête de combattre. Quand même il auroit été assûré de leur valeur & de leur bonne volonté, étoit-il bien

 certain

certain de leur confiance & de leur estime ? Gardons-nous bien de le croire. Un fils de boucher, qui n'a ni expérience ni capacité, & qui est parvenu au Consulat par de basses intrigues & de mauvais moiens, n'impose guéres à des soldats & à des Officiers, qui veulent être commandés par des gens d'un mérite extraordinaire, ou du moins par des gens de grande condition, & non pas par un homme de néant. Ventidius étoit le fils d'un muletier ; mais quelles vertus dans cet homme ! Et combien sa vie fut-elle ornée de grandes actions ! On obéit volontiers à ces gens-là, & l'on trouve que leur fortune est encore fort au-dessous de leur mérite ; mais celle de Varro est quelque chose de si surprenant, que je ne vois rien qui deshonore davantage le choix du peuple Romain. Quand même toute cette armée Romaine eût égalé la discipline & le courage de l'ennemi, on doit y penser plus de deux fois avant que de mettre toutes choses en risque, & se souvenir de cette maxime de Thucydide, que le vaincu ne se porte pas aux dangers avec la même hardiesse que le vainqueur, dont on a si souvent éprouvé la valeur & la conduite. Ceux qui ont eu du malheur, & particuliérement les nouveaux soldats, dont l'armée Romaine étoit composée, sont effraiés par le souvenir qui leur en reste ; au lieu que ceux qui ont eu du bonheur en ont plus de hardiesse, d'audace & de confiance : ils attaquent avec mépris, ou bien la honte d'être vaincus les fait se battre en desespérés, & ils remportent enfin la victoire. La bataille de Malplaquet en est une bonne preuve.

Æmilius pensoit juste de vouloir temporiser. Fabius lui avoit fait voir assez que la République ne pouvoit se sauver contre un ennemi aussi redoutable qu'Annibal, qu'en traînant la guerre en longueur, & qu'elle finiroit par la ruine de l'ennemi, qui ne pouvoit plus tenir la campagne, & qui étoit réduit à l'extrémité. Rien de plus vrai. Polybe nous le fait assez connoître. Cette campagne-là finissoit infailliblement. Pourquoi hazarder la vie de tant de braves soldats, dont la perte est irréparable, lorsqu'on peut vaincre & finir la guerre sans rien hazarder ?

La plûpart des Généraux d'armées n'y font pas assez d'attention : cependant c'est ce qu'ils ont de mieux à faire & de plus important. Il semble qu'ils comptent pour rien la vie de leurs soldats & de leurs Officiers : qu'ils soient assommés par milliers, n'importe, ils se consolent de leur perte, s'ils peuvent réussir dans leurs entreprises, exécutées sans conduite ou sans nécessité comme celle de Cannes. Auguste ne put se consoler de la défaite de ses légions, qui furent taillées en piéces en Allemagne. Il sentit si vivement cette perte, qu'il s'écrioit à tout moment : *Varrus rens-moi mes légions.* Et Varrus avoit péri avec elles. Tant il reconnoissoit qu'il n'est pas au pouvoir des plus grands Princes de rétablir une infanterie d'élite qu'on vient de perdre. On ne la recouvre pas avec de l'argent. Celle d'Espagne fut entiérement détruite à la bataille de Rocroi, & le seul homme * capable de réparer une si grande infortune y périt aussi. Tous les trésors des Indes n'y ont pû suffire, & l'on est encore à chercher un homme capable de la remettre sur le même pied.

Il y a un art de ménager la vie des troupes, mais il s'est perdu avec la vie de M. de Turenne. Il y en a un autre de les rendre invincibles, & de former de bons Officiers & des hommes capables d'être à la tête des armées, par l'excellence de la discipline militaire ; seroit-il enterré avec les Romains ? Ne seroit-il pas plus aisé de le ressusciter, que de trouver des gens assez dociles pour approuver ce qui n'est pas sorti de leur tête ? Qu'on me pardonne cette digression.

Le Général Banier, qui étoit sans contredit un des plus grands Guerriers de son siécle, ne pensoit jamais à aucun dessein tant soit peu considérable, qu'il ne songeât en

* Le Comte de Fontaine.

en même tems à ménager la vie de ses soldats. Il détestoit les voies meurtriéres, & blâmoit hautement les Généraux, qui comme Sempronius & Varro sacrifioient tout à leur réputation. Il se vantoit aussi, dit le Comte Gualdo (a), de n'avoir jamais hazardé ni formé aucune entreprise sans une raison évidente.

Encore que César dans la guerre d'Afranius fût assûré de la victoire, il ne voulut jamais hazarder une bataille contre lui, pour épargner la vie de ses troupes, que lorsqu'il s'apperçut que l'armée ennemie tiroit à sa ruine, lui aiant non seulement coupé les vivres, mais encore l'eau. Il la réduisit enfin par une sage circonspection à mettre les armes bas. Qui doute un seul moment qu'Annibal n'eût éprouvé une semblable honte qu'Afranius, s'il ne se fût pas trouvé un Varro au monde?

On peut appeller une chose avantageuse, maxime que j'ai répétée souvent, lorsqu'il est difficile qu'elle apporte un trop grand préjudice en l'entreprenant. Mais il y a toujours à craindre, lorsqu'on a en tête un Général habile & déterminé, & à la tête d'une armée pleine de confiance & de résolution. On ne l'attaque point impunément, & c'est la chose du monde la plus délicate, lorsqu'on pense à attaquer de telles gens, forcés de combattre & de vaincre par la néceffité. Le Général Romain & le Sénat, plus imprudent encore que le Général, voioient bien que si la fortune leur étoit contraire, ils perdoient toutes les forces de la République.

Les Alliés contre la France se trouvérent dans un cas tout-à-fait semblable à celui d'Annibal à la bataille d'Hocstedt, & nous ne fûmes pas plus sages que les Romains. Huit ou dix jours de délai réduisoient ces Messieurs-là dans la nécessité de se retirer honteusement, & de quitter partie faute de vivres. Nous n'avions qu'à imiter Fabius, ne rien hazarder & se précautionner contre leurs attaques: car la nécessité de nous combattre ne pouvoit être plus grande, ni pour les François de se tenir clos & couverts. Bien des Généraux raisonnérent comme Varro. Il s'en trouva d'autres qui pensérent comme Æmilius, & ceux-ci étoient les plus consommés dans le métier, les plus sages & les plus prudens. Je doute beaucoup que les premiers eussent raison. C'est une merveille comment cette affaire n'eut pas des suites beaucoup plus fâcheuses que celle de la perte d'une bataille complette & si décisive en ce païs-là, que nous fûmes obligés d'abandonner toutes nos conquêtes en Allemagne: tant il est véritable qu'une remise faite à propos sauve quelquefois un Etat; au lieu qu'une précipitation téméraire le ruine & l'entraîne à une entiére décadence.

(a) *Hist. univ. del Comte Galazzo Gualdo Priorato.*

DISSERTATION

SUR

LA POLITIQUE ET LA CONDUITE

DES ROMAINS,

Pendant la seconde Guerre Punique.

SI les morts pouvoient être sensibles aux éloges que leur donnent les vivans, il faut avouër que les honnêtes gens de l'antiquité nous seroient fort obligés. Plus nous les regardons dans l'éloignement, plus ils nous paroissent parfaits. Que l'on admire ce qui est digne d'estime, & que l'on porte chaque chose à son juste prix, je ne vois rien de plus raisonnable; mais qu'on cherche à louër ce qui n'a d'autre mérite que d'être ancien, la prévention me paroît un peu forte. Je suis surpris & confus d'avoir été si longtems la dupe des apparences, en admirant certains événemens, qui malgré les éloges qu'on en a faits sont dans le fond peu de chose, & dont les Acteurs sont très-médiocres à bien des égards.

Ce qui nous porte principalement à admirer la République Romaine, c'est la grandeur où elle est parvenuë en si peu de tems après la seconde Guerre Punique. Cette grandeur, qui s'offre à notre imagination, excite notre attention & notre curiosité pour tout ce qui la concerne. On a du plaisir à la suivre depuis ses plus petits commencemens jusqu'à César. Peut-être même que cette République doit une partie de notre admiration à l'éloquence d'un grand nombre d'Historiens célébres Grecs & Latins, qui ont parlé de ses guerres continuelles, rendu illustres les grands hommes qui en sont sortis, & élevé leurs victoires plus qu'aucun peuple du monde.

Si les Auteurs qui ont composé l'Histoire de France, ou de toute autre nation, l'avoient écrite avec autant de dignité, de noblesse & d'agrément que les Grecs & les Latins ont traité celle de leur païs, nous la lirions avec autant d'empressement, d'admiration & de goût, que nous lisons les Ouvrages de ces génies, & alors les Anciens ne nous paroîtroient pas si élevés au-dessus des Modernes. Car nos guerres ne sont pas moins fécondes en grands événemens que celles des Grecs & des Romains. Sans remonter plus haut de trois siécles, jusqu'à la fin de la derniére guerre de 1701, on a vû des choses d'un aussi grand éclat, & des vertus aussi solides que celles des Héros & des grands hommes de toute espéce, dont ces plumes célébres nous entretiennent.

Nos Historiens, à la vérité, ne nous font pas paroître aussi près-à-près sur la scéne tant de grands Capitaines & d'habiles Chefs d'armées. On en voit cependant quelques-uns, mais de loin à loin, qui ne le cédent pas aux Anciens, ou du moins ils en approchent beaucoup.

Avant que d'entrer en matiére, je crois qu'il est à propos d'expliquer l'ordre que j'ai résolu de suivre dans cette Dissertation. Je la divise en deux parties. Je ferai voir dans la premiére que les Auteurs anciens & modernes se sont trompés dans l'opinion

qu'ils

qu'ils ont euë que les Romains ne dûrent leur salut & le rétablissement de leurs affaires en Italie, après la perte de tant de batailles, qu'à leur fermeté, qu'à la grandeur de leur génie, qu'à leur habileté, qu'à leur prévoiance & à la profonde politique de leur Sénat.

Je prouve dans la seconde, que non seulement il n'a rien paru des vertus & des sentimens qu'on leur attribuë, mais que leur conduite a été telle, qu'ils n'ont rien négligé de tout ce qui pouvoit aider au renversement de la République, & à la précipiter dans un abîme de maux, & enfin dans une ruine entiére.

Rome manquoit moins de soldats que de Capitaines dans la seconde Punique, jusqu'après la bataille de Cannes. A la réserve de Scipion, tous les autres étoient assez médiocres. J'avouë que Fabius Maximus étoit un grand homme, mais non pas un de ces Chefs de guerre qui font l'étonnement de leur siécle, en étalant tout ce que la guerre a de plus étendu & de plus brillant dans tous les autres Capitaines anciens & modernes dans la partie qui demande le plus de talens, de fermeté, de génie & de capacité. J'entens ici parler de la défensive. C'est de toutes la plus difficile, la plus profonde, & celle qui demande une plus grande étenduë d'esprit, de jugement, de prévoiance & de hardiesse; c'est le grand & le beau de la guerre; mais toutes ses parties ne sont point renfermées dans celle-ci. Une République toute militaire & aussi ambitieuse que celle de Rome, où tous ses Citoiens étoient soldats, ne se contentoit pas de former des Généraux qui ne sçussent que se défendre, elle étoit fondée sur de plus grandes pensées. Le tems & les conjonctures l'avoient réduite dans la triste nécessité de se défendre, faute de gens capables de surmonter un ennemi aussi redoutable qu'Annibal, & de conduire une guerre offensive. On voit bien que Fabius n'y étoit nullement propre, & que ses talens pour la défensive, fort inutiles & ruineux dans un autre tems, étoient salutaires en celui-ci. Un homme qui n'excelle que dans une seule partie de la science des armes, & qui y réussit parfaitement, ne passera jamais pour un Guerrier du premier ordre. Pour se rendre digne d'un titre si glorieux, il faut y joindre toutes les autres, du moins un bon nombre: & tout cela ne se trouve pas dans cet illustre Romain, quoique les Historiens en disent, faute de l'avoir suivi & examiné dans sa conduite & dans ses démarches. Pour lui accorder les qualités d'un grand Capitaine, comme c'est à celui qui finit la guerre qu'en est dûë toute la gloire, il faudroit qu'il eût chassé Annibal d'Italie par une victoire complette & décisive? L'a-t-il fait? Ni Fabius ni Marcellus ne l'ont forcé d'en sortir; mais seulement le succès de Scipion en Afrique, & la victoire qu'il remporta sur cet ennemi redoutable dans la plaine de Zama.

Ceux qui ne font aucune différence des tems, qui veulent les Romains toujours semblables à eux-mêmes, & qui ne jugent des desseins des grandes entreprises que sur les événemens, sont dans l'erreur. Ils veulent que les Romains soient les mêmes hommes dans la guerre de Pyrrhus, ou dans la seconde Punique, que dans la premiére. Ils les trouvent plus grands, plus élevés, plus sages, plus éminens en vertus, en sentimens & en grandeur de courage dans leurs disgraces que dans leur plus grande prospérité. Pour moi j'en juge bien autrement, & sur tout de la conduite qu'ils ont tenuë dans leur guerre d'Italie: guerre qu'ils n'ont sçu terminer, & qui n'auroit fini qu'à leur honte, si les vertus d'Annibal & ses grandes actions n'eussent élevé contre lui ses lâches ennemis & ses envieux, qui rompirent toutes ses mesures, & le laissérent sans aucun secours: comme si sa perte n'eût pas dû entraîner la ruine de leur patrie, & par conséquent la leur propre; mais l'envie prévoit-elle & raisonne-t-elle? Elle ne reconnoît ni parens, ni amis, ni patrie: il faut la soulager à quelque prix que ce soit. On peut atteller hardiment l'envie & l'avarice, deux vices aussi bas qu'ils sont

infa-

infames & à détester: l'ingratitude peut marcher seule, car elle surpasse les deux premiéres.

Si j'ai avancé que les Auteurs anciens & modernes se sont trompés dans leur opinion & dans le jugement qu'ils ont porté sur cette seconde Punique, ce n'a pas été sans fondement & sans de puissantes raisons. Je le tire de faits qui ne peuvent être contestés. Ne suffisent-elles pas pour ruiner totalement une opinion qui a produit un si grand nombre de sectateurs parmi les Sçavans, & dont les décisions ne furent jamais le fruit de la méditation & de la recherche?

Saint-Evremont a suivi pas à pas toutes les démarches des Romains dans cette guerre, pour nous en faire connoître le génie selon les tems par l'observation de leur conduite. Je le trouve en défaut en bien des endroits, & particuliérement dans les choses, où l'on ne peut guéres decider sans une grande expérience du métier. Cela soit dit avec tout le respect dû à cet Ecrivain poli & de beaucoup de mérite.

Si on examine sans prévention les allûres du Sénat & celles des Généraux, on trouvera qu'il n'est rien de plus pitoiable à tous égards, leurs conseils, leurs pensées & leurs sentimens sont les mêmes à Rome que dans les armées: ils sont par tout la cause de leurs malheurs & de leur honte. On les a vûs dans cette Rome dans un trouble & une consternation extréme, & dans un abattement indigne d'eux après la perte de la bataille de la Trébie & la honte de Thrasyméne. Mais après celle de Cannes on ne mit plus de bornes à la douleur, on les vit tomber dans le dernier découragement. Peu s'en fallut qu'ils n'abandonnassent Rome & le reste de l'Italie au vainqueur, & l'on auroit de la peine à se persuader qu'un tel dessein ait été proposé dans une Assemblée toute composée de gens de guerre, si Tite-Live ne nous l'assûroit. L'épouvante étoit si grande à Rome, que Plutarque dit dans la Vie de Fabius, que celui-ci fut „ obligé „ d'établir des corps-de-gardes à toutes les portes, pour empêcher le peu-
„ ple d'abandonner la ville & de s'enfuir: il régla & limita le tems & le lieu du deuil
„ des familles, ordonnant qu'on ne pleureroit que dans sa maison, & pendant trente
„ jours; après quoi il falloit que tout deuil cessât, & que la ville fût pure & nette
„ de tout appareil lugubre.

Si l'on excepte deux ou trois personnes du Sénat, gens sensés, esprits de ressources, d'un grand cœur & d'une prudence consommée, qu'on ne daigna jamais écouter, & dont on se moqua, tels que furent Fabius & Æmilius: à la réserve de ceux-là, tous les autres ne méritoient pas qu'on leur donnât neuf poules à garder. C'est l'expression d'un fameux Cardinal * lorsqu'il parloit de certaines gens, incapables de commander & de suivre un bon conseil, & qui pourtant s'en faisoient extrémement accroire.

* Le Cardinal Mazarin.

Saint-Evremont ne les auroit pas sans doute traités si légérement de grands Magistrats, de grands hommes, de génies profonds & qui voient de loin, s'il eût pris garde que presque tout ce qui leur arriva d'heureux fût indépendant de leur sagesse & de leur habileté. Nulles précautions, nulles mesûres prises à propos, nul projet d'avance dans une guerre qui les menace de loin, & conduite par un ennemi qui leur donne le tems d'y apporter du reméde, & qui se prépare à marcher droit en Italie. Rien n'étoit pourtant plus aisé que de ruiner un projet si hardi & si surprenant; mais y pensa-t-on? Personne ne s'en avisa: qu'avoient-ils fait de leur bon sens?

Je demande s'ils n'eussent pas agi plus prudemment, & s'il ne leur eût pas été plus avantageux & plus sûr, lorsqu'ils furent assûrés des desseins d'Annibal, de mettre en jeu leur politique ordinaire, de se faire des alliés en grand nombre au loin & au large? Les peuples des Alpes Cotiennes & maritimes étoient-ils là à négliger, non plus que ceux qui habitent les plaines qui bordent le pied de ces montagnes? Pourquoi ne pas joindre leurs forces aux leurs pour leurs communs intérêts, & s'emparer des passages?

Annibal eût-il pû jamais les forcer comme il fit ? Cela n'eût-il pas mieux valu que d'envoier une flotte à l'embouchure du Rhône, & des troupes de débarquement pour se joindre aux Marseillois, qui s'opposérent seuls au passage de ce fleuve ? Scipion, qui les commandoit, fut obligé de se rembarquer, surpris d'apprendre en arrivant que l'ennemi avoit traversé les Alpes, & qu'il étoit déja sur les rives du Pô.

On peut voir par ce que je viens de dire, combien ce projet du Sénat de se porter sur les bords du Rhône avec une armée, étoit peu sensé, & si ces graves Sénateurs n'eussent pas mieux fait de fermer les Alpes. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette faute des Romains, qui eût dû leur servir de leçon pour l'avenir, fut souvent répétée & jamais remarquée. On ne sait que trop par mille exemples funestes les conséquences de fautes semblables.

Les Généraux d'Othon tombérent dans une pareille bévûë d'autant plus inexcusable, qu'ils étoient avertis des desseins des ennemis. Les gens éclairés virent fort bien ce qu'il y avoit à faire contre Vitellius pour lui fermer l'entrée de l'Italie, & ne manquérent pas de le proposer ; mais fort inutilement. Car il est peu ordinaire que les plus habiles soient écoutés, le nombre en est trop petit. Il étoit question de s'y déterminer, au lieu de perdre son tems en vaines contestations sur le point sur lequel il étoit aisé même aux personnes du plus petit entendement de prendre d'elles-mêmes le bon parti. On proposoit d'aller attendre Cécinna au passage des Alpes, on s'y oppose, & puis on s'y résout ; „ mais ce fut en vain, *dit Tacite*, parce que Cécinna, qu'ils croioient arrê-
„ ter dans le passage des Alpes, se hâta de passer ; & pendant qu'on délibéroit, celui-ci
„ étoit déja en Italie : de sorte qu'Annius Gallus & Vestritius Spurina se déterminé-
„ rent de l'arrêter & de lui empêcher le passage du Pô.

Le Sénat de Rome n'étoit qu'une ombre de Sénat sous les Empereurs. Il étoit sans autorité & sans force, & presque tout composé de misérables & de lâches flatteurs sous la tyrannie de ces Messieurs. Cependant sous le regne de l'Empereur Maxime, il faillit à secouer le joug. Il lui fit la guerre. Il s'y trouva des gens fermes, résolus & capables de conseil & d'exécution. Il ménagea si bien les choses, & prit de si bonnes mesures dans une si grande entreprise, qu'il en vint à bout. Maxime fut battu, & totalement défait & renversé de son trône, pour faire place à un autre, mais non pas à la liberté. Je crois avoir rapporté cet exemple quelque part, qui n'est pas de petite instruction aux Princes & à leurs Ministres, pour se délivrer d'un puissant ennemi ; mais le meilleur est de l'éloigner au-delà de nos frontiéres, & de lui porter le coup jusques dans celles de nos Alliés, leur envoier de puissans secours, y marcher même avec toutes ses forces, & conjurer l'orage, qui doit nécessairement tomber sur nos têtes après la ruine de nos voisins. Négliger d'aller attendre Annibal dans les Alpes, n'est pas la seule faute qu'on puisse reprocher à ce Sénat tant vanté. L'oppression des Sagontins, & peu de tems après la destruction de leur ville, n'auroient-elles pas dû tirer ces sages de leur profond assoupissement ? Au lieu qu'ils perdent leur tems en consultations & en Ambassades, & consultent encore sur le parti qu'ils auront à prendre, lorsque l'ennemi traverse les Alpes, & ne savent où ils en sont lorsqu'il paroît enfin dans la plaine.

Une seule campagne finissoit la guerre, si les Romains eussent pris le parti dont je viens de parler. Cette faute eut des suites terribles, & produisit une guerre de dix-huit ans. C'est une espéce de merveille comment les Romains ne succombérent pas contre les efforts d'Annibal. Ils reçûrent trois secousses si violentes, que tout autre homme que ce grand Capitaine, un peu plus alerte à suivre ses avantages, eût anéanti Rome & le nom Romain. Il ne sçut jamais profiter de la victoire, & donna le tems à ses ennemis, accablés de l'infortune de Cannes, de revenir de leur étonnement, & des affreux embarras où ils se trouvérent. Et comment s'en tirérent-ils ? Ce ne fut

point par la grandeur de leur génie, par leur prévoiance, par leur application & par leur conduite. Il ne falloit pas un grand effort d'esprit & de jugement, ni un courage au-dessus du commun pour voir ce qu'il y avoit à faire. Les remédes naissoient naturellement de leurs disgraces. Ils ne se sauvérent pas par eux-mêmes, ils furent redevables de leur salut à la fortune. Elle fut toujours de leur côté, & la victoire de l'autre; mais toujours imparfaite & sans fruit. Il sembloit que ces deux divinités voulussent éprouver leur puissance chacune dans le parti qu'elle avoit embrassé, pour voir qui des deux l'emporteroit sur l'autre.

Le Carthaginois toujours favorisé de la victoire, ne se trouva guéres plus à son aise: toujours glorieux & traînant sans cesse après lui les marques effectives des vaincus. C'est l'être en effet que de se contenter simplement des honneurs de la victoire, sans en poursuivre les avantages. Tuër des hommes, porter le fer & le feu dans les Provinces que nos heureux succès nous ouvrent, s'y déborder comme un torrent, se gorger du pillalage des villes & de la campagne, c'est faire la guerre en brigand plutôt qu'en véritable Héros. Si on le considére d'une autre face, on diroit qu'il se contente de l'honnête, que l'utile ne le touche point, qu'il ne songe qu'à acquerir de la gloire : *Præter laudem nullius avari.* Je crois qu'un Héros sur ce modéle, qui se contenteroit uniquement de la victoire, qui n'en voudroit qu'aux armées, qui se renfermeroit dans le seul motif de les vaincre en bataille rangée, & laisseroit les places en leur entier & derriére lui sans se soucier de les attaquer, se trouveroit au bout de son héroïsme, & passeroit pour un malhabile Général, & pour un Héros très-ridicule & peu digne de nos éloges : car dans ces sortes d'affaires, l'utile n'est point séparé du glorieux. Qui loueroit Annibal d'avoir méprisé l'un pour embrasser l'autre, le loueroit pitoiablement.

Les Romains éprouvérent ce que peut la fortune, qui ne les abandonna jamais, & qui se chargea presque de tout, sans qu'il fût besoin du concours de la prudence.

Ceux qui sont versés dans l'Histoire Romaine, & qui suivent les Romains dans leurs démarches sans précaution, conviendront sans peine que leurs mesures & leurs conseils n'ont point porté Annibal à laisser ses victoires imparfaites, & à ne pas profiter des avantages que tout autre que lui n'eût pas laissé échaper.

Je ne prétens pas blâmer les Romains si absolument, que je veuille les frustrer de la gloire qu'ils méritent, & qu'ils se sont acquise par leur constance, leur patience & leur fermeté dans leurs plus grandes disgraces; mais examinons les choses de près. Jamais peuple réduit aux extrémités les plus embarrassantes, ne s'est vû dans des espérances plus grandes de son salut & de recouvrer la gloire des armes, que les Romains. La situation où se trouvoit le Général de Carthage, & sa maniére de faire la guerre, étoit à la vérité très-propre à vaincre; mais il étoit bien difficile qu'il pût se conserver & se soutenir longtems dans cet état, sans succomber à la fin.

Il ne suffit pas d'être maître de la campagne, si l'on n'a de bonnes places qui nous l'assûrent, & le Carthaginois n'en avoit aucune où il pût établir des magasins pour la continuation de la guerre; toute sa puissance étoit dans son armée. S'il avoit perdu un seul combat, il ne s'en fût jamais relevé; parce qu'il n'avoit point d'état fixé. Je ne me lasse point de faire cette remarque, puisque c'est la faute où Annibal est perpétuellement tombé, & qu'on lui reproche à juste titre. Que s'il craignoit en gardant ses conquêtes d'affoiblir trop son armée, les loix de la guerre exigeoient du moins de ruiner les villes dont il se rendoit le maître, & de priver son ennemi de ce dont il ne pouvoit profiter. Corbulon aiant assiégé & pris Artaxata, capitale de l'Arménie, la détruisit & y mit le feu. Il y fut forcé, parce qu'il ne pouvoit garder cette place sans affoiblir extraordinairement son armée : ce qu'il n'eût pas fait, s'il n'en eût eu d'autres pour en faire le théâtre de la guerre; au lieu qu'Annibal n'en eut presque jamais aucune, & qu'il

abandonnoit celles dont il s'étoit emparé, pendant qu'il eût dû les détruire pour que l'ennemi n'en put profiter.

Une victoire ne l'assûroit pas, comme je l'ai dit quelque part : il en falloit une seconde pour affermir la premiére, & cette seconde lui devenoit aussi inutile qu'une troisiéme. C'est le sort des armées coureuses & vagabondes, qui vivent au jour la journée, qui ne pensent qu'à vaincre, sans songer à rien de solide. Charles XII. Roi de Suéde, donna un peu dans le défaut d'Annibal dans son expédition de Moscovie. Bien loin de s'assûrer une retraite & de se rendre maître de Pultowa avant que de s'y engager tout-à-fait, & d'aller chercher des Alliés, sur la foi desquels il y avoit fort peu à compter, il donne le tems à ses ennemis de se fortifier, va faire le siége de cette place sans aucun des préparatifs nécessaires pour réussir dans ses entreprises, ce qui fut la cause de sa ruine & de la perte entiére de son armée, qu'il ne put jamais réparer.

Les Romains, qui s'apperçûrent des fautes d'Annibal, & de son étrange maniére de faire la guerre, ne doutérent plus de leur salut : l'espérance ne les abandonna jamais. Tout autre peuple en pareille conjoncture n'eût pas moins espéré contre un ennemi qui s'endort dans la victoire sans la pousser. Ils donnoient librement des combats. Le succès d'un seul suffisoit pour les relever entiérement de leurs pertes. Ce qui redoubloit encore leurs efforts, & augmentoit leur courage & leur hardiesse, c'est que les grandes actions de Scipion en Espagne & en Afrique influoient sur les affaires d'Italie : diversion mémorable, dont Rome ne reconnut que trop tard que son salut en dépendoit absolument. Annibal étoit trop habile & trop éclairé pour ne voir pas que Scipion en ce païs-là lui étoit infiniment plus redoutable qu'un Fabius & qu'un Marcellus dans celui où il faisoit la guerre, & qu'il seroit enfin réduit à quitter l'Italie pour sauver Carthage. De toutes les fautes, il n'y en a point qui soient plus sujettes à propagation que celles qui se font à la guerre. Aussi dit-on qu'il n'en fut jamais de petites.

Si Annibal eût marché droit à Rome après la gloire de Cannes, il donnoit l'Empire de l'Italie à Carthage, & celle-ci devenoit maîtresse du monde. Et ne profitant pas de l'occasion, dès-lors l'Empire est transféré à Rome. La diversion est salutaire & redoutable contre une Puissance qui en veut à tous, en les prenant les uns après les autres. Celle du Cardinal de Richelieu contre la Maison d'Autriche en 1631, toujours entêté de sa Monarchie universelle, qui n'étoit pas en ce tems là si chimérique qu'on diroit bien, n'est guéres moins mémorable que celle des Romains en Espagne, & peu après en Afrique. Cette diversion du Cardinal causa de si furieux embarras à l'Empereur, qu'elle le réduisit dans l'état du monde le plus déplorable & dans de tels dangers, par les pertes qu'il fit, qu'il se vit au moment d'une totale décadence. Il l'eût éprouvée en effet, si ses ennemis eussent sçû profiter de leurs avantages. Mais la victoire de Léipsick, dont Gustave-Adolphe ne sçut profiter, le tira d'un si grand péril. Revenons à notre sujet.

Les Romains revenus de la consternation où ils se trouvoient, après une secousse aussi furieuse que celle qu'ils venoient d'éprouver, firent une chose qui me paroît digne d'admiration. C'est que sans rien négliger des affaires du dedans, ils songent à conserver leurs conquêtes du dehors, & à en faire de nouvelles. Ils envoient de nouveaux secours à Scipion, tout comme si Annibal étoit encore au-delà des Alpes, qu'ils ne l'eussent pas à leurs portes lorsque ce secours partit. Peut-on rien voir de plus ferme & de plus grand ?

J'avouë qu'ils sont dignes de nos éloges en cet endroit-là ; mais cela les disculpe-t-il du blâme qu'ils méritent à l'égard de leur conduite en Italie ? On ne les reconnoît point

dans les affaires du dedans, leur vûë perce au loin dans celles du dehors. Où les objets les frapent de près, ils voient faux. Ils ſont dans les ténébres les plus épaiſſes, où les autres découvrent diſtinctement & avec plus de clarté, pour s'empêcher de tomber dans les piéges qu'on leur prépare.

Je n'ai garde de leur refuſer les éloges dont je les crois dignes. Mais comme il ne m'eſt pas permis d'imiter les Panégyriſtes, qui ne touchent qu'aux beaux endroits, la vérité m'oblige à ne les point épargner en d'autres, où je les rencontre en défaut. On ne trouvera donc pas mauvais que je paroiſſe ici d'un tout autre ſentiment que certains Auteurs anciens, & un plus grand nombre de beaux eſprits modernes, qui ne réfléchiſſent ſur rien, & qui prétendent, comme je l'ai dit ce me ſemble ailleurs, que la faute d'Annibal d'avoir négligé ſes avantages étoit un effet de la politique & de la ſageſſe des Romains.

Ces gens-là ſeroient fort embarraſſés d'en donner des preuves. Rome ſe ſauva ſans qu'il fût beſoin des intrigues du Cabinet & des conſeils du Sénat. Ils aidérent au vent qui ſouffloit, mais ils ne le firent pas naître. Ils prirent conſeil de la choſe même, & ſe réglérent ſur la négligence de l'ennemi, qui leur donne tout le tems qu'il falloit pour ſe reconnoître & recourir aux expédiens. Leur ſalut s'offrit de lui-même, ils ne firent rien que ce que pourroit faire la prudence la plus commune. Toute autre conduite eût fait voir qu'ils manquoient non ſeulement de courage, mais encore d'eſprit & de jugement.

L'événement de Cannes, qui ſembloit être le dernier jour des Romains, leur ouvrit par la nonchalance du victorieux une ſource abondante de reſſources pour ſe tirer des fâcheux embarras où ils ſe trouvérent : reſſources qui naiſſent ordinairement des grandes infortunes, & que les Romains n'euſſent jamais découvertes, ſi l'extrémité de leurs affaires ne leur eût ouvert les yeux : la faute d'Annibal de laiſſer ſa victoire imparfaite, la conſternation où le Sénat ſe trouvoit alors ; tout cela joint à la crainte du danger fit une telle révolution dans l'eſprit de ſes Citoiens, que ſans qu'aucun s'aviſât de leur faire voir le preſſant beſoin de la République pour la défenſe de la liberté, toutes les bourſes s'ouvrirent avec une telle volonté & ſi généreuſement, qu'on trouva de l'argent au-delà de ce qu'il en falloit pour la continuation de la guerre. Ces ſecours ſont toujours plus certains & plus aſſûrés dans une République que dans un Etat monarchique. Tout cela prouve manifeſtement que les Princes ou leurs Miniſtres, qui ne ſe laiſſent point abattre, & qui s'élancent au-delà des plus grands revers de fortune, trouvent ſouvent leur ſalut, où les petits courages & les eſprits médiocres ne voient que des obſtacles & des difficultés inſurmontables. On n'eſt jamais ſi foible qu'on ſe l'imagine, lors même que les maux ſemblent être parvenus à leur comble. Ils ne le ſont qu'en apparence aux hommmes de grand entendement & de grand cœur. Ils trouvent, lorſqu'ils ſont arrivés, qu'en tenant ferme le gouvernail ſans le lâcher, & en ſe roidiſſant contre la tempête, on ſe ſauve par des remédes auſquels l'on n'eût jamais penſé. Les grands ſuccès ſont toujours accompagnés de défauts dans les ſuites. Les grands génies les ſaiſiſſent & en profitent. Cela ſe remarque dans les grands hommes.

L'Hiſtoire de France nous fournit une infinité d'exemples préciſément ſur le fait dont je parle, comme celles de tous les Etats du monde : car il n'y a rien de moins rare que ces ſortes d'événemens. Ne croiroit-on pas que les actions de vertu des Romains ſurpaſſent tout ce qu'on peut faire & imaginer de plus grand ? Nous avons cité des exemples modernes ſur d'autres ſujets, qui ſont même au-deſſus de ceux des Anciens. J'en vais citer trois ſur l'événement dont je parle, d'une reſſemblance admirable dans preſque

toutes

toutes leurs circonstances, sans remonter plus haut que les regnes de Henri II. & de Louis XIII.

La journée de Saint Quentin en 1557, comparable aux plus funestes dont notre Histoire fasse mention, mit le Roiaume sur un tel penchant, qu'on auroit cru que sa décadence ne tenoit plus qu'à un filet. Il a plû à nos Historiens de nous la donner sous le titre d'une bataille, quoique ce ne soit dans le fond qu'une déroute des plus complettes. J'en laisse la décision aux gens du métier, car le nombre des prisonniers & celui des morts ne prouvent rien. Quoiqu'il en soit, cette malheureuse affaire fit un effet surprenant dans l'esprit des peuples. La consternation les gagna si fort, qu'il ne s'est jamais rien vû de semblable : & la renommée, qui grossit toujours les objets, augmenta le mal si étrangement, & les forces de l'ennemi, qu'on ne se crut plus en sûreté dans la Capitale, & aussi peu qu'on l'étoit à Rome après la honte de Cannes. Avouons-le, les Parisiens n'étoient point si mal fondés dans leur crainte : car l'ennemi se trouvoit si près d'eux, qu'il n'en étoit qu'à trois bonnes marches après la prise de Saint-Quentin; & si le Général n'eût pas imité Annibal dans son grand défaut, sans lui ressembler en rien dans ses vertus militaires, avant que les Parisiens eussent le tems de se reconnoître, Philippe entroit dans Paris sans le moindre obstacle. C'est à quoi il ne pensa pas. Il copia si bien & si pleinement le Général de Carthage, & les Parisiens le peuple Romain dans le zéle de la patrie, que cette grande victoire ne lui servit à rien. Le Roi, supérieur à une grande disgrace, tint bon dans un danger si extréme. La Reine fit paroître le même courage & la même constance, & lui rendit un service très-signalé. „ El-„ le le fit, *dit le Pére Daniel*, avec l'adresse qui lui étoit naturelle, elle engagea la vil-„ le à fournir au Roi dans un si grand besoin une grosse somme d'argent. Les Pari-„ siens la fournirent avec le même cœur : la même volonté & le même zéle pour leur patrie, que les Citoiens de Rome sans y être contraints; ce qui mit le Roi si fort au large, qu'il eut assez de fonds pour lever une bonne armée, & se voir en état de tout oser & de tout entreprendre contre des ennemis, fiers d'une conquête importante qu'ils acquirent avec autant d'honneur, que les suites en furent honteuses & misérables.

„ On raconte, *dit le même Historien*, que Charles V. aiant entendu dans sa re-„ traite de Saint Juste le détail de la bataille que son fils avoit gagnée, demanda au „ courrier si le Roi d'Espagne étoit à Paris : faisant entendre par-là que, s'il n'y étoit „ pas encore, il n'avoit pas sçû profiter de sa victoire. Et effectivement plusieurs „ Capitaines de l'armée Espagnole, après cette journée, furent d'avis que le Duc de „ de Savoie, au lieu de retourner au siége, prît sa marche vers cette Capitale; parce „ qu'il n'y avoit sur le chemin aucune ville capable de tenir devant une armée aussi „ puissante que la sienne, nulles troupes qui pûssent l'arrêter, & qu'infailliblement „ dans la consternation où cette nouvelle jetteroit les Parisiens, il trouveroit Paris „ abandonné.

Si nous en croions l'Auteur que je viens de citer, le Roi d'Espagne, de concert avec le Duc de Savoie, fit fort bien de ne point marcher à Paris, & nous débite toutes les raisons qu'ils eurent pour abandonner une telle entreprise, & il les appuie de l'autorité d'un Auteur Espagnol *, sans prendre garde que celui-ci tâche autant qu'il peut d'exténuer cette faute énorme, & qu'il raisonne de la maniére du monde la plus pitoiable. Les réflexions des Capitaines étoient bonnes & solides, elles ne sont pourtant pas du goût de notre Historien. *Je m'en étonne beaucoup. Il est fort vraisemblable*, dit-il, *que Charles V.* nonobstant ce qu'il dit à cette occasion, auroit *pris le même parti, s'il avoit été à la tête de* cette *armée*. Sur ce pied-là Annibal fit encore mieux de ne point marcher à Rome, puisqu'il eût trouvé une ville où tous les Citoiens étoient soldats; au lieu que Paris n'étoit plein que de Bourgeois, qui ne sçavoient ce que

* Louis Cabrera, liv. IV. c. 8.

c'étoit que la guerre. Le Pére Daniel trouve que l'Historien Louis Cabrera raisonne très-judicieusement & très-sensément sur ce projet, & lui fait dire : *que si le Duc de Savoie avoit écouté le conseil qu'on lui donnoit, il eût pû lui arriver ce qui arriva au Duc son pére, lorsqu'il accompagna Charles V. dans son expédition de Provence, d'entrer en France en mangeant des faisans, & d'en sortir ne mangeant que des racines; persuadé qu'il étoit qu'en de telles occasions les Rois, & sur tout les Rois de France, ne manquent jamais de ressources.* Je l'avouë ; mais en ne leur donnant pas le tems d'y recourir, car il en faut beaucoup, ils se trouvent nûs & sans forces. Le bon Cabrera ne sçait ce qu'il dit, & ne connoît pas mieux la Provence que la Picardie. L'Auteur François, aussi mal informé, s'embarrasse quelquefois dans des réflexions politiques & militaires, qui ne sont pas toujours fort justes : il auroit mieux fait de laisser là son Auteur Espagnol, qui a ses raisons pour raisonner mal, & d'avouër franchement que la faute étoit infiniment plus grossiére que celle d'Annibal, & cet aveu auroit fait honneur à son jugement.

„ Plusieurs personnes éclairées ont cru, *dit l'Historien de Louis XIII.* que Gustave-„ Adolphe commit la même faute, après la bataille de Léipsick en 1631. qu'Annibal „ après la bataille de Cannes. En allant droit à Vienne, disoit-on, Sa Majesté Suédoise chassoit l'Empereur effraié, l'obligeoit à recevoir les conditions de paix qu'elle „ auroit voulu lui prescrire, & lui ôtoit les moiens de soutenir & de poursuivre la „ guerre. Ferdinand n'avoit point de troupes qu'il pût opposer au vainqueur. La „ ruine de la Maison d'Autriche entraînoit celle de ses Partisans, réduits à implorer „ la clémence du Roi de Suéde, & à s'accommoder au plutôt avec lui. Pendant qu'il „ auroit dépouillé l'Empereur, les Princes de l'union Protestante donnoient assez „ d'occupation à ceux de la ligue Catholique, pour les empêcher de secourir la Mai-„ son d'Autriche.

La faute de Gustave-Adolphe n'est pas à beaucoup près si grande que celle de Charles XII. son petit-fils, après le passage fameux du Boristhéne en 1708. & la bataille de Holowzin, qui suivit de près, & qu'il remporta sur le Czar, où ce Prince étoit en personne. Après cette grande action rien ne l'empêchoit d'attendre un grand convoi & un renfort considérable de troupes que lui amenoit le Général Lewenhaupt : il devoit mettre toute son attention à ce que ce grand convoi arrivât, & ne fût point surpris. Il lui étoit facile d'y réussir. Mais il tomba dans une autre faute qui fut la cause de toutes ses infortunes, elle surpasse celle d'Annibal. Le Roi de Suéde se lassa d'attendre ce convoi, & lui envoia ordre de ne pas venir, dit son Historien, qui a écrit sur d'excellens Mémoires, j'en puis juger, ce Prince fut quelques jours incertain de la „ route qu'il devoit tenir : ne sçachant s'il devoit poursuivre selon le chemin qu'il „ prendroit, ou s'il marcheroit droit à Moscow pour faire soulever cette Capitale. „ Ce dernier parti étoit, ce me semble, le plus sûr pour ruiner l'Empire Moscovite, & „ ce fut celui auquel le Roi parut d'abord s'attacher ; mais changeant tout à coup de résolution sur quelques avis qu'il reçut du Général Mazeppa, avec qui il entretenoit depuis longtems une intelligence secréte, il forma le dessein de marcher vers l'Ukraine, „ dans l'espérance d'y exciter les Cosaques à une révolte capable d'embarrasser le Czar". Qui doute qu'il ne dût marcher à la Capitale ? Mais il falloit auparavant dissiper les débris de l'armée vaincuë, & ne donner pas le tems au Czar, consterné d'une si grande défaite, de revenir de son épouvante, & de rassembler de nouvelles forces pour se rabattre sur le Général Lewenhaupt, qu'il battit, & lui enleva son convoi. Cette faute produisit cette foule de disgraces, dont la derniére finit par la perte entiére de toute son armée à la journée de Pultowa, qui pensa lui coûter la liberté.

Limiers Hist. de Suéde sous le regne de Charles XII. liv. IX.

Les Politiques malhabiles s'imaginent qu'en prenant toutes les places d'une frontiére, il faut nécessairement que la Capitale tombe, & soit soumise au vainqueur, & que c'est

c'eſt la choſe du monde la plus prudente que d'y marcher après ce coup fait. Ce raiſonnement vaut moins que rien. Je décide net, comme l'on voit ; puiſque je ſuis fondé ſur les régles de la guerre & ſur le bon ſens, autant que ſur les exemples anciens & modernes. Qu'on ſe mette bien à l'eſprit que tant que la Capitale ſubſiſte, on en tire des ſecours & des reſſources infinies, qui ſurprennent quelquefois. J'ai cité la faute de Philippe II. Le Cardinal Infant nous en offre une de même eſpece, où il tomba très-groſſiérement. L'événement mérite que nous nous y arrêtions, mais en fort peu de mots.

La France ne fut pas moins conſternée en 1636. ſous le Miniſtére du Cardinal de Richelieu, plus heureux qu'on ne le croit, & moins habile qu'on ne le penſe, comme je le prouverois bien, ſi c'étoit ici le lieu de faire l'analyſe de ſon Miniſtére. Notre foibleſſe étoit ſi grande en Flandre, le Miniſtre ſi mal informé, & les places de Picardie ſi mal pourvûës, que le Cardinal Infant étant entré dans le Roiaume à la tête d'une armée extraordinairement ſupérieure à la nôtre, nous n'oſâmes paroître. L'Eſpagnol ne trouvant perſonne qui lui fît tête, attaque la Capelle, qui ſe rend auſſitôt : le Catelet ne tient pas davantage, bien moins par la faute de ceux qui y commandoient que par celle du Cardinal, qui avoit négligé de munir la frontiére de toutes les proviſions néceſſaires pour ſa défenſe. On marche de là à Corbie, qui étoit auſſi peu en état de tenir que les autres : elle capitule ſans preſque aucune réſiſtance. Cette perte fut ſuivie de celle de deux poſtes de peu d'importance, & par cette conquête notre frontiére ſe trouva toute ouverte. La fraieur ſe répandit par tout le Roiaume, lorſqu'on apprit que les Eſpagnols n'étoient plus qu'à vingt lieuës de Paris. L'épouvante gagna ſi fort les Pariſiens, qu'il y en eut une infinité qui déménagérent ; & d'autres qui attendoient le moment de partir, après avoir fait emporter au loin ce qu'ils avoient de plus précieux.

Le Cardinal Miniſtre tomba dans le même abattement, & certainement le Capucin Joſeph ſon Confident n'avoit pas tort de l'appeller *Poule mouillée*. Il penſa d'abord à conduire le Roi, non moins abattu que lui, à Orléans. Le Général Eſpagnol ne pouvoit guéres ignorer ces choſes. Rien ne l'empêchoit de tirer droit à Paris, & perſonne ne doute qu'il n'y fût entré : tant les Pariſiens connoiſſoient peu la force de leur ville, dit l'Auteur de la Vie du Maréchal de Guébriant, & cependant l'ennemi n'oſa tenter une telle entrepriſe. Un Vénitien en donne la raiſon : c'eſt, dit-il, que les armées victorieuſes trouvent ordinairement des difficultés & des ſujets de défiance, dont les ennemis, mieux informés de la mauvaiſe ſituation de leurs affaires, ne s'apperçoivent pas. Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt qu'il n'y eut aucun combat. La priſe d'une ſeule ville & de deux méchans châteaux, mit le Roiaume au penchant de ſa ruine, du moins la Capitale ne pouvoit manquer d'être priſe. Ce qu'il y a de bien remarquable ; c'eſt que Jean de Wert conſeilla & preſſa inutilement le Cardinal Infant de profiter d'une ſi belle occaſion. Pendant qu'il s'amuſe à ravager la Picardie, Richelieu eut le tems de ſe reconnoître, & de prendre de bonnes meſures pour arrêter les progrès des ennemis. On exhorte les peuples à prendre les armes. Ils font plus, ils ouvrent leurs bourſes de bonne grace, & chacun ſe taxe au-delà même de ſon pouvoir : de ſorte qu'en peu de tems le Roi ſe trouva en état de lever de nombreuſes troupes, de reprendre Corbie, & de repouſſer les Eſpagnols juſqu'aux portes de Bruxelles.

Il faut des fonds pour la guerre, ſans quoi, dit Démoſthéne, *projets, meſures, précautions, tout devient impoſſible.* Cette ſentence eſt vraie, & n'a qu'une face ; mais dans les conjonctures telles que celles dont je viens de parler, il faut périr, ſi l'on ne trouve les fonds néceſſaires pour ſe tirer d'embarras. L'ancienne Rome & Paris ſont peut-être les ſeules villes qui nous aient fourni de tels exemples de généroſité dans leurs

Ci-

Citoiens. Ces fonds sont peu nécessaires aux grands Capitaines, qui fournissent aux frais de la guerre par la guerre même. Mais aujourd'hui que les grands Guerriers sont d'une aussi grande rareté qu'ils l'étoient du tems de la seconde Punique, la guerre épuise un Etat de ses finances en très-peu de tems, & les victoires ne produisent autre chose que la ruine des peuples. L'on peut dire qu'Annibal faisoit la guerre aux dépens des Romains & à leur honte, comme Alexandre le Grand à celle des Perses. Le malheur des premiers a son origine dans la mauvaise conduite du Sénat. Il n'eût pas manqué de Capitaines, s'il se fût tourné du côté du mérite. Tel qu'on négligeoit, à la place d'un autre, eût fini la guerre. Les meilleurs & les plus gens de bien éprouvérent mille traverses, mille dégoûts & mille douleurs, par les intrigues & la malice de leurs envieux. Fabius, le plus sage, le plus éclairé & le plus honnête homme de la République, & à qui Rome dut son salut & sa gloire, n'est pas le dernier qui ait passé pour insensé & pour malhabile parmi ses Citoiens, & dont les actions aient été sinistrement interprétées. Sa façon de faire la guerre, trop profonde & trop fine pour une nation qui ne connut jamais que l'offensive, passa pour timide & pour lâche parmi une foule de gens, qui en ce tems-là n'entendoient pas mieux celle-ci que l'autre. Leurs défaites perpétuelles leur eussent dû faire connoître qu'on ne pouvoit vaincre Annibal qu'en suivant la méthode de Fabius Maximus. Car dès qu'on lui ôta le commandement, ils se virent sur le point de leur décadence, & l'extrémité de leurs affaires les mit dans la nécessité de recourir à ce grand homme.

Quelle a été la cause de la ruine & de la décadence des affaires de Carthage? Doit-on l'attribuer toute entiére à son Général? Qu'on s'en garde bien. Sa faute si souvent reprochée ne fut jamais sans reméde; si ce Guerrier célébre n'eût pas été exposé comme Fabius aux contradictions & à la haine de ses ennemis, jaloux de sa gloire, plus puissans & plus écoutés dans le Sénat de Carthage que ceux de l'autre dans celui de Rome. Il n'y eut aucune sorte de brigues & d'artifices qu'ils ne missent en œuvre pour empêcher les secours de troupes que cet habile Général demandoit pour la continuation de la guerre. Rien n'arrivoit, où ils faisoient en sorte que les préparatifs se faisoient avec une lenteur, qui sans épargner la dépense en ruinoit tout le fruit, & souvent les Romains avertis interceptoient les convois par leurs armées navales. Que l'on compare après cela la conduite de ces deux Républiques, & l'on verra que l'envie & la jalousie des deux côtés concouroient à leur perte, & qu'Annibal n'eut pas moins à souffrir & ne fut pas moins traversé que le Dictateur, toujours blâmé dans sa façon de faire la guerre, & toujours constant à la suivre, & enfin admiré pour l'avoir pratiquée.

Je ne sai quels sont les faux Fabius qui voulurent imiter le véritable pendant la derniére guerre de 1701. où ils n'entendirent jamais rien. Ils ne pûrent éviter le combat sans se voir réduits à perdre de leur terrain, & ils se firent battre après l'avoir perdu pour en céder encore un plus grand, & par-là ils abandonnérent nos meilleures places au gré de nos ennemis, que nous eussions battus éternellement, si nous eussions continué notre ancienne méthode de faire la guerre, la plus conforme à l'humeur de la nation.

Cette vertu courageuse & patiente des Romains dans la seconde Punique, n'approche pas à beaucoup près de celle de la République de Hollande. Celle-ci nous a fait voir les mêmes vertus & des sentimens encore plus élevés que ceux des Romains dans les guerres qu'elle a soutenuës pour secouer le joug de l'Espagne, & jetter les fondemens de sa gloire & de sa liberté : fondemens cimentés du sang & des sommes immenses que nos Rois * prodiguérent généreusement, pour élever cette République au point de grandeur & d'opulence où nous la voions aujourd'hui. Eussent-ils jamais cru qu'elle s'emploieroit tout entiére pour soulever toutes les *Puissances* de l'Eu-

* Henri IV. & Louis XIII.

l'Europe contre un Roiaume, à qui elle est redevable de sa liberté & de son salut?

Les Hollandois se sont vûs en 1672. dans une situation aussi triste & aussi déplorable que les Romains dans la seconde Punique. Il y a un si juste rapport entre ces deux Républiques en une infinité de choses à l'égard de leur conduite: que je serois l'homme du monde le moins embarrassé de faire le paralléle du Sénat de l'une & des Assemblées de l'autre, si je ne craignois d'être trop prolixe. La Hollande ne fut guéres moins malheureuse en Généraux dans sa guerre contre Louis XIV. qu'elle fut heureuse en grands Capitaines & en Politiques rafinés dans celle contre l'Espagne au commencement de cette République. Celui * qui prit le commandement de ses forces, après les disgraces des Généraux qui le précédérent, qui étoient fort malhabiles & sans expérience, apprit, tout au rebours, à se faire respecter, & à s'acquerir de l'estime, malgré ses continuelles défaites: ce qui décourage & abat les autres, ne l'ébranla pas. Sa patience, sa constance & son courage le mirent au-dessus des plus grands revers de fortune: artisan industrieux & profond de brigues, de querelles & de ligues les plus fameuses, qui seules sauvérent sa patrie prête à tomber.

* Guillaume Prince d'Orange.

Le Prince de Condé, qui étoit fin connoisseur, augura de là que ce Prince seroit un jour un grand Capitaine, & qu'il apprendroit peut-être à nous battre à force d'être battu. Rendons-lui *justice*, *il étoit plus malheureux que malhabile*: ses soldats & ses Officiers n'étoient pas comparables à ceux de France. D'ailleurs il ne faut pas croire, comme la plûpart, que les Généraux qui réussissent toujours, ou presque toujours, sont les plus estimables. Les malheureux surpassent quelquefois les autres en prudence, en valeur & en habileté. L'Amiral de Coligni pouvoit être mis de ce nombre: c'étoit le plus grand Capitaine de son siécle. Cependant il fut presque toujours battu. Les victorieux n'avoient que faire de se croire si fort au-dessus de lui, on les connoissoit seulement sur le pied de Généraux heureux. Rien de plus aisé à connoître. Il y a peu de vieux Officiers qui n'en aient vûs.

L'extrémité où se trouvérent alors les Hollandois est à peine concevable. Semblables aux Romains, dénués de Généraux, de précautions & de conseils, ils ne desespérérent pourtant pas de leur salut: tant il est vrai qu'il n'y a point de Puissance plus à craindre que celle qui est appuiée sur l'amour de la liberté & de la patrie, dont la source naît de la constitution du Gouvernement, sur les loix établies, sur la confiance & la bonne foi, qui en sont le principal fondement. Leurs richesses deviennent alors celles de la République, chacun s'empresse de fournir aux besoins de l'Etat, & les biens des particuliers deviennent une source féconde qui ne tarit jamais; ce qui suffit pour nous tirer des plus grands embarras, lorsque l'ennemi nous donne le tems de nous reconnoître & de recourir aux remédes qui manquent aux autres. Le plus grand gain que les Rois & les Etats puissent faire, c'est de garder la foi publique: fond inépuisable, & ressource assûrée pour trouver de l'argent dans le besoin. Les Romains en manquérent, & les Hollandois dans leurs guerres n'ont-ils pas toujours trouvé ces fonds inépuisables?

Un Roi qui perd la confiance de ses peuples, n'a plus rien à perdre. Le Roi Jean de Portugal a été un très-grand Prince. Aiant emprunté dans un grand besoin une somme d'argent considérable d'un Marchand, il ordonna qu'on lui paiât non seulement le capital, mais encore les intérêts. Le Marchand, qui avoit prêté cette somme en bon Citoien, & en sujet qui aime son Prince, les refusa généreusement. Le Roi aiant appris qu'il n'en vouloit point, lui envoia un double intérêt, & lui fit dire, qu'autant de fois qu'il refuseroit, autant de fois la somme seroit doublée. Cette contestation de générosité entre un Marchand & le Roi, dit M. le Clerc, qui cite cet exemple quel-

que part, a quelque chose de beau, aussi les Portugais contribuoient-ils généreusement pour secourir le Roi dans ses besoins les plus pressans. M. de Colbert empruntoit quelquefois des sommes très-considérables, plutôt par politique que par nécessité, pour gagner la confiance des riches, & les rendoit quinze jours après, avec les intérêts d'une année, disant qu'on croioit en avoir besoin; mais que les affaires aiant changé, le Roi les en remercioit.

La Hollande, sans inquiétude à l'égard des fonds nécessaires pour soutenir la guerre, profita habilement de notre négligence à faire valoir nos avantages. Cette négligence produisit notre salut, comme celle d'Annibal celui des Romains. Dans mille ans d'ici, car il n'en faut pas davantage pour être ancien, les habiles gens prendront plus de plaisir à considérer la conduite de ces sages Républicains dans la guerre de 1672. que celle des Romains dans la seconde Punique. *Je ne crois pas qu'il faille descendre plus bas: car il n'y a pas dequoi les admirer dans la guerre de 1701. Leur acharnement contre la France est une tâche, dont ils ne se disculperont jamais. Qu'y ont-ils gagné? Pas un pouce de terre.*

Annibal sauva Rome pour avoir négligé de marcher droit à cette capitale après la gloire de Cannes. Louis XIV. se rend maître de Narden, de Woerden & de Oudewater, il n'y a plus qu'un pas à faire pour l'être d'Amsterdam, *dont la conquête eût été infailliblement suivie de celle de la Hollande.*

Cette opulente ville, qui seule pouvoit faire une Puissance considérable, fut sur le point de se soumettre au vainqueur. On en délibéra dans une Assemblée générale. ,, La plûpart soutenoient, *dit un Auteur anonyme*, qu'il étoit plus expédient de se ,, soumettre au Roi, & tâchoient de ramener les autres à leur sentiment. Cependant ,, Hasselaer & Hop, celui-ci Pensionnaire de la Ville, celui-là Grand Baillif, qui ,, étoient les deux qui vouloient demeurer dans l'union des autres Provinces, commen- ,, cérent à parler fortement contre ceux qui étoient de cet avis. Sur quoi voiant que ,, la brigue étoit si forte qu'à peine les vouloit-on écouter, ils ouvrirent une fenêtre ,, qui répondoit sur la place, & menacérent d'appeller le peuple, s'ils ne changeoient ,, de sentiment. Cette menace étonna les plus résolus; & comme le Prince d'Orange ,, faisoit son possible pour insinuër qu'il y avoit des traîtres dans toutes les villes, ,, ils aimérent mieux ne pas s'obstiner que de s'exposer à la furie du peuple, qui ,, prendroit la premiére impression qu'on lui donneroit. Ainsi deux hommes seuls ,, furent la cause que le Roi ne fut pas maître de la Hollande: car si Amsterdam se ,, fût renduë, tout le reste se fût conformé sur cette ville, qui est plus considérable ,, toute seule que dix autres ensemble. Deux hommes sauvent la Hollande par cette action. Celle de Scipion seul fit le salut de Rome & de toute l'Italie dans une affaire toute semblable, qu'il est bon de rapporter.

Hist. de la guerre de Holl. depuis l'année 1672. jusqu'à celle de 1677.

Après l'infortune de Cannes, un grand nombre des premiers des meilleures maisons de Rome & des Sénateurs, qui s'étoient trouvés dans cette bataille, desespérant du salut de leur patrie, s'assemblérent dans la maison d'un certain Métellus. ,, Ils faisoient ,, dessein de s'embarquer au premier port, & d'abandonner l'Italie. Un si indigne ,, complot excita l'indignation *de Scipion*, il résolut de s'y opposer au péril même de ,, sa vie; & se tournant vers d'autres Officiers qui se trouvérent chez lui; que ceux, ,, leur dit-il, à qui le salut de l'Etat est cher, me suivent: il sort, va droit dans ,, cette maison, où se tenoit ce Conseil, il y entre & met l'épée à la main: *Je jure*, ,, dit-il, que je n'abandonnerai jamais la République, & que je ne souffrirai point ,, qu'aucun de nos Citoiens l'abandonne; & s'adressant ensuite au maître de la mai- ,, son; il faut, lui dit-il, que toi & ceux qui sont ici fassiez les mêmes sermens, ,, ou je vous tuërai tous.

Il ne faut qu'un homme ferme, résolu & d'un grand cœur dans une Assemblée composée d'une multitude de lâches, pour sauver un Etat qu'ils vont précipiter par leurs mauvais conseils & leur peu de résolution dans une honteuse servitude: il ne faut pas en attendre d'autres de la crainte & de la poltronnerie. Si la peur fait une telle irruption dans le cœur de ceux qui délibérent dans le Cabinet des Princes, & loin du danger, que de proposer des choses capables de causer la ruine entiére de la patrie, que doit-on espérer de leurs semblables dans un Conseil de guerre, où il s'agit de profiter des occasions les plus favorables, ou de se sauver par une résolution généreuse? Rien de bon. Soit à la guerre, soit dans le Cabinet, on doit être perpétuellement en garde & se défier sans cesse de ces sortes de gens timides & trop circonspects, également fertiles en doutes & stériles en expédiens. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver aux Princes, que de les admettre dans leurs Conseils. Je ne vois rien de plus dangereux que ces sortes d'esprits.

J'ai remarqué plus d'une fois dans cet Ouvrage, que dans les Conseils de guerre ou dans le Cabinet, où il s'agit de délibérer sur l'exécution d'une entreprise hardie & d'un grand éclat, & souvent nécessaire; la plûpart de ceux dont la valeur est connue, & qui ne *percent pas* jusqu'aux obstacles qu'on pourroit rencontrer, ne manquent jamais de les approuver, *& d'engager les autres à franchir le pas.* Ils croient qu'on les soupçonneroit de timidité, s'ils étoient d'un sentiment contraire à celui qui en est l'auteur, malgré l'opinion du grand nombre. Ces gens-là sont plus utiles dans les armées, & moins contagieux que ceux qui se piquent de voir beaucoup plus loin que les autres par leur extraordinaire prudence. Ils ne valent rien pour la guerre, une Ambassade leur conviendroit mieux.

Les Scipions, les Hops, les Hasselaers ne se rencontrent pas toujours, ils sont au contraire fort rares; mais ils le sont moins dans les Etats Républicains que dans les Monarchiques. La République de Génes ne laisse pas que de nous fournir trois hommes comparables aux trois premiers, dans la guerre qu'elle fut obligée de soutenir en 1625. contre Charles-Emanuel Duc de Savoie & le Connétable de Lesdiguiéres. Celui-ci, joint à l'autre, qui s'imagina sérieusement que la conquête de Génes lui étoit réservée, crut un certain tems que les Génois se donneroient d'eux-mêmes à la France, sans qu'il fût besoin de les assiéger. L'exemple mérite d'être rapporté.

Le Sénat de Génes réduit à l'extrémité, ne lui restant plus que la capitale & la ville de Savone, entra en négociation secréte avec Lesdiguiéres, qui s'imagina que cette conquête étoit une chose infaillible: il parla avec tant de hauteur, que l'épouvante étoit générale dans Génes. On tint Conseil là-dessus. „ On agita si la République se donneroit absolument à Louis, ou à Philippe. Et après de longs débats, l'opinion de „ ceux qui, plus amoureux de leur liberté, vouloient qu'on mît tout en œuvre, afin „ d'obtenir le secours & la protection du Roi Catholique, sans se soumettre à sa domination, l'emporta de trois voix. C'est ainsi, *dit l'Historien*, qu'un petit nombre de gens plus courageux & mieux sensés que les autres, sauvent quelquefois la „ multitude qui va se perdre par une résolution desespérée, lorsque les affaires de la patrie sont sur le point de se rétablir. Le Duc de Savoie & le Connétable de Lesdiguiéres, après avoir bien concerté d'assiéger Génes, se trouvérent eux-mêmes dans „ le dernier embarras. Ils attendoient inutilement une flotte, mais elle ne vint pas. La ville se rendoit infailliblement, s'ils s'en fussent approchés, tant la consternation étoit grande parmi le peuple & les troupes, dont cette place étoit presque entierement dégarnie. L'occasion étoit belle, Lesdiguiéres n'en profite pas. Qu'arriva-t-il de cela? La desertion se mit dans les deux armées combinées, par la disette des vivres & des

(Vass. Hist. de Louis XIII. l. 22.)

fourra-

fourrages ; & les maladies venant de recruë, il fallut se retirer & abandonner honteusement une si belle entreprise.

Ce qui me paroît digne d'admiration dans la conduite des Romains, & qui trouve peu d'exemples, est cette célébre diversion qu'ils firent en Espagne, & ensuite en Afrique : à la vérité un peu tard, quoiqu'ils eussent dû commencer par la derniére : car c'étoit là qu'étoit la partie sensible des Carthaginois, & non pas l'Espagne, où les Romains trouvérent une infinité d'obstacles, & firent de pertes considérables. Ils y furent souvent battus, contre l'opinion du Sénat, qui s'étoit imaginé que cette entreprise étoit la chose du monde la plus facile : tant il étoit mal informé des forces de ce païs-là, & de la valeur des peuples. Pourquoi ne pas aller en premier lieu en Afrique ? Outre que la Sicile favorisoit cette diversion comme la Sardaigne, qui n'en étoit guéres moins voisine, l'exémple d'Annibal, qui avoit passé en Italie, leur eût dû faire comprendre qu'il étoit toujours plus avantageux de porter le coup droit au cœur : car toute la force des Carthaginois étoit dans leur capitale, & rien n'empêchoit les Romains de commencer par-là leur entreprise. C'est une faute qui dépare beaucoup la grandeur de ce qu'on admire encore.

La diversion que l'armée de l'Empereur & celle des Alliés *firent chez les Suédois en 1659. n'est pas moins digne de remarque. Montécuculi en fut l'auteur.* Les Impériaux étoient dans le Jutland, lorsqu'ils tentérent toutes les voies imaginables pour passer dans l'Isle de Fuhnen, afin de combattre Urangel ; mais inutilement : ils furent repoussés avec beaucoup de perte. „ Je dis alors, *rapporte Montécuculi*, que le moien de „ s'approcher de l'Isle étoit de s'en éloigner ; que la voie la plus courte étoit de faire „ un circuit de cinquante lieues, & que la porte pour y entrer n'étoit pas Middelforth, mais la Poméranie. Cette pensée fut approuvée : on marcha aussi-tôt en Poméranie, on passa la Péne en plusieurs endroits. On emporta d'abord les forts de „ Damgort, Trubsée, Loets, Treptow, & ensuite plusieurs places fortes, & on „ courut le long de la mer Baltique jusques sous Stralsund, Wolgast, Anclam, &c. „ L'éclat de ce foudre tira tout d'un coup Urangel de la Fionie ou de Fuhnen, il vint „ en hâte avec quelques troupes au secours de la Poméranie : mais ses forces ainsi divisées, ne suffirent ni pour défendre la Poméranie, ni pour garder la Fionie, qui „ se trouva tellement affoiblie par ce detachement, que les troupes des Alliés restées „ derriére trouvérent moien d'y entrer, d'y défaire l'ennemi, & de l'obliger à se „ rendre à discrétion ; & celles qui étoient entrées en Poméranie le réduisirent en tel „ état, que si la paix ne fût survenue, on l'auroit bientôt toute reconquise, & tout „ cela fut l'effet d'une diversion.

Alphonse Roi de Naples, célébre par son sçavoir & par l'estime qu'il faisoit des gens de Lettres, disoit qu'on ne réussissoit à la guerre que par la diligence & la diversion ; mais il n'y a que des Ministres habiles, & qui gouvernent & conduisent une guerre sur de grandes pensées, qui soient capables de ces sortes d'entreprises.

Avouons-le franchement, nous ne voions rien qui égale celle d'Agathocles, si souvent répétée dans cet Ouvrage. Elle fut bien plutôt, disent quelques-uns, un effet de son desespoir & de l'extrémité où il se trouvoit, que le résultat d'un profond raisonnement & de la prudence. C'est mal raisonner : comme si ce n'étoit pas des grandes extrémités que les grands hommes tirent toute leur gloire. Il voioit sa perte infaillible & assûrée dans la défense de Syracuse. Sa résistance, quelque vigoureuse, quelque opiniâtrée qu'elle fût, ne faisoit que suspendre sa décadence de quelques jours. Il le voioit bien. Son grand cœur & son habileté le portérent à detourner l'orage par une diversion en Afrique. Il y porte la guerre & la terreur, & fait passer l'une & l'autre dans le

païs

païs de ses ennemis, & sauve le sien par cette diversion mémorable. Celle des Romains est-elle comparable à celle-ci, & ne vint-elle pas trop tard?

On peut voir par tout ce que j'ai dit, que je n'écarte aucune des actions des Romains qui peuvent mériter nos éloges dans leur guerre contre Annibal. Ces actions sont pourtant en très-petit nombre, on ne sauroit le nier, pour peu d'attention qu'on y donne. D'où vient donc que les Ecrivains anciens & modernes les admirent & les élévent si fort dans leur conduite & dans leurs sentimens? Ce sont les faits qui louent, & non les paroles: celles-ci ne prouvent & ne démêlent rien, si on ne les tire des autres. Le tems & le nombre de leurs Panégyristes, qui se suivent aveuglément, & particuliérement les derniers, ont tellement prévenu le monde, & donné une telle autorité à leurs décisions, que personne ne s'est avisé d'examiner s'ils ne se sont point trompés dans leurs sentimens, & si leurs éloges sont aussi bien fondés qu'ils le disent. Je ne vois pas qu'ils le soient beaucoup à bien des égards, & je me fonde sur l'exhibition nûë & simple des faits. La rhétorique donne un grand relief aux circonstances avantageuses; mais il s'en trouve toujours quelqu'une parmi qu'on ne manque pas de saisir, pour faire disparoître celles qui ne le sont pas, & de tirer même des sujets d'éloges où les esprits les moins attentifs trouvent beaucoup à blâmer. Nous en avons donné d'assez bonnes preuves; mais nous ne sommes pas sitôt prêts de finir, il nous reste encore beaucoup à dire.

La faute d'Annibal influë tellement sur toutes les affaires des Romains, au bonheur de ceux-ci & au malheur de Carthage, qu'on ne doit pas s'étonner après cela si j'y reviens si souvent. Toutes les précautions, toutes les ressources, tous les secours que le Sénat trouva après l'événement de Cannes, qui eussent été inutiles si Annibal eut marché droit à Rome après sa victoire: faute fatale à sa gloire, & plus encore à sa patrie. J'avois oublié le compliment qui lui fut fait, & dont le souvenir l'empêchoit sans doute de bien dormir: *Vincere scis Annibal, sed victoria uti nescis.* Jamais homme ne sçut moins profiter de ses victoires que cet habile Guerrier. Grande faute certes, & qui dépare furieusement sa réputation. S'il eût cru Maharbal, l'Histoire du peuple Romain finissoit à la seconde Punique, & dans le troisiéme Livre de notre Auteur.

Il y a plus à rabattre que l'on ne s'imagine au merveilleux qu'on prétend rencontrer par tout dans la conduite du Sénat & du peuple Romain dans cette seconde Punique. Je l'avouerai franchement, il y auroit de la bêtise ou de l'imprudence de livrer sa crédulité à celui-ci ou à celui-là, parce qu'ils sont anciens, & moins encore à une foule d'Ecrivains modernes, beaux esprits qui ont établi leurs éloges sur la foi des premiers, dont ils s'entêtent, sans trop examiner s'ils sont raisonnables dans les leurs, ce que je n'ai garde d'assûrer: car ils mettent par tout des fleurs où nous ne voions que des ronces. En vérité cela me semble fort surprenant. Il ne m'arrive guéres de plier sous l'affirmation d'autrui, qu'après un mûr examen, & d'admirer ce qui dans le fond ne me paroît ni admirable ni merveilleux. Je ne vois rien qui mérite d'être exalté depuis l'entrée d'Annibal en Italie jusqu'après l'événement de Cannes, & depuis celui-ci jusqu'à la bataille de Zama, qui termina la guerre d'Annibal, comme Polybe l'appelle: car je ne vois pas, après avoir suivi les Romains dans toutes leurs démarches, que leurs Panégyristes soient autrement fondés que sur la faute du Général Carthaginois, qui fut aux Romains une occasion de salut. Ne diroit-on pas qu'ils la firent naître? Les esprits les plus bornés ont une intelligence & des vûës suffisantes pour trouver des ressources & des remédes lorsqu'il ne paroît plus rien qui ne concoure à leur ruine, quand on leur donne le tems d'y recourir & de les appliquer sur la plaie: ils se présentent même inespérément. S'ils les négligent, il faut l'attribuer à leur négligence, à leur ignorance, & au manque de courage & de résolution, qui leur ôtent le jugement.

Il faut donc en revenir à ce que j'ai dit dans cette premiére Partie, que l'on ne voit rien

rien dans les Romains, dans les commencemens comme dans la fin de cette seconde Punique, qui soit fort extraordinaire, & qui remplisse l'idée que je m'en étois d'abord formée. Il y a mille exemple dans les Modernes de cette fermeté, de ce courage, de cette patience tant vantée des admirateurs des Romains. J'en ai cité un assez bon nombre, & j'ai raison de me plaindre que qui que ce soit de nos Ecrivains n'y ait fait l'attention qu'ils méritent. Cela me feroit croire qu'il faut être guerrier & d'une expérience consommée, accompagnée d'une étude profonde de l'Histoire, pour faire une juste comparaison des guerres des Anciens avec celles des Modernes, & juger s'il n'y a pas plus de grand & de beau dans les unes que dans les autres. L'on s'est épuisé & desséché l'esprit sur l'éloge de cette République. Celles d'Athénes & de Lacédémone ont-elles été louées autant qu'elles en sont dignes? Ne nous fournissent-elles pas des vertus plus illustres & des guerres plus éclatantes que celles de Rome, & des Acteurs en plus grand nombre tout aussi célébres, s'ils ne le sont plus que ceux de cette Rome, dont nous sommes si fort étourdis? *Passons à la seconde* Partie.

On trouvera peut-être étrange une réflexion qui me vient à l'esprit: je la hazarde pourtant. Je dis donc que la République Romaine, son *Sénat*, *si l'on veut*, & son peuple, n'oublia rien de *tout ce qui pouvoit contribuer* à *sa perte* & à sa honte.

On juge du mérite des Princes & des Républiques par le choix des sujets qu'ils emploient dans la conduite d'une guerre, ou pour en recevoir les conseils. Quel fut donc le choix que fit Rome? Cette ville se trouve dans un état déplorable & de crise, où elle eût dû avoir recours à ce qu'il y avoit de gens habiles & éclairés dans la République pour la garantir des disgraces & des pertes dont elle se trouvoit accablée. On fait tout le contraire, on met à la tête des armées des Généraux étourdis ou sans expérience, qui mettent tout en risque témérairement, sans jugement & sans nécessité, ou du moins sans aucune espérance de pouvoir réussir. Peut-on rien voir de plus pitoiable que cette conduite? La République avoit plusieurs armées en campagne en différens endroits de l'Italie, où elles étoient peu nécessaires. Le Général opposé à Annibal se hâte de donner bataille, & engage imprudemment une bataille générale & décisive, sans songer qu'il pouvoit grossir son armée de ce qui étoit inutile ailleurs: s'il n'étoit pas en son pouvoir de le faire joindre, il dépendoit du moins de lui de ne rien hazarder, ou de faire comprendre au Sénat, s'il n'étoit pas capable de le voir lui-même, que cette jonction pouvoit former une armée si formidable & si nombreuse, que l'ennemi en eût été infailliblement accablé. Mais bien loin de profiter de cet avantage, le Général le néglige, soit par ignorance ou par crainte que son Collégue ne partage avec lui l'honneur d'une victoire qu'il croit assûrée.

Si Sempronius eût été moins impatient & moins plein de l'opinion de son mérite & de ses forces, il eût pû les augmenter de la moitié; il eût été alors impossible à Annibal de se tirer des bords de la Trébie sans s'exposer à une défaite manifeste, ou à périr de misére faute de vivres, & les Insubriens l'eussent infailliblement abandonné pour se tourner du côté des Romains.

Flaminius, encore plus imprudent que l'autre, fut totalement & honteusement défait à Thrasyméne, pour n'avoir pas attendu son Collégue, qui accouroit à son secours à grandes journées, à la tête d'une bonne armée. Voilà des fautes bien avérées, & qu'on ne sauroit excuser. Mais en voici qui ne sont pas moins énormes, & qui tombent sur tout le corps de la République. Dans un tems où les Carthaginois se trouvent engagés au milieu de l'Italie, où ils ne voient aucun moien de se sauver qu'en hazardant le tout pour le tout, pendant que les Romains trouvoient leur salut en temporisant; que fait le peuple & la plus grande partie du Sénat? Ils vont chercher la *brebis galeuse* pour la

met-

mettre à la tête du troupeau, comme si le mérite du Général ne faisoit pas la décision des batailles. C'est de Terentius Varro dont je parle.

La plûpart furent taillés en piéces, dit notre Auteur, *d'autres furent jettés en bas de leurs chevaux; quelques-uns se sauvérent à Venuse, du nombre desquels étoit Varro le Général Romain, cet homme abominable, dont le gouvernement coûta si cher à sa patrie.* Voilà le sujet sur lequel ces graves Magistrats jettérent les yeux. C'est cet homme qui se rendit si célébre par la perte de la bataille de Cannes, qui couvrit de honte le nom Romain. On n'eût pû choisir un Chef plus méprisable en tout sens. Grand sujet de leçon pour les Princes & les Républiques, qui élévent aux honneurs les plus éminens de la milice des personnes sans aucune expérience de la guerre, sans capacité & sans le moindre courage. *Ils donnent lieu par ce moien aux Apprentifs*, dit un grand Ministre, *de faire des coups d'essai en des occasions, où ceux des Maîtres & les chefs-d'œuvres sont nécessaires. Un Général d'armée incapable d'un tel emploi*, poursuit le même Auteur, *est capable de hazarder mal à propos toute la fortune de son Maître & le bonheur de son Etat.* Testament polit. du Card. de Richelieu.

Jamais la République ne se vit plus agitée de cette sorte d'esprits que dans ce tems-là. Tite-Live met Bebius, Tribun du peuple & parent de Varro, à la tête de ce parti. Il n'y eut sortes d'artifices qu'il n'emploïât pour l'élever au Consulat. Ce premier enlaça si bien le peuple par ses brigues & ses harangues séditieuses, aidé de l'éloquence & des impostures de l'autre, & de ses promesses extravagantes de chasser Annibal de l'Italie, que le peuple & la plus grande partie du Sénat furent persuadés que tout étoit perdu, sur la foi de Bebius & des promesses de Varro, si tout autre que celui-ci se mettoit à la tête des forces de la République, dont il promettoit de rendre bon compte par la défaite d'Annibal. Les plus sages, qui se trouvoient alors les plus foibles, prévirent bientôt que l'élevation d'un sujet aussi misérable que celui-là tourneroit au malheur de la République. On eut beau le représenter, ce fut inutilement: il fut élevé à ce grade éminent à la honte éternelle du nom Romain.

Cela me fait souvenir d'une plaisanterie d'Aristophane dans sa comédie des cavaliers, que j'ai lûë quelque part dans M. le Clerc. Il fait paroître un homme sur la scéne, qui semblable à Bebius vouloit engager un vendeur de saucisses à devenir un homme d'Etat. Celui-ci, plus modeste & moins ambitieux que notre boucher, rechignoit à cette proposition: il trouvoit cet emploi trop élevé & trop au-dessus de son esprit & de son expérience. Il n'en vouloit rien faire. „ Eh mon ami, *lui di-*
„ *soit l'autre*, c'est la chose du monde la plus aisée. Conduisez-vous comme vous
„ faites présentement. Mêlez & confondez toutes choses; contrefaites toujours
„ l'homme populaire, en adoucissant votre voix par quelques petits mots de cuisine.
„ Vous avez d'ailleurs tout ce qu'il faut pour faire un Orateur public. Vous avez
„ la voix âpre, vous êtes malicieux, vous êtes toujours dans la place publique,
„ vous avez tout ce qu'il faut pour gouverner l'Etat. A ce que je vois le Poëte ne se moquoit point mal des Athéniens, qui ne se corrigeoient pas de leurs défauts dans le choix des hommes. On peut fort bien appliquer cette plaisanterie aux Romains, du tems de la seconde guerre Punique, qui éloignoient du commandement des armées les plus honnêtes gens de la République, dont les infortunes demandoient l'expérience la plus consommée.

On peut leur appliquer encore une raillerie d'Antisthéne, qui se moquoit des Athéniens sur le choix de leurs Généraux. Montagne le rapporte avec trop de grace pour ne pas l'inserer ici. „ Antisthéne suadoit un jour aux Athéniens qu'ils commandassent que
„ leurs ânes fussent aussi bien emploiés au labourage que leurs chevaux, sur quoi il lui

„ fut

„ fut répondu, que cet animal n'étoit pas né à un tel ſervice. C'eſt tout un, repli-„ qua-t-il, il n'y a que de votre ordonnance: car les plus ignorans & les plus incapa-„ bles hommes, que vous emploiez au commandement des armées, ne laiſſent que de „ devenir incontinent très-dignes, parce que vous les emploiez.

C'étoit juſtement ce que faiſoient les Romains. Je m'étonne que Polybe ne nous ait pas mieux caractériſé Varro. Tite-Live n'y a pas manqué; car outre qu'il nous le fait connoître par les qualités du cœur, il nous apprend encore ſon extraction. *Terentius Varro qui priore anno prætor fuerat, loco non humili ſolum, ſed etiam ſordido ortus, patrem lanium fuiſſe ferunt, ipſum inſtitorem mercis, filioque hoc ipſo in ſervili ejus artis miniſterio uſum.*

„ Terentius Varro, *dit-il*, qui avoit été Préteur l'année auparavant, étoit un „ homme non ſeulement de baſſe extraction, mais encore d'une naiſſance mépriſa-„ ble: car l'on tient qu'il faiſoit le métier de boucher, lui-même étalant & ven-„ dant ſa marchandiſe. Son pére s'en étoit aidé dans une profeſſion ſi vile & ſi „ miſérable.

Ce reproche eſt-il bien certain? Je n'oſerois trop l'aſſûrer, bien qu'aucun Ecrivain depuis Tite-Live juſqu'à nous ne ſe ſoit aviſé de le révoquer en doute. Le ſilence de notre Auteur ſur ce paſſage, *paroît nous laiſſer quelque ſoupçon*: car quoique les Hiſtoriens ſoient preſque tous unanimes ſur cette généalogie, cela ne fait pourtant pas preuve contre un Auteur preſque contemporain. Il me ſemble que cela méritoit bien d'avoir place ici, s'il en eût été informé. Peut-être que les Auteurs qui ont écrit longtems après lui n'en ont parlé que ſur un ouï dire. Paſſons ceci, car en fait de généalogie on peut hardiment ſe fier à une tradition orale à l'égard de certaines familles qui ſe ſont élevées aux plus grands honneurs de la République, & qui ont joué un grand rôle, ſoit en bien ou en mal. Mais tout cela ne feroit rien, ſi Varro avoit été repréſenté à l'égard de ſes mœurs & de ſes talens tout autrement qu'il ne l'eſt dans Polybe & dans tous les Hiſtoriens qui ſont venus après lui: l'on voit bien que c'étoit un ſort malhonnête homme, ſans nulle capacité & ſans nul courage. S'il eût reſſemblé à un Scaurus, à un Ventidius, ſon extraction ne nous choqueroit pas, nous l'admirerions plutôt: car ces gens-là s'élevérent au comble des honneurs & de la gloire par leurs vertus & par leurs actions; ce qui vaut plus que la nobleſſe la plus épurée. Qu'eſt-ce que la naiſſance au prix des choſes ſi eſtimables? Les gens d'obſcure naiſſance, dit Horace, ne ſont pas moins attachés au char de la gloire que ceux dont la race eſt illuſtre.

Sed fulgente trahit conſtrictos gloria curru
Non minus ignotos generoſis . . .

Vous n'êtes pas noble? Le mal n'eſt pas grand: conſolez-vous, glorifiez-vous, vous méritez de l'être. En voilà aſſez: contentez-vous des moiens, ils nous font mille fois plus d'honneur que la poſſeſſion. Un grand Seigneur qui ſeroit fort ſage, troqueroit volontiers ſa chimére pour ces moiens, dont la providence vous a orné. J'aime mieux, dit Juvenal, que vous ſoiez fils de Therſite, pourvû que je vous voie un Achille dans les combats, que ſi n'étant qu'un Therſite vous aviez Achille pour pére.

Malo pater tibi ſit Therſites, dummodo tu ſis
Æacidæ ſimilis, vulcaniaque arma capeſſas,
Quam te Therſitæ ſimilem producat Achilles.

Je ne mépriſe pas Varro parce qu'il eſt fils de boucher, (car je ne reconnois d'autre

rotûre

roture que celle des actions ;) mais par ses mauvaises qualités, par son orgueil, par sa présomption, par ses artifices à perdre un homme de bien, par son peu de courage, par son ignorance, & par les moiens dont il parvint au Consulat.

Lorsque le Sénat s'apperçut que la brigue l'alloit emporter, n'auroit-il pas dû nommer un Dictateur, plutôt que de souffrir qu'un homme sans aucune expérience de la guerre se mît à la tête des armées dans une conjoncture si délicate, & contre le plus grand Capitaine de son siécle?

Il seroit difficile de justifier le Sénat d'un choix si indigne, & qui tendoit à la ruine de la République. Les partis qui se formérent en faveur de la loi *Agraire*, étoient beaucoup plus forts & plus redoutables que celui de Terentius Varro. Cependant la fermeté du Sénat les rendit sans effet : ce qui est une preuve manifeste que ces graves Sénateurs ne s'opposérent à cette loi, quoique juste, qu'à cause qu'elle étoit contraire à leurs intérêts; mais ne s'agissant ici que du bien de la République, ils ne la soutinrent que foiblement.

Tite-Live & Plutarque rapportent un discours de Fabius à Æmilius, qui me paroît tout plein de bon sens, & qui prouve assez qu'on connoissoit parfaitement le caractére du personnage. Cela fait que je prens la liberté de décrire tout le passage en faveur de ceux qui lisent peu; & comme Plutarque est plus court, je dois le préférer à l'autre, beaucoup plus étendu.

Fabius exhortoit & encourageoit Paulus à s'opposer à la folie de Terentius, l'assûrant ,, qu'il n'auroit pas tant à défendre sa patrie contre Annibal, que contre son Collégue: car ils demanderont tous les deux le combat avec empressement; mais Varro le demandera parce qu'il ne connoît pas assez ses forces, & Annibal parce qu'il connoît trop sa foiblesse. Croiez-moi donc Paul Emile, *continue-t-il*, je suis plus digne d'être crû que Varro. Je vous assûre, que si personne ne combat contre lui cette année, il est impossible qu'il ne quitte l'Italie, ou qu'il ne s'y ruine, s'il s'opiniâtre à y rester : car jusques ici, quoiqu'il semble victorieux & maître de la campagne, on n'a pas vû un seul de ses ennemis quitter le parti de Rome, pour prendre le sien, & il ne lui reste pas la troisiéme partie des troupes qu'il a amenées d'Afrique". A cela on dit que Paul Emile répondit : ,, Pour moi, Fabius, quand je considére l'état de mes affaires, je trouve qu'il m'est plus avantageux de tomber mort entre les mains des ennemis, que de retomber vivant entre celles de mes Citoiens. Mais puisque Rome est réduite à cette extrémité, je n'oublierai rien pour vous paroître sage Capitaine, plutôt à vous seul en suivant vos conseils, que de le paroître à tous les autres, qui voudront me forcer à prendre un autre parti.

Plut. Fab. Max.

Rien ne prouve mieux le peu de mérite des Sénateurs, & la mauvaise conduite du peuple, que cet entretien. Il ne faut pas douter que ces paroles n'eussent été cent fois répétées en pleine Assemblée. Ce raisonnement de Fabius est d'autant plus solide, qu'il étoit fondé sur la vérité, sur la connoissance des affaires d'Annibal, sur la nature de ses forces, autant que sur l'expérience de la derniére campagne. Mais le Sénat & le peuple, si l'on en excepte quelques personnes éclairées, préoccupés des maximes du tems passé, pernicieuses au tems présent, songeoient bien moins à reconnoître la solidité des raisons de Fabius, qu'à en imaginer d'autres pour le combattre. Quelle bizarrerie! quelle combinaison de mal & de bien! Jamais un Dictateur, jamais un Fabius ne fut plus nécessaire : car leurs affaires étoient venuës au point qu'ils touchoient d'un côté à leur décadence, & de l'autre à leur salut & à leur gloire.

Il y a de l'imprudence & de la folie de combattre une armée qui va se ruiner. Annibal se trouvoit dans la situation du monde la plus triste & la plus violente ; manquant de tout, sans aucune ressource, sinon de vaincre ou de périr les armes à la main.

Le Sénat résolu de courir les risques d'une action générale, sans aucune nécessité, voioit marcher deux Consuls différens d'humeur & de sentimens. On peut dire que c'étoient les deux principes de Zoroastre, l'un bon & l'autre mauvais. Æmilius sage, prudent, avisé, brave, courageux & expérimenté, l'autre avec des qualités toutes opposées, sans réflexion, imprudent, précipité dans ses desseins, opiniâtre & glorieux. Encore une fois, le Sénat ne devoit-il pas voir combien il étoit dangereux de partager le commandement entre deux hommes si opposés ?

Ce qui paroîtra sans doute singulier dans la conduite si peu sensée de ces graves Magistrats, c'est qu'ils sembloient fonder toutes leurs espérances sur la sagesse & sur la prudence d'Æmilius, qui étoit autant connu par ses vertus que par son expérience, éclairée des conseils de Fabius.

Mais comment compter sur un Général à qui il n'est pas permis de faire toujours le bien, & de mettre en œuvre tout ce qu'il a d'habileté, puisqu'il n'a qu'un jour pour bien faire, & que celui du lendemain est pour son Collégue, c'est-à-dire pour le mal ? Je le répéte, que deux hommes si opposés d'humeur & de sentimens, autant que dans les qualités qui nous rendent estimables & respectables à la tête des armées : je veux dire le mérite & la naissance, pûssent jamais s'accorder ensemble : cela me paroît presque impossible. Mais que le peuple & le Sénat fussent si aveuglés & si dépourvûs de jugement, que de ne pas s'appercevoir que la mésintelligence, toujours fatale dans les armées, dont le pouvoir des Généraux est alternatif & également partagé, pouvoit causer la ruine de la République ; cela passe toute imagination. Ne prévoioient-ils pas que cela pouvoit & devoit arriver dans deux hommes de si différent caractére ? Ne voioient-ils pas que si les deux Consuls étoient alternativement subordonnés, celui qui entroit en jour renverseroit ce que l'autre avoit fait de bien ?

Les raisons qu'on allégue en faveur du commandement partagé & alternatif, sont plus spécieuses qu'elles ne sont solides. Il faut qu'un Général d'armée soit seul & indépendant. Il est très-rare qu'une armée commandée par deux Généraux sorte victorieuse d'un combat. C'est un Ancien qui dit cela, & cet Ancien a raison. Les armées Romaines se trouvérent défaites par Annibal, quand il eut affaire aux deux Consuls, tout le contraire lorsqu'il eut affaire à un Dictateur, ou du moins il ne fit rien, & se vit souvent réduit à l'extrémité. Ne diroit-on pas, en considérant Æmilius & Varro, que c'est ici M. de Turenne & le Maréchal de la Ferté, à quelque chose près ? L'un sage, prudent, avisé, prévoiant, habile, profond, adoré des troupes, enfin orné d'infinies qualités, & grand Capitaine ; l'autre Général médiocre, & par-là présomptueux, méprisant tout ce qui n'étoit pas lui, envieux & jaloux, toujours embarrassé & incommodé de la réputation & de la gloire des autres, qu'il tâchoit de diminuer, s'il ne pouvoit se la rapporter à lui-même.

Je passe aux Romains la mauvaise politique du commandement alternatif & partagé dans leurs armées, que Saint-Evremont prétend admirable pour la conservation de la République, sans considérer qu'elle tendoit plutôt à sa destruction ; mais je ne sçaurois leur pardonner que leurs Généraux, ou les deux Consuls fussent si peu absolus à la tête des légions, qu'il ne leur fût pas permis de rien faire & d'attaquer l'ennemi sans ordre du Sénat. Ce que je trouve encore de plus répréhensible dans leur politique si vantée à l'égard de la guerre, c'est que les deux Consuls cédoient à d'autres le commandement des armées après le terme expiré de leur Consulat.

Ecoutons ce que dit Banier, un des plus grands Capitaines de son tems. „ Pourquoi croiez-vous, *disoit-il à ses amis*, que Galas & Picolomini n'ont jamais pû rien „ faire contre moi ? C'est qu'ils n'osoient rien entreprendre sans le consentement des „ Ministres de l'Empereur. Jaloux de conserver une autorité préjudiciable au Prince, „ ces

Vassor Hist. de Louis XIII.

„ ces Messieurs brouillent tout par les ordres fréquens qu'ils envoient, & par un changement presque continuel d'Officiers Généraux. Quand un homme sert depuis longtems dans un païs, on le doit conserver dans l'emploi. Celui que vous constituez ne peut acquerir la même expérience qu'après plusieurs fautes. Il en coûte trop au Souverain de rendre ainsi ses Généraux habiles & expérimentés. Ne me repliquez pas que l'ambition d'un Officier trop puissant seroit souvent exposée à des tentations fort délicates. Quand un homme de mérite ne se voit pas maltraité sans raison, il n'est point tenté de profiter de ses conquêtes, & de s'y établir. Sur quoi pourroit-il compter ? Sur le secours d'un ennemi, qui à la premiére occasion tâchera de rentrer dans le bien dont la nécessité l'oblige de souffrir l'usurpation ? Sur l'appui d'un voisin plus puissant, qui pensera bientôt à le déposséder par le droit de bienséance ? Banier avoit raison". On réussit rarement dans ces sortes de desseins. S'il en faut croire les Historiens en bon nombre, le Cardinal de „ Richelieu s'étoit mis dans la fantaisie de se former un Etat souverain & indépendant. Il lui seroit arrivé ce que dit Banier, & toute sa politique n'eût servi de rien. Il se seroit mis à la tête d'une armée. Mais étoit-il assez brave & assez habile pour la faire combattre ? Je m'en rapporte au Capucin Joseph, qui tranchoit du Frére Jean, & qui se moquoit quelquefois de son peu de courage dans la tempête.

Les armées en campagne, le Sénat fut bientôt informé de l'esprit de contention qui régnoit dans cette armée, & de la desunion des deux Consuls. C'eût été une espéce de miracle, si cela ne fût pas arrivé entre deux génies si contraires & si opposés.

Deux esprits, entre lesquels il n'y a pas une extréme opposition, sacrifient quelquefois les jalousies réciproques pour la gloire ou pour le salut de leur païs. Je dis quelquefois, car il n'est rien de plus rare dans l'Histoire que de voir deux hommes différens d'humeur & d'inclination, uniformes dans leurs sentimens, lors même que leurs intérêts sont les mêmes. Je citerai pourtant deux hommes qui se sont accordés admirablement bien, quand ce ne seroit que pour la rareté du fait.

Milord Marlborough aiant marché sur le Danube au secours du Prince Eugéne, & s'étant joint dans sa marche aux troupes du Prince de Bade, prévit bien, par l'humeur de ce Général, qu'il ne voudroit jamais céder sur le point d'honneur, & qu'il croiroit avoir droit de primer par sa qualité de Prince & de Général de l'Empereur. Le sage Anglois, pour prévenir les mésintelligences qui auroient pû nuire aux intérêts communs, s'y prit avec tant de souplesse, d'adresse & de prudence, qu'il fit consentir ce Prince que chacun d'eux commanderoit alternativement, & qu'ils agiroient de concert : & l'on vit, avec étonnement, une union & un accord si grand entre ces deux Généraux, & une telle conformité dans leurs sentimens, qu'on auroit cru que ces deux armées, formées de différentes nations, n'agissoient & ne se remuoient que par une seule ame ; mais cette union parut encore plus, lorsque ces deux armées se furent jointes à celle du Prince Eugéne. Il n'y eut aucune dispute de rang & de commandement. Celui-ci, comme l'Anglois, ne pensa uniquement qu'au bien de la cause commune, sans envie, sans jalousie, sans aucun partage dans leurs sentimens, un rapport parfait autant dans le commandement que dans la gloire de leurs entreprises, qu'ils se cédoient réciproquement ; ce qui sauva l'Empereur, dont la puissance sembloit crouler déja & pancher à sa ruine. Vie de Marl. & du Prince Eugéne.

Cet exemple est glorieux pour un homme d'une nation * qui céde difficilement aux autres l'avantage du mérite, par la bonne opinion qu'elle a d'elle-même, qui n'est pas tou-

* Les Anglois.

toujours mal fondée. Cette conformité, cet accord de sentimens dans ces deux Chefs, n'étoient pas impossibles dans deux hommes également sages & grands; mais dans les Romains, cela ne se pouvoit. Æmilius croioit avoir raison, & l'avoit en effet de suivre une maniére de faire la guerre opposée à celle de son Collégue, folle & déraisonnable (a), & ne pensoit pas que Rome pût se sauver autrement que par une bonne défensive, beaucoup de petits combats pour aguerrir & discipliner ses troupes, qui en avoient grand besoin, & rien de décisif. Varro, incapable d'un bon conseil, & trop vain pour écouter les préceptes d'autrui, vouloit mettre toutes choses au hazard. Il s'étoit rempli la tête de tant de chiméres, qu'il lui tardoit de ne pas triompher de son ennemi.

Le Sénat, qui apprenoit toutes ces nouvelles, n'eût-il pas fait plus prudemment de révoquer l'ordre de combattre? On en délibéra dans cette auguste Assemblée. La plus grande partie, qui n'est jamais la plus saine & la plus raisonnable dans les affaires qui se décident à la pluralité des voix, avoit pour but de triompher du parti de Fabius, de le mortifier, de l'humilier: celui de Varro, ébloui par les promesses fanfaronnes que ce Consul avoit faites dans sa harangue, l'emporta haut à la main, au grand malheur & à la honte de la République.

On ne doit pas en être étonné, c'est le défaut des Républiques de ne pouvoir souffrir les vertus trop pleines & trop éclatantes. C'est pour cela que plusieurs grands hommes se sont exilés d'Athénes & de Rome. Cette conduite des Romains me fait souvenir d'un bon mot d'Anacharsis à Solon, après avoir assisté à une Assemblée: *qui ne pouvoit assez s'étonner de voir que dans leurs délibérations c'étoient les sages qui parloient, & les fous qui décidoient*; ce qui est assez ordinaire dans les Conseils où regne l'esprit de parti, & où la plus forte cabale est toujours composée de ce qu'il y a de moins raisonnable. Plut. Solon.

Qui n'admirera l'impudence d'un homme, qui sans expérience & sans autre appui qu'une folle audace ne promet rien moins que la victoire à ses Citoiens, & de mettre hors de l'Italie cette armée d'étrangers, sans avoir encore vû l'ennemi, ni peut-être d'armée en sa vie. Quelle présomption! que de répondre de l'événement d'une bataille, comme s'il eût eu à combattre contre le plus méprisable de tous les hommes. Il s'engage dans la plus incertaine & la plus douteuse de toutes les affaires humaines, dépendante de l'expérience, du courage & de l'intelligence la plus consommée, contre un Capitaine qui vient de gagner plusieurs batailles. Mais ce qu'il y a de plus remarquables dans ceux qui opinérent à mettre les affaires au hazard, c'est que leur suffrage & leur sentiment n'étoient fondés que sur les promesses téméraires de ce Consul, en qui ils ne connoissoient aucun talent qui pût leur assûrer la victoire, pas seulement la leur faire espérer. Quelle ridiculité! quelle simplicité pour les Romains!

Ce fut certes avec raison qu'on se moqua autrefois du Maréchal de Châtillon, pour les promesses qu'il fit de prendre Saint-Omer, & d'avoir osé si hardiment répondre d'un succès aussi douteux que celui d'un siége de cette importance, quoique ce Général ne fût pas un homme à mépriser. Varro fait plus, il répond de l'événement du gain d'une bataille, encore plus incertain que celui de la prise d'une place.

„ Les Généraux d'armées qui veulent ménager leur réputation, *dit l'Historien de* „ *Louis XIII.* sont ordinairement plus retenus dans leurs promesses & dans leur jugement „ sur ce qui doit arriver. Ils aiment mieux faire leurs entreprises difficiles; afin de re- „ cevoir plus de louanges, si elles réussissent, & moins de blâme, si elles échouent.

Homé-

(a) Annibal se trouvoit alors au moment du périr faute de subsistance, & le tems pouvoit faire beaucoup plus que les armes. C'est dans ce cas où la défensive est nécessaire, elle est ruineuse autrement.

Homére nous représente en Othryonée le caractére de Varro. Il recherchoit Cassandre en mariage, & pour l'obtenir il ne promit rien moins que de chasser les Grecs de devant Troie, quoiqu'il fût bien inférieur à Hector, qui valoit mieux en tout que lui. Hom. Iliad. Aussi ne les chassa-t-il pas. Il y fut tué & raillé par Idomenée.

Ne pourrions-nous pas en faire autant des Romains, qui ne pardonnérent jamais aux fuiards de Cannes? Ils les exilent en Sicile, ils les abandonnent, ils souffrent qu'ils restent prisonniers & dans l'esclavage, sans vouloir entendre parler de leur rançon, après avoir combattu, sinon avec cette courageuse fermeté, & cet ordre qui vient de la discipline militaire, du moins autant que pouvoient faire de nouveaux soldats mal disciplinés & mal conduits. Ils méritoient avec d'autant plus de justice un meilleur traitement que leur défaite venoit moins de leur lâcheté, que de l'ignorance de leurs Chefs.

Pendant que la République les accable d'un châtiment si honteux & si injuste, le Consul Varro est reçû comme en triomphe, & on trouve cela beau. On ne fait aucune mention d'Æmilius & des deux Consuls de l'année précédente, qui se dévouent à leur patrie, & qui aiment mieux mourir les armes à la main, que de survivre à ses malheurs & à sa honte.

Comprend-on bien cette démarche du Sénat? Les gens de bon sens pourront-ils s'imaginer qu'elle ait pû être admirée des Anciens & des Modernes? Le grand & le beau, tout s'y trouve. Je ne vois rien de plus extravagant que cela. Citons le passage, les réflexions ne seront pas épargnées. Plutarque me le fournit dans M. Dacier.

,, Mais en quoi on ne peut trop admirer la grandeur de courage & la douceur des Romains, c'est, *dit-il*, que le Consul Varron, après cette défaite la plus malheureuse Plut. Fab. & la plus honteuse qui ait jamais été, revenant à Rome plein de confusion, & n'osant lever la tête, le Sénat & le peuple allérent au-devant (*a*) de lui pour lui faire honneur; & dès qu'on eut fait silence, les Magistrats avec les principaux Sénateurs, du nombre desquels étoit Fabius, le louérent hautement de ce que dans un si grand malheur il n'avoit pas abandonné la République; mais étoit venu en reprendre le timon, & se mettre à la tête des loix & de ses Citoiens, comme ne les jugeant pas encore sans ressource, & ne desespérant pas de leur salut.

Cependant Tite-Live, Plutarque, & un bon nombre d'Ecrivains anciens, s'épuisent en exclamations & en éloges, où ils déploient tout leur sublime & leur merveilleux sur la conduite du Sénat, sur le courage & l'opiniâtreté des soldats Romains, quoiqu'il n'y ait pas grand sujet. Les Modernes ne font pas un moindre dégât d'éloquence & de belles pensées; ceux-ci font rire. Car pendant qu'ils élévent les Romains jusques aux nuës, qu'ils sont comme enlevés & transportés d'admiration; le Sénat, un peu mieux instruit, dément les Panégyristes anciens & modernes par un traitement qui fait bien voir que ceux qu'ils louent si fort, n'étoient point sans reproches; mais que ce même Sénat & le peuple se réunissent tous à punir la lâcheté prétenduë des soldats de Cannes, & qu'ils soient divisés dans leurs sentimens, dans ce qui fait plus au bien de la République & à la cause commune; qu'ils oppriment même Fabius, qui leur fait voir le faux dans leur conduite, ce procédé ne me donne pas une grande idée de leur sagesse & de leur amour pour leur patrie chancellante.

Voiez,

(a) *Le peuple & le Sénat allérent au-devant de lui.*] Je m'étonne que M. Dacier, comme tous les autres Modernes, n'aient pas admiré cette sottise du Sénat. Cet Auteur cite seulement Valére Maxime, liv. III. c. 4. & liv. IV. qui ajoute, à ce que dit Plutarque, que le Sénat & le peuple offrirent à Varro la Dictature, & qu'il la refusa, effaçant par sa modestie la honte de la faute qu'il avoit faite. Tout ce que je trouve de grand & de beau dans ce passage, c'est que Fabius fut du nombre de ceux qui allérent au-devant du Consul sauvé de la défaite par la vigueur de son cheval, quoique cet homme l'eût continuellement traversé. Je ne doute pas qu'au fond de son ame il ne se moquât de la sotte & ridicule démarche de ce Sénat tant revéré. Je m'en moque avec lui.

Voiez, je vous prie, ce que c'est que l'esprit de parti & de cabale. Celui qui domine veut couvrir ses mauvais desseins, sa haine & son envie sous le prétexte spécieux de maintenir la liberté du peuple. Il opprime, il rend suspects les gens de bien, qui lui font ombrage, & dont il redoute la vertu. On éléve une mauvaise action, on la couronne, & on rejette la honte de Cannes sur les troupes, qui ont moins fait paroître de foiblesse que leur Général, & dont le plus grand nombre mord la poussiére, étendu sur le champ de bataille. Ils les punissent par ce qui les honore. Car pour le devoir de braves guerriers, tous tant qu'ils étoient d'infanterie ils l'avoient rempli. Il n'en resta que six mille hommes, qui se sauvérent avec le Consul, qui est pourtant le seul coupable d'un massacre si effroiable, & l'unique auteur de cette terrible catastrophe. C'est par le nombre des morts, qui restent sur le champ de bataille, qu'on juge de la gloire du victorieux, de la bravoure & de l'opiniâtreté du vaincu.

Répétons-le: Varro est pourtant si bien reçû, que le peuple & le Sénat vont au-devant de lui, non pour le complimenter d'une victoire à laquelle ils s'étoient attendus; mais pour le remercier, pour le louër de s'être sauvé par sa fuite du massacre de ses Citoiens, & de n'avoir pas desespéré du salut de la République, & d'avoir mis si bon ordre au sien. Je n'ai garde de l'en blâmer, & je suis là-dessus du sentiment de Théodetus, pour excuser l'extréme menagement de Varro, qui trouvoit que de se mettre en danger de se faire tuër pour sa patrie, c'étoit à un homme de bon esprit hazarder sa sagesse pour des fous mal à propos.

Voilà en vérité un beau sujet d'éloge & d'admiration. Y pense-t-on bien? Aller au-devant d'un homme qui vient de perdre une bataille pleine & décisive, non par un accident inopiné & au-dessus de la prévoiance humaine; mais par sa mauvaise conduite, son ignorance & sa lâcheté; encore une fois, par cela seul qu'il n'avoit pas desespére du salut de sa patrie, comme s'il en devoit être à l'avenir le restaurateur & le libérateur, & qu'il n'y en eût pas d'autres qui valussent mieux que lui. Ce travers ne fait-il pas bien de l'honneur aux Romains?

Il ne dépendit pas de Varro qu'il ne fût continué dans le commandement des armées par les intrigues de ceux de son parti; mais sa disgrace lui apprit à se mieux connoître. Il en sentit si vivement la honte, dit un Ancien, qu'*il ne toucha plus depuis à sa barbe, & renonça aux honneurs qu'on lui offroit, disant qu'il falloit les donner à de plus heureux que lui.* Là-dessus un bel esprit * fait une réflexion qui me paroît peu sensée. *Il fit voir par-là*, dit-il, *qu'il ne s'étoit pas conservé par amour de la vie; mais par celui de la République.* On doit conclurre tout le contraire: car puisqu'il refuse tout ce qui peut le rendre utile à sa patrie, c'est une marque évidente qu'il ne s'étoit conservé que par amour de la vie.

Front. Strat.

* d'Ablanc. dans Front.

J'en reviens encore à la reception de Varro. Si après avoir perdu une bataille, où l'on s'est conduit avec une ignorance extréme de tout ce qui pouvoit en assûrer le succès, où l'on a perdu toute l'élite des forces de la République, bien moins par la lâcheté des soldats, que par l'imprudence & la malhabileté d'un Consul ignorant & indigne de commander; si, dis je, après tant de fautes, on est encore bien reçû, seulement parce qu'on n'a point desespéré du salut de la patrie, voilà un bon modéle d'excuse pour ceux qui se feront desormais battre, & pour ceux qui leur ressemblent.

Il faut que je l'avouë, il y a quelque chose d'assez approchant dans presque toutes les actions qui se sont passées dans la derniére guerre: ceux qui se ménageoient le plus, comme ceux qui se faisoient battre par leur mauvaise conduite, eurent toute la part aux faveurs; les autres, qui firent leur devoir, ne furent pas si bien traités. On eut raison, après tout, de laisser ceux-ci jouir tristement & fort mal à leur aise de la gloire qu'ils s'étoient acquise; il falloit consoler les premiers par d'autres endroits pour les exciter à

mieux

mieux faire. On est toujours sûr que les braves gens, à qui l'honneur est plus cher que la vie, ne se démentiront jamais. Je n'entreprendrai pas de juger si c'est là une politique bien saine; & quand je serois capable de la débrouiller, il n'est pas nécessaire que je le fasse: il faut une postérité plus reculée. Mais je crois qu'on se trompoit bien fort à l'égard des premiers. On ne réforme pas aussi aisément la nature qu'un régiment d'infanterie. Le brave ne fera jamais une lâcheté. Mais si on lui ôte la récompense dûe à ses services & à ses actions, il se découragera. Le lâche ne fera jamais une belle action, n'en déplaise au proverbe Espagnol, *tel fut brave un tel jour*. Il n'y a rien de plus faux que cette maxime. Un véritable courage ne perd jamais son point fixe, & c'est une chose bien rare qu'un brave homme commette une infamie.

Je ne dirai pas pourquoi nous avons vû ménager & récompenser les fuiards & les mauvais Officiers, vû que l'Etat n'en a ni à craindre ni à espérer. Quelle en est donc la raison? Il n'y en a pas pour une. Il s'en trouveroit une foule, dont qui que ce soit ne s'est encore avisé. Démosthéne parlant aux Athéniens de ceux qui avoient fui à la bataille de Cheronée, leur dit: *Nul d'entre eux ne se rend justice; mais il accuse & son Général & son camarade, & tout autre que lui-même: car si celui qui accuse les autres pouvoit demeurer ferme, & si chacun d'eux en avoit fait autant, ils remporteroient la victoire.* Cependant celui qui tient ce langage, n'avoit pas moins sa conscience chargée du reproche qu'il fait aux autres, & ne fut pas des derniers à prendre la fuite. Mais ce qui doit paroître rare & presque un prodige dans un poltron, c'est que Démosthéne avoue lui-même son infamie: *dès-là je l'absous*, dit le Traducteur, *& lui rens mon estime.* Il s'en trouve fort peu qui recourent à l'absolution par cet aveu, Démosthéne est peut-être le seul.

Tourr. dans les Harang. de Demost. 2. Olynt.

Dans toutes les batailles qui se perdent, les fuiards, & même des corps entiers, qui ont les premiers donné l'exemple, s'imaginent qu'on n'a pas remarqué la souplesse & la légéreté de leurs pieds. Ils ne cessent de raconter leurs prouesses à quiconque veut bien les entendre, ce qu'on n'écoute guéres sans rire & sans indignation. Nous avons plusieurs fois écouté ces sortes de fanfaronades avec beaucoup de mépris. Encore s'ils nous disoient qu'ils n'ont fui que *pour n'avoir pas desespéré du salut de la patrie*, ils seroient loués des Panégyristes & des admirateurs des Romains; au lieu qu'ils se font mépriser, & donnent prise aux malins & aux railleurs par leur impudence & leur hardiesse à mentir & à s'attribuer des actions qu'ils n'ont pas faites.

Rome consternée d'une deroute aussi affreuse que celle de Cannes, & réduite dans l'état du monde le plus déplorable, a recours enfin aux gens de mérite. Il faut que les jalousies qui leur sont fatales cédent à la nécessité, & que le Sénat & le peuple Romain, par l'appréhension d'une décadence qui les menace de si près, s'abandonnent à la capacité de Fabius. Il faut y revenir, & tout concourt à le créer Dictateur. Le voilà à la tête des armées, toujours le même dans sa façon de faire la guerre, & toujours redoutable au victorieux. Il donna un peu plus à la fortune, parce qu'il avoit un Lieutenant capable de bien conduire une entreprise avec une extrême prudence, sans rien négliger des précautions. Il le falloit, il voioit beaucoup de bonne volonté qui naissoit de la confiance de ses soldats; mais ces soldats manquoient moins de valeur que d'expérience & de discipline, contre un ennemi qui méprisoit le nombre & les obstacles. On peut juger si le Dictateur avoit de grandes raisons de combattre à la tête d'une telle armée sans un avantage manifeste, car la plûpart des Officiers Généraux n'avoient pas moins besoin de leçons & de préceptes que les soldats, qui étoient presque tous de nouvelle levée.

Je l'ai déja dit, ce grand homme ne connut que la défensive, qui fit le salut de la République. Il est très-grand lorsqu'il est joint avec Marcellus. Il est certain qu'il

qu'il a parcouru une moindre ſphére que tant d'autres grands hommes qui l'ont devancé, ou qui ſont venus après, & même de ſon tems. Je ſuis ſurpris que ce Capitaine, qui oſa réſiſter à Annibal ſans combattre, ſe ſoit acquis par un conſentement unanime le titre de *Maximus*, très-grand, & que toutes les victoires des Scipions, des Pauls Emiles, des Céſars, & d'une foule d'autres, n'aient pû leur acquerir un nom ſi glorieux. Je dis plus: lors même que Rome perdit ſa liberté, qu'elle fut gouvernée par des Empereurs, parmi leſquels il y eut pluſieurs grands Capitaines, & dans un tems où la flatterie n'eut point de bornes, & qu'elle fut pouſſée juſqu'à l'extravagance, aucun de ceux qui s'en étoient ſans difficulté rendus dignes, comme Trajan & quelques autres; aucun, dis-je, ne s'eſt acquis ce titre, quoiqu'on les ait preſque tous diviniſés, les plus fous & les plus lâches, comme les plus grands & les plus vertueux. Fabius eſt lui ſeul honoré de ce titre. Je le répéte encore, je ſuis ſurpris qu'il ſoit appellé *très-grand*, pour avoir ſçû tenir Annibal en cervelle ſans le vaincre, & ſans le mettre hors de l'Italie, lors même que Marcellus commença à ſe faire connoître, & qu'il mit en œuvre tout ſon courage & tous ſes talens: car celui-ci étoit l'épée, comme l'on diſoit, l'autre le bouclier, & cependant cette épée & ce bouclier n'ont été de preſque aucun effet contre un tel ennemi que le Général de Carthage. De quelle épithéte équiperons-nous le nom d'un ſi habile Guerrier, ſi la gloire de lui réſiſter produit de tels ſuperlatifs? Que Fabius ſoit grand, j'y ſouſcris; mais qu'il ſoit très-grand, pendant que ſon Antagoniſte ſubſiſte en Italie avec ſon nom tout ſimple, & que Scipion ſon vainqueur n'allonge pas davantage le ſien, cela me choque.

Fin du quatrieme Tome.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES

Contenuës dans les Tomes III. & IV.

La Lettre a *marque le Tome III. & la Lettre* b *le Tome IV.*

A.

ABilyx Espagnol, personnage des plus distingués de Sagonte ; livre aux Romains les ôtages que toutes les villes d'Espagne avoient donnés à Annibal, *b* 265, 266, 267. Cette trahison justifiée, *dans la Note.*

Accioli s'est trompé sur la marche d'Annibal en Italie, *b* 72.

Acerres. Siége de cette ville par les Consuls Romains, *a* 170.

Achéens. Abregé de l'Histoire de ces peuples, *a* 248. *& suivantes.*

Achmet Pacha est le premier qui ait donné l'idée de notre façon de fortifier les places de guerre, *a* 2

Acrocorinthe. Aratus rend l'Acrocorinthe à Antigonus, *a* 260.

Actium: Agrippa eut plus de part qu'Auguste à la gloire de cette fameuse journée, *b* 212.

Adda. Bataille sur cette riviére entre les Romains & les Insubriens, *a* 196. Disposition des deux armées, 200, 201. Réflexions sur la conduite des Généraux Insubriens, 205.

Adria, *b* 230.

Æmilius (*Lucius*) conduit une armée en Illyrie, *b* 18. Assiége Dimale, & la prend d'assaut, *ibid.* Attaque Demetrius à Pharos, le bat, rase la ville, se rend maître du reste de l'Illyrie, & entre à Rome en triomphe, 19. Il est créé Consul, 273. il fait faire de nouvelles levées, 275. il se rend à l'armée pour livrer bataille à Annibal, 298. Harangue qu'il fait à ses soldats en arrivant, 301. il se met en marche, 303. Raisons qui l'empêchent de donner bataille, *ibid.* Division entre lui & Varro son Collégue, *ibid.* Défié au combat par Annibal, il se contente de faire bien garder ses deux camps, 306. Varro donne bataille à Cannes, & Æmilius commande l'aîle droite, 310. Il se trouve par tout pendant la mêlée, 312. il expire sur le champ de bataille, 313. Sa mort est rapportée différemment par Plutarque, *dans la note.* Caractére d'Æmilius, 303. *dans la note.* 362.

Afranius étoit grand Capitaine, mais fort au-dessous d'Annibal, *b* 287.

Agathocles, sa diversion en Afrique est au-dessus de toutes celles dont l'Histoire fasse mention, *b* 176. *note.*

Agesilas trompoit ses ennemis, lors même qu'il leur faisoit sçavoir ses véritables desseins, *a* 136. Son expédition en Asie fut le second motif de la guerre contre les Perses, *b* 7. Ce qui la fit échouer, *note.* Ce Roi ne se trouva jamais assez puissant pour les grands desseins, 36. *note.* Il fait voir à Nectanebos que les tromperies à la guerre réüssissent difficilement contre les sots, 196. sa dévotion & ses fourberies, 204.

Agrigente pillée par les Gaulois, *a* 131.

Agrippa, gloire qu'il s'est acquise à la journée d'Actium, *b* 212.

Agron Roi d'Illyrie, *a* 126. Sa mort, 129.

Albergotti (*M. d'*) Lieutenant Général des armées du Roi, se distingua fort par sa valeur à la bataille de Cassano en 1705. *a* 241. 244. Sa mauvaise manœuvre à Turin, *b* 191.

Alcibiade, a sçû allier deux choses fort opposées, l'amour des plaisirs & les travaux de la guerre, *b* 216.

Alexandre le Grand. Exemples de quelques capitulations violées par ce Prince, *a* 84. 87. 89. Etant encore fort jeune, commanda une aîle à la bataille de Chéronée, *b* 330. Son emportement contre Olympias sa mére, & injures qu'il dit à Philippe son pére & son Roi, *b* 161. *note.* Il s'enivroit comme son pére, 222. Son passage de l'Hydaspe, 43, 44. Harangue des plus plaisantes qu'il fait à ses soldats à Isse, 301. *note.* Paralléle de son expédition contre les Perses, & de celle d'Annibal contre les Romains, 102. Alexandre fut un grand Conquerant, & son pére un grand homme, 160. *note.*

Allemans: leur cavalerie est plus avantageusement bottée que la nôtre, *b* 283. Elle combat à pied quand l'occasion le demande, 325.

Alliés: ce nom ne comprend-il que ceux qui le sont effectivement, lorsqu'on traite ensemble, ou s'il comprend aussi ceux qui le deviennent après le Traité conclu ? *b* 14. *note.*

Allobroges: le païs des Allobroges étoit plus peuplé du tems d'Annibal qu'il ne l'est aujourd'hui, *b.* 73.

b 73. Piéges que ces peuples tendent à Annibal, 63. Ils l'attaquent entre Sézanne & Sestriéres, pas de montagnes très-dangereux, 75. le réduisent aux plus grandes extrémités, 76. Ordre sur lequel ils combattirent, *ibid.* Fautes où ils tombérent, 77.

Alpes: étendue de ces montagnes, *b* 34.
Annibal passe les Alpes, 60. Ce que des Historiens peu instruits débitoient de ces montagnes, *ibid. & suiv.* Polybe va reconnoître les Alpes avant que d'entreprendre de décrire le passage d'Annibal, 61.

Alpes Cotiennes: Annibal passa par là, *b* 73.

Alpes Pennines: Annibal partant du païs des Tricastins, n'a pû diriger sa marche de ce côté-là, *b* 73.

Alphonse, Roi de Naples: son sçavoir, & l'estime qu'il faisoit des gens de Lettres, *b* 356.

Althée, ville d'Espagne, Capitale des Olcades, *b* 13.

Alun: a-t-il la vertu de rendre une matiére incombustible, comme quelques Anciens l'ont avancé? *a* 39.

Ambition: elle fait surmonter tous les autres vices, *b* 219.

Amilcar Barcas passe en Espagne avec une armée. Il y reste neuf ans, soumet à Carthage un grand nombre de peuples, & meurt, *a* 126. Circonstances de sa mort, rapportées différemment par Polybe & Tite-Live, *ibid. & not.*
Etoit plus habile qu'Annibal son fils dans la guerre des montagnes, *b* 80. Il a été le principal auteur de la seconde guerre Punique, 11, 12.

Amilcar commande la flotte Carthaginoise contre Scipion, & perd la bataille, *b* 239. Il ne la perd que pour avoir combattu à l'embouchure du fleuve, 259, 260.

Amour: effets funestes de cette passion dans les Officiers & les Généraux d'armées, *b* 210, 211, 212, 213, 214. 216.

Anamares, peuples de la Gaule, assez peu éloignés de Marseille, *a* 167.

Anciens: pourquoi l'Auteur les révére si fort, *b* 204.

Andobale est pris prisonnier par Corn. Scipion, *b* 157.

Andosiens, *b* 31.

Aneroeste, Roi des Gésates, *a* 159.

Aneroeste, Roi des Gaulois, *a* 163. Il se tue après la perte de la bataille de Télamon, 166.

Anglois. Cette nation céde difficilement aux autres l'avantage du mérite, *b* 363.

Annibal (le grand) passe en Espagne dès l'âge de neuf ans à la suite d'Amilcar son pére, *a* 126. Il a succédé, quoique fort jeune, à Asdrubal dans le commandement des troupes Carthaginoises, 248. Saint-Evremont l'accuse faussement d'avoir été malhabile en siéges, *a* 66.
Asdrubal Gouverneur d'Espagne étant mort, les troupes se choisirent Annibal pour leur Chef; cette élection est confirmée à Carthage, où l'on donne à Annibal le commandement des armées, *b* 12. Il commence par se soumettre les Olcades, vend leurs villes à prix d'argent, & vient prendre son quartier d'hiver à Carthagéne, 13. L'Eté venu il ouvre la campagne par une expédition chez les Vacéens, prend d'emblée Salmantique, & se rend maître d'Arbucale, *ibid* Il défait les Carpésiens & les Alliés des Olcades; dont il laisse sur le champ de bataille plus de quarante mille, *ibid.* Il épargne Sagonte, pour ne se pas brouiller ouvertement avec les Romains, *ibid.* Sa réponse aux Ambassadeurs Romains, au sujet des Sagontins, blâmée par Polybe, 14. Il met le siége devant Sagonte, l'emporte d'assaut après huit mois de soins & de peines, & fait un butin prodigieux d'argent, de prisonniers & de meubles, 18. Il pourvoit aux affaires d'Espagne, dont il donne le gouvernement à son frére Asdrubal, 29, 30. Il exhorte ses troupes à faire la guerre aux Romains, 31. se mèt en marche à la tête de quatre-vingt mille hommes de pied & d'environ douze mille chevaux, passe l'Ebre, & fait passer sous le joug tous les peuples depuis l'Ebre jusqu'aux Pyrénées, *ibid.* Il détache de son armée dix mille hommes de pied & mille chevaux, qu'il laisse à Annon pour retenir les Barguisiens dans le devoir, 32. Il prend sa marche par les monts Pyrénées pour aller passer le Rhône, *ibid.* Etat de son armée, *ibid.* Il se prépare à passer le Rhône, 37. Il le passe, & défait les Barbares qui lui en disputoient le passage, 38, 39. Dispositifs pour le passage du Rhône, 41. Ne passa-t-il le Rhône que sur des bateaux, ou s'il joignit des radeaux aux bateaux? 41, 42. Il passe le fleuve entre Avignon & la riviére de Sorgues, 41. Ruse pour se faciliter le passage, 42. Il détache Annon avec un grand corps de troupes, *ibid.* Maître du passage, il envoie cinq cens Numides reconnoître les ennemis, 57. Il harangue ses troupes, 58. & fait passer ses éléphans, 59. Difficulté de toute cette entreprise, *ibid. & suivantes.* Extravagances des Historiens sur le passage des Alpes par Annibal, 60. Prudence d'Annibal lorsqu'il tenta le passage des Alpes, 62. Il remet sur le Trône un petit Roi Gaulois. Secours qu'il en tire, 63. Il erre en tremblant dans les terres des Allobroges, *ibid.* Piéges qu'ils lui tendent, *ibid.* Il en échape, & met enfin ses ennemis en fuite, 64. Il défait la plus grande partie des Allobroges, *ibid.* il tombe dans de nouveaux périls, *ibid.* Perfidie des Barbares à son égard, 65. Il arrive à la cime des Alpes après neuf jours de marche, il console ses troupes, & commence à descendre, 66. Avec quelles difficultés, *ibid.* Il fait creuser un chemin dans le rocher même pour faire descendre les chevaux & les bêtes de charge, 67. Il entre au troisiéme jour dans la plaine, *ibid.* Il ne lui restoit, lorsqu'il planta ses étendarts dans les plaines du Pô, que douze mille Africains & huit mille Espagnols d'infanterie, & six mille chevaux, 68. Périls où Annibal étoit exposé en entrant en Italie, 67. *note.* Sa marche à travers les Alpes. Réfutation de ceux qui ont parlé de la route qu'Annibal a tenuë depuis le passage du Rhône jusqu'en Italie, 70.

70. 71. 72. 73. Route qu'il tint selon l'Auteur, 73. Il est attaqué par les Allobroges entre Sézanne & le mont de Sestriéres, pas de montagnes très-dangereux, 75. se voit réduit aux plus grandes extrémités, *ibid.* Fautés qu'il commit dans sa marche, 77. Etat de son armée après le passage des Alpes, 91. N'aiant pû engager les peuples de Turin de faire alliance avec lui, il les soumet par la force, *ibid.* Il tournoit la défensive en offensive selon l'occasion, 92. Spectacle qu'il offre à ses soldats pour les engager à bien faire, 92. 93. 94. Il donne bataille à Publius Scipion sur le Tésin, & la gagne, 96. 97. 98. Il passe le Pô, donne audience aux Ambassadeurs, 98. Arrive à Plaisance & range son armée en bataille sous les yeux des ennemis, *ibid.* & 99. Il renvoie chez eux ceux qui s'étoient joints à lui, *ibid.* Réflexions sur la grandeur de son entreprise, vû le misérable état où étoit son armée à la sortie des Alpes, 99. 100. *& suiv.* Son expédition contre les Romains est plus digne d'admiration que celle d'Alexandre contre les Perses, 102. *& suiv.* Il fait paroître dans le combat du Tésin toute la conduite, la prévoiance & l'habileté d'un grand Général, 104. *& suiv.* Il s'approche de l'armée Romaine campée près de la Trébie, 127. Il entre dans Clastidium, que le Gouverneur lui avoit livré, 128. Douceur dont il use à l'égard des prisonniers, *ibid.* Il se prépare à une action générale, & pourquoi: 129. Il attaque les Romains, 130. Disposition de son armée, 131. Combat, *ibid.* & 132. Il remporte une victoire complette, *ibid.* Ce qui met dans un plus grand jour les qualités extraordinaires & la profondeur du génie de ce Général dans la science militaire, 135. 136. Sa conduite à l'égard des prisonniers Romains dure, & infiniment douce envers ceux qu'il avoit faits sur leurs Alliés, 157. Stratagéme dont il se sert pour empêcher ses nouveaux Alliés d'attenter sur sa vie, 158. Sa marche dans les marais de Clusium, 159. Il y perd un œil, 160. Il se fâcha contre celui qui s'avisa de le peindre & de lui mettre deux yeux, & récomp[illegible] *lui qui le peignit de profil*, 160 [illegible] Observations sur sa marche dans les marais de Clusium, 162. *& suiv.* Comparaison de ce Capitaine célébre avec Zisca, 166. C'est à la valeur des Gaulois qu'il est redevable de ses victoires, 170. Adresse de cet habile Guerrier dans l'art de discipliner ses troupes, 171. Il étudie le caractére de Flaminius, 175. 176. & en profite, 179. Ses ennemis & ses envieux n'ont pû ternir sa gloire, 177. *note.* Il s'avance vers Rome, & reduit tout en cendres, pour engager Flaminius à le combattre, 180. dresse des embuscades sur le bord du lac de Thrasyméne, *ibid.* attaque les Romains & remporte une victoire complette, *ibid.* & 181. Réflexions sur l'embuscade qu'il dresse à Flaminius sur le bord du lac de Thrasyméne, 182. *& suiv.* Disposition de cette embuscade, 185. Fautes qu'il fit après la victoire remportée sur le Thrasyméne, 189. 190. Son éloge, 199. *& suiv.* C'étoit un modéle de chasteté & de tempérance, 213. Traitement rigoureux qu'il fait aux prisonniers Romains, 228. Il campe proche d'Adria, après avoir passé au fil de l'épée une infinité d'hommes, 230. Il envoie par mer à Carthage des nouvelles de l'heureux succès de ses armes, *ibid.* se met en route, pille, massacre, réduit tout en cendres, 231. Il s'avance chez les Samnites, & tente tout pour engager les Romains à un combat, 234. Il quitte la Campanie, & campe à la vûe de l'armée Romaine au pied des montagnes, où il étoit aisé de l'inquiéter, 235. Stratagéme dont il se sert pour tromper Fabius, 236. Observations sur sa conduite lorsqu'il étoit engagé dans le détroit des montagnes de Cassilinum, 241. *& suiv.* Blâmé de s'être engagé dans ces détroits, 257, 258. Il assiége Gérunium, & prend aux environs de cette ville ses quartiers d'hiver, 265. Revers de fortune que Minucius lui fait essuier, 268. Abandonne son camp pour y rentrer ensuite, 269. *Il* dresse à Minucius un piége qui lui réussit, & défait son fier Antagoniste, 272. Annibal toujours victorieux en Italie, est moins grand après ses victoires, que celui qui l'empêche d'en remporter de nouvelles, 287. Observations sur le premier combat donné près de Gérunium, où Annibal a du dessous, 278. *& suiv.* sur le second, où Annibal défait Minucius, 287. Remarques sur la conduite d'Annibal, après la défaite de Minucius, si contraire à sa maniére de faire la guerre, 295. Ce que devroit faire un Général qui se trouveroit dans un dessein & des circonstances semblables à celles de Minucius lorsqu'il donna le second combat près de Gérunium, 296, 297. Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la nécessité de combattre, 298. *Il* attaque Varro; & reçoit un échec, 305. *Il* harangue ses soldats pour les disposer à une action générale, 306. Il range son armée en bataille sur le bord du fleuve, & semble défier l'ennemi, *ibid.* Il passe l'Aufide, & range son armée en bataille, 308, 309. Il se réserve le commandement du centre, 310. Après la victoire de Cannes il prend prisonniers dix mille hommes de pied qu'Æmilius avoit laissés dans son camp, 315. Sa victoire le rend maître de toute cette partie de l'Italie qu'on appelle l'ancienne & la grande Gréce, *ibid.* Son ordre de bataille à Cannes, 321. Artifice dont il se sert pour rendre inutile la supériorité des Romains sur lui, 323. Remarques sur le combat, 324. *& suiv.* Déchaînement des Historiens Latins contre Annibal, 335. Il est vengé d'une perfidie que Tite-Live & les Historiens qui l'ont suivi lui attribuent, *ibid.* Réflexions générales sur sa maniére de faire la guerre, 346. *& suiv.*

Annon, fils du Roi Bomilcar, à la tête d'un grand détachement, force une marche nocturne, & passe le Rhône, *b* 38. 42. Il commande l'aîle droite

b 73. Piéges que ces peuples tendent à Annibal, 63. Ils l'attaquent entre Sézanne & Sestriéres, pas de montagnes très-dangereux, 75. le réduisent aux plus grandes extrémités, 76. Ordre sur lequel ils combattirent, *ibid.* Fautes où ils tombérent, 77.

Alpes: étendue de ces montagnes, *b* 34.
Annibal passe les Alpes, 60. Ce que des Historiens peu instruits débitoient de ces montagnes, *ibid. & suiv.* Polybe va reconnoître les Alpes avant que d'entreprendre de décrire le passage d'Annibal, 61.

Alpes Cotiennes: Annibal passa par là, *b* 73.

Alpes Pennines: Annibal partant du païs des Tricastins, n'a pû diriger sa marche de ce côté-là, *b* 73.

Alphonse, Roi de Naples: son sçavoir, & l'estime qu'il faisoit des gens de Lettres, *b* 356.

Althée, ville d'Espagne, Capitale des Olcades, *b* 13.

Alun: a-t-il la vertu de rendre une matiére incombustible, comme quelques Anciens l'ont avancé? *a* 39.

Ambition: elle fait surmonter tous les autres vices, *b* 219.

Amilcar Barcas passe en Espagne avec une armée. Il y reste neuf ans, soumet à Carthage un grand nombre de peuples, & meurt, *a* 126. Circonstances de sa mort, rapportées différemment par Polybe & Tite-Live, *ibid. & not.*
Etoit plus habile qu'Annibal son fils dans la guerre des montagnes, *b* 80. Il a été le principal auteur de la seconde guerre Punique, 11, 12.

Amilcar commande la flotte Carthaginoise contre Scipion, & perd la bataille, *b* 239. Il ne la perd que pour avoir combattu à l'embouchure du fleuve, 259, 260.

Amour: effets funestes de cette passion dans les Officiers & les Généraux d'armées, *b* 210, 211, 212, 213, 214. 216.

Anamares, peuples de la Gaule, assez peu éloignés de Marseille, *a* 167.

Anciens: pourquoi l'Auteur les révére si fort, *b* 204.

Andobale est pris prisonnier par Corn. Scipion, *b* 157.

Andosiens, *b* 31.

Aneroeste, Roi des Gésates, *a* 159.

Aneroeste, Roi des Gaulois, *a* 163. Il se tue après la perte de la bataille de Télamon, 166.

Anglois. Cette nation céde difficilement aux autres l'avantage du mérite, *b* 363.

Annibal (*le grand*) passe en Espagne dès l'âge de neuf ans à la suite d'Amilcar son pére, *a* 126. Il a succédé, quoique fort jeune, à Asdrubal dans le commandement des troupes Carthaginoises, 248. Saint-Evremont l'accuse faussement d'avoir été malhabile en siéges, *a* 66.
Asdrubal Gouverneur d'Espagne étant mort, les troupes le choisirent Annibal pour leur Chef; cette élection est confirmée à Carthage, où l'on donne à Annibal le commandement des armées, *b* 12. Il commence par se soumettre les Olcades, vend leurs villes à prix d'argent, & vient prendre son quartier d'hiver à Carthagéne, 13. L'Eté venu il ouvre la campagne par une expédition chez les Vacéens, prend d'emblée Salmantique, & se rend maître d'Arbucale, *ibid.* Il défait les Carpésiens & les Alliés des Olcades, dont il laisse sur le champ de bataille plus de quarante mille, *ibid.* Il épargne Sagonte, pour ne se pas brouiller ouvertement avec les Romains, *ibid.* Sa réponse aux Ambassadeurs Romains, au sujet des Sagontins, blâmée par Polybe, 14. Il met le siége devant Sagonte, l'emporte d'assaut après huit mois de soins & de peines, & fait un butin prodigieux d'argent, de prisonniers & de meubles, 18. Il pourvoit aux affaires d'Espagne, dont il donne le gouvernement à son frére Asdrubal, 29, 30. Il exhorte ses troupes à faire la guerre aux Romains, 31. se met en marche à la tête de quatre-vingt mille hommes de pied & d'environ douze mille chevaux, passe l'Ebre, & fait passer sous le joug tous les peuples depuis l'Ebre jusqu'aux Pyrenées, *ibid.* Il détache de son armée dix mille hommes de pied & mille chevaux, qu'il laisse à Annon pour retenir les Barguliens dans le devoir, 32. Il prend sa marche par les monts Pyrenées pour aller passer le Rhône, *ibid.* Etat de son armée, *ibid.* Il se prépare à passer le Rhône, 37. Il le passe, & défait les Barbares qui lui en disputoient le passage, 38, 39. Dispositifs pour le passage du Rhône, 41. Ne passa-t-il le Rhône que sur des bateaux, ou s'il joignit des radeaux aux bateaux? 41, 42. Il passe le fleuve entre Avignon & la riviére de Sorgues, 41. Ruse pour se faciliter le passage, 42. Il détache Annon avec un grand corps de troupes, *ibid.* Maître du passage, il envoie cinq cens Numides reconnoître les ennemis, 57. Il harangue ses troupes, 58. & fait passer ses éléphans, 59. Difficulté de toute cette entreprise, *ibid. & suivantes.* Extravagances des Historiens sur le passage des Alpes par Annibal, 60. Prudence d'Annibal lorsqu'il tenta le passage des Alpes, 62. Il remet sur le Trône un petit Roi Gaulois. Secours qu'il en tire, 63. Il entre en tremblant dans les terres des Allobroges, *ibid.* Piéges qu'ils lui tendent, *ibid.* Il en échape, & met enfin ses ennemis en fuite, 64. Il défait la plus grande partie des Allobroges, *ibid.* il tombe dans de nouveaux périls, *ibid.* Perfidie des Barbares à son égard, 65. Il arrive à la cime des Alpes après neuf jours de marche, il console ses troupes, & commence à descendre, 66. Avec quelles difficultés, *ibid.* Il fait creuser un chemin dans le rocher même pour faire descendre les chevaux & les bêtes de charge, 67. Il entre au troisiéme jour dans la plaine, *ibid.* Il ne lui restoit, lorsqu'il planta ses étendarts dans les plaines du Pô, que douze mille Africains & huit mille Espagnols d'infanterie, & six mille chevaux, 68. Périls où Annibal étoit exposé en entrant en Italie, 67. *note.* Sa marche à travers les Alpes. Réfutation de ceux qui ont parlé de la route qu'Annibal a tenue depuis le passage du Rhône jusqu'en Italie, 70.

70. 71. 72. 73. Route qu'il tint selon l'Auteur, 73. Il est attaqué par les Allobroges entre Sézanne & le mont de Sestriéres, pas de montagnes très-dangereux, 75. se voit réduit aux plus grandes extrémités, *ibid.* Fautes qu'il commit dans sa marche, 77. Etat de son armée après le passage des Alpes, 91. N'aiant pû engager les peuples de Turin de faire alliance avec lui, il les soumet par la force, *ibid.* Il tournoit la défensive en offensive selon l'occasion, 92. Spectacle qu'il offre à ses soldats pour les engager à bien faire, 92. 93. 94. Il donne bataille à Publius Scipion sur le Tésin, & la gagne, 96. 97. 98. Il passe le Pô, donne audience aux Ambassadeurs, 98. Arrive à Plaisance & range son armée en bataille sous les yeux des ennemis, *ibid.* & 99. Il renvoie chez eux ceux qui s'étoient joints à lui, *ibid.* Réflexions sur la grandeur de son entreprise, vû le misérable état où étoit son armée à la sortie des Alpes, 99. 100. *& suiv.* Son expédition contre les Romains est plus digne d'admiration que celle d'Alexandre contre les Perses, 102. *& suiv.* Il fait paroître dans le combat du Tésin toute la conduite, la prévoiance & l'habileté d'un grand Général, 104. *& suiv.* Il s'approche de l'armée Romaine campée près de la Trébie, 127. Il entre dans Clastidium, que le Gouverneur lui avoit livré, 128. Douceur dont il use à l'égard des prisonniers, *ibid.* Il se prépare à une action générale, & pourquoi: 129. Il attaque les Romains, 130. Disposition de son armée, 131. Combat, *ibid.* & 132. Il remporte une victoire complette, *ibid.* Ce qui met dans un plus grand jour les qualités extraordinaires & la profondeur du génie de ce Général dans la science militaire, 135. 136. Sa conduite à l'égard des prisonniers Romains dure, & infiniment douce envers ceux qu'il avoit faits sur leurs Alliés, 157. Stratagéme dont il se sert pour empêcher ses nouveaux Alliés d'attenter sur sa vie, 158. Sa marche dans les marais de Clusium, 159. Il y perd un œil, 160. Il se fâcha contre celui qui s'avisa de le peindre & de lui mettre deux yeux, & récom[illegible] lui qui le peignit de profil, 160. [illegible] Observations sur sa marche dans les marais de Clusium, 162. *& suiv.* Comparaison de ce Capitaine célébre avec Zisca, 166. C'est à la valeur des Gaulois qu'il est redevable de ses victoires, 170. Adresse de cet habile Guerrier dans l'art de discipliner ses troupes, 171. Il étudie le caractére de Flaminius, 175. 176. & en profite, 179. Ses ennemis & ses envieux n'ont pû ternir sa gloire, 177. *note.* Il s'avance vers Rome, & reduit tout en cendres, pour engager Flaminius à le combattre, 180. dresse des embuscades sur le bord du lac de Thrasyméne, *ibid.* attaque les Romains & remporte une victoire complette, *ibid.* & 181. Réflexions sur l'embuscade qu'il dresse à Flaminius sur le bord du lac de Thrasyméne, 182. *& suiv.* Disposition de cette embuscade, 185. Fautes qu'il fit après la victoire remportée sur le Thrasyméne, 189. 190. Son éloge, 199. *& suiv.* C'étoit un modéle de chasteté & de tempérance, 213. Traitement rigoureux qu'il fait aux prisonniers Romains, 228. Il campe proche d'Adria, après avoir passé au fil de l'épée une infinité d'hommes, 230. Il envoie par mer à Carthage des nouvelles de l'heureux succès de ses armes, *ibid.* se met en route, pille, massacre, réduit tout en cendres, 231. Il s'avance chez les Samnites, & tente tout pour engager les Romains à un combat, 234. Il quitte la Campanie, & campe à la vûe de l'armée Romaine au pied des montagnes, où il étoit aisé de l'inquiéter, 235. Stratagéme dont il se sert pour tromper Fabius, 236. Observations sur sa conduite lorsqu'il étoit engagé dans le détroit des montagnes de Cassilinum, 241. *& suiv.* Blâmé de s'être engagé dans ces détroits, 257, 258. Il assiége Gérunium, & prend aux environs de cette ville ses quartiers d'hiver, 265. Revers de fortune que Minucius lui fait essuier, 268. Abandonne son camp pour y rentrer ensuite, 269. Il dresse à Minucius un piége qui lui réussit, & défait son fier Antagoniste, 272. Annibal toujours victorieux en Italie, est moins grand après ses victoires, que celui qui l'empêche d'en remporter de nouvelles, 287. Observations sur le premier combat donné près de Gérunium, où Annibal a du dessous, 278. *& suiv.* sur le second, où Annibal défait Minucius, 287. Remarques sur la conduite d'Annibal, après la défaite de Minucius, si contraire à sa maniére de faire la guerre, 295. Ce que devroit faire un Général qui se trouveroit dans un dessein & des circonstances semblables à celles de Minucius lorsqu'il donna le second combat près de Gérunium, 296, 297. Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la nécessité de combattre, 298. Il attaque Varro; & reçoit un échec, 305. Il harangue ses soldats pour les disposer à une action générale, 306. Il range son armée en bataille sur le bord du fleuve, & semble défier l'ennemi, *ibid.* Il passe l'Aufide, & range son armée en bataille, 308, 309. Il se réserve le commandement du centre, 310. Après la victoire de Cannes il prend prisonniers dix mille hommes de pied qu'Æmilius avoit laissés dans son camp, 315. Sa victoire le rend maître de toute cette partie de l'Italie qu'on appelle l'ancienne & la grande Gréce, *ibid.* Son ordre de bataille à Cannes, 321. Artifice dont il se sert pour rendre inutile la supériorité des Romains sur lui, 323. Remarques sur le combat, 324. *& suiv.* Déchaînement des Historiens Latins contre Annibal, 335. Il est vengé d'une perfidie que Tite-Live & les Historiens qui l'ont suivi lui attribuent, *ibid.* Réflexions générales sur sa maniére de faire la guerre, 346. *& suiv.*

Annon, fils du Roi Bomilcar, à la tête d'un grand détachement, force une marche nocturne, & passe le Rhône, *b* 38. 42. Il commande l'aile droite

droite à la bataille de Cannes,

Anthisténe: raillerie de ce Poëte, qui se moquoit des Athéniens sur le choix de leurs Généraux, *b* 359.

Antigonus. Portrait de ce Roi, *a* 257. Il se rend maître de plusieurs villes, 262. Il gagne la bataille de Sélasie, 271. Rétablit la République de Sparte dans son premier état, 275. Défait les Illyriens en bataille rangée dans la Macédoine, 277. Ordre sur lequel il combattit à Sélasie du côté du mont Olympe, où étoit sa droite, 281. Ordonnance de sa gauche, 282. Réflexions sur cette bataille, une des mieux conduites dont l'Histoire fasse mention, *ibid.* *& suivantes.*

Antiochus (le grand): il devoit, selon le conseil d'Annibal, aller attaquer les Romains en Italie, *b* 155. *not.* Cause de la guerre des Romains contre ce Prince, *b* 8. Informé du relâchement de la discipline des Romains, il leur déclare la guerre, *ibid. not.*

Antoine (Marc) s'abandonne à l'amour de Cléopatre, & toutes ses qualités extraordinaires pour la guerre s'évanouissent, *b* 211, 212, 213.

Apennin, chaîne de montagnes qui partage toutes les riviéres d'Italie, *b* 305.

Apollonie se rend aux Romains, *a* 148.

Apulie, *b* 231.

Arabes: avantages de la cavalerie Arabe, *b* 226, 227.

Aratus le Sicyonien, auteur de la République des Achéens. Ses exploits, *a* 254. 256.

Archiméde. Le miroit ardent avec lequel il brûla une flotte toute entiére, est une chimére, *a* 40.

Architecture militaire. *Voiez* Fortifications.

Ardyéens rangés à la raison par les Romains, *a* 149. Gaulois qui habitent sur le Rhône, *b* 60.

Aretium, *b* 157.

Argos. Les Achéens prennent Argos, *a* 261.

Argyripains (les) appellent Annibal chez eux, *b* 316.

Argyripiens, *b* 231.

Ariminum, sa situation, *b* 92.

Aristide, élû pour commander avec Miltiade, céde de bon cœur son droit à son Collégue, & pourquoi, *b* 133.

Aristophane: plaisanterie de ce Poëte contre les Athéniens sur le choix des hommes qu'ils mettent à la tête des affaires, *b* 359.

Aristomaque, Tyran d'Argos. Sa mort, *a* 265.

Armée. Une petite armée rangée selon la méthode de l'Auteur, en battra infailliblement une autre beaucoup plus nombreuse, *a* 143.

Armée à deux fronts. Ce fut la disposition de l'armée des Gaulois à la bataille de Télamon, *a* 165.

Armée retranchée. *Voiez* camp retranché.

Armée. Ce n'est pas tant le nombre qui décide dans le combat, que le courage & la bonne conduite du Général, *b* 122. La meilleure disposition d'une armée n'est pas tant celle qui nous met en état de battre l'ennemi, que celle qui l'affame & le ruine à la longue, 148. Comment une petite armée en peut détruire une plus grande, 149. Combien il est dangereux de séparer une armée en présence d'une autre, dont les forces sont unies, 269. 280. On ne doit jamais partager le commandement d'une armée, 292. 303. *note.* Le Général doit avoir un pouvoir sans bornes, absolu & indépendant, 305. 362, 363. Il y a de la folie de combattre une armée qui va se ruiner, 361. C'est la faute que firent les Romains à Cannes, 362.

Armée navale. Une armée supérieure en nombre, ne doit point combattre dans des lieux resserrés, *b* 259. *& suiv.* Ordre & distribution d'une armée attaquée dans le canal d'une riviére, 262, 263. Les Danois en 1718. veulent surprendre la flotte Suédoise dans la riviére de Gottembourg, & manquent leur coup, 263, 264.

Armes. Réflexions sur les armes des Romains & des Gaulois, *a* 183, 184. 207, 208.

Armes de longueur comme la pique, les pertuisannes, &c. quand absolument nécessaires, *a* 194. Ceux qui défendent le passage d'une riviére doivent attaquer brusquement, sans tirer un seul coup, & joindre l'ennemi à coups d'armes blanches, *b* 55.

Armes offensives de la cavalerie, *b* 114. les défensives, 115. Avantages de celles de la cavalerie Arabe & Maure, 126.

Arme. Il faut suppléer à la foiblesse d'une arme par la force de l'autre, *b* 145.

Arquebusier à cheval, *b* 110.

Arriéregarde. Principes sur l'attaque des arriéregardes, *a* 171, 172.

Arretium, siége de cette ville par les Gaulois. Elle est secourue par les Romains, *a* 155.

Asdrubal commande l'armée des Carthaginois en Espagne après la mort d'Amilcar, *a* 126.

Asdrubal, frére d'Annibal, est fait Gouverneur de l'Espagne, *b* 29. Il court au secours d'Annon, & passe grand nombre de Romains au fil de l'épée, 312. Il donne le commandement de ses forces navales à Amilcar, & il est témoin de sa défaite, 239. Remarque sur sa conduite, 262.

[illegible] passe le Pô avec l'armée, *b* 98. Il commande l'aile gauche à la bataille de Cannes, 309. Il contribue beaucoup par sa prudence au succés de la bataille, 312.

Asie, son étendue, *b* 33.

Assaut, escalade. On a tort de se servir indifféremment de ces deux termes, *a* 20. faute d'en connoître la véritable signification, nos Traducteurs mêmes les plus célébres ont répandu de l'obscurité sur le texte des Auteurs qu'ils ont traduits, 21.

Aster, pour se venger d'une raillerie, créve l'œil droit à Philippe Roi de Macédoine, *b* 160. *not.*

Astracan, ville située sur le Volga. Ses murailles étoient de glace, *a* 13.

Athéniens: ils s'abandonnérent à la paresse & aux délices des Romains, *b* 216.

Athurnus, riviére, *b* 235.

Atilius (Caius), sa mort, *a* 165.

Attaque, l'attaque unie & serrée est celle qui rompt

rompt l'ennemi, *b* 115.

Avarice: elle fait mépriser des troupes, *b* 172.

Avein: bataille où le Maréchal de Brézé eût été entiérement défait, si le Maréchal de Châtillon n'eût paru fort à propos, *b* 292, 293.

Aufide, riviére: sa source & son cours, *b* 305.

Auguste: il n'y avoit rien en lui que de fort médiocre, *b* 212. Son grand-pére étoit Banquier, 273. *not.* Il ne peut se consoler de la perte de ses légions taillées en piéces en Allemagne, 340.

Aurélien réduit à l'extrémité par les Marcomans, a recours à ses Dieux; mais plus sage que Fabius, il n'a garde d'abandonner son armée, *b* 237. *note.*

Autels des Philéniens, *b* 34.

Autriche. Après la perte de la bataille de Leipsick, la Maison d'Autriche étoit sur le penchant de sa ruine, *b* 350.

B.

BAbylone, par qui & comment fortifiée, *a* 5. Ses murs tant vantés ne surpassoient ni en grandeur ni en magnificence ceux de Lille, de Tournai, de Strasbourg, de Valenciennes, &c. 8.

Baiard (le Chevalier) est recommandable par son amour pour la chasteté, *b* 213.

Bajazet: son ordre de bataille contre les Chrétiens qui avoient assiégé Nicopolis, est presque celui d'Annibal à Cannes, & lui réussit de la même maniére, *b* 331.

Baionette, avantage de cette arme pour la nation Françoise, *a* 242.

Baleares. Ceux qui habitoient les Isles Baleares, aujourd'hui Majorque & Minorque, qu'Annibal transporta en Afrique. On les appelloit Baleares, parce qu'ils se battoient avec la fronde, *b* 29. *note.*

Balistes, différens moiens dont les Anciens se servoient pour rompre la violence des fléches & des traits lancés par ces machines, *a* 42. *& suivantes.*

Banier (le Général): maxime de ce grand Capitaine, *b* 147. Fautes que l'amour lui fait commettre, 216. Il échape à l'armée Impériale par un stratagéme digne de lui, 250, 251. Soin qu'il apportoit à ménager la vie de ses soldats, 340, 341. Il vouloit qu'un Général eût un pouvoir sans bornes & indépendant des ordres des Ministres, 362.

Barbets ou habitans de la vallée de Saint-Martin. Pendant toute la guerre de 1688. quinze cens Barbets tinrent en respect quarante bataillons de nos troupes, & pourquoi, *b* 82, 83.

Bargusiens, peuple qui habite entre l'Ebre & les Pyrénées, fort amis des Romains. Annibal les fait passer sous le joug, *b* 31.

Barras (M. de Barras de la Peéne): sentiment de l'Auteur sur ses Ouvrages touchant les combats de mer, *b* 261.

Basta (George) a été un des plus grands Capitaines & des plus grands hommes de cavalerie de son siécle, & Auteur dogmatique fort estimé, *b* 110.

Bataille de Mydionie, *voiez* Mydionie: de Télamon, *voiez* Télamon: de Médaba, *voiez* Médaba: de l'Adda, *voiez* Adda: de Sélasie, *voiez* Sélasie: de Cassano, *voiez* Cassano.

Bataille: l'heureux ou le malheureux succès des batailles ne suffit pas pour donner une juste idée des vainqueurs ni des vaincus, *b* 4. Ce n'est pas tant le nombre qui décide dans le combat que le courage, la conduite & l'adresse du Général. Preuve de cette vérité contre M. de Montécuculi, 121, 122. Pour qu'une bataille soit décisive, on doit éviter d'engager un combat de détail: il faut qu'il s'étende sur toute la ligne, 338. Bataille du Tésin, 96. Observations sur cette bataille, 99. Ordre des deux armées, 103. Celle de Thrasyméne, 180. Observations sur cette bataille, 182. Celle de Cannes, où il se fit un si horrible massacre des Romains, 308. Ordre des Romains, 320. Celui des Carthaginois, 321, 322. Observations sur le combat, 324. sur les fautes des Romains, 328. Ordre de bataille que les Romains devoient prendre à Cannes, 336. Bajazet battit les Chrétiens à Nicopolis sur un ordre semblable à celui d'Annibal à Cannes, 331.

Bataille navale à l'embouchure de l'Ebre entre Scipion & Amilcar, *b* 239. Observations sur cette bataille, 258. Ordre & distribution d'une armée attaquée dans le canal d'une riviére, 263.

Bataille. Ordre de bataille. *Voiez* Ordre.

Bataillons: quatre bataillons rangés selon la méthode ordinaire, ne battront jamais une Colonne d'un seul, *b* 122.

Bélisaire, belle action de ce Général après sa défaite, *a* 203.

Bénevent, Colonie Romaine, *b* 234.

Bernard (mont Saint-), Annibal n'y passa pas, *b* 73.

Boiens, peuple situé auprès de l'Apennin, *a* 154. Battus par les Romains, ils prennent la fuite, 155. livrent une seconde fois la bataille, & sont défaits, *ibid.* Les Romains se jettent sur leur païs, & s'y gorgent de butin, 166. Les Boiens se rendent à eux à discretion, *ibid.*

Se révoltent contre les Romains, & entraînent dans leur révolte les Insubriens, *b* 35. Suite de cette révolte, *ibid.* Ils reviennent trouver Annibal dans son camp près de Plaisance, & lui livrent les trois Romains qu'ils avoient arrêtés contre la foi des Traités, 99.

Bonzes, Prêtres du Japon, causent une révolution surprenante dans tout ce païs, & s'emparent du Trône, *b* 274. *& suiv. note.*

Borgnes, les célébres borgnes, *b* 160. *note.*

Bottes. Les grosses bottes de nos cavaliers sont desavantageuses pour la guerre, celles des Allemans

mans vallent beaucoup mieux, *b* 283. 325.

Boufflers (M. le Maréchal de), gloire qu'il s'est acquise dans la défense de Namur contre le Prince d'Orange, *a* 74.

Bourges, description de ses murailles par César; Vigénére, & tous ceux qui ont écrit après lui sur cette matiére, ne l'ont point comprise, *a* 12.

Braves. Il ne dépend pas de nous d'être braves, mais il dépend de nous d'être habiles, *a* 283.

Bréches. Moiens dont les Anciens se servoient pour la réparation des bréches, *a* 60. *& suivantes*. Iscolaus assiégé à Drys fait lui-même une grande bréche à la muraille, pour épargner ce soin aux assiégeans, 62. Retirades ou nouveaux murs des Anciens derriére la bréche. Forme de ces ouvrages, & de quelle matiére ils étoient construits, 65. *& suivantes*. Avantage des assiégés sur les assiégeans dans la défense des bréches, 68. Différentes méthodes des Anciens dans la défense des bréches, 69. *& suivantes*.

Bréteurs, ils sont la lie & le deshonneur des troupes, *a* 102. Deux ou trois faillirent à faire soulever toute la garnison de Saint-Omer en 1706. 105.

Brézé (le Maréchal de), son caractére, *b* 292, 293.

C.

CAdrieu (M. de) Maréchal des camps & armées du Roi. Mérite de cet Officier, *a* 243.

Calela, *b* 268.

Calenum, *b* 234.

Camp retranché. Défense d'une armée retranchée dans les vallées & sur les hauteurs, *a* 286. Disposition des troupes, & maniére de combattre avec avantage, 288. On ne doit point défendre ses retranchemens par piquets, mais par corps entiers, 289 Conduite que le Général doit tenir pendant l'attaque & dans les cas inopinés, 290. Attaque d'une armée retranchée, 294. Ordre & distribution des troupes, 295. De quelle maniére se doit faire le comblement du fossé, 300.

Camp, surprise de camp. *Voiez* Surprise.

Camps volans, ils sont d'une ressource infinie dans une défensive, *b* 148.

Campagne. Sentiment de l'Auteur sur celle de 1708. *b* 80. *& suivantes*.

Cannes, Annibal s'en empare. Bataille où Annibal défait entiérement les Romains qui combattoient sous les ordres de Térentius Varro, *b* 308. *& suiv.* Observations sur cette fameuse journée. Ordonnance des Romains, 318, 319. Ordonnance des Carthaginois, 321. Combat, 324. *& suiv.* Réflexions sur les fautes des Romains dans cette bataille, 328. Remarques sur ce que Tite-Live & Plutarque ont ajouté au récit de Polybe, 333. Ordre de bataille que les Romains devoient prendre, 336. *& suiv.* Combien le mot *Cannes* déplaisoit aux Romains, 188.

Capitulation, article important qu'on néglige toujours en capitulant, *a* 84. Exemples de capitulations violées par Alexandre le Grand, les Romains, &c. *ibid.* & 88. Juste représaille d'une capitulation violée, 86. Les loix de la guerre sont injustes à l'égard de ceux qui se rendent à discrétion, *ibid.* S'il est permis au vainqueur de faire périr ceux qui se rendent à discrétion, *ibid.* Nos loix militaires sont infiniment plus équitables que celles des Anciens à l'égard des prisonniers de guerre & de ceux qui demandent quartier, 87. Loix des Grecs, 89. Un Commandant assiégé dans une place forte, qui capitule après une médiocre résistance, est digne de mort, *ibid.* Combien on doit être exact à peser les termes d'une capitulation, 90.

Capoue: situation charmante de cette ville, son commerce, les villes dont elle est environnée, *b* 234.

Cardiens dressoient leurs chevaux à danser au son de la flûte, *b* 248.

Carpésiens, nation très-puissante en Espagne, défaite par Annibal, *b* 13.

Carte. Quand on ne connoît un païs que par la Carte, on le connoît fort mal, *b* 80.

Carthage: quelle a été la cause de la ruine & de la décadence de cette République, *b* 352.

Carthagéne étoit comme la ville capitale, & comme le palais de cette partie de l'Espagne qui obéissoit aux Carthaginois, *b* 13.

Carthaginois: leurs différens Traités de paix avec les Romains, dont le premier fut conclu sous le Consulat de L. Junius Brutus, *b* 21, *& suiv.* Ce qu'ils possédoient en Afrique lorsqu'Annibal en partit, 34.

Cassano: Relation exacte de la bataille de Cassano en 1705. entre le Prince Eugéne de Savoie & M. le Duc de Vendôme, qui la gagna, *a* 228. Reflexions sur la conduite de ces deux Généraux, 145.

Castelnaudari, bataille entre Gaston Duc d'Orléans & le Maréchal de Schomberg, *b* 142, 143.

Castrucio: son habileté dans les guerres des montagnes, *b* 84. 88.

Catapultes: comment les Anciens se défendoient contre ces machines, *a* 42.

Catinat: excelloit-il dans la guerre des montagnes? *b* 83. Il divisa tellement ses forces en 1701. qu'il ne put empêcher l'armée Impériale de passer l'Adigé, 46. Malgré la gloire qu'il s'étoit acquise, ses ennemis viennent à bout de le faire passer pour insensé, 251.

Cavalerie: maniére de faire passer promptement un grand fleuve à la cavalerie, *b* 45, 46. Nouvelle maniére inventée & expérimentée par l'Auteur. On n'a besoin ni de radeaux ni de bateaux, 57. Observations sur les combats de cavalerie, 99. *& suiv.* A mesure qu'on augmenta en connoissance, on eut moins de cavalerie, 112. Elle est aussi ruineuse à l'Etat que peu utile à la guerre,

guerre, *ibid.* Comment elle doit être armée, 114, 115. Tout le fort de la cavalerie est de charger l'épée à la main, 116. On ne doit jamais faire de détachemens considérables de cavalerie sans y mêler de l'infanterie, 116, 117. Ordre de bataille pour la cavalerie, 118. Ordre qu'on doit observer dans le combat, *ibid.* Autre ordre de bataille, 121. Ordre de bataille pour un Général qui se trouve plus fort en infanterie & plus foible en cavalerie, comme Sempronius contre Annibal, 153. Sa maniére de combattre jusqu'au regne de Henri II. 110. Il y avoit quatre sortes de cavalerie, *ibid.* En tems de guerre il est beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie, & d'être supérieur en cavalerie, que d'avoir des forces égales à celles de son ennemi, maxime de Polybe réfutée dans la note, 314. On la faisoit souvent combattre à pied, 324, 325. On devroit l'accoutumer à combattre ainsi dans une nécessité pressante, 325. *& suiv.* La cavalerie Romaine ne fut jamais fort redoutable, 104. 106. La cavalerie Espagnole a des avantages que n'a pas celle du reste l'Europe, 123. *& suivantes.* Celle des Arabes, des Tartares & des Maures est excellente, 125. *& suivantes.*

Cénomans, peuple situé aux environs du Pô, *a* 153. Ils se liguent avec les Romains pour la destruction de leur propre païs, 197.

César. Bel exemple de ce Général, *a* 204. Chansons satyriques chantées contre lui par ses soldats à son triomphe des Gaules, 169, 170. De quelle maniére il passa la Tamise, *b* 43. Ce qu'il seroit devenu si Pompée eût suivi le projet qu'il avoit formé d'imiter Fabius, & de traîner la guerre en longueur, 252, 253. On ne peut lire sans admiration sa campagne contre Afranius, 287. Son éloquence, 299. *note.* On fit un recueil de ses harangues militaires, *ibid.*

Champ de bataille: avec quel soin on doit reconnoître le terrain aux environs du camp de bataille, *b* 141, 142.

Charles XII. Roi de Suéde, excelloit dans le passage des grandes riviéres, *b* 51. Son passage de la Dune en 1701. *ibid.* Combien il étoit chaste, 213. Dans son expédition en Moscovie il tombe dans le défaut si souvent reproché à Annibal, 347. Fautes qu'il fit après le passage fameux du Boristhéne, 350.

Chasteté: les plus grands Capitaines tant anciens que modernes ont aimé cette vertu, *b* 213, 214.

Châtillon (M. le Maréchal de), son caractére, *b* 364.

Chémerault (M. de) reconnoît mal les bienfaits qu'il avoit reçûs de M. le Duc de Vendôme, *a* 244.

Chéreas & Sosile ont rempli leurs Histoires de contes puériles, *b* 20.

Chéronée: Philippe fait voir à cette bataille tout ce que la guerre a de plus profond & de plus rusé, *b* 330.

Chevaux: maniére de leur faire passer promtement des riviéres extraordinairement larges, *b* 45, 46. 57. Combien les Espagnols l'emportent sur les autres, 123, 124. Les chevaux Turcs approchent assez des Espagnols pour la vîtesse, *ibid.* Les Cardiens dressoient les leurs à danser au son de la flûte, 248.

Clastidium, siége de cette ville par les Insubriens, *a* 170.

Clastidium, ville sur le Tésin, est livrée à Annibal par le Gouverneur, *b* 128.

Cléoméne se rend maître d'un grand nombre de villes du Péloponése, *a* 260. Il se jette sur le païs des Argiens, 269. perd la bataille de Sélasie, 271. *& suiv.* Description de son camp retranché, & disposition de ses troupes avant la bataille de Sélasie, 280. Il perdit la bataille mais sans rien perdre de sa gloire, 282.

Cléopatre: c'étoit la plus grande coquette de son tems, *b* 211.

Clusium, marche d'Annibal dans les marais de Clusium. Observations sur cette marche, *b* 162.

Colbert (M. de), Ministre d'Etat, empruntoit quelquefois des sommes très-considérables par politique, qu'il rendoit aussitôt, & cela pour gagner la confiance des peuples, *b* 354.

Coligni (l'Amiral de): c'est dans son école qu'Henri IV. se forma pour la guerre, *b* 112. C'étoit le plus grand Capitaine de son siécle, & fut presque toujours battu, 353.

Colménero, Lieutenant Général Espagnol, trahit les intérêts du Roi d'Espagne son Maître pendant la campagne de 1705. en Italie. Caractére de cet Officier, *a* 233.

Colonel général de la cavalerie: ce que c'étoit que cette dignité chez les Romains, *b* 231. *note.*

Colonnes: l'ordre par Colonnes est le meilleur de tous dans les lieux resserrés, où de grandes armées ne peuvent se déploier, *b* 86. Quatre bataillons rangés selon la méthode ordinaire, ne battront jamais une Colonne d'un seul, 122. L'armée Romaine combattit par Colonnes à la bataille de Cannes, 321. D'où vient qu'elle fut vaincuë, *ibid.*

Commandement: rien de plus pernicieux dans une armée qu'un commandement partagé, *b* 133. 292. 303.

Commis & Directeurs de vivres des Hôpitaux: leurs friponneries pendant la campagne de 1705. en Italie, *a* 226.

Concolitan, Roi des Gésates, *a* 159.

Concolitan, Roi des Gaulois, fait prisonnier à la bataille de Télamon, *a* 166.

Confiance: un Roi qui perd la confiance de ses peuples, n'a plus rien à perdre, *b* 353.

Conon propose au grand Roi de faire passer en Gréce de bonnes sommes d'argent, & renverse par-là le projet d'Agésilas, *b* 7. *note.*

Conseils de guerre; qui sont ceux qui y parlent le plus, *a* 202. Conduite que doivent tenir ceux qui y ont assisté après une entreprise résoluë, *b* 134.

Conscience: rien n'est plus capable de ruiner une nation que la conscience scrupuleuse de celui qui la gouverne, *b* 203.

Conspirations qui se trâment dans les places assiégées,

gées, *a* 92. Comment un Gouverneur doit se conduire lorsqu'elles sont formées par des soldats étrangers, 93. *& suiv.* Le Maréchal de Créqui ne se conduisit pas d'une maniére digne de lui au siége de Tréves en 1675, où il fut trahi, 95. Un Gouverneur ne doit point attendre, pour agir, qu'il ait des preuves évidentes d'une trahison, 98. A quelles marques il peut connoître certainement qu'il se trâme quelque chose contre lui, *ibid.* Ce qu'il doit faire en cette occasion, *ibid. & suiv.* Moiens d'empêcher les trahisons dans une place assiégée, 100, 101. 104. Si la garnison est composée de nouvelles troupes, un Gouverneur est à plaindre, 105.

Consulat: différence de cette dignité & de la Dictature, *b* 231 *not.*

Consuls: c'étoit l'usage des Consuls Romains de commander tour à tour, *b* 303.

Contrapproches des assiégés sur les assiégeans inconnuës aux Anciens, *a* 26. Les Modernes les ont-ils mis en usage? *ibid.* Au siége de Syracuse par les Athéniens, les Syracusains poussérent un travail depuis la ville jusqu'à la contrevallation, & de là à la circonvallation des assiégeans, pour couper l'une & l'autre en deux, & rompre par ce travail la communcation de leur camp & le séparer de ses aîles; construction de cet ouvrage qui obligea les Athéniens de lever le siége, 27, 28.

Contributions: moien de les pousser aussi loin que l'on veut, *b* 57.

Corbie prise par les Espagnols, *b* 351.

Corcine, Isle, *b* 239.

Corcyre, prise de cette ville par les Illyriens, *a* 148. Elle se rend aux Romains, *ibid.*

Cortone, *b* 180.

Coruncanius, (*Caius* & *Lucius*,) envoiés par le Sénat en Illyrie pour informer sur les plaintes portées contre les Illyriens, *a* 145.

Cossyre, Isle, *b* 239.

Cours: les résolutions sages & vigoureuses trouvent presque toujours de puissantes oppositions dans les Cours des Princes; & pourquoi? *b* 37. *note.* Qui sont ceux qui décident ordinairement dans les Cours des Princes, 161. *note.* Ceux dont on fait plus de cas, 210. Inconvéniens qu'il y a d'obliger un Général d'armée de ne rien exécuter sans les ordres de la Cour, 188, 189.

Courtisans: les plus grands génies pour la guerre demeurent en chemin, s'ils ne joignent les qualités de bon Courtisan à celles d'habile Guerrier, *b* 111.

Coutras: la bataille de Coutras fit mépriser la cavalerie, *b* 112.

Coûtume, son pouvoir sur les Gaulois n'a pû être balancé par les pertes les plus accablantes, *a* 184. Nous n'en sommes pas moins esclaves, *ibid.* & 210.

Combien elle est respectée lorsqu'une Puissance est dénuée d'habiles Généraux, *b* 103.

Crédulité: sotte crédulité d'un grand nombre d'Historiens, *b* 61. *note.*

Crémone, son origine, *b* 35.

Créqui (*M. le Maréchal de*) ne se conduisit pas d'une maniére digne de lui au siége de Tréves en 1675. où il fut trahi, *a* 95. Défauts qui le faisoient haïr des troupes, & dont il sçut se corriger, 197.

Critique: comment il faut s'y conduire, *b* 69, 70. De quelle maniére on doit critiquer les Auteurs qui nous ont précédés, selon Polybe, *ibid.*

Cromwel fait à la bataille de Morstonmor l'action d'un grand Guerrier, *b* 147.

Cuirasses à l'épreuve: on devroit les bannir, *b* 115.

Cuirassiers: ils ne chargeoient qu'avec l'épée & le pistolet, *b* 110.

Cumes, *b* 234.

Cyrus, sa marche contre Crésus dans la plaine de Tymbria, *a* 190.

Cyrus: artifice dont il se servit pour faire révolter les Perses contre Astiages, *b* 222. *note.*

D.

Dacier: pourquoi il a fait l'apologie de la nudité des filles de Lacédémone, *b* 227.

Danois: en 1718. ils vouloient surprendre la flotte Suédoise dans la riviére de Gottembourg; l'entreprise échouë, & pourquoi, *b* 263.

Darius: il devoit, selon le conseil de Memnon, faire une diversion dans la Gréce, *b* 155.

Dauniens, *b* 231.

Défense des places des Anciens à l'égard de la descente ou du passage du fossé, *voiez* Fossé; défence contre le Bélier, *voiez* Bélier; contre les tours ambulantes, *voiez* Tours; contre les catapultes, *voiez* Catapultes; contre les balistes, *voiez* Balistes; défense des bréches, *voiez* Breches.

Défense. Les Anciens faisoient le capital de leur defense au corps de la place, *a* 59. 63.

Défense dans un païs de hautes montagnes, *b* 88. *& suiv.* Voiez aussi *Montagnes.*

Défensive: qualités qu'un Général doit avoir pour bien conduire une guerre *défensive*, *b* 232. *note.* On ne doit point passer de la défensive à l'offensive contre une armée qu'on peut réduire par la misére, 253.

Défilé: lorsqu'une armée s'engage dans un défilé, il faut toujours garder l'entrée, & y laisser un corps de troupes de l'arriéregarde jusqu'à ce que l'armée soit passée, *b* 193. Marche dans les défilés ou détroits des montagnes. *Voiez* Marche.

Delta: c'est le Rhône & l'Isére qui représentent le Delta d'Egypte, & non le Rhône & la Saone, comme le dit Polybe, *b* 73.

Demetrius de Pharos ravage les villes d'Illyrie qui appartenoient aux Romains, *b* 17. Il jette dans Dimale une forte garnison avec toutes les munitions nécessaires, 18. Battu à Pharos, il prend la fuite & se retire chez Philippe, 19. Caractére de ce Prince, *ibid.*

Desespoir : ce que peut un généreux desespoir sur des troupes qui ont encore les armes à la main, *b* 146, 147.
Détachemens : on n'en doit jamais faire de considérables de cavalerie sans y mêler de l'infanterie, *b* 116, 117.
Dévotion : la dévotion & la piété sont les plus grandes de toutes les vertus : bornes qu'elles doivent avoir dans un Souverain, *b* 203.
Dictateur : on en crée deux : choses inouie jusqu'alors, *b* 271.
Dictature : différence de cette dignité & du Consulat, *b* 230, 231. *note*.
Dieux : Remarques sur la maniére dont les Paiens remercioient leurs Dieux après des victoires, & tâchoient de les fléchir dans les calamités, *b* 307, 308. *note*.
Dimale, ville d'Illyrie qu'on regardoit comme imprenable, assiégée & prise d'assaut le septiéme jour par Æmilius, *b* 18.
Diodore de Sicile est l'Historien de l'antiquité qui écrit avec le plus d'exactitude dans la description des siéges qu'il rapporte, *a* 70.
Dion : sa marche contre Denis de Syracuse comparée à celle d'Annibal contre les Romains, *b* 40, 41.
Discipline militaire. Excellence de celle des Romains, *a* 183.
Avantages de celle des Romains, *b* 104. Leur relâchement dans la discipline porta Antiochus à leur déclarer la guerre. Il fonda, avec raison, toutes ses espérances sur ce relâchement, 9. *note*.
Discrétion, se rendre à discrétion : *voiez* Capitulation.
Diversion. Celle des Romains en Espagne & en Afrique plus admirée que celle d'Agathocles, & pourquoi : *b* 35. *note*. Cette diversion est réduite à rien par le manque de hardiesse de Sempronius, 36. Les bonnes diversions sont celles qui se font dès le commencement de la guerre, *ibid*. *note* Celle que Memnon proposa à Darius, *ibid*. Celle des Romains en Espagne pour obliger Annibal de sortir d'Italie, mal concertée, 155 *note*. Faute que fit Darius de ne pas faire une diversion dans la Gréce, *ibid*. Faute d'Antiochus le Grand, qui ne voulut pas écouter le conseil d'Annibal, qui étoit de porter la guerre en Italie, *ibid*. Celle de Régulus eût causé la perte de Carthage, si le Sénat ne se fût oublié dans cette occasion, *ibid*. Peu de Princes sont capables de diversions profondes, 156. *note*. Celle que le Comte Duc d'Olivarez s'étoit proposée, *ibid*. Avantages d'une diversion lorsqu'on a la guerre dans son propre païs, 154. & *suiv*. *note*. La France devoit en faire une par mer pendant le cours des deux guerres de 1688. & de 1701, 156. *note*. Celle d'Agathocles en Afrique, 176. *note*. 356. Celles des Romains en Espagne & ensuite en Afrique, *ibid*. Celle de l'Empereur en 1659. *ibid*.
Dragons : on ne sait pas profiter de cette arme, *b* 106. Ce que c'est que les dragons selon Montécuculi, 117. Faute que l'on fit à Malplaquet en ne leur ordonnant pas de combattre à pied, *ibid*.
Duveland : prise des Isles de Duveland & de Scounen par les Espagnols en 1576. Hardiesse de cette entreprise, *b* 173, 174.
Droume, riviére, *b* 72.

E.

Ebre : bataille navale entre Cn. Scipion & Amilcar à l'embouchure de ce fleuve, *b* 239. Observations sur ce combat, 258. & *suiv*.
Education : celle d'un Prince est la chose du monde la plus importante ; à qui la confie-t-on d'ordinaire ? *b* 229. Pouvoir que l'éducation a sur nous, *ibid*. Education des Lacédémoniens, *ibid*. & *suiv*.
Eléphans : moien dont Annibal se servit pour faire passer le Rhône à ses éléphans, *b* 59.
Embuscades d'armées : précautions que l'on doit prendre pour s'empêcher d'y tomber, *b* 206. Ordre de la marche, 207. & *suiv*. Elles sont plus sûres dans un terrain plat & rase que dans les bois, 130. Exemples, 141. & *suiv*. Observations sur les embuscades, à l'occasion de celle d'Annibal sur le bord du Thrasyméne, où toute l'armée Romaine & le Consul lui-même furent taillés en piécs, 182. & *suiv*. Un Général qui tombe dans une embuscade est inexcusable, 188. Ce qu'il faut qu'il fasse lorsqu'il y est tombé, 193. Il n'y a point de ruse à la guerre plus commune que celle des embuscades, 197. Exemples, *ibid*. & 198. Celle qu'Annibal dressa à Minucius, 272.
Enfans : soins qu'on doit prendre de l'éducation des enfans, *b* 226. & *suiv*.
Envie, vice bas & infame, *b* 343.
Epées : celles des Espagnols sont les plus parfaites, *b* 114, 116. Charles XII. Roi de Suéde en arma sa cavalerie, *ibid*. C'est la reine des armes, *ibid*.
Epidamne. Les Illyriens entrent par surprise dans cette ville, & en sont chassés, *a* 146. Ils y retournent pour en faire le siége, 148. Ils en sont chassés par les Romains, *ibid*.
Epirotes. Faute de ces peuples dans la défense de la ville de Phénice, *a* 130.
Epoques desagréables à certaines gens, *b* 188.
Equipages : une armée qui perd ses équipages, n'a plus rien à perdre, il ne peut lui arriver pis, *b* 73.
Erénesiens, peuple qui habite entre l'Ebre & les Pyrénées, *b* 31.
Eriban, montagne, *b* 235.
Eryce, abandonnée perfidement par les Gaulois qui devoient la garder, *a* 132.
Escadron : quand on commença à escadronner, *b* 110. On combattit par escadrons avant que les lances disparussent, 113. Les nôtres ont-ils assez de profondeur, 114. & *suiv*. Avantages de

des petits ſur les gros, 119. *& ſuiv.*

Eſcalade, différens moiens dont les Anciens ſe ſervoient pour s'en garantir, 15, 16, 22, 23. 25. Le Comte de Schoulembourg, aſſiégé à Corfou & réduit à l'extrémité, reprend par eſcalade les ouvrages qu'il avoit perdus, 25. Différence qu'il y a entre un aſſaut & une eſcalade, 20.

Eſpagnols : avantage de leur cavalerie ſur toute celle de l'Europe, *b* 123. *ſuiv.* L'infanterie ne ſauroit jamais réſiſter contre cette cavalerie, 125. Les Eſpagnols ſe rendent maîtres des Iſles de Duveland & Scounen. Hardieſſe de cette entrepriſe, 173, 174.

Euclidas, mauvaiſe manœuvre d'Euclidas à la bataille de Sélaſie, *a* 273. *&* 275. *not.*

Eugéne de Savoie (*M. le Prince*), paralléle de ce Prince & de M. le Duc de Vendôme, *a* 219. *& ſuivantes.*

Europe, ſon étenduë, *b* 33.

Evreux, (*M. le Comte d'*) Colonel général de la cavalerie de France, eſt un Maître dans la cavalerie, *b* 283. Il a fait ſon poſſible pour exclure les groſſes bottes de la cavalerie, *ibid.* & 325.

F.

Fabius (*Quintus-Fabius Maximus*) eſt créé Dictateur, *b* 230. Il part de Rome & campe à Aigues, *ibid.* & 231. il étudie le caractére d'Annibal, 178. *note.* prend la réſolution de reſter ſur la défenſive, 232, 233. Diſcours peu honorables que l'on tient contre lui à ce ſujet, *ibid.* & 238. *note.* Il abandonne ſon armée pour aller à Rome aſſiſter à un ſacrifice, 237. Raiſons pour & contre ſa conduite, 252. On continuë de parler de lui à Rome ſans aucun ménagement, 270. Il mépriſe ces diſcours, & demeure inébranlable dans ſon premier ſyſteme de traîner la guerre en longueur, 271. Minucius ſon Collégue tombe dans le piége qu'Annibal lui avoit dreſſé, il va à ſon ſecours, 27[illegible]. Minucius rend juſtice à ſa capacité, & ſe ſoumet à ſes ordres, *ibid.* On commence à connoître à Rome ſon mérite, & on y prend la réſolution de ſe conduire par ſes lumiéres, *ibid.* Reproches qu'on peut faire à Fabius d'avoir abandonné ſon armée pour aller à Rome aſſiſter à un ſacrifice, *b* 278. En empêchant Annibal de remporter de nouvelles victoires, Fabius eſt plus grand & plus remarqué que ce Conquérant, 287. Sentiment de l'Auteur ſur les qualités militaires de Fabius, 343. Diſcours de Fabius à Paul Emile ſur le caractére de Varro, 361.

Fabius, Hiſtorien Romain, réfute par Polybe ſur les cauſes de la ſeconde guerre Punique, *b* 9.

Falerne, *b* 234.

Fanfaron, définition d'un Général fanfaron, *a* 224. Plutarque a eu tort de reprocher ce défaut à Aléxandre le Grand, *ibid.*

Farder : rien de plus infame dans les gens de guerre que de ſe farder, *b* 218. M. de Turenne ne ſouffroit point ces ſortes de gens dans ſon armée, *ibid.*

Femmes : Pythagore vint à bout de les ranger ſous l'empire de la ſageſſe; en cela plus heureux que Lycurgue, qui fut obligé de capituler avec elles, *a* 250. *note.* Combien l'amour des femmes eſt pernicieux aux Officiers & aux Généraux d'armées, *b* 210. *& ſuiv.* 218, 219. Les plus grands Capitaines tant anciens que modernes ont été chaſtes, 214. La paſſion qu'on a pour les femmes ne fut jamais la compagne inſéparable de la valeur, comme le veulent les Petits-Maîtres, gens efféminés, qui infectent les Cours & les armées de cette belle morale, 214, 215. Déréglemens des femmes, & les mauvais exemples qu'elles donnent à leurs enfans, 223, 224. Les femmes ne peuvent ſouffrir les poltrons, 227.

Féneſtrelles : ſiége de cette ville par le Roi de Sardaigne, *b* 80.

Ferté (*le Maréchal de la*) eſt donné pour Collégue à M. de Turenne, *b* 289. Ses défauts, 362.

Féſules, *b* 179.

Feuquiéres (*M. le Marquis de*), ſa capacité dans les guerres de montagnes, & ſon éloge, *b* 83. Son entrepriſe ſur les Vaudois qui étoient à Luzerne en 1691. 88.

Feux : ces grands feux que l'on fait dans le camp, lorſqu'on a deſſein de tenter le paſſage d'une riviére, ſignifient preſque toujours une marche nocturne, *b* 53.

Flaminius (*Caius*) eſt créé Conſul. *b* 154. ſe met en marche, & va camper à Aretium, 157. Fautes de ce Conſul; lorſqu'il pouvoit faire périr l'armée d'Annibal dans les marais de Cluſium, 162. *& ſuiv.* 167. *& ſuiv.* Son peu de capacité, *ibid.* *& ſuiv.* Réflexions ſur ſon caractére, dont Annibal ſait ſi bien profiter, 175. 176. *note.* 184. Il marche à l'ennemi malgré l'avis de ſon Conſeil de guerre, 179. Confiance qu'il avoit inſpirée à ſon armée, *ibid.* Il eſt attaqué, périt dans le combat, & ſon armée eſt taillée en piéces ſur *le lac de Thraſyméne*, 180, 181. Fautes de ce Conſul à la *journée de Thraſyméne*, 181. Ce que dit Tite-Live de la maniére dont Flaminius fut tué par un Gaulois eſt tout-à-fait romaneſque, 185, 186.

Flobert (*le Sieur de*), Commiſſaire de la Gendarmerie, eſt chargé de l'inſpection ſur les Hôpitaux pendant la campagne de 1705. en Italie. Sa probité & ſon déſintéreſſement, *a* 227.

Florentins : ils livrent bataille à l'armée du Pape en 1467. ſur le bord du lac de Thraſyméne, *b* 181. *note.* Poltronnerie des troupes de ce tems-là, 182. *note.*

Flotte, ou armée navale : *Voiez* Armée.

Flute : les Cardiens dreſſoient leurs chevaux à danſer au ſon de la flute, *b* 348.

Fortification. On ne peut fixer le tems qu'on a commencé de fortifier les villes de la maniére qu'elle l'étoient du tems des Romains, *a* 2, 14. Quand l'architecture militaire moderne a commen-

mencé, 2. Ce fut Achmet Pacha qui en donne le premier l'idée, 2. Construction des places de guerre des Anciens, 2. *& suiv.* Description des Fortifications de Jérusalem, 3. Fortifications de Babylone, 5. de Syringe, *ibid.* Les Anciens ne terrassoient point leurs murailles; pourquoi? 6. Ils ne se servoient souvent ni de mortier ni de sable dans la construction de leurs murailles, 8. Fortifications du Pirée, *ibid.* de Bysance, 9. de Carthage, *ibid.* Fortifications de terre, de poutres, emploiées par les Anciens, 10. Cette maniére de fortifier les villes est plus ancienne que les fortifications de maçonnerie, *ibid.* Nos fortifications de terre ne sont guéres meilleures que celles des Anciens, 12. Description des murailles de Bourges par César, Vigénére & tous ceux qui ont écrit après lui, ne l'ont pas comprise, *ibid.*

Fossé. Les Anciens avoient une attention particuliére à retarder le passage ou la descente du fossé des places assiégées, *a* 28, 29. Le Marquis de Goesbriand les a imités au dernier siége d'Aire, 29. Méthodes des Anciens pour disputer aux assiégeans le passage du fossé, 30, 31.

Fourrages : méthode des Anciens dans leurs fourrages, *b* 281. Différence des grands & des petits fourrages, 282. Ce qu'il faut observer dans les fourrages, *ibid.* Ce qu'il y a à faire, si l'on veut inquiéter un fourrage qui se fait entre deux armées; ou engager une action considérable qui puisse favoriser l'enlévement des fourrageurs, 283, 284. Il n'y a sorte de ruse & de finesse que les fourrages ne puissent fournir, 285, 286. Un grand fourrage fournit la plus belle occasion d'attaquer l'ennemi qui puisse se présenter dans une campagne, *ibid.*

France : état déplorable où elle se trouva en 1557. après la déroute de Saint-Quentin, *b* 349.

François. Ils ne sont pas moins esclaves de la coûtume que l'étoient les Gaulois, *a* 184. Les malheurs qu'ils ont souffert pendant la guerre de 1701. ne doivent être attribués qu'à la maniére dont on les a fait combattre, qui ne convient nullement à leur humeur, 209, 210, 211. Combien leur impétuosité est redoutable, & de quelle maniére on doit les mener, *b* 120. Il n'y a point de nation dans le monde plus propre pour la guerre, 171. De quelle maniére ils doivent se conduire à l'égard des Italiens lorsqu'ils font la guerre dans leur païs, 201.

Frentans, *b* 231.

Fronde : effets surprenans de cette arme, *b* 31. *note.* Les peuples de Palestine sont les premiers qui s'en soient servis, *ibid.*

Frontiére : en prenant toutes les places d'une frontiére, on ne réduit pas pour cela la Capitale à se soumettre, *b* 350, 351.

Frontin : Sentiment de l'Auteur sur le Livre des Stratagémes, *b* 52.

Fuiards. Il ne faut pas les pousser trop loin, *a* 170.

Fuite : s'il arrive aux Modernes de fuir, le victorieux est assûré qu'ils ne reviendront plus, *b* 97. *note.* La Maison du Roi n'a jamais pris la fuite, *ibid.*

Fulvius (*Caius*), nouveau Consul Romain, descend en Illyrie avec une armée de deux cens vaisseaux, *a* 148.

G.

GAlatus, Roi des Gaulois, massacré par ses propres peuples, *a* 157.

Gascons : ils sont soupçonnés d'être un peu larrons : ils sont braves, hardis, bons soldats, *b* 196.

Gassion (*M. le Maréchal de*) : jamais homme ne haït plus les femmes, *b* 213.

Gaules : situation des affaires des Gaules à l'arrivée d'Annibal, *b* 35.

Gaulois, chassés de leur païs pour leurs perfidies. Divers exemples de leurs trahisons, *a* 129, 131. Ils sont chassés de l'Italie, 132. Ils chassent les Tyrrhéniens des environs du Pô, 153. prennent Rome, 154. s'avancent jusqu'à Albe, *ibid.* Diverses expéditions de ces peuples contre les Romains, *ibid.* Ligue des Gaulois contre les Romains, 157. Prêts à présenter une bataille aux Romains, ils se massacrent eux-mêmes les uns les autres, *ibid.* Irruption de ces peuples dans l'Italie, 160. Après quelque léger avantage, ils reprennent la route de leur patrie, 163. Bataille de Télamon, où les Gaulois étoient enfermés entre deux armées. Leur ordonnance, 179. Détail de cette bataille, 181. Les Généraux Gaulois se conduisirent selon les régles les plus fines & les plus sûres de l'art militaire, 182. Ils jettérent leurs habits, & combattirent nûs de la ceinture en haut, 183. Ils dûrent uniquement leurs défaites à leurs armes. Elles étoient si mauvaises, qu'on ne sauroit assez admirer leur aveuglement, qui ne leur permit pas après tant de pertes d'ouvrir les yeux & de prendre les armes de leurs ennemis, 184. Nous sommes encore Gaulois à bien des égards, *ibid.* Les Gaulois surpassoient les Romains en bravoure, 207. Ils n'en ont été vaincus que parce qu'ils n'avoient pas d'armes à leur opposer, 207, 208.
Ils dépêchent des couriers à Annibal pour l'informer de leurs dispositions à son égard, & combien il lui seroit difficile de passer les Alpes, *b* 31. Disposition de ceux qui défendoient le Rhône, 42. Fautes qu'ils firent, 44. Après la bataille du Tésin ils s'empressent de se joindre à Annibal, 98. fondent sur les Romains, en tuent un grand nombre, & en apportent les têtes à Annibal, 99. Ils apportent à Annibal des vivres & des munitions en abondance, 127. Leur trahison donne de grandes inquiétudes à Scipion, *ibid.* Ils souffrent impatiemment que la guerre se fasse dans leur païs, & Annibal les satisfait, 159. C'est à leur valeur qu'Annibal est redevable de ses victoires, 170. Les Historiens

riens Grecs & Latins ne leur rendent pas justice, *ibid.* & 171. Vangés des reproches que les Historiens Grecs & Latins ne cessent de leur faire, 310. *note.* 312. Ils dressent une embuscade au Préteur envoié dans la Gaule Cisalpine, & taillent son armée en piéces, 317. Avec les armes du monde les plus desavantageuses, ils ont défait plusieurs fois les Romains en bataille rangée, 309. *note.*

Gendarmerie : elle combattoit souvent à pied, *b* 123. Elle montoit même à l'assaut, 326.

Général. Un habile Chef d'armée est souvent plus embarrassé contre un malhabile Général, que contre un autre qui l'égaleroit en intelligence, *a* 135, 136. Un Général ne doit point dissimuler les belles actions de ceux qui ont commandé ou combattu sous lui, 272. *not.*

Celui qui s'endort sur la foi d'un Traité, s'éveille dupe, *b* 77. Ce qu'il doit faire quand il se trouve engagé dans un détroit de montagnes, *ibid.* Comment il peut être exactement informé de la nature du païs qu'il veut traverser, ou dans lequel il est résolu de porter la guerre, 85. Ce qu'il doit considérer avant toutes choses lorsqu'il s'est proposé un projet de campagne de grande importance, *ibid.* Un grand Capitaine s'embarrasse fort peu de la supériorité d'une arme propre dans un combat de rase campagne sur l'autre qui ne se trouve pas dans un tel avantage, 105. Il ne doit exposer sa personne que dans une absoluë nécessité, 106. Les grands Capitaines sont rarement fâchés qu'on leur reproche leurs fautes, au contraire des médiocres, 104. Un bon Général ne quitte jamais son armée, s'il n'a en vûë un dessein d'une extréme importance, 117. Celui qui entre avec une armée dans un païs ennemi, & qui entreprend une conquête extraordinaire, doit renouveller par des exploits continuels les espérances de ses Alliés, 129. Il doit sur tout s'appliquer à connoître le caractére & l'humeur de son Antagoniste, 136. Si l'on doit ajouter foi aux lettres que les Généraux écrivent à la Cour après la perte ou le gain d'une bataille, 142. Un Général peut suppléer à la foiblesse d'une arme par la force de l'autre, 145, Le rôle le plus grand qu'on puisse jouer sur le théâtre du monde, est celui d'un Général d'armée, 168. Une marche dérobée mortifie souvent plus un Général que la perte d'une bataille, 169. Il n'a rien de plus important à faire que de s'étudier à connoître les inclinations & le caractére de son Antagoniste, 177. *& suiv.* Réflexions sur les défauts les plus ordinaires aux Généraux d'armées, 179. Les Généraux étourdis & présomptueux ne manquent jamais de donner dans les piéges qu'on leur tend, 185. Lorsqu'un Général est bridé & lié de telle sorte par les ordres de la Cour qu'il ne peut agir qu'autant qu'il plaît à cet Oracle, il ne peut guéres que se tromper, 188, 189. Rien de plus chagrinant pour un Général que de tomber dans une embuscade d'armée, & pourquoi, *ibid.* Il doit être absolu à la tête de son armée, sans dépendre des ordres de la Cour pour attaquer ou pour se défendre, 189. C'est un malheur pour les Princes d'avoir des Généraux avares à la tête de leurs armées; ils fournissent par leur avarice des ressources infinies à leurs ennemis, 201. Un habile Général fournit aux dépenses de la guerre par la guerre même, *ibid.* Il peut en certaines occasions supprimer des ordres qu'il auroit reçûs de la Cour, 205, 206. Réflexions sur les passions desordonnées qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, 210. *& suiv.* A quels dangers un Général yvrogne est exposé, 219, *& suiv.* Si un Général manque de courage, quelque brillantes qualités qu'il ait d'ailleurs, il perdra bientôt toute l'estime qu'elles lui avoient attirée, 225, 228. Le plus rusé est toujours le plus brave : preuves de cette vérité, Combien l'étude de l'Histoire lui est nécessaire, 246. Un Général a pour l'ordinaire parmi ses Officiers Généraux des ennemis qui le calomnient à la Cour, 251, 252. Ce qu'il devroit faire s'il se trouvoit dans un cas semblable à celui où se trouva Micius près de Gérunium, 296, 297, 298. La mésintelligence est ordinaire parmi les Chefs lorsque le commandement est partagé, ce qui fait la ressource de l'ennemi, 304. *note.* Il ne doit y avoir qu'un Général à la tête d'une armée, avec un pouvoir sans bornes, *ibid. note.* & 362. Comment il doit exercer ses troupes, 330. Les troupes veulent être commandées, ou par des gens d'un mérite extraordinaire, ou du moins par des gens d'une grande condition, 340. Attention qu'il doit apporter à ménager la vie de ses soldats; *ibid.* & 341. Ceux qui réussissent toujours ne sont pas souvent les plus estimables, 353.

Génes, conserve sa liberté par la fermeté d'un petit nombre de Citoiens, *b* 355.

Génévre (le mont), Annibal y passa, *b* 73.

Géographie : pourquoi avant Polybe étoit-elle si défectueuse? *b* 69.

Gérunium assiégé par Annibal, & les habitans passés au fil de l'épée, *b* 267. Observations sur le premier combat donné près de cette ville entre Annibal & Minucius, où celui-ci a l'avantage, 277. sur le second, où il est défait, 287. *& suiv.* Ce que devroit faire un Général qui se trouveroit dans un dessein & des circonstances semblables à celles de Minucius, lorsqu'il donna le second combat près de Gérunium, 296. *& suiv.*

Gésates, quels peuples c'étoient. Leurs mœurs, *a* 158. *note.*

Gouverneur d'une place. Il est obligé par serment de se défendre jusqu'à la derniére extrémité, & de soutenir trois assauts au corps de sa place, *a* 63. S'il est dans une place forte, & qu'il capitule après une médiocre résistance, il mérite la mort, 89. Comment il doit se conduire lorsque des soldats mercenaires trâment une conjuration, 93. *& suiv.* Il ne doit point attendre, pour agir, qu'il ait des preuves evidentes d'une trahison, 98. A quelles marques il

peut

peut connoître certainement qu'on complote, *ibid.* Ce qu'il doit faire en cette occasion, *ibid. & suiv.* Moiens qu'il doit emploier pour empêcher les trahisons, 100, 104. Ce que doit faire un Gouverneur avant l'investiture de sa place, 102. lorsqu'elle est investie, 103. Question: si un Commandant de place qui a des ordres précis de la Cour de se défendre jusqu'à l'extrémité, perd tout droit de commander, s'il n'agit conformément à ces ordres, 107. *& suiv.* Portrait du Gouverneur de Bar qui défendit la citadelle de Modéne en 1706, 111. Il méritoit d'être arrêté par les Officiers de sa garnison, 117, 118.

Gréce: ce qu'on appelloit l'ancienne & la grande Gréce, *b* 315.

Grenoble: Annibal passa près de cette ville, *b* 72.

Guébriant (M. le Maréchal de) entra dans le service avec des talens admirables pour la guerre, & des défauts essentiels dont il sçut se corriger, *b* 219.

Guerre. Les événemens de la guerre ne sont pas au-dessus de la prévoiance humaine, *a* 135. La guerre offensive est bien plus aisée à soutenir que la guerre défensive, 280.

Un Prince sage & éclairé doit l'éloigner autant qu'il lui est possible, lorsqu'il se voit dépourvû de gens capables de la bien conduire, *b* 17. *note.*

Tout dépend des commencemens à la guerre, 102. De quelle maniére on doit la faire contre des Guerriers errans, dans un païs où ils n'ont aucune retraite assûrée, 149. Regles pour la guerre défensive, 147. *& suiv.* Il est presque toujours avantageux de porter la guerre chez autrui, 154, 155. *note.* Les événemens de la guerre sont toujours incertains, quelques soins & quelques mésures que l'on prenne pour bien arranger ses piéces, 176. Les ruses & les stratagémes dans la guerre blâmés par les Romains tant qu'ils ne furent point assez habiles pour s'en servir, 195, 196. Il est très-permis de ruser à la guerre: preuves de cette vérité, *ibid.* Les incendies, & tout ce que la guerre offre de plus terrible, sont permis, lorsque cela est nécessaire, 201, 202. Dans les affaires de la guerre le moindre délai suffit pour faire échouer les entreprises les plus sûres, 255.

Guerre des hautes montagnes. *Voiez* Montagnes.

Guerre, la seconde Punique. *Voiez* Punique.

Gustave-Adolphe, Roi de Suéde, fit toujours son grand principe d'insérer entre les espaces des escadrons des pelotons d'infanterie, *b* 113. Il fit la même faute après la bataille de Leipsick qu'Annibal après la bataille de Cannes, 350.

H.

HArangues. C'étoit l'usage des Anciens de haranguer leurs troupes avant le combat: c'étoit aussi la coûtume d'Henri IV. On a eu tort de la laisser perdre, *a* 49. Les plus courtes harangues sont les meilleures, *b* 299. Il faut qu'il y entre des mots de raillerie & de plaisanterie, 300. Effet d'une plaisanterie d'Annibal avant la bataille de Cannes, *ibid.* d'Alexandre le Grand à Isse, 301. Depuis Henri IV. peu de Généraux se sont mêlés de haranguer leurs troupes, *ibid.*

Harcourt (le Comte d') a illustré le régne de Louis XIII. par ses belles actions, *b* 256.

Hasselaer & Hop sauvent la Hollande, *b* 354.

Hébreux: ils surpassoient les autres nations sur la tactique, *a* 213.

Henri IV. Roi de France. C'est dans l'école de l'Amiral de Coligny qu'il se forma pour la guerre, *b* 112. L'amour l'empêcha de profiter du gain de la bataille de Coutras, 211, 212.

Hesse-Cassel (le Prince de) aujourd'hui Roi de Suéde, sauve par sa valeur & sa bonne conduite la flotte Suédoise surprise en 1718. dans la riviére de Gottembourg par les Danois, *b* 263.

Hiéron donne du secours aux Romains, *b* 154.

Hippone, *b* 231.

Hirpiniens, *b* 235.

Histoire. L'Auteur de *l'Histoire Militaire de Louis le Grand*, semble s'être moins proposé de faire une Histoire que de forger un roman, *a* 244.

Histoire: son utilité: *b* 27. De quelle maniére on doit l'étudier, 28. Avantages de celle de Polybe, *ibid.* Elle doit rouler toute sur des faits réels, 60. C'est un artifice indigne de l'Histoire d'avoir recours aux Dieux & aux demi-Dieux pour trouver un dénouement, *ibid.* Ce qu'il faut omettre en écrivant l'Histoire, 68, 69. Combien l'étude de l'Histoire est nécessaire à un Général d'armée. 246.

Histoire Romaine (la nouvelle) Sentiment de l'Auteur sur ce Livre, *b* 73, 205. Cette Histoire a dequoi augmenter le Dictionnaire Néologique, 238. *note*

Historiens: extravagances de ceux qui ont parlé du passage des Alpes par Annibal, *b* 60, 61, 62. De tous ceux qui ont décrit avant Polybe la situation & les propriétés des lieux qui sont aux extrémités de la terre habitée, il n'en est point qui ne se soient trompés, & pourquoi, 69. Les meilleurs Mémoires qu'ils pussent avoir sur ce qui regarde la guerre, 142. Devoir d'un Historien en fait de marches d'armées, 170. Ce qu'il doit éviter en écrivant, 186. Le peu de fond qu'il doit faire sur les relations des Nouvellistes, 270. *note.* sur les lettres même des Généraux, *ibid. & suivantes.* Les Historiens Grecs & les Latins donnent un grand agrément à l'Histoire par les harangues qu'ils font faire aux Généraux d'armées, 300. *note.* Nos Historiens, lorsqu'ils parlent d'une action entre les Chrétiens & les Turcs, sont si prodigues à l'égard du nombre de ceux-ci, qu'ils mettent toujours dix ennemis contre un Chrétien, 331. Les Historiens Latins se sont rendus ridicules par les reproches qu'ils font à Annibal, 199, 200, 201, 202, 335. C'est à eux qu'est-

qu'eſt dûë une partie de l'admiration que nous avons pour les Romains, 342, 357. & *ſuiv.*
Hollande: Louis XIV. s'en ſeroit rendu le maître en 1672. s'il eût ſuivi les conſeils du Prince de Condé & de M. de Turenne, *b* 9. *note.* Le gouvernement de cette République eſt au-deſſus de celui de Veniſe & de l'ancienne Rome, 273. *note.* Ce ſont nos Rois qui l'ont élevée au point de grandeur où nous la voions aujourd'hui, 352. De quelle maniére elle a reconnu leurs bienfaits, *ibid.* Etat où elle fut réduite en 1672. 353. & *ſuiv.* Elle délibére de ſe rendre au Roi Louis XIV. 354.
Hollandois. Ils fourrent dans les armées ſous le titre de Deputés des ſurveillans, dont les déciſions ſont abſoluës & le Général d'armée compté pour rien. C'eſt une très-mauvaiſe politique, *b* 188.
Hop & Haſſelaer ſauvent la Hollande, *b* 354.
Huſſards, imitent beaucoup les Numides dans leur façon de combattre, *b* 96, 97.
Huxelles (M. le Maréchal d'), un des hommes de l'Europe le plus ſavant & le plus profond dans l'infanterie, pouſſa-t-il des contretranchées ſur l'ennemi à la défenſe de Maience? *a* 26.

I.

JEruſalem. Fortifications de cette ville, *a* 4. Ses murailles étoient plus belles & plus ſuperbes que celles de Babylone, 8.
Illyrie: une partie de ce Roiaume ſe tourne du côté des Dardaniens, *a* 131.
Illyriens chaſſés d'Epidamne, gagnent un combat naval auprès de Paxes, prennent la ville de Corcyre, retournent à Epidamne pour en former le ſiége, *a* 146, 148. forment & lévent le ſiége d'Iſſa, 149. Antigonus les défait en bataille rangée dans la Macédoine, 177.
Incrédulité: il n'y a rien de plus utile aux mortels, ſelon Euripide, qu'une ſage incrédulité, *b* 61. *note.*
Infant (le Cardinal) : fautes de ce Cardinal en 1636. qui furent le ſalut de la France, *b* 351.
Infanterie: en quoi conſiſte ſa force, *a* 81. Supériorité de l'infanterie ſur la cavalerie, 204.
Quand on a commencé d'inſérer des pelotons d'infanterie entre les eſpaces des eſcadrons, *b* 112. Supériorité de l'infanterie ſur la cavalerie, *ibid.* & *ſuivantes.* 117 Elle ne ſauroit réſiſter contre la cavalerie Eſpagnole bien menée, 124, 125. Un bon bataillon hériſſé de piques ou de pertuiſannes, & ſur un front égal à ſa hauteur, réſiſtera au choc le plus violent & le plus impétueux d'un corps de lanciers comme il y en avoit autrefois, 326.
Ingratitude: c'eſt le plus infame de tous les vices, *b* 344.
Inſubriens, peuple ſitué vers la ſource du Pô, *a* 153. Leur païs ravagé par les Romains, 167. Défaite de leur armée, 167, 168. Le païs des Inſubriens, c'eſt aujourd'hui le Milanez, 197.
Iréne, jeune Gréque d'une naiſſance illuſtre, tombe entre les mains de Mahomet II. devient ſa Maîtreſſe, & eſt immolée par ſon Amant même aux murmures de ſon armée, *b* 217, 218.
Iſle, lieu fertile & très-peuplé entre le Rhône & la Saone, qui reſſemble aſſez au Delta d'Egypte, *b* 62.
Iſére, riviére, *b* 72.
Iſſa, ſiége de cette ville par Teuta Reine d'Illyrie, *a* 146. Elle eſt obligée de l'abandonner, 149.
Iſſini, la maniére d'aller à cheval des habitans de ce Roiaume, *b* 97. *note.*
Italie. Réflexions générales ſur la campagne d'Italie de 1705 *a* 228.
Italiens: de quelle maniére il faut ſe conduire à leur égard lorſqu'on fait la guerre dans leur païs, *b* 201.
Japon: révolution ſurprenante arrivée en ce païs, *b* 274 & *ſuivantes note.*
Jean Roi de Portugal. Conteſtation de généroſité entre ce Prince & un Marchand, *b* 353.
Joſeph (le Pére), Confident du Cardinal de Richelieu, avoit-il ſi grand tort d'appeller ce Cardinal *poule mouillée?* *b* 351, 363.
Jupiter étoit plus débauché qu'il n'étoit guerrier, *b* 213.
Juvenal: ce qu'on doit penſer de ſon *Montem rupit aceto*, *b* 61. *note.*

L.

LAbiénus: ſon paſſage de la Seine: *b* 43.
Lacédémoniens: ce qu'ils penſoient des aſſauts & des ſiéges, *a* 68.
Ils croioient que le ſtratagéme étoit une des principales vertus d'un grand Capitaine, *b* 196. De quelle maniére ils élevoient leurs enfans, 229. & *ſuivantes.*
Lâcheté: c'eſt dans un Général d'armée le plus pernicieux de tous les défauts, *b* 178. Ce vice naît du luxe & de la ſuperfluité, 223. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice, 225. L'éducation peut en guérir, *ibid.* & 226. Un lâche ne fera jamais une belle action, 367.
Laëns, peuple ſitué vers la ſource du Pô, *a* 153.
Lampourdan, où Scipion prit terre à ſon arrivée en Eſpagne, *b* 154.
Lance: ce que l'on doit penſer de cette arme, *b* 110, 111.
Lanciers: leurs armes & leur façon de combattre, *b* 110. Ils n'avoient qu'un coup à donner: 127. On leur faiſoit ſouvent mettre pied à terre, 326.
Larcin: Lycurgue le permit, pourvû qu'il fût fait avec fineſſe, pour dreſſer la jeuneſſe à ruſer à la guerre, *b* 196.
Larinatiens, *b* 268.
Lébiciéens, peuple ſitué vers la ſource du Pô, *a* 153.
Légions: les Romains n'en levoient jamais que quatre, & ils en lévent huit avant la bataille de Cannes, *b* 298.
Lens (le mont de), Annibal y paſſa, *b* 73, 74.
Leſdiguiéres (le Connétable de) manque de ſe rendre maître de Génes, *b* 355.

Lettres des Généraux à la Cour après la perte ou le gain d'une bataille. Cas que l'on en doit faire, *b* 142.
Leve (*Antoine de*), le premier qui ait inseré entre les espaces des escadrons des pelotons d'infanterie, *b* 113.
Libéralité, combien néceffaire à un Général d'armée, *b* 200, 201.
Lingonois, peuple situé vers la mer Adriatique, *a* 154.
Livourne, montagne, *b* 267.
Loix de la guerre injustes & cruelles à l'égard de ceux qui se rendent à discrétion, *a* 86. Nos loix militaires sont infiniment plus équitables que ne l'étoient celles des Anciens à l'égard des prisonniers de guerre, & de ceux qui demandent quartier, 87. Loix des Grecs, 89.
Longueville (*M. le Duc de*), son passage du Rhin en 1639. *b* 45.
Lorgites, *b* 30.
Louis XIII. défait M. de Soubize dans les Isles du bas Poitou, & donne là des preuves de sa bravoure & de son intrépidité, *b* 174, 175.
Louis XIV. Il prend en 1712. la résolution de se mettre à la tête de son armée. Discours qu'il tint à ce sujet au Maréchal d'Harcourt, & qui fait connoître le courage héroïque de ce grand Prince, *a* 277. Comment on doit le louër, 278.
Attaquant la Hollande en 1672. préfére les conseils de M. de Louvois à ceux du Prince de Condé & de M. de Turenne, ce qui fait le salut de cette République, *b* 9. *note.* Remords que cause à ce grand Prince dans sa vieilleſſe la ruine du Palatinat, quoiqu'il n'eût rien fait qui pût blesser sa conscience, *b* 202. Il fait disparoître le commandement alternatif dans ses armées, & ses affaires prennent une nouvelle face, 304. *note.* Il méritoit véritablement le surnom de *Grand* par des endroits que ses Panégyristes n'ont pas sçû toucher, 316, 317. Il n'avoit plus qu'un pas à faire pour se rendre maître d'Amsterdam, 354.
Louis XV. Roi de France; posséde toutes les vertus qui servent de fondement pour former sans peine un grand Capitaine & un Guerrier parfait, *b* 216.
Lucérie, Colonie Romaine, *b* 231.
Lutatius (C.) assiégé dans Mutine par les Boiens, demande d'être entendu, & ils ont la perfidie de s'en saisir, *b* 35.
Luxe : c'est la source de tous les vices, & la cause de tous les maux d'un Etat & du renversement des Empires : preuves de cette vérité, *b* 215. *& suiv.* 224.
Luxembourg (*M. le Maréchal Duc de*) Combat de cavalerie à Leuse, où ce Maréchal défait M. de Waldeck, *b* 119, 120. Il se fit connoître à Steinkerque au Prince d'Orange, 149. Il étoit bossu, & se moquoit de sa bosse, sur laquelle les soldats disoient que la France reposoit, 161. *note.* Il se négligeoit dans ses campemens, 179. Ses marches sont les plus belles & les plus profondes de toutes celles que nous avons faites, 193.
Lycurgue, pour ranger les femmes sous l'étendart de la vertu, est obligé de capituler avec elles, *a* 250.
Permit le larcin fait avec finesse pour dresser la jeunesse à ruser à la guerre, *b* 196. Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus importante affaire d'un Législateur, 226.

M.

Maccabées : la maniére de combattre de ces grands hommes, *a* 145.
Polybe n'en fait aucune mention dans son Histoire, non plus que des Juifs, quoiqu'il parle des guerres d'Antiochus, *b* 2. *note.*
Maçiens, *b* 30.
Magile, Roi des Gaulois qui habitoient le long du Pô, vient trouver Annibal, *b* 58.
Magon, frére d'Annibal : caractére de cet Officier, *b* 130.
Maharbal poursuit les restes de l'armée de Flaminius après la bataille de Thrasyméne, & leur fait mettre bas les armes, *b* 181. Il prend prisonnier le secours envoié à Flaminius par C. Centronius, 229.
Mahomet II. ses amours avec Iréne excitent les murmures de son armée, il assemble ses Officiers, & tuë sa Maîtresse en leur présence, *b* 217, 218.
Maienne (*M. le Duc de*) étoit-il coupable de la perfidie dont on usa à l'égard d'Henri IV. à la bataille d'Arques, *b* 335.
Malheur : un malheur instruit plus en un jour que les prospérités de plusieurs, *b* 293.
Malplaquet. Remarques sur la bataille de Malplaquet par rapport à l'humeur des François, & à la maniére dont on doit les faire combattre, *a* 210, 211, 212.
Si l'on eût fait combattre à pied les dragons, nous étions assûrés de la victoire, *b* 117. Stratagéme dont les Généraux des deux partis ne s'aviférent point, quoiqu'il se présentât comme de lui même, & qu'il pût décider de tout en un moment, 144.
Mandajors (*M. de*), son sentiment sur la route que prit Annibal après le passage du Rhône est le véritable, *b* 71.
Mantiniens. Ils se séparent de la ligue des Achéens pour se livrer aux Etoliens, & ensuite à Cléoméne, *a* 264. Ils sont conquis par les Achéens, & quatre ans après subjugués par Antigonus, *ibid.* Ils se donnent aux Lacédémoniens, & égorgent tous les Achéens qui se trouvent chez eux, 265.
Marais, marches dans les marais. *Voiez* Marche.
Marches : précautions à prendre lorsqu'une armée est engagée dans un païs tout ennemi, *a* 189. Marche de Cyrus contre Crésus, 190. Ordre de bataille à deux fronts selon les principes de l'Auteur, 191. Différentes méthodes de combattre lorsqu'on est enfermé entre deux armées, 192. *& suivantes*, ... *b* 9.
On juge d'une marche d'armée, non par la longueur

gueur du chemin, mais par les défilés & les difficultés qu'on y trouve, *b* 47. Les marches dans les hautes montagnes sont très difficiles: précautions qu'il faut prendre, 79. Si comme Annibal on avoit dessein de traverser un païs de hautes montagnes, sinon tout ennemi, du moins fort suspect, comment on doit disposer sa marche, 81, 82. Marche d'Annibal dans les marais de Clusium, 162. *& suiv.* Cette marche est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit, 167. Précautions que l'on doit observer dans la marche des détroits de montagnes, 206. Ordre de la marche, 207. *& suiv.* Précautions qu'on doit prendre lorsqu'on marche dans les marais, 172, 173. Les marches du Maréchal Duc de Luxembourg sont les plus belles & les plus profondes, 193. Combien il est facile d'attaquer l'ennemi dans sa marche, & de quelle maniére il faut s'y prendre, 194, 195, 286.

Marcomans : à quelles extrémités ils réduisent l'Empereur Aurélien, *b* 237. *note.*

Marine. Qui est maître de la mer, *l'est de la terre*, *a* 149. *note.*

Marine. Eloge du régiment de la vieille Marine, que M. de Vendôme regardoit comme la dixiéme légion de son armée, *a* 240.

Marlborough avoit les défauts du Maréchal Duc de Luxembourg sans en avoir l'habileté, *b* 179. Sa conduite à l'égard du Prince de Bade, Général de l'armée de l'Empereur, pendant qu'ils commandoient ensemble, lui est infiniment glorieuse, 363.

Marrucius, *b* 231.

Marius, sa prudence dans la guerre contre les Teutons, *b* 135.

Mars, Sentiment de l'Auteur sur le Livre intitulé l'*Ecole de Mars*, *a* 61.

Marseille, *b* 33, 37.

Marseillois : leur attachement pour les Romains, & leur intrépidité à s'exposer les premiers, *b* 239.

Masséliens, *b* 30.

Massyliens, *b* 30.

Mastiens, peuple d'Espagne, passent en Afrique par ordre d'Annibal, *b* 29

Maures : personne ne connoît mieux l'avantage de la lance que les Maures, *b* 111. Avantages de leur cavalerie, 96, 126, 127.

Mauritaniens, *b* 30.

Médaba, bataille de Médaba à deux fronts. Observations sur cette bataille, *a* 168.

Mégalopolitains : fidélité de ce peuple pour les Achéens leurs alliés, *a* 297.

Mémoires : avec quelle précaution un Historien doit se servir des Mémoires qui viennent de l'armée, soit de la part des particuliers, soit des Généraux mêmes, *b* 270. *note.* 288.

Memnon : conseil qu'il donna au Roi de Perse, lorsqu'Aléxandre eût passé l'Hélespont, 7. *note.* 36. *note.* Darius, faute de l'avoir suivi, perdit la vie & l'Empire, 37. *note.*

Messapiens, *b* 231.

Messéne : surprise de cette ville par Cléoméne, *a* 262.

Métagonie, Province de cette partie de l'Afrique appellée Mauritanie, *b* 30.

Mines : avantages que l'on en peut tirer pour la défense des places, *a* 301. *& suiv.*

Ministres d'Etat : ils ne doivent rien rechercher avec tant de soin que les causes des événemens, *b* 8. Combien il leur importe de pénétrer dans les motifs qui portent les Puissances à traiter de paix, ou à faire alliance, 12.

Minucius (*Marcus*) est créé Colonel général de la cavalerie, *b* 230. Il décrie Fabius comme un homme sans courage & sans résolution, 234. Avantages qu'il remporte sur Annibal, 268. Il est nommé Dictateur aussi bien que Fabius, 271. Il prend la moitié de l'armée, & se sépare de son Collégue, *ibid.* Il donne dans le piége qu'Anibal lui avoit tendu, 272. il est défait, & confus il rend ses troupes à Fabius & se soumet à ses ordres, *ibid.* Observations sur le premier combat donné près de Gérunium où Minucius a l'avantage, 277. *& suiv.* sur le second, où il est défait, 287. Harangue qu'il fait à ses troupes après sa défaite, 291. Combien cette action lui est glorieuse, *ibid.* Ses fautes dans le second combat près de Gérunium, 293, 294. Ce que devroit faire un Général qui se trouveroit dans un dessein & des circonstances semblables à celles de Minucius, 296, 297, 298.

Miroir ardent. Celui qu'on attribuë à Archiméde, & qui brûla une flotte toute entiére, est la plus grande de toutes les chiméres, *a* 40.

Modéne. Rélation du siége de cette place en 1706, où l'on fait voir que le Sr. de Bar qui en étoit Gouverneur méritoit d'être arrêté par les Officiers de sa garnison, *a* 111. *& suiv.*

Moines : la plûpart des anciens Moines Historiens ont rempli leurs Histoires de contes, *b* 91. *note.*

Monde : division générale de l'univers, *b* 32, 33.

Montagnes : la guerre des montagnes est très difficile & très-profonde, *a* 279.

Ce qu'un Général doit faire quand il se trouve engagé dans un détroit de montagnes, *b* 77. La guerre des hautes montagnes est très-difficile: qualités qu'il faut avoir pour y réussir, 79. 80. Celui qui agit offensivement est souvent obligé, lorsque tout semble lui réussir, de prendre le parti de la défensive, *ibid.* Un Général qui fait la guerre dans ces sortes de païs, doit donner beaucoup à la fortune, 80. Si l'on avoit dessein de traverser un pas de hautes montagnes, comme les Alpes, sinon tout ennemi, du moins fort suspect, comment on devroit disposer sa marche, 81, 82. Si l'on s'engage dans ces sortes de païs pour un autre dessein, il faut se conduire sur d'autres principes, *ibid.* Les Modernes sont peu au fait de la guerre des montagnes, 84. Moien d'être exactement & sûrement informé de la nature du païs que l'on veut traverser, ou dans lequel on est résolu de porter la guerre, 85. Maniére de se ranger & de combattre dans les lieux resserrés, où de grandes armées ne peuvent se déploier, 86. Les Anciens doubloient ou triploient leur phalange dans les lieux resserrés & dans les détroits de montagne, 87. Les païs de hautes montagnes offrent

offrent des avantages infinis à celui qui se défend, *ibid.* & 88. Défense dans un païs de montagnes, 88. *& suiv.* De quelle maniére on doit se retrancher, 90. Précautions que l'on doit observer dans la marche des détroits de montagnes, 206. Ordre de la marche, 207. 208. 209. La conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Cassilinum, 241. *& suiv.*

Montécuculi: en quoi ce grand Capitaine excelloit particuliérement, *a* 190.
Son sentiment sur la lance, *b* 111. C'est le Végéce des Modernes, 115. Maxime de ce grand Capitaine réfutée, 122. 123. Il étoit le seul digne d'être opposé à M. de Turenne, 177.

Montgommeri: caractére de ce Capitaine, *b* 214.

Montmorenci (M. le Duc de) perd la bataille de Castelnaudarri, *b* 143. 144.

Montrose, sa capacité dans la guerre des montagnes, *b* 87. 113. Sa maniére de combattre, 121.

Moscovites: à mesure qu'ils se sont disciplinés, ils ont diminué leur cavalerie, *b* 112.

Mousqueton. Cette arme est non seulement peu propre, mais très-pernicieuse à la cavalerie, *b* 114. 115.

Munitions. Les Anciens avoient coutume de munir de vivres les places fortes & menacées d'un siége pour trois ou quatre ans, *a* 76. Fautes que l'on commet dans ce tems-ci à cet égard. *ibid.*

Mutine: Colonie Romaine, assiégée par les Boiens, *b* 35.

Mydionie, siége de cette ville par les Etoliens, *a* 126. Doute sur l'existence & sur la situation de cette ville, 127. *not.* Observations sur le combat de Mydionie entre les Illyriens & les Etoliens, 133.

N.

NAissance: Il faut à un Général d'armée une naissance illustre ou de grandes vertus, *b* 340. La naissance seule est un fort petit avantage, 360.

Namur, assiégée par le Prince d'Orange, & défenduë par le Maréchal de Boufflers, *a* 74. L'assaut général qui se donna le 30. d'Octobre, peut être compté parmi les plus terribles & les plus affreux qu'il y ait jamais eu, *ibid.* & 75.

Naples, *b* 234.

Nassau (le Prince Maurice de) sur le point de donner la bataille de Nieuport, renvoie tous les vaisseaux qui avoient transporté son armée en Flandres, & ne laisse à ses soldats d'autre parti à prendre que de vaincre ou de mourir, *a* 198.

Nassau (le Prince Louis-Guillaume de) le plan de la bataille de Cannes qu'il a donné dans son Livre intitulé, *les grands Capitaines*, *b* 323.

Nil, *b* 32.

Nole, *b* 234.

Nouë, (de la) Capitaine célébre par son profond sçavoir dans l'infanterie, & par ses Ouvrages sur la science des armes, *b* 110.

Nouvellistes: ils exagérent si fort certains exploits favorables à leur parti, qu'un Historien qui voudroit écrire une Histoire sur leurs relations feroit un roman, *b* 270. *note.*

Nuceria, *b* 234.

Numide: ce que c'étoit que la cavalerie Numide, si excellente & d'un si grand usage dans les armées des Anciens, *b* 96. 97. *note.* 127. 130. 131.

Nytrie, emportée d'assaut par les Romains, *a* 149.

O.

OFficiers. Les plus braves sont toujours les plus fidéles, *a* 93. Question, si les Officiers d'une garnison d'une place assiégée sont en droit d'arrêter leur Gouverneur, lorsqu'il est évident qu'il trahit les intérêts du Prince, 107. *& suivantes.* Officier subalterne est en droit, lorsque les affaires sont en péril, de dire son sentiment, & de faire ce qui dépend de lui s'il n'est point écouté, 284.
Réflexions sur les passions desordonnées qui nuisent le plus aux Officiers, *b* 210. *& suiv.* 216, 219. C'est une très-mauvaise politique que de mettre à la tête des corps de cavalerie & d'infanterie une jeunesse voluptueuse, qui ne s'occupe que de ses plaisirs, 214.

Olcades, peuples d'Espagne, vaincus par Annibal, *b* 13.

Olivarés (le Comte Duc d'): la diversion qu'il s'étoit proposée en 1637. donne une grande idée de son génie, *b* 156. *not.*

Olympias dans une fête piqua tellement Alexandre, qu'il lui jetta sa coupe à la tête, *b* 161. *note.*

Ombrie, *b* 230.

Onomarque: Stratagéme dont il se servit contre les Macédoniens, *b* 80.

Orange (le Prince d') Roi d'Angleterre, connut à Steinkerque ce que valoit M. le Duc de Luxembourg, *b* 149.

Orange (le Prince Guillaume d'), son caractére, *b* 353.

Ordre de bataille en quinconce On ne s'en est servi que peu de tems avant la premiére guerre Punique. L'auteur de cette ordonnance est inconnu, *a* 156. *not.* Ordre de bataille à deux fronts selon les principes de l'Auteur, 191. Ordre pour une armée inférieure à l'ennemi qui se voit dans la nécessité de combattre avec une riviére à dos, & qui ne peut assûrer ses aîles sans approcher trop près des bords de la riviére, 214. *& suivantes.* pour une armée retranchée dans les valées & sur les hauteurs, 286. pour l'attaque de cette armée, 295.

Ordre de bataille dans les païs des hautes montagnes, *b* 86. Ordre des deux armes à la bataille du Tésin, 103. Ordre de bataille pour la cavalerie, 118. Autre ordre, 121. Ordre oblique ou de biais: ses avantages, 122. Ordre de

de bataille pour un Général qui se trouve plus fort en infanterie & plus foible en cavalerie, comme Sempronius contre Annibal à la journée de la Trébie, 153.

Orléans (*Gaston Duc d'*) perd la bataille de Castelnaudarri. Détail de cette action, *b* 142. 143.

Oulx (*la vallée d'*): piéges & stratagémes que les vallées d'Oulx & de Prajelas se prêtent mutuellement, *b* 80.

P.

PAie: le défaut de paie avant le commencement & pendant le cours d'un siége, est la source des révoltes les plus difficiles à appaiser, *a* 105.

Païs: expédient pour être exactement & sûrement informé de la nature du païs que l'on veut traverser, ou dans lequel on est résolu de porter la guerre, *b* 85. Combien cette connoissance est nécessaire, 86.

Paix: soin qu'un Prince doit prendre de ses armées pendant la paix, *b* 224.

Palatinat: l'incendie général de ce païs au commencement de la guerre de 1688. justifié, *b* 202.

Palestine: combien on y étoit exercé à tirer de la fronde, *b* 29. *note.*

Parisiens: leur amour pour la patrie, *b* 349. 351.

Parthes: avantages d'un corps de cavalerie qui combattroit à la maniére des Parthes, *b* 97. *note.*

Passage des grandes riviéres. *Voiez* Riviéres.

Passions: Reflexions sur les passions desordonnées qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, *b* 210. *& suiv.* 219.

Pavie: c'est à la bataille de Pavie de 1525. qu'on a commencé d'inserer entrer les espaces des escadrons des pelotons d'infanterie, *b* 112. A cette bataille quinze cens Arquebusiers choisis sur toute l'infanterie Espagnole, & inserés parmi les escadrons, furent seuls la cause de la défaite de la gendarmerie Françoise, la plus redoutable de l'Europe, 152.

Paxes. Combat naval auprès de Paxes gagné par les Illyriens, *a* 148.

Pélopidas attaqué dans un défilé par les Lacédémoniens, qui lui étoient beaucoup supérieurs, les défait, *a* 87.

Pelotons d'infanterie inserés entre les espaces des escadrons, leur utilité, *b* 112. 151. 152.

Perfidie: il n'est jamais permis d'user de perfidie à l'égard de son ennemi, *b* 334. 335.

Periclés: son esclavage pour Aspasie, fameuse Courtisanne d'Athénes, *b* 216.

Perruques: elles étoient en usage avant Annibal, *b* 158. *note.*

Perses: motifs qui firent concevoir à Philippe le dessein de porter la guerre chez les Perses, *b* 7.

Petits Maîtres: sortie sur ces Messieurs *b* 214.

Peur: effets qu'elle est capable de produire sur le cœur de l'homme, *b* 139.

Phénice: ville d'Epire, livrée aux Illyriens par les Gaulois, *a* 129. remise en liberté par les Etoliens & les Achéens, 131.

Philin: cet Historien étoit peu instruit des faits qu'il rapportoit, *b* 25.

Philippe-Auguste. Fameuse ligue de l'an 1214. contre ce Prince, laquelle s'en va en fumée *a* 127. *note.*

Philippe, Roi de Macédoine: motifs qui l'engagérent à porter la guerre chez les Perses, *b* 7. Ce qu'il dit en fuiant Onomarque, 81. Ce Prince fut un grand homme, & Alexandre son fils un grand Conquérant, 160. *note.* Un bon mot lui coûta son œil droit, *ibid.* Depuis qu'il fut borgne il se fâchoit toutes les fois qu'il entendoit prononcer le mot de *Cyclope* ou d'*œil*, 160. 161. Il étoit aussi boiteux, manchot & cocu, *ibid.* Il fit voir à la bataille de Chéronée tout ce que la guerre a de plus profond & de plus rusé, 330.

Philopœmen. Belle action qu'il fit à la bataille de Sélasie, *a* 271. Il y est blessé dangereusement, 274.

Phylarque. Jugement de Polybe sur cet Historien, *a* 263. 268. 269.

Picenum. Les Romains partagent entre eux les terres du Picenum, après en avoir chassé les Sénonois, *a* 257. *b* 230.

Pique: avantages de celles des Arabes & des Maures, *b* 126.

Pise, *b* 239.

Pistolets: ils sont nécessaires à la cavalerie, *b* 114.

Plaines: il faut les éviter lorsqu'on a en tête un ennemi plus fort en cavalerie, *b* 149. 150. Quelque rases & nettes que les plaines nous paroissent au coup d'œil, elles sont propres à des embuscades, 294.

Plaisance: son origine, *b* 35.

Plaisirs: rien n'est plus funeste aux Officiers & aux Généraux que l'amour des plaisirs, *a* 211. *& suiv.*

Platée: ruse des Lacédémoniens à la célébre journée de Platée, *b* 330.

Pleurate, pére d'Agron Roi d'Illyrie, *a* 126.

Plutarque: ce qu'il dit du combat de Fabius ensuite de la disgrace de son Collégue, a tout l'air d'une fable, *b* 291. 292. Il étoit peu instruit des choses de la guerre, 310. *note.*

Pô, source & cours de cette riviére, *a* 153.

Polonois: ils n'ont d'autres forces à opposer à leurs ennemis que leur cavalerie, *b* 112.

Poltronnerie. Voiez *Lâcheté*.

Polybe: quelques-unes de ses fautes difficiles à excuser, *a* 196.

But qu'il se propose en écrivant l'Histoire de son tems, *b* 2. Ordre qu'il doit garder, *ibid.* La plus forte raison qui l'ait déterminé à écrire, c'est qu'il a été témoin oculaire de la plûpart des choses qu'il raconte, & qu'il a contribué à l'exécution de plusieurs, 5. Prévenu en faveur des Romains, il est peu équitable lorsqu'il avance que la guerre d'Annibal contre les Sagontins étoit injuste, 15. *n.* Pour décrire le passage des Alpes par Annibal, il alla reconnoître ces montagnes, 62. Il rend raison de ce qu'il a omis certaines choses qui paroissent essentielles à l'Histoire, 68. Il a voiagé dans l'Afrique, dans l'Espa-

l'Espagne, dans les Gaules & sur la mer extérieure, dont tous ces païs sont environnés, pour corriger les fautes des anciens Géographes, 70. Son dessein n'étoit pas moins de nous instruire dans ce qui regarde la guerre & le gouvernement des Etats, que d'écrire l'Histoire, 162. Il est par tout peu favorable aux Gaulois, 170. Son génie militaire & pénétrant, 177, *note.* Il étoit Déiste, 278. Il est infiniment plus digne de foi que cent autres comme Plutarque, 291. & que Tite-Live, 335. On réfute ce qu'il dit de la cavalerie, 314. *note.*

Polyen écrivoit très poliment, *b* 89.

Pompée ne prenoit le soin d'une guerre que lorsqu'elle tiroit à sa fin par les succès & la conduite des autres, *a* 132. Jaloux des belles actions d'autrui, il s'en attribuoit toute la gloire, 272. *note.*
fut toujours battu par Sertorius, quoiqu'il lui fût infiniment supérieur en troupes, *b* 84. Il veut imiter Fabius, traîner la guerre en longueur; mais la foule des Petits-Maîtres dont il étoit obsédé & ses *Officiers généraux même s'y* opposent, & il a la foiblesse de se rendre à leurs instances, 253.

Pontis: ses Mémoires, *b* 143.

Ponts: on doit les faire le plus larges qu'il est possible, *b* 150. 207.

Posthumius (Aulus), nouveau Consul Romain, a le commandement de l'armée de terre contre les Ilyriens, *a* 148. Son armée est composée de vingt mille hommes de pied & de deux mille chevaux, *ibid.*

Postumius (Lucius) part comme Préteur avec une légion pour obliger les Gaulois de se séparer d'Annibal, *b* 277.

Pouzoles, *b* 234.

Prêtetium, *b* 231.

Prince. L'éducation d'un jeune Prince est la chose du monde la plus importante, & souvent la plus négligée, *b* 225. d'où vient, *ibid.* Lorsqu'un Prince perd la confiance de ses peuples, il n'a plus rien à perdre, 353. On juge du mérite des Princes par le choix des sujets qu'ils emploient dans la conduite d'une guerre, 358.

Punique (la seconde guerre): causes de cette guerre selon quelques Historiens réfutés par Polybe, *b* 6. *& suiv.* Vraies causes de cette guerre, 10. *& suiv.* Lequel des deux peuples en est la cause, 26. Polybe ne decide pas que la guerre d'Annibal soit injuste, 27. Dissertation sur la politique & la conduite des Romains pendant cette guerre, 342. *& suiv.*

Pultowa: Charles XII. perdit toute son armée à la journée de Pultowa, *b* 350.

Pyrrhus, Roi d'Epire, n'a point appris aux Romains à camper, *a* 156. *note.*

Pythagore fut le premier qui prit le nom de *Philosophe*, *a* 250. Il vint à bout de ranger les femmes sous l'empire de la sagesse, *ibid.* Leur ordonna-t-il le silence comme aux hommes? *ibid.*

Q.

Quentin (la ville de Saint.): consternation dans toute la France après la déroute arrivée près de cette ville en 1557. *b* 349.

Question de jurisprudence militaire, si un Commandant de place qui a des ordres précis de la Cour de se défendre jusqu'à l'extrémité, perd tout droit de commander, s'il n'agit conformément à ces ordres, *a* 107. *& suivantes.*

Quinconce. On ne s'est servi de l'ordre en quinconce que peu de tems avant la première guerre Punique: l'auteur de cette ordonnance est inconnu, *a* 156. *note.*

R.

Radeaux: exemples de Généraux qui les ont emploiés dans le passage des grandes riviéres de vive force, *b* 42. 43. Avantages des radeaux sur les bâteaux pour le passage des grandes riviéres, 55. Radeaux portatifs de l'invention de l'Auteur, 55. 56. Maniére de les construire, *ibid.*

Rantzau (M. le Maréchal de): Boursaut le loue de son yvrognerie, *b* 221. 222. son épitaphe, *ibid.*

Rapin (le Pere) réfuté sur la maniére d'écrire l'Histoire, *b* 170.

Récompense. Rien n'est plus capable d'inspirer de la valeur aux troupes, *b* 126. Un Prince ne doit pas craindre de se ruiner en récompensant la vertu militaire, 214. 224. Rien ne dégoûte, ne décourage plus un brave homme que de voir des lâches récompensés, 367.

Régulus (Marcus Atilius,) sa façon de faire la guerre cruelle & violente, *b* 202. Sa diversion en Afrique eût porté un coup mortel à la République des Carthaginois, si le Sénat de Rome ne lui en eût ôté les moiens, 155. *note.*

Régulus (Marcus) est envoié à l'armée en qualité de Proconsul, *b* 274.

Représailles. Il y a des cas où l'on ne sçauroit user de trop de rigueur dans la représaille d'une capitulation violée; exemples, *a* 85. *& suiv.*

République: Gouvernement de la République Romaine, *b* 273. 274, *note.* de celle de Venise, *ibid.* de celle de Hollande, *ibid.*

Retirades, ou nouveaux murs, pratiquées par les Anciens derriere la bréche; forme de ces sortes d'ouvrages, & de quelle matiére ils étoient construits, *a* 64. *& suiv.*

Retraites. Exemples de retraites que des Généraux ont renduës impossibles, pour engager leurs soldats à combattre avec courage, *a* 198. 199.

Retranchement. Voiez *Camp retranché.*

Retranchemens dans un païs de montagnes, *b* 90.

Révolte. Voiez *Conspiration.*

Rhodiens: avec quel art & quelle valeur ils défendent leur ville assiégée par Démétrius, *a* 54. *& suiv.*

suiv.

Rhône: passage de ce fleuve par Annibal, *b.* 38. 39. Difficulté de cette entreprise, 39. Dispositifs d'Annibal pour le passage de ce fleuve, 41. Disposition des Gaulois qui défendoient le passage de cette riviére, & celle du Général Carthaginois, 42. Moien dont on se servit pour passer les éléphans, 58. 59.

Richelieu (*le Cardinal de*) continua presque toujours dans la mauvaise politique de partager le commandement des armées, *b* 303. *note.* Il étoit plus heureux & moins habile qu'on ne le pense, 351. Abattement où il se trouva en 1636, *ibid.*

Riviéres: exemples de passages de grandes riviéres, *b* 39. 41. 42. 43. 44. 45. 48. 49. 51. Avantages de ceux qui défendent les passages des grandes riviéres, 46. 47. Ordre sur lequel on doit combattre au passage des grandes riviéres, 49. Moien pour faciliter le débarquement & de le faire en bon ordre, 50. Moien de défendre le passage des grandes riviéres, 53. 34. Ordre qu'on doit observer dans le combat, 54. 55. Les peuples de l'Asie se servoient de peaux de bouc ou de chévre pour passer les grandes riviéres, 56. Ils ne sont pas les seuls qui s'en soient servis, exemples, *ibid.* Celui qui vient de proposer à la Cour un pont soutenu sur de peaux enflées & cousuës comme nos balons, se donne pour inventeur d'une chose connuë il y a plus de deux mille ans, *ibid.*

Robert (*le Prince*) frére de l'Electeur Palatin, a causé par sa faute tous les malheurs de Jacques II. Roi d'Angleterre, *a* 171. *note.*
Fautes qu'il fit à la bataille de Morstonmor, *b* 147.

Roi: la Maison du Roi n'a jamais pris la fuite, *b* 97. *note.* Belle action de ce corps à Leuze, *ibid.* Elle va droit à l'ennemi l'épée à la main, & fait sentir le poids de ses armes, comme toute la force de ses chevaux, 116. Eloge de ce corps intrepide, 120. La Maison du Roi d'Espagne fut rompuë trois fois à Almanza, & se rallia trois fois, 97. *note.*

Rome, prise par les Gaulois, *a* 154.
Ressource qu'elle trouvoit en elle-même dans les plus grandes extrémités, *b* 189. Après la conquête de l'Asie elle se trouva inondée de voluptueux, ce qui fit sa perte, 215. *& suiv.* Dans quelle consternation on fut à Rome après la défaite de Thrasyméne, 229. 230. Combien elle étoit dépourvûe de gens sages & d'Officiers habiles pendant la seconde Punique, 233. *note.*

Romains: leur conduite à l'égard des villes qui se rendoient à discrétion, *a* 87. Ils passent pour la premiére fois dans l'Illyrie, 126. L'avantage qu'ils avoient sur leurs ennemis venoit de l'excellence de leur discipline militaire, de la nature de leurs armes, & de leur façon de combattre 183. *& suivantes.* Les Gaulois les surpassoient en valeur, 207.
Après la troisiéme guerre Punique, on ne vit plus de vertus dans la République, 4. *b note.* Les peuples ont été plus heureux sous le regne même des plus méchans Empereurs, qu'ils ne l'avoient été pendant les cinquante ou soixante derniéres années de la République, *ibid.* Leur Ambassadeurs arrivés à Carthage, demandent l'observation des Traités, 14. Rien de plus pitoiable que la conduite que tinrent les Romains lorsque Sagonte fut menacée par Annibal, 16. *not.* Ils envoient une armée en Illyrie sous la conduite de L. Æmilius contre Demetrius de Pharos, 18. Après l'attentat d'Annibal contre Sagonte, ils envoient deux Ambassadeurs à Carthage demander qu'on leur livre Annibal, ou dénoncer la guerre, 21. Différens Traités de paix entre les Romains & les Carthaginois, *ibid. & suiv.* Leurs Ambassadeurs à Carthage déclarent la guerre, 29. Parti qu'ils prennent à la nouvelle que la guerre étoit déclarée entre les deux Républiques, 34. Dans quelle éprouvante on fut à Rome lorsqu'on apprit qu'Annibal étoit dans l'Italie, 92. Leur mauvaise conduite dans presque tout le cours de la guerre d'Annibal, 106. *&* 237. 238. *dans la note*, 243. 254. Les soldats Romains étoient mauvais cavaliers, 106. Les Romains changeoient rarement dans leur façon de se ranger, 145. C'est la même que la nôtre; mais l'excellence de leur discipline la rendoit bien plus redoutable, *ibid.* Les Romains n'ont jamais fait paroître tant de courage & d'obstination, pendant la seconde Punique, que dans la bataille de la Trébie, 146. Préparatifs pour réparer leurs pertes, 154. Plus ils ont raison de craindre, plus ils sont redoutables, *ibid.* Ils n'ont sçû souvent profiter de la victoire, 155. *not.* Ils sont taillés en piéces sur le lac de Thrasyméne, 180. 181. Avantures très-mortifiantes qu'ils ont éprouvées, 187. 188. Mauvaise politique du Sénat, 188. 189. Ils ne blâmoient la ruse & le stratagéme dans leurs ennemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre, 195. 196. Ils faisoient souvent mauvaise guerre, 200. Ils donnent une attention particuliére aux affaires d'Espagne, 240. Leurs superstitions, 237. *not.* 246. Jamais peuple n'a donné plus aisément dans les piéges qu'on lui tendoit, 249. Pourquoi on est touché des infortunes qu'Annibal leur fait éprouver, 258. Ceux qui faisoient des métiers sordides étoient-ils Citoiens Romains? 273. *not.* La République Romaine étoit toute populaire, *ibid.* Ils ne doivent attribuer leurs pertes qu'à l'imprudence de leurs Généraux, & non au défaut de courage de leurs troupes, 276. *note.* De quoi est composée leur armée, 298. 299. Dans quelle agitation sont à Rome tous les esprits, lorsqu'ils apprennent que la bataille de Cannes va se donner, 307. Soin extréme que l'on y prend pour se rendre les Dieux favorables, *ibid.* Massacre horrible qui s'en fait à la bataille de Cannes, 314. 317. Dans quelle consternation on est à Rome après cette triste journée, 316. Une partie de leur cavalerie mit pied à terre à la bataille de Cannes pour combattre contre de la cavale-

valerie, 323. Rien de plus mal entendu, *ibid.* & 327. *Réflexions* sur les fautes des Romains à la bataille de Cannes, 329. *& suiv.* Ordre de bataille qu'ils devoient prendre à Cannes, 336. 337. Preuves, 338. Dissertation sur la politique & la conduite des Romains pendant la seconde guerre Punique, 342. *& suiv.*

Romains modernes, leurs talens pour la guerre, *a* 251. *not.*

Rose (*le Colonel*) dans le passage du Rhin de 1639. essaie une nouvelle maniére de faire passer les chevaux, *b* 45.

Roubion, riviére qui se jette dans le Rhône auprès de Montelimar, *b* 72.

Ruisseaux. Quand ils seroient sur un terrain ferme, il est mieux d'y jetter des ponts que de les passer à gué, *b* 150.

Ruses. On est toujours nouveau dans les ruses de guerre les plus grossieres & les plus surannées, *a* 46.

A la guerre elles sont permises, *b* 241. Elles sont la ressource des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force, 246.

S.

Sagonte, ville d'Espagne, alliée de Rome. Annibal l'épargne pour ne se pas brouiller ouvertement avec les Romains, *b* 14. La guerre qu'il lui déclare ensuite fut-elle injuste, 14. *& suiv. note.* Situation de cette ville, 18. Assiégée par Annibal, elle est emportée d'assaut après huit mois de siége, *ibid.*

Saint-Evremont prodigue les éloges dans ses réflexions sur la conduite des Romains pendant la seconde guerre Punique, *b* 344.

Saint-Fremont (*M. de*): incapacité de cet Officier, *a* 109. 110.

Laisse passer l'Adigé à M. le Prince Eugéne de Savoie, *b* 43. 47.

Saint-Pater (*M. de*): Lieutenant Général des armées du Roi, est un de ceux qui de l'aveu de toute l'armée se distingua le plus à la bataille de Cassano de 1705. *a* 241, 244.

Sambuque: machine dont on se servoit pour escalader une place, *a* 16. 17. Figure de celle que l'Auteur proposa pour l'escalade du fort de Knoque, *ibid.* Moiens de rendre les sambuques sans effet, 17.

Samnites joints aux Gaulois, défont les Romains dans une bataille, *a* 155.

Santa-Cruz (*M. le Marquis de*), qui a donné de si beaux Ouvrages au public, se précautionne contre une descente dont il étoit menacé à Cagliari, *b* 50.

Sarmates: ils étoient excellens cavaliers, *b* 123.

Savoie (*M. le Duc de*) assiége Fénestrelles, *b* 80.

Savoie (*le Prince Eugéne de*): son passage de l'Adigé en 1701. *b* 43. Depuis les anciens il n'y a point eu de plus habiles traverseurs de riviéres que ce Prince, 48. Passage de l'Adigé en 1706, & du Pô, *ibid.* & 49. Il nous a fait voir mille fois contre les Turcs, qu'un habile Général s'embarrasse fort peu de la supériorité d'une armée sur l'autre, 105. 106. Sa conduite à l'égard des Italiens pendant la guerre de 1701. doit servir de leçon aux François, 201.

Scanderberg. Personne n'a tant approché de Sertorius que lui, *a* 84.

Scaurus (*Marcus*) étoit fils d'un vendeur de charbon, & parvint au Consulat, *b* 273. *note.* Ses vertus & ses belles actions lui méritérent les premiers honneurs de la Republique, 360.

Schomberg (*le Maréchal de*): sa victoire de Castelnaudarri en 1632. Détail de cette bataille, *b* 142. 143.

Schoulembourg perd la bataille de Gemanertoff, quoiqu'il opposât une disposition très-rusée, *b* 153.

Scipion (*Cnéius-Cornélius*): ses exploits en Espagne, *b* 154. Il remporte la victoire sur Asdrubal à l'embouchure de l'Ebre, 239. Observations sur cette bataille navale, 258. *& suivantes.*

Scipion (*Cornélius Publius*) est envoié en Espagne avec une armée, *b* 34. 35. Mesures qu'il prend pour empêcher Annibal de passer le Rhône, 37. Il débarque au port de Pises, & brûle d'en venir aux mains avec Annibal, 68, Il n'eut jamais la pensée d'inquiéter Annibal dans sa marche, 71. Son étonnement lorsqu'il apprit qu'Annibal avoit passé les Alpes, 92. Sur le point de passer le Tésin, il harangue ses troupes 95. Il livre la bataille & la perd, 96. 97. Blessé dangereusement, il décampe & repasse le Pô, 98. se retranche auprès de Plaisance *ibid.* Réflexions sur ses fautes avant le combat du Tésin, 104. après le combat 107. *& suiv.* Il s'avance vers la Trébie, 127. il la passe & se retranche, *ibid.* Il étoit infiniment au-dessus de Sempronius, 133. Il est envoié en Espagne avec vingt vaisseaux, 157. Il sauve Rome & toute l'Italie par sa fermeté après la bataille de Cannes, 354.

Sélasie (*Bataille de*) entre Cléoméne & Antigonus. Ordonnance des deux armées, *a* 280. 282. Réflexions sur cette bataille, une des mieux conduites dont l'Histoire fasse mention, *ibid.* & 283.

Sempronius (*Tibérius*) est envoié en Afrique avec une armée *a* 34. Il est rappellé pour s'opposer à Annibal, 92. Il joint Publius Scipion à la tête d'une puissante armée, 128. il remporte quelque avantage sur un détachement, 129. il en vient à une action générale, malgré les remontrances de son Collégue, 130. Sa miserable conduite, 131. 132. Il est defait, *ibid.* Remarques sur son caractére & sa conduite, 133. *& suivantes.* sur ses fautes, 140. *& suiv.* 145. *& suivantes.*

Séne, fondation de cette ville, *a* 155.

Sénonois, peuple situé sur la côte de la mer Adriatique, *a* 154. Défaits par les Romains, 155. Chassés du Picenum, 157.

Sertorius fut un des plus grands Capitaines de l'antiquité, s'il n'est peut-être au-dessus de tous par sa façon de faire la guerre, *a* 144.

Servilius (Cn.) est créé Consul, *b* 154. Il envoie un secours à Flaminius, dont Maharbal défait une grande partie, & prend les autres prisonniers, 229. Il est renvoié à Rome par Fabius, 231. Il est envoié à l'armée d'Italie en qualité de Proconsul, 274. Il est tué à la bataille de Cannes, 213.

Sybilles: dépense qu'il falloit faire lorsqu'il s'agissoit de consulter leurs Livres, *b* 237. *note.*

Siége de Rhodes. Description de ce siége par rapport à la défense, *a* 54. de celui de Carthage, 55.

Siéges: les préparatifs des Anciens pour les siéges, n'étoient pas moins considérables & moins sujets à de grands embarras que les nôtres. *b* 278.

Soldats. Moiens de s'acquerir la confiance du soldat, & de lui inspirer du courage, *a* 97. 102. 103.

Soldats. Voiez *Troupes.*

Sorties. Méthodes des Anciens dans les sorties sur les travaux des places assiégées, *a* 44. *& suivantes.* Sorties par mer, 53. Description de celles de Rhodes & de Carthage, *ibid. & suiv.* de Syracuse, 57. d'Alexandrie par César, 58.

Sosile. Voiez *Chéreas.*

Soubize (M. de) retranché dans les Isles du bas Poitou, est défait par Louis XIII. & perd toute sa reputation, *b* 174.

Sparte. Antigonus entre dans Sparte après la bataille de Sélasie, & remet cette République dans son ancien état, *a* 275.

Strada: défaut de cet Historien, *b* 173.

Stratagéme d'Onomarque contre les Macédoniens, *b* 80. Stratagémes à la guerre blâmés par les Romains, tant qu'ils ne furent point assez habiles pour s'en servir, 195. 196. Ils réussissent difficilement contre les sots, *ibid.* Il n'y a pas de ruse à la guerre plus commune que celle des embuscades, 197. Les stratagémes sont la ressource des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force, 246. Celui dont Annibal se servit pour tromper Fabius étoit puérile, 247. 248. Stratagémes remarquables, 248. *& suiv.* Celui d'Annibal à la bataille de Cannes, *b* 322.

Suisses. Réflexion sur les mœurs de ce peuple, *a* 158. *not.*

Suisses. Ce sont eux qui ont fait voir la supériorité de l'infanterie sur la cavalerie, *b* 112. Du tems de César ils méprisoient dans la guerre la ruse & l'artifice, & ne se fioient qu'à leur valeur, 195.

Superstition, ses pernicieux effets, *b* 277. 278.

Surenna, qui triompha de Crassus d'une maniére si honteuse au nom Romain, se fardoit, *b* 218.

Surprises d'armées, de camps & de postes. Rien n'est moins rare, *a* 130. *note.*

Surprises de villes sont de tous les stratagémes les plus aisés à rendre inutiles, *b* 188.

Surprises d'armées dans une marche. *Voiez* Marches.

Syracuse. Approches des Syracusains contre les deux lignes environnantes des Athéniens qui assiégeoient Syracuse, ouvrage extraordinaire qui rompt la communication de leur camp, le sépare de ses aîles, & les oblige à lever le siége, *a* 27. 28.

Syrte, la grande Syrte, *b* 34

T.

Tactique. Comparaison de la tactique des Anciens avec celle des Modernes, combien celle-ci est inférieure à l'autre, *a* 212. *& suivantes.*

Celles des Carthaginois, *b* 104. Dans celle des Romains la routine avoit un aussi grand pouvoir qu'elle en a dans la nôtre, 145. Pourquoi la façon de combattre de l'Auteur déplait à certaines gens, 152, Sa tactique, 194. C'est l'art de se ranger qui décide presque toujours dans une bataille, & non le plus ou le moins de troupes, 336.

Tanais, *b* 32.

Tariff à la tête de six mille hommes, passe en Espagne pour en faire la conquête, & brûle ses vaisseaux pour rendre la retraite impossible, *a* 199.

Tarragone, *b* 239.

Tarrentins: ils se rendent à Annibal après la bataille de Cannes, *b* 315.

Tartares: ils ont retenu bien des choses de la cavalerie Numide, *b* 96. 97. *note.*

Teano, *b* 234.

Télamon. Bataille qui se donna entre les Romains & les Gaulois, où ceux-ci étoient enfermés entre deux armées. Réflexions sur le combat qui précéda cette journée, *a* 174. Bonheur des Romains avant la bataille, 178. Ordonnance des Gaulois à deux fronts, 179. Détail de la bataille, 182. Les Gaulois combattirent selon toutes les regles de l'art militaire, & ils ne furent vaincus que parce qu'ils n'avoient pas d'armes à opposer à celles de leurs ennemis, 182. *& suivantes.*

Télésinus le Samnite se tire d'affaire contre Sylla, *a* 195.

Tésin: bataille sur cette riviére gagnée par Annibal sur Publius Scipion, *b* 95. 96. Observations sur cette bataille, 99. *& suiv.* Ordre des deux armées, 103.

Teuta, Reine d'Illyrie, met le siége devant Issa, 146. fait tuër un Ambassadeur Romain, *ibid.* Chassée d'Issa par les Romains, elle se sauve à Rizon, 149. Traité de paix entre cette Reine & les Romains, 249.

Teutons: combien leur figure paroissoit terrible aux Romains, *b* 135.

Thrasyméne: lac dans la Tyrrhénie, sur le bord duquel il se donna une bataille entre Annibal & Flaminius, où ce dernier perdit la vie & son armée fut taillée en piéces, *b* 180. 181. Autre bataille sur le bord de ce lac entre l'armée du Pape & les Florentins, 181. *note.* Poltronerie des troupes de ce tems-là, 182.

Témistocle: jusqu'où il poussa la débauche, *b* 217.

Stratagéme dont il se sert pour combattre les Perses dans le détroit de Salamine, 260.

Thersites, peuple de l'Espagne, passent en Afrique par ordre d'Annibal, *b* 29.

Tibariens: ils assignoient le lieu & le jour de la bataille, *b* 196.

Tibérius. Voiez *Sempronius.*

Tilly (le Comte de) faisoit les escadrons trop gros & trop épais, *b* 114. A la tête des troupes de Maximilien Duc de Baviére, il donne dans une embuscade d'armée, 198. Combien il étoit chaste, 213.

Timothée: beau mot de ce Général Athénien contre les Généraux qui s'exposent sans une juste nécessité, *b* 225.

Tite-Live. Ce qu'il dit du vinaigre emploié par Annibal pour calciner & faire sauter les rocs, & pour s'ouvrir un passage dans les Alpes, est une périlité indigne d'un Auteur aussi sensé que lui, *b* 60. 61. *note.* Combien il donnoit dans les prodiges, *ibid.* Ce qu'il dit de l'Insubrien qui tua Flaminius, est une avanture de roman, 186. Il se rend ridicule dans ce qu'il dit contre Annibal, 200. 202. 202. Il a eu des Mémoires sur la seconde guerre Punique que Polybe n'a pas connus, 246. Combien il étoit crédule, 278. Il est réfuté dans ce qu'il avance contre les Gaulois, 310. *note.* Il n'est pas fidéle dans le récit qu'il fait de la bataille de Cannes, 316. *note.* On ne connoît rien dans ce qu'il dit de la distribution & de l'ordre des cohortes Romaines à la bataille de Cannes, 320. Remarques sur la prétenduë trahison des Numides à la bataille de Cannes, & les autres accidens qu'il ajoute au récit de Polybe, 333, *& suiv.*

Tours ambulantes, de quelle maniére les Anciens se défendoient contre ces tours, *a* 37. *& suivantes.*

Tours bastionnées inventées par M. le Maréchal de Vauban. Avantages qu'on en peut tirer, *a* 64.

Trahison. Voiez *Conspiration.*

Traités: avec quelle fidélité on doit les garder, *a* 83.
Differens Traités de paix entre les Romains & les Carthaginois, dont le premier fut fait du tems de L. Junius Brutus, peu après l'expulsion des Rois, *b* 21. *& suiv.* Les Romains ne les gardoient pas avec plus de fidélité que les Carthaginois, 14. *not.* 23. *not.* 25. Sermens usités par les Carthaginois & les Romains pour la confirmation d'un Traité de paix, 23. Du tems d'Homére on souhaitoit aux infracteurs entr'autres peines celle de porter des cornes, 24. *note.* Un Général qui s'endort sur la foi d'un Traité, s'éveille dupe, *b* 77.

Trébie: bataille sur cette riviére entre Sempronius qui la perd & Annibal, *b* 130. 131. 132. Distribution des troupes des deux armées, 137. 138. Description de ce combat, *ibid.* & 139.

Tricastins, *b* 72. 73.

Tricoriens, *b* 73.

Triomphe. Remarques sur la liberté qu'avoient les soldats Romains de chanter des chansons satyriques contre leurs Généraux dans les tems de leur triomphe, *a* 169. *note.*

Troupes: imprudence des Généraux qui font combattre leurs troupes sans les avoir fait repaître, *b* 131. 132. Soin qu'un Prince doit prendre de ses armées pendant la paix, 224. Comment un Général doit exercer ses troupes, 330. Elles veulent être commandées ou par des gens d'un mérite extraordinaire, ou du moins par des gens d'une grande condition, 340. Attention qu'un Général doit apporter à menager la vie de ses soldats, *ibid.* & 341.

Turcs: faute de prendre les armes des Chrêtiens, ils en sont toujours vaincus, *a* 184.
Ils ignorent encore la force de la cavalerie, leur religion est propre à les rendre éternellement bêtes, *b* 106. Ils ne sont battus que par le seul desavantage de leurs armes, 125. 126. Nos Historiens grossissent toujours leurs armées lorsqu'ils parlent de leurs guerres contre les Chrétiens, 331.

Turenne (M. de): sentence de ce grand homme, *b* 83. On ne s'égare jamais avec un tel guide, 114. Sa marche en 1674. entre des montagnes & des vignobles, qui parut insensée au Maréchal de la Ferté, 164. C'est être très-grand que d'être compté parmi les Généraux immédiatement après lui, 177. Il ne haït jamais les femmes ni les plaisirs; mais ceux-ci non plus que les autres ne le maîtriférent jamais, 213. L'Auteur qui a écrit la Vie de ce grand homme, ne l'a pas fait avec toute la dignité qu'elle mérite, 218. L'art de ménager la vie des troupes s'est perdu à sa mort, 340. Ses vertus militaires, 360.

Turin: prise de cette ville par Annibal, *b* 91.

Tyrrhéniens, chassés des environs du Pô par les Gaulois, *a* 153.

V.

VAcéens, peuple d'Espagne, soumis aux Carthaginois par Annibal, *b* 13.

Vaincre: la nécessité de vaincre nous fait vaincre effectivement, *b* 40.

Vallées, détroits, gorges, col, pas, noms differens pour signifier à peu près la même chose, *b* 75. 76.

Varro (Caius Terentius) est créé Consul, *b* 273. Il étoit fils d'un boucher, *ibid. note.* Il veut combattre contre l'avis d'Æmilius, 303. son caractére, *ibid.* Il décampe & approche plus près des ennemis, 305. Il se donne un combat, où Annibal n'a pas tout le succès qu'il en avoit espéré, *ibid.* Varro range son armée en bataille, 308. Il commande l'aîle gauche, 309. Sa misérable conduite à la bataille de Cannes, 328. *& suiv.* Il se sauve à Venuse, 314. Comment il parvint au Consulat, 340. 359. Il est reçû à Rome comme en triomphe après la perte de la bataille de Cannes, 365. Il refuse les honneurs qu'on lui offroit, tant la déroute de Cannes l'avoit humilié, 366.

Vassor. Il prétend imiter Tacite, & réussit souvent fort mal, *b* 156. *note.*

Vau-

Vauban (*M. le Maréchal de*), utilité de ses tours bastionnées, *a* 64.

Vaudois surpris à Luzerne par le Marquis de Feuquiéres, se retirent sur les montagnes & osent lui tenir tête, *b* 88.

Végéce: ses maximes sur la guerre, *b* 148. 150.

Vendôme (*M. le Duc de*) son caractére, & paralléle de ce Prince & du Prince Eugéne de Savoie, *a* 219. *& suivantes.*

Vendôme (*M. le Duc de*) & M. le Maréchal de Catinat ont eu des ennemis qui ont eu l'adresse de les faire passer pour gens qui avoient la cervelle dérangée, *b* 151.

Vendôme (*M. le Grand Prieur de*), ses qualités pour la guerre, *a* 228. *& suivantes.*

Vénétes: peuple situé auprès de la mer Adriatique, *a* 153.

Venise: le Gouvernement de cette République est plus parfait que celui de l'ancienne Rome, *b* 253. *note.*

Ventidius (*Publius*) avoit été muletier, & honora le Consulat par ses vertus & ses belles actions, *b* 273. *note.* Ses vertus. 260.

Venus. Réponse de Jupiter à cette Déesse, qui se plaignoit d'une blessure qu'elle avoit reçûe en courant au secours d'Enée son fils, *b* 213.

Venusia, *b* 234.

Vercingentorix: peu s'en fallut qu'il ne chassât les Romains de toutes les Gaules, *b* 108. C'étoit un grand Capitaine, *ibid.* Harangue qu'il fait à ses troupes, 109. Sa défaite, *ibid.* Faute qu'il fit en s'enfermant dans Alexia, *ibid.*

Vices. Réflexions sur les vices qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, *b* 210. *& suiv.* 219.

Victoires. Lorsqu'on fait la guerre dans un païs ennemi, le gain de plusieurs victoires ne sert de rien, s'il n'est suivi de la prise des forteresses ennemies, *b* 245. On doit préférer les victoires qui se conduisent par le conseil à celles qu'on ne remporte que par la force, 287. Ce ne sont pas les victoires qui illustrent le plus la réputation des grands Capitaines; mais la maniére de vaincre, 335.

Villars (*M. le Maréchal Duc de*), son passage du Rhin en 1702. *b* 43. Il va au secours de Fénestrelles, assiégée par le Duc de Savoie, 80.

Villeroi (*M. le Maréchal Duc de*) excelloit dans les grands mouvemens d'une armée, dans les marches, &c. il auroit réussi, s'il eût eu des Lieutenans capables de le seconder, *a* 190.

Vin: à quels dangers l'excès du vin expose un Général d'armée, *b* 219. *& suiv.*

Vinaigre: extravagances de quelques Historiens, au sujet de cette liqueur, *b* 60. 61. *note.*

Visconti (*Philippe*) à la tête de six mille cavaliers, défait dix-huit mille Suisses, *b* 326.

Vivres. Friponneries des Directeurs des vivres & des Hôpitaux pendant la campagne de 1705. en Italie, *a* 226. *& suivantes.*

Vizille, *b* 73.

Vocontiens: *b* 73.

Voiages: combien avant Polybe les voiages par mer & par terre étoient périlleux, *b* 69.

Voltier, Commissaire d'artillerie, a fait un Ouvrage où il a recueilli toutes les marches de M. le Maréchal Duc de Luxembourg, & qui mérite d'être entre les mains de tout le monde, *b* 123.

Vrangel quitte l'Isle de Fuhnen pour marcher au secours de la Pomeranie, & ne peut sauver ni l'une ni l'autre, *b* 356.

Walhausen, Ecrivain dogmatique, très-profond & très-sçavant dans la cavalerie & dans l'infanterie, *b* 111. Pourquoi il ne fut pas emploié. *ibid.*

Walstein faisoit les escadrons trop gros & trop épais *b* 114.

Wert (*Jean de*) conseille au Cardinal Infant de marcher droit à Paris, *b* 351.

X.

X*Enophon*. Le retour des Grecs des Satrapies de l'Asie supérieure sous la conduite de Xénophon, fut le premier motif qui porta les Grecs à déclarer la guerre aux Perses, *b* 7.

Y.

Y*Edo*, ville capitale du Japon, *b* 274.

Z.

Z*Isca*: il étoit borgne, puis devint aveugle, & remporta des victoires dans cet état, *b* 161. *not.* Son caractére étoit fort approchant de celui d'Annibal, 166. Son habileté dans les guerres des montagnes, 84. Harangue qu'il fait à ses soldats pour empêcher le pillage de la ville de Prague, 300. *not.*

Fin de la Table des Matiéres.

00080921

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019